



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

NYPL RESEARCH LIBRARIES



3 3433 06728053 1

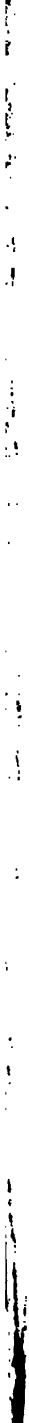


George Bancroft



11













BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE.

ZA — ZY.

DE L'IMPRIMERIE D'ÉVERAT,
RUE DU CADRAN, N^o. 16.

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE,

OU

HISTOIRE, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, DE LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE
TOUS LES HOMMES QUI SE SONT FAIT REMARQUER PAR LEURS ÉCRITS,
LEURS ACTIONS, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS OU LEURS CRIMES.

OUVRAGE ENTièrement NEUF,

RÉDIGÉ PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES ET DE SAVANTS.

On doit des égards aux vivants; on ne doit aux morts
que la vérité. (VOLT., première Lettre sur OEdipe.)

TOME CINQUANTE-DEUXIÈME.



A PARIS,

CHEZ L.-G. MICHAUD, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

PLACE DES VICTOIRES, N°. 3.

1828.

xviii



ROY W. B.
J. B. B.
W. A. B.



AVIS

SUR LA

PUBLICATION DE CE DERNIER VOLUME.

COMMENCÉE en l'année 1810, la BIOGRAPHIE UNIVERSELLE se termine en 1828 ; ainsi les travaux que cette entreprise exigeait ont duré dix-huit ans ; et, dans ce long intervalle, plus de trois cents collaborateurs, dont un grand nombre appartient à l'Institut et à d'autres corps savants, lui ont consacré leurs talents et leurs veilles. On peut dire que jamais une opération littéraire, même celle de l'Encyclopédie, ne fut exécutée avec de pareils moyens et de si grands efforts. D'abord fondée par une association nombreuse de libraires et de capitalistes, elle a été continuée depuis plus de quinze ans par l'éditeur actuel seul. C'est avec ses uniques ressources et sans aucun secours étranger, pas même ceux que le Gouvernement accorde souvent à des entreprises moins utiles, qu'il peut se glorifier d'avoir conduit à sa fin une entreprise qui exigeait tant de soins, de constance et de sacrifices, une entreprise où le manuscrit seulement devait lui coûter plus de 400 mille francs ! Si toutes ces difficultés l'ont placé long-temps dans une position embarrassante, si l'instabilité des événements politiques est venue y ajouter encore, celui qui a eu le bonheur de surmonter tant d'obstacles a quelque droit de s'en applaudir, et il peut se féliciter surtout d'avoir conservé l'indépendance nécessaire à toute composition historique.

Après avoir écrit à des époques si différentes et dans des circonstances si diverses, les auteurs et l'éditeur de la Biographie universelle peuvent dire avec Tacite : *Galba, Otho, Vitellius,*

nec beneficio nec injuriâ cogniti. Aucun parti, aucun pouvoir n'a donc eu le droit de leur commander des éloges ou des satires ; leur seul but, leur unique pensée fut de chercher la vérité et de la dire.

Au reste, tout ce qui donne lieu aujourd'hui à des controverses, particulièrement la politique contemporaine, cette matière si délicate, ne tient que bien peu de place dans cet ouvrage. On n'a dû y considérer les événements de notre époque que selon l'importance qu'ils ont dans l'histoire générale, et l'on s'est appliqué à les traiter avec le même désintéressement, la même sévérité que la postérité doit les voir un jour. Si ce n'est pas le moyen le plus sûr de plaire aux contemporains, c'est du moins celui de faire un bon livre, un livre qui soit lu — plus long-temps.

Ce n'est pas seulement pour notre âge et pour notre patrie que l'on a formé cette entreprise, c'est pour toutes les nations et pour tous les siècles. Il serait difficile de penser qu'avec de pareilles vues on ait voulu faire un ouvrage de circonstance ou de parti. Pour les gens de bonne foi, qui auraient des doutes à cet égard, il doit suffire de parcourir la liste des rédacteurs ; ils y verront inscrits les noms d'hommes qui, en morale ou en politique, professent les doctrines les plus opposées ; et ils trouveront peut-être que, sous ce rapport, l'éditeur a résolu avec plus de bonheur qu'on ne l'a fait pour des objets d'une autre importance, un problème difficile, celui de la fusion et de l'oubli des opinions. C'est au milieu des plus grandes divisions, c'est au moment où les partis se combattaient avec le plus d'acharnement, qu'on a vu des hommes de principes et de doctrines tout-à-fait contraires, concourir simultanément à la Biographie universelle, et se livrer à ce travail avec le même calme et la même impassibilité qu'ils l'eussent fait dans des temps plus paisibles, et comme si toutes leurs pensées eussent été les mêmes.

On pouvait craindre qu'un assemblage d'éléments si nombreux et si divers ne produisît quelque confusion ou des divergen-

ces trop choquantes; mais le travail avait été distribué dès le commencement avec tant de scrupule et de discernement; chaque rédacteur, placé dans la position qui convenait le mieux à ses goûts et à ses études habituelles, s'était chargé de sa tâche avec tant d'empressement et de zèle pour le succès de l'entreprise, avec une telle abnégation de tout autre sentiment; enfin, le plan et le système général de rédaction avaient été si bien compris et arrêtés dès le premier jour, qu'il en est résulté une marche non moins uniforme que si l'ouvrage eût été exécuté par un plus petit nombre de collaborateurs, et qu'à l'avantage incontestable d'un grand concours de lumières, il joint évidemment celui d'autant d'ensemble et d'autant d'homogénéité qu'on peut en exiger.

C'est donc au zèle et au bon esprit des auteurs qu'il faut d'abord rendre grâces de la perfection et du succès de la Biographie universelle; mais, après avoir payé le juste tribut d'éloges qui leur appartient sous tant de rapports, peut être sera-t-il permis à l'éditeur d'en réclamer une faible portion. C'est par ses soins que fut d'abord formée l'association la plus honorable et la plus nombreuse qui ait jamais exécuté une entreprise littéraire; ensuite il lui a fallu faire connaître et soumettre sans cesse à chacun des collaborateurs le plan et le système qui avaient été adoptés; il lui a aussi fallu classer et diviser le travail, en régler les proportions, éviter les doubles emplois, les omissions et les contradictions si fréquentes dans tous les Dictionnaires, même dans ceux qui sont composés par un seul rédacteur. On conviendra que, sous tous ces rapports, les résultats les plus satisfaisants ont été obtenus; et, pour commencer par la division du travail, objet si important, que pouvait-il arriver de plus heureux, de plus utile que d'avoir pour rédacteurs des articles d'ASTRONOMIE, de PHYSIQUE et de MATHÉMATIQUES, MM. Biot, Delambre, Lacroix et Maurice;

POUR LA GÉOGRAPHIE, LES DÉCOUVERTES ET LES VOYAGES.
MM. Walckenaër, de Rossel, Malte-Brun, Eyriès, Hennequin;

nec beneficio nec injuriâ cogniti. Aucun parti, aucun pouvoir n'a donc eu le droit de leur commander des éloges ou des satires ; leur seul but, leur unique pensée fut de chercher la vérité et de la dire.

Au reste, tout ce qui donne lieu aujourd'hui à des controverses, particulièrement la politique contemporaine, cette matière si délicate, ne tient que bien peu de place dans cet ouvrage. On n'a dû y considérer les événements de notre époque que selon l'importance qu'ils ont dans l'histoire générale, et l'on s'est appliqué à les traiter avec le même désintéressement, la même sévérité que la postérité doit les voir un jour. Si ce n'est pas le moyen le plus sûr de plaire aux contemporains, c'est du moins celui de faire un bon livre, un livre qui soit la plus long-temps.

Ce n'est pas seulement pour notre âge et pour notre patrie que l'on a formé cette entreprise, c'est pour toutes les nations et pour tous les siècles. Il serait difficile de penser qu'avec de pareilles vues on ait voulu faire un ouvrage de circonstance ou de parti. Pour les gens de bonne foi, qui auraient des doutes à cet égard, il doit suffire de parcourir la liste des rédacteurs ; ils y verront inscrits les noms d'hommes qui, en morale ou en politique, professent les doctrines les plus opposées ; et ils trouveront peut-être que, sous ce rapport, l'éditeur a résolu avec plus de bonheur qu'on ne l'a fait pour des objets d'une autre importance un problème difficile, celui de la fusion et de l'oubli des opinions. C'est au milieu des plus grandes divisions, c'est au moment où les partis se combattaient avec le plus d'acharnement qu'on a vu des hommes de principes et de doctrines tout-à-fait contraires, concourir simultanément à la Biographie universelle et se livrer à ce travail avec le même calme et la même impartialité qu'ils l'eussent fait dans des temps plus paisibles comme si toutes leurs pensées eussent été les mêmes.

On pouvait craindre qu'un
et si divers ne produisît q

POUR L'HISTOIRE ET LES LANGUES ANCIENNES, MM. Clavier, Dounou, Boissonade, Amar, Noël, Raoul-Rochette ;

POUR L'HISTOIRE, LA LITTÉRATURE ET LES LANGUES ORIENTALES, MM. Silvestre de Sacy, Abel-Rémusat, de Saint-Martin, Klaproth, Audiffret ;

POUR LA LITTÉRATURE ET L'HISTOIRE DE L'ITALIE, MM. Ginguéné, de Sismondi, de Angelis ;

POUR LA LITTÉRATURE ET L'HISTOIRE DE LA FRANCE, MM. Fiévée, Villenave, de Choiseul, Auger, Villemain, de Barante, Du Rozoir, de La Porte, de Saint-Surin, de Monmerqué, de Beauchamp et Beaulieu ;

POUR L'HISTOIRE ET LA LITTÉRATURE DE L'ALLEMAGNE ET DU NORD DE L'EUROPE, MM. Stapfer, Guizot, Ustéri, Gley, Marron, de Stassart, Depping, Duvau, Schoell et Catteau-Calleville ;

POUR L'HISTOIRE ET LA LITTÉRATURE DE L'ANGLETERRE, MM. Suard, de Lally-Tolendal, de Sevelinges et Dezos de La Roquette ?

Après ces grandes divisions il a encore fallu subdiviser et recevoir quelques articles de ceux des collaborateurs qui ne pouvaient en donner un plus grand nombre.

Ainsi MM. Éméric-David, Artaud, Castellan, Périès, Quatremère de Quincy, Landon, Ponce et Fabien Pillet ont bien voulu se charger des ARTISTES ANCIENS ET MODERNES ;

MM. Cuvier, du Petit-Thouars, Després et Thiébaud, des NATURALISTES ;

MM. Visconti, Millin, Allier d'Hauteroche, Sicard, Jacob et Tochon, de L'ARCHÉOLOGIE ET DE LA NUMISMATIQUE ;

MM. Chaumeton, Adelon, Chaussier, Desgenettes, Percy, Laurent, Renaudin et Richerand, des MÉDECINS, ET DE TOUT CE QUI TIENT A L'ART DE GUÉRIR ;

MM. Bernardi, Desportes et Foisset, des JURISCONSULTES ET DES MAGISTRATS ;

MM. Cottret, Lécuy, Picot, Labouderie et Tabaraud, de L'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE.

C'est par de pareils moyens ; c'est avec le secours de tant d'hommes illustres , que l'on est parvenu à donner à cet ouvrage autant de perfection que le public avait droit d'en attendre d'une telle association ; enfin c'est ainsi que l'on a surpassé , on le croira sans peine , tous les ouvrages du même genre qui ont été faits en France et dans d'autres pays.

Avant même qu'elle fût achevée , la Biographie universelle était traduite , copiée ou imitée dans toutes les langues de l'Europe ; depuis qu'elle est commencée , on a fait en France plus de dix éditions des divers Dictionnaires historiques qui l'avaient précédée ; et presque tous les nouveaux éditeurs l'ont suivie ou copiée beaucoup plus que les devanciers dont ils prenaient le titre. L'insuffisance des lois contre les vols ou plagiat littéraires , n'a pas permis de les poursuivre devant les tribunaux ; mais le public en a assez fait justice ; et ces informes abrégés ou copies , publiées sans nom et sans aucune espèce de recommandation , sont restées dans l'oubli. D'autres entreprises du même genre se formeront peut-être encore , et , faites par les mêmes moyens , elles auront le même sort. Si le vol devient par trop manifeste , les propriétaires de la Biographie universelle sont décidés à le poursuivre et à user de tous leurs droits.

Après tant de sacrifices et de si longs travaux , cet ouvrage resterait pourtant imparfait sous un rapport essentiel , si l'on ne remplissait pas une promesse faite depuis long-temps. Chaque jour qui s'écoule fournit à l'histoire de nouvelles pages , et le lendemain de leur publication tous les ouvrages historiques sont condamnés à être incomplets. Depuis que les premiers volumes sont publiés , de grands événements ont rendu notre siècle un des plus féconds pour l'histoire ; enfin , une foule d'hommes célèbres en cessant de vivre sont tombés dans le domaine de la Biographie , lorsqu'il n'était plus temps de les y faire entrer : c'est une lacune à remplir. Occupé de cette pensée , dès le commencement , l'éditeur n'a pas cessé de recueillir des matériaux , et déjà ils sont classés et élaborés pour la plus grande partie. Mais ce Supplément si nécessaire , si positivement pro-

mis, est d'une trop grande importance pour qu'on ne lui donne pas les mêmes soins qu'au reste de l'ouvrage. Consacré surtout à l'histoire contemporaine, il doit être écrit avec toute l'exactitude, toute la franchise et le courage que l'on peut attendre d'écrivains indépendants. Fidèles à leur épigraphe, les auteurs de la Biographie universelle n'oublieront pas que si l'on doit des égards aux vivants, on ne doit aux morts que la vérité.

L'histoire contemporaine ne sera pas le seul but de ce Supplément; on doit y insérer aussi des notices sur tous les personnages de quelque importance qui ont échappé aux premières recherches, et que l'on a découverts lorsqu'il n'était plus temps de les placer à leur ordre alphabétique. On y donnera également toutes celles que l'on découvrira plus tard, ou qui seront signalées par le zèle et l'obligeance des lecteurs. On réitère à cet égard la prière que l'on a déjà faite à tous les amis des lettres, de vouloir bien indiquer les erreurs et les lacunes qu'ils auraient aperçues dans quelque partie que ce puisse être. Déjà l'on a reçu un grand nombre de notes et de remarques dont il sera fait usage; et l'éditeur prie ceux qui ont eu la bonté de les lui envoyer, de vouloir bien en recevoir ses remerciements.

Ce Supplément, ou Complément, qui sera aussi un Errata, donnera une nouvelle authenticité à toutes les pages du texte; et les assertions ou les faits qu'on n'y aura pas rectifiés ou démentis devront par ce moyen être regardés comme à-peu-près incontestables et sans réplique. C'est ainsi qu'un ouvrage, que déjà l'on cite comme une autorité, qu'un ouvrage qui déjà est considéré comme indispensable pour tous les hommes qui cultivent les arts, les sciences et les lettres, acquerra un nouveau degré de certitude et d'authenticité; enfin c'est ainsi que les auteurs de la Biographie universelle auront élevé un monument aussi utile que durable.

SIGNATURES DES AUTEURS

DU CINQUANTE-DEUXIÈME VOLUME.

MM.

A—D. ARTAUD.
A—D—R. AMAR-DURIVIER.
A—T. H. AUDIFFRET.
B—D—E. BADICHE.
B—P. DE BEAUCHAMP.
B—RR. Mich. BERR.
B—SS. BOISSONADE.
D—N—S. Ferdi. DENIS.
D—N—U. DAUNOU.
D—R—R. DUROZOIR.
D—S. DESPORTES-BOSCHERON.
D—X. DECROIX.
D—Z—S. DEZOS DE LA ROQUETTE.
EC-DD. EMÉRIC-DAVID.
E—S. EYRIÈS.
F—A. FORTIA-D'URBAN.
F—T—S. FÉTIS.
G—N—T. GUIGNIAUT.
G—Y. GLEY.
J. M—T. MICHELET.
J—N. JOURDAIN.
KL—H. KLAPROTH.
L. LEPEVRE-CAUCHY.
L—B—E. LABOUDERIE.
L—C. J.-V. LECLERC.
L—P—E. HIPPOLYTE DE LA PORTE.
L—B—E. LASALLE.
L—Y. LÉCUY.

MM.

M—D. MICHAUD.
M—D j. MICHAUD jeune.
M—G—R. MIGNER.
M—ON. MARRON.
N—RE. NAUCHE.
N—L. NOEL.
N—O. NICOLO-POULO.
OZ—M. OZANAM.
P—C—T. PICOT.
P—NY. DE PRONY.
P—OT. PARISOT.
P—RT. PHILBERT.
P—S. PÉRIÈS.
R—C—D. RICHERAND.
R—D—N. RENAULDIN.
S. D. S—Y. SILVESTRE DE SACY.
S—L. SCHOELL.
S. S—I. SIMONDE-SISMONDI.
S—V—S. DE SWEVLINGES.
S—Y. DE SALABERRY.
T—D. TABARAUD.
U—I. USTÉRI.
V. C—N. VICTOR COUSIN.
V—G—R. VIGUIER.
W—R. WALCKENAER.
W—S. WEISS.
Z. ANONYME.

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

Z

ZABAGLIA (NICOLAS), célèbre mécanicien, né, en 1674, à Rome, de parents pauvres et obscurs, offre un exemple frappant de ce que peut un homme de génie abandonné à ses propres ressources. Simple charpentier, n'ayant jamais appris qu'à manier la hache et la scie, il se fit connaître par différentes machines dont un habile mathématicien aurait pu se glorifier, et qui joignaient au mérite de l'utilité l'avantage d'être peu coûteuses. Il fut d'abord employé comme ouvrier aux travaux du Vatican; mais s'étant concilié par ses talents la bienveillance de membres du sacré collège, il parvint à la place d'architecte de la basilique de Saint-Pierre. En changeant d'état, Zabaglia ne changea rien à ses premières habitudes; et il conserva jusqu'à son costume d'ouvrier. Il aurait pu facilement amasser une grande fortune; mais outre qu'il était très-désintéressé, il dépensait tout ce qu'il gagnait à faire bonne chère avec ses amis. Un jour le pape Benoît XIV, qui se plaisait à causer familièrement avec Zabaglia, lui demanda ce qu'il souhaiterait le plus. — Quelques bouteilles de bon vin, répondit-il. Le pontife sourit, et lui

fit envoyer avec une caisse de vin de Montepulciano, le brevet d'une pension de dix écus par mois. C'est à Zabaglia que l'on doit la machine aussi simple qu'ingénieuse, à l'aide de laquelle on détache les peintures à fresque sans les dégrader. Il imagina le pont dont on se sert pour nettoyer et réparer l'intérieur du dôme de Saint-Pierre. Ce fut par ses soins qu'en 1748 fut tiré de terre le fameux obélisque solaire, qu'on voit maintenant sur la place de *Montecitorio*. Cet habile mécanicien, qui n'eut d'égal dans son siècle que Ferracino (V. ce nom, XIV, 391), mourut le 27 janvier 1750, à l'âge de quatre-vingt-six ans, et fut inhumé dans l'église *S. Maria traspontina*, avec une épitaphe honorable. Lalande l'a rapportée dans son *Voyage en Italie*, et dans l'*Histoire des mathématiques* de Montucla, IV, 821. Le savant Jean Bottari, l'un des gardes de la bibliothèque du Vatican, avait recueilli et publié, avec des explications, une partie des découvertes de cet artiste, sous ce titre: *Castelli e ponti di Nic. Zabaglia, con alcune ingegnose pratiche e con la descrizione del trasporto del obelisco Vaticano* « di al-

tri del Dom. Fontana (V. ce nom, XV, 190), Rome, 1743, gr. in-fol., ital. et lat. Ce volume est orné du portrait de Zabaglia, qui est représenté dans son atelier, occupé d'essayer le jeu d'une poulie. Il contient cinquante-quatre planches très-bien gravées, dont trente-six pour les outils et les diverses machines de Zabaglia. Ce sont des échelles qui s'allongent et se diminuent à volonté, des ponts suspendus, des voitures à l'aide desquelles on peut transporter les fardeaux les plus lourds, etc. Cet ouvrage est très-estimé des architectes. Zabaglia, dit Caylus, est un des artistes qui, par la simplicité des machines et des forces qu'il a employées, ont le plus approché du génie que nous ne pouvons refuser aux anciens pour la mécanique (*Mém. de l'acad. des inscriptions*, xxiii, 370). Le Passeroni (Voy. ce nom, XXXIII, 102) a consacré le souvenir du génie de Zabaglia dans son poème *Il Cicerone* (Ch. xxii, st. 113). W—s.

ZABANN ou ZABANIUS (ISAAC), philosophe hongrois, enseignait, vers l'an 1670, la philosophie et la théologie polémique dans le collège d'Eperies, qui appartenait à la communion protestante. Les catholiques s'étant emparés de cette ville, Zabann se réfugia à Hermanstadt en Transylvanie, où il fut nommé professeur, ensuite *antistes* ou surintendant de l'Église réformée, et inspecteur de l'académie. Il mourut, en 1699, dans ces fonctions. Il aimait la polémique; et souvent il eut des controverses avec les Jésuites de la Transylvanie. Il soutint contre le P. Élie Ladiver, professeur de logique à Eperies, la *doctrine des atomes*, pour laquelle il publia une *Apologie* à Wittenberg. Il a fait paraître en Hongrie et en Transylvanie, sur la

métaphysique et sur d'autres sujets, des écrits dont parle Czwingger, dans son *Specimen Hungariæ litteratæ*. — ZABANN (*Jean*), fils du précédent, était né avec des dispositions si heureuses, qu'à peine âgé de six ans, il harangua en latin le comte Roththal, commissaire de l'empereur. Après avoir fait ses études à Tubingue, il revint en Transylvanie, où il fut nommé sénateur d'Hermanstadt, et envoyé, en cette qualité, vers l'empereur Léopold, qui, pour lui témoigner sa satisfaction, lui donna des lettres de noblesse, avec les fonctions de juge ou magistrat suprême des colonies saxonnes établies dans la Transylvanie. Zabann occupa cette place importante pendant plusieurs années; mais, ayant trempé dans un complot, il fut rappelé, et condamné à avoir la tête tranchée. G—y.

ZABARELLA ou ZABARELLIS (FRANÇOIS DE), plus connu sous le nom de *cardinal de Florence*, naquit à Padoue en 1339, et fut un des plus célèbres canonistes de son temps. Il étudia le droit à Bologne, et vint ensuite le professer dans sa ville natale, avec de grands applaudissements. Padoue était alors sous la puissance de François II de Carrare. Les Vénitiens ayant attaqué cette ville en 1406, ce duc envoya Zabarella vers le roi de France, pour lui demander du secours. Comme il n'en obtint point, la ville fut obligée de se rendre. Zabarella, chargé, avec quatorze autres députés, d'aller à Venise y porter l'acte de soumission, livra au sénat, sur la grande place, le pavillon de Padoue, et prononça, à cette occasion, une harangue très-éloquente. Il paraît que quelque temps après il quitta Padoue, et qu'il alla à Florence, où il donna des le-

çons de droit public. Il se fit tellement estimer dans cette ville, que le siège archiépiscopal étant venu à vaquer, il fut élu d'une voix unanime pour le remplir; mais, le pape ayant usé de son droit de prévention, cette élection n'eut aucune suite. Appelé à Rome par Boniface IX, pour donner son avis au sujet du schisme, Zabarella y demeura quelque temps, et retourna ensuite à Padoue, où il fut chargé de plusieurs députations honorables. L'évêché de Padoue s'étant alors trouvé vacant lui fut offert; mais, sachant que le sénat avait d'autres vues, il crut sage de ne point le contrarier, et il n'accepta point cette offre. Jean XXIII, étant parvenu au souverain pontificat, appela Zabarella à sa cour; et, pour s'attacher un homme d'un mérite si distingué, il le nomma, en 1410, archevêque de Florence. L'année suivante, il le créa cardinal-diacre du titre de Saint-Côme et Saint-Damien. Il le députa avec Antoine, cardinal de Chalant, et le célèbre Émanuel Chrysoloras, vers l'empereur Sigismond, pour convenir du lieu où se tiendrait le concile dont ce prince demandait la convocation, afin d'aviser aux moyens d'éteindre le schisme. Après bien des contestations, le choix s'arrêta sur Constance, ville impériale du cercle de Souabe. Le concile en effet s'y ouvrit le 5 novembre 1414. Zabarella s'y était rendu, et, comme le plus jeune des cardinaux, il y annonça de la part du pape, et avec l'approbation du concile, que la première session se tiendrait le vendredi 16 de ce mois; ce qui eut lieu. Dans la troisième session, qui se tint le 26 mars 1415, après l'évasion du pape, Zabarella, ayant fait la prière, déclara que le concile était légitimement assemblé, qu'il n'était point

dissous, quoique le pape se fût retiré; qu'il demeurerait dans toute sa force, et qu'il ne se séparerait qu'après l'extinction du schisme et la réformation de l'Église, à l'égard de la foi et des mœurs, *dans son chef et dans ses membres*. Chargé de répéter cette déclaration dans la session suivante, sans doute par quelque insinuation qui avait eu lieu dans l'interval, Zabarella s'arrêta à ces mots : *La réformation de l'Église dans son chef et dans ses membres*, et ne les prononça point. Il en reçut des reproches; et dans la cinquième session l'article fut rétabli dans son intégrité. Dans la huitième, le concile commit Zabarella, avec deux autres députés, pour connaître des démêlés qui depuis long-temps existaient entre les chevaliers Teutoniques et les Polonais, démêlés qui avaient donné lieu à des guerres sanglantes. Il s'agit, dans la session suivante, de procéder à la déposition de Jean XXIII, faute de comparution au concile où il avait été cité; Zabarella dit alors que le cardinal de Cambrai, celui de Saint-Marc et lui, étaient chargés d'une procuration pour le défendre; mais que, ses deux collègues refusant de s'acquitter de cette commission, il était d'autant moins disposé à y satisfaire seul, qu'étant à Schaffouse il avait exhorté le pape à venir en personne à Constance exécuter sa promesse. Zabarella fut aussi un des commissaires nommés pour l'examen de Jean Huss. et de sa doctrine. Dans la dix-septième session, il prononça un discours où il proposait divers expédients pour parvenir à la réformation de l'Église. Il publia même, à cette occasion, un écrit intitulé : *Chefs sommaires*, dans lequel il indiquait les principaux moyens à mettre en œuvre pour attein-

dre ce but. Dans la session trente-huitième, où, contre le sentiment de l'empereur, il était question de procéder à l'élection d'un pape, avant de travailler à la réformation, dans un discours qu'il prononça pour appuyer l'opinion de ses collègues, Zabarella s'échauffa à un tel point, qu'il sortit de l'assemblée fort indisposé. Il dit qu'il n'en relèverait pas, et que c'était le dernier discours qu'il prononcerait. En effet, il mourut le 26 septembre (1) 1417, et fut inhumé dans le chœur de l'église des Franciscains. L'empereur et le concile en corps assistèrent à ses funérailles, qui se célébrèrent avec une grande pompe. Le Pogge, Florentin, prononça son oraison funèbre. Il y dit que si Zabarella avait vécu jusqu'à l'élection d'un pape, il y avait toute apparence qu'il aurait été élu, tout le monde convenant que dans le sacré collège personne ne méritait mieux cette dignité. Quinze jours après ses obsèques, son corps fut exhumé et transporté à Padoue, où, après avoir reçu les mêmes honneurs, il fut enterré dans la cathédrale, au côté gauche de l'autel de la Vierge. Panziroli fait de Zabarella un éloge complet. « Il dormait peu, dit-il, soigneux qu'il était de bien employer le temps et de n'en point perdre. Il avait banni tout luxe de sa maison; et l'ordre y régnait avec la frugalité. Il était d'une probité et d'une droiture à l'abri de tout reproche, du plus doux commerce, d'une pureté de mœurs et d'une chasteté parfaites. Sévère pour lui-même, indulgent pour les autres, il exhortait

à la vertu ses amis et ses disciples, et leur en donnait l'exemple: aussi l'aimaient-ils comme un père. Économique chez lui, il était pour les pauvres d'une libéralité qui ne connaissait point de bornes (2). » Avec un aussi heureux caractère, Zabarella étant l'obligé de Jean XXIII, auquel il devait son chapeau de cardinal, sans doute il lui en coûta beaucoup de demander et de poursuivre la déposition de ce pape; mais il s'agissait de l'extinction du schisme et de la paix de l'Église. Devant un si grand intérêt, toute affection devait disparaître. Il avait beaucoup écrit. Ceux de ses ouvrages qui ont été publiés sont: I. *Commentarii in decretales et clementinas*, 6 vol. in-fol. II. *Orationes et Epistolæ*, un volume. III. *Tractatus de horis canonicis*. IV. *De felicitate libri tres*. V. *Variæ librorum repetitiones*. VI. *Opuscula de artibus liberalibus*. VII. *De naturâ rerum divinarum*. VIII. *Commentarii in naturalem et moralem philosophiam*. IX. *Historia sui temporis*. X. *Acta in conciliis Pisano et Constantiensi*. XI. *In Vetus et Novum Testamentum*. XII. *De schismate*, Bâle, 1565, in-fol. L'auteur attribue les malheurs qui affligeaient alors l'Église à la cessation des conciles. Ce dernier ouvrage ne plut point à la cour de Rome. Imprimé, dit Bellarmin, à Strasbourg, par des hérétiques, il fut mis à l'*index* provisoirement et défendu: *prohibitus est donec corrigatur*. — ZABARELLA (Barthélemi),

(1) Bayle dit le 5 novembre, Apost. Zeno, le 27 octobre, (*Dissert. vossian.*, 1, 58); l'un et l'autre se trompent; car il est bien certain que Zabarella mourut plus d'un mois avant l'élection in V, qui eut lieu le 8 novembre.

(2) *Somni parcissimus, ut ne quam temporis jac-turam faceret, valde sollicitus. Vir recti animi, suavissimæ consuetudinis, et integerrimæ certissimæque fuit. Familiare et discipulos ad bonos mores hortari solitus, ab ipsis non secus ac pater diligebatur. Domi parcus, foris fortunas inter pauperes dividebat. Panzirol.*, De claris legum interpretibus.

neveu du célèbre cardinal de Florence et son héritier, s'acquît de bonne heure la réputation d'un savant du premier ordre. Il professa le droit-canon à l'université de Padoue, et y fit admirer en même temps ses connaissances comme jurisconsulte, et son talent comme orateur. L'éclat de son enseignement attira sur lui l'attention du pape Eugène IV, qui l'appela à Rome, le nomma référendaire apostolique, lui donna l'évêché de Spalatro, d'où bientôt il passa à Florence avec la mitre archiépiscopale, et enfin l'envoya, avec le titre de son ambassadeur, auprès des cours de France et d'Espagne. Barthélemi Zabarella serait parvenu à de plus grands honneurs, s'il n'eût été enlevé par une mort prématurée, à Sutri, le 12 août 1445. Eugène avait déjà songé à le faire cardinal. Il nous reste de ce savant prélat un *Traité* intitulé : *De jure patronatûs*, et un assez grand nombre de *Discours* et de *Dissertations*. Voyez Panziroli, *De claris legum Interpretibus*, et Papadopoli, *Historia gymnasii Patavini*.

L—Y.

ZABARELLA (JACQUES), célèbre philosophe du seizième siècle, naquit à Padoue, le 5 sept. 1533, d'une famille patricienne (1). Ayant hérité de l'ardeur infatigable pour l'étude, qu'avaient montrée quelques-uns de ses ancêtres, il suivit d'abord les leçons de Faseolus et de Robortello, deux habiles grammairiens, et se trouva bientôt en état de lire les ouvrages d'Aristote, 'sans le secours d'une traduction. Dès qu'il eut achevé

ses humanités, il se livra de préférence à la philosophie et aux mathématiques, et fit surtout dans cette dernière science des progrès non moins rapides que dans les langues. Honoré du laurier doctoral à vingt ans, il fut admis, en 1564, au nombre des professeurs de l'académie, y remplit, pendant quinze ans, la chaire de logique, et fut ensuite pourvu de celle de philosophie qu'il garda jusqu'à sa mort. Il eut de fréquentes disputes avec Fr. Piccolomini (V. ce nom, XXXIV, 270), son collègue. Supérieur par le raisonnement et par la profondeur des idées, Zabarella n'avait pas la même facilité d'élocution que son adversaire; mais on ne doit pas se presser d'en conclure qu'il manquait du talent de la parole. Chargé plusieurs fois de haranguer le sénat de Venise, au nom de l'académie, il s'en acquitta toujours avec succès. Sa réputation franchit les limites de l'Italie. Son traité de logique fut adopté par la plupart des universités d'Allemagne. Le roi de Pologne (Étienne Battori) lui fit faire des offres avantageuses pour l'attirer dans ses états; mais il ne put jamais se décider à s'éloigner de sa ville natale. On est fâché de voir qu'à l'étude de sciences éminemment rigoureuses et exactes, Zabarella ait joint celle de l'astrologie judiciaire, et sacrifié ainsi aux idées dominantes de son temps. Les biographies anecdotiques sont remplies de prédictions de Zabarella, accomplies, nous dit-on, par les événements. On assure, entre autres particularités de ce genre, que peu de jours avant sa mort il fit apercevoir à un de ses élèves une étoile de sinistre augure, et qu'il prétendait être un signe de sa fin prochaine. C'était probablement une étoile tombante, et il ne semblera

(1) Un de ses ancêtres avait obtenu de l'empereur Maximilien le titre de comte palatin, qu'il transmit à ses descendants. Jacques Zabarella le prend à la tête de ses ouvrages. Cependant quelques auteurs veulent que ce titre ait été donné à notre philosophe par Maximilien II, et qu'ensuite l'empereur Rodolphe, en le lui confirmant, l'ait de plus déclaré héréditaire.

sans doute pas très-miraculeux qu'un homme, frappé de l'idée de sa mort et sentant peut-être les symptômes d'une dissolution prochaine, ait tenu ce langage, plus digne au reste d'un illuminé et d'un enthousiaste que d'un philosophe, et surtout d'un philosophe peu crédule. Zabarella mourut au mois d'octobre 1589, à l'âge de cinquante-six ans. Ses restes furent déposés avec pompe dans l'église Saint-Antoine. Franç. Riccoboni prononça son oraison funèbre. Une médaille fut frappée en son honneur (2); et le sénat de Venise dota la cadette de ses filles. Zabarella était habitué à contrôler l'autorité d'Aristote lui-même, et dans un de ses ouvrages (*De inventione æterni Motoris*) il soutient qu'il est impossible de prouver l'immortalité de l'âme par les principes du physicien de Stagire: ce n'est, ajoutait-il, qu'en admettant l'éternité du mouvement, que l'on peut conclure l'existence d'un premier moteur. Ces deux propositions l'ont fait accuser d'athéisme. Mais Zabarella déclara qu'il admettait comme chrétien les vérités qui ne peuvent être démontrées par les arguments de la philosophie; et son livre, soumis à l'examen des censeurs de l'inquisition, fut approuvé sans aucune réclamation. On lui doit un assez grand nombre d'ouvrages, dont on trouve les titres dans l'*Histoire de l'académie de Padoue*, par Papadopoli (*Voy. ce nom*). Comme ils sont tombés avec le règne de la philosophie scolastique, on se contentera d'indiquer ici les principaux: I. *Lógica*, en deux livres, Padoue, 1597, in-fol.; souvent réimprimé. On peut joindre à cet

ouvrage fondamental divers traités spéciaux relatifs à des détails de la logique. Tels sont deux livres sur les *propositions nécessaires*, un autre sur la *conversion de la démonstration en définition*, un autre encore sur les *diverses espèces de démonstration*, etc., etc. Tous ces opuscules sont en latin. II. *De rebus naturalibus libri xxx, quibus quæstiones, quæ ab Aristotelis interpretibus hodiè tractari solent, accuratè discutuntur*, ibid., 1589, 1594, in-4°. III. *Physica*, 1601, in-fol. C'est un commentaire de la physique d'Aristote. IV. *De animâ*, 1606, in-fol., ouvrage posthume. Le recueil de ses œuvres a été imprimé à Francfort, en 1618, in-4°. Zabarella laissa de son mariage avec Elisab. Cavana neuf enfants, trois filles et six fils, dont quelques-uns ont cultivé la philosophie à l'exemple de leur père, mais non pas avec le même succès. On trouve des notices sur ce philosophe, par J. Tomasini dans les *Elogia doctor. viror.*, 1, 138, et par J. Imperiali dans le *Musæum historicum*, 117; mais Bayle, à qui l'on doit un article fort curieux sur Zabarella, observe que ses deux biographes n'ont pu s'accorder ni sur les traits de son visage, ni sur les qualités de son esprit. Tomasini lui donne une belle physionomie, et un esprit extrêmement vif; Imperiali le représente au contraire comme un homme d'une laideur repoussante, et si lent à coordonner ses idées, qu'il était obligé de demander du temps pour répondre aux objections de ses élèves. Outre les auteurs déjà cités, on peut encore consulter sur Zabarella l'*Histoire de la philosophie* de Brucker, IV, 200. — Jacques ZABARELLA, dit le Jeune, pour le distinguer du précédent,

(2) Elle est figurée dans le *Mus. Massuchellianum*, 1, pl. 9.

était comte de l'ordre de Saint-George, et commença à se faire connaître, vers 1646. On lui doit : I. *Trasea Peto, ovvero origine della famiglia Zeno di Venezia*, Padoue, 1646, in-4°. II. *Elogia illustrium Patavinorum*, 1670, in-4°. III. *Centum stemmata originum polonicarum*. IV. *Aula heroum, sive Fasti Romanorum ab Urbe condita usque ad ann. Christi 1674*, in-4°. C'est la seconde édition. V. Des *Généalogies* de plusieurs familles de Venise, de Padoue, de Rome, etc., de la reine Christine de Suède. — Jules ZABARELLA, fils aîné de Jacques l'ancien, acquit de la réputation comme mathématicien ; mais une passion effrénée pour les femmes abrégua ses jours. Il y avait déjà cinq ans qu'une faiblesse de nerfs, fruit de ses excès, l'avait réduit à garder continuellement le lit. lorsqu'il mourut encore jeune. W—s.

ZABARELLA (PAUL), que quelques-uns désignent sous le nom de *Paul Bon*, ermite augustin, d'une des familles patriciennes de Padoue, entra de bonne heure dans le cloître, devint provincial dans la Marche de Trévise, en 1491, et fut envoyé à Rome, par le général de son ordre, pour obtenir que la fête de saint Augustin fût célébrée avec les mêmes cérémonies que celles des apôtres. Ce religieux fut ensuite promu au rang de visiteur-général dans toute l'Italie (1497), et plus tard il obtint l'évêché de Romanie en Morée ; mais il renonça à ce titre pour ceux d'archevêque de Parium, de vicaire de l'évêque de Padoue, et de vice-chancelier de la faculté d'éloquence de cette ville. Il mourut le 25 juillet 1525, proclamé par quelques-uns de ses admirateurs le plus éloquent prédicateur de l'Italie. Outre

des Discours de toute espèce, deux volumes de Sermons italiens, un *Traité De Naturæ mirabilibus*, et une *Enarratio septem psalmorum pœnitentialium*, on a de lui un livre *De Reformatione ecclesiæ ad Clementem VIII*, dans lequel il conseille positivement au pontife d'établir une réforme sévère dans la discipline ecclésiastique, et dans toute l'Église, s'il veut arrêter les progrès de l'hérésie déjà menaçante. Z.

ZABATHAI-SÉVI. Voy. SABATHAI-SÉVI.

ZABDAS ou SABON, selon Pollion dans la Vie de Claude, et ZABAS, selon Vopiscus, dans la Vie d'Aurélien, était un des généraux qui conduisirent les armées de Zéuobie, reine de Palmyre. Cette princesse l'envoya à la tête de soixante-dix mille hommes pour faire une invasion en Égypte ; et il s'empara de cette contrée, après avoir mis en fuite une armée de cinquante mille hommes qu'on lui opposa. Il y laissa une garnison et se rendit en Syrie, où les progrès de l'empereur Aurélien appelaient tous les efforts des Palmyréniens. Ayant été défait par les Romains près d'Antioche, et voulant se défendre pendant quelques instants dans cette ville, il imagina un stratagème qui lui réussit ; ce fut de faire courir le bruit qu'il avait battu l'armée romaine, et qu'il ramenait Aurélien prisonnier. Ayant trouvé un homme qui ressemblait à cet empereur, il le fit entrer dans Antioche chargé de chaînes ; et les habitants n'osèrent pas lui fermer leurs portes. Dès la nuit suivante il se retira avec Zéuobie, et le reste des troupes à Emèse (Voy. Zosime, liv. 1^{er}). Il concourut ensuite de tous ses efforts à la courageuse résistance que cette princesse opposa aux

Romains ; et il paraît qu'il périt dans les derniers événements qui amenèrent sa ruine , car l'histoire n'en fait plus aucune mention (*Voy. ZÉNOBIE*).

M—D j.

ZABIRA (GEORGE), savant grec, naquit, vers le milieu du dix-huitième siècle, à Siatista en Macédoine. Son père, marchand et pharmacien, qui s'était instruit dans ses voyages en Italie, le fit élever avec soin à Thessalonique. George étant venu en Hongrie, vers l'an 1764, en qualité de commis-marchand, étudia avec la plus vive ardeur la langue latine et les idiomes modernes de l'Europe. A Colotscka, il fréquentait les savants, la bibliothèque de cette ville ; et ses épargnes étaient employées à acheter des livres écrits dans les langues qu'il apprenait. Il y destinait aussi les petits émoluments qu'il percevait, en donnant des leçons à ceux de ses compatriotes qui habitaient à Colotscka. Après avoir visité les principales universités d'Allemagne, il vint s'établir à Szabadszallas, dans la petite Cumanie, où il partageait son temps entre le soin de ses affaires commerciales et ses recherches sur les sciences, l'histoire et les langues. Il mourut le 19 sept. 1804, laissant divers manuscrits, entre autres : I. *Les Aventures des familles Brancovan et Cantacuzène, par Démétrius Cantemir*, Szabadszallas, 1795. Cantemir (*Voy. ce nom*, VII, 34) avait laissé cet ouvrage manuscrit, composé en langue moldave, et dont le célèbre Brancovan ou Bassaraba (*Voy. ce nom*, III, 500) avait recueilli les matériaux qui se trouvaient dans sa bibliothèque, en un gros volume in-fol. Il est probable que Cantemir, son rival et son ennemi, s'en empara, quand Brancovan fut cuté avec ses quatre fils

dans la prison des Sept-Tours (1714). Les *Aventures* ou histoires, auxquelles Cantemir avait ajouté la fin tragique de cette malheureuse famille, sont exposées, en peu de mots, dans l'*Histoire de l'empire Othoman*, par le même Cantemir, Paris, 1743, in-4°. , tome II, pag. 202. II. *Θέατρον Ἑλληνικόν*, ou *Biographie des auteurs grecs qui ont écrit en grec moderne depuis la prise de Constantinople*. Ce manuscrit précieux fut confié par le neveu de Zabira à M. Theoclitos, prêtre grec, qui rédigeait à Vienne le journal grec intitulé *Hermès ho Logios*. Lorsque la révolution éclata en Grèce, en 1820, ce savant crut devoir aller se joindre à ses compatriotes pour partager leurs dangers et leurs travaux. Avant de quitter Vienne, il adressa le *Θέατρον Ἑλληνικόν* à M. Assopios, professeur d'histoire à Corfou, en le priant de revoir ce manuscrit, et de le publier. M. Assopios, qui, par ses connaissances, est plus en état que personne de donner la dernière main au *Θέατρον* de Zabira, étant venu à Paris, pour enrichir son travail par de nouvelles recherches, y reçut des renseignements précieux, et quitta cette capitale au mois de novembre 1827, pour retourner à Corfou, où l'on présume qu'il s'occupe d'enrichir la littérature des Grecs modernes de ce nouveau trésor. Zabira, par son testament, légua ses livres et ses manuscrits à l'Église grecque de Petsch. Son neveu et légataire universel est chargé de donner annuellement cent florins pour le bibliothécaire, et cinquante pour l'achat de nouveaux livres.

G—Y.

ZABOROWA (JACQUES DE), célèbre publiciste polonais, était au commencement du seizième siècle

nyé à la grande chancellerie de tronne, sous le chancelier Jean , qui depuis fut archevêque de ie et primat du royaume. Le roi andre ayant donné ordre à ce : de recueillir les constitutions ; lois du royaume depuis l'an , Zaborowa fut chargé du tra- sous la direction de ce grand- elier. Casimir III , dit le Grand t en 1370), avait présenté à la de 1347 la première collection is polonaises , laquelle , dans les encements de l'imprimerie , à Cracovie, sans date et sans d'imprimeur. Sur la première on voit une gravure en bois , sentant le roi sur son trône ; à le lui deux de ses conseillers lui ntant le Code de lois , dont le suivant se trouve à la seconde : *Constitutiones et statuta, vel imata provincialia inclyti re- oloniæ per serenissimum prin- r, Kazimirum III, Poloniæ re- , magnum ducem Litwanæ , æ , Prussiæque dominum et dem , etc. , edita et promulga- ujus profectò multiplex et va- que recondita et altissima eru- , in maximisque pacis et belli tiis exercitatio , tùm verò pro- tione et statu hominum vitia videnti , quique terras tumul- es et res novas molientes ad : et obsequium regium suâ i redegit , atque pacatas et as tandem reddidit.* Les trou- qui agitérent la Pologne depuis ort de Casimir n'ayant point is à ses successeurs de continuer uvrage , le roi Alexandre , dont ne fut plus tranquille , crut de- emplir cette tâche. Zaborowa llit , sous la direction de Laski, is , les constitutions et les privi- donnés ou confirmés par les

diètes depuis l'an 1374 ; il y joignit le Code des lois saxonnes , les statuts de la Lithuanie avec le traité de Raimond de Naples , et l'ouvrage parut sous ce titre : *Commune inclyti Poloniæ regni privilegium constitutionum et indultuum publicitùs decretorum approbatorumque , cum nonnullis juribus tam divinis quàm humanis , per serenissimum principem et dominum Alexandrum , gratiâ Dei regem Poloniæ , magnum ducem Lithuanæ , Russiæ , Prussiæque dominum et heredem , etc. , non tamen in illud ipsum privilegium , sed motu proprio serenitatis suæ per adhortationem , per instructionem regnicularum , proque regni ejusdem ac justitiæ statu feliciter dirigendis , eidem privilegio annexis et adscriptis , mandanteque sacrâ eadè majestate , accuratissimè castigatis* , Cracovie , 1506 , in-fol. La préface , les sommaires et les registres sont de Zaborowa ; on prétend même que l'introduction aux lois de Wislicza n'est point de Casimir , mais de Zaborowa. Ce Code de lois , si remarquable par l'importance de son contenu , et par les soins que l'on donna à sa rédaction , fut , pendant les premières années du seizième siècle , réimprimé plusieurs fois ; mais on lui portait un respect si religieux , que l'on n'osa pas changer la date de l'impression ; toutes les éditions ont paru sous celle de 1506 , 27 janv. Chaque fois on en tirait sur parchemin vingt exemplaires , dont le roi disposait. Sigismond I^{er}. fit faire une nouvelle collection des lois , d'après le modèle de la précédente ; mais elle ne reçut point la sanction royale. Elle parut sous ce titre : *Statuta inclyti regni Poloniæ recens recognita et emendata* , Cracovie , 1532 , in-fol. Les caractères de cette

édition sont latins, et ils surpassent en beauté ceux dont se servaient alors les imprimeurs polonais. Ce Code est extrêmement rare. Le bibliographe Czacki n'avait pu en rencontrer que deux exemplaires. On n'en connaît à Varsovie qu'un seul, qui se trouve à la bibliothèque du Lycée. On prétend que Sigismond, craignant que ce Code ne mit des bornes à son autorité, dont il était très-jaloux, fit près de la diète tous ses efforts pour qu'il fût supprimé, et que, n'ayant pu réussir, il en fit acheter les exemplaires de tous côtés pour les brûler. G—Y.

ZABOROWSKI (STANISLAS), jurisconsulte polonais, d'une famille illustre par les services qu'elle a rendus aux sciences et aux lettres, servit d'abord dans les armées de la république. Ayant obtenu son congé, il vécut pendant quelque temps dans une retraite honorable, consacrant ses loisirs aux lettres, et surtout à l'étude de la jurisprudence civile et ecclésiastique. Les rois de Pologne, Alexandre et Sigismond, ayant reconnu son mérite, il fut nommé en 1506, par le premier de ces princes, secrétaire du trésor de la couronne dont il devint sous-trésorier pendant le règne de Sigismond. Il a publié : I. *Tractatus de naturâ juriûm et bonorum regis, et de reformatione regni ac ejus reipublicæ regimine*. A la dernière page on lit : *Finit tractatus quem in lucem edidit Stanislaus Zaborowski, regni Poloniae thesauri notarius, impressus Cracoviæ, feriâ secundâ ante Nativitatem Mariæ, 1507, in-4°*. Cet ouvrage est devenu très-rare ; on en trouve un exemplaire à la bibliothèque de l'académie de Cracovie. II. *Rudimenta grammatices, seu octo partium orationis examen*

cum formâ seu modo verba exponendi, additaque est orthographia seu modus rectè scribendi et legendi polonicum idioma quàm utilissimus, Cracovie, 1519, in-4°. Cette grammaire, écrite en polonais, quoique le titre soit en latin, fut aussitôt adoptée comme livre classique. On avait déjà celles de Jean Glogowczyk et de Jean Tucholczyk ; mais étant écrites en latin, elles ne remplissaient point leur but. La première édition de celle de Zaborowski, dont nous venons de donner le titre, est devenue très-rare ; Czacki en avait un exemplaire dans sa bibliothèque. Elle a été réimprimée à Cracovie, en 1529, 1536, 1539, 1560 et 1564, in-4°. Cette dernière édition, ainsi que celle de 1539, se trouve dans la Bibliothèque de l'académie de Cracovie. Jean Honter, qui au commencement du seizième siècle était venu de la Transylvanie, sa patrie, pour faire ses études à Cracovie, fit usage de la grammaire de Zaborowski, pour publier la suivante, qui est écrite en latin, avec la version polonaise en regard : *De grammaticâ libri duo, quorum pars prior de octo partibus orationis, posterior de syntaxi, figuris et ratione carminum ; adjecta est vocabulis expositio polonicâ*, Cracovie, 1532, 1535, 1538 et 1548, in-8°. Zaborowski mourut en 1549, dans sa patrie, où il enseignait les belles-lettres. G—Y.

ZABOROWSKI (IGNACE), prêtre piariste, né en 1754, mourut en 1803, ayant consacré toute sa carrière à l'enseignement public dans son ordre. Il a publié : I. *Icometrya praktyczna przez Ignacego Zaborowskiego* ; c'est-à-dire *Géométrie pratique*, Varsovie, à l'imprimerie des PP. Piaristes,

, 1792 et 1806, in-8°. C'est l'arithmétique classique, dont se servent les arithméticiens en Pologne. II. *Logyka dla szkół narodowych ; Logique pour les écoles nationales*, Varsovie, à l'imprimerie de P. Piaristes, 1787 et 1806.

On trouve dans cet ouvrage la manière de compter d'après les logarithmes, et d'en former les tables.

On trouve sur ce savant professeur et sur les services qu'il a rendus à l'enseignement en Pologne : 1°. Bielski, *Piaristarum* ; 2°. le *Discours* de Maleszewski prononça en son honneur dans une séance de l'institut arsovie, inséré dans les Mémoires de cette compagnie, tome II.

G—Y.

ZABUESNIG (JEAN-CHRISTOPHE) président du corps des marchands d'Augsbourg, et littérateur, né dans cette ville, le 9 novembre 1701, et mourut vers la fin du dix-huitième siècle. On a de lui un grand nombre d'écrits, traduits du français en allemand, et des ouvrages originaux, la plupart composés pour la défense de la religion : I. *Sermons sur l'Épître de l'Épave*, Augsbourg, 1773 et 1775, 4 vol. in-8°. II. *Dictionnaire de l'abbé Nonnotte*, Augsbourg, 1775, 2 vol. in-8°. III. *Œuvres des archevêques de Paris et de Sens, sur le bref de Sa Sainteté Clément XIV*, franç. et all., Augsbourg, 1776. IV. *Paraphrase de P. Laurent Ricci, supérieur général des Jésuites*, it. et all., ibid., 1776, in-8°. V. *Nouvelles historiques et critiques sur la vie et les écrits de Voltaire, et des autres prétendus philosophes de nos jours*, ibid., 1777, in-8°. VI. *Histoire des temps anciens et modernes par Condillac*, en all., ibid., 1778 à 1780,

14 vol. in-8°. VII. *Les philosophes à la mode*, comédie en cinq actes, ibid., 1779, in-8°. VIII. *Elisabeth ou l'Enlèvement*, tragédie en cinq actes, ibid., 1781 et 1782, 2^e édit., in-8°. IX. *Sur le célibat des ecclésiastiques*, traduit du latin en all., ibid., 1782, in-8°. X. *La Mort d'Abel*, drame, ibid., 1779, in-8°. XI. *Sentiments que l'on éprouve au pied de la croix de Jésus*, ibid., 1786, in-8°.

G—Y.

ZABULON, sixième fils de Jacob et de Lia, naquit dans la Mésopotamie, vers l'an du monde 2556. Quoique le nom de Zabulon se trouve dans un grand nombre de livres de la Bible, elle ne nous apprend néanmoins que peu de particularités qui le concernent. Ce qu'il y a de plus remarquable à son sujet est la part qu'il eut aux bénédictions prophétiques de Jacob sur le sort de ses enfants, lorsqu'au lit de mort ce patriarche les leur distribua. Le tour de Zabulon étant venu, son père dit : « Zabulon habitera sur le rivage de la mer et près du port des navires ; et il s'étendra jusqu'à Sidon (1) ; » prédiction qui s'accomplit lors du partage de la terre promise fait par Josué, après la conquête. La tribu de Zabulon eut la portion de ce pays qui s'étend depuis la mer de Galilée, à l'orient, jusqu'à la mer Méditerranée, à l'occident. De même Moïse, sur le point de mourir, bénit les tribus d'Israël ; et, lorsqu'il vint à celle de Zabulon, il s'exprima en ces termes, en la joignant à celle d'Issachar, fils, comme Zabulon, de Lia : « Réjouissez-vous, Zabulon, dans votre sortie ; et vous, Issachar, dans vos tentes. Vos enfants appelleront les peuples sur la montagne, où ils immoleront

(1) Gen., XLIX, 13.

des victimes de justice. Ils sucèrent comme le lait les richesses de la mer et les trésors cachés dans le sable (2). » Ces paroles, selon les interprètes, signifiaient que ces deux tribus, les plus éloignées du septentrion, viendraient ensemble sur la montagne de Sion, où par la suite devait être construit le temple de Salomon ; qu'elles y amèneraient avec elles les autres tribus qui se trouveraient sur leur passage, et y offriraient des sacrifices ; et qu'étant l'une et l'autre dans le voisinage de la Méditerranée, elles se livreraient au commerce des métaux et à la fabrication du verre, le pays ayant des mines, et le Bélus, ruisseau qui coule sur le territoire de cette tribu, roulant un sable propre à la vitrification. L'Écriture nous apprend encore, au sujet de Zabulon, qu'il eut trois fils, savoir : Sared, Élon et Jahehel (3) ; qu'au dénombrement que fit Moïse, par l'ordre du Seigneur, la deuxième année de la sortie d'Égypte, la tribu de Zabulon était composée de cinquante-sept mille quatre cents combattants, dont le prince ou chef était Heliab, fils d'Élon (4). Lorsque Moïse envoya du désert de Pharan des explorateurs, pour aller à la découverte dans le pays de Chanaan, et qu'il en prit un dans chaque tribu, Geddie, fils de Sodi, fut celui de la tribu de Zabulon (5). Au dénombrement fait par ordre de Dieu, avant d'entrer dans la terre promise, la tribu de Zabulon se composait de soixante mille cinq cents hommes en état de porter les armes. Elle marchait sous trois chefs, sa-

voir : Jared, chef des Jar Élon, chef des Élonites, et chef des Jalelites (6). Le Seigneur donna aussi à Moïse le nom de chaque tribu qu'il avait pour faire entre elles le part la terre où ils allaient entrer pour la tribu de Zabulon, Élisaphan, fils de Pharnac. Dans le partage, le sort attribua à la tribu de Zabulon le territoire (8), où se trouvent douze villages (9). C'est la tribu que, pendant sa jeunesse, la prophétesse Débora sous les armes dans la guerre contre Sisara, général des Cananéens ; et Débora, dans un cantique, célèbre ses exploits et ses services (10). Tels sont les faits que nous offrent les livres saints sur le patriarche Zabulon sur la tribu issue de lui. De plus, il ne faut pas omettre de dire que le Seigneur n'a pas dédaigné d'en mentionner le nom dans un autre livre très-ancien, le *Testament des douze patriarches*, sans toutefois nous en faire connaître les faits qu'ils rapportent plus particulièrement qu'on n'en accorde à l'apocryphe. On y trouve que le patriarche Zabulon, âgé de 114 ans, mourut après avoir vu ses enfants près de mourir, de sorte qu'il n'avait pris aucun

(6) *Nomb.*, xxxvi, 26-27.

(7) *Ibid.*, xxxiv, 25.

(8) *Josué*, xix, 10.

(9) Ces villes étaient Cana, Betsabéa etc., avec Zabulon, qui était la capitale, citée peuplée dans le voisinage de la ville de Dom Calmet, en parlant de la ville de Bethsabéa, dit qu'elle était originairement de la tribu de Zabulon, dont elle prit le nom, mais qu'apparemment elle fut par la suite attribuée à la tribu de Zabulon, dont elle prit le nom. Il cite en preuve le 27^e, verset du chapitre Josué, où, ce semble, rien n'autorise à dire qu'elle soit comprise, mais seulement que la frontière se termine.

(10) *Juges*, iv, 6 ; v, 18.

(2) *Deutéron.*, xxxiii, 18-19.

(3) *Gen.*, xlvii, 14.

(4) *Nomb.*, ii, 69.

(5) *Ibid.*, xiii, 11.

de ses frères dans leur pro-
démaire de Joseph; qu'au
il avait fait pour les en dé-
out ce qui dépendait de lui,
aurait instruit son père Ja-
crainte de la vengeance de
ne l'eût retenu. Il leur dit
ue, tandis qu'il habitait la
Chanaan, il avait inventé et
un vaisseau muni d'un mât,
s et d'un gouvernail, au
quel il s'appliquait, pen-
é, à la pêche, de manière à
bondamment de poisson la
le son père, et à pouvoir en
des étrangers; et que, pen-
ver, il s'occupait à faire paî-
roupeaux de Jacob avec ses

L—Y.

ZACAGNI ou ZACCAGNI (LAU-
ALEXANDRE), conservateur
ibliothèque du Vatican, s'é-
onne heure engagé dans l'or-
noines Augustins, et parvint
ande réputation par son ha-
ans les langues grecque et
dans la dernière partie de sa
se livra presque exclusive-
des recherches d'antiquités.
it à Rome le 17 janvier 1712,
cinquante-cinquième année.
e lui un ouvrage important
titre de : *Collectanea mo-
orum veterum Ecclesie
et Latine, quæ hactenus
thecâ Vaticanâ delituerunt,
ius Alexander Zacagnius
b. Præfectus è scriptis codi-
unc primùm edidit, græca
ecit, notis illustravit*, Ro-
1713, 1 vol. in-4°. Le savant
écaire se proposait de faire
e premier volume de plusieurs
ui auraient complété une des-
ns les plus curieuses que la
ie puisse présenter à l'his-
es pièces dont il se compose

remontent toutes aux premiers âges
de l'Église chrétienne. Ainsi d'abord
l'on y trouve les actes d'une confé-
rence religieuse qui eut lieu en Mésopotamie, entre Archelaüs, évêque de
Garrhes, et Manès, chef des Mani-
chéens au milieu du troisième siècle
de notre ère. Les actes sont accom-
pagnés d'une traduction du grec en
latin, et de notes sur les endroits
dont l'intelligence peut sembler diffi-
cile. Zacagni s'y montre à-la-fois
habile helléniste et antiquaire pro-
fond; il y développe surtout une
grande connaissance de l'état de l'É-
glise et des diverses formes sous les-
quelles se produisit l'hérésie. Aussi
doit-on regretter qu'il n'ait point,
comme il semblait le promettre dans
sa préface, donné l'Histoire du Mani-
chéisme. Après les actes d'Archelaüs
et de Manès viennent deux homélies
et deux oraisons de saint Ephrem,
seulement en latin. L'ouvrage le plus
considérable est celui d'Euthalios sur
les Actes des Apôtres, sur les qua-
torze Épîtres de saint Paul, et sur
les sept épîtres catholiques. Elles sont
pareillement accompagnées de notes.
On a en outre de Zacagni : *Dissertatio de summo apostolicæ sedis
imperio in urbem comitatumque
Comachi, cum appendice auctorum
veterum hactenus majori ex parte
ineditorum ad præcedentem disserta-
tionem pertinentium*, Rome,
1709, in-4°. Dans cet écrit, ré-
digé sous l'influence du Saint-Sié-
ge, l'auteur prétend que le comté
ainsi que la ville de Comacchio
appartenait à l'évêque de Rome
avant le règne de Charlemagne, et
il essaie de le prouver par plusieurs
actes dont les plus anciens datent de
740, et dont le dernier est de 1279.
Cependant les arguments et les pièces
justificatives de Zacagni n'ont con-

vaincu que peu de lecteurs en Allemagne et en France. Zacagni est aussi le véritable auteur du catalogue de la Casanata, dont le travail a servi de type à Fontanini pour son catalogue de la bibliothèque impériale.

P-OT.

ZACCARIA (FRANÇOIS-ANTOINE), savant jésuite italien, naquit à Venise le 27 mars 1714, et eut pour père un célèbre jurisconsulte toscan, établi depuis long-temps dans les états de la république. Élevé au collège des jésuites de sa ville natale, il s'y fit remarquer par une telle vivacité d'esprit et de tels succès, qu'à peine arrivé à l'âge de quinze ans, il fut admis dans cette société, si habile à reconnaître et à s'attacher les sujets les plus distingués. En 1731, il prit l'habit, passa quelque temps à Vienne, pendant l'intervalle de son noviciat; puis fut envoyé, comme régent de rhétorique, dans le collège de son ordre à Gowitz. Ses talents le firent ensuite appeler par ses supérieurs dans la capitale du monde chrétien; et après avoir reçu les ordres, en 1740, il fut attaché à la province de Rome, et envoyé en mission dans la Marche d'Ancône, où il jeta les fondements de sa réputation comme prédicateur. Il exerça les mêmes fonctions dans la Lombardie, la Toscane et presque toute l'Italie, où des applaudissements universels furent la récompense de sa piété et des talents oratoires. A l'étude des théologiens et des sermonnaires, il joignait celle de la littérature et de l'histoire littéraire, dont il approfondit les branches diverses avec une infatigable persévérance. Il s'appliqua aussi à se faire connaître des écrivains et des savants les plus illustres de l'Italie, et acquit ainsi l'exacte connaissance de la biblio-

graphie et des biographies contemporaines. C'est alors que le célèbre cardinal Quirini le recommanda pour la direction de la bibliothèque de Brescia. Cette recommandation resta sans effet. Mais, deux ans plus tard, le duc de Modène, qui avait la plus haute idée de ses talents, le nomma conservateur de la bibliothèque ducale, en remplacement de Muratori, qui venait de mourir (1754). Le P. Zaccaria s'adjoignit, pour la direction de l'établissement, les PP. Troïle (Dominique) de Macérata et Gabardi de Florence, qui gardèrent cette place sous l'administration de son successeur immédiat, Granelli, ainsi que sous celle du savant Tiraboschi. Grâce à ces deux collaborateurs, il vint à bout, sans interrompre ses travaux ordinaires, d'introduire dans le matériel de la bibliothèque une classification plus avantageuse, et d'en dresser un catalogue raisonné, qui, au grand regret de beaucoup d'amateurs, n'a point été rendu public. Il obtint aussi que l'on consacrerait un emplacement plus vaste à la collection dont il était le gardien. Son nom était alors tellement répandu, que les plus illustres académies italiennes cherchaient à se l'attacher, et que le célèbre comte Cristiani, alors gouverneur de Mantoue pour l'Autriche, voulant donner une bibliothèque impériale à cette ville, le pria de venir présider à l'organisation du nouvel établissement. Le P. Zaccaria se rendit à Mantoue, après avoir obtenu l'agrément de son maître, et revint ensuite à Modène, où il exerça les fonctions de bibliothécaire, jusqu'à ce que l'expulsion des jésuites, bannis presque simultanément de tous les petits états de l'Italie, l'obligeât à les résigner. Il se retira à Rome, où au titre

de bibliothécaire du collège des Jésuites il joignit celui d'historiographe de l'ordre, pour la partie littéraire. Là aussi un champ nouveau s'offrit à ses talents. Il se fit le champion du Saint-Siège contre les prétentions de l'Église gallicane, et écrivit contre l'opposition de la puissance temporelle à l'autorité du pontife. Clément XIII, alors possesseur de la chaire de saint Pierre, le récompensa par une pension : il n'en jouit que peu de temps ; et lors de la dissolution de son ordre, non-seulement il fut privé de la somme qu'il recevait annuellement, mais encore, après des risques multipliés d'aller habiter le château Saint-Ange, il lui fut enjoint de ne point sortir des portes de Rome. Il paraît cependant que Gaŕganelli estimait et plaignait le savant religieux ; mais il ne dépendait pas de lui de modifier ces mesures. L'avènement de Pie VI ramena pour le P. Zaccaria des jours plus heureux. Sa pension fut rétablie et même augmentée. Bientôt il fut mis à la tête de l'académie nouvellement instituée pour les nobles ecclésiastiques ; et, comme antérieurement à cette époque il avait occupé la chaire d'histoire ecclésiastique au collège de la Sapience, il reçut à perpétuité, avec le titre de professeur émérite, les appointements de professeur en activité. C'est dans cette situation qu'il mourut, le 10 octobre 1795, dans sa quatre-vingt-deuxième année, aussi regretté des savants étrangers, dont son érudition et ses talents lui avaient conquis l'estime, que de ses compatriotes. La liste complète de ses ouvrages peut seule donner une idée de l'étendue de ses connaissances et de la flexibilité de son esprit. Nous n'entreprendrons point d'en donner la nomenclature,

qui, fût-elle dépouillée de toute espèce de réflexions, nous entraînerait beaucoup trop loin. En effet, outre un nombre considérable de manuscrits, le P. Zaccaria a laissé cent six ouvrages imprimés. Parmi ceux-ci, le plus important, sans contredit, est son *Histoire littéraire de l'Italie*, 14 vol. in-8°, Modène, 1751-1757, et 2 de supplément aux tomes iv et v, Lucques, 1754. Ce volumineux monument se rapporte tout entier aux publications contemporaines, qu'il réunit sous des titres généraux, et qu'il analyse avec beaucoup de sagacité. La méthode avec laquelle il procède au milieu de ce labyrinthe littéraire ne mérite pas moins d'éloges que la finesse des aperçus et le goût de la critique. Peut-être le style pêche-t-il par l'excès des formules louangenses et des redondances. Mais ce défaut est si ordinaire aux écrivains de l'Italie, qu'on ne doit pas beaucoup insister sur ce point. Chaque volume se termine par deux ou trois chapitres consacrés à la nécrologie, et par deux tables qui présentent, l'une les noms des auteurs, l'autre l'indication alphabétique des événements remarquables. L'*Histoire littéraire* du P. Zaccaria, quoique généralement goûtée en Italie, lui attira cependant des attaques très-vives, entre autres celles d'un pseudonyme, qui, sous le nom d'Eraniste, lui adressa quinze lettres théologico-morales (*Osservazioni sopra varj punti d'istoria letteraria, esposte in alcune lettere di Eusebio Eraniste, dirette al M. R. P. Fr.-Ant. Zaccaria, con due appendici, altra in risposta alla quinta lettera del M. R. P. Filiberto Bassa, altra di documenti*), Venise, 1756, 2 vol. in-8°.; 2^e. édit., ibid., 1756, in-8°, où il l'accusait

à-la-fois d'ignorance, de partialité, de faux goût. Le P. Zaccaria répondit par sa *Difesa della storia letteraria d'Italia e del suo autore contro le lettere teologico-morali di certo P. Eusebio Eraniste ed altre lettere d'un mascherato Rambaldo Norimene, continuazione del tomo VIII della stessa storia*, etc., Modène, 1754, un vol. in-8°. On joint ordinairement à toute cette collection ses *Annali letterari d'Italia*, Modène, 1762, 1763, 1764, 3 vol. in-8°, continuation de la *Storia letteraria*, rédigée pareillement sous les auspices du duc de Modène. Les autres ouvrages principaux du P. Zaccaria sont : I. *Theologia moralis R. P. Tamburini Caltanissettis soc. Jesu*, Venise, 1755, 3 vol. Outre des *Index* très-commodes et l'indication de tous les passages de la théologie morale qui ont donné lieu aux censures pontificales, le P. Zaccaria a joint à l'ouvrage de son confrère des *Prolégomènes* divisés en trois parties, et dans lesquels il essaie de le justifier des calomnies auxquelles de fausses interprétations ont presque toujours, à l'entendre, donné naissance. II. *Anecdotorum medii ævi, maximam partem ex archivis pistojiensibus, collectio à Fr.-Ant. Zaccaria adornata*, etc., Turin, 1755, in-fol. Les monuments décrits par le P. Zaccaria sont divisés en trois classes, savoir : les monuments civils, les monuments sacrés, les monuments communs à l'état civil et ecclésiastique. Plusieurs morceaux de cette utile collection avaient déjà été publiés par d'habiles antiquaires; mais tous étaient déparés par des lacunes ou défigurés par des fautes grossières. Beaucoup de cartes et de plans de châteaux enrichissent la : onde partie. L'ouvrage se ter-

mine par une chronique abrégée des événements auxquels se rapportent les documents recueillis par l'auteur, et par le catalogue des évêques de Pistoie, catalogue déjà donné par Ughelli, et augmenté par Colet, mais considérablement amendé par le P. Zaccaria. III. *Biblia sacra Vulgatæ editionis, Sexti vel Clementis VIII, pontif. max., auctoritate recognita, uberrimis Prolegomenis dogmaticis et chronologicis illustrata*, etc., etc., Venise, 1758, 2 vol. in-fol. IV. *Dionysii Petavii Aurelianensis..... opus de theologicis dogmatibus*, etc., Venise, 1757, 7 vol. Cette édition est plus complète que les précédentes. De plus, le P. Zaccaria y a joint une Vie de Petau; des notes utiles, particulièrement sur les sentiments que les Pères antérieurs au concile de Nicée avaient relativement à la divinité du Verbe; plusieurs dissertations, les unes de lui, les autres de divers théologiens renommés, et enfin un *Apparato storico-critico*. V. *Jus canonicum secundum quinque Decretalium titulos Gregorii papæ IX explicatum*, etc., auctore R. P. Vito Pichler, avec notes, Pesaro, 1758, 2 volumes in-fol. VI. *Institutiones numismatiques*, 2 vol. in-8°. La plupart de ses publications polémiques ont été écrites en latin; et l'on a remarqué avec raison que le style en est plus élégant et plus nourri que celui des ouvrages dans lesquels il s'est servi de l'idiome maternel. P-OR.

ZACCHIAS (PAUL), célèbre médecin légiste, naquit à Rome en 1584, fit de brillantes études dans les écoles Pies, et chez les jésuites, et embrassa avec un zèle ardent la profession de médecin, sans abandonner toutefois la musique, la peinture et la poésie qu'il aimait beau-

nt fait une grande réputation la pratique médicale, il médecin du pape Innocent proto-médecin des états. Il s'adonna plus particulièrement à l'étude de cette partie qui est destinée à éclairer les hommes dans une foule de questions et délicates, et qui sont sous le nom de juris-médecine. Pour cela, Zacchias employa des matériaux empruntés à la médecine et à la théologie, dans lesquels il trouva des faits nombreux qu'il recueillit; il en fit un corps d'ouvrage où sont rassemblées toutes les questions qui concernent la grossesse, les morts non-naturelles, l'empoisonnement, le suicide: il y comprit aussi la démonomanie, les sorts magiques, les maléfices, les pratiques superstitieuses de ce temps-là étaient encore le fruit de la crédulité publique. Sa vaste érudition et l'exquis de son style qui distinguent son ouvrage ont rendu classique, et ont fait honneur pour le médecin chargé de rapporter les rapports en justice, mais encore pour son style qui s'applique à l'étude de la conscience. On regrette que certaines parties présentent une rédaction diffuse. En tête: *Quæstiones medicæ, in quibus omnes eæ malitiæ, quæ ad legales faciunt pertinent, proponuntur, et resolvuntur*. — Ses autres livres de cette production furent successivement à Rome: 1621 jusqu'à 1635: plusieurs éditions complètes furent faites, Amsterdam, 1651,

in-fol; Lyon, 1654, 1661, 1701, 1726, in-fol.; Francfort, 1666, 1688; Nuremberg, 1726; Venise, 1737, in-fol. Outre cet ouvrage, Zacchias a publié: I. *De quiete servanda in curandis morbis*, Rome, in-4°, sans date. II. *De subitis et insperatis mortis eventibus*, Rome, in-4°, sans date. III. *La vie de carême*, en italien, Rome, 1637, in-8°. IV. *Des maladies hypochondriaques*, en italien, Rome, 1639, 1641, 1651, in-4°; Venise, 1665, in-4°; traduit en latin par Alph. Khonn, Augsbourg, 1671, in-8°. Cet ouvrage verbeux ne fait que reproduire les hypothèses des anciens et leurs doctrines sur les intempéries du corps humain. Zacchias avait encore écrit en latin des traités sur la *Bière*, sur la *Contagion*, sur les *Affections de l'ame*, etc.; ils n'ont point vu le jour. Il mourut à Rome en 1659, à l'âge de soixante-quinze ans. Ses vastes connaissances l'avaient fait surnommer *le premier des médecins*, *le Mercure des jurisconsultes*, *l'Hermès italien*. — Son frère *Sylvestre ZACCHIAS*, habile jurisconsulte et auditeur de la rote de Siègne, de Florence et de Lucques, a publié quelques livres de jurisprudence, entre autres, *De obligatione camerali resolutiones, nec non de modo validè contrahendi societates, super officiis Romanæ Curie*, etc. — Son neveu *Lanfranc ZACCHIAS*, jurisconsulte renommé pour son savoir et son esprit, a donné un traité de *Salario*.

Oz—M et R—D—N.

ZACH (CLARA, comtesse DE), fille d'un magnat hongrois, ayant déclaré à son père Félicien que Casimir, roi de Pologne, lui avait fait violence, et que la sœur de ce prince, Élisabeth, reine de Hongrie, avait

aidé à la couvrir de honte, le père, transporté de fureur, s'introduisit dans le palais de Charles-Robert (V. ÉLISABETH, XIII, 25), au moment où le monarque était à table avec sa famille; l'ayant blessé à la main droite d'un coup d'épée, il se jeta sur la reine, à qui il coupa quatre doigts. Il blessa aussi grièvement les gouverneurs des jeunes princes, Louis et André; et il aurait immolé toute la famille royale, si l'échanson de la reine ne l'avait étendu par terre, en le frappant sur la tête avec un bâton. Les gardes du roi se jetèrent sur lui, et le tuèrent. Le roi fit exposer sa tête à Ofen, et les quatre quartiers du corps, dans les autres villes principales du royaume. Jusque-là, dit le savant qui a rédigé l'histoire de la Hongrie avec tant de soin et d'impartialité (1), la vengeance paraissait renfermée dans les bornes de la justice; mais ce que l'on fit au-delà, sur les instances de la reine Élisabeth, ne fut que cruauté. La belle et malheureuse Clara fut arrachée du milieu des dames de la cour; après lui avoir coupé le nez, les lèvres et quatre doigts à chaque main, on la mit demi-morte sur un cheval, et elle fut conduite de ville en ville, exposée aux regards de la populace, à qui on la forçait de dire: *Voilà la récompense due à ceux qui sont infidèles à leur roi*. Son frère, fils unique de Félicien, qui à peine sorti de l'enfance s'était sauvé dans les montagnes, et un fidèle serviteur qui l'accompagnait, furent arrêtés, traînés à la queue d'un cheval, et leurs chairs exposées aux animaux. La sœur aînée de Clara, qui mariée à un noble hongrois vivait à la cam-

pagne loin de la cour, fut décapitée par ordre du roi et de la reine; son mari périt de misère en prison. Les vengeances de la cour n'étaient pas encore satisfaites; sur ses instances, la diète rassemblée extraordinairement statua (1330): 1°. Que les descendants de Félicien, de l'un et de l'autre sexe, jusqu'à la troisième génération, et ses neveux et nièces, seraient décapités, et leurs biens confisqués; 2°. que les nobles alliés à sa famille seraient éloignés de la cour; 3°. que les descendants de Félicien au-delà de la troisième génération seraient pour jamais condamnés à l'esclavage. Ceux qui purent échapper à la mort se réfugièrent en Pologne. Depuis ce moment, ajoute notre historien, le bonheur et la santé abandonnèrent le roi, qui jusqu'à la fin de sa vie ne cessa de souffrir de la goutte aux mains et aux jambes.

G—Y.

ZACHAIRE (DENIS) (1), alchimiste, était né, vers 1510, dans la Guienne, d'une famille noble. Envoyé par ses parents à Bordeaux, pour y achever ses études, il fut remis aux soins d'un précepteur habile, mais entiché des chimères de l'hermétisme, et qui lui inspira le goût de cette science. Il se rendit ensuite à Toulouse, accompagné de son précepteur, pour y faire son cours de droit. La jurisprudence les occupa moins que l'alchimie; et ils dépensèrent en expériences deux cents écus qui leur avaient été comptés pour leurs besoins. Avant la fin de l'année, le maître mourut d'une fièvre ardente; et Zachaire, à qui ses pa-

(1) Engel, *Geschichte des Ungarischen Reichs*, 1873, in-8°, tom. 11.

(1) L'abbé Lenglet-Dufresnoy conjecture que c'est un nom supposé: en effet, on ne connaît aucune famille noble de la Gascogne qui porte le nom de Zachaire. C'est par erreur qu'on lui donne le prénom de Barthélemy, dans les *Mélanges d'une grande bibliothèque*, XXV, 366 (V. PAULMY).

rents refusaient d'envoyer de l'argent, retourna dans sa famille. C'était en 1535; il venait d'atteindre sa majorité. Dès qu'il eut été mis en possession de ses biens, il les afferma pour trois ans, moyennant quatre cents écus, et revint à Toulouse, empressé d'essayer un secret qu'il avait appris d'un Italien. Cet essai lui coûta la moitié de sa somme. Un vieillard, qui passait dans le pays pour un grand philosophe, lui communiqua quelques autres secrets merveilleux; mais l'épreuve qu'il en fit ne fut pas plus heureuse. Il s'associa ensuite un abbé, non moins prévenu que lui pour ces folies, et, ayant achevé de dépenser tout ce qui lui restait, il reprit encore le chemin de la Guienne. Ses parents le pressèrent d'acheter une charge de conseiller au parlement; mais il rejeta bien loin une pareille idée. Il avait le dessein de faire le voyage de Paris, où il espérait trouver enfin des gens réellement instruits des moyens de convertir les métaux en or. Il toucha de son fermier quatre cents écus; son fidèle associé de Toulouse lui fit passer la même somme; et il partit pour Paris en 1539. Il y demeura trois ans, fréquentant les alchimistes les plus distingués, les voyant travailler tous les jours, mais ne pouvant rien apprendre. Enfin un gentilhomme étranger, qui passait pour faire de l'or, consentit à lui découvrir son secret. Ce n'était, dit-il, qu'une tromperie un peu plus ingénieuse que celles des autres. Zachaire en informa l'abbé de Toulouse, et celui-ci, le roi de Navarre (2), qui promit de payer ce secret quatre mille écus. Cette somme devait le dédommager

de tous les frais qu'il avait faits jusqu'alors en pure perte; il se rendit donc à Pau dans le mois de mai 1542; mais, quand il eut terminé son opération, il reçut du roi, pour toute récompense, un grand merci. En retournant à Toulouse, très-mécontent de son voyage, il alla visiter un religieux dont on lui avait vanté l'habileté dans la philosophie naturelle. Ce religieux l'accueillit avec bienveillance, le plaignit de s'être laissé tromper par des ignorants, et lui conseilla de renoncer à toutes les expériences pour s'appliquer à l'étude des bons auteurs. Cet avis lui plut, et il se promit bien d'en profiter. Après avoir réglé toutes ses affaires domestiques, il revint en 1546 à Paris, et pendant trois ans il se livra sans réserve à la lecture des Œuvres de Raymond Lulle et du *Rosarium* d'Arnaud de Villeneuve. Lorsqu'il se crut suffisamment instruit de leur doctrine, il revint dans sa terre mettre en pratique ce qu'il avait appris. Enfin, après beaucoup d'essais, le jour de Pâques, 1550, il mit de l'argent vif commun dans un creuset sur le feu, et en moins d'une heure il eut le plaisir de le voir *converti en bon or*. Il courut aussitôt à Toulouse faire part de ce succès à l'abbé et au bon religieux; mais ils étaient morts tous les deux. Ne voulant plus habiter la Guienne, il vendit tout ce qu'il possédait, paya ses créanciers, et distribua le surplus de sa fortune aux pauvres. Il partit ensuite avec un de ses parents pour Lausanne, d'où il se rendit en Allemagne. On ignore ce que Zachaire devint depuis cette époque. Le précis qu'on vient de lire de ses aventures est extrait de la préface de l'ouvrage qu'il a publié sous ce titre : *Opuscule de la philo-*

(2) C'était le père de Jeanne d'Albret, et l'aïeul de Henri IV.

sophie naturelle des métaux, traitant de l'augmentation et perfection d'iceux, avec un avertissement d'éviter les folles dépenses qui se font ordinairement par faute de vraie science, Anvers, 1567, in-8°; Lyon, 1574, in-12. On a plusieurs autres éditions de cet opusculé, toutes également estimées des curieux; il est inséré dans la *Bibliothèque des philosophes chimiques*, II, 447-58. Il a été traduit en latin, et publié avec des notes de Dorn (V. ce nom, XI, 592); Bâle, 1583, 1600, in-8°; dans le *Theatrum chemicum*, tome 1^{er}; dans la *Bibl. chimica curiosa* de J.-J. Manget, II, 336. Malgré les éloges donnés à l'ouvrage de Zachaire, ce serait perdre son temps que de le lire. Voy. l'*Histoire de la philos. hermétiq.* de Lenglet-Dufresnoy, I, 286-306. W—s.

ZACHARIÆ (JUST-FRÉDÉRIC-GUILLAUME). Voy. ZACHARIE.

ZACHARIE, roi d'Israël, succéda à son père Jéroboam II, après un interrègne de onze ans et demi, 773 ans av. J.-C. Il est dit, dans le livre des Rois, qu'il monta sur le trône dans la trente-huitième année du règne d'Azarias, roi de Juda, ce qui offre une grande difficulté; Jéroboam, père de Zacharie, ayant commencé à régner la quinzième année d'Amasias, régna encore quatorze ans. Jusqu'à la trente-huitième année d'Azarias, son successeur, on trouve cinquante-deux ans; ce qui ne peut s'accorder avec le second livre des Rois, chap. XIV, 23, qui ne donne que quarante et un ans de règne à Jéroboam. Cette difficulté disparaît si, au lieu de faire monter Zacharie sur le trône, la trente-huitième année d'Azarias, on place cet événement à la vingt-huitième année de ce prince. Le règne de Zacharie ne fut

que de six mois, pendant lesquels il fit le mal devant le Seigneur, marchant sur les traces de Jéroboam I^{er}, et laissant subsister tout ce qui servait à entretenir le funeste schisme dont ce dernier était l'auteur. Sellum, fils de Jabès, forma une conspiration contre lui, le tua de sa propre main, en présence du peuple, et s'empara du trône. Ce fut, dit l'Écriture, la punition de ce prince, qui s'était adonné à toutes sortes d'abominations et d'impies.

T—D.

ZACHARIE, fils du grand-prêtre Joïada, à qui il succéda dans la souveraine sacrificature sous le règne de Joas. Ce prince, après la mort de Joïada, ayant laissé établir le culte des idoles, Dieu suscita Zacharie pour reprocher au peuple ses prévarications, et pour lui annoncer que, puisqu'il avait abandonné le Seigneur, il en serait aussi abandonné. Les courtisans, outrés du zèle que témoignait le grand-prêtre, formèrent une conjuration contre lui, et le lapidèrent dans le vestibule du temple par l'ordre du roi. Zacharie en mourant prédit à ses meurtriers que Dieu vengerait sa mort. En effet, l'année suivante, le roi de Syrie entra en Judée, prit Jérusalem, et fit périr les principaux d'entre le peuple qui avaient trempé dans ce meurtre; Joas lui-même fut tué dans son lit par ses propres serviteurs, et son corps ne reposa point dans le tombeau des rois. C'est ainsi, dit l'Écriture, que Dieu vengea la mort du fils de Joïada. Saint Jérôme se fondant sur ce que rapporte l'auteur du deuxième livre des Chroniques, que ce Zacharie fut tué dans le parvis de la maison du Seigneur, en conclut qu'il est le même que celui dont parle Jésus-Christ, lorsqu'il menacé les

Juifs de venger sur eux le sang innocent que leurs pères avaient répandu, depuis le sang d'Abel le Juste jusqu'au sang de Zacharie, fils de Barachie, qu'ils avaient mis à mort entre le temple et l'autel. Ce système est sujet à trois grandes difficultés : 1°. Zacharie dont il est question dans cet article était fils de Joiada ; celui dont parle Jésus-Christ avait pour père Barachie ; 2°. il semble que l'Évangile, en opposant Zacharie à Abel, ait voulu désigner en sa personne le dernier des justes, victime de la cruauté des Juifs, comme il désignait dans la personne d'Abel le premier des justes qui ait souffert une mort violente : or Zacharie, fils de Joiada, mort plus de huit cents ans avant J.-C., n'est certainement pas celui à qui cette circonstance puisse convenir ; 3°. ce fut dans le parvis de la maison du Seigneur que Joas fit lapider Zacharie, vraisemblablement lorsqu'il haranguait le peuple ; ce qui doit s'entendre du parvis extérieur, autrement appelé le parvis du peuple. Le fils de Barachie au contraire périt entre le temple et l'autel : or, l'autel ne se trouvait point dans le parvis du peuple, mais dans celui des prêtres, qui était placé entre le parvis du peuple et le temple.

T—D.

ZACHARIE. Cet homme vertueux qu'on croit être le fils de celui dont il est parlé dans l'article précédent, quoique l'écriture n'en dise rien, vivait sous les règnes d'Amasias et d'Ozias, rois de Juda. Il eut la confiance de ce dernier prince pendant les premières années de son règne, et sut lui inspirer la crainte du Seigneur. On le confond mal-à-propos avec ce Zacharie, fils de Barachie, qu'Isaïe prit avec lui lorsqu'il prononça la célèbre prophétie de la venue de

J.-C., qu'il désignait sous le nom d'Emmanuel. Celui-ci vivait du temps d'Achaz, et l'autre devait être déjà vieux dans les premières années d'Ozias qui régna cinquante-deux ans ; ce qui, joint aux seize années de Joatham qui occupa le trône entre Ozias et Achaz, formerait un espace trop considérable pour que le Zacharie dont il est ici question ait existé du temps d'Achaz. C'est encore sans le moindre fondement qu'on s'a prétendu que le fils de Barachie dont parle Isaïe, pouvait être celui dont il est fait mention dans Saint Matthieu. Il faudrait prouver, malgré le silence absolu de l'Écriture, qu'il a été mis à mort par les Juifs, dans les circonstances désignées au ch. xxiii de saint Matthieu.

T—D.

ZACHARIE, fils de Barachie, petit-fils d'Addo, fut le onzième des petits prophètes et le second de ceux qui parurent après la captivité. Il était encore fort jeune lorsque Dieu l'envoya, avec Aggée, pour exhorter les Juifs à reprendre la construction du temple. Rien n'était plus propre à les encourager que le sujet de sa prophétie, qu'il prononça à trois époques différentes, pendant qu'on était occupé à relever cet édifice. La première est du huitième mois de la seconde année de Darius, deux mois plus tard que celle d'Aggée ; la seconde de la même année, le vingt-quatrième jour du onzième mois ; et la dernière porte pour date la quatrième année du même règne, le quatrième jour du neuvième mois. Toute cette prophétie peut se réduire à trois points principaux. Le premier renferme les événements qui se passèrent en Judée et dans les états voisins, depuis le retour de Babylone jusqu'à la venue du Messie, tels que

la restauration du culte religieux par le zèle du grand-prêtre Jésus, le rétablissement du temple et de la ville de Jérusalem sous Zorobabel, les victoires des Machabées et la prospérité de la nation, au temps de ces illustres guerriers; enfin la ruine de Babylone et la destinée des grands empires qui occupèrent la scène du monde jusqu'à la dispersion des Juifs. Dans la seconde partie, le prophète prend toutes sortes de formes pour peindre le Messie, sa naissance, son règne pacifique, l'ingratitude de son peuple, l'établissement et l'étendue de son Église, composée de tous les peuples de la terre. Cet article est le mieux développé et le moins énigmatique de sa prophétie. La troisième est toute consacrée à exposer les crimes des Juifs, la prévarication des prêtres, leur injustice envers Jésus-Christ, les horreurs du dernier siège de Jérusalem, la dispersion de ce peuple opiniâtre. Il finit par donner les plus grandes espérances sur le retour futur de cette nation, le rétablissement de Jérusalem, le règne brillant de Jésus-Christ, lorsque les deux peuples réunis n'en feront plus qu'un. La prophétie de Zacharie contient quatorze chapitres; et quoique celle d'Osée en ait un égal nombre, Zacharie passe pour le plus long des petits prophètes, parce qu'en effet les chapitres d'Osée sont plus courts. Quelques critiques ont prétendu que les chapitres ix, x, xi n'étaient pas de ce prophète, parce que le verset 12 du chapitre xi se trouve cité dans saint Matthieu, sous le nom de Jérémie (Matth., xxvii, 9), et que ce chapitre forme un ensemble avec les ix et x. Sans entrer dans la discussion des différents systèmes inventés pour concilier cette prétendue contradiction, il suffira

d'observer que l'interprète syriaque et le persan de saint Matthieu ne marquent point le nom du prophète d'où l'évangéliste a tiré ce passage; que plusieurs exemplaires grecs, latins et arabes omettent aussi ce nom: d'où il est naturel de conclure qu'il n'était point dans l'autographe de saint Matthieu, et qu'ayant été écrit à la marge par quelque copiste ignorant, tel qu'il y en avait beaucoup parmi les anciens transcritteurs, il se sera glissé dans le texte de plusieurs exemplaires. Ces sortes d'insertions ne sont pas rares. Ainsi, dans le chapitre 1^{er}. de saint Marc, selon la Vulgate, le verset 2 est cité comme d'Isaïe, quoiqu'il soit de Malachie. Cette faute existait déjà du temps de saint Irénée. Elle ne se trouve cependant pas dans le texte grec; d'où il faut conclure que quelque scribe ayant mis à la marge du verset suivant, qui est réellement d'Isaïe, le nom de ce prophète, ce nom, par mégarde ou par ignorance, aura passé dans le corps du deuxième verset. Il est cependant bon de remarquer que cette faute est très-ancienne, puisqu'elle faisait déjà un sujet de discussion du temps d'Origène. Zacharie est le plus fécond et le plus varié des petits prophètes, comme il en est aussi le plus obscur; ce qui vient de la rapidité avec laquelle il passe d'un sujet à un autre, sans marquer ses fréquentes transitions par aucun signe; de la forme même de sa prophétie, dont les six premiers chapitres sont presque tous en visions; de la confusion qui règne dans la manière dont il mêle les événements qui doivent avoir rapport à différentes époques, et de l'ignorance où nous sommes des choses qui arriveront lors de la grande conversion des Juifs, avant la fin du mon-

de ; ce qui remplit une grande partie de sa prophétie. On distingue, parmi les commentateurs de Zacharie, Mélancthon, Stunica, Osorius, Sanctius, Vitringa et Rosenmüller. Les Grecs, qui confondent ce prophète avec celui qui, selon saint Matthieu, fut tué entre le temple et l'autel, en célèbrent la fête comme celle d'un martyr, le 8 février. Les Latins lui ont assigné le 6 septembre. Les Musulmans n'en font qu'un seul personnage avec Zacharie, père de saint Jean-Baptiste. Ils disent que les Juifs, n'ayant pu croire à la naissance miraculeuse de Jésus-Christ, que Zacharie leur avait annoncée, le scièrent dans le tronc d'un arbre, où il s'était caché pour se soustraire à leur fureur. T—D.

ZACHARIE, père de saint Jean-Baptiste, était prêtre, du nombre de ceux dont Abia était le chef, et fut époux de sainte Élisabeth, cousine de la Sainte Vierge. Ils vivaient l'un et l'autre dans une exacte observation de la loi ; et parvenus à un âge très-avancé ils n'avaient pas encore eu d'enfants, lorsque l'ange Gabriel apparut à Zacharie, dans le moment où il remplissait ses fonctions au temple, et lui annonça qu'il aurait un fils, auquel il donnerait le nom de Jean. Comme il refusa d'abord de croire à la parole de l'ange, celui-ci lui déclara que, pour punition de son incrédulité, il allait devenir muet jusqu'à l'accomplissement de la prédiction qui venait de lui être faite de la part de Dieu. Lorsque l'événement prédit se fut réalisé, la langue de Zacharie se délia en effet, et il chanta aussitôt le sublime cantique : *Benedictus Dominus Deus Israel*, où il annonce plusieurs circonstances de la venue du Messie. L'enfant nouveau-né fut circoncis le huitième

jour, suivant la loi ; et on voulut l'appeler Zacharie, comme son père ; mais ce dernier s'y opposa et voulut qu'on le nommât Jean (V. JEAN-BAPTISTE, XXI, 424). C'est là tout ce que l'Écriture rapporte du père de saint Jean-Baptiste, dont il est parlé avec beaucoup d'étendue au premier chapitre de saint Luc. Quelques anciens pères, entre autres, saint Pierre d'Alexandrie, disent, comme une chose dont tout le monde convenait de leur temps, qu'Hérode, roi de Judée, fit mourir Zacharie, parce qu'on avait enlevé et soustrait à sa cruauté saint Jean, son fils, au temps du massacre des Innocents. Ils rapportent aussi, comme une opinion toute publique, qu'il est ce Zacharie dont Jésus-Christ a reproché la mort aux Juifs. Cela supposé, suivant les SS. PP., le roi Hérode le fit tuer entre le temple et l'autel. C'était la tradition de l'église orientale, qui se trouve appuyée du témoignage d'Origène, de saint Basile, de saint Grégoire de Nysse et de saint Cyrille d'Alexandrie. Cependant saint Jérôme ne partageait point cette opinion qu'il croyait mal fondée ; et, d'après la discussion de Bergier, on doit reconnaître ce Zacharie dans le prophète de ce nom. Le Protévangile de saint Jacques raconte plusieurs circonstances de la mort du père de saint Jean-Baptiste, et c'est sur ce fondement, sans doute, qu'on a cru qu'il avait été tué pour avoir annoncé la venue du Messie ; mais cette autorité n'est pas suffisante. Nous ne croyons pas devoir non plus nous arrêter à diverses fictions ridicules, que les anciens hérétiques inventèrent relativement à la mort de Zacharie, ni même à quelques opinions insoutenables des Grecs, sur les motifs et les circonstances de

cette mort. Les Grecs honorent saint Zacharie le 5 septembre, comme prêtre, prophète et martyr. Le martyrologe romain le nomme seulement prêtre et prophète, et il est mentionné dans les martyrologes latins le 5 novembre. Baronius dit qu'on conserve sa tête dans l'église de Saint-Jean-de-Latran, et qu'on prétend qu'il en est autrefois sorti du sang. Voyez le *Dictionnaire de la Bible* de dom Calmet. B—D—E.

ZACHARIE, juif distingué par ses vertus et ses richesses, que le parti des Zélateurs poursuivit avec le plus extrême acharnement. Ne pouvant vaincre sa fermeté, cette faction imagina de l'accuser d'avoir envoyé un député à l'empereur Vespasien, pour lui livrer la ville de Jérusalem. Traduit, pour ce fait, devant le grand Sanhédrin (an 67 de J.-C.), il fut déclaré innocent; mais ses ennemis ne renoncèrent point pour cela au projet qu'ils avaient formé de le perdre. Ils se saisirent de nouveau de sa personne, et le traînèrent au milieu du temple, où ils le tuèrent, en disant : *Reçois cette absolution que nous te donnons, et qui est bien plus sûre que celle de tes juges.* Ne voulant pas qu'il reçût les honneurs de la sépulture, ils portèrent ensuite son corps dans la vallée d'Ennon, où l'on jetait les cadavres des criminels (Josèphe, *Guerre des Juifs*, liv. v). Z.

ZACHARIE, surnommé le *Scholaste*, étudia les belles-lettres sous le philosophe Ammonius, à Alexandrie, et fut évêque de Mitylène. Il assista au concile de Constantinople, tenu sous Memnas, en 536, et mourut en 560. Ce prélat a composé, en grec, un Dialogue sur la création et sur la fin que doit avoir le monde, contre l'opinion des anciens philoso-

phes, qui le croyaient éternel. Cet ouvrage a été traduit en latin par Gilbert Génébrard. On a encore de Zacharie une Dissertation contre les deux principes établis par les Manichéens, qui a été insérée par Canisius dans l'édition de ses Œuvres, publiée à Ingolstadt, en 1604. Z.

ZACHARIE, patriarche de Jérusalem, d'abord trésorier de l'Église de Constantinople, succéda, en 609, à Hesyehius ou Isaac, patriarche de la ville sainte. Les Perses, s'étant jetés sur l'Orient, en 614, prirent Jérusalem, et brûlèrent les églises, entre autres, celle du Saint-Sépulchré. Ils emportèrent tout ce qu'il y avait de plus précieux, des vases sacrés sans nombre, les saintes reliques et le bois de la vraie croix. Le patriarche Zacharie fut emmené avec les autres captifs. Les Juifs en achetèrent un grand nombre pour les mettre à mort; et l'on en compta jusqu'à quatre-vingt-dix mille qui furent ainsi massacrés. Cosroès, roi des Perses, étant mort, Siroès, son fils, fit la paix avec l'empereur Héraclius, et rendit les chrétiens qui étaient captifs, entre autres le patriarche Zacharie. La vraie croix, que les Perses rendirent également, fut d'abord portée à Constantinople. En l'année 629, Héraclius la rapporta à Jérusalem, et la remit à sa place. Elle était demeurée dans son étui, comme elle avait été emportée; le patriarche, rétabli sur son siège, reconnut les sceaux qui étaient restés intacts; ayant ouvert l'étui, il adora le bois sacré, et le montra au peuple. L'Église latine célèbre, le 14 septembre, l'Exaltation de la sainte croix; c'était sans doute le jour où le patriarche Zacharie l'avait montrée aux fidèles de Jérusalem. G—Y.

ZACHARIE (SAINT), élu pape le 28 novembre 741, succéda à Grégoire III. Il était Grec de nation; l'histoire ne dit rien de sa famille. Son caractère de douceur et de bonté se fit remarquer même envers ceux qui l'avaient persécuté avant son pontificat. Il exposa sa vie pour sauver le clergé et le peuple romains, qui coururent de grands dangers au milieu des troubles excités par la révolte des ducs de Bénévent et de Spolette contre Luitprand. On voit, sous le pontificat de Grégoire III, combien la puissance des Lombards était redoutable. Zacharie envoya vers leur roi pour le fléchir, et surtout pour en obtenir la restitution de quatre villes qu'il avait prises au duché de Rome. Le pape persuada aux Romains d'envoyer leurs troupes au service de Luitprand contre le duc de Spolette, Trasimond, dont ils avaient à se plaindre. Trasimond fut vaincu, et se rendit au roi qui l'obligea d'entrer dans l'ordre du clergé. Zacharie engagea de son côté Luitprand à faire la paix; il alla le trouver à Terni, pour presser la restitution des villes. Il l'obtint en effet, et de plus Luitprand rendit le territoire de Sabine au patrimoine de saint Pierre, et quelques autres domaines, ainsi que les captifs tombés en son pouvoir, tant des différentes provinces que de Rome même. Ainsi, il y eut deux parties dans ce traité: l'intérêt de l'état de Rome, qui appartenait toujours à l'empire, et celui du patrimoine de saint Pierre, qui appartenait à l'Église. Une paix de vingt ans fut en outre promise pour cimenter le retour de la bonne intelligence entre les deux puissances. Le pape réussit même à obtenir de Luitprand la restitution de Ravenne en faveur de l'exarque Eutychius.

Cet état de choses subsista, presque sans altération, jusqu'à la mort de Luitprand, en 744. Depuis cette époque on voit Zacharie occupé de régler la discipline et le dogme en Angleterre, où il dirigea les actes du concile de Clovehou; on le voit cultiver avec soin l'amitié de saint Boniface, archevêque de Maïence, auquel il accorde une exemption de l'ordinaire pour le monastère de Fulde, la première de ce genre, et contribuer à la retraite de deux princes, qui abdiquèrent le trône pour se confiner dans le monastère de l'abbaye du Mont-Cassin: l'un était Rachis, successeur de Luitprand, et l'autre Carloman, fils de Pepin déjà monté sur le trône de France. En 747, il eut à prononcer sur le sort de trois évêques sacrilèges, qui avaient déjà été condamnés à Rome. Il écrivit à Boniface, pour les appeler dans un concile local, sauf à les faire juger définitivement devant lui. Ce fut en 752 que se passa un événement le plus important peut-être de cette époque, puisqu'il eut une si grande influence sur les siècles qui le suivirent. Saint Burchard, évêque de Wurtzbourg, fut envoyé à Rome, conjointement avec Fulrad, chapelain de Pepin, pour consulter le pape sur la situation politique de ce prince. Depuis long-temps les rois de la dynastie Mérovingienne ne l'étaient plus que de nom, et s'étaient laissé dépouiller de leur autorité, qui avait passé dans les mains des maires du palais. On demandait à Zacharie s'il était à propos que les choses demeurassent en cet état. Le pape répondit que, pour ne point renverser l'ordre, *il valait mieux donner le nom de roi à celui qui en avait le pouvoir.* Cette réponse, où il y avait peut-être plus de bonne foi et de simpli-

cette mort. Les Grecs honorent saint Zacharie le 5 septembre, comme prêtre, prophète et martyr. Le martyrologe romain le nomme seulement prêtre et prophète, et il est mentionné dans les martyrologes latins le 5 novembre. Baronius dit que l'on conserve sa tête dans l'église de Saint-Jean-de-Latran, et qu'on prétend qu'il en est autrefois sorti du sang. Voyez le *Dictionnaire de la Bible* de dom Calmet. B—D—E.

ZACHARIE, juif distingué par ses vertus et ses richesses, que le parti des Zelateurs poursuivit avec le plus extrême acharnement. Ne pouvant vaincre sa fermeté, cette faction imagina de l'accuser d'avoir envoyé un député à l'empereur Vespasien, pour lui livrer la ville de Jérusalem. Traduit, pour ce fait, devant le grand Sanhédrin (au 67 de J.-C.), il fut déclaré innocent; mais ses ennemis ne renoncèrent point pour cela au projet qu'ils avaient formé de le perdre. Ils se saisirent de nouveau de sa personne, et le traînèrent au milieu du temple, où ils le tuèrent, en disant : *Reçois cette absolution que nous te donnons, et qui est bien plus sûre que celle de tes juges*. Ne voulant pas qu'il reçût les honneurs de la sépulture, ils portèrent ensuite son corps dans la vallée d'Ennon, où l'on jetait les cadavres des criminels (Josèphe, *Guerre des Juifs*, liv. v). Z.

ZACHARIE, surnommé le *Scholaste*, étudia les belles-lettres sous le philosophe Ammonius, à Alexandrie, et fut évêque de Mitylène. Il assista au concile de Constantinople, tenu sous Memnas, en 536, et mourut en 560. Ce prélat a composé, en grec, un Dialogue sur la création et sur la fin que doit avoir le monde, contre l'opinion des anciens philoso-

phes, qui le ouvrage a été par Gilbert Génésio. Zacharie un des deux principaux chrétiens, qui est mentionné dans l'Évangile, publiée à Ingolstadt.

ZACHARIE, prophète de Jérusalem, d'après l'église de Constantinople, en 609, à Hesychie de la ville sainte, tant jetés sur l'Occident Jérusalem, églises, entre autres le Sepulchré. Ils et qu'il y avait de des vases sacrés, saintes reliques et croix. Le patriarche emmené avec les Juifs en achetèrent pour les mettre à compte jusqu'à qui furent ainsi le roi des Perses, et son fils, fit la paix Héraclius, et ceux qui étaient captifs patriarche Zacharie que les Perses reçut d'abord porté. En l'année 629, porta à Jérusalem sa place. Elle est son étui, comme portée; le patriarche son siège, recon étaient restés int l'étui, il adora montra au peuple célèbre, le 14 section de la sainte doute le jour où charie l'avait mis Jérusalem.

cité que de vues politiques, n'en a pas moins servi de prétexte aux ultramontains qui ont voulu légitimer les entreprises de la cour de Rome sur les puissances temporelles (*Voy. GRÉGOIRE VII, BELLARMIN*). Presque tous ces écrivains ont vu dans la réponse de Zacharie une décision, parce qu'ils ont traduit le mot *sententia*, *avis*, par celui de *sentence* et de *jugement* (1). Quelque fausse interprétation qu'on ait pu imaginer, il est difficile de croire que le modeste et paisible Zacharie ait voulu donner à ses paroles un sens aussi dangereux. Quoi qu'il en soit, saint Boniface, dit-on, sacra Pepin l'année suivante, à Soissons, ainsi que sa femme Bertrade, dans le courant du mois de mars 752. Le pape Zacharie mourut à cette époque, après un pontificat de dix ans, trois mois et quatre jours. L'illustre saint Boniface, apôtre de l'Allemagne, eut de fréquents rapports avec Zacharie, qui seconda de tout son pouvoir le zèle de l'archevêque. Leur correspondance est un monument de la discipline du temps, et fournit de riches

(1) Dans le récit du fait de Zacharie, nous avons suivi l'opinion la plus généralement adoptée. C'est celle de Fleury, de Bossuet, de Dupin, de Marca, de Montesquieu, etc.; elle est appuyée sur des actes qui paraissent contemporains de cet événement. Cependant nous ne pouvons dissimuler que des écrits modernes ont jeté des doutes sur ce point d'histoire. Parmi ces écrits, il faut distinguer celui qui est intitulé : *Pepin et Zacharie, ou preuves de la fidélité des Français, etc.*, par Aimé Guillou, Paris, 1817. L'auteur, d'après le système du P. Leconte, révoque en doute la participation de Zacharie au couronnement de Pepin, et à l'expulsion de la dynastie Mérovingienne. Il prétend prouver que ce pape ne s'est pas même expliqué à ce sujet, et attribue à Étienne II seulement l'autorisation donnée par la cour de Rome à cette célèbre usurpation. Ainsi, il détruit de fond en comble l'argument tiré par Grégoire VII, dans sa lettre à Herman, du fait de Zacharie (*V. l'art. de GRÉGOIRE VII*). Sur des questions aussi difficiles, qui appartiennent au point le plus important de l'histoire moderne, il faudrait entrer dans une discussion dont l'étendue excéderait visiblement les bornes d'un simple article. Voy. aussi sur cette question l'*Esprit des lois*, tom. 3, liv. chap. XVI.

matériaux pour l'histoire (*Voyez BONIFACE*, V, 106). Saint Boniface se plaignit au pape, dans une de ses lettres, qu'un de ses prêtres, nommé Virgile (2), travaillait à le brouiller avec Odilon, duc de Bavière, et en outre enseignait plusieurs erreurs, entre autres, qu'il y avait un autre monde, d'autres hommes sous la terre, un autre soleil, une autre lune. Zacharie ordonna de réprimander Virgile, et pria Odilon de le faire venir à Rome, afin qu'on examinât sa doctrine. Des écrivains modernes ont pensé à tort que Zacharie avait condamné le sentiment de ceux qui admettaient des *Antipodes*. Il avait en vue certains hérétiques qui soutenaient l'existence d'une race d'hommes qui ne descendait point d'Adam, et qui n'avait point été rachetée par Jésus-Christ. Il travailla avec zèle au bien de l'Église, se distingua par ses aumônes et par ses libéralités, empêcha des marchands vénitiens d'emmener des esclaves en Afrique, parce qu'ils avaient été baptisés. On a de lui une traduction en grec des Dialogues de saint Grégoire-le-Grand, qui a eu plusieurs éditions (la plus belle et la plus complète est celle de Canisius); on croit que les copies en avaient été altérées dans le neuvième siècle, par Photius, dans un endroit

(2) Virgile, né en Irlande, travaillait aux missions d'Allemagne sous la juridiction de saint Boniface; mais il exerçait avec un autre prêtre, nommé Sidoine, la patience du saint légat. Si Virgile était de l'opinion de ceux qui croyaient qu'il y avait sous la terre des hommes qui n'avaient point eu Adam pour père, et qui n'avaient pas été rachetés par Jésus-Christ, il paraît qu'il revint dans la suite; ou bien saint Boniface était prevenu; car Virgile fut depuis évêque de Salzbouurg. Il avait été aussi de l'avis contraire à saint Boniface, qui rejetait le baptême donné par un prêtre ignorant, lequel, ne sachant pas le latin, disait : *Baptizo te in nomine Patria, et Filia et Spiritus Sancta*. Zacharie, quant à ce dernier point, n'était pas non plus de l'avis de saint Boniface.

qui est favorable à l'opinion des Grecs sur la procession du Saint-Esprit. Ce fut le pape Zacharie qui commença la fameuse bibliothèque du Vatican. Ce pontife fut regretté et digne de l'être. Il eut pour successeur Etienne II.

D—s.

ZACHARIE le *Tiaphurien* (*Zacharia al Tifuri*), médecin arabe du neuvième siècle de notre ère, s'acquit une grande considération sous le règne du khalife Motasem. Lorsque Afschin, général des armées du khalife, partit en 835, pour soumettre le rebelle Babek, il emmena avec lui Zacharie. Celui-ci, qui avait toute la confiance du général, ne lui cachait rien de ce qui pouvait être utile ou nuisible à la santé des soldats. En discourant un jour sur ce sujet, le médecin qui n'était pas, à ce qu'il paraît, fort ami des apothicaires, dit au général que ceux-ci ne sont pas toujours exempts d'infidélités dans l'exécution de ce qu'on leur commande, et qu'ils prétendent constamment posséder dans leur boutique toutes les substances médicamenteuses possibles, quoique souvent ils manquent de plusieurs. Voulant vérifier cette dernière assertion, Afschin se fit présenter une longue liste de noms d'hommes, en choisit une vingtaine, les écrivit sur un billet, et envoya chez tous les apothicaires demander les médicaments qu'il y avait spécifiés. Quelques-uns avouèrent franchement qu'ils ne connaissaient point ces drogues; mais il y en eut d'autres qui prirent l'argent et envoyèrent au hasard quelques remèdes de leur boutique. Afschin fut tellement indigné de la conduite des derniers, qu'il les fit chasser de son armée, et n'y garda que les premiers. Zacharie n'a laissé aucun écrit.

R—D—N.

ZACHARIE CHRYSOPOLITAIN (*Zacharias Chrysopolitanus*), écrivain ecclésiastique, sur lequel on n'a que des renseignements inexacts et incomplets. Son surnom a beaucoup embarrassé les biographes. Les continuateurs de l'*Histoire littéraire de la France* en ont conclu que le lieu de sa naissance était Besançon, qui portait alors le nom de *Chryso polis* (V. tome XI, 484). D'autres auteurs ont imaginé, mais avec aussi peu de fondement, qu'il était évêque de cette ville. Enfin, l'abbé Rive, poussant encore plus loin l'audace des conjectures, s'est avisé de le faire évêque de Chrysople, ville d'Arabie, dépendant de la métropole de Bostra (V. la *Chasse aux Bibliographes*, 385). Un peu d'attention aurait suffi pour éviter toutes ces bévues. Zacharie était né, dans les premières années du douzième siècle, à Goldsborough (*Chryso ple*, ou ville d'or) dans l'Yorkshire. Il vint fort jeune en France, et embrassa la règle des chanoines de Prémontré à l'abbaye Saint-Martin de Laon. Il partagea son temps entre l'étude et la pratique de ses devoirs. On sait qu'il vivait encore en 1157, mais on ignore l'époque de sa mort. Zacharie est auteur d'un commentaire sur la Concorde d'Ammonius, traduite du grec en latin, au sixième siècle, par Victor, évêque de Capoue, qui l'attribue mal à propos à Tatien. Ce commentaire est intitulé : *In unum ex quatuor, sive de concordia Evangelistarum*. La première édition est de 1473, in-fol. L'abbé Rive en a donné la description détaillée dans la *Chasse aux Bibliographes*, 375 et suiv. Il suppose cette édition sortie des presses de Henri Eggestein, imprimeur à Strasbourg; mais le P. Laire croit recon-

naître dans la forme des caractères ceux d'Antoine Coburger ou Koburger, imprimeur de Nuremberg (Voy. *Index libror.*, 1, 321). L'édition dont il s'agit, inconnue long-temps aux bibliographes, est de la plus grande rareté. Celle de Cologne, *Euchar. cervicornu*, 1535, in-fol., est indiquée comme la première sur le frontispice : *Jam nunc primùm excus.*; preuve qu'elle a été faite d'après un manuscrit. Cette considération doit la recommander aux véritables bibliographes. L'ouvrage a depuis été recueilli dans la *Bibliothèque des Pères*, tome XII, édition de Cologne, et tome XIX, édition de Lyon. Le commentaire de Zacharie n'est guère qu'une espèce de centon composé de morceaux tirés d'ouvrages plus anciens; mais le choix en est fait avec goût. Il est précédé de trois espèces de préfaces. La première traite de l'excellence de l'Évangile, de sa différence d'avec la loi, des emblèmes sous lesquels on représente les évangélistes, de leur style, etc. La seconde contient les vies des évangélistes; et la troisième, la notice des écrivains qui s'étaient occupés avant lui de montrer l'accord de leurs narrations. On conservait des *Homélies* de Zacharie à l'abbaye d'Alne, diocèse de Liège. W—s.

ZACHARIE de Vicence (LELIO), naquit en cette ville vers 1450. Il suivit d'abord la carrière du barreau; mais à l'âge de trente ans, sur les instances de Mathieu Bosso (V. ce nom, V, 223), il embrassa la règle des chanoines de Latran. Étant venu prêcher à Rome, il obtint le suffrage des membres les plus distingués du sacré collège. Le cardinal Julien de Médicis, élu pape sous le nom de Léon X, le nomma son camérier, et le fit ensuite évêque de Sébaste en Ar-

ménie. Il eut une contestation avec Pâris Grassi, préfet du Vatican, qui voulait l'obliger à garder le costume de chanoine régulier, mais elle fut décidée, malgré l'usage, en faveur de Zacharie. Ce prélat mourut en 1522. On a de lui : I. *Orbis breviarium, fide, compendio, ordineque, capitu ac memoratu facillimum*, Florence, 1493, in-4°; Venise, sans date (vers 1495), in-8°; Naples, 1496; Venise, 1502, in-4°, traduit en italien par Franç. Baldelli, Venise, 1552, in-8°. C'est un extrait des ouvrages des anciens géographes, Pomponius Mela, Solin, Strabon, etc. : l'auteur l'a dédié, par une savante épître, à Math. Bosso. II. *De gloria et gaudiis beatorum*, Venise, 1501. III. *De fugacitate rerum humanarum declamatio*. Voy. les *Scrittori Vicentini* du P. di Santa Maria, III, 45-51. W—s.

ZACHARIE Lipelloo, vicaire de la Chartreuse de Juliers, dans le seizième siècle, écrivit les *Vies des Saints* en quatre volumes, dont Henri de Falkembourg fit imprimer les deux premiers à Cologne, en 1595; Cornélius Gräsius, du même ordre, y fit de nombreuses additions, en 1601. Le P. Zacharie mourut dans l'église de Juliers, en 1597, à minuit, en chantant matines. Z.

ZACHARIE (DENIS). V. ZACHAIRE.
ZACHARIE DE LISIEUX (le Père), capucin, naquit, en 1582, dans la ville dont il porte le nom, d'une famille distinguée de Normandie. Aux avantages qu'il devait trouver dans le monde, il préféra la vie austère du cloître, et embrassa la règle de Saint-François. Ses talents pour la chaire l'ayant fait connaître, il parut avec éclat dans les principales villes du royaume, et eut l'honneur de prêcher, plusieurs fois, de-

XIII, qui lui donna des
de satisfaction. Il fut
ché, vingt ans, à la mis-
lique d'Angleterre, et dé-
grand zèle dans l'exer-
ctions que le malheur des
dait très-difficile. A son
France, il se retira dans le
son ordre à Évreux, où
dernières années de sa vie,
son temps entre la prati-
voirs de son état et la ré-
ses ouvrages. Il y mourut
tembre 1660, à l'âge de
ix-neuf ans. On a de lui :
osophie chrétienne, etc.,
37, in-8°. ; nouv. édit.,
, *ibid.*, 1644, 2 tom. in-
Monarchie du verbe in-
, *ibid.*, 1642-46, in-4°.
I. *Gyges Gallus*, *ibid.*,
12.; Lyon, 1660, in-4°.
Ratisbonne, 1736, in-8°.
otes du P. Gabriel Lubu-
en français par le P. An-
aris, 1663, in-12. L'au-
se que, devenu possesseur
anneau de Gygès, il en
ir pénétrer dans l'intérieur
as, et décrire ce qu'il y
bé C.... (Coupé) met cet
our l'invention et le style
du *Diable boiteux*, de
oy. son analyse de Gygès,
iblioth. des romans, dé-
779, et fév. 1780); mais
tiques seront de cet avis.
parut sous le nom de *Pe-*
ianus, ainsi que les deux
suyvants qui sont dans le
e. IV. *Somnia sapientis*,
19, in-12; réimprimé sou-
le Gygès, auquel il est
ur. C'est une application
d'Hermas (V. ce nom,
aux moines de son temps.
sæculi, *ibid.*, 1659, in-

12; réimprimé dans les formats in-
4°. et in-8°. C'est encore une allégo-
rie. Les vices du siècle y sont présen-
tés sous les couleurs les plus effrayan-
tes; mais l'auteur s'attache surtout
à combattre l'esprit d'indépendance
qui commençait à se manifester dans
la nation, et auquel il attribue la
guerre de la Fronde, et tous les trou-
bles dont il avait été témoin. VI.
La Relation du pays de Jansénie,
où il est traité des singularités qui
s'y trouvent, et des mœurs des habi-
tants, etc., Paris, 1660, 1664,
in-8°. , sous le nom de *Louis Fon-*
taine, sieur de Saint-Marcel. C'est
une satire très-vive des Jansénistes.
Elle a été réimprimée sous le titre
d'*Anti-phantôme du Jansénisme*
(1688), in-12, fig., avec des ad-
ditions. Ant. Arnauld répondit à cet
ouvrage dans la *Morale pratique des*
Jésuites, tom. vii, ch. 15. VII.
Christus patiens, sive tota Pauli
scientia, Paris, 1661, in-4°. VIII.
Sylva sacrorum varii argumenti
multiplicem theologiam continens,
ibid., 1662, in-4°. Voy. la *Biblio-*
theca scriptor. ord. minorum du
P. Denis de Gènes. W—s.

ZACHARIE (AUGUSTE - LOUIS),
théologien protestant, naquit le 6
décembre 1710, à Neundorf dans le
comté de Warmsdorf. Après avoir
fait ses études théologiques en Alle-
magne et en Hollande, il fut élu mi-
nistre en 1737, et en 1765 archi-
diacre à Koëthen, où il mourut le
25 juin 1772. Il a publié : I. *Avá-*
χριστις super loco Jerem., 31, v. 22 ;
epistolaris collatio, quæ hypothe-
seos, quæ ponit miraculosam Mes-
siaë, filii Dei, conceptionem ac in-
carnationem, possibilitas ac præ-
stantia docetur, dans la *Bibl. Bre-*
mens. nova class., in-4°. II. *Sche-*
diasma, in quâ de versione græcâ

alexandrinâ loci Jeremiæ, 31, *quæritur*, ibid. III. *Meditatio exegetica de Eþrouiz et Kouwviz, quam Paulus Hebræis commendat*, Hebr., 13, v. 16, ib. IV. *Dissertatio critico-epistolaris ad Barkley de bibliis americanis ab ipso in Bibl. Brem. novâ recensitis, falso pro raris, inò fortè unico exemplari in mundo superstite habitis*, in *Bibl. Haganâ*. V. *Lessus memoriæ Christi Lud. Schlichteri, consecratus*, Koëthen, 1763, in -fol. Zacharie, prenant pour modèle l'*Idioticon Hamburgense* de Richey et l'*Idioticon Anhaltinum* de Duukel, avait recueilli les Idiotismes du duché d'Anhalt-Koëthen. Il paraît que son ouvrage est resté manuscrit. G—Y.

ZACHARIE (JUST - FRÉDÉRIC-GUILLAUME), poète allemand, naquit, le 1^{er} mai 1726, à Frankenhäusen en Thuringe. Ses parents l'avaient envoyé, en 1743, à Leipzig, pour étudier le droit. Il se laissa entraîner par son goût pour les belles-lettres et la poésie. Cette époque est celle du véritable commencement de la belle littérature allemande. L'influence de Gottsched est connue. Il remarqua les heureuses dispositions de Zacharie; et ce fut par ses conseils que celui-ci publia, pour la première fois, son *Renommist* (bretteur ou ferrailleur), dans les *Récréations de l'esprit et du jugement* (all.). Mais Gottsched faisant peser trop durement son empire sur les jeunes gens dont il pouvait s'emparer, Zacharie, comme tous ceux qui sentaient leurs propres forces, s'éloigna bientôt de lui. Il entra, en 1744, dans une société de jeunes gens distingués par leurs talents et leurs connaissances, et qui s'élevaient contre les préjugés d'un patriotisme mal entendu. Au lieu de

flatter l'orgueil national, en présentant la littérature allemande comme supérieure à celle des anciens et des autres nations modernes, ces jeunes auteurs se formaient en étudiant les ouvrages classiques des Grecs et des Romains, et en y joignant ce que les nations voisines avaient de plus parfait. C'est par cette méthode qu'ils contribuèrent à répandre le bon goût en Allemagne. Zacharie, dont ils reconnaissaient les talents heureux, fut reçu avec joie dans leur société; et, pendant le reste de sa carrière littéraire, il resta lié avec la plupart d'entre eux, notamment avec Gaërtner, Ebert et Schmid. Après avoir passé trois ans à Leipzig, qui alors était le centre des bonnes études, il se rendit, en 1747, à Göttingue, où il mérita bientôt l'estime du conseiller Claproth, qui le fit nommer membre de la société allemande de cette ville. Il se lia aussi intimement avec le baron de Gemmingen; et la ressemblance de leurs goûts affermit de jour en jour cette union. En 1748, Zacharie entra dans l'enseignement au collège dit *Carolinum* de Brunswick. Les élèves qu'il y forma ayant étendu sa réputation, le duc de Brunswick le nomma, en 1761, professeur de poésie. En 1762, il le chargea de diriger l'imprimerie et la librairie de l'hôpital des orphelins. Par ses soins, cet établissement prit un nouvel essor. Il n'y fit imprimer que de bons ouvrages, dont le débit procura des avantages réels à la maison, et lui fournit les moyens de multiplier les dons de sa bienfaisance. A dater de 1768, Zacharie publia le *Journal de Brunswick*, où il annonçait et critiquait les ouvrages nouveaux. Il mourut le 30 janvier 1777. Ses Oeuvres ont été publiées sous le titre de *Poésies de*

Zacharie (alem.), Brunswick, 1763 à 1765, 9 vol. in-8°. On trouve dans le premier volume : 1°. *Le Ferrailleur ou Bretteur* (*der Renommist*), poème épique burlesque en six chants, et en vers alexandrins rimés. Le héros est un jeune étudiant dont l'auteur ridiculise les travers et la grossièreté. La rudesse de ses provocations et de ses duels est heureusement placée en contraste avec le bonheur, la tranquillité dont jouit un élève studieux, et avec les avantages que sa bonne conduite lui acquiert ; 2°. *Les Métamorphoses*, poème héroï-comique, même mètre, qui a été traduit en français, Paris, 1764, in-12 ; 3°. *le Phaëton*, poème héroï-comique en six chants, et en vers hexamètres, traduit en français sous le même titre par Fallet, 1775, in-8°. et sous celui de *Mes bagatelles*, ou les *Torts de ma jeunesse*, Paris et Londres, 1776, in-8°. Il en a paru aussi une traduction latine, en vers hexamètres : *Phaëtonis libri quinque, è germanico Fred.-Guil. Zachariæ, latino carmine expressi ab Henr. God. Reichardo*, Leipzig, 1780, in-8°. Dans le second tome se trouve : 1°. *Le Mouchoir*, poème héroï-comique, en cinq chants et en vers alexandrins rimés, un de ceux de cet auteur qui ont eu le plus de succès : 2°. *Raton aux enfers*, poème burlesque, en cinq chants et en hexamètres, qui a été traduit en latin : *Ælurias epos jocosum, in latinum vertit Bened.-Christ. Avenarius*, Brunswick, 1771, in-8°. ; et en français, Paris, 1774, in-8°. ; enfin en anglais : *Tabby in Elysium*, en prose, par N.-E. Raspe, Londres, 1782, in-8°. Dans le troisième tome des *OEuvres* de Zacharie on trouve les *Odes*,

Chansons et autres *Poésies musicales*, qui avaient déjà paru en 1760, et qui parurent pour la troisième fois, en 1768, en deux parties, dont l'une en italien, et l'autre en allemand. On y remarque les *Pèlerins sur le mont Golgotha*. Le quatrième volume contient les *Quatre parties de la journée*, poème en quatre chants et en hexamètres, dans lequel l'auteur peint le *Matin*, le *Milieu du jour*, le *Soir* et la *Nuit*, selon les différentes scènes de la nature. Deux éditions avaient déjà été publiées à Rostock, en 1754, in-4°, et en 1757, in-8°. Dans le chant sur le *Matin*, on distingue le morceau sur la *Majesté du soleil levant*, et dans celui de la *Nuit*, le passage sur le *Cimetière* et sur l'*Influence de la religion*. Ce poème a paru, 1°. en français sous ce titre : *Les Quatre parties du jour*, Paris, 1768, in-8°. ; très-mauvaise traduction, que l'on a cru pouvoir faire lire en y joignant de très-belles gravures ; 2°. en italien, traduit par Bertola, 1766, et dans son *Idea della poesia allemanda*, 1784. Le cinquième volume contient entre autres un poème en vers hexamètres, intitulé : *De la femme dans les quatre époques de son âge*. Zacharie l'avait déjà fait imprimer à Rostock, 1757 et 1766, in-4°. La traduction en a paru dans le *Choix de poésies allemandes* ; et on l'a publiée, 1°. dans la même langue, 1780, in-8°. ; 2°. en italien : *Quattro gradi dell' età femminile, poema tedesco del sgr. F.-G. Zachariæ, compartito in quattro canti, in toscano recato de G. G. G.*, Altenbourg, 1769, in-8°. Le P. Belli en donna, en 1774, une autre traduction en italien. Les quatre derniers volumes contien-

nent la traduction du *Paradis perdu* de Milton, en vers hexamètres, paraphrase plate, qui n'eut aucun succès. Le prix de cette édition, en neuf volumes, étant très-élevé, Zacharie en publia une autre sous ce titre : *Poésies de F.-G. Zacharie*, Brunswick, 1772, 2 vol. in-8°. Elle renferme tout ce qui se trouve dans la première édition, à l'exception du *Paradis perdu* de Milton. Zacharie a encore publié les *Cortès* (all.), 1^{er} vol., 1766, in-8°. L'auteur s'était proposé de présenter la *Conquête du Mexique*, sous ses rapports religieux. Son travail a eu peu de succès. Il a été plus heureux dans les éditions qu'il a données des anciens poètes allemands, sous ce titre : *Morceaux choisis, pris dans les meilleurs poètes allemands, depuis Martin Opitz jusqu'à nos jours, avec des remarques historiques et critiques* (all.), Brunswick, 1766 et 1771, 2 vol. in-8°. Eschenburg y ajouta, en 1778, un troisième volume. On a encore de Zacharie : I. *Théâtre espagnol* (all.), Brunswick, 1770 et 1771. Cette publication fut reçue d'autant plus favorablement, qu'à cette époque l'Allemagne n'avait encore rien sur le théâtre des Espagnols. II. *La Noblesse du cœur ou l'Héritage refusé* (all.), Hambourg, 1770, in-8°. Cette petite pièce, composée pour le théâtre de Hambourg, se recommande par la pureté et l'élégance de la diction. III. *Fables et Contes, à la manière de Burkard Waldis* (all.), Brunswick, 1771, et réimprimés après la mort de l'auteur, par Eschenburg, Brunswick, 1777, in-8°. IV. *Deux nouvelles Fables* (all.), Brunswick, 1772, in-8°. V. *Otaïti ou l'Île fortunée*, Brunswick, 1777, in-8°. en vers iambiques non rimés. La décou-

verte de cette île avait inspiré la muse de Zacharie. A la fin de ce petit poème, on trouve une touchante prédiction sur la dépravation de mœurs que les Européens devaient, selon notre poète, introduire dans cette île. VI. *Ouvrages que F.-G. Zacharie a laissés en manuscrit, publiés par Eschenburg, avec des remarques sur la vie et les ouvrages de l'auteur*, Brunswick, 1781, in-8°. Küttner, dans ses *Caractères des poètes et écrivains allemands*, dit : « La richesse de l'imagination, la finesse de la satire, la tournure piquante de l'esprit et un langage fleuri distinguent Zacharie. Les Muses l'inspirent quand il veut peindre les sentiments qu'il éprouve en contemplant les beautés de la nature. Dans le genre comique, il est inépuisable ; il crée à son gré le contraste des caractères et la singularité des positions.... Il a fait des odes ; mais il n'avait ni le feu ni ces tournures arrondies, expressives, qui n'appartiennent qu'à Horace.... Du reste, il entend la coupe du vers et l'emploi de la rime. » On doit ajouter à ces éloges que Zacharie composait avec une facilité extraordinaire ; que les idées, les images coulaient d'abondance ; qu'il savait leur donner une forme heureuse, agréable ; mais que parfois, trop pressé par la rapidité avec laquelle les pensées se poussaient, il a négligé de les polir et de les corriger. Ses poèmes épiques burlesques parurent bien supérieurs à tout ce que l'on avait jusque-là publié en Allemagne. Son *Phaëton* et ses *Quatre parties de la journée* ont soutenu le rang qui leur fut alors assigné. Ses *Odes* sont au-dessous de ses *Chansons*. Comme il était très-bon musicien, il réussit parfaitement dans

la poésie musicale; et le travail qu'il publia en 1760 eut un succès complet.

G—Y.

ZACHARIE (GOTTHILF - TRAU-GOTT), professeur de théologie à Butzow, à Göttingue, à Kiel, était né, en 1729, à Tauchart en Thuringe, et mourut à Kiel le 8 février 1777. Il avait étudié avec soin la doctrine des Sociniens, et il les réfutait ordinairement en les mettant en opposition entre eux. En expliquant la Bible, il faisait voir que ces sectaires ne possédaient point sur l'Écriture sainte les connaissances qu'on leur attribuait si légèrement. Il avait d'eux la même opinion, quant à la philosophie. Comme il savait parfaitement l'arabe, le syriaque et le chaldéen, il avait étudié avec soin l'Alcoran, la Bible en arabe, ainsi que les autres écrits qu'il avait pu se procurer dans ces trois langues. Il se proposait de donner une *Théologie biblique*, une *Paraphrase des quatre évangélistes*, une *Histoire des apôtres*, tirée de leurs écrits. Après cela devait venir un *Commentaire sur l'Ancien-Testament*. Voici ce qu'il a publié; les autres ouvrages sont restés manuscrits : I. *Paraphrase et explication de l'Épître aux Romains, des deux Épîtres aux Corinthiens, des Épîtres aux Galates, aux Éphésiens, aux Philippiens, aux Colossiens, aux Thessaloniens et aux Hébreux*, Göttingue, 1768 à 1771, 4 vol. in-8°. II. *Théologie biblique*, ibid., 1771 à 1777, 4 vol. in-8°. III. *Doctrinæ christianæ institutio*, souvent réimprimée. G—Y.

ZACHARYASZEWICZ (GRÉGOIRE), prélat mitré de l'église métropolitaine de Guesne, mourut, en 1812, à Varsovie, dans un âge très-avancé. Il a publié, en polonais : *Re-*

cueil des anciens moralistes, Lovicz, à l'imprimerie du primat, 1784-1787, 5 vol. in-8°. On trouve dans cet ouvrage : 1°. un Traité sur la philosophie stoïcienne; 2°. le Manuel d'Épictète; 3°. un Traité sur la philosophie des Chinois; 4°. Pensées morales de Confucius et d'autres philosophes chinois; 5°. Vie et Pensées morales de Cicéron; 6°. Caractères de Théophraste, etc. G—Y.

ZACHÉE, habitant de Jéricho, était fermier des impôts qui se percevaient chez les Juifs pour le compte des Romains. Voyant passer J.-C. il monta sur un sycomore, parce qu'il était fort petit, et que la foule ne lui permettait pas d'approcher. Jésus s'aperçut de son empressement et en fut touché; il se rendit chez lui, et voulut bien y manger, malgré les murmures des Pharisiens. La conversion de Zachée fut la récompense de son zèle (*saint Luc*, xix). — **ZACHÉE**, hérétique du quatrième siècle, imagina que les prières n'étaient point agréables à Dieu, si elles n'étaient faites en particulier, et se retira sur une montagne près de Jérusalem pour y prier sans cesse. Une autre de ses erreurs était de penser qu'il avait le droit de toucher les vases sacrés, quoiqu'il ne fût pas dans les ordres, et même de célébrer le saint sacrifice. Sa secte alors nombreuse fut connue sous le nom de *zachéens*. Z.

ZACHT-LEEVEN (HERMAN), ou SAFT-LEEVEN, peintre, naquit à Rotterdam en 1609. Ses premiers tableaux eurent un succès que ses derniers n'ont point effacé. Si ceux-ci sont recommandables par le beau choix de la nature, les premiers ne le sont pas moins par la simplicité et la vérité de l'imitation. Il traitait de préférence des sujets de paysages

ment la traduction du *Paradis perdu* de Milton, en vers hexamètres, par phrase plate, qui n'eut aucun succès. Le prix de cette édition, en neuf volumes, étant très-élevé, Zacharie en publia une autre sous ce titre : *Poésies de F.-G. Zacharie*, Brunswick, 1772, 2 vol. in-8°. Elle renferme tout ce qui se trouve dans la première édition, à l'exception du *Paradis perdu* de Milton. Zacharie a encore publié les *Cortès* (all.), 1^{er} vol., 1766, in-8°. L'auteur s'était proposé de présenter la *Conquête du Mexique*, sous ses rapports religieux. Son travail a eu peu de succès. Il a été plus heureux dans les éditions qu'il a données des anciens poètes allemands, sous ce titre : *Morceaux choisis, pris dans les meilleurs poètes allemands, depuis Martin Opitz jusqu'à nos jours, avec des remarques historiques et critiques* (all.), Brunswick, 1766 et 1771, 2 vol. in-8°. Eschenburg y ajouta, en 1778, un troisième volume. On a encore de Zacharie : I. *Théâtre espagnol* (all.), Brunswick, 1770 et 1771. Cette publication fut reçue d'autant plus favorablement, qu'à cette époque l'Allemagne n'avait encore rien sur le théâtre des Espagnols. II. *La Noblesse du cœur ou l'Héritage refusé* (all.), Hambourg, 1770, in-8°. Cette petite pièce, composée pour le théâtre de Hambourg, se recommande par la pureté et l'élégance de la diction. III. *Fables et Contes, à la manière de Burkard Waldis* (all.), Brunswick, 1771, et réimprimés après la mort de l'auteur, par Eschenburg, Brunswick, 1777, in-8°. IV. *Deux nouvelles Fables* (alem.), Brunswick, 1772, in-8°. V. *Otaïti ou l'Ile fortunée*, Brunswick, 1777, in-8°. en vers iambiques non rimés. La décou-

verte de cette île avait inspiré la muse de Zacharie. A la fin de ce petit poème, on trouve une touchante prédiction sur la dépravation de mœurs que les Européens devaient, selon notre poète, introduire dans cette île. VI. *Ouvrages que F.-G. Zacharie a laissés en manuscrit, publiés par Eschenburg, avec des remarques sur la vie et les ouvrages de l'auteur*, Brunswick, 1781, in-8°. Küttner, dans ses *Caractères des poètes et écrivains allemands*, dit : « La richesse de l'imagination, la finesse de la satire, la tournure piquante de l'esprit et un langage fleuri distinguent Zacharie. Les Muses l'inspirent quand il veut peindre les sentiments qu'il éprouve en contemplant les beautés de la nature. Dans le genre comique, il est inépuisable ; il crée à son gré le contraste des caractères et la singularité des positions.... Il a fait de nombreuses odes ; mais il n'avait ni ce tournaire arrondis, expressives, qui n'appartiennent qu'à Horace.... De reste, il entend la coupe du vers et l'emploi de la rime. » On doit ajouter à ces éloges que Zacharie composait avec une facilité extraordinaire ; que les idées, les images coulaient d'abondance ; qu'il savait leur donner une forme heureuse, agréable ; mais que parfois, trop pressé par la rapidité avec laquelle les pensées se poussaient, il a négligé de les polir et de les corriger. Ses poèmes épiques burlesques parurent bien supérieurs à tout ce que l'on avait jusque-là publié en Allemagne. Son *Phaëton* et ses *Quatre parties de la journée* ont soutenu le rang qui leur fut alors assigné. Ses *Odes* sont au-dessous de ses *Chansons*. Comme il était très-bon musicien, il réussit parfaitement dans

connus, qu'il tirait soit des environs d'Utrecht, où il dessinait, soit des bords du Rhin. D'Argenville, dans sa Vie des peintres flamands, avance que Zacht-Leeven a visité l'Italie. Il ne cite point son autorité, et il paraît certain, au contraire, d'après le témoignage de tous les historiens, que Zacht-Leeven ne quitta jamais les Pays-Bas. Aucun peintre flamand n'a peint avec plus de légèreté les ciels et les lointains. Sa couleur excellente tire encore un nouveau charme du fini de l'exécution et de la douceur du pinceau; il possède à un rare degré le secret de la perspective aérienne. Il avait l'art de donner de l'intérêt aux vues qui en paraissaient le moins susceptibles; malgré les accessoires qu'il ajoutait à ses sites, on reconnaissait toujours les lieux qu'il avait voulu représenter. Ses dessins ne sont pas moins recherchés que ses tableaux: ils sont ordinairement exacts et un peu noirs; ils sont toujours faits d'après nature, et disposés avec intelligence. Herman a gravé d'une pointe légère et spirituelle plusieurs morceaux de sa composition, dont voici les plus intéressants: I. *Paysage avec des chaumières, et sur le devant, des vaches.* II. *Pays montagnoux, orné de figures et d'eaux.* III. *Une suite de six Paysages, dont le premier est de Winter, et les cinq autres de Zacht-Leeven.* IV. *Un paysage avec des éléphants.* Cet artiste mourut à Utrecht en 1685. — Son frère, *Cornelle ZACHT-LEEVEN*, naquit à Rotterdam en 1612, et cultiva la peinture avec distinction. Les sujets qu'il peignait de préférence étaient des corps-de-garde, des orgies de soldats, des intérieurs de maisons rustiques et de cuisines dans la manière de Teniers. L'exactitude de ses ouvrages

en fait le plus grand prix; il imitait la nature jusque dans les moindres détails. Le fond de ses tableaux militaires est ordinairement orné d'instruments de guerre, de drapeaux, de tambours, de piques, etc. Un chapeau avec son plumet, posé par terre ou suspendu par un clou à la muraille, et un baudrier brodé en noir, se voient dans la plupart de ses compositions: il les peignit toujours d'après nature, et l'on y remarque autant d'intelligence que de vérité. Il a fait un nombre considérable de dessins exécutés avec beaucoup de propreté et de soin, et que l'on recherche pour les plus belles collections. Van Dick fit son portrait pour être placé dans la collection des plus habiles peintres de son temps. A l'exemple de son frère, *Cornelle* a gravé à l'eau-forte plusieurs sujets de sa composition, dont les principaux sont: I. Cinq petites pièces in-12, représentant les *Cinq Sens*, avec une inscription en hollandais. Ces sont des figures grotesques, dont la gravure est d'une légèreté remarquable. II. Une suite de douze petites pièces in-16 d'animaux, tels que *chiens, chats, chèvres, volailles*, etc. III. *Un paysage avec des chèvres et un chevrier*, d'une exécution large et pittoresque, in-4°. en livres.

P—s.

ZACOSTA (RAYMOND), trente-septième grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, qui résidait alors à Rhodes, succéda, en 1461, à Jacques de Milli. Il était Espagnol, de la langue d'Aragon, et fut élu, en son absence, à une époque où l'île, menacée par les musulmans, se trouvait dans un très-grand péril. Zacosta se rendit à Rome, et fit au souverain pontife de vives remon-

trances sur le danger où était une île si importante pour la chrétienté. Sa Sainteté, après lui avoir fait de grandes promesses, lui donna le titre d'*excellentissime* que ses successeurs ont conservé. En 1466, le grand - seigneur envoya à Rhodes un ambassadeur chargé de propositions de paix, telles qu'il fut impossible à l'ordre de les accepter. Le grand-maître les refusa en présence de l'ambassadeur, et la guerre fut déclarée à son de trompe dans la ville. Dans la même année, Zacosta retourna à Rome pour se justifier des plaintes de quelques chevaliers qui l'avaient accusé d'avarice. Il y fut reçu avec beaucoup de magnificence, et tint, en présence du pontife, un chapitre général de son ordre. Atteint aussitôt après d'une fièvre très-aiguë, il mourut le 11 février 1467, et fut enterré dans l'église de Saint-Pierre, où l'on voit encore son tombeau. Il eut pour successeur Jean-Baptiste des Ursins. M—D j.

ZACUTH (ABRAHAM-BEN-SAMUEL), israélite célèbre, né à Salamanque, devint professeur d'astronomie à Saragosse. En 1492, lorsque Ferdinand le catholique et Isabelle chassèrent les Juifs de l'Espagne, Zacuth se retira à Lisbonne, et y fut nommé chroniqueur et astronome du roi Émanuel. Il se fit connaître dans cette ville par un ouvrage intitulé *Sepher juchasin* (livre des lignages), où il donne la série de tous les rabbins qui ont existé jusqu'en l'année 1500. Il y parle des rois d'Israël, et même des monarques des autres nations, ainsi que des académies juives établies à Sora et à Pumbeditâ. Il y traite aussi des événements arrivés chez le peuple israélite, de l'hérésie qui s'éleva durant l'édification du second temple, des écrivains talmu-

distes les plus célèbres qui peuvent servir d'explication à quelques endroits de la Gemara, objets de controverse parmi les Israélites. Cet ouvrage, qui renferme des attaques très-violentes contre le christianisme, n'aurait pu être imprimé ni en Espagne ni en Portugal; il le fut à Constantinople en 1566, in-4°. Castro, Nic. Antonio et l'abbé Rossi l'assurent également; ce dernier parle de plusieurs autres ouvrages juifs imprimés dans cette ville à la même époque. Il dit que le *Juchasin* de cette édition, dont il avait un exemplaire, est extrêmement rare. Samuel Schullan, qui l'a enrichi de notes, en a donné une autre édition à Cracovie, en 1580, in-4°. Elle se trouve purgée de toutes les injures adressées aux chrétiens. Rossi mentionne une autre édition, publiée à Amsterdam, 1717, in-4°. Zacuth a copié dans son ouvrage la Cabale de Ben Dior. Les rabbins Gedaliah et David Ganz lui ont pris la plupart des notices qu'ils donnent dans la *Chaîne de la tradition* et dans l'ouvrage intitulé la *Descendance de David*. Scaliger y a puisé de même pour son livre *De emendatione temporum*; et il l'a fait avec si peu de bonheur, selon Jean Moriu, que non-seulement il n'a pas entendu l'ouvrage de Zacuth, mais qu'il n'en a pas même compris le titre. Aaron Margalith, juif converti, a traduit en latin le *Sepher juchasin*. Cette version a mérité les éloges de Wolf, qui, tout en avouant que le style n'en est pas élégant, affirme qu'elle est fidèle. Zacuth a fait un Almanach perpétuel, imprimé à Venise en 1502, traduit en latin par Alfonse Sevillano de Cordova. On lui doit encore un ouvrage astrologique, intitulé le *Fils de qua-*

rante ans pour la prudence, un Traité de théologie, divisé en trois parties : la première contient des dissertations sur l'âme et sur le Paradis ; la seconde traite du présent et du futur ; enfin dans la troisième il est question de la résurrection et du nombre des personnes qui doivent sortir du tombeau. Ce dernier ouvrage a été imprimé à Venise en 1607.

D—N—S.

ZACUTO LUSITANO (ABRAHAM), en latin *ZACUTUS LUSITANUS*, médecin et philosophe célèbre, né à Lisbonne en 1575. Dès l'âge le plus tendre il donna des preuves de la sagacité de son esprit et de la facilité qu'il aurait à apprendre les sciences. Ce fut à Coimbre ou à Salamanque qu'il fit ses études, et il les termina avec un tel succès, qu'avant d'avoir atteint l'âge de dix-neuf ans il reçut le bonnet de docteur en médecine à l'université de Siguenza. Il retourna ensuite en Portugal, et il y exerça la médecine pendant l'espace de trente ans. Il accueillait également bien les pauvres et les riches, et sa méthode triomphait des maladies les plus rebelles ; mais il était devenu en secret professeur occulte des rites de la synagogue. Craignant d'être inquiété par l'inquisition, il partit clandestinement pour Amsterdam. Il avait déjà cinquante ans lorsqu'il se fit circoncire, et ce fut en 1625 qu'il se soumit à cette cérémonie. Il passa le reste de ses jours dans la ville qu'il avait choisie pour asile. Non-seulement il s'occupait de médecine pratique, mais il se livrait avec ardeur à la composition de plusieurs ouvrages estimés. Il mourut le 1^{er} janvier 1642. On a de lui : I. *De medicorum principum historia*, Amsterdam, 12 vol. in-8^o, lesquels virent successivement le jour depuis

1629 jusqu'à 1642 ; Lyon, 1642, in-fol. Ce n'est point, comme pourrait le faire croire le titre de cet ouvrage, une histoire des premiers médecins que donne ici Zacuto ; c'est l'histoire des faits et des observations que leurs écrits contiennent : il a mis pour cela à contribution les médecins grecs, principalement Galien, qu'il s'attache à défendre contre la doctrine des Arabes et surtout d'Averrhoës ; il expose ensuite un grand nombre de faits tirés de sa clinique. II. *Praxis medica admiranda, in quâ exempla monstrosa, rara, nova, mirabilia, circa abditas morborum causas, signa, eventus, atque curationes exhibita, diligentissimè proponuntur*, Amsterdam, 1634, in-8^o, Lyon, 1643, in-fol. Cette production contient en effet des choses tellement rares, qu'on peut regarder plusieurs d'entre elles comme apocryphes et fort suspectes. III. *Introitus ad praxin et pharmacopœam*, Amsterdam, 1641, in-8^o. On trouve ici quelques lois de prudence médicale, puis l'énumération des médicaments simples et composés, ainsi que l'art de les préparer. IV. *Epistola de calculo qui gignitur in cavitatibus renum, non in substantiâ*, Leyde, 1638, in-12 : cette épître, adressée à Beverwick, est jointe au livre de ce dernier sur le même sujet. Tous les écrits de Zacuto, réunis sous le titre d'*Opera omnia*, ont eu plusieurs éditions, dont la dernière est de Lyon, 1694, 2 vol. in-fol. Quoique partisan des anciens, Zacuto doit être lu avec précaution, parce qu'il approuvait les arcanes, les amulettes et l'or portable, et que sa crédulité lui fit admettre plusieurs fables grossières et incroyables, ce qui contribua sans doute à augmenter sa réputation,

mais aussi à lui attirer le blâme des médecins de son temps.

D—N—S et R—D—N.

ZADRIADÈS ou **THARIADÈS**, roi de la Petite-Arménie, était Arménien de naissance, et de la race des Mages. Ayant embrassé la profession des armes, il servit sous le règne du roi Artabaze. Après la mort de ce prince, dont il croyait avoir à se plaindre, il se joignit à Artaxercès ou Artaxias pour dépouiller les fils de son souverain, et tous deux traitèrent secrètement avec Antiochus-le-Grand, roi de Syrie, pour lui faciliter l'entrée de l'Arménie, à condition qu'il leur en donnerait le gouvernement comme satrapes ou princes tributaires. Antiochus, maître de tout le pays, le partagea entre ces deux traîtres; mais quelques mois après, vers l'an 189 avant J.-C., ils refusèrent le tribut promis, se mirent en état de guerre, et attirèrent dans leur parti les troupes que le roi de Syrie avait laissées pour contenir les habitants. Zadriadès, moins guerrier, moins habile, moins entreprenant, mais aussi ambitieux qu'Artaxercès, était doux, affable, aimait l'honneur et la justice; toutefois ses liaisons avec ce perfide l'entraînèrent souvent aux mêmes excès. Tandis qu'Antiochus était occupé d'une guerre contre d'autres satrapes, Zadriadès, après avoir aidé Artaxercès à conquérir la Géorgie, l'Albanie, l'Atropatène méridionale, etc., en reçut des secours pour attaquer Xercès qui régnait sur une partie de la Petite-Arménie et de la Cilicie, et dont les états, après qu'il eut été tué sur le champ de bataille, furent incorporés à ceux de Zadriadès. Au retour de cette expédition, ils prirent, l'un et l'autre, le titre de roi, et ceignirent le diadème. Antiochus marcha con-

tre ces deux rebelles, et entra dans la Petite-Arménie. Ils le vainquirent en bataille rangée; et le lendemain de cette victoire, Zadriadès, par des chemins détournés, alla surprendre un corps de huit mille hommes qui formait l'arrière-garde de l'armée séleucide, les tailla en pièces, les força de se rendre, et s'empara des bagages, des armes et des munitions. Alors Antiochus se décida à faire la paix avec Artaxercès et Zadriadès, et il les laissa régner sur l'Arménie. Zadriadès mourut vers l'an 170, et ses descendants furent dépouillés vingt ans plus tard par les Arsacides (V. VALARSACE).

A—T.

ZAEN. Voy. ZEPHAN.

ZAFI-DIARBEKRI ou **DIARBEK.** Voy. ZAPHI.

ZAGA-CHRIST, nommé aussi **ZAGAXE** ou **ZAGASTE**, imposteur qui, dans le seizième siècle, entreprit de se faire passer en Europe pour le fils du roi abyssin Hasse Yakoub. On sait que ce prince, après avoir occupé pendant trente-deux ans le trône, au préjudice des fils légitimes de Sartadinghil, son père, perdit enfin la couronne et la vie dans une bataille contre ses sujets catholiques, commandés par Socinius, autrement Susneos (1628). On pense bien que le premier soin de ce nouvel usurpateur fut de chercher à s'emparer des enfants d'Yacoub. Mais ceux-ci s'étaient déjà enfuis de l'île de Méroé, où ils étaient tous deux à l'époque du combat. Cosme, l'aîné, s'était réfugié vers la pointe méridionale de l'Afrique, et il gagna bientôt le Cap de Bonne-Espérance, où il était sûr que la haine de l'ennemi de sa maison ne viendrait point le poursuivre. Zaga-Christ, le plus jeune des deux frères, et qui alors était âgé d'environ seize ans, se dirigeant

vers le nord, arriva d'abord dans le royaume de Fungi, où régnait un prince païen, tributaire de l'Abyssinie. Orbat, c'était le nom de ce chef, reçut Zaga-Christ avec honneur, lui promit des secours pour reconquérir la couronne qui avait appartenu à son père, et sur laquelle la suite lointaine de Cosme lui laissait tous les droits, et enfin lui offrit sa fille en mariage. Zaga-Christ ne voulut point épouser une femme imbue des erreurs de l'idolâtrie; et son hôte, indigné de son refus, le fit sur-le-champ mettre dans un cachot, et donna avis à Susneos de l'arrivée de son compétiteur, en l'avertissant que déjà le captif avait formé un parti, et se préparait à porter la guerre aux portes de sa capitale. Susneos envoya sur-le-champ un corps de troupes pour recevoir le prisonnier et le lui amener. Mais, par une de ces circonstances miraculeuses que l'on ne rencontre guère que dans les romans, le corps chargé par le monarque catholique de l'Abyssinie de prendre Zaga était commandé par un renégat vénitien, que l'on ne désignait ordinairement que par l'épithète de *Lombardo* (le Lombard); et ce renégat était demeuré, au fond du cœur, fidèle aux principes de la foi chrétienne. Touché des malheurs qui menaçaient la jeunesse du prince d'Abyssinie, il s'avança lentement vers le royaume de Fungi, et dépêcha secrètement à celui qu'il était chargé d'arrêter un esclave cophite, qui l'avertit de tout. En même temps le prince fongite, renouçant à ses projets de vengeance, crut devoir s'en tenir à renvoyer son captif, et lui donna quatre cent mille sequins, avec l'ordre de sortir de ses états. Zaga s'enfuit de nouveau, suivi de cinq cents compagnons restés fidèles à sa fortune, et vint à

Souaquem, ville alors soumise à la domination othomane. Mais la multitude de hordes arabes dont étaient remplis les déserts qu'il avait à traverser pour se rendre dans la Palestine, et l'impuissance avouée de la protection du pacha, le décidèrent à revenir au royaume de Fungi, qu'il lui fut permis de traverser rapidement pour se rendre en Égypte. Il fut abandonné sur la route par la plus grande partie de son cortège, et ne garda à sa suite que cinquante hommes, avec lesquels il traversa deux cents lieues de désert, où il perdit quinze de ses compagnons, et presque tout ce qu'il devait à la générosité bizarre du prince de Fungi. Enfin il mit le pied en Égypte, et arriva au Caire, où il reçut des Cophites l'accueil le plus affectueux; le pacha lui-même le fit venir dans son palais, et lui prodigua tous les honneurs qu'on peut rendre à l'héritier d'un trône. Zagax reprit ensuite la route de la Syrie, et se dirigea vers Jérusalem, avec huit religieux Récollets et seulement quinze de ses serviteurs. Les autres avaient quitté, préférant le séjour de l'Égypte aux hasards d'une vie errante et aventureuse. Ici se termine la partie fabuleuse de notre narration; car tout ce que nous avons rapporté jusqu'à présent n'a d'autre garant que la véracité douteuse du prince. Mais, à partir de l'époque où nous sommes arrivés, tout devient certain: car tout se fonde sur le récit de témoins oculaires, dont on ne peut suspecter la bonne foi. Les moines abyssins de Jérusalem virent arriver chez eux, avec plusieurs Récollets, un jeune homme de haute taille, au front audacieux, à la démarche aisée, suivi de quinze hommes noirs ou basanés, vêtus de chemises

bleues de coton, et coiffés de turbans de soie. Cet homme se disait prince d'Abyssinie ; il alla voir le pacha de Jérusalem : il assista, pendant toute la semaine-sainte, aux cérémonies que ses coreligionnaires faisaient au Saint-Sépulcre. Mais ayant cru s'apercevoir de quelque supercherie dans une d'entre elles, il ne tarda point à le dire hautement, et à prononcer publiquement ces paroles : « Je crois fermement que mon père a perdu la vie et l'empire pour avoir voulu anéantir dans ses états la religion catholique, et soutenir les opinions hérétiques des Cophites et des Abyssins. » Il demanda ensuite aux prêtres de l'Église romaine de l'admettre dans leur communion ; mais ceux-ci n'osèrent y consentir, de peur que l'éclat d'une conversion si importante ne les exposât à des persécutions de la part des mahométans ou des chrétiens du rit cophite, et lui conseillèrent de se rendre en Europe, où il lui serait permis d'exercer librement sa nouvelle religion. En attendant, ils l'aiderent à quitter secrètement Jérusalem, et lui procurèrent un asile dans le couvent de Nazareth. Le catéchumène eut l'adresse de s'y faire découvrir, et même d'y avoir une querelle théologique avec un évêque arménien. De là des plaintes, une dénonciation aux autorités musulmanes, une vive opposition parmi ses domestiques, qui déjà n'étaient plus qu'au nombre de trois, et qui refusaient de le suivre en Europe, pays glacé, où l'on meurt de froid, et où l'on est catholique. Ces obstacles n'empêchèrent point le départ de notre imposteur, qui ayant trouvé ainsi un moyen naturel de paraître en Europe sans compagnons, sans amis, sans cortège, quoique issu d'un sang royal, mit à la voile,

en 1632, après avoir reçu du gardien des Récollets l'absolution de son hérésie, et arriva à Rome où le pape, qui avait été informé de l'histoire de sa conversion, lui donna un palais, et fournit à son entretien pendant deux ans entiers. Au bout de ce temps, soit que le séjour de cette ville commençât à l'ennuyer, soit que Grégoire XV soupçonnât enfin l'aventurier dans le prince, Zaga-Christ céda aux instigations du duc de Créquai, alors ambassadeur à Rome, qui, ayant souvent des occasions de le voir, lui conseillait de venir en France, et surtout à Paris. Il paraît que sa jactance y fit moins de dupes qu'à Jérusalem et en Italie. Néanmoins il sut se procurer l'entrée des palais et des maisons les plus illustres ; et sans doute il eut plus d'une fois à rendre grâce à la munificence du trésor. Il mourut, en 1638, au village de Ruel, où le cardinal de Richelieu avait un château magnifique, et l'admettait à l'honneur de lui rendre ses hommages. Son corps même y fut inhumé près de celui du prince de Portugal ; ce qui n'empêcha pas la cour et la ville de répéter cette épitaphe burlesque :

Ci-gît du roi d'Éthiopie
L'original... ou la copie.
Le fut-il ? ne le fut-il pas ?
La mort a fini les débats.

Zaga n'avait encore que vingt-huit ans ou environ. Quelques-uns attribuent sa mort à un poison qu'il aurait pris pour abrégér ses jours. Mais il semble plus raisonnable de la rapporter, ainsi qu'on le fit généralement, aux suites de ses débauches. Notre aventurier acquit en ce genre une célébrité honteuse et peu convenable à la dignité de l'homme né près du trône. Il s'était même rendu coupable de rapt à l'égard de la femme d'un conseiller au parlement ; et l'on déclara contre lui un mandat d'a-

mener. En vain le prétendu prince refusa de comparaître : on allait le conduire en prison, quand il obtint sa liberté, à l'aide d'une forte caution. Mais la sévérité avec laquelle on procédait ne laissait pas de lui causer des inquiétudes ; et c'est, disent les partisans de la première opinion, le motif qui le détermina à s'empoisonner. Quant à la manière dont il jouait son rôle, les auteurs contemporains nous apprennent qu'il s'en acquittait avec beaucoup d'aisance, et que même il ne manquait ni de grâce ni de noblesse. Malheureusement il avait oublié d'apprendre la langue amharique ; au moins est-ce ce que prétend Ludolf, qui du reste laisse percer une espèce d'antipathie pour Zaga. Sans prétendre soutenir ce dernier, ne pourrait-on pas remarquer que les assertions souvent tranchantes de nos savants d'Europe, qui reprennent ici un barbarisme et là une faute de langue, sont loin d'être des preuves péremptoires ou des sentences sans appel ; et que, d'autre part, un jeune prince élevé dans un coin du royaume, au milieu du tumulte de la guerre et dans un pays à demi-civilisé, que d'ailleurs il abandonna à l'âge de seize ans, pourrait fort bien pécher contre la grammaire, sans qu'on puisse en conclure qu'il n'est point né dans le pays ? Les critiques de Ludolf, si l'on met à part quelques exagérations, ne portent guère que sur des vœtilles grammaticales. Nous ne devons point omettre que tous les Récollets de Jérusalem étaient persuadés de l'origine abyssinienne de leur néophyte, et qu'Eugène Roger, un d'entre eux, dit formellement dans sa *Description de la Terre-Sainte*, que telle était à Jérusalem l'opinion universelle. Mais la multitude de

puérités et d'anachronismes entassés dans cet ouvrage dispense de le croire, et de le réfuter. On peut consulter sur cet imposteur, outre Ludolf (*Historia Æthiopicum*, etc.), et *Commentarius ad historiam*, etc.), les *Imposteurs insignes*, par de Recoles, tome II, pag. 53-69, et les *Étranges événements du voyage de S. A. le sérénissime prince Zaga-Christ d'Éthiopie*, par Rechac le jeune, Paris, 1634, dédié à la reine de France (Anne d'Autriche).
P—OT.

ZAGLY (le comte), aventurier persan, était fils d'un pauvre Arménien de Djoulfa, près d'Ispahan ; il vint à Paris, vers l'an 1675, se disant homme de distinction, et voulut être baptisé. Louis XIV le fit tenir sur les fonts, par son frère, Monsieur, duc d'Orléans ; lui donna une pension, et le plaça dans les mousquetaires. Zagly épousa, quelque temps après, la fille du voyageur Tavernier, quitta bientôt sa femme, et passa en Suède, où il escroqua, dit-on, deux mille écus à l'ambassadeur de France. Il alla ensuite en Pologne, en Allemagne, et se rendit à Constantinople, où il prétendit avoir des lettres de l'empereur pour le grand-seigneur. Mais, comme on n'y ajouta pas foi à ses impostures, il partit pour Arzroum, où il se fit musulman. Voyant qu'il n'y avait rien à gagner avec les Turks, il repassa en Perse, embrassa la secte d'Aly, et prit le nom d'Imam Kouli-Beig. Il persécuta les catholiques, intenta un procès aux principaux Arméniens de Djoulfa, et les obligea de prendre le turban. Ayant accompagné le khan, qui fut envoyé pour gouverner Erivan, au commencement du dix-huitième siècle, la faible connaissance qu'il avait acq-

en France de l'art militaire le fit nommer inspecteur des troupes de cette province. Après la mort de Fabre, envoyé extraordinaire de France en Perse, le khan d'Érivan donna Imam Kouli-Beig pour drogman à Marie Petit, qui avait accompagné cet envoyé (V. Marie PETIT), et il le chargea de la conduire à la cour de Perse. Les services que Zagly rendit à cette aventurière lui attirèrent la haine de Michel, qui était arrivé à Érivan, pour continuer la mission dont Fabre avait été chargé. Peu de temps après la mort de ce dernier, une rixe avait eu lieu à Érivan, entre les Français et les Persans, à l'occasion d'un Arménien prisonnier, que les premiers avaient mis en liberté, employant la force ouverte. Le khan d'Érivan envoya des troupes pour demander l'extradition du prisonnier. Le refus des Français et leur résistance, qui coûta la vie à deux Persans, les auraient exposés à la fureur des musulmans, si le khan ne s'était contenté de la mort de deux Arméniens au service de France, sur lesquels on rejeta tous les torts de cette malheureuse affaire. Lorsque Michel fut reconnu comme envoyé de France, il exigea une satisfaction. Zagly avait probablement figuré dans cette affaire, comme officier du roi de Perse. Depuis le départ de Marie Petit, il était devenu mehmanda ou introducteur de Michel; mais celui-ci, soupçonnant qu'il s'entendait avec les Anglais pour le trahir, le choisit et l'obtint pour victime expiatoire de la mort des deux Arméniens, et de l'honneur du nom français. En conséquence, le gendre de Tavernier, le filleul du duc d'Orléans, le protégé de Louis XIV, eut la tête tranchée le 2 août 1707. Malgré ce que nous avons dit

de cet aventurier, nous sommes persuadés que ses torts et ses vices ont été exagérés dans les Mémoires du vindicatif Michel. A—T.

ZAGO (Le comte ORTENSIO), gentilhomme de Vicence, est l'un des meilleurs citoyens que cette ville s'honore d'avoir vus naître. Ayant terminé ses études, il reçut, en 1676, le laurier doctoral à l'académie de Bologne, et, après avoir visité les principales villes de l'Italie, revint se consacrer au service de ses compatriotes. Mathématicien instruit, il s'attacha surtout à l'hydraulique, science très-importante dans un pays traversé par des rivières dont les débordements causent de fréquents ravages (V. BOSCOWICH, FONTANA, LÉOD. XIMENÈS, ZENDRINI). Lié par la conformité des goûts avec Geminiano Montanari, l'un des Modenois qui ont rendu le plus de services à la physique et à l'astronomie, il entretenait avec lui une correspondance active (Voy. la *Bibl. Modenese*, v1, 144). Il encouragea la culture des lettres, favorisa de tout son pouvoir les améliorations indiquées par les progrès des lumières, et mourut en 1737, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. On a de lui : I. *Del torrento astico e del modo di riparare ai danni minacciati alla città di Vicenza dalle di lui acque, notizie diverse, raccolte al beneficio della patria*, Padoue, 1720, in-fol. II. *Dissertationes duæ de veterum christianorum inscriptionibus; et de liturgiæ in rebus theologis usu*, in-4°. III. Des notes sur la grotte dite : *Il covalo di costoza*, et sur l'ancien théâtre *Berga* près Vicence. Elles sont restées en manuscrit; mais le P. di Santa Maria qui les avait lues en parle avec éloge dans les *Scrittori Vicentini*, v1, 258, où il promet,

sur le comte Zago, une *Notice* qu'il n'a point donnée. W—s.

ZAHN (JEAN), chanoine de l'ordre des Prémontrés à Celle, près de Wurtzbourg, naquit à Carlstadt dans la Franconie en 1641; embrassa, à l'âge de vingt ans l'institut de cet ordre dans l'abbaye d'Oberzell (1) près de Wurtzbourg, et devint, en 1692, prévôt du couvent de Niedertzell (2). Tout le temps que ne réclamaient pas ses devoirs religieux, il l'employait à l'étude, et ce fut ainsi qu'il acquit une grande célébrité par ses connaissances en philosophie, en physique et en mathématiques. On a de lui : I. *Specula physico-mathematico-historica notabilium ac mirabilium sciendorum, in qua mundi mirabilis œconomia, nec non mirificè amplius et magnificus ejusdem abdité reconditus, nunc autem ad lucem protractus thesaurus, in triplici mundo, cœlesti, aëreo, et terrestri proponitur*, 3 vol. in-fol., Nuremberg, 1696, ouvrage plein de recherches, et estimé des savants, quoique l'auteur, peut-être par respect pour le style des livres saints qui lui paraissait contraire au système de Copernic, y rejette cette ingénieuse hypothèse, aujourd'hui si généralement adoptée. II. *Oculus artificialis, teledioptricus, sive telescopium*; c'est un traité de l'art de faire des télescopes et de la manière de s'en servir. Ce savant mourut le 27 juin 1707. — ZAHN (*Balthasar-Conrad*) a publié : *Tractatus de mendaciis,*

ex sacris, juridicis, ethicis, politicis, historicisque variè congestus, et in tres libros dispositus, etc., Cologne, 1686, in-4°. — ZAHN (*Benoît-Guillaume*), historien et magistrat de la ville de Nuremberg, y était né le 21 avril 1738. On a de lui : I. *Histoire ecclesiastique de la ville de Lauf, dans le territoire de Nuremberg*, Nuremberg, 1781, in-8°. II. *Exposé des événements les plus remarquables qui depuis l'an 1737 jusqu'en 1787 ont eu lieu dans la ville de Nuremberg* (all.), ibid., 1787 et 1789, 2 vol. in-4°. III. *Commentatio juris publici de jure collectandi in genere, speciatim verò de jure collectandi rei-publicæ Norimbergensis*, Altdorf, 1790, in-4°. G—Y et H—Y.

ZAÏDOUN (ABOU'LWALID AHMED IBN), écrivain et poète célèbre, naquit à Cordoue en 394 de l'hégire (1003 de J.-C.), et mourut à Séville en 463 (1070). Le nom d'*Ibn-Zaïdoun*, c'est-à-dire fils de Zaïdoun, qu'on lui donne communément, est pris d'un de ses ancêtres qui s'appelait *Zaïdoun*. *Ibn-Zaïdoun* est surnommé *Andalousi* parce qu'il était de la province espagnole de ce nom, *Kortobi* parce qu'il était né à Cordoue, et *Makhzoumi* parce qu'il appartenait aux Arabes de la tribu de Makhzoum, qui s'étaient établis en Espagne. Il est le dernier de cette famille qui se soit distingué par son talent pour la poésie. Son père, *Abou-Becr Abd-allah*, mourut en 405 (1014 de J.-C.), à Elvire, et fut enterré à Cordoue; il était né en 354. *Ibn-Zaïdoun* étant tombé dans la disgrâce de *Géhour* ou *Djéhour*, roi de Cordoue, qui mourut en 435 (1043), fut mis en prison : il écrivit de sa prison à *Djéhour* une lettre

(1) *Cella superior*, célèbre abbaye qui a subsisté jusque dans ces derniers temps, n'ayant été supprimée, avec beaucoup d'autres établissements ecclésiastiques et religieux, que lors de la formation de la confédération Rhénane, pour indemniser les princes médiatisés.

(2) *Cella inferior*, monastère de filles dépendant du précédent.

célèbre qui se trouve dans la bibliothèque de l'Escurial, avec un commentaire. En 441 (1049), il quitta Cordoue, et fixa sa résidence à Séville, où il jouit de toute la faveur du roi Motadhed, fils d'Abbad, qui lui donna la charge de vizir. On distingue entre les poésies d'Ibn-Zaidoun, suivant Abou'lféda, un poème nommé *Nouniyya*, suivant l'usage des Arabes, parce que tous les vers de ce poème se terminent par la syllabe *na*. Mais l'ouvrage le plus connu de cet écrivain est la Lettre qu'il écrivit au nom de Valada, fille du roi Mohammed surnommé Almos-takfi-Billah, princesse distinguée par ses talents et par son amour pour les lettres, à un homme appelé *Abdous* ou *Ibn-Abdous*, qui avait eu la témérité de lui faire des propositions de mariage. Cette composition est singulièrement remarquable par l'élégance du style, et par des allusions fréquentes à un grand nombre de traits de l'histoire ancienne des Arabes, et à une multitude de proverbes. Le célèbre Reiske en a publié le texte avec une version latine, à Leipzig, en 1755 : il avait copié à Leyde, du moins en grande partie, le commentaire d'Ibn-Nobata Abou-Becr Mohammed, qui devait lui fournir les matériaux nécessaires pour les notes qui manquent à sa traduction, et qu'il se proposait sans doute de donner un jour, puisqu'il a indiqué par des numéros, dans cette traduction, les endroits auxquels elles devaient se rapporter. Hirtius ou Hirtz a réimprimé une partie de cette Lettre dans sa *Chrestomathie arabe*, Léna, 1770, et y a joint le commencement du commentaire d'Ibn-Nobata. Divers fragments du même commentaire ont été publiés en arabe et en latin, par feu M. Ja-

mus Lassen Rasmussen, à Copenhague, en 1821, dans le volume intitulé : *Additamenta ad histor. Arab. ante Islamismum*. On annonce une édition du commentaire entier, comme devant paraître sous peu à Leyde. Au surplus cet ouvrage d'Ibn-Zaidoun a été commenté par divers auteurs, et se trouve dans les bibliothèques de Leyde, d'Oxford, et de l'Escurial. On trouve aussi dans ces bibliothèques quelques autres écrits d'Ibn-Zaidoun. Ce célèbre littérateur, dont la vie se lit dans le recueil d'Ibn-Khallican, eut un fils, appelé Abou-Becr, qui fut vizir du roi de Séville, Motamed-ala-allah, fils d'Abbad, et qui périt à Cordoue, en 434 (1042), le jour même que Yousof, fils de Taschfin, souverain de Maroc, s'empara de cette capitale, et mit fin à la puissance des enfants d'Abbad.

S. D. S—Y.

ZAINER (1) (GINTHER ou GUNTHER), célèbre imprimeur, était né vers 1430, à Reutlingen, petite ville du duché de Wirtemberg. On peut conjecturer, avec beaucoup de vraisemblance, qu'il apprit son art des premiers inventeurs. Initié dans tous les secrets de la typographie, il vint s'établir à Cracovie, où il imprima, vers l'an 1465, *Joannis de Turrecremata explanatio in psalterium, Cracis* (Cracovie) *impressa*. Cet ouvrage, remarquable parmi les *Incunables*, n'est guère connu qu'en Pologne. On en trouve un exemplaire dans la bibliothèque de l'université de Cracovie; un dans celle du prince Adam Czartoryski, à Pulawy; un dans celle de Titus Dzialinsky, à

(1) Le nom de cet imprimeur se trouve encore écrit de différentes manières : *Zayner*, *Zeyner* et *Zeuner*; celui de Jean est écrit *Cuayner* dans la souscription du *Rocace* de 1473.

Konarzew près de Posen; il y en a quatre à la bibliothèque de l'université de Varsovie. Les bibliographes Zapf, Denis, Pantzer, Bandtkie, Bentkowski et Lelevel en ont donné la description. Voy. Bandtkie : 1^o. *Histoire de l'imprimerie à Cracovie* (pol.), Cracovie, 1819, in-8^o; 2^o. *Histoire de l'imprimerie en Pologne* (pol.), Cracovie, 1825, 3 vol. in-8^o. De Cracovie, Zainer vint s'établir à Augsbourg où il imprima, en 1468, les *Meditationes vitæ Christi* de saint Bonaventure (Voy. ce nom); et l'année suivante, la *Summa* de J. Aurbach. Jean Saubert, par une inconcevable distraction, indique ce dernier ouvrage dans le *Catal. Biblioth. Norimberg.*, 117, comme une édition latine de la Bible, imprimée par Aurbach à Reutlingen. Il serait difficile d'accumuler plus d'erreurs dans moins de mots. Cette prétendue édition de la Bible est citée par Chevillier (*Origine de l'imprim. de Paris*), par le P. Lelong (*Biblioth. sacra*), par Maittaire (*Annal. typograph.*), et enfin par de Bure (*Bibliogr. instructive*). L'abbé Rive cite Zainer, dans la *Chasse aux Bibliographes*, 320-27, au sujet d'une édition de la Bible, en lettres rondes, que Meerman soupçonnait à tort sortie des presses de cet artiste; mais il ne dit rien de la méprise de Saubert, qui, s'il l'eût connue, lui aurait fourni de nouveaux traits contre les *Antiquaires mal-avisés*. Elle a été relevée par le P. Lairé dans l'*Index libror.*, 1, 70. C'est à Gunth. Zainer qu'est due l'introduction en Allemagne des caractères ronds, dits romains, parce qu'on en fit d'abord usage à Rome. Il les employa pour la première fois dans sa belle édition des *Étymologies* de saint Isidore de Séville, en 1472. La *Summa* de Bar-

thel. de San-Concordio, datée de 1475, est le dernier ouvrage que l'on connaisse sorti de l'imprimerie de Zainer. Suivant une note consignée dans le registre des bienfaiteurs de la Chartreuse de Buxheim, cet artiste mourut en 1478. — ZAINER (*Jean*), frère, ou du moins très-proche parent du précédent, porta l'imprimerie à Ulm, comme Gunther l'avait portée à Augsbourg. Il exécuta dans cette ville, depuis 1473 jusqu'en 1477, un grand nombre de belles éditions, qui sont recherchées des curieux, particulièrement les plus anciennes. Le premier ouvrage sorti des presses de Jean Zainer est le Boccace, *De claris mulieribus*, in-fol. Cet artiste mourut en 1500. Voy. Laserna de Santander, *Dict. Bibliogr. choisi du XV^e. siècle*, 1, 290.

G—Y et W—s.

ZAIONCZEK (JOSEPH), général polonais, né le 1^{er} novembre 1752, à Kamiénieck-Podolski, d'une famille noble, mais pauvre, fut destiné dès l'enfance au métier des armes, et se livra avec ardeur à l'étude des sciences nécessaires à cette profession. Entré fort jeune dans l'armée polonaise, il se fit remarquer par Braniecki, grand général de la couronne, dont il fut l'aide-de-camp pendant plusieurs années. Devenu colonel-proprétaire du régiment de Bulawa, il parut à la diète de 1786, et à celle de 1788 à 1792, et s'y distingua par la justesse de ses vues et par son indépendance. La dernière de ces diètes avait adopté la constitution du 3 mai 1791, laquelle avait été reçue avec enthousiasme dans tout le royaume. L'Europe, effrayée par la révolution française, paraissait applaudir à la sagesse de la nation polonaise. Le roi de Prusse, dans les lettres qu'il adressait à Stanislas-Auguste,

communications officielles. Le ministre Lucchèsini, félicita le roi sur le changement de langage, et que la Russie eût la disproportion de cent mille soldats.

Les Polonais se croyaient un bonheur inaltérable, et à-coup le roi de Prusse, et que la Russie eût cent mille soldats. Ce fut la disproportion de cent mille soldats, les Polonais en vinrent à la première ren-contre eux cent mille soldats. Ce fut la disproportion de cent mille soldats, les Polonais en vinrent à la première ren-contre eux cent mille soldats. Ce fut la disproportion de cent mille soldats, les Polonais en vinrent à la première ren-contre eux cent mille soldats.

Le 17 juillet, les Russes encore, près de Dubien-dats de Zaïonczek, et Kos-ta maître du champ de ba-taille. Les efforts n'étaient point se-nsibles. L'énergie du roi, qui, crai- gnant une sus-prise, et qui le 23 juillet com- mandait le royal au bas de la con- trée de Targowitza. Depuis ce jour les patriotes polonais du- rent tout espoir. Ce fut en

Stanislas Malachowski, le roi des remontrances éner- giques qu'Ignace Potocki, Hu- gonay, Thadée Mostowski et encore se joignirent à lui; mais étant méprisés, ils quittè- rent la Pologne, et cette noble réso- lution fut partagée par Joseph Ponia- towski, Kosciuszko, Zaïonczek, etc. Le roi se retira en pays étranger, et il fit ses adieux à l'armée

polonaise, qui, privée de ses chefs, n'existait plus que dans des corps isolés, sans énergie et sans courage. Cependant l'ambassadeur de Russie, Jacques Siewers, dirigeait les opéra- tions de la diète, convoquée en 1793 à Grodno. Avec le canon braqué contre le château où se tenaient les séances, il arracha la ratification du traité qui établit un second partage de la Pologne. Igelström, nommé ministre de Russie, et commandant de l'armée russe en Pologne, établit son quartier-général à Varsovie. La nation, courbée sous un tel despotisme, crut cependant pouvoir se rele- ver, ou du moins elle voulut tenter un dernier effort. Ce fut à Varsovie même, sous les yeux des Russes, que des hommes déterminés formèrent une association. Ils envoyèrent à l'ar- mée, pour sonder ses dispositions, et elles parurent très-favorables. Kos- ciuszko fut choisi pour chef, et il se hâta de quitter Leipzig, pour se ren- dre sur les frontières de la Pologne. Zaïonczek se chargea de pénétrer dans Varsovie, d'examiner les dis- positions des habitants, et il demeura déguisé parmi eux pendant dix jours; mais les conjurés n'étaient pas encore prêts, et déjà les Russes étaient informés de leurs mouve- ments; Kosciuszko, pour détourner l'attention, prit le chemin de l'I- talie, et Zaïonczek vint à Dresde, d'où il fut chargé de correspondre avec son général. Croyant n'avoir plus rien à craindre, il revint une seconde fois à Varsovie; mais le roi Stanislas-Auguste en informa lui- même les Russes, les engageant à le surveiller. Zaïonczek, pour parer le coup, demanda à Igelström une con- férence qui fut extrêmement vive, et il reçut ordre de quitter sur-le-champ le territoire de la Pologne. Cette cou-

férence donna cependant à l'association un grand avantage; Zaionczek s'assura que les Russes n'avaient point de renseignements positifs sur ce qui se tramait. Igelström craignait le conseil permanent qui avait été conservé depuis 1775, et il craignait encore davantage l'armée; il fit prononcer sa dissolution par le conseil permanent lui-même. Le brigadier Madaliuski, pressé, sommé de licencier son régiment, fut le premier qui leva l'étendard de l'indépendance, et, dans un instant, toute la Pologne fut sous les armes. Les proscrits, les exilés se montrèrent de toutes parts. Kosciuszko entra dans Cracovie; le 24 mars 1794 il signe l'acte d'insurrection, et il est salué généralissime des armées de la couronne et de la Lithuanie. Le 1^{er} avril, Madalinski vient se placer sous ses drapeaux. Le 4 ils rencontrent à Raslawicé les Russes, sous les ordres de Tormansow; quelque inégales que fussent leurs forces, Kosciuszko, aidé de Zaionczek, de Madalinski et de Manget, ne craignit point d'attaquer; et le succès qu'il obtint rendit l'insurrection générale. Zaionczek arriva le 3 juin dans le Palatinat de Chelm, pour y organiser les nouvelles levées. Le 8 on en vint aux mains, et l'artillerie polonaise qu'il dirigea fit des prodiges. Mais Chomentowski ayant eu la tête emportée par un boulet, Zaionczek eut beaucoup de peine à rétablir l'ordre parmi les nouveaux soldats. Il se hâta de retourner vers Varsovie, où Kosciuszko avait besoin de son bras et de ses conseils. Le généralissime venait de battre les Russes à Szczekociny, quand tout-à-coup il est attaqué par l'armée prussienne, qui s'était emparée de Cracovie par suite d'une trahison. Les habitants de

Varsovie, prévoyant les malheurs qui allaient fondre sur eux, s'armèrent et demandaient hautement le supplice des traîtres. Le 18 mars 1794, après avoir massacré la garnison, ils trouvèrent dans le palais d'Igelström la liste des hommes dus à la cour de Saint-Petersbourg et qui en recevaient des pensions; la voix publique demandait qu'ils fussent punis. Kosciuszko nomma une commission d'enquête, à la tête de laquelle il plaça Zaionczek. Madalinski, général en chef ayant fait grâce à Skarszewski, que cette commission avait condamné, Zaionczek déclara qu'il ne la précéderait plus. Cependant les Russes et les Prussiens assiégeaient Varsovie. Kosciuszko et Zaionczek firent plusieurs sorties heureuses, et, la Grande-Pologne tant soulevée, les Prussiens qui craignaient que leurs communications fussent interceptées levèrent le camp dans la nuit du 5 au 6 septembre. Varsovie respirait; mais on reçut de Brzesc-Litewski des nouvelles extrêmement inquiétantes; Kosciuszko, laissant à Zaionczek le commandement général de Varsovie, se rendit à l'armée de Sieraliki. A peine avait-il quitté les rives de la Vistule, qu'il apprend que l'armée de Warow s'avance, poussant devant lui les divisions polonaises. Kosciuszko les rallie; mais, battu par Maciejiowicé, il tombe dans les mains du vainqueur. La nouvelle de ces tristes événements jette l'effroi à Varsovie, et c'est en ce moment de désespoir que Zaionczek, d'accord avec le vice-chancelier Kotay, forma, dit-on, l'horrible projet d'égorger Stanislas-Auguste, son roi; mille, ses partisans et les prisonniers russes; ce que dans ses Mémoires il rejette comme une calomnie in-

es ennemis. Souwarow marcha sur Varsovie, les Polonais dément le commandement à Thowawrzecki, et Zaïoncsek fut chargé de défendre le faubourg de..., devant lequel Souwarow parut le 2 novembre. Le 4 à trois heures du matin, l'armée russe commença l'assaut (V. SOUWAROW). A neuf heures l'engagement fut général. Zaïoncsek, quoique grièvement blessé, commença le commencement de l'attaque et jeta au milieu des ennemis, tête d'un corps qui avait résolu de résister les armes à la main. On se vit en désespérés. Les Russes pénétrèrent de toutes parts égorgèrent par distinction les femmes, les enfants, les vieillards. Ils ne s'arrêtèrent qu'après avoir tué quinze mille hommes malheureux. Les généraux Korsak, Paul Grabowski, Sieniewski, furent trouvés parmi les morts, et Zaïoncsek fut enlevé de son camp de carnage par ses amis, qui le transportèrent à Varsovie, avant que les Russes se fussent emparés du camp de la Vistule. On lui a justement reproché de n'avoir pas bien pris les mesures pour défendre Prague, ne connaissant pas le caractère de l'attaque de Souwarow, il s'attendait à un siège régulier et lent, comme celui de Varsovie, qui avait duré six mois, et que, de concert avec Kosciuszko, il avait fait lever. Couvert de blessures, et accompagné de sa mère, qui était membre du commandement, il quitta Varsovie, et s'enfuya sur les frontières de la Silésie, d'où il écrivit au général Kościuszko noncourt, qui commandait les troupes autrichiennes en Gallicie, le priant de lui accorder un asile dans cette province. Pour toute réponse, Kościuszko le conduisit dans la forteresse de Josephstadt en Moravie, où

il fut détenu jusqu'à la mort de l'impératrice Catherine. Par ordre de l'empereur Paul, Kosciuszko et plus de douze mille Polonais, qui gémissaient dans les fers, furent alors mis en liberté. Les prisons de Josephstadt s'ouvrirent également. Zaïoncsek vint à Paris, demandant à servir; il fut envoyé à l'armée d'Italie, avec le rang de général de brigade. En 1797, il commanda le corps de troupes françaises, qui, le 28 mars, après l'affaire de Tarvis, s'avança jusqu'à Lintz, en suivant la vallée de la Drave, pour rejoindre le corps de Joubert, qui agissait dans le Tyrol. Il suivit ensuite Buonaparte dans l'expédition d'Égypte, où il fut nommé général de division, se fit remarquer dans toutes les occasions, surtout au combat de Chewreïs, à Ramanieh, et à la bataille d'Héliopolis où Kléber, qui avait pris le commandement depuis le départ de Buonaparte, rendit hautement hommage à sa valeur. Le 28 août 1801, Menou, qui commandait après la mort de Kléber, convoqua un conseil de guerre, pour délibérer sur la capitulation qu'il voulait conclure pour l'évacuation de l'Égypte; sur vingt généraux qui composaient ce conseil, trois seulement, Zaïoncsek, Destaing et Delzons, s'opposèrent à la conclusion d'un traité, et le déclarèrent ignominieux. Cependant il fut conclu, et Zaïoncsek revint en France avec l'armée. Bientôt employé dans son grade, il commanda une division au camp de Boulogne, en 1805; puis à l'armée d'Allemagne. Après la bataille d'Austerlitz, une maladie grave, suite d'anciennes blessures et d'une dure captivité, le força de rester quelque temps à Vienne. En 1806, les Polonais crurent enfin que leur patrie allait recouvrer son indé-

pendance, et ils accoururent de toutes les contrées où ils s'étaient dispersés. Zaïonczek et Dombrowski en formèrent des légions ; et le premier fut envoyé à la tête d'une division vers Thorn. Après la bataille d'Eylau, il se dirigea sur Graudentz que les Prussiens paraissaient vouloir défendre. L'armée française s'étant retirée derrière la Passarge, le général reçut ordre de se porter à la tête des corps polonais sur Neidenbourg. Le traité de Tilsit rassembla quelques débris de la vieille Pologne pour former le grand-duché de Varsovie ; Zaïonczek eut part aux dotations accordées aux généraux français. Un domaine lui fut assigné dans le palatinat de Kalisz. Alors il quitta l'armée française pour travailler à l'organisation des corps polonais qui furent portés à trois divisions, chacune de dix mille hommes. Le commandement en chef et celui de la première division furent donnés au prince Poniatowski, qui avait droit à cette distinction par sa naissance et par son ancienneté. Cependant Zaïonczek, qui n'eut que la seconde division, croyant qu'on lui faisait tort, conçut contre le prince une rivalité, un dépit, qu'il ne cachait pas assez et qu'il conserva dans le cœur jusqu'à la mort de son rival. Dombrowski, qui commandait la troisième division, était également jaloux ; ainsi il n'y avait point d'accord entre les chefs de l'armée polonaise. Cependant au mois d'avril 1809, lorsqu'ils virent le prince Ferdinand d'Autriche s'avancer contre le grand-duché, à la tête de quatre-vingt mille hommes, leur division cessa, et les deux généraux se placèrent franchement sous les ordres du prince. Le 19 avril Zaïonczek se trouvait avec sa division dans les plaines de Raszyn. Quoique les

Polonais fussent à peine un contre cinq, ils combattirent pendant toute la journée, sans perdre de terrain. Le prince Ferdinand témoigna lui-même le désir de voir conserver les restes d'une armée si brave ; on négocia durant la nuit ; les Autrichiens occupèrent Varsovie, et pendant qu'ils gardaient cette capitale l'armée polonaise se jeta sur la Gallicie, appelant ses habitants à la liberté et à l'indépendance. Le combat d'Iedlinsk fut le seul où les Polonais eurent un désavantage marqué, et ce fut Zaïonczek qui commanda dans cette occasion. Deux capitales, Cracovie et Lemberg, occupées, deux grandes provinces envahies, l'armée du prince Ferdinand rejetée dans la Moravie, voilà quelles furent dans l'espace de deux mois les opérations de l'armée polonaise. Trois ans de repos suivirent le traité de Vienne, qui réunit la Gallicie au grand-duché. La guerre ayant été déclarée à la Russie, en 1812, les Polonais crurent que leurs espérances allaient enfin se réaliser, et que leur royaume serait rétabli dans son antique splendeur. Tout ce qui pouvait porter les armes accourut sous les drapeaux de leurs trois chefs. L'armée portée d'abord à quatre-vingt-cinq mille hommes, devait doubler ses rangs en entrant dans la Lithuanie ; mais on la découragea en la morcelant et en la dispersant dans l'armée française. Zaïonczek n'eut sous ses ordres qu'une division. Blessé dans cette malheureuse campagne, il fut obligé de se retirer à Wilna, et d'y subir l'amputation d'une jambe. A l'arrivée des Russes, il fut fait prisonnier, et traité à Wilna, jusqu'à son rétablissement, avec beaucoup d'égards. Après le traité de Paris, l'empereur Alexandre donna l'ordre de réorga-

niser l'armée polonaise, dont il confia le commandement au grand-duc Constantin. Zaïoncsek y fut appelé comme général d'infanterie. Bientôt la confiance du monarque lui ouvrit une nouvelle carrière. La partie de la Pologne échue à la Russie ayant été érigée en royaume, Alexandre lui donna une constitution; et lorsqu'à la fin de 1815. ce prince vint visiter la capitale de son nouveau royaume, voulant augmenter sa popularité, il nomma Zaïoncsek son lieutenant-général. Toute l'administration lui fut confiée; et le grand-duc Constantin n'eut que le commandement de l'armée. Quand Alexandre ouvrit la diète de 1818, il dit, en parlant de Zaïoncsek : « Un de vos plus dignes vétérans me représente parmi vous : blanchi sous vos drapeaux, associé constamment à vos succès et à vos revers, il n'a cessé de donner des preuves de son dévouement à la patrie. L'expérience a complètement justifié mon choix. » Dès-lors Zaïoncsek parut entièrement dévoué aux ordres et aux intérêts de la Russie; et ses compatriotes eurent plus d'une fois à se plaindre de sa trop servile complaisance. « Ce général, a dit l'un d'eux, était d'une bravoure à toute épreuve : mais la réputation de ses talents militaires et diplomatiques a toujours été équivoque; et l'on ne peut douter que sa capacité ne fût bien loin d'égalier sa valeur. Ce pendant jamais on n'aurait osé soupçonner son patriotisme, encore moins son attachement aux libertés, dont les Polonais ont été de tout temps si jaloux. Dans plusieurs circonstances, il donna même des preuves si éclatantes d'un amour que l'on pourrait appeler

» *exalté*, pour la cause de ces libertés, qu'il fut, avec quelque vraisemblance, soupçonné de partager les principes des Jacobins français. Mais, parvenu au pouvoir qui avait été l'objet de son ambition; élevé à la dignité de prince, avec le titre d'altessé, il alla au-devant de toutes les mesures, et sembla craindre de ne pas vivre assez long-temps, de ne pouvoir assez faire pour témoigner sa profonde reconnaissance. Né altier, hautain, il devint courtisan; de républicain qu'il avait été si long-temps, il se fit l'instrument des volontés les plus despotiques. La liberté de la presse fut anéantie; des arrestations arbitraires furent exécutées : enfin la guerre fut déclarée à toutes les institutions libérales de la Pologne. C'est dans cet état de choses que la célèbre diète de 1820 fut convoquée, et que dès le commencement de la session, cent dix-sept voix se déclarèrent pour l'opposition dans la chambre des nonces, qui n'en comptait que trois pour l'administration. L'opposition dans le sénat ne fut pas moins imposante. La diète rejeta le projet de la procédure en matière criminelle, jusqu'à ce que l'on y eût fait entrer l'institution du jury. Cette assemblée força le ministère à lui présenter une loi sage sur l'expropriation pour cause d'utilité publique, moyennant indemnité préalable; et les chambres l'adoptèrent. Après des séances très-orageuses, elles rejetèrent un projet organique destiné à anéantir toute responsabilité des ministres, et votèrent l'accusation de ceux qui avaient signé l'ordonnance de la censure. Mais ces chambres, bientôt dissou-

» tes, ne furent plus convoquées qu'au
 » bout de cinq ans ; et alors , par un
 » rescrit impérial russe , il leur fut
 » interdit de donner de la publicité à
 » leurs débats. » Zaïoncsek fut ainsi,
 pendant dix ans , le témoin et l'instrument de toutes ces violences ; et , loin d'y montrer la moindre opposition , il ne cessa de les appuyer de tout son pouvoir jusqu'à sa mort , qui arriva le 28 juillet 1826. Ce général , qui avait obtenu des distinctions et de grandes récompenses , avait encore su profiter de sa position pour agrandir sa fortune et celle des siens. Comme les plus furieux révolutionnaires de France , que l'on avait vus naguère se faire les apôtres du despotisme , devenir les instruments et les favoris de la plus excessive tyrannie qui ait pesé sur la France , Zaïoncsek , comblé de tous les honneurs qu'il avait autrefois méprisés , contribua de tout son pouvoir à soumettre sa patrie à une puissance qu'il avait si long - temps combattue. Hautain envers ses inférieurs , rampant là où la fierté l'aurait ennoblé , il fut , dans les dernières années de sa carrière , méprisé et renié par ses anciens amis et ses frères d'armes. Ses dépouilles mortelles furent déposées à Opatowek , petite ville que la Pologne lui avait donnée en récompense d'anciens services , et où , pendant son administration , il avait établi un des jardins les plus agréables et les plus richement ornés que l'on voie en Pologne. Il n'a point laissé de postérité ; et le titre de prince ne reposait que sur sa tête. Son épouse a obtenu de l'empereur Nicolas une pension considérable , que la Pologne acquitte. Il a été provisoirement remplacé dans la dignité de lieutenant - général par le comte Va-
 Sobolewski.

G—Y.

ZAKRZEWSKI (IGNACE WYSYGOTA), un des Polonais qui se distinguèrent en défendant l'indépendance de leur patrie , en 1794 , était issu d'une ancienne famille de la Grande-Pologne. Petit-fils du palatin de Posen , il naquit en 1744 , à Bialecz dans la Grande - Pologne , servit de bonne heure dans l'armée polonaise , et , après avoir rempli des fonctions administratives dans le palatinat de Posen , fut élu à plusieurs reprises nonce de la diète (député) , et se fit remarquer à la session de *Quatre-Ans*, qui termina ses travaux par la constitution du 3 mai 1791. Le roi Stanislas-Auguste lui accorda , en récompense de son zèle , l'ordre de Saint-Stanislas et celui de l'Aigle-Blanc. La ville de Varsovie le nomma président de son corps municipal , et il en remplit les fonctions jusqu'au moment où la constitution du 3 mai fut renversée. L'insurrection de 1794 ayant éclaté , il fut de nouveau porté à cet emploi , et de plus mis à la tête du conseil provisoire du duché de Masowie. Lorsque l'acte d'insurrection fut dressé , et Kosciuszko créé commandant en chef des armées , il forma un conseil suprême de gouvernement , dont il nomma Zakrzewski membre , en lui confiant en outre le département des vivres et des munitions. L'échec que ce général éprouva à Szrekociny le 6 juin ; celui qui le 10 du même mois força Zaïoncsek à se retirer précipitamment de Chelm , et enfin la prise de Cracovie par les Prussiens , produisirent dans la ville de Varsovie des troubles funestes. La populace égarée parcourut les rues en poussant des cris furieux ; elle dressait des potences en plusieurs endroits ; et comme cela s'était fait en France un peu moins de deux ans

auparavant, dans une circonstance à-peu-près semblable, les prisons furent forcées, et les prisonniers massacrés. Les autorités, plus fermes et plus loyales que celles de Paris, déployèrent autant de zèle que de fermeté; et le désordre cessa. Kosciuszko témoigna son indignation dans une proclamation énergique; les auteurs de la révolte, arrêtés et convaincus, expièrent leur crime sur l'échafaud. Dans cette occasion si délicate et si difficile, Zakrzewski déploya un courage et un zèle au-dessus de tout éloge. Heureusement il arriva à temps dans une rue qui était extrêmement agitée; les brigands ayant saisi Moszynski, grand-maréchal de la couronne, allaient l'élever à la potence qu'ils venaient de dresser, lorsque Zakrzewski l'arracha de leurs mains. Bientôt après le faubourg de Praga fut enlevé, et Varsovie capitula. Zakrzewski suivit l'armée qui se dirigeait sur Drzewica; mais cette armée fut promptement dissoute, et comme il tâchait de gagner la Gallicie, les Autrichiens l'arrêtèrent à Sandomir, et le livrèrent aux Russes. Conduit à Pétersbourg, avec plusieurs de ses compatriotes, il expia, dans une dure captivité, son dévouement à la cause de l'indépendance, et ne fut mis en liberté qu'à l'avènement de Paul I^{er}. Revenu alors dans sa patrie, il y vécut retiré, et mourut au mois de février 1802, à Zéléchow en Gallicie, dans un de ses domaines. G—r.

ZALASZOWSKI (NICOLAS), archidiacre de Posen, a publié un traité sur la jurisprudence polonaise, comparée avec le droit romain, le droit canon, les lois saxonnes, et expliquée par l'histoire, sous ce titre: *Jus regni Poloniae*, Posen, 1699-1702, en 2 vol. in-fol. Les Jésuites

en donnèrent une seconde édition, à leur imprimerie de Varsovie, 1741, 2 vol. in-fol. Dans le premier volume l'auteur traite les matières qui ont rapport au droit public, et dans le second celles qui appartiennent au droit privé. Il suit l'ordre des Institutes de Justinien. On a publié, après sa mort: *De potestate capituli, sede vacante*, Posen, 1706, in-4°. G—r.

ZALEUCUS, législateur des Locriens Épizéphyriens, fut, selon Diodore et Diogène Laërce, disciple de Pythagore, ainsi que Charondas; mais, d'après l'opinion des critiques les plus éclairés, entre autres, de Sainte-Croix, suivi par Barthélemy et par Clavier, Zaleucus et Charondas sont bien antérieurs au fondateur de la secte italique. Parmi les anciens, Timée de Locres niait l'existence de Zaleucus, et Cicéron n'osait décider la question. Dans son traité *Des lois* (liv. II, ch. 6), il s'exprime ainsi à ce sujet: « Oui, mais » Théophraste n'est pas, à mon avis, » une autorité inférieure (à celle de » Timée): beaucoup même la trou- » vent plus respectable, et les con- » citoyens de Zaleucus, mes clients » les Locriens, conservent sa mé- » moire. Après tout, qu'il ait existé » ou non, peu importe ici: nous sui- » vons la tradition. » Éphore, cité par Strabon, prétendait que les lois données sous le nom de Zaleucus n'étaient qu'un ramas des usages de Crète, de ceux de Sparte, et des décisions de l'Aréopage. Quoi qu'il en soit, voici ce que l'on rapporte de plus plausible sur ce législateur. Il naquit vers l'an 700 avant J.-C., un siècle avant Pythagore. Si l'on en croit Aristote (1), les Locriens ne formaient dans l'ori-

(1) Cité par le scholiaste de Pindare. Aristote,

gine qu'une société de brigands et de pirates. Fatigués de leurs propres excès, ils ne savaient à qui s'adresser pour trouver de bonnes lois que l'oracle d'Apollon leur avait ordonné d'établir parmi eux, lorsqu'un pasteur, nommé Zaleucus, offrit de les leur donner telles que Minerve les lui avait révélées. On accepta son offre : on le choisit pour législateur ; et il fallut commencer par l'affranchir, parce qu'il était esclave. Ce récit a tous les caractères d'une fable ; mais que des contes de ce genre se rattachent à la législation de Zaleucus, cela fournit sans doute une preuve de plus de la haute antiquité où il a vécu. Le récit de Diodore paraît plus vraisemblable : selon lui, Zaleucus, illustre par sa naissance, révéral pour sa vertu, se trouva tout naturellement appelé à devenir le législateur de sa patrie. A la tête de son code, il mit une suite de maximes qu'on peut regarder comme les fondements de la morale : car, dans ces temps reculés, la législation réglait les sentiments, les croyances et les pensées, aussi bien que les actes extérieurs. Ce préambule nous a été conservé, en substance par Diodore de Sicile, et par Stobée textuellement, à la différence près de quelques locutions antiques. Zaleucus, selon la remarque de Strabon, fut le premier qui donna des lois écrites : et c'est encore une preuve que ce législateur fut antérieur, non-seulement à Pythagore, mais même à Solon, qui, comme nous l'apprend Plutarque (*In Solon.*), écrivit sa législation, et la fit transcrire sur des rouleaux de bois. On conçoit la plus haute idée des sentiments religieux du sage de Locres en lisant ce préam-

bule : on y voit briller le spiritualisme le plus pur, et c'est sans doute ce qui a fait prendre Zaleucus par tant d'auteurs pour un pythagoricien. « Tout citoyen, disait-il, doit être persuadé de l'existence des dieux. L'ordre et la beauté de l'univers le convaincront aisément que le monde n'est pas l'effet du hasard, ni l'ouvrage de la main des hommes. Il faut adorer les dieux, parce qu'ils sont les auteurs des vrais biens. Il faut préparer et disposer son cœur de manière qu'il soit exempt de toutes sortes de souillures ; car la divinité n'est point honorée par l'hommage du méchant ; elle n'est point flattée des sacrifices pompeux et de magnifiques offrandes : on ne peut lui plaire que par de bonnes œuvres.... Or, parmi les habitants de cette ville, s'il s'en trouve qui ne goûtent pas ces vérités, et qui se sentent portés au mal, je ne peux trop les avertir de se souvenir des dieux, de leur justice inaltérable, et des châtimens qu'elle réserve aux méchants : qu'ils aient toujours devant les yeux le moment qui doit terminer leur vie, moment où l'on se rappelle avec tant de regrets et de remords, et le mal que l'on a fait, et le bien qu'on aurait pu faire. » Voltaire, dans son introduction de *l'Essai sur les mœurs*, dit avec justice qu'il n'y a « rien dans l'antiquité qu'on puisse préférer à ce morceau simple et sublime, dicté par la raison et par la vertu, dépouillé d'enthousiasme et de ces figures gigantesques que le bon sens désavoue. » Barbeyrac et d'autres incrédules n'ont pas hésité à placer la morale de Zaleucus sur la même ligne que celle de Jésus-Christ. Après avoir ainsi, à

le livre II de *Politique*, fait de Zaleucus
scipie de Thalio.

l'exemple de Charondas, étendu jusqu'au fond des cœurs l'autorité du législateur, et fondé, sur la religion, la prospérité de l'état et le bonheur du citoyen, Zaleucus entra dans le détail des devoirs de la société. « Respectez, dit-il, vos parents, vos lois, vos magistrats : chérissez votre patrie, n'en desirez pas d'autre, ce desir serait un commencement de trahison. Ne dites du mal de personne : c'est aux gardiens des lois à veiller sur les coupables ; mais, avant de punir, ils doivent tenter de les ramener par leurs conseils. » Il défendait surtout à ses concitoyens de se livrer à des inimitiés irréconciliables : il voulait au contraire que les différends qui s'élevaient entre eux ne fussent qu'un passage à une réconciliation sincère et durable. Celui qui n'était pas pénétré de ces sentiments, devait, selon lui, être regardé comme un sauvage au milieu d'une ville policée. Aux magistrats, il prescrivait de ne montrer ni hauteur ni orgueil, et de ne se souvenir en prononçant leurs arrêts, ni de leurs liaisons, ni de leurs haines particulières. Toutes ses lois, selon Diodore, portaient l'empreinte de la plus haute sagesse. Tandis que d'autres législateurs avaient attaché des châtimens à certaines fautes contre les mœurs, Zaleucus trouva le secret de réprimer les infractions de ce genre, en paraissant les autoriser, mais à des conditions qui en faisaient ressortir toute l'infamie. Ainsi, une femme ne pouvait se faire accompagner par plus de deux servantes, à moins qu'elle ne fût ivre ; les courtisanes seules avaient le droit de porter des bijoux en or et des robes brodées ; il n'était permis à un citoyen de se montrer vêtu de certaines étoffes recherchées, qu'a-

lors qu'il fréquentait des lieux de prostitution. De telles lois furent long-temps la sauvegarde des mœurs ; car personne ne voulait s'exposer au mépris et à la risée publique, en usant d'un privilège qui n'était dévolu qu'à des habitudes ou à des professions infâmes. Ceux même qui avaient le cœur dépravé respectaient au moins la décence. Une autre loi somptuaire de Zaleucus, citée par Athénée (*livre x*), et par Élien (*Hist. diverses*, liv. 11, ch. 37), paraît empreinte de toute la barbarie des vieux âges : elle portait que si un malade buvait du vin pur, sans que les médecins l'eussent ordonné, et qu'il revînt en santé, il subirait la peine de mort, pour avoir pris une boisson qui ne lui avait pas été prescrite. Le législateur de Locres est-il réellement l'auteur d'une disposition aussi absurde ? on aura peine à le croire, bien que le savant Heyne admette l'existence de cette loi, sans même la désapprouver. On doit également reléguer au nombre des imputations fausses une autre prétendue loi de Zaleucus, rapportée par Plutarque dans le *Traité de la Curiosité*, et qui condamnait à l'amende tout voyageur qui, en rentrant dans ses foyers, demandait *qu'y a-t-il de nouveau ?* Il est certain que Zaleucus laissa des réglemens très-sages sur les contrats et sur toutes les matières susceptibles de contestations judiciaires. Convaincu qu'on ne doit toucher aux lois existantes qu'avec la plus grande circonspection, et seulement dans le cas d'extrême nécessité, il fit, pour prévenir cet abus, une loi qui paraît cruelle, mais qui fut efficace, puisque pendant deux siècles il ne fut fait qu'un seul changement à son code. Tout citoyen qui propo-

gine qu'une société de brigands et de pirates. Fatigués de leurs propres excès, ils ne savaient à qui s'adresser pour trouver de bonnes lois que l'oracle d'Apollon leur avait ordonné d'établir parmi eux, lorsqu'un pasteur, nommé Zaleucus, offrit de les leur donner telles que Minerve les lui avait révélées. On accepta son offre : on le choisit pour législateur ; et il fallut commencer par l'affranchir, parce qu'il était esclave. Ce récit a tous les caractères d'une fable ; mais que des contes de ce genre se rattachent à la législation de Zaleucus, cela fournit sans doute une preuve de plus de la haute antiquité où il a vécu. Le récit de Diodore paraît plus vraisemblable : selon lui, Zaleucus, illustre par sa naissance, révéra pour sa vertu, se trouva tout naturellement appelé à devenir le législateur de sa patrie. A la tête de son code, il mit une suite de maximes qu'on peut regarder comme les fondements de la morale : car, dans ces temps reculés, la législation réglait les sentiments, les croyances et les pensées, aussi bien que les actes extérieurs. Ce préambule nous a été conservé, en substance par Diodore de Sicile, et par Stobée textuellement, à la différence près de quelques locutions antiques. Zaleucus, selon la remarque de Strabon, fut le premier qui donna des lois écrites : et c'est encore une preuve que ce législateur fut antérieur, non-seulement à Pythagore, mais même à Solon, qui, comme nous l'apprend Plutarque (*In Solon.*), écrivit sa législation, et la fit transcrire sur des rouleaux de bois. On conçoit la plus haute idée des sentiments religieux du sage de Locres en lisant ce préam-

dans le livre II de *Politique*, fait de Zaleucus ou disciple de Thalès.

bule : on y voit briller le spiritualisme le plus pur, et c'est sans doute ce qui a fait prendre Zaleucus par tant d'auteurs pour un pythagoricien. « Tout citoyen, disait-il, doit être persuadé de l'existence des dieux. L'ordre et la beauté de l'univers le convaincront aisément que le monde n'est pas l'effet du hasard, ni l'ouvrage de la main des hommes. Il faut adorer les dieux, parce qu'ils sont les auteurs des vrais biens. Il faut préparer et disposer son cœur de manière qu'il soit exempt de toutes sortes de souillures ; car la divinité n'est point honorée par l'hommage du méchant ; elle n'est point flattée des sacrifices pompeux et de magnifiques offrandes : on ne peut lui plaire que par de bonnes œuvres.... Or, parmi les habitants de cette ville, s'il s'en trouve qui ne goûtent pas ces vérités, et qui se sentent portés au mal, je ne peux trop les avertir de se souvenir des dieux, de leur justice inaltérable, et des châtimens qu'elle réserve aux méchants : qu'ils aient toujours devant les yeux le moment qui doit terminer leur vie, moment où l'on se rappelle avec tant de regrets et de remords, et le mal que l'on a fait, et le bien qu'on aurait pu faire. » Voltaire, dans son introduction de *L'Essai sur les mœurs*, dit avec justice qu'il n'y a « rien dans l'antiquité qu'on puisse préférer à ce morceau simple et sublime, dicté par la raison et par la vertu, dépourvu d'enthousiasme et de ces figures gigantesques que le bon sens désavoue. » Barbeyrac et d'autres incrédules n'ont pas hésité à placer la morale de Zaleucus sur la même ligne que celle de Jésus-Christ. Après avoir ainsi, à

le de Charondas, étendu jus-
 ond des cœurs l'autorité du
 sur, et fondé, sur la religion,
 érité de l'état et le bonheur
 en, Zaleucus entra dans le
 es devoirs de la société. « Res-
 t, dit-il, vos parents, vos
 os magistrats : chérissez vot-
 rie, n'en desirez pas d'au-
 e desir serait un commence-
 de trahison. Ne dites du mal
 rsonne : c'est aux gardiens
 is à veiller sur les coupables ;
 avant de punir, ils doivent
 de les ramener par leurs
 ils. » Il défendait surtout à
 citoyens de se livrer à des
 s irréconciliables : il voulait
 raire que les différends qui
 nt entre eux ne fussent qu'un
 à une réconciliation sincère
 le. Celui qui n'était pas pé-
 ces sentiments, devait, se-
 être regardé comme un sau-
 milieu d'une ville policée.
 gistrats, il prescrivait de ne
 ni hauteur ni orgueil, et de
 uvenir en pronouçant leurs
 ni de leurs liaisons, ni de
 nes particulières. Toutes ses
 lon Diodore, portaient l'em-
 le la plus haute sagacité. Tan-
 d'autres législateurs avaient
 des châtements à certaines
 contre les mœurs, Zaleucus
 le secret de réprimer les in-
 s de ce genre, en paraissant
 riser, mais à des conditions
 aisaient ressortir toute l'inf-
 asi, une femme ne pouvait se
 accompagner par plus de deux
 s, à moins qu'elle ne fût
 s courtisanes seules avaient
 de porter des bijoux en or et
 s brodées ; il n'était permis
 oyen de se montrer vêtu de
 s étoffes recherchées, qu'a-

lors qu'il fréquentait des lieux de
 prostitution. De telles lois furent
 long-temps la sauvegarde des mœurs ;
 car personne ne voulait s'exposer au
 mépris et à la risée publique, en usant
 d'un privilège qui n'était dévolu qu'à
 des habitudes ou à des professions
 infâmes. Ceux même qui avaient le
 cœur dépravé respectaient au moins
 la décence. Une autre loi somptuaire
 de Zaleucus, citée par Athénée
 (livre x), et par Élien (*Hist.
 diverses*, liv. 11, ch. 37), paraît
 empreinte de toute la barbarie des
 vieux âges : elle portait que si un
 malade buvait du vin pur, sans que
 les médecins l'eussent ordonné, et
 qu'il revînt en santé, il subirait la
 peine de mort, pour avoir pris une
 boisson qui ne lui avait pas été pres-
 crite. Le législateur de Locres est-il
 réellement l'auteur d'une disposition
 aussi absurde ? on aura peine à le
 croire, bien que le savant Heyne
 admette l'existence de cette loi, sans
 même la désapprouver. On doit éga-
 lement reléguer au nombre des im-
 putations fausses une autre préten-
 due loi de Zaleucus, rapportée par
 Plutarque dans le *Traité de la Cu-
 riosité*, et qui condamnait à l'a-
 mende tout voyageur qui, en ren-
 trant dans ses foyers, demandait
qu'y a-t-il de nouveau ? Il est
 certain que Zaleucus laissa des régle-
 ments très-sages sur les contrats
 et sur toutes les matières suscep-
 tibles de contestations judiciaires.
 Convaincu qu'on ne doit toucher
 aux lois existantes qu'avec la plus
 grande circonspection, et seulement
 dans le cas d'extrême nécessité, il
 fit, pour prévenir cet abus, une loi
 qui paraît cruelle, mais qui fut effi-
 cace, puisque pendant deux siècles
 il ne fut fait qu'un seul changement
 à son code. Tout citoyen qui propo-

sait d'en abolir ou d'en modifier quelque disposition, devait se présenter devant l'assemblée du peuple avec une corde autour du cou, et il était pendu à l'instant, si la proposition était rejetée. Il était défendu de fausser ou d'éluder la loi à force d'interprétations. Le magistrat qui était accusé de ce délit comparaisait avec son accusateur devant un tribunal composé de mille juges : tous deux avaient la corde au cou, et la mort était la peine de celui dont l'interprétation était rejetée. Cette manière expéditive de punir les auteurs de propositions intempestives ou funestes était assez d'usage dans les villes de la Grande-Grèce et de la Sicile ; on en trouve même des exemples dans l'histoire d'Athènes (*Voy. SOLON*). On voit dans Polybe quelques traces de la constitution de Locres. Elle était aristocratique : l'administration se concentrait entre les mains de cent familles. Le magistrat suprême se nommait *Cosmopolis*. Le sénat ou conseil de la nation était composé de mille membres investis du pouvoir législatif. Le maintien des lois était confié à des magistrats spéciaux appelés *gardiens des lois*. Par le bienfait de cette constitution, attribuée à Zaleucus, la ville de Locres, sans égaler en richesses Crotone, Tarente ou Sybaris, se distinguait par les bonnes mœurs, et par l'humeur paisible de ses habitants, qui vivaient fiers et satisfaits de leurs institutions. Cette heureuse cité se maintint dans cet état prospère jusqu'au temps de Denys-le-Jeune, tyran de Syracuse (l'an 356 avant J.-C.). Zaleucus a mérité d'être mis au nombre des législateurs à qui leurs propres lois ont été funestes. Il avait ordonné que l'adultère aurait les yeux crevés. Son fils fut con-

vaincu de ce crime. Le peuple voulait lui faire grâce : Zaleucus s'y opposa ; mais, à-la-fois bon père et magistrat intègre, il se fit arracher un œil pour ne laisser subir à son fils que la moitié de la peine que celui-ci avait méritée. Zaleucus, selon Suidas, mourut en combattant pour sa patrie. Plusieurs de ses lois ont été attribuées à Charondas, et l'on a de même attribué les institutions de Charondas à Zaleucus. D'après les auteurs qui supposent que ces deux sages furent des pythagoriciens, l'un et l'autre firent fleurir dans Locres et dans Thurium les institutions du chef de leur école, soixante ans après sa mort, vers l'an 450 avant J.-C. Mais au bout de quarante ans une nouvelle persécution s'éleva contre leur secte, qui fut sans retour bannie de l'Italie : ce fut là, selon l'historien Gillies, l'unique cause de la décadence des villes de la Grande-Grèce. Cette opinion ne semble fondée ni sur la chronologie, ni sur le témoignage des plus graves auteurs, entre autres, de Polybe (*V. les articles CHARONDAS, PYTHAGORE*) (2).

D—R—R.

ZALKIND-HOURWITZ, Juif de Pologne, naquit à Lemlin dans la Lithuanie, vers 1740', au milieu de la population juive qui est si nombreuse, si misérable et si ignorante dans cette contrée. Doué d'une grande sagacité naturelle, et surtout dévoré du désir de s'instruire, il quitta sa patrie peu de temps avant la révolution, passa par Berlin, où il fut accueilli par le célèbre Mendelssohn, et vint ensuite à Nancy, à Metz et à Strasbourg, où d'autres Juifs in-

(2) On peut consulter les dissertations de Saint-Croix sur Zaleucus et sur Charondas, dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, et les *Opuscules de Heyne*, tom. 11.

traits et considérés le reçurent aussi avec empressement, malgré la bizarrerie de ses formes et de son éducation. Enfin, il vint à Paris, où il se fixa, trouvant ses moyens d'existence dans l'appui de quelques-uns de ses plus riches coreligionnaires, et en faisant le commerce de vieux habits, qu'on le voyait colporter pendant le jour dans les rues, tandis que, durant la nuit, à la lueur d'une lampe et dans un chéif réduit, il se livrait à ses études habituelles. La langue française lui devint bientôt familière, et il s'était déjà fait connaître, dans les journaux, par quelques articles qui portaient un caractère caustique et original, et apprenaient quelquefois des faits curieux, lorsqu'une circonstance importante lui donna l'occasion d'exercer son esprit sur un sujet qu'il devait se trouver naturellement appelé à traiter. L'académie de Metz, suivant l'impulsion de cette époque (1790), proposa pour sujet de prix un ouvrage sur la régénération politique des Juifs. Les concurrents furent nombreux. Trois d'entre eux remportèrent le prix. Le premier fut M. Grégoire, alors curé d'Embermesnil en Lorraine; le second, Thierry, avocat au parlement de Metz; et le troisième, Zalkind-Hourwitz, dont le Mémoire se distinguait par de l'esprit, de l'originalité, un savoir profond et une philosophie dubitative, et presque toujours impartiale. On parla alors beaucoup du Juif polonais. Mirabeau le cita dans ses écrits, et Clermont-Tonnerre, l'un des membres de l'assemblée constituante qui contribuèrent le plus à l'affranchissement politique des Israélites, dit, au sujet de ce concours, « que l'abbé » Grégoire avait parlé en ecclésiastique; l'avocat en juif, n'abondant

que dans sa propre cause; et que » le Juif polonais seul avait parlé » en philosophe. » Ce fut le moment le plus remarquable de la carrière de cet homme extraordinaire. Il fut ensuite attaché à la conservation des manuscrits orientaux de la bibliothèque nationale, travailla quelque temps à la feuille rédigée par Gorsas, et suivit la route politique de ce malheureux Girondin. Un écrit qu'il publia sous le titre de *Polygraphe*, eut quelque succès. Il publia aussi différents projets ingénieux ou bizarres, sur la classification et la dénomination des quartiers de Paris, qu'il voulait diviser et désigner de manière à servir d'instruction populaire pour l'histoire et la géographie. Enfin les journaux donnèrent souvent de lui des articles, où l'originalité et le desir d'être remarqué l'emportaient presque toujours sur la profondeur et l'utilité. Lorsque l'assemblée des Israélites fut convoquée en 1806, on parla d'y appeler Zalkind-Hourwitz; mais sa position et son extérieur misérables ne permirent pas de l'y admettre. Il fut cependant consulté utilement par la commission qui prépara les décisions du sanhédrin. Il continua ses travaux et sa manière de vivre jusqu'à l'année 1810, où il mourut subitement dans sa chambre. Beaucoup de ses coreligionnaires assistèrent à son convoi funèbre. M. Lazare, membre de l'assemblée israélite de 1807, qui était alors membre du consistoire central, prononça son éloge. B—RR.

ZALLINGER (JEAN-BAPTISTE DE THURN), jésuite, professeur de philosophie au lycée d'Innsbruck, naquit à Botzen, dans le Tyrol, le 16 août 1731, et s'adonna particulièrement à l'étude de la botanique. Il remplissait, en 1773, la chaire de physi-

que au collège de Deux-Ponts, et il devint plus tard professeur d'histoire naturelle à l'académie de la même ville. Il se démit de cette place au bout de quelques années, et se retira dans sa patrie, où il mourut le 11 juillet 1785. On a de lui : I. *Conspectus assertionum ex universâ philosophiâ tam theoreticâ quàm practicâ*, Trente, 1766, in-4°. II. *De ortu frugum ex mechanismo plantarum*, Deux-Ponts, 1769, in-4°. III. *De viribus corporum*, Inspruck, 1769, in-4°. IV. *De incremento frugum*, ibid., 1771, in-4°. V. *De morbis plantarum cognoscendis et curandis dissertatio ex phænomenis deducta*, ibidem, 1773, in-4°. VI. *Sur les moyens les plus prompts et les plus efficaces d'améliorer, dans le Tyrol, l'état de l'agriculture* (alle.), Inspruck, 1769, in-8°. Cette pièce fut couronnée par l'académie d'Inspruck. G—Y.

ZALLINGER (JACQUES-ANTOINE), de la même famille que le précédent, né à Botzen en 1735, entra dans la société de Jésus, et professa le droit canon et la physique à l'université de Dillingen. Il fut ensuite recteur du lycée Saint-Sauveur à Augsbourg, où il mourut vers 1802. Nous avons de lui : I. *De lege gravitatis universalis; cum brevisculâ theoriâ de sectione conî. potissimum ellipticâ*, Munich, 1769, in-4°. II. *De analysi moralium argumentorum in philosophiâ theoreticâ*, Dillingen, 1771, in-4°. III. *De expositione physicâ demonstrationum mathematicarum*, ibid., 1772, in-4°. IV. *Interpretatio naturæ, seu Philosophia Newtonianâ methodo exposita*, Augsbourg, 1773 à 1775, 3 vol. in-8°. V. *Bern. Zamagnæ Echo*, Dillingen, 1773, in-8°. VI.

Institutiones juris naturalis et ecclesiastici publici, Augsbourg, 1784, in-8°. VII. *De usu et systematicâ deductione juris naturalis ecclesiastici publici*, ibid., 1784, in-8°. VIII. *Reflexions historiques sur le congrès d'Embs, sur ses résultats et la nonciature de Cologne* (all.), Francfort et Leipzig, 1787, in-8°. IX. *Institutionum juris ecclesiastici publici et privati liber subsidiarius et isagogicus*, Augsbourg, 1791, in-8°. X. *Disquisitionum philosophiæ Kantianæ libri duo, quorum primus critice rationis puræ, alter sic dictam fundationem metaphysicæ morum, examinet*, ibid., 1799, in-8°. G—Y.

ZALLINGER (FRANÇOIS SÉRAPHIN DE THURN), jésuite, de la même famille que les précédents, naquit à Botzen le 14 février 1743, fut professeur de philosophie et de physique au lycée d'Inspruck, et mourut dans les premières années du dix-neuvième siècle. Considéré comme l'un des plus habiles physiciens de son temps, il a publié divers écrits estimés sur cette science : I. *De generali et absolutè virium mechanicarum mensurâ*, Inspruck, 1777, in-8°. II. *Sur les causes des inondations dans le Tyrol* (all.), ib., 1779, in-8°. III. *Sur l'électricité dans certains corps que l'on a découverts dans le Tyrol* (all.), ibid., 1779, in-8°. IV. *Sur la chaleur respective des différens contrées* (all.), ibid., 1787, in-8°. V. *Sur le mouvement oblique des corps produit par des forces qui agissent selon la ligne parallèle* (all.), Munich, 1788. VI. *Sur le perfectionnement des cartes particulières de géographie* (all.), ibid. VII. *Plan d'une nouvelle roue hydraulique* (all.), ibid. G—Y.

ZALLWEIN (GRÉGOIRE), savant bénédictin, professeur de droit canon à Salzbourg, conseiller ecclésiastique de l'archevêché, naquit le 20 octobre 1712, à Oberwichtach, dans l'Oberpfaltz, ou Haut-Palatinat. En 1744, il était prieur de l'abbaye bénédictine de Weissbrunn en Bavière, où il avait fait ses vœux en 1733. A cette époque le prince-évêque de Gurk en Carinthie, avait érigé pour son jeune clergé un séminaire à Strasbourg, sur le Gurk; comme il avait connu Zallwein, pendant que celui-ci étudiait à Salzbourg, il le demanda à ses supérieurs, pour lui confier la direction de ce nouvel établissement. Zallwein y enseigna pendant cinq ans la théologie, l'histoire ecclésiastique, le droit canon; et en 1749 il quitta son séminaire pour se rendre à Salzbourg, où il venait d'être nommé docteur en droit et professeur de droit canon, avec le titre de conseiller ecclésiastique du diocèse. Avec lui commença à l'université de Salzbourg une nouvelle époque pour le droit canon. Ses prédécesseurs s'étaient contentés de copier les décrétales, dans lesquelles ils renfermaient toute la science du droit ecclésiastique. Zallwein voulut puiser aux sources; prenant l'histoire en main, il consulta avec soin les décisions des souverains pontifes, celles des archevêques et des princes, afin de pouvoir indiquer les limites qui séparent leur autorité respective. Ses recherches sur le droit public d'Allemagne et sur le droit particulier du diocèse de Salzbourg lui donnèrent ce grand avantage; il savait répandre sur ses leçons tant d'attraits et un si vif intérêt, que pour avoir le bonheur de l'entendre, on accourait de toutes les parties de

l'Allemagne et de l'Italie. On a reproché à ses écrits quelques contradictions; cela se conçoit, cet auteur qui n'avait devant lui point de guide, s'était lui-même tracé sa marche et sa méthode. Après avoir, pendant dix ans, occupé avec la plus haute distinction la chaire du droit canon, il fut élu recteur de l'université de Salzbourg, le 2 avril 1759. Il protégea les bonnes études pendant les sept années de son administration; encourageant par des secours pécuniaires les pauvres étudiants dans lesquels il remarquait des dispositions; il était inexprimable pour les paresseux. Ce professeur mourut le 9 août 1766, après avoir publié: I. *Fontes originarii juris canonici, adjunctâ historia ejusdem juris per priora quatuor ecclesiæ sæcula*, Salzbourg, 1752-55, 4 vol. in-4°. II. *Dissertatio de statu ecclesiæ*, ibid., 1755, in-4°. III. *Dissertatio de jure ecclesiastico particulari Germaniæ*, ibid., 1755, in-4°. IV. *Dissertatio de collectionibus juris ecclesiastici antiqui et novi*, ibid., 1759-60, 4 vol. in-4°. V. *Principia juris ecclesiastici universalis et particularis Germaniæ*, Augsbourg, 1763, 4 vol. in-4°; ibid., 1781, 2^e édit., augmentée de la Vie de l'auteur. V. la *Nova bibliotheca ecclesiastica Friburgensis*, VI, 444. G—Y.

ZALUSKI (ANDRÉ-CHRYSOSTÔME), grand-chancelier de Pologne, né, en 1655, de l'une des plus anciennes familles de ce royaume, avait pour père Alexandre Zaluski, palatin de Rawa. Son éducation fut extrêmement soignée; et, après avoir étudié en Pologne, il alla se perfectionner aux écoles de Vienne et de Gratz, parcourut les Pays-Bas, la France, l'Italie, et revint dans sa patrie vers 1673. Nommé, l'année suivante, cha-

noine de Cracovie, il joignit bientôt à cette dignité ecclésiastique le titre plus important d'envoyé de la cour de Pologne en Portugal, en Espagne et en France. L'habileté qu'il déploya dans ces missions lui valut, à son retour, l'abbaye de Wachocz et la place de chancelier de l'archevêque de Gnesne, qu'il quitta bientôt pour celle de chancelier de la couronne. Il ne tarda pas à obtenir les honneurs de la mitre, et fut successivement nommé évêque de Kiow (1679), de Czernichow (1684), de Ploczka (1691) et de Warmie (1699). Cependant son existence à la cour n'était pas sans désagréments; et, entre autres causes de dégoût, le caractère défiant, versatile et acariâtre de la reine le tourmentait au point, qu'en 1687 il avait résigné sa charge, et quitté la capitale, pour ne jamais y reparaitre. Mais à peine son absence était venue à la connaissance de la reine, que cette princesse le fit solliciter de revenir, et mit en œuvre jusqu'à l'autorité de son mari pour le forcer à reprendre ses fonctions. L'intercession du monarque triompha enfin de la résistance de l'évêque. La mort de Jean Sobieski ne porta aucune atteinte au crédit du chancelier. Toutefois la guerre qui commença peu après, l'empêcha de jouir tranquillement de sa dignité. L'invasion des Suédois força Frédéric-Auguste à reprendre la route de ses états héréditaires; et, tandis que Charles XII vainqueur faisait élire Stanislas, l'évêque de Warmie suivait à Dresde le monarque déchu. Dans la suite cependant, il fut soupçonné d'avoir trahi le parti de son souverain; mais son innocence fut reconnue, et le pape ne craignit point de l'envoyer

en Pologne. Zaluski n'y fit qu'une courte apparition, et se tint presque constamment à Breslau ou en Prusse, d'où il résistait également aux menaces et aux sollicitations du nouveau roi de Pologne, que dans sa correspondance il traite d'intrus et d'usurpateur. Ce fut en vain que Stanislas lui offrit l'archevêché de Gnesne s'il voulait revenir en Pologne. Cependant Zaluski fut forcé, sinon de reparaitre, du moins de remettre le sceau de la couronne entre les mains du palatin Jablonowski. La bataille de Pul-tava, en détruisant subitement l'édifice fragile improvisé par la bravoure fantasque de Charles XII, et en rendant la Pologne à l'électeur de Saxe, remit aussi Zaluski en possession de son évêché et du sceau. Il s'adjoignit alors, comme coadjuteur, le cardinal de Saxe-Zeitz. Il songea même à résigner l'épiscopat, ainsi que la place éminente qu'il occupait dans le ministère, et à ne se réserver qu'une pension avec laquelle il irait finir ses jours dans l'ombre d'un cloître, quand il mourut, le 1^{er} mai 1711, à Buttstadt. On a de cet homme d'état beaucoup de Lettres, qui ont été imprimées sous le titre d'*Epistolæ historicae familiares*, Brunsberg, 1709, 1710, 1711, 6 volumes in-fol. C'est un recueil précieux pour l'histoire de Pologne. Quelques-unes ont été publiées séparément. De nombreuses réclamations s'élevèrent contre cet ouvrage. L'auteur a laissé des manuscrits qui répondent à la plus grande partie. On a encore de lui : I. *Discours tenus dans les conseils d'état et dans les diètes, par And.-Chrys. Zaluski, évêque de Kiow, de Czernichow, et prélat de Wachoski*, Lemberg, 1689, in-4°. II. *Conciones collectæ cum additamen-*

tis ad primam editionem varsoviensem, Kalisch et Varsovie, 1696 et 1730. III. *Orationes in consiliis et comitiis post primam Olivensem et alteram Kalischiensem editionem cum additamentis*, Kalisch, 1718, troisième édition. P—OT.

ZALUSKI (ANDRÉ - STANISLAS KOSTKA), neveu du précédent, et comme lui grand-chancelier de Pologne, était le fils aîné d'Alexandre-Joseph et de Thérèse Potkanska. Son oncle, André-Chrysostôme, le prit sous sa direction, et dès l'âge de neuf ans le jeune Stanislas l'accompagnait aux diètes. A l'âge de treize ans, il fut nommé chanoine de Cracovie, et doyen de la collégiale de Pultusk. Il n'en avait que seize, lorsque le roi Auguste II lui confia la prévôté de Plock et la principauté de Sielun, qui était devenue vacante par la mort de son oncle, Martin Zaluski. La guerre et les troubles qui agitérent la Pologne le forcèrent de se retirer à Dantzig, où il prit des leçons de mathématiques, près du célèbre Paulus Pater. Il fit ensuite avec son frère, Joseph-André, un voyage en Allemagne, en Hollande, en France et en Italie. Les deux frères, qu'accompagnaient de si honorables souvenirs et de si hautes espérances, furent partout reçus avec bienveillance et distinction; à Munich, par l'électeur Maximilien et par son épouse la princesse Thérèse-Cunégonde, fille du grand Sobieski, et proche parente des deux voyageurs; à Vienne, par l'empereur Charles VI; à Paris, par le jeune roi Louis XV, par le régent et par le cardinal de Polignac, qui, pendant son ambassade en Pologne, avait eu des liaisons intimes avec l'oncle des deux Zaluski; enfin, par le pape Clément XI, à Rome, où ils passaient

ordinairement leur temps dans la bibliothèque du Vatican et dans les autres grands établissements qui y abondent. L'aîné soutint dans le collège de la Sapience, sur les prérogatives du Saint-Siège, une thèse en présence de plusieurs cardinaux et prélats qui lui donnèrent le bonnet de docteur. Après son retour à Varsovie, il s'exerça dans le ministère de la prédication et dans les autres fonctions ecclésiastiques. Ayant été envoyé vers Auguste II, avec une députation des tribunaux, il plut tellement au monarque, que la place de vice-chancelier du royaume, et l'évêché de Plock étant venus à vaquer, il lui laissa le choix entre ces deux hautes dignités. Zaluski choisit l'évêché, et, sur les instances du roi, le pape lui accorda dispense d'âge. Peu après, il fut nommé président de la chambre des comptes à Radom, et la diète lui donna la présidence de deux commissions chargées d'examiner les abus qui s'étaient introduits dans l'administration des finances. Enfin, Auguste II l'éleva à la dignité de grand-chancelier de la couronne, en y mettant la condition de changer son évêché de Plock contre celui de Luczkow en Russie; mais le prince mourut en 1733, sans avoir terminé ces arrangements. La Pologne s'étant divisée sur le choix de son roi, Zaluski prit le parti de Stanislas, et il se rendit avec lui à Dantzig. Il était, avec le primat, le seul sénateur ecclésiastique qui assistât aux conseils de ce malheureux prince. Stanislas ayant secrètement quitté Dantzig, et les Russes ayant pris cette ville, Zaluski, à l'exemple de quelques autres magnats, souscrivit l'acte de soumission qui leur fut présenté, et par lequel il renonça à toute liaison avec Sta-

nislas, reconnaissant Auguste III pour son roi légitime. Sa soumission fut sincère, et il resta tellement attaché au nouveau roi, qu'il passait pour avoir toute sa confiance. Il ne le quittait point dans ses voyages en Saxe, en Pologne; il assistait à ses conseils intimes, et en 1735, après l'assemblée générale, appelée la *diète de pacification*, il fut définitivement nommé grand-chancelier de la couronne. Le 3 août 1738, il reçut l'ordre de l'Aigle-Blanc, avec deux domaines très-riches, celui du *Paradis* en Grande-Pologne, et celui de *Czerwie* en Masovie. Au mois de février 1739, il passa de l'évêché de Luczkow à celui de Culm en Poméranie, et au mois d'avril 1746, après la mort du cardinal Lipski, il eut l'évêché de Cracovie, avec le duché de Siewers qui alors était attaché à ce siège épiscopal. Il annonça sa nomination au clergé et aux fidèles de son nouveau diocèse, en exprimant le plus vif désir de pouvoir bientôt résigner la charge de grand-chancelier. Ce moment étant arrivé, le conseil d'état vint lui témoigner ses regrets, et lui dit entre autres choses : « Vous avez pendant dix » ans conduit, avec autant de sagesse » que de dévouement, les grandes af- » faires de l'état; vous avez vous- » même rédigé les lettres adressées » aux rois, princes et états étran- » gers; vous n'avez rien signé sans le » lire attentivement, et nous désirons » de citer aucune circonstance où » vous ayez employé le sceau de la » couronne pour vos intérêts ou pour » ceux de votre famille. » Zaluski entra aussitôt dans ses nouvelles fonctions, et depuis ce moment il ne s'occupa plus que de ses devoirs épiscopaux; il faisait lui-même la visite des églises et des paroisses de

son diocèse. Il y tint, ainsi qu'il avait fait dans ceux de Plock et de Culm, des synodes où il s'occupait de tout ce qui avait rapport aux besoins de la foi, des mœurs et de la discipline. Comme évêque de Plock, il avait publié dans l'église des Jésuites à Varsovie, en présence du roi Auguste II, la bulle par laquelle le pape Benoît XIII mettait au nombre des saints, Stanislas Kostka, qui était de la famille des Zaluski. En 1753, il célébra le cinquième jubilé de la canonisation de saint Stanislas, évêque de Cracovie, que le pape Innocent IV avait mis au nombre des saints, en 1253, cinq cents ans auparavant. Zaluski avait assisté dans ses derniers moments Jacq.-Louis Sobieski, son proche parent. En mourant, ce prince et sa fille Caroline, duchesse de Bouillon, qui suivit son père de très-près, le nommèrent leur exécuteur testamentaire, en lui léguant la bibliothèque royale des Sobieski. Comme évêque de Cracovie, il annonça à la nation polonaise la bulle pour le jubilé de 1750. Pendant tout le temps que dura cette pieuse solennité, il était sans cesse à l'église, occupé à prêcher, à entendre les confessions, à distribuer l'eucharistie, et à présider les repas qu'il donnait tous les jours aux pauvres avec une libéralité sans exemple. Afin d'immortaliser cette bienfaisance digne des temps apostoliques, on fit graver la représentation d'un de ces repas, et la gravure fut aussitôt répandue dans tout le royaume. Comme évêque de Plock, il avait établi dans sa résidence de Pultusk un séminaire qu'il dota, et où il érigea les chaires nécessaires pour l'instruction des jeunes clercs. Il voulut ériger à Varsovie une école ou plutôt une académie pour l'instruction des

s nobles polonais. Son plan éprouvé des difficultés, il fit aller aux PP. Piaristes et aux Jésuites de Varsovie les privilèges saisis et les moyens d'ériger un séminaire pour la noblesse polonaise. Ses libéralités il encouragea les arts, et c'est à lui que nous devons le *Jus publicum regni poloni*, et quelques autres ouvrages du sage Lengwicz. Dès qu'il fut évêque de Cracovie, il ouvrit au public la bibliothèque qu'il avait rassemblée. Son frère Joseph-André (Voy. l'article suivant), et portée jusqu'à la fin de deux cent mille volumes. Il obtint, aussi de concert avec ce frère, des prix d'éloquence et de poésie. En sa qualité de chancelier perpétuel de l'université de Cracovie, il s'occupait avec le plus ardent zèle de cet établissement pour sa prospérité. Il assistait souvent aux actes publics, et il donnait même le bonnet de docteur à ceux qui étaient distingués par leurs connaissances et leur bonne conduite. Avant de toutes les contrées qui avoisinaient, et il trouvait des motifs pour suivre cette correspondance littéraire. Wolff lui dédia la seconde partie de sa *Philosophia moralis Ethica*; et Zaluski ayant pris de sa main à la dédicace, il usa que ce savant lui avait adressé. Wolff lui dédia encore la troisième partie. Les renseignements qu'il recueillit sur l'état de la Pologne avaient fait connaître une des plaies du royaume, les abus que les Juifs exercent envers les chrétiens. Dans toutes les diètes, il prit cet objet de vives représentations; il proposa les moyens de remédier au mal, et, comme vice-chancelier, ne négligea rien de ce qui était en son pouvoir. Il mourut à

Cracovie, le 16 décembre 1758, après avoir légué par son testament quarante-cinq mille florins, avec deux palais, à la bibliothèque de l'université de Varsovie. G—Y.

ZALUSKI (JOSEPH-ANDRÉ), frère du précédent, naquit en 1701, et montra, dès son bas âge, les plus heureuses dispositions pour les sciences, les lettres, et surtout une insatiable avidité pour les livres. Il devint évêque de Kiow et référendaire de la couronne. Il employa dès lors, pour augmenter sa bibliothèque, tout l'argent dont il put disposer. Appuyé par son frère, il avait réussi à la porter à deux cent mille volumes (1), parmi lesquels on trouvait vingt mille ouvrages de littérature polonaise. En 1745, les fondateurs de ce bel établissement l'ouvrirent au public. « Joseph-André était si zélé pour son agrandissement, dit Bentkowski, qu'afin de pouvoir en soutenir les frais et l'enrichir, il prenait sur son nécessaire; n'ayant fait à midi qu'un repas frugal, il ne mangeait pour son souper qu'un morceau de pain avec du fromage. » La Pologne n'en profita que jusqu'en 1795. Alors les Russes s'étant emparés de Varsovie, l'ordre fut donné d'envoyer la bibliothèque de Zaluski à Pétersbourg. Les livres furent jetés sans précaution dans de mauvaises charrettes, et, quand il en tombait, les Cosaques, chargés d'accompagner ce précieux convoi, s'en servaient pour allumer leurs pipes. Zaluski était lui-même une bibliothèque vivante. Voici les

(1) Voyez 1^o. Janocki, *Fragm. term. litter.; Specimen catalogi codicum Mss. biblioth. Zaluski*; et ses *Notices sur les livres rares que l'on trouve en Pologne*, dans la bibliothèque de Zaluski; 2^o. F.-K. Gudebus, *Biblioth. de la Livonie*, Riga, 1777, tom. III; 3^o. *Histoire de la littérature polonaise*, par Félix Bentkowski, Varsovie, 1814, tom. I.

ouvrages qu'il a composés : I. *Programma litterarium ad bibliophilos, typhotetas et bibliopagos, tum et quosvis liberalium artium amatores*, Varsovie, 1732, in-4°. Quoique le titre soit en latin, l'ouvrage est écrit en polonais. Traduit en latin par un professeur de Thorn, il a paru sous ce titre : *Josephi Zaluski programma litterarium ad bibliophilos*, etc., Dantzig, 1743, in-4°. L'auteur y invite avec instance les Polonais à lui communiquer tous les ouvrages imprimés et manuscrits relatifs aux annales, aux antiquités, à l'état des sciences et des lettres en Pologne. Parlant de ce qu'il avait déjà acquis, il dit qu'il a dans sa bibliothèque : 1°. plus de soixante historiens polonais, manuscrits, en langue latine; 2°. cinquante-huit historiens manuscrits, en langue polonaise; 3°. trois cent trente-un vol. en différentes langues, appartenant à l'histoire de Pologne, publiés depuis l'an 1700 jusqu'à 1731. Il finissait en annonçant le projet de publier un Dictionnaire historique pour lequel il ferait usage de ce qu'il avait déjà, et de ce qu'il espérait acquérir. II. *Conspectus novæ collectionis legum ecclesiasticarum Poloniae, seu Synodicon Poloniae orthodoxæ, tum et aliæ collectiones scriptorum ecclesiasticorum Poloniae ineditorum, tum et editorum quidem, sed rarissimè obviatorum, quorum impressionem per modum prænumerationis*, etc., Varsovie, 1744, in-4°. Quoique le projet annoncé n'ait pas été exécuté, ce prospectus est devenu précieux parce que l'on y trouve des notices sur un grand nombre d'ouvrages qui sont ensevelis à Pétersbourg, ou qui peut-être se sont perdus dans la route. III. *Bibliotheca poetarum polonorum qui patrio ser-*

mone scripserunt, Varsovie, 1752, in-4°. Cet ouvrage avait d'abord été publié en polonais à Varsovie, 1751, par les soins du prince Jos. Jablonski. Il a paru depuis revu et augmenté dans l'édition de l'*Énéide*, traduite en polonais par Kochanowski, Varsovie, 1754. IV. *Bibliothèque des historiens, des politiques, des jurisconsultes et des autres auteurs polonais, ou qui ont écrit sur la Pologne*. Cet ouvrage s'est répandu, mais en manuscrit seulement, et nous ne pensons pas qu'il ait été imprimé. L'auteur le composa pendant les seize années qu'il passa dans une triste captivité. Le prince Repnin, ambassadeur russe à Varsovie, favorisait les dissidents, afin de semer la discorde, et dans l'espoir de subjuguier plus facilement la nation polonaise. Trois évêques, à la tête desquels s'était mis Zaluski, se déclarèrent hautement contre ces manœuvres, et dans leurs discours, ils cherchèrent à relever le courage de la diète. Repnin irrité menaçait; Zaluski, sans se laisser effrayer, lut à l'assemblée deux brefs où Clément XIII pressait le sénat et l'ordre équestre de ne consentir à aucune innovation. Les Cosaques furent chargés d'apprendre au prélat que le temps des libertés publiques était passé; il fut arrêté le 13 octobre 1767; et le même jour la diète frappée de terreur céda, et Repnin lui dicta ses volontés en quatre articles. Zaluski fut conduit à Zaluga, où il resta enfermé jusqu'en 1773. Par bonheur sa bibliothèque lui était présente, quoiqu'il l'eût laissée à Varsovie, et pour charmer l'ennui de son cachot, il feuilletait de mémoire les livres qu'il avait ramassés au prix de tant de privations. Se retrouvant enfin au milieu de ses livres après une si lon-

gue absence, il put les revoir et corriger. Sa mort arriva le 7 janvier 1774, un an seulement après qu'il eut été rendu à la liberté. Son manuscrit passa entre les mains de Minasowicz, son secrétaire. En le lisant on est surpris d'y trouver des passages entiers transcrits de mémoire, avec tant d'exactitude que les fautes de l'original sont corrigées. V. *Magna bibliotheca polona universalis*, 10 vol. in-fol. Ce travail, le plus important qu'ait entrepris Zaluski, a rapport à l'histoire de Pologne. On ne sait où se trouve son manuscrit qui n'a pas été imprimé, et il est à craindre que les Cosaques ne l'aient emporté avec la bibliothèque, en 1795. Les ouvrages suivants sont imprimés : VI. *Analecta historica de sacrâ, in die natali Domini, à romanis pontificibus quotannis usitatâ cœremoniâ ensem et pileum benedicendi, eaque munera principibus christianis mittendi. In quibus exterarum nationum plurima, Polonia omnia exhibentur exempla*, etc., Varsovie, 1721, in-4°. Le pape ayant envoyé à Auguste, roi de Pologne, une épée et un bonnet bénits, Zaluski fit à cette occasion des recherches qu'il publia, selon son usage, à un petit nombre d'exemplaires. VII. *Duo gladii adversus dissidentes, alter defendendo, alter offendendo agens occasione memorialis Anglic.*, Varsovie, 1731, 2 vol. in-4°. Dans la première partie l'auteur attaque la validité des privilèges que l'on avait accordés aux dissidents de la Pologne, et dans la seconde il explique le texte de ces privilèges. En 1767, il publia dans le même sens une lettre pastorale, qui, ayant augmenté le mécontentement des autorisés russes, leur fournit un prétexte

de plus pour exercer leurs rigueurs contre ce savant et généreux prélat. VIII. *Specimen historiæ Poloniae criticæ, constans animadversionibus in histor. Ludovici Poloniae et Hung. regis, ab Augustino Koludzki descriptam, quibus ab eo ibidem inserta et vindicata, à classicis verò aliis scriptoribus commemorata narratio, de violentâ statuum reip. confœderatione, vulgò Rokosz ad Gliniany, anno 1381, 26. Aug., XII procerum polonorum decapitatione solutâ, indissolubilibus argumentis refellitur et merum nugamentum pronuntiatur*, Dantzig, 1733, réimprimé à Varsovie, 1735, in-fol. Lengnich dit que cet ouvrage ayant été confisqué était devenu extraordinairement rare; mais il est sûr que l'auteur l'avait dédié à Stanislas Leszczinski, avec lequel il se trouvait à Dantzig, et que, pendant le voyage qu'il fit avec ce prince en Lorraine, son imprimeur en réimprima le titre sans y joindre la dédicace. Zaluski fit alors tous ses efforts pour se procurer les exemplaires de la première édition telle qu'elle avait paru à Dantzig. IX. *Inventaire des lois, statuts, constitutions de la couronne et du grand-duché de Lithuanie, publié sous le titre de Volumen legum par M. M. Ladowski, en 1782, augmenté et réimprimé par J.-A. Zaluski, Leipzig, 1733, in-fol.* X. *Opera Pauli Potocki*, Varsovie, 1747, in-fol. En publiant dans cet ouvrage ce qui a rapport à la famille Potocki, Zaluski a fait connaître des actes et des documents qui éclaircissent l'histoire générale de Pologne. XI. *Anecdota singularia celsissimæ Jablonoviorum domûs*, Varsovie, 1755, in-4°. Ce petit ouvrage n'ayant point

passé dans la librairie est extrêmement rare. XII. *Manuel des droits et des usages publics de la Pologne pendant l'interrègne, contenant tout ce qui regarde les justices, les funérailles du roi défunt, la diète de convocation, l'élection et le couronnement du roi et de la reine*, Varsovie, 1764, in-8°. XIII. *Recueil de poésies* (polonais), publiées par Minasowicz, Varsovie, 1756, 4^e. et 5^e. vol. de la collection. On y trouve entre autres : 1°. *Joseph vendu par ses frères*, tragédie en 5 actes; 2°. *Caton d'Utique*, drame, traduit de Métastase; 3°. *Le dernier jugement*, tragédie, traduite du latin; 4°. *Catilina, ou Rome sauvée*, trad. de Voltaire; 5°. *Edouard III, ou l'Amour du bien public*, tragédie. XIV. *Essai d'un poète moderne dans trois anciennes satires* (polonais), Varsovie, 1753. C'est une traduction de trois satires de Boileau, adaptées aux mœurs de la Pologne. La quatrième, qui parut en 1754, occasionna de vifs mécontentements contre l'auteur, des personnages d'un rang élevé ayant cru y trouver des allusions offensantes. XV. *Événements qui ont frappé J. Zaluski, évêque de Kiow, pendant les seize années de captivité qu'il a souffertes en Russie, décrits en vers polonais*, Varsovie, 1773, in-8°. Ce petit ouvrage qui parut quelques mois avant la mort de l'auteur, est intéressant par les particularités qu'il eut le courage de publier. Comme poète, Zaluski est au-dessous du médiocre. Mais le poète ne fera point oublier aux Polonais le prélat généreux qui a tant souffert, qui a tenté jusqu'au-delà des forces humaines afin de propager les lettres, les sciences, les bonnes études dans sa patrie, et qui en a

défendu les libertés avec tant de courage. — ZALUSKA (*Alexandra*), sœur des précédents, épouse d'Adalbert, comte de Lascoronski, châtelain de Gostin, fit paraître, en 1735, à Varsovie, le *Traité au P. Crasset, jésuite, sur la sainte communion, traduit en polonais*. — ZALUSKA (*Thérèse*), épouse du comte Joseph Zaluski, a écrit, en latin, *sur les vertus et les défauts des Polonaises*, un petit ouvrage qui, très-recherché en manuscrit, n'a point été imprimé. On trouve de la même dame deux discours polonais sur un sujet politique, publiés dans la *Swada polska i laciniska albo Miscellanea* de Jean Ostrowski Daneykowicz, Lublin, 1745, in-fol.

G—Y.

ZALUZANSKI DE ZALUZAN (ADAM), médecin et botaniste, était né dans la Bohême, vers le milieu du seizième siècle, d'une famille noble. Ayant été pourvu d'une chaire de médecine à l'université de Prague, il la remplit avec beaucoup de zèle, et fut honoré de la confiance des grands de Bohême et d'Allemagne, entre autres des princes de Brunswick et Lunebourg qui recoururent fréquemment à ses lumières. On a de Zaluzanski : I. *Methodi rei herbariæ libri tres*, Prague, 1592, in-4°. ; Nuremberg ou Francfort, 1604, in-4°. La première édition est excessivement rare (1). C'est à tort que l'auteur, dans la préface, se vante d'être le premier qui ait donné quelque forme à la science botanique, en rangeant les différentes espèces de plantes d'après leurs caractères distinctifs, puisqu'il n'a fait qu'intervertir l'ordre de classification adopté par Dodonée (*Voy. ce nom*, XI, 463), et sans utilité

(1) Notice des ouvrages de Gasp. Schott, par Mercier de Saint-Léger, p. 48, note 3.

réelle (2). Cet ouvrage, dont le P. Voigt a donné un extrait curieux dans les *Acta litteraria Bohemæ et Moraviæ*, 1, 79, 360, et 11, 204, mérite à peine d'être remarqué après ceux de Dodonée, Dalechamp, Lécluse, Lobel, et surtout de Césalpin, déjà publiés. On lui a fait honneur de la découverte du sexe des plantes; mais il n'en dit guère plus sur ce sujet que les anciens et Césalpin, c'est-à-dire qu'il ne distingue ni ne décrit les deux sexes. Cette doctrine ne reçut un commencement de développement que plus tard dans les écrits de Joach. Camerarius, et surtout de Vaillant; Linné enfin la mit hors de doute par de nombreuses observations, et la fit adopter par l'application qu'il en fit à un système ingénieux. II. *Apothecariorum regulæ et taxæ medicinarum*, Prague, 1592. Il remplissait cette année les fonctions de recteur de l'université. III. *Animadversiones in Galenum et Avicennam*. IV. *Ora-tio de consensu ordinum regni Bohemæ integræ cœnæ sacræ utentium, et quid inter se differant*. V. *Harmonia confessionum orthodoxarum regni Bohemæ*, Prague, 1609. Voy. *Boh. Balbini Bohemæ docta*, 11, 215. W—s.

ZALYK (GRÉGOIRE - GÉORGIADES), né à Thessalonique de Macédoine, en 1785, annonça, dès son enfance, les dispositions les plus heureuses et un génie aussi ardent qu'audacieux. Il fit d'excellentes études dans les écoles de la Grèce; et, à l'âge de dix-sept ans, il alla s'établir à Bukarest en Valachie, attiré par la réputation de Lampros-Photiades, l'un des plus savants professeurs de son temps. Il se per-

fectionna, sous la direction de ce grand maître, dans la haute littérature grecque et latine; étudia les mathématiques, et apprit aussi le français, le valaque et le turc. En 1802, il fut envoyé par le prince Callimachi, alors premier drogman de la Porte, en qualité de secrétaire auprès du chargé d'affaires de cette puissance à Paris. Dans l'année suivante, il fut expédié de cette capitale en courrier pour Constantinople, d'où il accompagna, quelques mois après, jusqu'à Paris, le célèbre Hallet-Effendi, nommé ambassadeur près de la cour de France, et auprès duquel il continua de servir en qualité de secrétaire-interprète. Hallet le chargea, pendant son ambassade, de plusieurs missions délicates, et l'envoya plus d'une fois à Constantinople, en courrier extraordinaire, chargé de ses dépêches et de celles du ministère français. Le goût qu'il avait pour les sciences l'empêcha de suivre l'ambassadeur turc à son retour à Constantinople. Il se fixa à Paris, et fut, pendant plusieurs années, attaché, comme secrétaire, et même comme ami, au comte de Choiseul-Gouffier, auquel il fut très-utile pour la composition du second et du troisième volume de son *Voyage pittoresque de la Grèce*. Plusieurs membres de l'académie des inscriptions eurent des relations intimes avec ce savant Grec, et furent toujours justes appréciateurs de son mérite. En 1809, il publia à Paris un Dictionnaire français et grec moderne, qui lui fit beaucoup d'honneur. La préface surtout, qui est assez longue et détaillée, décèle un homme plein de goût et de savoir. Elle contient des observations judicieuses sur la différence qui existe entre le grec ancien et le grec moderne, et sur le génie de

(2) Haller, *Bibl. Botanica*.

la langue française. MM. Boissonade et Dureau de la Malle ont fait, sur ce Dictionnaire, dans le *Journal de l'Empire* et dans le *Moniteur*, un rapport très-favorable. Zalyk copia et mit au net, pour l'impression, plusieurs manuscrits grecs anciens d'ouvrages inédits; et il en collationna un grand nombre d'autres avec les éditions les plus estimées. Ces manuscrits faisaient partie de ceux qui par suite de la guerre avaient été réunis, de toutes les parties de l'Europe, dans la bibliothèque impériale à Paris, et qui furent rendus en 1815. Les savants qui avaient chargé Zalyk de collationner plusieurs de ces précieux manuscrits ont beaucoup profité des soins laborieux du jeune Grec; et ils ont publié des éditions plus fidèles et plus parfaites en le citant honorablement, soit dans leurs préfaces, soit dans leurs notes. Parmi ces hellénistes, nous nous contenterons de nommer MM. Gaisford, professeur de grec à Oxford; Schweighäuser, éditeur d'Hérodote; Fass, éditeur de Lydus (*De officiis reip. roman.*, ouvrage jusqu'alors inédit); Van Capelle, éditeur des *Mécaniques* d'Ari-tote, etc. En 1816, Zalyk fut nommé de nouveau, par l'influence du premier drogman de la Porte, secrétaire de légation, sous M. Nikolakis Manos, chargé d'affaires de l'empire ottoman. Il servit en cette qualité jusqu'en 1820; et à cette époque il prit congé, pour aller à Bukarest en Valachie, où plusieurs boyards lui devaient des sommes d'argent assez fortes. Déjà il était parvenu à en toucher une partie, et il se préparait à partir pour Constantinople, lorsque les troubles qui désolèrent les deux principautés, en 1821, le réduisirent à l'indigence.

Il se sauva en Transylvanie, où il fit un assez long séjour, et il se rendit ensuite à Pétersbourg, où il obtint une pension de la munificence de l'empereur Alexandre. Les voyages et les chagrins ayant altéré sa santé, il revint à Paris, en 1827, auprès de son épouse et de sa fille; et la mort le surprit entre leurs bras, le 4 octobre de la même année. On a gravé une inscription fort touchante, en langue grecque, sur le monument que sa veuve lui a fait élever au cimetière de l'Est. Zalyk a laissé une traduction complète, en grec moderne, du *Contrat social* de J.-J. Rousseau, et un ouvrage sur les événements de la Grèce, ouvrage original, rempli de vues profondes. M^{me}. Zalyk, qui est d'origine française, fait en ce moment imprimer ces deux ouvrages. Ils sont dédiés au nouveau gouvernement de la Grèce.

N—o.

ZAMA, chef de Sarrasins. *Voy. SAMAH.*

ZAMAGNA (BERNARD) fut un des principaux ornements de cette célèbre école de poésie latine qui florissait à Raguse dans le dix-huitième siècle, et qui s'enorgueillissait à si juste titre des Boscovich, des Stay, des Cunich, des Resti, des Ferrich, etc. Né le 9 novembre 1735 à Raguse, il embrassa la règle de S.-Ignace en 1753. Tandis qu'il s'appliquait à la théologie au collège romain, il fut chargé de présider aux exercices de controverse, place qui n'était confiée qu'aux jeunes gens les plus distingués par leur esprit et leur érudition. En 1772, il professait la rhétorique à Sienna. Après la suppression de l'institut, il fut pourvu de la chaire de littérature et de celle de langue grecque au collège de Milan. Lorsque les Français se firent

is de l'Italie, le P. Zamagna a dans sa patrie où il est mort o. Il était membre de l'acadé- Arcadiens sous le nom de *Tri- s Cephisius*. Zamagna est au- plusieurs poèmes, parmi les- n distingue *Écho et le Na- ur aérien* ; mais sa réputa- : fonde surtout sur les tra- is qu'il a faites en vers la- : l'*Odyssée* d'Homère, et èmes d'*Hésiode*, de *Théo- de Moschus et Bion*, traduc- qu'on a jugées supérieures es qui les avaient précé- . *Homeri Odyseea*, Venise ne, 1777, in-fol. (Cunich a l'Iliade). II. *Hesiodi opera, cum adnotationibus*, etc., Bodoni, 1785, in-4°. (V. E, XX, 323). III. *Theo- Moschi et Bionis Idyllia om- arme*, Bodoni, 1784, in-8° ; , 1788, in-8°. Dans la tra- 1 des trente Idylles de Théo- Zamagna en a adopté sept es par Raimond Cunich (V. RITE, XLV, 270). IV. *Echo, uo*, Rome, 1764, in-8°. Le volume contient : *Selecta rum carmina versa latinè*, im. Cunich. V. *Navis aëria, uo et Elegiarum monobiblos*, , 1768. VI. *Volumen epistola- d amicos*, Venise, sans date, Les autres productions de na consistent en pièces déta- , élégies, idylles, publiées fférentes occasions, et en deux rs latins, dont l'un sur la mort Boscovich. La famille patri- des Zamagna, originaire de la , a produit d'autres person- distingués par leurs connais- , leur érudition, leurs services s fonctions ecclésiastiques, cit diplomatiques. Appendini,

dans ses *Notizie storico-critiche*, etc., Raguse, 1802-3 mentionne *Pierre* (tome II, p. 182), *Salvator* (p. 139), *Savin* (p. 161) et *Raimond* (p. 302). M—ON et W—s.

ZAMAKHSCHARI (ABOU'LKASEM MAHMOUD), fils d'Omar, gram- mairien, lexicographe et interprète de l'Alcoran, s'est rendu célèbre par un grand nombre d'ouvrages. Il na- quit en l'an 462 (1074-5), à Za- makhschar, bourg du Kharizme, et mourut vers la fin de 538 (1143-4), à Djordjania ou Corcange, capitale de cette province. Il mérita le sur- nom de *Djar-allah*, c'est-à-dire, *le voisin de Dieu*, par une résidence de plusieurs années à la Mecque, et il obtint une si grande renommée, qu'on l'appelle quelquefois *Fakhr-Khowa- rezm*, c'est-à-dire, *la Gloire du Kharizme*. Il partageait les opinions des Mutazales, et, loin de le dissimuler, il s'en faisait honneur. On en trouvait des traces dans son commen- taire sur l'Alcoran ; mais il paraît que des copistes orthodoxes se sont attachés à les en faire disparaître. On dit que sur la fin de sa vie, il revint à la doctrine orthodoxe. Il avait eu un pied gelé par la rigueur du froid et l'abondance des neiges, en voyageant dans le Kharizme, et il portait toujours, dit-on, avec lui une attestation de ce fait, signée par un grand nombre de personnages considérables, de peur qu'on ne soup- çonnât qu'il avait commis quelque vol, en punition duquel il avait eu le pied coupé. Ibu-Khilcan, qui lui a donné place dans ses *Vies des Hom- mes illustres*, rapporte de lui une lettre dans laquelle, à travers les ex- pressions les plus modestes, il laisse percer la grande opinion qu'il avait de lui-même, et qui sans doute était mé- ritée, puisqu'elle a été confirmée par

Le jugement de la postérité. Un homme si érudit ne pouvait pas manquer de s'exercer aussi à la poésie arabe, et l'on cite quelques-uns de ses vers qui font concevoir une idée favorable de son talent. Ibn-Khilcan donne une longue liste des ouvrages de Zamakhschari. Les plus célèbres sont un commentaire sur l'Alcoran, intitulé : *Casschaf* ; un traité de la Syntaxe arabe, qu'il a nommé *Mofassel*, et qui a eu un grand nombre de commentateurs ; le *Rebi alabrar* ou *Printemps des justes*, sorte d'anthologie, divisée en quatre-vingt-douze chapitres, qui contient beaucoup d'anecdotes instructives ou plaisantes ; une *Introduction à l'étude de la Grammaire arabe* ; un *Recueil de proverbes*, et enfin une anthologie de sentences arabes, intitulée : *Nawabig*, et accompagnée de scholies ; elle a été publiée en grande partie à Leyde, en 1782, par H.-A. Schultens, sous ce titre : *Anthologia sententiarum arabicarum, cum scholiis Zamachsjarii*, et il ne faut point la confondre, comme l'a fait M. J.-B. De' Rossi avec le *Rebi alabrar*, ni avec le Recueil de proverbes. La Vie de Zamakhschari, tirée de la Biographie d'Ibn-Khilcan, a été publiée en arabe et en latin par M. Hamaker, à Leyde, en 1820, dans l'ouvrage intitulé : *Specimen catalogi codicum mss. orient. biblioth. Acad. Lugduno-Batavæ*. Les personnes qui voudraient connaître les titres de tous les livres de Zamakhschari doivent avoir recours à cet ouvrage, et aux notes que M. Hamaker a jointes à la traduction de cette Vie. Une grande partie des ouvrages de Zamakhschari se trouvent manuscrits dans les bibliothèques de Paris, d'Oxford, de Leyde et de l'Escurial. S. D. S.—v.

ZAMBECCARI (FRANÇOIS), poète et philologue, descendait d'une illustre famille de Bologne, qui a produit plusieurs hommes de mérite. Il naquit, vers le milieu du quinzième siècle, à Venise où son père remplissait les fonctions de professeur en droit. S'étant appliqué de bonne heure à l'étude de la langue grecque, il y fit de grands progrès sous la direction de Jean Argyropulo (V. ce nom, II, 419), l'un des savants qui trouvèrent un asile à la cour des Médicis, après la ruine de l'empire grec et la prise de Constantinople. Le desir de perfectionner ses connaissances le conduisit ensuite dans la Grèce, et pendant cinq ans, qu'il mit à visiter cette belle contrée, il recueillit un grand nombre de médailles, d'inscriptions et de manuscrits. De retour en Italie, il y donna des leçons publiques de littérature grecque, d'abord à Capo-d'Istria, puis à Perouse. Quelques pièces de vers qu'il publia vers le même temps, lui valurent le titre de *poète laureat*. Cependant, au jugement de Giraldi, les compositions poétiques de Zambeccari sont médiocres. « Je me souviens, dit-il, d'avoir lu, dans ma jeunesse, ses *Épîtres* amoureuses ; mais, quoiqu'elles eussent alors la vogue, elles ne me plurent point. Toutefois ses vers ont de l'harmonie et flattent agréablement l'oreille » (Voy. *De poetis nostri temporis Dialogus*, 1). Parmi les manuscrits que Zambeccari avait rapportés de son voyage, se trouvaient les *Lettres* de Libanius (Voy. ce nom). Il en traduisit quatre cent trente-deux, qui furent publiées par Jean Saumerfelt, Cracovie, 1504, in-4°. Elles ont été recueillies par J. -Chr. Wolf dans la belle édition qu'il a donnée des

de Libanius, Amsterdam, in-fol. (V. WOLF). Des opus-culés poétiques de Zambecconi, le seul qui soit cité par les graphes : *De Philochrysi et de amoribus carmen*, Bologne, 1497, in-4°. ; Paris, 1498, format. Ces deux éditions sont très rares. On ignore la date de la mort de cet auteur. Z.

ZAMBECCHI (JOSEPH), médecin italien, né à Florence, dans le dix-septième siècle, enseigna l'anatomie à Pise, et publia une lettre adressée à F. Redi sur l'extirpation qu'il avait faite à divers animaux de leurs viscères et portions du tégumental, sans qu'ils en fussent atteints, ni même qu'il leur en fût d'incommodité. Cette épître, traduite de l'italien en latin, se trouve à la fin de la Bibliothèque anatomique de Manget. Le même auteur, en italien, un *Traité des maladies de Pise et de Lucques*, Paris, 1712, in-4°. R—D—N.

ZAMBECCHI (Le comte FRANÇOIS), né en 1756, à Bologne, d'une famille qui appartenait au sénat de la ville, reçut une éducation très étendue, et fit de grands progrès dans les sciences. Il entra ensuite dans la marine royale d'Espagne, et fut pris, dans une expédition, par les Anglais, qui l'envoyèrent au bagne de Constantinople. Réclamé avec beaucoup de chaleur par l'ambassadeur français, il fut mis en liberté, et revint en France de cette circonstance pour faire un voyage scientifique dans le Nord et en Afrique. Revenu dans son pays, il conçut le projet de diriger les ballons aérostatiques, par des rames, se fondant sur l'existence de divers courants à différentes hauteurs, et sur la dilatation ou la diminution du

gaz, afin de descendre ou de s'élever à volonté; ayant voulu lui-même en faire l'expérience le 21 septembre 1812, malgré un temps fort contraire, son ballon s'accrocha à un arbre et prit feu. L'aéronaute périt ainsi victime de son zèle pour la science. Z.

ZAMBERTI (BARTHÉLEMI), l'un des plus anciens traducteurs d'Euclide, était Vénitien, et florissait au commencement du seizième siècle. A la version des *Éléments* du géomètre grec, il joignit celle des *Commentaires* de Théon et d'Hypsiclès, et des fragments tirés de Pappus. Ce recueil parut à Venise, 1505, in-fol.; il fut réimprimé à Paris, Henri Estienne, 1516, et Bâle, Hervagius, 1537, même format. Oronce Finé, mathématicien français, prit la version de Zamberti pour base de son travail sur la géométrie d'Euclide, et il y rattacha son commentaire sur les six premiers livres, Paris, 1536, in-fol. On ne peut se dissimuler cependant que Zamberti ne fût plus habile en grec qu'en géométrie. Sa version, vicieuse en beaucoup d'endroits, est abandonnée depuis long-temps; mais il n'en a pas moins le mérite d'avoir ouvert la route à ceux qui l'ont suivie (V. Montucla, *Hist. des Mathémat.*). Zamberti cultivait la poésie. On lui doit une comédie latine intitulée : *Dolotechne*, Venise, 1504, in-4°. Les abrégiateurs de la *Bibliothèque de Gesner* en citent une édition sortie des presses d'Hervagius, mais sans indiquer la date ni le format (1). C'est un des premiers essais de l'art dramatique en Italie, depuis la re-

(1) La *Dolotechne* fut réimprimée à Strasbourg, Schurer, 1511, in-4°. Voy. Maittaire, *Annales typograph.*, tom. II. Cette édition ne doit pas être moins rare que celle de Venise.

naissance des lettres ; et sous ce rapport cette pièce mérite l'attention des curieux. Enfin, Zamberti, selon toute apparence, est l'auteur d'une description des îles de l'Archipel en autant de sonnets, citée dans le catalogue du duc de La Vallière, sous ce titre : *Carte del mare Egeo in rime da Bartolomeo da li sonnetti*, 1532, in-fol. (2). N'ayant pu nous procurer cet ouvrage rare et singulier, nous en emprunterons la description à M. Brunet, dont on a eu plus d'une fois l'occasion de louer l'exactitude : il ne porte aucun intitulé. Sur la première page est une bordure gravée en bois, dans laquelle se trouve encadré le commencement d'un prologue en vers, en tête duquel se voit un nom de Jésus. Le volume est en tout de vingt-huit feuillets ; les cartes des îles de l'Archipel y sont gravées en bois, et accompagnées de leur description en sonnets. A la fin on lit : *FINIS M. D. XXXII* (Voy. *Manuel du libraire* au mot *Bartholomeo*). On trouve des détails sur cet auteur dans les *Scrittori Veneziani* du P. Degli Agostini, II, 572.

W—s.

ZAMBONI (BALTAZAR), littérateur estimable, était né, vers 1730, à Brescia, de parents qui ne négligèrent rien pour développer et fortifier ses heureuses dispositions. En terminant ses cours à l'académie, il reçut le laurier doctoral ; ayant embrassé l'état ecclésiastique, il partagea sa vie entre ses devoirs et l'étude, et mourut en 1797. Outre une édition des *Poésies* de Véroniq. Gambarà (*V. ce nom*, XVI, 414), on doit à Zamboni : I. *La Libreria di Leop. Martinengo*, Brescia, 1778, in-8°.

(1) Une édition in-4°. sans date, citée par quelques bibliographes, peut être l'originale.

C'est l'histoire de la fameuse bibliothèque formée dans le seizième siècle à Brescia, par les savants de Martinengo. On y trouve des notices exactes et très-intéressantes sur les différents membres de cette docte famille, entre autres, sur Archange, fondateur de l'académie des *Animosi*, en 1537. II. *Memorie intorno alle pubbliche fabbriche più insigni della città di Brescia*, ibid., 1778, in-fol., fig.; ouvrage rempli d'érudition et de recherches curieuses. Tiraboschi, dans son *Histoire littéraire d'Italie*, s'appuie souvent de l'autorité de Zamboni, dont il ne parle jamais qu'avec éloge. W—s.

ZAMBRASI (TIBALDELLO), gentilhomme de Faenza, attaché au parti gibelin, avait fait accorder un asile dans sa patrie aux Lambertuzzi, émigrés gibelins de Bologne; mais une légère injure qu'il reçut d'un de ceux-ci lui fit jurer d'envelopper dans sa vengeance tout leur parti et sa ville natale elle-même. Contrefaisant le fou pendant plusieurs mois, il éveillait en sursaut ses concitoyens, en criant aux armes, ou en faisant retentir des instruments de bronze dans les rues. Lorsque par ces extravagances il eut accoutumé les Faentins à ne plus s'alarmer d'aucun bruit, il introduisit, en 1281, les Bolonais dans la ville, et abandonna sa patrie au fer de ses ennemis. Le Dante place Tibaldello Zambrasi dans l'enfer, à côté du comte Ugolin, parmi les traîtres à leur patrie.

S. S—1.

ZAMBRI était fils de Salu, et l'un des chefs de la tribu de Siméon. Balaam ayant conseillé à Balac, roi de Moab, d'envoyer dans le camp des Israélites les filles de Moab et de Madian, qui étaient belles, afin que, séduits par leurs charmes, ils tom-

bassent dans le péché, et que leur dieu irrité cessât de les protéger, ce conseil perfide n'eut que trop son effet. Bientôt ce ne fut dans le camp que dissolution et débauche. Phinées, fils du grand-prêtre Eléazar, ayant vu Zambri entrer en présence de Moïse, et à la face de tout le peuple, dans la tente d'une madianite, nommée Cozbi, l'y suivit, et le surprit dans le crime; animé d'un saint zèle, il perça de son épée, d'un seul coup, les deux coupables, au milieu de leurs honteux embrassements. Ceci se passait l'an du monde 2553 (Voy. BALAAM, III, 256). — ZAMBRI ou ZIMRI, roi d'Israël, commandait la cavalerie d'Éla, et s'empara du trône, après avoir tué son maître, pendant que ce prince était à table chez le gouverneur de Thersa (929 ans avant J.-C.). Huit jours après cette usurpation, l'armée d'Israël choisit Amri pour roi; et ce nouvel élu, étant venu assiéger Zambri dans la ville de Thersa, le contraignit à mettre lui-même le feu au palais, dans lequel il périt au milieu des flammes (Voy. AMRI, II, 62). L.—Y.

ZAMET (SÉBASTIEN), célèbre financier; né à Lucques, vers l'an 1549, était fils d'un cordonnier. Il vint en France sous la protection de la reine Catherine de Médicis, et fut d'abord attaché à la personne de Henri III, soit en qualité de cordonnier, soit comme valet de garde-robe. Son esprit subtil et facétieux le rendit agréable à ce prince et aux grands de la cour; il avait un talent si extraordinaire pour l'intrigue, il était doué d'une telle aptitude aux affaires, qu'en peu de temps il fit une fortune immense et devint un personnage considérable. Après avoir été la créature de Catherine de Médi-

cis, il fut un des serviteurs les plus chéris de Henri III, puis l'ami de Maïenne, enfin le confident de Henri IV, et le conseil de Marie de Médicis. Dès l'an 1585 il était intéressé dans la ferme des sels pour une somme de soixante-dix mille écus. On voit, en 1588, Henri III, le plus prodigue des monarques, assigner au duc d'Épernon une somme de trois cent mille écus à prendre sur Zamet. Après la mort du dernier des Valois, ce riche *partisan* (1) fut, par position plutôt que par choix, entraîné dans le parti de la Ligue. Le duc de Maïenne venait familièrement avec d'autres grands seigneurs dîner chez Zamet. Le Journal de L'Estoile signale un de ces banquets à cause des frais énormes que fit l'amphytrion italien pour régaler ses hôtes illustres. Il fallut rapporter le duc de Maïenne chez lui, tant il avait bu (8 juin 1593). Zamet acheta quelquefois assez cher la familiarité des grands; le duc d'Elbeuf l'enleva un jour de Paris, afin de le contraindre à payer une somme pour laquelle ils étaient en procès. Cet événement fit beaucoup de bruit; et, comme la Sorbonne était alors en possession de rendre les arrêts les plus ridicules, on répandit dans Paris un prétendu décret de cette société qui, attribuant au duc d'Elbeuf la même infailibilité qu'au pape, approuvait en termes burlesques l'action de ce seigneur. On y lisait ces mots : *Zamet captus est, benè captus est, et quod debuit solvere, solvet*. Très-souvent Maïenne employa Zamet dans ses négociations avec Henri IV, ce qui le fit surnommer l'Ambassadeur. Après que le secrétaire d'é-

(1) Ce mot alors d'usage répond à celui de *cupitaliste* qu'on emploie aujourd'hui.

tat Villeroy eut embrassé le parti royaliste, le duc envoya Zamet vers le roi pour négocier une réconciliation; le monarque répondit qu'il ne voulait point traiter avec le duc comme chef de parti, que cependant, s'il demandait pardon à son souverain, il le recevrait comme son parent et son allié (1592). Henri IV commença dès-lors à traiter Zamet avec bienveillance; il lui sut gré surtout d'avoir fait usage de son crédit sur Maïenne, pour ménager une trêve entre les royalistes et les ligueurs (juillet 1593). Les Mémoires de Sully comptent Zamet parmi le très-petit nombre de courtisans qui furent sincères et complètement désintéressés dans leurs démarches pour la conversion de ce prince. Henri IV, après son entrée dans Paris, ne cessa de vivre familièrement avec lui. Zamet, qui paraît n'avoir pas été étranger au goût des arts, fit construire dans la rue de la Cérisaie, près de l'Arsenal, un hôtel magnifique, qui fut meublé avec un luxe alors sans exemple (2). Lorsque Henri IV vint pour la première fois visiter cette habitation, Zamet lui en fit remarquer toutes les distributions, disant : « Sire, j'ai ménagé » ici ces deux salles, là ces trois cabinets que voit Votre Majesté. — » Oui, oui, reprit le roi, et de la robe que j'en ai fait les gants. » C'est ainsi que ce prince semblait lui-même, par cette raillerie, applaudir à l'énormité d'une fortune provenue d'un maniement peu fidèle des deniers publics. Mais Zamet avait, pour captiver l'affection de Henri, des titres qui, aux yeux de l'homme privé, valaient bien ceux que le ver-

teux Sully pouvait avoir à la confiance du monarque. L'amant de Gabrielle voulait-il traiter sa maîtresse magnifiquement, et toutefois sans aucune des gênes de l'étiquette, la maison de Zamet était à sa disposition. Desirait-il trouver une distraction passagère entre les bras de quelque *maîtresse de louage*, selon l'expression de L'Estoile, ou de quelque *belle garce*, comme dit Bassompierre, Zamet fournissait encore son logis. Souvent même il ménageait au roi la surprise d'y rencontrer quelque objet nouveau. Ce prince faisait si peu mystère de ces parties, qu'il amenait avec lui ses courtisans, qui le déshabillaient comme à l'ordinaire. Lorsque Henri IV avait à ménager quelque réconciliation ou quelque rupture avec une de ces dames que l'historien du duc d'Épernon appelle naïvement *les dames d'amour du roi*, Zamet, confidant habile et fidèle, portait les paroles de part et d'autre, et fournissait même, à gros intérêts, l'argent nécessaire pour aplanir les difficultés de la négociation. Enfin, le roi avait-il perdu au jeu des sommes énormes, ce qui lui arrivait souvent, la bourse de Zamet lui était toujours ouverte. De pareils services ne pouvaient trop se payer, et l'on conçoit que Henri IV, qui se brouilla quelquefois avec Sully, ait toujours fait bon visage à Zamet. Ce financier ne montrait pas moins de complaisance pour Bassompierre, qui soupait presque tous les soirs chez lui, et dont il favorisait les entrevues nocturnes avec Henriette d'Entragues, une des maîtresses de Henri IV (3). On rap-

(2) Cet hôtel, après avoir passé à la maison de Ledigüères, puis à celle de Villeroy, fut détruit en 1744.

(3) Bassompierre, dans ses Mémoires, dit que ces entrevues avoient lieu dans la maison même de la mère d'Henriette d'Entragues, dans une chambre au troisième étage, garnie de beaux meubles de Zamet.

porte dans les Mémoires de Sully, que ce ministre croyait devoir ménager Zamet, et ne faisait pas difficulté d'acquiescer les fréquentes libéralités dont le roi gratifiait cet adroit serviteur. Lorsqu'en 1601 une chambre de justice fut établie pour faire rendre gorge aux financiers avides, Zamet et Bassompierre surent, dans cette occasion « comme en toute autre, dit » Sully, tourner l'esprit du roi : quelques *larronneaux* payèrent pour » tout le reste, et les principaux » coupables trouvèrent un sûr appui » dans le même métal pour lequel » on les poursuivait; de manière que » l'orage ne tomba que sur ceux qui » pouvaient se reprocher de n'avoir » pas encore assez volé pour mettre » leurs vols à couvert. » Les mêmes Mémoires ajoutent qu'en 1605 Zamet obtint du trop facile monarque les deux offices de receveur de Rouen, chacun pour deux mille écus. En 1606, l'imposition des deux sols six deniers par minot de sel lui fut encore accordée; mais, comme cette imposition n'eut pas lieu, il fallut lui payer en place trente-sept mille quatre cent quatre-vingt-douze livres; et le surintendant des finances fut en outre obligé de rembourser trente-quatre mille deux cent vingt livres que Zamet avait prêtées depuis ce temps-là à Sa Majesté. Sully nous apprend encore qu'en 1609 le roi fit délivrer à cet Italien les quittances des receveurs en Normandie, de la valeur de cinq mille écus, avec les expéditions nécessaires pour qu'il fût remboursé de quarante-neuf mille livres qu'il lui avait assignées dans l'année 1608. Ce riche partisan, malgré l'obscurité de sa naissance, eut, dit-on, des bonnes fortunes très-brillantes : il avait formé une liaison très-intime avec Madelei-

ne Le Clerc, demoiselle du Tremblay, dont il eut plusieurs enfants. Gabrielle d'Estrées, duchesse de Beaufort, maîtresse du roi, ménagea leur mariage, « et leurs enfants » furent en grande cérémonie mis » sous le poêle, à la vue de toute la » cour, afin de disposer par cet exemple » ple les gens qui n'apprennent rien » que par les yeux, à ne pas s'étonner des espérances qu'avoit cette » favorite. » Gabrielle en effet voulait par un tel exemple amener le roi à légitimer de la même manière les bâtards qu'elle avait eus de lui. Zamet se qualifiait alors de baron de Murat et de Billy, seigneur de Beauvoir et de Cazabelle, conseiller du roi en tous ses conseils, capitaine du château et surintendant des bâtiments de Fontainebleau. Plus tard il ajouta à toutes ces qualités celle de surintendant de la maison de la reine. Il s'était fait naturaliser français avec Horace et Jean-Antoine, ses frères, par lettres-patentes données à Saint-Maur-les-Fossés en 1581. Sébastien dit au notaire qui faisait le contrat de mariage de son fils, ce mot que l'auteur du *Glorieux* a si heureusement mis dans la bouche de son Lisimon : « Qualifiez-moi de seigneur » de dix-sept cent mille écus. » Henri IV employait journellement Zamet dans les affaires les plus sérieuses, comme dans les amoureuses négociations. En 1603, il le fit médiateur des brouilleries qui s'étaient élevées entre le comte de Soissons et le duc de Sully. En 1608, ce monarque voulant à tout prix se débarrasser de M^{lle}. des Essarts, une de ses maîtresses, chargea Zamet de s'entendre avec Sully sur le prix auquel elle mettrait sa retraite. A l'exemple du maître, les courtisans, sans même en excepter le duc d'Épernon, faisaient

du cordonnier italien leur compagnon et leur ami ; et dans ses rapports, même avec les grands, Zamet portait une aisance familière qui, sans leur déplaire, le faisait paraître comme leur égal. C'était toujours chez le financier que le roi se retirait, dit Girard dans l'histoire du duc d'Épernon, *pour vivre en personne privée, laissant à part sa grandeur et sa majesté*. On voit encore dans les Mémoires de Bassompierre, que le connétable de Montmorenci confiait à Zamet ses affaires de famille les plus importantes. Un souvenir assez triste se rattache à la vie de ce partisan si jovial, si complaisant, si magnifique dans ses dépenses. A la suite d'un repas que la duchesse de Beaufort avait pris dans la maison de Zamet, elle sentit les atteintes du mal violent dont elle mourut si subitement. « Retirez-moi de ce maudit logis, » dit-elle ; et, après trente-six heures de souffrances inouïes, elle expira avec l'enfant qu'elle portait dans son sein (V. ESTRÉES, XIII, 407). L'espèce d'horreur que témoigna cette infortunée, quand du Petit-Saint-Antoine où elle était allée faire ses dévotions, on la ramena dans la maison de Zamet ; les taches noires qui parurent sur son visage ; le mariage du roi avec une princesse de Florence, quelque temps après ; enfin la faveur dont jouit Zamet auprès de la nouvelle reine, tels furent les indices d'après lesquels la rumeur publique accusa ce financier d'avoir empoisonné Gabrielle. D'Aubigné est le seul historien qui ait accueilli ces soupçons : « Selon lui » la duchesse de Beaufort vint de » Saint-Antoine pour se rafraîchir » chez Zamet, où ayant mangé d'un » poicire (orange), comme quel- » ques-uns veulent, et les autres

» d'une salade, elle sentit quand » et quand un tel feu au gosier, » des tranchées à l'estomac, si fu- » rieuses, etc. » Ce récit serait accablant, s'il était exact ; mais toutes les autres relations du temps portent qu'entre la collation que Gabrielle prit chez Zamet et la première atteinte de ses douleurs, elle se rendit au Petit-Saint-Antoine pour entendre ténèbres en musique ; que là, dit Sully dans ses Mémoires, elle fut prise de quelques éblouissements qui la décidèrent à revenir promptement chez Zamet. Enfin ni l'historien de Thou, ni Bassompierre, ni Cayet dans le Septennaire, ni le Journal de L'Estoile n'appuient l'opinion que Gabrielle d'Estrées ait été empoisonnée. Le Grain, dans sa Décade, attribue la mort de cette favorite *au suc crud et froid du citron*. Au reste, Zamet ne pouvait que perdre à la mort de Gabrielle, dont il possédait la confiance, et dont même il avait obtenu les faveurs, si l'on en croit quelques Mémoires. D'après l'histoire des *Amours du grand Alcandre*, où tout est historique, au déguisement des noms près, il paraît que ce financier prenait texte de son mariage avec la demoiselle du Tremblay, pour donner à Henri IV, avec qui il parlait fort librement, le conseil qu'il avait pris pour lui-même. Supposera-t-on que Zamet eût empoisonné la favorite dont il cherchait à faire une reine ? Enfin, Henri IV qui s'alligea sincèrement de la mort de Gabrielle, et qui plus que tout autre eût dû être porté à la venger, ne témoigna aucun soupçon contre Zamet, et continua de le traiter avec la même bienveillance, et à l'employer dans toutes les occasions. En 1600, lorsqu'il fut question de

savoir si le concile de Trente serait reçu en France, ce fut chez Zamet que le roi assembla le conseil qui devait opiner sur cette importante question. Charles-Émanuel, duc de Savoie, étant venu à Paris, sous prétexte de négocier en personne avec le roi, mais dans le fait pour éluder ses demandes relativement au marquisat de Saluces, Zamet fut chargé par Henri IV de conférer avec ce prince (janvier 1600). Au mois de février suivant, la nouvelle reine, Marie de Médicis, à son arrivée à Paris, descendit dans l'hôtel de ce financier, et y demeura quinze jours, jusqu'à ce que ses appartements au Louvre fussent prêts. En 1604, François de Velasco, ambassadeur d'Espagne en Angleterre, traversant la France pour se rendre à son poste, passa par Fontainebleau, où le roi était; Zamet régala l'ambassadeur, et le roi vint inopinément se mettre à table avec eux. Souvent aussi Zamet avait la commission de visiter les bâtiments que le roi faisait construire à Paris, lorsque ce prince ne pouvait y aller lui-même. Sincèrement attaché au maître qui le traitait si bien, il n'usa de l'ascendant qu'il obtint sur la reine Marie de Médicis, que pour contre-balancer la funeste influence de Concini et d'Éléonore Galigai. Au moment où la passion criminelle qu'avait conçue le roi pour la princesse de Condé excitait le vif ressentiment de la reine, Zamet, si l'on en croit les Mémoires de Sully, avertit Henri IV des desseins formés contre sa personne dans la maison de cette princesse, par Concini et les autres Italiens qu'elle avait amenés de Florence. Après la mort de Henri IV, Zamet, toujours heureux courtisan, continua de jouir de la

confiance de Marie de Médicis devenue régente. Cette princesse allait dîner chez lui, et recevait dans cette maison les seigneurs qu'elle voulait distinguer. « On m'avertit, fait-on » dire à Sully dans ses Mémoires, ... » que la reine devait dîner chez Zamet; je ne doutai point que ce ne » fût lui faire ma cour que d'aller la » trouver dans cette maison : aussi » ne peut-on rien ajouter à la réception gracieuse que j'en reçus. » Les mêmes Mémoires nous apprennent qu'alors Zamet s'entendait fort bien avec Concini, et se chargeait de ses messages auprès du surintendant des finances, qui était loin d'approuver les prodigalités de la nouvelle cour. En 1613, Zamet rendit un service des plus essentiels à la reine, en se chargeant de négocier avec MM. d'Épernon et de Guise qui menaçaient de troubler la cour. Il était alors en si grande faveur auprès de cette princesse, qu'elle le traitait avec la même distinction que les plus grands seigneurs. On lit, dans les Mémoires de Bassompierre, qu'au mois de janvier 1614, « la régente » ayant convié Zamet à la comédie, » elle ordonna à Senecterre de lui » porter un siège ainsi qu'au duc » d'Épernon. » Alors le maréchal d'Ancre s'adressant à Bassompierre, lui dit en son jargon moitié italien, moitié français : *Per dio monssou io me rido moy delle cose deste monde ; la reine a soin d'un siège pour Zamet, et n'en a point pour M. Du Mayne. Fiez-vous à l'amore dei principi.* Zamet mourut à Paris, le 14 juillet 1614, à l'âge d'environ soixante-deux ans. Il fut enterré aux Célestins, où l'on voyait encore son tombeau avant la révolution. Son extrême habileté dans les affaires lui avait, de son vi-

vant, attiré autant de blâme que d'éloges. Dans la prétendue Bibliothèque de M^{me}. de Montpensier, on trouve le titre de cet ouvrage supposé : *Subtil moyen pour réussir dans les affaires de France et les mettre en paix par l'ambassadeur Zamet*. La Bibliothèque M. S. de M. Guillaume parle également d'un *livre de la simplicité, fait par M. Zamet, dédié à M. de Frenes, et imprimé en hébreu*. — Par-là, dit Le Duchat, commentateur du Journal de L'Estoile, on voulait faire entendre que la simplicité que ce financier affectait au dehors devait s'entendre à rebours comme on lit l'hébreu.

D—R—R.

ZAMET (JEAN), baron de Murat et de Billy, fils aîné du précédent, légitimé par le mariage de son père avec la demoiselle du Tremblay, fut un des plus braves officiers de son temps. Entré simple soldat dans les gardes de Henri IV, il en était l'un des capitaines dès 1606, et joignait à ce grade le titre de gentilhomme de la chambre. Ce prince, qui l'honorait de sa confiance, l'employa dans quelques affaires importantes. Les Mémoires de Sully nous apprennent que dans un voyage que Jean Zamet fit en l'Espagne et en Italie (1609), il eut avis des complots que tramaient les Espagnols contre la vie du roi, et qu'il s'empressa d'en informer Henri IV. A la mort de son père (1614), Jean Zamet lui succéda dans les charges de conseiller du roi, de capitaine du château, et de surintendant des bâtimens de Fontainebleau. Dans les premières années du règne de Louis XIII, il dut à des talens peu communs un prompt avancement dans les grades militaires. « Il avait eu, » dit un historien contemporain, une

» bonne institution aux lettres, e
 » en avait chéri le plus celles qui lui
 » pouvaient donner quelque avanta-
 » ge en sa profession : l'histoire, les
 » mathématiques, la stratégie et
 » les fortifications. La connaissance
 » de ces sciences et de plusieurs lan-
 » gues, la politesse de ses mœurs et
 » le grand ordre qu'il gardait en sa
 » vie et en toutes ses actions par-
 » ticulières et publiques, l'avaient
 » mis en si haut point d'estime, qu'on
 » le jugeait capable de toutes les
 » grandes charges ; et le roi fort ju-
 » dicieux en la connaissance de ses
 » gens, ne lui déniait pas celle qu'il
 » avait de sa vertu, faisant grande
 » estime de lui. » Ce jugement de
 Bernard (*Voy. ce nom, IV, 289*),
 historiographe de Louis XIII, est
 confirmé par tous les Mémoires du
 temps. Zamet suivit Louis XIII en
 Guienne, en 1615 et 1616, et fut
 nommé mestre de camp du régiment
 de Picardie, le 1^{er}. janvier 1617.
 La même année, il commanda à
 l'armée de Champagne, sous le duc
 de Guise ; à l'armée du roi, en 1619,
 puis à l'attaque des retranchemens
 du Pont de Cé, en 1620, où il con-
 duisit l'aile droite. Bassompierre lui
 reproche d'avoir, dans cette occa-
 sion, compromis le salut de l'armée,
 « en manquant aux ordres de la
 » guerre qui veulent qu'en présence
 » des ennemis les motions se fassent
 » en marchant derrière les bataillons
 » qui sont déjà en bataille, pour en
 » être couvert, pendant que l'on est
 » obligé de montrer le flanc ; mais
 » lui par présomption, inadvertance,
 » ou ignorance, ou tous les trois,
 » passa devant le bataillon de Cham-
 » pagne, de sorte qu'en ce seul point,
 » si les ennemis nous eussent char-
 » gés, nous étions capables d'être
 » renversés. M. de Créqui, qui a

e très-excellente à la guerre, aussitôt cette faute, et me dit : *sin, nous sommes perdus, si ennemis nous chargent. Zamarche devant Champagne.* »

ut que Bassompierre accourut personne pour réparer cette blâme, mais heureusement les ennemis ne s'agitèrent point. Les mêmes Mémoires donnent des détails curieux sur la promotion de Zamet au grade de réchal-de-camp, qui était alors une charge si considérable, qu'elle était en état de prétendre à celle de réchal de France. Déjà Bassompierre lui-même, Créquy, Terrou, et Saint-Luc étaient maréchaux de camp, et dans l'armée, telle qu'elle était alors organisée, il n'était pas utile d'augmenter le nombre d'officiers de ce grade ; mais Luyqui, sans aucun titre militaire, venait d'être fait connétable, et il n'était pas que *des gens si qualifiés* fussent employés, parce qu'ils *avaient sa gloire et celle de ses parents*. Aussi choisit-il *des gens de son ordre et de sa étoffe, comme Marillac, et d'autres de moindre mérite, mais qui avoient ses créatures*. Il parut au roi que Bassompierre et ses officiers *étoient sans doute très-attachés à cette charge - là, mais n'étoient pas personnes à tenir la balle à boulet, ni pour y rendre la suite nécessaire; pour cet effet nomma Zamet, Marillac,*

quelques jours après sa promotion, qui eut lieu le 19 mai 1621, et qui conservait la place de réchal de camp de Picardie, fut employé au siège de Saint-Jean-d'Angoulême que le roi entreprit en personne (Voy. Benjamin de Rohan, DE SOUBISE). Il se signala surtout plus au siège de Clérac ; et, par sa promptitude avec laquelle il

poussa les ouvrages, il contribua à la prise de cette place, le 1^{er} août 1621. Zamet eut, devant Montauban, le bras droit cassé d'une mousquetade « qui le rendit inutile » pour tout le reste du siège, bien « que pour cela il ne l'abandonnât » pas. » Pontis, dans ses Mémoires, rapporte comment il eut le bonheur de délivrer Zamet qui, après cette blessure, était tombé entre les mains des ennemis. Depuis cette époque une étroite amitié se forma entre le mestre de camp de Picardie et Pontis. « Je commençai, dit celui-ci, à vivre avec cet incomparable ami, » non pas seulement comme avec un » frère, mais comme avec mon propre père, sentant pour lui le même » respect, et lui rendant avec toute » l'assiduité possible, les mêmes devoirs et les mêmes services que si » j'avais été son fils. » Quand on considère que, dans ses Mémoires, le sage Rob. Arnauld d'Andilly (V. ce nom) tient absolument le même langage que Pontis, on conviendra qu'un personnage qui inspirait une telle admiration à ses amis ne devait pas être un homme ordinaire. Il paraît que, dans un siècle où la religion avait tant d'influence, Zamet fut le modèle du guerrier chrétien. Tandis que les autres officiers croyaient pouvoir, en combattant contre les protestants, se livrer à tous les excès que la guerre autorisait alors, au viol, au pillage, à l'incendie, lui presque seul, animé du véritable esprit du christianisme, le prenait pour règle de toutes ses actions; il se montrait humain, chaste, ami de la plus sévère discipline; et ces vertus, dont Louis XIII possédait quelques-unes, et qu'il appréciait volontiers dans les autres, furent l'honorable cause du crédit dont Zamet

jouit auprès de ce monarque. Lors de la levée du siège de Montauban, il fut chargé de commander l'avant-garde à cette retraite qui ne se fit point sans désordre. Entraîné par son pieux enthousiasme, il vit dans le honteux échec que venaient d'éprouver les armes du roi en présence des religieux, une manifestation éclatante de la justice divine. « Il » paraît bien, dit-il à Pontis qui » marchait à ses côtés, que le dieu » de justice est le dieu des batailles, » et qu'il en donne souvent le gain à » ceux qui sont contre lui, parce » que ceux qui défendent sa cause le » font si mal et attirent si juste- » ment sa colère sur eux-mêmes par » leurs crimes, qu'il les punit sur le » champ en leur donnant le désavan- » tage, et répandant des terreurs pa- » niques dans leurs armées. » L'année suivante (1620), le roi voulant l'avoir plus près de sa personne, Zamet vendit son régiment, et afin de consoler Pontis de cette séparation forcée, le fit comprendre dans le marché pour une somme de mille écus. De nouveaux combats contre les protestants, que Louis XIII poursuivit en personne sur les rivages du Bas-Poitou, mirent Zamet à même de rendre de nouveaux services. Avec le maréchal de Vitry il occupa le Perriez le 13 avril 1620. Lorsque le roi chassa Soubise de l'île de Riez, en passant lui-même à gué un bras de mer, Zamet conduisit la cavalerie dans cette glorieuse journée. Ces exploits l'avaient rendu si redoutable aux huguenots, qu'ils le surnommèrent le *Grand Mahomet*. Lorsque le roi eut résolu le siège de Montpellier, Zamet fut envoyé en avant avec un corps de trois cents chevaux. Il fit dans sa marche observer une telle dis-

cipline, qu'on le recevait partout comme un libérateur. Dans un combat, aux environs de Montpellier, il tailla en pièces ou fit prisonniers cinq cents hommes détachés pour inquiéter les troupes royales qui faisaient alors le siège de Saint-Antonin. Attaqué d'une violente maladie, Zamet persista à demeurer au camp malgré les instances du roi, qui l'engageait à ne songer qu'à sa santé. « Ce n'est pas ici une occasion qui » permette de s'aller rafraîchir, » dit-il à Arnauld d'Andilly, c'est » une guerre de religion qui regarde » Dieu, et dans laquelle je m'estime » rai trop heureux de pouvoir la- » ver mes péchés dans mon sang. » A peine convalescent, il prit part à toutes les opérations du siège de Montpellier, avec une étonnante activité. Comme il repoussait les assiégeants qui faisaient une sortie, il fut atteint à la cuisse d'un coup de fauconneau qui tua deux autres officiers. A la gravité de sa blessure, *il connut bien lui-même*, dit Bernard, *qu'ainsi il n'étoit pas fait pour la faire bien longue au monde*. Remarquant que son accident avait ralenti le courage de ses soldats : « Quoi donc, leur dit-il, vous » fuyez ? » Quelques-uns lui ayant répondu : « Nous n'avons plus de » poudre, ni de plomb. » — « N'a- » vez-vous pas, leur répliqua-t-il, » des épées et des ongles ? » Plusieurs officiers et soldats s'étant rassemblés autour de lui pour recevoir ses ordres, il leur tint un discours chrétien, admirable sans doute, mais qui paraît un peu extraordinaire dans la bouche d'un guerrier. Le Vassor, après l'avoir cité d'après l'historiographe Bernard, observe avec raison qu'un guerrier mourant aux croisades de saint Louis, n'aurait

plus content d'être tué par les
 étans que Zamet le paraît de
 la vie pour la querelle de
 brist. Ce qui est au-dessus
 e critique, ce sont les pa-
 i terminaient cette allocu-
 Servez le roi de bon courage,
 rtez doucement les fatigues
 guerre, et si quelquefois la
 ité des affaires vous fait dif-
 vos montres (paie), qu'il n'y
 e l'ennemi, qui en est cau-
 ui seute l'effort de votre in-
 tion. » Cette exhortation eut
 e Zamets'en était promis. Les
 retournèrent à la charge, et
 nt les ennemis de rentrer dans
 . Ceux qui ne le purent faire
 t demandèrent quartier. Pon-
 venger son ami les massacra
 ablement, et Zamet en prit
 a pour lui adresser des re-
 s, à-la-fois pleins de raison, et
 ar une saine piété. « Puis-je
 savoir bon gré, lui dit-il, du
 port d'une amitié si dérégée?
 ez-vous redonné la vie en l'ô-
 si cruellement à des infortu-
 Au lieu de venger ma mort,
 avez irrité Dieu contre vous
 ntre moi. Votre inhumanité
 lige plus sensiblement que l'ac-
 t qui m'est arrivé. » Pontis
 lans ses Mémoires que ce re-
 lui fut bien sensible, et jus-
 endemain il ne quitta pas le lit
 urant; mais ayant lui-même
 ssé, Arnauld d'Andilly rem-
 s - lors auprès de Zamet,
 u dernier moment, l'office
 isolateur. Zamet lui disait
 t en l'embrassant : « Quel
 r c'est qu'un bon ami ! » Il
 cinq jours après sa blessu-
 avec de tels sentiments
 iété, et une telle tranquillité
 rit, que j'eus la consolation,

» dit d'Andilly, de ne pouvoir dou-
 » ter que Dieu ne lui fit miséricorde.
 » Personne ne l'ayant plus connu que
 » moi, je puis dire sans crainte que
 » c'était un homme si extraordinaire,
 » qu'il n'y avait point d'emploi et
 » de charge dont il ne pût être ho-
 » noré avec le temps..... Sa piété
 » envers Dieu, son courage dans les
 » périls et sa capacité dans la guerre
 » et dans les affaires l'avaient mis
 » dans une assiette d'esprit que rien
 » n'était capable d'ébranler; et quel-
 » que grande que fût son ambition,
 » elle était soutenue par tant de ver-
 » tus, et se proposait une fin si glo-
 » rieuse autant selon Dieu que selon
 » les hommes, que l'on ne pouvait y
 » trouver à redire (1). » Zamet avait
 désigné Pontis pour exécuteur testa-
 mentaire; il légua à Arnauld d'Andil-
 ly un grand tableau de S. Jean dans
 le désert, dont ce pieux personnage
 fit don à la maison de Port-Royal-
 des Champs. Zamet avait été marié:
 mais il ne laissait point d'enfants. Il
 fut enterré dans l'église des Célestins
 de Paris, à côté de son père. Le roi
 conserva à sa veuve la capitainerie de
 Fontainebleau. D—R—R.

ZAMET (SÉBASTIEN), frère du pré-
 cédent, aumônier de la reine Ma-
 rie de Médicis, évêque-duc de Lan-
 gres, prit possession de ce siège
 en 1615. La même année, il assista
 à l'assemblée générale du clergé de
 France à Paris, et réunit ses efforts
 à ceux des autres prélats, pour ob-
 tenir l'admission du concile de Tren-
 te en France. Durant les quarante
 années qu'il occupa le siège de Lan-
 gres, il fit beaucoup de bien dans ce
 vaste diocèse, concourut à l'établis-
 sement des Ursulines de Dijon, à la

(1) On peut encore consulter, sur ce personnage
 trop peu connu, la *Chronologie militaire*, t. VI,
 p. 67.

tat Villeroi eut embrassé le parti royaliste, le duc envoya Zamet vers le roi pour négocier une réconciliation; le monarque répondit qu'il ne voulait point traiter avec le duc comme chef de parti, que cependant, s'il demandait pardon à son souverain, il le recevrait comme son parent et son allié (1592). Henri IV commença dès-lors à traiter Zamet avec bienveillance; il lui sut gré surtout d'avoir fait usage de son crédit sur Maienne, pour ménager une trêve entre les royalistes et les ligueurs (juillet 1593). Les Mémoires de Sully comptent Zamet parmi le très-petit nombre de courtisans qui furent sincères et complètement désintéressés dans leurs démarches pour la conversion de ce prince. Henri IV, après son entrée dans Paris, ne cessa de vivre familièrement avec lui. Zamet, qui paraît n'avoir pas été étranger au goût des arts, fit construire dans la rue de la Cérisaie, près de l' Arsenal, un hôtel magnifique, qui fut meublé avec un luxe alors sans exemple (2). Lorsque Henri IV vint pour la première fois visiter cette habitation, Zamet lui en fit remarquer toutes les distributions, disant : « Sire, j'ai ménagé » ici ces deux salles, là ces trois cabinets que voit Votre Majesté. — » Oui, oui, reprit le roi, et de la rognure j'en ai fait les gants. » C'est ainsi que ce prince semblait lui-même, par cette raillerie, applaudir à l'énormité d'une fortune devenue d'un maniement peu fidèle des deniers publics. Mais Zamet avait, pour captiver l'affection de Henri, des titres qui, aux yeux de l'homme privé, valaient bien ceux que le ver-

teux Sully pouvait avoir à la confiance du monarque. L'amant de Gabrielle voulait-il traiter sa maîtresse magnifiquement, et toutefois sans aucune des gênes de l'étiquette, la maison de Zamet était à sa disposition. Desirait-il trouver une distraction passagère entre les bras de quelque *maîtresse de louage*, selon l'expression de L'Estoile, ou de quelque *belle garce*, comme dit Bassompierre, Zamet fournissait encore son logis. Souvent même il ménageait au roi la surprise d'y rencontrer quelque objet nouveau. Ce prince faisait si peu mystère de ces parties, qu'il amenait avec lui ses courtisans, qu'il déshabillaient comme à l'ordinaire. Lorsque Henri IV avait à ménager quelque réconciliation ou quelque rupture avec une de ces dames que l'historien du duc d'Épernon appelle naïvement *les dames d'amour du roi*, Zamet, confidant habile et fidèle, portait les paroles de part et d'autre, et fournissait même, à gros intérêts, l'argent nécessaire pour aplanir les difficultés de la négociation. Enfin, le roi avait-il perdu au jeu des sommes énormes, ce qui lui arrivait souvent, la bourse de Zamet lui était toujours ouverte. De pareils services ne pouvaient trop se payer, et l'on conçoit que Henri IV, qui se brouilla quelquefois avec Sully, ait toujours fait bon visage à Zamet. Ce financier ne montrait pas moins de complaisance pour Bassompierre, qui soupait presque tous les soirs chez lui, et dont il favorisait les entrevues nocturnes avec Henriette d'Entragues, une des maîtresses de Henri IV (3). On rap-

(2) Cet hôtel, après avoir passé à la maison de Lesdiguières, puis à celle de Villeroi, fut détruit en 1711.

(3) Bassompierre, dans ses Mémoires, dit que ces entrevues avoient lieu dans la maison même de la mère d'Henriette d'Entragues, dans une chambre au troisième étage, garnie de beaux meubles de Zamet.

porte dans les Mémoires de Sully, que ce ministre croyait devoir ménager Zamet, et ne faisait pas difficulté d'acquiescer les fréquentes libéralités dont le roi gratifiait cet adroit serviteur. Lorsqu'en 1601 une chambre de justice fut établie pour faire rendre gorge aux financiers avides, Zamet et Bassompierre surent, dans cette occasion « comme en toute autre, dit » Sully, tourner l'esprit du roi : quel-
 » ques *larronneaux* payèrent pour
 » tout le reste, et les principaux
 » coupables trouvèrent un sûr appui
 » dans le même métal pour lequel
 » on les poursuivait; de manière que
 » l'orage ne tomba que sur ceux qui
 » pouvaient se reprocher de n'avoir
 » pas encore assez volé pour mettre
 » leurs vols à couvert. » Les mêmes Mémoires ajoutent qu'en 1605 Zamet obtint du trop facile monarque les deux offices de receveur de Rouen, chacun pour deux mille écus. En 1606, l'imposition des deux sols six deniers par minot de sel lui fut encore accordée; mais, comme cette imposition n'eut pas lieu, il fallut lui payer en place trente-sept mille quatre cent quatre-vingt-douze livres; et le surintendant des finances fut en outre obligé de rembourser trente-quatre mille deux cent vingt livres que Zamet avait prêtées depuis ce temps-là à Sa Majesté. Sully nous apprend encore qu'en 1609 le roi fit délivrer à cet Italien les quittances des receveurs en Normandie, de la valeur de cinq mille écus, avec les expéditions nécessaires pour qu'il fût remboursé de quarante-neuf mille livres qu'il lui avait assignées dans l'année 1608. Ce riche partisan, malgré l'obscurité de sa naissance, eut, dit-on, des bonnes fortunes très-brillantes : il avait formé une liaison très-intime avec Madei-

ne Le Clerc, demoiselle du Tremblay, dont il eut plusieurs enfants. Gabrielle d'Estrées, duchesse de Beaufort, maîtresse du roi, ménagea leur mariage, « et leurs enfants » furent en grande cérémonie mis » sous le poêle, à la vue de toute la » cour, afin de disposer par cet exem- » ple les gens qui n'apprennent rien » que par les yeux, à ne pas s'éton- » ner des espérances qu'avoit cette » favorite. » Gabrielle en effet vou-
 lait par un tel exemple amener le roi à légitimer de la même manière les bâtards qu'elle avait eus de lui. Zamet se qualifiait alors de baron de Murat et de Billy, seigneur de Beauvoir et de Cazabelle, conseiller du roi en tous ses conseils, capitaine du château et surintendant des bâtiments de Fontainebleau. Plus tard il ajouta à toutes ces qualités celle de surintendant de la maison de la reine. Il s'était fait naturaliser français avec Horace et Jean-Antoine, ses frères, par lettres-patentes données à Saint-Maur-les-Fossés en 1581. Sébastien dit au notaire qui faisait le contrat de mariage de son fils, ce mot que l'auteur du *Glorieux* a si heureusement mis dans la bouche de son Lisimon : « Qualifiez-moi de seigneur » de dix-sept cent mille écus. » Henri IV employait journellement Zamet dans les affaires les plus sérieuses, comme dans les amoureuses négociations. En 1603, il le fit médiateur des brouilleries qui s'étaient élevées entre le comte de Soissons et le duc de Sully. En 1608, ce monarque voulant à tout prix se débarrasser de M^{lle}. des Essarts, une de ses maîtresses, chargea Zamet de s'entendre avec Sully sur le prix auquel elle mettrait sa retraite. A l'exemple du maître, les courtisans, sans même en excepter le duc d'Épernon, faisaient

du cordonnier italien leur compagnon et leur ami ; et dans ses rapports , même avec les grands , Zamet portait une aisance familière qui , sans leur déplaire , le faisait paraître comme leur égal. C'était toujours chez ce financier que le roi se retirait , dit Girard dans l'histoire du duc d'Épernon , *pour vivre en personne privée , laissant à part sa grandeur et sa majesté*. On voit encore dans les Mémoires de Bassompierre , que le connétable de Montmorenci confiait à Zamet ses affaires de famille les plus importantes. Un souvenir assez triste se rattache à la vie de ce partisan si jovial , si complaisant , si magnifique dans ses dépenses. A la suite d'un repas que la duchesse de Beaufort avait pris dans la maison de Zamet , elle sentit les atteintes du mal violent dont elle mourut si subitement. « Retirez-moi de ce maudit logis , » dit-elle ; et , après trente-six heures de souffrances inouïes , elle expira avec l'enfant qu'elle portait dans son sein (*V. ESTRÉES, XIII, 407*). L'espèce d'horreur que témoigna cette infortunée , quand du Petit-Saint-Antoine où elle était allée faire ses dévotions , on la ramena dans la maison de Zamet ; les taches noires qui parurent sur son visage ; le mariage du roi avec une princesse de Florence , quelque temps après ; enfin la faveur dont jouit Zamet auprès de la nouvelle reine , tels furent les indices d'après lesquels la rumeur publique accusa ce financier d'avoir empoisonné Gabrielle. D'Aubigné est le seul historien qui ait accueilli ces soupçons : « Selon lui » la duchesse de Beaufort vint de » Saint-Antoine pour se rafraîchir » chez Zamet , où ayant mangé d'un » poncire (orange) , comme quel- » ques-uns veulent , et les autres

» d'une salade , elle sentit quand » et quand un tel feu au gosier , » des tranchées à l'estomac , si furi- » rieuses , etc. » Ce récit serait accablant , s'il était exact ; mais toutes les autres relations du temps portent qu'entre la collation que Gabrielle prit chez Zamet et la première atteinte de ses douleurs , elle se rendit au Petit-Saint-Antoine pour entendre ténèbres en musique ; que là , dit Sully dans ses Mémoires , elle fut prise de quelques éblouissements qui la décidèrent à revenir promptement chez Zamet. Enfin ni l'historien de Thou , ni Bassompierre , ni Cayet dans le Septennaire , ni le Journal de L'Estoile n'appuient l'opinion que Gabrielle d'Estrées ait été empoisonnée. Le Grain , dans sa Décade , attribue la mort de cette favorite *au suc crud et froid du citron*. Au reste , Zamet ne pouvait que perdre à la mort de Gabrielle , dont il possédait la confiance , et dont même il avait obtenu les faveurs , si l'on en croit quelques Mémoires. D'après l'histoire des *Amours du grand Alcandre* , où tout est historique , au déguisement des noms près , il paraît que ce financier prenait texte de son mariage avec la demoiselle du Tremblay , pour donner à Henri IV , avec qui il parlait fort librement , le conseil qu'il avait pris pour lui-même. Supposera-t-on que Zamet eût empoisonné la favorite dont il cherchait à faire une reine ? Enfin , Henri IV qui s'affligea sincèrement de la mort de Gabrielle , et qui plus que tout autre eût dû être porté à la venger , ne témoigna aucun soupçon contre Zamet , et continua de le traiter avec la même bienveillance , et à l'employer dans toutes les occasions. En 1600 , lorsqu'il fut question de

savoir si le concile de Trente serait reçu en France, ce fut chez Zamet que le roi assembla le conseil qui devait opiner sur cette importante question. Charles-Émanuel, duc de Savoie, étant venu à Paris, sous prétexte de négocier en personne avec le roi, mais dans le fait pour éluder ses demandes relativement au marquisat de Saluces, Zamet fut chargé par Henri IV de conférer avec ce prince (janvier 1600). Au mois de février suivant, la nouvelle reine, Marie de Médicis, à son arrivée à Paris, descendit dans l'hôtel de ce financier, et y demeura quinze jours, jusqu'à ce que ses appartements au Louvre fussent prêts. En 1604, François de Velasco, ambassadeur d'Espagne en Angleterre, traversant la France pour se rendre à son poste, passa par Fontainebleau, où le roi était; Zamet régala l'ambassadeur, et le roi vint inopinément se mettre à table avec eux. Souvent aussi Zamet avait la commission de visiter les bâtiments que le roi faisait construire à Paris, lorsque ce prince ne pouvait y aller lui-même. Sincèrement attaché au maître qui le traitait si bien, il n'usa de l'ascendant qu'il obtint sur la reine Marie de Médicis, que pour contre-balancer la funeste influence de Concini et d'Éléonore Galigai. Au moment où la passion criminelle qu'avait conçue le roi pour la princesse de Condé excitait le vif ressentiment de la reine, Zamet, si l'on en croit les Mémoires de Sully, avertit Henri IV des desseins formés contre sa personne dans la maison de cette princesse, par Concini et les autres Italiens qu'elle avait amenés de Florence. Après la mort de Henri IV, Zamet, toujours heureux courtisan, continua de jouir de la

confiance de Marie de Médicis devenue régente. Cette princesse allait dîner chez lui, et recevait dans cette maison les seigneurs qu'elle voulait distinguer. « On m'avertit, fait-on » dire à Sully dans ses Mémoires, ... » que la reine devait dîner chez Zamet; je ne doutai point que ce ne » fût lui faire ma cour que d'aller la » trouver dans cette maison : aussi » ne peut-on rien ajouter à la réception gracieuse que j'en reçus. » Les mêmes Mémoires nous apprennent qu'alors Zamet s'entendait fort bien avec Concini, et se chargeait de ses messages auprès du surintendant des finances, qui était loin d'approuver les prodigalités de la nouvelle cour. En 1613, Zamet rendit un service des plus essentiels à la reine, en se chargeant de négocier avec MM. d'Épernon et de Guise qui menaçaient de troubler la cour. Il était alors en si grande faveur auprès de cette princesse, qu'elle le traitait avec la même distinction que les plus grands seigneurs. On lit, dans les Mémoires de Bassompierre, qu'au mois de janvier 1614, « la régente » ayant convié Zamet à la comédie, » elle ordonna à Senecterre de lui » porter un siège ainsi qu'au duc » d'Épernon. » Alors le maréchal d'Ancre s'adressant à Bassompierre, lui dit en son jargon moitié italien, moitié français : *Per dio monssou io me rido moy delle cose deste monde ; la reine a soin d'un siège pour Zamet, et n'en a point pour M. Du Mayne. Fiez-vous à l'amore dei principi.* Zamet mourut à Paris, le 14 juillet 1614, à l'âge d'environ soixante-deux ans. Il fut enterré aux Célestins, où l'on voyait encore son tombeau avant la révolution. Son extrême habileté dans les affaires lui avait, de son vi-

vant, attiré autant de blâme que d'éloges. Dans la prétendue Bibliothèque de M^{me}. de Montpensier, on trouve le titre de cet ouvrage supposé : *Subtil moyen pour réussir dans les affaires de France et les mettre en paix par l'ambassadeur Zamet*. La Bibliothèque M. S. de M. Guillaume parle également d'un livre de la simplicité, fait par M. Zamet, dédié à M. de Frenes, et imprimé en hébreu. — Par-là, dit Le Duchat, commentateur du Journal de L'Estoile, on voulait faire entendre que la simplicité que ce financier affectait au dehors devait s'entendre à rebours comme on lit l'hébreu.

D—R—R.

ZAMET (JEAN), baron de Murat et de Billy, fils aîné du précédent, légitimé par le mariage de son père avec la demoiselle du Tremblay, fut un des plus braves officiers de son temps. Entré simple soldat dans les gardes de Henri IV, il en était l'un des capitaines dès 1606, et joignait à ce grade le titre de gentilhomme de la chambre. Ce prince, qui l'honorait de sa confiance, l'employa dans quelques affaires importantes. Les Mémoires de Sully nous apprennent que dans un voyage que Jean Zamet fit en Espagne et en Italie (1609), il eut avis des complots que tramaient les Espagnols contre la vie du roi, et qu'il s'empressa d'en informer Henri IV. A la mort de son père (1614), Jean Zamet lui succéda dans les charges de conseiller du roi, de capitaine du château, et de surintendant des bâtimens de Fontainebleau. Dans les premières années du règne de Louis XIII, il dut à des talens peu communs un prompt avancement dans les grades militaires. « Il avait eu, » dit un historien contemporain, une

» bonne institution aux lettres, e
 » en avait chéri le plus celles qui lui
 » pouvaient donner quelque avanta-
 » ge en sa profession : l'histoire, les
 » mathématiques, la stratégie et
 » les fortifications. La connaissance
 » de ces sciences et de plusieurs lan-
 » gues, la politesse de ses mœurs et
 » le grand ordre qu'il gardait en sa
 » vie et en toutes ses actions par-
 » ticulières et publiques, l'avaient
 » mis en si haut point d'estime, qu'on
 » le jugeait capable de toutes les
 » grandes charges ; et le roi fort ju-
 » dicieux en la connaissance de ses
 » gens, ne lui déniait pas celle qu'il
 » avait de sa vertu, faisant grande
 » estime de lui. » Ce jugement de
 Bernard (*Voy. ce nom*, IV, 289),
 historiographe de Louis XIII, est
 confirmé par tous les Mémoires du
 temps. Zamet suivit Louis XIII en
 Guienne, en 1615 et 1616, et fut
 nommé mestre de camp du régiment
 de Picardie, le 1^{er}. janvier 1617.
 La même année, il commanda à
 l'armée de Champagne, sous le duc
 de Guise; à l'armée du roi, en 1619,
 puis à l'attaque des retranchemens
 du Pont de Cé, en 1620, où il con-
 duisit l'aile droite. Bassompierre lui
 reproche d'avoir, dans cette occa-
 sion, compromis le salut de l'armée,
 « en manquant aux ordres de la
 » guerre qui veulent qu'en présence
 » des ennemis les motions se fassent
 » en marchant derrière les bataillons
 » qui sont déjà en bataille, pour en
 » être couvert, pendant que l'on est
 » obligé de montrer le flanc ; mais
 » lui par présomption, inadvertance,
 » ou ignorance, ou tous les trois,
 » passa devant le bataillon de Cham-
 » pagne, de sorte qu'en ce seul point,
 » si les ennemis nous eussent char-
 » gés, nous étions capables d'être
 » renversés. M. de Créqui, qui a

» l'ouïe très-excellente à la guerre ,
 » vit aussitôt cette faute , et me dit :
 » *Cousin , nous sommes perdus , si*
 » *les ennemis nous chargent. Za-*
 » *met marche devant Champagne.* »
 Il fallut que Bassompierre accourût en personne pour réparer cette faute dont heureusement les ennemis ne profitèrent point. Les mêmes Mémoires donnent des détails curieux sur la promotion de Zamet au grade de maréchal-de-camp, qui était alors une charge si considérable , qu'elle mettait en état de prétendre à celle de maréchal de France. Déjà Bassompierre lui-même, Créqui, Termes et Saint-Luc étaient maréchaux de camp , et dans l'armée , telle qu'elle était alors organisée , il était inutile d'augmenter le nombre d'officiers de ce grade ; mais Luy-nes , qui , sans aucun titre militaire , venait d'être fait connétable , ne voulait pas que *des gens si qualifiés* fussent employés , parce qu'ils étouffoient sa gloire et celle de ses frères. Aussi choisit-il *des gens de moindre étoffe , comme Marillac , Zamet et autres de moindre mérite , qui seroient ses créatures.* Il persuada au roi que Bassompierre et ses pairs étoient sans doute très-propres à cette charge - là , mais qu'ils n'étoient pas personnes à tenir pied à boule , ni pour y rendre l'assiduité nécessaire ; pour cet effet il lui nomma Zamet , Marillac , etc. Quelques jours après sa promotion , qui eut lieu le 19 mai 1621 , Zamet qui conservait la place de mestre de camp de Picardie , fut employé au siège de Saint-Jean-d'Angely , que le roi entreprit en personne (Voy. Benjamin de Rohan , sieur de SOUBISE). Il se signala encore plus au siège de Clérac ; et par la promptitude avec laquelle il

poussa les ouvrages , il contribua à la prise de cette place , le 1^{er}. août 1621. Zamet eut , devant Montauban , le bras droit cassé d'une mousquetade « qui le rendit inutile » pour tout le reste du siège , bien » que pour cela il ne l'abandonnât » pas. » Pontis , dans ses Mémoires , rapporte comment il eut le bonheur de délivrer Zamet qui , après cette blessure , était tombé entre les mains des ennemis. Depuis cette époque une étroite amitié se forma entre le mestre de camp de Picardie et Pontis. « Je commençai , dit celui-ci , à vi- » vre avec cet incomparable ami , » non pas seulement comme avec un » frère , mais comme avec mon pro- » pre père , sentant pour lui le même » respect , et lui rendant avec toute » l'assiduité possible , les mêmes de- » voirs et les mêmes services que si » j'avais été son fils. » Quand on considère que , dans ses Mémoires , le sage Rob. Arnauld d'Andilly (V. ce nom) tient absolument le même langage que Pontis , on conviendra qu'un personnage qui inspirait une telle admiration à ses amis ne devait pas être un homme ordinaire. Il paraît que , dans un siècle où la religion avait tant d'influence , Zamet fut le modèle du guerrier chrétien. Tandis que les autres officiers croyaient pouvoir , en combattant contre les protestants , se livrer à tous les excès que la guerre autorisait alors , au viol , au pillage , à l'incendie , lui presque seul , animé du véritable esprit du christianisme , le prenait pour règle de toutes ses actions ; il se montrait humain , chaste , ami de la plus sévère discipline ; et ces vertus , dont Louis XIII possédait quelques-unes , et qu'il appréciait volontiers dans les autres , furent l'honorable cause du crédit dont Zamet

jouit auprès de ce monarque. Lors de la levée du siège de Montauban, il fut chargé de commander l'avant-garde à cette retraite qui ne se fit point sans désordre. Entraîné par son pieux enthousiasme, il vit dans le honteux échec que venaient d'éprouver les armes du roi en présence des religionnaires, une manifestation éclatante de la justice divine. « Il » paraît bien, dit-il à Pontis qui » marchait à ses côtés, que le dieu » de justice est le dieu des batailles, » et qu'il en donne souvent le gain à » ceux qui sont contre lui, parce » que ceux qui défendent sa cause le » font si mal et attirent si juste- » ment sa colère sur eux-mêmes par » leurs crimes, qu'il les punit sur le » champ en leur donnant le désavan- » tage, et répandant des terreurs pa- » niques dans leurs armées. » L'année suivante (1620), le roi voulant l'avoir plus près de sa personne, Zamet vendit son régiment, et afin de consoler Pontis de cette séparation forcée, le fit comprendre dans le marché pour une somme de mille écus. De nouveaux combats contre les protestants, que Louis XIII poursuivit en personne sur les rives du Bas-Poitou, mirent Zamet à même de rendre de nouveaux services. Avec le maréchal de Vitry il occupa le Perriez le 13 avril 1620. Lorsque le roi chassa Soubise de l'île de Riez, en passant lui-même à gué un bras de mer, Zamet conduisit la cavalerie dans cette glorieuse journée. Ces exploits l'avaient rendu si redoutable aux huguenots, qu'ils le surnommèrent le *Grand Mahomet*. Lorsque le roi eut résolu le siège de Montpellier, Zamet fut envoyé en avant avec un corps de trois cents chevaux. Il fit

discipline, qu'on le recevait partout comme un libérateur. Dans un combat, aux environs de Montpellier, il tailla en pièces ou fit prisonniers cinq cents hommes détachés pour inquiéter les troupes royales qui faisaient alors le siège de Saint-Antonin. Attaqué d'une violente maladie, Zamet persista à demeurer au camp malgré les instances du roi, qui l'engageait à ne songer qu'à sa santé. « Ce n'est pas ici une occasion qui » permette de s'aller rafraîchir, » dit-il à Arnauld d'Andilly, c'est » une guerre de religion qui regarde » Dieu, et dans laquelle je m'estime » rai trop heureux de pouvoir la- » ver mes péchés dans mon sang. » A peine convalescent, il prit part à toutes les opérations du siège de Montpellier, avec une étonnante activité. Comme il repoussait les assiégés qui faisaient une sortie, il fut atteint à la cuisse d'un coup de fauconneau qui tua deux autres officiers. A la gravité de sa blessure, *il connut bien lui-même*, dit Bernard, *qu'ainsi il n'étoit pas fait pour la faire bien longue au monde*. Remarquant que son accident avait ralenti le courage de ses soldats : « Quoi donc, leur dit-il, vous » fuyez ? » Quelques-uns lui ayant répondu : « Nous n'avons plus de » poudre, ni de plomb. » — « N'a- » vez-vous pas, leur répliqua-t-il, » des épées et des ongles ? » Plusieurs officiers et soldats s'étant rassemblés autour de lui pour recevoir ses ordres, il leur tint un discours chrétien, admirable sans doute, mais qui paraît un peu extraordinaire dans la bouche d'un guerrier. Le Vassor, après l'avoir cité d'après l'historiographe Bernard, observe avec raison qu'un guerrier mourant aux croisades de saint Louis, n'aurait

lus content d'être tué par les
tans que Zamet le paraît de
a vie pour la querelle de
rist. Ce qui est au-dessus
critique, ce sont les pa-
i terminaient cette allocu-
rvez le roi de bon courage,
rtez doucement les fatigues
guerre, et si quelquefois la
té des affaires vous fait dif-
ros montres (paie), qu'il n'y
e l'ennemi, qui en est cau-
si sente l'effort de votre in-
ion. » Cette exhortation eut
e Zamet s'en était promis. Les
retournèrent à la charge, et
nt les ennemis de rentrer dans

Ceux qui ne le purent faire
demandèrent quartier. Pon-
venger son ami les massacra
ablement, et Zamet en prit
pour lui adresser des re-
à-la-fois pleins de raison, et
par une saine piété. « Puis-je
savoir bon gré, lui dit-il, du
port d'une amitié si déréglée?
avez-vous redonné la vie en l'ô-
tant cruellement à des infortu-
Au lieu de venger ma mort,
avez irrité Dieu contre vous
à mon égard. Votre inhumanité
me pèse plus sensiblement que l'ac-
tion qui m'est arrivé. » Pontis
dans ses Mémoires que ce re-
lui fut bien sensible, et jus-
qu'au lendemain il ne quitta pas le lit
malade; mais ayant lui-même
guéri, Arnauld d'Andilly rem-
onta alors auprès de Zamet,
au dernier moment, l'office
solitaire. Zamet lui disait
en l'embrassant : « Quel
bon c'est qu'un bon ami ! » Il
cinq jours après sa blessu-
re avec de tels sentiments
été, et une telle tranquillité
rit, que j'eus la consolation,

dit d'Andilly, de ne pouvoir dou-
ter que Dieu ne lui fit miséricorde.
Personne ne l'ayant plus connu que
moi, je puis dire sans crainte que
c'était un homme si extraordinaire,
qu'il n'y avait point d'emploi et
de charge dont il ne pût être ho-
noré avec le temps..... Sa piété
envers Dieu, son courage dans les
périls et sa capacité dans la guerre
et dans les affaires l'avaient mis
dans une assiette d'esprit que rien
n'était capable d'ébranler; et quel-
que grande que fût son ambition,
elle était soutenue par tant de ver-
tus, et se proposait une fin si glo-
rieuse autant selon Dieu que selon
les hommes, que l'on ne pouvait y
trouver à redire (1). » Zamet avait
désigné Pontis pour exécuter testa-
mentairement; il légua à Arnauld d'Andilly
un grand tableau de S. Jean dans
le désert, dont ce pieux personnage
fit don à la maison de Port-Royal-
des Champs. Zamet avait été marié;
mais il ne laissait point d'enfants. Il
fut enterré dans l'église des Célestins
de Paris, à côté de son père. Le roi
conserva à sa veuve la capitainerie de
Fontainebleau. D—R—R.

ZAMET (SÉBASTIEN), frère du pré-
cédent, aumônier de la reine Ma-
rie de Médicis, évêque-duc de Lan-
gres, prit possession de ce siège
en 1615. La même année, il assista
à l'assemblée générale du clergé de
France à Paris, et réunit ses efforts
à ceux des autres prélats, pour ob-
tenir l'admission du concile de Tren-
te en France. Durant les quarante
années qu'il occupa le siège de Lan-
gres, il fit beaucoup de bien dans ce
vaste diocèse, concourut à l'établisse-
ment des Ursulines de Dijon, à la

(1) On peut encore consulter, sur ce personnage
trop peu connu, la *Chronologie militaire*, t. VI,
p. 67.

réforme du Tard, première abbaye de filles, de l'ordre de Cîteaux, et à la translation de ce monastère à Dijon. Par un désintéressement qui prouve qu'il ne cherchait que l'intérêt de la religion, il se prêta au démembrement de son diocèse, en sollicitant lui-même l'érection en évêché de la chapelle royale de Dijon. Cette négociation ne réussit pas; et Dijon n'eut un évêque qu'en 1731. Le zèle de l'évêque de Langres pour son troupeau ne l'empêcha pas de prendre une part très-active aux affaires religieuses de la capitale; ce qui devint pour lui une source de désagréments. Après s'être retiré de la cour et du grand monde, où il avait été fort répandu, il embrassa une vie très-édifiante, et se lia étroitement avec les religieuses de Port-Royal. Étant venu à Paris en 1626 pour l'assemblée du clergé, il devint directeur de l'illustre abbesse Angélique Arnauld (V. ce nom), qui l'avait secondé précédemment dans la réforme du monastère de Tard. L'évêque de Langres introduisit alors dans Port-Royal les Pères de l'Oratoire, comme directeurs des religieuses. Dès ce moment, si l'on en croit l'historien de ce couvent, l'esprit de la maison devint moins régulier et moins sévère. Zamet ayant engagé la mère Angélique à faire ajouter de nouveaux bâtiments à la maison de Paris, la communauté s'endetta sans que ce prélat vint à son secours. Le zèle sévère de cette supérieure ne s'accommodant pas de l'indulgence de ce prélat, il se brouilla avec elle et lui suscita des tracasseries qui l'obligèrent de se démettre de son abbaye. Enfin Zamet fit venir, pour gouverner la maison, des religieuses de l'abbaye du Tard, qui (selon le même écrivain), firent

souffrir à la mère Angélique mille avanies, et mirent sa patience à bout. Cependant l'archevêque de Paris (J.-F. de Gondi), mécontent de l'autorité que Zamet prenait à Port-Royal, renvoya chez elles les religieuses du Tard. Depuis 1627, l'évêque de Langres avait formé avec la duchesse de Longueville le projet d'un nouvel institut de religieuses, qui devaient se consacrer à l'adoration perpétuelle du Saint-Sacrement. Il obtint sans peine l'agrément du Saint-Siège; mais ce ne fut qu'en 1630 que Louis XIII accorda des lettres-patentes pour cet établissement. Ce prince, qui se crut guéri miraculeusement d'une maladie dont il pensa mourir à Lyon, voulait, par reconnaissance, se rendre le fondateur du Saint-Sacrement. L'archevêque de Paris entra l'affaire pendant trois ans, d'abord par jalousie contre Zamet, qui en avait été nommé supérieur, conjointement avec lui et l'archevêque de Sens; en second lieu, parce qu'il voulait que l'abbesse Angélique fût nommée supérieure, et que l'évêque de Langres, qui l'avait d'abord proposée, ne voulait plus d'elle. Ces difficultés s'aplanirent enfin; et la mère Angélique entra le 8 mai 1633 dans la nouvelle maison du Saint-Sacrement, située rue Coquillière, et qui avait été achetée trente mille francs des deniers d'une pauvre veuve. L'intention du fondateur était de ne recevoir pour pensionnaires dans ce nouveau couvent que des *filles de marquis et de comtes*. Aussi l'habit était-il élégant et magnifique; et la dot que chaque religieuse devait payer en prenant le voile, se montait à dix mille livres. Zamet voulut, en outre, que la table fût bonne, et autorisa une douce gaieté

dans les récréations des pensionnaires. Ce régime que l'évêque de Langres avait introduit dans la maison du Saint-Sacrement déplut à la mère Angélique, et fut fortement désapprouvé par l'abbé de Saint-Cyran, qui devait à ce prélat la direction spirituelle du Saint-Sacrement et de Port-Royal. Telles étaient la confiance et l'amitié que Zamet portait alors à Saint-Cyran, qu'il lui offrit de le faire son coadjuteur sur le siège de Langres. Quelque jugement que l'on puisse d'ailleurs porter de Saint-Cyran, on conviendra que ses procédés envers l'évêque de Langres paraissent inexcusables. Au retour d'un voyage que ce prélat fit dans son diocèse, il trouva l'esprit de ses religieuses entièrement changé, même à son égard. La mère Agnès Arnauld, abbesse de Port-Royal, tandis que sa sœur Angélique gouvernait la maison du Saint-Sacrement, *pria tout franchement M. de Langres de ne plus venir à la maison*, parce que sa conduite trop douce, disait-elle, entretenait les ames dans de mauvaises habitudes (1). C'est ainsi que Saint-Cyran avait élevé dans ces deux maisons un schisme contre le supérieur. Le nouvel institut du Saint-Sacrement ne put résister à toutes ces traverses. Il tomba l'an 1638; et les religieuses qui le composaient revinrent à Port-Royal de Paris. Dès ce moment, Zamet rompit avec Saint-Cyran. Il désapprouvait depuis long-temps la liberté avec laquelle ce docteur s'exprimait sur certains dogmes reçus dans l'Église romaine et sur plusieurs décrets du concile de Trente. Il rédigea contre lui deux Mémoires, dont l'un fut présenté au

cardinal de Richelieu. Les ennemis de Zamet virent dans cette démarche une lâche dénonciation. Ses amis la louèrent comme une marque de zèle. Le caractère de l'évêque de Langres ne permet pas de douter de ce dernier motif; mais on conviendra que dans cette occasion son zèle s'était montré peu éclairé. Lorsque Saint-Cyran fut arrêté, en 1638, Zamet se crut obligé de déposer dans l'interrogatoire d'un homme que l'on poursuivait alors comme un dangereux sectaire, et dont les opinions seraient à peine remarquées aujourd'hui. Le premier Mémoire de Zamet fut réfuté par la mère Angélique qui lui prête ce discours, au sujet de Saint-Cyran : « Dieu m'a donné cet » homme pour être mon bourreau : » car il m'a fait connaître la vérité » par lui ; et je n'ai pas la force de » la suivre : cela me tue. » Quant au Mémoire que Zamet avait adressé au cardinal, il trouva sa réponse dans le *factum* imprimé sous le titre d'*Apologie de Saint-Cyran* par Ant. Lemaistre (*Voy.* ce nom). Lassé de toutes ces tracasseries, Zamet se retira dans son diocèse, venant très-rarement à Paris, et tout occupé des devoirs de l'épiscopat. Il mourut à Mussi, le 2 fév. 1655, laissant, en dépit des attaques injustes des écrivains de Port-Royal, la réputation d'un prélat rempli de zèle, de piété et de désintéressement. On pouvait lui reprocher un peu de faiblesse dans le caractère et une indulgence peut-être excessive ; mais ce n'était pas à ceux qui abusèrent de ces défauts à les censurer avec tant d'amertume. Sa piété envers ses parents l'avait porté à élever à son père et à son frère les monuments dont il a été parlé dans les deux articles précédents.

(1) Ce sont les expressions de l'historien de Port-Royal.

tat Villeroi eut embrassé le parti royaliste, le duc envoya Zamet vers le roi pour négocier une réconciliation; le monarque répondit qu'il ne voulait point traiter avec le duc comme chef de parti, que cependant, s'il demandait pardon à son souverain, il le recevrait comme son parent et son allié (1592). Henri IV commença dès-lors à traiter Zamet avec bienveillance; il lui sut gré surtout d'avoir fait usage de son crédit sur Maïenne, pour ménager une trêve entre les royalistes et les ligueurs (juillet 1593). Les Mémoires de Sully comptent Zamet parmi le très-petit nombre de courtisans qui furent sincères et complètement désintéressés dans leurs démarches pour la conversion de ce prince. Henri IV, après son entrée dans Paris, ne cessa de vivre familièrement avec lui. Zamet, qui paraît n'avoir pas été étranger au goût des arts, fit construire dans la rue de la Cérisaie, près de l' Arsenal, un hôtel magnifique, qui fut meublé avec un luxe alors sans exemple (2). Lorsque Henri IV vint pour la première fois visiter cette habitation, Zamet lui en fit remarquer toutes les distributions, disant : « Sire, j'ai ménagé » ici ces deux salles, là ces trois ca- » binets que voit Votre Majesté. — » Oui, oui, reprit le roi, et de la ro- » gnure j'en ai fait les gants. » C'est ainsi que ce prince semblait lui-même, par cette raillerie, applaudir à l'énormité d'une fortune provenue d'un manquement peu fidèle des deniers publics. Mais Zamet avait, pour captiver l'affection de Henri, des titres qui, aux yeux de l'homme privé, valaient bien ceux que le ver-

teux Sully pouvait avoir à la confiance du monarque. L'amant de Gabrielle voulait-il traiter sa maîtresse magnifiquement, et toutefois sans aucune des gênes de l'étiquette, la maison de Zamet était à sa disposition. Desirait-il trouver une distraction passagère entre les bras de quelque *maîtresse de louage*, selon l'expression de L'Estoile, ou de quelque *belle garce*, comme dit Bassompierre, Zamet fournissait encore son logis. Souvent même il ménageait au roi la surprise d'y rencontrer quelque objet nouveau. Ce prince faisait si peu mystère de ces parties, qu'il amenait avec lui ses courtisans, qui le déshabillaient comme à l'ordinaire. Lorsque Henri IV avait à ménager quelque réconciliation ou quelque rupture avec une de ces dames que l'historien du duc d'Épernon appelle naïvement *les dames d'amour du roi*, Zamet, confidant habile et fidèle, portait les paroles de part et d'autre, et fournissait même, à gros intérêts, l'argent nécessaire pour aplanir les difficultés de la négociation. Enfin, le roi avait-il perdu au jeu des sommes énormes, ce qui lui arrivait souvent, la bourse de Zamet lui était toujours ouverte. De pareils services ne pouvaient trop se payer, et l'on conçoit que Henri IV, qui se brouilla quelquefois avec Sully, ait toujours fait bon visage à Zamet. Ce financier ne montrait pas moins de complaisance pour Bassompierre, qui soupait presque tous les soirs chez lui, et dont il favorisait les entrevues nocturnes avec Henriette d'Entragues, une des maîtresses de Henri IV (3). On rap-

(2) Cet hôtel, après avoir passé à la maison de Le-diguieres, puis à celle de Villeroi, fut détruit en 1744.

(3) Bassompierre, dans ses Mémoires, dit que ces entrevues avaient lieu dans la maison même de la mère d'Henriette d'Entragues, dans une chambre au troisième étage, garnie de beaux meubles de Zamet.

porte dans les Mémoires de Sully, que ce ministre croyait devoir ménager Zamet, et ne faisait pas difficulté d'acquiescer les fréquentes libéralités dont le roi gratifiait cet adroit serviteur. Lorsqu'en 1601 une chambre de justice fut établie pour faire rendre gorge aux financiers avides, Zamet et Bassompierre surent, dans cette occasion « comme en toute autre, dit » Sully, tourner l'esprit du roi : quelques *larronneaux* payèrent pour tout le reste, et les principaux coupables trouvèrent un sûr appui dans le même métal pour lequel on les poursuivait; de manière que l'orage ne tomba que sur ceux qui pouvaient se reprocher de n'avoir pas encore assez volé pour mettre leurs vols à couvert. » Les mêmes Mémoires ajoutent qu'en 1605 Zamet obtint du trop facile monarque les deux offices de receveur de Rouen, chacun pour deux mille écus. En 1606, l'imposition des deux sols six deniers par minot de sel lui fut encore accordée; mais, comme cette imposition n'eut pas lieu, il fallut lui payer en place trente-sept mille quatre cent quatre-vingt-douze livres; et le surintendant des finances fut en outre obligé de rembourser trente-quatre mille deux cent vingt livres que Zamet avait prêtées depuis ce temps-là à Sa Majesté. Sully nous apprend encore qu'en 1609 le roi fit délivrer à cet Italien les quittances des receveurs en Normandie, de la valeur de cinq mille écus, avec les expéditions nécessaires pour qu'il fût remboursé de quarante-neuf mille livres qu'il lui avait assignées dans l'année 1608. Ce riche partisan, malgré l'obscurité de sa naissance, eut, dit-on, des bonnes fortunes très-brillantes : il avait formé une liaison très-intime avec Madelei-

ne Le Clerc, demoiselle du Tremblay, dont il eut plusieurs enfants. Gabrielle d'Estrées, duchesse de Beaufort, maîtresse du roi, ménagea leur mariage, « et leurs enfants » furent en grande cérémonie mis » sous le poêle, à la vue de toute la » cour, afin de disposer par cet exemple les gens qui n'apprennent rien » que par les yeux, à ne pas s'étonner des espérances qu'avoit cette » favorite. » Gabrielle en effet vouloit par un tel exemple amener le roi à légitimer de la même manière les bâtards qu'elle avait eus de lui. Zamet se qualifiait alors de baron de Murat et de Billy, seigneur de Beauvoir et de Cazabelle, conseiller du roi en tous ses conseils, capitaine du château et surintendant des bâtiments de Fontainebleau. Plus tard il ajouta à toutes ces qualités celle de surintendant de la maison de la reine. Il s'était fait naturaliser français avec Horace et Jean-Antoine, ses frères, par lettres-patentes données à Saint-Maur-les-Fossés en 1581. Sébastien dit au notaire qui faisait le contrat de mariage de son fils, ce mot que l'auteur du *Glorieux* a si heureusement mis dans la bouche de son Lisimon : « Qualifiez-moi de seigneur » de dix-sept cent mille écus. » Henri IV employait journellement Zamet dans les affaires les plus sérieuses, comme dans les amoureuses négociations. En 1603, il le fit médiateur des brouilleries qui s'étaient élevées entre le comte de Soissons et le duc de Sully. En 1608, ce monarque voulant à tout prix se débarrasser de M^{lle}. des Essarts, une de ses maîtresses, chargea Zamet de s'entendre avec Sully sur le prix auquel elle mettrait sa retraite. A l'exemple du maître, les courtisans, sans même en excepter le duc d'Épernon, faisaient

du cordonnier italien leur compagnon et leur ami ; et dans ses rapports , même avec les grands , Zamet portait une aisance familière qui , sans leur déplaire , le faisait paraître comme leur égal. C'était toujours chez ce financier que le roi se retirait , dit Girard dans l'histoire du duc d'Épernon , *pour vivre en personne privée , laissant à part sa grandeur et sa majesté*. On voit encore dans les Mémoires de Bassompierre , que le connétable de Montmorenci confiait à Zamet ses affaires de famille les plus importantes. Un souvenir assez triste se rattache à la vie de ce partisan si jovial , si complaisant , si magnifique dans ses dépenses. A la suite d'un repas que la duchesse de Beaufort avait pris dans la maison de Zamet , elle sentit les atteintes du mal violent dont elle mourut si subitement. « Retirez-moi de ce maudit logis , » dit-elle ; et , après trente-six heures de souffrances inouïes , elle expira avec l'enfant qu'elle portait dans son sein (*V. ESTRÉES, XIII, 407*). L'espèce d'horreur que témoigna cette infortunée , quand du Petit-Saint-Antoine où elle était allée faire ses dévotions , on la ramena dans la maison de Zamet ; les taches noires qui parurent sur son visage ; le mariage du roi avec une princesse de Florence , quelque temps après ; enfin la faveur dont jouit Zamet auprès de la nouvelle reine , tels furent les indices d'après lesquels la rumeur publique accusa ce financier d'avoir empoisonné Gabrielle. D'Aubigné est le seul historien qui ait accueilli ces soupçons : « Selon lui » la duchesse de Beaufort vint de » Saint-Antoine pour se rafraîchir » chez Zamet , où ayant mangé d'un » ponce (orange) , comme quel- » ques-uns veulent , et les autres

» d'une salade , elle sentit quand » et quand un tel feu au gosier , » des tranchées à l'estomac , si furi- » rieuses , etc. » Ce récit serait accablant , s'il était exact ; mais toutes les autres relations du temps portent qu'entre la collation que Gabrielle prit chez Zamet et la première atteinte de ses douleurs , elle se rendit au Petit-Saint-Antoine pour entendre ténèbres en musique ; que là , dit Sully dans ses Mémoires , elle fut prise de quelques éblouissements qui la décidèrent à revenir promptement chez Zamet. Enfin ni l'historien de Thou , ni Bassompierre , ni Cayet dans le Septennaire , ni le Journal de L'Estoile n'appuient l'opinion que Gabrielle d'Estrées ait été empoisonnée. Le Grain , dans sa Décade , attribue la mort de cette favorite *au suc crud et froid du citron*. Au reste , Zamet ne pouvait que perdre à la mort de Gabrielle , dont il possédait la confiance , et dont même il avait obtenu les faveurs , si l'on en croit quelques Mémoires. D'après l'histoire des *Amours du grand Alexandre* , où tout est historique , au déguisement des noms près , il paraît que ce financier prenait texte de son mariage avec la demoiselle du Tremblay , pour donner à Henri IV , avec qui il parlait fort librement , le conseil qu'il avait pris pour lui-même. Supposera-t-on que Zamet eût empoisonné la favorite dont il cherchait à faire une reine ? Enfin , Henri IV qui s'affligea sincèrement de la mort de Gabrielle , et qui plus que tout autre eût dû être porté à la venger , ne témoigna aucun soupçon contre Zamet , et continua de le traiter avec la même bienveillance , et à l'employer dans toutes les occasions. En 1600 , lorsqu'il fut question de

savoir si le concile de Trente serait reçu en France, ce fut chez Zamet que le roi assembla le conseil qui devait opiner sur cette importante question. Charles-Émanuel, duc de Savoie, étant venu à Paris, sous prétexte de négocier en personne avec le roi, mais dans le fait pour éluder ses demandes relativement au marquisat de Saluces, Zamet fut chargé par Henri IV de conférer avec ce prince (janvier 1600). Au mois de février suivant, la nouvelle reine, Marie de Médicis, à son arrivée à Paris, descendit dans l'hôtel de ce financier, et y demeura quinze jours, jusqu'à ce que ses appartements au Louvre fussent prêts. En 1604, François de Velasco, ambassadeur d'Espagne en Angleterre, traversant la France pour se rendre à son poste, passa par Fontainebleau, où le roi était; Zamet régala l'ambassadeur, et le roi vint inopinément se mettre à table avec eux. Souvent aussi Zamet avait la commission de visiter les bâtiments que le roi faisait construire à Paris, lorsque ce prince ne pouvait y aller lui-même. Sincèrement attaché au maître qui le traitait si bien, il n'usa de l'ascendant qu'il obtint sur la reine Marie de Médicis, que pour contre-balancer la funeste influence de Concini et d'Éléonore Galigai. Au moment où la passion criminelle qu'avait conçue le roi pour la princesse de Condé excitait le vif ressentiment de la reine, Zamet, si l'on en croit les Mémoires de Sully, avertit Henri IV des desseins formés contre sa personne dans la maison de cette princesse, par Concini et les autres Italiens qu'elle avait amenés de Florence. Après la mort de Henri IV, Zamet, toujours heureux courtisan, continua de jouir de la

confiance de Marie de Médicis devenue régente. Cette princesse allait dîner chez lui, et recevait dans cette maison les seigneurs qu'elle voulait distinguer. « On m'avertit, fait-on » dire à Sully dans ses Mémoires, ... » que la reine devait dîner chez Zamet; je ne doutai point que ce ne » fût lui faire ma cour que d'aller la » trouver dans cette maison : aussi » ne peut-on rien ajouter à la réception gracieuse que j'en reçus. » Les mêmes Mémoires nous apprennent qu'alors Zamet s'entendait fort bien avec Concini, et se chargeait de ses messages auprès du surintendant des finances, qui était loin d'approuver les prodigalités de la nouvelle cour. En 1613, Zamet rendit un service des plus essentiels à la reine, en se chargeant de négocier avec MM. d'Épernon et de Guise qui menaçaient de troubler la cour. Il était alors en si grande faveur auprès de cette princesse, qu'elle le traitait avec la même distinction que les plus grands seigneurs. On lit, dans les Mémoires de Bassompierre, qu'au mois de janvier 1614, « la régente » ayant convié Zamet à la comédie, » elle ordonna à Senecterre de lui » porter un siège ainsi qu'au duc » d'Épernon. » Alors le maréchal d'Ancre s'adressant à Bassompierre, lui dit en son jargon moitié italien, moitié français : *Per dio monssou io me rido moy delle cose deste monde ; la reine a soin d'un siège pour Zamet, et n'en a point pour M. Du Mayne. Fiez-vous à l'amore dei principi.* Zamet mourut à Paris, le 14 juillet 1614, à l'âge d'environ soixante-deux ans. Il fut enterré aux Célestins, où l'on voyait encore son tombeau avant la révolution. Son extrême habileté dans les affaires lui avait, de son vi-

vant, attiré autant de blâme que d'éloges. Dans la prétendue Bibliothèque de M^{me}. de Montpensier, on trouve le titre de cet ouvrage supposé : *Subtil moyen pour réussir dans les affaires de France et les mettre en paix par l'ambassadeur Zamet*. La Bibliothèque M. S. de M. Guillaume parle également d'un *livre de la simplicité, fait par M. Zamet, dédié à M. de Frenes, et imprimé en hébreu*. — Par-là, dit Le Duchat, commentateur du Journal de L'Estoile, on voulait faire entendre que la simplicité que ce financier affectait au dehors devait s'entendre à rebours comme on lit l'hébreu.

D—R—R.

ZAMET (JEAN), baron de Murat et de Billy, fils aîné du précédent, légitimé par le mariage de son père avec la demoiselle du Tremblay, fut un des plus braves officiers de son temps. Entré simple soldat dans les gardes de Henri IV, il en était l'un des capitaines dès 1606, et joignait à ce grade le titre de gentilhomme de la chambre. Ce prince, qui l'honorait de sa confiance, l'employa dans quelques affaires importantes. Les Mémoires de Sully nous apprennent que dans un voyage que Jean Zamet fit en Espagne et en Italie (1609), il eut avis des complots que tramaient les Espagnols contre la vie du roi, et qu'il s'empressa d'en informer Henri IV. A la mort de son père (1614), Jean Zamet lui succéda dans les charges de conseiller du roi, de capitaine du château, et de surintendant des bâtimens de Fontainebleau. Dans les premières années du règne de Louis XIII, il dut à des talens peu communs un prompt avancement dans les grades militaires. « Il avait eu,

» bonne institution aux lettres, e
 » en avait chéri le plus celles qui lui
 » pouvaient donner quelque avanta-
 » ge en sa profession : l'histoire, les
 » mathématiques, la stratégie et
 » les fortifications. La connaissance
 » de ces sciences et de plusieurs lan-
 » gues, la politesse de ses mœurs et
 » le grand ordre qu'il gardait en sa
 » vie et en toutes ses actions par-
 » ticulières et publiques, l'avaient
 » mis en si haut point d'estime, qu'on
 » le jugeait capable de toutes les
 » grandes charges ; et le roi fort ju-
 » dicieux en la connaissance de ses
 » gens, ne lui déniait pas celle qu'il
 » avait de sa vertu, faisant grande
 » estime de lui. » Ce jugement de
 Bernard (*Voy.* ce nom, IV, 289),
 historiographe de Louis XIII, est
 confirmé par tous les Mémoires du
 temps. Zamet suivit Louis XIII en
 Guienne, en 1615 et 1616, et fut
 nommé mestre de camp du régiment
 de Picardie, le 1^{er}. janvier 1617.
 La même année, il commanda à
 l'armée de Champagne, sous le duc
 de Guise ; à l'armée du roi, en 1619,
 puis à l'attaque des retranchemens
 du Pont de Cé, en 1620, où il con-
 duisit l'aile droite. Bassompierre lui
 reproche d'avoir, dans cette occa-
 sion, compromis le salut de l'armée,
 « en manquant aux ordres de la
 » guerre qui veulent qu'en présence
 » des ennemis les motions se fassent
 » en marchant derrière les bataillons
 » qui sont déjà en bataille, pour en
 » être couvert, pendant que l'on est
 » obligé de montrer le flanc ; mais
 » lui par présomption, inadvertance,
 » ou ignorance, ou tous les trois,
 » passa devant le bataillon de Cham-
 » pagne, de sorte qu'en ce seul point,
 » si les ennemis nous eussent char-
 » gés, nous étions capables d'être
 » renversés. M. de Créqui, qui a

excellente à la guerre, et cette faute, et me dit : *ous sommes perdus, si is nous chargent. Zaire devant Champagne.* » Bassompierre accourut pour réparer cette eureusement les ennemis it point. Les mêmes Méent des détails curieux tion de Zamet au grade -de-camp, qui était alors si considérable, qu'elle at de prétendre à celle l de France. Déjà Basui-même, Créqui, TerLuc étaient maréchaux et dans l'armée, telle t alors organisée, il d'augmenter le nombre e ce grade; mais Luy-sans aucun titre milit d'être fait connétable, as que *des gens si qua* t employés, parce qu'*ils sa gloire et celle de ses* i choisit-il *des gens de sse, comme Marillac, tres de moindre mérite, ses créatures.* Il peroi que Bassompierre et oient sans doute très-ette charge - là, mais ent pas personnes à teoule, ni pour y rendre écessaire; pour cet effet na Zamet, Marillac, s jours après sa promoit lieu le 19 mai 1621, conservait la place de camp de Picardie, fut siège de Saint-Jean-d'An-e roi entreprit en per-. Benjamin de Rohan, OUBISE). Il se signala au siège de Clérac; et, nptitude avec laquelle il

poussa les ouvrages, il contribua à la prise de cette place, le 1^{er}. août 1621. Zamet eut, devant Montauban, le bras droit cassé d'une mousquetade « qui le rendit inutile » pour tout le reste du siège, bien » que pour cela il ne l'abandonnât » pas. » Pontis, dans ses Mémoires, rapporte comment il eut le bonheur de délivrer Zamet qui, après cette blessure, était tombé entre les mains des ennemis. Depuis cette époque une étroite amitié se forma entre le mestre de camp de Picardie et Pontis. « Je commençai, dit celui-ci, à vi- » vre avec cet incomparable ami, » non pas seulement avec un » frère, mais comme avec mon pro- » pre père, sentant pour lui le même » respect, et lui rendant avec toute » l'assiduité possible, les mêmes de- » voirs et les mêmes services que si » j'avais été son fils. » Quand on considère que, dans ses Mémoires, le sage Rob. Arnauld d'Andilly (V. ce nom) tient absolument le même langage que Pontis, on verra qu'un personnage qui inspirait une telle admiration à ses amis ne devait pas être un homme ordinaire. Il paraît que, dans un siècle où la religion avait tant d'influence, Zamet fut le modèle du guerrier chrétien. Tandis que les autres officiers croyaient pouvoir, en combattant contre les protestants, se livrer à tous les excès que la guerre autorisait alors, au viol, au pillage, à l'incendie, lui presque seul, animé du véritable esprit du christianisme, le prenait pour règle de toutes ses actions; il se montrait humain, chaste, ami de la plus sévère discipline; et ces vertus, dont Louis XIII possédait quelques-unes, et qu'il appréciait volontiers dans les autres, furent l'honorable cause du crédit dont Zamet

jouit auprès de ce monarque. Lors de la levée du siège de Montauban, il fut chargé de commander l'avant-garde à cette retraite qui ne se fit point sans désordre. Entraîné par son pieux enthousiasme, il vit dans le honteux échec que venaient d'éprouver les armes du roi en présence des religionnaires, une manifestation éclatante de la justice divine. « Il » paraît bien, dit-il à Pontis qui » marchait à ses côtés, que le dieu » de justice est le dieu des batailles, » et qu'il en donne souvent le gain à » ceux qui sont contre lui, parce » que ceux qui défendent sa cause le » font si mal et attirent si juste- » ment sa colère sur eux-mêmes par » leurs crimes, qu'il les punit sur le » champ en leur donnant le désavan- » tage, et répandant des terreurs pa- » niques dans leurs armées. » L'année suivante (1620), le roi voulant l'avoir plus près de sa personne, Zamet vendit son régiment, et afin de consoler Pontis de cette séparation forcée, le fit comprendre dans le marché pour une somme de mille écus. De nouveaux combats contre les protestants, que Louis XIII poursuivit en personne sur les rivages du Bas-Poitou, mirent Zamet à même de rendre de nouveaux services. Avec le maréchal de Vitry il occupa le Perriez le 13 avril 1620. Lorsque le roi chassa Soubise de l'île de Riez, en passant lui-même à gué un bras de mer, Zamet conduisit la cavalerie dans cette glorieuse journée. Ces exploits l'avaient rendu si redoutable aux huguenots, qu'ils le surnommèrent le *Grand Mahomet*. Lorsque le roi eut résolu le siège de Montpellier, Zamet fut envoyé en avant avec un corps de trois cents chevaux. Il fit dans sa marche observer une telle dis-

cipline, qu'on le recevait partout comme un libérateur. Dans un combat, aux environs de Montpellier, il tailla en pièces ou fit prisonniers cinq cents hommes détachés pour inquiéter les troupes royales qui faisaient alors le siège de Saint-Antonin. Attaqué d'une violente maladie, Zamet persista à demeurer au camp malgré les instances du roi, qui l'engageait à ne songer qu'à sa santé. « Ce n'est pas ici une occasion qui » permette de s'aller rafraîchir, » dit-il à Arnauld d'Andilly, c'est » une guerre de religion qui regarde » Dieu, et dans laquelle je m'estime- » rai trop heureux de pouvoir la- » ver mes péchés dans mon sang. » A peine convalescent, il prit part à toutes les opérations du siège de Montpellier, avec une étonnante activité. Comme il repoussait les assiégeants qui faisaient une sortie, il fut atteint à la cuisse d'un coup de fauconneau qui tua deux autres officiers. A la gravité de sa blessure, *il connut bien lui-même*, dit Bernard, *qu'ainsi il n'étoit pas fait pour la faire bien longue au monde*. Remarquant que son accident avait ralenti le courage de ses soldats : « Quoi donc, leur dit-il, vous » fuyez ? » Quelques-uns lui ayant répondu : « Nous n'avons plus de » poudre, ni de plomb. » — « N'a- » vez-vous pas, leur répliqua-t-il, » des épées et des ongles ? » Plusieurs officiers et soldats s'étant rassemblés autour de lui pour recevoir ses ordres, il leur tint un discours chrétien, admirable sans doute, mais qui paraît un peu extraordinaire dans la bouche d'un guerrier. Le Vassor, après l'avoir cité d'après l'historiographe Bernard, observe avec raison qu'un guerrier mourant aux croisades de saint Louis, n'aurait

pas été plus content d'être tué par les mahométans que Zamet le paraît de perdre la vie pour la querelle de Jésus-Christ. Ce qui est au-dessus de toute critique, ce sont les paroles qui terminaient cette allocution : « Servez le roi de bon courage, » supportez doucement les fatigues » de la guerre, et si quelquefois la » nécessité des affaires vous fait dif- » férer vos montres (paie), qu'il n'y » ait que l'ennemi, qui en est cau- » se, qui sente l'effort de votre in- » dignation. » Cette exhortation eut l'effet que Zamet s'en était promis. Les soldats retournèrent à la charge, et obligèrent les ennemis de rentrer dans la place. Ceux qui ne le purent faire assez tôt demandèrent quartier. Pontis pour venger son ami les massacra impitoyablement, et Zamet en prit occasion pour lui adresser des reproches, à-la-fois pleins de raison, et dictés par une saine piété. « Puis-je » vous savoir bon gré, lui dit-il, du » transport d'une amitié si déréglée ? » M'avez-vous redonné la vie en l'ô- » tant si cruellement à des infortu- » nés ? Au lieu de venger ma mort, » vous avez irrité Dieu contre vous » et contre moi. Votre inhumanité » m'afflige plus sensiblement que l'ac- » cident qui m'est arrivé. » Pontis avoue dans ses Mémoires que ce reproche lui fut bien sensible, et jus- qu'au lendemain il ne quitta pas le lit du mourant ; mais ayant lui-même été blessé, Arnauld d'Andilly remplit dès-lors auprès de Zamet, jusqu'au dernier moment, l'office de consolateur. Zamet lui disait souvent en l'embrassant : « Quel » trésor c'est qu'un bon ami ! » Il expira cinq jours après sa blessure, « avec de tels sentiments » de piété, et une telle tranquillité » d'esprit, que j'eus la consolation,

» dit d'Andilly, de ne pouvoir dou- » ter que Dieu ne lui fit miséricorde. » Personne ne l'ayant plus connu que » moi, je puis dire sans crainte que » c'était un homme si extraordinaire, » qu'il n'y avait point d'emploi et » de charge dont il ne pût être ho- » noré avec le temps..... Sa piété » envers Dieu, son courage dans les » périls et sa capacité dans la guerre » et dans les affaires l'avaient mis » dans une assiette d'esprit que rien » n'était capable d'ébranler ; et quel- » que grande que fût son ambition, » elle était soutenue par tant de ver- » tus, et se proposait une fin si glo- » rieuse autant selon Dieu que selon » les hommes, que l'on ne pouvait y » trouver à redire (1). » Zamet avait désigné Pontis pour exécuteur testa- mentaire ; il légua à Arnauld d'Andilly un grand tableau de S. Jean dans le désert, dont ce pieux personnage fit don à la maison de Port-Royal-des-Champs. Zamet avait été marié : mais il ne laissait point d'enfants. Il fut enterré dans l'église des Célestins de Paris, à côté de son père. Le roi conserva à sa veuve la capitainerie de Fontainebleau. D—R—R.

ZAMET (SÉBASTIEN), frère du pré- cédent, aumônier de la reine Ma- rie de Médicis, évêque-duc de Lan- gres, prit possession de ce siège en 1615. La même année, il assista à l'assemblée générale du clergé de France à Paris, et réunit ses efforts à ceux des autres prélats, pour obtenir l'admission du concile de Trente en France. Durant les quarante années qu'il occupa le siège de Lan- gres, il fit beaucoup de bien dans ce vaste diocèse, concourut à l'établisse- ment des Ursulines de Dijon, à la

(1) On peut encore consulter, sur ce personnage trop peu connu, la *Chronologie militaire*, t. VI, p. 67.

réforme du Tard, première abbaye de filles, de l'ordre de Cîteaux, et à la translation de ce monastère à Dijon. Par un désintéressement qui prouve qu'il ne cherchait que l'intérêt de la religion, il se prêta au démembrement de son diocèse, en sollicitant lui-même l'érection en évêché de la chapelle royale de Dijon. Cette négociation ne réussit pas; et Dijon n'eut un évêque qu'en 1731. Le zèle de l'évêque de Langres pour son troupeau ne l'empêcha pas de prendre une part très-active aux affaires religieuses de la capitale; ce qui devint pour lui une source de désagréments. Après s'être retiré de la cour et du grand monde, où il avait été fort répandu, il embrassa une vie très-édifiante, et se lia étroitement avec les religieuses de Port-Royal. Étant venu à Paris en 1626 pour l'assemblée du clergé, il devint directeur de l'illustre abbesse Angélique Arnauld (V. ce nom), qui l'avait secondé précédemment dans la réforme du monastère de Tard. L'évêque de Langres introduisit alors dans Port-Royal les Pères de l'Oratoire, comme directeurs des religieuses. Dès ce moment, si l'on en croit l'historien de ce couvent, l'esprit de la maison devint moins régulier et moins sévère. Zamet ayant engagé la mère Angélique à faire ajouter de nouveaux bâtiments à la maison de Paris, la communauté s'endetta sans que ce prélat vint à son secours. Le zèle sévère de cette supérieure ne s'accommodant pas de l'indulgence de ce prélat, il se brouilla avec elle et lui suscita des tracasseries qui l'obligèrent de se démettre de son abbaye. Enfin Zamet fit venir, pour gouverner la maison, des religieuses de l'abbaye du Tard, qui (selon le même écrivain), firent

souffrir à la mère Angélique mille avanies, et mirent sa patience à bout. Cependant l'archevêque de Paris (J.-F. de Gondi), mécontent de l'autorité que Zamet prenait à Port-Royal, renvoya chez elles les religieuses du Tard. Depuis 1627, l'évêque de Langres avait formé avec la duchesse de Longueville le projet d'un nouvel institut de religieuses, qui devaient se consacrer à l'adoration perpétuelle du Saint-Sacrement. Il obtint sans peine l'agrément du Saint-Siège; mais ce ne fut qu'en 1630 que Louis XIII accorda des lettres-patentes pour cet établissement. Ce prince, qui se crut guéri miraculeusement d'une maladie dont il pensa mourir à Lyon, voulait, par reconnaissance, se rendre le fondateur du Saint-Sacrement. L'archevêque de Paris entra l'affaire pendant trois ans, d'abord par jalousie contre Zamet, qui en avait été nommé supérieur, conjointement avec lui et l'archevêque de Sens; en second lieu, parce qu'il voulait que l'abbesse Angélique fût nommée supérieure, et que l'évêque de Langres, qui l'avait d'abord proposée, ne voulait plus d'elle. Ces difficultés s'aplanirent enfin; et la mère Angélique entra le 8 mai 1633 dans la nouvelle maison du Saint-Sacrement, située rue Coquillière, et qui avait été achetée trente mille francs des deniers d'une pauvre veuve. L'intention du fondateur était de ne recevoir pour pensionnaires dans ce nouveau couvent que des *filles de marquis et de comtes*. Aussi l'habit était-il élégant et magnifique; et la dot que chaque religieuse devait payer en prenant le voile, se montait à dix mille livres. Zamet voulut, en outre, que la table fût bonne, et autorisa une douce gaieté

récréations des pensionnaires que l'évêque de Lan- it introduit dans la maison - Sacrement déplut à la gétique, et fut fortement dé- ré par l'abbé de Saint-Cy- levait à ce prélat la direction e du Saint-Sacrement et de al. Telles étaient la confiance é que Zamet portait alors à yran, qu'il lui offrit de le 1 coadjuteur sur le siège res. Quelque jugement que e d'ailleurs porter de Saint- on conviendra que ses pro- ers l'évêque de Langres pa- nexcusables. Au retour d'un ue ce prélat fit dans son il trouva l'esprit de ses re- entièrement changé, même rd. La mère Agnès Arnauld, le Port-Royal, tandis que sa gétique gouvernait la maison - Sacrement, *pria tout fran- M. de Langres de ne plus la maison*, parce que sa trop douce, disait-elle, en- les ames dans de mauvaises s (1). C'est ainsi que Saint- ait élevé dans ces deux mai- schisme contre le supérieur. el institut du Saint - Sacre- put résister à toutes ces s. Il tomba l'an 1638; et ieuses qui le composaient t à Port - Royal de Paris. oment, Zamet rompit avec ran. Il désapprouvait de- temps la liberté avec laquel- teur s'exprimait sur certains reçus dans l'Église romaine usieurs décrets du concile c. Il rédigea contre lui deux s, dont l'un fut présenté au

cardinal de Richelieu. Les ennemis de Zamet virent dans cette démarche une lâche dénonciation. Ses amis la louèrent comme une marque de zèle. Le caractère de l'évêque de Langres ne permet pas de douter de ce dernier motif; mais on conviendra que dans cette occasion son zèle s'était montré peu éclairé. Lorsque Saint-Cyran fut arrêté, en 1638, Zamet se crut obligé de déposer dans l'interrogatoire d'un homme que l'on poursuivait alors comme un dangereux sectaire, et dont les opinions seraient à peine remarquées aujourd'hui. Le premier Mémoire de Zamet fut réfuté par la mère Angélique qui lui prête ce discours, au sujet de Saint-Cyran : « Dieu m'a donné cet » homme pour être mon bourreau : » car il m'a fait connaître la vérité » par lui; et je n'ai pas la force de » la suivre : cela me tue. » Quant au Mémoire que Zamet avait adressé au cardinal, il trouva sa réponse dans le *factum* imprimé sous le titre d'*Apologie de Saint-Cyran* par Ant. Lemaistre (*Voy. ce nom*). Lassé de toutes ces tracasseries, Zamet se retira dans son diocèse, venant très-rarement à Paris, et tout occupé des devoirs de l'épiscopat. Il mourut à Mussi, le 2 fév. 1655, laissant, en dépit des attaques injustes des écrivains de Port-Royal, la réputation d'un prélat rempli de zèle, de piété et de désintéressement. On pouvait lui reprocher un peu de faiblesse dans le caractère et une indulgence peut-être excessive; mais ce n'était pas à ceux qui abusèrent de ces défauts à les censurer avec tant d'amertume. Sa piété envers ses parents l'avait porté à élever à son père et à son frère les monuments dont il a été parlé dans les deux articles précédents.

D—R—R.

1 Les expressions de l'historien de Port-

ZAMOLXIS ou ZALMOXIS, était un philosophe ou une divinité d'une tribu des Gètes (Γέρται ἄθρονατίζοντες), qui leur aurait transmis le dogme de l'immortalité de l'âme. Quelques anciens le confondaient avec Thalès. Tout fabuleux que nous paraît ce personnage, plusieurs auteurs l'ayant considéré comme un individu réel, nous n'avons pas cru devoir l'exclure de cette Biographie. Les Gètes, dit Hérodote, prétendent qu'ils ne meurent pas, mais qu'ils vont trouver le dieu (ou génie, *δξίωον*) Zamolxis. Tous les ans, ils lui envoient un messenger. Le moyen qu'ils emploient consiste à jeter un homme en l'air et à le recevoir sur la pointe de leurs lances. S'il n'en meurt pas, c'est un méchant : ils en envoient un autre plus digne. Ces Thraces ne croient point qu'il y ait d'autre dieu que le leur. « J'ai ouï dire, ajoute-t-il, aux Grecs qui habitent l'Hellespont et le Pont, que ce Zamolxis était un homme ; qu'il avait été, à Samos, esclave de Pythagore, fils de Mnésarque ; et qu'ayant été mis en liberté il avait amassé de grandes richesses, avec lesquelles il était retourné dans son pays. Quand il eut remarqué la vie malheureuse et grossière des Thraces, comme il était instruit des usages des Ioniens, et qu'il avait contracté avec les Grecs, et particulièrement avec Pythagore, l'habitude de penser plus profondément que ses compatriotes, il fit bâtir une salle où il régalaît les premiers de la nation. Au milieu du repas, il leur apprenait que ni lui, ni ses conviés, ni leurs descendants à perpétuité, n'étaient destinés à mourir, mais qu'ils iraient dans un lieu où ils jouiraient éternellement de toutes sortes de biens. Pendant qu'il traitait ainsi ses com-

patriotes, et les entretenait de pareils discours, il se faisait faire un logement sous terre. Il se déroba aux yeux des Thraces, descendit dans ce souterrain, et y demeura trois ans. Il fut regretté et pleuré comme mort. Enfin la quatrième année, il reparut, et rendit croyables, par cet artifice, tous les discours qu'il avait tenus. Je ne rejette ni n'admets ce qu'on raconte de Zamolxis et de son logement souterrain ; mais je pense qu'il est antérieur de bien des années à Pythagore. Au reste, que Zamolxis ait été un homme, ou que ce soit quelque dieu du pays des Gètes, c'en est assez sur ce qui le concerne. » Son nom même favorisait ces doutes. M. Creutzer, frappé du sens étymologique du mot (*peau d'ours* ou *étranger*), voit dans Zamolxis un personnage mystique analogue à ce Silène, à ce dieu velu qui fut l'instituteur de Bacchus, c'est-à-dire, qui fonda ses mystères, et qui enseigna le dogme de l'immortalité de l'âme au peuple de la Thrace, au milieu de laquelle vivaient les Gètes. Sa retraite dans le souterrain formait une représentation scénique, analogue à celles des Mystères, ou bien à celles dont les cavernes de la Westphalie et des bords de la Baltique étaient le théâtre (Mæser, *Histoire d'Osnabruck*). Ainsi le culte de Zamolxis formerait un anneau entre les religions celtiques et celles des peuples de l'Orient. Sa mort et sa renaissance, expliquées naturellement par l'incrédulité des Grecs, le rattacherait à cette famille des Mithras, des Hercules, qui meurent pour renaître (1).

J. M.—r.

(1) Voy. Hérodote, liv. IV, § 93-4-5 ; Hellenicus, dans l'*Etymologicum magnum* ; et l'*Exposition des religions de l'antiquité*, par Creutzer, traduite et refondue par M. Guigniant.

MORA (LAURENT), théologien espagnol, né vers le milieu du 16^e siècle à Ocaña, dans le diocèse de Tolède, se distingua par sa science et son zèle pour la religion. Il appartenait à l'ordre des Augustins, dont il devint visiteur, et de si bonne qualité il entreprit avec succès la réforme de plusieurs monastères de la Catalogne. Il avait été professeur de théologie, pendant quelque temps, à Valence, puis à Toulon, puis à la Sorbonne ; il enseigna la philosophie ; il suivit ensuite dans un grand nombre de villes des sermons très-suivis et très-estimés pour la prédication, et ne se donna à s'y livrer que dans un âge avancé. Il mourut, accablé d'infirmités, le 1614. Nicolas Antonio, qui parle pompeusement de son savoir et de son zèle de ce religieux, donne à son ouvrage les titres des diverses parties : *De rebus mysticis de la Iglesia de Geroglyphicos sacados de las y divinas letras*. La première partie de cet ouvrage où sont traités avec profusion les richesses de la littérature profane appliquées aux doctrines théologiques, *du chef visible et du chef invisible de l'Église*, et elle est précédée d'une *Apologie des Lettres humaines*, Madrid, 1594, et 1614, Valence, 1604. La deuxième : *De la chute de la nature humaine*, Alcalá, 1603; Madrid, 1614. La troisième : *Des mérites de sainte Vierge*, Barcelone, 1614; Madrid, 1617. Les quatrième, cinquième et sixième : *De la conservation, constitution et des personnages illustres de l'Église*, Valence, 1609; Madrid, 1609; Barcelone, 1617, in-4°. Enfin la septième : *Des défenses et offensives que l'on a laissées à son Église*, 2 vol.

On a du même un poème en vers héroïques intitulé : *La Saguntina*, composé à l'époque de sa première jeunesse, Alcalá, 1587, et Madrid, 1607, in-8°. On peut consulter Nic. Antonio pour quelques autres ouvrages publiés par Laurent Zamora.

V—G—R.

ZAMORA (ANTOINE), médecin, né, vers 1570, à Salamanque, acheva ses études à l'université de cette ville, alors une des plus célèbres de l'Europe, et y reçut le degré de maître-ès-arts en philosophie et celui de docteur en médecine. Dans les loisirs que lui laissait la pratique de l'art de guérir, il continua de s'appliquer à la culture des sciences, et se rendit très-habile dans les mathématiques. Ses talents l'ayant fait connaître, il fut pourvu d'une double chaire à l'université. Nicolas Antonio parle, comme témoin oculaire, du zèle et des succès de ce savant professeur. « Tous les jours, dit-il, Zamora faisait deux leçons, le matin sur la médecine, et l'après-midi sur les mathématiques ; et dans un âge avancé il conservait, avec l'activité de la jeunesse, toutes les facultés de son esprit » (Voy. *Bibl. Hispan. nova*). Il mourut vers 1640, laissant deux fils, professeurs en droit à l'école de Salamanque. On a de lui : I. *Prognostico del eclipse del sol 10 jul. 1600*, etc., Salamanque, 1600, in-4°. II. *Repetitiones duæ super caput primum et tertium Galeni, de differentiis symptomatum*, ib., 1621, in-4°. III. *Aurea expositio ad textum Hippocratis in libro de aëre, aquis et locis*, ibid., 1625, in-4°. Antonio lui attribue encore un traité *De cometis*, resté sans doute manuscrit, puisqu'il n'en indique ni la date ni le format, et qu'on ne le trouve cité par aucun autre bibliographe. —

ZAMORA (*Gaspar DE*), savant jésuite, né en 1546 à Séville, et mort dans la même ville en 1621, se fit une grande réputation par ses talents pour la chaire, et publia : *Concordantiæ sacrorum biblicorum duobus alphabetis, altero dictionum variabilium, invariabilium altero absolutissimæ*, Rome, Zanetti, 1627, in-fol. Cette concordance est rare et recherchée. — ZAMORA (*Jean-Marie*), capucin, né en 1579 à Udine, et mort à Vérone en 1649, a publié : I. *Disputationes theologice de Deo uno et trino*, Venise, 1626, in-fol. II. *De eminentissimâ Deiparæ Virginis perfectione libri tres*, ibid., 1629, in-fol. L'impression de cet ouvrage, commencée à Udine, fut terminée à Venise. Voy., pour les détails, les *Bibliothèques* des capucins. W—s.

ZAMORA (le P. BERNARD DE), savant religieux espagnol, était né vers 1720 dans le royaume de Léon; lorsqu'il eut achevé ses humanités, il embrassa la règle du Carmel, et prit alors, suivant l'usage, le nom de sa ville natale. Doué d'une grande activité d'esprit et d'une ardeur infatigable, il obtint de ses supérieurs la permission de se livrer à son goût pour l'étude; et, s'étant perfectionné dans les langues anciennes et modernes, il cultiva les lettres, l'histoire et la philosophie avec beaucoup de succès. La réputation qu'il s'acquit par ses talents franchit bientôt l'enceinte du cloître. Nommé professeur de langue grecque à l'université de Salamanque, il y ranima le goût des bonnes études, et eut l'avantage de former un grand nombre d'élèves distingués. Indépendamment de ses leçons publiques, il faisait, dans l'intérieur du couvent, des cours particuliers d'histoire et de littérature,

auxquels étaient admis tous ceux qui désiraient en profiter. La maison de son ordre à Salamanque lui dut une bibliothèque nombreuse et choisie; et ce trésor fut mis par ses soins à la disposition d'une jeunesse studieuse, empressée de recourir à ses lumières, et qu'il se plaisait à diriger dans ses lectures. Le savant évêque de Salamanque, Tavira, secondait de tout son pouvoir les efforts du P. Bernard, pour répandre les bienfaits de l'instruction. En 1768, ils présentèrent de concert, au gouverneur espagnol, un *Mémoire*, dans lequel ils signalaient, avec courage, les vices de l'organisation des collèges, où les chaires se trouvaient confiées trop souvent à des maîtres inhabiles. Entouré de l'estime publique, le digne religieux poursuivait sans relâche la noble tâche qu'il avait entreprise, lorsqu'il mourut d'une apoplexie foudroyante, à Salamanque, au mois de novembre 1785. Ses ouvrages sont : I. *Une Grammaire grecque*, Madrid, 1772, in-8°. II. La traduction espagnole de l'*Histoire des séminaires*, par J. Giovanni, Salamanque, 1778, in-8°. III. *Dialogues des morts*, à l'imitation de ceux de Lucien. IV. *Une Histoire de l'établissement du christianisme*. Ces deux derniers ouvrages restés inédits n'ont pas été retrouvés dans ses manuscrits. W—s.

ZAMORI ou ZAMOREO (GABRIO), en latin *Gabrius* (1) de Zamoreis, jurisconsulte et poète latin, né, vers 1320, à Parme, fréquenta dans sa jeunesse les écoles les plus célèbres de l'Italie, et reçut le laurier doctoral dans la faculté de droit. Épris du génie de Pétrarque, sur la

(1) *Gabrius* ou *Gabrio*, diminutif de *Gabriel*, alors en usage dans l'Italie.

de quelques-unes de ses com-
is, il écrivit à ce grand poète,
Bologne, une lettre en vers,
i demander ses conseils et son
Cette *Lettre* a été publiée par
, dans la *Vie d'Ambrosio*
sari (*Voy.* ce nom), p. 200.
ue, flatté de l'empressement
iori, ne lui fit point attendre
nse; et dès-lors il s'établit en-
un commerce épistolaire au-
briio doit l'avantage d'échap-
oublé. Dans la chaleur de son
pour son jeune admirateur,
ue en parle comme d'un hom-
toutes les villes d'Italie de-
envier à Parme. « Doué, dit-
ne haute sagesse, il est versé
utes les sciences, mais princi-
nt dans le droit civil et le
anon. Ses leçons sont suivies
: foule d'élèves avides de l'en-
; et les membres les plus dis-
du barreau l'écoutent avec le
respect que les Athéniens écou-
Démosthène, ou les Romains
1. » On doit convenir que dans
l'écrits qui restent de Gabrio,
peut justifier l'exagération de
ges. Après que Luchino Vis-
it rétabli la tranquillité dans
, Gabrio fut élu membre du
de cette ville (1347). Depuis
oblit la charge d'intendant de
isconti, archevêque de Mi-
et composa l'*épitaphe* en
de ce prélat, qui est gravée
tombeau (2) et rapportée
divers auteurs de l'histoi-
lésiastique d'Italie. Il re-
ni 1354, à Parme, occuper
ce de magistrature. Dans la
fut honoré du titre de comte
is de Latran et du consistoire

impérial. En 1386, Galéaz Visconti
lui fit don d'une maison à Parme. Il
avait marié sa fille Mabelle à Tho-
mas Cambiatore, de Reggio, le pre-
mier traducteur de l'*Énéide*, en vers
italiens, et qui s'étant établi à Parme
s'y fit une réputation comme avocat.
Zamori mourut vers 1400, dans un
âge avancé. Il avait composé deux
recueils de vers latins qui sont per-
dus : l'un était intitulé *Adolescentia*,
et l'autre *Orphea*. Matth. Luigi,
chanoine de Venise, possédait un ou-
vrage de Zamori : *Tractatus de vir-
tutibus et earum oppositis*. W—s.

ZAMOYSKI (JEAN-SABIUS),
grand-chancelier de Pologne, naquit
le 1^{er}. avril 1541, à Skokow, dans le
palatinat de Culm, dont son père
était castellan. Homme d'état, sa-
vant jurisconsulte, littérateur, grand
capitaine, il a mérité le surnom de
Grand, que la postérité lui a
décerné. Issu d'une des plus il-
lustres familles de la Pologne, il
comptait parmi ses ancêtres le brave
chevalier dont nous avons parlé dans
l'article de Vladislas Lokietek (*V.*
ce nom, XLIX, 370). Le domaine
principal de cette grande famille
était Zamose dont elle a pris le nom,
et qui est encore une des places for-
tes du palatinat de Lublin. Jean fut
envoyé à Paris dès l'âge de douze ans
pour y faire ses études, et il y fut
attaché à la cour du dauphin, depuis
roi sous le nom de François II. Il
quitta ensuite cette cour, et alla se ca-
cher, comme il le dit lui-même, dans
le *pays latin*, afin de pouvoir se li-
vrer tout entier à l'étude de la philo-
sophie, des mathématiques et de la
jurisprudence. Plus tard, d'après
l'ordre de son père, il partit pour
Strasbourg, où sous le célèbre Jean
Sturmius il se perfectionna dans les
lettres grecques et dans la connais-

1. l'épitaphe de 35 vers hexamètres est si-
gnée de Zamorùs de Parma.

sance des lois. L'université de Padoue passait alors pour la première école de droit. Zamoyski s'y rendit, et s'y fit connaître d'une manière si avantageuse, que les élèves, qui, d'après un ancien usage, se choisissaient tous les ans un chef, le proclamèrent unanimement *Princeps juventutis litteratæ*, ou recteur de l'académie. Destiné aux premiers emplois de la république, Zamoyski s'y disposait par des études fortes et profondes. Il lut même les Pères de l'Église; et cette lecture eut pour lui l'avantage de l'affermir dans la foi catholique, et de l'éloigner du luthéranisme, pour lequel son père montrait quelque penchant. A l'âge de vingt-deux ans il publia : *De senatu romano, libri II*, Venise, 1563, in-4°, et Strasbourg, 1608, in-8°, avec le traité de Joachim Périon sur le même sujet. Cet ouvrage est rempli de recherches si savantes que quelques auteurs, entre autres l'historien de Thou, l'ont attribué à Charles Sigonius, que Zamoyski avait eu pour maître à Padoue. Grævius, qui l'a inséré dans son *Thesaurus Antiquitatum romanarum*, le vante comme très-précieux pour ceux qui veulent étudier les antiquités romaines. Zamoyski le dédia à Pierre Mieskow, vice-chancelier du royaume. Sa lettre est datée de Padoue, 4 juillet 1563. L'ouvrage se recommande non-seulement par une bonne latinité, mais encore par le plan et l'exécution. L'auteur avait prononcé l'année précédente l'*Oraison funèbre* du fameux Fallope; il la fit imprimer à Padoue, 1562, in-4°. Il existe un exemplaire de cette pièce à la bibliothèque du Roi à Paris. Pendant que le jeune Polonais était recteur de l'académie de Padoue, il mit en ordre les réglemens de cette

école qu'il publia sous ce titre : *De constitutionibus et immunitatibus almæ Universitatis Patavinæ libri IV*, Padoue, 1564, in-4°. Il publia dans le même temps un autre ouvrage sous ce titre : *De perfecto senatore syntagma*. Étant revenu en Pologne, il fut présenté à Sigismond-Auguste, qui après plusieurs entretiens le confia au vice-chancelier, afin que sous la direction de celui-ci il s'instruisît dans le maniement des affaires publiques. Bientôt Zamoyski eut une occupation, pénible à la vérité, mais précieuse par les lumières qu'il y puisa. L'historien Cromer avait mis en ordre les archives de la couronne, mais aussitôt après son départ elles étaient retombées dans le plus grand désordre. Sigismond chargea Zamoyski de la rétablir. Le jeune savant passa près de trois ans, enseveli dans ces vieux documents, occupé de les déchiffrer et de les classer, et il en fit un catalogue pour son propre usage. Il recueillit en même temps des notes qui lui devinrent extrêmement utiles, quand il fut chargé de la direction des affaires publiques. Pour lui témoigner sa satisfaction, le roi lui donna un de ses domaines; mais des malheurs domestiques vinrent affliger Zamoyski. Il avait épousé une fille de Jérôme Ossolinski, et par cette union il avait réuni deux maisons puissantes. Il perdit en peu de jours son épouse et son propre père, et vint tout en pleurs annoncer au roi ces funestes nouvelles. Le monarque plein de bonté essuya de ses mains les larmes de Zamoyski, en lui disant : « Dès ce moment je suis votre père; accoutumez-vous à me regarder comme tel; je vous confère la starostie de Bielsk, que votre père possédait. » Peu

le nouveau staroste eut le malheur de perdre ce second père; et l'on procéda à l'élection d'un autre prince; le primat convoqua à Varsovie une assemblée générale (1573), et l'ordre du jour fut de vouloir balancer l'influence du pape et de reconnaître Zamoyiski pour roi. Les deux principaux prétendants étaient Henri, duc d'Anjou, et Maximilien. Le prince Henri, Sigismund, né d'une sœur de Sigismund-Auguste, aurait pu se maintenir sur les rangs, car il régna plus tard sous le nom de Sigismund III; mais il était trop jeune. Le czar de Russie, Iwan IV, désirait aussi la couronne de Pologne, mais il aurait cru s'abaisser en sollicitations; il se contenta de représenter aux Polonais sa nomination les intéressant et de leur conseilla d'offrir des ambassadeurs qui viussent offrir le trône vacant et de le lui accepter. Zamoyiski, qui avait le penchant de ce côté, fut réélu tant de fierté; et, comme il était à ce point la maison d'Autriche, déclara pour le duc d'Anjou: « Nous choisissons Maximilien ou ses fils, dit-il aux électeurs, craignez que la Pologne sera entraînée à faire la guerre aux Turcs, méfiez-vous avec quel orgueil ces princes étrangers à notre nation et à nos mœurs, se conduisent dans la noblesse allemande, et justifiés par cela de quelle manière ils traiteraient, nous gentilshommes, libres Polonais. Rien de cela n'est à craindre, si nous nous leuons le duc d'Anjou. La France est en paix avec la Porte, et nos intérêts seront en sûreté contre l'Occident. Vous connaissez les mœurs de ces peuples; elles sont douces, polies, et les habitudes des Alle-

mands sont dures et grossières. » La majorité du sénat était pour Maximilien; mais l'ordre équestre se déclara pour Henri, et ce prince fut proclamé roi de Pologne. On eut ensuite à rédiger les *Pacta conventa*, c'est-à-dire qu'il fallut prescrire au nouveau roi ses obligations. Zamoyiski se souvint que parmi les documents des archives royales, il avait vu les *Pacta conventa* conclus entre la nation polonaise et Louis, roi de Hongrie, lorsque ce prince fut choisi roi de Pologne; on en rédigea de pareils; et ils furent agréés et signés par les envoyés de France. Zamoyiski, mis à la tête des députés qui allèrent présenter au prince français le trône de Pologne, fut chargé de porter la parole au nom de l'ambassade. Le discours qu'il prononça en présence de Charles IX et de la cour de France, est remarquable par l'élevation, la justesse des pensées et l'élégance du style. On observa surtout qu'ayant à parler des autres candidats, l'orateur sut relever Henri, sans rien dire qui pût blesser ses rivaux. Ce discours fut imprimé aussitôt, et la traduction française, par Louis Leroy, fut publiée à Paris l'année suivante. Nous avons sous les yeux l'édition de Rome, sous ce titre: *Oratio quâ Henricum Valesium regem renuntiavit Poloniae*, Rome, 1574, in-4°. Le nouveau roi nomma Zamoyiski son chambellan, et il lui donna la starostie de Knyszyn en Podlaquie. Le couronnement qui eut lieu à Cracovie causa une vive agitation. Pendant l'inter règne les dissidents, voulant assurer la liberté de leur culte, avaient rédigé des *Pacta conventa* particuliers que les envoyés de France avaient signés. Ils les présentèrent au roi avant son cou-

jouit auprès de ce monarque. Lors de la levée du siège de Montauban, il fut chargé de commander l'avant-garde à cette retraite qui ne se fit point sans désordre. Entraîné par son pieux enthousiasme, il vit dans le honteux échec que venaient d'éprouver les armes du roi en présence des religionnaires, une manifestation éclatante de la justice divine. « Il » paraît bien, dit-il à Pontis qui » marchait à ses côtés, que le dieu » de justice est le dieu des batailles, » et qu'il en donne souvent le gain à » ceux qui sont contre lui, parce » que ceux qui défendent sa cause le » font si mal et attirent si juste- » ment sa colère sur eux-mêmes par » leurs crimes, qu'il les punit sur le » champ en leur donnant le désavan- » tage, et répandant des terreurs pa- » niques dans leurs armées. » L'année suivante (1620), le roi voulant l'avoir plus près de sa personne, Zamet vendit son régiment, et afin de consoler Pontis de cette séparation forcée, le fit comprendre dans le marché pour une somme de mille écus. De nouveaux combats contre les protestants, que Louis XIII poursuivit en personne sur les rivages du Bas-Poitou, mirent Zamet à même de rendre de nouveaux services. Avec le maréchal de Vitry il occupa le Perriez le 13 avril 1620. Lorsque le roi chassa Soubise de l'île de Riez, en passant lui-même à gué un bras de mer, Zamet conduisit la cavalerie dans cette glorieuse journée. Ces exploits l'avaient rendu si redoutable aux huguenots, qu'ils le surnommèrent le *Grand Mahomet*. Lorsque le roi eut résolu le siège de Montpellier, Zamet fut envoyé en avant avec un corps de trois cents chevaux. Il fit dans sa marche observer une telle dis-

cipline, qu'on le recevait partout comme un libérateur. Dans un combat, aux environs de Montpellier, il tailla en pièces ou fit prisonniers cinq cents hommes détachés pour inquiéter les troupes royales qui faisaient alors le siège de Saint-Antonin. Attaqué d'une violente maladie, Zamet persista à demeurer au camp malgré les instances du roi, qui l'engageait à ne songer qu'à sa santé. « Ce n'est pas ici une occasion qui » permette de s'aller rafraîchir, » dit-il à Arnauld d'Andilly, c'est » une guerre de religion qui regarde » Dieu, et dans laquelle je m'estime- » rai trop heureux de pouvoir la- » ver mes péchés dans mon sang. » A peine convalescent, il prit part à toutes les opérations du siège de Montpellier, avec une étonnante activité. Comme il repoussait les assiégeants qui faisaient une sortie, il fut atteint à la cuisse d'un coup de fauconneau qui tua deux autres officiers. A la gravité de sa blessure, *il connut bien lui-même*, dit Bernard, *qu'ainsi il n'étoit pas fait pour la faire bien longue au monde*. Remarquant que son accident avait ralenti le courage de ses soldats : « Quoi donc, leur dit-il, vous » fuyez ? » Quelques-uns lui ayant répondu : « Nous n'avons plus de » poudre, ni de plomb. » — « N'a- » vez-vous pas, leur répliqua-t-il, » des épées et des ongles ? » Plusieurs officiers et soldats s'étant rassemblés autour de lui pour recevoir ses ordres, il leur tint un discours chrétien, admirable sans doute, mais qui paraît un peu extraordinaire dans la bouche d'un guerrier. Le Vassor, après l'avoir cité d'après l'historiographe Bernard, observe avec raison qu'un guerrier mourant aux croisades de saint Louis, n'aurait

content d'être tué par les
 is que Zamet le paraît de
 vie pour la querelle de
 it. Ce qui est au-dessus
 ritique, ce sont les pa-
 erminaient cette allocu-
 vez le roi de bon courage,
 z doucement les fatigues
 rre, et si quelquefois la
 des affaires vous fait dif-
 montres (paie), qu'il n'y
 ennemi, qui en est cau-
 sante l'effort de votre in-
 i. » Cette exhortation eut
 amets'en était promis. Les
 ournèrent à la charge, et
 es ennemis derentredans
 eux qui ne le purent faire
 mandèrent quartier. Pon-
 ger son ami les massacra
 ement, et Zamet en prit
 our lui adresser des re-
 la-fois pleins de raison, et
 une saine piété. « Puis-je
 voir bon gré, lui dit-il, du
 t d'une amitié si déréglée?
 vous redonné la vie en l'o-
 ruellement à des infortu-
 lieu de venger ma mort,
 z irrité Dieu contre vous
 moi. Votre inhumanité
 plus sensiblement que l'ac-
 n m'est arrivé. » Pontis
 s ses Mémoires que ce re-
 fut bien sensible, et jus-
 emain il ne quitta pas le lit
 nt; mais ayant lui-même
 , Arnauld d'Andilly rem-
 lors auprès de Zamet,
 dernier moment, l'office
 ateur. Zamet lui disait
 n l'embrassant : « Quel
 'est qu'un bon ami ! » Il
 q jours après sa blessu-
 vec de tels sentiments
 , et une telle tranquillité
 , que j'eus la consolation,

» dit d'Andilly, de ne pouvoir dou-
 » ter que Dieu ne lui fit miséricorde.
 » Personne ne l'ayant plus connu que
 » moi, je puis dire sans crainte que
 » c'était un homme si extraordinaire,
 » qu'il n'y avait point d'emploi et
 » de charge dont il ne pût être ho-
 » noré avec le temps..... Sa piété
 » envers Dieu, son courage dans les
 » périls et sa capacité dans la guerre
 » et dans les affaires l'avaient mis
 » dans une assiette d'esprit que rien
 » n'était capable d'ébranler; et quel-
 » que grande que fût son ambition,
 » elle était soutenue par tant de ver-
 » tus, et se proposait une fin si glo-
 » rieuse autant selon Dieu que selon
 » les hommes, que l'on ne pouvait y
 » trouver à redire (1). » Zamet avait
 désigné Pontis pour exécuteur testa-
 mentaire; il légua à Arnauld d'Andil-
 ly un grand tableau de S. Jean dans
 le désert, dont ce pieux personnage
 fit don à la maison de Port-Royal-
 des Champs. Zamet avait été marié:
 mais il ne laissait point d'enfants. Il
 fut enterré dans l'église des Célestins
 de Paris, à côté de son père. Le roi
 conserva à sa veuve la capitainerie de
 Fontainebleau. D—R—R.

ZAMET (SÉBASTIEN), frère du pré-
 cédent, aumônier de la reine Ma-
 rie de Médicis, évêque-duc de Lan-
 gres, prit possession de ce siège
 en 1615. La même année, il assista
 à l'assemblée générale du clergé de
 France à Paris, et réunit ses efforts
 à ceux des autres prélats, pour ob-
 tenir l'admission du concile de Tren-
 te en France. Durant les quarante
 années qu'il occupa le siège de Lan-
 gres, il fit beaucoup de bien dans ce
 vaste diocèse, concourut à l'établisse-
 ment des Ursulines de Dijon, à la

(1) On peut encore consulter, sur ce personnage
 trop peu connu, la *Chronologia militaire*, t. VI,
 p. 67.

réforme du Tard, première abbaye de filles, de l'ordre de Cîteaux, et à la translation de ce monastère à Dijon. Par un désintéressement qui prouve qu'il ne cherchait que l'intérêt de la religion, il se prêta au démembrement de son diocèse, en sollicitant lui-même l'érection en évêché de la chapelle royale de Dijon. Cette négociation ne réussit pas; et Dijon n'eut un évêque qu'en 1731. Le zèle de l'évêque de Langres pour son troupeau ne l'empêcha pas de prendre une part très-active aux affaires religieuses de la capitale; ce qui devint pour lui une source de désagréments. Après s'être retiré de la cour et du grand monde, où il avait été fort répandu, il embrassa une vie très-édifiante, et se lia étroitement avec les religieuses de Port-Royal. Étant venu à Paris en 1626 pour l'assemblée du clergé, il devint directeur de l'illustre abbesse Angélique Arnould (N. ce nom), qui l'avait secondé précédemment dans la réforme du monastère de Tard. L'évêque de Langres introduisit alors dans Port-Royal les Pères de l'Oratoire, comme directeurs des religieuses. Dès ce moment, si l'on en croit l'historien de ce couvent, l'esprit de la maison devint moins régulier et moins sévère. Zamet ayant engagé la mère Angélique à faire ajouter de nouveaux bâtiments à la maison de Paris, la communauté s'endetta sans que ce prélat vint à son secours. Le zèle sévère de cette supérieure ne s'accommodant pas de l'indulgence de ce prélat, il se brouilla avec elle et lui suscita des tracasseries qui l'obligèrent de se démettre de son abbaye. Enfin Zamet fit venir, pour gouverner la maison, des religieuses de l'abbaye du Tard, qui (selon le même écrivain), firent

souffrir à la mère Angélique mille avanies, et mirent sa patience à bout. Cependant l'archevêque de Paris (J.-F. de Gondi), mécontent de l'autorité que Zamet prenait à Port-Royal, renvoya chez elles les religieuses du Tard. Depuis 1627, l'évêque de Langres avait formé avec la duchesse de Longueville le projet d'un nouvel institut de religieuses, qui devaient se consacrer à l'adoration perpétuelle du Saint-Sacrement. Il obtint sans peine l'agrément du Saint-Siège; mais ce ne fut qu'en 1630 que Louis XIII accorda des lettres-patentes pour cet établissement. Ce prince, qui se crut guéri miraculeusement d'une maladie dont il pensa mourir à Lyon, voulait, par reconnaissance, se rendre le fondateur du Saint-Sacrement. L'archevêque de Paris entra l'affaire pendant trois ans, d'abord par jalousie contre Zamet, qui en avait été nommé supérieur, conjointement avec lui et l'archevêque de Sens; en second lieu, parce qu'il voulait que l'abbesse Angélique fût nommée supérieure, et que l'évêque de Langres, qui l'avait d'abord proposée, ne voulait plus d'elle. Ces difficultés s'aplanirent enfin; et la mère Angélique entra le 8 mai 1633 dans la nouvelle maison du Saint-Sacrement, située rue Coquillière, et qui avait été achetée trente mille francs des deniers d'une pauvre veuve. L'intention du fondateur était de ne recevoir pour pensionnaires dans ce nouveau couvent que des *filles de marquis et de comtes*. Aussi l'habit était-il élégant et magnifique; et la dot que chaque religieuse devait payer en prenant le voile, se montait à dix mille livres. Zamet voulut, en outre, que la table fût bonne, et autorisa une douce gaité

dans les récréations des pensionnaires. Ce régime que l'évêque de Langres avait introduit dans la maison du Saint-Sacrement déplut à la mère Angélique, et fut fortement désapprouvé par l'abbé de Saint-Cyran, qui devait à ce prélat la direction spirituelle du Saint-Sacrement et de Port-Royal. Telles étaient la confiance et l'amitié que Zamet portait alors à Saint-Cyran, qu'il lui offrit de le faire son coadjuteur sur le siège de Langres. Quelque jugement que l'on puisse d'ailleurs porter de Saint-Cyran, on conviendra que ses procédés envers l'évêque de Langres paraissent inexcusables. Au retour d'un voyage que ce prélat fit dans son diocèse, il trouva l'esprit de ses religieuses entièrement changé, même à son égard. La mère Agnès Arnauld, abbesse de Port-Royal, tandis que sa sœur Angélique gouvernait la maison du Saint-Sacrement, *pria tout franchement M. de Langres de ne plus venir à la maison*, parce que sa conduite trop douce, disait-elle, entretenait les ames dans de mauvaises habitudes (1). C'est ainsi que Saint-Cyran avait élevé dans ces deux maisons un schisme contre le supérieur. Le nouvel institut du Saint-Sacrement ne put résister à toutes ces traverses. Il tomba l'an 1638; et les religieuses qui le composaient revinrent à Port-Royal de Paris. Dès ce moment, Zamet rompit avec Saint-Cyran. Il désapprouvait depuis long-temps la liberté avec laquelle ce docteur s'exprimait sur certains dogmes reçus dans l'Église romaine et sur plusieurs décrets du concile de Trente. Il rédigea contre lui deux Mémoires, dont l'un fut présenté au

cardinal de Richelieu. Les ennemis de Zamet virent dans cette démarche une lâche dénonciation. Ses amis la louèrent comme une marque de zèle. Le caractère de l'évêque de Langres ne permet pas de douter de ce dernier motif; mais on conviendra que dans cette occasion son zèle s'était montré peu éclairé. Lorsque Saint-Cyran fut arrêté, en 1638, Zamet se crut obligé de déposer dans l'interrogatoire d'un homme que l'on poursuivait alors comme un dangereux sectaire, et dont les opinions seraient à peine remarquées aujourd'hui. Le premier Mémoire de Zamet fut réfuté par la mère Angélique qui lui prêta ce discours, au sujet de Saint-Cyran : « Dieu m'a donné cet » homme pour être mon bourreau : » car il m'a fait connaître la vérité » par lui; et je n'ai pas la force de » la suivre : cela me tue. » Quant au Mémoire que Zamet avait adressé au cardinal, il trouva sa réponse dans le *factum* imprimé sous le titre d'*Apologie de Saint-Cyran* par Ant. Lemaistre (*Voy.* ce nom). Lassé de toutes ces tracasseries, Zamet se retira dans son diocèse, venant très-rarement à Paris, et tout occupé des devoirs de l'épiscopat. Il mourut à Mussi, le 2 fév. 1655, laissant, en dépit des attaques injustes des écrivains de Port-Royal, la réputation d'un prélat rempli de zèle, de piété et de désintéressement. On pouvait lui reprocher un peu de faiblesse dans le caractère et une indulgence peut-être excessive; mais ce n'était pas à ceux qui abusèrent de ces défauts à les censurer avec tant d'amertume. Sa piété envers ses parents l'avait porté à élever à son père et à son frère les monuments dont il a été parlé dans les deux articles précédents.

(1) Ce sont les expressions de l'historien de Port-Royal.

ZAMOLXIS ou ZALMOXIS, était un philosophe ou une divinité d'une tribu des Gètes (Γέτες ἀθανατίζοντες), qui leur aurait transmis le dogme de l'immortalité de l'âme. Quelques anciens le confondaient avec Thalès. Tout fabuleux que nous paraît ce personnage, plusieurs auteurs l'ayant considéré comme un individu réel, nous n'avons pas cru devoir l'exclure de cette Biographie. Les Gètes, dit Hérodote, prétendent qu'ils ne meurent pas, mais qu'ils vont trouver le dieu (ou génie, θεῖον) Zamolxis. Tous les ans, ils lui envoient un messenger. Le moyen qu'ils emploient consiste à jeter un homme en l'air et à le recevoir sur la pointe de leurs lances. S'il n'en meurt pas, c'est un méchant : ils en envoient un autre plus digne. Ces Thraces ne croient point qu'il y ait d'autre dieu que le leur. « J'ai ouï dire, ajoute-t-il, aux Grecs qui habitent l'Hellespont et le Pont, que ce Zamolxis était un homme ; qu'il avait été, à Samos, esclave de Pythagore, fils de Mnésarque ; et qu'ayant été mis en liberté il avait amassé de grandes richesses, avec lesquelles il était retourné dans son pays. Quand il eut remarqué la vie malheureuse et grossière des Thraces, comme il était instruit des usages des Ioniens, et qu'il avait contracté avec les Grecs, et particulièrement avec Pythagore, l'habitude de penser plus profondément que ses compatriotes, il fit bâtir une salle où il régalaient les premiers de la nation. Au milieu du repas, il leur apprenait que ni lui, ni ses conviés, ni leurs descendants à perpétuité, n'étaient destinés à mourir, mais qu'ils iraient dans un lieu où ils jouiraient éternellement de toutes sortes de biens. Pendant qu'il traitait ainsi ses com-

patriotes, et les entretenait de pareils discours, il se faisait faire un logement sous terre. Il se déroba aux yeux des Thraces, descendit dans ce souterrain, et y demeura trois ans. Il fut regretté et pleuré comme mort. Enfin la quatrième année, il reparut, et rendit croyables, par cet artifice, tous les discours qu'il avait tenus. Je ne rejette ni n'admets ce qu'on raconte de Zamolxis et de son logement souterrain ; mais je pense qu'il est antérieur de bien des années à Pythagore. Au reste, que Zamolxis ait été un homme, ou que ce soit quelque dieu du pays des Gètes, c'en est assez sur ce qui le concerne. » Son nom même favorisait ces doutes. M. Creutzer, frappé du sens étymologique du mot (*peau d'ours* ou *étranger*), voit dans Zamolxis un personnage mystique analogue à ce Silène, à ce dieu velu qui fut l'instituteur de Bacchus, c'est-à-dire, qui fonda ses mystères, et qui enseigna le dogme de l'immortalité de l'âme au peuple de la Thrace, au milieu de laquelle vivaient les Gètes. Sa retraite dans le souterrain formait une représentation scénique, analogue à celles des Mystères, ou bien à celles dont les cavernes de la Westphalie et des bords de la Baltique étaient le théâtre (Mæser, *Histoire d'Osnabruck*). Ainsi le culte de Zamolxis formerait un anneau entre les religions celtiques et celles des peuples de l'Orient. Sa mort et sa renaissance, expliquées naturellement par l'incrédulité des Grecs, le rattacheraient à cette famille des Mithras, des Hercules, qui meurent pour renaître (1). J. M.—r.

(1) Vry. Hérodote, liv. IV, § 93-45 ; Hellenicus, dans l'*Etymologicum magnum*; et l'*Exposition des religions de l'antiquité*, par Creutzer, traduite et relouée par M. Guignaut.

ZAMORA (LAURENT), théologien espagnol, né vers le milieu du seizième siècle à Ocaña, dans le diocèse de Tolède, se distingua par sa piété, sa science et son zèle pour la discipline. Il appartenait à l'ordre de Cîteaux dont il devint visiteur, et en cette qualité il entreprit avec succès la réforme de plusieurs monastères de la Catalogne. Il avait été chargé, pendant quelque temps, d'enseigner la philosophie; il signala ensuite dans un grand nombre de sermons très-suivis ses talents pour la prédication, et ne cessa de s'y livrer que dans un âge avancé. Il mourut, accablé d'infirmités, en 1614. Nicolas Antonio, qui célèbre pompeusement le savoir et l'éloquence de ce religieux, donne en détail les titres des diverses parties d'un grand ouvrage qu'il publia successivement sous ce titre général : *Monarquia mystica de la Iglesia hecha de Geroglyphicos sacados de humanas y divinas letras*. La première partie de cet ouvrage où sont répandues avec profusion les richesses de la littérature profane appliquée aux doctrines théologiques, traite du *chef visible et du chef invisible de l'Église*, et elle est précédée d'une *Apologie des Lettres humaines*, Madrid, 1594, et 1614, in-4°. Valence, 1604. La deuxième : *De la chute de la nature humaine*, Alcalá, 1603; Madrid, 1611. La troisième : *Des mérites de la Sainte Vierge*, Barcelone, 1614; Madrid, 1617. Les quatrième, cinquième et sixième : *De la conservation, de la constitution et des personnages les plus illustres de l'Église*, Valence, 1606; Madrid, 1609; Barcelone, 1612, in-4°. Enfin la septième : *Des armes défensives et offensives que J.-C. a laissées à son Église*, 2 vol.

On a du même un poème en vers héroïques intitulé : *La Saguntina*, composé à l'époque de sa première jeunesse, Alcalá, 1587, et Madrid, 1607, in-8°. On peut consulter Nic. Antonio pour quelques autres ouvrages publiés par Laurent Zamora.

V—G—R.

ZAMORA (ANTOINE), médecin, né, vers 1570, à Salamanque, acheva ses études à l'université de cette ville, alors une des plus célèbres de l'Europe, et y reçut le degré de maître-ès-arts en philosophie et celui de docteur en médecine. Dans les loisirs que lui laissait la pratique de l'art de guérir, il continua de s'appliquer à la culture des sciences, et se rendit très-habile dans les mathématiques. Ses talents l'ayant fait connaître, il fut pourvu d'une double chaire à l'université. Nicolas Antonio parle, comme témoin oculaire, du zèle et des succès de ce savant professeur. « Tous les jours, dit-il, Zamora faisait deux leçons, le matin sur la médecine, et l'après-midi sur les mathématiques; et dans un âge avancé il conservait, avec l'activité de la jeunesse, toutes les facultés de son esprit » (Voy. *Bibl. Hispan. nova*). Il mourut vers 1640, laissant deux fils, professeurs en droit à l'école de Salamanque. On a de lui : I. *Prognostico del eclipse del sol* 10 jul. 1600, etc., Salamanque, 1600, in-4°. II. *Repetitiones duæ super caput primum et tertium Galeni, de differentiis symptomatum*, ib., 1621, in-4°. III. *Aurea expositio ad textum Hippocratis in libro de aëre, aquis et locis*, ibid., 1625, in-4°. Antonio lui attribue encore un traité *De cometis*, resté sans doute manuscrit, puisqu'il n'en indique ni la date ni le format, et qu'on ne le trouve cité par aucun autre bibliographe. —

réforme du Tard, première abbaye de filles, de l'ordre de Cîteaux, et à la translation de ce monastère à Dijon. Par un désintéressement qui prouve qu'il ne cherchait que l'intérêt de la religion, il se prêta au démembrement de son diocèse, en sollicitant lui-même l'érection en évêché de la chapelle royale de Dijon. Cette négociation ne réussit pas; et Dijon n'eut un évêque qu'en 1731. Le zèle de l'évêque de Langres pour son troupeau ne l'empêcha pas de prendre une part très-active aux affaires religieuses de la capitale; ce qui devint pour lui une source de désagréments. Après s'être retiré de la cour et du grand monde, où il avait été fort répandu, il embrassa une vie très-édifiante, et se lia étroitement avec les religieuses de Port-Royal. Étant venu à Paris en 1626 pour l'assemblée du clergé, il devint directeur de l'illustre abbesse Angélique Arnauld (V. ce nom), qui l'avait secondé précédemment dans la réforme du monastère de Tard. L'évêque de Langres introduisit alors dans Port-Royal les Pères de l'Oratoire, comme directeurs des religieuses. Dès ce moment, si l'on en croit l'historien de ce couvent, l'esprit de la maison devint moins régulier et moins sévère. Zamet ayant engagé la mère Angélique à faire ajouter de nouveaux bâtiments à la maison de Paris, la communauté s'endetta sans que ce prélat vint à son secours. Le zèle sévère de cette supérieure ne s'accommodant pas de l'indulgence de ce prélat, il se brouilla avec elle et lui suscita des tracasseries qui l'obligèrent de se démettre de son abbaye. Enfin Zamet fit venir, pour gouverner la maison, des religieuses de l'abbaye du Tard, qui (selon le même écrivain), firent

souffrir à la mère Angélique mille avanies, et mirent sa patience à bout. Cependant l'archevêque de Paris (J.-F. de Gondi), mécontent de l'autorité que Zamet prenait à Port-Royal, renvoya chez elles les religieuses du Tard. Depuis 1627, l'évêque de Langres avait formé avec la duchesse de Longueville le projet d'un nouvel institut de religieuses, qui devaient se consacrer à l'adoration perpétuelle du Saint-Sacrement. Il obtint sans peine l'agrément du Saint-Siège; mais ce ne fut qu'en 1630 que Louis XIII accorda des lettres-patentes pour cet établissement. Ce prince, qui se crut guéri miraculeusement d'une maladie dont il pensa mourir à Lyon, voulait, par reconnaissance, se rendre le fondateur du Saint-Sacrement. L'archevêque de Paris entra l'affaire pendant trois ans, d'abord par jalousie contre Zamet, qui en avait été nommé supérieur, conjointement avec lui et l'archevêque de Sens; en second lieu, parce qu'il voulait que l'abbesse Angélique fût nommée supérieure, et que l'évêque de Langres, qui l'avait d'abord proposée, ne voulait plus d'elle. Ces difficultés s'aplanirent enfin; et la mère Angélique entra le 8 mai 1633 dans la nouvelle maison du Saint-Sacrement, située rue Coquillière, et qui avait été achetée trente mille francs des deniers d'une pauvre veuve. L'intention du fondateur était de ne recevoir pour pensionnaires dans ce nouveau couvent que des *filles de marquis et de comtes*. Aussi l'habit était-il élégant et magnifique; et la dot que chaque religieuse devait payer en prenant le voile, se montait à dix mille livres. Zamet voulut, en outre, que la table fût bonne, et autorisa une douce gaieté

dans les récréations des pensionnaires. Ce régime que l'évêque de Langres avait introduit dans la maison du Saint-Sacrement déplut à la mère Angélique, et fut fortement désapprouvé par l'abbé de Saint-Cyran, qui devait à ce prélat la direction spirituelle du Saint-Sacrement et de Port-Royal. Telles étaient la confiance et l'amitié que Zamet portait alors à Saint-Cyran, qu'il lui offrit de le faire son coadjuteur sur le siège de Langres. Quelque jugement que l'on puisse d'ailleurs porter de Saint-Cyran, on conviendra que ses procédés envers l'évêque de Langres paraissent inexcusables. Au retour d'un voyage que ce prélat fit dans son diocèse, il trouva l'esprit de ses religieuses entièrement changé, même à son égard. La mère Agnès Arnauld, abbesse de Port-Royal, tandis que sa sœur Angélique gouvernait la maison du Saint-Sacrement, *pria tout franchement M. de Langres de ne plus venir à la maison*, parce que sa conduite trop douce, disait-elle, entretenait les âmes dans de mauvaises habitudes (1). C'est ainsi que Saint-Cyran avait élevé dans ces deux maisons un schisme contre le supérieur. Le nouvel institut du Saint-Sacrement ne put résister à toutes ces traverses. Il tomba l'an 1638; et les religieuses qui le composaient revinrent à Port-Royal de Paris. Dès ce moment, Zamet rompit avec Saint-Cyran. Il désapprouvait depuis long-temps la liberté avec laquelle ce docteur s'exprimait sur certains dogmes reçus dans l'Église romaine et sur plusieurs décrets du concile de Trente. Il rédigea contre lui deux Mémoires, dont l'un fut présenté au

cardinal de Richelieu. Les ennemis de Zamet virent dans cette démarche une lâche dénonciation. Ses amis la louèrent comme une marque de zèle. Le caractère de l'évêque de Langres ne permet pas de douter de ce dernier motif; mais on conviendra que dans cette occasion son zèle s'était montré peu éclairé. Lorsque Saint-Cyran fut arrêté, en 1638, Zamet se crut obligé de déposer dans l'interrogatoire d'un homme que l'on poursuivait alors comme un dangereux sectaire, et dont les opinions seraient à peine remarquées aujourd'hui. Le premier Mémoire de Zamet fut réfuté par la mère Angélique qui lui prête ce discours, au sujet de Saint-Cyran : « Dieu m'a donné cet » homme pour être mon bourreau : » car il m'a fait connaître la vérité » par lui; et je n'ai pas la force de » la suivre : cela me tue. » Quant au Mémoire que Zamet avait adressé au cardinal, il trouva sa réponse dans le *factum* imprimé sous le titre d'*Apologie de Saint-Cyran* par Ant. Lemaistre (*Voy. ce nom*). Lassé de toutes ces tracasseries, Zamet se retira dans son diocèse, venant très-rarement à Paris, et tout occupé des devoirs de l'épiscopat. Il mourut à Mussi, le 2 fév. 1655, laissant, en dépit des attaques injustes des écrivains de Port-Royal, la réputation d'un prélat rempli de zèle, de piété et de désintéressement. On pouvait lui reprocher un peu de faiblesse dans le caractère et une indulgence peut-être excessive; mais ce n'était pas à ceux qui abusèrent de ces défauts à les censurer avec tant d'amertume. Sa piété envers ses parents l'avait porté à élever à son père et à son frère les monuments dont il a été parlé dans les deux articles précédents.

(1) Ce sont les expressions de l'historien de Port-Royal.

ZAMOLXIS ou ZALMOXIS , était un philosophe ou une divinité d'une tribu des Gètes (Γέτες ἀθανάτιζοντες), qui leur aurait transmis le dogme de l'immortalité de l'ame. Quelques anciens le confondaient avec Thalès. Tout fabuleux que nous paraît ce personnage, plusieurs auteurs l'ayant considéré comme un individu réel, nous n'avons pas cru devoir l'exclure de cette Biographie. Les Gètes, dit Hérodote, prétendent qu'ils ne meurent pas, mais qu'ils vont trouver le dieu (ou génie, *δαίμων*) Zamolxis. Tous les ans, ils lui envoient un messenger. Le moyen qu'ils emploient consiste à jeter un homme en l'air et à le recevoir sur la pointe de leurs lances. S'il n'en meurt pas, c'est un méchant : ils en envoient un autre plus digne. Ces Thraces ne croient point qu'il y ait d'autre dieu que le leur. « J'ai ouï dire, ajoute-t-il, aux Grecs qui habitent l'Hellespont et le Pont, que ce Zamolxis était un homme : qu'il avait été, à Samos, esclave de Pythagore, fils de Mnésarque; et qu'ayant été mis en liberté il avait amassé de grandes richesses, avec lesquelles il était retourné dans son pays. Quand il eut remarqué la vie malheureuse et grossière des Thraces, comme il était instruit des usages des Ioniens, et qu'il avait contracté avec les Grecs, et particulièrement avec Pythagore, l'habitude de penser plus profondément que ses compatriotes, il fit bâtir une salle où il régalaît les premiers de la nation. Au milieu du repas, il leur apprenait que ni lui, ni ses conviés, ni leurs descendants à perpétuité, n'étaient destinés à mourir, mais qu'ils iraient dans un lieu où ils jouiraient éternellement de toutes sortes de biens. Pendant qu'il traitait ainsi ses com-

patriotes, et les entretenait de pareils discours, il se faisait faire un logement sous terre. Il se déroba aux yeux des Thraces, descendit dans ce souterrain, et y demeura trois ans. Il fut regretté et pleuré comme mort. Enfin la quatrième année, il reparut, et rendit croyables, par cet artifice, tous les discours qu'il avait tenus. Je ne rejette ni n'admets ce qu'on raconte de Zamolxis et de son logement souterrain ; mais je pense qu'il est antérieur de bien des années à Pythagore. Au reste, que Zamolxis ait été un homme, ou que ce soit quelque dieu du pays des Gètes, c'en est assez sur ce qui le concerne. » Son nom même favorisait ces doutes. M. Creutzer, frappé du sens étymologique du mot (*peau d'ours* ou *étranger*), voit dans Zamolxis un personnage mystique analogue à ce Silène, à ce dieu velu qui fut l'instituteur de Bacchus, c'est-à-dire, qui fonda ses mystères, et qui enseigna le dogme de l'immortalité de l'ame au peuple de la Thrace, au milieu de laquelle vivaient les Gètes. Sa retraite dans le souterrain formait une représentation scénique, analogue à celles des Mystères, ou bien à celles dont les cavernes de la Westphalie et des bords de la Baltique étaient le théâtre (Mæser, *Histoire d'Osnabruck*). Ainsi le culte de Zamolxis formerait un anneau entre les religions celtiques et celles des peuples de l'Orient. Sa mort et sa renaissance, expliquées naturellement par l'incrédulité des Grecs, le rattacherait à cette famille des Mithras, des Hercules, qui meurent pour renaître (1).

J. M.—T.

(1) Voy. Hérodote, liv. IV, § 93-95; Hellenicus, dans l'*Etymologicum magnum*; et l'*Exposition des religions de l'antiquité*, par Creutzer, traduite et refondue par M. Guignaut.

ORA (LAURENT), théologien, né vers le milieu du 16^e siècle à Ocaña, dans le diocèse de Tolède, se distingua par sa science et son zèle pour la réforme. Il appartenait à l'ordre des Augustins, dont il devint visiteur, et par sa qualité il entreprit avec succès la réforme de plusieurs monastères en Catalogne. Il avait été professeur de philosophie, pendant quelque temps, à Valence, puis à Saragosse, puis à Madrid, et enfin à Ocaña, où il mourut, accablé d'infirmités, le 1614. Nicolas Antonio, qui nous a transmis le détail de sa vie, nous apprend que ce religieux, donné à la lecture de tous les titres des diverses parties de la théologie, publia un grand ouvrage qu'il publia d'abord sous ce titre général : *quia mystica de la Iglesia de Geroglyphicos sacados de las y divinas letras*. La préface de cet ouvrage où sont exposées avec profusion les richesses de la littérature profane appliquées aux doctrines théologiques, est intitulée *du chef visible et du chef invisible de l'Église*, et elle est précédée d'une *Apologie des Lettres humaines*, Madrid, 1594, et 1614, Valence, 1604. La deuxième : *De la chute de la nature humaine*, Alcalá, 1603; Madrid, 1614. La troisième : *Des mérites de la Vierge*, Barcelone, 1614; Madrid, 1617. Les quatrième, cinquième et sixième : *De la conservation, de l'organisation et des personnages illustres de l'Église*, Valence, 1609; Madrid, 1609; Barcelone, 1609. Enfin la septième : *Des défenses et offensives que Dieu a laissées à son Église*, 2 vol.

On a du même un poème en vers héroïques intitulé : *La Saguntina*, composé à l'époque de sa première jeunesse, Alcalá, 1587, et Madrid, 1607, in-8°. On peut consulter Nicolas Antonio pour quelques autres ouvrages publiés par Laurent Zamora.

V—G—R.

ZAMORA (ANTOINE), médecin, né, vers 1570, à Salamanque, acheva ses études à l'université de cette ville, alors une des plus célèbres de l'Europe, et y reçut le degré de maître-ès-arts en philosophie et celui de docteur en médecine. Dans les loisirs que lui laissait la pratique de l'art de guérir, il continua de s'appliquer à la culture des sciences, et se rendit très-habile dans les mathématiques. Ses talents l'ayant fait connaître, il fut pourvu d'une double chaire à l'université. Nicolas Antonio parle, comme témoin oculaire, du zèle et des succès de ce savant professeur. « Tous les jours, dit-il, Zamora faisait deux leçons, le matin sur la médecine, et l'après-midi sur les mathématiques; et dans un âge avancé il conservait, avec l'activité de la jeunesse, toutes les facultés de son esprit » (Voy. *Bibl. Hispan. nova*). Il mourut vers 1640, laissant deux fils, professeurs en droit à l'école de Salamanque. On a de lui : I. *Prognostico del eclipse del sol 10 jul.* 1600, etc., Salamanque, 1600, in-4°. II. *Repetitiones duæ super caput primum et tertium Galeni, de differentiis symptomatum*, ibid., 1621, in-4°. III. *Aurea expositio ad textum Hippocratis in libro de aëre, aquis et locis*, ibid., 1625, in-4°. Antonio lui attribue encore un traité *De cometis*, resté sans doute manuscrit, puisqu'il n'en indique ni la date ni le format, et qu'on ne le trouve cité par aucun autre bibliographe. —

ZAMOLXIS ou ZALMOXIS , était un philosophe ou une divinité d'une tribu des Gètes (Γέτες ἀθωνοτιζουτες), qui leur aurait transmis le dogme de l'immortalité de l'ame. Quelques anciens le confondaient avec Thalès. Tout fabuleux que nous paraît ce personnage, plusieurs auteurs l'ayant considéré comme un individu réel, nous n'avons pas cru devoir l'exclure de cette Biographie. Les Gètes, dit Hérodote, prétendent qu'ils ne meurent pas, mais qu'ils vont trouver le dieu (ou génie, *δαίμων*) Zamolxis. Tous les ans, ils lui envoient un message. Le moyen qu'ils emploient consiste à jeter un homme en l'air et à le recevoir sur la pointe de leurs lances. S'il n'en meurt pas, c'est un méchant : ils en envoient un autre plus digne. Ces Thraces ne croient point qu'il y ait d'autre dieu que le leur. « J'ai ouï dire, ajoute-t-il, aux Grecs qui habitent l'Hellespont et le Pont, que ce Zamolxis était un homme ; qu'il avait été, à Samos, esclave de Pythagore, fils de Mnésarque ; et qu'ayant été mis en liberté il avait amassé de grandes richesses, avec lesquelles il était retourné dans son pays. Quand il eut remarqué la vie malheureuse et grossière des Thraces, comme il était instruit des usages des Ioniens, et qu'il avait contracté avec les Grecs, et particulièrement avec Pythagore, l'habitude de penser plus profondément que ses compatriotes, il fit bâtir une salle où il régalaît les premiers de la nation. Au milieu du repas, il leur apprenait que ni lui, ni ses conviés, ni leurs descendants à perpétuité, n'étaient destinés à mourir, mais qu'ils iraient dans un lieu où ils jouiraient éternellement de toutes sortes de biens. Pendant qu'il traitait ainsi ses com-

patriotes, et les entretenait de pareils discours, il se faisait faire un logement sous terre. Il se déroba aux yeux des Thraces, descendit dans ce souterrain, et y demeura trois ans. Il fut regretté et pleuré comme mort. Enfin la quatrième année, il reparut, et rendit croyables, par cet artifice, tous les discours qu'il avait tenus. Je ne rejette ni n'admets ce qu'on raconte de Zamolxis et de son logement souterrain ; mais je pense qu'il est antérieur de bien des années à Pythagore. Au reste, que Zamolxis ait été un homme, ou que ce soit quelque dieu du pays des Gètes, c'en est assez sur ce qui le concerne. » Son nom même favorisait ces doutes. M. Creutzer, frappé du sens étymologique du mot (*peau d'ours* ou *étranger*), voit dans Zamolxis un personnage mystique analogue à ce Silène, à ce dieu velu qui fut l'instituteur de Bacchus, c'est-à-dire, qui fonda ses mystères, et qui enseigna le dogme de l'immortalité de l'ame au peuple de la Thrace, au milieu de laquelle vivaient les Gètes. Sa retraite dans le souterrain formait une représentation scénique, analogue à celles des Mystères, ou bien à celles dont les cavernes de la Westphalie et des bords de la Baltique étaient le théâtre (Mæser, *Histoire d'Osnabruck*). Ainsi le culte de Zamolxis formerait un anneau entre les religions celtiques et celles des peuples de l'Orient. Sa mort et sa renaissance, expliquées naturellement par l'incrédulité des Grecs, le rattacherait à cette famille des Mithras, des Hercules, qui meurent pour renaître (1).

J. M.—T.

(1) Voy. Hérodote, liv. IV, § 93-95; Hesiodus, dans l'*Etymologicum magnum*; et l'*Exposition des religions de l'antiquité*, par Creutzer, traduite et refondue par M. Guigniant.

ZAMORA (LAURENT), théologien espagnol, né vers le milieu du seizième siècle à Ocaña, dans le diocèse de Tolède, se distingua par sa piété, sa science et son zèle pour la discipline. Il appartenait à l'ordre de Cîteaux dont il devint visiteur, et en cette qualité il entreprit avec succès la réforme de plusieurs monastères de la Catalogne. Il avait été chargé, pendant quelque temps, d'enseigner la philosophie; il signala ensuite dans un grand nombre de sermons très-suivis ses talents pour la prédication, et ne cessa de s'y livrer que dans un âge avancé. Il mourut, accablé d'infirmités, en 1614. Nicolas Antonio, qui célèbre pompeusement le savoir et l'éloquence de ce religieux, donne en détail les titres des diverses parties d'un grand ouvrage qu'il publia successivement sous ce titre général : *Monarquia mystica de la Iglesia hecha de Geroglyphicos sacados de humanas y divinas letras*. La première partie de cet ouvrage où sont répandues avec profusion les richesses de la littérature profane appliquée aux doctrines théologiques, traite du chef visible et du chef invisible de l'Église, et elle est précédée d'une *Apologie des Lettres humaines*, Madrid, 1594, et 1614, in-4°. Valence, 1604. La deuxième : *De la chute de la nature humaine*, Alcalá, 1603; Madrid, 1611. La troisième : *Des mérites de la Sainte Vierge*, Barcelone, 1614; Madrid, 1617. Les quatrième, cinquième et sixième : *De la conservation, de la constitution et des personnages les plus illustres de l'Église*, Valence, 1606; Madrid, 1609; Barcelone, 1612, in-4°. Enfin la septième : *Des armes défensives et offensives que J.-C. a laissées à son Église*, 2 vol.

On a du même un poème en vers héroïques intitulé : *La Saguntina*, composé à l'époque de sa première jeunesse, Alcalá, 1587, et Madrid, 1607, in-8°. On peut consulter Nic. Antonio pour quelques autres ouvrages publiés par Laurent Zamora.

V—G—R.

ZAMORA (ANTOINE), médecin, né, vers 1570, à Salamanque, acheva ses études à l'université de cette ville, alors une des plus célèbres de l'Europe, et y reçut le degré de maître-ès-arts en philosophie et celui de docteur en médecine. Dans les loisirs que lui laissait la pratique de l'art de guérir, il continua de s'appliquer à la culture des sciences, et se rendit très-habile dans les mathématiques. Ses talents l'ayant fait connaître, il fut pourvu d'une double chaire à l'université. Nicolas Antonio parle, comme témoin oculaire, du zèle et des succès de ce savant professeur. « Tous les jours, dit-il, Zamora faisait deux leçons, le matin sur la médecine, et l'après-midi sur les mathématiques; et dans un âge avancé il conservait, avec l'activité de la jeunesse, toutes les facultés de son esprit » (Voy. *Bibl. Hispan. nova*). Il mourut vers 1640, laissant deux fils, professeurs en droit à l'école de Salamanque. On a de lui : I. *Prognostico del eclipse del sol 10 jul. 1600*, etc., Salamanque, 1600, in-4°. II. *Repetitiones duæ super caput primum et tertium Galeni, de differentiis symptomatum*, ib., 1621, in-4°. III. *Aurea expositio ad textum Hippocratis in libro de aëre, aquis et locis*, ibid., 1625, in-4°. Antonio lui attribue encore un traité *De cometis*, resté sans doute manuscrit, puisqu'il n'en indique ni la date ni le format, et qu'on ne le trouve cité par aucun autre bibliographe. —

ZAMORA (*Gaspar DE*), savant jésuite, né en 1546 à Séville, et mort dans la même ville en 1621, se fit une grande réputation par ses talents pour la chaire, et publia : *Concordantiæ sacrorum biblicorum duobus alphabetis, altero dictionum variabilium, invariabilium altero absolutissimæ*, Rome, Zanetti, 1627, in-fol. Cette concordance est rare et recherchée. — ZAMORA (*Jean-Marie*), capucin, né en 1579 à Udine, et mort à Vérone en 1649, a publié : I. *Disputationes theologicæ de Deo uno et trino*, Venise, 1626, in-fol. II. *De eminentissimâ Deiparæ Virginis perfectione libri tres*, ibid., 1629, in-fol. L'impression de cet ouvrage, commencée à Udine, fut terminée à Venise. *Voy.*, pour les détails, les *Bibliothèques* des capucins. W—s.

ZAMORA (le P. BERNARD DE), savant religieux espagnol, était né vers 1720 dans le royaume de Léon; lorsqu'il eut achevé ses humanités, il embrassa la règle du Carmel, et prit alors, suivant l'usage, le nom de sa ville natale. Doué d'une grande activité d'esprit et d'une ardeur infatigable, il obtint de ses supérieurs la permission de se livrer à son goût pour l'étude; et, s'étant perfectionné dans les langues anciennes et modernes, il cultiva les lettres, l'histoire et la philosophie avec beaucoup de succès. La réputation qu'il s'acquit par ses talents franchit bientôt l'enceinte du cloître. Nommé professeur de langue grecque à l'université de Salamanque, il y ranima le goût des bonnes études, et eut l'avantage de former un grand nombre d'élèves distingués. Indépendamment de ses leçons publiques, il faisait, dans l'intérieur du couvent, des cours particuliers d'histoire et de littérature,

auxquels étaient admis tous ceux qui désiraient en profiter. La maison de son ordre à Salamanque lui dut une bibliothèque nombreuse et choisie; et ce trésor fut mis par ses soins à la disposition d'une jeunesse studieuse, empressée de recourir à ses lumières, et qu'il se plaisait à diriger dans ses lectures. Le savant évêque de Salamanque, Tavira, secondait de tout son pouvoir les efforts du P. Bernard, pour répandre les bienfaits de l'instruction. En 1768, ils présentèrent de concert, au gouverneur espagnol, un *Mémoire*, dans lequel ils signalaient, avec courage, les vices de l'organisation des collèges, où les chaires se trouvaient confiées trop souvent à des maîtres inhabiles. Entouré de l'estime publique, le digne religieux poursuivait sans relâche la noble tâche qu'il avait entreprise, lorsqu'il mourut d'une apoplexie foudroyante, à Salamanque, au mois de novembre 1785. Ses ouvrages sont : I. Une *Grammaire grecque*, Madrid, 1772, in-8°. II. La traduction espagnole de l'*Histoire des séminaires*, par J. Giovanni, Salamanque, 1778, in-8°. III. *Dialogues des morts*, à l'imitation de ceux de Lucien. IV. Une *Histoire de l'établissement du christianisme*. Ces deux derniers ouvrages restés inédits n'ont pas été retrouvés dans ses manuscrits. W—s.

ZAMORI ou ZAMOREO (*GABRIO*), en latin *Gabrius* (1) *de Zamoreis*, jurisconsulte et poète latin, né, vers 1320, à Parme, fréquenta dans sa jeunesse les écoles les plus célèbres de l'Italie, et reçut le laurier doctoral dans la faculté de droit. Épris du génie de Pétrarque, sur la

(1) *Gabrius* ou *Gabrio*, diminutif de *Gabriel*, alors en usage dans l'Italie.

quelques-unes de ses com-
il écrivit à ce grand poète,
logne, une lettre en vers,
emandant ses conseils et son
ette *Lettre* a été publiée par
dans la *Vie d'Ambrosio*
ri (*Voy.* ce nom), p. 200.
; flatté de l'empressement
i, ne lui fit point attendre
e; et dès-lors il s'établit en-
commerce épistolaire au-
io doit l'avantage d'échap-
bli. Dans la chaleur de son
ur son jeune admirateur,
en parle comme d'un hom-
utes les villes d'Italie de-
rier à Parme. « Doué, dit-
haute sagesse, il est versé
es les sciences, mais princi-
dans le droit civil et le
on. Ses leçons sont suivies
de l'élèves avides de l'en-
t les membres les plus dis-
a barreau l'écoutent avec le
pect que les Athéniens écou-
mosthène, ou les Romains
On doit convenir que dans
crits qui restent de Gabrio,
ut justifier l'exagération de
Après que Luchino Vis-
rétabli la tranquillité dans
gabrio fut élu membre du
cette ville (1347). Depuis
la charge d'intendant de
conti, archevêque de Mi-
composa l'épithaphe en
ce prélat, qui est gravée
ombeau (2) et rapportée
ivers auteurs de l'histoi-
iastique d'Italie. Il re-
1354, à Parme, occuper
de magistrature. Dans la
t honoré du titre de comte
de Latran et du consistoire

impérial. En 1386, Galéaz Visconti
lui fit don d'une maison à Parme. Il
avait marié sa fille Mabelle à Tho-
mas Cambiatore, de Reggio, le pre-
mier traducteur de l'*Énéide*, en vers
italiens, et qui s'étant établi à Parme
s'y fit une réputation comme avocat.
Zamori mourut vers 1400, dans un
âge avancé. Il avait composé deux
recueils de vers latins qui sont per-
dus : l'un était intitulé *Adolescentia*,
et l'autre *Orphea*. Matth. Luigi,
chanoine de Venise, possédait un ou-
vrage de Zamori : *Tractatus de vir-*
tutibus et earum oppositis. W—s.

ZAMOYSKI (JEAN-SABIUS),
grand-chancelier de Pologne, naquit
le 1^{er} avril 1541, à Skokow, dans le
palatinat de Culm, dont son père
était castellan. Homme d'état, sa-
vant jurisconsulte, littérateur, grand
capitaine, il a mérité le surnom de
Grand, que la postérité lui a
décerné. Issu d'une des plus il-
lustres familles de la Pologne, il
comptait parmi ses ancêtres le brave
chevalier dont nous avons parlé dans
l'article de Vladislav Lokietek (*V.*
ce nom, XLIX, 370). Le domaine
principal de cette grande famille
était Zamose dont elle a pris le nom,
et qui est encore une des places for-
tes du palatinat de Lublin. Jean fut
envoyé à Paris dès l'âge de douze ans
pour y faire ses études, et il y fut
attaché à la cour du dauphin, depuis
roi sous le nom de François II. Il
quitta ensuite cette cour, et alla se ca-
cher, comme il le dit lui-même, dans
le *pays latin*, afin de pouvoir se li-
vrer tout entier à l'étude de la philo-
sophie, des mathématiques et de la
jurisprudence. Plus tard, d'après
l'ordre de son père, il partit pour
Strasbourg, où sous le célèbre Jean
Sturmius il se perfectionna dans les
lettres grecques et dans la connais-

Épithaphe de 35 vers hexamètres est si-
tuée de Zamoris de Parma.

sance des lois. L'université de Padoue passait alors pour la première école de droit. Zamoyski s'y rendit, et s'y fit connaître d'une manière si avantageuse, que les élèves, qui, d'après un ancien usage, se choisissaient tous les ans un chef, le proclamèrent unanimement *Princeps juventutis litteratæ*, ou recteur de l'académie. Destiné aux premiers emplois de la république, Zamoyski s'y disposait par des études fortes et profondes. Il lut même les Pères de l'Église; et cette lecture eut pour lui l'avantage de l'affermir dans la foi catholique, et de l'éloigner du luthéranisme, pour lequel son père montrait quelque penchant. A l'âge de vingt-deux ans il publia : *De senatu romano, libri II*, Venise, 1563, in-4°, et Strasbourg, 1608, in-8°, avec le traité de Joachim Périon sur le même sujet. Cet ouvrage est rempli de recherches si savantes que quelques auteurs, entre autres l'historien de Thou, l'ont attribué à Charles Sigonius, que Zamoyski avait eu pour maître à Padoue. Grævius, qui l'a inséré dans son *Thesaurus Antiquitatum romanarum*, le vante comme très-précieux pour ceux qui veulent étudier les antiquités romaines. Zamoyski le dédia à Pierre Mieskow, vice-chancelier du royaume. Sa lettre est datée de Padoue, 4 juillet 1563. L'ouvrage se recommande non-seulement par une bonne latinité, mais encore par le plan et l'exécution. L'auteur avait prononcé l'année précédente l'*Oraison funèbre* du fameux Fallope; il la fit imprimer à Padoue, 1562, in-4°. Il existe un exemplaire de cette pièce à la bibliothèque du Roi à Paris. Pendant que le jeune Polonais était recteur de l'académie de Padoue, il mit en ordre les réglemens de cette

école qu'il publia sous ce titre : *De constitutionibus et immunitatibus almæ Universitatis Patavinæ libri IV*, Padoue, 1564, in-4°. Il publia dans le même temps un autre ouvrage sous ce titre : *De perfecto senatore syntagma*. Étant revenu en Pologne, il fut présenté à Sigismond-Auguste, qui après plusieurs entretiens le confia au vice-chancelier, afin que sous la direction de celui-ci il s'instruisit dans le maniement des affaires publiques. Bientôt Zamoyski eut une occupation, pénible à la vérité, mais précieuse par les lumières qu'il y puisa. L'historien Cromer avait mis en ordre les archives de la couronne, mais aussitôt après son départ elles étaient retombées dans le plus grand désordre. Sigismond chargea Zamoyski de la rétablir. Le jeune savant passa près de trois ans, enseveli dans ces vieux documents, occupé de les déchiffrer et de les classer, et il en fit un catalogue pour son propre usage. Il recueillit en même temps des notes qui lui devinrent extrêmement utiles, quand il fut chargé de la direction des affaires publiques. Pour lui témoigner sa satisfaction, le roi lui donna un de ses domaines; mais des malheurs domestiques vinrent affliger Zamoyski. Il avait épousé une fille de Jérôme Ossolinski, et par cette union il avait réuni deux maisons puissantes. Il perdit en peu de jours son épouse et son propre père, et vint tout en pleurs annoncer au roi ces funestes nouvelles. Le monarque plein de bonté essuya de ses mains les larmes de Zamoyski, en lui disant : « Dès ce moment je suis votre père; accoutumez-vous à me regarder comme tel; je vous confère la starostie de Bielsk. » que votre père possédait. » Peu

veau staroste eut le mal-
 le ce second père; et l'on
 r à l'élection d'un autre
 at convoqua à Varsovie
 érale (1573), et l'ordre
 blant balancer l'influence
 connu Zamoyski pour
 es deux principaux pré-
 ent Henri, duc d'Anjou,
 r Maximilien. Le prince
 ismond, né d'une sœur
 d'Auguste, aurait pu se
 les rangs, car il régna
 e nom de Sigismond III;
 trop jeune. Le czar de
 wan IV, desirait aussi
 iférât la couronne de Po-
 il aurait cru s'abaisser
 icitations; il se contenta
 présenter aux Polonais
 ination les intéressant
 même, il leur conseillait
 s ambassadeurs qui vins-
 ir le trône vacant et le
 cepter. Zamoyski, qui
 hait de ce côté, fut ré-
 de fierté; et, comme il
 at la maison d'Autriche,
 pour le duc d'Anjou :
 oissons Maximilien ou
 ls, dit-il aux électeurs,
 que la Pologne sera en-
 e la guerre aux Turcs,
 vec quel orgueil ces prin-
 ns, étrangers à notre
 os mœurs, se conduisent
 lesse allemande, et ju-
 cela de quelle manière
 iteraient, nous gentils-
 res Polonais. Rien de
 est à craindre, si nous
 duc d'Anjou. La France
 avec la Porte, et nos
 ont en sûreté contre l'O-
 connaissez les mœurs
 lles sont douces, polies,
 es habitudes des Alle-

mands sont dures et grossières. » La
 majorité du sénat était pour Maxi-
 milien; mais l'ordre équestre se dé-
 clara pour Henri, et ce prince fut
 proclamé roi de Pologne. On eut
 ensuite à rédiger les *Pacta con-*
venta, c'est-à-dire qu'il fallut prescri-
 re au nouveau roi ses obligations. Za-
 moyski se souvint que parmi les do-
 cuments des archives royales, il avait
 lu les *Pacta conventa* conclus entre
 la nation polonaise et Louis, roi de
 Hongrie, lorsque ce prince fut choisi
 roi de Pologne; on en rédigea de
 pareils; et ils furent agréés et signés
 par les envoyés de France. Za-
 moyski, mis à la tête des députés
 qui allèrent présenter au prince fran-
 çais le trône de Pologne, fut chargé
 de porter la parole au nom de l'am-
 bassade. Le discours qu'il prononça
 en présence de Charles IX et de la
 cour de France, est remarquable par
 l'élévation, la justesse des pensées
 et l'élégance du style. On observa
 surtout qu'ayant à parler des autres
 candidats, l'orateur sut relever Henri,
 sans rien dire qui pût blesser ses ri-
 vaux. Ce discours fut imprimé aussitôt,
 et la traduction française, par
 Louis Leroy, fut publiée à Paris l'an-
 née suivante. Nous avons sous les
 yeux l'édition de Rome, sous ce titre :
Oratio quâ Henricum Valesium
regem renuntiavit Polonia, Ro-
 me, 1574, in-4°. Le nouveau
 roi nomma Zamoyski son cham-
 bellan, et il lui donna la staros-
 tie de Knyszyn en Podlaquie. Le
 couronnement qui eut lieu à Craco-
 vie causa une vive agitation. Pen-
 dant l'interrègne les dissidents, vou-
 lant assurer la liberté de leur culte,
 avaient rédigé des *Pacta conventa*
 particuliers que les envoyés de
 France avaient signés. Ils les pré-
 sentèrent au roi ayant son cou-

ronnement ; mais ce prince , de l'avis du sénat , refusa de les confirmer ; les dissidents se plaigurent hautement dans l'église , et il en résulta un tumulte scandaleux. Le parti de l'Autriche s'étant joint à eux , on allait en venir aux mains. Zamoyski se rangea du côté de ceux qui pensaient que le roi devait d'abord être couronné , et qu'ensuite il reconnaîtrait les *Pactes*. Son avis prévalut ; mais il lui fit perdre un peu de son crédit auprès de l'ordre équestre. Des difficultés très-graves se présentèrent , lorsque Henri se fut éloigné de la Pologne. Les princes d'Autriche se mirent de nouveau sur les rangs. Zamoyski et l'ordre équestre , ne sachant comment les écarter , jetèrent les yeux sur Étienne Battori , woiwode de Transylvanie. Ce prince pensait si peu à la couronne de Pologne , qu'il n'avait pas même de représentant près de la diète. L'élection allait se faire , et il n'y avait pas un moment à perdre : on s'adressa à la princesse Anne , sœur de Sigismond-Auguste , et elle fut déclarée reine , à condition qu'elle épouserait Battori. On lui représenta que ce choix serait agréable aux Polonais , qu'ils se réjouiraient en voyant sur le trône une descendante des Jagellons ; et elle accepta. Une diète générale fut convoquée pour le 14 janvier 1576 , et Battori y fut proclamé roi. Pendant que les princes d'Autriche délibéraient , il se rendit à Cracovie où il fut couronné. Pour témoigner sa reconnaissance à Zamoyski , il le déclara grand-chancelier du royaume , et cette nomination fut si agréable à l'ordre équestre , que ses membres se levèrent spontanément et s'avancèrent en corps vers le trône pour remercier le roi. Le nouveau monarque ayant demandé un rapport sur

l'état du royaume, Zamoyski lui dit : « La Lithuanie et la Prusse ne cachent point leurs dispositions pour l'Autriche. En Pologne même la majorité des sénateurs est contre vous. A la politique se joint la différence des religions. Les deux interrègnes qui se sont succédé si près l'un de l'autre , ont accoutumé les Polonais à la licence. Votre trésor est vide. Celui que Sigismond-Auguste a laissé en mourant est dissipé ; et votre prédécesseur Henri s'est emparé des revenus à mesure qu'ils rentraient. Non-seulement vous n'avez pas de quoi payer l'armée , mais on a de la peine à acquitter vos dépenses ordinaires. En ce moment l'empereur Maximilien agit la diète de Ratisbonne , et vous menace. Les Moscovites et les Tartares n'attendent que le moment pour vous attaquer. » Après un exposé aussi franc que peu flatteur , il détermina le monarque à envoyer des ambassadeurs en Autriche , ainsi qu'à Rome , et à rappeler en Pologne ceux qui avaient quitté le royaume. Il accompagna ensuite Battori dans son expédition contre la ville de Dantzic qui s'était révoltée ; elle se soumit , et Zamoyski dicta les conditions de la capitulation. Iwan IV , czar de Moscovie , étant tombé sur la Livonie , Battori proposa à la diète de 1579 , de venger cette insulte. Les avis furent partagés : plusieurs députés pensaient que l'on devait tourner les armes de la république contre les Tartares ; Zamoyski représenta qu'en attaquant ces hordes dépendantes de la Porte ottomane , on pourrait attirer sur la Pologne les armes de la Turquie , tandis que l'on était déjà en guerre avec les Russes. « Finissons-en avec ceux - ci , ajouta - t - il , nous verrons ensuite ce que nous pourrons

faire contre les Tartares. » On se rendit à son avis. Vers le même temps, il représenta à la diète la nécessité de donner une nouvelle organisation à l'administration de la justice, et d'après son plan, on établit deux tribunaux d'appel, l'un à Lublin et l'autre à Pétrikau. Le clergé paraissant mécontent, il fut décidé, sur la proposition de Zamoyski, que dans les causes concernant les ecclésiastiques, la moitié des juges serait prise dans leur corps, et l'autre moitié parmi les laïques. La diète, satisfaite de ces arrangements, accorda au roi tous les subsides qu'il demanda pour la guerre. La campagne commença par la prise de Polosck et de Sokol. Battori dirigea lui-même les opérations, et Zamoyski, qui l'accompagnait partout, conduisit les affaires publiques. La diète qui suivit cette campagne fut orageuse; on y attaqua vivement Zamoyski, dont la faveur excitait l'envie. Il répondit avec une grande modération, qu'ayant eu le bonheur de remplir les ordres du roi, il n'avait rien demandé, rien obtenu pour lui-même. La diète finit encore par donner des secours pour la continuation de la guerre; et elle fut poussée avec beaucoup de succès. On s'empara de Wielicza, de Wielkie-Luki, Tocopec et Zawoloc. Le roi, voulant attaquer Pleskow, en 1580, nomma Zamoyski grand-hetman ou commandant en chef de l'armée polonaise, et ce fut en cette qualité que persuadé de la supériorité de l'infanterie il en fit organiser plusieurs régiments, malgré la répugnance de la noblesse qui avait coutume de combattre à cheval. Cependant le siège de Pleskow traîna en longueur; Zamoyski faisant observer la discipline avec rigueur, les troupes murmuraient hautement

contre lui: « C'est un homme de lettres, disaient les soldats, qui a été élevé dans les académies d'Italie; porté par ses fonctions à vivre dans le repos, comme un homme de robe, ne connaissant point la guerre, il va ruiner l'armée par l'opiniâtreté de ses conseils. Ne pouvant résister à un hiver si rigoureux, il nous donnera un lieutenant, et il s'éloignera du danger: il ira avec le roi passer l'hiver à Varsovie, et y tenir tranquillement la diète. » Zamoyski méprisa ces discours, et déclara hautement que, quels que fussent les événements, il n'abandonnerait point l'armée; il y resta en effet après le départ du roi qui lui donna, en se rendant à Varsovie, tout pouvoir de conclure la paix. Après de longues et pénibles discussions, le traité fut signé au mois de janvier 1582. Le czar rendit la Livonie, Derpt et Nowogorod. La Pologne ne garda de ses conquêtes que Wielicza et Polosck; elle rendit Wielkie-Luki, Zawoloc et Nowel. Ainsi finit cette guerre qui n'avait duré que trois ans, et dans laquelle la Russie vit ravager toutes ses provinces du Dniéper, depuis Starodoub jusqu'à Czernichow, et de la Dwina jusqu'à Starzyce. On porte à trois cent mille le nombre des individus qui y périrent. L'armée polonaise traînait à sa suite plus de quarante mille prisonniers. Le 6 février Zamoyski se mit en marche pour occuper Derpt, Nowogorod, la Livonie, et pour surveiller les mouvements des Suédois, qui, profitant des circonstances, s'étaient jetés sur la Livonie. Il accompagna le roi dans cette province, et, après y avoir établi l'ordre, il parut à la diète qu'il ouvrit au mois d'octobre 1582. Les Tartares demandant avec me-

naces qu'on leur payât un tribut, il se porta sur les frontières de la Wolhinie, pour contenir ces barbares. Il mit les frontières en sureté, et revint à Cracovie. C'est alors qu'ayant perdu sa seconde femme il épousa la nièce du roi. Les noces se firent à la résidence du monarque, avec une magnificence vraiment royale. Tous les grands du royaume y assistèrent. On avait érigé un arc triomphal sous lequel défilèrent les trophées gagnés dans la dernière guerre; et une médaille fut frappée, avec cette devise: *LIVON. POLOT. QU. SIRECEP.* Des tels succès ne pouvaient manquer d'exciter l'envie, et un événement malheureux vint y ajouter encore. Samuel Zborowski (*Voy.* ce nom) ayant rompu son ban, Zamoyski l'arrêta et le fit mettre à mort sans pitié; ce qui affaiblit beaucoup sa popularité. Afin de jouir de quelque repos, il se retira à Skokow, lieu de sa naissance, et obtint du roi des privilèges très-étendus, pour cette résidence chérie; alors il écrivit de toutes parts pour y attirer des colons, et en peu de temps une ville renommée par son industrie se forma autour du château de Zamoyski. Voulant la mettre à l'abri des incursions des Tartares, il la fortifia si bien, qu'il en fit une des premières places du royaume. Il y fonda deux collèges, une académie, et donna à la nouvelle cité le nom de Nowy-Zamosc, pour la distinguer de l'ancienne, Stary-Zamosc, qui n'en est éloignée que de deux milles. Le 15 mai 1594, il ouvrit l'académie de Zamosc, où il avait attiré les plus célèbres professeurs de Cracovie. (*Voyez* le discours qu'il prononça en cette circonstance, dans la *Choix des mémoires historiques sur l'ancienne Pologne* (pol.), par J.-U. Niemcewicz, t. IV, p. 111,

Varsovie, 1822. Il y avait établi une imprimerie, qui, sous la direction de Martin Leuski, développa dès ses premières années une noble activité. On y vit paraître entre autres: I. *Institutio christiana ex officio B. Mariæ Virginis*, Zamosc, 1593, in-8°. II. *Ignatii Magni epistolæ*, Zamosc, 1597, in 4°. Cette académie de Zamosc fut appelée la fille de l'université de Cracovie. La noblesse polonaise s'y perfectionnait dans les sciences et dans les armes. Zamoyski donna à quelques-uns de ses vassaux des terres à perpétuité; et ces affranchis, en introduisant les nouvelles méthodes d'agriculture, ont augmenté une population, dont les descendants bénissent encore sa mémoire. Pour protéger de plus en plus les frontières du royaume contre les Tartares et contre les Turcs, il bâtit une seconde place forte en Podolie. L'évêque de Kaminiac possédait dans cette province des domaines très-étendus qui, exposés aux incursions des Tartares, n'étaient que de vastes déserts. Zamoyski, ayant reconnu la fertilité du terrain, donna en échange d'autres domaines, et une nouvelle ville bien fortifiée s'éleva sous le nom de Szarogrod. Comme elle n'était éloignée de Bender que de seize milles, la Porte ottomane, à qui ces nouveaux établissements portaient ombrage, envoya sur les lieux. Zamoyski, ayant tout montré au député, lui dit: « Que voulez-vous? C'est contre les Cosaques que nous travaillons. Aidez-vous mieux les avoir pour voisins que nous? » L'envoyé n'eut rien à répondre, et la Porte cessa de réclamer. La mort du roi Bator, qui arriva en 1586, fut un coup terrible pour Zamoyski. Une

générale ayant été convoqués Zborowski l'effrayèrent tant, qu'elle ôta à Zamoyski le commandement des armées, et lui-même, d'après l'avis de ses amis, s'enfuit secrètement. En attendant la diète de l'élection, rassembla des troupes, et au jour fixé, le 30 juin, il vint à la tête de mille cavaliers camper sur la rive droite de la Vistule, en face de la Russie. Les Zborowski s'établirent sur l'autre rive; mais leurs efforts furent inutiles; Zamoyski refusa le prince de Suède. Les Zborowski, ayant protesté contre ce choix, nommèrent l'archiduc Maximilien, frère de l'empereur Charles V, à qui ils envoyèrent des députés. Le roi de Suède hésitait à laisser partir son fils chéri pour un pays si agité. Zamoyski écrivit au jeune prince. « Je suis venu à Cracovie, lui dit-il; mais ma garde la couronne et les intérêts royaux. Paraissez, et vous serez reconnu. Repoussez les conseils pusillanimes; il s'agit d'un grand royaume; craignez qu'un jour on ne vous reproche d'avoir laissé échapper une si belle occasion. » Le prince n'hésita plus, et arriva à Dantzic, lorsque Maximilien, excité et soutenu par Zborowski, s'était avancé auprès de Cracovie. Zamoyski tomba sur lui, le défait comment, et le rejeta dans la Silésie. À l'annonce de cette victoire, il conjura le roi de presser sa marche, et le prince fit son entrée à Cracovie le 29 novembre 1586. Zamoyski le conduisit devant l'armée, et lui présenta les trophées qu'elle venait d'enlever à Maximilien. La cérémonie du couronnement était à peine terminée que le chancelier s'étant

mis à la tête des troupes polonaises, les dirigea vers Wielun, où Maximilien était campé. Ce prince se retira à Witzon, en Silésie, où Zamoyski le suivit, l'attaqua et le força de se jeter dans la ville. Déjà l'armée polonaise victorieuse enfonçait les portes, lorsque l'archiduc demanda à capituler. Ses envoyés ayant commencé par reprocher à Zamoyski d'être entré dans la Silésie qui appartenait à l'empereur, il répondit en riant : « Ce n'est point là ce dont il est question, il faut se rendre. » Et prenant son crayon il écrivit sur un bout de papier : « Je promets au prince qu'il sera traité avec honneur; on ne le conduira point au roi; il demeurera dans une forteresse jusqu'à ce que l'empereur ait fait droit aux plaintes de la Pologne; les Polonais qui se trouvent à sa suite seront gardés à vue jusqu'à ce que la république ait prononcé sur leur sort; ce prince renoncera à la couronne et au titre de roi de Pologne. » — Maximilien signa ces conditions, et vint à cheval recevoir Zamoyski qui le traita avec beaucoup d'égards. D'après la décision de la diète, il le conduisit avec les Polonais prisonniers au château de Krasnystaw, où ils furent confiés à la garde de Jacques Sobieski, père du célèbre roi de ce nom. Ce château étant près de Zamosc, le chancelier y conduisit l'archiduc, et il le retint chez lui pendant plusieurs jours. Bientôt à la prière de l'empereur, Sixte V envoya en Pologne le cardinal Aldobrandini pour négocier la délivrance du prince autrichien. Les plénipotentiaires, nommés de part et d'autre, se réunirent sur les frontières de la Silésie. Zamoyski dirigea les négociations; et, Maximilien ayant signé, on le

conduisit jusqu'aux frontières de l'Autriche. Dès que l'archiduc se vit en sûreté, il déclara que tout ce qu'il avait promis était nul, qu'il ne renonçait plus à la couronne de Pologne, et qu'il ne tiendrait point les promesses qu'il avait faites en prison. Ce fut sur ce manque de foi que Zamoyiski publia une brochure intitulée : *Pacificationis inter domum austriacam ac regem Poloniæ et ordines regni tractatæ scripta aliquot*, 1590, in-4°. A cette époque les Cosaques s'étaient jetés sur les frontières de la Turquie ; les Tartares et les Turcs, prétendant que c'était d'accord avec la Pologne, se répandirent dans les provinces méridionales, qu'ils ravagèrent jusqu'à Lemberg. Apprenant que la sœur de Zamoyiski se trouvait à Baworow, ils vinrent mettre le siège devant cette place ; on y envoya des secours, et ils se retirèrent. On entra en négociations. Zamoyiski désavoua les Cosaques, et il fut convenu que la Pologne enverrait à Constantinople pour régler tous ces différends. Zamoyiski fit ensuite l'ouverture de la diète où l'ambassadeur près la Porte ottomane rendit compte de sa mission. Cette puissance demandait un tribut annuel de trente mille écus, menaçant, si on le refusait, de mettre la Pologne à feu et à sang. Le chancelier communiqua son indignation à tous les députés, et ils accordèrent au roi un impôt extraordinaire. Mais quand il fallut lever cet impôt, les ennemis de Zamoyiski refusèrent de l'acquiescer, disant qu'il avait à dessein exagéré le danger ; cependant, par la médiation de l'Angleterre, on conclut avec la Porte une paix qui mit fin à ces dissensions. Le roi ayant alors envoyé demander en mariage une princesse d'Autriche, Za-

moyski s'opposa vivement à cette union. On prétendit qu'il était en opposition avec lui-même ; que pendant la captivité de Maximilien, l'archiduchesse, qui était venue trouver son époux, étant accouchée, il avait tenu le jeune prince sur les fonts de baptême, et qu'à cette occasion il avait lui-même mis en avant le projet de faire épouser au roi une archiduchesse d'Autriche. Quoi qu'il en soit, le mariage se fit, et Zamoyiski y assista. Le roi de Suède étant mort en 1593, Sigismond exposa à la diète la nécessité où il se trouvait d'aller en Suède, pour recueillir l'héritage paternel. Zamoyiski l'appuya ; et, sur sa proposition, la diète donna trois cent mille ducats pour ce voyage. Au mois de juin 1594, l'empereur d'Allemagne ayant envoyé des députés à la diète, pour la prier de refuser le passage aux Tartares, qui se disposaient à traverser les provinces méridionales, dans l'intention d'aller ravager la Hongrie, cette assemblée répondit que, si les Tartares traversaient le royaume, c'était sans le consentement du gouvernement, mais que l'on manquait de moyens pour les arrêter. Zamoyiski, à qui l'empereur s'était particulièrement adressé, indigné de cette pusillanime résolution des états, publia une espèce de manifeste, qu'il intitula : *De publicâ negligentia*. Il assurait que de son côté il prendrait ses mesures, en sa qualité de commandant en chef. Il écrivit aux sénateurs et aux starostes, les conjurant de lui envoyer des secours. Ces démonstrations en imposèrent aux Tartares, qui, après avoir ravagé la Hongrie, n'osèrent prendre le chemin de la Pologne pour retourner dans leurs déserts. Zamoyiski fit au cardinal Aldobrandini, sur cet événement, un rapport qui sans doute

tiné pour le souverain pontif a été imprimé sous ce titre : *transitu Tartarorum per m, anno 1593, epistola ad eudis. D. Cynthium S. R. E. Georgii cardinalem Aldoum, ab ill. dno. Joan. de io. R. P. supremo cancell. tituum generali missa*, Cracovie, 1594, in-4°. En arrivant à Varsovie, le roi convoqua une diète l'an 1595. On y vit arriver des ambassadeurs d'Allemagne, de France, de la Valachie et de Hongrie, implorant le secours de la Pologne contre les Turcs. Le roi montra faible et indécise. Il donna les ordres du roi, Zamoyiski conduisit une petite armée de sept mille hommes à cheval, tous bons et très-dévoués; et avec cette armée de braves il n'hésita point d'aller dans la Valachie, que l'hospodare avait abandonnée. Les Polonois, invités à venir se plaindre, les drapeaux polonois, craignant la sévérité de la discipline, aimèrent mieux piller pour leur compensation. Zamoyiski se trouva presque seul en présence d'ennemis très-nombrables. Ce fut dans cette circonstance qu'après avoir déclaré que la Valachie abandonnée appartenait à la Pologne, il lui donna pour hospodare, l'un des principaux seigneurs, et qu'ayant reçu le serment de celui-ci, il prit une forte position au confluent du Pruth et du Danube. Les ennemis qu'il avait devant lui firent alors tous leurs efforts pour inspirer de l'inquiétude au roi. Mais le roi, voyant que l'ennemi ex posait le royaume en guerre avec les Turcs, sans mesure, sans précaution, le roi approuva hautement son conseil, disant qu'il fallait prendre garde à ne pas en un homme d'un si grand

courage, et d'une prudence si souvent éprouvée. Cependant la position devenait plus difficile; le pacha Synan avait signifié à Zamoyiski, que, la Porte l'ayant nommé hospodar de Valachie, il allait prendre possession de cette charge; et dans le même temps le khan des Tartares se présenta devant le camp des Polonois; mais il fut reçu avec tant de bravoure, les dispositions étaient si bien prises, que bientôt, découragé, il s'engagea à évacuer la Valachie. N'ayant plus rien à craindre de ce côté, Zamoyiski retourna à Varsovie pour assister à la diète. Les états réunis lui rendirent publiquement des actions de grâces; et ses ennemis même furent obligés de reconnaître que cette campagne était aussi glorieuse pour lui qu'avantageuse pour le royaume; que par sa prudence et son courage il l'avait protégé contre les Tartares, et qu'il l'avait agrandi par la réunion d'une riche province qui devait lui servir de boulevard contre les Turcs. Voulant assurer de tels avantages, Zamoyiski fit une seconde campagne en Valachie; il s'avança jusqu'au lac que les habitants nomment *Palus Ovidiana* ou *Lac d'Ovide* (1). Mais d'autres ennemis l'appelèrent bientôt vers l'autre extrémité du royaume. Charles, duc de Sudermanie, oncle de Sigismond III, s'était emparé de la Livonie. Le roi de Pologne, accompagné de Zamoyiski, entra dans le duché de Courlande pour en chasser les Suédois, et le chancelier public contre le duc un manifeste conçu dans des termes très-violents, et auquel le prince suédois répondit par des expressions encore plus injurieu-

(1) Selon les traditions du pays. Le poète latin habita les bords de ce lac pendant son exil.

ses et plus grossières. Des emportements si peu dignes de tels hommes, mais qui caractérisent bien les mœurs de cette époque et de ces contrées, auraient eu peu de résultats, si les Polonais ne se fussent pas emparés dans un assaut de la forteresse de Wolmar, et s'ils n'eussent pas ensuite conquis les villes de Runckbourg, Félin et Weissenstein. Après ces victoires Zamoyski, sentant ses forces s'affaiblir, confia la conduite des affaires et de l'armée à son lieutenant Jean-Charles Chodkiewicz (*Voy. ce nom*), et il retourna en Pologne. Ce fut alors qu'il mit en ordre les recherches faites en d'autres temps sur la philosophie des Stoïciens, et qu'il les publia à Zamosc, sous ce titre : *Logica Stoïca ou Dialectica Chrysiptea*. Il ne quitta ces travaux littéraires qu'en 1605, pour venir à la diète. Le roi, qui avait perdu sa première épouse, Anne, archiduchesse d'Autriche, ayant demandé le consentement des états pour épouser en secondes noces la sœur de cette princesse, Zamoyski, qui avait déjà désapprouvé le premier mariage, s'opposa plus vivement encore à celui-ci. Selon lui l'intérêt du royaume exigeait que le monarque polonais demandât en mariage une princesse russe. Mettant beaucoup d'importance à cette affaire, il se décida, tout courbé qu'il était sous le poids de l'âge et des infirmités, à prendre encore une fois la parole. Pour croire au discours qu'il prononça dans cette occasion en présence de son roi, il faut l'avoir lu dans tous les historiens du temps, et il faut surtout bien considérer les mœurs et les usages de cette époque et de cette monarchie. Ne pouvant plus se tenir debout, il fit approcher du trône son siège sénatorial, et après s'être ex-

cusé assez faiblement de cette liberté, il prononça le discours dont nous ne citerons que les traits principaux : « Je pense que V. M. doit tourner » toute son attention du côté de la » Suède, et terminer une guerre dé- » sastreuse. Trop souvent on a, sous » votre règne, levé de fortes imposi- » tions, et vous savez que c'est pour » vos besoins particuliers qu'on a » détourné les deniers de l'état. . . . » Les gémisséments du peuple et sa » misère demandent vengeance. . . . » L'alliance de la maison d'Autriche » ne peut qu'être funeste à la Polo- » gne; c'est pour la seconde fois, » Sire, que vous voulez tomber dans » la même erreur. Sachez que les » fautes des rois sont le malheur des » nations... Comme citoyen, comme » sénateur, je proteste solennelle- » ment contre ce mariage... Vous » avez juré de faire rendre l'Estho- » nie; de faire construire des forte- » resses sur ces frontières, et pas une » n'a été élevée; celle de Kamienic » même tombe en ruine. . . . Vous » faites expédier des lettres secrètes » aux autres puissances, sans que » nous chanceliers, gardiens de pa- » reilles correspondances, en soyons » instruits. . . . Il nous est venu que » votre intention est de faire cou- » ronner roi votre fils; ce qui est » contre nos lois. . . . Je vous en pré- » viens, Sire, changez de conduite. » Vous savez que les Polonais, lors- » qu'ils ont été mécontents de leurs » chefs, les ont forcés de quitter le » royaume, et qu'ils les ont rem- » placés par d'autres. Ne nous obli- » gez pas de suivre l'exemple de nos » ancêtres, et de vous faire déporter » au-delà des mers (en Suède)... » — Sigismond ne put entendre de pa- » reilles menaces sans frémir d'indigna- » tion; enflammé de colère, il prononça

un discours non moins véhément, et finit par mettre la main à son épée. — A ce mouvement tout fut en rumeur dans la salle ; les sénateurs, les nonces quittèrent leurs sièges ; et Zamoyiski, élevant la voix, prononça ces paroles menaçantes : « Cessez de » toucher à vos armes, prince, et » faites en sorte que l'histoire ne » dise pas que nous avons été des » Brutus et vous un César.... » Après cette terrible séance, Zamoyiski se retira à Zamosc, sans attendre la fin de la diète, et il mourut dans cette retraite le 3 juin 1605. D'après ses ordres on mit sur sa tombe cette inscription qu'il avait lui-même composée : *Joannes Zamoyiscius, regni Poloniae cancellarius, et exercituum praefectus, quod mortale habuit, reliquit.* On remarque dans son testament, adressé à son fils, le passage suivant : « Je vous recommande avant tout d'honorer le » Seigneur, de suivre bien exactement » votre religion, de rester attaché à la » foi catholique, et de repousser les » nouvelles doctrines.... Après Dieu, » ajoutait-il, j'ai honoré et aimé par » dessus tout nos rois, non comme » un lâche flatteur, mais comme un » serviteur dévoué, toujours prêt à » défendre les libertés de la patrie. » L'historien de Thou, contemporain de Zamoyiski, en a fait de grands éloges. Hendenstein, qui avait été son secrétaire, et qui avait vécu dans son intimité, dit, en terminant la vie de ce grand homme : « Je ne sais qui l'on pourrait comparer à Zamoyiski. Dans les temps les plus difficiles où se soit trouvée la patrie, ses ennemis eux-mêmes ont souvent eu recours à son courage, à la force de son bras et à la sagesse de ses conseils. » Voy. 1^o. *Relation des deux voyages que le P.*

Vanozzi fit en 1596 vers le grand-chancelier Zamoyiski, de la part du cardinal Henri Cajetan, légat à latere du pape Clément VIII, et négociations qui eurent lieu à Zamosc entre le grand-chancelier et ce père, tirées d'un manuscrit de la bibliothèque des princes d'Albani à Rome, et publiées en polonais par J.-U. Niemcewicz, dans le Choix des mémoires historiques sur l'ancienne Pologne, Varsovie, 1822. Cette relation contient des faits extrêmement curieux sur la ville de Zamosc, sur les établissements de tout genre que Zamoyiski y avait formés, sur la vie publique et particulière de ce grand homme, sur la magnificence de sa cour, sur ses revenus, sur la richesse de sa bibliothèque, etc. 2^o. *Vita et obitus magni Joannis Zamoscii ab Adamo Bursio, 1619, in-8^o.* ; 3^o. *Vie de Jean Zamoyiski, chancelier et grand-hetman de la couronne de Pologne, publiée par le comte Thadée Mostowski, notre collaborateur, Varsovie, 1805, in-8^o.* — ZAMOYSKI (Étienne), de la même famille, faisait ses études à Padoue, vers la fin du seizième siècle, et publia dans cette ville, en 1593 : *Analecta lapidum vetustorum et aliarum in Daciâ antiquitatum, collegit et edidit Stephanus Zamoyiski.* Cet ouvrage a été réimprimé en 1598, par Wolfgang Lazius, dans ses *Commentaria de republicâ romanâ.* G-Y.

ZAMOYSKI (JEAN II), palatin de Sandomir, était un fils de Thomas Zamoyiski, grand-chancelier de Pologne, et de Catherine, duchesse d'Ostrog ; par conséquent il avait pour aïeul le célèbre chancelier d'Étienne et de Sigismond III (V. l'article précédent). Né en 1626, et appelé par sa naissance aux premières

dignités de l'état, il joignait à ces avantages des richesses qui auraient pu suffire à un prince. Il fut d'abord châtelain de Kalisch, assista en 1649 à l'élection et au couronnement du roi Jean-Casimir à Cracovie, et marcha avec lui, en 1651, contre les Cosaques et les hordes tartares révoltées. Il montra dans cette campagne un courage digne de ses ancêtres, et contribua surtout au gain de la bataille de Berestezki, dans laquelle il partagea, avec plusieurs Polonais du premier rang, le commandement de l'aile gauche de l'armée. Le monarque reconnut ses services en le nommant palatin de Sandomir. Zamoyiski ne se conduisit pas avec moins de bravoure dans la malheureuse guerre de la Succession, et resta fidèle au parti de Jean-Casimir, tandis que Charles-Gustave faisait ravager la Pologne par ses Suédois, et tonnait aux portes de Varsovie; il fut un de ceux qui le harcelèrent avec le plus d'opiniâtreté et de succès, et soutint sans se rendre un long siège dans sa forteresse de Zamosc. Varsovie ayant été ensuite remise aux Polonais par les Suédois, qui l'avaient momentanément occupée, on confia à la garde de Zamoyiski plusieurs prisonniers importants de l'armée ennemie, entre autres le feld-maréchal de Wittemberg et le président Ersk, qui allèrent habiter son château, et y demeurèrent jusqu'à leur mort. En 1659, il alla, à la tête d'une armée levée dans ses terres, combattre le czar dans l'Ukraine, et l'année suivante il se rendit à la diète de Varsovie, où il donna sa sanction à la paix d'Oliva, qui mit fin aux hostilités avec la Suède. Il fut aussi un de ceux qui en 1663 restèrent unis de vœux et d'intentions avec le

roi Jean-Casimir; et, conjointement avec l'évêque de Cujavie et le prince Lubormiski, il parvint à calmer le mécontentement des confédérés, et à les amener ainsi que leur chef Chwiederski à la soumission. Le palatin de Sandomir mourut subitement le 2 avril 1665, à une diète de Varsovie. Il avait épousé en 1657 Marie-Casimir de la Grange d'Arquin, fille du marquis de ce nom, capitaine des gardes du duc d'Orléans. Zamoyiski alla recevoir sa nouvelle épouse à Varsovie, ayant avec lui une suite de gentilshommes qui l'emportait sur la cour du roi Jean-Casimir. Les noces se firent dans le palais royal; le roi et la reine conduisirent eux-mêmes la mariée à son époux, qui donna à la cour un festin d'une magnificence royale. Zamoyiski mourut sans enfants, et la *belle Française*, comme on l'appelait en Pologne, fille d'honneur de la reine, épousa plus tard le grand Sobieski (V. ce nom). Jean Zamoyiski n'ayant point laissé d'enfants, sa riche succession passa à ses deux sœurs. P—OT.

ZAMOYSKI (ANDRÉ), fils de Zdzislas, palatin de Smolensk, naquit, en 1716, à Biezun, dans le palatinat de Plock. Il fit avec son frère Jean Zamoyiski, ses premières études à Thorn, au collège des Jésuites, où il resta jusqu'en 1732. Après la mort de son père, le frère aîné ayant hérité du majorat de Zamosc, établi par le grand Zamoyiski, André partit pour visiter les écoles étrangères. Il passa deux ans au collège de Lignitz en Silésie; et en 1739 il se rendit à Paris, pour continuer ses études favorites, les mathématiques et la jurisprudence. Revenu dans sa patrie en 1740, il trouva ses frères divisés sur le partage de l'héritage paternel; et pour les mettre

leur céda sa part, et alla en service de Saxe. En 1754, il commandait le régiment Albert, fils d'Auguste III. Il fut l'armée, en 1754, avec le grade de général-major, il revint en Pologne. Élevé à la dignité de maréchal de cour, il exerça une heureuse influence sur l'administration de la Pologne, où de nombreux abus s'étaient introduits. Après la mort d'Auguste III (1763), la diète d'été fut convoquée, on y fit une loi qui remédiait aux abus de l'administration, et que Zamoycki contribua beaucoup à faire adopter. Le roi Stanislas-Auguste, appréciant ses talents et sa fidélité, en 1764, lui donna la couronne. Cette charge lui donna une grande influence sur toutes les branches de l'administration. Il appuya particulièrement sur la nécessité de donner une nouvelle organisation à l'armée et à l'enseignement public. Il indignement les malversations, et se mettait au-dessus de toute considération humaine. En 1767 eut une issue désastreuse. Les Russes ayant commencé cette influence qui avait été introduite par la Pologne, Gaetan Soltyk, maréchal de Cracovie, Zaluski, évêque de Cracovie, Rzewuski, son fils, et d'autres nobles illustres par leur dévouement furent arrêtés, transportés dans des prisons criminelles, et relégués dans les cachots des Moscovites. Zamoycki déposa alors les sceaux de la couronne, en déclarant qu'il ne signerait point tant que ces injustices ne seraient pas réparées dans leur patrie. Depuis cette époque vécut dans la retraite, ne

remplissant que des fonctions gratuites dans l'enseignement. En 1776, la diète le chargea, sur la proposition du roi Stanislas, de revoir toutes les lois de la Pologne, et d'en former un code, qu'il termina en moins de deux ans, et qui fut imprimé pour être envoyé dans tous les palatinats, où il dut être examiné et discuté, avant qu'on le soumit aux délibérations de la diète, à laquelle il ne fut présenté qu'en 1780. Ce code était surtout favorable aux habitants des campagnes : mais il contrariait un grand nombre d'intérêts ; et la plus grande partie de la noblesse s'opposa à son adoption. Zamoycki l'avait établi sur un système général d'affranchissement ; et il en avait donné l'exemple, dès 1760, en abolissant la servitude dans ses terres. Un petit nombre de seigneurs l'imita ; mais tous les autres le combattirent avec beaucoup de violence. Des pamphlets et des brochures furent répandus avec profusion contre l'auteur. Les diétines, où dans chaque palatinat se prépare le travail de la diète générale, donnèrent, et insérèrent presque toutes, dans leurs instructions, l'ordre aux nonces de repousser le code de lois proposé par Zamoycki. La diète de 1780 ayant été ouverte, le maréchal ou président de l'assemblée fit la motion de lire les nouvelles lois. Les esprits étaient tellement prévenus, qu'un cri d'opposition s'éleva de toutes les parties de la salle. On demanda même qu'il fût décrété que le projet ne pourrait être présenté à aucune diète subséquente. Les qualifications les plus injurieuses furent prodiguées à Zamoycki. Le prince Casimir Poniatowski, frère du roi, osa seul le défendre. Ce projet a été imprimé en polonais, sous ce titre : *Code des lois judiciaires, rédi-*

gé en vertu de la constitution de 1776, Varsovie, 1778, in-fol. Il se divise, comme les lois romaines, en trois livres, dont le premier traite des personnes, le second des choses, et le troisième des tribunaux et des différentes espèces de procédures. Il a été traduit en allemand par Godefroi Nikisz, Dresde, 1780, in-fol. La publication de ce code a donné lieu aux écrits suivants : I. *Lettres patriotiques adressées au grand-chancelier Zamoycki, jurisconsulte, par Joseph Wybicki*, Varsovie, 1777, 2 vol. in-8°. II. *Réponse adressée à l'auteur des Lettres patriotiques*, Varsovie, 1770, in-8°. III. *Réflexions politiques faites sur le code des lois polonaises, au nom du clergé*, Kalisch, 1778, in-8°. IV. *Réflexions sur le code des lois polonaises par les délégués du palatinat de Lublin*, 1780, in-4°. V. *Opinions sur le code des lois polonaises*, in-fol., sans date et sans lieu d'impression. Zamoycki était plus que septuagénaire lorsque son projet fut ainsi repoussé. Il s'éloigna de plus en plus des affaires publiques, pour vivre dans le sein de sa famille, et voulut encore visiter l'Italie, avant, disait-il, de faire le dernier voyage. Il se trouvait à Bologne lorsqu'il reçut la nouvelle que les Polonais avaient proclamé la constitution du 3 mai 1791, et qu'ils avaient adopté son code. Il se hâta de revenir en Pologne; mais il jouit peu de ce triomphe, et mourut à Zamosc, le 10 février 1792, âgé de soixante-seize ans. — Sa femme, Constance, née princesse Czartoryska, s'est illustrée par ses bienfaits et son grand caractère. Ayant aboli la servitude personnelle dans ses domaines, elle y forma des magasins de réserve pour les temps de famine. Dans les

grandes communes elle établit un médecin, une pharmacie, et à Zamosc un hôpital. L'académie de cette ville lui doit un cabinet de physique et d'histoire naturelle. Elle mourut à Vienne le 19 fév. 1796. G—Y.

ZAMPI (JOSEPH-MARIE), missionnaire, était du nombre des religieux théatins qui furent désignés, en 1632, par le pape Urbain VIII pour aller ramener les Mingréliens à l'unité de l'Église. Dans leur traversée les missionnaires, après avoir couru beaucoup de dangers, furent pris par les Turcs qui les menèrent à Constantinople. Les religieux furent plusieurs fois menacés de perdre la vie : enfin, par le crédit du roi de France qui intervint en leur faveur, ils continuèrent leur voyage, et purent remplir leur mission dans la Mingrélie, où six ans auparavant d'autres théatins les avaient précédés. On a du P. Zampi : *Relation de la Colchide et de la Mingrélie*, insérée dans le tome VII du *Recueil des Voyages au Nord*. Cette traduction est de Chardin. Quoique ce livre traite principalement de ce qui concerne la religion des Colchéens, on y trouve des détails intéressants sur les mœurs de ces peuples, et il a fourni des renseignements aux auteurs qui même récemment ont écrit sur ces contrées. E—s.

ZAMPI (le P. FÉLIX - MARIE), célèbre prédicateur italien, était né, vers la fin du dix-septième siècle, d'une famille distinguée, à Ascoli, ville épiscopale de la Marche d'Ancone. Après avoir achevé ses études avec succès, il embrassa la règle du Carmel, et ne tarda pas à se distinguer dans la chaire évangélique. Un débit noble et imposant, des gestes aisés et naturels, l'art de présenter ses idées d'une manière

neuve et pittoresque, le placèrent bientôt au-dessus de tous les prédicateurs contemporains. Cependant on lui a reproché, et avec raison, de ne pas se montrer assez difficile sur le choix des expressions et des images, et de se permettre quelquefois des tableaux et des descriptions peu compatibles avec la gravité de la chaire. Des plaintes furent portées à Rome contre le P. Zampi. Le pape Benoît XIV fut prié de mander devant lui le facétieux prédicateur, pour lui enjoindre d'être plus circonspect à l'avenir. « Je m'en garderai bien, répondit le pontife; je ne me sens pas moi-même assez grave pour oser lui faire des reproches. » La gaité quelquefois bouffonne du P. Zampi ne l'empêchait pas de remplir avec exactitude ses devoirs de religion. Il jouissait de l'estime de ses confrères; et il fut revêtu successivement des principaux emplois de son ordre. Les vers qu'il composait dans ses loisirs ajoutèrent encore à sa réputation, et lui méritèrent l'honneur d'être associé à diverses académies. Sur la fin de sa vie, il se retira dans sa ville natale, et il y mourut en 1774. Ses sermons sont restés manuscrits. Outre des *Rime* dans les recueils du temps, on a de lui : I. *Il vizio sgridato da cui l'antidoto a preservarsi è la solitudine della villa*, etc., Venise, 1754, in-8°. II. *Parafraasi dell'i treni di Geremia, tradotti in versi volgari con l'annotazioni cavate da' sagri spositori e santi Padri*, ibid., 1756, in-8°. Cette Paraphrase des *Lamentations* de Jérémie est ornée d'une savante préface, dans laquelle l'auteur, après avoir fixé l'époque où le prophète composa cet ouvrage, recherche l'état ancien de la poésie chez les Hébreux, et les différents rythmes

alors en usage. Mais, suivant le P. Paitoni, le nouveau traducteur n'a fait que reproduire la préface du P. Quattrofrati, jésuite modenois, sur Jérémie, en intercalant quelques passages relatifs à des points que son prédécesseur n'avait pas cru devoir discuter (Voy. la *Biblioth. degli autor. volgarizat.*, v, 206). W—s.

ZAMPIERI. Voy. DOMINIQUIN, XI, 525.

ZAMPIERI (CAMILLE), littérateur, né en l'année 1701, à Imola, d'une famille patricienne, acheva ses études à Bologne, au collège des Nobles, dont la direction était confiée aux Jésuites, et par la rapidité de ses progrès devint l'orgueil de ses maîtres, et un objet d'admiration pour ses condisciples. Il acquit une connaissance parfaite des langues anciennes, et se rendit fort habile dans la philosophie, la théologie et les sciences physiques; mais il s'attacha surtout à la culture des lettres; et, si l'on en croit les critiques italiens, il égala souvent dans ses vers les plus beaux génies de l'antiquité romaine. Ayant fixé sa demeure à Bologne, il y fut inscrit dans le livre de la noblesse, et admis à la *Quarantie* (au sénat). Son ardeur pour l'étude ne le dispensa pas d'acquitter sa dette envers sa nouvelle patrie; nommé ambassadeur près du Saint-Siège, il remplit ensuite jusqu'à vingt-quatre fois la charge de gonfalonier. Chéri de ses compatriotes, il ne fut pas moins estimé des étrangers; et aucun voyageur de marque ne passait à Bologne sans lui présenter ses hommages. Le comte Zampieri parvint à un âge très-avancé, et mourut le 11 janvier 1784. Il était membre d'une foule de sociétés littéraires, et entretenait une correspondance avec les hommes les plus distingués de l'

talie. Outre des notes dans l'ouvrage intitulé : *Produzioni naturali che si ritrovano nel Museo Ginanni* (F. ce nom, XVII, 395), on a de Zampieri : I. *Poesie latine e italiane*, Plaisance, 1755, in-8°. II. *Giobo esposto in ottava rima, poema*, ib., 1763, in-4°. III. *Carminum libri quinque*, ibid., 1771, in-4°. IV. *Tobbia ovvero della educazione, etc.*, Cagliari, 1778, in-4°. Dans ce poème, écrit en vers sciolti, l'auteur s'est proposé de donner un système d'éducation, conforme aux maximes des Livres saints. Cet ouvrage très-estimable par le fonds des idées, ainsi que par l'élégance du style, est précédé d'une dissertation intéressante sur les vers sciolti. V. *Poesie liriche italiane : Opera postuma*, ibid., 1784, in-4°. Jérôme Ferri, professeur d'éloquence à l'académie de Ferrare, a publié l'éloge de Camille Zampieri dans le *Giornale di Pisa*, LV, 168; Fabroni, sa vie en latin dans les *Vite Italor.*, XII, 355, et le P. Paciaudi son *Éloge* en latin. Parme, 1784, et dans le *Giornale letterario* du P. Contini, même année, pag. 1065. W—s.

ZAMPINI (MATTHIEU), jurisconsulte, de Recanati dans la Marche d'Ancône, suivit en France la reine Catherine de Médicis, dont il fut l'un des conseillers secrets. Il se montra partisan très-zélé des ligueurs; et après la soumission de Paris à Henri IV, qu'il avait retardée de tout son pouvoir, il s'éloigna. Les ouvrages que l'on connaît de lui sont : I. *De origine et atavis Hugonis Capeti, illorumque cum Carolo magno, Clodoveo, atque antiquis Francorum regibus agnatione et gente tractatus*, Paris, 1581, in-8°. L'auteur cherche à prouver que Hugues Capet descendait de Clovis par saint Arnoul de Metz;

et débite, à l'appui de ce sentiment, beaucoup de fables et de rêveries. II. *Elogio della grande Caterina regina di Francia, etc.*, ibid., 1586, in-4°, en italien, en latin, en français et en espagnol. La traduction française est de Ch. Pascal, et l'espagnole de Jérôme Gondi. III. *Degli stati di Francia e della loro potenza*, ibid., 1587, in-8°. (1); trad. en français par J. D. M. (2), ibid., 1588, in-8°. L'auteur donna lui-même une trad. abrégée en latin de son ouvrage. IV. *Confutatio errorum scripti cui titulus : Avertissement sur les lettres octroyées par le roi au cardinal de Bourbon*, ibid., 1588, in-8°, réimprimé l'année suivante. V. *De successione juris et prærogative primi principis Franciæ, etc.*, ibid., 1588, in-4°, trad. en français sous ce titre : *De la succession de droit, et prérogative du premier prince du sang, déferée au cardinal de Bourbon par la loi du royaume et le décès de François de Valois, duc d'Anjou*, ibid., 1588, in-4°. et in-8°. Cet ouvrage fut réfuté par Fr. Hotman (Foy. ce nom, XX, 589), dans un écrit intitulé : *Ad Mat. Zampini tractatum de successione juris, etc., responsum*, Francfort, 1588, in-8°. VI. *Ad calumnias et imposturas à pseudo-parlamentis Cathalaunensi et Turonensi, ac Carnotensi conventiculo ad catholicæ religionis perniciem, populique deceptionem*

(1) Et non pas 15-8, comme on lit dans la plupart des catalogues, par une transposition de chiffres. Hayn, dans la *Bibl. italian.*, cite une édition de 1637, in-4°, qui paraît également ne devoir son existence qu'à une faute d'impression.

(2) Prosp. Marchand, dans son *Dict. critiq.*, article *Montlyard*, conjecture avec beaucoup de vraisemblance que cette traduction est de ce fameux écrivain. Mais Barbier, d'après le *Catalogue de Boussier*, préfère la donner à un certain J.-D. Mathieu, personnage tout-à-fait inconnu. Voyez le *Dict. des anonymes*, n°. 6011.

impiè confictas in Gregorium XIV illiusque monitionis litteras respon-
sio, Paris et Lyon, 1591, in-8°.

W—s.

ZANARDI (MICHEL), dominicain, naquit en 1570, à Orghaudo, sur le territoire de Bergame, d'une famille distinguée. Paul Zanchi, son aïeul maternel, savant jurisconsulte et procureur de Bergame, prit soin de son enfance, et lui inspira le goût de l'étude. Ayant embrassé la règle de Saint-Dominique, à Milan, il fut envoyé, sur la demande du cardinal Albano, à l'école que l'ordre possédait à Bologne; et, pendant dix ans, il y fréquenta les cours de philosophie et de théologie. En terminant ses études, il fut retenu professeur à cette école célèbre; et, après avoir rempli d'une manière brillante les premières chaires de théologie à Milan, Vérone, Crémone, Venise, Faenza, il fut décoré de tous les emplois qui s'accordaient avec ses goûts studieux, ayant refusé constamment tous les autres. Il mourut à Milan en 1641 (1). Outre quelques opuscules ascétiques en italien, on a du P. Zanardi : I. *Directorium confessorum et theologorum*, Crémone et Venise, 1612-14, 3 vol. in-8°. C'est un recueil de cas de conscience avec leurs décisions. II. Des *Commentaires* (en latin) sur la logique, la métaphysique et la physique d'Aristote, Venise, 1615-17, in-4°, trois volumes. III. Des *Commentaires* sur la première partie de la *Somme* de saint Thomas, ibid., 1620, in-fol. IV. *Disputationes de triplici universo caelesti, elementari et mixto; de parvo homine*, etc., ibid., 1629, in 4°. Ce sont des thèses sur

toutes les parties de l'histoire naturelle. D'après les connaissances que l'auteur y montre sur des objets peu familiers aux ecclésiastiques, Éloi, conjecturant que ce ne pouvait être qu'un médecin, a placé Zanardi dans son *Dictionnaire* (2). Ce dernier a laissé beaucoup d'ouvrages manuscrits, parmi lesquels on remarque un traité *De potestate papæ in principes, leges et supra concilium*. On en trouve la liste dans Ghilini, *Teatro d'uomini letterati*, II, 198, et plus exacte dans les *Scriptores ordin. prædicator.*, II, 529. W-s.

ZANCHI (JEAN-CHRYSOSTÔME), historien, naquit vers 1490, à Bergame, d'une famille patricienne. Il était l'aîné des fils de Paul Zanchi, savant jurisconsulte (1), et cousin de Jérôme, théologien apostat dont l'article suit. Il reçut au baptême le nom de Pamphile; mais lors de sa profession religieuse il le changea contre celui de Jean-Chrysostôme. Dès son enfance, il s'appliqua sans relâche à l'étude des langues anciennes, et dirigé par Gio. Vita Rapiçio, habile instituteur, il y fit des progrès remarquables. En 1524, il prit l'habit des chanoines réguliers de Latran, en même temps que ses deux frères, Basile l'un des meilleurs poètes latins du seizième

(2) Éloi le nomme, par une autre inadvertance, Zanardo. Cette double erreur se retrouve dans le *Dictionnaire universel* où Zanardi et Zanardo ont deux articles à la suite l'un de l'autre.

(1) Paul Zanchi joignit à l'étude du droit celle des antiquités. Il avait rendu des services importants à la ville de Bergame, dans l'exercice des différentes charges dont il avait été revêtu successivement. Député par ses compatriotes il prononça, dans cette occasion, une *Harangue* qui a été imprimée avec son *Oraison funèbre*, par Gio. Vita Rapiçio, le précepteur de ses enfants. Venise, 1561, in-4°. On conserve à la bibliothèque du Vatican une copie écrite de la main de Zanchi du *Recueil d'inscriptions antiques* de Mich. Fabr. Terrasini, augmentées d'inscriptions tirées d'un manuscrit que l'on voyait de son temps à Novare, et de celles qu'il avait découvertes lui-même à Bergame et sur le territoire de cette ville.

(1) Suivant les biographes italiens; mais en 1622, suivant le P. Eclairc.

siècle, et Denis, connu par sa vaste érudition. Envoyé par ses supérieurs, en 1529, à Padoue, il eut le plaisir d'y retrouver le célèbre Bembo, qu'il avait connu jadis à Bergame, où le père de Bembo remplissait les fonctions de podestat, en 1498. Son frère Basile, qui l'avait accompagné à Padoue, le suivit, quatre ans après, à Ravenne. Chrysostôme était encore dans cette ville en 1540. On en a la preuve par une lettre qu'il écrivit au fameux Pierre Arétin (2), en lui adressant quelques-unes de ses poésies latines et italiennes, pour les soumettre à sa critique. La même année, il fut élu prieur de la maison du Saint-Esprit à Bergame, et il en devint le premier abbé. Nommé supérieur-général de son ordre, en 1559, il remplit cette charge avec honneur, et revint dans son abbaye à Bergame, où il mourut en 1566. On a de lui : I. *Ad Carolum V imperatorum panegyricus*, sans date, in-4°. II. *De Oroborum sive Cenomanorum origine, situ ac Bergami rebus antiquis, libri tres*, Venise, 1541, in-8°. ; inséré par Andr. Schott dans l'*Italia illustrata*, et par Burmann dans le tome III du *Thesaur. antiquitat. Italiæ*. Cet ouvrage est dédié au cardinal Bembo; il est écrit avec élégance, et l'auteur s'y montre très-savant dans l'histoire ancienne, et dans les langues grecque et hébraïque. Mais les préjugés qui régnaient encore de son temps lui ont fait adopter sans examen les récits fabuleux d'Annius de Viterbe (Voy. ce nom). Il porte en outre le goût de l'étymologie au point de trouver celle du nom de Bergame dans les trois mots hébreux *Beradin, gom,*

2. Elle est imprimée dans le *Recueil des lettres de l'Arétin*, II, 150, et la réponse de l'Arétin, p. 133.

mon, qui, suivant lui, signifient : *inundatorum clypeata civitas, ou Gallorum regia urbs*; d'après quoi l'on ne peut douter, raisonnablement, que cette ville n'ait été la capitale des *Orobes* ou *Cenomans*, c'est-à-dire des premiers habitants des montagnes de la Lombardie. Dans son troisième livre, l'auteur a recueilli et expliqué les anciennes inscriptions découvertes à Bergame ou sur son territoire; c'est la partie la plus utile de son ouvrage. Il avait entrepris un *Dictionnaire de la Bible*, dans lequel il se proposait d'expliquer les mots et les phrases des écritures en hébreu, en grec et en latin; mais il n'a pas eu le loisir de le terminer. Ses *Poésies* latines et italiennes sont restées inédites. Voy. Tiraboschi, *Storia della letteratura ital.*, VII, 887. W—s.

ZANCHI (BASILE), célèbre poète latin, était frère du précédent, et naquit à Bergame vers 1501. Confié par son père aux soins de Giovia Rapicio, il s'appliqua, dès l'enfance, à l'étude des langues anciennes avec tant d'ardeur, qu'à dix-sept ans il avait déjà terminé le *Dictionnaire d'épithètes latines*, qu'il mit au jour dans la suite. Le désir de perfectionner son talent naturel pour la poésie l'ayant conduit de bonne heure à Rome, il s'acquit bientôt une telle réputation, que l'Arsilli le combla d'éloges dans son ouvrage : *De poetis urbanis* (V. L'ARSILLI, II, 539), où il le place à côté des littérateurs les plus distingués. L'usage obligeait les membres de l'académie romaine à changer de nom. Pour s'y conformer, il prit celui de *L. Petreius Zanchus*, sous lequel il publia ses premiers essais poétiques. C'était une légère altération du nom de *Pierre*, qu'il avait reçu au baptême. Après la

pe Léon X, il revint à et en 1524, à l'exemple frères, il entra dans l'or-noines de Latran. Alors n nom académique pour ui de *Basile*, qu'il a cons. Dans la première fer-nouvel état, il abandon-re des lettres voulant se usivement à l'étude de la des Livres saints; mais, nt pour sa gloire, il ne revenir au culte des Mu-poème *De horto Sophiæ*, il a décrit en beaux vers et les principes du chris-accrut la réputation que value ses premiers essais. dans les principales villes Padoue, à Ravenne, à Bo-marqué par de nouveaux talents, son ardeur infaur l'étude et ses qualités es lui méritèrent partout ux amis. Suivant Ghilini *l'uomini illustri*, 1, 26), P. Nicéron, et même l'abi, Basile fut, en 1559, rde de la bibliothèque du nais deux lettres, l'une de uce (*Epist.*, IV, 28), et Latino Latini (1), prouet illustre poète était mort achot, à la fin de 1558. urs de cette même année, ul IV avait enjoint aux rei vivaient hors du cloître r sur-le-champ, sous peine on et même des galères. Or it du nombre; et sa désou-aux ordres du pontife fut, raboschi (*Storia dell. let-.*, VII, 1382), la cause de sonnement; mais il n'est pas

probable que pour une faute aussi lé-gère on eût traité d'une manière si ri-goureuse un homme doué d'un beau talent, et qui comptait des amis, même parmi les membres du sacré collège. Basile appartenait à l'ordre des cha-noines de Latran, dont un assez grand nombre avait embrassé les opinions nouvelles qui faisaient cha-que jour des progrès en Italie. On peut donc conjecturer avec M^r Salfi que Basile fut condamné pour la mê-me raison que Palingenio (*V. MAN-zOLLI*), quoique ses écrits ne contien-nent rien qu'on lui puisse reprocher (*Voy. Hist. littér. d'Italie*, X, 292). Dans un siècle si fécond en bons poê-tes, il n'en est aucun qui ait surpassé Zanchi, sous le rapport de l'harmoni et de l'élégance du style; et ce mérite rachète bien des défauts, sur-tout en Italie. Les ouvrages de Zan-chi sont : I. *De horto Sophiæ libri duo ad P. Bembum cardinalem; accedunt ejusdem varia poemata, quæ olim sub L. Petrei Zanchi nomine edidit* (2), Rome, 1540, in-4^o; *ibid.*, 1553, in-8^o., avec les *Questiones in IV libros Regum et II Paralipomenon*. II. *Poemata libri VIII*, Rome, 1550, in-8^o.; *ibid.*, 1553; Bâle, 1555, avec les poésies de son ami Laurent Gambarà (*Voy.* ce nom); Bergame, 1747, in-8^o. Cette dernière édition, que l'on doit à l'abbé Serassi, est plus complète que les précédentes. Dans sa *Notice* sur Zanchi, l'éditeur n'a point cherché à découvrir les motifs de son emprisonnement, parce qu'il se réservait de le faire dans ses *Scrittori Bergamaschi*; mais il est mort avant d'avoir pu terminer cet ouvrage. Le

lettre de Latino Latini a été publiée par Goumarsi, dans ses notes sur les *Lettere*, t. 1, ép. 15.

(2) Cette première édition des poésies de Zanchi est très-rare. Elle est indiquée dans le *Catalogue de Pinelli*, n^o. 4485 : *Poemata varia ed. Georgio Lago, absque ullâ notâ*, in-4^o.

premier livre des poésies de Zanchi contient l'*Hortus Sophiæ*; les deux suivants et le huitième, des sujets pieux; le quatrième, deux épithalames, deux épîtres à Léon X et à Charles-Quint, un poème sur une éclipse de soleil, et enfin des regrets sur la mort de J. César Gryphoni, de J. Cotta et de Sanazar; le cinquième, des églogues; le sixième et le septième, des mélanges. III. *Verborum latinorum ex variis auctoribus epitome; accessit ejusdem verborum que in Marii Nizolii* (3) *observationibus in Cicerone desiderantur appendix*, Rome, 1541, in-4°.; Bâle (ou Berne), 1543, in-8°. C'est un dictionnaire avec un renvoi des mots aux auteurs qui s'en sont servis. IV. *Epithetorum commentarii*, ib., 1542, in-4°.; réimprimé sous le titre de *Dictionarium poeticum et epitheta veterum poetarum*, Mons (Montibus), 1612, in-8°. Suivant les rédacteurs du catalogue de la bibliothèque du Roi (*Belles-Lettres*, x, 924), c'est moins un dictionnaire d'épithètes que des noms propres. Zanchi avait entrepris un dictionnaire d'épithètes grecques, qu'il n'eut pas le loisir de terminer. V. *In omnes divinos libros notiones*, Rome, 1553, in-4°.; Spire, 1558; Cologne, 1602, in-8°. On conserve à la bibliothèque du Vatican deux *Index* de Zanchi, l'un de Lucain, et le second de Catulle et de quelques autres poètes. W—s.

ZANCHI (Jérôme), célèbre théologien protestant, naît le 2 février 1516, au château d'Alzano, près de Bergame, où son père (1)

(1) Ghilini dit que l'on doit aux travaux infatigables de Zanchi des additions au dictionnaire de *Mario Galeano*; mais peut-être faut-il lire *Mario Accellini*.

(2) François-Torrence ZANCHI, père de Jérôme, était né dans le XVI^e siècle, à Bergame, d'une ancienne et illustre famille; il s'acquit la réputation d'un savant jurisconsulte, d'un éloquent orateur

vivait très-retiré, travaillant à réparer par ses économies les brèches de sa fortune. A l'âge de quinze ans, il entra dans la congrégation des chanoines de Latran; et, encouragé par l'exemple et les conseils de Basile et de Chrysostôme Zanchi, ses cousins, il se livra sans relâche à l'étude des langues, de la philosophie et de la théologie. Pendant dix-neuf ans qu'il resta dans le cloître, il se distingua non moins par une conduite exemplaire que par la rapidité de ses progrès. Étant à Lucques, il eut de fréquents entretiens avec Pierre Martyr (*V. ce nom*, XXVII, 336). Séduit par les discours de ce novateur, il finit par embrasser les principes de la réforme religieuse, et, craignant d'être arrêté pour ses opinions, s'enfuit de l'Italie en 1550. Il s'arrêta quelque temps à Chiavenna, dans le pays des Grisons, et vint ensuite à Genève. P. Martyr voulut l'attirer en Angleterre; mais il préféra les offres qu'il reçut alors de Strasbourg, où il se rendit en 1553. Ayant souscrit, à son arrivée, la Confession d'Augsbourg, mais avec quelques restrictions, il fut admis à donner des leçons sur les Saintes-Écritures et sur la philosophie d'Aristote. Deux ans après, son traitement fut augmenté des revenus d'un canonice du chapitre de Saint-Thomas. L'estime dont il jouis-

et d'un poète agréable. Secrétaire de George Emo, proconsul de Venise, dans la guerre que cette ville eut à soutenir en 1508 contre Maximilien, roi des Romains, il écrivit l'histoire de cette campagne, sous ce titre: *Commentarius de rebus à Georgio Emo proclari g. Als in primo adversus Maximilianum, regem Romanorum, bello à Venetis susceptis*. Cet opuscule, resté manuscrit, fut publié en 1786, par l'abbé Barth. Martini, dans l'ouvrage intitulé: *Idea della storia e consuetudine antica della coll. Logorina, ed in particolare del Roveretano*. Le même volume contient un discours et des vers latins de Zanchi, à la louange d'Emo. Ce fut pour réparer par ses économies le dénuement que les prodigieuses de son père avaient causé à ses allures, que Torrence Zanchi vint habiter Alzano.

sait parmi les protestants était si grande, que le savant J. Sturmius, voulant donner une idée de son éloquence et de sa capacité, dit, un jour, que Zanchi tiendrait tête lui seul à tous les pères du concile de Trente. La conversion d'un homme si distingué tenta le nonce Zach. Del-sino. Dans le courant de l'année 1561, il eut plusieurs entrevues secrètes avec Zanchi; mais il échoua dans son dessein de le ramener au sein de l'Église. D'un caractère doux et modéré, Zanchi faisait à ses adversaires beaucoup de concessions, par le desir de conserver la paix; cependant il ne put éviter les tracasseries que lui suscitait l'intolérance de quelques docteurs luthériens. Il finit par résigner son canonicat, et en 1563 il abandonna Strasbourg pour revenir à Chiavenne, où il remplit quelque temps les fonctions de pasteur, avec autant de zèle que de succès. Il avait alors chez lui comme domestique, Fréd. Sylburg (Voy. ce nom), devenu depuis célèbre par ses profondes connaissances dans les langues anciennes. Sylburg se rendit à Padoue, en 1565, sans doute pour y continuer ses études; et, à son départ, Jérôme lui remit une lettre de recommandation pour Lelio Zanchi, son parent (2). Au mois de février 1568, Jérôme fut appelé à Heidelberg, pour y remplir la principale chaire de théologie; et la même année il y reçut le doctorat, en présence de Frédéric III, électeur palatin, son bienfaiteur. Après la mort de Frédéric, son successeur ayant congédié les professeurs de l'académie de Heidelberg, dont les opinions ne s'accordaient pas avec le

luthéranisme, Zanchi, trop âgé pour passer en Hollande, d'où il avait reçu les offres les plus avantageuses, préféra s'arrêter à Neustadt, où le comte palatin, Jean Casimir, plus tolérant que le nouvel électeur, s'empressait de recueillir les exilés. Peu de temps après, Zanchi fut rétabli dans sa chaire, et à raison de ses infirmités reçut le titre de professeur émérite. Il mourut aveugle, le 19 novembre 1590, à l'âge de soixante-seize ans. Ses obsèques furent célébrées avec pompe, et on décora son tombeau d'une épitaphe honorable. Elle est rapportée dans l'appendix du *Basilea sepulta*, p. 61. Il fut marié deux fois, la première à Violante, fille du fameux Cael. Sec. Curion (V. ce nom), et la seconde à Livie Lamaca, demoiselle d'une des premières familles de Chiavenne, dont il eut plusieurs enfants, auxquels il partagea la riche dot de leur mère, ainsi que les économies que lui avaient permis de faire les largesses de l'électeur et du comte palatin. Les ouvrages de ce théologien sont tombés depuis long-temps dans l'oubli. A l'époque où Bayle écrivait, ils n'étaient déjà plus achetés dans les ventes que par les épiciers. Sam. Crispin en a publié le *Recueil*, à Genève, 1613 ou 1619, 8 tomes in-fol., reliés quelquefois en trois volumes. Le premier tome contient : *De tribus cloim, æterno patre, filio, spiritu sancto, uno eodemque Jehova, libri tres*. Le second, *De naturâ Dei, sive de divinis attributis libri quinque*. Le troisième, *De operibus Dei intra spatium sex dierum creatis*. Le quatrième, *De primi hominis lapsu, de peccato et de legibus Dei*. Le cinquième, un *Commentaire sur la prophétie d'Osée*. Le sixième, des *Com-*

(2) Cette lettre, du 2 avril 1565, est imprimée dans le recueil de celles de Zanchi.

mentaires sur les principales épîtres de saint Paul, et sur la première épître de saint Jean; et enfin, les deux derniers, des *Opuscules*, dont un a été traduit en anglais, par Ralph Winterton (*Voy.* ce nom); des *Discours* et des *Lettres* (3). Le portrait de Zanchi se trouve dans la *Biblioth. chalcograph.* de Boissard. Bayle lui a consacré, dans son *Dictionnaire*, une Notice assez étendue. Enfin, le comte J.-B. Gallizioli a publié sous le titre de *Memorie istoriche e litterarie*, etc., une Vie détaillée de Zanchi, suivie du catalogue de ses ouvrages, Bergame, 1785, in-8°. W—s.

ZANCHI (LELIO), était né dans le seizième siècle, à Vérone, d'une famille originaire du Bergamasque. Il s'appliqua dans sa jeunesse à l'étude du droit civil et du droit canon, reçut le laurier doctoral dans cette double faculté, et fut admis au collège des Avocats de Vérone. Quoique engagé dans les ordres sacrés, il remplit différentes charges municipales, de manière à se concilier de plus en plus l'estime publique, et en récompense de ses services fut créé par le sénat de Venise chevalier doré. Député plusieurs fois à la cour de Rome, il eut l'honneur de haranguer le souverain pontife Grégoire XIII, qui témoigna sa satisfaction à l'orateur, et tenta de le retenir près de lui. Sixte-Quint lui donna l'évêché de Retino, et il était en chemin pour aller prendre possession de ce siège, quand il mourut le 23 sept.

(3) De tous les ouvrages de Jérôme Zanchi, celui qui peut offrir le plus d'intérêt est sans contredit le recueil de ses lettres, parmi lesquelles on en trouve un grand nombre des personnalités les plus distinguées du seizième siècle. Ce recueil a été imprimé séparément sous ce titre : *Hor. Zanchi epistolarum libri duo, inter quas habentur et variorum ad ipsum; accedunt ejusdem orationes et mterius theologicas*, Havau, 1609, 2 vol. in-8°.

1588. Outre les Harangues à Grégoire XIII, on a de ce prélat : I. *De privilegiis Ecclesie et casibus reservatis*, Vérone, 1587, in-fol. II. *Dialogus inter militem sacrum et sæcularem*; dans ce dialogue l'auteur s'élève contre le duel, alors très-commun en Italie. III. *Abyssus pietatis Dei*. W—s.

ZANCHI (BERNARD), gentilhomme florentin, fut, en 1582, l'un des cinq fondateurs de l'académie de la Crusca. Les quatre autres étaient Bernard Canigiani, Jean-Bapt. Deti, Ant.-Franç. Grazzini et Bapt. de Rossi. Ceux-ci s'adjoignirent Léonard Salviati (*Voy.* ce nom, XL, 242), lequel se chargea de donner des réglemens à l'académie, et la forme qu'elle a conservée depuis.—ZANCHI (Jean-Baptiste et Jérôme), étaient ingénieurs à Pesaro dans le seizième siècle. On a du premier : *Trattato del modo di fortificar le città*, Venise, 1560; le second est auteur d'un *Trattato delle offese e difese delle fortezze*, Venise, 1601, à la suite des Dialogues de Jacq. Lantieri, sur la manière de lever les plans d'après les principes d'Euclide. W—s.

ZANE (JACQUES), célèbre poète italien, naquit en 1529, à Venise, d'une famille patricienne qui a produit plusieurs autres littérateurs, ainsi que des guerriers et des magistres distingués. Initié de bonne heure dans les sciences et dans les arts libéraux, il ne s'attacha qu'à la poésie. Étant conseiller à la Canée, il charma les loisirs que lui laissait cette place, en composant une tragédie, *Méléagre*; et deux poèmes in ottava rima : *l'Art d'aimer*, imité d'Ovide; et *Xercès, vaincu par les Grecs*. Mais c'est surtout comme poète lyrique que Zane s'est acquis une grande réputation. Les critiques ita-

placent à côté de leurs meilleurs en ce genre. Il fut en une mort prématurée ; au novembre 1560, étant âgé de 40 ans. On trouve quelques-uns de ses ouvrages : Zane parmi les *Rime di Dolce*, Venise, 1551, in-8°. Ses *Sonneti* ont été remarqués par Denis Atanagi, Venise, 1562, in-8°. Les exemplaires de cette dernière date contiennent la *Vie* de l'auteur par Jérôme ; voy. les *Notes* d'Apost. sur la *Biblioteca* de Fontana, 69, et les *Scrittori venetiani* P. Agostini, II, 582. — Bernard), de la même famille, florissait vers le milieu du 16^e siècle. On a de lui quelques-uns vers et des opuscules écrits en italien. Voy. les *Scrittori venetiani*, I, 177. W—s.

ETTI (le comte ANTOINE-ETIENNE), gentilhomme vénitien, qui, dans le dix-huitième siècle, eut une réputation très-étendue, et un amour éclairé pour les arts, dont son talent remarquable pour la peinture. Né en 1680, il annonça de bonne heure un goût très-vif pour la peinture. A quatorze ans, il avait fait plusieurs estampes à l'eau-forte, dont le célèbre médecin Mead fit la dédicace. Dès qu'il eut terminé son éducation, il visita les écoles d'Italie, pour se perfectionner par la fréquentation des maîtres et l'examen des chefs-d'œuvre de peinture. Plus tard, il fit un voyage en Angleterre, pour voir la collection d'antiquités du duc d'Arundel (V. ce nom), dont

il copia les morceaux les plus précieux. Il vint ensuite à Paris, où il reçut des artistes et des principaux amateurs un accueil qu'il n'oublia jamais. Il aimait à se rappeler les témoignages d'estime qu'il avait reçus de Crozat, et surtout de Mariette (V. ce nom), qu'il nomme le plus cher de ses amis (*amicus dilectissimus*). Il fut très-sensible à l'honneur que lui fit le duc d'Orléans, de lui envoyer un exemplaire de l'édition de Daphnis et Chloé (V. LONGUS), imprimée à ses frais et ornée d'estampes exécutées sur les dessins de ce prince (Voy. la *Raccolta*, lettr. 60). Zanetti, dans ses voyages, avait entendu tous les artistes déplorer la perte du procédé que Hug. de Carpi (Voy. ce nom, VII, 183) et d'autres maîtres ont employé dans leurs tailles de bois, pour obtenir différentes teintes, et rendre le clair-obscur. Il essaya de le retrouver. Ses premiers essais dans le genre de Carpi parurent en 1722 ; et les éloges qu'ils lui méritèrent de la part des artistes l'encouragèrent à perfectionner une méthode dont il devenait le restaurateur. Ayant formé le projet de publier les statues antiques de la bibliothèque de Saint-Marc, il écrivit, en 1725, à ses amis de lui trouver des souscripteurs, pour l'aider à couvrir les frais de cette entreprise. Sa fortune le mettait à même de se passer de secours : mais il employait tous ses revenus à se former un cabinet, l'un des plus riches qu'aucun particulier ait jamais possédés (2) ; et,

La plupart de ses lettres insérées dans la *Raccolta* de Gori, sous le titre de *Gemma antiqua Anton. Mar. Zanetti Hieronym. fl. Ant. Fr. Gorius notis illustravit; Italicè eas notas reddidit Hieronym. Fr. Zanettus*, Venise, 1758, in-fol., 80 pl.

(2) Sa collection de pierres gravées était considérable, comme on peut en juger par la description qu'en a publiée Gori, sous ce titre : *Gemma antiqua Anton. Mar. Zanetti Hieronym. fl. Ant. Fr. Gorius notis illustravit; Italicè eas notas reddidit Hieronym. Fr. Zanettus*, Venise, 1758, in-fol., 80 pl.

malgré la sévère économie qu'il apportait à ses autres dépenses, souvent il était gêné par ses acquisitions. Il tint en prix, pendant vingt-trois ans, un Antinoüs mutilé, mais d'ailleurs d'une beauté rare. « S'il eût été parfait, j'aurais, dit-il à Clément (de Genève), vendu ma maison pour l'acheter. » « Or, ajoute Clément, » la maison était belle et grande : » *trop bien m'en souvient ; car j'y* » pensai mourir de froid, le jour » qu'il me montra ses camaïeux. Il » y avait deux heures que durait l'é- » talage : nous étions au mois de » janvier, dans une grande chambre » sans feu, suivant la coutume du » pays. Je lui dis que tout cela me » paraissait admirable, mais que » j'allais geler d'admiration s'il n'a- » vait pitié de moi. Savez-vous ce » qu'il fit? ceci n'est point *caricatu-* » *re* : il me fit apporter du feu sur une » assiette. Je crus que j'avalerai les » charbons (*Cinq ann. littéraires*, » II, 125). » En 1740, Zanetti publia son premier recueil de gravures, sous ce titre : *Antiche statue greche e romane che nell'antisala della libreria di San Marco ed in altri luoghi pubblici di Venezia si trovano*. Venise, 2 parties, in-fol. A cet ouvrage, d'une exécution magnifique, succéda le suivant : *Diversorum iconum, que olim non exigua fuerunt ornamenta Arundelianæ collectionis, series prima et secunda... ex Museo suo deprompsit et monochromatos typis vulgavit Ant. Mar. Zanetti*, Venise, 1743, 2 parties, petit in-fol. Ce volume contient cent planches, y compris le portrait de l'auteur. Il est fort rare, n'ayant été tiré qu'à un petit nombre d'exemplaires, tous distribués en présent. Enfin, en 1749, Zanetti mit au jour son recueil de

gravures en bois, sous ce titre : *Raccolta di varie stampe a chiaroscuro tratte dai disegni originali di Fr. Mazzuolo ditto il Parmigiano e d'altri insigni autori*, Venise, 2 part., in-fol. Cette collection se compose de cent une pièces, dont soixante-onze en bois, et les autres à l'eau-forte ou au burin. Un Avis qu'on lit à la tête annonce qu'il n'a été tiré que trente exemplaires complets, et que les planches ont été brisées, pour empêcher qu'on ne pût un jour mettre dans le commerce des épreuves défigurées. Zanetti mourut dans sa patrie, en 1766, à l'âge de quatre-vingt-six ans. La correspondance qu'il entretenait avec les amateurs les plus distingués de France et d'Italie a été publiée, en partie, dans les deux premiers volumes de la *Raccolta delle lettere sulla pittura* (V. J. BOTTARI). On trouve dans le *Manuel des curieux*, par Huber, tome IV, 110, l'indication des principales estampes de Zanetti. Adam Bartsch a donné la description de ses clairs-obscurs, dont quatre ne sont point partie du recueil qu'on vient d'indiquer (Voyez le *Peintre-Graveur*, XII, 160-92). Les estampes de Zanetti portent toutes le nom d'un de ses amis ou de quelque personnage distingué; mais le plus grand nombre est dédié à Mariette. W—s.

ZANETTI (JÉRÔME-FRANÇOIS), archéologue, de la même famille que le précédent, naquit à Venise en 1713. Versé profondément dans la connaissance des langues grecque et latine, il s'appliqua tout entier à l'étude des monuments de l'antiquité et du moyen âge, et se fit connaître d'une manière avantageuse par des dissertations sur divers points encore obscurs de l'histoire de Venise et de l'Italie. Sa

tion s'étendit en France. Il obtint deux prix à l'académie des sciences, l'un, en 1764, par un mémoire sur l'état de la civilisation de l'Égypte, avant le règne des pharaons; et le second, en 1769, par un nouveau mémoire sur les usages divers de Saturne et de Jupiter chez les différents peuples de l'Occident et de l'Italie. Après la mort de son frère (Voy. l'article suivant), il fut nommé à la place de bibliothécaire de l'académie; mais à l'époque de la réorganisation de l'académie de Turin, il y fut nommé professeur de littérature. Il mourut en cette ville le 20 oct. 1782. On connaît de lui : *Argonamento dell' origine dell' antichità della monetaria italiana, aggiuntavi una dissertazione : de nummis regum Myrtili Rasciæ ad venetos typosis*, Venise, 1750, in-8°, et un recueil d'Argelati *De monetis*, III, Append. 1, 22. L'auteur prouve que Venise avait déjà des monnaies particulières en 848. *Illum areun Alesinæ è maris Montisferrati*, ib., 1751, de 43 pages, et dans la seconde édition des *Symbolæ litterar.* de 1751, III, 81-130. Il avait acheté d'un antiquaire qui, prenant pour celle de la Vierge, le prit comme une amulette apportée à Venise de Constantinople à la prise de cette ville. III. *Ossioni intorno ad un papiro di na ed alcune antichissime mone nene Veneziane*, ib., 1751, in-4°. IV. *Nuova trasfigurazione delle lettere etrusche*, ibid., 1751, in-4°. Le but dans cet opuscule est de prouver que les caractères runiques ne sont pas des lettres étrusques.

V. *Urna contarena nunc primùm tentata perbrevis disquisitione*, ibid., 1752, in-4°. VI. *Due antichissime iscrizioni spiegate*, ibid., 1755, in-4°, fig. L'explication que Zanetti donne de ces inscriptions est on ne peut plus fautive. Il ne s'était pas même aperçu que l'une des deux est écrite en vers. Le P. Ed. Corsini (Voy. ce nom) en donna, l'année suivante, une explication beaucoup meilleure. Barthélemy regretta d'avoir été prévenu dans ce dessein par Corsini, qui n'a pas su tirer de ce monument tout l'avantage qu'il offrait (*Lettre au comte de Caylus*, 10 nov. 1756). VII. *Dell' origine di alcune arti principali appresso i Veneziani libri due*, ibid., 1758, in-4°. Le but de l'auteur est de prouver que Venise est une des premières villes de l'Italie où les arts aient été cultivés. VIII. *Descrizione di un antichissimo papiro del VI secolo*, ibid., 1763, in-fol. IX. *Lettera intorno ad alcune iscrizioni votive e militari scopertesesi nella Dalmazia*, Padoue, 1764, in-4°. X. *Chronicon venetum, omnium quæ circumferuntur vetustissimum et Joann. Sagornino vulgò tributum, è mss. cod. Apostol. Zeno, cum mss. codd. vaticanis collatum, notisque illustratum*, Venise, 1765, in-8°. XI. *Discorso di una statua disotterrata presso i Bagni di Abano, etc.*, ib., 1766, in-4°. XII. *Dichiarazione di un papiro scritto nell' anno settimo dell' imperio di Giustino il Giovine*, ibid., 1768, in-fol. XIII. *Dissertazione di una moneta antichissima e ora per la prima volta pubblicata del doge di Venezia Pietro Polani*, ibid., 1769, in-8°. Genari, successeur de Zanetti, à l'académie de Padoue, y prononça son *Éloge* en latin; mais on en trou-

bons élèves. Au bout de six ans, il revint à Bologne occuper sa première chaire, et il la remplit de la manière la plus brillante, jusqu'à sa mort arrivée le 8 avril 1493. Ses restes furent déposés avec pompe dans le cloître des dominicains, sous une tombe décorée d'une honorable épitaphe. Elle est rapportée par Freytag dans l'*Apparat litterar.*, 1, 643, où l'on trouve quelques détails sur ce jurisconsulte. On a de lui : I. *Contrarietates sive diversitates inter jus civile et canonicum; accedunt casus conscientiales*, Bologne, 1490, in-fol., inséré dans le premier tome des *Tractatus tractatum* (Voy. sur cette collection l'art. Fr. ZILETTI). II. *Elegans ac subtilis disputatio in qua examinantur plurima dubia; simul cum disputatione Benedict. de Plumbino*, Bologne, 1499, in-fol., édit. inconnue à Maittaire et à la plupart des bibliographes. III. *De foro conscientie et contentioso*, dans le tome III des *Tractatus tractatum*. IV. *Conclusio et comprobatio alchimie*, dans le tome IV du *Theatrum chemicum*. Il a laissé plusieurs ouvrages restés inédits sur lesquels on peut consulter les *Scriptori Bolognesi* du comte Fantuzzi.

W-s.

ZANFORTI. Voy. FORTI, XV, 302.

ZANI (HERCULE), voyageur italien, était né à Bologne, où il avait fait de bonnes études. Ayant formé le projet de parcourir l'Europe, il partit en 1669. Étant à Varsovie, en 1671, il suivit l'ambassade polonaise qui fut envoyée à Moscou. Il y admira la magnificence de la cour; et fut choqué de trouver partout l'ignorance la plus profonde, et une aversion extrême pour l'étude. Il y avait cependant en Moscovie des Italiens

appelés à grands frais pour établir des verreries. Zani de retour dans sa patrie y mourut le 1^{er} juillet 1684. Il avait communiqué ses observations sur la Moscovie à son frère qui les fit imprimer sous ce titre : *Relazione e viaggio della Moscovia*, Bologne, 1690, in-12. — ZANI (Valère) publia de nouveau cette relation dans un recueil intitulé : *Il genio vagante, bibliotheca curiosa di cento e più relazioni de' viaggi stranieri di nostri tempi, raccolta dal signor conte Aurelio degli Anzi ed estratta da diverse lettere private, informazioni particolari e libri di varj scrittori italiani, francesi, spagnuoli, alemanni, latini, ed altri autori del corrente seco'lo*, Parme, 1691-1693, 4 vol. in-12, cartes et figures. On voit par ce titre que Valère Zani a, par une transposition de lettres, changé ses noms en ceux d'Aurelio Anzi. Il était né à Bologne, d'une famille distinguée qui a produit plusieurs hommes doctes. Il s'attacha principalement à l'étude de l'histoire littéraire, et se fit aussi un nom comme poète. Il mourut le 16 décembre 1696. Jean Fantuzzi et Orlandi (Voy. ces noms) ont donné la liste de ses nombreux ouvrages; le dernier ajoute qu'il en a laissé beaucoup en manuscrit. Le recueil cité plus haut ne contient, ainsi que le titre l'annonce, que des extraits de voyages du dix-septième siècle; les livres d'où Zani les a tirés ne sont pas toujours nommés : on y remarque des extraits de *La Martinière*, *Martans*, *Gérard de Werdt*, appelé ici *de Vera*, de *François Negri*, de *Vincent Flava*, voyageur au Levant, du jésuite *Berini*, sur le pays des Cafres, et à *Mozambique*; de *Cavazzi*, d'*Olearius*, *Tavernier*, *Roe*, *Martini*, etc.; enfin

des Lettres de *Jean-Louis ZANI*, frère de l'éditeur; celui-ci servit dans l'armée impériale contre les Suédois, puis en Transylvanie contre les Turcs, et fut tué en Hongrie, dans une bataille, le 27 janvier 1671. Orlandi et Fantuzzi disent que Valère Zani avait laissé en manuscrit deux autres volumes de son recueil, qui est rare et souvent incomplet.

E—s.

ZANIBONI (le comte ANTOINE), littérateur, naquit vers la fin du dix-septième siècle à Bologne, d'une famille distinguée; dans laquelle le goût des lettres et des arts était héréditaire. Initié dès son enfance aux mystères de la poésie, il en fut toute sa vie un des plus ardents zélateurs. En 1717, il fonda l'académie de *Nascosti*, qu'il eut le plaisir de voir prospérer long-temps. Zaniboni mourut le 6 août 1767. Outre des traductions de la *Rodogune* de Corneille, de l'*Andromaque* de Racine, d'*Ésope à la cour* de Boursault, il a publié des Sermons, des Panégyriques et des Discours sur divers sujets; mais il est principalement connu par une foule de *Drammi per la musica* et d'*Oratorios*. Voyez pour plus de détails les *Notizie degli scrittori Bolognesi* de Fantuzzi. W-s.

ZANNICHELLI (JEAN-JÉRÔME), naturaliste italien, né à Modène en 1662, alla à Venise dans sa douzième année pour y étudier en pharmacie, et fut reçu en 1684 dans le collège des Apothicaires de cette ville. Deux ans après, il obtint l'apothicairerie du quartier de Santa Fosca; et, en 1701, il se fit accorder par le collège de santé un privilège pour les pilules dites de *Piovano di S. Fosca*. C'est la même année qu'il publia son *Promptuarium remediumum chymicorum*, par

lequel il s'acquit une telle renommée, que le duc de Modène (François Farnèse) lui fit expédier un diplôme de docteur en médecine, en chimie et en chirurgie, et que l'évêque de Parme (Ogliati) lui confirma cet honneur par un diplôme particulier. Dans la suite s'étant lié avec l'éditeur de la Bibliothèque italienne à Venise, il se livra spécialement à l'étude des fossiles, et fit, avec lui, en 1710, un voyage dans les montagnes du Vicentin et du Véronais. Il recueillit un grand nombre de morceaux curieux, tels que plantes marines, ivoire fossile, dents et os de toute espèce d'animaux, poissons pétrifiés, et en fit une collection qu'il exposa aux yeux du public, avec un catalogue indiquant et le genre des échantillons et l'endroit où ils avaient été trouvés. Il ne cessa de l'augmenter dans la suite, et la rendit, soit sous le rapport purement minéralogique, soit comme musée de fossiles, une des plus complètes qui existassent alors chez des particuliers. Il s'occupait aussi avec ardeur de la botanique, science si nécessaire au pharmacien, et d'ailleurs bien plus avancée de son temps que la géologie ou la connaissance des fossiles. Nommé, par le collège de Santé, médecin et physicien du gouvernement dans toute l'étendue des états vénitiens (1725), il fit un voyage botanique, d'abord en Istrie (1726), où trois fois déjà il avait herborisé, et ensuite au Montecalvo, dans la Marche de Trévise. Il mourut peu de temps après son retour, le 11 janvier 1729. Outre le *Promptuarium remediumum*, on doit à ce pharmacien : 1. *De ferro ejusque nivis præparatione*, etc., Venise, 1713, in-4°. Zannichelli y rend compte d'une préparation de fer alors pom-

peusement annoncée sous le nom de *Neige de fer*, et présentée dans un ouvrage de Saint-Hilaire, comme possédant de hautes vertus médicinales. Comme le chimiste français affectait d'envelopper sa découverte d'un profond mystère, Zannichelli, après avoir analysé le remède, publia que ce n'était autre chose que du fer à peu de chose près réduit à l'état de pureté, et dégagé de toute combinaison : en même temps il ramena à la vérité les éloges exagérés donnés à ce métal comme moyen curatif, et détermina un nombre de cas dans lesquels il opère effectivement avec avantage. II. *De lithographiâ duorum montium Feronensium, vulgò di Boricolo et di Zoppica, epistola*, Venise, 1721. Dans cette lettre adressée au P. Bonanni, Zannichelli expose ses doutes sur l'origine des plantes fossiles, et examine les deux opinions alors débattues entre les savants, savoir si ces plantes croissent dans l'intérieur de la terre, ou si elles ont été amenées là par les flots. III. *De insecto quodam aquatici epistola*, Venise, 1727. IV. *Opuscula botanica*, Venise, 1730, in-4°. V. *Storia delle piante che nascono ne' contorni di Venezia*, Venise, 1735, in-fol. Cet ouvrage et le précédent ont été publiés par son fils Jean-Jacques Zannichelli, qui se proposait de mettre au jour plusieurs autres productions manuscrites de son père, mais qui n'a pas exécuté ce projet. L'Histoire des plantes est précédée d'une vie de l'auteur. Dans la liste de ses œuvres inédites, on distingue particulièrement une *Histoire des animaux et des insectes de la mer Adriatique*.

P-OT.

ZANNOWICII (STEFANO), prétendu prince d'Albanie, était né, le

18 février 1751 (1), à Pastrovicio, bourg de l'Albanie vénitienne. Son père, marchand de mules ou de pantoufles, s'établit, vers 1760, à Venise, avec ses deux fils, dont l'aîné se nommait Primislas. Plus assidu dans les tripots et les maisons de jeu qu'à sa boutique, il se rendit suspect à la police par le scandale de ses gains, et reçut l'ordre de quitter Venise. Il retourna dans son pays, et des profits du jeu acheta la seigneurie de Pastrovicio. Une fois riche, il souhaila de donner à ses fils une éducation qui les mit à même de paraître dans le monde avec avantage, et les envoya faire leurs études à l'académie de Padoue. Stefano, doué d'une imagination ardente et d'un esprit pénétrant, puisa dans les leçons de ses maîtres et dans la lecture des poètes anciens et modernes un goût très-vif pour les lettres, et acquit cette élocution facile et brillante qu'il montra dans la suite. Leurs études achevées, les deux frères revinrent à Venise; mais Primislas, ayant voulu faire usage des talents pour le jeu qu'il avait hérités de son père, fut bientôt découvert et chassé comme escroc. Il essuya le même affront à Florence. Il parcourut ensuite la France, l'Angleterre et la Hollande, faisant partout des dupes. Stefano, lassé de cette vie ignoble, quitta son frère, en 1773, pour tenter de parvenir à la fortune par des moyens moins vulgaires. Il se rendit d'abord dans le pays des Monténégrins, où il essaya de se faire passer pour l'empereur Pierre III (V. ce nom). Sa taille avantageuse, suivant ses biographes (2), et l'aisance de ses

(1) Et non pas 1752, comme le dit le biographe de Zannowich, copié par Barbier. La date que nous adoptons est celle qu'on lit au bas des deux portraits de cet aventurier.

(2) On ne sera pas fâché de trouver ici le por-

manières le rendaient assez propre à ce rôle. N'ayant pas trouvé les Monténégrins disposés à se soulever en sa faveur, il passa bientôt en Pologne, où sous le nom de *Warta*, cet aventurier gagna la confiance de quelques seigneurs. Il leur fit accroire qu'il était le prince Castrioto, descendant de Scanderbeg, et qu'il avait dans l'Albanie des partisans nombreux, tout prêts à le seconder lorsqu'il serait en mesure de rentrer dans ses états. Il obtint d'eux des sommes considérables, à l'aide desquelles il parut en Allemagne d'une manière conforme à l'idée qu'il cherchait à donner de sa naissance. On le vit successivement à Berlin, à Dresde, à Breslau, etc., changeant de nom dans chaque ville, et laissant deviner qu'il avait des motifs de cacher son illustre origine. Il plaisait, il séduisait par son affabilité, par les grâces de son esprit et par la variété de ses connaissances. Aux uns il parlait musique, aux autres poésie ou littérature. Tous les arts, toutes les sciences paraissaient avoir été l'objet de ses études. A l'en croire, il était en correspondance avec Gluck et Métastase, avec Voltaire et Rousseau; l'impératrice de Russie, le prince royal de Prusse, l'électeur de Saxe, etc., lui donnaient de fréquents témoignages d'estime et même d'affection. Quelques aventures galantes, véritables ou supposées, vinrent encore ajouter à sa célébrité. Mais les sommes qu'il avait apportées de Pologne ne pouvaient pas

durer toujours. Forcé de quitter Berlin, pour se soustraire à ses créanciers, il vint à Vienne, précédé d'une réputation équivoque; on l'y arrêta par ordre de la police, en 1778: mais l'empereur Joseph révoqua cet ordre; et Zannowich s'empressa de sortir de l'Allemagne. Il revêtit alors l'habit ecclésiastique, et sous le nom de *Warta*, qu'il avait déjà porté dans ses voyages, vint à Rome, sous le prétexte de satisfaire à la dévotion. Ce fut dans cette ville qu'il trouva la belle duchesse de Kingston (*V.* ce nom, XXII, 429). Les lettres passionnées qu'il écrivit à cette dame la séduisirent. Il acheva de lui tourner la tête par le récit, sans doute très-embelli, de ses aventures; et elle l'aurait épousé, si le hasard n'eût fait découvrir que le prétendu *Warta* n'était autre que l'intrigant Stefano Zannowich. Expulsé de l'Italie, il erra quelque temps en Allemagne, sous le nom de P. Zeratuladas. Il était à Groningue en 1780; et il y fut mis en prison, à la requête de son aubergiste. Le magistrat chargé de la visite des prisons, ayant su qu'il était détenu pour une somme fort légère, la paya, et lui donna de l'argent pour se rendre à Amsterdam, où il vécut quelque temps dans l'obscurité. D'Amsterdam il se rendit à Bruxelles, où il parvint à duper plusieurs seigneurs, entre autres le prince de Ligne. Craignant que ses fourberies ne fussent découvertes, il se retira dans un ermitage près de Ratisbonne. Ayant trompé les religieux par sa dévotion apparente, il acheva de leur inspirer le plus tendre intérêt, en leur avouant qu'il était le prince d'Albanie, et qu'il voyageait incognito, pour ne pas tomber dans les mains de ses ennemis. Informé d'une rupture pro-

trait que Zannowich faisait de lui en 1775, dans ses *Opere postume*: « Je n'ai que vingt-quatre ans; je suis plus laid que beau; j'ai voyagé beaucoup, mais pour dire vrai j'ai acquis très-peu. On peut m'en croire sur cela, car j'en suis rien moins que modeste... Je suis philosophe seulement en apparence, car l'ambition est enracinée dans mon cœur... Il me reste à vous détromper de l'idée qu'on s'est faite que je suis Etienne, prince de Montenegro, etc. »

chaîne entre la Hollande et l'empereur Joseph, Zannowich, qui s'était, peu de temps auparavant, déclaré l'admirateur de ce prince, offrit aux États-Généraux un corps de dix à vingt mille Monténégrins. Les États refusèrent cette offre (28 décembre 1784); mais ils firent dire au prince d'Albanie qu'ils le verraient avec plaisir employer son influence sur les Monténégrins pour les empêcher de grossir l'armée de l'empereur. A l'aide de cette lettre, Zannowich emprunta des banquiers d'Augsbourg jusqu'à quatre-vingt mille florins, somme qu'il disait nécessaire pour remplir les intentions des États-Généraux. On assure qu'avec les intelligences qu'il avait dans l'Albanie, il aurait pu facilement la soulever : mais il négligea d'envoyer quatre mille ducats qu'on lui demandait; et les Albanais ne prirent point les armes. Ayant dissipé, sans qu'on sache de quelle manière, les fonds des Augsbourgeois, et pressé de les rembourser, il eut l'effronterie de venir à Amsterdam, réclamer des États un million qu'il prétendait lui être dû pour ses services. Tandis qu'on examinait sa demande, il fut arrêté sur les plaintes de ses créanciers. Reconnu pour le frère de Primislas, dont on n'avait point encore oublié les escroqueries au jeu, on n'eut pas de peine à découvrir que toute sa vie n'était qu'une suite d'impostures. Stefano prévint le supplice auquel il ne pouvait échapper en s'ouvrant les veines avec un morceau de verre. On le trouva baigné dans son sang, le 25 mai 1786. Son cadavre, traîné sur la claie, fut jeté dans une fosse sous les fourches patibulaires. On a de cet aventurier plusieurs ouvrages singuliers et peu connus en France. Barbier en a donné la liste dans son

Supplément à la correspondance de Grimm, 346; mais la suivante est plus complète : I. *Opere diverse*, Milan et Paris, 1773, 3 tomes in-8°. II. *Opere postume*, Dresde, 1775, pet. in-8°. (3). Ce volume contient des sonnets, des *capitoli*, des madrigaux, des lettres à l'impératrice Catherine II, à J.-J. Rousseau, etc. Le morceau le plus étendu est une lettre sous le nom d'Abraham Levi, rabbin de la synagogue de Constantinople. L'auteur y donne douze règles de conduite assez extraordinaires : « Si vous avez fait, dit-il, la folie de jouer, gardez-vous de faire encore celle de payer, car vous serviriez en enfer de risée aux avarés et aux prodigues. » En terminant cette lettre il annonce un ouvrage sur les défauts des femmes dans leur longueur, largeur et profondeur. II. *Lettres turques*, Leipzig, 1777, 2 vol. in-8°. III. *Épîtres et chansonnettes amoureuses d'un Oriental, né dans l'année 1751, le 18 février, écrites à Frédéric-Guillaume de Prusse, et à Gertrude de Pologne; avec les ouvrages posthumes du pacha de Caramanie et d'un anonyme*. Dans la pyramide de Tholémic d'Égypte, 1779, in-8°. ; ce vol. est orné du portrait de l'auteur en médaillon, autour duquel on lit : *Le prince Castrioto d'Albanie II, petit-fils du grand Scanderbeg*. On y trouve une conversation de l'auteur avec Gluck sur la musique, et pag. 74, une lettre par laquelle Métastase le remercie de l'envoi de ses

(3) On voit que Zannowich avait répandu le bruit de sa mort. Les journaux italiens furent complètement la dupe de cette supercherie. Le *Giornale enciclopedico* de Vicence, février 1774, II. pag. 129, contient un pompeux éloge de cet aventurier mort à Colonne le 4 février, regretté de tous les savants qui avaient pu apprécier son rare talent. Cet éloge a passé depuis dans le Dictionnaire historique de Bassano.

es ; enfin l'horoscope fragment tiré d'un ou-
me. IV. *L'Horoscope de la Pologne, de la Angleterre*, etc., (la Haye), 1779, est probablement qu'une du fragment dont on
ler. V. *Le grand Casbanie, histoire*, Paris, 1779, in-8°, de 112 vrage est dédié à l'eu-
ob II, par une Épître able (4). VI. *La poésie phie d'un Turc à huit rois plumes de héron, ttes et à un collier d'é-*
lbanopolis, aux dépens le tout se vend au profit
1775, in-8°. Ce re-
barbier, renferme des hilosophiques très-har-
annonçaient un penseur une imagination bouil-
fragment d'un nouveau Diable boiteux, envoyé mde par Le Sage, 1782.
oran des princes desti-
, Pétersbourg, 1782,
Le fameux Pierre III,
e Russie ou Sticpan-
arut dans le duché de
, etc., 1784. On a vu
avait essayé de jouer ce
de se faire prince d'Al-
ensée de Sticpan Anni-
berger d'Albanie, etc.,
Frédéric-Guillaume,
usse, le sage, le ma-
. L'auteur de l'*Histoire*
t des Aventures de la
Kingston, 1789, y a
récis sur le prétendu
banie, dont on a tiré

quelques-uns des détails de cet arti-
cle. A la tête est un portrait du fa-
meux anonyme *Warta*, dans un mé-
daillon formé par deux coulevres
entrelacées. Au-dessus à gauche est
un poignard, et à droite une cou-
ronne.

W—s.

ZANOBI (SOSTEGNO DE'), poète
italien du quatorzième siècle, naquit
à Florence, et passa probablement
la plus grande partie de sa vie à la
cour de quelques-uns des petits sou-
verains de Modène, de Toscane ou
de Ferrare, qui dès-lors commen-
çaient à s'ériger en protecteurs de la
poésie et des lettres. On n'a du reste
sur lui aucun détail biographique ; et
même son nom n'est arrivé à la con-
naissance de la postérité que parce
qu'il a eu la précaution de le décliner
en toutes lettres dans la dernière
octave d'un poème épique en qua-
rante chants, le seul monument qui
nous reste de lui. Ce poème imprimé
à diverses reprises, d'abord sous le
titre de *Questa si è LA SPAGNA* his-
torjata. *Incomincia il libro volgare*
detto la Spagna in 40 cantate di-
viso, dove se tratta la battaglia
che fece Carlo Magno en la provin-
cia di Spagra, Milan, 1559, in-
4°.; Venise, 1568, in-8°.; et plus
tard sous celui de *Libro chiamato*
la Spagna, qual tratta li gran fat-
ti, etc., Venise, 1610, in-8°., est
tiré au moins en grande partie de la
prétendue chronique latine du célè-
bre archevêque Turpin, mine iné-
puisable d'épopées, de romances et
de ballades, depuis le Dante jusqu'à
l'Arioste. Cependant le poète ne s'at-
tacha pas avec une scrupuleuse fidé-
lité aux pas du prélat, et il s'éloigna
de lui, tantôt dans l'exposition ou la
distribution, tantôt dans l'apprécia-
tion des faits. Le sujet du poème
est la dernière expédition de Char-

dédicace ne se trouve pas à tous
oy. le Dictionnaire des anony-

lemagne dans la péninsule Ibérique, en d'autres termes, la défaite de Roncevaux et la vengeance que l'empereur tire et de la déloyauté de son traître parent Ganélon, et de la mort de Roland, son neveu. Selon Turpin, saint Jacques apparaît dans la nuit au fils de Pepin, et lui propose d'aller exterminer les Sarrasins qui ont profané son tombeau, et d'y bâtir une belle église, où il recommencera à faire des miracles : sur quoi l'empereur réunit les Paladins, et traverse les Pyrénées, suivi de toute la Table ronde. Zanobi ne parle point de cette vision qui eût fourni un merveilleux parfaitement en rapport avec l'esprit du siècle, et présente tout simplement le conquérant travaillé de la manie des conquêtes, et déclarant à ses barons qu'en mariant Roland à Alde la Belle, il lui a promis la couronne d'Espagne, et qu'il est temps d'accomplir sa promesse. Les guerriers applaudissent. Ainsi une dot au neveu de Charlemagne, voilà le motif de la guerre, motif sans doute plus plausible au dix-neuvième siècle, mais moins en harmonie avec les croyances et les mœurs de l'époque à laquelle se passe l'action, et même de celle à laquelle écrivait Zanobi. D'autres divergences remarquables se font apercevoir dans les deux épisodes principaux. Dans l'un, Roland et Charles se disputent, et dans l'ardeur de la dispute, l'oncle, plus bouillant que le neveu, lui jette son gant à la tête. Nouvel Achille, Roland refuse de combattre pour le monarque qui l'a insulté. Mais au lieu de rester oisif sous la tente, charmant ses ennemis au son de la lyre, il quitte le camp, et va par boutade conquérir la Palestine, la Syrie et une terre de Lamech, que les géogra-

phes ont oublié de marquer sur les cartes d'Asie; convertit à grands coups d'épée beaucoup de rois et de nations, puis revient se réconcilier avec l'empereur d'Occident. Baptêmes à part, ceci, comme on le voit, ressemble un peu à l'Iliade. Voici maintenant l'Odysée. Un roi Sarrasin converti par Roland, lui fait présent d'un livre de grimoire, grâce auquel le saint chevalier évoque le diable, et voit de loin le vicaire de France, Macaire, digne neveu de Ganélon, faire les préparatifs de son couronnement; il a persuadé à l'impératrice que Charlemagne est mort, et il doit le lendemain s'emparer de son trône et de sa femme. Comment prévenir l'audacieuse entreprise? Heureusement la Providence permet que le diable soit serviable, et se métamorphose en un magnifique cheval ailé, qui transporte l'empereur sur une tour de son palais à Paris. Il nous semble qu'Aix-la-Chapelle eût été mieux choisi. Là, Charles commence un signe de croix qui fait cabrer sa monture, et peu s'en faut qu'il ne roule du haut en bas de l'escalier de la tour. Mais par la permission divine il en est quitte pour la peur, et se déguise comme Ulysse en entrant dans Ithaque. Vient ensuite la petite chienne de l'impératrice, puis l'impératrice, et celle-ci balance à reconnaître son mari sous les haillons du mendiant auquel la chienne lèche déjà les mains. Enfin la reconnaissance a lieu, et bientôt Charlemagne, suivi de quelques amis qui sont restés fidèles malgré l'absence, tue Macaire, et fait un grand carnage des Maïençais. Il est sans doute inutile de faire remarquer au lecteur toutes les absurdités de cet épisode, dans lequel l'invraisemblance et la puérité du mer-

: sont que le moindre dé-
 importe en effet le rôle
 du diable, dont l'auteur a
 us douce et la plus com-
 rature qui se puisse voir;
 ment supposer qu'au bout
 ou trois ans une impé-
 reconnaisse plus son ma-
 ent placer au milieu d'un
 palais, parmi les grands
 ce, de la Germanie et des
 iques, les scènes qui se
 dans la cabane royale
 ? C'est ici que la fidélité
 ridicule, et que l'imitation
 n caricature. Malgré ces
 nobi n'est point pour son
 poète méprisable. Dénué
 l a parfois de l'imagina-
 versification, inférieure à
 ante, ne manque ni de fa-
 d'une espèce d'harmonie.
 presque inconnue à ses de-
 pris chez lui un tour élé-
 présage déjà Politien et
 lusieurs morceaux présen-
 aits de force et captivent
 Tel est entre autres le
 est raconté le désastre de
 . Peu de descriptions sont
 ées, plus vraies et plus
 que celle de ces vingt-
 e hommes enfermés dans
 des Pyrénées, où ils se
 i pleine paix, et attaqués
 t par trois armées de cent
 mes. Au milieu des guer-
 uttent avec le courage du
 et la résignation tranquille
 décidés à mourir, brille
 land, qui ne se détermine à
 cor qu'à la dernière extré-
 ui expire sur des monceaux
 après avoir brisé son épée
 r fait ses adieux. Ce passa-
 ne d'Ossian et d'Homère.
 , *Hist. littéraire d'Italie*,

tom. iv, pag. 201 et suiv., dans une
 analyse très-exacte et très-détaillée
 du poème de l'Espagne, a fait voir
 que le Tasse l'avait imité plusieurs
 fois. Mais, comme Virgile, l'auteur
 de la Jérusalem a toujours embelli
 son Ennius. — ZANOBI DEL ROSSO,
 aussi florentin, a publié, sous le voile
 de l'anonyme, un poème de l'*Art
 d'aimer* en rimes tierces et en deux
 chants. Ces chants eux-mêmes sont
 divisés en quarante-quatre *capitoli*.
 Le style est bien celui de l'épi-
 tre et de la satire italiennes en rimes
 tierces; mais la gravité avec laquelle
 l'auteur débite des préceptes qui ne
 sont pas toujours nobles empêche
 qu'on ne lise l'ouvrage avec plaisir.
 Au reste, on ne peut nier que Zanobi
 ne procède méthodiquement, et ne
 soit souvent un homme d'excellent
 conseil. P—ot.

ZANOLI. Voy. STRATA.

ZANOLINI (ANTOINE), célèbre
 orientaliste, naquit en 1693 à Pa-
 doue, de parents vertueux, et à qua-
 torze ans fut admis au séminaire de
 cette ville. Doué d'une vaste mémoi-
 re, d'un esprit vif, il y joignait
 un desir insatiable d'apprendre, et
 un tempérament robuste, qui lui per-
 mettait de supporter les plus grandes
 fatigues. Après avoir achevé ses hu-
 manités, il apprit les langues orien-
 tales, et fit en même temps ses cours
 de philosophie et de jurisprudence.
 A vingt ans il reçut le laurier doc-
 toral dans la double faculté de
 droit. Ses maîtres désirèrent l'a-
 voir pour collègue, et il consentit
 avec joie à se livrer à la carrière
 de l'enseignement. Il remplaça dans
 la chaire de syriaque et d'hébreu
 Jos. Parini, que le roi de Sar-
 daigne venait d'appeler à l'académie
 de Turin. Habile à ménager son
 temps, Zanolini sut, sans négliger

ses devoirs de professeur, trouver du loisir pour la culture des lettres, et la rédaction des ouvrages qui devaient lui assurer une place parmi les premiers orientalistes du dix-huitième siècle. Chaque année il relisait les plus beaux ouvrages des écrivains de l'ancienne Rome : aussi personne n'a possédé mieux que lui toutes les ressources de la langue latine. Ne vivant qu'avec ses livres, il était presque étranger aux usages de la société. Souvent on le voyait s'arrêter dans les rues pour causer avec des enfants ou avec des gens du peuple ; il se mêlait aux jeux bruyants de ses élèves, et l'illustre professeur ne dédaignait pas, aux heures de récréation, de disputer le prix de la course avec ses écoliers. Satisfait de son sort, jamais il n'ambitionna des chaires plus brillantes, ni de plus forts appointements. Sa vie s'écoula paisible, sans chagrin et sans maladie. Averti par une première attaque d'apoplexie, en l'année 1759, il se démit de la place qu'il avait remplie quarante-cinq ans avec honneur ; et, abandonnant la pension qui lui était due, revint dans sa famille se préparer à la mort par la pratique des vertus chrétiennes. Il mourut, comme il l'avait pressenti, d'une seconde attaque, le 19 février 1762, à l'âge de soixante-neuf ans. Outre un grand nombre de pièces de vers latins et italiens dans les *Raccolta*, on a de lui : I. *Quæstiones è sacra Scripturâ ex linguar. orientalium usu ortæ*, Padoue, inprim. du sémin., 1725, in-8°. II. *Dissertationes ad sacram Scripturam spectantes*, ibid., 1729, in-12. III. *Lexicon hebraicum ad usum seminarii*, ibid., 1732, in-4°. Ce dictionnaire est très-estimé, ainsi que tous les ouvrages de Zano-

lini sur les langues orientales. IV. *Grammatica linguæ syriacæ*, ibid., 1742, in-8°. V. *Lexicon syriacum, cui accedit disputatio de linguâ syriacâ, versionibus syriacis ; et de Maronitis, quibus præcipuè nunc lingua syriaca in usu est*, ibid., 1747, in-4°. VI. *Lexicon chaldaico-rabbinicum cum rabbinorum abbreviaturis ; accedit disputatio de Targuniâ, sive paraphrasibus chaldaicis, thalmude, cabbalâ, commentariis rabbinorum et linguâ chaldaicâ*, etc., ib., 1747, 2 vol. in-4°. VII. *Ratio institutioque addiscendæ linguæ chaldaicæ, rabbinicæ, thalmudicæ, etc.*, 1750, in-4°. VIII. *Disputationes ad S. Scripturam spectantes de festis et sectis Judæorum, cum annotationibus*, Venise, 1753, in-4°. IX. *Disputatio de Eucharistiæ sacramento cum Christianorum orientalem ritibus in eo conficiendo et administrando*, ibid., 1755, in-8°. On possède un volume de *Lettres de Zanolini. Voy. J.-B. Ferrari, Vita viror. illustr. seminar. Patavini*, 196-202. W—s.

ZANONI. (JACQUES), botaniste italien, naquit à Montecchio, dans la Lombardie, en 1615. Son père, qui exerçait dans cette ville la profession d'apothicaire, l'ayant laissé orphelin en bas âge, il fut élevé sous les yeux de son oncle et de sa mère avec beaucoup de soin, et apporta dans toutes ses études un zèle et une facilité peu ordinaires ; mais ce fut surtout à la botanique qu'il se livra avec ardeur. Ses parents, qui voyaient dans cette science la base de la pharmacie, secondèrent ses dispositions et son goût. A vingt ans, il fut envoyé à Bologne, où il herborisa avec le savant Ambrosini, dont il devint le disciple favori et presque l'émule.

vingt-sept ans, fut-il nommé administrateur municipal de cette ville gardien du jardin botanique, eu remplacement du vieux Zanoni, admis à la retraite, après 25 ans de services. Le jardin n'arriva pas à se ressentir du déchet opéré dans la personne de son directeur. Zanoni parcourait sans cesse toute l'activité du jeune homme dans les montagnes et les plaines des environs, pour leur enlever de nouvelles découvertes. Il augmenta ainsi d'un grand nombre d'espèces, qui jusqu'alors n'avaient échappé aux recherches des botanistes de la ville. Les échantillons plus nombreux et plus remarquables que les autres. Enfin il perfectionna la méthode de dessiccation, et facilita ainsi de conserver plus longtemps avec plus de traits caractéristiques les dépouilles flétries de végétaux. Ses nombreuses recherches firent connaître les savants les plus illustres de toutes les parties de l'Italie, et de la France, et à même d'obtenir beaucoup d'espèces, de variétés, ou même de plantes étrangères à la Flore italienne; et les plantes de l'Inde et de l'Afrique vinrent en grand nombre à s'ajouter dans sa collection, à la collection du royaume de Naples, de l'étranger et de la Lombardie. Alors il ne put pas donner la nomenclature et la description de ces richesses. Il se résolut à l'ouvrage qu'il méritait la publication de deux Tables en 1671. L'accueil favorable qu'il reçut du public l'engagea à continuer; et il fit paraître la première partie de ses observations sous le titre de *Storia botanica delle piante più rare, etc.*, Bologne, 1675, un vol. in-fol. Il travailla sans relâche à la seconde

partie, pour laquelle il avait rassemblé des notes précieuses, et rédigé déjà beaucoup de descriptions, quand il fut atteint d'une maladie mortelle, et emporté le 24 août 1682. Son fils Peregrino Zanoni, qui se proposait de compléter et de faire paraître les travaux de son père, ayant lui-même été enlevé quelques années après, les manuscrits du savant botaniste restèrent ensevelis dans l'oubli jusqu'à ce qu'enfin ses héritiers, stimulés par les offres d'un riche Anglais, résolurent de les tirer de la poussière. Ils s'adressèrent à Gaëtan Monti, fils du botaniste de ce nom, et le prièrent de mettre en ordre les manuscrits de leur aïeul. Mais celui-ci, regardant les notes qui restaient comme peu propres à composer un nouvel ouvrage ou une seconde partie de l'ouvrage publié, se borna à en faire une traduction latine, dans laquelle il intercala les fragments inédits de Zanoni, et où d'ailleurs il se permit quelques modifications dont il rend compte dans un discours préliminaire. Cette traduction parut, précédée d'une Vie de Zanoni et du P. Matthieu de Saint-Joseph, carme et missionnaire dans l'Orient, sous le titre de : *Jacobi Zanonii rariorum stirpium historia ex parte olim edita, nunc, etc.*, Bologne, 1742, in-fol., figures. On a aussi de Zanoni un opuscule intitulé : *Indice delle piante trovate nell' anno 1652 nel viaggio di Castiglione ed altri monti di Bologna*, Bologne, 1653, in-fol.

P—ot.

ZANONI (ANTOINE), agronome italien, naquit le 18 juin 1696, à Udine, d'une famille riche, et se livra au commerce. Convaincu que l'agriculture ne pouvait qu'en hâter les progrès, il s'occupait avec ardeur de cette dernière science, et se dis-

tingua par des essais extrêmement heureux. Ainsi ayant jugé le Frioul convenable à la propagation des mûriers, il y éleva un grand nombre de vers à soie, et cette contrée cessa de payer tribut aux pays étrangers pour l'importation de cet objet de commerce. Il ne réussit pas moins dans ses essais pour la propagation de la vigne : les plants choisis qu'il disposa dans les localités les plus convenables produisirent un vin exquis, analogue pour la saveur aux vins de Bourgogne, et que l'on jugea ne point le céder en suavité à ceux de Hongrie. Zanoni apporta aussi des améliorations dans d'autres parties de l'agriculture, et s'efforça d'envoyer quelques-uns de ses compatriotes à l'école vétérinaire de Lyon; mais soit jalousie, soit indifférence, ceux-ci, après avoir autorisé ses espérances, par des promesses, refusèrent nettement. Les sociétés académiques d'économie rurale de Florence, de Capo-d'Istria et de Rovigo récompensèrent les travaux de Zanoni en l'admettant au nombre de leurs membres. Ce zélé philanthrope mourut le 4 décembre 1770, peu de temps après avoir publié son *Essai d'histoire de la médecine vétérinaire*, Venise, Modeste Fenzio, 1770, in-8°. Cet opuscule, inséré d'abord dans le tome 1^{er} des Mémoires et observations de la société d'agriculture pratique d'Udine, et ensuite imprimé séparément, est écrit avec pureté : il se compose de quatre chapitres dans lesquels l'auteur, après avoir insisté sur l'importance de la science dont il écrit l'histoire, en raconte l'origine, les progrès, la décadence pendant le moyen âge, et la restauration depuis le seizième siècle. Il s'attache surtout aux écrits des vétérinaires

romains, et donne de grands éloges aux académies vétérinaires de Paris et de Lyon. On a encore de lui : I. *Lettres sur l'influence de l'agriculture, des arts et du commerce sur le bonheur des états*, Venise, 1763, 7 vol. in-8°. II. *De la formation et de l'usage de la tourbe et autres fossiles combustibles*, Venise, 1767, in-4°. III. *De la culture et de l'usage des patates et autres plantes comestibles*, ibid., 1767, in-4°; réimprimé à Rome par Gianchi, 1785, in-8°. IV. *De la marne et des autres fossiles pour engraisser les terres*, Venise, 1768, in-4°. V. *De l'utilité morale, économique et politique des académies d'agriculture, arts et commerce*; ouvrage posthume; Udine, 1771, in-8°. A la tête du volume on trouve l'Éloge de l'auteur prononcé à la société d'agriculture d'Udine. Tous ces ouvrages sont en italien. — *Athanase ZANONI*, comédien italien du dix-huitième siècle, né à Ferrare, se distingua par ses talents dramatiques, son instruction et les qualités de son cœur. Nul ne l'égalait pour la grâce de la prononciation et le piquant des réparties. On a de lui un *Recueil de mots ingénieux et satiriques à l'usage du théâtre*, Venise, 1787. Étant entré dans la troupe du célèbre Antoine Sacchi, Zanoni était devenu son beau-frère. Il mourut au mois de février 1792.

P—OT.

ZANOTTI (JEAN-PIERRE), peintre et poète, naquit à Paris, le 3 octobre 1674, d'une famille originaire de Bologne. Il était fils d'un auteur du théâtre italien (1), homme d'es-

(1) ZANOTTI-CAVAZZONI (Jean-André). Ses talents et sa conduite lui méritèrent l'estime de

érite, dont on a quelques
ramené dans son enfance
il y fit ses études avec suc-
a dans l'atelier de Lor.
oy. ce nom, XXXIII,
tre très-distingué, dont
ientôt l'élève favori. En
ousa la nièce de son mai-
nce Gambari), avec la-
ouâta les charmes d'une
assortie. Après la mort
, il visita la France, l'Al-
les principales villes d'I-
vint à Bologne où il par-
emps entre la culture des
exercice de son art. Nom-
re de l'académie Clémen-
écrivit l'histoire, et mon-
p de zèle à maintenir la
de l'école de Bologne sur
s de l'Italie. Entouré de
ses compatriotes, il par-
ge très-avancé, et mourut
1765. Comme peintre on
notti le tableau de saint
il décore le maître-autel
sse de ce nom, à Bolo-
urs villes d'Italie possé-
bléaux de cet artiste, qui
ent par la sagesse de la
1, par la vérité des figu-
un bon ton de couleurs
rlandi, *Abecedario pit-*
7). Zanotti est l'éditeur
di Bologna, 1732, in-12,
Malvasia qu'il enrichit
et dont il prit la défense
critiques de Balducci et
vittoria (V. MALVASIA,
8). C'est à lui qu'en doit
on des *Pitture esistenti*
o di Bologna, Venise ;
n-fol. (V. TIBALDO PEL-

LEGRINI, XXXIII, 282), et de *Il*
clauastro di S. Michele in Bosco,
dipinto da Lod. Carracci, Bologne,
1776, in-fol. Parmi ses autres ou-
vrages on se contentera de citer : I.
Nuovo fregio di gloria a felsina,
sempre pittrice, nella vita di Lor.
Pasinelli, Bologne, 1703, in-8°.,
biographie pleine de détails inté-
ressants. II. *Didone, tragedia*, ib.,
1718, in-8°.; seconde édition, aug-
mentée de quelques pièces de poésie,
ibid., 1724. III. *Storia dell' ac-*
cademia Clementina di Bologna,
ibid., 1739, 2 vol. in-4°. Cet ou-
vrage est très-estimé. IV. *Poesie*,
ibid., 1741, 3 vol. in-8°. V. *Av-*
vertimenti per l'incamminamento
d' un giovine alla pittura, ibid.,
1756, in-8°. — ZANOTTI (Hercule),
frère du précédent, né, en 1684, à
Paris, fit ses études à l'académie de
Bologne, et ayant embrassé l'état
ecclésiastique se distingua dans la
carrière de la prédication. Ses ta-
lents lui méritèrent un canonicat
en 1741. Après avoir languis plu-
sieurs années, il mourut le 14 juin
1763. On cite de lui : I. *Une Vie*
de saint Bruno, Bologne, 1741,
in-4°. II. *Les Vies de saint Pro-*
cule, chevalier bolonais, et de saint
Procule, évêque de Troyes, tous
deux martyrs, ibid., 1742, in-4°.
III. *La Vie de Nicolas Albergati*,
chartreux, puis évêque de Bologne
et cardinal, ibid., 1757, in-4°.
IV. *Des Rime* dans divers recueils.
Il a laissé plusieurs ouvrages ma-
nuscrits dont on trouvera la liste
dans les *Scrittori bolognesi* du com-
te Fantuzzi. W—s.

ZANOTTI (FRANÇOIS-MARIE),
célèbre philosophe, né le 6 janvier
1692, à Bologne, était frère des pré-
cédents. Il commença ses études sous
les jésuites, et fit son cours de philo-

dont il a traduit en italien deux
d et Héraclius. Il mourut à Bolo-
nbre 1695, laissant un grand nom-

sophie à l'école des chanoines de Saint-Sauveur. Il reçut ensuite des leçons d'algèbre de Victor Stancari (V. XLIII, 528), dont la mort prématurée interrompit ses progrès ; mais bientôt la lecture des ouvrages de Malebranche et de Descartes réveilla son ardeur pour les mathématiques, et il s'y perfectionna sous la direction d'Eust. Manfredi (V. cenom). Son inclination pour les sciences ne l'empêchait pas de cultiver la littérature. Familiarisé dès son enfance avec les meilleurs auteurs latins, il se rendit fort habile dans la langue grecque, et il composait de petites pièces de vers pleines d'agrément. Ses parents desiraient qu'il choisît un état ; cédant à leurs instances, il prit ses degrés en philosophie ; et peu de temps après il soutint, sur la doctrine de Descartes, une thèse qui fut accueillie avec un enthousiasme universel. Ce succès lui ouvrit la carrière de l'enseignement. Pourvu de la chaire de philosophie, en 1718, il se hâta de substituer aux principes d'Aristote ceux de Descartes, qu'il abandonna pour ceux de Newton, dès qu'ils furent connus en Italie. Le premier à Bologne, il expliqua dans ses leçons les nouveaux systèmes de l'attraction, de la lumière, des couleurs, etc. En 1723, il fut élu secrétaire de l'institut des sciences. Bientôt après, il joignit à cette place celle de conservateur de la bibliothèque de cette savante compagnie ; il en donna le catalogue, et l'enrichit d'un grand nombre d'ouvrages importants. Dans un voyage qu'il fit à Rome, en 1750, il fut chargé par le pape Benoît XIV, de prononcer le discours d'usage à la distribution des prix au *Campidoglio* ; et il s'acquitta de cette commission d'une manière distinguée.

Élu président de l'institut, en 1766, il continua de rendre d'importants services à cette compagnie. Il mourut à Bologne le 24 déc. 1777. Géomètre moins profond que Riccati (V. cenom, XXXVII, 512), Zanotti lui est supérieur comme écrivain, et sait cacher l'aridité des calculs sous l'agrément d'un style pur et élégant. Le P. André le compare dans le genre didactique à Cicéron et à Castiglione (Voy. *Origin. d'ogni letteratura*, III, 114). Il fut pour l'Italie ce que Fontenelle avait été pour la France ; il contribua beaucoup à y rendre populaire le goût des sciences. Outre la part qu'il eut aux *Mémoires* de l'institut de Bologne, dont il a publié les neuf premiers volumes, on a de Zanotti : I. *Poesie volgari e latine*, Florence, 1734, in-8° ; nouvelle édition augmentée, Bologne, 1757, 2 vol. in-8°. Comme poète latin, ses compatriotes le comparent à Catulle. Parmi ses compositions italiennes, on préfère celles du genre lyrique. II. *De la force attractive des idées*, Naples (Bologne), 1747 ; réimprimé en 1774. III. *Discours sur la peinture, la sculpture, l'architecture*, Rome et Bologne, 1750. IV. *Della forza de' corpi che chiamano viva libri tre*, Bologne, 1752, in-4°. C'est un des meilleurs ouvrages de Zanotti ; il est écrit en forme de dialogues. V. *De viribus centralibus*, Bologne, 1762. VI. *Dell' arte poetica, ragionamenti cinque*, ibid., 1768, in-8°. VII. *Filosofia morale*, ibid., 1774. On annonçait en 1779 une édition in-8° des *Œuvres* de Zanotti. Le premier volume, qui contient le traité des forces vives, est orné de son portrait, et précédé d'une Notice sur sa vie, par Fantuzzi. Une médaille a été frappée en son honneur aux frais

lentivoglio Paleotti, son
W—s.

I (EUSTACHE), habile
neveu du précédent et
-Pierre, naquit à Bolo-
novembre 1709. Dès son
nonça des dispositions
res pour les sciences
ès avoir achevé ses hu-
s les jésuites, il reçut
des leçons de mathéma-
prit ensuite d'Eustache
ce nom, XXVI, 481)

de l'astronomie. Ses pro-
i rapides, qu'à l'âge de
fut nommé suppléant
tre maître. Il obtint,
chaire de mécanique au
sa ville natale, dont il
is voulu s'éloigner, re-
res avantageuses de l'a-

Padoue. Il remplaça
ns la chaire d'astrono-
us des astronomes qui
en Europe les obser-
La Caille était allé faire
Bonne-Espérance pour
a parallaxe de la lune
, VI, 473). En 1776,
de procurer à la célé-
ne de Saint-Pétronne les
dont elle avait besoin.

ante, il succéda à son
a place de président de
es princes et les divers
e recoururent fréquem-
umières. Il mourut le 15
très-regretté pour ses
es qualités morales. Il
e correspondant des so-
s de Londres et de Ber-
cadémie de Cassel. Ou-
toires dans le recueil de
Bologne, et des obser-
les comètes de 1739,
4 et 1769, on a de
merides motuum caeles-

tium ex anno 1751 ad ann. 1786, ad meridianum Bononiae supputatae, cum introductione et tabulis astronomicis Eustachii Manfredi, Bologne, 5 tomes en 3 vol. in-4°. II. *Trattato teorico-pratico di prospettiva*, ibid., 1766, in-4°. III. *La meridiana del tempio di San Petronio rinuovata l'ann. 1776*, etc., ibid., 1779, in-fol. *Voy.* son Éloge par Fabroni, dans le tome III des *Memorie della societ. italiana di Verona*. W—s.

ZANTANI (ANTOINE), gentil-
homme vénitien, dont la famille est
éteinte, florissait dans le seizième
siècle. Il possédait un riche cabinet
de médailles ; et en 1548 il publia
l'histoire numismatique des douze
premiers Césars sous ce titre : *Le
immagini con tutti i riversi trovati
le vite degli imperatori tratte dalle
medaglie e dalle istorie degli antichi*,
Venise, in-4°. Cette édition est fort
rare. Les planches en sont gravées
par En. Vico, qui s'est approprié
depuis le travail de Zantani, sans
daigner le nommer, même parmi les
numismates dont il avait pu consul-
ter utilement les collections (*V. Vico*,
XLVIII, 360). W—s.

ZANTEN (JACOB VAN), médecin
hollandais, était né vers le milieu du
dix-septième siècle. Ayant achevé
ses premières études avec succès, il
suivit en même temps les cours de
médecine et de théologie, et reçut
le grade de docteur dans cette
double faculté. Agrégé au collé-
ge des Médecins de Harlem, il en
fut nommé plusieurs fois doyen ou
président. Vers l'année 1707, les
mennonites de Harlem l'ayant élu
leur pasteur, il en remplit les fonc-
tions, sans toutefois renoncer à la
pratique de l'art de guérir. On ignore
l'époque de sa mort ; mais il vivait

encore en 1729. Lié d'une étroite amitié avec Herman Schyn, pasteur des mennonites d'Amsterdam, il traduisit en latin la *Profession de foi* de ses coreligionnaires que Schyn désirait joindre à l'un de ses ouvrages; et il orna d'une préface son *Histoire abrégée des chrétiens mennonites*. Van Zanten était versé dans les langues modernes, et cultivait la littérature. On ne connaît de lui que des traductions en langue hollandaise de divers ouvrages. Il a traduit de l'anglais : l'*Histoire du Symbole des Apôtres*, avec des remarques critiques, Harlem, 1707, in-12; *Les causes de la décadence de la piété chrétienne*, ou réflexions impartiales sur le christianisme, 1718, in-12; *Traité de la puissance de Dieu, et de la liberté de l'homme*, Amsterdam, in-12; et en vers non rimés, le *Paradis perdu* de Milton; — du latin de Jean Dolæus, *Moyens de guérir et de prévenir la goutte en buvant du lait*, Harlem, 1709, in-12; — de Charpentier, de l'académie française, la *Vie de Socrate*, suivie de divers traités touchant ce philosophe, Harlem, 1710, in-4°. V. Paquot, *Mémoires pour l'Hist. littér. des Pays-Bas*, II, 409, édit. in-fol. W—s.

ZANTFLIET ou SANTVLIET (CORNEILLE), chroniqueur flamand, était né, vers la fin du quatorzième siècle, dans la petite ville dont il prit le nom. Ayant embrassé la vie religieuse à l'abbaye de Saint-Jacques de Liège, il parvint à la dignité de doyen de l'abbaye de Stablo, et mourut vers 1462. Ainsi que la plupart des auteurs de chroniques, Zantfliet commence la sienne à la création du monde; mais ses récits n'offrent quelque intérêt que lorsqu'il est parvenu à l'époque où il peut

s'appuyer des traditions ou des témoignages contemporains. Ce motif a déterminé les PP. Martenne et Durand à n'insérer dans l'*Amplissima collectio*, v, 67, que la partie de cette *Chronique* qui s'étend de 1230 à 1461. Elle s'y trouve à la suite des chroniques de Lambert Petit (*Lamb. Parvus*) et de Regner, deux autres religieux de l'abbaye de Saint-Jacques, et en forme la continuation. Zantfliet est un historien impartial; et il mérite la confiance en tout ce qui tient aux événements dont il a été le témoin, ou sur lesquels il a pu se procurer des renseignements exacts. Paquot lui a consacré une Notice dans ses *Mémoires littéraires des Pays-Bas*, I, 226, édition in-fol. W—s.

ZANTI (JEAN), littérateur, né, vers le milieu du seizième siècle, à Bologne, y professa l'astronomie avec une assez grande réputation. Il parvint à un âge avancé sans perdre son goût pour l'étude, puisqu'il fit paraître, en 1630, un ouvrage qu'il avait récemment composé. On ignore l'époque de sa mort. On a de lui : I. *Discorso sopra la riforma d'ell' anno fatta da Gregorio XIII, con le cause per le quali sono stati levati li dieci giorni*, Bologne, 1583, in-4°, réimprimé, la même année, à Rome, par les héritiers d'Autonio Bladus. Ce discours est très-rare; Apostol. Zeno, dans les notes sur la *Biblioteca* de Fontanini, II, 390, déclare qu'il n'a jamais pu le trouver, et qu'il ne l'a vu cité qu'une seule fois, dans le *Catalogue* de la bibliothèque du cardinal Imperiali (V. ce nom). Il n'a point été connu de Lalande, puisqu'il n'en a fait aucune mention dans la *Bibliographie astronomique*. II. *Nomi e cognomi di tutte le strade, contrade e borghi di*

dichiarando la loro ori-
Bologne, 1583, in-4°.
est rempli de recherches
mais d'un intérêt purement
été réimprimé plusieurs
es additions. L'édition la
est celle de 1712, que
Banchieri, de la con-
du Mont-Olivet, lequel
sous le nom de *Camillo*
tella Fratta. III. *Vita*
ardino da Sienna, Bolo-
, in-12. Voy. pour plus
Orlandi et Fantuzzi,
egli scrittori Bologne.

W—s.

ALE (JACQUES BARA-
e syrien, ressuscita, dans
ième, le monophysisme ou
me, qui était à-peu-près
les décisions du concile
oine, par les édits des em-
par les divisions même des
le cette hérésie. Dans cet
périssément de leur secte,
atriarche d'Antioche, et
èques qui pensaient com-
oisirent, pour la relever,
nzale (Tsautsale), ainsi
ummam ejus vilitatem,
les anciens, et *Bara-*
radat, parce qu'il por-
ement de diverses pièces,
le, obscur, ignorant, mais
ils l'ordonnèrent évêque
t lui conférèrent le titre de
ain œcuménique. Ils ne s'é-
t trompés sur le caractère
ai répondit complètement
ite, et compensa, par l'ac-
on zèle et l'austérité de ses
qui lui manquait du côté
. Couvert de haillons et
rieur le plus mortifié, Zan-
urur l'Arménie, la Méso-
: les pays voisins, réunit
es épars de l'eutychia-

nisme, et les anima de son esprit. Il
ordonna des prêtres, des évêques et
jusqu'à 80 diacres, pour continuer
son œuvre, et mérita, par tant de
travaux et de services, de donner son
nom aux Eutychiens, qu'on appela
depuis *Jacobites* (1). Il occupa le
siège d'Édesse pendant trente-sept
ans, et mourut en 578. Il remplit les
principales chaires de l'Asie et de
l'Afrique par ses disciples, qu'il
consacra ou fit consacrer. C'est lui
qui imposa les mains à Paul, pa-
triarche d'Antioche, successeur de
Sévère. Les Jacobites reçoivent les
trois premiers conciles généraux ;
mais ils rejettent le quatrième : peut-
être est-ce dans ce dernier article que
consiste toute leur erreur ; car on ne
doit pas dissimuler que plusieurs écri-
vains ont prétendu que les Jacobites
admettaient les deux natures en Jé-
sus-Christ, et qu'ils n'avaient de ré-
pugnance que pour les anathématis-
mes du concile de Chalcédoine. Ce-
pendant, suivant d'autres, ils allaient
plus loin : ils reconnaissaient la dis-
tinction des deux natures avant l'in-
carnation du Verbe ; mais dès ce mo-
ment même, ils croyaient qu'elles
avaient été confondues, à-peu-près
comme le vin jeté dans de l'eau se
mêle, se confond avec elle. Il est bien
douteux qu'ils aient conservé les sept
sacrements de l'Église romaine. Tout
ce qu'on avance pour le prouver est
d'une faiblesse extrême. Ils admet-
taient la présence réelle de Jésus-
Christ dans l'Eucharistie, et vrai-
semblablement l'*impanation*. C'est
une conséquence de leur système de
confusion. Dans certains pays, ils joi-
gnaient la circoncision au baptême,

(1) C'est bien l'opinion de Démétrius de Cysi-
que, de Nicéphore, d'Abraham Ecchellenensis, et
de beaucoup d'autres ; mais ce n'est pas celle de
tout le monde.

et marquaient d'un fer chaud ceux qui venaient d'être baptisés. Ils bornaient aux jeunes, qui sont encore fort rigoureux dans leur communion, presque toute la pratique de l'Évangile; ce qui les rendait durs et féroces : car, comme le remarque un savant orientaliste, c'est là que conduisent ordinairement les jeunes excessifs. Les moines éthiopiens, au rapport de François Alvarez, pratiquent des austérités incroyables. Non contents de s'abstenir des choses les plus nécessaires à la vie, ils se plongent dans des étangs glacés, et y passent des jours et des nuits entières. Nous avons puisé la plupart de ces documents sur la croyance et la discipline des Jacobites, dans un opuscule attribué à Démétrius, métropolitain de Cyzique, et inséré par le P. Combefis, en grec et en latin, dans son *Histoire de l'hérésie des Monothélites*, Paris, 1648, in-fol. L'abbé Renaudot, Lacroze et l'abbé Pluquet n'ont fait que les dénaturer, en les commentant à leur manière. L—B—E.

ZAPATA (JEAN-BAPTISTE), habile médecin, sur lequel Manget, Éloy et les autres biographes ne donnent presque aucun renseignement. On peut conjecturer qu'il était né vers 1520, à Rome, de parents espagnols, ou qu'il fut amené fort jeune en cette ville. Il nous apprend lui-même (*Secreti*, pag. 132) qu'il eut pour maître le célèbre Hippol. Salviani (*Joy. ce nom*, XI, 239). Sans doute, à son exemple, il dut cultiver les diverses branches de l'histoire naturelle; mais il s'attacha plus particulièrement à connaître les propriétés médicinales des plantes, et se rendit, en même temps, très-habile dans la chimie. Ayant reçu le grade de docteur en médecine, il pratiqua son art à Rome, et en donna des le-

çons avec beaucoup de succès. Persuadé que ceux qui sont en état de payer les médecins ne peuvent jamais en manquer, il se dévoua d'une manière spéciale au service des ouvriers et des pauvres. Le repos, une nourriture plus saine et plus abondante, c'était tout ce qu'il conseillait à ses malades, avec quelques tisanes, faites des plantes les plus communes; aussi les guérissait-il tous en très-peu de temps. Sprengel a cru que, dans certains cas, Zapata prescrivait l'or potable, et que même il avait laissé des instructions sur les différentes manières de le préparer (*Hist. de la médecine*, trad. par Jourdan, III, 368). Mais ce que Zapata nomme l'or potable pour les pauvres, n'est autre chose qu'une dissolution de sucre dans l'eau-de-vie, liqueur à laquelle il attribue la propriété de dissiper promptement les maux de tête et les douleurs d'estomac. Cet habile praticien a publié le recueil des remèdes qu'il employait le plus fréquemment sous ce titre : *Maravigliosi secreti di medicina e chirurgia*. La première édition de cet ouvrage est restée inconnue jusqu'ici aux meilleurs bibliographes (1). Jos. Sciencia d'Arco et Bernard Palmerio de Macerata, deux de ses élèves, en donnèrent une nouvelle édition augmentée, dont ils offrirent la dédicace à leur maître comme un témoignage de leur reconnaissance. Cette édition est de Rome, Diani, 1586, in-8°. de 272 pag. M. Portal en cite trois autres, Venise, 1595, in-8°, 1618, 1677, même format; cependant, ajoute-t-il, cet ouvrage est très-rare;

(1) On ne peut révoquer en doute l'existence d'une édition des *Secreti*, antérieure à celle de 1586. La bulle accordée par Sixte-Quint à Diani, pour l'impression de cet ouvrage, porte : *seruati et de novo imprimi facere, atque in lucem edere.*

ercherait vainement dans
res bibliothèques (2) de
toire de l'anatomie, 11,
id Splenius, médecin de
e, l'a traduit en latin, avec
ns, Ulm, 1696, in-8°.
ge est divisé en deux par-
: relative à la médecine,
la chirurgie. Le premier
raite de l'or potable des
dont on a parlé plus haut ;
de l'esprit de romarin,
ant Sprengel (ibid.), Za-
mier a clairement indiqué
tion ; la troisième, des di-
ns de recouvrer, conserver
ela mémoire ; les suivants,
de l'aloès, de la sapo-
la racine de glaïeul qu'il
nme un spécifique certain
maladies scrofuleuses ; de la
, etc. ; enfin des diverses
d'employer le soufre, l'an-
etc. La partie relative à la
ne contient guère que l'in-
de différents emplâtres et
es. Le chapitre quinzième,
de la manière de préparer
infernale ou nitrate d'ar-
lu, est le plus intéressant.
ue Zapata vivait encore en
isque ses élèves lui dédiè-
: année la nouvelle édition
ouvrage ; mais on ignore la
a mort. W—.

TA (ANTOINE), cardinal,
du président du conseil su-
: Castille, et naquit à Ma-
s 1550. Il fit ses études aux
s d'Alcala et de Salaman-
ant embrassé l'état ecclésias-
l fut presque aussitôt pour-
canonicat au chapitre de
Nommé, peu de temps après,

à l'évêché de Cadix, il écrivit deux
lettres, l'une au roi, pour le remer-
cier de cette faveur ; l'autre à son père,
pour qu'il le tirât d'une vil-
le dont le séjour ne convenait pas à
sa santé (1). Par suite d'une erreur
dans les suscriptions, la lettre pour
son père tomba dans les mains du roi,
qui le transféra sur le siège de Pam-
pelune. Il fut fait ensuite archevêque
de Burgos ; et en 1603 le pape Clé-
ment VIII le créa cardinal. Il rem-
plaça le cardinal Borgia dans la vic-
ce-royauté de Naples, où il fit son en-
trée solennelle le 20 décembre 1620.
Desirant sincèrement réparer les
maux causés par l'administration de
son prédécesseur, il s'entoura des
personnes les plus capables de l'é-
clairer de leurs conseils, et an-
nonça qu'il accueillerait toutes les
plaintes. Il visita les prisons et les
hospices, adoucit le sort des pri-
sonniers, vint au secours des néces-
siteux par des aumônes, et obligea les
marchands de comestibles à se con-
former à la taxe dressée, chaque se-
maine, par les magistrats. Malheu-
reusement les récoltes manquèrent, en
1621, dans tout le royaume ; et les
corsaires barbaresques empêchant
l'arrivée dans les ports des blés étran-
gers, la disette se fit bientôt sentir.
Le vice-roi fut insulté plusieurs fois
par la populace qui lui demandait du
pain, et forcé de rentrer dans son
palais, pour se soustraire à la fureur
des séditieux. Après avoir épuisé tous
les moyens de douceur et de persua-
sion pour ramener cette populace
égarée, il crut devoir se montrer sé-
vère, et donna l'ordre d'arrêter les
chefs à la première occasion. Elle ne
tarda pas à se présenter. Dix péri-

l'original de cet ouvrage que la bibliothé-
quaire possède est celui du médecin Falconet
(1711).

(1) Il écrivait à son père : *Pater, transfer a me
calicem hunc.*

rent dans les tortures ; et les autres furent condamnés aux galères. Le vice-roi se flattant d'avoir, par cet acte de vigueur, rendu le calme à la ville de Naples, fit frapper une médaille portant son nom et ses armoiries, avec cette légende au revers : *Tranquillitas regni*. La cour d'Espagne, jugeant mieux la situation du royaume, se hâta de lui donner un successeur. De retour à Madrid, il fut nommé membre de la junte d'état ; et en 1626 Philippe IV le revêtit de la dignité de grand-inquisiteur. Quoique ce prélat fût, par caractère, éloigné des mesures violentes, il laissa célébrer plusieurs auto-da-fé dans lesquels furent brûlés des hommes vivants. S'étant démis de tous ses emplois en 1632, il se retira dans son diocèse, et mourut, le 23 avril 1635, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans (2). On lui attribue un *Mémorial* en espagnol, dans lequel il établit que les prélats sont obligés en conscience de n'accorder des bénéfices qu'aux personnes ayant la capacité requise. Cet opuscule, auquel il doit la place qu'il occupe dans la *Bibl. hispana nova* d'Antonio, est indiqué dans les dictionnaires sous ce titre : *De obligatione conscientiae*. Pendant qu'il exerçait les fonctions de grand-inquisiteur, il fit publier une nouvelle édition de l'*Index librorum prohibitorum*, Séville, 1631, in-fol. Ce prélat se montra le protecteur zélé des savants. Plusieurs ouvrages, composés à sa demande, furent imprimés à ses frais. Dans le recueil des *Lettres* de Cl. Tolommei (*Voyez* ce nom, XLVI, 215), il en est un assez grand nombre qui lui sont adressées. W—s.

(2) Cette date est celle que donne Nicol. Antonio, dans la *Bibl. hispana* ; mais Alph. Chacon (Ciacconius), dans les *Vita pontificum et cardinalium*, IV, 359, fixe la mort de ce prélat au 6 mai 1638, et dit qu'il avait alors 86 ans.

ZAPATA ou ZAPPATA (FRANÇOIS), célèbre prédicateur italien, florissait dans le dix-septième siècle. Ayant achevé ses études, il prit l'habit de Saint-Ignace ; mais l'indépendance de son caractère s'accordant mal avec la règle, il ne tarda pas à rentrer dans le monde. Doué d'une imagination féconde et d'une grande vivacité d'esprit, il se fit bientôt connaître par son talent pour la chaire. Il fut appelé par l'impératrice Éléonore à la cour de Vienne, et reçut de cette princesse, avec le titre de son prédicateur, des marques de générosité. Il vint ensuite à Rome, précédé de sa réputation ; et, après avoir eu l'honneur de prêcher devant le souverain pontife, il fit admirer son éloquence dans les principales villes de l'Italie. Le grand-duc de Toscane, Ferdinand II, le retint à Florence par le don d'un canonicat du chapitre de Saint-Laurent, et le nomma son prédicateur et son théologien. Zapata termina sa vie dans cette ville, en 1672, à soixante-trois ans. Ses *Sermons* furent publiés par Pierre Groppo, Venise, 1691, *ibid.*, 1702, in-4°. On a encore de lui plusieurs *Panegyriques*. W—s.

ZAPATA (ANTOINE ou LUPIAN), historien espagnol, était né, dans le dix-septième siècle, à Segorbe (*Segobricum*) dans le royaume de Valence. Il s'était engagé dans l'état ecclésiastique, puisqu'il prend le titre de prêtre ou d'abbé (*clerigo*) ; mais c'est par erreur que quelques biographes, entre autres les continuateurs du Dictionnaire de dom Chaudon (*V. ce nom*), ont supposé qu'il avait embrassé la règle de Saint-Benoît. Leur méprise vient de ce que Zapata, dans son ardeur pour les recherches historiques, s'enferma dans une abbaye de Bénédictins, où il resta plu-

sieurs années, occupé à dépouiller les archives et la bibliothèque, et à transcrire toutes les pièces qu'il jugeait important de publier. Ses talents lui méritèrent le titre d'historiographe (*coronista*) du roi d'Espagne. Le seul ouvrage imprimé que l'on connaisse de cet historien est le suivant : *Epitome de la vida y muerte de la reyna Dona Berenguela, primogenita del rey Don Alonzo de Castilla, aclamado el noble*, Madrid, 1665, petit in-8^o. de 235 pages. Cet ouvrage, dans lequel on trouve de l'érudition et de la critique, est assez rare, puisque Nicol. Antonio ne l'a pas connu. Mais en revanche, ce biographe donne une liste fort étendue des ouvrages manuscrits de Zapata, parmi lesquels on citera des *Dictionnaires abrégés, Latin, hébreu et grec*. Tous les autres sont relatifs à l'histoire d'Espagne, et, si l'on en juge par les titres, n'offrent que peu d'intérêt. On attribue à Zapata une édition corrigée de la *Chronique* d'Hautbert de Séville; mais on n'a pas pu la découvrir. Voy. la *Bibliot. hispana nova*, de Nicol. Antonio, 1, 142. W—s.

ZAPF (NICOLAS), laborieux théologien de la communion luthérienne, naquit le 2 février 1600 à Milwitz, dans le bailliage de Zell. D'abord élève du collège d'Arnstadt, il alla ensuite (1620) à l'académie d'Iéna, où au bout de trois ans il fut promu au grade de maître-ès-arts; puis (1623) à celle de Wittemberg, où il s'acquit une telle réputation, que l'année même de son arrivée il fut installé surintendant de diverses églises protestantes, au grand regret de plusieurs autres qui avaient espéré le posséder. Cependant ses fonctions n'étaient encore que provisoires et temporaires à cause de son âge. Aussi

les chefs de l'université d'Erfurt, où l'on s'occupait alors de l'organisation d'une faculté de théologie, lui ayant offert une des chaires nouvellement créées (1633), il alla l'occuper aussitôt. L'année suivante, il se fit recevoir docteur en théologie; trois ans plus tard il devint en même temps professeur de langue hébraïque, et professeur de la confession d'Augsbourg, en remplacement de Giosshayn. En 1642, le duc de Saxe-Weimar l'appela à sa cour, et l'y fixa en lui donnant avec le titre de conseiller ecclésiastique de sa maison celui de prédicateur aulique, auquel bientôt il joignit ceux de surintendant, d'assesseur du consistoire général, et de pasteur des églises de Saint-Pierre et de Saint-Paul. Zapf mourut le 29 août 1672, après avoir rempli ces charges près de vingt ans. C'était un homme d'une érudition profonde et d'une sagesse à toute épreuve. Aussi les chefs du protestantisme eurent-ils plus d'une fois recours à lui, non-seulement pour la décision des affaires ecclésiastiques, mais encore pour l'organisation des collèges ou pour des réglemens politiques. C'est ainsi, par exemple, qu'il assista à la conférence d'Eisenberg entre les princes de la maison de Saxe. Parmi ses nombreux ouvrages, nous citerons : I. *Trias argumentorum contra Matthæum Mantovanum*, etc. II. *Catena aurea articulorum fidei*. III. *Compendium locorum theologicorum*. IV. *Philosophia universa*. V. *Theoremata quædam à practica philosophiæ excerpta*. VI. Divers morceaux sur la philosophie naturelle, tels que *De mundo*, *de igne elementari*, *de calido innato*, *de animâ vegetante*, etc. — Godefroi ZAPF, d'Erfurt, né le 4 mai 1635, fut pro-

fesseur de philosophie à Iéna, et mourut le 23 juillet 1664. Il est auteur d'un grand nombre d'écrits, parmi lesquels on distingue son *Aristoteles ad Cornæi appendicem rescribens*, ainsi que son *De esse creaturarum ab æterno*, et deux dissertations morales intitulées, l'une *De culpâ agentium cum ignorantia*, l'autre *De culpâ agentium cum violentiâ*.

P—OT.

ZAPF (GEORGE - GUILLAUME), conseiller du prince de Hohenlohe-Waldenburg-Schillingsfurst, puis de l'électeur de Maïence, naquit à Nordlingen le 28 mars 1747. Après avoir visité les couvents de la Bavière, de la Souabe et de la Suisse, pour puiser dans leurs trésors littéraires, il acheta près d'Augsbourg une maison de campagne, où il s'enferma, pour mettre en ordre ses recherches sur l'histoire et les antiquités de l'Allemagne; et ce fut là qu'il mourut, le 29 décembre 1810. On peut voir dans Meusel la longue liste des ouvrages qu'il a publiés. Nous n'indiquerons que les principaux : I. *De studio antiquitatum in historiâ æque ac jurisprudentiâ utili et necessario*, Augsbourg, 1774, in-8°. II. *Dissertation historique sur l'ancien emplacement de la ville romaine Ara Flavia* (all.), ibid., 1774, in-8°. III. *Annales typographiæ Augustanæ ab ejus origine 1466 usque ad annum 1530. Accedit Franc.-Ant. Veith, diatribe de origine et incrementis artis typographiæ in urbe Augustâ Vindeliciâ*, Augsbourg, 1778, in-4°. IV. *Maximilien III, électeur de Bavière, et Clément XIV dans le royaume des morts* (all.), ibid., 1778, in-8°. V. *Recherches sur l'histoire ancienne et moderne de la maison de Hohenlohe* (all.), ibid., 1779, in-8°.

VI. *Sur l'objet de mes voyages littéraires dans les couvents de la Souabe et dans la Suisse* (all.), ib., 1781 et 1782, 2 vol. in-8°. VII. *Littérature de l'ancienne et nouvelle histoire* (all.), Lemgo, 1781, in-8°. VIII. *Conradi Peutingeri sermones convivales de mirandis Germaniæ antiquitatibus; accedunt ejusdem de inclinatione (romani) imperii fragmentum et XIV epistolæ anecdotæ*, Augsbourg, 1781, in-8°. IX. *Sur une nouvelle édition des Éptres d'Énée Sylvius, en latin* (all.), Augsbourg, 1781, in-8°. X. *Fêtes et événements qui ont eu lieu à Augsbourg pendant le séjour du pape Pie VI* (alle.), ibid., 1782, in-8°. XI. *Voyage littéraire en Bavière, en Franconie, en Souabe et en Suisse, pendant les années 1780, 81 et 82*, ibid., 1783, in-8°. XII. *Monumenta anecdota historiam Germaniæ illustrantia, ex suâ bibliothecâ aliisque edidit et figuras æri incisas addidit*, ibid., 1785. XIII. *Catalogus librorum rarissimorum ab artis typographiæ inventoribus ad annum 1499 excusorum et in bibliothecâ Zapfianâ exstantium*, Pappenheim, 1786, in-8°. XIV. *Nouveau voyage dans les couvents de la Souabe, de la forêt Noire, et en Suisse, avec des remarques sur les bibliothèques, les antiquités et l'état de la littérature*, Erlangen, 1786, in-4°. XV. *Histoire de l'imprimerie à Augsbourg, depuis l'an 1468 jusqu'en 1530* (all.), Augsbourg, 1786 et 1791, 2 vol. in-4°. XVI. *Choses remarquables qui se trouvent dans la bibliothèque de Zapf* (alle.), ibid., 1787, in-8°. XVII. *Histoire de l'imprimerie à Maïence, depuis son origine jusqu'à l'an 1499* (alle.), Ulm, 1790.

*nistola de codice manus-
sarum vitas illustrante,
Conradi Peutingeri Au-
tid.*, 1790, in-4°. XIX.
L'imprimerie en Souabe,
ice de tous les ouvrages
aru depuis la découverte
squ'à l'an 1500, *ibid.*,
3°. XX. *Bibliotheca his-
raria Zapfiana, sive ca-
rorum historiam rei lit-
ustrantium*, Augsbourg,
8°. XXI. *Bibliothèque
rg*, ou *Notice sur les ou-
vres qui appartiennent à l'his-
ette ville*, *ibid.*, 1795.
ices bibliographiques sur
sautier latin et sur quel-
s raretés typographiques,
, in-8°. XXIII. *Memoi-
natiques pour l'histoire
t de Seligenthal*, *ibid.*,
3°. G—Y.

DIARBEKRI, c'est-à-
de Diarbêkr, est auteur
il arabe de poésies pieuses
, en diverses espèces de
rimé à Padoue, avec une
latine, en 1690, à l'im-
lu Séminaire. Le titre la-
phi *Diarbechirensis Thea-
ibico-Latinum Soliloqui-
um, et admonitiones ad*
, etc. A la fin de ce vo-
ne pièce de vers acrostiche,
ttres initiales indiquent le
date de l'impression. En
les secondes lettres de
ers, mais commençant
rnier, et remontant jus-
emier, on trouve le nom
ir exprimé ainsi en ara-
yed *Timatheous Car-
ofi Mardin*, c'est-à-dire :
thée Carnouc, évêque de
Il paraît que c'est le même
e qui est nommé ailleurs

Timothée Agnellini. Néanmoins
dans un petit volume imprimé à Pa-
doue, en 1688, intitulé : *Proverbii
utili e virtuosii in lingua araba, per-
siana e turca*, etc., *raccolti da
Timoteo Agnellini, il minimo fra
i vescovi della Mesopotamia*, le
nom italien *Agnellini* est rendu en
arabe par *Homaili*, mot qui vient de
homail, agnelet. Le même Agnellini
a encore fait imprimer, à Padoue,
en 1688, la traduction arabe d'un
abrégé de la morale chrétienne, à la
tête duquel on lit ce titre italien :
*Breve compendio della professione
cristiana..... trasportato in idioma
arabico da Monsign. Timoteo
Agnellini, arcivescovo di Mardin
nella Mesopotamia*, etc. Une chose
remarquable de ce volume arabe,
c'est qu'on y a fait usage de tous
les signes de ponctuation usités dans
les langues de l'Europe. Le texte
arabe y est accompagné de voyelles;
mais l'éditeur avertit qu'il a suivi la
prononciation vulgaire, et qu'il s'est
conformé en cela à l'avis du cardinal
Barbarigo. M. de Rossi, dans son
*Dizionario storico degli autori ara-
bi*, et M. Schnurrer dans sa *Biblio-
theca arabica*, ont parlé de ces ou-
vrages; mais le premier a assuré
à tort que le petit poème acrostiche
du *Theatrum poeticum* donnait le
nom de Timothée Agnellini. M.
Schnurrer a décrit avec quelque dé-
tail le *Breve compendio*, etc. L'au-
teur de cet article possède ces trois
ouvrages, mais dans son exemplaire
du dernier, il n'y a point de frontis-
pice italien. S. D. S—Y.

ZAPOLY (ÉTIENNE DE), père de
Jean I^{er}, roi de Hongrie, se distin-
gua par sa bravoure parmi les quatre
premiers lieutenants du roi Mathias
Corvin. Après la conquête de l'Au-
triche, à laquelle Étienne avait si ef-

sicacement contribué, le prince l'en nomma gouverneur. Corvin étant mort en 1490, Étienne forma, avec deux autres puissants magnats, un triumvirat qui, ayant exclus Jean Corvin et la reine veuve Béatrix, offrit la couronne de Hongrie à Vladislav Jagellon. Les triumvirs n'oublièrent pas leurs intérêts personnels, et cette circonstance augmenta l'influence des Zapoly. Albert, frère du roi Vladislav, ayant menacé la Hongrie, Zapoly vint à la tête de quatre mille hommes au secours de son roi, qui l'embrassa de joie en présence de l'armée. Vladislav, réconcilié avec ses frères Albert et Sigismond, les invita à une entrevue qui eut lieu à Leutschau (1494). Étienne étonna tout le monde par le luxe qu'il y déploya. Chaque jour il paraissait avec un nouvel habillement, dont le moins riche lui avait coûté trois mille ducats. Un seigneur polonais étant venu à la cour des rois, presque entièrement couvert de perles et de pierres précieuses, Étienne se montra le lendemain avec un diamant qui surpassait en grandeur et en beauté tous ceux que l'on avait étalés jusque-là. Cette magnificence fit impression sur Sigismond, et lui inspira le désir, qu'il réalisa depuis, de s'allier avec une maison si puissante. Étant depuis monté sur le trône, il épousa Barbe Zapoly, fille d'Étienne. Celui-ci, ayant pour lui la petite noblesse, ne cessait dans les diètes de déclamer contre Vladislav, contre ses ministres et la faiblesse de son gouvernement. Il agit si fortement près de la diète de 1498, qu'elle déclara nuls les engagements que Vladislav avait pris avec les princes de la maison d'Autriche, relativement à la succession au trône, et il fut déclaré que, si le roi venait à

mourir sans héritier, la nation lui choisirait un successeur: et qu'afin de laisser à la diète une parfaite liberté dans son choix, on n'y admettrait les ambassadeurs des puissances étrangères qu'après l'élection. Cependant, les Turcs s'avancant en force contre les frontières du royaume, Étienne faisait de grands préparatifs pour ouvrir la campagne et marcher en sa qualité de palatin à la tête de l'armée hongroise. Il mourut subitement au mois de janvier 1499, laissant de son mariage avec la princesse de Teschen trois enfants, entre autres Barbe, dont nous venons de parler, et Jean qui fait le sujet de l'article suivant.

G—Y.

ZAPOLY (JEAN I^{er}.), fils du précédent, naquit en 1487, et accomplit les projets de son père. Jean Corvin étant mort en 1504, il obtint pour son frère George la main de la fille et unique héritière des Huniade; et le roi Vladislav étant tombé malade en 1505, Jean demanda pour lui-même en mariage la princesse Anne, fille unique du roi. Quand la diète fut rassemblée, la noblesse appuya vivement cette demande, insistant de plus pour qu'Anne fût reconnue reine de Hongrie. Le roi ayant rejeté ces propositions comme contraires aux engagements qu'il avait pris avec la maison d'Autriche, il s'éleva dans l'assemblée un mouvement violent, et quelques nobles dirent hautement qu'il fallait faire sortir du royaume le roi avec toute sa famille. Afin de gagner Zapoly, la reine, que Vladislav avait épousée en secondes noces, le désigna pour assister à ses couches, et le fier magnat eut la douleur de voir qu'elle mit au monde un prince qui succéda à son père sous le nom de Louis (1506). Mais le mariage de sa sœur avec Sigismond,

roi de Pologne, le dédommagea de cette contrariété. Il donna à la nouvelle mariée cent mille ducats en or, comme présent de noces, et il l'accompagna avec une suite de huit cents gentilshommes à cheval, jusqu'à Cracovie, où le mariage fut célébré, et Barbe couronne reine. Fier de l'éclat que cette alliance répandait sur sa maison, Jean demanda une seconde fois la main de la princesse Anne, et il essuya un nouveau refus. Une occasion se présenta bientôt de signaler sa valeur et de rendre à la Hongrie un service important. Un légat du pape ayant prêché la croisade contre les Turcs, les habitants de la campagne coururent de toute part aux armes, et se choisirent pour chef Dosa ou George Tzekely, aventurier qui s'était distingué en combattant contre les Turcs. Cette milice, rassemblée au nombre de quarante mille hommes, commettait toute sorte d'excès; elle mettait à mort les nobles qu'elle pouvait arrêter, et pillait leurs propriétés. Étienne Battori, que le roi avait chargé de soumettre ces hordes, ayant été battu, la consternation se répandit dans toute la Hongrie. Jean Zapoly se trouvait dans le gouvernement de Transylvanie, qui, par ses soins et la sévérité de sa discipline, avait été préservé de la contagion générale. Battori, que les rebelles assiégeaient dans Temeswar, lui écrivit pour le prier d'oublier les anciennes inimitiés, et de venir à son secours. Zapoly n'hésita pas; il attaqua les rebelles, et la victoire fut complète; mais le désir de la vengeance fit oublier toutes les lois de l'humanité. Le chef de la révolte ayant été pris, le conseil de guerre que Zapoly rassembla pour le juger le condamna à une mort dont les circons-

tances font frémir. Pendant quinze jours on ne donna rien à manger à quarante gardes ou serviteurs de Dosa. Les neuf qui survécurent eurent ordre de se jeter *comme des chiens* sur leur chef, que l'on venait de placer sur un trône de fer tout rouge, avec une couronne et un sceptre également brûlants, et de le dévorer. Trois de ces malheureux qui reculèrent d'horreur furent hachés en pièces, les six autres dévorèrent un membre après l'autre; un d'eux fut forcé de sucer le sang de la victime. Les soldats de Zapoly étant las de massacrer, on fit venir des *Zigunes* ou *Bohémiens errants*, qui achevèrent ceux qui restaient encore debout. Cette révolte coûta la vie à soixante-dix mille individus et à quatre cents gentilshommes qui avaient été mis à mort par les paysans. On assure que Zapoly ressentit par la suite de violents remords quand il pensait à ce qui s'était fait par ses ordres. Les douze années qui s'écoulèrent depuis cet événement jusqu'à la bataille de Mohacs, ne nous montrent que de lâches intrigues et des factieux enhardies par la faiblesse du gouvernement. Le roi Louis étant arrivé le 6 août 1526 dans les environs de Mohacs, George Zapoly vint le trouver avec un corps de deux mille hommes, le priant d'attendre que Jean, son frère, les joignit avec les troupes de la Transylvanie. On proposa au monarque de nommer Jean général en chef, et de confier provisoirement cette dignité à son frère George. Celui-ci s'excusa en disant qu'il n'avait point assez d'expérience; mais les conseillers qui entouraient le roi, craignant l'arrivée de Jean, précipitèrent les résolutions du monarque. Quand on fut en présence des Turcs, le roi sen-

sicacement contribué, le prince l'en nomma gouverneur. Corvin étant mort en 1490, Étienne forma, avec deux autres puissants magnats, un triumvirat qui, ayant exclus Jean Corvin et la reine veuve Béatrix, offrit la couronne de Hongrie à Vladislav Jagellon. Les triumvirs n'oublièrent pas leurs intérêts personnels, et cette circonstance augmenta l'influence des Zapoly. Albert, frère du roi Vladislav, ayant menacé la Hongrie, Zapoly vint à la tête de quatre mille hommes au secours de son roi, qui l'embrassa de joie en présence de l'armée. Vladislav, réconcilié avec ses frères Albert et Sigismond, les invita à une entrevue qui eut lieu à Leutschau (1494). Étienne étonna tout le monde par le luxe qu'il y déploya. Chaque jour il paraissait avec un nouvel habillement, dont le moins riche lui avait coûté trois mille ducats. Un seigneur polonais étant venu à la cour des rois, presque entièrement couvert de perles et de pierres précieuses, Étienne se montra le lendemain avec un diamant qui surpassait en grandeur et en beauté tous ceux que l'on avait étalés jusque-là. Cette magnificence fit impression sur Sigismond, et lui inspira le désir, qu'il réalisa depuis, de s'allier avec une maison si puissante. Étant depuis monté sur le trône, il épousa Barbe Zapoly, fille d'Étienne. Celui-ci, ayant pour lui la petite noblesse, ne cessait dans les diètes de déclamer contre Vladislav, contre ses ministres et la faiblesse de son gouvernement. Il agit si fortement près de la diète de 1498, qu'elle déclara nuls les engagements que Vladislav avait pris avec les princes de la maison d'Autriche, relativement à la succession au trône, et il fut déclaré que, si le roi venait à

mourir sans héritier, la nation lui choisirait un successeur; et qu'afin de laisser à la diète une parfaite liberté dans son choix, on n'y admettrait les ambassadeurs des puissances étrangères qu'après l'élection. Cependant, les Turcs s'avancant en force contre les frontières du royaume, Étienne faisait de grands préparatifs pour ouvrir la campagne et marcher en sa qualité de palatin à la tête de l'armée hongroise. Il mourut subitement au mois de janvier 1499, laissant de son mariage avec la princesse de Teschen trois enfants, entre autres Barbe, dont nous venons de parler, et Jean qui fait le sujet de l'article suivant.

G—r.

ZAPOLY (JEAN 1^{er}.), fils du précédent, naquit en 1487, et accompagna les projets de son père. Jean Corvin étant mort en 1504, il obtint pour son frère George la main de la fille et unique héritière des Huniade; et le roi Vladislav étant tombé malade en 1505, Jean demanda pour lui-même en mariage la princesse Anne, fille unique du roi. Quand la diète fut rassemblée, la noblesse appuya vivement cette demande, insistant de plus pour qu'Anne fût reconnue reine de Hongrie. Le roi ayant rejeté ces propositions comme contraires aux engagements qu'il avait pris avec la maison d'Autriche, il s'éleva dans l'assemblée un mouvement violent, et quelques nobles dirent hautement qu'il fallait faire sortir du royaume le roi avec toute sa famille. Afin de gagner Zapoly, la reine, que Vladislav avait épousée en secondes noces, le désigna pour assister à ses couches, et le fier magnat eut le douleur de voir qu'elle mit au monde un prince qui succéda à son père sous le nom de Louis (1506). Mais le mariage de sa sœur avec Sigismond,

roi de Pologne, le dédommagea de cette contrariété. Il donna à la nouvelle mariée cent mille ducats en or, comme présent de noces, et il l'accompagna avec une suite de huit cents gentilshommes à cheval, jusqu'à Cracovic, où le mariage fut célébré, et Barbe couronnée reine. Fier de l'éclat que cette alliance répandait sur sa maison, Jean demanda une seconde fois la main de la princesse Anne, et il essaya un nouveau refus. Une occasion se présenta bientôt de signaler sa valeur et de rendre à la Hongrie un service important. Un légat du pape ayant prêché la croisade contre les Turcs, les habitants de la campagne coururent de toute part aux armes, et se choisirent pour chef Dosa ou George Tzekely, aventurier qui s'était distingué en combattant contre les Turcs. Cette milice, rassemblée au nombre de quarante mille hommes, commettait toute sorte d'excès; elle mettait à mort les nobles qu'elle pouvait arrêter, et pillait leurs propriétés. Étienne Battori, que le roi avait chargé de soumettre ces hordes, ayant été battu, la consternation se répandit dans toute la Hongrie. Jean Zapoly se trouvait dans le gouvernement de Transylvanie, qui, par ses soins et la sévérité de sa discipline, avait été préservé de la contagion générale. Battori, que les rebelles assiégeaient dans Temeswar, lui écrivit pour le prier d'oublier les anciennes inimitiés, et de venir à son secours. Zapoly n'hésita pas; il attaqua les rebelles, et la victoire fut complète; mais le désir de la vengeance fit oublier toutes les lois de l'humanité. Le chef de la révolte ayant été pris, le conseil de guerre que Zapoly rassembla pour le juger le condamna à une mort dont les circons-

tances font frémir. Pendant quinze jours on ne donna rien à manger à quarante gardes ou serviteurs de Dosa. Les neuf qui survécurent eurent ordre de se jeter *comme des chiens* sur leur chef, que l'on venait de placer sur un trône de fer tout rouge, avec une couronne et un sceptre également brûlants, et de le dévorer. Trois de ces malheureux qui reculèrent d'horreur furent hachés en pièces, les six autres dévorèrent un membre après l'autre; un d'eux fut forcé de sucer le sang de la victime. Les soldats de Zapoly étant las de massacrer, on fit venir des *Ziguenes* ou *Bohémiens errants*, qui achevèrent ceux qui restaient encore debout. Cette révolte coûta la vie à soixante-dix mille individus et à quatre cents gentilshommes qui avaient été mis à mort par les paysans. On assure que Zapoly ressentit par la suite de violents remords quand il pensait à ce qui s'était fait par ses ordres. Les douze années qui s'écoulèrent depuis cet événement jusqu'à la bataille de Mohalsch, ne nous montrent que de lâches intrigues et des factions enhardies par la faiblesse du gouvernement. Le roi Louis étant arrivé le 6 août 1526 dans les environs de Mohacz, George Zapoly vint le trouver avec un corps de deux mille hommes, le priant d'attendre que Jean, son frère, les joignît avec les troupes de la Transylvanie. On proposa au monarque de nommer Jean général en chef, et de confier provisoirement cette dignité à son frère George. Celui-ci s'excusa en disant qu'il n'avait point assez d'expérience; mais les conseillers qui entouraient le roi, craignant l'arrivée de Jean, précipitèrent les résolutions du monarque. Quand on fut en présence des Turcs, le roi sen-

tit lui-même qu'il aurait dû attendre Zapoly; on le poussa; la bataille s'engagea à trois heures après midi, et avant la nuit elle était perdue. George Zapoly fut tué en combattant vaillamment à côté du roi et à la tête des siens. Les troubles de l'Asie n'ayant point permis à Soliman de profiter de sa victoire, Jean Zapoly rassembla les restes de l'armée hongroise, et les ayant joints aux troupes de la Transylvanie, il se jeta sur les Turcs, pour les inquiéter dans leur retraite. Ayant mis les frontières du royaume en sureté, il écrivit à la reine veuve de Louis pour demander sa main. Cette princesse, qui avait d'autres desseins, convoqua une diète générale en Hongrie, et ordonna à Jean d'en indiquer une en Transylvanie, à laquelle elle enverrait ses commissaires. Au lieu de suivre ces ordres, Jean Zapoly convoqua pour le 5 novembre 1526 une diète à Albe-Royale, pour y élire un nouveau roi. Il y invita les ambassadeurs de Sigismond, roi de Pologne, lesquels dirent hautement qu'ils n'avaient été envoyés que vers le roi Louis; que Sigismond ne leur avait point donné d'instructions pour des circonstances aussi imprévues; mais que, comme Polonais, ils conseillaient aux Hongrois de se choisir pour roi, non un étranger, mais un magnat puissant, qui connût leurs mœurs et leurs besoins. Ces discours, qui paraissaient dictés par une franche impartialité, et la puissance de Zapoly, en imposèrent à l'assemblée. Jean fut proclamé roi le 10 novembre 1526, et couronné le lendemain. Après la cérémonie, on fit entrer les ambassadeurs de Ferdinand d'Autriche; ils annoncèrent que leur maître défendrait par les armes les droits que les traités lui assuraient sur la

couronne de Hongrie. Jean répondit que les Hongrois sauraient appuyer l'élection faite. Malgré tous ses efforts le parti contraire, rassemblé à Presbourg, nomma Ferdinand roi de Hongrie; et, peu de temps après, ce prince fut également proclamé roi de Bohême. La Slavonie et la Croatie se déclarèrent pour Jean; et François 1^{er}, roi de France, lui envoya un ambassadeur chargé de le reconnaître et de l'appuyer. Un traité fut conclu entre les deux princes: Jean s'engageait à pousser vivement la guerre contre Ferdinand; et le roi de France devait lui faire passer tous les mois, par les négociants de Venise et de Raguse, trente mille couronnes. Sigismond, roi de Pologne, proposa sa médiation, qui fut acceptée. Les députés se réunirent à Olmutz. Ferdinand offrit à Zapoly de grands avantages pécuniaires, et la Bosnie avec le titre de roi. Les envoyés de Jean demandaient au contraire que Ferdinand renouât à la Hongrie, à condition qu'on lui céderait la Silésie, qui depuis Mathias Corvin était réunie à la couronne de Hongrie. On se sépara sans avoir pu s'entendre; et les deux compétiteurs se préparèrent à la guerre (1527). Le premier échec qu'éprouva Jean fut la défection de la flottille du Danube, qui passa au service de Ferdinand. Jean se réfugia en Transylvanie, où il fut reçu à bras ouverts; mais, vaincu à Cassovie, il s'enfuit à Tarnow (*Voy. TARNOWSKI*). Le roi Sigismond ayant fait pour lui des démarches infructueuses, Zapoly, poussé par le désespoir et par des conseils perfides, s'adressa à Soliman, et en même temps, ce qui est plus étonnant encore, au pape Clément VII, qui lui fit une réponse évasive. Avant de s'entendre avec

ré de Zapoly, Soliman exigea
 nesse d'un tribut, ce qui fut
 Cependant le traité se conclut;
 man promit de rétablir Zapo-
 le trône de Hongrie. Ferdi-
 instruit de ce qui se passait,
 de son côté vers Soliman; mais
 ents ne furent point écoutés.
 than étant arrivé à Mohacz,
 lla le trouver, pour se concer-
 ec lui. La première humili-
 u'il éprouva fut d'être obligé
 nettre la sainte couronne de
 ie à l'ennemi du nom chrétien.
 in, maître de Bude, alla
 le siège devant Vienne;
 obligé de le lever, il revint à
 où il remit la couronne sur
 de Jean. Un historien de la
 ylvanie nous a conservé la for-
 fastueuse du serment que le
 ureux Zapoly fit, à cette occa-
 entre les mains du sulthan.
 ope chrétienne apprit toutes
 constances avec indignation;
 ape excommunia Zapoly, que
 and assiégea inutilement dans
 Une trêve conclue entre Fer-
 l, Zapoly et Soliman (1533),
 quelque repos aux Hongrois.
 s-Quint ayant témoigné vive-
 à son frère qu'il désirait voir
 de ces discordes, et des négoc-
 is ayant eu lieu par l'entremi-
 Sigismond, roi de Pologne, la
 protesta contre une division du
 ne, qu'elle craignait. Enfin la
 e fit en 1538, aux conditions
 aient été agréées sept ans aupa-
 : Jean devait pendant sa vie
 ver le titre de roi et l'autorité
 , qui après sa mort retour-
 nt à Ferdinand ou à ses en-
 Si Jean laissait un fils, celui-ci
 hériter de la Transylvanie et
 tres domaines appartenant aux
 r, mais sans prendre le titre

de roi. Le pape Paul III félicita Za-
 poly, en l'engageant à rester fidèle à
 ses promesses. Soliman, au contrai-
 re, lui envoya un ambassadeur char-
 gé de lui reprocher son ingratitude,
 et de le menacer de son courroux s'il
 n'abandonnait Ferdinand. Jean de-
 manda et obtint pour épouse Isabel-
 le, sa nièce, fille du roi Sigismond,
 qui fut couronnée reine à Albe-Royale
 (1238). Occupé en Moldavie,
 et sentant ses forces diminuer, il
 faisait son testament, lorsque de Bu-
 de arriva l'heureuse nouvelle que la
 reine venait de lui donner un fils. Il
 invita les généraux qui se trouvaient
 près de lui à partager sa joie. Déjà
 il était à table, quand deux gentils-
 hommes entrèrent, le priant de vou-
 loir bien encore les écouter, et ter-
 miner leurs différends. Après les avoir
 entendus, il prononça la sentence en
 peu de mots, et en disant : *Voilà ce
 qui est juste*; et dans le même ins-
 tant sa voix s'éteignit avec sa vie. Il
 expira, le 21 juillet 1540, âgé de
 cinquante-trois ans. G—Y.

ZAPOLY (JEAN II), fils du pré-
 cédent, né, en 1540, quelques jours
 avant la mort de son père, ne fut
 d'abord reconnu roi de Hongrie que
 par Soliman, qui saisissait avec joie
 toute occasion de s'avancer en Eu-
 rope. A la prière de Sigismond, roi de
 Pologne, aïeul du jeune prince, Fer-
 dinand s'était prêté à un accommo-
 dement qui fut rejeté par Isabelle,
 mère du roi, et par ses tuteurs. La
 guerre ayant commencé entre Ferdi-
 nand et le jeune Zapoly, Soliman s'a-
 vança jusqu'à Bude, dévastant toute
 la Hongrie. Une trêve fut conclue;
 et, conformément au traité de 1538,
 le jeune Zapoly se retira dans la
 Transylvanie. La province était ad-
 ministrée, en son nom, par sa mère
 Isabelle, ou plutôt par le cardinal

Martinusius. Ce prélat ayant été gagné par Ferdinand, Isabelle se vit forcée de conclure, au nom de son fils, un traité par lequel celui-ci renonça au titre de roi et à la couronne de la Transylvanie. Le prince autrichien s'engagea à lui donner, avec le titre de duc, les duchés de Sagan, de Nambourg et de Przebucz en Silésie, et quinze mille florins de Hongrie par an; il lui promit en outre de lui accorder sa fille Jeanne en mariage, avec cent mille écus d'or, lorsque le prince aurait atteint l'âge. Les propositions ayant été discutées, pour la forme, dans le conseil du jeune roi, la reine reprocha au cardinal sa noire ingratitude, et l'assura que tant qu'elle vivrait elle prierait le ciel de faire sur lui un exemple terrible. Après avoir célébré les fiançailles de son fils, qui était présent, avec l'archiduchesse, représentée par les commissaires de Ferdinand, elle prit les ornements royaux, qu'elle avait jusque-là conservés pour son fils, c'est-à-dire la *sainte couronne d'or*, le sceptre, le globe d'or, le manteau, la tunique, les souliers couverts de diamants; elle les posa sur l'autel, et dit au jeune prince, qui avait à peine atteint sa onzième année : « Mon fils, n'hésitez point à envoyer au roi Ferdinand ces insignes, avec lesquels vous avez été couronné. Ce bon prince les gardera pour vous avec soin; et sans doute il voudra bien, ainsi qu'il nous en donne quelque espoir, les remettre de nouveau un jour entre vos mains (1551). » Ferdinand ayant confirmé ce qui s'était fait en son nom, et consenti à donner sa fille Jeanne au jeune Zapoly, Isabelle quitta la Transylvanie avec son fils, et se retira à Cassovie. Soliman, instruit de ce qui se passait, se prépara à

entrer de nouveau en Hongrie; et le roi Sigismond, d'un autre côté, paraissait très-mécontent des mesures qu'à son insu on avait prises envers son petit-fils. Les Turcs s'étant emparés de Temeswar, les états de Transylvanie sommèrent Ferdinand ou de les protéger efficacement, ou de leur permettre de prendre eux-mêmes des moyens pour leur défense. La réponse de Ferdinand ne les satisfit point, et ils rappelèrent Zapoly avec sa mère. Le prince étant de nouveau rétabli en Transylvanie, Isabelle envoya Christophe Battori vers Henri II, roi de France, pour le prier de s'entendre avec Soliman, afin que les Turcs rendissent cette portion de la Basse-Hongrie dont ils s'étaient emparés, et qui faisait partie de la Transylvanie. Henri renvoya avec Battori François de Martines, qui était chargé d'offrir en mariage une de ses filles au jeune prince, et d'assurer Isabelle et les états qu'il le protégerait efficacement; il devait aussi insinuer aux grands de la cour que l'éducation du prince était négligée; qu'ayant atteint sa dix-huitième année, il était temps qu'il fût introduit dans le conseil-d'état, et qu'il prit part aux affaires publiques. Isabelle parut d'abord très-satisfaite de cette légation et de ses résultats; mais les seigneurs ayant touché ce qui regardait son fils, et s'étant appuyés sur ce que la cour de France pensait à ce sujet, cette mère dénaturée ne s'occupa plus que d'éloigner adroitement l'envoyé de Henri II, ce qui produisit en Transylvanie un grand mécontentement. Isabelle renoua les négociations avec Ferdinand; et, avec l'agrément de Soliman, elles allaient être fixées de part et d'autre quand cette priu-

mourut presque subitement, le 27 novembre 1559. L'année suivante Zapoloy envoya à Vienne des députés, dont les pleins pouvoirs étaient ainsi : *Jean II, par le seigneur de Dieu, élu roi de Hongrie, de Croatie, de Slavonie, de Bosnie, etc., etc.* Les négociations furent rompues, et le roi Ferdinand exigeait avant que Zapoloy renoncât au titre de roi. Jean ayant recommencé ses négociations, Maximilien qui avait succédé à son père Ferdinand, donna à Zapoloy le titre de duc de Florence, l'archiduchesse Jeanne, promise à Zapoloy, et qui, après avoir vainement essayé de faire reconnaître Zapoloy pour roi de Hongrie, fut entraînée par son parti, eut de nouveau le titre de reine de Hongrie, et de Soliman, dont il alla se faire reconnaître par le sultan Soliman lorsque ce dangereux ennemi de Zapoloy fut arrivé à Belgrade (1566). Ayant joint ses troupes à celles de Zapoloy, il aida à prendre Belgrade, et Szighet, les deux clefs de la Transylvanie et de Hongrie. Soliman étant mort, Zapoloy, qui était allé assiéger Topolitz, prit qu'un corps de Turcs était rendu dans la Transylvanie, et qu'il y commettait des ravages. Il leva le siège, et se jeta sur les Turcs, et les chassa. Une trêve de dix ans fut conclue entre Selim et Zapoloy, en y comprenant Zapoloy, et on lui confirma la possession de la Transylvanie, et on lui rendit la Hongrie jusqu'à la Teyss. Zapoloy s'engageait à le dédommager de la Silésie, dans le cas où les Turcs viendraient à le chasser de la Transylvanie (1568). Après tant de vicissitudes, Jean, ainsi que son frère et son père, mourut subitement, frappé d'apoplexie, en 1571, n'étant âgé que de trente ans. Il fut éteinte la famille des Zapoloy.

Les Transylvains procla-

mèrent pour leur prince, Etienne Battori, qui depuis fut élu roi de Pologne. G—Y.

ZAPPI (JEAN-BAPTISTE), littérateur, né à Imola, vers 1540, était petit-fils de Louis Zappi, célèbre jurisconsulte et gonfalonier de cette ville. Baptiste, ayant achevé ses études, reçut le laurier doctoral dans la double faculté de droit; mais, ennuyé des tracasseries du barreau, il ne tarda pas à l'abandonner pour se livrer entièrement à son goût pour les sciences. Il cultiva d'abord la philosophie, les mathématiques et l'astronomie; il s'appliqua depuis à l'étude des livres saints, des pères et de la théologie morale. Son amour pour la retraite l'avait éloigné de tout engagement; mais la mort de ses frères l'obligea de songer au mariage. Il épousa Laure Cassatori, l'une des descendantes de Jacques Cassatori, dont le nom se trouve à la tête d'un Sonnet de Pétrarque, et il en eut plusieurs enfants, l'un desquels se distingua dans la carrière des armes, et devint commandant du château d'Imola. Zappi est auteur d'un ouvrage estimable, intitulé : *Prato della filosofia spirituale dove si contiene la somma del viver cristiano*, etc., Bologne, 1577, in-4°. Venise, 1585, même format. Cet ouvrage est divisé en quatre parties : la première traite des vertus; la seconde, des vices; la troisième, de l'avènement, de la naissance et de la résurrection du Christ; et la quatrième contient une paraphrase de divers cantiques, psaumes, et de quelques chapitres du livre de Job. Il est écrit en prose, mais Zappi, passionné pour la poésie, l'a parsemé de vers tirés de Dante, de Pétrarque, etc., ainsi que de quelques-unes de ses compositions. Il au-

nonçait, en 1585, comme prêt à paraître, un poème *Delle sfere di cicli*; mais le manuscrit s'en est perdu. Voy. Crescimbeni, *Storia della volg. poesia*, IV, 92, éd. de Venise, 1730.

W—s.

ZAPPI (JEAN-BAPTISTE-FÉLIX), poète italien, arrière-petit-fils du précédent, naquit en 1667, à Imola. Son père voulut que rien ne fût épargné pour son éducation, et le plaça de bonne heure au collège de Montalto à Bologne. Le jeune Zappi ne tarda point à y faire reconnaître la vivacité de son esprit, et surtout son talent pour la poésie. Ses essais en ce genre lui valurent dès l'âge de treize ans l'honneur d'être couronné de la main de Joseph Gozzadini, depuis cardinal. Au sortir du collège, il alla à Rome étudier la jurisprudence, à laquelle son père le destinait; et, quoiqu'il ne renouçât point à ses délassements littéraires, il fit des progrès dans la science du droit. Innocent XII, qui occupait la chaire de Saint-Pierre, distingua le mérite de Zappi, et lui confia les charges d'assesseur du tribunal d'agriculture, et de fiscal de celui des rues. Les émoluments de ces places peu pénibles, joints à la fortune qu'il avait par lui-même, le mirent en état de se livrer à son goût favori. Il visitait les savants, les artistes, assistait aux séances des académies, se faisait recevoir à celle des *Infecondi*, et jetait les fondements de la société connue sous le nom d'*Arcades de Rome* ou *Arcadie*. Comme fondateur et comme poète élégant, Zappi brillait en première ligne dans cette réunion, où on le nommait *Tirsi Leucasio*, et où, d'après les statuts qui permettaient aux femmes poètes de faire partie de l'association, il introduisit la sienne sous le nom d'*Aglauro Cido-*

nia. Clément XII ayant fondé au Capitole l'académie *del Disegno*, chargea Zappi du discours d'ouverture, honneur qui ne s'accordait qu'aux prélats ou à des personnages du premier rang. Notre poète était de plus agrégé à l'académie des Conciles, et y lut plusieurs fois des Mémoires intéressants soit sur les conciles, soit sur des points douteux du dogme ou de l'histoire ecclésiastique. Enfin il était lié avec les hommes de l'Italie les plus distingués par leur goût et leurs écrits, tels que Guidi, Gigli, Crescimbeni, Filicaja, dont l'éloge se retrouve souvent dans ses poésies, et qui en revanche parlent souvent de lui avec avantage. Zappi mourut à Rome le 30 juillet 1719, à l'âge de cinquante-deux ans, extrêmement regretté de tous ceux qui avaient été à même d'apprécier le charme de son talent poétique, et l'aménité de son caractère. On n'a point songé jusqu'ici à recueillir ses fragments en prose. Mais on a réuni ses poésies en un petit volume, et elles ont eu nombre d'éditions, soit seules, soit accompagnées des pièces de vers de ses amis ou de celles des Arcades, ses confrères; telle est celle de Venise, 1770, 2 vol. petit in-12. Ces poésies sont malheureusement fort peu nombreuses; mais toutes sont de petits chefs-d'œuvre. Un grand nombre se trouvent citées, soit dans les prosodies italiennes, soit dans les choix de lecture. Toutes mériteraient cet honneur. Il est impossible de voir un style plus pur, plus gracieux. Nulle tache, nulle aspérité: la lime en passant sur chaque vers a usé toutes les inégalités; et Pétrarque lui-même n'a pas plus de perfection. D'où vient cependant que Zappi n'est point regardé comme un

ie? C'est que dans cette charmante il n'y a point de pas sans doute que la refusé au poète la sensibilité ; mais jamais abandonné. Académier, bel-esprit, il ne voit les sujets qu'il aborde en image ; ne le soupçonnez de monomanie d'un Virgimère, qui prennent fait et leurs héros, qui pleurent pleurer, et qui sans doute inégalement et sous le charme position se sont plus d'une fois liés avec leurs personnages d'avoir poli et conduit la partie mécanique des avoir accumulé sensément que, et l'ellipse ou la caricature, Zappi évite avec adresse tout ce qui pourrait faire illusion. Au reste, de remarquer que toutes ces horis une seule, étant es ; il serait impossible, poète le plus habile dans communiquer ses sensations, de faire naître ou l'émotion. Les œuvres se composent : I. de cinquans, ou si l'on veut cinquante-onnets, dont deux (50 et unis dans la même pièce même numéro, sont séparées en trois stances de dix vers. x *Canzoni* (la première, Louis XIV, n'est qu'une allégorie, et se fait lire à cause de son originalité. De deux *Eglogues* en vers entrelacées de couplets mesurés (la seconde, intitulée *Erragosto*, est l'ouvrage de Zappi). IV. De *Canzontate* et *Poésies diverses*. a Maratti, fille du célèbre

peintre Carlè Maratti, et femme de ZAPPI, fut introduite, comme nous l'avons dit, par son mari, dans l'académie des Arcades, sous le nom d'*Aglauro Cidonia*, et laissa trente-huit Sonnets, dans lesquels le plus souvent elle fait allusion à ses malheurs. Le style semble calqué sur celui de Zappi, mais il a moins de facilité et de grâce. Les poésies des deux époux sont ordinairement réunies dans un même volume. P—OT.

ZARA (ANTOINE), évêque de Pedena, descendait d'une ancienne et illustre famille, originaire de Hongrie. Il naquit en 1574, à Aquilée, où résidait son père, gouverneur du Frioul autrichien. Dès l'âge de sept ans, il fut envoyé à Gratz pour y faire ses études, sous la direction des Jésuites. Les talents dont il donna de bonne heure des preuves éclatantes lui méritèrent la protection de l'archiduc Ferdinand. Ce prince, après lui avoir accordé plusieurs bénéfices, le fit désigner, en 1600, évêque de Pedena, quoiqu'il ne fût point engagé dans l'état ecclésiastique. Le père d'Antoine le destinait à la carrière des armes, dans laquelle la plupart de ses ancêtres avaient acquis un nom glorieux ; mais il ne put s'opposer aux vues de l'archiduc. Comme le jeune Zara joignait une érudition immense aux vertus propres à l'épiscopat, il obtint les dispenses nécessaires de la cour de Rome, et fut mis en possession de son siège. Le nouveau prélat partagea dès-lors tous ses loisirs entre l'administration de son diocèse et la culture des lettres et des sciences. Il est auteur d'un ouvrage très-remarquable, intitulé : *Anatomia ingeniorum et scientiarum sectionibus quatuor comprehensa*, Venise, 1615,

in-4°. de 592 pag., non compris un index très-étendu. Au revers du frontispice est gravé le portrait du prélat, entouré de figures représentant les principales vertus. Dans la première partie qui sert comme d'introduction à l'ouvrage, l'auteur examine les causes de la prodigieuse variété des esprits, qu'il attribue à la différence des tempéraments, des climats, de l'éducation, des mœurs et des lois. Dans les trois suivantes, il passe en revue toutes les connaissances humaines, en les divisant d'après les trois facultés, imagination, raison et mémoire. Parmi les sciences qui dépendent de l'imagination, on voit figurer la magie et l'astrologie; mais *Zara* se montre bien moins crédule qu'on ne l'était encore de son temps, sur le pouvoir des arts magique et cabalistique. Cet ouvrage, rempli d'une érudition curieuse et choisie, est fort rare (V. Vogt, *Catal. libr. rarior.*). Antoine *Zara* promettait l'*Anatomia divinarum scientiarum*; mais, comme il n'a point paru, on peut conjecturer qu'une mort prématurée ne lui a pas permis de terminer ce nouveau travail. W—s.

ZARAGOZA (JOSEPH DE), mathématicien et astronome espagnol, naquit, en 1627, à Alcalá. Dès qu'il eut achevé ses études, il embrassa la règle de Saint-Ignace, et fut chargé de professer la théologie à Majorque, Barcelone et Valence. Il obtint enfin de ses supérieurs la permission de se livrer à son goût pour les sciences, et fit des progrès rapides dans les mathématiques. Pourvu de la principale chaire du collège de Madrid, il la remplit avec distinction, fut honoré du titre de mathématicien du roi Charles II, et mourut, en 1678, à l'âge de cinquante-un ans.

Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages dont on trouvera les titres dans la *Bibl. hispan. nov.* de Nicolas Antonio, et une liste plus complète dans les *Escritores del regno de Valencia* de Vincent Ximenes. Les principaux sont : I. *Arithmetica universalis et algebra vulgaris*, Valence, 1669, in-4°. II. Un traité de *Géométrie* théorique et pratique (en espagnol), ibid., 1671, in-4°. III. Un traité de *Trigonométrie*, Majorque, 1672, Valence, 1673, in-4°. IV. *Geometria practica Euclidis problemata continens*, Madrid, 1672, in-4°. V. *Euclides nova methodo illustratus*, Valence, 1673, in-4°. VI. Traité de la *Sphère* (en espagnol), Madrid, 1674, in-4°. VII. Traité d'*Architecture militaire*, ibid., 1674, in-4°. VIII. *Geometria magna de minimis*, Tolède, 1674, 3 vol. in-4°. W—s.

ZARATE ou ÇARATE (AUGUSTIN DE), historien espagnol, exerça pendant quinze ans l'emploi de secrétaire du conseil royal de Castille. En 1543, L'empereur Charles-Quint, roi d'Espagne, ayant envoyé au Pérou un vice-roi (Voy. VELA) et des auditeurs pour faire exécuter les nouveaux réglemens en faveur des Indiens, *Zarate* fut nommé maître général des comptes du Pérou et de la Terre-Ferme; car depuis la découverte de ces pays, les trésoriers et les administrateurs des revenus royaux n'avaient rendu aucun compte des sommes perçues et dépensées. *Zarate* s'embarqua le 1^{er} novembre à San-Lucar, et il arriva le 10 janvier 1544 à Nombre de Dios, ville aujourd'hui détruite. Après la déposition de *Vela*, causée par sa conduite imprudente, *Zarate* et *Ribera*, habitant de Lima, furent chargés par les auditeurs, qui

emparés de l'autorité, d'aller à Gonzale Pizarre, que elles ordonnances étaient es, et qu'il devait congédier es. La mission était périlleuse, informé de la venue des, envoya un détachement leur rencontre. Les soldats et passer Ribera qui était ami ; mais ils arrêtèrent lui enlevèrent ses dépêches, et de rebrousser chemin un lieu où ils le tinrent pendant dix jours, et firent qu'ils purent pour l'intimer Pizarre étant arrivé, se enner, pour apprendre de lui de son voyage. Zarate avait i qu'il y allait de ses jours, prenait d'exécuter ponctuelles ordres, et de notifier sa ion dans les formes. Après 'il eut entretenu Pizarre en er, relativement à tout ce it chargé de lui dire, ce conduisit dans une tente ours de ses capitaines étaient es, et l'invita à leur ré- qu'il lui avait déclaré. comprenant son intention, a pas de congédier les , seul point délicat de sa , et se réduisit à leur faire es observations relatives au du roi et aux intérêts du ajouta même avec assez de e que, le vice-roi étant em- et la suspension des ordon- ccordée, il était juste qu'ils ssent à payer, comme ils l'a- romis par leurs lettres, ce e-roi avait pris des revenus à pardonner à quelques ha- le Cusco, qui les avaient our passer dans le camp en fin à envoyer des députés ue pour faire approuver

leur conduite à la cour. On le char- gea, pour toute réponse, de dire aux auditeurs que le bien du pays exigeait qu'ils en nommassent Pizarre gouverneur; qu'à cette condition ils obtempéraient à tout ce qu'il avait représenté; mais que, sur le refus des auditeurs, ils les feraient tous mourir et mettraient Lima au pil- lage. Zarate nous apprend qu'il aurait bien voulu être dispensé de porter une telle réponse aux audi- teurs. Elle les jeta dans une inquié- tude mortelle, et les détermina à souscrire aux propositions de Pi- zarre. Après un long séjour en Amérique, Zarate revint en Europe, et passa en Flandre, où il présenta au prince Philippe l'ouvrage qu'il avait composé en espagnol sur le Pérou, et qui est intitulé: *Histoire de la découverte et de la conquête du Pérou*, Anvers, 1555, in-8°. ; Sé- ville, 1577, in-fol.; réimprimée avec l'*Histoire de la conquête du Pérou par Xerès*, Madrid, 1729 et 1737, in-fol.; traduite en italien par Augustin Cravalitz, in-8°. , et par Alphon- se Ulloa, Venise, 1563, in-4°. ; en français par S. D. C., Amsterdam, 1700, 2 vol. in-12; Paris, 1706, 2 vol. in-12, avec figures. Dès son arrivée dans le Nouveau-Monde, Zarate y vit tant de mouvements, de brouilleries et de nouveautés, qu'il conçut la pensée d'en conser- ver la mémoire à la postérité. Il écrivit donc ce qui se passait; mais quelque temps après il jugea que, pour mieux faire comprendre les faits, il devait remonter jusqu'à la découverte du Pérou: « Ma rela- » tion, dit-il dans son épître dé- » dicatoire, sera peut-être un peu » moins parfaite que si j'avais pu » l'écrire régulièrement et la mettre » en ordre, tandis que j'étais au

» Pérou ; ce que je ne pus faire ,
 » parce qu'il pensa m'en coûter la
 » vie pour l'y avoir seulement com-
 » mencée, par la brutalité d'un mes-
 » tre-de-camp de Gonzale Pizarre ,
 » qui menaçait de tuer quiconque en-
 » treprendrait d'écrire ses actions.
 » Elles méritaient plutôt en effet
 » qu'on leur appliquât cette loi d'ou-
 » bli, que les Athéniens appelaient
 » *amnistie*, que d'être conservées
 » à la postérité. Je fus donc con-
 » traint de cesser d'écrire au Pérou,
 » et je me contentai, ne pouvant
 » faire mieux, de recueillir tous les
 » Mémoires et tous les journaux que
 » je pus avoir. » Le récit de Zarate
 s'arrête à 1548, époque du départ
 de la Gasca. Cet historien a tou-
 jours été estimé : il est judicieux,
 concis et impartial. Herrera l'accuse
 cependant de s'être quelquefois trompé
 dans les faits qu'il cite. E—s.

ZARATE (PEDRO ORTIZ DE), né à
 Ordoña, était grand-prévôt de Ségo-
 vie. Il fut un des quatre auditeurs que
 l'on adjoignit en 1543 au vice-roi Vela.
 Celui-ci, qui faisait peu de cas de
 ses conseillers, qualifiait Ortiz Zarate
 d'ignorant, parce qu'il ne savait pas
 un mot de latin. Quand Vela ne se
 croyant pas en sûreté à Lima voulut
 en sortir, il fit enlever les enfants
 de François Pizarre pour les conduire
 à bord d'un vaisseau : cette violence
 causa une grande émotion parmi les
 habitants, et elle irrita les auditeurs.
 Zarate intercêda pour cette malheu-
 reuse famille ; ce fut en vain, et les
 auditeurs déposèrent Vela. Zarate ne
 signa cet arrêté que le dernier. Plus
 tard il refusa de coopérer à l'informa-
 tion dressée contre Vela. Les au-
 tres auditeurs ayant quitté Lima,
 Zarate retenu par ses infirmités y resta.
 Quoiqu'il montrât en tout beau-
 coup de modération, Gonzale Pizarre

après s'être rendu maître de Lima se
 défiait de lui, sachant qu'il était affec-
 tionné au roi, et que d'ailleurs, en si-
 gnant ses provisions de gouverneur
 général, il avait déclaré devant té-
 moins qu'il ne le faisait que par crainte.
 On pense que, pour se délivrer
 de ses inquiétudes, Pizarre le fit em-
 poisonner en 1545 par le moyen de
 poudres qu'il lui envoyait comme re-
 mède. Cette opinion fut confirmée par
 le rapport de ses domestiques ; d'ail-
 leurs il témoigna beaucoup de joie
 de la mort de Zarate. L'abbé Prevost,
 dans l'*Histoire des Voyages*, confond très-fré-
 quemment ce Zarate
 avec l'historien. E—s.

ZARATE (JEAN ORTIZ DE),
 gouverneur de Rio de la Plata, fut
 nommé à cet emploi, en 1565, par
 le vice-roi du Pérou. L'année suivante
 il alla en Espagne où Philippe II le
 confirma dans sa dignité, et lui
 donna les pouvoirs les plus amples
 pour l'avancement de la Colonie.
 Zarate arriva en Amérique, en
 1573, après une navigation difficile,
 durant laquelle il perdit beaucoup de
 monde, fit remonter à une partie de
 sa troupe la rivière d'Uruguay, pour
 y construire une ville ; ensuite il s'oc-
 cupa, en 1580, de rebâtir Buenos-
 Ayres, dans le même endroit où
 Mendoza l'avait placée en 1535. Il y
 parvint après avoir chassé les Indiens
 qui ne négligèrent rien pour s'op-
 poser à son entreprise. Il fut ainsi re-
 gardé comme le second fondateur de
 cette ville, dont il changea le nom
 de Notre-Dame, en celui de la Tri-
 nité de Buenos-Ayres. E—s.

ZARATE (FRANÇOIS LOPEZ DE),
 poète espagnol, était né vers 1580,
 à Logroño, dans la Vieille-Castille,
 d'une ancienne et noble famille. Jeune
 encore il embrassa la profession
 des armes, et fit partie de différentes

expéditions lointaines. A son retour en Espagne, il fut admis dans la maison de don Rodrigue Calderon; et par la protection de ce seigneur et celle du duc de Lerme, premier ministre, il obtint un emploi dans les bureaux de la secrétairerie-d'état. Les loisirs que lui laissaient ses fonctions lui permirent de cultiver son talent pour la poésie. Exempt de toute ambition, il n'employa son crédit qu'en faveur des personnes qui sollicitaient ses bons offices, et ne s'occupa jamais de son avancement ni de sa fortune. Il partagea la disgrâce de ses protecteurs, et sortit pauvre de sa place. Le courage qu'il puisait dans les enseignements de la philosophie ancienne et du christianisme lui fit supporter sans murmurer les privations. Son sort reçut quelque adoucissement de l'amitié du comte Molina. Zarate put alors retoucher les ouvrages de sa jeunesse; et il venait de donner une édition de ses poésies, augmentée de plusieurs compositions nouvelles, lorsqu'une attaque de paralysie le rendit perclus de tous ses membres. Il languit plusieurs années, et mourut le 5 mars 1658. Dans tous les ouvrages de Zarate on reconnaît un véritable poète. Son style élégant et plein d'harmonie fait excuser les défauts de plan et de conduite qu'on reproche à ses grandes compositions. On estime surtout ses *Sylves* et ses *Églogues*, ainsi que ses *Poésies lyriques*, auxquelles il doit la brillante réputation dont il jouit au-delà des Pyrénées. Le fameux Lope de Vega n'a pas moins bien apprécié le genre de talent de Zarate, que son admirable caractère. en lui donnant le surnom de *El caballero de la Rosa*. Ses ouvrages sont : I. *Poesias varias*, Alcalá, 1629, in-8°.; *ibid.*,

1651, in-4°. La première édition ne contient que des sylves. La seconde est augmentée des églogues, des poésies lyriques et d'une tragédie fort médiocre, intitulée : *Hercule furieux*. II. *La invencion de la cruz por el emperad. Constantino magno, poema*, Madrid, 1648, in-4°. Malgré le mérite de plusieurs épisodes, ce poème n'est point estimé par les critiques espagnols. On trouve dans le tome VIII du *Parnasso español*, une *Églogue* et deux *Romances* de Zarate. Le même volume contient, p. xxiv, une *Notice* sur ce poète, dont on s'est servi pour la rédaction de cet article. W—s.

ZARCALLI ou plutôt IBN-ZARCAI, astronome célèbre parmi les Arabes d'Espagne, était né à Cordoue; ses noms et surnoms sont Abou-Ishak Ibrahim, fils de Iahya, et il est encore surnommé Nakkasch, et Ibn-Zarkal. On lui doit beaucoup d'observations astronomiques, dont un autre astronome arabe espagnol, nommé Ibn-Aldjémad, s'est servi pour dresser diverses tables astronomiques. Ibn-Zarcail a composé lui-même des tables de cette nature, dans lesquelles il a proposé et indiqué les moyens de résoudre cent problèmes, et décrit un instrument de son invention destiné à représenter les mouvements célestes, et qui de son nom a été appelé *Zarcaila*. Nous supposons que c'est une sorte de planisphère. C'est sans doute l'ouvrage dont nous venons de parler d'après Casiri, *Biblioth. arab. hisp. Escur.*, tom. 1, pag. 390, qui se trouve aussi dans la bibliothèque de l'université de Leyde, et qui est indiqué dans le catalogue de cette bibliothèque, sous le n°. 1220, sous le titre de *Risalèh*, ou petit traité de l'astronome Abou-Ishak Ibrahim Nak-

kasch, connu sous le nom d'*Ibn-Razkal* : car *Razkal* est évidemment une faute pour *Zarkal*. Hadji-khalifa fait mention de cet astronome dans son Dictionnaire bibliographique au mot *Zarcala*, ce qui ne laisse aucun doute sur l'orthographe de ce nom. Casiri soupçonne qu'*Ibn-Zarkal* florissait dans le seizième siècle de l'hégire.

S. D. S—Y.

ZARCO (JEAN-GONSALVEZ), navigateur portugais, était gentilhomme de la maison du prince Henri de Portugal. En 1415, il s'était signalé au siège de Ceuta ; et le roi pour récompenser sa valeur lui avait conféré le titre de chevalier. On prétend qu'il introduisit le premier, l'usage de l'artillerie sur les vaisseaux. En 1417, le prince Henri envoya Zarco et Tristan Vaz Texeira pour doubler le cap Bojador qui avait été jusqu'à ce moment le terme de la navigation ; mais avant d'arriver aux côtes d'Afrique, ces navigateurs furent jetés par une tempête sur une île inconnue et déserte, qu'ils nommèrent Porto Santo, à cause du péril dont ils avaient été délivrés. Dès que le prince Henri eut appris cette découverte, il expédia Zarco et Vaz, auxquels il joignit Barthélemi Perestrello, avec trois vaisseaux bien équipés, portant des bestiaux et toutes sortes de graines. Des historiens ont rapporté qu'en 1418 Zarco, croisant dans le détroit de Gibraltar, s'y empara d'un vaisseau castillan, où il trouva Jean Morales, pilote habile, qui venait d'être tiré de l'esclavage à Maroc, où il avait passé plusieurs années. Ce Morales avait connu dans sa prison des Anglais qui avaient accompagné Macham à Madère (V. МАЧАМ). Zarco se hâta de présenter Morales au prince Henri. Au mois de

juin 1419, Zarco partit avec un vaisseau et une grande chaloupe à rames : il avait avec lui Tristan Vaz. Dans sa route il toucha à Porto Santo : les habitants lui racontèrent qu'au sud-ouest on apercevait un point ténébreux et immobile. La terre s'empara des compagnons de Zarco ; quant à lui, conjecturant que ce phénomène indiquait de ce côté l'existence d'une terre, il continua son voyage, et le 8 juillet découvrit une île qu'il nomma Madeira, à cause de la quantité de bois dont elle était couverte. Jean Morales, débarqué un des premiers, trouva sans peine le tombeau de Macham ; l'île était inhabitée. Zarco et Vaz mirent ensuite à la voile pour Lisbonne, où ils arrivèrent à la fin d'août. Le roi Jean I^{er}. fit don de l'île à l'ordre du Christ, dont le prince Henri était gouverneur ; elle fut partagée en deux capitaineries qui furent concédées à Vaz et à Zarco. Tous deux y retournèrent au mois de mai 1421, avec leurs familles. Zarco fonda Funchal, capitale actuelle de l'île ; l'église qu'il fit bâtir a été renversée, en 1803, par une irruption de la mer. L'épaisseur des forêts s'opposant à la culture, Zarco y fit mettre le feu qui ne s'éteignit, dit-on, qu'au bout de sept ans. Sa violence obligea les nouveaux colons de se réfugier pendant un certain temps dans leurs embarcations. Les deux capitaines et leurs descendants ont gouverné Madère jusqu'en 1582, lorsque le Portugal tomba sous la domination de l'Espagne ; mais, en 1640, ces gouvernements furent rendus aux familles qui les avaient possédés. On remarque, dans les historiens portugais, des différences dans les dates relatives à la découverte de l'île de Madère.

E—s.

ZAREMBA (MICHEL-CONSTANTIN DE KALINOWA), général prussien, naquit le 15 sept. 1711, à Kiemelen, dans le grand-duché de Lithuanie, d'une des plus anciennes familles de la Pologne, et fut amené à Kœnigsberg, dès l'âge de dix ans, par le comte de Dohna, général suédois, qui le présenta à son frère le comte Louis de Dohna, colonel du régiment de son nom au service de Prusse, et le fit sous-lieutenant. Il avait un grand espoir d'avancement dans l'armée prussienne, lorsque son père lui ordonna de venir prendre une place de capitaine dans les dragons de Radziwil. On fit des difficultés pour lui accorder son congé, et comme il aimait le service de Prusse, sur ses vives instances, son père et le prince de Radziwil cessèrent d'insister sur le changement qu'ils lui proposaient. Nommé lieutenant dans le régiment de Kleist, Zarembo fit la seconde campagne de Silésie, et assista, en 1744, à la prise de Prague, de Neuhaus, de Budweis, de Tabor, et au combat de Braunau, où il se fit beaucoup d'honneur. Près de Joëwenberg il dirigea l'avant-garde et revint avec une centaine de prisonniers. En 1745, à la bataille de Hohenfriedberg, il était, sous les ordres du général du Moulin, à l'avant-garde qui chassa les Saxons du Spitzberg. Après les batailles de Sorr et de Kesselsdorf, il fut fait capitaine d'état-major, et en 1746 il devint propriétaire d'une compagnie. La guerre de Sept-Ans lui fournit de nouvelles occasions de se distinguer. Il entra en Bohême sous les ordres du maréchal de Schwerin, fit les fonctions de major à la bataille de Prague, et en obtint bientôt le grade. Après la défaite de Kollin, il marcha en Saxe avec le corps du

prince de Prusse, et vint au secours de Schweidnitz. L'ennemi ayant enlevé un fort, Zarembo se présenta pour le reprendre; les deux généraux commandants Seers et Grunkow, qui avaient résolu de rendre la place, s'y opposèrent, et le 14 novembre 1757 il fut fait prisonnier avec la garnison, et ne fut rendu qu'en 1758. Son régiment, chargé de conduire un transport devant Olmutz, que l'armée prussienne assiégeait, fut surpris près de Bautsch et Domstaedel, par les généraux Laudon et Ziskowitz. Le premier bataillon du régiment souffrit beaucoup; Zarembo, à la tête du second, eut le bonheur de sauver une grande partie du transport. Le roi fut tellement satisfait de cette conduite, que, par un ordre du jour, il annonça que ce régiment aurait le pas après sa garde. Au mois d'avril 1759, Zarembo, placé sous le général de la Motte-Fouquet, et chargé de couvrir le Hirschberg et les contrées voisines de Silésie, se distingua surtout près de Couradswaldau. A la tête d'un bataillon et d'un corps franc de trois cents hommes, il tint en respect le général Beck très-supérieur en forces; et par la sagesse de ses manœuvres il donna le temps au régiment de Ramin d'occuper la position, ce qui força le général autrichien, de Ville, d'évacuer la Silésie prussienne. A la suite d'autres exploits, Zarembo fut nommé, le 19 avril 1762, lieutenant-colonel, et peu après intendant du corps qui, sous les ordres du comte de Neuwied, alla prendre des quartiers d'hiver en Saxe. Colonel en 1765, et général-major en 1770, il commanda une brigade à l'aile droite dans la guerre de la Succession de Bavière, et fut nommé en 1782 lieutenant-général et chevalier de l'Aigle-

Noir. Il mourut à Brieg le 30 août 1786. Frédéric II s'entretenait fréquemment avec lui ; il aimait la naïveté et la vivacité de ses réponses. On en a recueilli plusieurs dans les mémoires du temps. G—Y.

ZARINE, reine des Scythes, monta sur le trône, après la mort de Marmarès, que Cyaxare, roi des Mèdes, fit égorger dans un festin, pour secouer le joug sous lequel les Scythes-Saces tenaient les Mèdes asservis depuis vingt-huit ans. Cette reine, aussi fameuse par son courage et par sa vertu que par son esprit et sa beauté, commanda son armée en personne contre celle de Cyaxare, conduite par le gendre de ce prince, nommé Stryangée, jeune seigneur mède, bien fait, généreux et bon capitaine. Après deux années d'une guerre dont la fortune des partis et l'habileté des chefs rendirent les événements douteux, Zarine fut enfin vaincue par Stryangée, qui, la voyant abattue de son cheval, lui donna la vie, lui laissa ses états, et en devint passionnément amoureux. Zarine l'aima à son tour, mais sans passion. Stryangée, désespéré de sa froideur, se donna la mort. Zarine gouverna ses sujets avec habileté; elle subjuga ses voisins qui voulurent l'attaquer, eutretint la paix avec les Mèdes, fit défricher des terres, civilisa des nations sauvages, fit bâtir un grand nombre de villes; enfin elle fut l'héroïne de son siècle. Après sa mort les peuples lui décernèrent des honneurs héroïques. Son histoire a fourni le sujet de deux tragédies imprimées, et non représentées : l'une par Legrand, et l'autre par Devineau, 1803, in-8°. Boivin l'aîné a donné, dans les Mémoires de l'académie des inscriptions, une dissertation sur Zarine. Z.

ZARLINO (JOSEPH), maître de chapelle de l'église Saint-Marc, de Venise, et l'un des plus célèbres écrivains sur la théorie de la musique, naquit à Chioggia, dans l'état vénitien, au commencement de 1519 (1). Ayant été admis comme enfant de chœur à la cathédrale de Saint-Marc, il devint l'élève d'Adrien Willaert, fondateur de l'école de musique vénitienne, auquel il succéda comme maître de chapelle de la république. Il composa alors pour les fêtes célébrées à Venise, à l'occasion de la victoire de Lépante (1571), des *Canzoni* qui furent chantés et applaudis dans toute l'Italie. Il occupa la place de maître de chapelle jusqu'à sa mort, qui arriva le 14 février 1599. Walther, qui en a fixé l'époque en 1559, a oublié qu'il ne devint maître de chapelle de la république de Venise qu'en 1565. D'ailleurs Zarlino a réfuté la critique que Vincent Galilée avait faite de ses ouvrages dans son dialogue sur la musique ancienne et moderne (*Florence*, 1581, in-fol.), par ses *Sopplimenti musicali*, qui furent imprimés en 1588. La diatribe que Galilée publia contre lui, en 1589, lui est dédiée, et prouve qu'il vivait encore. Les ouvrages qui nous restent de lui sont : 1. *Istituzioni harmoniche, divise in quattro parti, nelle quali, oltre le materie appartenanti alla musica, si trovano dichiarati molti luoghi de poeti storici, e filosofi*, Venise, 1558, 1562, 1573, in-fol. Ce livre, monument du profond savoir et du haut mérite de Zarlino,

(1) La date de la naissance de Zarlino était restée inconnue, faute de soin de la part des biographes. Il nous apprend lui-même dans un petit ouvrage intitulé *Della origine dei R. F. Capucini* (in Op., t. IV, p. 96), qu'il était âgé d'environ deux ans au mois de juillet 1521. Il avait donc environ soixante-dix-huit ans à l'époque de sa mort.

est le répertoire où tous les théoriciens ont puisé pendant près de deux siècles, et sera toujours consulté avec fruit. II. *Le Dimostrazioni harmoniche divise in cinque ragionamenti*, Venise, 1571, in-fol. Le ton pédantesque de cet ouvrage, et les calculs puérils dont il est hérissé, le rendent inférieur au précédent. On peut le considérer comme l'origine des vaines disputes qui se sont élevées au sujet de la musique des anciens. Il fut vivement critiqué par Vincent Galilée (*V.* ce nom, XVI, 321) dans le dialogue dont il a été parlé plus haut; mais Zarlino répondit à son adversaire avec une grande supériorité dans l'ouvrage suivant. III. *Sopplimenti musicali, nei quali si dichiarono molti cose contenute nei due primi volumi delle istituzioni e dimostrazioni; per essere state mal intese da molti; et si risponde insieme alle loro calornie*, Venise, 1588, in-fol. Galilée ne montra dans cette dispute ni modération ni habileté; car le pamphlet qu'il fit paraître l'année suivante sous le titre de *discorso intorno all' opere di Zarlino* (Florence, 1589, in-8°), n'est qu'un tissu d'injures grossières. Zarlino parle, en plusieurs endroits de ses ouvrages, d'un Traité général de la musique en 25 livres qu'il avait achevé, et qu'il se disposait à livrer à l'impression sous le titre de *Il Melopeo*; mais cette production n'a point vu le jour. Le P. Martini possédait un Traité manuscrit de Zarlino, qui est passé dans la bibliothèque de l'institut de Bologne, et qui est intitulé: *Trattato che la quarta e la quinta sono mezzane tra le consonanze perfette ed imperfette*. Une ancienne traduction française manuscrite des Institutions harmoni-

ques de Zarlino, par *Maistre Jehan Lefort*, musicien, se trouve à la bibliothèque du Roi, à Paris; elle était autrefois dans la bibliothèque du Coislin, passa de là à l'abbaye Saint-Germain-des-Prés, et en dernier lieu à la bibliothèque du Roi. Quoique le style en soit un peu vicieux, elle est fort bonne. Le même ouvrage a été traduit en hollandais par l'organiste Jean-Pierre Swaeling, élève de Zarlino, et en allemand par Jean Gaspard Trost. Zarlino n'est pas moins recommandable comme compositeur que comme théoricien. Ses messes et ses motets se conservent en manuscrit dans la bibliothèque de Saint-Marc. On n'a imprimé que ses *Modulations sex vocum*, Venise, 1566. Il écrivit aussi pour le théâtre. Son *Orfeo* fut représenté à Paris en 1650, par une troupe de chanteurs italiens que le cardinal Mazarin y avait fait venir. Outre les ouvrages de Zarlino relatifs à la musique, on a de lui: I. *Trattato della pazienza*, Trévise, 1579. II. *Discorso intorno al vero anno e il vero giorno, nel quale fu crocefisso N. S. Giesù Cristo*, Venise, 1579, in-4°. III. *De verâ anni forma sive de rectâ ejus emendatione*, ibid., 1580, in-4°. IV. *Risoluzioni di alcuni dubbi sopra la correzione dell' anno fatta dal papa Gregorio XIII*, ibid., 1583, in-4°. Toutes les *Oeuvres* de Zarlino ont été recueillies à Venise en 1589, 4 vol. in-fol. Les exemplaires avec la date de 1602 ne diffèrent des premiers que par le renouvellement du frontispice. Le premier volume contient les institutions harmoniques; le second, les démonstrations; le troisième, le supplément; et enfin le quatrième, le traité de la patience, la dissertation sur l'année et le

our de la mort de Jésus-Christ; l'origine des PP. capucins, et les réponses aux questions touchant la correction du calendrier Julien. S'il en fallait croire des conjectures dont la probabilité nous semble bien voisine de la certitude (Voyez *Revue musicale*, 22 novembre 1827), le grand ouvrage de Zarlino aurait été publié, mais seulement après sa mort, et par un plagiaire impudent. Dans ce cas, l'auteur supposé serait Dominique - Pierre Cerone, prêtre de Bergame, né en 1566, chapelain des rois d'Espagne Philippe II et Philippe III, et ensuite musicien de la chapelle royale de Naples. En effet, on a de Cerone un traité de plain-chant (*Regole del canto fermo*, Naples, 1609), dans lequel on ne trouve qu'un ramas de lieux communs répandus, depuis plus d'un siècle, dans une foule de livres, et un traité général intitulé : *El melopeo y maestro, tractado de musica theórica y practica*, Naples, 1613, in-fol. (extraordinairement rare; l'édition d'Anvers, 1619, mentionnée par Waltier, *Musikalisches Lexicon*, semble supposée). Au milieu des longueurs et des inutilités qui déparent cet ouvrage, on y trouve des choses excellentes, notamment dans les livres 3, 4, 5, qui traitent du plain-chant; 11, 12, 14 et 15 qui sont relatifs au contre-point, à la fugue et aux canons, et enfin dans le dix septième qui explique les temps, les modes et les prolations. Tout ce qui concerne les intervalles y est expliqué clairement et d'une manière beaucoup plus satisfaisante que dans tous les livres publiés antérieurement. Il est difficile de se persuader que l'auteur de ce dernier traité ait pu composer un ouvrage aussi faible

que les *Regole del canto fermo*. Il est au contraire bien plus naturel de penser que devenu maître par un moyen quelconque du travail inédit de Zarlino, Cerone l'ait traduit en espagnol, et ait fait passer presque toute l'édition dans la péninsule où effectivement il se trouve plus communément qu'en Italie. Zarlino ne mérita pas moins de l'art musical en encourageant Gogavino de Grave à faire sa traduction latine des traités d'Aristoxène et de Ptolémée sur la musique, Venise, 1562 (2), et en l'aidant soit dans l'interprétation, soit dans la correction du texte d'Aristoxène, d'Aristote et de Porphyre (Voy. la préface de Gogavino à la tête de cette traduction).

F—r—s.

ZARNOUCHI BORHAN-EDDIN, ou plutôt ZERNOUDJI, est ainsi nommé d'un bourg de la Transdaxane, situé au-delà de la ville de Khodjend et appelé *Zernoudj*. Le nom de Zernoudji a été diversement altéré. D'Herbelot a écrit *Zerbougi*, *Zerbergi* et *Zerbourgi*. Il faut observer que les Arabes écrivent quelquefois *Zernouk* au lieu de *Zernoudj*. L'écrivain dont il s'agit est auteur d'un petit ouvrage écrit en arabe, et intitulé *Taalim almotéalim tarik eltéaalloum*, c'est-à-dire, *Instruction pour celui qui veut apprendre le chemin de l'instruction*. Il a été traduit en latin d'après un manuscrit de la bibliothèque du cardinal Mazarin, par Abraham Echellensis; et cette traduction a été imprimée à Paris en 1646, sous le titre de *Semita sapientiæ, sive ad scientias comparandas methodus*. Le célèbre Reland en a ensuite pu-

(2) Ce volume, assez rare, contient en outre la traduction de deux fragments d'Aristote et des commentaires de Porphyre sur la musique.

texte à Utrecht, en 1709, dix traductions latines, celle de Jean Echelleusis, et une autre qui a été faite avec le secours de Jean Ronite, nommé Joseph Barthelemy Frédéric Rostgaard. Le docteur Rostgaard avait fait usage d'une copie tirée à Paris par Jean Negri de Damas, sur un exemplaire de la bibliothèque du Roi. L'ouvrage est divisé en treize chapitres : traité de la science, de son utilité et des avantages qu'elle procure, de l'intention dans laquelle on étudie, du choix d'un maître et d'un condisciple, de l'ordre des études et de la manière d'étudier, des qualités morales nécessaires à l'étudiant, de ce qu'il veut acquérir la science, des obstacles qui l'affaiblissent ou fortifient sa mémoire, des moyens de prolonger sa vie et des causes qui conduisent à l'abrégement, etc. Ce traité, qui est si important en lui-même, contient des observations et des préceptes sensés, a été traduit d'une manière très-libre par Jean Echelleusis, qui semble n'avoir pas toujours bien compris l'auteur. La traduction de Rostgaard est littérale, abonde en fautes, et le texte imprimé est rempli de fautes de toute nature. Nous ignorons le vrai nom de l'auteur. *Borhan-Eddin* n'est que son nom ou titre honorifique, *Zarnoudji* un surnom ethnique. Nous ne savons pas non plus exactement où il a vécu : cependant il est qualifié dans quelques ouvrages de *Disciple de l'auteur intitulé Hédayeh*, par où il est probable qu'on entendait l'ouvrage de Borhan-Eddin Zarnoudji, mort en 593 de l'hégire, ou a droit d'en conclure que

Zarnoudji florissait à la fin du sixième ou au commencement du septième siècle de la même ère. Le *Traité de Zarnoudji* a été commenté en l'an 996 (1587) par un écrivain nommé Ibn-Ismaël, sous le règne du sultan Amurath III, pour l'usage des élèves du palais de ce sultan ; il a aussi été traduit en turc par Abdalmédjid, fils de Nasouh.

S. D. S.—Y.

ZAROTTI (CÉSAR), médecin très-estimable, né, vers 1610, à Capo d'Istria, s'établit à Venise, et s'y fit une réputation dans la pratique de son art. Aux connaissances médicales il joignait le goût des lettres, qu'il cultivait avec succès, et une érudition peu commune. Le silence de ses contemporains à son égard, silence qu'il serait difficile d'expliquer, ne permet pas de fixer avec certitude la date de sa mort ; et ce n'est que par conjecture qu'on la place vers 1670. On a de lui : I. *De angelorum pugna libri tres*, Venise, 1642, in-8°. L'auteur dédia ce poème au pape Urbain VIII. II. *M. Valerii Martialis epigrammatum, medicæ aut philosophicæ considerationis enarratio ; sive de medicæ Martialis tractatione commentarius*, Venise, 1657, in-4°. ; ouvrage rare et plein de recherches curieuses sur l'état de la médecine à Rome au temps de Martial. III. *Centuria sacrorum epigrammatum*, Venise, 1666, in-8°. W—s.

ZASE (ULRIC), en latin *Zasius*, jurisconsulte, né en 1461, à Constance, passa sa jeunesse au milieu des plaisirs et avec des compagnons peu dignes de lui ; mais ensuite il se livra avec ardeur à l'étude, et travailla à regagner le temps perdu. Il fut d'abord notaire dans sa ville natale, puis syndic à Fribourg en Bris-

gau. Il avait rempli pendant trente ans les fonctions de cette place, lorsqu'il y renouça pour étudier la jurisprudence; il fit en peu de temps des progrès si rapides, que bientôt il devint docteur en droit et professeur à Fribourg, où il occupa la chaire de jurisprudence jusqu'à sa mort, arrivée en 1535. Ce savant était regardé dans toutes les académies de l'Allemagne comme un oracle dans la science du droit; et même Cornelle Agrippa, dans l'appréciation des réputations littéraires du seizième siècle, le joignait à Budée et à Alciat, qu'il nommait avec lui les triumvirs de la république des lettres. A sa profonde érudition, Zase joignait une éloquence naturelle qui donnait de l'attrait aux discussions les plus arides, et qui, dès qu'il paraissait en public, lui attirait des applaudissements extraordinaires. Aucun des auteurs contemporains ne met en doute que ses discours les plus éloquents n'aient été des improvisations. Au reste, il avait sur ses rivaux l'avantage d'une mémoire excellente, et il est probable que c'est à cette qualité précieuse qu'il dut celui de réparer très-vite le temps qu'il avait perdu dans sa jeunesse. Cependant, profondément pénétré de la justesse de ses opinions, il n'aimait point les voir révoquer en doute, et s'indignait en quelque sorte à l'idée d'une controverse. Lié avec les principaux savants de cette époque, il était surtout attaché à Érasme par les nœuds d'une amitié fondée sur l'estime. On lit dans la correspondance de ce dernier une lettre où il se plaint de ne pouvoir jouir à son gré de la conversation de Zase, parce que celui-ci était un peu sourd, tandis que lui-même avait la voix très-faible. Parmi les écrits de Zase, on

distingue surtout ceux qui ont rapport au droit. Ils ont été long-temps le manuel de tous les élèves en jurisprudence; en voici les titres : I. *Intellectus legum singulares*. II. *Commentaria in libros 11 de origine juris*. III. *Tractatus substitutionum*. IV. *Epitome in usus feudales*. V. *Tractatus de restitutione in integrum*. VI. *Methodus juris*. VII. *Catalogus legum antiquarum*. VIII. *Solution de cette question* : la concubine d'un prêtre doit-elle être regardée comme étant sous la juridiction ecclésiastique ou sous la juridiction temporelle? (en all.) Quelques-uns des ouvrages de Zase ont été portés à Rome sur les registres de l'*index*. Cependant le savant professeur n'avait point, au milieu du grand schisme religieux qui de son vivant divisa l'empire, abandonné les drapeaux du catholicisme. Seulement, dans son enthousiasme pour les talents de Luther, il le nommait le phénix des théologiens, et recommandait la lecture de son commentaire sur l'Épître aux Galates. Les œuvres de Zase, réunies en six volumes in-fol., ont été imprimées à Lyon, 1550, et à Francfort, 1590; un recueil de ses lettres, avec une notice sur sa vie, a été publié par Riegger, Ulm, 1774, in-8°. — *Jean-Ulric ZASE*, fils du précédent, né à Fribourg, en 1521, enseigna la jurisprudence à Bâle, fut appelé, comme vice-chancelier et conseiller-d'état, à la cour des empereurs Ferdinand 1^{er}. et Maximilien II, et mourut à l'âge de quarante-neuf ans, le 27 avril 1570. On a aussi de lui plusieurs ouvrages de droit, estimés dans le temps, surtout des Commentaires latins sur les Pandectes et un Traité des droits municipaux de la république de Fribourg. — *Nicolas ZASE*, médecin de Rotterdam, vivait

lieu du dix-septième siècle, et a sur l'anatomie contre Thomas Solin, en faveur de Louis de son ami.

P—OT.

LUNER (JUDE-THADÉE), jurisconsulte, né, le 16 octobre 1730, en Carinthie dans le pays de Salzbourg, et mort dans les dernières années du dix-huitième siècle, a publié, entre autres écrits : I. *Sur trois des églises collégiales de l'Église catholique* (all.), Vienne, 1783, in-8°. II. *Un prince peut-il dans ses états rendre l'autorité ecclésiastique évêque étranger, et jusqu'où peut-il exercer ce pouvoir? Peut-il le ôter entièrement?* (all.) Salzbourg, 1784, in-8°. III. *Recueil des principales lois qui régissent le pays de Salzbourg, disposé selon l'ordre alphabétique* (all.), 1785 à 1787, 3 vol. in-8°. IV. *Résultat des congrès d'Ems, signé par quatre archevêques allemands, avec l'approbation de S. M. l'empereur, et la bulle de Sa Sainteté, adressée à l'évêque de Freysingen, et autres pièces qui y ont rapport* (all.), Salzbourg, 1787, in-8°. V. *Biographie des jurisconsultes bourgeois, depuis la fondation de l'université jusqu'à nos jours, avec le plan d'une bibliothèque académique* (all.). ibid., 1789 et 1797, 1. in-8°. VI. *Corps de droit public, ou Recueil des pièces les plus importantes qui ont rapport à la constitution de l'archevêché de Salzbourg* (all.), ibid., 1792, in-8°. VII. *Breviarium hominis christianum studiosæ præsertim juvenum adornatum*, ibid., 1794, in-8°.

IX. *Chronique de Salzbourg* (all.), Salzbourg, 1796 à 1798, 3 vol. in-8°. X. *Lois constitutionnelles du pays de Salzbourg et ordonnances, rangées d'après l'ordre chronologique* (all.), dans le *Nouveau magasin de jurisprudence*, publié par Siebenkée. XI. *Droit héréditaire du fisc à la mort des enfants naturels*.

G—Y.

ZAVARRONI (ANGELO), archéologue et biographe, naquit, vers 1710, à Montalto, d'une famille distinguée. Deux de ses oncles remplissaient des fonctions éminentes dans l'ordre ecclésiastique. L'aîné, François Zavarroni, savant théologien, était, en 1728, supérieur-général de l'ordre des Minimes; et le cadet, Antoine, également versé dans les langues anciennes et dans le droit canonique, occupait le siège épiscopal de Tricarico. Doué d'une grande ardeur pour les sciences, Angelo fit de rapides progrès dans ses études. Sa santé faible et délicate ne lui permettant pas de supporter de longues fatigues, il se persuada que toute carrière honorable lui restait interdite. Des chagrins domestiques vinrent ajouter à l'aigreur de son caractère. Inquiet et soupçonneux, il se crut abandonné, trahi par les personnes qui avaient eu toute sa confiance. Dans l'isolement auquel il s'était condamné lui-même, il chercha des consolations à ses chagrins par la culture des lettres. En se livrant à la lecture des manuscrits et à l'examen approfondi des monuments épars sur le sol de la Calabre, il se rendit très-habile dans les antiquités de sa patrie. Les encouragements inattendus que lui valurent ses premiers essais ranimèrent son ardeur pour l'étude. Il avait terminé plusieurs ouvrages importants, et il en préparait

gau. Il avait rempli pendant trente ans les fonctions de cette place, lorsqu'il y renonça pour étudier la jurisprudence; il fit en peu de temps des progrès si rapides, que bientôt il devint docteur en droit et professeur à Fribourg, où il occupa la chaire de jurisprudence jusqu'à sa mort, arrivée en 1535. Ce savant était regardé dans toutes les académies de l'Allemagne comme un oracle dans la science du droit; et même Cornelle Agrippa, dans l'appréciation des réputations littéraires du seizième siècle, le joignait à Budée et à Alciat, qu'il nommait avec lui les triumvirs de la république des lettres. A sa profonde érudition, Zase joignait une éloquence naturelle qui donnait de l'attrait aux discussions les plus arides, et qui, dès qu'il paraissait en public, lui attirait des applaudissements extraordinaires. Aucun des auteurs contemporains ne met en doute que ses discours les plus éloquents n'aient été des improvisations. Au reste, il avait sur ses rivaux l'avantage d'une mémoire excellente, et il est probable que c'est à cette qualité précieuse qu'il dut celui de réparer très-vite le temps qu'il avait perdu dans sa jeunesse. Cependant, profondément pénétré de la justesse de ses opinions, il n'aimait point les voir révoquer en doute, et s'indignait en quelque sorte à l'idée d'une controverse. Lié avec les principaux savants de cette époque, il était surtout attaché à Érasme par les nœuds d'une amitié fondée sur l'estime. On lit dans la correspondance de ce dernier une lettre où il se plaint de ne pouvoir jouir à son gré de la conversation de Zase, parce que celui-ci était un peu sourd, tandis que lui-même avait la voix très-faible. Parmi les écrits de Zase, on

distingue surtout ceux qui ont rapport au droit. Ils ont été long-temps le manuel de tous les élèves en jurisprudence; en voici les titres : I. *Intellectus legum singulares*. II. *Commentaria in libros 11 de origine juris*. III. *Tractatus substitutionum*. IV. *Epitome in usus feudales*. V. *Tractatus de restitutione in integrum*. VI. *Methodus juris*. VII. *Catalogus legum antiquarum*. VIII. *Solution de cette question* : la concubine d'un prêtre doit-elle être regardée comme étant sous la juridiction ecclésiastique ou sous la juridiction temporelle? (en all.) Quelques-uns des ouvrages de Zase ont été portés à Rome sur les registres de l'*index*. Cependant le savant professeur n'avait point, au milieu du grand schisme religieux qui de son vivant divisa l'empire, abandonné les drapeaux du catholicisme. Seulement, dans son enthousiasme pour les talents de Luther, il le nommait le phénix des théologiens, et recommandait la lecture de son commentaire sur l'Épître aux Galates. Les œuvres de Zase, réunies en six volumes in-fol., ont été imprimées à Lyon, 1550, et à Francfort, 1590; un recueil de ses lettres, avec une notice sur sa vie, a été publié par Riegger, Ulm, 1774, in-8°. — *Jean-Ulric ZASE*, fils du précédent, né à Fribourg, en 1521, enseigna la jurisprudence à Bâle, fut appelé, comme vice-chancelier et conseiller-d'état, à la cour des empereurs Ferdinand 1^{er} et Maximilien II, et mourut à l'âge de quarante-neuf ans, le 27 avril 1590. On a aussi de lui plusieurs ouvrages de droit, estimés dans le temps, surtout des Commentaires latins sur les Pandectes et un Traité des droits municipaux de la république de Fribourg. — *Nicolas ZASE*, médecin de Rotterdam, vivait

lieu du dix-septième siècle, et a sur l'anatomie contre Thomas olin, en faveur de Louis de son ami.

P—OT.

UNER (JUDE-THADÉE), jurisulte, né, le 16 octobre 1730, rtrumn dans le pays de Salz-, et mort dans les dernières s du dix-huitième siècle, a pu-entre autres écrits : I. *Sur*

roits des églises collégiales l'Église catholique (all.), Vien-783, in-8°. II. *Un prince ca-que peut-il dans ses états res-tre l'autorité ecclésiastique évêque étranger, et jusqu'où il exercer ce pouvoir? Peut-il ôter entièrement?* (all.) Salz-

-, 1784, in-8°. III. *Recueil rincipales lois qui régissent le de Salzbourg, disposé selon re alphabétique* (all.), 1785 à

, 3 vol. in-8°. IV. *Résultat mgrès d'Ems, signé par qua- archevêques allemands, avec robatation de S. M. l'empereur, ulle de Sa Sainteté, adres- l'évêque de Freysingen, et utres pièces qui y ont rap-*

(all.), Salzbourg, 1787, in-8°. *Biographie des jurisconsultes ourgeois, depuis la fondation université jusqu'à nos jours, le plan d'une bibliothèque aca-que* (all.), ibid., 1789 et 1797,

in-8°. VI. *Corps de droit pu-ou Recueil des pièces les plus rtantes qui ont rapport à la itution de l'archevêché de bourg* (all.), ibid., 1792, in-

7II. *Syllabus rectorum magni- um universitatis salisburgensis ab ejus primordiis ad hæc us-empora*, ibid., 1792, in-8°.

Breviarium hominis christia- isum studiosæ præsertim juven- adornatum, ib., 1794, in-8°.

IX. *Chronique de Salzbourg* (all.), Salzbourg, 1796 à 1798, 3 vol. in-8°. X. *Lois constitutionnelles du pays de Salzbourg et ordonnances, rangées d'après l'ordre chronologique* (all.), dans le *Nouveau magasin de jurisprudence*, publié par Siebenkée. XI. *Droit héréditaire du fisc à la mort des enfants naturels*.

G—Y.

ZAVARRONI (ANGELO), archéologue et biographe, naquit, vers 1710, à Montalto, d'une famille distinguée. Deux de ses oncles remplissaient des fonctions éminentes dans l'ordre ecclésiastique. L'aîné, François Zavarroni, savant théologien, était, en 1728, supérieur-général de l'ordre des Minimes; et le cadet, Antoine, également versé dans les langues anciennes et dans le droit canonique, occupait le siège épiscopal de Tricarico. Doué d'une grande ardeur pour les sciences, Angelo fit de rapides progrès dans ses études. Sa santé faible et délicate ne lui permettant pas de supporter de longues fatigues, il se persuada que toute carrière honorable lui restait interdite. Des chagrins domestiques vinrent ajouter à l'aigreur de son caractère. Inquiet et soupçonneux, il se crut abandonné, trahi par les personnes qui avaient eu toute sa confiance. Dans l'isolement auquel il s'était condamné lui-même, il chercha des consolations à ses chagrins par la culture des lettres. En se livrant à la lecture des manuscrits et à l'examen approfondi des monuments épars sur le sol de la Calabre, il se rendit très-habile dans les antiquités de sa patrie. Les encouragements inattendus que lui valurent ses premiers essais ranimèrent son ardeur pour l'étude. Il avait terminé plusieurs ouvrages importants, et il en préparait

d'autres, quand il mourut dans sa ville natale, au mois d'août 1767. On a de lui : I. *Epistolæ apologetico-criticæ, quibus pro veritate, pro patriâ, proque calabris scriptoribus et alienigenis nuperrimæ dissertationes anonymi de tortoribus Christi, etc., in lucem editæ curâ et industria genialis Posterari expendantur*, Venise, 1734, in-4°. II. *Epistola de duobus antiquis inscriptionibus seu aris votivis repertis prope fluvium Cratridem in agro Montaltino*, dans la *Raccolta Calogerana*, xvi, 367-404. III. *Epistolarum genialium decades duæ, etc.*, Naples, 1740-41, 2 vol. in-8°. A la fin du tome 1^{er} on trouve une dissertation : *De antiquâ sepulcrali inscriptione Montalti repertâ in colle Serronis*. L'auteur en annonçait, en 1754, une seconde édition in-4°, alors sous presse. IV. *Historia erectionis pontificiî collegi Corsini Ulanensis italogræci; et deputationis episcopi titularis græci ritûs ad Italos Epirotas eodem ritu instruendos sacrisque initiandos*, Naples, 1750, in-4°. Cet ouvrage est dédié au pape Benoît XIV. V. *Dissertatio historico-apologetica de vitâ cl. viri Eliæ Astorini, carmelitæ Calabri*. L'auteur l'avait adressée au P. Calogera, pour l'insérer dans son recueil, à la tête de l'*Ars magna* d'Astorini, ouvrage inédit, dont Angelo avait découvert récemment le manuscrit. VI. *Bibliotheca calabra, sive illustrium virorum Calabria: qui litteris claruerunt elenchus*, Naples, 1753, in-4°; ouvrage rare et curieux. Les auteurs calabrois y sont rangés suivant l'ordre chronologique. Le premier est le poète Stésichore (*V. ce nom*), et le dernier, notre auteur, qui malgré sa modestie a cru devoir donner la liste de ses productions. W—s.

ZAVAVI (ZEIN-EDDIN ABOU'L-HASAN OU ABOU-ZACARIA IAHYA, fils d'ABD-ALMOTI, fils d'ABD-ALNOLR), est un grammairien célèbre, connu sous le nom d'Ibn-Maat. Il tire son surnom de *Zavavi* d'une tribu africaine nommée *Zavava*, à laquelle il appartenait par son origine. Il était né en l'an 564 de l'hégire (1168 de J.-C.), et professait la doctrine des Hanélites. Il habita long-temps Damas, et y composa divers ouvrages, entre autres un poème célèbre nommé *Dorrat Alfyya*, parce que tous les vers se terminent par la lettre *alif*. Il l'acheva en l'année 595 (1198). Ce poème qui se trouve dans la bibliothèque bodléienne d'Oxford et dans celle de l'Escorial, a pour objet la syntaxe de la langue arabe, et il a eu un assez grand nombre de commentateurs. Il ne faut pas le confondre avec un poème nommé *Alfyya*, parce qu'il se compose de mille vers, et dont l'auteur est Ibn-Malec. Zavavi mourut au Caire en 628 (1230). S. D. S—r.

ZAWADOWSKI (PIERRE, comte DE), sénateur et ministre de l'instruction publique russe, naquit en 1738, à Krasnowice, petit domaine que ses parents possédaient dans l'arrondissement de Starodub, gouvernement de Czerniechow. Son père, pauvre gentilhomme, était officier dans l'armée de la Petite-Russie. Ses revenus ne suffisant point pour élever ses cinq fils, dont Pierre était le second, le grand-père maternel, qui avait une place assez lucrative dans le palatinat de la Petite-Russie, se chargea des deux aînés, qu'il envoya au collège des Jésuites à Oroza. C'est à cette école que Pierre apprit la langue latine et la langue polonaise. Lorsqu'il eut étudié les auteurs et les poètes latins, il fut en-

académie de Kiow, pour y ses études. Là, il continua bons auteurs latins, et il dans la suite que c'était par lurs qu'il avait formé son s études étant terminées, il à Gluchow, dans l'admini- i civile du palatinat de la ssie; il y soignait l'expédi- affaires qui regardaient le e Kiow. Le maréchal de Ro- nommé gouverneur de la ssie, l'appela dans sa chan- pour l'expédition des affai- es; ayant remarqué dans ce mme d'heureuses disposi- un zèle extraordinaire pour lissement de ses devoirs, il avec lui, lorsque la première clata avec la Turquie, et seiller de sa chancellerie avec rang de colonel. Zawa- itait à une excellente école, rofita. L'impératrice Cather- bientôt remarqué les rap- i sortaient de sa plume, appela dans son cabinet. i, elle le nomma référen- chargé de lui présenter les es, requêtes et prières qui it directement adressées. La dont il remplit ces fonc- icates accrut la confiance arine. Considérant, com- sait depuis lui-même, le ca- sa puissance souveraine, in *vaste laboratoire*, dont se servir pour son instruc- our le bien de l'empire, il es notes sur chaque suppli- lui offrait des vues utiles. tion se dirigea d'abord vers ion publique, qui était son prédilection; de là il l'étend- utes les branches de l'ad- tion intérieure. Ses connais- étant agrandies, ainsi que

la confiance de Catherine, il fut consulté sur tout ce qui tenait à l'intérieur et aux écoles; tous les projets lui étaient confiés, pour les examiner, les discuter, et il était chargé de rédiger les plans et les oukases. L'empire fut divisé en gouvernements dont les limites furent exactement tracées, et le *Code de Catherine* donna des lois fixes à la Russie. Ces deux grands actes d'ordre et de justice intérieure forment époque dans le gouvernement de la czarine, et ils ont immortalisé le nom de Zawadowski, qui y avait pris une part glorieuse. Il tourna ensuite ses pensées vers le trésor public, le commerce, l'industrie, l'agriculture et les autres sources de la richesse nationale. Comme il avait recueilli, sur toutes ces branches de l'administration, les lumières d'une longue expérience, il proposa l'érection de deux banques publiques: l'une devait venir au secours de l'agriculture, des fabriques, des entreprises industrielles et commerciales; l'autre avait pour objet de recevoir les consignations. Ce projet ayant été mûrement discuté et approuvé, Zawadowski fut nommé directeur des deux banques. Comme il était membre du sénat, il ne parlait que quand on y traitait des objets d'utilité publique. Catherine le nomma comte de l'empire, et lui donna de riches domaines. Paul I^{er}, en confirmant les dispositions de sa mère, y ajouta l'ordre de Saint-André, et décréta que le titre de comte passerait aux descendants mâles de Zawadowski. Cependant, Paul ayant pris pour principe de ne point accorder de confiance à ceux qui avaient eu celle de sa mère, Zawadowski quitta la cour et les affaires, pour aller vivre modestement au mi-

lieu des siens dans le petit village de Krasnowice. Mais Alexandre, qui connaissait son mérite, lui fit écrire, le jour même où il monta sur le trône, une lettre par laquelle il l'engageait, dans les termes les plus honorables, à revenir à Saint-Petersbourg pour y rendre de nouveaux services à l'empire. Le ministère ayant reçu, en 1802, une nouvelle forme, Zawadowski fut nommé ministre de l'instruction publique. Depuis le règne de Pierre-le-Grand, les sciences et les lettres avaient, il est vrai, trouvé protection près du trône; mais l'instruction publique dans toutes les provinces avait été négligée; elle dut son organisation à l'empereur Alexandre et à Zawadowski: le digne ministre fit établir des écoles publiques dans chaque paroisse; des écoles plus élevées pour les chefs-lieux de district; des gymnases ou collèges pour les chefs-lieux de gouvernement, et des universités pour les provinces. L'université placée à Wilna, fut entourée de tous les établissements que peut réclamer l'état actuel des sciences. On y joignit un séminaire pour l'éducation des ecclésiastiques, et un autre pour former des maîtres et des professeurs. La médecine eut des jardins botaniques; la chirurgie un vaste amphithéâtre. Des bâtiments furent destinés aux leçons d'équitation, etc. Une académie fut érigée à Krzemieniec, et les revenus des domaines appartenant au palatinat de ce nom, furent attachés à l'entretien de l'établissement. La classe indigente fut surtout l'objet de la sollicitude du prince et de son ministre: des fonds furent assignés sur le trésor public, pour venir au secours des écoles établies dans les paroisses de chaque gou-

vernement. Tels sont les bienfaits que la Russie doit au zèle patriotique de Zawadowski et aux vues bienveillantes d'Alexandre. Ce prince fit, au commencement de 1810, de grands changements dans son ministère, ce qui lui fournit l'occasion d'accorder à Zawadowski des fonctions plus élevées; il le nomma président de la section des lois, de jurisprudence et de législation, nouvellement établie dans le conseil; place qui rendait le ministre chef de la magistrature. Ayant servi pendant cinquante ans la monarchie, après s'être élevé des grades inférieurs aux premières fonctions du gouvernement; après avoir, dans toutes les positions, donné des preuves de zèle, de probité et de savoir, Zawadowski mourut à Saint-Petersbourg le 9 janvier 1812. L'université de Wilna a rendu un hommage public à ce grand homme. *V.* le Discours prononcé à l'ouverture de ses séances, le 30 juin 1813. *V.* aussi *Divers écrits relatifs aux séances de l'université de Wilna, et à ce qu'elle a fait pour les sciences* (polon.), par le professeur Sniadecki, Wilna, 1818. G-x.

ZAWADZKI (JEAN), palatin de Swiecki, de Parnaw, et châtelain de Dantzig, fut envoyé en 1633, par Vladislas VII, roi de Pologne, comme ambassadeur extraordinaire en Allemagne, en Hollande et en Angleterre. Gustave-Adolphe ayant été tué à la bataille de Lutzen, et Vladislas formant des prétentions sur la couronne de Suède, l'ambassadeur avait pour objet de disposer les puissances étrangères, à faire tomber les suffrages de la nation suédoise sur le monarque polonais; mais cette mission n'eut aucun succès. Les instructions données à l'ambassadeur, le journal de l'ambassadeur

des audiances qui lui dées, se trouvent en dans la bibliothèque de iierakowski à Varsovie. ont été publiées dans le *Mémoires historiques sur Pologne*, par J.-U. , Varsovie, 1822. Les lations de la Pologne ntenté la cour de Fran- rère du roi Vladislas, it, ayant été arrêté, Marseille, Zawadzki fut e rendre à Paris, pour politique de la Pologne. il parvint à dissiper les i ministère français; et avec la France devin- es, qu'en 1644 Vla- sa la princesse Louise e Nevers. — ZAWADZKI), issu d'une famille il- acovie, y publia les sta- tions, privilèges et lois , jusqu'à l'année 1614, : *Theodora Zawadz- ta y constitucye praw* Cracovie, 1614, in-fol.; 37, même format; *ibid.*, Son travail est fait avec t à profit les collections Laski, Przyluski, Her- uszowski, Zawadzki a originaux, et corrigé les s'étaient glissées dans les cédents; enfin, il a ex- rche et donné les formu- cédure judiciaire en Po-

G—Y.

(SOTOMAYOR (DONA , dame espagnole, non guée par son esprit que ince, est restée jusqu'ici nnuée à tous les biogra- Antonio ne lui a consa- ou deux lignes dans la *hispana nova*, réperto-

re immense où tant d'auteurs juste- ment oubliés occupent des colonnes entières. Dans le désir de venger D. Maria des injustes dédains de sou sa- vant compatriote, on a, faute de con- naître d'autres sources, cherché des renseignements sur sa personne dans le recueil des *Nouvelles* publiées par cette dame. Mais aussi modeste que spirituelle, elle ne laisse pas échapper le moindre mot qui puisse trouver place ici. D. de Zayas, née dans les premières années du dix-septième siè- cle, à Madrid, d'une famille illustre, dut recevoir une éducation conforme au rang qu'elle était appelée à tenir. La culture des lettres et de la poésie paraît avoir été la principale occupa- tion de sa vie. Encouragée par les suffrages des personnes qui recevaient la confiance de ses essais, elle mit au jour deux recueils contenant cha- cun dix nouvelles: le premier, intitu- lé *Novelas exemplares y amorosas*, parut à Madrid, 1634, in-8°, comme on en a la preuve par l'ap- probation du censeur, lequel, pour le dire en passant, compare D. Ma- ria aux Corinne, aux Sapho, et mé- me aux Aspasié. Ce volume fut réim- primé, Madrid, 1637, et Saragosse, 1638, in-8°. Le second recueil, *No- velas y Saraos*, ne parut, suivant D. Antonio, qu'en 1647; mais il n'est guère probable qu'il se soit pas- sé tant de temps entre la publication de ces deux recueils. Il en existe des éditions complètes, parmi lesquelles on cite celles de Madrid, 1664, in- 4°, revue et corrigée par Mateo de la Bastida, et de Barcelone, 1716, in-4°. Les *Nouvelles* de Marie de Zayas ont été traduites en fran- çais, Paris, 1680, 5 volumes in-12. Cette traduction est généralement attribuée à d'Onville (P. ce nom), frère de l'abbé de Boisrobert. Ce-

pendant Vauel, dans la préface de sa traduction des *Divertissements de Cassandre*, par Castillo, Paris, 1683, dit qu'il a déjà publié celle des *Nouvelles de Dona de Zayas*. Existe-t-il deux traductions, l'une de Vauel et l'autre de d'Ouille? c'est ce qu'on n'a pas encore pu vérifier. Quoi qu'il en soit, Scarron connaissait, longtemps avant ces traductions, le mérite des *Nouvelles de D. Zayas*; et il en avait donné plusieurs, sous son nom, avec de légers changements. Des *Cinq Nouvelles* attribuées à Scarron, D. de Zayas peut revendiquer les trois meilleures : la *Précaution inutile* (1), l'*Adultère innocent* et le *Châtiment de l'avarice*. Une quatrième, le *Juge dans sa propre cause*, qui forme le quatorzième chapitre du *Roman comique*, n'est également qu'une traduction presque littérale d'*El juez de su causa* de dona Maria. Dans l'original espagnol, chaque recueil de *Nouvelles* est précédé d'une introduction ou *prologue*, qui forme une espèce de lien entre des histoires d'ailleurs si diverses. Dans tous les deux, ce sont des dames unies par l'amitié et par le goût des lettres, qui conviennent de raconter tour-à-tour une histoire, pour se délasser. Leurs récits sont entremêlés de romances et de pièces de vers; mais on n'en retrouve pas la moindre trace dans la traduction. Les *Nouvelles* de D. Zayas, quoique plusieurs pèchent par le défaut de vraisemblance, sont d'un grand intérêt. La plupart roulent sur des événements amoureux; et le dénouement en est presque toujours tragique. Aussi D. Maria recommande-t-elle assez

(1) C'est de la Nouvelle de Scarron que Sedaine a tiré le sujet de sa jolie comédie *La gaillarderie*. L'intrigue de cet épisode nous paraît mieux sauvée dans la Nouvelle espagnole, que dans l'imitation française.

fréquemment aux femmes de fuir tout engagement.

W—s.

ZAZICHOVEN (ULRICH DE), nommé ZETZLNHOVEN, dans un manuscrit du Vatican, dans d'autres *Sabenhoven*, est un de ces anciens minnesingers qui, au commencement du treizième siècle, amenèrent, par leurs chants, un changement si surprenant dans la poésie allemande. Il traduisit dans le dialecte souabe le *Roman de Lancelot du Lac*, composé en français, par Arnauld Daniel. A la fin de sa version, qui est en vers, Ulrich dit que l'original était tombé entre ses mains, dans le temps où le roi Richard Cœur-de-Lion était détenu en captivité par Léopold, duc d'Autriche. Le roman d'Ulrich se trouve en manuscrit à la bibliothèque impériale de Vienne, d'où Gottsched en a tiré une copie publiée dans les *Conversations de Hambourg*, tom. VIII. Un autre manuscrit est à la bibliothèque du Vatican; Adelung l'a décrit dans son *Recueil d'anciennes poésies allemandes*. La bibliothèque de Munich en possède un troisième dont il est parlé dans *Braga et Hermode*. G—r.

ZAZLACÉE (1), célèbre général abyssin, était d'une naissance obscure, mais il s'éleva par son courage aux premiers emplois : l'empereur Malac-Saghed lui fit épouser une de ses parentes, et le nomma vice-roi de la province de Dembea. Malac, n'ayant point d'héritier légitime, avait déclaré son successeur Jacob, son fils naturel; mais, craignant que ce choix n'occasionnât des troubles

(1) C'est le Zenzela de Laclede (*Hist. de Portugal*, VI, 337), dont toutes les erreurs empruntées aux auteurs portugais ont été fidèlement reproduites dans le *Dictionnaire de Moréri*, dans le *Dictionnaire universel*, etc. Nous avons suivi Laclede, dont l'ouvrage est encore le meilleur qui soit sur l'Abyssinie.

sa mort, il révoqua cette dis-
 on, et désigna pour lui succé-
 -Denghel, son neveu, prince
 es qualités promettaient aux
 ins un règne glorieux. Cette sa-
 ure devint la première cause
 alheurs que Malac voulait évi-
 ès qu'il fut mort, les grands
 mérent empereur Jacob (sep-
 : 1596), dont l'extrême jeu-
 leur faisait espérer de régner
 on nom, et renfermèrent Za-
 el dans une forteresse d'où
 pouvait s'échapper. Tant que
 resta soumis aux caprices de
 eurs, il demeura paisible pos-
 r du trône; mais, ayant annon-
 tion de prendre enfin les rê-
 gouvernement, il fut relégué
 ne province éloignée, et Za-
 el, tiré de sa prison, fut sacré
 a ville d'Axuma (août 1603).
 ée, quoique attaché sincèrement
 b, ne poussa point l'héroïsme
 nt de se sacrifier pour le fils
 : bienfaiteur. Changeant avec
 une, il passa, l'un des pre-
 sous les drapeaux de Za-Den-
 til servit avec zèle le nouveau
 dans la guerre que celui-ci eut
 à soutenir contre les Galles.
 ghel, victorieux, s'occupa de
 ouir ses sujets des avantages
 merce; il étendit ses relations
 es Portugais, et accueillit fa-
 cilement leur envoyé le P. Paëz
 : nom, XXXII, 356). En
 uit cette mission, le P. Paëz
 : en vue que les progrès du
 isme. Il couvrit à la foi
 que l'empereur d'Abyssinie,
 it écrire une lettre de soumis-
 pape Clément VIII. Les prê-
 yssins, mécontents de la pro-
 que l'empereur accordait aux
 is, le déclarèrent déchu du
 et délivrèrent ses sujets du ser-

ment de fidélité. Za-Denghel, menacé
 jusque dans son palais, s'enfuit dans
 la province de Goïam, où les rebel-
 les le poursuivirent. Ne consultant
 que son courage il vint à leur rencon-
 tre, et leur livra bataille; mais, aban-
 donné de ses troupes pendant le com-
 bat, il fut tué le 7 ou le 13 octobre
 1604. Susnejos ou Socinios, prince
 de la famille royale (2), jugea l'oc-
 casion favorable pour s'emparer
 du trône : il se fit couronner dans
 son camp, et manda à Zazlacée de
 le rejoindre avec ses troupes. Zaz-
 lacée, n'ayant pu prévoir cet événe-
 ment, avait envoyé chercher Jacob
 dans l'intention de le rétablir sur le
 trône. Il marcha donc contre Susne-
 jos, qu'il regardait comme un re-
 belle, et l'obligea de se retirer dans
 les montagnes d'Amhara. Cependant
 Jacob se faisant attendre trop long-
 temps, Zazlacée fut, ainsi que les au-
 tres généraux, forcé de reconnaître
 son compétiteur, auquel on envoya
 la couronne et les ornements impé-
 riaux. Mais pendant les préparatifs
 du couronnement de Susnejos, on
 apprit que Jacob s'avancait à la tête
 d'une armée. Cette nouvelle inatten-
 due changea la face des choses. Zaz-
 lacée fit aussitôt proclamer Jacob
 par ses soldats, et son exemple fut
 suivi par les autres gouverneurs :
 alors Susnejos se trouva forcé
 d'aller une seconde fois se cacher
 dans le désert d'Ambara; mais il
 ne perdit point courage : attentif à
 profiter des moindres fautes de ses
 ennemis, il surprit un jour Zazlacée
 dans son camp, et l'égorgea (décem-
 bre 1606). Quelques mois après
 (mars 1607), il attira Jacob dans un
 défilé, et tailla en pièces ses meilleures
 troupes. Jacob perdit la vie dans le

(2) Il était arrière-petit-fils de l'empereur David.

combat ; et Susnejos , débarrassé de son compétiteur , monta sur le trône sous le nom de Malac-Saghed , et ensuite de Sultan-Saghed. W—s.

ZBARAWSKI (JEAN, prince DE), général polonais , descendait du prince Korybut Démétrius de Novogorod , et de Siewiers , troisième frère de Vladislas Jagellon , et avait hérité de son père le duché de Zbara et la starostie de Krzeminecz , lorsque la couronne de Pologne resta sans maître par la mort de Sigismund - Auguste. Un long interrègne s'ensuivit , pendant lequel les partis , aux prises les uns avec les autres , songeaient bien moins à défendre la patrie des attaques de l'étranger qu'à s'assurer le pouvoir. Zbarawski fut un des magnats qui se déclarèrent le plus énergiquement en faveur de la république , insultée successivement et par les Moscovites et par les Tartares. Ses exploits , comme simple guerrier ou chef de corps , l'avaient déjà rendu célèbre. Sa campagne de 1572 contre les soldats vagabonds et pillards du grand-duc acheva de le faire connaître. Le règne éphémère de Henri de Valois fut peu favorable aux grands talents et aux vertus. Mais Étienne Battori , qui succéda à ce prince voluptueux , distingua promptement Zbarawski , et sut reconnaître combien ses services pouvaient devenir utiles au roi de Pologne. Aussi , outre le palatinat de Braclaw et le titre de sénateur , lui donna-t-il le commandement d'une partie de son armée. Zbarawski se montra digne de la confiance de son souverain dans la guerre que celui-ci eut à soutenir contre le grand-duc de Moscovie Iwan IV , et se signala surtout au siège et à la prise de Sokol , Toropocz et dans le pays de Czer-

niczow , qu'il mit à feu et à sang , et où les Russes cessèrent de se montrer. Il fut ensuite député à la cour d'Iwan , conjointement avec le jésuite Possevin ; et s'il fut moins habile négociateur que ce religieux , du moins eut-il la gloire d'avoir préparé , par ses victoires , le traité qui rendait trente-quatre forteresses à la Pologne , et qu'il eut la satisfaction de signer (1582). Onze ans après , Étienne mourut ; et il fallut encore s'occuper d'élire un souverain. Zbarawski , appuyé de tous ses vassaux et des gentilshommes polonais attachés à la cause du protestantisme , insistait pour qu'on élevât sur le trône l'archiduc Maximilien , qui offrait de donner une nouvelle sanction à la liberté des cultes. Mais les efforts du parti contraire , qui voyait à sa tête le grand - chancelier Jean Zamoyski (Voy. ce nom) , l'emportèrent ; et le prince catholique Sigismund , fils du roi de Suède , vint prendre possession de la couronne , que lui décerna une élection contestée. Quoique naturellement le crédit de Zbarawski dût perdre beaucoup , par suite du rôle qu'il avait joué dans l'affaire de l'élection , sa position indépendante et l'utilité incontestable dont il pouvait être à la république , empêchèrent qu'on ne le traitât avec dédain. Il vint , en 1592 , au secours de Sigismund , en guerre avec les hordes tartares ; et en 1594 il fut nommé chef des forces polonaises contre les Cosaques et les Tartares , leurs auxiliaires. Il ajouta encore à sa renommée dans cette dernière expédition , repoussa à plusieurs reprises ces barbares , leur prit le butin qu'ils avaient fait sur les frontières de la Pologne , les poursuivit jusqu'à Zaslav , et dégagea le duc

Constantin d'Ostrog, qu'ils tenaient assiégé. C'est à l'occasion de ces triomphes que Sigismond lui-même dit publiquement que le duc de Zbarawski mériterait un royaume. Ce général avait épousé une princesse russe de la famille des Czetwertinski; et il en eut deux fils, dont le plus célèbre est Christophe, grand-écuyer de Pologne (V. l'article qui suit). Il mourut en 1608, et eut pour successeur dans le palatinat de Bracław Jean Potocki. P—OT.

ZBARAWSKI (CHRISTOPHE, prince DE), fils aîné du précédent, est connu par la mission qu'il remplit à Constantinople, sous Sigismond III. Ce monarque ayant conclu, en 1621, le traité de Choczim avec les Turcs, résolut de leur envoyer une ambassade solennelle, et il jeta les yeux sur Zbarawski. Pendant que celui-ci faisait ses préparatifs à Konskowola, dans ses domaines de la Podolie, on y apprit les événements arrivés à Constantinople, et la fin malheureuse du sulthan Osman II (V. ce nom, XXXII, 197). Le journal de cette ambassade qui a été publié (1), commence à cette époque; il contient des faits peu connus. C'est dans ce monument historique que nous avons puisé les détails qui suivent. Zbarawski s'avança vers les frontières de la Turquie, menant à sa suite tout ce qu'il y avait de plus grand en Pologne, afin de donner un éclat extraordinaire à son ambassade. Après avoir passé le Pruth, il fut complimenté par l'hospodar de Valachie. Il traversa avec précaution les deux principau-

tés; craignant les Valaques et les Turcs, il campait la nuit, entouré de sa petite armée, comme au milieu de troupes ennemies. Ayant traversé la Moldavie et passé le Danube, il entra dans la Servie et la Bulgarie. Là, il se trouva environné de ses compatriotes, ces peuples étant, comme les Polonais, d'origine slave et leur langage différant peu du polonais. Lorsqu'il arriva sous les murs de Constantinople, il fit annoncer au vézir sa mission qui était de renouveler les traités conclus entre Sigismond I^{er}. et Soliman. Il demandait en particulier la confirmation des articles qui avaient été arrêtés l'année précédente à Choczim. Un agent du vézir vint lui déclarer qu'il allait commencer par visiter les voitures que l'on voyait en si grand nombre à sa suite. Zbarawski déclara qu'il ne permettrait cette insulte que s'il y était contraint par la force, et qu'il allait se mettre en mesure de résister. Le vézir n'insista plus, et au jour déterminé l'ambassadeur fit son entrée dans Constantinople. Il déploya une magnificence dont on n'avait point d'exemple. Il entra à cheval dans les cours du sérail, et après avoir offert ses présents il commença à parler de l'objet de sa mission. Le vézir ayant avant tout demandé une somme d'argent comme tribut, le prince répondit en peu de mots: « Le tribut ne se paie que par ceux qui n'ont point appris à défendre leurs libertés. » Les négociations furent rompues. Cependant la mère du sulthan étant tombée malade, Zbarawski lui envoya son premier médecin qui, s'étant insinué dans l'esprit de la princesse, lui parla du vézir et de sa conduite inconvenante. Le ministre othoman devint plus traitable, et Zbarawski eut une audience du sul-

(1) Voy. ce journal dans *Zbiór pamientnikow historycznych dawney Polisee, a renkopismow* (Choix de Mémoires historiques sur l'ancienne Pologne, d'après les manuscrits, par Julien-Ursin Niemcewicz), Varsovie, 1822, tom. II, in-8°.

thau qui ne lui dit que ces mots : « Comment se porte le roi de Pologne ? » Au mois de janvier 1623, un nouvel orage se préparait ; les janissaires qui avaient éprouvé leurs forces vinrent entourer le sérail du vézir Dziurdzi, demandant leur paie par des cris menaçants. Ce perfide ministre fit entrer les agas ; leur dit qu'il avait compté sur le tribut que l'ambassadeur de Pologne devait lui apporter, et que, puisqu'il ne l'avait point reçu, ils pouvaient eux-mêmes aller le demander ; en disant cela il parlait fort haut des richesses que Zbarawski avait apportées dans deux cents fourgons. Celui-ci était entouré d'une élite d'officiers polonais, qui tous avaient fait preuve de courage sur le champ de bataille. Après leur avoir exposé franchement le péril où ils se trouvaient, il leur dit : « Je ne serai pas seulement votre chef, mais je serai le premier à tout affronter. » Tous promirent de faire leur devoir, et un secrétaire du vézir étant venu dans ce moment annoncer la crise dont on ne pouvait tirer son maître qu'en lui fournissant les moyens d'apaiser ses janissaires. « Va, lui dit le prince, » dire à ton maître qu'il peut faire tout ce que sa faiblesse lui suggérera. » On passa la nuit sous les armes, et le lendemain on apprit que Dziurdzi était renversé ; que Bassa Hussein était grand-vézir. Le nouveau ministre se montra favorable aux Polonais. Avant tout, Zbarawski sollicita la délivrance des prisonniers polonais qui étaient détenus en grand nombre dans les bagnes de Constantinople. Comme on demandait pour le seul hetman Kalinowski, 30,000 écus, le prince épuisé par les frais de l'ambassade, donna ordre que l'on portât à la Mon-

naie son argenterie, ainsi que l'or et l'argent qui ornaient ses meubles et ses armes. Le vézir qui en fut informé le fit venir, et l'on convint que tous les Polonais seraient relâchés pour 50,000 écus, et que des mesures seraient prises pour l'acquit de la rançon. Ce fut dans ce moment que le traître Vevelli, drogman et homme de confiance du prince, se rendit auprès du vézir, et proposa de lui livrer tous les papiers et tous les secrets de son maître si l'on voulait le nommer hospodar de la Valachie. Le vézir, après l'avoir traité avec le plus profond mépris, fit venir Zbarawski, et lui remit tous les papiers sans les avoir lus. Enfin il fut question de conclure la paix qui était le principal objet de l'ambassade. Zbarawski fit ouvrir en présence du divan une boîte en or dans laquelle se trouvaient les lettres originales adressées par Soliman à Sigismond I^{er}. On lut entre autres celle qui est devenue si célèbre, parce qu'elle fait clairement connaître l'origine de la sultane Roxelane (V. ce nom, XXXIX, 194). Soliman y disait : « Ton ambassadeur Opalinski pourra te dire dans quel bonheur il a trouvé ta sœur et mon épouse (2). » Cette lettre fut mon-

(2) Roxolane, et non Roxelane, née dans la Russie-Rouge, à Rostokyn, d'un prêtre grec, fut élevée dans une irruption des Tartares, conduite à Constantinople, et achetée pour le sérail. Par sa beauté, sa gaîté, elle sut gagner le cœur de Soliman. La belle esclave fut appelée *Roxolane*, la Russie-Rouge, sa patrie, s'appelant aussi la Roxolanie, et ses anciens habitants portant dans les chroniques du pays, le nom de Roxolans. Son empire sur le sultan augmentait à mesure que celui-ci avançait en âge. L'ayant déclaré son épouse légitime, il lui assigna sur les tributs de la Hongrie une dot de cent mille ducats. Comme on lui reprochait ce mariage, il dit : « Elle n'est point mon esclave ; c'est une Polonoise du sang royal. » Ayant ecarté les enfants du premier lit, elle fit élever sur le trône ses fils Bajazet et Sélim. C'est à sa bienveillante intervention que les Polonais eurent les liaisons politiques qui eurent lieu entre eux et Soliman. On montre dans une mosquée de Constantinople le tombeau de cette princesse.

trée au divan ; la paix fut conclue , signée , et tous les prisonniers rendus à Zbarawski. Bassa Hussein combla de présents le prince qui , après un voyage heureux , revint à Kouskowitz pour passer les fêtes de Noël. Il alla à Varsovie rendre compte à Sigismond III du succès de sa mission , et il mourut peu après son retour dans ses domaines. Cette ambassade avait fait une telle impression sur les Turcs , que dans la suite , quand on leur parlait de quelque chose de grand , ils disaient : *Qu'est-ce que tout cela en comparaison de Zbarawski ?* Leur surprise eût été plus grande encore s'ils eussent su que le prince avait lui-même fait tous les frais de ce voyage. G—Y.

ZBIGNÉE. *V.* ZBIGNIEW.

ZBIGNIEW I^{er}., huitième duc de Bohême, fils aîné de Borziwoy, succéda à son père, en 910. Il n'y avait alors que trente-cinq ans que celui-ci s'était fait baptiser ; et, les Bohémiens n'ayant renoncé qu'avec peine à leurs superstitions païennes, Zbigniew qui, comme son père, était sincèrement chrétien, éprouva beaucoup d'obstacles dans ses desseins. Il suivit néanmoins avec prudence les sages projets de son père, faisant construire des églises, et favorisant leur érection lorsqu'il le pouvait sans éprouver trop de résistance. Sous son gouvernement la Bohême fut menacée par les Hongrois, qui ayant défait Louis dit l'Enfant, se répandirent, en 911, dans la Franconie et dans la Thuringe. Zbigniew prit de sages mesures pour les éloigner de ses frontières ; et, profitant des circonstances où se trouvait l'empire d'Allemagne, il refusa d'acquiescer à l'empereur Conrad le tribut auquel ses prédécesseurs s'étaient soumis. Il fit construire à Rome, pour les Bo-

hémiens qui visitaient le Sépulcre des saints apôtres, un hôpital que Charles IV fit réparer en 1357. Zbigniew mourut en 915. G—Y.

ZBIGNIEW II, duc de Bohême, succéda en 1055, à Brzétislas I^{er}., son père. Celui-ci étant au lit de mort rassembla ses enfants et leur dit : « Avant de descendre dans le tombeau, je veux régler ma succession entre les cinq fils que je laisse après moi. Zbigniew, qui est l'aîné, me succédera comme duc de Bohême ; Wratislas, Conrad et Othon auront entre eux la Moravie en apanage, et Jaromir, le dernier, embrassera l'état ecclésiastique. » Les grands et le peuple, rassemblés pour les funérailles du père, confirmèrent unanimement le choix qu'il avait fait. Afin de se rendre agréable à la nation, le nouveau prince chassa de sa cour et du duché les Allemands qui s'y étaient multipliés sous les princes précédents. Sa mère elle-même, Judith, fille de l'empereur Othon III, n'eut que trois jours pour quitter Prague. Après avoir pris ses mesures, Zbigniew se hâta d'aller en Moravie, afin de prévenir ses frères. Trois cents gentilshommes sortirent de Chrudim, pour venir au-devant de leur prince ; les ayant fait désarmer et jeter dans les fers, il les fit conduire dans différents châteaux de la Bohême, afin de les garder comme otages. Le bruit de cette action violente se répandit à Olmutz, d'où Wratislas eut à peine le temps de s'enfuir ; il arriva sans suite en Hongrie. Ce prince avait espéré que son épouse serait traitée avec égard ; Zbigniew fit tomber sa fureur sur cette princesse, qu'il jeta dans les fers, en la tenant dans une dure captivité. Ayant également dépouillé de leurs

apanages ses deux autres frères, Conrad et Othon, il les emmena avec lui à Prague. Cependant les remontrances que l'évêque Sévère lui adressa, de concert avec quelques grands du duché, parurent faire impression sur lui ; il mit en liberté sa belle-sœur, et lui permit de se rendre en Hongrie, près de son époux ; mais elle mourut en chemin. Zbigniew, apprenant ensuite que le roi de Hongrie avait donné sa sœur Adélaïde à Wratislas, et craignant que la Hongrie ne prît parti contre lui, se hâta de rendre à Wratislas le comté d'Olmütz. Après avoir gouverné la Bohême pendant six ans, il mourut le 28 janvier 1061, ne laissant point d'enfant. Son frère Wratislas II lui succéda.

G—Y.

ZBIGNIEW, duc de Masovie, était fils naturel de Vladislas Herman, roi de Pologne. S'étant échappé d'un couvent en Saxe, où son père le faisait élever sous la direction du comte Magnus, il s'empara de Breslau, dont ce seigneur était gouverneur. Vladislas accourut pour étouffer cette révolte. La ville se soumit, Magnus perdit son gouvernement. Zbigniew s'enfuit vers les coulins de la Poméranie, où il rassembla des troupes, et s'empara de Kruswica, l'une des principales villes de la Pologne; elle fut reprise, pillée et réduite en cendres; à peine en voit-on encore quelques restes. Zbigniew, jeté d'abord en prison, fut mis en liberté, et le père, indulgent et faible, lui donna le duché de Masovie, avec quelques autres domaines, formant à-peu-près le tiers du royaume. Vladislas étant mort à Plosck (1102), Zbigniew y accourut; et, sans s'occuper de rendre les derniers devoirs à son père, il s'empara de l'argent et des choses précieuses que le roi

avait laissés à Boleslas, surnommé depuis Krzywousty ou le Balafré, unique héritier légitime, qui n'était alors âgé que de seize ans. Ce jeune prince s'était fait aimer et respecter par ses belles qualités, autant que Zbigniew était méprisé. Malgré les avis des seigneurs du royaume, il donna la moitié du trésor paternel à son frère; et, par respect pour son père, il lui laissa prendre possession de son riche apanage. Zbigniew, invité à venir aux noces de Boleslas (1103), s'en alla en Bohême pour y intriguer. Les Bohémiens entrèrent en Silésie, et la ravagèrent: Boleslas s'en vengea en pillant la Moravie. La paix s'établit entre la Bohême et la Pologne. Zbigniew alla trouver les Poméraniens. Pour les punir, Boleslas marcha contre Colberg. Après deux assauts qui furent repoussés, il entra en Pologne, chargé de butin. On réconcilia le roi avec Zbigniew, ce qui n'empêcha pas celui-ci de s'entendre avec les Poméraniens et les Bohémiens, contre les intérêts du royaume. Ses trahisons étant prouvées, Boleslas entra sur les domaines qui formaient son apanage. Zbigniew, pressé et cerné de toutes parts, vint se jeter aux pieds du monarque, ne demandant que la vie et la permission de servir comme simple soldat. Boleslas lui pardonna et lui rendit même la Moravie, à condition qu'il ne la posséderait que comme fief dépendant de la couronne. Mais aucun bienfait ne pouvait changer cet homme pervers. Les Poméraniens s'étant révoltés, Zbigniew, qui accompagnait Boleslas, alla secrètement les trouver, et vint à la tête d'un fort détachement pour enlever le prince. Heureusement le roi était sur ses gardes, occupé, selon sa coutume, à visiter ses avant-

si, loin d'être surpris, qui frappa ses ennemis et les défit complètement les prisonniers, on digniew, et toute l'armée, leuandait à grands cris nis à mort : c'était aussi généraux. Boleslas se coner son frère ; et celui-ci, touché de cette clémence, la cour de Henri VI, qu'il avancer vers l'Oder, l'as- les seigneurs polonais, viendrait en foule grosnée (1109). L'empereur, s instigations, vint mettre evant Glogau ; mais il le le lever avec perte. En , Henri éloigna de lui qu'il accusait de l'avoir ent trompé sur les dis- les Polonais. Ce prince, r erré pendant plusieurs is les pays étrangers, de- obtint encore une fois sa eslas lui assigna même un rec lequel il pouvait vivre ère convenable à sa nais- s le trop clément monar- ant qu'il était de nouveau imoigna, à ce que l'on desir que la Pologne fût rée de cet ennemi qu'elle dans son sein. Ce qui est 1, c'est que Zbigniew dis- l'an 1116. Selon les uns, sacré ; selon d'autres, ou i les yeux, et on le jeta prison où il ne vécut que mps. Quoi qu'il en soit, e reprocha vivement sa n 1129, la Pologne étant l se rendit en pèlerinage i de saint Gilles en Lan- fit une partie du chemin : laissa sur la tombe du es présents, demandant

que l'on priât pour lui et pour son frère Zbigniew. G—y.

ZBIGNIEW, chancelier de Pologne, dans le quatorzième siècle, fut d'abord prévôt de la cathédrale de Cracovie. Casimir-le-Grand, qui lui accorda toute sa confiance, l'envoya, en 1335, à la tête d'une commission, à Trenczyn, où se tint un congrès entre Charles-Robert, duc d'Anjou et roi de Hongrie ; Casimir, roi de Pologne, et Jean, roi de Bohême. Les deux derniers de ces princes avaient choisi Charles pour arbitre. Il s'agissait de régler des prétentions difficiles à concilier. D'un côté, le roi de Bohême, comme successeur immédiat de Venceslas IV et de Venceslas V, prenait le titre de roi de Pologne, et exerçait les droits de seigneur suzerain sur la Silésie, qui de tout temps avait appartenu à la Pologne. Les bases de l'arrangement étant posées, Casimir, Jean, roi de Bohême, et Charles, son fils, qui fut depuis empereur, sous le nom de Charles IV, se rendirent à Wiszohrad en Hongrie, où les deux princes bohémiens renoncèrent à toute prétention sur la couronne de Pologne. Casimir leur abandonna la suzeraineté de la Silésie et d'une partie de la Masovie. D'après un autre point arrêté à Trenczyn, Zbigniew acquitta vingt mille kops de gros de Prague, somme alors considérable, entre les mains des deux princes bohémiens. Le chancelier suivit les autres objets de la négociation. Le point principal regardait la Pologne et les chevaliers teutoniques. Le roi de Bohême et celui de Hongrie, choisis pour arbitres, terminèrent les difficultés par une sentence que les chevaliers refusèrent de reconnaître. Le roi Casimir n'ayant eu que deux filles de son mariage avec une princesse lithuanienne, Charles

Robert, qui avait épousé sa sœur, désirait ardemment réunir la Pologne sur la tête du prince Louis, son fils aîné. Connaissant l'influence que Zbigniew avait sur le roi son maître, il flatta ce ministre. Pendant le séjour qu'il fit à Wiszohrad, il le combla de largesses et de présents. Casimir, gagné par son chancelier et par sa sœur Elisabeth, reine de Hongrie, convoqua une diète générale à Cracovie (1339). Zbigniew dit que le roi n'ayant pas d'enfant mâle, il convenait que l'on choisît d'avance un successeur au trône. Les avis furent partagés. Les uns mettaient sur les rangs un duc de Masovie, les autres un prince de Silésie. En général, on désirait que la couronne ne sortît pas de la maison des Piasts. Le chancelier et les partisans de la maison d'Anjou représentèrent que Louis, fils aîné de Charles-Robert, descendait des Piasts, par sa mère, fille de Vladislav Lokietek; que le roi Charles, son père, promettait, si l'on élisait son fils, de reconquérir à ses frais la Poméranie, enlevée à la Pologne par les chevaliers teutoniques; qu'il s'engageait, non-seulement à confirmer les anciens privilèges accordés au clergé et à la noblesse, mais qu'il voulait les étendre et les augmenter. Ces observations agirent sur la diète, qui élut le prince Louis pour successeur de Casimir. Cette résolution importante, qui changeait l'ordre de succession au trône, étant prise, le roi partit de Cracovie avec son chancelier, pour se rendre à Wiszohrad, où en présence du roi Charles-Robert et des seigneurs hongrois, il déclara le prince Louis son successeur. Cette adoption ne fut point agréable à la nation polonaise, qui par là perdait une dynastie assise sur le trône depuis plusieurs siècles,

et se voyait placée sous le joug d'un prince étranger. Zbigniew, qui avait eu la plus grande part à une mesure de si haute importance, est sévèrement traité par les historiens contemporains; et depuis ce moment il disparaît des annales de la Pologne. Casimir, en mourant (1370), fit, par son testament, des largesses aux fils de Zbigniew de Brzesc, qui probablement étaient les neveux du chancelier. C'est d'eux qu'est né le cardinal Zbigniew, dont l'article suit.

G—Y.

ZBIGNIEW D'OLESCENICZ, évêque de Cracovie, se trouvait, le 14 juillet 1410, à la bataille de Grunwald, près du roi Vladislav Jagellon, dont il était le secrétaire intime. Au plus fort de la mêlée, un chevalier teutonique, remarquable par sa taille et son armure, ayant aperçu le monarque, s'élança sur lui; la lance levée. Le roi faisait le même mouvement pour le recevoir, lorsque Zbigniew, qui était sans armes, voyant le danger auquel son prince était exposé, saisit une lance jetée par terre, et frappa le chevalier avec tant de force, qu'il le terrassa. Après la victoire, Vladislav Jagellon voulut revêtir de ses armes royales le jeune Zbigniew, qui, sans que ses fonctions l'y obligassent, s'était illustré par un si beau dévouement et par un fait d'armes si éclatant. Mais celui-ci refusa cet honneur, en disant que son intention était de se consacrer à Dieu dans la milice de l'Église. « Très-bien, dit Jagellon, vous avez pris le bon parti : il vaut mieux servir le roi des cieux qu'un roi mortel. J'aurai soin que vous soyez bientôt un des premiers prélats de l'Église. » Depuis ce moment, Zbigniew fut en grande faveur; et jusqu'à

sa mort, il prit part aux affaires les plus importantes. En 1420 et 1421, il fut envoyé deux fois vers l'empereur Sigismond, que la Pologne et les chevaliers avaient choisi pour arbitre dans leurs différends. En 1422, le pape Martin V l'ayant auparavant absous de l'irrégularité qu'il avait mise à sa consécration, en répandant le sang, il fut nommé évêque de Cracovie; ce qui lui donnait, dans le sénat de Pologne, la première place, après l'archevêque primat, qui en était le président. En 1424, Jagellon eut enfin un fils : le pape Martin V, que le roi avait prié d'être parrain, accepta, et désigna Zbigniew pour le représenter au baptême du jeune prince, qui fut depuis Vladislas VI. En 1429, Zbigniew, avec les autres principaux sénateurs de Pologne, accompagna Jagellon à l'assemblée de Lucko (*V. Witold*); et il fut un de ceux qui s'élevèrent avec le plus de force contre le projet que Witold avait formé, de concert avec l'empereur, de se faire couronner roi de Lithuanie. Connaissant la faiblesse du roi, il fit tant par ses instances, que Jagellon partit de Lucko sans prendre congé de l'empereur. Witold menaçait la Pologne de ses vengeances; Zbigniew fut envoyé vers lui, pour le fléchir. Dans une seconde mission, il fut même chargé de lui offrir la couronne de Pologne, après la mort de Jagellon, ce que le prince lithuanien refusa. Le prélat ayant été envoyé une troisième fois, Witold mit tout en œuvre; mais les présents comme les menaces furent inutiles. En 1433, Zbigniew fut envoyé comme ambassadeur, près du concile de Bâle; il était à peine arrivé à Posou qu'il apprit la mort de Jagellon. Rappelé aussitôt par la reine-mère, il aida cette princesse de

ses conseils, assembla la noblesse polonaise, et lui fit choisir pour roi le jeune Vladislas, fils de Jagellon. En 1449, Zbigniew, qui était nommé cardinal depuis cinq ans, reçut du pape Nicolas V les insignes de cette dignité. Ayant ainsi le pas sur l'archevêque-primat, il prétendit que c'était à lui qu'il appartenait de présider le sénat. Cette nouveauté excita de vives discussions. Le roi Casimir dit hautement à la diète qu'il avait vu avec peine le pape envoyer les insignes, mais que l'on ne pouvait empêcher le nouveau cardinal de présider; que, pour l'avenir, il fallait prescrire à tout évêque polonais de ne jamais solliciter ni recevoir le bonnet de cardinal, à moins que d'y être autorisé par le roi et la diète; ce qui fut confirmé par un décret. Casimir, préférant le séjour de la Lithuanie à celui de la Pologne, Zbigniew, comme président de la diète et du conseil royal, remplissait, en son absence, les fonctions de vice-roi en Pologne. Ce prélat mourut le 1^{er} avril 1455, à Sendomir, où on lui fit des funérailles dignes d'un roi. Sa mort produisit dans tout le royaume une impression d'autant plus douloureuse, et il fut d'autant plus regretté, que le roi Casimir ayant perdu la bataille de Choynitz, et ce prince étant occupé sur les frontières septentrionales à réparer cet échec, on ne voyait parmi les grands du royaume personne qui fût en état de remplacer l'homme sage, ferme, populaire que la Pologne venait de perdre. Vladislas Jagellon avait donné une nouvelle preuve de sa haute considération pour Zbigniew. Tirant de son doigt la bague précieuse qu'il avait reçue de la reine Hedwige, son épouse, il l'avait remise à son chambellan, en disant : « Prenez cet

» anneau qui m'est si cher ; portez-le
 » à Zbigniew, en lui recommandant
 » mon ame, mon royaume, mes en-
 » fants, et surtout mon fils aîné Vla-
 » dislas. Priez-le d'oublier que j'ai re-
 » poussé si souvent la sagesse de ses
 » conseils. » Dlugosz, dans son His-
 toire, nous a conservé les *remon-
 trances* que Zbigniew adressait, en
 plein sénat, à Jagellon et aux rois ses
 deux fils. Elles sont d'une sévérité
 qui étonne, même quand on considè-
 re l'influence que l'aristocratie exer-
 çait à cette époque. G—Y.

ZBOROWSKI (SAMUEL), un
 des premiers magnats de la Pologne,
 au seizième siècle, devint fameux
 par les malheurs qu'il attira sur
 lui, sur sa famille et sur sa patrie.
 Dans les tournois par lesquels on
 célébra à Cracovie l'arrivée et le
 couronnement de Henri, duc d'An-
 jou (1574), Samuel, provoqué par
 un gentilhomme attaché au comte
 de Tenczyn, dit qu'il appelait son
 maître ; ce qui occasionna un grand
 tumulte, ce gentilhomme prétendant
 être insulté. Dans le même moment,
 Tenczyn entra au château avec un
 autre magnat, André Wapowski.
 Samuel tomba sur ce dernier, et lui
 donna un coup violent sur la tête.
 Les amis de Wapowski indignés vou-
 lurent aussitôt parvenir jusqu'au roi,
 et menacèrent d'enfoncer les portes.
 Henri ordonna qu'on les leur ouvrît ;
 et la foule pénétra dans ses apparte-
 nements. Ce monarque assembla ensuite
 le sénat ; et l'affaire ayant été vive-
 ment discutée, on prononça la sen-
 tence suivante : *Zborowski, ayant
 frappé à mort Wapowski, ayant
 violé le palais du roi, y ayant, pen-
 dant la diète, porté le trouble et le
 tumulte, est pour jamais exilé du
 royaume de Pologne. S'il osait en-
 freindre son ban, les starostes ont*

*ordre de l'arrêter partout où ils le
 trouveront ; et il sera aussitôt mis
 à mort.* Faure, qui publia la sen-
 tence par ordre du roi, y ajouta ces
 mots : *Citrà tamen infamiam, c'est-
 à-dire que cette sentence ne portait
 point avec elle infamie.* Cette clause
 mécontenta beaucoup la majorité du
 sénat. Les amis de Wapowski, qui
 était mourant, disaient haute-
 ment que le roi montrait de la
 partialité pour les Zborowski. Sa-
 muel, qui s'attendait à une sentence
 plus sévère, s'était caché, et avait
 passé la frontière. Il se retira en
 Transylvanie, et son frère Christophe
 se réfugia en Autriche. Cependant
 leur père, qui était palatin de Craco-
 vie, continua de jouir d'une grande
 faveur près de Henri de Valois et des
 rois ses successeurs. Les autres pa-
 rents de Samuel occupaient les pre-
 mières dignités du royaume. Henri
 ayant quitté la Pologne, Étienne Bat-
 tori lui succéda ; et Samuel vint
 sur les frontières, sollicitant la per-
 mission de rentrer dans sa patrie.
 Cette faveur lui ayant été refusée, il
 entra à main armée dans le palati-
 nat de Cracovie. Le grand Zamoy-
 ski, qui jusque-là avait été très-lié
 avec les Zborowski, et surtout avec
 le père, s'était brouillé avec eux. Un
 affidé de Samuel le trahit, et remit
 au roi des lettres que Christophe écri-
 vait à son frère. Après les avoir lues
 et pris d'autres renseignements, Bat-
 tori fut persuadé qu'ils tramaient
 un complot contre ses jours. Zamoy-
 ski se rendant à Cracovie, pour y te-
 nir une diète, Zborowski le suivit
 avec sa troupe armée, et ne cacha
 point le dessein qu'il avait formé
 d'arrêter le chancelier, espérant peut-
 être qu'ayant entre ses mains celui
 qui venait immédiatement après le
 roi, il pourrait dicter les conditions

entrée. Zamoyiski, qui était le surprit au milieu de sa et le fit conduire au châte Cracovie, où il se rendit ie. Les amis et les parents de rski l'entourèrent, le suple vouloir bien différer toute , et soumettre la décision à la incrale. Il y consentit; mais endit compte au roi. Battotant l'insulte faite aux lois et jesté du trône, envoya ordre iter sans délai la sentence par son prédécesseur. Le 25 84, après avoir reçu ces ore chancelier, accompagné de s magistrats, alla visiter Zbo dans sa prison, et lui annon- e terrible nouvelle. Il lui par- lettre qui était tombée entre ns du roi; et Samuel avoua ment que ses frères Christo- André avaient formé le dessein uer le monarque, et de saisir le t où il s'écarterait de sa suite, sant dans les bois de Niepolo- mais que lui-même n'avait une part à ce complot; qu'il eulement envoyé à son frère a lettre qui malheureusement é portée au roi. Le lendemain ntretien, Samuel fut conduit e la porte et décapité. Son it remis à ses parents, qui le rtèrent sur leurs terres, pour re les derniers devoirs. G-Y. ROWSKI (CHRISTOPHE), précédent, se retira à Vien- ès que Samuel eut été con- à l'exil. Battori, étant deve- , envoya à l'empereur deux ideurs pour lui signifier son ent. Christophe, qui était pré- que ce prince leur donna au- pria le monarque de lui ac- a parole, pour démontrer ambassadeurs lui en avaient

imposé. Cette permission lui ayant été refusée, il envoya un cartel à un des ambassadeurs, qui accepta et remit le combat au jour où il aurait terminé sa mission. L'empereur, informé de cette circonstance, en témoigna un vif mécontentement, et prit des mesures pour la sûreté de la légation. Le roi Battori, ayant rassemblé les sénateurs à Lublin, mit sous leurs yeux la lettre écrite par Christophe. D'après leur avis, une diète générale fut convoquée pour les premiers jours de 1585. Les diétines furent extrêmement tumultueuses; il y en eut où les partisans des Zborowski tombèrent à main armée sur ceux qui étaient pour le roi. On répandait le bruit que cette famille viendrait en force à la diète; que, sous ses yeux et sous ceux du roi, elle ferait célébrer des obsèques solennelles à Samuel, et qu'elle introduirait ses enfants en bas âge, précédés par un tableau représentant le supplice de leur père. Sur ces bruits, Zamoyiski fit venir à Varsovie un corps nombreux de troupes, pour protéger le roi et la diète. Les deux accusés, Christophe et André, arrivèrent avec leurs clients. Le roi prétendant que la décision de cette affaire n'appartenait qu'au séuat, le palais royal, à la première séance, se trouva entouré et rempli d'hommes armés. Chaque sénateur avait derrière lui ses clients en armes, pour s'en servir au besoin. Cette forme de jugement, inusitée en Pologne, rappelait des événements funestes; et les hommes sages déploraient le malheur de telles circonstances. Les nonces de l'ordre équestre murmuraient hautement. « Il s'agit ici, disaient-ils, de nos libertés; le roi ne peut être juge dans sa propre cause : nous vou-

lons être présents, et voir ce qui se fera. » On leur répondit que les jugements pour crime capital n'avaient jamais appartenu à leur ordre. Cependant le roi voulut qu'on leur permit d'assister aux séances. Jean Zborowski porta la parole au nom des deux accusés, ses parents. Son discours fut si touchant que l'assemblée fondait en larmes. Les évêques employèrent près du roi les plus vives sollicitations, le conjurant de manifester sa clémence plutôt que sa justice. Le prince, inflexible, répondit que l'affaire était trop grave, qu'elle devait être discutée; que cependant, si les accusés faisaient l'aveu de leurs torts, et recouraient à lui sincèrement, il saurait leur pardonner. Il accorda même un sauf-conduit à Christophe, afin qu'il pût se présenter; mais au moment même où les évêques donnaient au roi l'assurance que cet accusé allait arriver pour demander son pardon, ou apprit qu'il se retirait en Moravie, à la tête d'une armée nombreuse, proférant contre son souverain les plus horribles menaces. Le jugement ne pouvant plus être retardé, Christophe, accusé d'avoir conspiré contre les jours du roi, et d'avoir eu des relations criminelles avec le czar de Moscovie, fut, comme contumace, déclaré infâme et déchu de tout honneur et emploi. Les starostes reçurent ordre de l'arrêter partout où ils le rencontreraient. André, qui était aussi accusé, ayant, dès le commencement du procès, assuré avec serment qu'il était innocent, fut non-seulement mis hors de cause, mais conserva ses dignités, notamment celle de grand-maréchal de la couronne. Battori, apprenant que Christophe s'était retiré à Vienne, envoya réclamer son extradition. L'empereur

Rodolphe se contenta de lui ordonner de quitter sur-le-champ les terres de son empire. Avant de s'éloigner, Christophe donna dans Vienne une nouvelle preuve de son caractère féroce. Un marchand à qui il devait cinq cents écus étant venu les lui demander, il prit un couteau, l'en frappa de plusieurs coups, remplit un verre de son sang, et lui commanda de le boire; ce que cet homme fit par crainte de la mort: mais il mourut au bout de trois jours. Après cette horrible cruauté, Christophe était monté à cheval avec sa suite; et il s'était enfié vers la Moravie, laissant partout des traces de ses fureurs. Le roi Battori mourut l'année suivante; et une diète générale ayant été convoquée pour déterminer le temps et le lieu où l'on élirait un nouveau roi, les Zborowski profitèrent de l'absence de Zamoyksi pour faire rendre plusieurs décrets, entre autres celui qui priva le chancelier du commandement des armées, et celui qui ordonna de nouvelles instances auprès du roi pour que ce prince cassât la sentence prononcée contre Christophe. La diète d'élection commença ses opérations le 30 juin 1587: Christophe, sans attendre sa réhabilitation, rentra en Pologne à main armée, et vint augmenter son parti, qui, avec cinq ou six mille hommes, campait hors de Varsovie. Zamoyski, beaucoup plus fort qu'eux (V. ZAMOYSKI), occupait un camp fortifié, sur la rive opposée de la Vistule. Son parti ayant proclamé Sigismond III, les Zborowski s'avancèrent, précédés de quelques batteries de canon; et sans l'intervention des sénateurs on en serait venu aux mains. De leur côté, ils proclamèrent l'archiduc Maximilien, qu'ils firent venir de la Moravie. Le prince

ayant été battu et fait prisonnier, leur parti tomba; et depuis cette époque, on n'entendit plus parler de Christophe, qui mourut dans l'exil vers la fin du seizième siècle. G—Y.

ZÉA (DON FRANCESCO-ANTONIO), savant botaniste, ministre d'état de la nouvelle république de Colombie, naquit à Médélin, dans la Nouvelle-Grenade, le 21 octobre 1770; fit ses études avec un succès remarquable à Santafé-de-Bogata, et dès l'âge de seize ans occupa dans le même collège une chaire, où sa réputation ne fit que s'accroître comme littérateur et comme naturaliste. S'étant mis en rapport avec le savant Nutis, il seconda ses recherches sur la botanique du Nouveau-Monde, et fut pensionné en conséquence par le gouvernement espagnol. Cependant la lecture furtive des écrivains français, et surtout de Raynal, et plus tard l'explosion de la révolution française ayant exalté son imagination ardente, il embrassa avec une extrême chaleur les doctrines favorables à l'émancipation de l'Amérique espagnole; il exprima ses vœux et ses opinions à cet égard avec si peu de réserve, qu'un ordre de la cour de Madrid le manda en Espagne. En mettant pied à terre dans ce royaume, en 1797, Zéa fut enfermé dans un des forts de Cadix. On instruisit même son procès comme ayant, par ses opinions, ses écrits et ses efforts, cherché à détacher la Nouvelle-Grenade de la monarchie espagnole. Ce procès traîna en longueur, soit par défaut de preuves, soit que le savant Américain inspirât de l'intérêt à des hommes puissants. Enfin, au bout de deux ans, la liberté lui fut rendue par la protection secrète des agents français à Madrid. La cour d'Espagne, pour le tenir éloigné de la Nou-

velle-Grenade, l'envoya en France sous divers prétextes, avec une pension de deux mille écus. Zéa y résida jusqu'en 1802; il revint alors en Espagne, et y sollicita vainement la permission de retourner en Amérique. Le gouvernement espagnol, toujours dans la vue de le retenir et de se l'attacher, lui donna le brevet de directeur-adjoint du cabinet botanique de Madrid; il en devint directeur en chef à la mort du titulaire en 1804, et fut en même temps professeur des sciences naturelles. Il se maintint dans cette position honorable jusqu'en 1807, époque où la révolution d'Aranjuez le surprit au milieu de ses travaux scientifiques, qu'aucun événement de sa vie n'avait pu interrompre. Attaché secrètement à la France et à son nouveau gouvernement, il fut appelé à faire partie de la Junte réunie à Baïonne en 1808, pour ratifier, au nom de la nation espagnole, la révolution qui devait faire passer la couronne des Espagnes et des Indes sur la tête de Buonaparte. Il fut même consulté sur les moyens d'obtenir l'adhésion de l'Amérique espagnole aux actes de Baïonne; et il donna des plans à ce sujet, mais au fond dans l'espérance de servir indirectement la cause de l'indépendance des colonies, événement que dès-lors il jugeait inévitable. Malgré ces idées d'indépendance pour sa patrie, Zéa s'attacha au gouvernement de Joseph Buonaparte, comme étant fondé sur des principes analogues à ceux qu'avait établis la révolution française. Il suivit le nouveau roi Joseph à Vittoria après la capitulation de Baylen, entra avec lui à Madrid, eut pendant quelque temps la direction d'une partie du ministère de l'intérieur, et enfin fut nommé préfet de Malaga.

Là il fut chargé, à plusieurs reprises, d'ouvrir des communications secrètes avec le parti français en Amérique. Il le trouva faible, et vit au contraire avec joie s'accroître le parti de l'indépendance. Il occupa la place de préfet de Malaga jusqu'à la retraite des armées françaises. Ses vœux constants pour l'indépendance américaine devinrent encore plus vifs à la chute de Napoléon. Il jugea que le moment était favorable pour se rapprocher de sa patrie, et que désormais ce serait par l'impulsion de l'Angleterre que s'accomplirait l'émanicipation américaine. Il se rendit à Londres en 1814, et là s'étant concerté avec le parti qui fomentait la révolution de la Nouvelle-Espagne, il mit à la voile et alla joindre son compatriote Simon Bolivar qui, depuis 1811, était à la tête des insurgés de Vénézuëla et de la Nouvelle-Grenade, tantôt vainqueur, tantôt vaincu, fuyant et reparaissant toujours redoutable. Bolivar le reçut à bras ouverts, reconnut en lui un homme fort de toute l'expérience des révolutions d'Europe; enfin, il le consulta, lui montra une grande déférence, et l'appela son père. Il le nomma d'abord intendant-général de son armée qui avait pris le nom d'armée libératrice. Bolivar ayant convoqué une espèce de congrès des provinces vénézuéliennes à Angostura, le 10 novembre 1817, se fit déclarer chef suprême du gouvernement qu'il divisa en trois départements, à la tête desquels il mit Zéa pour les finances. Le congrès ayant été installé le 15 février 1819, le nouveau ministre en fut nommé président *par interim*. Quand Bolivar offrit au congrès sa démission, ce fut dans les mains de Zéa qu'il remit

son bâton de général; enfin, lorsque cédant aux instances du congrès, après plusieurs jours d'une résistance étudiée, il fut réélu président de la république, ce fut encore Zéa qu'on lui donna pour vice-président. Celui-ci gouverna la république naissante pendant que Bolivar marchait à la conquête de la Nouvelle-Grenade; mais il eut contre lui dans le congrès le parti des démocrates à la tête desquels était le général Arismendi. Alors le dégoût des factions qui déchiraient la république le porta à se démettre de la présidence, sous prétexte de mauvaise santé; Arismendi le remplaça. L'incertitude des affaires entretenait dans Angostura la défiance et la division; mais l'arrivée de Bolivar, vainqueur et fondateur de la république de Colombie, formée de la réunion de la Nouvelle-Grenade avec les provinces de Vénézuëla, rétablit la confiance et la paix. Son premier acte fut de nommer de nouveau Zéa vice-président d'état, et il continua même de se conduire d'après ses conseils. Dans l'intervalle, l'Espagne ayant fait aussi sa révolution et établi le régime des cortès, Bolivar, d'après l'impulsion de Zéa, y envoya deux commissaires pour traiter de la paix. Le vice-président, qui avait déjà conçu le projet de passer lui-même en Europe pour y solliciter la reconnaissance de la république colombienne, et pour établir ses rapports politiques et commerciaux avec divers états, notamment l'Angleterre, l'Espagne et la France, fit entrer Bolivar dans ses vues, et partit avec des pouvoirs illimités. S'étant présenté à Londres, au mois de juin 1820, en qualité de ministre ou chargé d'affaires de la république de Colombie, et précédé par une réputation littéraire à

u de ses compatriotes pour
 irer, il y fut accueilli et
 us les partisans de l'indé-
 américaine : trois cents
 otables lui prodiguèrent
 es publiques de leur estime
 anquet. Zéa passa ensuite
 e, où venaient d'arriver
 commissaires de Bolivar,
 er de la paix avec les cor-
 a base rigoureuse de l'in-
 se absolue. Cette base pa-
 radmissible. Les chefs des
 seraient contents d'un lien
 d'un tribut ou subside an-
 s à la nouvelle de la rupture
 stice conclu avec Morillo,
 èrent les commissaires de
 ainsi que Zéa, et rejetèrent
 position d'indépendance.
 artit alors pour Paris, où
 u commencement du prin-
 1821, et fut accueilli par
 ux et les indépendants avec
 essement et des témoignai-
 niance sans bornes. Il ne
 aucun moyen de publicité
 ner de l'éclat aux victoires
 r, et à la république de Co-
 xaltant tout ce qui s'était
 cette contrée. Il était im-
 que ce nouvel État eût
 a représentant plus ca-
 remplir sa mission. Telle
 ion que se forma de Zéa le
 : Londres et de Paris. En-
 ar l'accueil que lui faisaient
 ans dans cette dernière ca-
 emit au gouvernement fran-
 is la date du 8 avril, une
 ; laquelle, faisant de la situa-
 provinces colombiennes le
 plus pompeux, il deman-
 connaissance de sa républi-
 s principes établis dans le
 fait au congrès des États-
 ministère français ne ré-

pondit point à sa note ; mais il en-
 voya en Amérique quelques agents,
 sans caractère ostensible, chargés
 d'y prendre une connaissance plus
 positive de l'état des choses. En mé-
 me temps les chefs de l'instruction
 publique, de concert avec Zéa, fa-
 vorisèrent l'expédition scientifique
 de MM. Rivero et Boussigault, des-
 tinés à porter dans la Colombie le
 goût et les bienfaits des sciences na-
 turelles. Zéa fondé de pouvoirs,
 chargé d'une mission à-la-fois poli-
 tique et commerciale, ayant d'ail-
 leurs géré les finances de son pays,
 prit part, dans la vue d'éteindre ses
 anciennes dettes, à diverses opéra-
 tions financières. Il se trouva dès-
 lors impliqué dans de pénibles dis-
 cussions à l'égard de ces mêmes
 dettes ; on critiqua sans ménagement
 ses *débattements*. Il vint à bout néan-
 moins de contracter à Paris, avec
 des banquiers de Londres, au nom
 de sa république, un emprunt de
 deux millions sterling au prix de
 quatre-vingts pour cent, et il se rendit
 aussitôt à Londres pour le réaliser.
 Les actions de cet emprunt étaient
 déjà cotées à quatre-vingt-quinze,
 lorsqu'on reçut en Angleterre la nou-
 velle que Zéa, rappelé depuis l'an-
 née précédente (1821), n'avait aucun
 pouvoir pour contracter l'emprunt.
 Il déclara néanmoins en avoir reçu
 de Bolivar, le 24 décembre 1819 ;
 c'était sur ces mêmes pouvoirs qu'a-
 vait été fondé son contrat d'emprunt
 signé à Paris, et dont voici la sub-
 stance analysée sur les originaux :
 « En vertu des instructions données
 » à S. Ex. don F.-A. Zéa, ministre
 » plénipotentiaire de la république
 » de Colombie, de contracter un
 » emprunt d'argent pour le service
 » de ladite république, M. Zéa dû-
 » ment autorisé à cet effet par des

» pouvoirs spéciaux à lui accordés ,
 » datés d'Angostura le 24 décembre
 » 1819 , et signés par le président
 » de la république , le général Simon
 » Bolivar , et contre-signés par J.-
 » R. Revenga , ministre des affaires
 » étrangères , à contracter , au nom
 » et de la part de ladite république ,
 » avec MM. Hewing Graham et
 » Powles , négociants à Londres , un
 » emprunt dont le montant a été
 » fixé à 2,000,000 livres sterl. , au
 » prix de 80 pour 100 , etc. . . . »
 Mais on lui opposa des décrets postérieurs de son gouvernement qui révoquaient les pouvoirs sur lesquels il avait fondé son contrat ; on en discuta les formes , les conditions , et finalement la validité des pouvoirs en vertu desquels il avait été conclu. Au milieu de ces discussions , Zéa mourut aux eaux de Bath , d'un anévrisme au cœur , le 28 nov. 1822 , à l'âge de cinquante-deux ans. Bien qu'il eût déjà envoyé au gouvernement de Colombie de l'argent , des armes , des habits et des effets d'équipement provenant des fonds de l'emprunt , ce gouvernement refusa de reconnaître ses opérations , et tous les fonds et objets envoyés furent , en attendant la décision du congrès-général , déposés à la trésorerie de Caraccas. Zéa n'en avait pas moins ressuscité le crédit , ou plutôt avait créé celui de son gouvernement dont les obligations jusqu'alors n'avaient obtenu aucun cours ; et quant à la faculté d'emprunter , il l'avait évidemment reçue du chef suprême de sa république , dont il était l'ami , et qui était autorisé à la lui transmettre par la constitution que lui-même avait fait adopter. Ces motifs portèrent Bolivar et ses adhérents intimes à faire reconnaître par le gouvernement de la Colombie l'em-

prunt contracté par Zéa ; toutefois il y manquait encore , en 1825 , pour le justifier entièrement , un décret du congrès qui mît à couvert la mémoire du négociateur. Zéa n'était pas moins versé dans la littérature ancienne et moderne , que dans les sciences naturelles ; il écrivait le français et l'espagnol avec une rare facilité ; sa conversation était spirituelle et son imagination brillante. Pendant plusieurs années , il avait rédigé le *Mercurio d'Espagne* et le *Mercurio d'agriculture* du même pays. En 1801 , il avait publié plusieurs *Mémoires sur le kina de la Nouvelle-Grenade* , et une *Description de la chute du Tequendama*.
 B—P.

ZECCADORO (FRANÇOIS) , prélat italien , naquit , en 1660 , à Gaudio , dans l'état de l'église , d'une famille patricienne. Après avoir fait ses cours de philosophie et de théologie à Rome , avec distinction , il revint dans sa ville natale , embrassa l'état ecclésiastique , et fut pourvu de plusieurs bénéfices. Son talent pour la chaire le fit bientôt rappeler à Rome , et lui mérita l'estime des principaux membres du sacré collège. Nommé camérier d'honneur du pape Innocent XII , son crédit s'accrut encore sous le pontificat de Clément XI , et l'on regardait comme prochain son élévation aux premières dignités ; mais le 6 janvier 1703 , montant le soir au palais apostolique , il fut assassiné par son camérier qui paya ce crime de sa tête. Outre des *Rime* dans divers recueils , on cite de ce prélat : I. *Problemata arithmetica* , Rome , 1677 , in-4°. II. *Pro eligendo pontifice oratio* , ibid. , 1709 , in-4°. C'est le discours d'ouverture du conclave dans lequel fut élu le pape Clément XI. III. *Oratio in*

funere Caroli II, Hispaniar. regis, habita in sacello pontificio, ibid., 1701, in-4°. Il a laissé plusieurs ouvrages manuscrits. M^{me}. Anne Bercolli a publié son éloge dans les *Arca di morti*, 11, 54. W—s.

ZECCHI (JEAN), en latin *Zecchius*, célèbre médecin du seizième siècle, naquit à Bologne en 1533. Il professait la médecine en 1560, à l'école de sa ville natale, avec une grande réputation. Le cardinal Alexandre Peretti l'ayant emmené à Rome, en 1580, pour y donner des leçons au collège de la Sapience, les curateurs de l'académie de Bologne décidèrent qu'il ne serait point remplacé dans sa chaire, et qu'il continuerait à jouir de son traitement pendant tout le temps que durerait son absence. Au bout de six ans Zecchi vint reprendre sa chaire à Bologne (1586). Son retour causa tant de joie à ses compatriotes, qu'ils demandèrent au sénat d'ajouter à ses appointements. Les instances des savants et les sollicitations des plus illustres personnages l'obligèrent, en 1588, de quitter une seconde fois sa patrie. A son arrivée à Rome, il reçut, avec des lettres de citoyen, le titre d'*archiatre* ou premier médecin de l'état pontifical (1); et après la mort de Sixte-Quint (1590) il fut nommé médecin des conclaves. Honoré de l'estime des pontifes qui se succédèrent sur la chaire de Saint-Pierre, il eut surtout à se louer de la bienveillance du pape Clément VIII. On le consultait des diverses parties de l'Italie, sur tous les cas embarrassants qui se présentaient. Dans une dispute qui s'élevait élevée entre les médecins de Ro-

me et ceux de Naples, au sujet de la méthode curative de la fièvre, il discuta cette question avec tant de force et de solidité, que les deux partis se rangèrent à son opinion. Cet illustre professeur mourut à Rome en 1601. On a de lui : I. *De aquarum porrectanarum usu atque præstantiâ tractatus*, Bologne, 1576, in-4°. II. *In primam Hippocratis aphorismorum sectionem dilucidissimæ lectiones; quibus accedunt tractatus quatuor: de purgatione; de sanguinis missione; de criticis diebus; ac de morbo gallico*, ibid., 1586, in-4°; 1629, même format. Scipion Mercuri, l'un des élèves de Zecchi, et depuis religieux dominicain, fut l'éditeur de cet ouvrage, qu'il adressa par une épître à Étienne Battori, roi de Pologne. III. *De ratione curandi febres, præsertim ex putrida humore, à medicis hactenus in Urbe servata, disputatio*, Rome, 1596, in-4°. Cet ouvrage est le résultat de la discussion dont on a parlé plus haut. L'auteur s'y prononce en faveur de la méthode du traitement adopté par les médecins de Rome. IV. *Consultationes medicinales, in quibus universa praxis medica exactè pertractatur*, etc., ibid., 1599 et 1601, in-4°; Venise, 1617, même format; Francfort, 1650, 1679, in-8°. V. *De puerorum tuenda valetudine*, etc. *Methodus ex Latinorum, Arabum, Græcorum placitis excerpta*, Wittemberg, 1604, in-8°. VI. *De urinis brevis et pulcherrima methodus: de laterali dolore cum febre putrida consilium*, Bologne, 1613, in-4°. Gaetan. Marini a donné, dans les *Archiatri pontifici*, 1, 466, une notice détaillée sur ce savant médecin. On peut aussi consulter les *Scrittori Bolognesi* de Fantuzzi. — Her-

(1) Et non pas médecin du pape, comme le dit Eloy, dans le *Dictionnaire de médecine*.

cule ZECCHI, neveu du précédent, docteur en médecine, et professeur à l'académie de Bologne, fut l'éditeur des ouvrages que son oncle avait laissés manuscrits. Peu connu comme médecin, il s'était acquis une assez grande réputation par son talent pour la poésie. Il mourut à Bologne le 10 février 1622. W—s.

ZECCHI (LELIO), théologien et jurisconsulte, était né, vers le milieu du seizième siècle, à Bidiccioli dans le Brescian. Doué d'un esprit vif et d'une grande ardeur pour l'étude, il cultiva dans sa jeunesse les lettres, la philosophie, la jurisprudence et la théologie, et y fit de rapides progrès. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut nommé par son évêque chanoine-pénitencier, et acquit dans l'exercice de cette charge une grande réputation. Ses talents lui méritèrent d'illustres protecteurs, parmi lesquels on cite les savants cardinaux Morosini et Valerio, et le pape Clément VIII; on ne peut douter que Zecchi n'aurait été revêtu d'emplois plus importants s'il eût voulu s'établir à Rome. La rédaction de divers traités de droit et de théologie remplit tous les loisirs que lui laissait l'exercice de ses devoirs; et il mourut dans sa ville natale, vers 1610. Dans les biographies italiennes, la liste de ses ouvrages est grossie de ceux de Lelio Zanchi (V. ce nom), avec lequel on l'a confondu quelquefois. Les principaux sont : I. *De republicâ ecclesiasticâ*. Vérone, 1599, in-4^o.; Lyon, 1601, in-8^o. II. *Politica, sive de principe*, Vérone, 1600, in-8^o. L'auteur a dédié cet ouvrage à Henri IV; il avait dédié le précédent au pape Clément VIII. III. *De indulgentiis et jubileo anni sancti tractatus in quo de origine, præstantiâ, utilitate et ratio-*

ne illa assequendi agitur, etc., Cologne, 1601, in-8^o. Cette édition n'est sans doute pas la première. IV. *De beneficiis et pensionibus ecclesiasticis*, Vérone, 1601, in-4^o.; ib., 1602, in-8^o. Ghilini lui a consacré une notice dans le *Teatro d'uomini letterati*, II, 173. W—s.

ZECCHINI (PÉTRONE), médecin, naquit à Bologne en 1739. Ayant achevé ses cours de philosophie et de médecine, il reçut le laurier doctoral dans cette double faculté, et en 1770 fut pourvu d'une chaire d'anatomie aux écoles de sa ville natale. Deux ans après il passa comme professeur de médecine à l'académie de Ferrare, où sa réputation encore naissante ne laissa pas d'attirer de nombreux auditeurs. Partisan de la doctrine de Gorter, l'un des plus célèbres disciples de Boerhaave (Voy. GORTER, XVIII, 146), il en développa les principes dans plusieurs thèses qui furent accueillies des physiologistes. Des ouvrages plus importants ne pouvaient manquer d'être le fruit de son application au travail; mais une attaque d'apoplexie l'enleva le 13 sept. 1793. Outre des notes dans la *Scelta di storie mediche spettanti alle terme Porretane*, Bologne, 1770, 1771, on a de ce médecin : I. *Della dietetica delle Donne ridotta al suo vero principio*, Bologne, 1771. II. *De gorteriana corporum vitalitate prælectio anatomica*, ibid., 1772. Il dédia cette thèse aux docs de Holstein-Gottorp, dont il fut le médecin pendant leur séjour à Bologne. III. *Athleta medicus, sermo habitus in almo Ferrariensi collegio*, etc., Ferrare, 1777. IV. *De gorteriana vitalitatis velocitate in morbis inflammatoriis*, Bologne, 1777. V. *De gorteriana vitalitate miseris hominum reluctante*, Ferrare, 1778.

oturcico libri tres, Bo-
Voy. les Scrittori Bo-
 i. ix. W—s.
 (S. *Voy. ZECCHI*.
 ERNARD DE), ministre
 ogne, et dans l'électorat
 le 31 août 1649, à
 dia à Iéna, fut, en 1676,
 gouvernement à Gotha,
 le duc de Saalfeld dans
 aux Pays-Bas, passa
 taire intime à Weimar,
 fut promu au rang de
 'état. Onze ans après,
 Pologne son souverain,
 guste, qui venait d'être
 'ône, et y obtint le
 qu'à la cour électorale.
 mps l'empereur Charles
 a des lettres de noble et
 : d'empire. Il mourut
 : 21 mars 1720, laissant
 tous occupèrent de hau-
 la cour de Saxe, et dont
 t (*Voy. ci-dessous*) s'est
 e avantageusement. On
 d de Zech plusieurs ou-
 : pour l'histoire de l'Al-
 atre autres : I. *Evolutio*
arxivorum juxta artis
incipia ex historiarum
 s. II. Une traduction al-
 l'*Ambassade de Paul*
 : *la Porte othomane*,
 iales B. Z. v. W. (Bern-
 on Weimar). III. *Théa-*
inces actuellement ré-
 vol. in-8°. Ces deux der-
 ges sont en allemand. Il a
 beaucoup de manuscrits
 les réflexions pieuses sur
 Écritures. — Le comte
 ZECH, un des fils du pré-
 le 6 décembre 1680,
 ipzig comme son père,
 suite dans les pays étran-
 rès son retour occupa di-

verses places honorables dans sa pa-
 trie. Il était, en 1711, secrétaire
 d'ambassade près la diète qui élut
 l'empereur Charles VI : il devint en-
 suite conseiller aulique en Saxe, et
 référendaire du conseil secret, puis
 membre en 1725, et plus tard vi-
 caire pendant l'absence de l'électeur.
 Il dut les diplômes de baron de l'em-
 pire à la bienveillance de Charles VI,
 et de comte à celle de ses souverains.
 Il mourut à Dresde en 1748. On a de
 lui : *Du gouvernement impérial en*
Allemagne, tel qu'il est d'après les
conventions faites lors de l'élection
de S. M. Charles VI, Leipzig,
 1713, in-4°. P—ot.

ZECH (FRANÇOIS-XAVIER), jé-
 suite et savant canoniste, était né, le
 23 décembre 1692, à Ellingen dans
 la Franconie. Après avoir étudié les
 belles-lettres, la philosophie et la
 théologie, et reçu le doctorat dans
 ces trois facultés, il s'appliqua
 au droit canonique. Élève du fa-
 meux P. Pichler (*Voy. ce nom*,
 XXXIV, 281), il lui succéda com-
 me professeur à l'université d'Ingols-
 tadt, et s'acquit une grande réputation
 de savoir et de fermeté. Il prit une
 part active aux disputes théologiques
 qui firent tant de bruit en Italie, vers
 le milieu de dix-huitième siècle; et,
 moins timide que la plupart de ses con-
 frères, il soutint qu'à l'autorité civi-
 le appartient le droit de fixer l'intérêt
 de l'argent, et de régler les transac-
 tions entre les particuliers. Le P.
 Zech mourut à Munich, le 15 mars
 1772, regardé comme le premier
 canoniste de l'Allemagne. Outre quel-
 ques thèses d'un faible intérêt, on a
 de lui : I. *Rigor moderatus doctrinæ*
pontificiæ circa usuras, etc., In-
 golstadt, 1747, in-4°. Cette pre-
 mière dissertation relative à la fa-
 meuse Lettre encyclique du pape Be-

noît XIV, sur la matière de l'usure, fut suivie de deux autres, en 1745 et 1751, dans lesquelles l'auteur s'attache à combattre les principes du P. Concina (Voy. ce nom, IX, 382), sur le prêt à intérêt, sur les contrats, etc.; elles ont été réimprimées à Venise, 1760, in-4°, avec l'ouvrage d'Honoré Léotard, *De usuris*; et séparément, 1763, in-8°. II. *Præcognita juris canonici*, Ingolstadt, 1749, in-8°. III. *Hierarchia ecclesiastica ad Germaniæ catholicæ principia et usum declinata*, ibid., 1750, in-8°. IV. *De jure rerum ecclesiasticarum*, ibid., 175-862, in-8°, 2 vol. V. *De judiciis ecclesiasticis*, ibid., 1765-66, in-8°, 2 vol. Ces quatre ouvrages forment un cours complet de droit canonique. On trouve une notice sur Zech dans le *Supplement. ad Bibliothec. soc. Jesu* du P. Caballero, pars II, 109.

W—s.

ZEDLITZ (CHARLES-ABRAHAM, baron DE), ministre-d'état, et membre de l'académie des sciences de Berlin, naquit le 4 janvier 1731, à Schwarzwald, près de Landshut, en Silésie. Il fit ses premières études au collège Carolin de Brunswick, sous la direction immédiate de Zacharie. Il fut distingué par Frédéric-le-Grand, qui lui conseilla d'étudier la philosophie de Locke, et chargea le professeur Meyer de lui donner des leçons particulières. Zedlitz, encouragé par cette bienveillance, fit de nouveaux efforts pour répondre à la confiance du roi. Sa carrière académique étant terminée, il fut nommé en 1755 référendaire à la chambre des comptes de Berlin. En 1759, il était conseiller à la régence de Breslau, et, en 1764, président de la cour suprême de Silésie, chef du consistoire supérieur, et du

collège des pupilles à Brieg. En 1770, il fut élevé à la dignité de ministre de la justice, ayant la présidence du tribunal de cassation, avec l'inspection spéciale de l'administration de la justice dans le duché de Clèves, les comtés de la Mark, de Minden, de Mœurs, de Gueldres, etc. En 1771, le roi lui confia le département des affaires ecclésiastiques et de l'instruction publique, la direction des caisses des pauvres, celle de la bibliothèque royale, des cabinets et des collèges de médecine et de chirurgie. Chaque année de nouvelles fonctions réclamaient de sa part une plus grande activité, et il suffisait à tout. La justice criminelle attira particulièrement son attention; par ses soins les prisons furent mieux administrées, et les détenus traités avec plus de douceur. Il donna une preuve éclatante de sa probité et de son zèle, en s'opposant à la sentence injuste que Frédéric II avait rendue dans l'affaire du meunier Arnold. Le monarque menaça Zedlitz, qui, sans se laisser effrayer, dit que jamais il ne signerait la sentence. Frédéric, ne pouvant vaincre cette résistance, n'eut que plus d'estime pour lui. C'est sous le ministère de ce grand homme d'état que la Prusse a commencé à jouir de la liberté de la presse. Avant lui les ministres protestants et les professeurs faisaient retentir les chaires publiques de leurs anathèmes; Zedlitz réprima cette fureur autant qu'il put. Il fonda de nouvelles chaires, des écoles préparatoires, et il eut soin de mettre à la tête de l'enseignement des hommes connus par leur savoir et leurs vertus. Il avait toujours pensé que le département des affaires ecclésiastiques devait être séparé de celui de l'enseignement; et en 1787, sous

Guillaume II, il fut nommé chef du département supérieur des écoles. En 1788, Wœllner (*Voy.* ce nom), s'étant emparé de la confiance de Guillaume II, Zedlitz ne garda plus que le département de la justice dans la Poméranie, et dans les duchés de Magdebourg et de Halberstadt. Voyant avec beaucoup de peine la marche que Wœllner faisait prendre à l'administration il obtint sa démission, et se retira sur ses terres en Silésie, où il mourut le 18 mars 1793. Schutz, dans son *Histoire des Études théologiques de Halle*, 1781, a publié plusieurs Lettres de Zedlitz; on y reconnaît tout son zèle et son noble dévouement pour les progrès de l'enseignement. G-Y.

ZEGEDIN ou SZEGEDIN (ÉTIENNE KIS DE), théologien protestant, est ainsi nommé d'une petite ville de Basse-Hongrie, où il vit le jour, en 1505. On conjecture que sa famille était d'origine cumane. Il s'appliqua dans sa jeunesse à l'étude des lettres, et y fit des progrès assez remarquables. Ses parents étant morts, il fut obligé de chercher des ressources dans l'exercice de ses talents, et tint d'abord une école de latin. Attaché depuis comme régent à divers gymnases, il se trouvait, en 1540, à Cracovie. L'année suivante il se rendit à Wittemberg, et il y suivit, pendant trois ans, le cours de dialectique de Melanchthon, et les leçons de Luther sur l'Écriture sainte; de retour en Hongrie (1544), il établit une école à Tasnad, et tenta d'y fonder une église luthérienne; mais il fut arrêté par ordre du trésorier royal, battu cruellement, et chassé de la ville comme perturbateur. Sa petite bibliothèque composée d'environ deux cents volumes, fut brûlée publique-

ment, et le reste de ses dépouilles, partagé entre ses ennemis. Il erra quelque temps sans asile; mais enfin, en 1546, il fut nommé recteur de l'école de Gyula. L'année suivante, il alla remplir à Cegledien la double fonction de pasteur et d'écolâtre; et, en 1548, il fut placé par le comte de Temeswar à la tête du gymnase de cette ville, alors l'un des plus célèbres de la Hongrie. Banni de Temeswar, en 1551, après la mort de son protecteur, il ne tarda pas à obtenir d'autres fonctions; mais poursuivi sans relâche, il ne pouvait se fixer nulle part. En 1553, il tomba dans les mains d'une troupe de soldats qui le lièrent pour le conduire à leur général. C'était fait de Zegedin; mais heureusement il se trouvait parmi les soldats un de ses anciens écoliers qui le fit évader pendant la nuit. Il eut le bonheur de gagner Tolna, d'où il se rendit à Luskow avec le titre de surintendant des églises de la Baronie. Dans un voyage qu'il fit, en 1558, pour les intérêts de ses coreligionnaires, il fut pris par les Turcs qui le retinrent cinq ans prisonnier. En sortant de cette captivité si longue et si dure, il vint, en 1563, à Keveny, dans la Haute-Hongrie. Ce fut dans cette ville qu'il acheva tranquillement une vie jusqu'alors semée de tant de traverses. Il y mourut le 2 mars 1572. Son tombeau fut décoré d'une épitaphe en vers latins. Elle est rapportée dans divers ouvrages, entre autres dans le *Specimen Hungariæ litterariæ*, 365. Zegedin avait été marié trois fois. Aucun de ses enfants ne lui survécut. On a de lui : I. *Confessio vera fidei de SS. Trinitate contra quorundam deliramenta in quibusdam Hungariæ partibus excita*, Genève, 1573, in-8°. II. *Tabulæ*

analyticæ in prophetas, psalmos et novum Testamentum, Schafhouse et Bâle, 1592, 1598, 1620, in-fol. III. *Speculum pontificum romanorum*, etc., 1602, in-8°. Ce n'est point dans cet ouvrage qu'il faut étudier l'histoire des papes. L'auteur y a rassemblé toutes les fables imaginées contre les pontifes, et que les protestants eux-mêmes rejettent aujourd'hui. IV. *Loci communes theologie sinceræ de Deo et homine; cum confessione de Trinitate, perpetuis tabulis et scholasticorum dogmatibus illustrata*, Bâle, 1608, in-fol. Ce volume est précédé d'une vie très-détaillée de l'auteur, par Math. Scaricz, l'un de ses élèves. C'est à cette source qu'ont puisé Melch. Adam : *Vitæ theologor. illustrium*; Dav. Czvittinger, *Specimen hist. litterar. Hungarorum*, etc.

W—s.

ZEGERS (Le P. TACITE-NICOLAS), savant théologien, naquit à Bruxelles dans les dernières années du quinzième siècle. Ayant embrassé la règle de Saint-François, il consacra tous ses loisirs à l'étude des langues anciennes et à la lecture des livres saints. Paquot conjecture que Zegers fut disciple de Fr. Titelman, auquel, en 1536, il succéda dans la place de lecteur ou professeur en théologie au grand couvent des Recollets de Louvain. En 1548, il quitta cette chaire pour se livrer à la rédaction de ses ouvrages; et, après avoir habité successivement différentes maisons de son ordre, il revint à Louvain, où il mourut le 25 août 1559. Très-instruit dans les langues grecque et latine, il avait un esprit juste, et doit être regardé comme un des meilleurs critiques de son temps. Outre des traductions de quelques ouvrages ascétiques, du flamand

et du français en latin, on a de lui : I. *Proverbia teutonica latinitate donata*, Anvers, 1550; ibid., 1571, in-12, rare. II. *Scholion in omnes novi Testamenti libros*, etc., Cologne, 1553, in-12. III. *Epanorthotes, sive castigationes novi Testamenti*, ibid., 1555, in-12. Les notes du P. Zegers sur le Nouveau-Testament sont fort estimées. Cet ouvrage et le précédent ont été recueillis par Pearson dans les *Critici sacri*. IV. *Inventorium in Testamentum novum; vulgò concordantias vocant*, Anvers, 1558, in-12; ibid., 1566, in-8°. V. *Novum Jes. Chr. Testamentum juxta veterem ecclesiæ editionem*, Louvain, 1559, 2 vol. in-16. Cette édition est si rare, qu'elle n'a point été connue des anciens bibliothécaires des Pays-Bas. Rich. Simon ne croyait pas qu'elle eût été publiée (*Voy. Hist. critiq. du Nouv. Testam.*); le P. Le Long, plus hardi, affirme qu'elle n'a jamais été terminée (*Voy. Bibl. sacra*); mais Paquot en possédait un exemplaire dont il a donné la description dans les *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des Pays-Bas*, tom. 1, 2, édit. in-fol. Le P. Zegers en a revu le texte sur les meilleures éditions, ainsi que sur d'anciens manuscrits, et y a joint des notes courtes, mais excellentes. Dans le choix qu'il a fait entre les diverses leçons, il s'accorde presque toujours avec l'édition publiée depuis sous les auspices du pape Clément VIII, dont elle porte le nom; ce qui prouve que Zegers avait beaucoup de discernement (1). On lui attribue encore un

(1) Le *Dict. univers.* dit cependant, sans aucune preuve, que l'auteur manqua de critique; et que quand il s'est mêlé de corriger l'Écriture sainte, il n'a fait qu'y ajouter de nouvelles erreurs, et en a considérablement altéré le texte.

Catéchisme en flamand. Voy. pour plus de détails les *Mémoires* de Paquot, *loc. cit.* W—s.

ZEGERS (HERCULE), peintre et graveur flamand, né vers 1625, fut le contemporain de Potter, qu'il a presque égalé par son talent, mais dont il fut loin d'obtenir la réputation pendant sa vie. Ses paysages représentent des points de vue de la plus vaste étendue, et sont extrêmement variés par des oppositions de couleur et de lumière, par les plus beaux effets de perspective. Malgré ces avantages, ils n'eurent aucun succès pendant la vie de l'auteur, et le malheureux Zegers, réduit au plus grand dénuement, se mit à graver des estampes, espérant en trouver plus de débit que de ses tableaux; mais les marchands en offrirent à peine la valeur du cuivre. Outré de cet affront, Zegers leur dit qu'un jour chaque épreuve de ses œuvres serait vendue plus de ducats qu'on ne lui en offrait pour la planche. Cette prédiction s'est réalisée, car après la mort du graveur on a payé jusqu'à seize ducats une seule épreuve de ses gravures. Il avait trouvé le secret d'imprimer des paysages en couleur sur toile; mais il n'avait pu tirer aucun parti de cette ingénieuse découverte. Tant d'injustice le découragea; il cessa presque entièrement de travailler, et se livra au vin avec un tel excès, qu'il était continuellement ivre, et qu'un jour, en rentrant chez lui dans cet état, il tomba sur son escalier et mourut des suites de cette chute. Samuel van Hoogstraaten, qui a donné la vie de cet artiste, n'a pu fixer ni le lieu, ni l'époque de sa naissance. Il se borne à faire un grand éloge de son talent. Z.

ZEHNER (JOACHIM), recteur du collège de Schleusingen et surin-

tendant du comté de Henneberg, naquit à Themar le 28 avril 1566, et mourut le 29 mai 1612. Il a écrit un *Compendium theologiæ* et des *Adagia sacra in v centurias congesta*, Leipzig, 1601, in-4°. — ZERNER (Louis-Edouard), professeur d'histoire, naquit à Bruun en 1753, et fut nommé en 1784 professeur d'histoire universelle à l'université de Lemberg. On a de lui en allemand : I. *Theokles*, traduit du grec, Vienne, 1774, in-8°. II. *Anecdotes*, ibid., 1775, in-8°. III. *Réflexions sur les sciences et les arts*, ibid., 1776, in-8°. IV. *Livre élémentaire pour le cours de l'histoire littéraire*, Olmutz, 1776, in-8°. V. *Matériaux pris dans l'histoire littéraire des anciens temps*, ibid., 1777, in-8°. VI. *Manuel pour les leçons publiques sur l'histoire littéraire*, Breslau et Glatz, 1777, in-8°. VII. *Événements remarquables pris dans l'histoire ancienne, à l'usage des jeunes gens*, Pétersbourg, 1787, in-8°. Voy. l'*Autriche savante* par Luca, et les *Lettres sur l'état actuel de la Gallicie*, tome 1^{er}. Ce dernier ouvrage indique quelques autres écrits de Zehner, notamment : 1°. *Sur la manière de former les jeunes gens qui fréquentent les académies*; 2°. *Sur l'éducation nationale en Moravie*. G—y.

ZEIAD, fameux capitaine arabe, naquit à Taiefa la 1^{re}. ou 8^e. année de l'hég. (622 ou 630 de J.-C.) : fils naturel d'Abou-Sofyan, cet opiniâtre antagoniste de Mahomet, il était frère du khalife Moawyah 1^{er}. Son père n'avait pas osé le reconnaître, craignant les reproches du sévère Omar (1). Sous le khalifat de ce der-

(1) Il avait eu pour mère une esclave nommée Sommah, femme d'un esclave grec; c'est pourquoi ses ennemis l'appelaient injurieusement fils de Sommah.

nier, Zeïad se distingua tellement par son esprit et son éloquence, dans une assemblée des compagnons du prophète, que le célèbre Amron dit publiquement que ce jeune homme aurait commandé un jour à tous les Arabes, si son père eût été de la tribu de Koreisch. Zeïad fut nommé cadhi à la même époque. Ce fut lui qui ayant à juger Al-Mogheïrah, gouverneur de Koufah, accusé d'adultère, le renvoya absous, et fit châtier les témoins qui n'avaient pas suffisamment prouvé leur accusation. Ce jugement lui gagna pour toujours l'amitié de Mogheïrah, dont il fut secrétaire et trésorier. Lieutenant du gouverneur de Bassorah, Abdallah, fils d'Abbas, sous le khalifat d'Aly, il vainquit et tua le général que Moawyah avait envoyé pour s'emparer de cette ville, l'an 39 (659). Comme il n'était pas moins habile que vaillant, il fut chargé de commander en Perse, et il s'y conduisit avec tant de sagesse, que les Persans comparaient son administration au règne fortuné du grand Khosrou Nouschirwan. Lorsque Haçan, fils d'Aly, se fut démis du khalifat en faveur de Moawyah, Zeïad, qui résidait à Istakhar (Persépolis), dans un château-fort qu'il y avait fait bâtir, refusa de se soumettre au nouveau khalife. Moawyah, voulant mettre dans ses intérêts un personnage aussi prépondérant, et le détacher du parti des enfants d'Aly, le reconnut publiquement pour son frère, et se servit utilement de l'entremise d'Al-Mogheïrah pour déterminer Zeïad à lui prêter serment de fidélité : ce fut la première fois qu'on viola l'article du Coran, d'après lequel Zeïad était censé le fils de l'esclave grec, dont la femme avait été la maîtresse d'Abou Sofyan. Aussi les Ommeyades

parents de Moawyah lui reprochèrent d'avoir déshonoré la mémoire de son père, en introduisant un bâtard dans leur famille. Mais le khalife ne songea qu'à s'attacher par des bienfaits le grand homme dont les talents devaient affermir sa puissance. Il lui donna le gouvernement de Bassorah, alors infesté de voleurs et d'assassins. Zeïad en y arrivant assembla les habitants, leur peignit son horreur pour les désordres qui troublaient la tranquillité de leur ville, et déclara sa ferme résolution d'y remédier. Comme il était après Aly l'homme le plus éloquent de son siècle, parmi les Arabes, son discours produisit beaucoup d'effet. Il l'appuya d'une ordonnance par laquelle il défendait, sous peine de mort, de se trouver dans les rues et sur les places publiques, après la prière du soir, et il autorisa les patrouilles à passer au fil de l'épée tous ceux que l'on rencontrerait après cette heure indue. La première nuit il y eut deux cents personnes tuées ; il n'y eut que cinq la seconde, et pas une seule la troisième. Des mesures aussi rigoureuses rétablirent la tranquillité. Le khalife en fut tellement satisfait, qu'outre le gouvernement de Bassorah il confia à son frère celui de Koufah, de Bahr-aïn, d'Oman et de toutes les provinces orientales de l'empire ; de sorte que Zeïad donnait des ordres, depuis les deux rives du golfe Persique jusqu'aux frontières de l'Inde et du Turkestan. Son nom faisait trembler tous les méchants, parce que sa justice était aussi sévère que prompte et impartiale. Lorsqu'il arriva pour la première fois à Koufah, ville fameuse par l'inconstance et le caractère séditieux de ses habitants, il leur dit qu'il avait d'abord résolu d'amener deux mille de ses gardes ;

vant réfléchi qu'ils étaient gens, il n'avait amené que iques. Ce discours n'empê- on ne lui jetât de la pous- sage. Il ordonna à ses gens rer des portes de la mos- rrêter les mutins. rendit la ous ceux qui jurèrent qu'ils point eu de part à l'outra- ait reçu, et fit couper les autres qui étaient au nom- tre-vingts. Il passait alter- t six mois à Koufah et six assorah. Il ordonna aux de cette dernière ville de uit les portes de leurs mai- rtes, s'obligeant à les in- du dommage qu'ils pour- evoir ; il n'en résulta aucun des animaux, entrés dans ue, y ayant commis quel- ts, Zeïad permit l'usage ie, ce qui fut pratiqué eurs autres villes de l'Irak. in gauche maintient les peu- : l'Irak, écrivit Zeïad au son frère ; mais ma droite ve ; donnez-lui l'Arabie à er, et elle vous en rendra mpte. » Moawyah lui ac- demande. Les habitants de et de Médine en furent s, et le ciel exauça leurs tre Zeïad. Un ulcère pesti- survint à la main droite ; mputer, malgré la décision , qui regardait cette opéra- ne un acte de désobéissance té divine ; mais quand il rs rouges destinés à cauté- laie, il s'évanouit ; et mal- cours de cent cinquante mé- lout trois l'avaient été de Parwiz, roi de Perse, il le 3 ramadhan 53 (août -C.), à l'âge de 53 ans. Nul n'a contribué plus que

Zeïad à l'affermissement de la puis- sance des khalifes ommeyades. Son fils lui succéda dans la plupart de ses charges, et marcha sur ses traces (Voy. OBÉID-ALLAH). A—T.

ZEIADET-ALLAH Ier. (ABOU-MOHAMMED), troisième souverain de l'Afrique, de la dynastie des Aglabides, se trouvant à Kaïrowan, à la mort de son père Ibrahim, l'an 196 de l'hég. (812 de J.-C.), tandis que son frère Abdallah était à Tripoli, s'empara du trône ; mais il en descendit l'année suivante, et se soumit à son frère après la mort duquel il y remonta, l'an 201 (817). Il reconnut d'abord la suprématie du khalife Al-Mamoun, qui le confirma par un diplôme dans le gouvernement héréditaire de l'Afrique. Mais il se déclara bientôt pour l'anti-khalife Ibrahim, fils de Mahdy (Voy. MA-MOUN, XXVI, 434). Cette démar- che et la dureté de son administration donnèrent lieu aux révoltes et aux guerres civiles qui le mirent en danger de perdre ses états. Corrigé par l'expérience, il s'efforça de réparer les maux qu'il avait causés ; fit construire des ponts, raccommo- der les routes ; fonda une magnifique mosquée à Kaïrowan, et songea bientôt à reculer les bornes de sa domination. Dans l'intervalle des années 45 à 130 de l'hég. (665 à 748 de J.-C.), des flottes arabes, expédiées par les khalifes de Damas ou par les gouverneurs de l'Afrique, avaient effectué cinq descentes en Sicile, sans pouvoir s'y établir. Les troubles que l'élévation des khalifes abbassides, sur les ruines des Ommeyades, excita dans tout l'empire musulman ralentirent depuis l'ardeur guerrière des Arabes. La conquête de la Sicile était réservée à Zeïadet-Allah, et fut l'événement le plus mémorable de

son règne. Fimi ou Fama (Euphemius) qui gouvernait cette île pour l'empereur grec , Michel-le-Bègue , s'y étant révolté , fut vaincu par un de ses lieutenants , et alla implorer le secours de l'émir africain. Ce prince équipa une flotte d'environ cent vaisseaux , qui mit à la voile au port de Sousa , le 16 raby 1^{er}. 212 (15 juin 817) , sous les ordres du cadhi Asad Ibn Farat , et débarqua , trois jours après , à Mazara , dix mille hommes d'infanterie et sept cents de cavalerie. Les Grecs furent défaits , et malgré leurs efforts , malgré la mort du général maure et celle de son successeur , les musulmans ayant reçu des renforts d'Espagne et d'Afrique s'emparèrent de plusieurs places en Sicile. Zeïadet-Allah en donna le gouvernement , avec le titre d'émir , à son cousin Mohammed ibn-Abdallah , ibn-Aglab , lequel , après un siège de cinq ans , força Palerme de capituler , eu redjeb 220 (juillet 835) , et acheva , dans l'espace de dix-neuf ans que dura son administration , la conquête de cette île , à l'exception de Syracuse , d'Enna et de Taormine. Zeïadet-Allah ne vit pas la fin de cette glorieuse entreprise. Il était mort le 14 redjeb 223 (juin 838) , dans la cinquante-deuxième année de son âge , et la vingt-deuxième de son règne. — ABOU-MOHAMMED ZEIADET-ALLAH II , septième prince de la même dynastie , succéda , l'an 249 de l'hég. (863 de J.-C.) , à son frère Ahmed , et se distingua par sa sagesse , ses vertus et sa piété. Il ne régna que six mois , suivant De Guignes et Casiri , ou dix-huit , selon Abou'l feda , mourut l'année suivante , et fut remplacé par son neveu Mohammed II , fils d'Ahmed. Cardonne , dans son *Histoire* inexacte et incom-

plète de l'Afrique et de l'Espagne , sous la domination des Arabes , a omis ces trois derniers princes , parce qu'il a confondu Mohammed 1^{er}. avec Mohammed II. A—T.

ZEIADET-ALLAH III (ABOU-NASR) , onzième et dernier prince de la dynastie des Aglabides en Afrique , monta sur le trône , l'an 290 de l'hég. (903 de J.-C.) , en faisant assassiner son père Abdallah II , monarque vertueux , bienfaisant et austère dans ses mœurs , qui l'avait fait renfermer à cause de ses débauches scandaleuses. Zeïadet-Allah , voulant ensevelir le secret de son parricide , se défit des trois eunuques qui en avaient été les complices ; mais toute sa conduite prouva qu'il était le principal auteur de ce forfait. Il donna l'essor à ses passions , se plongea dans les plus infâmes voluptés , s'entoura de baladins , et ne s'occupa nullement des affaires de l'état. Il fit périr ses frères , et sembla prendre à tâche d'exterminer sa famille , dans un moment où sa puissance ébranlée avait le plus besoin d'appui. Depuis quelques années , un capitaine appelé Abou-Abdallah , et surnommé Al-Maschtak (l'Oriental) , parce qu'il était Arabe de naissance , ayant apporté en Afrique la doctrine des Chyites , ou partisans des descendants du prophète par Aly , y avait soulevé toutes les tribus Brébères contre les khalifes abbassides qu'il traitait d'usurpateurs. Zeïadet-Allah opposa aux rebelles un de ses parents , qu'il rappela bientôt , et qu'il condamna à mort. Il envoya alors contre eux Ibrahim , son cousin , avec une armée de quarante mille hommes , dont la défaite fut suivie de la perte de plusieurs places. Le tyran , craignant d'être assiégé dans Rakkadah , s'enfuit à Tunis ; mais , alarmé

rès de la révolte , il rassemble une grande partie de ses trésvivants , de ses femmes , de ses esclaves , il se rend à Tripoli , où il fut joint par son frère et son oncle , et par quelques débris de la puissance de ses ancêtres , avait été vaincue plusieurs fois par Abou-Abdallah. Zeiadet-Allah fut condamné à mort son vèzir , et craignit pour lui le même sort. Il se réfugia en Égypte , et y fut exposé à de nombreuses préventions défavorables de son parent. L'an 296 (903) , Zeiadet-Allah partit de Tripoli , et se rendit en Afrique au chef des renégats , qui devait ainsi le précurseur des Himides (*V. OBEÏD-ALLAH*). Mal accueilli en Égypte , il se mit en route pour Bagdad , arrivé à Raccah , il reçut l'ordre du khalife Moctader , de se rendre dans l'Occident , et d'y commencer la guerre contre les chrétiens , avec les secours que le gouvernement d'Égypte devait lui fournir. Il se rendit alors aux eaux minérales d'Ammanat , à deux journées de distance d'Alexandrie , et continua de se divertir au sein des plaisirs. La mort de ses gens , s'indignant de sa conduite , l'abandonnèrent. Épuisé et débile , averti de sa fin prochaine par des infirmités prévenues , il se fit faire sa barbe , et se contenta de recevoir les secours que son oncle lui avait promis , il se rendit à Jérusalem , pour y consacrer à Dieu le reste de ses jours ; il y expira près de Ramlah , où il fut enterré. Zeiadet-Allah avait régné dix ans , et la dynastie des Zeiadides , qui finit en lui , en avait duré douze.

A—T.

31CH (CHARLES-HENRI) , fils d'un professeur de Wittemberg , na-

quit à Edembourg le 19 juin 1717 , fut élevé sous les yeux de son père , et devint comme lui professeur et conseiller de la faculté de philosophie. Il eut , en 1760 , le malheur de perdre une bibliothèque considérable , qui fut réduite en cendres pendant le siège de Wittemberg. Les événements de la guerre lui ayant encore fait éprouver d'autres pertes , sa santé s'affaiblit , et il mourut le 5 août 1763. On a de lui : I. *De chaldaicarum veteris Testamenti paraphrasium apud Judæos auctoritate* , Wittemberg , 1737. II. *De illustribus utriusque fœderis vocibus* *σικὰ θανάτου* , ibid. , 1739. III. *De Christo* , *Deo κλειδοῦχου* , *ad Apoc.* , 1 , v. 18 ; et 3 , v. 7 , ibid. , 1741. IV. *De lingua Judæorum hebraica temporibus Christi atque Apostolorum* , ibid. , 1741. L'auteur fait voir combien le dialecte des Juifs , au temps de Jésus-Christ , était différent de l'ancienne langue hébraïque , et combien il s'était mêlé avec d'autres idiômes. V. *De codicum veteris Testamenti orientalium et occidentalium dissensionibus* , ibid. , 1742. VI. *De sepultura in terrâ sanctâ à Jacobo et Josepho patriarchis moribundis expetitâ* , *ad Genes.* 47 , v. 29 , 30 , 31 ; 49 , v. 29 , *sqq.* ; *ad Hebr.* 11 , v. 21 , *sqq.* , ibid. VII. *De quæstionibus abstrusis reginæ Sabæ Salomoni regi propositis* , ibid. , 1744. VIII. *Observationes criticae in historiam Salvatoris ἀγαθηζουμένου* , *Luc.* 22 , v. 43 , *sqq.* , *è codicibus quibusdam antiquioribus proscriptam* , ibid. , 1744. IX. *De pretio mortis sanctorum in oculis Domini* , *ad Psal.* 116 , v. 15 , ibid. , 1746. L'auteur y prétend bonnement que Luther est mort comme un saint , et qu'il doit être honoré comme tel.

X. *De statu animæ Christi à corpore separata illiusque prærogativis*, *ibid.*, 1746. XI. *De Tarso, Ciliciæ metropoli, litterarum flore illustri*, dans les *Symbolis litterariis*, tome III, p. 504. XII. *De imagine Christi in larario Aurelii Alexandri Severi conspicua*, dans les *Nova Miscellanea Lipsiensia*, tome III, pag. 42. XIII. *De ritu adjurandi summum Hebræorum pontificem ante expiationem anniversariam, ad illustrandum codicem*, *ib.*, tom. IV, pag. 442. XIV. *De questione critica: num Cadytis Herodoti rectè venditetur pro metropoli Palestinæ*, *ibid.*, tom. V, pag. 98. XV. *De suffimento Messiaë*, *ib.*, pag. 613. XVI. *De Christo, fido Novi Testamenti pontifice, ad Hebr. 2, v. 17*, *ib.*, tome VI, pag. 23. XVII. *De cætibz illis, quos litteris suis apostoli Christi salutarunt*, *ibid.*, pag. 572. XVIII. *Athleta παράδοξος, è monumentis Græciæ veteris conspectui expositus, insertæ sunt aliquot numismatum icones ac græcæ inscriptiones*, Wittemberg, 1748, in-8°. XIX. *De sacerdotum memphiticorum et heliopolitanorum dissidio in enarrando itinere Israelitarum per mare Erythræum*, *ib.*, 1751. Selon l'auteur, les prêtres d'Héliopolis, en parlant du passage de la mer Rouge, suivaient fidèlement le récit de Moïse, attribuant comme lui ce grand événement à une œuvre de la toute-puissance divine. Ceux de Memphis, au contraire, ne voyaient rien d'extraordinaire dans la marche de Moïse qui, selon eux, avait habilement profité du flux et reflux de la mer. Les deux opinions sont pesées, et l'auteur se déclare pour les prêtres d'Héliopolis. XX. *De ritubaptizandi in mortem Chris-*

ti ab Eunomianis recentioribus introducto, Wittemberg, 1752. Cet écrit est dirigé contre les frères Moraves et contre leur prétendu évêque le comte de Zinzendorf (*Voy.* ce nom), qui avait introduit dans l'administration du baptême la formule suivante : *Je te baptise au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et dans la mort de Jésus-Christ*. L'auteur fait voir que les frères Moraves avaient emprunté cette innovation aux anciens hérétiques appelés Eunomiens. XXI. *De vestibis Christi*, *ibid.*, 1754. XXII. *De Cantico canticorum*, *ibid.*, 1760. XXIII. Συμμεταξάντικαίτων Ταρσικάρων ex scriptorum veterum monumentis collecta, *ib.*, 1760. G-r.

ZEID BEN THABET, l'un des secrétaires de Mahomet, n'avait que onze ans quand Mahomet quitta la Mekke et se retira à Médine. Il ne se trouva point à l'affaire de Bedr, à cause de sa grande jeunesse ; mais il prit part à la bataille d'Ohod et à toutes les affaires suivantes. Après la bataille contre les Arabes du Yémâmah, presque tous les sectateurs du Coran ayant péri, le khalife Abou-Bekr craignit que ce livre sacré ne se perdit. Il ordonna donc à Zeid d'en rassembler les fragments épars, et d'en composer une copie complète. Zeid obéit, et parvint après beaucoup de peine à en former un exemplaire qu'il remit à Omar. Mais sous le khalifat d'Othman, lors de son expédition d'Arménie, les Arabes se divisèrent sur la manière de réciter le Coran. Othman, redoutant les suites de cette division, fit venir l'exemplaire de Zeid, et lui ordonna, ainsi qu'à d'autres docteurs qu'il lui adjoignit, de faire plusieurs copies de ce livre. Zeid s'acquitta aussi de cette commission. Lors des troubles qui finirent par le

rtre d'Othman, Zeïd lui demeura dèle, et fut du nombre de ceux refusèrent de prêter serment à Il vivait encore vers le commencement du septième siècle de notre.

J—N.

EIDAN (MULEY), roi de Fez Maroc, de la première dynastie Chérifs, se trouvant auprès de père Muley Ahmed Labass (V. ce), lorsque ce prince mourut, 1603, se fit proclamer son successeur, quoiqu'il fût le plus jeune de ils. Aussi eut-il à lutter contre trois frères; et en moins de mois, les quatre compétiteurs at tour-à-tour maîtres de l'em- La victoire se déclara tous en faveur de Muley Zeïdan, par la prise de l'importante e de Salé, l'emporta enfin sur oncurrants, malgré les secours niaires que Muley Cheikh, son : aîné, avait reçus de Philippe Le règne de Zeïdan fut aus-oublé par les Brèbes, montads des environs de Maroc, par leurs incursions, l'obli-nt d'abandonner cette capi-. Il parvint cependant à semer ivision parmi ces tribus, et à les nettre par ses négociations ou ses armes. Muley Zeïdan vécut aix pendant tout le cours d'un ègne qui occupe peu de pages : l'histoire. Il protégea et cultiva lettres, et rassembla une nom- se et belle bibliothèque. Deux manuscrits arabes qui en faisaient ie sont aujourd'hui dans la bi- thèque de l'Escurial. L'un est un nplaire de la Grammaire arabe Iohammed Al-Zouzani, avec le umentaire de Mohammed Al-Es- ini, chargé de notes de la main e prince, qui prouvent sa vaste lition, comme toutes celles qu'il

ajoutait à ses livres. L'autre est un superbe exemplaire de la Rhétorique de Houceïn Alepi, intitulée *Fleurs du printemps*, élégamment colorié et orné de lettres d'or. Muley Zeïdan reçut, en 1622, une ambassade de Hollande, à la suite de laquelle se trouvait l'orientaliste Golius (V. ce nom); il sut rendre justice à l'érudition de ce savant ainsi qu'à la manière facile et correcte dont il écrivait l'arabe. Ce prince mourut en 1630, laissant pour successeurs des fils qui n'héritèrent ni de ses talents ni de ses belles qualités, quoique l'aîné, Muley Abd' el Melek, ait pris, le premier, le titre d'empereur de Maroc.

A—T.

ZEIDAN (MULEY), digne fils du fameux Muley Ismaël, empereur de Maroc (V. ce nom), avait pour mère une négresse intrigante et ambitieuse, Lala-Zeidana, qui par ses traits, mais plus encore par sa lubricité, avait su captiver le cœur du vieil empereur. Cette méchante femme, abusant de son ascendant, et se flattant d'assurer le trône à son fils, fit étrangler la mère de Muley Mohammed, héritier présomptif de l'empire; et, dans le dessein de perdre ce prince, elle employa tant de moyens pour le rendre suspect à son père, qu'elle le réduisit au désespoir, et le poussa à la révolte. Muley Zeïdan, qui, élevé par une telle mère, avait montré, dès son adolescence, l'assemblage de tous les vices, fut chargé de réduire son frère. Il en triompha par trahison, et l'envoya, en 1706, prisonnier à Mekinez, où le barbare Muley Ismaël le fit périr. Plus avare et plus féroce que son père, Zeïdan commit les excès les plus horribles à Tarudant après avoir réduit, par la famine, cette place, qui avait partagé la révolte de son

frère ; et il livra au pillage la ville de Sainte - Croix , abandonnée par ses habitants : mais ses succès et surtout ses trésors portèrent ombrage à Muley Ismaël , qui eut vainement recours à divers prétextes pour le rappeler. En vain il trompa , par une feinte maladie, Lala-Zeidana elle-même , qui , le croyant à toute extrémité , pressait son fils de venir s'assurer le trône. Zeïdan , qui connaissait les artifices de son père , refusa d'abandonner son armée , qui lui offrait plus de certitude pour parvenir à l'empire. Le bruit de la maladie et de la mort prochaine d'Ismaël s'était tellement accrédité , qu'il y eut à Mekinez une sédition que Lala-Zeidana voulut réprimer , en sortant du palais , la lance en main , à la tête de la garde , et en ordonnant des mesures de rigueur. L'apparition inattendue , et si inconvenante chez les musulmans , d'une femme détestée , qu'on soupçonnait de vouloir s'emparer de l'autorité , irrita les mutins ; et la fermentation ne put être calmée que par la présence de l'empereur. Zeïdan était adonné au vin ; et dans son ivresse , ses femmes mêmes n'étaient pas à l'abri de ses cruautés. Gagnées par l'empereur , elles étouffèrent son fils entre deux matelas , tandis qu'il était plongé dans le vin , le 25 septembre 1707. Le corps de Zeïdan fut enterré à Mekinez ; et sur son tombeau Ismaël fit bâtir une mosquée qui donna asile aux criminels , et où l'on véra comme un saint un prince vicieux , rebelle , mort dans l'ivresse , au mépris de l'islamisme. Sept femmes de Zeïdan et le marchand juif qui lui fournissait l'eau-de-vie dont il s'enivrait , conduits à Mekinez , par ordre du bizarre Ismaël , furent livrés à la cruelle Lala-Zeidana , qui les immola à sa

vengeance. Trois de ces femmes furent traitées avec une barbarie sans exemple. La féroce Zeïdana , avant de les faire étrangler , leur fit couper les mamelles , et les força de les manger.

A—T.

ZEIDLER (JEAN-GODEFROI) , poète allemand , était fils d'un prédicateur luthérien de Freystadt , dans le comté de Mansfeld , et prêcha conjointement avec lui dans sa ville natale , pendant vingt ans. Mais , après la mort de son père , il renonça au ministère évangélique pour se livrer au culte des Muses , et à toutes les bizarreries d'une imagination vagabonde et sans frein. Toutes les sciences avaient des attraits pour lui , et il passait avec facilité de la composition d'une pièce de vers aux méditations de la philosophie. On n'aura pas de peine à croire cependant qu'en divisant ainsi son temps et ses facultés sur une foule d'objets différents , Zeidler , éloigné d'ailleurs de tout plan et de toute méthode , n'ait rien laissé qui mérite l'admiration de la postérité. Dans la nombreuse et singulière liste de ses ouvrages nous nommerons : I. *Theatrum virorum eruditorum minus* , abrégé assez agréable , et qui peut quelquefois épargner des recherches fastidieuses. II. *La très-noble , très-solide et très-érudite Gnostologie ou Science universelle* , traduction ou plutôt parodie burlesque de la métaphysique et de l'ontologie scolastiques. III. Une traduction allemande de la dissertation de Thomasius de *Crimine Magiæ* , de son traité de *Fundamentis juris naturæ et gentium* , et de plusieurs autres de ses ouvrages , notamment de ceux qui roulent sur le gouvernement ecclésiastique. IV. *Synopsis fiscologica*. V. *Arbre généalogique octocentenaire des comtes de*

Mansfeld. VI. *Le Carnaval caché et dévoilé*, comédie en trois actes. Zeidler mourut encore jeune à Halle, en 1711. Ses débauches et des excès de toute espèce avaient usé son corps et affaibli ses facultés. Le bien modique que son père lui avait laissé n'avait suffi que quelque temps à son goût pour la dépense, et il passa ses dernières années dans une extrême pauvreté. Pendant au fort même de sa détresse il ne consentit jamais, malgré des offres très-séduisantes, à céder une écriture qu'il croyait avoir appartenu à Luther. — *Suzanne-Elisabeth ZEIDLER*, sœur du précédent, montra aussi beaucoup de talents pour la poésie dont elle apprit seule les principes, et publia, en 1684, un recueil sous le titre de *Passe-temps d'une jeune fille* (*Jungferlicher Zeitvertreiber*). P—OT.

ZEIDLER (CHARLES-SÉBASTIEN), magistrat et littérateur, naquit à Nuremberg le 24 septembre 1719. Après avoir terminé ses études académiques et visité l'Allemagne, ses savants, ses bibliothèques et ses cabinets, il revint dans sa ville natale, où il s'éleva par degrés jusqu'à une des premières charges de la magistrature. Ces places étaient alors importantes, et Nuremberg, comme ville libre d'Allemagne, possédant à titre de souveraineté un territoire assez considérable, avait par son commerce et ses richesses une grande influence. Zeidler avait recueilli les ouvrages de tous les jurisconsultes, appartenant à l'université d'Altdorf. Il donna, en 1773, cette précieuse collection à la bibliothèque de la ville de Nuremberg, qui, pour lui en témoigner sa reconnaissance, lui fit ériger un monument, avec une inscription latine. Zeidler mourut le 16 mars 1786. On a de lui : I. *De*

veterum philosophorum studio musico, Nuremberg, 1745, in-4°. II. *Spicilegium observationum Vitam Hugonis Donelli, magni quondam jurisconsulti, illustrantium, ad orationem Scip. Gentilis in funere ejus habitam accommodatum*, dans les *Opera Donelliana*, édit. de Lucques, t. x. L'éditeur, Jean Riccomini, fit imprimer à part ce *Spicilegium*, Lucques, 1766, in 8°. III. *Vitæ professorum juris, qui in academiâ Altorfinâ indè ab ejus jactis fundamentis vixerunt, ex monumentis fide dignis descriptæ*, Nuremberg, 1770, 3 vol. in-4°, et deuxième édition, 1786. Zeidler concourut efficacement à l'édition des *Opera Donelliana*, et à celle des œuvres de *Scipion Gentilis*, qui parurent à Naples, en 1768 et 1769. G—Y.

ZEIDOUN. Voy. ZAÏDOUN.

ZEILER ou **ZEILLER** (MARTIN), géographe allemand, naquit, le 17 avril 1589, près de Murau dans la Styrie supérieure, d'un père qui avait été disciple de Melanchthon. Après avoir, pendant près de quinze ans, parcouru l'Allemagne, la France et l'Italie, il vint se fixer à Ulm, où son père avait été ministre. Il fut nommé, en 1630, principal du collège, et en 1643, inspecteur des écoles allemandes. On voulait lui donner une chaire d'histoire : il la refusa, afin de pouvoir consacrer tout son temps à ses compositions littéraires. Il mourut à Ulm, le 6 octobre 1661, après s'être placé au premier rang des savants de cette époque. Ses meilleurs ouvrages sont ceux qu'il a composés sur la géographie, entre autres l'*Itinéraire d'Allemagne*, la *Topographie de Bavière*, celles de l'*Alsace*, de *Brunswick* et de *Souabe*, qui passent pour exactes. On a encore de lui, entre autres écrits :

I. *Theatrum tragicum*, ou *Histoires merveilleuses et tristes de Rosset*, traduites du français en allemand, avec des remarques, Lintz, 1628, in-8°. Cet ouvrage fut en peu de temps réimprimé à Tubingue, à Rostock, à Stuttgart, à Nuremberg, etc. La meilleure édition est celle qui parut à Ulm, en 1655, in-8°. II. *Cent Épîtres* ou *Lettres* sur différents sujets politiques, historiques (all.), Heilbrunn, 1640, in-8°; réimprimé en 1641, 1648, etc. Une huitième édition parut, en 1657, à Ulm, in-4°, avec plusieurs additions. III. *Centuria epistolarum miscellanearum*, ou *cent Épîtres sur des sujets politiques et historiques, composées par M. Zeiller, peu de temps avant sa mort* (all.), Ulm, 1663, in-8°. Le recueil de toutes ses Lettres a paru de nouveau à Ulm, 1683 et 1700, in-fol. IV. *Le Chasse-ennui*, traduit du français en allemand, Francfort, 1643, in-8°. V. *Fidus Achates*, ou *le Fidèle compagnon des voyages, avec des observations, afin de rendre les voyages plus utiles* (all.), Ulm, 1651, 1657 et 1680, in-12. VI. *Centuria dialogorum*, ou *Cent dialogues sur différentes matières* (all.), Ulm, 1653, in-8°. VII. *Collectanea*, ou *Histoires singulières* (allemand), Augsbourg, 1658, in-8°. VIII. *Miscellanea*, ou *Différents sujets poétiques et historiques* (all.), Nuremberg, 1661, in-4°. IX. *Épigrammes*, dans les recueils de Ramler, de Joerden, de Schutz, de Haug, de Weiszer et de Brunn. X. *Nouvelle description du royaume de Hongrie, des villes et lieux qui y appartiennent, avec les additions de Jean Beza*, Ulm, 1664, in-8°; Augsbourg, 1685. Cet ouvrage et les autres publiés par Zeiler sur la géographie ont été in-

sérés dans la *Collection topographique de l'univers*, par Me

G—1

ZEIN-ALA-BEDIN (ALY quatrième imam des Chyites, petit-fils du khalife Aly, gend Mahomet et fils du fameux cein et d'une fille de Yezde III, dernier roi de Perse. Il avait que douze ans, lorsqu'il trouva à la journée de Kerbe son père et presque tous ses : perdirent la vie (V. HOCER l'an 61 de l'hég. (680 de J.-C aurait péri dans cette catastrophe ainsi que son jeune frère Amr leurs tantes Zeineb et Fathime : sent réussi à fléchir le barbare Allah ben Zaïad (Voy. ce r Tous furent conduits à Damas, khalife Yezid I^{er}, loin d'écouter courtisans qui lui conseillaient : crifier à sa sûreté ces derniers tons de la famille du prophète ému de pitié en voyant ces ill infortunés dans le dénuement l absolu; pourvut à leurs besoins renvoya à Médine (Voy. I^{er}). Aly y fut reconnu par les tisans de sa maison, pour le q me des imams ou pontifes légis successeurs de Mahomet, quoiqu raison de sa jeunesse, son c Mohammed ben Hanefyah, l disputé ce titre, sans être du du législateur des musulmans contestation fut décidée en : d'Aly II, plus connu sous le s de Zein ala-bedin (l'ornement serviteurs de Dieu). Il mourut 94 (713), et eut pour successeur fils Mohammed. Un autre de : fants, Zeïd, ayant pris le titre khalife à Koufah, l'an 122 (quoiqu'il n'eût pu réunir que cinq hommes, au lieu des quarante que les partisans de sa mais

avaient promis, fut vaincu par Yousof ben Amer, gouverneur de l'Irak, au nom du khalife Hescham, et fut tué d'un coup de flèche. Son corps, inhumé par ses amis, fut déterré, pendu et brûlé par ordre de Yousof, à l'exception de sa tête qui fut envoyée à Damas, où le khalife la fit attacher à une des portes de la ville. C'est de Zeïd que sont issus les imams Zeïdis qui ont régné dans l'Arabie heureuse, où ils possèdent encore quelques domaines (*Voy. MUTHAHER*). Yahia, fils de Zeïd, se retira dans le Khorasân, où il périt dans une bataille sous le khalifat de Haroun al Raschid — ZEIN-ALA-BEDIN est le nom d'un roi de Perse, de la dynastie de Modhafferides, qui, n'ayant pas su conserver la bienveillance et la protection de Tamerlan, que son père avait su lui ménager en mourant, fut dépouillé de ses états par le conquérant : privé de la vue par son cousin Chah Mansour auprès duquel il s'était réfugié, il tomba au pouvoir de Tamerlan, qui, en raison de sa cécité, ne le comprit pas dans le massacre des autres princes Modhafferides, et l'envoya prisonnier à Samarkand, l'an 795 de l'hég. (1393 de J.-C.) (*V. MANSOUR CHAH et TAMERLAN*). A—T.

ZEIRI BEN MOUNAD AL TACLANI, chef de la tribu des Zeïrides, nommée aussi des Sanhadjides ou des Badisides, dont les états, en Afrique, s'étendaient depuis Alger jusqu'à Tripoli, prétendait descendre des anciens rois Hamyarides de l'Arabie heureuse, d'où l'un de ses ancêtres était venu s'établir dans le Maghreb (l'Afrique occidentale). Son père Mounad avait employé ses grandes richesses à secourir les pauvres et les pèlerins, et préparé par sa bienfaisance la grandeur future de

sa maison. Zeïri, son fils, s'attacha aisément plusieurs tribus d'origine arabe, se mit à leur tête, battit les Zenates, et d'autres tribus brébères, conquît plusieurs provinces dont il fit hommage au fondateur de la dynastie des Fathimides (*V. OBÉID-ALLAH AL-MARDY*), et fonda la ville d'Aschir, dans la contrée de ce nom, l'an 324 de l'hég. (935 de J.-C.). Il y attira des savants et des marchands, et y fit battre de la monnaie d'or et d'argent, dont l'usage était inconnu dans le pays. Il y fut assiégé successivement par deux chefs de tribus ennemies; mais son fils Yousof-Balkin, à peine sorti de l'adolescence, tua le premier dans une sortie, et mit en fuite le second. Zeïri eut toujours soin de se ménager l'amitié des khalifes fathimides, et leur rendit d'importants services (*V. MANSOUR-BILLAH*). L'an 348 (959), il coopéra à la prise de Fez, et aux autres conquêtes de Djewhar, dans la Mauritanie, au nom du khalife (*Voy. MOEZZ LEDIN-ALLAH*). Il fut envoyé contre le rebelle Mohammed ben al-Khair, qui, vaincu par Balkin, fils de Zeïri, l'an 360 (971), se donna la mort. Il marcha ensuite contre Aly ben Hamdoun, ou Djâfar ben Aly, qui avait fait révolter les Zenates, et lui livra bataille près de Mansourah; mais ayant eu son cheval tué sous lui il tomba, et sa mort entraîna la déroute de son armée. Il avait régné trente-six ans à Aschir et à Tahert ou Tahiret : il fut tellement regretté, même des Zenates, que leur chef fut obligé de se retirer auprès du khalife d'Espagne, avec lequel Zeïri avait aussi été en guerre. Ce dernier laissa plus de cent fils, dont l'aîné fut son successeur (*Voy. YOUSOUF-BALKIN*). A—T.

ZEIRI BEN ATYAH, 1^{er}. roi de Fez, de la dynastie des Zeïrides ou Zenates, différents des Zeïrides ou Sanhadjides qui dans le même temps régnaient à Tunis, Kairowan, Mahdiah et Tripoli (*Foy.* l'article précédent et MANSOUR, XXVI, 519), était cheikh des Zenates, l'une des cinq principales tribus bérébers qui s'étaient établies dans le Maghreb ou Afrique occidentale, à l'époque de la décadence de la puissance des Édrisides (*Foy.* HAÇAN KENNOUN). Le Maghreb successivement envahi par les troupes des Fathimides, des Sanhadjides et des Ommeyyades d'Espagne, était en proie aux troubles et à l'anarchie. Ces circonstances accrurent la puissance de Zeïri qui s'affranchit de toute domination, refusa, l'an 368 de l'hég. (979 de J.-C.), de reconnaître la souveraineté des rois de Cordoue, et s'empara de Fez en 377 (988). Le célèbre Al-Mansour qui était alors à la tête des affaires en Espagne, sous le règne du faible Hescham Al-Mowayed (*F.* MANSOUR, XXVI, 521), ne laissa pas de ménager Zeïri, et l'opposa bientôt au rebelle Abou'l Behar, prince Sanhadjide qui, après s'être formé un état puissant en Afrique, aux dépens de son neveu Abou'l Caceem Mansour, roi de l'Afrique septentrionale, et par le secours des Ommeyyades d'Espagne, avait méconnu ensuite la suprématie de ces khalifes, et s'était jeté dans le parti des Fathimides, leurs rivaux. Irrité de cette perfidie, le ministre espagnol envoya un diplôme à Zeïri pour lui céder tous les pays qu'il pourrait enlever à ce prince déloyal. Zeïri prit aussitôt les armes; et, malgré la jonction d'Abou'l Behar avec Mansour son neveu, il conquit Telmesen sur les Sanhadjides, et recula ses fron-

tières vers l'Orient, jusqu'au fleuve Zab. Il informa de ses succès la cour de Cordoue, et lui envoya des présents considérables en chevaux, chameaux, etc. Une nouvelle patente le confirma dans la souveraineté du Maghreb, comme vassal de l'Espagne: mais bientôt sa puissance donna de l'ombrage; on l'attira à Cordoue, sous prétexte de récompenser ses services. On prescrivit à son fils Moezz de résider à Telmesen: on envoya des commandants particuliers à Fez. Cependant Zeïri, malgré les honneurs et les caresses dont il fut comblé en Espagne, malgré le titre pompeux de *Wali al Kébir* (le grand vice-roi) dont on le décora, ne put voir dans le superbe Al-Mansour qu'un rival qui ne voulait que l'humilier, qu'un ennemi qui lui dressait des embûches. Son orgueil s'indigna de ne jouer à la cour d'Espagne que le troisième rôle, au lieu du premier qui l'attendait en Afrique. La révolte d'un chef de tribu qui s'était rendu maître de Fez fut pour lui un motif plausible de solliciter son congé, qu'on n'osa pas lui refuser. Il quitta l'Espagne avec la suite nombreuse qu'il y avait amenée, débarqua à Tanger, et y ayant rassemblé des troupes il marcha contre le rebelle, le vainquit, le fit prisonnier, envoya sa tête à Cordoue, et recouvra Fez de vive force. Dans le dessein qu'il méditait, il fonda, ou plutôt il releva l'ancienne ville de Woudjda ou Wadjjda, dans la province de Telmesen, sur la route qui communique d'un côté avec Sedjelmesse, et de l'autre avec l'Afrique orientale. Il la fortifia, y amena une partie de sa tribu et y établit sa résidence en 385 (995). L'année suivante il jeta le masque, supprima le nom du hadjeb Al-

, dans la kothbah, y main-
 e ment pour la forme, celui
 se Hescham, destitua tous
 rs nommés par ce prince,
 légua à Ceuta : il tailla en
 e armée envoyée d'Espagne
 i, et força le général vaincu
 e renfermer dans Tanger :
 ntôt une armée plus nom-
 barqua en Afrique sous les
 'Abdel Melek, fils du mi-
 pagnol. Zeïri osa lui tenir
 incu et blessé dans une pre-
 taille, il essaya une seconde
 ans les environs de Mekinez.
 tants de Fez refusèrent de le
 nais ils lui rendirent ses en-
 i fournirent des vivres et des
 somme, et ouvrirent leurs
 1 général espagnol. Zeïri ue
 point abattre par les revers,
 les souffrances que lui cau-
 es blessures. Forcé d'aban-
 la Mauritanie, il se retira
 jahra, et y rallia ses fidèles
 et quelques autres tribus.
 Saahadjah était alors ré-
 ontre Badis, fils et successeur
 our. La circonstance était fa-
 i Zeïri. Il attaqua les Saahad-
 s vainquit, s'empara de Ta-
 la province de Zab, de Tel-
 etc., y fit encore prononcer,
 itique, la kothbah au nom
 se d'Espagne, et assiégea la
 Aschir, capitale du pays :
 blessures s'étant rouvertes,
 et l'an 391 (1001) après un
 : vingt ans, au moment où
 ait sa puissance et fondait
 tel état. Son fils Moezz re-
 Fez, et la dynastie des Zeïri-
 , sous cinq autres princes, jus-
 1462 (1070), que le Maghreb
 us la domination des Mora-
 ou Al-Moravides (V. Jous-
 :N TASCHEFYN). On ne trouve

pas un mot sur cette dynastie des
 Zeïrides, dans Cardonne, Casiri,
 Chenier, d'Herbelot et de Guignes.
 M. Silvestre de Sacy est le premier
 qui en ait dit quelque chose dans le
 tome 1^{er}. des *Notices et extraits des*
manuscrits. Nous avons profité des
 recherches de divers orientalistes
 étrangers (V. DOMBAY). A—T.

ZEKY - KHAN (MOHAMMED),
 souverain éphémère de la Perse,
 dans la seconde moitié du dix-hui-
 tième siècle, doit être cité parmi les
 monstres qui ont déshonoré le trône
 et l'humanité. Il appartenait à la
 famille Zend, et il était à-la-fois cou-
 sin germain et frère utérin du célè-
 bre Kerym-Khan; étant fils del'oncle
 paternel et de la mère de ce prince.
 Pendant le règne de Kerym, il avait
 souvent excité des troubles par son
 caractère inquiet et cruel. Il s'é-
 tait révolté une fois ouvertement ;
 mais il avait obtenu aisément son
 pardon. Kerym - Khan le chargea
 même d'aller à Damghân pour y ré-
 tablir la tranquillité. Houceïn Kouli-
 Khan, Khadjar (1) qui s'y était ré-
 volté, s'enfuit chez les Turkomans
 qui le mirent à mort. Mais ceux de
 ses partisans qui tombèrent au pou-
 voir du féroce vainqueur, éprouvè-
 rent un sort plus affreux. Des trous
 furent creusés à distances égales,
 comme pour planter les arbres d'une
 avenue; on y plaça les prisonniers,
 attachés, la tête en bas, à de fortes
 branches, et on les étouffa en re-
 comblant les fosses. C'est ce que le fé-
 roce Zeky appelait *faire un jardin de*
ses ennemis. Les cruautés de ce prin-
 ce contribuèrent cependant à main-
 tenir la paix intérieure dans le roya-
 me pendant les dernières années de
 Kerym-Khan, dont la clémence en-

(1) Frère du fameux Agha Mohammed-Khan, et
 père du roi de Perse actuel.

courageait les révoltes et assurait l'impunité des rebelles. Zeky-Khan se trouvant à Chiraz, lorsque son frère y mourut en mars 1779, prit les rênes du gouvernement, quoique ce prince eût laissé quatre fils. Plusieurs chefs de la tribu de Zend, redoutant la haine et la vengeance du régent, se renfermèrent dans la citadelle pour y défendre les droits d'Abou'l Fethah Khan, l'un des jeunes princes. Mais Zeky fit aussitôt proclamer Abou'l Fethah conjointement avec son frère Mohammed Aly-Khan dont il était beau-père. Après avoir assiégé quelque temps la citadelle sans succès, il réussit, par ses serments et ses promesses, à tromper les officiers qui avaient osé lui résister : ils se soumirent, et Zeky les fit tous égorger sous ses yeux. Sadek-Khan, qui avait évacué Bassora, en apprenant la mort de son frère Kerym, s'approcha de Chiraz, dans l'intention de s'unir à Zeky ; mais le récit des cruautés de son parent le fit renoncer à cette idée, et il résolut d'assiéger Chiraz. Zeky eut alors recours à une mesure hardie. Il donna l'ordre d'arrêter Abou'l Fethah et trois fils de Sadek-Khan, déclara que Mohammed Aly-Khan, son gendre, était seul souverain de la Perse, fit fermer les portes de la ville, et menaça d'exterminer les familles des officiers et des soldats qui servaient dans l'armée de Sadek. Cette menace qu'il n'aurait pas manqué d'exécuter, produisit son effet. L'armée de Sadek-Khan déserta, et ce prince fut obligé d'aller chercher un asile dans le Kerman. Inquiet sur les projets de l'eunuque Agha Mohammed qui s'était enfui de Chiraz où il était gardé comme otage, Zeky, en chargeant son neveu Aly Mourad-Khan de le poursuivre et de l'observer,

lui avait confié l'élite de ses troupes ; mais Aly Mourad, brave et ambitieux, fut à peine arrivé à Tehran, qu'il se révolta contre un prince déjà regardé comme le tyran de la Perse, et il revint s'emparer d'Ispahan, où il se popularisa aisément, en publiant qu'il allait rendre le trône au légitime héritier de Kerym-Khan. La fureur de Zeky-Khan fut inexprimable lorsqu'il apprit la révolte de son neveu. Il rassembla toutes ses forces et marcha aussitôt sur Ispahan. Arrivé à Yezd-khast, ville frontière du Farsistan et de l'Irak, il voulut exiger des habitants le paiement d'une somme dont il prétendait qu'ils étaient débiteurs au trésor public. Irrité de leur résistance, il condamna dix-huit des plus notables à être jetés dans un précipice au-dessous de la fenêtre près de laquelle il était assis. Il fit subir le même sort à un *Scîd* ou descendant du prophète, personnage pieux qu'il accusait d'avoir soustrait une partie de cette somme, et ordonna que la femme et la fille de ce malheureux fussent livrées à la brutalité de ses gardes. Mais ceux-ci frémirent de cette action sacrilège. Leur indignation se communiqua à toute l'armée, et le tyran fut assassiné la nuit suivante. Abou'l Fethah, qu'il traînait à sa suite comme une victime, fut de nouveau proclamé roi, et reprit la route de Chiraz, où il ne tarda pas à être détrôné et aveuglé par son oncle Sadek-Khan (*Voy.* ce nom). D'après le récit du voyageur Olivier, et de sir John Malcolm, il semblerait que la domination de Zeky-Khan n'aurait duré qu'environ deux mois. Mais c'est une erreur ; et, si sa mort est arrivée vers la fin de mai 1779, celle de Kerym-Khan doit être rapportée au

ement de la même année, mois de mars. A—T.
 DA (FRANÇOIS-XAVIER), le l'Église romaine, a été plus illustres protecteurs en Italie, dans le dixième siècle. Né, vers 1717, d'une origine espagnole, il se bonne heure à l'état ecclésiastique, et s'avança rapidement arrière des hautes dignités, et de cultiver les sciences, sa son crédit et sa fortune et les artistes et les savants. Il avait une bibliothèque nommée bien choisie, un musée de livres, des suites précieuses de médailles, et une collection de machines de physique la plus complète et la plus belle qu'on ait vue en Italie. Son palais était fréquenté par tous les hommes de lettres. Nommé bibliothécaire du pape, il y fit construire, sur le conseil du P. Jacquier (de ce nom), un observatoire enrichi des meilleurs instruments d'astronomie, entre autres un télescope équatorial de Dollond, l'artiste anglais. Lors de la suppression de l'institut des Jésuites, il fut chargé de les remplacer dans les collèges par d'habiles professeurs, et il réussit à ce qu'il jugea rien pour que l'instruction publique ne souffrît point de cette suppression. Soupçonné d'avoir eu part à l'élection de Pie VI, il se vit en butte aux attaques des ennemis du nouveau pontife. Six mois après, il parut une satire extrêmement mordante, intitulée : *Il conclave dell' anno 1775. Dramma per musica*, in-8°. L'auteur ayant été découvert,

la pièce satirique fut supprimée avec le plus grand soin, et par conséquent est très-rare.

fut livré aux tribunaux, et condamné à mort. Mais le cardinal Zelada, que le poète avait peint des couleurs les plus affreuses, sollicita lui-même la grâce de son ennemi, et fut assez heureux pour l'obtenir. Revêtu de la dignité de secrétaire-d'état, il exerça la plus grande influence pendant la durée du pontificat de Pie VI, dont il avait toute la confiance. Il se démit de ses charges en 1796; et, trop âgé pour accompagner son maître dans l'exil, se retira dans une campagne au voisinage de Rome, où il vécut oublié. Il se rendit à Venise pour assister au conclave dans lequel fut élu Pie VII, et rentra dans Rome à la suite du pontife. Ce vénérable prélat y mourut dans la nuit du 29 décembre 1801, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Après la cérémonie de ses obsèques, son corps fut transporté dans l'église de Saint-Martin-aux-Monts, où il avait choisi sa sépulture. Par son testament il légua ses biens à la maison de Jésus, dont il était le supérieur. On a du cardinal Zelada : *De nummis aliquot æreis uncialibus epistola*, Rome, 1778, in-4°. fig. Cet opuscule est très-rare. L'exemplaire qu'en possède la Bibliothèque du roi est celui que le savant auteur avait adressé à l'abbé Mercier de Saint-Léger, et il est orné de sa lettre d'envoi. Dans cette lettre, il annonce que son projet, en formant une suite de monnaies romaines, est de s'en servir pour expliquer le fameux passage de Plin (*Hist. nat.*, liv. XXI), relatif aux variations qu'éprouva la valeur de l'as, durant et après la première guerre Punique. A la suite de la lettre, on trouve le *Catalogue* des anciennes monnaies recueillies par le cardinal Zelada, avec l'indication du poids et de la valeur de chaque

courageait les révoltes et assurait l'impunité des rebelles. Zeky-Khan se trouvant à Chiraz, lorsque son frère y mourut en mars 1779, prit les rênes du gouvernement, quoique ce prince eût laissé quatre fils. Plusieurs chefs de la tribu de Zend, redoutant la haine et la vengeance du régent, se renfermèrent dans la citadelle pour y défendre les droits d'Abou'l Fethah Khan, l'un des jeunes princes. Mais Zeky fit aussitôt proclamer Abou'l Fethah conjointement avec son frère Mohammed Aly-Khan dont il était beau-père. Après avoir assiégé quelque temps la citadelle sans succès, il réussit, par ses serments et ses promesses, à tromper les officiers qui avaient osé lui résister : ils se soumirent, et Zeky les fit tous égorger sous ses yeux. Sadek-Khan, qui avait évacué Bassora, en apprenant la mort de son frère Kerym, s'approcha de Chiraz, dans l'intention de s'unir à Zeky ; mais le récit des cruautés de son parent le fit renoncer à cette idée, et il résolut d'assiéger Chiraz. Zeky eut alors recours à une mesure hardie. Il donna l'ordre d'arrêter Abou'l Fethah et trois fils de Sadek-Khan, déclara que Mohammed Aly-Khan, son gendre, était seul souverain de la Perse, fit fermer les portes de la ville, et menaça d'exterminer les familles des officiers et des soldats qui servaient dans l'armée de Sadek. Cette menace qu'il n'aurait pas manqué d'exécuter, produisit son effet. L'armée de Sadek-Khan déserta, et ce prince fut obligé d'aller chercher un asile dans le Kerman. Inquiet sur les projets de l'eunuque Agha Mohammed qui s'était enfui de Chiraz où il était gardé comme otage, Zeky, en chargeant son neveu Aly Mourad-Khan de le poursuivre et de l'observer,

lui avait confié l'élite de ses troupes ; mais Aly Mourad, brave et ambitieux, fut à peine arrivé à Tehran, qu'il se révolta contre un prince déjà regardé comme le tyran de la Perse, et il revint s'emparer d'Ispahan, où il se popularisa aisément, en publiant qu'il allait rendre le trône au légitime héritier de Kerym-Khan. La fureur de Zeky-Khan fut inexprimable lorsqu'il apprit la révolte de son neveu. Il rassembla toutes ses forces et marcha aussitôt sur Ispahan. Arrivé à Yazd-khast, ville frontière du Farsistan et de l'Irak, il voulut exiger des habitants le paiement d'une somme dont il prétendait qu'ils étaient débiteurs au trésor public. Irrité de leur résistance, il condamna dix-huit des plus notables à être jetés dans un précipice au-dessous de la fenêtre près de laquelle il était assis. Il fit subir le même sort à un *Scid* ou descendant du prophète, personnage pieux qu'il accusait d'avoir soustrait une partie de cette somme, et ordonna que la femme et la fille de ce malheureux fussent livrées à la brutalité de ses gardes. Mais ceux-ci frémissaient de cette action sacrilège. Leur indignation se communiqua à toute l'armée, et le tyran fut assassiné la nuit suivante. Abou'l Fethah, qu'il traînait à sa suite comme une victime, fut de nouveau proclamé roi, et reprit la route de Chiraz, où il ne tarda pas à être détrôné et aveuglé par son oncle Sadek-Khan (*Voy.* ce nom). D'après le récit du voyageur Olivier, et de sir John Malcolm, il semblerait que la domination de Zeky-Khan n'aurait duré qu'environ deux mois. Mais c'est une erreur ; et, si sa mort est arrivée vers la fin de mai 1779, celle de Kerym-Khan doit être rapportée au

encement de la même année, au mois de mars. A—T. ZELADA (FRANÇOIS-XAVIER), al de l'Église romaine, a été les plus illustres protecteurs sciences en Italie, dans le dixième siècle. Né, vers 1717, d'une famille d'origine espagnole, il se distingua de bonne heure à l'état ecclésiastique, et s'avança rapidement dans la carrière des hautes dignités sans rien relâcher de ses devoirs, continua de cultiver les sciences, mérita son crédit et sa fortune par ses mérites envers les artistes et les savants. Possédait une bibliothèque nombreuse et bien choisie, un musée de tableaux, des suites précieuses de médailles, et une collection de machines de physique la plus complète et la plus belle qu'on ait vue en Italie. Son palais fréquemment par tous les hommes de lettres. Nommé bibliothécaire de la bibliothèque vaticane, il y fit construire, sur le conseil du P. Jacquier (sous ce nom), un observatoire enrichi des meilleurs instruments d'astronomie, entre autres un télescope équatorial de Dollond, par le célèbre artiste anglais. Lors de la suppression de l'institut des Jésuites, il fut chargé de les remplacer dans les collèges par d'habiles professeurs, et ne négligea rien pour que l'instruction publique ne souffrît point de cette mesure. Soupçonné d'avoir eu un coup de part à l'élection de Pie VI, il se vit en butte aux attaques de ses ennemis du nouveau pontife. Quelques mois après, il parut une satyre extrêmement mordante intitulée : *Il conclave dell' anno 1775, dramma per musica*, in-8°. L'auteur ayant été découvert,

Cette pièce satirique fut supprimée avec le plus grand soin, et par conséquent est très-rare.

fut livré aux tribunaux, et condamné à mort. Mais le cardinal Zelada, que le poète avait peint des couleurs les plus affreuses, sollicita lui-même la grâce de son ennemi, et fut assez heureux pour l'obtenir. Revêtu de la dignité de secrétaire-d'état, il exerça la plus grande influence pendant la durée du pontificat de Pie VI, dont il avait toute la confiance. Il se démit de ses charges en 1796; et, trop âgé pour accompagner son maître dans l'exil, se retira dans une campagne au voisinage de Rome, où il vécut oublié. Il se rendit à Venise pour assister au conclave dans lequel fut élu Pie VII, et rentra dans Rome à la suite du pontife. Ce vénérable prélat y mourut dans la nuit du 29 décembre 1801, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Après la cérémonie de ses obsèques, son corps fut transporté dans l'église de Saint-Martin-aux-Monts, où il avait choisi sa sépulture. Par son testament il légua ses biens à la maison de Jésus, dont il était le supérieur. On a du cardinal Zelada : *De nummis aliquot æreis uncialibus epistola*, Rome, 1778, in-4°, fig. Cet opuscule est très-rare. L'exemplaire qu'en possède la Bibliothèque du roi est celui que le savant auteur avait adressé à l'abbé Mercier de Saint-Léger, et il est orné de sa lettre d'envoi. Dans cette lettre, il annonce que son projet, en formant une suite de monnaies romaines, est de s'en servir pour expliquer le fameux passage de Plinius (*Hist. nat.*, liv. xxiii), relatif aux variations qu'éprouva la valeur de l'as, durant et après la première guerre Punique. A la suite de la lettre, on trouve le *Catalogue* des anciennes monnaies recueillies par le cardinal Zelada, avec l'indication du poids et de la valeur de chaque

pièce. Ce catalogue a été dressé par l'abbé Pietro Borghesi, savant numismate. W—s.

ZELAIÀ (DON ANTOINE), amiral sicilien, né à Palerme le 31 décembre 1678, était fils de Pierre Zelaïa, d'une famille noble de Vittoria dans la Biscaye, et capitaine dans la marine des Deux-Siciles. Son père, le destinant à la même carrière, lui fit donner une éducation conforme à ses vues. A peine sorti de l'école, Zelaïa obtint le brevet d'enseigne, et en 1711 celui de lieutenant de vaisseau. La Sicile ayant été cédée par le traité d'Utrecht au duc de Savoie, Victor-Amédée, il resta au service de ce prince; mais, lorsque de nouveaux arrangements eurent rendu l'empereur Charles VI maître de ce royaume, il entra dans la marine espagnole, fut nommé en 1724 capitaine du vaisseau le *Saint-Philippe*, et en cette qualité prit une part honorable à diverses expéditions. Ayant accompagné l'infant don Carlos (depuis Charles III), en 1735, à la conquête de la Sicile, il reçut de ce prince le commandement du vaisseau amiral, se signala dans cette brillante campagne, et fut fait, en 1738, l'un des membres de la junta de guerre. Zelaïa, comblé d'honneurs, mourut, à Naples, le 25 avril 1751.

W—s.

ZEL-ALI, chef de révolte, pacha de Bosnie, suivit, sous Mahomet III, les drapeaux du chef des rebelles Scrivano. A la mort de ce redoutable ennemi du sulthan, les troubles continuèrent; et le gouvernement ottoman jugea prudent d'acheter ceux qu'il ne pouvait vaincre. De ce nombre fut Zel-Ali, qui, sur la promesse du pachalic de Bosnie, quitta l'Asie mineure avec un corps de douze mille hommes qui lui étaient dévoués et

accoutumés à lui obéir. Aussi brave que politique et prévoyant, il se distingua à leur tête, dans la guerre de Hongrie de 1602, et jugea, pour prix de ses services, devoir se mettre lui-même en possession du gouvernement qui lui était promis. Djafar-Pacha y commandait. Zel-Ali entra à main armée dans la Bosnie, et combattit le pacha, que la Porte ne se pressait pas assez de retirer. Il tailla en pièces six mille hommes de son armée, s'empara de toutes les places de la province, fit son entrée dans Bagni-Aluch, la capitale, et feignit de n'en prendre que la paisible possession. Il eut soin, pour sa sûreté personnelle, de déclarer sans ostentation que, si quelque pacha le troublait dans la jouissance du gouvernement qu'il devait à la clémence et à la générosité du sulthan, il saurait trouver un allié dans l'empereur d'Allemagne. Cet homme ferme et rusé refusa constamment de se rendre à Constantinople, où son maître l'avait appelé plusieurs fois, sous prétexte de lui rendre honneur, mais dans le fond pour s'en défaire. Il protesta toujours que les faveurs qu'il avait reçues du sulthan suffisaient à son ambition et à sa modestie, et sut conserver ainsi jusqu'à sa mort sa tête et son pachalic, qu'il défendit avec autant de vigueur et d'adresse que de succès. La conduite de Zel-Ali fait connaître l'état de l'empire ottoman sous Mahomet III et Achmet I^{er}, et marque à quelles limites finissait l'obéissance des pachas. S—r.

ZELICH (GÉRASIÈME), archimandrite illyrien, naquit le 11 juin 1752 à Shégar, village situé au pied de la montagne Velebit, du côté de l'ouest, dans cette contrée de la Dalmatie, où les limites de l'ancienne Illyrie

vénitienne touchent à celles de l'illyrie turque et autrichienne; ce qui la fait nommer en langue illyrienne *Tromedja*, en latin *Trifinium*, et en allemand *Drey-mark*. Les Illyriens, placés aujourd'hui sous l'empire de la Turquie et de l'Autriche, font à peine la douzième partie de la nation slave; cependant ils forment une population de quatre millions d'ames. Séparés par les rapports de la politique et du gouvernement, ils le sont également par la diversité de croyance; les uns étant attachés au rit grec, et les autres à la communion de l'Église romaine. Ceux-ci, c'est-à-dire les Illyriens du rit latin, ont depuis trois cents ans une littérature vraiment nationale, qui se distingue de celle des autres nations slaves. Les Illyriens du rit grec ont conservé l'alphabet que saint Cyrille et Methodius introduisirent vers l'an 870, parmi les peuples slaves, lorsqu'ils les convertirent à la foi chrétienne (*V. CYRILLE, METHODIUS et SWIENTOPELK*). Cet alphabet et l'idiome auquel il est consacré se sont maintenus dans leur pureté primitive et dans leur antique simplicité, par le moyen des livres liturgiques. Les prêtres illyriens disent le bréviaire, ils célèbrent la messe et administrent les sacrements dans ce vieil idiome; leurs livres saints sont écrits dans ce même idiome, qui, étant le langage parlé des indigènes, n'a éprouvé depuis dix siècles que de légères modifications (1). La littéra-

ture de ces vieux Slaves est restée dans son premier état de pauvreté, les guerres qui depuis tant de siècles ont désolé leur patrie, et l'oppression sous laquelle ils gémissent, s'opposant aux développements que les lettres et la civilisation auraient pu prendre parmi eux. De nos jours ils ont eu deux écrivains. Le premier est Dosithée Obradowitsch, moine défroqué, à qui l'on a donné le nom de philosophe grec. Pendant l'insurrection de la Serbie, Czerni George le chargea d'organiser les écoles de Belgrade. Le mépris qu'il affectait pour la religion, le ton cynique qu'il prit dans ses écrits, lui ôtèrent toute considération; il est mort vers l'an 1810, sans avoir exercé sur la littérature illyrienne l'influence que l'on pouvait attendre de ses talents. L'archimandrite Zelich, auquel cet article est consacré, a fait au contraire beaucoup pour cette littérature. Il a lui-même écrit des Mémoires qui ont paru sous ce titre : *Vie, aventures et voyages de Gerasime Zelich, archimandrite du monastère du Sommeil de Marie, à Krupa en Dalmatie, vicaire-général des églises du rit grec dans cette province et dans les Bouches de Cattaro*, Bude, à l'imprimerie cyrillienne de l'université, 1823, in-8°. Ces Mémoires biographiques, rédigés par Zelich, à la fin de sa carrière, sont le premier ouvrage qui ait paru en prose dans l'idiome populaire dalmato-illyrien, ce qui le rend très-précieux pour la littérature de cette contrée. « Né dans une ancienne fa-

(1) Le slavo-cyrillien étant dans tout l'empire russe, comme dans les provinces illyriennes, la langue liturgique ou sacrée, Pierre-le-Grand établit pour eux, à Moscou, une imprimerie impériale, dont le directeur, Theodote Polycarpe, publia en 1764 un dictionnaire, où le slavo est expliqué en grec et en latin, *Dictionarium trilingue, slav., gr. et lat.*, in-8°. Ce dictionnaire a paru à la même imprimerie, en 1794, 3 vol., avec des augmentations très-considerables. Deux autres imprimeries cyrilliennes ou liturgiques ayant été

établies à Saint-Petersbourg et à Kiow, les Russes fournissent de Misses, de Bréviaires, de Bibles, d'Alphabets, etc., les Slaves de leur empire ainsi que ceux de la Turquie. Les Slaves occidentaux s'adressent aux imprimeries cyrilliennes de Venise et de Bude. Un archevêque de Zagrab ou Agram en usait originairement dans cette capitale de la Croatie, il est probable qu'elle subsiste encore.

mille sacerdotale, dit-il, je tombai dangereusement malade à l'âge de sept ans. Ma mère, pour me sauver, fit vœu de me faire prendre l'habit religieux dans le monastère du *Sommeil de la Vierge* (2), à Krupa, sur la montagne de Trebatschnit, à une lieue de Shégar. Le péril étant passé, elle oublia son vœu, et elle me mit chez une vieille religieuse, qui, n'ayant point d'alphabet cyrillien imprimé, formait chaque jour trois lettres, qu'elle me faisait apprendre. Un religieux défroqué vint établir une école à Shégar, et on me plaça sous sa direction. Mes parents me placèrent ensuite dans le couvent de Krupa, pour y faire mes études. Cette maison étant souvent visitée par les religieux de Jérusalem, de la Terre-Sainte et du Mont Athos, j'écoutais avec avidité leurs discours, j'enviais le bonheur de ceux qui peuvent voyager, et cela eut une grande influence sur ma vocation. La Dalmatie vénitienne n'ayant point d'évêque, l'*igumen* (3) ou archimandrite de Krupa me conduisit avec cinq autres novices à Monténégro, pour y recevoir l'habit religieux et le diaconat de l'archevêque Sawwa, qui, dans ses lettres, se nommait métropolitain de Monténégro, de Scutari et de tout le littoral illyrien. En 1778, je reçus la prêtrise à Carlstadt, et peu après on me confia une mission qui convenait bien à mon caractère aventurier. En 1774, la famine avait forcé un

(2) Nous disons l'*Assomption de la Sainte Vierge*. Les Grecs appellent *Sommeil* son passage de cette vie à la gloire immortelle; par là ils expriment plus énergiquement leur croyance, que la Sainte Vierge n'a point, comme nous, éprouvé la mort corporelle, et que n'ayant fait que s'endormir elle a été immédiatement transférée dans les cieux.

(3) Vient du mot grec *ἡγούμενος, ὄνομα*, chef, président, recteur.

grand nombre d'Illyriens à émigrer en Turquie et en Autriche; dans le nombre se trouvait une sœur de mon *igumen*, qui m'offrit cent ducats et un cheval pour aller à sa découverte et la lui ramener. Étant parti de Plaschki, où réside l'évêque de Carlstadt, je passai par Glina, Kostainca, Jaszenowatz, Gradiska et Winkowski; j'arrivai au couvent Privina Glawa, de là à celui de Kuveshdin, enfin à Golubiuzi, et j'eus le bonheur de trouver dans ce village la sœur de mon prieur. Comme elle ne pouvait me suivre, elle me donna une lettre, et je me remis en route, en passant par Surduk, Slankamen, Petrinzi, Carlowitz, où je trouvai Dositheé Obradowitsch, qui instruisait les neveux du métropolitain Joannowitsch de Vidak. De là je vins à Peterwardein, Neusatz, au monastère Rakowatz, à celui de Kuweshdein, à Esseg, Glina, Gospitch, et enfin à Shégar. Après avoir passé quelques mois dans la Bukowine, pour y recueillir des aumônes, je fus nommé curé. Cette vie tranquille ne me convenant point, je demandai à mon *igumen* la permission de me rendre dans le monastère de Saint-Spiridion à Corfou, pour y apprendre l'art de peindre les images des saints; ce qui me fut accordé d'autant plus volontiers, que dans toute la Dalmatie vénitienne, il ne se trouvait qu'un seul religieux du rit grec qui connaît la peinture. Étant parti en 1782, j'arrivai à Venise; là on me conseilla de me rendre en Russie, où je trouverais de distance en distance dans des couvents, l'entretien et une instruction gratuite. La difficulté était de me procurer un passe-port, la république vénitienne faisant arrêter et jeter dans les cachots ceux qui

annonçaient le projet de passer en Russie; ce qui était arrivé depuis peu au pauvre Sawwa Ljubischa, archimandrite de Pastrowitsch. Étant parvenu à obtenir un passe-port du marquis de Maruzzi, consul russe, je me rendis par Trieste, Vienne, Presbourg, Bude, Lemberg, au monastère de *Podczajew*. Les religieux de cette maison suivent la règle de S. Basile, et sont du rit latin. Ils ont une imprimerie cyrillienne, pareille à celles que j'ai vues depuis à Kiow et à Moscou. De là j'arrivai à Mirgorod. Cette ville et ses environs sont peuplés par mes compatriotes, émigrés de l'Illyrie turque, vénitienne et autrichienne. J'y vis plusieurs généraux, venus de la partie autrichienne. De Dmitrowitz, j'allai à Pultawa, où je trouvai l'évêque Théotoki (4), Grec très-instruit, qui venu de l'île de Corfou, sa patrie, s'est établi en Russie. Je visitai le monastère de Lubny sur la Sula; on y vient en pèlerinage des contrées les plus éloignées, pour prier sur le tombeau de saint Athanase Patularis, patriarche de Constantinople, qui dans le siècle précédent avait quitté secrètement son siège, pour se soustraire aux persécutions des Turcs. Enfin j'arrivai à Kiow, et j'y fus parfaitement bien accueilli dans la fameuse abbaye de Petscherski, où je passai cinq mois à apprendre la peinture. De là je me rendis à Cherson, où je trouvai le prince Potemkin (août 1783). J'y fus témoin d'une cérémonie bien imposante. Douze chefs de Tartares vinrent remettre la Crimée entre les mains du prince, et signèrent l'acte par lequel cette con-

trée guerrière se soumettait à l'empire russe. Pendant mon séjour, la peste se manifesta dans le camp russe. Le prince en eut bientôt fini: il fit mettre les soldats malades en quarantaine; les habitants de toute la contrée furent chassés, et pour purifier l'air on mit le feu à leurs maisons. Ayant obtenu du prince un passe-port pour entrer dans l'intérieur de l'empire russe, je me décidai à retourner dans mon monastère, emportant avec moi une bonne provision de livres liturgiques et classiques, dont l'Illyrie a toujours grand besoin. Je retournai donc à Kiow, dont je connaissais l'imprimerie cyrillienne; et y ayant fait mon emplette je revins à Cherson. Le général Annibal, Tartare baptisé, que Potemkin avait nommé gouverneur de la ville, me donna un passe-port pour Constantinople, où j'arrivai en 1784, après avoir traversé la mer Noire sur un vaisseau marchand grec. Je fus très-bien reçu à Galata, par le bailli Garzoni, Monténégrin d'origine, qui était ambassadeur près de la Porte, pour la république de Venise. Comme je ne savais ni le grec ni le turc, il me donna un interprète pour aller voir le patriarche. Je trouvai ce grave prélat assis par terre sur ses jambes croisées, ayant à ses côtés quatre métropolitains grecs, qui comme lui passaient leur temps à fumer. M'inclinant profondément, je lui offris un chapelet travaillé en or. Il le jeta à côté de lui avec dédain. Après que l'on nous eut apporté des pipes et servi du café, il me demanda quel était l'état de la religion grecque en Dalmatie. Je lui répondis que nous y avions cinquante églises à desservir, et trois grands monastères, dont les prieurs ou *igumen* remplissent les

(4) Ce prélat a publié un *Recueil de Dominicales* (*Κυριαχοδρομίον*) en son idiome grec, qui tient de la langue classique et du grec moderne. On l'a traduit en russe et en langue serviennne.

fonctions épiscopales. Je ne voulais point quitter la Turquie sans visiter le Mont Athos. Je m'embarquai à Constantinople : en arrivant sur la montagne sacrée, je trouvai d'abord *Karei*, ville assez spacieuse, où chaque couvent a une maison avec une chapelle. Là se tiennent les réunions et le marché de tous les monastères. L'aga turc, assisté de quatre anciens religieux, y fait la police, et dans certains cas on donne aux moines la bastonnade, à la manière turque. Je louai une chambre à *Karei*, où je voyais tous les samedis les religieux qui venaient des différentes maisons, pour apporter au marché des croix, des chapelets, des couteaux, des cuillers et autres objets de leur fabrique, car ils exercent presque tous un métier. A la vérité chaque couvent a ses terres, ses paysans et ses capitaux; mais tout cela ne peut lui suffire, le Mont Athos devant chaque année payer pour son karatsch un ducat par religieux, ce qui fait douze mille ducats pour toutes les maisons de la montagne sacrée. En parcourant un jour le marché de *Karei*, je me vis tout-à-coup entouré et assailli par une foule de moines, qui me montraient du doigt en riant, l'un plus fort que l'autre. On me dit qu'un d'entre eux m'avait appelé *grosse tête de Bulgare*. Indigné, je pris la résolution d'apprendre le grec, et en cinq mois je parlais couramment, j'étais en état de chanter la messe en grec, de faire ma partie à l'*oktoich*, ou au livre de chant à huit voix; et, comme je pouvais chanter également en illyrien, j'étais souvent invité aux offices. Un jour le *συνεργός* ou sacristain du *Kullmuscha* me pria d'officier, une troupe nombreuse de pèlerins étant arrivée de la Bulgarie. Ils apportaient

de riches aumônes, et on les défraya pendant leur séjour sur la montagne. Comme j'étais chargé de faire les honneurs de la table, je leur adressai beaucoup de questions sur l'état de la religion parmi eux. Ces bons pèlerins me pressèrent de les accompagner, m'assurant que je serais bien placé; mais j'avais d'autres projets. Le 24 janvier 1785, je quittai le Mont Athos, et le 10 février j'étais revenu à Constantinople. J'y passai six mois, faisant les fonctions de chapelain pour les Monténégrins. Au commencement de juin 1785, la peste éclata dans Constantinople; voulant fuir comme beaucoup d'autres, j'allai trouver le patriarche de Jérusalem, qui m'ordonna archimandrite, et me fit présent d'une croix précieuse, qu'il portait au cou. Le 16 juillet 1785, je m'embarquai, et passant de nouveau par le Mont Athos, par Smyrne, Tschesme, Scio, Corfou, Trieste, j'arrivai à Krupa. Les religieux refusèrent de me reconnaître, disant que le patriarche de Jérusalem n'avait ni juridiction sur eux, ni le droit de leur imposer un archimandrite. Mécontent, je les quittai pour retourner en Russie. Je partis le 2 septembre 1786: ayant passé par Vienne, Brunn, Olmutz, Troppau et Cracovie, je vins à Varsovie, où je fus présenté au roi Stanislas. Le 24 décembre j'arrivai à Slutsk; je fus reçu dans le couvent du rit grec, que les princes de Radziwil y ont fondé, et le 20 janvier 1787 je me trouvai à Bialnitsch, aux avant-postes russes qui, malgré toutes mes instances, et quoique mon passe-port eût été visé à Vienne, par le prince Galtzin, refusèrent de me laisser passer. Par bonheur, j'appris que l'impératrice Catherine, l'empereur Jo-

t le roi Stanislas devaient se à Kiow, pour aller visiter la . Je me mis aussitôt en mar- long des frontières russes, et ai à Kiow en même temps que is souverains. L'impératrice se rendre dans le monastère scherski, pour y entendre la , j'eus soin de prendre de bon- ire, près de l'autel, la place appartenait comme archiman-

Ayant ensuite passé par rzigow, Moligow, Schklow ver, j'arrivai, le 24 mars à Saint-Petersbourg. Le jour ques, l'évangile, selon l'u- e l'église métropolitaine grec- loit être chanté en vingt- langues et par vingt-quatre ifférentes. Je fus choisi pour r l'évangile en grec. Je deman- permission de recueillir en : des aumônes pour mon cou- le Krupa, ce qui fut refusé par ode métropolitain. On me dit puis plusieurs siècles chaque vait fait des fondations pour t Athos; les monastères en- leurs députés pour toucher la e qui revient à chacun, et ces ux ont seuls la permission de ider l'aumône sur leur route. me consoler, le métropolitain un don très-considérable. Je ai de vouloir bien y ajouter llection des livres liturgiques, toute l'année ecclésiastique; emande méritait attention; le l comprenant 40 à 50 vol. in- e prélat m'assura qu'il enver- Platon, métropolitain de Mos- ordre de m'en donner un exem- que l'on prendrait à l'imprime- périale cyrillienne, ce qui se fit ment. J'achetai encore deux recueils liturgiques et des li- classiques dans notre ancien

idiome illyrien. Le bonheur voulut que je rencontraisse une seconde fois Potemkin, qui m'accorda un passe- port avec permission de recueillir des aumônes dans son gouvernement qui comprenait toute la Russie mé- ridionale. Après avoir visité de nou- veau Pultawa, je me dirigeai vers les contrées qui sont arrosées par le Don. Je n'y trouvai qu'une triste et immense solitude. De Tscherkasck, qui est la capitale des Cosaques- Donski, j'arrivai en trois jours à Azow. Cette ville donne son nom à la mer dans laquelle se jette le Don, sous les murs mêmes de la place d'Azow; je remontai le fleuve pour visiter les villages situés sur la rive gauche. Ils sont habités par des pê- cheurs; on trouve dans leurs ca- banes beaucoup d'aisance et une hos- pitalité patriarcale. Je descendis de nouveau jusqu'à Taganrog (5). Le bruit s'étant répandu que la guerre allait éclater entre la Russie et la Turquie, je craignis d'aller plus loin. Le 11 septembre je partis de Taganrog pour remonter vers le nord. Je m'arrêtai à Mirgo- rod, où je passai près d'une année au milieu de mes compatriotes émi- grés, les Monténégrins. J'avais re- cueilli d'abondantes aumônes; je les employai à acheter des livres et des ornements pour le couvent de Krupa, dont j'étais devenu le chef. Le prin- ce Potemkin était à Elisabethgorod; je m'y rendis, et je passai un mois à son quartier-général. Il recevait tous les soirs depuis neuf heures jus- qu'à minuit. Cinquante ou soixante personnes attendaient patiemment qu'il sortît de son cabinet, ce qui n'arrivait souvent que très-tard. Il

(5) Ville devenue célèbre par la mort de l'empereur Alexandre.

faisait le tour du cercle, s'approchant très-près de celui à qui il parlait; il était louche et avait la vue très-basse. Un jour, après dîner, il me dit : *Où veux-tu aller, mon petit père ? voilà la guerre qui va éclater ; Moïse (6), mon premier aumônier, est allé à Moscou, où il dort toute la journée comme un âne. Je te donne sa place ; viens avec nous ; après la paix je te ferai évêque.* Je le remerciai, en disant que je ne pouvais renoncer à mon monastère de Krupa. Ayant demandé vivement ses cartes, et ayant cherché la Dalmatie, il me dit : *Ne t'avise point de passer par la Turquie, tu y serais pris.* M'ayant tracé ma route, il me fit donner mon passe-port. J'étais, en 1789, de retour à Krupa; mais je ne pus obtenir qu'en 1792, du gouvernement vénitien, le titre de vicaire-général en Dalmatie, avec la permission d'officier la mitre sur la tête. En ma qualité d'archimandrite, je fis la visite épiscopale de la Dalmatie, et je n'y trouvai que des désordres. Il n'y avait ni école ni livres pour les enfants; les curés ne tenaient point leurs registres de baptême, de mariage et de sépulture. Au lieu de célébrer la bénédiction nuptiale à l'église, plusieurs allaient faire les mariages au cabaret. En 1797, la Dalmatie était arrivée au comble de l'anarchie. J'allai trouver un général autrichien, pour le prier d'occuper la province et d'y rétablir l'ordre, ce qui se fit. Le gouvernement autrichien confir-

(6) C'est Moïse, auparavant professeur à Moscou, homme très-instruit, ayant pris beaucoup d'importance, était devenu très-peu propre aux fonctions d'aumônier en chef, lequel chez les Russes est obligé de marcher en avant, portant la croix à la tête des régiments. Il n'est point surprenant que Potemkin lui ait préféré notre archimandrite Zélich, Illyrien d'une force plus qu'ordinaire et d'une taille gigantesque.

ma le titre et les prérogatives que celui de Venise m'avait accordés. Depuis ce moment, le sort de cette belle province et ma position devinrent très-précaires et se trouvèrent entre les mains du plus fort. En 1806, le général français Molitor, ayant délivré le général Lauriston, que les Monténégrins tenaient enfermé dans Raguse, les deux généraux me firent venir à Zara, Molitor ne disait mot; les mains dans ses goussets, il ne me quittait point, observant ma contenance. Lauriston me demanda : *Pourquoi, vous autres Dalmatiens, faites-vous à la messe des prières pour l'empereur d'Autriche, pour celui de Russie et point pour Napoléon, empereur des Français ? Vous êtes allés en Russie, qu'y alliez-vous faire ?* Je répondis de mon mieux; et enfin le 25 juin 1806, le commandant français de Zara me donna un passe-port, en me déclarant que j'étais libre (7). En 1808 je me rendis à Milan pour prier le prince Eugène, vice-roi d'Italie, de vouloir bien intervenir près de Napoléon, afin que la Dalmatie eût un évêché du rit grec. Mes démarches ne furent point infructueuses; le 19 septembre 1808, il fut statué, par un décret impérial, qu'il y aurait en Dalmatie un évêché, un chapitre et un séminaire du rit grec; et qu'au mois de novembre suivant, un synode s'assemblerait pour délibérer sur les moyens de donner à la communion grecque une organisation plus convenable. Le synode rassemblé décida que l'on enverrait à Paris une députation, pour prier Napoléon de vouloir bien don-

(7) La position de Zélich ne lui a point permis de raconter dans ses Mémoires la part qu'il prit aux mouvements des Monténégrins contre les Français, et en faveur des Russes.

ner le couvent de Saint-Sauveur, dans la ville de Sébénigo, afin que l'on pût y placer le palais de l'évêque grec et son séminaire. Je fus choisi pour un des députés. Après avoir vainement passé plusieurs mois à Paris, nous obtînmes enfin, le 24 avril 1810, notre audience de congé. Napoléon, qui se trouvait à Compiègne, m'avait nommé vicaire-général du nouvel évêque de Dalmatie, et j'étais chargé d'administrer les Bouches du Cattaro. Le 7 décembre je fis mon entrée dans la ville de Cattaro. De là j'adressai à mon évêque un rapport dans lequel je lui disais : *En arrivant ici, j'ai convoqué près de moi le clergé grec ; je suis extrêmement mécontent. Les curés portent, comme leurs paroissiens, un habillement blanc, avec une ceinture à laquelle ils attachent leurs pistolets et leur coutelas. Ils entrent ainsi à l'église, plusieurs ayant même leurs fusils sur l'épaule. A peine quittent-ils leurs armes pour monter à l'autel, et dire la sainte messe. Ici, à Cattaro, les Grecs n'ont qu'une petite église pour une population de plus de mille âmes (8). A ma prière, le général Marmont nous a accordé une seconde église, que j'ai consacrée.* » Ici se terminent les mémoires biographiques écrits par Zélich. Il les rédigea dans son monastère de Krupa, où le général Bertrand, successeur de Marmont, lui avait donné la permission ou le conseil de se retirer; et il y mourut vers 1822. Ces *Mémoires*, publiés par sa famille, sont le premier écrit qui ait paru dans

l'ancien idiome illyrien. Très-précieux sous le rapport philologique, ils se recommandent par les détails topographiques et historiques que l'auteur y a recueillis, et que nous n'avons fait qu'indiquer. G-Y.

ZELL (ULRICH DE), célèbre imprimeur du quinzième siècle, était né à Hanau, capitale de l'ancien comté de ce nom, dans la Véteravie. Il exerçait la profession de copiste ou calligraphe dans le diocèse de Maïence, à l'époque de la découverte de l'imprimerie. Ayant appris ce nouvel art de J. Fust et de Pierre Schoeffer (Voy. ce nom, XLI, 208), il établit un atelier typographique à Cologne. Le caractère dont il se servit d'abord était presque entièrement semblable à celui de Schoeffer; et, comme les ouvrages sortis de ses presses ne portent pour la plupart aucune suscription, on a long-temps attribué à Schoeffer une foule d'opuscules, sans date et sans nom d'imprimeur, que les bibliographes ont revendiqués depuis pour Ulrich de Zell. Maittaire, Kœhler, Schelhorn, Prosp. Marchand, etc., n'ont pas connu le temps où Zell a commencé de pratiquer son art. L'opuscule intitulé : *Liber de singularitate clericorum*, avec la date de 1467, est cité par l'abbé Rive, Mercier de Saint-Léger, le P. Laire, etc., comme la première production de cet imprimeur. Mais on a retrouvé depuis un autre opuscule souscrit de cet artiste, et daté de 1466 : *Sancti Joannis Chrysostomi super Psalmo quinquagesimo*. Un exemplaire en a été vendu trois cent soixante-quatre francs, en 1811 (Voy. le *Catal. de M. d'Ourches*, n°. 50). Dans la souscription de *Commentar. in sex tractatus Petri Hispani*, Cologne, 1492, Zell prend le titre de Proto-

(8) Dans les Bouches du Cattaro, les habitants du rit grec forment deux tiers de la population, et les Latins un tiers. En Dalmatie, au contraire, les Grecs ne sont que pour un quart dans la population.

charagmaticus, mot que le savant Santander rend par premier typographe et graveur de caractères (*V. le Dict. bibliograph.*, 1, 159). Zell fut en effet le premier imprimeur de Cologne. Il exerçait encore son art en 1499, suivant l'ancienne *Chronique* de cette ville, où l'on rapporte son témoignage sur l'époque de l'invention de l'imprimerie, qu'il fixe à l'année 1440. Ce passage a été transcrit en latin et en allemand par Meermann dans les *Origines typographicæ*, II, 105-108. W—s.

ZELLER (JEAN-GODEFROI), savant médecin, était né, le 5 janvier 1656, dans le duché de Wirtemberg. Ses parents desiraient le voir embrasser la carrière du ministère évangélique : mais son goût le portait vers l'étude de la médecine ; et ayant suivi les cours de la faculté de Tubingen, il fut reçu licencié. Dans le désir d'accroître ses connaissances, il visita la France, la Hollande, une partie de l'Allemagne, et revint, en 1684, à Tubingen, prendre le bonnet de docteur. Deux ans après, le prince d'Oettingen l'ayant choisi pour médecin, Zeller l'accompagna dans ses voyages, et sut mettre à profit cette nouvelle occasion de perfectionner ses talents. A son retour, il fut élu professeur extraordinaire à l'académie de Tubingen ; obtint la première chaire qui vint à vaquer, et la remplit de manière à justifier toutes les espérances qu'avaient données ses premiers succès. Par ses soins, l'amphithéâtre anatomique reçut une disposition plus favorable ; et le laboratoire de chimie fut pourvu des machines et des instruments que nécessitaient les progrès de l'art. Ayant remarqué de graves abus dans la composition et la vente des médicaments, il s'empres-

sa de les signaler ; et les mesures qu'il indiqua pour les faire cesser furent converties en un réglemeut applicable à toutes les pharmacies du Wirtemberg. Les succès que Zeller obtenait dans sa pratique lui méritèrent la confiance des grands seigneurs et des princes. On le consultait de toutes les parties de l'Allemagne. En 1716, il se rendit à Vienne, pour veiller sur la santé de l'impératrice pendant sa grossesse. Après les couches de cette princesse, il quitta la cour, comblé de présents, et revint prendre sa chaire à Tubingen, où il mourut le 7 avril 1734. Zeller n'a guère écrit que des dissertations ; mais plusieurs sont tellement intéressantes, qu'on ne peut se dispenser de les citer : I. *De vasorum lymphaticorum administratione et phaenomenis secundum et præter naturam*, Tubingen, 1687, in-4°. Elle fait partie de la *Collection* de Haller, qui la juge excellente. II. *Quod pulmonis in aquâ subsidentia infanticidus non absolvat*, ibid., 1691, in-4°. ; Halle, 1746, in-12. C'est une très-bonne thèse de médecine légale. Zeller y prouve que la précipitation du poumon au fond de l'eau n'est point un signe certain que l'enfant n'ait pas vécu. III. *Vita humana ex funiculo pendens*, ibid., 1692, in-4°. , et dans la *Collect.* de Haller. L'auteur élève des doutes contre la nécessité de la ligature du cordon ombilical. IV. *Mole viriles mirabiles*, Tubingen, 1696, in-4°. Il cite plusieurs exemples de masses membraneuses expulsées par le tube intestinal. V. *De morbis ex structura glandularum præternaturali natis*, ib., 1698, in-4°. Il donna, l'année suivante, une seconde thèse sur le même sujet. VI. *De gonorrhœâ virulenta in utroque sexu*, ibid.,

, in-4°. VII. *Quæstio docimasuper causam et noxas vini liirio mangonisati, variis exentis illustrata*, ibid., 1707, 3. ; réimprimée à Altdorf, en

Il y montre tous les dangers aploi de la litharge pour adouâpreté du vin. VIII. *Disio de mammis et lacte*, 1727, in-4°. IX. *Celebrium enbergiæ nostræ acidularum censum examen*, ibid., 1727, X. *Thermæ ferinæ atque Zelphysico-medicæ consideratæ*, 1729, in-4°. XI. *De ectrocedunt in præfatione de caâ membranaceâ observatio*, 1733, in-4°.

R—D—N et W—s.

LOTTI (BAPTISTE) (1), céteintre de Vérone, né dans ille en 1532, fut élève d'Anadale, oncle de Paul Caliari gliari, dit le Veronèse (*Voy.* 31, VI, 520), avec lequel a, dès sa première jeunesse, ntime amitié. Peintre fécond ieux, Zelotti se distingue par alité de ses compositions, par iche légère et facile, un coloue et lumineux, et une grande de dessin. Les travaux qu'il dans les salles du grand de Venise, et à la bibliothèint-Marc, lui méritèrent les même de ses rivaux. Parmi icipaux ouvrages, on cite la du *Catajo*, où il représenta illustres des *Obizzi*. Cet ourout en 1592, à l'âge de e ans. On trouve des notices otti dans les *Vite de' Pittori* lfi, 1, 349, et dans les *le' Pittori*, VII, 141. W—s.

ZELTNER (GUSTAVE-GEORGE), savant théologien et philologue, naquit, en 1672, à Hilpoltstein près de Nuremberg, où son père, pasteur pieux et instruit, remplissait les fonctions du saint ministère. Ayant achevé ses premières études sous la direction de son père et au gymnase, il alla faire son cours de théologie à l'académie d'Iéna. Il y reçut le degré de maître-ès-arts en 1693. et visita les principales universités d'Allemagne, pour perfectionner ses connaissances. Admis, à son retour, dans les ordres sacrés, il fut nommé inspecteur à l'académie d'Altdorf, puis diacre de l'église de Nuremberg, et revint, en 1706, professer à Altdorf la théologie et les langues orientales. Il remplit cette double chaire pendant vingt-quatre ans d'une manière brillante. L'affaiblissement de sa santé l'ayant obligé de se démettre, il se retira près de Nuremberg, où il mourut en 1738. On a de lui : I. *Dissertatio de novis Bibliorum versionibus germanicis non tamen vulgandis*, Altdorf, 1707, in-4°. ; ibid., 1711, avec des additions importantes. Le premier chapitre contient une notice détaillée de toutes les versions allemandes de la Bible, catholiques, protestantes, anabaptistes et sociniennes. L'auteur pense qu'après tant de versions, il est dangereux, ou tout au moins inutile d'en donner de nouvelles. Son avis est qu'à l'avenir on se borne à réimprimer la version de Luther, en indiquant dans des notes placées à la marge ou au bas des pages, les corrections dont elle peut être susceptible. II. *Dissert. de feminis ex hebræâ gente eruditis*, ibid., 1708, in-4°. On peut joindre

l'Extrait de différents ouvrages publiés des peintres, Papillon de la Ferté lui

donne deux articles, l'un sous le nom de Baptiste, 1, 246, et l'autre sous celui de Jean-Baptiste, 247.

dre à ce dernier ouvrage plusieurs autres écrits relatifs aux Juifs, tels que : 1°. *Adolescentia reipublicæ judaicæ, seu de judicum temporibus*; 2°. *De astro Judæis quondam ominoso*; 3°. *De initiis baptismi initiationis Judæorum*; 4°. *De choreis Hebræorum*, etc., etc. III. *De Deborah inter prophetissas eruditione*, *ibid.*, 1708, in-4°. IV. *De Priscilla, Aquilæ uxori, ad Acta apostolor. xviii*, *ibid.*, 1709, in-4°. V. *De Alexandrâ, Judæorum reginâ, tanquàm specimine sapientis ex hac gente feminæ*, *ibid.*, 1711, in-4°. VI. *De Beruriâ, Judæorum doctissimâ feminâ*, *ib.*, 1714, in-4°. Toutes ces thèses sont pleines d'érudition et fort recherchées. VII. *Commentatio de vitâ et satis Mauriti. Helingii*, *ibid.*, 1715, in-4°. VIII. *De Pauli Lautenzack, fanatici Norimbergensis, satis et placitis*, *ibid.*, 1716, in-4°. C'est l'histoire d'un malheureux à qui la lecture de l'Apocalypse avait troublé l'esprit. IX. *De Rebeckâ, Polonâ, eruditarum seminarum in gente judaicâ, rariori exemplo*, *ibid.*, 1719, in-4°. X. *Vitæ theologorum altdorfiorum à conditâ academiâ omnium; unâ cum scriptorum recensu*, Nuremberg et Altdorf, 1722, in-4°. avec 32 portraits gravés sur cuivre. Ce recueil biographique est très-estimable. On y trouve la vie de l'auteur, p. 189. XI. *De Jalthâ, principis filiâ, eruditarum è gente judaicâ seminarum specimine*, Altdorf, 1725, in-4°. XII. *Le Journal des savants de Franconie* (en allem.), Nuremberg, 1726-32, in-8°. XIII. *La Vie de Hans Luffts* (all.), *ib.*, 1727, in-4°. XIV. *Historia crypto-socinismi altdorfinae quondam academiæ infesti arcana*, etc., Leipzig, 1729,

2 tomes in-4°. La première partie contient l'histoire de l'établissement du socinianisme à Altdorf et de sa destruction par la conversion des deux principaux chefs, Jean Vogel et Joachi. Peuschel, qui rentrèrent dans l'église luthérienne. La seconde partie renferme les pièces justificatives, entre autres la retractation de Vogel et de Peuschel, avec la réfutation que publia de cette pièce Valent. Smalcius, fameux socinien; le journal de la vie de Smalcius, écrit par lui-même, et enfin deux cents lettres de Mart. Ruar, socinien non moins entêté que Smalcius (*Voyez RUAR, XXXIX, 215*). Cet ouvrage de Zeltner est curieux; mais on y trouve bien des minuties et des digressions inutiles. XV. *Notice des Bibles rares de Worms* (en all.), Altdorf, 1734, in-4°. XVI. Quelques *Opuscules* moins importants, et dont on trouvera les titres dans les bibliographies allemandes. W—s.

ZELTNER (JEAN-CONRAD), frère du précédent, naquit à Nuremberg le 2 octobre 1687. Ses dispositions pour l'étude furent cultivées avec le plus grand soin par son père, et ensuite par son frère aîné, dans lequel il eut le bonheur de trouver l'ami le plus tendre et l'instituteur le plus dévoué. Après avoir fait ses humanités et sa philosophie au gymnase *Ægidien*, il se rendit à l'académie d'Altdorf, où il fit son cours de théologie, et soutint ses thèses sous la présidence de son frère. En 1711, il alla suivre, à Wittemberg, les leçons des savants professeurs qui donnaient tant d'éclat à cette université. L'année suivante il visita Berlin, où il s'arrêta quelque temps pour examiner les manuscrits orientaux de la Bibliothèque royale, et revint par la Saxe à Nuremberg, rapportant une foule

et de matériaux pour les qu'il méditait. Après la mère il se réunit à son fesseur à l'académie d'Alte- dispo- , d'après les con- lui-ci, à recevoir les ordres 1715, il fut nommé desser- paroisse d'Altenhan, et la compagnie des pasteurs

Un mariage qu'il con- de temps après semblait être une félicité durable ; suite d'une fièvre violente vé par une mort prématu- o avril 1720, à l'âge de is ans. Conrad Zeltner s'é- onnaître par l'ouvrage sui- *rectorum in typographiis m centuria speciminis lota*, Nuremberg, 1716, la mort de l'auteur, l'é- étant pas épuisée le li- reproduisit sous ce titre : *n virorum eruditorum qui typographiis laudabilem præstiterunt*, Nuremberg, es exemplaires avec cette ornés du portrait de Zelt- sa *Vie*, par Roth-Scholtz, partie de son programme ar Schwartz. Au commen- u volume, on trouve une on contenant l'histoire abré- découverte de l'imprime- e l'introduction de cet art principaux états de l'Eu- ennent ensuite les Vies des bres correcteurs, rangés dre alphabétique. Zeltner sait de joindre à son ou- *struction* de Jérôme Homs- *ur les correcteurs d'imprinais* il s'est contenté d'en 1 extrait. Il avait recueilli riaux pour une *seconde des correcteurs célèbres*, raillait à une *Histoire des*

imprimeries des Juifs (1). Il a laissé manuscrit : *Schediasma de Faustopræstigiatore ex Joh. Fausto typographo à quibusdam ficto*; et une dissertation (*De privatis typographiis*) sur les imprimeries particulières. Son frère avait pris l'engagement de publier ces divers ouvrages ; mais aucun n'a paru.

W—s.

ZELWEGER (LAURENT), médecin et agronome, né vers 1710, dans le canton d'Appenzel, fut l'un des premiers membres de la société fondée vers le milieu du dix-huitième siècle à Zurich, pour travailler aux progrès de l'économie rurale et des sciences physiques. Il a publié dans le recueil de cette société : *Kurze Beschreibung der akern-art*, etc., courte description du mode de culture établi dans le canton d'Appenzel, I, 115; *Versuch einiger*, etc., recueil d'observations physiques et médicales, II, 308. Ces deux mémoires, curieux et instructifs, prouvent des connaissances étendues, et un grand zèle pour le bien public. Zelweger s'occupait d'une *Description détaillée du canton d'Appenzel* ; mais il n'eut pas le loisir de mettre la dernière main à ce grand travail. Haller fils le cite avec éloge dans le *Catalogue des auteurs qui ont traité de l'histoire naturelle de la Suisse*. Voy. les *Acta Helvetica Basileensia*, VII, 214. W—s.

ZENALE (BERNARD ou BERNARDIN), peintre et architecte célèbre, était né, dans le quinzième siècle, à Treviglio (1), seigneurie qui faisait

(1) On est bien dédommagé de la perte de cet ouvrage de Zeltner, par celui de J.-B. de Rossi : *Annales hebraeo-typographici*, Parme, 1795, 2 vol. in-4°. Voy. dans la *Biograph. des hommes vivants*, l'art. de M. de Rossi, V, 242.

(1) Par contraction *Trevio*.

alors partie du Bergamasque. Envoyé dès sa jeunesse à Milan, il entra à l'école de Vincent Civerchio, dit le vieux, et fit, sous cet habile maître, de rapides progrès dans la peinture. Les divers ouvrages dont il fut chargé l'ayant fixé à Milan, plusieurs auteurs ont cru qu'il était né dans cette ville. Vasari, dans les *Vite de' Pittori* (11, 43, éd. de Bottari), prenant le nom corrompu de Trevio pour celui de cet artiste, le nomme *Bernardino da Trevio, milanese* (2). Zeuale, ne pouvant exécuter seul tous les travaux qui lui étaient confiés, s'associa *Bernard Buttinone*, son compatriote, qui, suivant l'usage du temps, se nommait *Bernard de Trevio*. L'homonymie de ces deux artistes est devenue pour les biographes une nouvelle source d'incertitude et d'embarras. Zenale était très-habile dessinateur; mais Vasari lui reproche un peu de sécheresse et de crudité. Léonard de Vinci le regardait comme un excellent juge; aussi le consultait-il souvent sur ses compositions. Suivant Lomazzo (*Trattato della Pittura*, 50), ce fut Zeuale qui donna le conseil à Vinci de ne point terminer la tête du Christ dans son fameux tableau de la Cène (*Voy. VINCI*, XLIX, 153). Ses talents comme architecte l'ayant fait

connaître avantageusement, il fut chargé de l'entretien et des réparations de la cathédrale de Milan. En 1520, il fut appelé par les magistrats de Bergame pour donner son avis sur les embellissements qu'on se proposait de faire à la basilique de Sainte-Marie. On ignore l'époque de sa mort. On voyait un grand nombre de tableaux et de fresques de cet artiste, tant à Milan que dans les villes voisines. Parmi ses principaux ouvrages, Vasari cite le *Clôtre* de Sainte-Marie *delle Grazie*, dans lequel Zeuale avait peint à fresque la Résurrection, entourée de quatre sujets tirés de la passion; et dans l'église des franciscains, une belle fresque représentant le *Martyre* de saint Pierre et de saint Paul. La *Chapelle* de la Madeleine dans l'église Sainte-Marie *del Carmine*, et l'*Annonciation* dans l'église Saint-Symphorien, faisaient aussi beaucoup d'honneur aux talents de cet artiste. Zeuale a laissé manuscrit un *Traité de perspective*. Lomazzo, qui cite cet ouvrage avec éloge, paraît avoir voulu le publier (*Voy. Trait. del. Pittur.*, 275). L'ayant eu longtemps à sa disposition, il est certain qu'il en a profité pour rédiger dans son traité de peinture la partie relative à la perspective (*Voy. LOMAZZO*). On peut consulter sur Zeuale le *Vite de' Pittori Bergamaschi*, 1, 85.

W—s.

ZENDJANI (AZZ-EDDIN, ou mieux EZZ-EDDIN ABOU'L FADMAIL ABD-ALWARHAB), fils d'Émad-eddin Ibrahim, mort, suivant Hadji-khalfa, postérieurement à l'an 655 de l'hégire (1257 de J.-C.), est auteur d'un *Traité* de grammaire arabe, qui a pour unique objet la conjugaison des verbes et la formation des noms et des adjectifs verbaux, et

(2) Dans la note placée au bas de la page, Bottari dit que l'index de l'*Abecedario* porte *Da Trevio, Bernardo*, par suite d'une erreur de l'imprimeur, lequel, en corrigéant l'épreuve, au lieu de joindre la désinence *ino* à Bernard, l'a transportée à Trevio. Mais, ajoute-t-il, dans le corps de l'ouvrage, on ne trouve ni *Bernardo* ni *Bernardino*, tant il est vrai que peu d'articles de l'*Abecedario* sont exempts d'erreurs. Sans prétendre disculper Orlandi (*Voy.* ce nom) du reproche trop bien fondé que lui adresse son savant critique, il doit nous être permis de dire qu'ici c'est Bottari qui s'est trompé. En effet, *Bernardo da Treviglio*, p. 103 de l'*Abecedario*, un article dans lequel Orlandi fait même observer à son lecteur que Vasari nomme mal cet artiste *da Trevio*.

e de cela est intitulé *Tas-* fois, à raison de sa grande et pour le distinguer de autres ouvrages qui ont le jet et portent le même titre plus connu dans l'Orient m d'Azzi ou Ezzi, dérivé *din*, titre honorifique de . Le *Tasrif* de Zendjani a à Rome en 1610, par Raymond, en arabe, avec version latine, accompagnée mentaire. Raymond a fait our l'impression du texte, cères arabes des Médiantitulé ce livre: *Liber Tas-* *mpositio est senis Alema-* à dire, composé par le *l'Imam*. On voit que Raymondrait le nom de l'auteur de ge. Dans le titre arabe, p: *composé par le Scheïkh, Zendjani*; mais Raymond e surnom dans sa traductionne Évode Assemani, dans que de la bibliothèque des confondant l'ouvrage de avec un autre Traité de la on des verbes, qui porte le *Merah alarwah*, c'est-à- *epos des esprits*, lui a donné auteur Ahmed, fils d'Ali, asoud, et cette erreur a été par M. Schnurrer, *Biblio-* *abica*, et par M. J.-B. de ans son *Dizionario storico* *tori arabi*. Je ne sais trop e autorité M. Hamaker (*Spe-* *atal. codic. manuscr. or-* *univ. Lugduno-Bat.*) dit djani est mort en l'année 'hégire. S. D. S.—Y.

DRINI (BERNARD), l'un célèbres hydrauliciens de naquit le 7 avril 1679, à dans la vallée de l'Oglio, a petite province dont Bres-

cia est la capitale. On n'a que des traditions incertaines sur sa première éducation; on présume que son père, appelé à Venise pour quelques affaires, l'y conduisit et l'y plaça dans un collège de jésuites, où Zandrini reçut l'instruction élémentaire. L'attachement qu'il a toujours manifesté pour ces religieux, et la clause de son testament, portant la désignation de leur église pour le lieu de sa sépulture, donnent du crédit à cette opinion. Le vif amour de l'étude et les dispositions qu'on remarqua en lui décidèrent bientôt sa famille à l'envoyer à l'université de Padoue, où on lui conféra le grade de docteur en 1701. L'un des professeurs de cette université était l'auteur du traité *Della natura de' fiumi*, Dominique Guglielmini qui, au mérite du plus savant hydraulicien, réunissait celui d'être un des meilleurs géomètres de son temps, avait cultivé la médecine avec succès, et s'était occupé d'astronomie. Zandrini, élève et admirateur d'un homme aussi célèbre, voulut acquérir une connaissance approfondie des sciences que possédait son maître, et il se livra, avec toute l'ardeur dont il était capable, à l'étude de la médecine et à celle des mathématiques, et de leurs applications à la physique, la mécanique et l'astronomie. A sa sortie de l'université, il alla pratiquer la médecine dans sa patrie, mais il n'y séjourna pas long-temps, animé comme il l'était de la passion d'apprendre, de cultiver la société des savants, et de se trouver sur un théâtre où il pût faire valoir et accroître son mérite scientifique. Ce fut vers 1704 qu'il abandonna son pays natal, car on a une lettre de lui, publiée cette même année, dans un ouvrage périodique, *Galleria di Minerva*, qui

s'imprimait à Venise, où il vint établir sa résidence. Le titre de cette première publication était : *Epistola ad clarissimos auctores criteriorum in librum Monticelli* ; elle avait pour objet la saignée dont Monticelli était un violent adversaire, et qui excitait parmi les médecins de vives discussions dans lesquelles la raison et les convenances n'étaient pas toujours respectées. Pour ne plus revenir sur les traités de Zandrini, relatifs à la médecine, nous citerons encore celui qu'il publia en 1715, sur le quinquina (*trattato della china china*) (1). Les propriétés médicinales de cette racine étaient alors, comme celles de la saignée, un grand sujet de controverse. Les deux écrits, dont nous venons de donner les titres, se font remarquer par une dialectique méthodique et sage, une saine philosophie également éloignée et de l'enthousiasme irréflecti pour les nouveautés, et de l'attachement opiniâtre aux idées anciennes ; l'auteur recommande l'observation, la connaissance raisonnée des faits, comme les plus sûrs moyens d'arriver à un bon système de règles pratiques. Cependant tout en composant d'estimables ouvrages sur la médecine, et en exerçant cet art avec beaucoup de distinction, Zandrini n'en continuait pas moins de s'appliquer, avec autant de persévérance que de zèle, aux sciences mathématiques. Il s'était lié à Venise avec des savants et des littérateurs distingués, tels que Michelotti, Doro, Conti, Zeno, Massi ; il assistait aux conférences sur des sujets de mathématiques et de physique, qui se tenaient à

la *Casa Doro*, et s'y rendait extrêmement utile par sa coopération aux expériences qu'exigeaient différentes discussions, entre autres celle des *forces vives* sur laquelle les géomètres étaient très-partagés à cette époque, et qui est maintenant complètement éclaircie. Le 25 janvier 1708, un de ces phénomènes météorologiques dont les effets désastreux sont, même aujourd'hui, beaucoup mieux connus qu'expliqués, une trombe marine vint jeter la terreur parmi les habitants de Venise. Ce phénomène fournit à Zandrini la matière d'un opuscule intitulé : *Discorso fisico matematico sopra il turbine accaduto in Venezia l'anno 1708*, imprimé dans la *Galleria di Minerva*, et dont on trouve un extrait dans les Actes de Leipzig de 1708. L'auteur s'y élève à des considérations générales sur la pesanteur et l'électricité de l'air, sur l'origine et les diverses espèces de vapeurs (ou *gaz*), sur la cause des vents, etc. ; on y trouve, enfin, ce qu'on pouvait dire de plus raisonnable sur de pareilles matières avant que les saines théories de l'électricité et de la chimie pneumatique fussent connues. Il paraît que ce discours devait servir de prodrome à un commentaire sur quelques livres d'Hippocrate (Voyez la note 1). Zandrini acquit de grands avantages sur ceux de ses contemporains et de ses compatriotes, qui s'occupaient de mathématiques tant pures qu'appliquées, par l'usage qu'il fit du *calcul infinitésimal*. Les principes de ce calcul étaient encore des sujets de controverse, non-seulement quant à la préférence à leur donner sur les anciennes méthodes, mais encore quant à leur exactitude, et c'était surtout le mode d'exposition de

(1) Les Actes de Leipzig, de 1708, contiennent l'annonce d'un autre ouvrage qui n'a pas été publié : *Commentarium in Hippocratis libros de aere, aquis et locis*.

Leibnitz qui donnait lieu à des objections spécieuses. Les Italiens voyaient de plus, dans cette préférence accordée à la découverte de Newton et Leibnitz, une atteinte portée à leur gloire scientifique; les conceptions, les travaux de leurs grands géomètres allaient être négligés et même oubliés. Zandrini, préparé par l'étude de l'analyse de Descartes, adhérait exclusivement à ce qu'il croyait vrai et utile, reconnut bientôt et la certitude des résultats auxquels on parvient en employant le *calcul infinitésimal*, et les immenses avantages de cet instrument analytique sur la synthèse et l'analyse finie. Le premier usage qu'il en fit était propre à en signaler la prééminence. Un géomètre habile, nommé Ceva, grand adversaire de la nouvelle analyse, avait proposé aux mathématiciens trois problèmes, dans l'un desquels il s'agissait de rectifier une courbe déterminée par une relation donnée entre les logarithmes de ses abscisses et ceux de ses ordonnées, de cuber le solide de révolution qu'elle engendrerait en tournant autour de son axe, et d'en trouver le centre de gravité; Zandrini fit voir que les solutions de ces problèmes, qui, traités par les anciennes méthodes, offraient des difficultés, n'étaient qu'un jeu quand on y appliquait la méthode Newtonienne ou Leibnitienne. Ces solutions ont été publiées dans le *Giornale de' lett. d'Italia*, vol. 14, 1710. Il s'occupa ensuite d'un autre problème qui est d'une grande importance en astronomie et en géodésie, celui de la détermination de la courbe suivant laquelle s'infléchit un rayon de lumière en traversant les couches de l'atmosphère, et en général, un milieu de densité variable. Ce problème a été l'objet des recher-

ches de plusieurs grands géomètres; la solution de Zandrini se trouve dans le *Giornale de' lett. d'Italia*, tom. VII, 1811. Le célèbre ouvrage de Borelli, *De motu animalium*, fut attaqué par Parent de l'académie des sciences de Paris; la critique de l'académicien portait principalement sur la manière dont s'exécutent les mouvements articulaires. Zandrini prit la défense de son compatriote, et employa, pour réfuter Parent, les ressources que lui fournissaient ses connaissances en analyse; en même temps il simplifia et éclaircit quelques démonstrations de Borelli. Sa réponse, dont la lecture n'est pas sans intérêt, même dans l'état actuel des sciences, a été publiée, partie, en 1714, *Giornale de' lett. d'Italia*, et partie, en 1722, tom. II du supplément de ce journal. Une des qualités qui distinguent cette réponse de la critique de Parent, est le ton d'urbanité et de modération avec lequel elle est écrite. Nous supprimons des détails relatifs à quelques idées systématiques de Zandrini; modifications à apporter aux opinions de Borelli, Michelotti; possibilité d'expliquer par des principes purement mécaniques tous les phénomènes naturels; existence d'une matière éthérée, non sujette aux lois de la gravité, fonctions qu'elle remplit dans la nature; assimilation de l'individu humain à un petit monde; relations entre le *Microcosme* et le *Macrocosme* (2), etc. Nous passons à la production scientifique qui a commencé à faire connaître Zandrini comme hydraulicien, et à lui ouvrir la carrière dans laquelle il a rendu des services signalés aux sciences et à sa patrie. Il dé-

(2) Μικρός, *parvus*; Μεγρός, *longus*; Κόσμος, *mundus*.

buta , dans ce genre de recherches , par l'analyse d'un problème , qui , non-seulement était alors d'une investigation très-ardue , mais qui présente encore de notables difficultés dans l'état actuel des connaissances théoriques et expérimentales. Si une masse fluide , en mouvement , coule dans un lit dont la paroi soit susceptible d'érosion , la surface de cette paroi doit , d'après diverses conditions et circonstances , finir par prendre la forme convenable à l'établissement de l'équilibre entre sa résistance et la puissance érosive du fluide. Cette forme qui doit être donnée par la solution générale du problème dont nous parlons , dépend des relations entre les vitesses des molécules fluides , et les qualités physiques de la matière de la paroi ; elle est en général celle d'une surface courbe , et l'hypothèse d'une section transversale de la paroi polygonale et composée d'une horizontale de fond et de deux verticales de rive n'est point celle de la nature. D'une autre part , pour avoir égard aux vitesses des filets fluides qui traversent cette section , il ne faut pas supposer que ces vitesses augmentent depuis le fond jusqu'à la surface où elles atteindraient leur maximum , ainsi que l'ont cru plusieurs hydrauliciens ; ces vitesses vont en augmentant , à partir tant de la surface que des différents points du périmètre mouillé , jusqu'à un filet situé dans l'intérieur de la masse fluide , et dont la position dépend de la forme de cette masse et d'autres circonstances ; ainsi l'établissement de ce que les anciens hydrauliciens appelaient l'*Échelle des vitesses* comporte des embarras qu'ils n'y ont pas remarqués. On voit , par ce léger aperçu , combien est compliqué le problème

physico-mathématique que Zandrini a entrepris de résoudre. Guglielmini s'en était occupé avant lui , mais en particulierisant beaucoup trop la question , et ne considérant que l'action érosive sur un fond horizontal ; Zandrini a considéré , de plus , l'effet de cette action sur les parois latérales supposées verticales ; et , quoique cette hypothèse d'une section transversale polygonale n'ait pu le conduire qu'à une solution incomplète , cette ébauche n'en a pas moins fourni une preuve de la supériorité que lui donnait , sur les géomètres partisans des anciennes méthodes , la connaissance de l'analyse Newtonnienne et Leibnitienne. Son Mémoire , sur cette matière , ayant pour titre : *Modo di ritrovare ne' fiumi la linea di corrosione* , a été publié dans le *Giornale de' lett. d'Italia* , vol. XXI , ann. 1715. On y trouve la description d'un instrument fort simple qu'il avait imaginé pour déterminer , par l'expérience , l'échelle des vitesses. La publication de ce Mémoire , purement théorique , et la réputation scientifique que Zandrini s'était acquise d'ailleurs , ne tardèrent pas à lui ouvrir la nouvelle carrière , que nous avons indiquée , à laquelle il doit sa principale célébrité , et où il a pu faire marcher de front les conceptions théoriques et les applications pratiques. Les circonstances qui déterminèrent cette vocation sont remarquables par les discussions auxquelles elles ont donné lieu entre les plus célèbres ingénieurs italiens , et par les progrès de la science des eaux courantes , dus aux mémoires et aux traités que ces ingénieurs ont publiés à l'appui de leurs opinions respectives. La plaine qui sépare les villes de Bologne et de Ferrare est traversée par un redoutable torrent ,

le Reno, qui a sa source dans les Pennins au nord-ouest de Pis-près des lieux appelés *Le Pias-San-Marcello*, et qui rap- un grand fait historique, celui umvirat d'Octave, Antoine et e, arrêté dans une des îles sor- par ce torrent. Les moyens de tenir, la direction à donner à ours, et la détermination du lieu a embouchure, ont été, dès le commencement du dix-septième siècle, sujet des débats les plus vifs Bologne et Ferrare; les habitants de ces deux villes étaient on ne pas plus disposés à suivre les plans donnés par les Provençaux Avignonnais, à l'occasion de la guerre, en employant dans la disposition des armes tout-à-fait différentes de celles du raisonnement. Les Français voulaient qu'on fit dériver le Reno au-delà de Ferrare, apport à la position de leur ville dans le *Pò di Lombardia*, ou l'arête qui a son cours au nord de Ferrare, depuis que ses eaux ont abandonné les antiques traces existantes au sud de la même ville, et nommées par les noms de *Pò di Volta* et *Pò di primaro* (3). Leur projet appuyé de l'autorité de plusieurs hydrauliciens célèbres, tels que Castelli, Guglielmini, Gabrieli et Castelle Mansfredi, se trouvait en position complète avec celui des Ferrarais qui voulaient conduire le Reno vers l'extrémité sud du lac Macchio, et porter ses eaux à l'est par l'intermède du *Pò di Primaro* (4). Les Castelli, Gugliel-

mini, Mansfredi étaient morts, mais leurs ouvrages restaient, et la magistrature des eaux de Ferrare, qui sentait combien il était important.

tions, auxquelles des événements subséquents purent donner du crédit. Un décret du 25 juin 1805 ordonna l'immission du Reno dans le Pò de Lombardie, en lui creusant un nouveau lit dont l'origine serait prise dans le lit actuel, à la *Pamflia* (où d'après les projets ferrarais on avait fait subir au cours du torrent une forte inflexion sur la droite), et qui aurait son embouchure dans le Pò à *Palurtonc*. Des projets furent dressés en conséquence, et l'auteur du présent article, consulté sur ces nouveaux projets, les discuta dans deux rapports des 19 mai et 1^{er} septembre 1801, et y apporta diverses modifications; on lui a encore déposé quelques avis sur le même sujet, depuis que les Français ont quitté l'Italie. Une lettre du 24 décembre dernier (1827), qui lui a été adressée par M. Scaccia, inspecteur-général des ponts-et-chaussées des états Romains, contient des détails sur les travaux publics de ces états, et il y est dit, à propos du Reno, *non sispensa più alla sua introduzione in l'ò*: il paraît que l'exécution des travaux ordonnés par le décret du 25 juin 1805 est tout-à-fait abandonnée. Les objections contre l'immission du Reno dans le Pò étaient liées à des considérations dignes de l'attention la plus sérieuse sur les variations alarmantes que subit le régime de ce fleuve. L'auteur du présent article, chargé pendant les douze premières années de ce siècle, de missions d'une haute importance, concernant le système hydraulique de l'Italie, s'est beaucoup occupé des moyens de prévenir, par l'exécution de projets sagement réfléchis, les dangers imminents dont sont menacés les pays traversés par le Pò, dans la partie inférieure de son cours: Parmi les causes auxquelles tiennent ces dangers, il faut compter le défrichement ou *déboisement* des revers méridionaux des Alpes, commencé dès le quatorzième siècle et continué pendant les quinzième et seizième. Les hommes qui ont fait de l'hydrologie l'objet d'une étude approfondie savent combien l'état du système hydraulique d'un pays, constituant une des bases principales de sa prospérité, dépend du maintien de ses forêts, et en général de la végétation *permanente*, qui recouvre les parties élevées de son sol (Voy. l'ouvrage sur les *Marais pontins*, édition Didot, de 1822, introduction, ch. 1^{er}). Par suite de ce défrichement, et par d'autres causes encore, le fond du lit du Pò se relève graduellement, son embouchure s'avance de plus en plus dans la mer; de là une diminution dans la déclivité et la vitesse de ses eaux qui, par une réaction nécessaire, aggrave les phénomènes dont elle dérive; enfin une surélévation du niveau des eaux qui domine la surface du pays, et la nécessité de donner une surélévation correspondante aux digues qui ne sont formées que de matières argilleuses, légères et de peu de consistance. On avait fait quelques dispositions pour l'exécution des projets ci-dessus mentionnés, lorsque les Français ont quitté l'Italie. Les inquiétudes toujours croissantes, auxquelles l'état de choses dont on vient de présenter un aperçu a donné lieu depuis long-temps, déterminèrent, en 1777, l'académie de Mantoue à faire, des questions concernant le régime du Pò, un sujet de prix; ce prix fut remporté par Francesco Maria Colle, dont la dissertation a été imprimée à Mantoue en 1779.

yes sur ce changement de lit un *Extrait* des *Recherches* de l'auteur de cet article, sur le *système hydraulique de l'Italie*, publié dans le *Discours sur les révolutions de la surface du globe*, par le baron Cuvier, pag. 73 (Paris, 1826). Ce projet fut exécuté, mais les Bolognais abandonnèrent pas pour cela leurs préten-

d'opposer à des adversaires aussi redoutables un athlète capable d'entrer en lice avec eux, se détermina en faveur de Zandrini, qu'elle choisit parmi plusieurs concurrents d'un mérite distingué. Le marquis de Bentivoglio se rendit à Venise pour lui annoncer la préférence qu'on lui avait donnée, et la haute importance d'une pareille mission le déterminait à l'accepter. Parmi les écrits qu'il publia en faveur de la cause qu'il venait d'embrasser, on doit distinguer celui qui a pour titre : *Considerazioni sopra la scienza delle acque correnti, e sopra la storia naturale del Pò*, etc., dans lequel il commença à exposer les principes généraux sur les eaux courantes, qu'il a ensuite reproduits, avec de grands développements, dans un ouvrage dont il sera question ci-après. Cet écrit fut publié à Ferrare, en 1717, et la même année l'auteur fit imprimer à Rome un autre ouvrage intitulé : *Alla sacra congregazione delle acque, ragioni per la città di Ferrara, per escludere il progetto di unire il Reno al Pò di Lombardia*. Il avait rédigé une dissertation ayant pour titre : *Expositio controversiæ de Reno in Padum Lombardia immittendo, inter Ferrarienses et Bononienses*. Cette dissertation latine, qui devait être publiée dans les Actes de Leipzig, est restée en manuscrit dans la bibliothèque de S. Giustina de Padoue. Les travaux de Zandrini lui valurent d'éclatants témoignages de reconnaissance de la part des Ferrarais; il fut nommé *mathématicien* (premier ingénieur hydraulicien) de Ferrare, et agrégé, lui et ses descendants, au patriciat de cette ville. Cependant les discussions relatives à l'immission du Reno dans le Pò ayant fixé l'at-

ention des gouvernements qui avaient des possessions sur les bords de ce fleuve, il fut convenu qu'une réunion de commissaires et d'ingénieurs, nommés par ces gouvernements, serait chargée de faire une visite générale des localités sur lesquelles se trouvaient les éléments des contestations. Aussitôt que cette décision fut prise, le duc de Modène envoya à Zandrini le diplôme de son premier ingénieur; mais une distinction qui a eu une bien plus grande influence sur les travaux du reste de sa vie fut celle que lui accorda la république de Venise, par son décret du 18 janvier 1720, en le nommant *mathématicien*, et surintendant des eaux, fleuves, lagunes et ports des états vénitiens. Il est le premier qui ait joui de la réunion de ces importantes attributions (5). A cette vi-

(5) La république de Venise a toujours eu des hydrauliciens attachés à l'office des eaux, à qui on donnait la qualification de *protes* (mot dérivé de *πρωτος*, *primus*), et parmi lesquels on cite des hommes de beaucoup de mérite. On faisait plusieurs copies manuscrites des mémoires et traités composés par ces *protes*, qui étaient conservés dans les archives de Venise, de Padoue, etc. Celui qui paraît avoir eu le plus de science et de talent, avant Zandrini, est Cristoforo Sabbadino, né à Chioggia, en 1496, nommé *prote* en 1549, et mort à Venise en 1560. L'auteur du présent article a pu se procurer le recueil de ses œuvres, formant un volume in-folio, manuscrit, de 240 p. On y trouve une collection curieuse et instructive d'observations et de faits sur les lagunes de Venise et la mer Adriatique; on lit surtout avec intérêt, à la fin de ce recueil, un dialogue entre deux membres de l'office des eaux, Giovanni Musano et Sauto Fante. Il y est question de l'opinion émise par quelques géologues, du rebassement du niveau de l'Adriatique, évalué à un pied par siècle; quelques faits qui semblent appuyer cette opinion y sont cités; et, ce qui est assez remarquable, on y trouve des ébauches d'explications des phénomènes du flux et du reflux, par les actions que la lune et le soleil exercent sur la mer : le premier de ces autres produisant les grandes, et le second les petites marées. Une première explication attribue ces effets à l'intumescence et à la contraction successive de la masse fluide; l'intumescence résulte du mélange des molécules de l'eau avec celles d'une masse d'air renouée par la pression de l'autre, effet analogue à celui qu'on obtient de certains procédés employés pour faire des eaux gazeuses; l'autre changeant ensuite de position, la pression qu'il exerçait diminue et s'éteint, l'air mélangé s'échap-

site dans laquelle Zendrini se trouvait ainsi chargé des intérêts des trois états, intervinrent, outre les commissaires des gouvernements intéressés, dix des ingénieurs les plus renommés parmi lesquels on comptait Ceva, Grandi, Marinoni, Gabriel et Eustache Manfredi, Francesco Zanotti. On n'avait pas encore formé en Italie de congrès plus important pour traiter des questions d'hydraulique, mais des populations entières attendaient leur salut des résultats de ses examens. Après avoir rempli cette haute mission, Zendrini retourna à Venise se livrer tout entier aux nouvelles fonctions qu'il avait à y exercer. Pour concevoir combien de pareilles fonctions sont difficiles, et exigent de science, de talent et de dévouement, il suffit d'avoir une légère connaissance de la position d'une ville qu'on pourrait appeler amphibie, et qui tenait, des eaux, sa splendeur et même son existence. Maîtriser de grands fleuves, réunir des courants sur certains points, ailleurs les faire couler dans des lits

nouveaux, prévenir les ravages que des torrents impétueux font redouter, dessécher de vastes plaines marécageuses en procurant de l'écoulement à leurs eaux, veiller à la conservation d'une immense quantité de lagunes, fortifications naturelles de la dominante ou métropole, tenir continuellement navigables les canaux qui sont ses moyens de commerce et de prospérité, prévenir les atterrissements des ports, défendre l'intérieur des lagunes contre les efforts d'une mer violente, etc.; enfin, se tenir toujours en garde contre d'imminents dangers sans cesse menaçants: tel est l'aperçu des principales obligations imposées à un premier ingénieur des états vénitiens. Zendrini, également familier avec la science de l'ingénieur et avec celle du médecin, voulut s'astreindre dans les applications de la première à la marche sage, suivie dans l'exercice de la seconde par les médecins prudents, qui, avant de traiter une maladie par les règles générales de l'art, s'attachent préalablement à bien connaître le tempérament, la constitution individuelle du malade. En conséquence ses premiers soins, lorsqu'il entra en fonctions, eurent pour objet une exploration attentive et approfondie du système hydraulique vénitien, non-seulement dans l'état où il se trouvait alors, mais encore dans les états successifs où il s'était trouvé aux époques anciennes sur lesquelles on pouvait avoir quelques renseignements certains. Ce zèle de Zendrini, en assurant le succès des projets de travaux qu'il pourrait former, en offrant un grand et bel exemple à suivre aux ingénieurs de tous les pays, eut encore le précieux avantage de procurer au monde savant un ouvrage également curieux

pe, et la masse fluide reprend son volume primitif. Par une autre explication, l'air refoulé fait simplement abaisser au large le niveau des mers; et, en vertu de l'incompressibilité du fluide, cet abaissement central occasionne une intumescence sur les rivages; une dépression succède à cette intumescence, lorsque le refoulement n'a plus lieu. On conçoit combien de pareilles explications devaient laisser de doutes aux interlocuteurs; ils étaient surtout fort embarrassés pour appliquer leurs systèmes aux marées qui ont lieu lorsque le soleil et la lune sont au-dessous de notre horizon; aussi Santeo Fante a-t-il la franchise bonhomie de finir par dire: «Io credo che questo sia un moto dell'acqua che dalla natura ordinato, e da tutti non inteso.» Avec une pareille manière de raisonner, on ne peut être arrêté par aucune difficulté. Au reste, les influences lunaires et solaires dont il est question dans le dialogue de Sabbadino, curieuses en ce qu'elles placent le principe d'action là où il réside véritablement, n'ont aucun rapport avec la loi fondamentale de la nature dont le secret fut dévoilé aux hommes, environ un siècle plus tard, par l'immortel Newton; mais on met quelque intérêt à connaître l'histoire des aberrations de l'esprit humain, qui ont précédé les découvertes des grandes vérités, et qui parfois même, lorsque ces grandes vérités ne peuvent plus être raisonnablement contestées, se reproduisent sous des formes diverses.

et instructif, celui qui a pour titre : *Memorie storiche dello stato antico e moderno, delle lagune di Venezia, e di que' fiumi che restarono divertiti per la conservazione delle medesime; di Bernardino Zendrini, matematico della republica di Venezia*, 2 vol. in-4°. , Padoue, 1811. Cet ouvrage, annoncé avec de grands éloges, du vivant de l'auteur, n'a été livré à l'impression que soixante-quatre ans après sa mort, par M. l'abbé Angelo Zendrini, son neveu, savant professeur de mathématiques à Venise. L'auteur de cet article ayant eu le manuscrit en communication, pendant un des séjours qu'il a faits dans les états vénitiens, s'empressa de témoigner à l'éditeur combien la publication lui en paraissait desirable. Ces Mémoires, classés par époques, comprennent quatre siècles depuis l'an 1300 jusqu'à l'an 1700. Les documents antérieurs au quatorzième siècle n'offrent que des traditions vagues et incertaines; d'ailleurs les limites resserrées dans lesquelles le territoire vénitien se trouvait circonscrit avant cette époque rendaient les travaux hydrauliques peu importants. Zendrini cite cependant dans son premier chapitre une lettre très-remarquable de Cassiodore, sénateur et préfet du prétoire, sous Théodoric, qui donne une idée assez exacte de l'état de Venise à la fin du cinquième et au commencement du sixième siècle. On trouve cette Lettre dans l'excellent ouvrage de M. le comte Daru, *Histoire de la république de Venise*, édition de 1822, tome 1, p. 33. Le premier volume des *Mémoires historiques sur les lagunes*, comprend les quatorzième; quinzième et seizième siècles; la moitié, environ, du deuxième volume est

consacrée au dix-septième siècle, et le surplus de ce volume contient diverses pièces originales des ingénieurs qui ont présenté des vues et des projets relatifs au système hydraulique vénitien. L'intelligence de la partie descriptive est rendue on ne peut pas plus facile par une collection de trente-sept planches, contenant les cartes, plans, nivellements, etc., des localités sur lesquelles on a exécuté ou projeté des travaux. On remarque, en tête des pièces originales qui terminent le second volume, quatre Mémoires du célèbre *Fra Zuanne Giocondo* (Jean Jaconde) (*V. Giocondo*, XVII, 397). La réputation de Zendrini s'étendant au loin, la cour de Vienne, dans une circonstance qui lui rendait nécessaires les talents d'un habile ingénieur, eut recours (1728) au mathématicien de Venise, et l'empereur Charles VI fut si content de lui, qu'il tenta, par des offres très-séduisantes, de le retenir dans ses états. Ces offres ne purent déterminer Zendrini à abandonner sa patrie, mais il resta en bonne intelligence avec la cour de Vienne pour laquelle il eut encore occasion de travailler en 1742. Dans l'intervalle de 1728 à 1742, Zendrini fit hors des états vénitiens, un autre emploi bien utile de sa science tant en hydraulique qu'en médecine. Depuis long-temps la république de Lucques cherchait les moyens d'améliorer son port de Viareggio, et d'assainir les contrées environnantes, dont l'atmosphère était viciée par des marais. Quoique d'habiles ingénieurs eussent déjà été consultés, on n'en jugea pas moins nécessaire de demander au gouvernement vénitien que Zendrini se transportât sur les lieux; ce qu'il fit en 1735. Les résultats de ses examens

insignés dans un Mémoire qu'il a publié, sous ce titre : *Relazione che concerne il miglioramento dell'aria di Viareggio, e la sua a di quel porto, con una appendice intorno agli effetti delle maree rapporto all'alterazioni de l'aria*: On trouve dans ce Mémoire quelques considérations sur le changement de niveau attribué à l'air, et sur certaines relations physiques existantes entre le courant et le flux et reflux, telles que ces phénomènes seraient très-sensibles, lorsque l'autre serait inégal, et réciproquement. Du succès de l'exécution de ses plans eut de bons effets pour l'amélioration du port de Viareggio, et l'assainissement des pays adjacents; malheureusement ces mêmes pays, par des causes dont il serait trop long de parler au détail, se retrouvent aujourd'hui dans un fâcheux état de lubrité. L'auteur du présent Mémoire a été chargé, il y a dix-huit ans, de faire, pour leur assainissement, des projets dont l'exécution n'a pas été commencée. La ville de Viareggio avait été submergée, le 16, par suite d'un débordement extraordinaire du Ronco et du Tiro, qui, coulant à une grande rapidité de ses murailles, faisaient les habitants redouter de nouvelles inondations; ce ne fut qu'en 1731 que le pape Clément XII songea sérieusement à faire exécuter des ouvrages préventifs. Zendrini et Manfredi furent chargés d'en dresser les projets, mais le second étant déjà atteint d'une maladie dont il est mort, le premier seul traita tout entier à son devoir. Celui-ci, après avoir fait les plans locaux et les opérations arithmétiques nécessaires, proposa ses plans d'exécution, et publia, en

1731, le Mémoire intitulé : *Relazione per la deviazione di Ronco e Montone*, qui fut réimprimé à Venise en 1741. Il y avait déjà deux ans, à cette dernière époque, que les fleuves coulaient dans les nouveaux lits qu'il leur avait fait creuser, sans inspirer aucune crainte. Après s'être livré, avec autant de constance que de succès, et aux recherches théoriques et à leurs applications utiles, Zendrini ne devait pas se borner à n'être, en hydraulique, qu'un historien ou un simple rédacteur de mémoires sur des questions particulières. Il a dignement répondu, à cet égard, à l'attente et au vœu des ingénieurs et des savants en général, en composant et en publiant son traité intitulé : *Leggi e fenomeni, regolazioni e usi delle acque correnti*, imprimé à Venise, en 1741, et réimprimé à Florence, dans la *Raccolta d'autori che trattano del moto dell'acque*. Cet ouvrage forme le huitième volume de la seconde édition de cette intéressante collection. L'auteur, après des considérations générales sur les fluides, traite de leur mouvement dans les cas où renfermés dans des vases, ou des réservoirs, ils s'en échappent soit par de simples orifices, soit par des ajutages ou tuyaux additionnels. Il passe ensuite au mouvement des eaux courantes, aux méthodes pour déterminer leurs vitesses tant par des observations immédiates que par des calculs établis sur les données convenables, aux pratiques à suivre pour leur distribution, leur réunion, leur division dans des proportions données, etc., examine les circonstances qui peuvent modifier les vitesses, analyse les causes générales des crues et des décroissances, et leurs phénomènes, les effets des résistances

dues aux parois des lits tant naturels qu'artificiels. Suivent les détails relatifs aux érosions des rives, aux ruptures des digues, aux moyens de les prévenir ou d'y remédier; aux diverses constructions qui ont pour objet les répartitions et réglemens des cours d'eaux, aux dessèchemens tant par alluvions, ou *colmates*, que par écoulement; enfin, le traité est terminé par des considérations sur les machines hydrauliques et sur la plus grande perfection dont elles sont susceptibles. Cet ouvrage réunissait, au mérite de faire connaître la science dans l'état où elle était à l'époque de sa publication, celui de présenter les rectifications d'anciennes théories, et les conceptions nouvelles dont l'auteur l'avait enrichie; on le regardait, à juste titre, comme un ouvrage de premier ordre dans son genre, lorsqu'il a paru; et, malgré les grands progrès qu'a faits l'hydraulique tant théorique qu'expérimentale, depuis le milieu du siècle dernier, c'est encore un livre qu'un ingénieur doit avoir dans sa bibliothèque. On a imprimé à la suite de l'ouvrage, dans chacune des éditions de 1741 et de 1770, la *Relazione per la diversione de' fiumi Ronco e Montone dalla città di Ravenna*, dont il a été précédemment question, et où se trouvent les projets qui intéressent la ville de Ravenne. Ce Mémoire, les travaux exécutés d'après les plans de son auteur, d'autres grands travaux dirigés par lui, tant en dedans qu'au dehors des lagunes, et les divers écrits particuliers qui s'y rapportent, offrent la preuve manifeste que Zendrini était aussi familier avec la pratique qu'avec la théorie de l'art et de la science de l'ingénieur. Les lecteurs qui auront vu, dans l'exposé précédent, l'énu-

mération d'une partie des travaux auxquels Zendrini s'est livré (6), et comme médecin et physicien, et

(6) Il est hors de doute que les Italiens virent avec satisfaction la justice rendue au mérite et aux travaux de leurs savans, dans les différents articles de la *Biographie universelle*, qui les concernent. En parlant des titres qu'ils se sont acquis à la reconnaissance et au souvenir de leurs compatriotes, on n'a pas oublié les obligations qu'a la France à quelques uns d'entre eux (on peut citer, pour exemple, l'article de *Giscondo* indiqué dans le texte). Parvenu à l'article de celui de ces hommes célèbres que l'ordre alphabétique place à la fin de l'ouvrage, nous pouvons et nous devons même dire quelques mots des obligations qu'a l'Italie aux ingénieurs français; dans presque toutes les occupations de ce beau pays, par les armées françaises, de grands et utiles travaux y ont été faits, mais passagers de la guerre. Pour abréger et pour ne rapporter que des faits dont les preuves sont encore dans toute leur évidence, nous nous bornerons à citer quelques-uns des plus remarquables: on se rappelle les difficultés du passage de France en Italie, tant du côté du Piémont que de celui du Milanais; ces difficultés ont disparu depuis la construction des routes du Mont-Cenis et du Simplon, les monuments, de leur genre, les plus remarquables qui aient jamais existé. La route de Mont-Cenis est due tout entière aux ingénieurs français; l'exécution de celle du Simplon est due au concours des ingénieurs des deux nations, et nous ne devons pas omettre de dire que la partie milanaise fait le plus grand honneur aux Italiens qui en ont été chargés. Une autre route monumentale comme les premières, a été commencée entre Gènes et Nice, pour s'embrancher, sur le rivage de la mer, ce sentier impraticable aux voitures, et même parfois dangereux pour les bêtes de somme, qu'on appelle la *Corniche*. Un grand et magnifique pont a été construit à Turin; ce pont et d'autres travaux, tant exécutés que projetés, ont été dirigés par l'ingénieur en chef, M. Charles Mallet, dans les régions septentrionale et méridionale de l'Italie, une réputation bien méritée de science et de talent. Nous n'entrerons dans aucun détail sur les communications intérieures par terre; nous nous bornerons à dire que leur système général est acquis et plus étendu et plus d'ensemble que ses diverses parties. Quant aux communications intérieures navigables, tout était disposé pour leur donner une grande activité; de beaux ports, conçus par des ingénieurs italiens, étaient ordinairement examinés, discutés par des ingénieurs français: nous citerons, pour exemple, le canal de Brescia, dirigé depuis le lac d'Issa jusqu'à Canetto sur l'Oglio, et établissant ainsi une communication entre le val Camosion (où se trouve Saviore, patrie de Zendrini) et l'Adriatique; le canal du Miucio, latéral en presque totalité au fleuve de ce nom, et projeté pour être creusé entre le lac de Garda et le lac supérieur de Montoue; le canal de Milan à Pavie, qui a donné lieu à des débats entre les ingénieurs italiens et l'auteur du présent article, etc., etc. Nous ne devons pas oublier de faire mention d'un projet de canal aussi remarquable par sa hardiesse que par son importance, qui a été présenté par M. le comte de Chabrol, préfet de la Seine, lorsqu'il occupait la préfecture de Montenoite, et qui lui a fourni l'occasion de faire une belle application de l'ingénierie

le ingénieur, apprendront peut-être avec quelque surprise, qu'il était astronome théoricien et observateur. L'étude et l'observation des phénomènes célestes était pour lui une distraction, dont il jouissait non-seulement dans sa maison, mais en plein champ, dans les lieux où ses confrères d'ingénieur l'obligeaient de passer. On trouve dans des collections d'ouvrages scientifiques, imprimés à Venise, onze Mémoires ou Surveys sur ses observations astronomiques et météorologiques. Il avait même le projet de tracer dans un emplacement convenable (*la Giudecca*), une grande méridienne à l'égal de celle de Bologne; mais il mourut le 18 mai 1747, à l'âge

de soixante-huit ans, avant d'avoir exécuté ce projet. Sa mort excita des regrets universels, et le sénat de Venise consigna dans un décret, la manifestation publique de ses sentiments sur le grand homme qu'il venait de perdre. P—NY.

ZENGHY (EMAD-EDDYN), émire ou roi de Moussoul et d'Halep, et fondateur de la dynastie des Atabeks de Syrie et de Mésopotamie, est le prince que les anciens historiens des Croisades, par une ridicule altération de son nom, ont appelé *Sanguin*. Turk d'origine, et fils d'Ascencar Cacim-eddaulah, émire d'Halep, il n'avait que dix ans lorsque son père, ayant pris part aux révolutions de l'empire des Seldjoukides, fut vaincu par le roi de Damas,

à l'école Polytechnique et dans le corps des Pontonniers. Ce canal partant du Tanaro, à six milles d'Alexandrie, à dix ou douze milles de l'embouchure de cette rivière dans le golfe de Savone, sur la rive de la Méditerranée, après avoir franchi la chaîne de l'Apruvin sur sa direction, en remontant latéralement le cours de la Bormida, partie sur la rive gauche et partie sur la rive droite; le bassin de la mer, placé près de Ferania, était élevé de 360 toises au-dessus du niveau de la mer; on devait avoir une communication navigable, éminemment utile entre l'Adriatique et la Méditerranée. L'auteur du présent article et d'autres ingénieurs, après avoir visité les localités et examiné le projet, en ont trouvé l'exécution très-praticable. Le comte de Gabrol a donné une notice détaillée de ce projet dans sa *Statistique de l'Empire de Napoléon* (tome II, p. 100, suiv.), Paris, 1821. On conçoit aisément que les intérêts maritimes devaient se ressentir de l'importance donnée aux travaux hydrauliques; un inspecteur-général Sgaurin et l'auteur du présent article furent chargés de faire des propositions au gouvernement de S. M. le roi de Sardaigne pour la communication depuis la restauration. Les mêmes ingénieurs eurent ordre d'aller visiter les projets à Pola (où la nature a tout fait pour l'établissement d'un des plus beaux ports de l'Europe, et où d'antiques monuments offrent une splendeur dont cette ville infestée par les débris de la guerre, puis à Ancône et à Venise. Les projets relatifs à ces deux dernières villes ont été exécutés; ceux de Venise surtout étaient indispensables par leur avancement et par leur importance. On avait confié leur exécution à un ingénieur français d'un grand mérite, M. de Lamoignon, actuellement inspecteur divisionnaire. Ils furent principalement pour objet l'ouverture aux navires construits dans les chantiers de l'arsenal d'une voie immédiate et directe à la mer,

substituée à la voie embarrassée et tortueuse qu'ils suivaient auparavant; et de plus, de disposer cette voie directe à la mer, de manière qu'elle fût praticable pour des vaisseaux de 74 et 80 canons, au lieu que par les anciennes ressources, on ne pouvait mettre hors de la lagune que des vaisseaux légers, percés pour 50 canons. L'auteur du présent article lit, en 1811, l'inspection des ports d'Ancône et de Venise, et il y trouva les travaux dans la plus brillante activité; il revint alors des Marais Pontins, où pendant les années 1810 et 1811 il s'était occupé des projets de dessèchement et d'assainissement de cette malheureuse contrée; l'ouvrage très-détaillé qu'il a publié sur cette matière (1 vol. in-4^o. et un atlas, Paris, Firmin Didot, 1822; une édition de 150 exemplaires a été faite à l'imprimerie royale en 1820), contient les preuves démonstratives de la possibilité de l'opération et l'exposition des moyens de terminer promptement par une victoire complète une guerre entre la nature et l'art, qui durait depuis tant de siècles. L'opinion romaine sur cet ouvrage est manifestée bien honorablement dans les expressions suivantes d'un bref que S. S. le pape Léon XII a daigné adresser à l'auteur, en lui faisant le don de son portrait en médaille d'or: *Elapsi temporis mora nostris erga te sensibus vim addidit potius quam detraxit. Nos enim plane tibi gratos profitemur quòd ad restituendam asserendamque amplissimo ditiosis nostris agro infestis paludibus obvio, fertilitatem et salubritatem egregia studia laboreque tuos contuleris. Nous pourrions, si nous ne craignons pas de passer les bornes convenables, joindre aux indications précédentes celles de diverses constructions monumentales; parler de l'achèvement de la superbe cathédrale de Milan, etc. Nous nous contenterons d'avoir cité quelques faits dont la connaissance peut intéresser beaucoup de lecteurs, et qui se trouvent ou omis ou inaperçus dans l'histoire des grands événements politiques et militaires de notre siècle.*

l'un d'eux, l'an 487 de l'hég. (1094 de J.-C.), et perdit le trône avec la vie (V. TOUTOUSCH). Protégé par l'émir Korbouga, Zenghy apprit sous ce fameux capitaine (V. KORBOUTA, au Suppl.), l'art de la guerre et celui de combattre les chrétiens. Après la mort de celui-ci, il servit sous Djokarmisch et sous Djawali, qui lui succédèrent à Moussoul. Mais il abandonna le parti de ce dernier, qui s'était révolté contre Mohammed, sulthan de Perse, s'attacha aux deux émirs qui obtinrent successivement de ce monarque la souveraineté de Moussoul (V. MAUDOUË, XXVII, 497, et ACSENCAR-AL-BOURSKY), et se distingua sous eux dans les guerres contre les Francs. Zenghy ayant aidé Acsencar à apaiser les troubles de l'Irak, et la révolte des Arabes Açadides (V. MOSTARSCHÉD), obtint du sulthan Mahmoud, l'an 516 (1122), le gouvernement de Waseth, l'intendance de Bassora, et l'année suivante, le gouvernement de cette dernière ville. Deux ans plus tard, il accompagna le monarque seldjoukide dans sa guerre contre le khalife Mostarsched, et reçut en récompense de ses services l'intendance de Baghdad. Mais dans ce poste important et lucratif auquel était attaché le gouvernement de l'Irak, la présence du khalife, le voisinage du sulthan gênaient l'ambition de Zenghy. Enfin, après la mort d'Acsencar-al-Boursky, le sulthan lui donna la principauté de Moussoul en 521 (1127). Aussitôt qu'il en eut pris possession, il alla s'emparer de Djezireh Ben-Omar, enleva Nisibin à Timour-Tasch, roi de Mardin, conquit Sindjar, Khabour, Harran, et reçut les soumissions de Saroudj, et de quelques autres places de la Mésopotamie. Il força Joscelin, comte

d'Edesse (Roba ou Orfa), à lui demander la paix, et le secourut ensuite contre Bohémoud, prince d'Antioche. Cette expédition lui fournit l'occasion d'user de la prétexte du sulthan, qui lui donna l'investiture de la Syrie. Les habitants d'Halep, livrés à l'anarchie, depuis le départ du fils d'Acsencar, eurent recours à Zenghy, et lui ouvrirent leurs portes, en mobarren 522 (janvier 1128). Dès-lors il employa tous les moyens pour agrandir ses états. Sous prétexte de faire la guerre aux Francs, il réclame la coopération de Boury, roi de Damas. Boury lui envoie son fils Sounedj, avec une partie de ses troupes: Zenghy fait arrêter le jeune prince et ses émirs, et s'empare facilement de Hamah, qui était restée sans défense. Ayant surpris par trahison Kirkhan, émire d'Emesse, il le fait amener sous les murs de cette ville, et l'oblige d'ordonner à son fils de la rendre à Zenghy. Mais cette perfidie échoue, et l'Atabek, trompé dans son attente, est forcé de retourner à Moussoul, traînant à sa suite ses prisonniers chargés de chaînes; il refuse même une somme considérable que le roi de Damas lui fait offrir pour la rançon de son fils. De tels procédés indignent tous les princes voisins. Les deux frères ortokides, Daoud et Timour-Tasch, rois de Hisn-Khaïfa et de Mardin, entrent dans les états de Moussoul, à la tête de vingt mille hommes; mais Zenghy, avec quatre mille, les bat près de Dara, et leur enlève quelques places. L'an 524 (1130), il va mettre le siège devant Athareb en Syrie, et le lève à l'approche de Bohémoud, qui perd la bataille avec la vie. Le vainqueur revient alors devant la place, l'emporte d'assaut et la rase

t. C'était fait d'Antioche, sur laquelle il élevait des prétentions, Zenghy profita de cette circonstance, leva le siège d'Hemesse, attaqua le fort château de Barin ou Montferrand, vainquit les forces réunies du roi de Jérusalem et de Raimond, comte de Tripoli, fit prisonnier le second, força le premier à se retirer en désordre dans la forteresse, et s'empara de tous leurs bagages. Alors il recommença le siège de cette place, et la pressa si vivement, qu'elle fut réduite à capituler avant l'arrivée des secours qu'elle attendait du prince d'Antioche, du comte d'Édesse et de l'empereur grec. Barin fut livré à Zenghy, qui reçut en outre cinquante mille pièces d'or, et mit en liberté le comte de Tripoli. Dans le même temps, ses lieutenants avaient enlevé aux Francs les places de Moarrah et de Kafartab. Au commencement de l'année 532 (1137), il tourna de nouveau ses armes contre le roi de Damas, lui prit Madjedal et Hemesse, reçut les soumissions de Paneas, et afin de mieux tromper ce prince, il épousa sa mère Zamrad Khatoun. Cependant l'empereur Jean Comnène, ayant fait la paix avec le prince d'Antioche, se joignit aux chrétiens de Syrie contre les musulmans. Il prit et saccagea Bezaa, se présenta devant Halép, dont les habitants et la garnison renforcée par Zenghy, le contraignirent de lever le siège au bout de quelques jours, et vint camper devant Schäizar ou Schizour. Il se flattait que le roi de Moussoul ne défendrait pas avec le même intérêt une place qui appartenait à la famille des Monkadides. Mais Zenghy, craignant les suites d'une invasion qui avait répandu l'alarme jusqu'à Baghdad, s'avança vers Hamah, d'où il envoya des partis harceler les Grecs

che, sur laquelle il élevait des prétentions, Zenghy profita de cette circonstance, leva le siège d'Hemesse, attaqua le fort château de Barin ou Montferrand, vainquit les forces réunies du roi de Jérusalem et de Raimond, comte de Tripoli, fit prisonnier le second, força le premier à se retirer en désordre dans la forteresse, et s'empara de tous leurs bagages. Alors il recommença le siège de cette place, et la pressa si vivement, qu'elle fut réduite à capituler avant l'arrivée des secours qu'elle attendait du prince d'Antioche, du comte d'Édesse et de l'empereur grec. Barin fut livré à Zenghy, qui reçut en outre cinquante mille pièces d'or, et mit en liberté le comte de Tripoli. Dans le même temps, ses lieutenants avaient enlevé aux Francs les places de Moarrah et de Kafartab. Au commencement de l'année 532 (1137), il tourna de nouveau ses armes contre le roi de Damas, lui prit Madjedal et Hemesse, reçut les soumissions de Paneas, et afin de mieux tromper ce prince, il épousa sa mère Zamrad Khatoun. Cependant l'empereur Jean Comnène, ayant fait la paix avec le prince d'Antioche, se joignit aux chrétiens de Syrie contre les musulmans. Il prit et saccagea Bezaa, se présenta devant Halép, dont les habitants et la garnison renforcée par Zenghy, le contraignirent de lever le siège au bout de quelques jours, et vint camper devant Schäizar ou Schizour. Il se flattait que le roi de Moussoul ne défendrait pas avec le même intérêt une place qui appartenait à la famille des Monkadides. Mais Zenghy, craignant les suites d'une invasion qui avait répandu l'alarme jusqu'à Baghdad, s'avança vers Hamah, d'où il envoya des partis harceler les Grecs

et les Francs; il leur offrit même la bataille que l'empereur refusa, soupçonnant que l'armée du roi de Mossoul n'était que l'avant-garde d'une autre plus considérable. Après quelques combats partiels et sans résultats, Zenghy, par des lettres insidieuses, réussit à semer la défiance entre les alliés, qui levèrent le siège et abandonnèrent leurs machines. Il les poursuivit dans leur retraite précipitée, et enleva une partie de leur arrière-garde. L'année suivante, il prit et rasa la forteresse d'Arca, qui dépendait du comte de Tripoli, s'empara de Balbek, qui appartenait au régent de Damas, et en fit pendre la garnison. Il offrit cette place avec Hemesse au jeune roi de Damas, en échange de sa capitale. Mais n'ayant pu, par ses intrigues, se rendre maître de cette ville, la plus importante de la Syrie, et voyant que son mariage avec Zamrad ne lui procurait pas les avantages qu'il en avait espérés, il abandonna cette princesse et assiégea Damas, l'an 534 (1140) : il comptait s'en emparer, à la faveur des troubles que, suivant lui, la maladie et la mort du jeune roi devaient y exciter. Le roi mourut en effet; mais il n'en résulta aucune commotion; le régent, Moïn-eddyn Anar, mit sur le trône un frère du prince défunt, et appela les Francs à son secours par des concessions et des promesses. Leur approche oblige Zenghy de lever le siège pour marcher à leur rencontre; n'ayant pu les attirer au combat, il se retire après avoir ravagé les environs de Damas. Pendant son absence, les chrétiens se joignent aux troupes du régent, et le secondent pour s'emparer de Paucas. Le roi de Mossoul pourvoit à la sûreté de Balbek, revient devant Da-

mas, et accorde enfin la paix à, en exigeant que son nom soit tionné dans la khotbah ou publique. L'an 537 (1142), Zenghy porta la guerre dans le Kourdi dont les peuples avaient fait des incursions dans ses états; il se dirigea sur Schehrzour et plusieurs autres lieux de leur pays, et y fonda la ville de Hemesse, dont le nom est encore celui d'Emadiah, que portait le roi de Mossoul pendant le sulthan Mas'oud, à la suite de ses conquêtes de son ambitieux père, Mas'oud, se disposait à l'attaquer dans sa capitale. Zenghy trop prudent pour compromettre sa puissance et son autorité mal affermie avec le souverain de Perse, et trop habile pour se laisser créditer dans l'opinion publique en jouant le rôle de rebelle envers son suzerain, conjure d'abord l'empereur de Perse en envoyant au sulthan une somme d'argent considérable. Il élude la somme en refusant d'aller rendre hommage en personne au monarque; mais il sait, par un adroit stratagème, mériter son pardon et capter la confiance de Mas'oud. Il se fait remplacer à la tête de l'armée de Perse par son fils Seïf-eddyn, et bientôt il lui mande secrètement de revenir à Mossoul, le fait attendre sans le voir, dès qu'il paraît aux portes de la ville, et le renvoie au sulthan comme un jeune homme dont il désapprouve la conduite, ce qui est un si rare exemple de bonne foi de la part de Mas'oud, à qui d'ailleurs le succès de Zenghy ne cessait de donner à voir que ce prince était le ferme appui de l'islamisme. Balbek ne tarda pas à en donner une nouvelle preuve. Édesse était le boulevard des états chrétiens au delà de l'Euphrate. Son roi ne cessait d'inquiéter Zenghy, qui résolut de s'en rendre maître. Mais pour

Le comte Joscelin, qui résidait à Tell-Bascher, il fit la guerre à Diarbekr aux princes ortokir enleva plusieurs places, et le roi Daoud à se reconnaître. Joscelin, rassuré alors sur les succès de Zenghy, traverse l'Euphrate, et porte ses armes contre le d'Antioche. L'Atabek paraît devant Édesse, et en presse violemment le siège, pour ne pas avoir le temps d'être séparé par les princes chrétiens, qu'il avait fait écrouler les fortifications. En le voyant ainsi, il la prend, et, au bout de vingt-huit jours, le 10 mois de djoumadi II, 539 (nombre 1144). Les vainqueurs pillèrent la ville au pillage, et égorgèrent distinctement tout ce qui s'offrait à leurs yeux. De ce nombre fut l'évêque latin Hugues, dont la tête fut traînée par le poids des chaînes qu'il emportait. Mais bien que Zenghy, reconnaissant combien il importait de conserver une ville aussi intéressante, fit cesser le pillage, et arracha l'évêque grec, Bala, la fureur des soldats, rendit grâce aux femmes et aux enfants, et épargna les Grecs et les Arméniens, et ordonna seulement de ne laisser aucun quartier aux Francs. Il fit démolir les fortifications d'Édesse, y fit entrer une nombreuse garnison, et fit occuper de Saroudj et des autres places qui restaient aux Francs en Mésopotamie. Pendant qu'il assiégeait Bit sur l'Euphrate, il courut le risque de perdre sa capitale. Zenghy, voyant le déclin de la puissance des Seljoukides qui dominaient depuis plusieurs siècles sur la Perse et sur l'Asie occidentale, leur témoignait une haute considération, et affectait de ne régner qu'à l'ombre de leur autorité. Non content de ména-

ger le sulthan de Perse, il retenait à Moussoul, dans une honorable captivité, Alp-Arslan, neveu de ce prince; mais en laissant à ce fantôme de souverain les attributs de la royauté, en lui faisant hommage de toutes ses conquêtes, il l'entretenait dans la débauche et dans une honteuse nullité, et se réservait tout le pouvoir, sous le titre modeste d'Atabek (père ou protecteur du prince, vezir, lieutenant); titre distinctif de Zenghy et de ses descendants, ainsi que de quelques autres dynasties (Voy. SALGAR et YLDÉKHOUZ). Alp-Arslan avait déjà tenté de s'affranchir de cette dure tutelle. Profitant de l'absence de l'Atabek, il fit assassiner le gouverneur de Moussoul, et se serait emparé de la ville, sans la fidélité des troupes, et l'adresse du cadhi, qui, sous prétexte de dérober ce prince à leur fureur, l'attira dans le château, et l'y retint prisonnier. La sédition était apaisée, lorsque Zenghy accourut à Moussoul; mais il perdit l'occasion de prendre El-Bir, dont les habitants se donnèrent à Timour-Tasch, roi de Mardin. Zenghy reprit bientôt les armes, et tandis qu'une partie de ses troupes assiégeait un château kourde, sur les bords du Tigre, il alla attaquer en Syrie la forteresse de Djabar, dernier reste de la puissance des Okaïlides (V. MOUSLEM). Ce fut devant cette place qu'il trouva le terme de ses jours. Dans la nuit du 5 rabi 1^{er}. 540 (25 septembre 1145), il fut assassiné dans sa tente, par quelques-uns de ses mamlouks, qui, après avoir commis ce crime, se sauvèrent dans le château. Zenghy était âgé de soixante ans, et en avait régné vingt. Il laissa plusieurs fils, dont les deux aînés se partagèrent ses états (V. NOUR-EDDYN et SEÏR-

EDDYN). Depuis l'établissement des Francs dans la Syrie et dans la Palestine, Zenghy avait été leur plus redoutable ennemi. Les vers suivants qui nous ont été transmis par les historiens contemporains, et qui ne roulent que sur une fausse allusion à son nom, sont à-la-fois un monument de la terreur qu'il inspirait aux chrétiens, et de l'allégresse que sa mort leur causa :

*Quam bonus eventus ! fit sanguine sanguinolentus ,
Vir homicida , reus , nomine Sanguineus .*

Emad-eddyn Zenghy, trop décrié par ces historiens, trop vanté peut-être par les Orientaux, ne mérite pas moins un rang distingué dans l'histoire. Il eut à la vérité peu de ces vertus privées qui sont souvent le partage des princes médiocres ; mais il posséda éminemment les qualités et les talents d'un guerrier, d'un grand roi, d'un fondateur de dynastie. Par son courage, sa prudence et son habileté, il se forma un état puissant en Mésopotamie et en Syrie, aux dépens des princes ortokides, des Francs et du royaume de Damas. Avant lui, Moussoul, sa capitale, successivement occupée par des souverains amovibles et précaires, était encombrée de ruines et livrée à mille désordres. Zenghy en fit réparer et augmenter les fortifications, la repeupla, y rétablit la paix, la sureté, l'abondance ; l'embellit, au dehors, de jardins, de vergers, et au dedans de palais et d'édifices superbes. Il était exactement instruit de tout ce qui se passait, non-seulement dans ses états, mais encore à la cour du sulthan et chez les princes voisins, auprès desquels il entretenait des espions qui lui expédiaient sans cesse des courriers. Pire de ses soldats, il pourvoyait à tous leurs besoins, et veil-

lait surtout à ce qu'en leur absence leurs femmes fussent respectées dans leur honneur et dans leurs biens. Toutefois il n'était pas moins attentif à empêcher que ses sujets ne fussent foulés par les gens de guerre. Un de ses émirs ayant chassé de sa maison un juif, chez lequel il était allé loger à Djézireh Ben-Omar, Zenghy, qui se trouvait dans cette ville, la fit évacuer par ses troupes, et alla, quoique en hiver, établir ses tentes en rase campagne, sur un sol fangeux. Il ne voulait pas que ses officiers eussent des propriétés, de peur qu'ils n'abusassent de leur crédit pour opprimer le peuple. *En effet, leur disait-il, tant que je serai maître de mes états, ce que vous tenez de mes libéralités doit vous suffire ; et si je les perdais, ne perdriez-vous pas aussi vos biens ?* Il vivait familièrement avec eux, aimait à les éprouver, et les récompensait avec justice et discernement. Il remit un jour quelques friandises à un de ses officiers, en lui recommandant de les lui garder ; celui-ci les enveloppa dans une serviette qu'il portait toujours sur lui. Au bout d'un an, le prince les ayant demandées, il les tira aussitôt de son sein, et les lui présenta. Charmé de cette fidèle ponctualité, Zenghy jugea cet officier capable de commander une place, et ne fut pas trompé dans sa confiance. Il ne permettait qu'aucun de ses sujets passât au service d'un prince étranger ; et comparait un royaume à un jardin entouré de haies, qui est bientôt mis au pillage, dès qu'un homme, en sortant, en ouvre l'entrée à l'ennemi. Charitable envers les pauvres, il disséminait ses trésors à Moussoul, à Halep, à Sindjar, et dans d'autres villes de ses états, afin de trouver de

partout, soit pour entreprendre quelque expédition, soit pour quelque malheur inopiné, excepté de ses ministres tous ses yeux l'exacritude vité dont il demand l'exécution, vouta un jour faire une rade sur le Tigris, il trouva le cadavre : cet homme, et vité es gens du pays, fut son frere frayant en le voyant, qu'il se donna roide mort. Zenly pas moins sévère sur l'article des : le châtiment qu'il inflige au gouverneur, dont l'occupation principale était de séduire les es, passa les bornes de la :

Après l'avoir fait aveugler à l'air, pour qu'il fit puni par avoir péché, il se donna qu'un en croix. On peut encore noter à ce prince d'avoir possédé l'art de la dissimulation, et être montré souvent perfide et scrupuleux sur l'exécution des es. Il avait une belle figure, le

très-brun et les yeux bleus. Il n'arrêta à Bagdad. — ERAN-EDDYEN GUY II, petit-fils du précédent, etable de son oncle Nour-eddy, privé, l'an 565, du trône de mesoul, à la mort de Gokh-eddy Maudoud, dont il était le fils aîné, par son frere Seil-eddy Gha- II; il fit de vains efforts pour dévaloir ses droits, et fut obligé de se résigner de la principauté de Soudan. Héritier, l'an 577, de son cousin Meik-el-Saleh Ismaél, sultan d'Halap et fils de Nour-eddy, il s'établit en royaume, l'année suivante, qu'en résulta Sindjar à son frere Amueddy Ma'soud, roi de Nour-eddy, mais, en 579, il livra Mehemet Halap au célèbre Saladin, et retourna régner à Sindjar, où il mourut en 594 (1197). Ce prince avait

et une réputation de bravoure la mort.

ZENLY. Voy. Zenly.

ZENYER (Gouveneur), philologue et jurisconsulte allemand, né le 2 juillet 1751, dans le village de Zentzen, mort le 20 novembre 1821. Il fut le professeur de droit romain pendant plusieurs années à Halle, voyagea avec son oncle à Göttingue, et fut nommé directeur de l'école normale de Halle. Il passa en Suisse par le titre d'assistant, puis de professeur d'histoire de l'Allemagne, puis se rendit à Leipzig, où il enseigna pendant deux la morale et sans fonctions. En 1780, le prince Charles Frédéric à sa cour pour lui confier le poste de secrétaire de cabinet et les affaires. Zenyer resta vingt ans dans ce poste, mais eut les honneurs, qu'il éprouvait de la part de quelques ministres lui furent quelquefois : et il donna sa démission, qu'il fut acceptée. Il se rendit d'abord en Hollande, puis alla à Rome, où il adressa au roi d'Angleterre une supplique par laquelle il sollicitait la faveur de s'établir en France; mais cette supplique n'eut aucun succès. Zenyer, ainsi d'attente en vain, retourna en Allemagne, et mourut à Leipzig, le 22 février 1821. Ses ouvrages, qui sont écrits en allemand, sont : *Deux de justice et de paix*, contenant plusieurs brochures politiques et littéraires. Quelques-uns se distinguent par des vues originales surtout qu'elles prouvent, et par des positions que l'événement a réalisées. Vont les titres des principales : I. *Deux de justice et de paix*, la géographie et l'histoire. II. *Lettres anonymes*. III. *Lettres anonymes*. IV. *Deux de justice et de paix* à la mort de son

Guillaume. V. Réflexions sur une nouvelle mine d'or découverte en Afrique. VI. La Nouvelle Europe, ou l'Ancien monde dans le nouveau. Si l'on joint à ces six opuscules deux recueils périodiques, intitulés, le premier : *Nouvelles mensuelles du monde savant*, etc. (de 1692 à 1697) ; le second : *Parnasse du printemps, Parnasse d'été, Parnasse d'automne, Parnasse d'hiver*, de 1693 à 1696, on aura réuni les principaux titres de ZENNER à l'attention de la postérité. — On a d'un autre ZENNER (*Albert*), dominicain, né à Costnitz, et mort, en 1670, dans cette ville, où il professait la théologie et le droit-canon : I. *Methodus impugnandi et propugnandi philosophiam thomisticam*. II. *Armentarium evangelico-thomisticum*, dirigé contre Dorschaus. III. *Manuale compendium veritatum*. IV. *Dilucidatio regularum juris in sexto decretalium*. P—OT.

ZENO (*CHARLES*), grand-amiral de Venise, naquit vers l'année 1334, de Pierre Zeno et d'Agnès Dandolo. Étant encore enfant, il reçut du pape une prébende à Patras ; il étudiait alors avec soin les lettres et le droit, et ses parents n'avaient point encore décidé s'ils le voueraient aux armes ou à l'Église. Entraîné par un embarras d'argent où le jeu l'avait jeté, il quitta l'université de Padoue, et suivit la carrière militaire pendant cinq ans dans différentes parties de l'Italie. De retour dans sa patrie alors en guerre avec les Turcs, il passa à Patras pour les combattre, et prendre en même temps possession de sa prébende. Un duel qu'il eut en Grèce le fit renoncer à tous les bénéfices ecclésiastiques qu'il possédait ; à la même époque, il se maria à une riche Grecque qui mourut peu de

temps après. De retour à Venise, il épousa en secondes noces une dame de la maison Giustiniani. Il entreprit un voyage de commerce à Constantinople et à la Canée, et il demeura sept ans absent. Ces spéculations ne le firent point renoncer à des vues plus élevées ; il s'attacha à l'empereur Jean Paléologue, alors en guerre avec son fils et son petit-fils, et il conduisit la négociation qui fit, en 1376, acquérir l'île de Ténédos aux Vénitiens. Ce fut le commencement de la guerre de Chiozza dans laquelle les Génois, les Hongrois et le seigneur de Padoue furent ligués contre les Vénitiens. Ceux-ci confièrent à Charles Zeno la défense de Trévise contre les Hongrois : il conserva cette frontière importante jusqu'au mois de mai 1379. Les Vénitiens qui venaient de perdre une bataille navale à Pola, lui firent quitter le service de terre pour lui donner le commandement de huit galères ; il sortit de Venise et passa au milieu de la flotte génoise, sans être arrêté. Il enleva ensuite plusieurs bâtimens ennemis dans les eaux de Sicile, et négocia avec succès auprès de Jeanne de Naples, dont il voulait assurer les secours à sa patrie. Ayant ensuite fait voile vers la Ligurie, afin que les Génois tremblissent pour eux-mêmes au moment où la victoire de Pola leur avait inspiré le plus d'arrogance, il chassa quelques galères ennemies du golfe de la Spezza, et il brûla ou livra au pillage Porto Venere, Panigalia, et tous les riches villages situés dans la rivière du levant. Après avoir inspiré une terreur profonde à tous les habitants de ces campagnes, Zeno fit voile vers la Grèce. La république lui avait déjà envoyé une galère qui l'avait joint à Livourne ; il en trouva six autres à

à Ténédos quatre encore
 it sous ses ordres. Avec une
 formidable , il alla cher-
 yte des marchandises que
 is avaient accumulées dans
 le Syrie, pour la valeur
 nt mille florins, et qu'ils
 ire venir en Europe. Com-
 dans les mers de Chypre ,
 nouvelle des désastres qui
 ppé sa patrie ; Chiozza
 par les Génois ; une flotte
 du double à toute la ma-
 ienne avait pénétré dans
 des lagunes ; elle y était
 il est vrai, par Vettor Pi-
 gardait avec un petit nom-
 sseaux la sortie du canal
 où les Génois devaient dé-
 mais , s'ils gagnaient une
 ine mer , Pisani était éca-
 dernière ressource de la
 e était perdue. Cependant
 manquait à cet amiral et
 lats pour continuer plus
 s un service duquel dépen-
 tence de la république ; et
 prendre les résolutions les
 tes , lorsque Zeno parut le
 ier 1380, avec quatorze
 ès-lors l'abondance fut ré-
 les marchés de Venise , le
 l'état fut rempli , le cou-
 u aux matelots et aux sol-
 i supériorité de forces sur
 rée aux Vénitiens. Zeno ,
 ce jour comme libérateur
 ie, fut peu après mis à la
 roupes de terre. Seul dans
 que il pouvait passer d'un
 l'autre, et développer par
 talents supérieurs ; ce fut
 it aux Génois Chiozza , Pic-
 ondolo , et qui, les resser-
 la ville qu'ils avaient con-
 contraignit enfin à se ren-
 tort du grand-amiral Vet-

tor Pisani, survenue le 15 août 1380,
 le rappela de nouveau au service de
 mer ; et il fut nommé grand-amiral.
 Il tint tête, l'année suivante, dans les
 mers de Grèce , à la flotte de Gas-
 pard Spinola , sans la combattre,
 jusqu'à la paix de 1381. Alors Char-
 les Zeno fit un voyage en Lombar-
 die , et il y occupa quelques emplois
 sous l'autorité de Jean-Galéaz Vis-
 conti. Les podestats et les capitaines
 du peuple, d'après les usages d'Ita-
 lie, étaient toujours des étrangers , et
 les citoyens des républiques se met-
 taient sans scrupule pour un temps
 au service des princes. Après cinq
 ans consacrés à l'administration de
 la Lombardie, après avoir été envoyé
 en ambassade pour sa patrie auprès
 des rois de France et d'Angleterre ,
 Charles Zeno revint à Venise , où il
 fut élevé à la dignité d'*Avogador*
du commun , et ensuite de procura-
 teur de Saint-Marc. Quoiqu'il fût con-
 traire aux usages de donner un com-
 mandement loin de Venise à ceux qui
 exerçaient dans la ville une magistra-
 ture aussi importante, lorsque le sénat
 apprit que Boucicaut avait une flotte
 à Gênes, il résolut de le faire observer
 par une flotte d'égale force, et le com-
 mandement en fut confié à Charles
 Zeno qui suivit long-temps ce maré-
 chal , et qui, provoqué par quelque
 injure personnelle, lui livra bataille
 devant Modon le 7 octobre 1403 ,
 lui prit trois galères, et mit les au-
 tres en fuite. Peu de mois après son
 retour de cette expédition , Charles
 Zeno fut envoyé à l'armée qui faisait
 la guerre à François de Carrare.
 Malgré les liaisons qui avaient existé
 entre Zeno et Carrare, le premier
 poursuivit avec activité une guerre
 dont il avait été chargé par sa patrie.
 Il essaya, il est vrai, mais vainement,
 de sauver Carrare par une négocia-

tion. Le seigneur de Padoue, n'ayant pas voulu s'y prêter, perdit sa souveraineté, et bientôt après la vie. Dans le pillage du palais du seigneur de Padoue, on trouva, sur les registres de sa chancellerie, qu'il avait payé quatre cents ducats d'or à Charles Zeno; sur cet indice, le plus vertueux citoyen et le plus grand homme de Venise fut accusé au conseil des dix de s'être laissé gagner par un ennemi de l'état. Il reconnut immédiatement qu'il avait reçu cette somme à l'époque indiquée; c'était, disait-il, le remboursement d'un prêt qu'il avait fait à François de Carrare, pendant sa fuite d'Ostie; toutes les circonstances venaient à l'appui de cette assertion, qu'on aurait dû croire implicitement d'après le caractère de Zeno. Aucun de ses juges n'osait seulement le soupçonner de corruption; néanmoins, suivant le système absurde et cruel des conseils de Venise, de punir toujours dans le doute, ils le privèrent de tous ses emplois, et le condamnèrent à deux ans de prison, flétrissant, autant qu'il dépendait d'eux, l'homme qui avait couvert le nom vénitien de tant de gloire. Après cette injuste détention, dès que la liberté fut rendue à Zeno, il s'embarqua pour la Terre-Sainte, afin d'accomplir un vœu qu'il avait fait. Comme il était en Palestine, il fut appelé en Cypre par le roi Janus de Lusignan, qui lui proposa de prendre le commandement de ses troupes pour le défendre contre les Génois. Après avoir formé l'armée cypriote, il chassa les Génois de l'île, et procura au roi une trêve de deux ans, suivie d'une bonne paix. En 1410, Charles Zeno fit voile pour l'Italie: de retour à Venise, il y épousa en troisièmes noces une femme de Capo d'Istria, et il consacra le

reste de sa vie aux lettres qu'il avait toujours cultivées. Lié intimement avec Émanuel Chrysoloras, Pierre-Paul Vergerio, et tous les écrivains les plus célèbres de son siècle, il jouit en paix de sa gloire. Sa vieillesse cependant fut tourmentée par les douleurs de la pierre et de la goutte. Des trois fils qu'il avait eus de sa seconde femme, l'aîné était mort pendant que lui-même se trouvait à Milan; le second, Pierre, lui survécut et continua la famille; le troisième, Jacques, mourut en 1417, à l'âge de trente ans. Son père, déjà parvenu à sa quatre-vingt-troisième année, ne put supporter la douleur de cette perte; et il y succomba le 8 mars 1418. Léonard Giustiniani, orateur de la république, prononça son Oraison funèbre. Jacques Zeno, son petit-fils (*Voy. ci-après*), a écrit sa Vie. S. S—1.

ZENO (Le chevalier NICOLAS) et ANTOINE ZENO (1), voyageurs célèbres du XIV^e. siècle, plus connus sous le nom des *Zeni*, étaient frères du précédent. Ce n'est que par approximation qu'on peut indiquer l'époque de la naissance de ces deux navigateurs, dont les actions ont tant de liaison entre elles que nous avons cru devoir les rapporter dans un seul et même article. On voit dans les archives de la famille *Zen* ou *Zena*, dit le cardinal Zurla dans sa Dissertation sur les frères *Zeni*, que leur père se maria en 1326; et dans la Vie de Charles Zeno, qu'il connut à peine sa mère, et qu'elle eut dix enfants, d'où l'on peut inférer qu'il y a peu de distance de la naissance de Nicolas et Antoine à celle de Char

(1) Suivant l'usage adopté en Italie, quand on parle de la famille, on l'appelle *Zen* ou *Zena*; s'il s'agit d'un seul frère on dit *Zeno*; et *Zeni* s'il s'agit des deux.

les, qui eut lieu en 1334. La même obscurité couvre l'époque à laquelle les Zeni entreprirent leurs voyages; Nicolas se serait éloigné de sa patrie, pour ne plus la revoir en 1380, et son frère Antoine l'aurait joint peu d'années après, si l'on s'en rapporte à la relation publiée par les soins d'un autre Nicolas Zeno, leur descendant, ainsi qu'à la carte de navigation qui l'accompagne; mais Nicolas n'aurait commencé ses voyages que de 1388 à 1390, et son frère n'aurait été le trouver qu'en 1391 ou 1392, suivant les autorités nombreuses invoquées par le cardinal Zurlo, et dont nous allons avoir occasion de parler. Sanuto affirme que Nicolas ou plutôt Nicolò concourut en 1365, avec quarante autres nobles vénitiens à l'élection du doge Marco Cornaro, et qu'il fut l'un des douze députés (*oratori*) expédiés à Marseille en 1367, par le sénat de Venise, pour transporter à Rome le pape et toute sa cour. On voit dans la *Storia della repubblica di Venezia*, par Marcantonio Sabellico, et dans d'autres historiens, que Nicolò servit dans la guerre contre les Génois, et commandait une galère en 1379. En 1381, on le considérait comme l'un des plus riches patriciens de Venise. Il était, en 1382, un des électeurs qui nommèrent le doge Michel Morosini: la même année il fut envoyé à Ferrare, comme ambassadeur de la république, et il fut chargé ensuite, avec deux autres députés, de régler les limites des possessions de Venise et de celles du seigneur de Padoue, auprès duquel il se rendit le 26 novembre 1388, pour recevoir avec deux autres syndics la remise de la ville et du territoire de Trévise. Depuis cette époque on ne le voit plus

figurer dans les affaires de la république, et aucun historien contemporain ne parle de lui, ce qui confirme l'opinion du cardinal Zurlo, que ce fut alors qu'il commença les excursions qui l'ont rendu si célèbre. Desirant voyager, connaître les mœurs et les coutumes de diverses nations, acquérir de la gloire et être utile à sa patrie, Nicolò Zeno arma un navire à ses dépens, probablement vers la fin de 1388, ou au commencement de l'année suivante: il mit en mer; et, après avoir passé le détroit de Gibraltar, il navigua quelques jours dans l'Océan, ayant le dessein de visiter l'Angleterre et la Flandre. Il approchait du terme de son voyage, lorsqu'une violente tempête l'ayant détourné de sa route, il fut poussé par les vents dans les hautes mers. Nicolò Zeno ne savait où il se trouvait lorsqu'il découvrit enfin la terre et fut jeté sur les côtes d'une île, à laquelle les habitants donnaient le nom de *Frislanda* (2). Une multitude d'insulaires armés assaillit les malheureux naufragés en poussant de grands cris; et leur perte paraissait certaine si, par un heureux effet du hasard, un prince étranger nommé Zichmni ne se fût trouvé dans l'île à la tête d'une troupe de soldats. En apprenant qu'un gros navire avait été jeté sur les côtes, il accourut et demanda en latin aux matelots à quelle nation ils appartenaient, et d'où ils venaient. Lorsqu'il eut appris qu'ils étaient nés en Italie et qu'ils arrivaient de ce pays, il témoigna la joie la plus vive, et les assura, non-seulement qu'ils n'avaient à craindre aucun outrage, mais qu'ils seraient parfaitement traités. Possesseur de plusieurs îles très-riches et

(2) La carte porte *Frisland*.

très-peuplées, appelées *Porlanda*, situées à une demi-journée au sud de la *Frislanda*, et étendant son autorité sur le duché de *Sorano*, situé de l'autre côté et vis-à-vis l'Écosse (3), *Zichmni* n'était pas moins brave et belliqueux que puissant. Il s'était surtout rendu célèbre par ses exploits maritimes, et il avait remporté, l'année précédente, une grande victoire sur le roi de Norwége, souverain de la *Frislanda* (4). Dévoré d'ambition, et desirant s'illustrer encore par de nouvelles conquêtes, *Zichmni* avait formé le projet de s'emparer de la *Frislanda*. Aussi accueillit-il avec empressement *Nicolò Zeno*, qui lui paraissait un bon marin et un homme plein de talents militaires; et, après avoir conversé avec lui, il manifesta le plus vif desir de l'attacher à son service. *Nicolò* y ayant consenti, le prince l'invita à se rendre à bord de sa flotte, composée de treize navires, dont deux seulement à rames, d'un seul vaisseau et de petits bâtiments (*navigli*), et il ordonna à celui qui la commandait non-seulement d'avoir pour le Vénitien les plus grands égards, mais de suivre en tout ses conseils. La flotte de *Zichmni* ne tarda pas à quitter la *Frislanda*, et, se dirigeant vers le couchant, elle s'empara, sans éprouver de résistance, de *Lédovo* (5), d'*Ilofe* et de quelques autres petites îles. Elle entra ensuite dans un golfe de la *Frislanda*, nommé *Sudéro*, et prit dans le port d'une ville appelée *Sanestol* quelques navires chargés de poisson salé. Elle y trouva le prince *Zichmni* qui était venu avec

(3) On ne trouve pas *Sorano* sur la carte; mais on voit trace dans la *Frislanda*, à la partie sud-est près de *Porlanda*, un pays qui porte le nom de *Sorand*.

(4) Forster pense que le prince *Zichmni* pourrait être *Henri Sins lair*, comte des *Orcales*. Cette opinion est combattue par le cardinal *Zurla*.

(5) La carte porte *Ledi-o*.

l'armée de terre pour s'emparer de l'île. On y resta peu de temps, et ayant fait voile vers le couchant, on arriva à l'autre cap du même golfe, d'où mettant de nouveau à la voile on découvrit plusieurs autres îles qui se soumirent. La mer dans laquelle la flotte naviguait était, dit la relation, tellement remplie de bancs de sable et d'écueils, que, si *Nicolò*, son pilote et les Vénitiens qui étaient avec lui n'eussent pas été d'excellents marins, les bâtiments se seraient inévitablement perdus, parce que les matelots de *Zichmni* avaient beaucoup moins d'expérience qu'eux. Par le conseil de *Nicolò*, on prit port à une ville nommée *Bonden-don* (6), pour y attendre les résultats de la guerre que *Zichmni* faisait aux habitants de la *Frislanda*. On y apprit bientôt qu'après une grande victoire sur l'armée ennemie, des ambassadeurs étaient venus porter à ce prince la soumission de tout le pays, dont il convoitait depuis long-temps la possession. A son arrivée à *Bonden-don*, *Zichmni* fut accueilli par des acclamations; il combla d'éloges les Vénitiens, et ayant fait appeler *Nicolò* il le remercia d'avoir sauvé sa flotte et de l'avoir rendu maître de tant d'îles, et pour le récompenser il le créa chevalier. *Nicolò* rendit compte de tous ces événements à son frère *Antonio*, en l'invitant à venir le joindre en *Frislanda*, avec quelques vaisseaux. Ce dernier, qui n'était pas moins desireux de gloire et d'aventures, acheta immédiatement un bâtiment, et, après avoir essuyé de grands dangers dans son voyage, arriva en 1391 ou 1392 dans l'île de *Frislanda*, où il habita quatorze années, dont quatre avec *Nicolò*, et

(6) La carte porte *Bondenlea*.

dix seul. Les deux frères parvinrent au plus haut degré de faveur auprès du prince Zichmni. Nicolò, qu'il avait mis à la tête de sa flotte, attaqua l'île d'*Estlanda* (7), située entre la *Frislanda* et la Norwège, dont elle dépendait, et la mit au pillage. Mais, informé que le roi de Norwège avait levé une flotte considérable, il l'abandonna et fut assailli par une tempête qui fit périr une partie de ses bâtiments, les autres se retirèrent dans la *Grislanda*, île grande, mais inhabitée. La même tempête ayant fait éprouver de pareils désastres à la flotte norwégienne, Zichmni qui en fut instruit résolut d'attaquer l'Islande; mais il y renonça en apprenant que cette île était dans un état de défense respectable, et il se jeta sur celles qui sont dans le voisinage au nombre de sept, savoir : *Talas*, *Broas* (8), *Is-cant*, *Trans*, *Mimant*, *Damberc* (9) et *Bref*, les mit toutes au pillage et bâtit dans cette dernière une forteresse où il laissa Nicolò avec quelques navires, des troupes et des munitions, et retourna à *Frislanda*. Au bout de quelque temps, Nicolò, fatigué de son inaction, conçut le projet de faire de nouvelles découvertes, et ayant armé trois vaisseaux, il fit voile vers le nord, et arriva dans l'*Engroveland* (10). Il y trouva un couvent de l'ordre des frères-prêcheurs, où l'on voyait des moines de Norwège, de Suède et d'autres pays, mais particulièrement de l'Islande, et une église dédiée à saint Thomas, située auprès d'une montagne qui lançait des flammes comme le Vésuve et l'Etna. Une fontaine d'eau bouillante servait à échauffer

l'église et l'habitation des frères, à cuire leurs aliments sans avoir besoin de se servir de feu, à entretenir la verdure dans leur jardin, qui quoique situé près du pôle produisait les fruits et les plantes des pays méridionaux; enfin, les effets de cette fontaine merveilleuse étaient si étonnants que les habitants, si l'on en croit la relation, considéraient les frères comme des dieux (11). L'influence d'un climat si rude affaiblit le tempérament de Nicolò qui tomba malade, et mourut dans la *Frislanda* vers 1395 (12), laissant deux fils, l'un nommé Jean, et l'autre Thomas. Ce dernier eut pareillement deux fils, Nicolò, père du cardinal Zeno, et Pierre dont la postérité s'est éteinte dans la personne de Marco, mort en 1756. Antonio Zeno hérita des grandes richesses et des dignités de son frère: il aurait voulu retourner dans sa patrie; mais Zichmni, qui appréciait son mérite et sa valeur, lui refusa la permission de quitter son service, et lui fournit bientôt une occasion de se distinguer. Quatre navires de pêcheurs frislandais, assaillis par la tempête et poussés par les vents, avaient été jetés sur des îles inconnues, fort riches et très-peuplées. Après diverses aventures, l'un de ces pêcheurs parvint à retourner dans la *Frislanda*, et fit une description pompeuse de ces îles, dont

(11) Pontanus, dans ses *Annal. eccles.* parle d'un couvent fondé dans le Groenland, en 1224; et Gérard Mercator, en parlant du pôle arctique, s'exprime ainsi: *Dux tantum habitationes in extremis quasi septentrionis, in Groenlandia videli et, nota sunt. Albu, et S. Thomæ canobium;* et il ajoute qu'il a puisé ces renseignements dans divers auteurs et navigateurs illustres, principalement anglais.

(12) Ce qu'il y a de certain, dit le cardinal Zurla, c'est qu'il n'existait plus en 1398, puisqu'on lit dans les registres de la famille Zeno, que Tomaso, fils de Nicolò, qui se maria cette année, disait alors en parlant de son père, *quondam Nicolò.*

(7) La carte porte *Estland*.

(8) La carte porte *Brons*.

(9) La carte porte *Damberc*.

(10) *Grolandia* sur la carte.

l'une nommée *Estotiland*, située à l'est de la *Frislanda*, et presque aussi grande que l'Islande, qui en était éloignée de plus de mille milles, avait au centre une montagne très-élevée d'où coulaient quatre grands fleuves qui arrosaient le pays. Il y avait dans cette île, suivant le pêcheur, de grandes villes, et la bibliothèque du roi renfermait des livres latins. L'île était fort riche, surtout en or, et les habitants qui étaient civilisés, et connaissaient l'usage des métaux, faisaient le commerce avec l'*Engroveland*; au midi il existait un pays très-peuplé qu'il avait aussi visité, qui portait le nom de *Drogio* (13), et où l'or était encore plus abondant. En s'y rendant par mer de l'*Estotiland*, il avait été jeté par la tempête sur les côtes d'un pays peuplé d'anthropophages, qui vont tout nus et ne connaissent pas les métaux; plus au sud le climat est tempéré, les habitants sont civilisés, et connaissent l'or et l'argent; ils ont des villes, des temples d'idoles, et ils font des sacrifices humains à leurs fausses divinités. Enflammé par ce récit, Zichmni résolut d'aller examiner et conquérir ces contrées, dont on lui faisait une si brillante description, et il ordonna à cet effet de grands préparatifs. Dans l'intervalle, le pêcheur frilandais qui devait lui servir de guide étant mort, il embarqua sur sa flotte quelques-uns des marins qui avaient accompagné ce pêcheur, et ayant Antonio sous ses ordres, il navigua vers le couchant. Il visita d'abord une île voisine de la *Frislanda*, s'arrêta à *Ledovo* pour s'y ravitailler, et arriva le 1^{er} juillet à *Ilofe*. En quittant cette île, une tempête effroyable

força Zichmni et Antonio Zeno d'aborder à l'île d'*Icaria* ainsi nommée, porte la relation, de son premier souverain, fils de Dédale, roi d'Écosse; Zichmni fit le tour de cette île, à laquelle il n'osa pas aborder par la crainte que lui inspiraient les habitants; il se dirigea ensuite à l'est. puis à l'ouest, et enfin au sud-ouest, et entra dans un port qu'il appela *Trin*, ainsi que le cap voisin. Le pays lui paraissant fertile et le climat tempéré, il avait conçu le projet d'y bâtir une ville; mais une grande partie de ses équipages ayant demandé avec instance de retourner dans leur pays, Zichmni fut obligé d'y consentir. Il garda avec lui quelques navires avec les gens de bonne volonté, et donna le commandement des autres à Ant. Zeno. Celui-ci se dirigea d'abord vers le levant, ensuite vers le midi (*Siloco*), arriva à *Neome*, après une assez longue navigation, et revint ensuite dans la *Frislanda* sans avoir pu atteindre le but qu'il s'était proposé. Antonio donnait ces informations dans une lettre à son frère Carlo; et comme celui-ci lui demandait des renseignements sur les mœurs et les coutumes des habitants des pays découverts par lui, et sur les productions et les animaux, tant de ces pays que des pays voisins, Antonio lui mandait qu'il avait composé un ouvrage séparé qu'il se proposait d'apporter lui-même à Venise, dans lequel il décrivait le pays, les poissons monstrueux, les coutumes, les lois, etc., de la *Frislanda*, de l'*Estland*, du royaume de Norwège, d'*Estotiland* et de *Drogio*. Cet ouvrage contenait aussi la vie de Nicolò le chevalier, avec l'histoire de ses découvertes et des affaires du *Groland*. Antonio annonçait qu'il avait écrit la Vie de

1. Drogio sur la carte.

, prince aussi digne d'une mortelle que quelque autre ce fut au monde. « Je ne lirai pas davantage, ajoute parce que j'espère être auprès de vous, et pouvoir à toutes vos questions. » Il l'obtint enfin la permission de retourner dans sa patrie, arriva vers 1405, et qu'il la même année ou au commencement de l'année suivante s'était marié, en 1384, eu trois fils; sa postérité *lai Crocicchieri* et *dai Gestistait* encore, en 1818, onio Zeno qui a ouvert les de sa famille au cardinal t lui a fourni des renseignements-utiles. Les relations et les frères Zeni, et la carte qui pagnait, restèrent pendant siècle et demi ensevelies papiers de la famille. Ces s précieux tombèrent enfin nains de Nicolò Zeno, l'un descendants, fort jeune à ue (15). N'attachant aucun

mo avait cessé d'exister en 1406, du mariage de son fils Dragone, avec si, qui eut lieu cette même année, esquisse dans la généalogie de sa famille : *Dragon Zen quondam ser Antonio*; annonce lui-même qu'il était resté 14 ide, où nous avons vu qu'il a dû se 11 ou 1392, il en résulte que sa mort cée à l'année 1405, ou en 1406.

Barbaro, cité par le cardinal Zurla, ses *Discendense patrisie*, que ce surnommé le Jeune, né le 6 juin et le 10 août 1565, était un sage me, qui fut membre du conseil uissait d'une telle estime, que son par Paul Veronèse, fut placé dans la conseil. N. Zeno le Jeune était andable par ses talents comme magisr son mérite littéraire et son amour iences et des lettres. Plusieurs écri-s, parmi lesquels nous citerons F. Pa- stemporain, et G.-P. Gaspari, dans son *Catalogo* (mss.) *della bibliotheca*, en font le plus grand éloge. Le u'il avait un vaste savoir, qu'il était, grand mathématicien, grand cos-par-dessus tout admirable historien. *Dell'origine di Venezia ed antichis-di Barbari*.

prix à ces papiers dont il ignorait la valeur, ce Nicolò avoue lui-même qu'il en déchira une partie, et qu'il ne prit aucun soin du reste. Plus tard il examina ceux qui avaient échappé à la destruction, et chercha à réparer le tort que son incurie avait causé à la gloire de sa famille et aux sciences, en les mettant en ordre et en en formant, avec quelques lettres autographes de ses deux illustres ancêtres, un corps d'ouvrage qui fut imprimé pour la première fois à Venise, en 1558, par François Marcolini, en un petit vol. in-8°. , avec les commentaires du Voyage en Perse de M. Caterino Zeno il Kav. (Voy. l'article suivant) sous ce titre : *De la découverte des îles de Frislanda, Eslanda, Engrovelanda, Estotiland et Icaria, faite sous le pôle arctique par les deux frères Zeni, M. Nicolò il Kav., et M. Antonio, avec une carte particulière de toutes lesdites parties septentrionales découvertes par eux* (16). Cette relation a été réimprimée par Ramusio, *Navigat.*, II, fol. 230, éd. de 1583; Hakluyt, *Navigat.*, vol. II, part. II, 121; Hieron. Megiser, *Septentr. novantiqu.*; Placide Zurla dans sa *Dissertaz. intorno ai viaggi e scoperte settentrion, di Nicolò ed Antonio Frat. Zeni*, Venise, 1808; à laquelle il a joint le *fac simile* de la carte. Ruscelli est le premier qui ait donné la carte réduite des Zeni dans sa *Geogr. di Tolomeo tradotta*, qui parut d'abord en 1561, c'est-à-dire trois ans après la publication des Voyages des Zeni, et ensuite en 1574 et 1598. Moletti la reproduisit également réduite dans sa *Geogra-*

(16) Il est à regretter que le cardinal Zurla, qui a donné tant de détails sur les Zeni, ne nous ait pas fait connaître si leurs lettres autographes et l'original de leur carte existent encore, et dans quel lieu ils se trouvent déposés.

phia Cl. Ptolomei, Venise, 1561; Von Eggers en donna un *fac simile* dans sa *Dissertation sur la position de l'ancien Groenland*, insérée dans les Mémoires de la Société économique de Copenhague; le cardinal Zurla en fit paraître également le *fac simile* dans la dissertation déjà citée qu'il a reproduite avec la carte dans le tome 11 de son grand ouvrage : *Di Marco Polo e degli altri viaggiatori veneziani più illustri*, etc., Venise, 1818. Buache a publié aussi cette carte réduite dans son *Mémoire sur la Frislande*. Malte-Brun enfin en a donné le calque d'après celle de Zurla dans son *Tableau histor. des découv. géogr. des Scandinaves ou Normands, et spécialement de celle de l'Amérique avant Christ. Colomb*, inséré dans les *Ann. des Voyages*, tom. x; et Ortelius et Magini en ont fait usage. La relation des Zeni, et la carte qui l'accompagne, copiée d'après une vieille gravure sur bois, et dont les latitudes sont trop hautes suivant Malte-Brun, ont servi de texte à des commentaires et à de graves discussions de la part d'un grand nombre de savants. Les uns, tels que Baudrand dans son *Novum Lexicon geographicum*, et Tiraboschi dans sa *Storia della letteratura italiana*, ont non-seulement élevé des doutes sur l'existence de la Frislanda, mais poussé le scepticisme jusqu'à contester la vérité des voyages des frères Zeni. Presque tous les autres géographes et savants qui se sont occupés de cette matière, parmi lesquels nous citerons Ruscelli, Ortelius, Mercator, Zurla, Buache, Forster, Eggers, Malte-Brun, etc. (17), ont admis la certitude des

voyages des Zeni, et l'existence de la Frislanda et des autres lieux dont il est fait mention dans la relation. Ils diffèrent seulement sur la position de ces lieux, et il est d'autant moins surprenant que les voyages réitérés des Zeni ont démontré qu'il n'exista point de terre dans la position que Zurla donne à sa *Frislanda*. Ortelius soutient que cette île est une partie de la Sibirie septentrionale, et par conséquent de la Nouvelle-Angleterre qu'on étendait alors jusqu'aux côtes de Terre-Neuve; Linné et van Keulen supposent que cette île de *Bus* ou de *Busland* au sud de l'Islande, est un fragment de la *Frislanda*, qui aurait été engloutie; Buache et Eggers soutiennent, quoique par des voies différentes, suivant Malte-Brun qu'il n'est que leur opinion, que la *Frislanda* n'est autre que l'Archipel des Feroer : le premier en démontrant la position géographique de l'Archipel de *Busland* correspond parfaitement à celle des îles Feroer; et le second en démontrant l'identité des noms. Les arguments de ces deux savants sont : que N. Zeno, en nommant les possessions du roi de Norvège, passe sous silence les îles de *Busland* et que, d'un autre côté, un voyageur islandais ne connaît point *Busland*, l'identité de ces deux îles, désignées sous des noms différents, devient extrêmement semblable. » Le cardinal partage pas cette opinion et a fait une légère inspection de la cart

(17) Le cardinal Zurla les cite presque tous en donnant les passages de leurs ouvrages relatifs aux

voyages des Zeni, dans sa dissertation sur Marco Polo, et les autres voyageurs vénitiens illustres, etc.

rouver d'une manière in- que sous les rapports de géographique, de la gran- la forme, la *Frislanda* e les îles Feroer, et il ette île a été submergée en partie. Cette opinion, : lui par Delisle et par st adoptée par l'abbé ns son voyage de Mal- ur Pingré dans son *Dis- a marine ancienne des t* par d'autres encore (18). près avoir dit qu'il y de croire que *Fries- land* et *Sorano* ont été r la mer, par des trem- e terre ou par d'autres ajoute qu'il ne peut s'em- aire part au lecteur d'une qu'il a formée en s'occu- objet; c'est que le mot érive, suivant toute ap- le *Fara*, *North Fara*, z ou *terre de Fara*, que est autre chose que les îles e *Far-ver* ou *Farland*), ieux autre que le *Soderoe*, c'est-à-dire les îles Wes- rides. D'un autre côté, t d'avis que le nom de ou *Frislande* a pu être af- ulement à *l'Islande*, mais Orcades, aux îles de le Faroe et à toutes les n découvrirait dans ces mme un nom générique er un pays abondant en lon l'étymologie du mot en ancien langage teuto- oit qu'il est difficile, on ème dire impossible, de

déterminer avec quelque certitude ce qu'était la *Frislanda* des *Zeni*, en supposant qu'elle existe encore; nous n'avons pas non plus de données suffisantes pour émettre une opinion sur l'identité de cette île avec celle qui porte le même nom, à laquelle Christophe Colomb aborda au mois de février 1477, qui est, suivant cet illustre navigateur, aussi grande que l'Angleterre, située à 73 degrés de la ligne équinoxiale, et où les Anglais, et surtout les négociants de Bristol, allaient porter des marchan- dises (19). Si les savants ont trouvé des difficultés à expliquer à quel pays correspond la *Frislanda* des *Zeni* il s'en est présenté d'aussi grandes relativement aux autres contrées dont il est fait mention dans la relation et sur la carte des navigateurs véni- tiens. Nous ne parlons pas ici de la Norwège, de la Suède, de l'Écosse, et même de l'Islande (20), qui, quoi- que sans détails particuliers, offrent, au jugement d'Éggers et de Malte- Brun, des contours assez exacts; ni du Danemark, qui, suivant le premier des deux géographes danois que nous venons de citer, est mieux re- présenté sur la carte des *Zeni* que dans beaucoup de cartes nationales; ni même de l'*Estland*, qu'Éggers et Zurla croient être les îles Shetland, et sur lequel Malte-Brun n'émet au- cune opinion. Au nord de l'Islande, la carte des *Zeni* indique une immense péninsule, semblable par sa configura- tion au Groënland, mais qui au

(19) M. le baron Walckenaer pense que l'île à laquelle Colomb aborda en 1477 est la *Frislanda* des *Zeni* ou l'*Irlande*.

(20) La carte des *Zeni* qui n'assigne que neuf de- grés en longitude à l'Islande, dit Malte-Brun, se rapproche aussi des cartes modernes à un demi-de- gre près, et la forme de l'île est bonne à l'excepti- on de la péninsule nord-ouest, que les voyageurs véni- tiens n'ont pas connue. *Précis de la géograph. univ.*, tom. V, p. 281.

vision d'une île, qui, suivant la re- *Zeno*, avait une étendue considé- rablement si extraordinaire, qu'il est avoir que les historiens scandina- ve siècle l'aient passé sous silence e lieu.

nord va joindre la Norvège, par une ligne vague, il est vrai, où les mots *mare et terre incognite* font connaître les doutes de l'auteur. Cette péninsule porte les deux noms d'*Engroneland* et de *Grolandia*, l'un placé à l'ouest, et l'autre à l'est. C'est dans l'*Engroveland*, selon la relation, et dans le *Grolandia*, selon la carte, que N. Zeno trouva le monastère et l'église de Saint-Thomas. Le tableau des merveilles qu'il en rapporte a fait suspecter l'exactitude de la relation par plusieurs savaux, quoiqu'on puisse en donner une explication satisfaisante. Ce tableau offre probablement, dit Malte-Brun, des fragments d'une relation véridique, mal réunis, et surtout mal appliqués; et il est à présumer que la côte orientale du Groënland de la carte des Zeni n'est autre chose que la côte sud-est mal orientée et étendue outre mesure. Le cardinal Zurla avait déjà émis l'opinion que les deux parties désignées dans la carte sous les noms de *Grolandia* et d'*Engroneland*, correspondent au Groënland des modernes, tandis qu'Eggers croit que la *Grolandia* de la carte des Zeni est toute seule le Groënland, et que l'*Engroneland* correspond à l'île James de la baie de Baslin. Quant à l'observation que fait ce savant, que Nicolò trouva la *Grolandia* en venant du nord, et Antonio l'*Engroneland*, en venant du sud, elle est démentie par la relation, où l'on voit que les frères Zeni se dirigèrent tous deux du sud au nord. Il n'est pas étonnant qu'Antonio n'ait pas retrouvé le monastère vu par son frère, puisqu'il n'a pas visité la partie du Groënland où ce monastère était situé. La position d'*Icaria* et les bancs de sable que Zichmi rencontra au nord-

est de cette île, lorsqu'il s'y rendit en quittant Høse, ont fait penser à Eggers et au cardinal Zurla que c'était Terre-Neuve. Malte-Brun est d'un avis différent. Il ne dit pas, il est vrai, à quelle terre ou île correspond *Icaria*; mais il soutient que la description de l'*Estotiland* peut seule convenir à Terre-Neuve, tandis qu'il serait, suivant Zurla, le Labrador et la Nouvelle-Bretagne. Le nom d'*Estotiland* paraît scandinave au géographe danois que nous venons de citer. *Est-Outland*, en anglais, signifierait terre extérieure de l'est, dénomination qui convient, dit-il, à Terre-Neuve, à l'égard du continent de l'Amérique, quoiqu'on puisse lui répondre que les *Frislandais*, qui auraient donné ce nom, ne connaissant pas le continent de l'Amérique, n'ont pu appliquer un nom qui supposerait cette connaissance. Le même géographe croit que le *Drogio* ou *Drogeo*, situé au sud de l'*Estotiland*, dans la carte, est la Nouvelle-Écosse et la Nouvelle-Angleterre. Zurla étend encore ce nom au Canada et à la Floride, par des rapprochements ingénieux. *Neome* et *Podalida*, que Zichmi visita et soumit, après la conquête de la *Frislanda*, correspondent, suivant Eggers et le cardinal Zurla, à Foul ou Foule, à l'ouest des îles Shetland, et à Fair-Hill ou Faire, située entre ces dernières îles et les Orcades. Nous concluons de tout ce que nous avons dit sur les voyages des frères Zeni, qu'on ne saurait leur contester la gloire, non pas d'avoir découvert l'Amérique, mais d'avoir parlé dans leur relation, d'après le récit d'un pêcheur frislandais, de pays qui paraissent appartenir au Nouveau-Monde, un siècle avant la découverte qui en fut faite par Christo-

Colomb (21). Les Zeni même n'en ont pas eu connaissance les premiers, si l'on admet comme nous ce que rapportent les historiens norvégiens et islandais, la découverte faite au commencement du onzième siècle par les Vikings Biorn et Léif (22) d'un pays sud-ouest de l'Islande, et où l'on vit dans le jour d'hiver le plus long le soleil rester huit heures sur l'horizon, ce qui suppose que cette île devait être située par les 49 degrés de latitude, et correspond à Terre-Neuve. Mais comme aucun témoignage positif n'indique que ces navigateurs islandais aient eu des établissements stables dans le

Vinland, que le souvenir même s'en était perdu; et, comme d'un autre côté les Zeni, qui ont fait connaître ces pays, que tout porte à croire avoir formé une partie de l'Amérique septentrionale, n'avaient point visité par eux-mêmes ces pays, et qu'ils n'en ont parlé que sur des ouï-dire, la gloire de Colomb, soit qu'il ait eu ou qu'il n'ait pas eu connaissance de la relation ou de la carte des Zeni (23), n'en est aucunement diminuée,

d. le baron Walckenaer est d'un avis différent sur son opinion sur les lieux visités par les Vikings, totalement opposée à celles qui ont été avancées avant lui. La lettre qu'il a eu la bonté de nous adresser sur ce sujet m'étant parvenue trop tard, je ne puis que vous en faire connaître ici les motifs et sur lesquels il se fonde. D'après ce que dit le baron Walckenaer, les îles de *Frislanda*, *Porland* et *Sorano* sont LA VÉRITABLE NORD-EST DE L'IRLANDE; *Lédovo* est EWIS; *Hofe*, *WIST*; le golfe de *Sudero*, LA GALWAY; *Særstol*, L'EMBOUCHURE DE L'ATLANTIQUE; *Bondendon*, LA PRESQU'ÎLE DU NORD DE L'IRLANDE dans le comté de Kerry; *La de la Frislanda*, DOWN PATRIK ou BELFAST; *Estlanda*, LA PRESQU'ÎLE DU NORD DE L'IRLANDE; *Grislanda*, LA PRINCIPALE DES ÎLES DE L'ENGLANDE; *Engroneland*, LA PARTIE MÉRIDIONALE DE L'ISLANDE; *Estotland* découvert par les pêcheurs islandais, L'ESTLAND de l'ÉCOSSE; LA STILANDIA de la grande île découverte sur bois de la bibliothèque royale de Stockholm, est à dire, LA PARTIE SEPTENTRIONALE DE L'ÉCOSSE; le *Drogia*, LA PARTIE MÉRIDIONALE DE L'IRLANDE; *Jcaria*, SKYE; *Neome*, plus méridionale des Western.

En l'an 1001, dit Malte-Brun, *Annales des rois de Suède*, tom. X, pag. 66, l'islandais Biorn, chéri de son père au Groenland, est poussé par une tempête fort loin au sud-ouest; il aperçoit un pays couvert de bois, et revient par le nord-ouest de sa destination. Son récit enflamme son frère Leif, fils de cet Éric Rauda, qui décide les établissements du Groenland. Un autre frère, Leif et Biorn partent ensemble et arrivent sur la côte que ce dernier avait découvert; elle est couverte de rochers se présente; elle s'appelle *Helleland*. Une terre basse, sablonneuse de bois reçoit le nom de *Markland*. Un jour après, ils rencontrent une nouvelle terre couverte de bois, de laquelle s'élevait une île; ils reviennent à la rivière dont les bords étaient couverts de buissons qui portaient des fruits très-sucrés, la température de l'air paraissait douce aux Scandinaves; le sol semblait fertile, et la

rivière abondait en poissons, surtout en beaux saumons. Étant parvenus à un lac d'où la rivière sortait, nos voyageurs résolurent d'y passer l'hiver. Dans le jour le plus court, ils virent le soleil rester huit heures sur l'horizon; ce qui suppose que cette contrée devait être à-peu-près par les 49 degrés de latitude. Un Allemand, qui étoit du voyage, y trouva des raisins sauvages; il en expliqua l'usage aux navigateurs Scandinaves, qui en prirent occasion de nommer le pays *Finland*, c'est-à-dire pays du vin. Les parents de Léif firent plusieurs voyages au *Vinland*. Le troisième fut les Normands virent arriver dans des bateaux de cuir quelques indigènes d'une petite taille, qu'ils nommèrent *Nkrélingues*, c'est-à-dire nains; ils les massacrirent, et se virent attaqués par toute la tribu qu'ils avaient si gratuitement offensée. Quelques années plus tard, la colonie Scandinave faisait un commerce d'échange avec les naturels du pays, qui leur fournissaient en abondance les plus belles fourrures. Un d'eux ayant trouvé moyen de s'emparer d'une hache d'armes, en fit immédiatement l'essai sur un de ses compatriotes qu'il étendit mort sur la place; un autre sauvage se saisit de cette arme funeste et la jeta dans les flots. Les richesses que ce commerce avait procurées à quelques hommes entreprenants engagèrent beaucoup d'autres à suivre leurs traces. Aucun témoignage positif n'indique que ces navigateurs y aient fondé d'établissements stables; seulement on sait qu'en 1121 un évêque, Éric, se rendit du Groenland au *Vinland*, dans l'intention de convertir au christianisme ses compatriotes encore païens. Malte-Brun ajoute que nous possédons les documents authentiques des navigations exécutées dans le quatorzième siècle par les deux Zeni, qui visitèrent de nouveau les contrées découvertes par les Scandinaves, ou du moins en recueillirent une description qui, à travers beaucoup d'obscurités, confirme les relations islandaises. Le géographe danois a puise les renseignements qu'il donne sur les découvertes des Islandais, dans Snorro, *Hist. reg. sept.*, cap. 104-110; Hauks-Bok, ou *Annales d'Islande*, par Hauks, descendant d'un des premiers navigateurs au *Vinland*; il écrivit vers 1300; *Ms.* cités dans les ouvrages suivants: *Torfort historia Finlandie antiqua*, Copenhague, 1705; Jonas Arngrim, *Histor. Island.*, c. 9, 18, etc.; Subm, *Sur les navigations des Norvégiens du temps du paganisme*, dans les Mémoires de la société de Copenhague, VIII, 80-84; Comp. Celsius, *Dissert. de itin. in American.*, Upsal, 1725; Kalm, *De itin. prisc. Scand. in American.*, Abo, 1757.

(23) Le cardinal Zurlo prétend, t. II, p. 13, Di

et c'est bien à lui seul qu'appartient l'honneur de la découverte de l'Amérique.

D—z—s.

ZENO (CATERINO), voyageur vénitien, petit-fils d'Antoine, dont l'article précède, était fils de Pierre Zeno, surnommé *il Dragone*, lequel, après avoir parcouru l'Orient, visita l'Arabie et la Perse, mourut à Damas. En 1472, Caterin fut choisi par le sénat de Venise pour aller en Perse, avec le titre d'ambassadeur de la république. Il accepta cette mission avec d'autant plus de plaisir, qu'ayant épousé Violante Crespo, proche parente de David Comnène, dernier empereur de Trebizonde, il se trouvait l'allié d'Ouzoun-Haçan-Beyg, roi de Perse (V. OUZOUN-HAÇAN). A son arrivée à Tauris, où le roi faisait sa résidence habituelle, il en reçut l'accueil le plus favorable, et obtint, contre les usages de l'Orient, la permission de venir familièrement à la cour. Il profita de cette facilité pour étudier les mœurs et les habitudes des Persans, et pour recueillir des notes sur les événements qui s'étaient passés en Perse depuis l'avènement au trône d'Ouzoun-Haçan. De retour à Venise, au bout de quelques années, pour satisfaire à l'impatience des curieux qui l'accablaient de questions, il fit imprimer une cour-

Marco Polo, etc., qu'il existe des documents qui prouvent que la relation et la carte des Zeni étaient connues avant que Nicolò les fit paraître. Il cite à l'appui de ce qu'il avance : 1°. Ce qu'il a dit dans sa dissertation sur la mappemonde de Fra-Mauro, qui parut en 1459, c'est-à-dire un siècle avant la carte des Zeni, et où il fit remarquer que les noms de *Stillante*, *Exilandia*, *Island*, etc., avec l'indication de *Grolanda*, correspondaient à l'*Fatlanda*, la *Frislanda*, l'*Edanda* et le *Groenlanda* des Zeni ; 2°. Les dix fameuses tables hydrographiques d'Andrea Bianco, tracées vers l'an 1436 et conservées dans la bibliothèque *Nannuriana*, où l'on retrouve, placée vis-à-vis la Norvege, une île d'une forme elliptique, qui porte le nom de *Frislanda*, et qui est certainement la *Frislanda*, découverte depuis peu par les Zeni.

te relation de son voyage. Cet opuscule disparut en sortant de dessous la presse ; et, malgré toutes leurs recherches, J.-B. Ramusio, non plus que Nicol. Zeno le jeune, ne purent, soixante ans après sa publication, s'en procurer un seul exemplaire. Pour réparer cette perte, Nicol. Zeno le jeune fit une nouvelle relation du voyage de Caterin, en s'aidant des lettres que celui-ci avait écrites à ses amis pendant son séjour en Perse, et la publia sous ce titre : *Dei commentari del viaggio in Persia di Caterino Zeno il k. e delle guerre fatte nell'imperio persiano dal tempo di Ussum Cassano* (1) *in qua libri due*, Venise, Marcolini, 1558, in-8°. Ce volume est de la plus grande rareté. Le premier livre contient le voyage de Caterin et la vie abrégée d'Ouzoun-Haçan. Le second présente le tableau des guerres qui suivirent la mort de ce prince jusqu'à la ligue formée par Ismaël Ier., sopher de Perse, contre l'empereur Selim, vers 1514. Le reste du volume renferme les *Voyages de Nicolas et Antoine Zeno* (V. l'art. précédent). Un certain Vincent Formaleoni fit paraître à Venise, en 1783, *La Storia curiosa delle avventure di Caterino Zeno tratta da un antico originale manuscritto ed ora per la prima volta publicata*. Le prétendu manuscrit n'avait existé que dans l'imagination de l'éditeur. Sa ruse fut bientôt découverte ; on reconnut que pour composer son ouvrage il avait pillé les écrits de Nicol. Zeno le jeune et de Ramusio, en y insérant beaucoup de détails apocryphes. Voy. Foscarini, *Della letteratura veneziana*, p. 407. W4.

(1) *Ussum-Cassano*, *Uzum-Cassan* ; c'est ainsi que les écrivains occidentaux ont travesti le nom d'Ouzoun-Haçan-Beyg.

(JACQUES), petit-fils de Zeno, et fils posthume d'un Zeno, mort en 1417, naquit le 27 décembre de la même année à l'université de Padoue après y avoir été admis au doctorat *in utroque*, à Florence où le pape Eutychius (1439) le célèbre par un décret qui porte le nom de la capitale Toscane. Zeno, nommé évêque apostolique, se distingua en 1441, par son éloquence dans les disputes des Giustiniani, et fut désigné comme un des orateurs les plus habiles de son siècle. Parentucelli, depuis pape sous le nom de Nicolas IV, le fit évêque apostolique; et, en 1447, en vertu d'un décret de Bellune et de Feltre, le pape Pie II le transféra à l'évêché de Padoue (1459); et c'est à Padoue qu'il mourut d'apoplexie, en 1481. On a de lui une belle bibliothèque comensée entièrement de sa main, et que son neveu le cardinal de Padoue transmit au chapitre de Padoue. Parmi ces manuscrits il y en a plusieurs qui n'avaient été composés que par lui-même. Les principaux sont ses sermons, thèses et dissertations (*sermones et disputationes*); la vie des Papes jusqu'à Clément V (*Historia summorum pontificum*, etc.); ses commentaires sur Aristote et sur les philosophes anciens se sont beaucoup vendus; cet ouvrage qui était aussi à l'usage des scolastiques; la Vie de Zeno, son aïeul (*De vita, moribusque gestis Caroli Zeni*, morceau biographique, déposé par le pape Pie IV, et écrit en latin, par un certain Giovanni Querini, traducteur assez habile, Venise, 1544; Bergame, Venise, 1606, in-8°. On a également un original latin qui ne parut que

long-temps après dans la Collection des historiens d'Italie de Muratori, tom. XIX. — Antoine ZENO, dit le Jeune, helléniste vénitien du seizième siècle, appartenait à la famille patricienne de ce nom. On lui doit un commentaire sur les discours de Périclès dans Thucydide, et de Lepidus dans Salluste (*Commentarius in concionem Periclis et Lepidi, ex Thucydide et Sallustio*), Venise, 1569, 1 vol. in-4°, qui n'est point au-dessous de la foule des ouvrages philologiques du temps. P—OT.

ZENO (PIERRE-CATHERINE), frère aîné d'Apostolo Zeno, dont l'article suit, et clerc régulier de la congrégation des Somasques, naquit le 27 juillet 1666, à Venise, et fit ses premières études près de l'évêque de Capo d'Istria, son oncle. Celui-ci étant mort, Pierre Zeno revint à Venise, et entra au séminaire de Castello, chez les PP. Somasques. A l'âge de vingt-un ans, il commença son noviciat, reçut bientôt après les ordres sacrés, enseigna la rhétorique dans les séminaires de Murano et de Brescia, et la philosophie à Venise. Il y avait long-temps qu'il remplissait cette chaire avec honneur, lorsque son frère Apostolo, quittant l'Italie pour la capitale de l'Autriche, lui confia la rédaction de son *Journal de la littérature* (*Giornale de' letterati*), entrepris en 1710, et conduit en huit ans au vingtième volume. Pierre s'adonna à ce travail avec tant d'ardeur, qu'il affaiblit sa santé par les veilles continuelles, et qu'enfin il fut obligé de renoncer à cet ouvrage (1728). La ponctualité avec laquelle il accomplissait tous ses devoirs de religieux, quoique ses supérieurs l'eussent dispensé de la règle, contribua encore à accélérer sa mort. Elle eut lieu à Venise, le 30

juin 1732. Le frère d'Apostolo Zeno est un des littérateurs qui ont fait le plus d'honneur à l'institut des PP. Somasques. Il possédait à fond le mécanisme des langues latine et italienne, et il écrivait les deux idiomes avec élégance et facilité. Horace et Pétrarque étaient ses auteurs favoris. Il possédait une très-belle bibliothèque qu'il laissa en grande partie au collège *della Salute*. Modeste, savant et laborieux, il suivait les distinctions et les places honorifiques avec autant de soin que d'autres en mettent à les rechercher. Les seules qu'il ait acceptées après de longues instances sont celles de membre de l'académie des Arcades, à laquelle il fut associé sous le nom de Gaudio Straziano, et de l'académie des *Assorviti* d'Urbino. On a de cet auteur, outre le *Journal de la littérature* (10 volumes) : I. La *Logique* d'Arnauld, traduite du français en italien. II. La traduction de quelques Sermons du P. Bourdaloue. III. Des *Remarques* en latin sur les deux histoires de la vie d'André Morosini, insérées dans le Recueil des historiens de Venise, tom. v. IV. Des *Remarques* anonymes sur les poésies de Jean Della Casa, imprimées à la suite des OEuvres de cet auteur, Venise, 1728. V. Les *Vies* de Baptiste Nani et de Michel Foscarelli, dans les *Histor.* de Venise, tom. x. On trouvera quelques détails sur P.-C. Zeno, dans le *Giornale de' Letterati*, xxxviii, seconde partie. P—OT.

ZENO (APOSTOLO), né le 11 déc. 1668, à Venise, sur la paroisse de la Trinité, descendait d'une de ces familles patriciennes que Venise avait jadis envoyées dans l'île de Candie pour y former une colonie. La perte de cette possession entraîna la ruine de toutes ces familles. Revenu encore

enfant dans sa patrie, l'aïeul de Zeno, nommé Nicolas, n'avait pas été inscrit sur le *livre d'or*, dans le terme prescrit par les lois, parce qu'il était né avant le mariage de son père, qui n'avait point attendu les dispenses de la cour de Rome. Cette négligence lui avait fait perdre la noblesse, avantage bien faible, quand il n'est pas soutenu de la fortune. Heureusement le jeune Apostolo trouva un appui dans son oncle, évêque de Capo d'Istria, qui dirigea sa première éducation. Le désir de la perfectionner, et la nécessité de se ménager des ressources pour l'avenir, l'engagèrent à se rendre à Venise, où il se livra tout entier à l'étude. A la vérité ses essais ne furent pas heureux. Ils consistaient en quelques pièces fugitives en vers et en prose, où le jeune auteur, dont le style n'était point encore formé, payait le tribut au mauvais goût de son siècle. On cite, parmi ces débuts de Zeno dans la littérature, un poème intitulé *Incendio Veneto*, 1684, et deux morceaux sur la *reddition de Modon* et *l'acquisition de Navarin*, etc. Mais il sentit bientôt le vice des faux brillants alors en vogue dans son pays, et ne tarda pas à secouer le joug. Son exemple fut suivi par les Magliabecchi, les Salvini, et surtout les Redi dont il estimait le talent. Ce fut sans doute de cette noble émulation que naquit à Venise l'académie *degli Animosi* (les courageux), ainsi nommée parce qu'elle se proposait de faire la guerre à l'abus de l'esprit. Zeno en fut le premier fondateur (1), en 1691. Le 29 avril 1698, l'académie des *Animosi* fut

(1) C'est ce qu'assurent le P. Coronelli dans ses *Voyages*, et Malatesta Garuffi, dans son *Itale académique*.

onie arcadienne, et Zeno le vice-président. Les fs, qui avaient fait éta- ciété déterminèrent Ze- prendre, en 1710, le le' *Letterati*, dont à ublia vingt volumes (2). r opéra, représenté à 1695, avait pour ti- *mi felici*. Son *Lucio Ve-* 700, un succès qui ne é au théâtre de Venise. e ces travaux littéraires, ait à se procurer un éta- olide. L'occasion ne s'en e long-temps plus tard nee d'une place à la bi- ublicque de Saint-Marc, a sans l'obtenir. On lui : personne d'un mérite ir au sien. Ce désagré- quitter sa patrie. Appelé r l'empereur Charles VI, lheur de se casser une a route (1718). La répu- se poésies dramatiques ncé dans la capitale de). Il y fut accueilli avec s de distinction très-flat- elque temps après, l'em- corda le titre de poète et apha de la cour. Jouissant n considérable qui le met- de la gêne qu'avait éprou- sse, et environné d'une sidération, Zeno passa ns cette ville, tout occu- mposition de ses pièces, uf sur des sujets pro- c-sept sur des sujets sa- donna au moins une cha- Parmi ces différents poè-

mes, les uns se rapprochent de la tragédie, les autres de la comédie; ces derniers sont les moins heureux; plusieurs sont dans le genre pastoral, et quelques autres dans ce genre mi- toyen que Corneille avait cru pou- voir nommer *comédie héroïque*, genre que nous avons abandonné, et dont on ne peut guère regret- ter la perte. Pour se conformer à l'usage de la cour de Vienne, Zeno publiait de temps en temps pour les grandes fêtes des poèmes italiens dia- logués, que les Italiens appellent *Azione sacra* ou *Oratorio*. Avant lui, ces pièces étaient encore plus in- formes que celles qui jadis se jouaient sur les théâtres. Il est le premier qui les ait réduites dans les bor- nes d'une action régulière. Ces poè- mes, au nombre de quinze, ont été recueillis pour la première fois à Venise, en 1 vol. in-4^o, 1735. Tous sont, à la réserve d'un seul, tirés de l'Écriture Sainte, et tissus presque d'un bont à l'autre des propres ter- mes du texte sacré. Chacun est divisé en deux parties sans distinction de scènes. La plupart des poèmes com- posés par Zeno, pour la cour im- périale, furent mis en musique par Caldara. Parvenu à un âge avancé, Ze- no, las du grand monde, quitta la cour de Vienne où il fut remplacé en 1729 par Métastase, au choix duquel il donna son entière approbation, et conserva néanmoins la moitié de la pension qu'il avait en qualité de poète et d'historiographe. Revenu dans sa patrie en 1731, il ne songea plus qu'à couler des jours tranquilles au milieu de ses livres et de ses amis. Il s'était formé une des plus belles bibliothèques qu'un particulier pût posséder et un cabinet de précieu- ses médailles qui devint l'objet de l'admiration des curieux. Lié avec

rniers qui vont jusqu'en 1728 in- t l'ouvrage du P. Pietro Caterino e, qui continua le journal avec

il en avait déjà composé 27, dont ot en un grand succès.

Magliabecchi, Maffei, Muratori, etc., il passa les deux dernières années de sa vie dans cette retraite, d'où il entretenait une correspondance très-active avec tous les savants d'Italie et les littérateurs étrangers. Grand connaisseur en fait d'antiquités, bon critique, il joignait aux talents de l'esprit les qualités du cœur. Sa candeur, sa franchise, son affabilité, la douceur de son commerce lui avaient concilié tous les cœurs; et les anecdotes littéraires dont sa mémoire était ornée rendaient sa conversation aussi piquante qu'instructive. Cet homme estimable mourut à Venise, le 11 novembre 1750, âgé de quatre-vingt-deux ans, et fut enterré chez les Dominicains réformés, auxquels il avait légué sa bibliothèque. L'un des Pères de cette maison, par un juste motif de reconnaissance, fit son Oraison funèbre. Les poésies dramatiques d'Apostolo Zeno furent recueillies par le comte Gozzi, en 10 vol. in-8°, Venise, 1744. Ce recueil contient soixante-trois poèmes tragiques, comiques, ou dans le genre pastoral. Le premier est de 1695, et le dernier de 1737. Les sept premiers tomes renferment trente-six opéras, le huitième, les dix-sept poèmes sacrés, le neuvième et le dixième, dix autres opéras, dont le canevas est de Zeno, mais dont les vers sont en partie du docteur Pietro Pariati, poète de Sa Majesté impériale. Bouchaud a donné, en 1758, une *Traduction française des Oeuvres dramatiques* d'Apostolo Zeno, en 2 vol. in-12. Cette édition ne contient que huit pièces, savoir: *Mérove*, *Nitocris*, *Papirius*, *Joseph* (1^{er}. vol.); *Andromaque*, *Hyménée*, *Mithridate* et *Jonathan* (2^{me}. vol.). Zeno était regardé comme le plus grand

poète lyrique que l'Italie eût vu naître, quand Métastase parut sur la scène et vint partager des applaudissements dont son rival était seul en possession. Sa réputation, qui jusqu'alors n'avait souffert aucune contradiction, se trouva tout-à-coup balancée et même effacée par celle de son successeur. Mais il a la gloire d'avoir été le premier qui ait présenté à ses compatriotes les règles de la tragédie, telles au moins que l'opéra les comporte, et qui leur ait appris à ne regarder la musique que comme l'accessoire de la tragédie lyrique. On lui reproche avec raison des événements trop multipliés, des épisodes singuliers et des intrigues trop compliquées, par exemple, celle d'Andromaque qui enlaidit dans un seul nœud les incidents et les intérêts de deux de nos fables tragiques; mais on doit reconnaître qu'il attache l'esprit par son invention, par sa fécondité, par la vérité de ses tableaux, par l'intelligence de l'art dramatique et par la force du dialogue; « en un mot, dit M. de Sismondi, après un siècle tout entier d'essais et de tâtonnements, il porta l'opéra à ce degré de perfection auquel il pouvait atteindre, avant que Métastase eût animé par la puissance du génie l'ouvrage de l'esprit. » On a comparé Zeno à Corneille et Métastase à Racine, et l'un et l'autre en effet ont imité et quelquefois copié nos deux tragiques français. Voyez l'opinion de M. Schlégel dans l'article *Métastase* de cette Biographie (XXVIII, 450-451), et les rapprochements du mérite et des défauts des deux poètes, dans l'ouvrage de M. de Sismondi sur la *Littérature du midi de l'Europe*, seconde édition, tome II, pages 291-292.

Quoique le théâtre lyrique soit le premier titre d'Apostolo Zeno aux suffrages de la postérité, il ne mérite pas moins d'estime sous d'autres rapports. Passionné pour l'histoire dont il avait fait une étude approfondie, il forma une riche collection de médailles qui ne fut point le fruit d'un goût stérile, et de pure ostentation. Il se livra avec ardeur à cette partie des connaissances historiques qui se trouve appuyée sur les monuments, et ses travaux en ce genre ajoutèrent à la réputation qu'il s'était faite comme poète lyrique celle d'un des plus savants antiquaires de son siècle. On a de lui un grand nombre d'écrits sur les antiquités; de précieuses additions, sous le titre de *Dissertationi Vossiani*, à ce que Vossius a donné sur les historiens vénitiens qui ont écrit en latin, dissertations publiées en divers recueils, mais refondues par l'auteur et rassemblées en deux vol. in-4^o, Venise, 1752-53, et suivant d'autres, en 3 vol. in-8^o; des *Lettres* recueillies par l'abbé Forcellini, 3 vol. in-8^o, Venise, 1752, mais dont Morelli a publié une édition augmentée, *ibid.*, 1785, 6 vol. in-8^o; l'histoire de divers états du nord, dans *Il Mappemondo storico*, 4 vol.; un abrégé du *Dict. de la Crusca*, 2 vol.; des Mémoires biographiques, entre autres sur les Mannuzi, savants typographes; les *Vies des historiens et orateurs de la république de Venise*; enfin une nouvelle édition du traité de monsignor Fontanini sur *l'Éloquence italienne*; qu'il revit et corrigea dans sa retraite. Bouchaud a mis, à la tête de la traduction dont nous avons parlé, un avertissement où il donne beaucoup de détails sur Apostolo Zeno; mais, suivant Negri, cette notice est

remplie d'erreurs, que les journalistes de Trévoux ont prétendu corriger par des erreurs plus grossières encore. On peut consulter les journaux d'Italie; mais surtout la *Vie d'Apost. Zeno*, par Fabroni, dans le tome ix des *Vitæ Italar.*, et la *Vita di Zeno*, par Franç. Negri, Venise, 1816, in-8^o. de 522 pages, avec le portrait de Zeno; l'*Histoire de la musique*, par Burney (en anglais); enfin le Journal de Trévoux, avril 1758. second volume. N—L.

ZENOB (CLAG), évêque arménien, était Syrien d'origine, et devint, au commencement du quatrième siècle, secrétaire de saint Grégoire, premier patriarche de ce pays, puis évêque et fondateur d'un monastère célèbre et qui existe encore aujourd'hui en Arménie, sous le nom de *Clag. Zenob* mourut après avoir occupé pendant vingt ans le siège épiscopal, et s'être livré à des travaux historiques très-précieux. On a de lui : I. *Histoire de la province de Daron*, réimprimée à Constantinople, en 1719, un vol. in-12, avec l'*Histoire* de la même contrée, par J. Mamigonien. II. Un grand nombre d'*Homélies*, dont plusieurs se trouvent dans les manuscrits arméniens de la bibliothèque royale de Paris. On y remarque des détails historiques assez importants. Z.

ZÉNOBE (SAINT), évêque de Florence, naquit sur la fin du règne de Constantin-le-Grand, vers l'an 334, d'une famille illustre, dans la ville qui l'honore comme son principal apôtre, son premier évêque, son patron et son protecteur. Ayant reçu secrètement le baptême, et ses parents étant irrités contre lui et contre Théodore, évêque de Fiésole, qui l'avait instruit et baptisé, Zénobe leur parla avec tant de douceur qu'il

les gagna à Jésus-Christ. Doué d'une véritable éloquence, il eut beaucoup de succès dans la prédication. L'Église chrétienne était alors livrée à de grandes agitations. Saint Hilaire et saint Athanase, persécutés, avaient pris la fuite. Les prélats assemblés, en 359, aux conciles d'Antioche et de Rimini, avaient presque tous été forcés de souscrire à des professions de foi ou hérétiques ou captieuses; et, comme l'a dit saint Jérôme, la plupart du monde chrétien s'étonnait d'être devenu arien. Ce fut dans de telles circonstances que Zénobe, animé du zèle le plus ardent pour la défense de la vérité, monta chaque jour en chaire, fortifia de son éloquence l'autorité du concile de Nicée, et maintint un grand nombre de chrétiens dans la pureté de la foi. Il montra encore plus de courage lorsque Julien l'apostat, parvenu à l'empire en 361, voulut rétablir le culte des faux dieux. Parlant hautement contre l'apostasie de l'empereur, Zénobe soutint le courage des chrétiens, et se fit admirer de tout le monde, particulièrement de saint Ambroise, évêque de Milan, qui, étant allé à Rome, fit son éloge auprès du pape Damase. Ce pontife le fit venir auprès de lui, le créa diacre de l'Église romaine, et l'envoya ensuite à Constantinople, comme légat du Saint-Siège, pour y défendre la foi contre les efforts des hérétiques. A son retour, Zénobe fut nommé évêque de Florence; et le clergé et le peuple de cette ville le reçurent avec une joie extraordinaire. Quelques auteurs placent sa mort vers l'an 405. Cependant il est sûr qu'il vivait encore lorsque saint Paulin écrivit la Vie de saint Ambroise, c'est-à-dire vers l'an 412, puisqu'il est parlé de lui dans cet ouvrage,

comme d'un prélat vivant. Son corps fut porté, selon ses ordres, hors de la ville de Florence, dans la chapelle *ambrosienne*, où il avait coutume de se retirer lorsqu'on le croyait en communication avec Dieu. L'année suivante, il fut transféré dans la cathédrale Saint-Sauveur. On trouve une dissertation sur la vie de ce prélat dans le *Voyage d'Hippophile et Chariton*, imprimé dans les *Deliciae cruditorum* de Jean Lami. Voyez aussi Tillemont, *Histoire ecclésiastique*, tome x, pag. 80 et 758. G-v.

ZÉNOBIE; femme de Rhadamiste, roi d'Ibérie (maintenant la Géorgie, dans la Turquie d'Asie), était fille de Mithridate, roi d'Arménie. Elle accompagna dans sa fuite son mari, qui était chassé par les Arméniens, indignés de l'horrible barbarie avec laquelle il avait fait périr ce prince, dont il était à-la-fois le gendre et le neveu, et de la dureté qu'eux-mêmes avaient éprouvée de sa part comme rebelles. Rhadamiste ne dut son salut qu'à la vitesse des chevaux sur lesquels ils se sauvèrent l'un et l'autre. Zénobie était enceinte. La crainte de l'ennemi et sa tendresse pour son époux lui firent supporter les premières fatigues de la route. Bientôt, n'y pouvant plus résister, elle pria Rhadamiste de la dérober, par une mort honorable, aux outrages de la captivité. L'époux, saisi d'admiration pour tant de vertu, mais aussi tourmenté de la crainte que s'il la laissait un autre ne s'emparât de sa compagne adorée, ne put contenir sa jalousie, et la frappa de son cimeterre, puis la traîna vers l'Araxe, ne voulant pas même que son corps pût être enlevé. De là il regagna en toute hâte les états de Pharasmane, son père. Zénobie, que le

avait amenée doucement sur le fleuve, fut trouvée par ses gens, comme elle respirait en les pansèrent sa plaie; et ayant d'elle son nom et sa déploratoire, ils la transportèrent à d'Artaxate, d'où elle fut conduite à Tiridate, roi d'Arménie, qui l'accepta avec bonté, et la traita avec honneur. Cet événement, qui est de J.-C., a fourni le sujet de plusieurs tragédies de Cré-

L.—P.—E.

ZÉNOBIE (SEPTIMIA), reine de Palmyre, gouverna cette ville, et la réunit à plusieurs provinces orientales de l'empire romain, depuis 267, époque de la mort d'Odenath, son époux, jusqu'en l'an 272, où Aurélien la fit conduire captive à Rome (Voy. de Palmyre). L'intérêt romanesque, et le caractère de cette femme célebre, ont été entourés aux yeux mêmes de ses contemporains, a subjugué la curiosité et jusqu'aux critiques mo-

« Ceux qui me blâment d'attribuer un triomphe à une femme, écrit Aurélien aux sénateurs, ne savent point quelle femme est Zénobie. Si Odenath a vu fuir Sapor, si ce n'est lui, s'il a pénétré jusqu'à Persépolis, il l'a dû à la prudence et au courage de son épouse. » Ces éloges des contemporains ont été exploités par la rhétorique puérile des écrivains de l'Histoire Auguste. Zénobie, comme belle et courageuse, a été citée tant près de son époux, par son nom, que son temps entre les leçons de son père, l'embellissement de Palmyre, et le gouvernement d'un vaste empire créé par elle et par Odenath; heureuse occasion d'allusions faites aux Amazones (1), à Sé-

1. Le même historien qui, bon gré mal gré, compare le nombre de trente généraux qui soutinrent l'empire, au nombre de pouvoir les

miramis (2) et à Cléopâtre! Grâce à cet esprit romanesque, on a expliqué par les grandes qualités de Zénobie tout ce que les Arabes firent de glorieux trois siècles avant les conquêtes de l'islamisme. Nous ne connaissons guère le génie arabe que modifié par la religion de Mahomet; combien il eût été curieux de l'étudier chez une tribu commerçante, où il avait éprouvé l'influence de la civilisation grecque! d'expliquer ce phénomène singulier de l'existence de Palmyre, élevant ses portiques corinthiens au milieu d'une mer de sable, comme Venise au milieu des eaux! En attendant que l'auteur de l'article *Odenath* satisfasse l'impatience du monde savant qu'il a si vivement excitée, nous essaierons de rendre, au moins en partie, à la reine de Palmyre la physionomie originale que lui ont ôtée les historiens grecs et romains. Zénobie, fille d'Amrou, fils de Dharb, fils de Hassan, roi arabe, de la partie méridionale de la Mésopotamie, épousa en secondes nocces le célèbre Odenath, chef des tribus du désert voisin de Palmyre, et l'un des sénateurs de cette ville puissante. Elle partagea les fatigues de son époux dans ces

comparer aux trente tyrans d'Athènes. Pausanias, dit-on, paraît s'être efforcé d'assimiler la belliqueuse Zénobie aux Amazones de la Fable. La Fable raconte que les Amazones perpétuaient leur république en s'approchant à certaines époques des mêmes hommes avec lesquels elles étoient en guerre le reste du temps. L'historien judicieux, pour donner à son lecteur le plaisir de ce rapprochement, ne manque pas de nous assurer que Zénobie imitait à l'égard de son mari la réserve des Amazones.

(2) Gibbon lui-même ne peut s'empêcher de la comparer à Sémiramis, et de rappeler qu'au dix-huitième siècle plusieurs femmes ont aussi soutenu glorieusement le fardeau d'un empire. La manière dont il s'exprime dans une note, au sujet du meurtre d'Odenath, est vraiment singulière, lorsqu'on songe au peu de documents que nous avons sur ce point d'histoire: On a été des soupçons fort injustes sur Zénobie, comme si elle eût été complice de la mort de son mari. Le philosophe ne méritoit-il pas ici la Sémiramis du nord?

brillantes expéditions où es Arabes humilièrent l'orgueil de Sapor, et le poursuivirent jusqu'aux murs de Ctésiphon. Ce courage, que les Romains nous ont présenté comme un trait distinctif du caractère de Zénobie, paraît avoir été commun chez les femmes arabes ; c'était une nécessité de leur vie aventureuse au milieu du désert. Dans les premières guerres de l'islamisme, un grand nombre de femmes suivaient leurs pères et leurs époux. Le génie militaire des Arabes annonça sous Odenath l'essor qu'il devait prendre sous les premiers califes (3). Ce vaillant chef avait repoussé les invasions des Perses et des Scythes, et Gallien n'avait pu sauver l'honneur de l'empire qu'en lui accordant le titre de général de l'Orient, dont il était déjà le maître. Il l'avait même reconnu pour Auguste, lorsqu'Odenath périt dans une fête où il célébrait le jour de sa naissance, assassiné par un de ses neveux, et par un Néonius qui essaya inutilement de lui succéder. Selon quelques auteurs, le neveu d'Odenath avait voulu se venger d'un châtement que lui avait infligé son oncle pour avoir dans une chasse frappé avant lui par trois fois les bêtes qu'ils poursuivaient. Zénobie punit les meurtriers, mais profita de leur crime et passa pour leur complice. Outre les deux enfants qu'elle avait eus d'Odenath (Hérennius et Timolaüs), elle avait de son premier époux un fils nommé Athénodore ou Ouaballath, dont les intérêts la rendaient ennemie implacable d'un fils de son époux appelé Ouorodes, objet de la prédilection d'Odenath, et qui de-

vait lui succéder. Ouorodes périt avec son père, et Zénobie revêtit Ouaballath de la pourpre, se réservant le titre de reine de l'Orient. Assistée d'abord des amis d'Odenath (Zosime), c'est-à-dire probablement des chefs arabes qui l'avaient si utilement secondé, Zénobie continua les conquêtes de son époux, et résista aux forces que Gallien envoya contre elle. Palmyre étendait alors sa domination de l'Euphrate jusqu'à la Méditerranée, et depuis les déserts de l'Arabie jusqu'au centre de l'Asie mineure. Un parti d'Égyptiens, à la tête duquel se trouvait un Timagène offrait de livrer l'Égypte à Zénobie. Cette province fut envahie par le Palmyrénien Zabdas (*Voy. ZABDAS*) (4). D'abord vainqueurs, puis repoussés par le général romain Probus, ils le battirent près de Memphis, grâce à la connaissance des lieux que possédait Timagène ; ce qui porterait à croire que ce Timagène était à la tête des Égyptiens indigènes contre les Romains. Trebellius Pollion fait entendre que, malgré la défaite de Probus ou Probatas, tous les Égyptiens revinrent au gouvernement romain, et jurèrent fidélité à l'empereur Claude. Quoi qu'il en soit, pendant cette courte période (de 267 à 272), Palmyre fut comme la capitale de l'Orient. C'est alors sans doute que ses habitants, enrichis des dépouilles de tant de peuples, élevèrent ces prodigieux monuments qui font encore l'admiration du voyageur. Quelques-uns les ont attribués en grande partie à l'empereur Adrien,

(3) *Odenatus non solùm orientem, quem jam in pristinum reformaverat statum, sed omnes omnino totius orbis partes reformasset, vir acer in bello.* Treb. Pollio, *Triginta tyranni.*

(4) Ce Zabdas pourrait bien n'être que Zabba, reine arabe et sœur de Zénobie. Les anciennes éditions de Pollion appellent Zabdas *action Zeno-bia*. Les auteurs orientaux rapportent à Zabba la fondation de la ville, que, selon Procope, Zénobie aurait bâtie sur les bords de l'Euphrate. Nous devons cette observation au savant auteur de l'article *Odenath*.

qui, dit-on, rebâtit Palmyre. Mais est-il vraisemblable qu'un empereur ait dépensé des sommes énormes pour embellir une des villes les plus éloignées de l'empire? Les carrières voisines donnent, il est vrai, du marbre, mais le porphyre ne peut y être apporté que de très-loin. Le luxe de l'architecture est volontiers déployé par de riches marchands devenus conquérants, qui concentrent dans un territoire étroit les richesses qu'ils ont recueillies dans les pays lointains, comme l'attestent les jardins de la Hollande et les édifices magnifiques de Florence et de Gènes. Les inscriptions prouvent que ces monuments furent élevés, au moins pour la plupart, par des citoyens de Palmyre. Mais en même temps Zénobie en fondait un plus utile sur les bords de l'Euphrate : c'était une ville forte à laquelle elle donna son nom, et qui devait faciliter ou défendre aux Perses le passage du fleuve, selon l'intérêt de Palmyre (*Voy.* la note 4). Dans la suite Justinien la fit relever de ses ruines (*Procopé, Edif.*, liv. II, chapitre 8). Malgré tant d'éclat et de puissance, la domination de Palmyre dans l'Orient était loin d'être affermie. Ce vaste empire était composé d'éléments trop hétérogènes; les peuples qu'il réunissait n'avaient rien de commun, ni les mœurs, ni la langue, ni la religion. Si nous en croyons le portrait que Pollion nous a laissé de Zénobie, elle essayait de les concilier, en les imitant tour-à-tour. Clémentine ou cruelle, selon les circonstances, elle cherchait à plaire aux Grecs, et à imposer aux barbares. Elle prétendait descendre des Lagides, et passait même pour avoir fait un abrégé de l'histoire de l'Égypte et de l'Orient. Elle parlait également le

grec, le syriaque et la langue égyptienne. Elle faisait donner à ses trois fils une éducation toute romaine, et ne leur laissait parler que la langue latine. En même temps qu'elle se faisait adorer à la manière des Perses, elle haranguait les troupes comme les généraux romains, le casque en tête et le bras nu. Avare et sobre comme les Arabes, elle imitait le faste des Perses, et leur tenait tête dans les festins. Elle était juive de religion, selon saint Athanase; et elle construisit beaucoup de synagogues, mais n'ôta aucune église aux chrétiens. Peut-être les orthodoxes n'ont-ils regardé Zénobie comme juive que parce qu'elle favorisait un évêque accusé de judaïsme (*Ruhnken, De Longini vita*). Peut-être aussi doit-on expliquer l'hérésie de Paul de Samosate, évêque d'Antioche, par le desir de plaire à une Juive, reine de l'Orient. La protection qu'elle accordait à Paul lui aliéna une grande partie des habitants d'Antioche, qui regardèrent Aurélien, tout païen qu'il était, comme un libérateur. Mais ce qui dut être le plus funeste à Zénobie, c'est la faveur décidée qu'elle accorda aux Grecs et le crédit du rhéteur Longin, qu'elle avait appelé auprès d'elle pour lui enseigner la langue et la littérature d'Homère. Une telle préférence dut éloigner d'une ville devenue toute grecque les tribus arabes qui avaient fait sa force sous Odenath. Cette conjecture est appuyée par le récit des deux batailles dans lesquelles Zénobie fut vaincue par Aurélien, près d'Antioche et près d'Émèse. Nous y voyons, du côté des Palmyréniens, des archers à pied, mais point de cavalerie légère. Ils plaçaient leur force dans une lourde cavalerie armée de toutes pièces. Les riches commerçants de Palmyre, qui

connaissaient le prix de la vie, avaient sans doute emprunté aux Parthes cette espèce d'armure (Plut., *Crassus*), quelque incommode qu'elle fût dans les plaines brûlantes de la Syrie. Aurélien épuisa leurs forces et leur courage par les évolutions rapides de ses cavaliers maures, qui les livrèrent immobiles à l'épée des légions. Après sa première défaite, Zabdas, craignant de ne pouvoir échapper d'Antioche avec Zénobie, proclama qu'il était vainqueur, qu'il avait fait prisonnier Aurélien, et fit promener dans la ville un homme revêtu des ornements impériaux. Après la seconde bataille, ils n'essayèrent point de résister dans Émèse, où les esprits leur étaient trop contraires, et ils se renfermèrent dans Palmyre. Aurélien les y suivit, et vint mettre le siège devant cette ville. Quoiqu'elle renfermât des amas d'armes prodigieux et des moyens de défense de toute espèce, sa situation insulaire, au milieu d'une mer de sable, la défendait bien mieux encore. « La noble et riche Palmyre, dit Plin » l'ancien, voit ses champs féconds » et ses belles eaux enfermés par » l'immensité du désert. La nature » a voulu l'isoler du reste du monde. » Seule entre les deux grands empires, elle est toujours dans les querelles des Romains et des Parthes, » la première inquiétude des deux » partis. » Une armée ne pouvait assiéger cette place sans s'exposer à périr de faim. Il était bien difficile d'établir des convois réguliers de vivres. Les Arabes du désert devaient le plus souvent les enlever. En outre, il était trop important aux Perses que Palmyre ne redevînt point entièrement dépendante des Romains; et l'on avait lieu d'espérer que Schahpour saisirait cette occasion d'enva-

hir de nouveau l'empire. Ces considérations diverses inspirèrent aux Palmyréniens une funeste sécurité. Leur ville était pleine d'armes et de richesses; mais ils avaient amassé peu de vivres. Aurélien, qui l'ignorait peut être, et que la vigueur de leur résistance commençait à décourager, leur offrit des conditions : la vie à Zénobie, aux Palmyréniens la garantie de leurs droits; l'or, l'argent, les pierreries, la soie, les chevaux et les chameaux devaient être livrés aux Romains. La réponse de Zénobie est célèbre. On assure qu'elle la dicta en syriaque, et l'envoya traduite en grec (Vopiscus). Le ton déclamatoire qu'on y remarque ne nous semble point une raison suffisante pour douter de son authenticité. Dans cette lettre, elle se promettait les secours des Perses, des Arabes et des Arméniens; mais les Perses étaient distraits par la mort d'Ormisdas, successeur de Schahpour (5). *Les brigands de la Syrie*, nom par lequel elle semble désigner, dans sa lettre, les tribus arabes qui erraient entre Palmyre et la Palestine, furent gagnés ou intimidés par Aurélien, et cessèrent d'inquiéter les convois de vivres qui alimentaient l'armée romaine. La cavalerie des Sarrasins et des Arméniens passa du côté de l'empereur. Les conseillers de Zénobie, perdant tout espoir, lui firent monter le plus léger de ses dromadaires, et la conduisirent vers l'Euphrate; mais elle fut atteinte par les Romains, lorsqu'elle entra dans la barque pour passer le fleuve. Alors les Palmyréniens se trouvèrent divisés; les amis de Zénobie, n'attendant aucune grâce, s'obstinaient

(5) Et non par la mort de Schahpour, comme le dit Gibbon.

ndre la place , mais ceux
ulaient sauver leurs riches-
eur vie l'emportèrent. Au-
devenu maître de Palmy-
it paraître Zénobie devant
bunal, et lui demanda com-
elle avait osé combattre les
urs. Le discours que Pol-
i met dans la bouche est no-
adroit : « Je vous reconnais
r empereur, vous qui savez
cre, mais je ne pouvais me
mettre à un Gallien ni à un
iole. » Ces paroles touchèrent
s farouches Illyriens qui com-
nt les légions. Ils demandèrent
ds cris la tête de Zénobie. Alors
andonna le personnage héroï-
'elle avait soutenu jusque - là.
emanda grâce pour une faible
; , égarée par des conseillers
es; dénonça tous ses amis , et
a le grec Longin comme l'au-
de la lettre si fière qu'elle avait
ée à Aurélien, quoique cette
eût été écrite originairement
riaque. Longin mourut, dit-
avec courage, et consola ceux
leuraient son malheur (6).
Zosime, Zénobie, emmenée
ne par Aurélien, mourut de
lie pendant la route, ou se
mourir de faim. Mais, se-
opiscus, elle se résigna beau-
nieux à sa destinée; après avoir
u triomphe d'Aurélien à côté
tricus, l'empereur vaincu des
s, elle vécut avec ses enfants,
e une dame romaine, dans la
te qu'Aurélien lui avait donnée

à Tibur, et qui du temps de Pollion
s'appelait encore Zénobia. Enfin si
l'on en croyait Zonare, le vieil Au-
rélien aurait épousé une des filles de
Zénobie, et aurait donné les autres
aux citoyens les plus distingués de
Rome. Quelques-uns prétendent que
sa famille subsistait encore au cin-
quième siècle. La malheureuse Pal-
myre ne fut point abattue par la
defaite de Zénobie; dans la même
année, ses habitants massacrèrent
la garnison romaine, et créèrent
un empereur. La célérité d'Auré-
lien les empêcha de faire aucun pré-
paratif de défense; presque tout fut
égorgé sans distinction de sexe ni
d'âge. Le vainqueur lui-même eut re-
gret de cette barbarie; il fit réparer
le temple du Soleil, et permit au
petit nombre de ceux qui avaient
échappé au massacre, d'habiter leur
ville déserte. Mais dès-lors Palmyre
n'eut plus d'importance. La route du
commerce était pour jamais détour-
née. Nous perdons de vue cette ville
jusqu'à l'an 400, où elle est désignée
comme le quartier de la *Legio pri-
ma Illyricorum*, et comme un siège
épiscopal dépendant du métropoli-
tain de Damas. Il paraît qu'elle per-
dit cette civilisation grecque qui l'avait
embellie dans ses beaux jours, car
on n'a pas trouvé dans ses ruines
d'inscriptions grecques plus récentes
que l'époque de Zénobie. Partout les
Romains ont respecté les inscriptions
d'Odenath; mais ils semblent avoir
effacé soigneusement les noms de
Zénobie et de Ouaballath. D'autres
barbares qui vinrent ensuite camper
sur les ruines de Palmyre, les
Arabes, les Mameluks et les Turcs
ont partout brisé les statues innom-
brables dans lesquelles ils croyaient
voir autant d'idoles. Malgré tant
d'outrages successifs, les ruines de

dernier trait par lequel un païen zélé (Zosi-
ulu embellir la mort d'un philosophe païen,
eu vraisemblable? Au milieu des soldats
qui poursuivaient de leurs clameurs Zéno-
s conseillers, est-il croyable que personne
moigner quelque intérêt à Longin? Ne se-
as encore ici une reminiscence classique
rt de Socrate, de celle de Phocion, etc.?
première note de cet article.

Palmyre ont été en grande partie conservées par la sérénité du climat, et surtout par leur extrême éloignement de tout lieu habité (*Voy. Rob. Wood*). Les sources de l'histoire de Zénobie sont : *Vopiscus* et *Trébellius Pollion* dans l'Histoire Auguste, *Zosime* et *Zonare*;—Histoire de Palmyre, par M. Saint-Martin (sous presse);—Articles *Odenath* et *Longin* dans cette Biographie.—*Voy. aussi Gibbon*, tom. 11, de la traduction de M. Guizot.—L'histoire de Zénobie par *Villeforce*, dans le tom. ix de la continuation des Mémoires historiques de Sallengre, mérite peu d'être consultée.—*Halley*, Dissertation sur l'histoire de Palmyre, dans les Transactions philosophiques, tom. XIX, ou dans le tome III de l'abrégé de *Lowthorp*.—On consultera utilement *Eckhel*, *De doctrinâ nummorum veterum*, tome VII, et les inscriptions recueillies dans les Voyages pittoresques de *Wood*, et de M. *Seetzen*. Le dernier n'est pas encore imprimé. Un savant allemand, Ernest-Frédéric Wernsdorf, a publié en 1742, à Leipzig : *De Septimiâ Zenobiâ, Palmyrenorum Augustâ*, vol. in-4°. Le père Jouve a aussi donné, en 1758, une *Histoire de Zénobie*, vol. in-12. Mais tous ces renseignements ont besoin d'être éclairés par la lecture des voyageurs modernes, et par celle des historiens arabes. Si l'on tient compte des modifications que l'islamisme a pu apporter dans le caractère de leur nation, ces historiens peuvent jeter beaucoup de lumières sur l'histoire de Palmyre (7). J. M—T.

ZENOBIUS, sophiste grec, sur lequel les anciens nous ont laissé peu de renseignements. Le scholiaste d'Aristophane (*ad Nubes*), et Érasme (*Chiliades*), après lui, le nomment Zénodote, d'où il est arrivé que plusieurs auteurs le confondent avec le grammairien d'Éphèse (*Voy. ZÉNODOTE*). Selon Suidas, Zenobius enseignait à Rome sous le règne de l'empereur Adrien; mais, comme dans son recueil de *Proverbes*, on en trouve deux qui sont tirés de Lucien (*cent. II, 1, cent. III, 68*), quelques critiques en ont conclu qu'il ne pouvait pas être antérieur à l'auteur des Dialogues. On a remarqué déjà (*V. DIOGÉNIEN, XI, 392*), que les copistes se permettaient assez fréquemment de faire des additions aux ouvrages qu'ils transcrivaient; et qu'on ne doit pas admettre légèrement, contre l'autorité de Suidas, des passages qui peuvent avoir été intercalés. Ce lexicographe attribue à Zenobius divers ouvrages, entre autres l'horoscope (*genethliacon*) d'Adrien et une version grecque des *Histoires* de Salluste. Il ne nous reste de lui qu'un Recueil de proverbes avec leurs explications; il est intitulé : *Epitome proverbiorum Lucil. Tarrhæi et Didymi Alexandrini secundum ordinem alphabeticum, græcè*, Florence, Philippe de Zunta, 1487, in-4°, très-rare. On regarde ce volume comme le premier qui soit sorti des presses des Juntas ou Giunti, célèbres imprimeurs de Florence (*V. JUNTE, XXII, 158*). Vincent Opsopæus a donné une seconde édition des *Proverbes* de Zenobius, Haguenau, 1531, petit in-8°; elle n'est guère moins rare que la précé-

(7) L'abbé d'Aubignac a fait imprimer, en 1647, in-4°, une tragédie en prose, dont l'histoire de Zénobie lui a fourni le sujet. M. Royou en a composé une autre en vers, sous le même titre, qui n'a pas été représentée, mais qui est re-

cue au Théâtre-Français. Mlle. Lepring-in-Maison-neuve a publié *Zénobie, reine d'Arménie*, Londres, 1795, in-8°; Paris, 1800, in-12.

dente. Une troisième parut à Gracovie, 1543, in-4°. Celle-ci n'a pas été connue de Fabricius. On en doit une quatrième à Gilbert Cousin (*Cognatus*), qui l'accompagna d'une version latine, sous ce titre: *Sylloge paræmiarum quas Erasmus in suas Chiliades non retulit*, etc., Bâle, Henric Petri, 1560, in-8°. Cette version fait partie des *Œuvres* de Cousin, tome 1^{er}., 24-84. Cependant André Schott déclare qu'il ne la connaissait pas, lorsqu'il en fit une nouvelle qu'il a publiée avec le texte de Zenobius à la tête des *Adagia sive proverbialia Græcorum*, etc., Anvers, 1612, in-4°. (V. And. Schott). W—s.

ZENOCARE (GUILLAUME SNOUCKAERT (1), plus connu sous le nom de), gentilhomme flamand, était fils de Martin Snouckaert, secrétaire de l'empereur Charles-Quint, et ensuite de la ville de Bruges, où il naquit en 1510. Ayant achevé ses études, il accompagna Corneille de Schepper, ambassadeur en France, et y prit ses degrés en droit. A son retour en Flandre, Charles-Quint le nomma son bibliothécaire. Si l'on en croit Sander (*de Brugensibus*, 36), Zenocare était digne de cet emploi par l'étendue de ses connaissances et par son amour pour l'antiquité. Pourvu depuis d'une charge de membre du conseil de Hollande, il mourut à la Haye, après l'année 1560. On a de Zenocare: *De vitâ Caroli Quinti imperatoris libri v*, Bruges, 1559, in-fol.; Gand, 1560; Anvers, 1594; c'est la même édition avec de nouveaux frontispices et quelques changements dans les pièces préliminaires. Cet ouvrage est

moins la vie que le panégyrique de Charles-Quint. Il est mal écrit, plein de digressions inutiles et de fables grossières; mais comme le volume est devenu très-rare, il est recherché par quelques curieux. Voy. Paquot, *Mémoires pour l'hist. litt. des Pays-Bas*, III, 30, édit. in-fol. W—s.

ZÉNODORE, tyran de Panias et d'une partie de la Syrie, profita des longs troubles dont cette contrée était le théâtre, depuis la décadence des rois séleucides, et la conquête des Romains, pour s'emparer, vers l'année 32 avant J.-C., de l'héritage de quelque autre usurpateur, et établit le siège de sa domination à Panias, ville située aux sources du Jourdain. Après la bataille d'Actium il obtint des Romains, à titre de faveur, la jouissance du Chalée et des pays voisins qui, après la mort de Ptolémée, fils de Mennéus, avaient passé à son fils Lysanias, que, sous prétexte de ses liaisons avec les Parthes, la fameuse Cléopâtre avait fait périr pour s'emparer de ses états. La Trachonitide, une de ces contrées, offrait dans ses montagnes, ses vastes cavernes et ses épaisses forêts, un repaire assuré aux brigands dont le nombre s'était prodigieusement accru après la fin des guerres civiles. Zénodore, au lieu de les détruire ou de les réprimer, n'eut pas honte de les protéger, de les favoriser et de partager avec eux le fruit de leurs crimes. Sur les plaintes réitérées des peuples voisins, l'empereur Auguste, restreignit, en l'an 24, la domination de ce dynaste dans les limites de ses anciennes possessions, le déclarant déchu de toute autorité sur la tétrarchie que Rome lui avait affermée, et dont il conféra la souveraineté à Hérode-le-Grand, roi de Judée. Zénodore avait vainement ou

(1) Ce fut pendant son séjour en France qu'il changea son nom pour en adoucir la prononciation.

recours à toute sorte de bassesses, d'intrigues et de calomnies tant à Rome qu'en Syrie, pour recouvrer ces pays, ou du moins pour en faire déposséder son successeur. Hérode, par la générosité d'Auguste, réunit bientôt, aux états qu'il gouvernait, Pannas et tout ce qui était resté à Zénodore. Ce dernier s'étant rendu à Antioche, à l'occasion du voyage d'Auguste en Orient, y mourut subitement, l'an 20 avant J.-C. Il existe plusieurs médailles de Zénodore; l'abbé Belley en a expliqué deux dans la collection des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, tome xxviii, p. 545; Visconti en a publié une autre dans son *Iconographie grecque*, tome iii, p. 21 à 26. Toutes portent l'effigie d'Auguste, que Zénodore avait intérêt de flatter, et au revers la tête de ce dynaste, coiffée à la romaine, avec cette légende : *Zénodore tétrarque et pontife*.

A—T.

ZÉNODORE (1), célèbre sculpteur grec, florissait dans le premier siècle de l'ère chrétienne, sous les règnes de Claude et de Néron. Vibius Avitus, préfet de l'Auvergne, l'ayant fait venir dans cette province, le chargea de fondre une statue colossale de Mercure. Il employa dix ans à cet ouvrage, qui lui fut payé quarante millions de sesterces (2). Avitus avait reçu de son oncle Cassius Silanus, instituteur de Germanicus, deux vases ciselés par Calamis (V. ce nom, VI, 477). Ces vases, d'un travail précieux, avaient été donnés par Germanicus à son illustre maître, Zénodore, à la demande d'Avitus, en fit des copies si parfaites, que

(1) Et non pas Zénodote, comme on l'a dit à la fin de l'article Calamis; et encore moins Xénodote, comme Vossius le veut.

(2) Plus de quatre millions de notre monnaie.

l'œil le plus exercé n'aurait pu les distinguer de ceux de Calamis. La réputation de Zénodore s'étendit jusqu'à Rome, où Néron l'appela pour fondre la statue qu'il avait résolu d'ériger à sa gloire. Ce nouveau colosse, de cent dix à cent vingt pieds de hauteur, fut placé dans le vestibule du palais d'Or (Suétone, *Vita Neronis*, 31). Après la mort de Néron, la mémoire de cet empereur ayant été flétrie par un décret du sénat, sa statue fut renversée. Vespasien la consacra depuis au Soleil, dont la tête, ornée de sept rayons, fut substituée à celle du fils d'Agrippine; et alors on la transporta dans le quatrième quartier de Rome (3). C'est à Pline l'Ancien que nous devons la plupart des détails rassemblés dans cet article (Voyez *Hist. nat.*, xxxiv, 7). Il nous apprend qu'il avait admiré dans l'atelier de Zénodore le beau modèle en argile de la statue de Néron, dont la ressemblance était parfaite, ainsi que les diverses ébauches de l'artiste; puis il ajoute : « Cette statue » montra que l'art de fondre le bronze » se était perdu : car Néron était » prêt à donner tout l'or et l'argent » nécessaires; et Zénodore ne le cé- » dait à aucun artiste de l'antiquité » dans l'art de ciseler et de modeler » (4). » Ce passage de Pline, qui n'avait arrêté jusqu'alors aucun des traducteurs ni des nombreux commentateurs de l'*Histoire naturelle*, embarrassa beaucoup Tiraboschi; et, après l'avoir long-temps examiné, il

(3) Martial en parle dans les vers suivants.

Hic ubi siderens propius videt astra colossus.

Spectacul., lib. 2.

Magna que sideris vidimus ora Dei.

Epigramm., XII, 6.

(4) *Haec statua indicavit interitus fundendi artis scientiam, cum et Nero largitus aurum argentumque paratus esset, et Zenodorus scientiam sciendū candilique nulli veterum nos poneretur.* XXXIV, 7.

avoua franchement qu'il ne pouvait pas en découvrir le véritable sens (Voyez *Storia della letterat. ital.*, II, 266 et suiv.). Excités par l'aveu modeste qu'un si savant homme faisait de son impuissance, plusieurs littérateurs italiens, les amis ou les admirateurs de Tiraboschi, se sont efforcés d'éclaircir la contradiction que renferme ce passage de Pline ; et leurs observations ont été recueillies dans les notes de la nouvelle édition de la *Storia della letteratura*. Tous s'accordent à penser que Pline a voulu seulement déplorer la perte de l'art des alliages, que ne put faire retrouver la prodigalité de Néron, disposé à donner tout l'or et l'argent dont on aurait eu besoin pour obtenir une belle composition de bronze. Cette explication a été adoptée par M. Quatremère de Quincy et par d'autres savants. Voy. les notes dans la traduction française de l'*Histoire de l'art*, par Winckelmann, II, 424, édit. in-4°, et le *Musée de sculpture ancienne et moderne*, par M. le comte de Clarac, I, 58. W—s.

ZÉNODOTE D'ÉPHÈSE, célèbre grammairien, était disciple de Philetas qu'il suivit en Égypte, devint précepteur des enfants de Ptolémée Soter, et fut chargé par ce prince de la garde de la bibliothèque d'Alexandrie (Voy. PTOLÉMÉE, XXXVI, 202). Il eut pour successeur dans cette place Aristophane de Byzance (Voyez ce nom, II, 455), et non pas Démétrius de Phalère, comme quelques auteurs l'ont conjecturé. Suidas le cite comme auteur d'un poème épique, probablement peu remarquable, puisque les anciens ne nous en ont pas même conservé le titre. L'ouvrage qui a rendu Zénodote plus célèbre ou plutôt le seul qui ait fait arriver son nom à la pos-

térité est sa récitation d'Homère (1), récitation qui pendant long-temps a été regardée comme la première dans l'ordre chronologique. Une multitude de témoignages pouvait cependant prévenir cette erreur. Fabricius en a rassemblé quelques-uns dans sa *Bibliothèque grecque*, livre II, chap. 2, et Wolf dans ses admirables prolegomènes d'Homère (*Hom. opp. omnia* ou *Homeri et Homeridarum reliquæ*), a complété la démonstration soit par l'addition ou le développement de quelques faits, soit par les considérations littéraires auxquelles il s'est livré, et qui empêchent d'émettre désormais aucune objection sur ce point. Une autre erreur plus singulière se joignait à celle-ci. On supposait Zénodote et Aristarque contemporains de Pisistrate qui, dit-on, ayant résolu de rétablir dans leur intégrité les poèmes d'Homère détruits ou perdus par suite de quelque grande catastrophe, aurait invité les rhapsodes à se réunir à Athènes de toutes les contrées de la Grèce, et à y mettre en commun tout ce qu'ils savaient des vers de l'illustre poète. Ceux-ci vinrent en foule; et quand on eut recueilli tout ce qu'ils avaient coutume de chanter dans les villes de la Grèce, Pisistrate rassembla soixante-douze grammairiens pour corriger, et mettre en ordre tous ces fragments. De là l'Iliade et l'Odyssée telles, à peu de chose près, que nous les avons. Or, parmi ces soixante-douze grammairiens les plus illustres furent Zénodote et Aristarque (V. Villoison, *Anecd. græc.*, tome II, p. 182, 599). Qu'un Grec

(1) Et non pas d'Horace comme on le dit dans le *Dictionario storico*, édit. de Bassano, 1796. C'est évidemment une faute d'impression; on ne l'aurait pas relevée si elle n'avait pas été copiée dans le *Dictionnaire universel français*.

ignorant, qu'un écrivain du Bas-Empire ait pu ainsi confondre les lieux et les temps, rapporter à des éditeurs d'Homère la fable des Septante, faire vivre les mêmes hommes sous le neveu de Solon et le chef de la dynastie des Lagides, mettre des grammairiens à l'époque où leur nom n'était pas connu, c'est ce qui étonnera peu; mais comment concevoir que ces erreurs se soient répétées dans la grande Histoire universelle anglaise, et surtout dans le *Voyage d'Anacharsis* (Introduction, première partie), dont l'auteur connaissait si bien la Grèce? Quant au mérite de Zénodote, comme éditeur d'Homère, on ne peut douter soit par le témoignage de ses compatriotes, soit d'après les réflexions qu'on peut faire à ce sujet, qu'il n'en ait eu beaucoup. On voit par le vers suivant de Bibaculus, rapporté par Suétone à la fin du ch. xi du traité *De illustribus grammaticis*, que le nom de Zénodote s'employait comme synonyme de critique estimable,

En cor Zenodoti, en œcur Cratitæ.

Mais il faut se former une idée juste de ce que la critique était à cette époque, où à peine elle commençait à naître. Au commencement du troisième siècle avant J.-C., la grammaire n'était point faite, et la langue n'avait d'autres règles avec l'usage que quelques aphorismes hasardés et isolés. Aussi Zénodote donne-t-il souvent la préférence à des fautes de langue ou à des formes qui ne sont ni poétiques, ni ioniennes. Bien souvent aussi il supprime des vers avec plus de légèreté que de goût. Ici la critique était évidemment dans son tort, car comment deviner qu'un vers n'appartient pas à Homère? Dans le premier cas, il pouvait rencontrer juste, car en admettant ce que l'on

ne conteste plus guère, que l'Iliade et l'Odyssée ne sont point l'ouvrage d'un ou même de deux auteurs seulement, on conçoit la variété des dialectes employés dans les deux poèmes. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne doit pas attribuer à l'imagination de Zénodote les leçons qu'il a souvent introduites dans le texte contradictoire à Aristarque et à d'autres grammairiens. Ces leçons étaient indubitablement données ou par des éditeurs, ou par des traditions plus anciennes. Comme un assez grand nombre de ces variantes nous ont été conservées par Eustathe, les savants ont pu fixer leur opinion sur Zénodote avec assez de précision et de certitude (*Voy.* à ce sujet Wolf, *Proleg.*, XLIII). — Il est encore question chez les anciens de plusieurs Zénodote: tels sont, entre autres, Zénodote d'Étolie, loué par Germanicus; Zénodote Théophile, cité par l'auteur de scholies sur la Thériaque de Nicandre; Zénodote de Trézène, dont il est fait mention dans Denys d'Halicarnasse; Zénodote de Malles, dont le nom se trouve chez le scholiaste grec d'Aratus; Zénodote d'Alexandrie, auteur de plusieurs écrits contre Aristarque (πρὸς τὰ ὑπ' Ἀριστάρχου ἀδευόμενα, etc.); mais Wolf pense que ces divers personnages ou au moins les deux derniers ne sont autres que le Zénodote d'Éphèse, désigné par les noms des villes où il séjourna quelque temps. P—OT.

ZÉNON, appelé ordinairement Zénon d'Élée pour le distinguer du fondateur du stoïcisme (*Voy.* l'art. suivant), naquit à Élée, colonie phocéenne de la Grande-Grèce (1). Les uns lui donnent pour père Pyre-

(1) Diogène de Laërte, IX, 28. Apulée, *Apul.*, I. Strabon, VI.

tès (2), la plupart Teleutagoras (3), la majorité des témoignages faisant de Pyretès le père de Parménide (4). Pour la date de sa naissance et toute sa chronologie, l'autorité la plus précise que nous possédions est l'introduction du *Parménide* de Platon, où Parménide et Zénon sont représentés arrivant à Athènes, Parménide à l'âge de soixante-cinq ans, et Zénon à l'âge d'à-peu-près quarante. Et il ne faut pas éluder l'autorité de Platon, en invoquant ses nombreux anachronismes; car Platon se permet, il est vrai, des anachronismes, mais quand ils lui sont nécessaires, ou quand ils sont insignifiants; or ici rien de semblable. Platon n'avait aucun besoin de nous donner l'âge précis de Parménide et de Zénon, et l'erreur serait trop positive et trop grave pour être une simple distraction chronologique; ce serait une véritable déception tout-à-fait inadmissible. On peut donc regarder la date fixée par Platon comme une base sur laquelle la critique doit s'appuyer. Or Zénon, arrivé à Athènes à l'âge de près de quarante ans, y jeta un grand éclat pendant son séjour, à ce que Platon nous apprend. Il y donna des leçons à l'élite de la jeunesse athénienne: Plutarque assure même qu'il enseigna à Périclès la philosophie de Parménide. Ainsi cette époque peut être considérée comme la plus brillante de sa vie, et par conséquent c'est à celle-là que peut très-bien se rapporter ce que dit Diogène, que Zénon fleurit à la soixante-dix-neuvième olympiade; Suidas

dit à la soixante-dix-huitième; Eusèbe le place avec Héraclite à la quatre-vingtième. Or un homme qui a près de quarante ans vers la soixante-dix-huitième ou soixante-dix-neuvième olympiade, est né vers la soixante-huitième ou soixante-neuvième. Le même calcul servirait aussi à bien fixer la chronologie de Parménide. Si on fait tomber l'âge de soixante-cinq ans que Platon lui donne vers la soixante-dix-neuvième olympiade, il sera né entre la soixante-unième et la soixante-deuxième, c'est-à-dire, dans le berceau même d'Élée et dans le premier établissement de la colonie. Il aura pu entendre Xénophane, mort vers la soixante-sixième olympiade, et il aura très bien pu commencer à se distinguer vers la soixante-neuvième, comme le marque positivement Diogène. Son illustration se sera accrue et développée de la soixante-neuvième à la soixante-dix-huit ou soixante-dix-neuvième, époque à laquelle il arriva à Athènes à l'âge de soixante-cinq ans, déjà tout couvert de cheveux blancs, dit Platon, et avec l'aspect d'une belle vieillesse. Après son voyage à Athènes sa célébrité n'a pu que se maintenir jusqu'à sa mort, ce qui explique ce que dit Eusèbe qu'il a fleuri avec Empédocle dans la quatre-vingtième olympiade; la mention simultanée d'Empédocle prouve assez qu'il ne s'agit pas ici du commencement de la réputation de Parménide, mais de son plus haut degré et de son dernier terme. La seule objection est l'impossibilité que dans cette hypothèse Socrate, né dans l'olympiade soixante-dix-septième, 3^{me} année, ait pu prendre part à la conversation retracée dans le *Parménide*, et qui a dû avoir lieu vers la soixante-dix-neuvième olympiade, c'est-à-dire,

(2) Apollodore, dans ses *Chroniques*, au rapport de Diog., IX, 25.

(3) Diog., *ibid.* Suidas, Ζήνων.

(4) Diog., *Vie de Parmén.* Suidas, Παρμεν. Théodoret, *Serm. Therap.*

quand Socrate avait au plus dix ans. Sa jeune imagination aura bien pu être frappée de l'aspect imposant du vieux philosophe ; mais comment lui prêter, si précoce qu'on le suppose, une partie de l'argumentation du *Parménide* ? A cela nous répondons que c'est ici que se place très-bien le genre d'anachronismes que Platon se permet, et qu'il pouvait se permettre. Platon se proposant de faire connaître la philosophie éléatique, c'était une bonne fortune pour lui de trouver établie et répandue une tradition vive encore du voyage et du séjour de Parménide et de Zénon à Athènes, tradition qui lui permettait de mettre en scène ces deux illustres personnages exposant eux-mêmes leur doctrine. D'un autre côté, la donnée fondamentale des drames de Platon était l'intervention de Socrate ; et Socrate dans son enfance avait vu ou pu voir Parménide et Zénon. Il ne s'agissait donc que de lui prêter quelques années de plus, et de substituer sa première jeunesse à son enfance, changement nécessaire mais suffisant pour faire jouer à Socrate un certain rôle dans cette haute conversation philosophique. L'anachronisme était peu de chose, et il était indispensable. Rien d'ailleurs n'était plus aisé que de le masquer sous une expression indéfinie qui offrit le double sens de l'enfance ou de la première jeunesse, et c'est précisément cette alternative que présente l'expression *σποδοῦ νέος, πᾶν νέος*, employée par Platon dans le *Parménide* et le *Théétète*. Cette seule hypothèse admise, il en résulte un calcul qui a pour lui la concordance de tous les autres témoignages, qui fixe et détermine toute la chronologie de Zénon et de Parménide, se lie à celle de Xénophane, établit l'en-

chaînement et le mouvement de l'école d'Élée, et par là éclaire l'histoire entière de cette école. On voit alors toute cette métaphysique, en apparence si arbitraire, se développer régulièrement, comme d'après un plan arrêté d'avance sur lequel viennent se dessiner successivement et au temps marqué, avec leurs rapports intimes et leurs différences nécessaires, les trois grands hommes qui constituent l'école d'Élée. Entre la soixante-unième et la soixante-sixième olympiade, Xénophane, Ionien de naissance, et récemment établi au milieu des colonies doriennes et pythagoriciennes de la Grande-Grèce, conçoit l'idée fondamentale de l'école d'Élée, et la lègue indéfinie encore, mais féconde et pleine d'avenir, à son successeur Parménide qui, né à Élée, n'ayant jamais respiré d'autre air que celui de la Grande-Grèce, nourri de bonne heure et pénétré de l'esprit qui avait inspiré la vieillesse de Xénophane, retranche de l'ensemble imparfait dont il hérite l'élément empirique et ionien, pour en développer exclusivement l'élément dorien, la haute tendance idéaliste et pythagoricienne, et imprime ainsi au système éléatique l'unité et la rigueur qu'aucun système ne peut avoir à sa naissance, l'élève à son véritable principe, le pousse à ses véritables conséquences, lui donne enfin son caractère et sa forme définitive. Ceci avait lieu vers la soixante-dixième olympiade. Zénon, né à Élée, vers cette époque, trouvant l'école éléatique fondée et achevée, n'avait plus rien à faire qu'à combattre pour elle, à la répandre, et à la défendre : c'était là le seul rôle qui lui restât ; et il l'a admirablement rempli de toute manière. On peut dire que Xénophane est le

fondateur de l'école d'Élée; Parménide, le législateur; Zénon, le soldat, le héros et le martyr. Ce point de vue domine à-la-fois la vie de Zénon et ses ouvrages; car la vie et les ouvrages d'un homme qui appartient véritablement à l'histoire, expriment la même idée et tiennent à la même destinée. La destinée de Zénon devait être toute polémique. De là, dans le monde extérieur, la forte vie et la fin tragique du patriote; et dans le monde de la pensée, le rôle laborieux du dialecticien: γέγονε δὲ ἀνὴρ γενναϊότατος καὶ ἐν φιλοσοφίᾳ καὶ ἐν πολιτείᾳ, Diog., IX, 25. — Né à Élée vers la soixante-neuvième olympiade avec des avantages extérieurs remarquables (5), la première partie de la vie de Zénon s'écoula, à ce qu'il paraît, dans l'étude de la philosophie de Parménide qui l'aima comme un père (6), selon les uns, ou plus vivement encore, selon les autres (7). Tous les auteurs s'accordent sur son ardent patriotisme. C'était l'époque de l'affranchissement de la Grèce et de l'élan général vers la liberté extérieure et intérieure. De toutes parts on secouait le joug des Perses, et l'on travaillait à se donner des institutions plus libérales. L'histoire de chaque colonie, et surtout l'histoire d'Élée, est couverte de ténèbres trop épaisses, pour que nous sachions ce qui se passa alors

sur ce point intéressant de la Grande-Grèce. Seulement nous voyons que, fondée dans la soixante-unième olympiade, Élée s'adressa à ses philosophes, à Parménide, selon Plutarque et Diogène, à Parménide et à Zénon, selon Strabon, pour fixer sa constitution et ses lois (8). Quelle était la nature de cette législation? Inclina-t-elle vers l'esprit aristocratique des établissements doriens, ou, fidèle à son origine phocéenne, Élée conserva-t-elle l'esprit ionien dans ses institutions? On s'accorde à louer cette législation sans la décrire, et Plutarque assure qu'au commencement de chaque année, les citoyens faisaient serment de n'y rien changer. La tradition dit la même chose des lois que Charondas donna à Rhégium, et de celles de plusieurs autres villes de la Grande-Grèce. Si le fait rapporté par Plutarque est certain, il supposerait à Élée, comme à Rhégium, comme à Thurii et ailleurs, des troubles antérieurs, probablement causés par la lutte de l'aristocratie et de la démocratie, lutte qu'on aura essayé de terminer par l'adoption d'une législation tempérée. Quoi qu'il en soit, Zénon, content d'avoir contribué à donner à sa patrie des institutions sages, ne chercha pas à s'y faire une grande place, et ne voulut d'autre pouvoir que celui de ses vertus et de ses talents. Diogène atteste qu'il méprisait les grandeurs (9) à l'égal d'Héraclite, et l'on sait que l'ionien Héraclite méprisa si fort les grandeurs, qu'il renonça volontairement au pouvoir suprême. Mais les deux philosophes étaient animés

(5) Platon, *Parm.*, εὐμήκη καὶ χαρίεντα ἰδέϊν. Apulée, *Apol.* 1, *Longè devotissimum.* Diogène dit la même chose d'après Platon.

(6) Diog., φύσει μὲν Τελευταχόρου, Ζέσει δὲ Παρμενίδου.

(7) Platon, *ibid.*, Παιδικὰ τοῦ Παρμενίδου. Il paraît que ce n'était pas le bruit général, puisqu'Athénée, dont l'autorité est d'ailleurs absolument nulle, reproche à Platon, XI, d'avoir calomnié Zénon et Parménide.

(8) Diog., IX, 21. Plutarque, *contre Cicellés.* Strabon, VI.

(9) Diog., IX, 28, ὑπεροπτικός τῶν μεγάλων.

de sentiments bien différents. Héraclite rompit à-la-fois avec le pouvoir et avec la société des hommes pour se livrer tout entier à l'étude de la nature. Zénon, en se maintenant pur de toute ambition, conserva son activité politique. Il était même très-sensible à l'opinion, et Diogène nous en a conservé un mot qui prouve qu'il y avait en lui un cœur d'homme et une honorable sympathie (10). Il aimait trop ses concitoyens pour n'avoir pas besoin d'en être aimé. Élée n'était, il est vrai, qu'une petite ville, mais ses citoyens étaient honnêtes, et Zénon préféra constamment ce séjour modeste aux magnificences d'Athènes (11), qu'il ne fit que visiter de temps en temps, et qui ne purent le séduire ni l'arrêter. Ce fut dans un de ces rares (12) voyages qu'il accompagna Parménide, et que se place l'épisode de sa vie qui fait le sujet du *Parménide* de Platon. Ce voyage eut l'important résultat de faire entrer la philosophie éléatique dans le mouvement général de la philosophie grecque. Zénon enseigna la nouvelle philosophie à Périclès (13), et donna à Pythodore et à Callias (14) des leçons qu'ils lui payèrent cent mines; et, quoique la coutume de faire payer ses leçons lui ait été commune avec les sophistes, il n'y faut rien voir de

(10) Diog., IX, 29. « Il passe pour avoir été sensible au mal qu'on disait de lui; quelqu'un lui en demandant la cause: si le blâme de mes concitoyens, répondit-il, ne me faisait pas de la peine, leur approbation ne me ferait pas de plaisir. »

(11) Diog., IX, 28, Πόλιον εὐτελέη ἠγάπησε μάλιστ' τῆς Ἀθηναίων μεγαλυχίας. Suidas, Ελέζ.

(12) Diog., *ibi.*, Οὐκ ἐπιδημήσας τὰ πολλὰ πρὸς αὐτούς.

(13) Plutarque, *Vie de Périclès*.

(14) Plat., *1^{er}. Il. ib.*

contraire aux habitudes modestes de sa vie et à son désintéressement. Platon est le premier qui donna des cours gratuits, d'abord parce qu'il répugnait à faire dégénérer l'enseignement de la sagesse en une sorte de profession mercantile; ensuite pour distinguer par-là plus fortement l'enseignement de Socrate et le sien de celui des sophistes, enfin par la raison qu'il était fort riche, et pouvait se passer de tout salaire. Faute de cette dernière raison, les philosophes platoniciens eussent été obligés dans la suite d'abandonner l'exemple de leur maître, si les Antonins n'eussent pas créé à Athènes des chaires publiques de platonisme avec un traitement donné par l'état, ou des dotations affectées à la chaire qui permettaient aux professeurs (*οἱ Διδάσχοι*) d'enseigner gratuitement. Ces dotations subsistèrent jusqu'au décret célèbre de Justinien, sous le consulat de Décius, au sixième siècle (15). Olympiodore dans son *Commentaire sur le 1^{er}. Alcibiade* en commentant le passage sur les cent mines que Zénon fit payer pour ses leçons à Callias et à Pythodore, tout platonicien qu'il est, a le bon sens de ne point accuser Zénon, et même de le défendre, par cette raison très-simple qu'on ne voit pas pourquoi il n'en serait pas de la philosophie comme de la médecine et des autres arts, et pourquoi le philosophe instruirait les hommes sans obtenir une récompense de ses soins (16). D'ailleurs la vie entière de Zénon est là pour le défendre du reproche de cupidité. On peut voir dans le *Parménide* l'effet que produisirent à Athènes

(15) Joannes Malela, *Hist. chron.*, II, p. 287, édit. Oxon.

(16) Olymp., in *Plat. Alcib.*, édit. Crenour, p. 140 et 141.

les étrangers d'Élée, et la doctrine de l'unité absolue. On conçoit que les objections et les plaisanteries ne manqueraient pas de la part de l'empirisme ionien, la seule doctrine philosophique jusqu'alors connue et accréditée à Athènes. Zénon, chargé par Parménide de soutenir la discussion, au lieu de rester sur les hauteurs de l'idéalisme, descendit sur le terrain même de l'empirisme, et retournant contre l'empirisme ses propres objections et ses plaisanteries, le força de reconnaître qu'il n'est pas plus aisé d'expliquer tout par la pluralité seule que par l'unité absolue. Cette polémique d'un genre tout nouveau, déconcerta entièrement les partisans de la philosophie ionienne, et excita une vive curiosité et un haut intérêt pour les doctrines italiques; ainsi fut déposé dans la capitale de la civilisation grecque, avec un élément nouveau et une nouvelle donnée philosophique, le germe fécond d'un développement supérieur. Zénon avec sa dialectique subtile et audacieuse apparut aux Athéniens comme une sorte de Palamède en fait de discussion philosophique (17). De retour à Élée, et ici toute date précise nous abandonne, son patriotisme fournit à son énergie l'occasion de se déployer sur

un plus grand théâtre. Tous les historiens attestent qu'Élée étant tombée, il est impossible de savoir comment, sous le joug d'un tyran, appelé Néarque ou Diomédon ou Démylos, Zénon entreprit de la délivrer: qu'il succomba, et périt dans un horrible supplice où il montra un caractère héroïque. Voilà le fond du récit des historiens; mais les variantes sont innombrables. Le fait est trop intéressant en lui-même et trop honorable à la philosophie éléatique, pour qu'il nous soit permis de ne pas l'examiner en détail. Cicéron (18) le rapporte d'une manière très-générale. Plutarque le développe davantage (19): « Zénon, l'ami de Parménide, ayant conspiré contre Démylos, et ayant échoué dans son projet, rendit témoignage par ses actions à l'excellence de la doctrine de son maître, et prouva qu'une âme forte ne craint que ce qui est déshonnête, et que la douleur ne fait peur qu'à des enfants et à des femmes, ou à des hommes qui ont un cœur de femme. En effet, il se coupa la langue avec les dents et la cracha à la figure du tyran. » Il rapporte la même chose ailleurs (20); et dans les *Contradictions des stoïciens* (21), en faisant allusion au malheur de Zénon, il rappelle le nom du tyran Démylos. Le récit de Diogène est encore plus détaillé que celui de Plutarque, et repose sur diverses autorités graves (22): « Zénon n'ayant entrepris de renverser le tyran Néarque, d'autres disent Diomédon, fut pris, comme le dit Héraclide dans l'abrégé de Satyrus.

(17) Platon, *Phédre*, et Diog., IX, 25, d'après Platon. C'est en effet Zénon que Platon désigne sous le nom de Palamède d'Élée. Hermias (édit. Ast., p. 184) et le Scholiaste l'entendent ainsi: ὅτι δὲ πνευματικῶν σχεῖθον ἦν ὁ ἀνὴρ, ὡς καὶ Παλαμῆδης. Quintilien, *Inst. Or.*, III, 1, voit un rhéteur dans le Palamède de Platon, le rhéteur Alcidas. Il n'est pas besoin, avec Spalding, de rejeter la phrase de Quintilien comme l'addition d'un glossateur; il suffit de l'expliquer par les habitudes d'esprit de Quintilien. Il est étrange que Fiedemann, *Argum. in Plat.*, rapporte cette expression à Parménide, fondant cette conjecture sur une autre, véritablement au-dessous de la critique, savoir, que Platon aura ainsi parlé, sans vouloir calomnier Parménide, sur un livre contrefait de Parménide qu'il aura pris pour authentique.

(18) *Tusc.*, II; de *Nat. Deor.*, I.

(19) *Contre Calpurne*, éd. Reiske, tom. V, p. 60.

(20) *De Garrulitate*, tom. VIII, p. 13.

(21) Tom. X, p. 345.

(22) IX, 26 28.

» Interrogé sur ses complices, et sur
 » les armes qu'il avait transportées à
 » Lipara, il nomma tous les partisans
 » du tyran, afin de le priver de ses
 » appuis. Ensuite, feignant d'a-
 » voir quelque secret à lui dire,
 » il lui mordit l'oreille et ne lâcha
 » prise qu'après avoir été percé de
 » traits, suivant l'exemple d'Aristo-
 » giton le tyrannicide. Démétrius,
 » dans les *Homonymes*, dit qu'il lui
 » mordit le nez. Antisthène, dans
 » ses *Διάδοχοι*, raconte qu'après
 » avoir dénoncé les partisans du ty-
 » ran, comme celui-ci lui demandait
 » s'il ne lui restait plus personne à
 » dénoncer, il répondit : « Toi,
 » fléau de ma patrie ! » et que, s'a-
 » dressant aux assistants : « J'ad-
 » mire, leur dit-il, votre lâcheté, si,
 » par crainte de ce que je souffre,
 » vous consentez à être esclaves. En-
 » fin il se coupa la langue avec les
 » dents, et la cracha à la face du
 » tyran. Alors les citoyens se jetè-
 » rent sur le tyran et le tuèrent.
 » Voilà ce que discutent à-peu-près la
 » plupart des auteurs ; mais Hermip-
 » pus prétend que Zénon fut jeté dans
 » un mortier et pilé. » Diodore de Si-
 » cile (23) dit positivement que le ty-
 » ran dont il est ici question, était un
 » tyran d'Élée, ce que dit aussi Sui-
 » das (24), et ce qui va très-bien
 » avec le récit de Diogène ; car, pour
 » délivrer Élée qui est sur la côte, il
 » était naturel de s'assurer de Lipara
 » qui est presque en face, et d'où l'on
 » peut rapidement débarquer à Élée. Il
 » n'est donc pas du tout nécessaire
 » de supposer avec quelques critiques,
 » qu'il s'agit d'un tyran de Lipara
 » que Zénon ait voulu attaquer (25),

encore moins avec Valère Maxime,
 du tyran d'Agrigente, Phalaris (26),
 et encore moins avec Philostrate (27),
 d'un tyran de Mysie. Il ne faut pas
 faire de Zénon un aventurier politi-
 que, mais un patriote dévoué. Dio-
 dore appelle le tyran d'Élée Néarque,
 ainsi que Philostrate ; Clément d'A-
 lexandrie l'appelle Néarque ou Dé-
 mylos (28) ; Suidas (29) qui a copié
 Diogène, Néarque ou Diomedon.
 Diodore, dans son récit, ajoute quel-
 ques particularités qu'il est impossi-
 ble de passer sous silence. Néarque
 demandant à Zénon quels étaient
 ses complices : « Plût à Dieu »,
 répondit Zénon, « que j'eusse le
 corps aussi libre que la langue ! »
 Diogène dit que Zénon ne lâcha l'o-
 reille du tyran qu'à force de coups ;
 Diodore va jusqu'à prétendre qu'on
 fut obligé de l'en prier. Mais ce qu'il
 y a de plus remarquable dans le ré-
 cit de Diodore, c'est que les der-
 nières lignes semblent faire entendre
 que Zénon fut délivré et qu'il se
 tira d'affaire, ce que les dernières
 lignes du récit de Diogène admet-
 traient aussi sans toutefois l'indiquer.
 Ménage, sur Diogène, et Bayle ont
 relevé et expliqué les erreurs des
 écrivains inférieurs qui en racontant
 cette histoire en ont confondu les
 héros, le temps et la scène. Par
 exemple, Tertullien, dans l'Apologéti-
 que, fait demander par Denys à Zénon
 d'Élée, qu'enseigne la philosophie ?
 Celui-ci lui répond : le mépris de la
 mort. Sur quoi il est livré à d'af-
 freux supplices et scelle sa pensée de
 son sang. C'est un pur roman, et
Dionysio est là évidemment pour

(26) III, 3. Voyez Bayle.

(27) *Vie d'Apollonius*, VII, 2, édit. Olear., p. 279, *Ἐλευθερα τὰ Μύσων ἡγάγε.*(28) *Strom.*, IV.(29) *Ibid.*(23) *Frægm.*, ed. Bip., tom. IV, p. 62-64.(24) *Ἐλεαί.*

(25) Vorstius, dans Bayle.

Demylo ou *Nearcho*. Ammien Marcellin (30) prête cette aventure à Zénon le stoïcien, et fait du tyran d'Élée un roi de Cypre, évidemment encore d'après une mauvaise interprétation de la phrase de Cicéron, qui à côté de la mort de Zénon d'Élée, cite celle d'Anaxarque qui eut lieu par l'ordre d'un roi de Cypre. En général l'histoire d'Anaxarque et celle de Zénon ont été confondues, et pour achever la confusion, Sénèque (31) attribue à un des conspirateurs athéniens contre Hippias, probablement Aristogiton, une partie des choses que l'on a coutume d'attribuer à Zénon d'Élée. — De l'ensemble de ces faits réduits par la critique et appréciés à leur juste valeur, mais rapprochés et combinés dans ce qu'ils ont de certain, ressort le caractère que nous avons signalé dans Zénon, comme homme et comme citoyen, et que nous allons retrouver et suivre dans le philosophe. En effet, quel est le trait le plus frappant et le plus original de Zénon comme philosophe? Quel est le titre incontesté auquel est attaché son nom? C'est évidemment l'invention de la dialectique. Et je ne parle pas ici de la dialectique qu'on trouvait déjà dans les essais de Xénophane, et qui n'a pas manqué non plus à Parménide; je veux parler de la dialectique considérée comme un système et comme un art, avec ses règles et ses formes, avec l'appareil et l'autorité d'une méthode positive. C'est un point sur lequel tous les auteurs sont d'accord. Diogène rapporte (32), sur la foi d'Aristote, que Zénon est l'inventeur de la dialectique, comme Empédocle

de la rhétorique. Sextus (33) répète la même chose sur l'autorité du même Aristote, et il paraît que c'était là un fait constant dans l'antiquité, puisque dans son introduction (34) Diogène, en traitant des trois grandes parties de la philosophie, la physique, la morale et la dialectique, attribue l'invention de cette dernière à Zénon. Mais quelle était la dialectique de Zénon? la réfutation de l'erreur comme moyen indirect de ramener à la vérité. Or la vérité pour Zénon c'était le système éleatique. Ce système une fois découvert par Xénophane, développé et achevé par Parménide, il ne s'agissait plus que de le défendre contre les attaques de ses adversaires. De là le rôle polémique de Zénon, et l'invention nécessaire de la dialectique. De là encore l'emploi nécessaire de la prose; car si l'intuition spontanée de la vérité, l'inspiration, et toute conviction primitive ont pour langue naturelle la poésie, la prose est l'instrument nécessaire de la réflexion et de la dialectique. Aussi Zénon est-il le premier philosophe éleatique qui ait écrit en prose. L'antiquité atteste qu'il écrivit, non des poèmes, comme Xénophane et Parménide, mais des traités, et des traités d'un caractère éminemment prosaïque, c'est-à-dire, des réfutations. Il écrivit de bonne heure (35), et il écrivit beaucoup (36). Diogène qui loue ses écrits (37) ne les nomme

(33) Sextus, VII, 7.

(34) Diog., *Introduit.*, 18. Voyez aussi *Philosotr.*, *Fil. Apoll.*, VII, 2. — Suidas, Ζήνων. — Apulée, *Apol.*

(35) Plat., *Parmen.*, ὑπὸ νεύου ὄντος ἐμοῦ ἐγράφη....

(36) Diog., *Introd.*, 16.

(37) Id., IX, 26, Βίβλια πολλῆς συνέσεως γέμοντα....

(30) XIV, 9.

(31) *De Ira*, II, 23.

(32) Diog., IX, 25.

» Interrogé sur ses complices, et sur
 » les armes qu'il avait transportées à
 » Lipara, il nomma tous les partisans
 » du tyran, afin de le priver de ses
 » appuis. Ensuite, feignant d'a-
 » voir quelque secret à lui dire,
 » il lui mordit l'oreille et ne lâcha
 » prise qu'après avoir été percé de
 » traits, suivant l'exemple d'Aristo-
 » giton le tyrannicide. Démétrius,
 » dans les *Homonymes*, dit qu'il lui
 » mordit le nez. Antisthène, dans
 » ses *Διάδοχοι*, raconte qu'après
 » avoir dénoncé les partisans du ty-
 » ran, comme celui-ci lui demandait
 » s'il ne lui restait plus personne à
 » dénoncer, il répondit : « Toi,
 » fléau de ma patrie ! » et que, s'a-
 » dressant aux assistants : « J'ad-
 » mire, leur dit-il, votre lâcheté, si,
 » par crainte de ce que je souffre,
 » vous consentez à être esclaves. En-
 » fin il se coupa la langue avec les
 » dents, et la cracha à la face du
 » tyran. Alors les citoyens se jetè-
 » rent sur le tyran et le tuèrent.
 » Voilà ce que disent à-peu-près la
 » plupart des auteurs ; mais Hermip-
 » pus prétend que Zénon fut jeté dans
 » un mortier et pilé. » Diodore de Si-
 » cile (23) dit positivement que le ty-
 » ran dont il est ici question, était un
 » tyran d'Élée, ce que dit aussi Sui-
 » das (24), et ce qui va très-bien
 » avec le récit de Diogène ; car, pour
 » délivrer Élée qui est sur la côte, il
 » était naturel de s'assurer de Lipara
 » qui est presque en face, et d'où l'on
 » peut rapidement débarquer à Élée. Il
 » n'est donc pas du tout nécessaire
 » de supposer avec quelques critiques,
 » qu'il s'agit d'un tyran de Lipara
 » que Zénon ait voulu attaquer (25),

encore moins avec Valère Maxime,
 du tyran d'Agrigente, Phalaris (26),
 et encore moins avec Philostrate (27),
 d'un tyran de Mysie. Il ne faut pas
 faire de Zénon un aventurier politi-
 que, mais un patriote dévoué. Dio-
 dore appelle le tyran d'Élée Néarque,
 ainsi que Philostrate ; Clément d'A-
 lexandrie l'appelle Néarque ou Dé-
 mylos (28) ; Suidas (29) qui a copié
 Diogène, Néarque ou Diomédon.
 Diodore, dans son récit, ajoute quel-
 ques particularités qu'il est impossi-
 ble de passer sous silence. Néarque
 demandant à Zénon quels étaient
 ses complices : « Plût à Dieu »,
 répondit Zénon, « que j'eusse le
 corps aussi libre que la langue ! »
 Diogène dit que Zénon ne lâcha l'o-
 reille du tyran qu'à force de coups ;
 Diodore va jusqu'à prétendre qu'on
 fut obligé de l'en prier. Mais ce qu'il
 y a de plus remarquable dans le ré-
 cit de Diodore, c'est que les der-
 nières lignes semblent faire entendre
 que Zénon fut délivré et qu'il se
 tira d'affaire, ce que les dernières
 lignes du récit de Diogène admet-
 traient aussi sans toutefois l'indiquer.
 Ménage, sur Diogène, et Bayle ont
 relevé et expliqué les erreurs des
 écrivains inférieurs qui en racontant
 cette histoire en ont confondu les
 héros, le temps et la scène. Par
 exemple, Tertullien, dans l'Apologéti-
 que, fait demander par Denys à Zénon
 d'Élée, qu'enseigne la philosophie ?
 Celui-ci lui répond : le mépris de la
 mort. Sur quoi il est livré à d'af-
 freux supplices et scelle sa pensée de
 son sang. C'est un pur roman, et
Dionysio est là évidemment pour

(26) *Ibid.*, 3. Voyez Bayle.(27) *Vie d'Apollonius*, VII, 2, édit. Olear., p. 279, *Ἐλευθερα τὰ Μύσων ἡγήγη.*(28) *Strom.*, IV.(29) *Ibid.*(23) *Fragment.*, ed. Bip., tom. IV, p. 62-64.(24) *Ἐλέα*.(25) *Vorstius*, dans Bayle.

Demylo ou *Nearcho*. Ammien Marcellin (30) prête cette aventure à Zénon le stoïcien, et fait du tyran d'Élée un roi de Cypre, évidemment encore d'après une mauvaise interprétation de la phrase de Cicéron, qui à côté de la mort de Zénon d'Élée, cite celle d'Anaxarque qui eut lieu par l'ordre d'un roi de Cypre. En général l'histoire d'Anaxarque et celle de Zénon ont été confondues, et pour achever la confusion, Sénèque (31) attribue à un des conspirateurs athéniens contre Hippias, probablement Aristogiton, une partie des choses que l'on a coutume d'attribuer à Zénon d'Élée. — De l'ensemble de ces faits réduits par la critique et appréciés à leur juste valeur, mais rapprochés et combinés dans ce qu'ils ont de certain, ressort le caractère que nous avons signalé dans Zénon, comme homme et comme citoyen, et que nous allons retrouver et suivre dans le philosophe. En effet, quel est le trait le plus frappant et le plus original de Zénon comme philosophe? Quel est le titre incontesté auquel est attaché son nom? C'est évidemment l'invention de la dialectique. Et je ne parle pas ici de la dialectique qu'on trouvait déjà dans les essais de Xénophane, et qui n'a pas manqué non plus à Parménide; je veux parler de la dialectique considérée comme un système et comme un art, avec ses règles et ses formes, avec l'appareil et l'autorité d'une méthode positive. C'est un point sur lequel tous les auteurs sont d'accord. Diogène rapporte (32), sur la foi d'Aristote, que Zénon est l'inventeur de la dialectique, comme Empédocle

de la rhétorique. Sextus (33) répète la même chose sur l'autorité du même Aristote, et il paraît que c'était là un fait constant dans l'antiquité, puisque dans son introduction (34) Diogène, en traitant des trois grandes parties de la philosophie, la physique, la morale et la dialectique, attribue l'invention de cette dernière à Zénon. Mais quelle était la dialectique de Zénon? la réfutation de l'erreur comme moyen indirect de ramener à la vérité. Or la vérité pour Zénon c'était le système éleatique. Ce système une fois découvert par Xénophane, développé et achevé par Parménide, il ne s'agissait plus que de le défendre contre les attaques de ses adversaires. De là le rôle polémique de Zénon, et l'invention nécessaire de la dialectique. De là encore l'emploi nécessaire de la prose; car si l'intuition spontanée de la vérité, l'inspiration, et toute conviction primitive ont pour langue naturelle la poésie, la prose est l'instrument nécessaire de la réflexion et de la dialectique. Aussi Zénon est-il le premier philosophe éleatique qui ait écrit en prose. L'antiquité atteste qu'il écrivit, non des poèmes, comme Xénophane et Parménide, mais des traités, et des traités d'un caractère éminemment prosaïque, c'est-à-dire, des réfutations. Il écrivit de bonne heure (35), et il écrivit beaucoup (36). Diogène qui loue ses écrits (37) ne les nomme

(33) Sextus, VII, 7.

(34) Diog., *Introducl.*, 18. Voyez aussi Philostr., *Vit. Apoll.*, VIII, 2. — Suidas, *Zήνων*. — Apulée, *Apol.*(35) Plat., *Parmen.*, ὑπὸ νέου ὄντος ἐμοῦ ἰγρήθη....(36) Diog., *Introd.*, 16.

(37) Id., IX, 26, Βέβαια πολλῆς συγγραφῆς γέμοντα....

(30) XIV, 9.

(31) *De Ira*, II, 23.

(32) Diog., IX, 25.

pas. Mais Suidas, à l'article *Zénon*, assure qu'il écrivit 1°. *Ἐριδας*, des *débats*, c'est-à-dire, un examen de certaines hypothèses qu'il réfutait en les mettant aux prises avec elles-mêmes; 2°. *Ἐξήγησιν τοῦ Ἐμπειδοκλείους*, une *exposition* (probablement critique) d'*Empédocle*, de ses opinions ou de ses ouvrages (38); 3°. *Πρὸς τοὺς φιλοσόφους περὶ φύσεως*, contre les philosophes qui ont écrit sur la nature (39). D'ailleurs Suidas ne dit rien sur la forme de ces différents ouvrages. Il serait assez naturel que l'inventeur de la dialectique eût inventé ou du moins employé la forme dialogique qui est la forme même de la réfutation. Et, en effet, si l'on en croit Diogène (40), Zénon passait pour le premier qui eût écrit des dialogues, et l'on pourrait induire aussi qu'il a employé cette forme de composition, d'une phrase d'Aristote (41), où il est question de Zénon comme interrogant et comme répondant. Quoi

qu'il en soit (42), si nous ne connaissons pas certainement la forme de ses écrits, nous pouvons nous faire une idée très-claire de leur but, de leur méthode et de leur plan général, d'après l'introduction du *Parménide*, où Platon nous donne un exposé substantiel, mais précis d'un livre de Zénon, destiné à défendre la philosophie de son maître. Ce livre était une composition en prose (43), divisée en plusieurs chapitres, subdivisés eux-mêmes en plusieurs points; car Socrate prie Zénon de relire le premier point du premier chapitre, τὴν πρώτων ὑπόθεσιν τοῦ πρώτου λόγου. Le mot ὑπόθεσις révèle la nature de la composition, et Proclus, dans la *Théologie de Platon*, et dans le *Commentaire sur le Parménide* (44), ne laisse aucun doute à cet égard. C'était une revue critique d'un certain nombre d'hypothèses qui toutes étaient successivement poussées à l'absurde. Peut-être même était-ce l'ouvrage intitulé *Ἐριδας* dont parle Suidas. Pour en bien saisir l'esprit, il faut se rappeler l'état de la querelle dans laquelle intervenait Zénon. Parménide, continuant et développant Xénophauc, avait dit que tout est un, et que l'unité seule existe. Un cri s'était élevé contre une pareille proposition. Si tout est un, disaient les Ioniens, il n'y a plus de différence: le semblable est le dissemblable, et le dissemblable est le semblable; le grand est le petit, le petit est le grand, le mouvement est le repos

(38) Τοῦ, Kuster ὦν, Ménage sur Diogène.

(39) Ou bien: sur la nature, contre les philosophes; ou bien encore, selon l'interprétation de Tennemann, deux ouvrages différents, l'un contre les philosophes, et l'autre sur la nature. J'ai rejeté ces deux interprétations parce qu'elles donnent à Zénon un ouvrage de pur dogmatisme, ce qui est contre le caractère tout dialectique de sa manière, avec une polémique très-vague contre les philosophes en général, tandis que la polémique de Zénon était positivement dirigée contre une seule classe de philosophes, ceux qui attaquaient l'école d'Élée. Suidas n'indique et ne traite d'aucune manière les sources auxquelles il a puisé ces renseignements; les autres parties de l'article fort court qu'il a consacré à Zénon sont un extrait de Diogène.

(40) Diog., *Vie de Platon*, III, 47 et 48.

(41) *Arguments sophistiques*, 1, 9.

(42) Staëdlin (*Geschichte und Geist des Scepticismus*, I, 211) a entendu ce passage comme s'il s'agissait de dialogues où Zénon eût joué le même rôle que Socrate dans ceux de Platon; mais Tennemann (*Geschichte der Philosophie*, I, 193) conclut seulement de la phrase d'Aristote que Zénon présentait sa pensée sous la forme de demandes et de réponses. Quant à l'invention du dialogue, Aristote, dans le liv. 1^{er} de son ouvrage perdu sur les poètes, l'attribuait à Alexandre de Pélos, et Plavinius était de la même opinion, au rapport de Diogène, III, 47 et 48. Athènes, qui

rite la phrase même d'Aristote, ajoute (XI, 15) à cette autorité celle de Nicias de Nicée et de Sotion (le texte ordinaire donnait Soterion; Schwighäuser a corrigé Sotion).

(43) Platon, *Parménid.*, στή γραμμᾶτι opposé à τοῖς ποιήμασιν de *Parménide*.

(44) Voyez le 1^{er} livre de ce commentaire, tom. IV de ma collection des ouvrages inédits de Proclus.

et le repos le mouvement, etc. Il n'était pas très-facile de répondre à cette objection. Que fit Zénon ? Au lieu de défendre son maître, il attaqua ses adversaires, leur renvoya leurs propres arguments, et le ridicule de leurs conséquences. Il s'appliqua à démontrer que toutes les difficultés que les partisans de la pluralité élevaient contre l'unité, retombaient sur eux-mêmes, et que dans leur hypothèse aussi le dissemblable est le semblable, etc. Écoutons Platon : « Les écrits de Zénon, dit-il, étaient une défense de la doctrine de Parménide contre ceux qui l'attaquaient par le ridicule des conséquences, comme, par exemple, que si tout est un, il en résulte une foule d'absurdités et de contradictions. L'écrit de Zénon répondait aux partisans de la pluralité, leur faisait précisément les mêmes objections et en plus grand nombre encore, de manière à montrer que l'hypothèse de la pluralité prête encore plus au ridicule, que celle de l'unité, si quelqu'un l'examine comme il faut (45). . . . Ainsi le maître dans ses poèmes établissait l'unité, et le disciple, dans ses traités en prose, s'efforçait de prouver que la pluralité n'existe pas (46). » Ces deux passages contiennent tout le secret de la dialectique de Zénon ; ils démontrent que Zénon s'était placé tout exprès dans l'hypothèse de la pluralité pour la mieux combattre, en la poussant à ses conséquences nécessaires. Faute de bien comprendre le but qu'il se proposait et la situation où il s'était mis, on lui a prêté une foule d'opinions ridicules qui ne

lui appartiennent en aucune manière. Loin de lui appartenir, ce sont des conséquences qu'il tire de la doctrine de la pluralité pour la convaincre de contradiction et d'absurdité. On a attribué à Zénon précisément les extravagances qu'il imputait à ses adversaires et sous lesquelles il l'accablait. On s'est imaginé, par exemple, que Zénon soutenait pour son propre compte que le semblable et le dissemblable sont la même chose, que le mouvement est la même chose que le repos, etc., tandis qu'il soutenait que ces conséquences dérivent rigoureusement de la doctrine de la pluralité, et que par là même cette doctrine est inadmissible. « Vous prétendez, disait-il aux empiristes ioniens, qu'il n'existe que ce que les sens vous attestent, qu'ainsi la pluralité seule existe ; et vous triomphez dans l'énumération des différences que vous opposez à la doctrine de l'unité absolue ; vous triomphez surtout du mouvement universel que vous opposez à l'immobilité absolue, qui résulte de l'unité absolue de Parménide. Eh bien ! je vous prends par vos propres arguments, et je vous démontre que si tout diffère, tout se ressemble, que, si tout se meut, tout est en repos, qu'ainsi par votre système même vous arrivez à des conséquences opposées à votre propre système. L'empirisme est donc condamné à la contradiction, et à une contradiction perpétuelle. Cette contradiction est votre monde, le monde de la pluralité et de l'apparence que les sens vous attestent, et que l'opinion vulgaire admet. Il ne faut croire qu'à la raison, non aux sens et à l'opinion. Or, la raison condamne la pluralité à l'extravagance ; donc la pluralité n'existe pas. N'objectez pas que dans le système de l'unité abso-

(45) Plat., *Parm.* Bekk., p. 7.

(46) *Ibid.*

lue, le dissemblable aussi devient le semblable, le mouvement le repos, etc. ; car notre système ne tombe pas sous de pareilles objections, puisque ces objections ne viennent que de votre hypothèse de la différence, du mouvement, de la pluralité et du monde visible, et que cette hypothèse a été convaincue d'absurdité et de contradiction. Les objections que vous élevez contre notre théorie, du sein d'une théorie détruite, ne portent donc pas. La raison n'admet d'autre autorité que la sienne, et la raison n'existe pour elle-même, ne s'exerce et ne se développe, ne comprend et ne conçoit que sous la condition de l'unité; rien de ce que conçoit la raison n'est dépourvu d'unité. La raison n'a en dernière analyse que l'unité pour forme et pour objet; l'unité est la région, le monde de la raison, le seul monde que des penseurs et des philosophes puissent admettre. Donc, la doctrine de l'unité absolue de Parménide est la seule vraie philosophie. » C'est du haut de ce point de vue qu'il faut envisager et apprécier la dialectique de Zénon, son prétendu scepticisme, son prétendu nihilisme, et en particulier sa polémique contre le mouvement qui a été si peu comprise. Considérée ainsi, cette polémique prend un caractère net, simple et grand qui a échappé à tous les critiques.—Otez l'unité, ne la supposez jamais, rien n'est uni, rien ne peut l'être, tout est isolé et nécessairement isolé dans le temps comme dans l'espace; l'un et l'autre se réduisent à des points et à des moments qui tendent eux-mêmes à se diviser et à se subdiviser sans cesse. La seule loi qui subsiste est celle de la divisibilité à l'infini, qui détruit tout continu, et par conséquent tout mouve-

ment. C'est dans ce sens qu'il faut entendre les arguments avec lesquels Zénon établissait l'impossibilité du mouvement. Jusqu'ici on les a fort bien exposés et développés en eux-mêmes; on n'a oublié que le cadre qui les met dans leur vrai point de vue, savoir, l'hypothèse exclusive de la pluralité, c'est-à-dire la négation absolue de l'unité, laquelle emporte la divisibilité à l'infini, laquelle emporte la destruction de tout continu. Voici en abrégé ces arguments, tels qu'Aristote nous les a conservés : I^{er}. argument. Le mouvement est impossible, parce que ce qui est en mouvement doit traverser le milieu avant d'arriver au but (ce qui est impossible là où il n'y a plus de continu, et où chaque point se divise à l'infini). II^e. argument. C'était l'argument célèbre appelé Achille, par lequel on prouve que ce qui court le plus vite ne peut jamais atteindre ce qui va le plus lentement. Diogène (47) dit que Zénon est l'inventeur de cet argument; mais il convient que Phavorinus l'attribue à Parménide et à plusieurs autres. Nous emprunterons ici les paroles de Bayle : Supposons une tortue à vingt pas en avant d'Achille; limitons la vitesse de la tortue et de ce héros, à la proportion d'un à vingt. Pendant qu'Achille fera vingt pas, la tortue en fera un; elle sera donc encore plus avancée que lui. Pendant qu'il fera le vingt-unième, elle gagnera la vingtième partie du vingt-deuxième pas, et pendant qu'il gagnera cette vingtième partie, elle parcourra la vingtième partie de la vingtième partie du vingt-deuxième pas, et ainsi de suite. III^e. argument. Celui de la flèche qui est en repos

(47) Diog., IX, 29.

quand elle est en mouvement. En effet, tout ce qui est en mouvement l'est dans un espace qui lui est égal, c'est-à-dire, où il est au moment où il y est. Or, on est toujours là où l'on est, et il n'y a point de moment où on n'y soit pas. La flèche est donc toujours en repos, car elle n'est jamais où elle n'est point. IV^e. argument. Cet argument avait pour but de montrer les contradictions du mouvement et les absurdités (réelles ou apparentes) auxquelles il conduit. Supposez deux corps égaux entre eux, mus dans un espace donné et dans une direction opposée et avec la même vitesse; supposez que l'un parte de l'extrémité de l'espace donné, l'autre du milieu: l'un n'aura parcouru que la moitié de l'espace donné, quand l'autre l'aura entièrement parcouru; donc le même espace est parcouru par deux corps égaux et d'égale vitesse dans un temps inégal, de sorte qu'une moitié de temps paraît égale au double. Aristote, qui nous a conservé ces quatre arguments dans sa *Physique*, VI, et Simplicius, dans son *Commentaire*, les attribuent positivement à Zénon, et les donnent sous le nom d'Ἀπορίαι, doutes, arguments négatifs de Zénon contre le mouvement, soit, comme le dit Simplicius, que tous les arguments de Zénon contre le mouvement se réduisissent réellement à quatre, soit qu'il y en eût davantage, mais quatre surtout plus décisifs que les autres. Mais ces arguments n'étaient pas les seuls dont se servissent les adversaires du mouvement. Aristote au même endroit en cite plusieurs autres, par exemple, celui: Tout mouvement est changement; or, changer c'est n'être ni ce qu'on était, ni ce qu'on sera; on n'est plus où l'on était; autrement, il

n'y aurait pas eu de mouvement; on n'est pas où l'on tend, car il n'y aurait pas besoin de mouvement. Le changement et le mouvement ne peuvent donc avoir lieu ni dans ce qu'on était ni dans ce qu'on sera, ni dans l'un ni dans l'autre, mais dans ce qui n'est ni l'un ni l'autre, c'est-à-dire dans rien, ce qui est impossible; par conséquent le changement et le mouvement sont impossibles. Un argument curieux est aussi celui par lequel on essayait de démontrer que le mouvement circulaire et sphérique et le mouvement sur soi-même impliquent à-la-fois le mouvement et le repos. A qui appartenaient ces arguments? Aristote, et après lui Simplicius, les rapportent en général aux sophistes. On n'a aucune raison de les attribuer à Zénon; ils appartiennent très-probablement à l'éristique mégarienne encore si peu connue, et qui a fini par représenter et continuer seule en Grèce la dialectique de l'école d'Élée. Il faut bien se garder de les confondre avec les quatre arguments que nous avons exposés, et qui sont les seuls que la critique soit fondée à attribuer à Zénon. Bayle triomphe de ces quatre arguments, et les maintient absolument; mais ils ne sont bons que relativement, relativement à l'hypothèse exclusive de la pluralité, contre laquelle ils étaient faits. Mais cette hypothèse donnée, ils nous paraissent rigoureux, à quelques subtilités près, et le quatrième peut être excepté, qui a l'air d'attaquer le mouvement dans toute hypothèse, et qui, dans ce cas, n'est plus qu'un sophisme, comme Eudème l'avait fort bien vu, au rapport de Simplicius, et quoi qu'en dise Bayle. Pour les reprendre en sous-œuvre, il n'est pas besoin d'être sceptique; au contraire, on peut les employer à réfuter le scepti-

cisme, à rétablir l'unité, à démontrer que la pluralité toute seule est incapable d'expliquer les choses, de rendre compte de la continuité de l'espace et du temps, et de la possibilité du mouvement. C'est, dit-on, en entendant répéter ces arguments de Zénon, que Diogène le Cynique, pour toute réponse, se leva et marcha. Mais Zénon aurait très-bien pu répondre à Diogène : « Soit ; car vous n'avez pas de système, et vous ne niez pas l'unité. Mais quand on est assez sceptique pour nier l'unité, c'est-à-dire, la condition absolue de tout continu, de l'espace et du temps, et par conséquent du mouvement, avouez que c'est une faiblesse ridicule que de n'aller pas jusqu'au bout de son opinion, et de croire, contre tout bon sens, au mouvement sans continu et dans la dissolution de toutes choses à l'infini. » Nous ne connaissons qu'un seul moyen de répondre à Zénon, c'est de rétablir la continuité du temps et de l'espace dans l'unité, et d'admettre pour la formation du monde l'intervention de l'unité, aussi bien que celle de la pluralité. Mais l'habile éleetique, aussitôt que, pour échapper à ses arguments, on aurait admis l'unité, partant de là, n'eût pas tardé à établir le dogme fondamental de son maître, savoir, que l'unité est indivisible, par conséquent qu'elle exclut la pluralité, et par conséquent encore le mouvement. En effet, le mouvement périt à-la-fois dans l'une et l'autre hypothèse d'une pluralité sans unité, ou d'une unité sans pluralité. La pluralité toute seule, sévèrement interrogée, ne rend que la divisibilité à l'infini, sans aucune collection, sans aucune totalité possible ; car, addition, collection, totalité, toutes choses qui supposent l'idée de l'unité ; il

en est de même de la plus simple succession, car toute succession est plus ou moins un ensemble, une totalité, c'est-à-dire tient à l'unité. Par conséquent, dans l'hypothèse de la pluralité, ni continu, ni contigu, pas de temps, pas d'espace, nul'e succession, nulle coexistence, nul rapport de points ou de moments. Chaque point devient un infini de points qui se dissolvent et qui se dissolvent infiniment, chaque moment un infini de moments qui se divisent et se subdivisent à l'infini ; de là le vide absolu, et dans ce vide absolu, l'absolue dissolution de tout élément composant, si petit fût-il, soit de temps, soit d'espace ; par conséquent pas de mesure possible du temps, où il n'y a plus de temps, et aucun passage d'un lieu à l'autre, là où il n'y a plus d'espace ; par conséquent pas de mouvement. D'un autre côté, supposez que l'unité ne sorte pas d'elle-même, et qu'elle demeure indivisible, vous rétablissez la possibilité du temps et de l'espace, et par conséquent du mouvement ; la possibilité, dis-je, mais non pas la réalité ; vous rétablissez l'espace et le temps absolu sans temps et sans espace relatif et visible : par conséquent sans mesure, sans mouvement. Le temps et l'espace (*in potentia*, non *in actu*) restent alors dans l'éternité et l'immensité, dans une éternité sans succession, dans une immensité sans forme, dans une existence absolue, vide de toute existence positive, dans une immobilité complète. Voilà où conduit l'idée exclusive de l'unité, ou l'idée exclusive de la pluralité. Il faut les unir, et fondre ensemble la pluralité et l'unité pour obtenir la réalité : τὸ ἐν καὶ πολλὰ. — Aristote, *Phys.*, IV, 3, nous a aussi conservé une objection de Zénon

espace, qui montre parfaite-
 sprit général de sa dialecti-
 que consistait à pousser ses
 res dans l'abîme de la divi-
 l'infini, et dans une multi-
 qui se détruirait elle-même
 faut de toute unité. Il disait :
 ce est le lieu des corps,
 ns quel espace est l'espace
 e ? » Dans un autre espace ;
 ci dans un autre encore, et
 ainsi jusqu'à l'infini, sans
 cesse s'arrêter logiquement,
 qu'on ne veuille sortir de la
 pour admettre l'unité, c'est-
 i l'unité absolue de l'espace.
 sens, l'argument de Zénon
 ait excellent, et loin d'aller
 espace en soi, il tend à l'é-
 n établissant sa condition,
 l'unité. — Nous devons au mé-
 tote une phrase entière de Zé-
 i semble lui faire nier précie-
 ce qu'il avait pris tant de
 établir et même à établir ex-
 tent, c'est-à-dire l'unité. Mais
 entendre bien autrement cette
 importante. Encore une fois,
 eule catégorie de la pluralité,
 eut obtenir que des quantités
 es, sans addition possible,
 alité; car la totalité, qu'il faut
 bien distinguer de l'unité en
 ne, est le rapport et l'appli-
 el'unité à des quantités qu'elle
 e et réunit en un tout quel-
 Supposez l'esprit humain
 toute idée d'unité, ou ce qui
 ême chose conçue extérieure-
 upposez la nature dépourvue
 force assimilatrice, attrac-
 omposante, il n'y a de pos-
 une seule proposition termi-
 nie, ni une seule chose déter-
 Voilà l'existence telle qu'elle
 rigoureusement du système
 ut toute idée d'unité. Zénon

démontre aisément qu'une pareille
 existence, τὸ ὄν; n'ayant rien de
 fixe et d'absolu, ressemble à une non-
 existence, puisque par la divisibilité
 à l'infini, son attribut essentiel,
 elle y tend sans cesse, τὸ μὴ ὄν. La
 gloire de l'unité est de ne point tom-
 ber dans une pareille existence. De là
 la proposition célèbre : « Si l'unité
 est indivisible, elle n'est pas, » c'est-
 à-dire, elle n'est pas dans le sens
 empirique du mot. En effet, être,
 pour l'empirisme, les sens et le vul-
 gaire, « c'est être une quantité, qui,
 » ajoutée ou retranchée, augmente
 » ou diminue ce à quoi on la retran-
 » che ou on l'ajoute, c'est-à-dire
 » une quantité matérielle; c'est là
 » l'existence réelle. La monade ou l'u-
 » nité, ne remplissant pas cette con-
 » dition, n'est pas (48). » Tel est le
 sens véritable de la phrase de Zénon
 conservée par Aristote, phrase si
 souvent citée et si peu comprise. Il
 est évident, qu'une fois l'existence
 réduite à l'existence matérielle et
 empirique des Ioniens, dont l'at-
 tribut fondamental est la divisi-
 bilité à l'infini, c'est-à-dire la
 tendance au néant, l'unité dont l'at-
 tribut fondamental est l'indivisi-
 bilité, ne peut exister de cette ma-
 nière, afin d'exister de la vraie exis-
 tence éleatique qui ne tend pas au
 néant, mais qui repose immobile
 dans le centre de l'existence absolue,
 sans commencement comme sans fin,
 ἀγέννητον καὶ αἰδιον. La proposition
 de Zénon contre la réalité empirique
 et matérielle de l'unité ne tient donc
 pas à un système de nihilisme, com-
 me on l'a tant répété, mais tout au
 contraire au réalisme transcendantal
 de l'idéalisme dorien. Rien n'est

(48) Aristote, *Métaph.*, II, éd. t. Brandis, p. 56
 et 57.

cisme, à rétablir l'unité, à démontrer que la pluralité toute seule est incapable d'expliquer les choses, de rendre compte de la continuité de l'espace et du temps, et de la possibilité du mouvement. C'est, dit-on, en entendant répéter ces arguments de Zénon, que Diogène le Cynique, pour toute réponse, se leva et marcha. Mais Zénon aurait très-bien pu répondre à Diogène: « Soit; car vous n'avez pas de système, et vous ne niez pas l'unité. Mais quand on est assez sceptique pour nier l'unité, c'est-à-dire, la condition absolue de tout continu, de l'espace et du temps, et par conséquent du mouvement, avouez que c'est une faiblesse ridicule que de n'aller pas jusqu'au bout de son opinion, et de croire, contre tout bon sens, au mouvement sans continu et dans la dissolution de toutes choses à l'infini. » Nous ne connaissons qu'un seul moyen de répondre à Zénon, c'est de rétablir la continuité du temps et de l'espace dans l'unité, et d'admettre pour la formation du monde l'intervention de l'unité, aussi bien que celle de la pluralité. Mais l'habile éléatique, aussitôt que, pour échapper à ses arguments, on aurait admis l'unité, partant de là, n'eût pas tardé à établir le dogme fondamental de son maître, savoir, que l'unité est indivisible, par conséquent qu'elle exclut la pluralité, et par conséquent encore le mouvement. En effet, le mouvement périt à-la-fois dans l'une et l'autre hypothèse d'une pluralité sans unité, ou d'une unité sans pluralité. La pluralité toute seule, sévèrement interrogée, ne rend que la divisibilité à l'infini, sans aucune collection, sans aucune totalité possible; car, addition, collection, totalité, toutes choses qui supposent l'idée de l'unité; il

en est de même de la plus simple succession, car toute succession est plus ou moins un ensemble, une totalité, c'est-à-dire tient à l'unité. Par conséquent, dans l'hypothèse de la pluralité, ni continu, ni contigu, pas de temps, pas d'espace, nulle succession, nulle coexistence, nul rapport de points ou de moments. Chaque point devient un infini de points qui se dissolvent et qui se dissolvent infiniment, chaque moment un infini de moments qui se divisent et se subdivisent à l'infini; de là le vide absolu, et dans ce vide absolu, l'absolue dissolution de tout élément composant, si petit fût-il, soit de temps, soit d'espace; par conséquent pas de mesure possible du temps, où il n'y a plus de temps, et aucun passage d'un lien à l'autre, là où il n'y a plus d'espace; par conséquent pas de mouvement. D'un autre côté, supposez que l'unité ne sorte pas d'elle-même, et qu'elle demeure indivisible, vous rétablissez la possibilité du temps et de l'espace, et par conséquent du mouvement; la possibilité, dis-je, mais non pas la réalité; vous rétablissez l'espace et le temps absolu sans temps et sans espace relatif et visible: par conséquent sans mesure, sans mouvement. Le temps et l'espace (*in potentia*, non *in actu*) restent alors dans l'éternité et l'immensité, dans une éternité sans succession, dans une immensité sans forme, dans une existence absolue, vide de toute existence positive, dans une immobilité complète. Voilà où conduit l'idée exclusive de l'unité, ou l'idée exclusive de la pluralité. Il faut les unir, et fondre ensemble la pluralité et l'unité pour obtenir la réalité: τὸ ἐν καὶ πολλὰ. — Aristote, *Phys.*, IV, 3, nous a aussi conservé une objection de Zénon

l'espace, qui montre parfaitement l'esprit général de sa dialectique consistait à pousser ses idées dans l'abîme de la divinité à l'infini, et dans une multitude qui se détruirait elle-même à défaut de toute unité. Il disait : « Ce que est le lieu des corps, dans quel espace est l'espace ? » Dans un autre espace ; dans un autre encore, et ainsi jusqu'à l'infini, sans cesse s'arrêter logiquement, qu'on ne veuille sortir de la multitude pour admettre l'unité, c'est-à-dire l'unité absolue de l'espace. Le sens, l'argument de Zénon paraît excellent, et loin d'aller à l'espace en soi, il tend à l'établir en établissant sa condition, l'unité. — Nous devons au même stoïcien une phrase entière de Zénon qui semble lui faire nier précisément ce qu'il avait pris tant de peine à établir et même à établir explicitement, c'est-à-dire l'unité. Mais il est important de bien entendre cette phrase. Encore une fois, la seule catégorie de la pluralité, ne peut obtenir que des quantités multiples, sans addition possible, totalité ; car la totalité, qu'il faut bien distinguer de l'unité en soi, est le rapport et l'application de l'unité à des quantités qu'elle réunit en un tout quelconque. Supposez l'esprit humain toute idée d'unité, ou ce qui est la même chose conçue extérieurement ; supposez la nature dépourvue de toute force assimilatrice, attractrice, il n'y a de possible qu'une seule proposition terminée, ni une seule chose déterminée. Voilà l'existence telle qu'elle est rigoureusement du système de toutte idée d'unité. Zénon

démontre aisément qu'une pareille existence, τὸ ὄν ; n'ayant rien de fixe et d'absolu, ressemble à une non-existence, puisque par la divisibilité à l'infini, son attribut essentiel, elle y tend sans cesse, τὸ μὴ ὄν. La gloire de l'unité est de ne point tomber dans une pareille existence. De là la proposition célèbre : « Si l'unité est indivisible, elle n'est pas, » c'est-à-dire, elle n'est pas dans le sens empirique du mot. En effet, être, pour l'empirisme, les sens et le vulgaire, « c'est être une quantité, qui, » ajoutée ou retranchée, augmente » ou diminue ce à quoi on la retranche ou on l'ajoute, c'est-à-dire » une quantité matérielle ; c'est là » l'existence réelle. La monade ou l'unité, ne remplissant pas cette condition, n'est pas (48). » Tel est le sens véritable de la phrase de Zénon conservée par Aristote, phrase si souvent citée et si peu comprise. Il est évident, qu'une fois l'existence réduite à l'existence matérielle et empirique des Ioniens, dont l'attribut fondamental est la divisibilité à l'infini, c'est-à-dire la tendance au néant, l'unité dont l'attribut fondamental est l'indivisibilité, ne peut exister de cette manière, afin d'exister de la vraie existence éleatique qui ne tend pas au néant, mais qui repose immobile dans le centre de l'existence absolue, sans commencement comme sans fin, ἀγέννητον καὶ αἰδόν. La proposition de Zénon contre la réalité empirique et matérielle de l'unité ne tient donc pas à un système de nihilisme, comme on l'a tant répété, mais tout au contraire au réalisme transcendantal de l'idéalisme dorien. Rien n'est

(48) Aristote, *Métaph.*, II, éd. t. Brandis, p. 56 et 57.

» Interrogé sur ses complices, et sur
 » les armes qu'il avait transportées à
 » Lipara, il nomma tous les partisans
 » du tyran, afin de le priver de ses
 » appuis. Ensuite, feignant d'a-
 » voir quelque secret à lui dire,
 » il lui mordit l'oreille et ne lâcha
 » prise qu'après avoir été percé de
 » traits, suivant l'exemple d'Aristo-
 » giton le tyrannicide. Démétrius,
 » dans les *Homonymes*, dit qu'il lui
 » mordit le nez. Antisthène, dans
 » ses *Διάδοχα*, raconte qu'après
 » avoir dénoncé les partisans du ty-
 » ran, comme celui-ci lui demandait
 » s'il ne lui restait plus personne à
 » dénoncer, il répondit : « Toi,
 » fléau de ma patrie ! » et que, s'a-
 » dressant aux assistants : « J'ad-
 » mire, leur dit-il, votre lâcheté, si,
 » par crainte de ce que je souffre,
 » vous consentez à être esclaves. En-
 » fin il se coupa la langue avec les
 » dents, et la cracha à la face du
 » tyran. Alors les citoyens se jetè-
 » rent sur le tyran et le tuèrent.
 » Voilà ce que disent à-peu-près la
 » plupart des auteurs ; mais Hermip-
 » pus prétend que Zénon fut jeté dans
 » un mortier et pilé. » Diodore de Si-
 » cile (23) dit positivement que le ty-
 » ran dont il est ici question, était un
 » tyran d'Élée, ce que dit aussi Sui-
 » das (24), et ce qui va très-bien
 » avec le récit de Diogène ; car, pour
 » délivrer Élée qui est sur la côte, il
 » était naturel de s'assurer de Lipara
 » qui est presque en face, et d'où l'on
 » peut rapidement débarquer à Élée. Il
 » n'est donc pas du tout nécessaire
 » de supposer avec quelques critiques,
 » qu'il s'agit d'un tyran de Lipara
 » que Zénon ait voulu attaquer (25),

encore moins avec Valère Maxime,
 du tyran d'Agrigente, Phalaris (26),
 et encore moins avec Philostrate (27),
 d'un tyran de Mysie. Il ne faut pas
 faire de Zénon un aventurier politi-
 que, mais un patriote dévoué. Dio-
 dore appelle le tyran d'Élée Néarque,
 ainsi que Philostrate ; Clément d'A-
 lexandrie l'appelle Néarque ou Dé-
 mylos (28) ; Suidas (29) qui a copié
 Diogène, Néarque ou Diomédon.
 Diodore, dans son récit, ajoute quel-
 ques particularités qu'il est impossi-
 ble de passer sous silence. Néarque
 demandant à Zénon quels étaient
 ses complices : « Plût à Dieu »,
 répondit Zénon, « que j'eusse le
 corps aussi libre que la langue ! »
 Diogène dit que Zénon ne lâcha l'o-
 reille du tyran qu'à force de coups ;
 Diodore va jusqu'à prétendre qu'on
 fut obligé de l'en prier. Mais ce qu'il
 y a de plus remarquable dans le ré-
 cit de Diodore, c'est que les der-
 nières lignes semblent faire entendre
 que Zénon fut délivré et qu'il se
 tira d'affaire, ce que les dernières
 lignes du récit de Diogène admet-
 traient aussi sans toutefois l'indiquer.
 Ménage, sur Diogène, et Bayle ont
 relevé et expliqué les erreurs des
 écrivains inférieurs qui en racontant
 cette histoire en ont confondu les
 héros, le temps et la scène. Par
 exemple, Tertullien, dans l'Apologéti-
 que, fait demander par Denys à Zénon
 d'Élée, qu'enseigne la philosophie ?
 Celui-ci lui répond : le mépris de la
 mort. Sur quoi il est livré à d'af-
 freux supplices et scelle sa pensée de
 son sang. C'est un pur roman, et
Dionysio est là évidemment pour

(26) III, 3. Voyez Bayle.

(27) *Vie d'Apollonius*, VII, 2, édit. Olear., p. 279, *Ἐλευθερα τὰ Μύσων ἤγαγε*.(28) *Strom.*, IV.(29) *Ibid.*(23) *Fragm.*, ed. Bip., tom. IV, p. 62-64.(24) *Ἐλέα*.

(25) Vorstius, dans Bayle.

Demylo ou *Nearcho*. Ammien Marcellin (30) prête cette aventure à Zénon le stoïcien, et fait du tyran d'Élée un roi de Cypre, évidemment encore d'après une mauvaise interprétation de la phrase de Cicéron, qui à côté de la mort de Zénon d'Élée, cite celle d'Anaxarque qui eut lieu par l'ordre d'un roi de Cypre. En général l'histoire d'Anaxarque et celle de Zénon ont été confondues, et pour achever la confusion, Sénèque (31) attribue à un des conspirateurs athéniens contre Hippias, probablement Aristogiton, une partie des choses que l'on a coutume d'attribuer à Zénon d'Élée. — De l'ensemble de ces faits réduits par la critique et appréciés à leur juste valeur, mais rapprochés et combinés dans ce qu'ils ont de certain, ressort le caractère que nous avons signalé dans Zénon, comme homme et comme citoyen, et que nous allons retrouver et suivre dans le philosophe. En effet, quel est le trait le plus frappant et le plus original de Zénon comme philosophe? Quel est le titre incontesté auquel est attaché son nom? C'est évidemment l'invention de la dialectique. Et je ne parle pas ici de la dialectique qu'on trouvait déjà dans les essais de Xénophane, et qui n'a pas manqué non plus à Parménide; je veux parler de la dialectique considérée comme un système et comme un art, avec ses règles et ses formes, avec l'appareil et l'autorité d'une méthode positive. C'est un point sur lequel tous les auteurs sont d'accord. Diogène rapporte (32), sur la foi d'Aristote, que Zénon est l'inventeur de la dialectique, comme Empédocle

de la rhétorique. Sextus (33) répète la même chose sur l'autorité du même Aristote, et il paraît que c'était là un fait constant dans l'antiquité, puisque dans son introduction (34) Diogène, en traitant des trois grandes parties de la philosophie, la physique, la morale et la dialectique, attribue l'invention de cette dernière à Zénon. Mais quelle était la dialectique de Zénon? la réfutation de l'erreur comme moyen indirect de ramener à la vérité. Or la vérité pour Zénon c'était le système éleatique. Ce système une fois découvert par Xénophane, développé et achevé par Parménide, il ne s'agissait plus que de le défendre contre les attaques de ses adversaires. De là le rôle polémique de Zénon, et l'invention nécessaire de la dialectique. De là encore l'emploi nécessaire de la prose; car si l'intuition spontanée de la vérité, l'inspiration, et toute conviction primitive ont pour langue naturelle la poésie, la prose est l'instrument nécessaire de la réflexion et de la dialectique. Aussi Zénon est-il le premier philosophe éleatique qui ait écrit en prose. L'antiquité atteste qu'il écrivit, non des poèmes, comme Xénophane et Parménide, mais des traités, et des traités d'un caractère éminemment prosaïque, c'est-à-dire, des réfutations. Il écrivit de bonne heure (35), et il écrivit beaucoup (36). Diogène qui loue ses écrits (37) ne les nomme

(33) Sextus, VII, 7.

(34) Diog., *Introduct.*, 18. Voyez aussi *Philosotr.*, *Vit. Apoll.*, VII, 2. — Suidas, Ζήνων. — Apulée, *Apol.*(35) Plat., *Parmen.*, ὑπὸ νέου ὄντος ἐμοῦ ἐγράφη....(36) Diog., *Introd.*, 16.(37) *Id.*, IX, 26, Βίβλια πολλῆς συνέσεως γέμοντα....

(30) XIV, 9.

(31) *De Ira*, II, 23.

(32) Diog., IX, 25.

» Interrogé sur ses complices, et sur
 » les armes qu'il avait transportées à
 » Lipara, il nomma tous les partisans
 » du tyran, afin de le priver de ses
 » appuis. Ensuite, feignant d'a-
 » voir quelque secret à lui dire,
 » il lui mordit l'oreille et ne lâcha
 » prise qu'après avoir été percé de
 » traits, suivant l'exemple d'Aristo-
 » giton le tyranicide. Démétrius,
 » dans les *Homonymes*, dit qu'il lui
 » mordit le nez. Antisthène, dans
 » ses *Διάδοχοι*, raconte qu'après
 » avoir dénoncé les partisans du ty-
 » ran, comme celui-ci lui demandait
 » s'il ne lui restait plus personne à
 » dénoncer, il répondit : « Toi,
 » fléau de ma patrie ! » et que, s'a-
 » dressant aux assistants : « J'ad-
 » mire, leur dit-il, votre lâcheté, si,
 » par crainte de ce que je souffre,
 » vous consentez à être esclaves. En-
 » fin il se coupa la langue avec les
 » dents, et la cracha à la face du
 » tyran. Alors les citoyens se jetè-
 » rent sur le tyran et le tuèrent.
 » Voilà ce que disent à-peu-près la
 » plupart des auteurs ; mais Hermip-
 » pus prétend que Zénon fut jeté dans
 » un mortier et pilé. » Diodore de Si-
 » cile (23) dit positivement que le ty-
 » ran dont il est ici question, était un
 » tyran d'Élée, ce que dit aussi Sui-
 » das (24), et ce qui va très-bien
 » avec le récit de Diogène ; car, pour
 » délivrer Élée qui est sur la côte, il
 » était naturel de s'assurer de Lipara
 » qui est presque en face, et d'où l'on
 » peut rapidement débarquer à Élée. Il
 » n'est donc pas du tout nécessaire
 » de supposer avec quelques critiques,
 » qu'il s'agit d'un tyran de Lipara
 » que Zénon ait voulu attaquer (25),

encore moins avec Valère Maxime,
 du tyran d'Agrigente, Phalaris (26),
 et encore moins avec Philostrate (27),
 d'un tyran de Mysie. Il ne faut pas
 faire de Zénon un aventurier politi-
 que, mais un patriote dévoué. Dio-
 dore appelle le tyran d'Élée Néarque,
 ainsi que Philostrate ; Clément d'A-
 lexandrie l'appelle Néarque ou Dé-
 mylos (28) ; Suidas (29) qui a copié
 Diogène, Néarque ou Diomédon.
 Diodore, dans son récit, ajoute quel-
 ques particularités qu'il est impossi-
 ble de passer sous silence. Néarque
 demandant à Zénon quels étaient
 ses complices : « Plût à Dieu »,
 répondit Zénon, « que j'eusse le
 corps aussi libre que la langue ! »
 Diogène dit que Zénon ne lâcha l'o-
 reille du tyran qu'à force de coups ;
 Diodore va jusqu'à prétendre qu'on
 fut obligé de l'en priver. Mais ce qu'il
 y a de plus remarquable dans le ré-
 cit de Diodore, c'est que les der-
 nières lignes semblent faire entendre
 que Zénon fut délivré et qu'il se
 tira d'affaire, ce que les dernières
 lignes du récit de Diogène admet-
 traient aussi sans toutefois l'indiquer.
 Ménage, sur Diogène, et Bayle ont
 relevé et expliqué les erreurs des
 écrivains inférieurs qui en racontant
 cette histoire en ont confondu les
 héros, le temps et la scène. Par
 exemple, Tertullien, dans l'Apologéti-
 que, fait demander par Denys à Zénon
 d'Élée, qu'enseigne la philosophie ?
 Celui-ci lui répond : le mépris de la
 mort. Sur quoi il est livré à d'af-
 freux supplices et scelle sa pensée de
 son sang. C'est un pur roman, et
Dionysio est là évidemment pour

(26) III, 3. Voyez Bayle.

(27) *Vie d'Apollonius*, VII, 2, édit. Olear.,
 p. 279, Ελευθερα τα Μύσων ἔργα.

(28) *Strom.* IV.

(29) *Ibid.*

(23) *Fragment.* ed. Bip. tom. IV, p. 62-64.

(24) *ΕΛΕΟΣ.*

(25) *Vorstius*, dans Bayle.

Demylo ou *Nearcho*. Ammien Marcellin (30) prête cette aventure à Zénon le stoïcien, et fait du tyran d'Élée un roi de Cypre, évidemment encore d'après une mauvaise interprétation de la phrase de Cicéron, qui à côté de la mort de Zénon d'Élée, cite celle d'Anaxarque qui eut lieu par l'ordre d'un roi de Cypre. En général l'histoire d'Anaxarque et celle de Zénon ont été confondues, et pour achever la confusion, Sénèque (31) attribue à un des conspirateurs athéniens contre Hippias, probablement Aristogiton, une partie des choses que l'on a coutume d'attribuer à Zénon d'Élée. — De l'ensemble de ces faits réduits par la critique et appréciés à leur juste valeur, mais rapprochés et combinés dans ce qu'ils ont de certain, ressort le caractère que nous avions signalé dans Zénon, comme homme et comme citoyen, et que nous allons retrouver et suivre dans le philosophe. En effet, quel est le trait le plus frappant et le plus original de Zénon comme philosophe? Quel est le titre incontesté auquel est attaché son nom? C'est évidemment l'invention de la dialectique. Et je ne parle pas ici de la dialectique qu'on trouvait déjà dans les essais de Xénophane, et qui n'a pas manqué non plus à Parménide; je veux parler de la dialectique considérée comme un système et comme un art, avec ses règles et ses formes, avec l'appareil et l'autorité d'une méthode positive. C'est un point sur lequel tous les auteurs sont d'accord. Diogène rapporte (32), sur la foi d'Aristote, que Zénon est l'inventeur de la dialectique, comme Empédocle

de la rhétorique. Sextus (33) répète la même chose sur l'autorité du même Aristote, et il paraît que c'était là un fait constant dans l'antiquité, puisque dans son introduction (34) Diogène, en traitant des trois grandes parties de la philosophie, la physique, la morale et la dialectique, attribue l'invention de cette dernière à Zénon. Mais quelle était la dialectique de Zénon? la réfutation de l'erreur comme moyen indirect de ramener à la vérité. Or la vérité pour Zénon c'était le système éleatique. Ce système une fois découvert par Xénophane, développé et achevé par Parménide, il ne s'agissait plus que de le défendre contre les attaques de ses adversaires. De là le rôle polémique de Zénon, et l'invention nécessaire de la dialectique. De là encore l'emploi nécessaire de la prose; car si l'intuition spontanée de la vérité, l'inspiration, et toute conviction primitive ont pour langue naturelle la poésie, la prose est l'instrument nécessaire de la réflexion et de la dialectique. Aussi Zénon est-il le premier philosophe éleatique qui ait écrit en prose. L'antiquité atteste qu'il écrivit, non des poèmes, comme Xénophane et Parménide, mais des traités, et des traités d'un caractère éminemment prosaïque, c'est-à-dire, des réfutations. Il écrivit de bonne heure (35), et il écrivit beaucoup (36). Diogène qui loue ses écrits (37) ne les nomme

(33) Sextus, VII, 7.

(34) Diog., *Introduct.*, 18. Voyez aussi *Philos.*, *Fil. Apoll.*, v11, 2. — Suidas, *Zήνων*. — Apulée, *Apol.*

(35) Plat., *Parmen.*, ὑπὸ νέου ὄντος ἐμοῦ ἐγράφη....

(36) Diog., *Introd.*, 16.

(37) *Id.*, IX, 26, Βλέλια πολλῆς συνέσεως γέμοντα....

(30) XIV, 9.

(31) *De Ira*, II, 23.

(32) Diog., IX, 25.

pas. Mais Suidas, à l'article *Zénon*, assure qu'il écrivit 1°. *Ἐριδας*, des *débats*, c'est-à-dire, un examen de certaines hypothèses qu'il réfutait en les mettant aux prises avec elles-mêmes; 2°. *Ἐξήγησιν τοῦ Ἐμπειδοκλείους*, une *exposition* (probablement critique) d'*Empédocle*, de ses opinions ou de ses ouvrages (38); 3°. *Ἡρὸς τοὺς φιλοσόφους περὶ φύσεως*, contre les philosophes qui ont écrit sur la nature (39). D'ailleurs Suidas ne dit rien sur la forme de ces différents ouvrages. Il serait assez naturel que l'inventeur de la dialectique eût inventé ou du moins employé la forme dialogique qui est la forme même de la réfutation. Et, en effet, si l'on en croit Diogène (40), Zénon passait pour le premier qui eût écrit des dialogues, et l'on pourrait induire aussi qu'il a employé cette forme de composition, d'une phrase d'Aristote (41), où il est question de Zénon comme interrogant et comme répondant. Quoi

qu'il en soit (42), si nous ne connaissons pas certainement la forme de ses écrits, nous pouvons nous faire une idée très-claire de leur but, de leur méthode et de leur plan général, d'après l'introduction du *Parménide*, où Platon nous donne un exposé substantiel, mais précis d'un livre de Zénon, destiné à défendre la philosophie de son maître. Ce livre était une composition en prose (43), divisée en plusieurs chapitres, subdivisés eux-mêmes en plusieurs points; car Socrate prie Zénon de relire le premier point du premier chapitre, τὴν πρώτην ὑπόθεσιν τοῦ πρώτου λόγου. Le mot *ὑπόθεσις*; révèle la nature de la composition, et Proclus, dans la *Théologie de Platon*, et dans le *Commentaire sur le Parménide* (44), ne laisse aucun doute à cet égard. C'était une revue critique d'un certain nombre d'hypothèses qui toutes étaient successivement poussées à l'absurde. Peut-être même était-ce l'ouvrage intitulé *Ἐριδας*; dont parle Suidas. Pour en bien saisir l'esprit, il faut se rappeler l'état de la querelle dans laquelle intervenait Zénon. Parménide, continuant et développant Xénophane, avait dit que tout est un, et que l'unité seule existe. Un cri s'était élevé contre une pareille proposition. Si tout est un, disaient les Ioniens, il n'y a plus de différence: le semblable est le dissemblable, et le dissemblable est le semblable; le grand est le petit, le petit est le grand, le mouvement est le repos

(38) Τοῦ, Kuster ὦν, Ménage sur Diogène.

(39) Ou bien: sur la nature, contre les philosophes; ou bien encore, selon l'interprétation de Teunemann, deux ouvrages différents, l'un contre les philosophes, et l'autre sur la nature. J'ai rejeté ces deux interprétations parce qu'elles donnent à Zénon un ouvrage de pur dogmatisme, ce qui est contre le caractère tout dialectique de sa manière, avec une polémique très-vague contre les philosophes en général, tandis que la polémique de Zénon était positivement dirigée contre une seule classe de philosophes, ceux qui attaquaient l'école d'Élée. Suidas n'indique et ne traite d'aucune manière les sources auxquelles il a puisé ces renseignements; les autres parties de l'article fort court qu'il a consacré à Zénon sont un extrait de Diogène.

(40) Diog., Vie de Platon, III, 47 et 48.

(41) Arguments sophistiques, I, 9.

(42) Stüddlin (*Geschichte und Geist des Scepticismus*, I, 211) a entendu ce passage comme s'il s'agissait de dialogues où Zénon eût joué le même rôle que Socrate dans ceux de Platon; mais Teunemann (*Geschichte der Philosophie*, I, 193) conclut seulement de la phrase d'Aristote que Zénon présentait sa pensée sous la forme de demandes et de réponses. Quant à l'invention du dialogue, Aristote, dans le liv. 1^{er} de son ouvrage perdu sur les poètes, l'attribuait à Alexandre de Téos, et Phavorinus était de la même opinion, au rapport de Diogène, III, 47 et 48. Athènes, qui

cite la phrase même d'Aristote, ajoute (XI, 15) à cette autorité celle de Nicias de Nicée et de Sotion (le texte ordinaire donnait Soterion; Schwighäuser a corrigé Sotion).

(43) Platon, *Parménid.*, στήλη γαμμάτι opposé à τοῖς ποιήμασιν de Parménide.

(44) Voyez le 1^{er} livre de ce commentaire, tom. IV de ma collection des ouvrages inédits de Proclus

et le repos le mouvement, etc. Il n'était pas très-facile de répondre à cette objection. Que fit Zénon ? Au lieu de défendre son maître, il attaqua ses adversaires, leur renvoya leurs propres arguments, et le ridicule de leurs conséquences. Il s'appliqua à démontrer que toutes les difficultés que les partisans de la pluralité élevaient contre l'unité, retombaient sur eux-mêmes, et que dans leur hypothèse aussi le dissemblable est le semblable, etc. Écoutons Platon : « Les écrits de Zénon, dit-il, étaient une défense de la doctrine de Parménide contre ceux qui l'attaquaient par le ridicule des conséquences, comme, par exemple, que si tout est un, il en résulte une foule d'absurdités et de contradictions. L'écrit de Zénon répondait aux partisans de la pluralité, leur faisait précisément les mêmes objections et en plus grand nombre encore, de manière à montrer que l'hypothèse de la pluralité prête encore plus au ridicule, que celle de l'unité, si quelqu'un l'examine comme il faut (45). . . . Ainsi le maître dans ses poèmes établissait l'unité, et le disciple, dans ses traités en prose, s'efforçait de prouver que la pluralité n'existe pas (46). » Ces deux passages contiennent tout le secret de la dialectique de Zénon; ils démontrent que Zénon s'était placé tout exprès dans l'hypothèse de la pluralité pour la mieux combattre, en la poussant à ses conséquences nécessaires. Faute de bien comprendre le but qu'il se proposait et la situation où il s'était mis, on lui a prêté une foule d'opinions ridicules qui ne

lui appartiennent en aucune manière. Loin de lui appartenir, ce sont des conséquences qu'il tire de la doctrine de la pluralité pour la convaincre de contradiction et d'absurdité. On a attribué à Zénon précisément les extravagances qu'il imputait à ses adversaires et sous lesquelles il les accablait. On s'est imaginé, par exemple, que Zénon soutenait pour son propre compte que le semblable et le dissemblable sont la même chose, que le mouvement est la même chose que le repos, etc., tandis qu'il soutenait que ces conséquences dérivent rigoureusement de la doctrine de la pluralité, et que par là même cette doctrine est inadmissible. « Vous prétendez, disait-il aux empiristes ioniens, qu'il n'existe que ce que les sens vous attestent, qu'ainsi la pluralité seule existe; et vous triomphez dans l'énumération des différences que vous opposez à la doctrine de l'unité absolue; vous triomphez surtout du mouvement universel que vous opposez à l'immobilité absolue, qui résulte de l'unité absolue de Parménide. Eh bien! je vous prends par vos propres arguments, et je vous démontre que si tout diffère, tout se ressemble, que, si tout se meut, tout est en repos, qu'ainsi par votre système même vous arrivez à des conséquences opposées à votre propre système. L'empirisme est donc condamné à la contradiction, et à une contradiction perpétuelle. Cette contradiction est votre monde, le monde de la pluralité et de l'apparence que les sens vous attestent, et que l'opinion vulgaire admet. Il ne faut croire qu'à la raison, non aux sens et à l'opinion. Or, la raison condamne la pluralité à l'extravagance; donc la pluralité n'existe pas. N'objectez pas que dans le système de l'unité abso-

(45) *Plat., Parm. Bekk., p. 7.*(46) *Ibid.*

lue, le dissemblable aussi devient le semblable, le mouvement le repos, etc. ; car notre système ne tombe pas sous de pareilles objections, puisque ces objections ne viennent que de votre hypothèse de la différence, du mouvement, de la pluralité et du monde visible, et que cette hypothèse a été convaincue d'absurdité et de contradiction. Les objections que vous élevez contre notre théorie, du sein d'une théorie détruite, ne portent donc pas. La raison n'admet d'autre autorité que la sienne, et la raison n'existe pour elle-même, ne s'exerce et ne se développe, ne comprend et ne conçoit que sous la condition de l'unité; rien de ce que conçoit la raison n'est dépourvu d'unité. La raison n'a en dernière analyse que l'unité pour forme et pour objet; l'unité est la région, le monde de la raison, le seul monde que des penseurs et des philosophes puissent admettre. Donc, la doctrine de l'unité absolue de Parménide est la seule vraie philosophie. » C'est du haut de ce point de vue qu'il faut envisager et apprécier la dialectique de Zénon, son prétendu scepticisme, son prétendu nihilisme, et en particulier sa polémique contre le mouvement qui a été si peu comprise. Considérée ainsi, cette polémique prend un caractère net, simple et grand qui a échappé à tous les critiques. — Otez l'unité, ne la supposez jamais, rien n'est uni, rien ne peut l'être, tout est isolé et nécessairement isolé dans le temps comme dans l'espace; l'un et l'autre se réduisent à des points et à des moments qui tendent eux-mêmes à se diviser et à se subdiviser sans cesse. La seule loi qui subsiste est celle de la divisibilité à l'infini, qui détruit tout continu, et par conséquent tout mouve-

ment. C'est dans ce sens qu'il faut entendre les arguments avec lesquels Zénon établissait l'impossibilité du mouvement. Jusqu'ici on les a fort bien exposés et développés en eux-mêmes; on n'a oublié que le cadre qui les met dans leur vrai point de vue, savoir, l'hypothèse exclusive de la pluralité, c'est-à-dire la négation absolue de l'unité, laquelle emporte la divisibilité à l'infini, laquelle emporte la destruction de tout continu. Voici en abrégé ces arguments, tels qu'Aristote nous les a conservés : I^{er}. argument. Le mouvement est impossible, parce que ce qui est en mouvement doit traverser le milieu avant d'arriver au but (ce qui est impossible là où il n'y a plus de continu, et où chaque point se divise à l'infini). II^e. argument. C'était l'argument célèbre appelé Achille, par lequel on prouve que ce qui court le plus vite ne peut jamais atteindre ce qui va le plus lentement. Diogène (47) dit que Zénon est l'inventeur de cet argument; mais il convient que Phavorinus l'attribue à Parménide et à plusieurs autres. Nous emprunterons ici les paroles de Bayle : Supposons une tortue à vingt pas en avant d'Achille; limitons la vitesse de la tortue et de ce héros, à la proportion d'un à vingt. Pendant qu'Achille fera vingt pas, la tortue en fera un; elle sera donc encore plus avancée que lui. Pendant qu'il fera le vingt-unième, elle gagnera la vingtième partie du vingt-deuxième pas, et pendant qu'il gagera cette vingtième partie, elle parcourra la vingtième partie de la vingtième partie du vingt-deuxième pas, et ainsi de suite. III^e. argument. Celui de la flèche qui est en repos

(47) Diog., IX, 29.

quand elle est en mouvement. En effet, tout ce qui est en mouvement l'est dans un espace qui lui est égal, c'est-à-dire, où il est au moment où il y est. Or, on est toujours là où l'on est, et il n'y a point de moment où on n'y soit pas. La flèche est donc toujours en repos, car elle n'est jamais où elle n'est point. IV^e. argument. Cet argument avait pour but de montrer les contradictions du mouvement et les absurdités (réelles ou apparentes) auxquelles il conduit. Supposez deux corps égaux entre eux, mus dans un espace donné et dans une direction opposée et avec la même vitesse; supposez que l'un parte de l'extrémité de l'espace donné, l'autre du milieu : l'un n'aura parcouru que la moitié de l'espace donné, quand l'autre l'aura entièrement parcouru; donc le même espace est parcouru par deux corps égaux et d'égale vitesse dans un temps inégal, de sorte qu'une moitié de temps paraît égale au double. Aristote, qui nous a conservé ces quatre arguments dans sa *Physique*, VI, et Simplicius, dans son Commentaire, les attribuent positivement à Zénon, et les donnent sous le nom d'Ἀπορίαι, doutes, arguments négatifs de Zénon contre le mouvement, soit, comme le dit Simplicius, que tous les arguments de Zénon contre le mouvement se réduisissent réellement à quatre, soit qu'il y en eût davantage, mais quatre surtout plus décisifs que les autres. Mais ces arguments n'étaient pas les seuls dont se servissent les adversaires du mouvement. Aristote au même endroit en cite plusieurs autres, par exemple, celui-ci : Tout mouvement est changement; or, changer c'est n'être ni ce qu'on était, ni ce qu'on sera; on n'est plus où l'on était; autrement, il

n'y aurait pas eu de mouvement; on n'est pas où l'on tend, car il n'y aurait pas besoin de mouvement. Le changement et le mouvement ne peuvent donc avoir lieu ni dans ce qu'on était ni dans ce qu'on sera, ni dans l'un ni dans l'autre, mais dans ce qui n'est ni l'un ni l'autre, c'est-à-dire dans rien, ce qui est impossible; par conséquent le changement et le mouvement sont impossibles. Un argument curieux est aussi celui par lequel on essayait de démontrer que le mouvement circulaire et sphérique et le mouvement sur soi-même impliquent à-la-fois le mouvement et le repos. A qui appartenaient ces arguments? Aristote, et après lui Simplicius, les rapportent en général aux sophistes. On n'a aucune raison de les attribuer à Zénon; ils appartiennent très-probablement à l'éristique mégarienne encore si peu connue, et qui a fini par représenter et continuer seule en Grèce la dialectique de l'école d'Élée. Il faut bien se garder de les confondre avec les quatre arguments que nous avons exposés, et qui sont les seuls que la critique soit fondée à attribuer à Zénon. Bayle triomphe de ces quatre arguments, et les maintient absolument; mais ils ne sont bons que relativement, relativement à l'hypothèse exclusive de la pluralité, contre laquelle ils étaient faits. Mais cette hypothèse donnée, ils nous paraissent rigoureux, à quelques subtilités près, et le quatrième peut être excepté, qui a l'air d'attaquer le mouvement dans toute hypothèse, et qui, dans ce cas, n'est plus qu'un sophisme, comme Eudème l'avait fort bien vu, au rapport de Simplicius, et quoi qu'en dise Bayle. Pour les reprendre en sous-œuvre, il n'est pas besoin d'être sceptique; au contraire, on peut les employer à réfuter le scepti-

cisme, à rétablir l'unité, à démontrer que la pluralité toute seule est incapable d'expliquer les choses, de rendre compte de la continuité de l'espace et du temps, et de la possibilité du mouvement. C'est, dit-on, en entendant répéter ces arguments de Zénon, que Diogène le Cynique, pour toute réponse, se leva et marcha. Mais Zénon aurait très-bien pu répondre à Diogène : « Soit ; car vous n'avez pas de système, et vous ne niez pas l'unité. Mais quand on est assez sceptique pour nier l'unité, c'est-à-dire, la condition absolue de tout continu, de l'espace et du temps, et par conséquent du mouvement, avouez que c'est une faiblesse ridicule que de n'aller pas jusqu'au bout de son opinion, et de croire, contre tout bon sens, au mouvement sans continu et dans la dissolution de toutes choses à l'infini. » Nous ne connaissons qu'un seul moyen de répondre à Zénon, c'est de rétablir la continuité du temps et de l'espace dans l'unité, et d'admettre pour la formation du monde l'intervention de l'unité, aussi bien que celle de la pluralité. Mais l'habile éleatique, aussitôt que, pour échapper à ses arguments, ou aurait admis l'unité, partant de là, n'eût pas tardé à établir le dogme fondamental de son maître, savoir, que l'unité est indivisible, par conséquent qu'elle exclut la pluralité, et par conséquent encore le mouvement. En effet, le mouvement périt à-la-fois dans l'une et l'autre hypothèse d'une pluralité sans unité, ou d'une unité sans pluralité. La pluralité toute seule, sévèrement interrogée, ne rend que la divisibilité à l'infini, sans aucune collection, sans aucune totalité possible ; car, addition, collection, totalité, toutes choses qui supposent l'idée de l'unité ; il

en est de même de la plus simple succession, car toute succession est plus ou moins un ensemble, une totalité, c'est-à-dire tient à l'unité. Par conséquent, dans l'hypothèse de la pluralité, ni continu, ni contigu, pas de temps, pas d'espace, nulle succession, nulle coexistence, nul rapport de points ou de moments. Chaque point devient un infini de points qui se dissolvent et qui se dissolvent infiniment, chaque moment un infini de moments qui se divisent et se subdivisent à l'infini ; de là le vide absolu, et dans ce vide absolu, l'absolue dissolution de tout élément composant, si petit fût-il, soit de temps, soit d'espace ; par conséquent pas de mesure possible du temps, où il n'y a plus de temps, et aucun passage d'un lieu à l'autre, là où il n'y a plus d'espace ; par conséquent pas de mouvement. D'un autre côté, supposez que l'unité ne sorte pas d'elle-même, et qu'elle demeure indivisible, vous rétablissez la possibilité du temps et de l'espace, et par conséquent du mouvement ; la possibilité, dis-je, mais non pas la réalité ; vous rétablissez l'espace et le temps absolu sans temps et sans espace relatif et visible : par conséquent sans mesure, sans mouvement. Le temps et l'espace (*in potentia*, non *in actu*) restent alors dans l'éternité et l'immensité, dans une éternité sans succession, dans une immensité sans forme, dans une existence absolue, vide de toute existence positive, dans une immobilité complète. Voilà où conduit l'idée exclusive de l'unité, ou l'idée exclusive de la pluralité. Il faut les unir, et fondre ensemble la pluralité et l'unité pour obtenir la réalité : τὸ ἐν καὶ πολλὰ. — Aristote, *Phys.*, IV, 3, nous a aussi conservé une objection de Zénon

l'espace, qui montre parfaite-
l'esprit général de sa dialecti-
laquelle consistait à pousser ses
saires dans l'abîme de la divi-
é à l'infini, et dans une multi-
qui se détruirait elle-même
défaut de toute unité. Il disait:
space est le lieu des corps,
dans quel espace est l'espace
me ? » Dans un autre espace ;
ici dans un autre encore, et
ainsi jusqu'à l'infini, sans
puisse s'arrêter logiquement,
ns qu'on ne veuille sortir de la
lité pour admettre l'unité, c'est-
ici l'unité absolue de l'espace.
ce sens, l'argument de Zénon
paraît excellent, et loin d'aller
e l'espace en soi, il tend à l'é-
en établissant sa condition,
r, l'unité.— Nous devons au mé-
ristote une phrase entière de Zé-
qui semble lui faire nier précé-
nt ce qu'il avait pris tant de
à établir et même à établir ex-
ement, c'est-à-dire l'unité. Mais
t entendre bien autrement cette
e importante. Encore une fois,
a seule catégorie de la pluralité,
peut obtenir que des quantités
nies, sans addition possible,
totalité; car la totalité, qu'il faut
e bien distinguer de l'unité en
même, est le rapport et l'appli-
del'unité à des quantités qu'elle
ible et réunit en un tout quel-
ie. Supposez l'esprit humain
de toute idée d'unité, ou ce qui
même chose conçue extérieure-
e, supposez la nature dépourvue
ute force assimilatrice, attrac-
t composante, il n'y a de pos-
ni une seule proposition termi-
t finie, ni une seule chose déter-
e. Voilà l'existence telle qu'elle
e rigoureusement du système
clut toute idée d'unité. Zénon

démontre aisément qu'une pareille
existence, τὸ ὄν, n'ayant rien de
fixe et d'absolu, ressemble à une non-
existence, puisque par la divisibilité
à l'infini, son attribut essentiel,
elle y tend sans cesse, τὸ μὴ ὄν. La
gloire de l'unité est de ne point tom-
ber dans une pareille existence. De là
la proposition célèbre : « Si l'unité
est indivisible, elle n'est pas, » c'est-
à-dire, elle n'est pas dans le sens
empirique du mot. En effet, être,
pour l'empirisme, les sens et le vul-
gaire, « c'est être une quantité, qui,
» ajoutée ou retranchée, augmente
» ou diminue ce à quoi on la retran-
» che ou on l'ajoute, c'est-à-dire
» une quantité matérielle; c'est là
» l'existence réelle. La monade ou l'u-
» nité, ne remplissant pas cette con-
» dition, n'est pas (48). » Tel est le
sens véritable de la phrase de Zénon
conservée par Aristote, phrase si
souvent citée et si peu comprise. Il
est évident, qu'une fois l'existence
réduite à l'existence matérielle et
empirique des Ioniens, dont l'at-
tribut fondamental est la divisi-
bilité à l'infini, c'est-à-dire la
tendance au néant, l'unité dont l'at-
tribut fondamental est l'indivisi-
bilité, ne peut exister de cette ma-
nière, afin d'exister de la vraie exis-
tence éleatique qui ne tend pas au
néant, mais qui repose immobile
dans le centre de l'existence absolue,
sans commencement comme sans fin,
ἀγέννητον καὶ ἀίδιον. La proposition
de Zénon contre la réalité empirique
et matérielle de l'unité ne tient donc
pas à un système de nihilisme, com-
me on l'a tant répété, mais tout au
contraire au réalisme transcendantal
de l'idéalisme dorien. Rien n'est

(48) Aristote, *Métaph.*, II, éd. t. Brandis, p. 56
et 57.

cisme, à rétablir l'unité, à démontrer que la pluralité toute seule est incapable d'expliquer les choses, de rendre compte de la continuité de l'espace et du temps, et de la possibilité du mouvement. C'est, dit-on, en entendant répéter ces arguments de Zénon, que Diogène le Cynique, pour toute réponse, se leva et marcha. Mais Zénon aurait très-bien pu répondre à Diogène: « Soit; car vous n'avez pas de système, et vous ne niez pas l'unité. Mais quand on est assez sceptique pour nier l'unité, c'est-à-dire, la condition absolue de tout continu, de l'espace et du temps, et par conséquent du mouvement, avouez que c'est une faiblesse ridicule que de n'aller pas jusqu'au bout de son opinion, et de croire, contre tout bon sens, au mouvement sans continu et dans la dissolution de toutes choses à l'infini. » Nous ne connaissons qu'un seul moyen de répondre à Zénon, c'est de rétablir la continuité du temps et de l'espace dans l'unité, et d'admettre pour la formation du monde l'intervention de l'unité, aussi bien que celle de la pluralité. Mais l'habile éleatique, aussitôt que, pour échapper à ses arguments, on aurait admis l'unité, partant de là, n'eût pas tardé à établir le dogme fondamental de son maître, savoir, que l'unité est indivisible, par conséquent qu'elle exclut la pluralité, et par conséquent encore le mouvement. En effet, le mouvement périt à-la-fois dans l'une et l'autre hypothèse d'une pluralité sans unité, ou d'une unité sans pluralité. La pluralité toute seule, sévèrement interrogée, ne rend que la divisibilité à l'infini, sans aucune collection, sans aucune totalité possible; car, addition, collection, totalité, toutes choses qui supposent l'idée de l'unité; il

en est de même de la plus simple succession, car toute succession est plus ou moins un ensemble, une totalité, c'est-à-dire tient à l'unité. Par conséquent, dans l'hypothèse de la pluralité, ni continu, ni contigu, pas de temps, pas d'espace, nul'e succession, nulle coexistence, nul rapport de points ou de moments. Chaque point devient un infini de points qui se dissolvent et qui se dissolvent infiniment, chaque moment un infini de moments qui se divisent et se subdivisent à l'infini; de là le vide absolu, et dans ce vide absolu, l'absolue dissolution de tout élément composant, si petit fût-il, soit de temps, soit d'espace; par conséquent pas de mesure possible du temps, où il n'y a plus de temps, et aucun passage d'un lieu à l'autre, là où il n'y a plus d'espace; par conséquent pas de mouvement. D'un autre côté, supposez que l'unité ne sorte pas d'elle-même, et qu'elle demeure indivisible, vous rétablissez la possibilité du temps et de l'espace, et par conséquent du mouvement; la possibilité, dis-je, mais non pas la réalité; vous rétablissez l'espace et le temps absolu sans temps et sans espace relatif et visible: par conséquent sans mesure, sans mouvement. Le temps et l'espace (*in potentia*, *non in actu*) restent alors dans l'éternité et l'immensité, dans une éternité sans succession, dans une immensité sans forme, dans une existence absolue, vide de toute existence positive, dans une immobilité complète. Voilà où conduit l'idée exclusive de l'unité, ou l'idée exclusive de la pluralité. Il faut les unir, et fondre ensemble la pluralité et l'unité pour obtenir la réalité: τὸ ἐν καὶ πολλὰ. — Aristote, *Phys.*, IV, 3, nous a aussi conservé une objection de Zénon

l'espace, qui montre parfaite-
 l'esprit général de sa dialecti-
 quelle consistait à pousser ses
 aires dans l'abîme de la divi-
 à l'infini, et dans une multi-
 qui se détruirait elle-même
 défaut de toute unité. Il disait:
 pace est le lieu des corps,
 sans quel espace est l'espace
 ne ? » Dans un autre espace ;
 ici dans un autre encore, et
 rs ainsi jusqu'à l'infini, sans
 puisse s'arrêter logiquement,
 is qu'on ne veuille sortir de la
 té pour admettre l'unité, c'est-
 ici l'unité absolue de l'espace.
 ce sens, l'argument de Zénon
 arait excellent, et loin d'aller
 l'espace en soi, il tend à l'é-
 en établissant sa condition,
 l'unité. — Nous devons au mé-
 istote une phrase entière de Zé-
 qui semble lui faire nier précé-
 t ce qu'il avait pris tant de
 à établir et même à établir ex-
 ement, c'est-à-dire l'unité. Mais
 entendre bien autrement cette
 importante. Encore une fois,
 seule catégorie de la pluralité,
 peut obtenir que des quantités
 nes, sans addition possible,
 otalité; car la totalité, qu'il faut
 bien distinguer de l'unité en
 éme, est le rapport et l'appli-
 del'unité à des quantités qu'elle
 ble et réunit en un tout quel-
 e. Supposez l'esprit humain
 e toute idée d'unité, ou ce qui
 même chose conçue extérieure-
 supposez la nature dépourvue
 te force assimilatrice, attrac-
 : composante, il n'y a de pos-
 i une seule proposition termi-
 finie, ni une seule chose déter-
 . Voilà l'existence telle qu'elle
 : rigoureusement du système
 clut toute idée d'unité. Zénon

démontre aisément qu'une pareille
 existence, τὸ ὄν; n'ayant rien de
 fixe et d'absolu, ressemble à une non-
 existence, puisque par la divisibilité
 à l'infini, son attribut essentiel,
 elle y tend sans cesse, τὸ μὴ ὄν. La
 gloire de l'unité est de ne point tom-
 ber dans une pareille existence. De là
 la proposition célèbre : « Si l'unité
 est indivisible, elle n'est pas, » c'est-
 à-dire, elle n'est pas dans le sens
 empirique du mot. En effet, être,
 pour l'empirisme, les sens et le vul-
 gaire, « c'est être une quantité, qui,
 » ajoutée ou retranchée, augmente
 » ou diminue ce à quoi on la retran-
 » che ou on l'ajoute, c'est-à-dire
 » une quantité matérielle; c'est là
 » l'existence réelle. La monade ou l'u-
 » nité, ne remplissant pas cette con-
 » dition, n'est pas (48). » Tel est le
 sens véritable de la phrase de Zénon
 conservée par Aristote, phrase si
 souvent citée et si peu comprise. Il
 est évident, qu'une fois l'existence
 réduite à l'existence matérielle et
 empirique des Ioniens, dont l'at-
 tribut fondamental est la divisi-
 bilité à l'infini, c'est-à-dire la
 tendance au néant, l'unité dont l'at-
 tribut fondamental est l'indivisi-
 bilité, ne peut exister de cette ma-
 nière, afin d'exister de la vraie exis-
 tence éleatique qui ne tend pas au
 néant, mais qui repose immobile
 dans le centre de l'existence absolue,
 sans commencement comme sans fin,
 ἀγέννητον καὶ ἀθνητον. La proposition
 de Zénon contre la réalité empirique
 et matérielle de l'unité ne tient donc
 pas à un système de nihilisme, com-
 me on l'a tant répété, mais tout au
 contraire au réalisme transcendantal
 de l'idéalisme dorien. Rien n'est

(48) Aristote, *Métaph.*, II, éd. t. Brandis, p. 56
 et 57.

moins nihiliste que l'école d'Élée, car elle tend à l'existence absolue; mais comme l'existence absolue exclut ou semble exclure toute existence relative, de même l'existence relative et phénoménale semble exclure l'existence absolue; de là l'existence relative et phénoménale assimilée à la non-existence devant l'existence absolue de l'indivisible unité, τὸ ὄν μὴ ὄν; et cette unité indivisible, seule dépositaire de l'existence absolue, assimilée à la non-existence devant l'existence phénoménale prise pour type de l'existence, τὸ ἐν ἀδιαιρετὸν μὴ ὄν. — Ce que nous avons dit du nihilisme de Zénon, il faut le dire de son prétendu scepticisme et de l'habileté qu'on lui attribue à soutenir le pour et le contre. Sans doute il soutenait le pour et le contre; mais dans quelle sphère? Dans celle de ses adversaires, dans celle de l'empirisme. Or l'empirisme ou la négation de toute réalité transcendente, et par conséquent de l'unité absolue qui ne se trouve pas dans la scène visible de ce monde, l'empirisme ne peut admettre, au lieu de l'unité, qu'une simple totalité, et encore par inconséquence; car l'idée de la totalité n'est qu'un reflet de celle de l'unité; et à la rigueur l'empirisme ne peut admettre que la pluralité sans totalité, c'est-à-dire la pluralité non ramenée à l'unité, la pluralité en soi, avec la divisibilité à l'infini pour caractère unique, et par conséquent il implique la destruction de tout autre rapport que celui de la différence. Et ce n'est pas là seulement une conséquence forcée de l'empirisme ionien; c'en était une conséquence avouée et consentie: c'était le système même d'Héraclite. En effet, de même que l'unité indivisible de l'école éléatique est la dernière

et nécessaire conséquence de l'idéalisme dorien et pythagoricien, de même la différence, l'opposition absolue d'Héraclite (ἐναντιότης) est le dernier terme de l'empirisme ionien. Voilà les deux grands systèmes exclusifs de la philosophie dans leur idéal le plus rigoureux: il appartenait au génie grec de les produire presque à son berceau. Héraclite et Parménide les représentent dans toute leur grandeur et dans toute leur misère. Admirables l'un contre l'autre, ils se détruisent d'eux-mêmes; et Zénon raisonnait à merveille lorsque, pour attaquer le système de la pluralité, il se plaçait dans le cœur même de ce système, dans le système d'Héraclite. Là, en effet, par une manœuvre habile, il lui était aisé de tourner ce système contre lui-même, et de démontrer qu'une absolue différence est une absolue ressemblance, et que l'absolue opposition est l'absolue confusion. Si tout est essentiellement différent, tout a quelque chose d'essentiellement commun, savoir, d'être différent; l'identité est donc encore sous cette apparente discordance; l'opposition est à la surface sur la scène de ce monde, et l'identité est au fond dans le principe invisible des choses. Zénon ramenait ainsi l'opposition à l'identité, et détruisait de fond en comble le système d'Héraclite, en le forçant de rentrer dans celui de Parménide, du haut duquel ensuite il foudroyait de nouveau celui d'Héraclite, prouvant de reste que l'unité, si elle est rigoureusement acceptée, ne conduit qu'à elle-même, ne sort pas d'elle-même, et exclut toute pluralité, toute différence, c'est-à-dire, tout phénomène et tout empirisme. Le scepticisme n'était donc pas dans la pensée de Zénon; au contraire, il

rait un dogmatisme excessif ; le chemin de ce dogmatisme un scepticisme apparent, une cétique qui a l'air de se jouer de vérité en soutenant alternative pour et le contre. Car il fallait que Zénon admit un moment Héraclite, que tout se meut et outdiffère, pour soutenir ensuite si tout est mê, tout est repos, si tout diffère, tout se ressemble, e si tout est pluralité, par cela e, tout est unité. Contre Héra-, contre tout système exclusif e réfute par ses conséquences, nre d'arguments était excellent ; it là le vrai terrain où il fallait être, et Zénon s'y est mis. Il en effet curieux de faire voir que empirisme si fier de son bon sens rent et du sentiment de la réa-is-à-vis l'idéalisme pythagorin'était lui-même qu'une confu-déplorable qui dans le détail rrait les conséquences les plus adictoires et les plus ridicules. confusion, ces contradictions, travagances, ce oui et ce non ituel, ce scepticisme était la quence nécessaire et rigou-de l'empirisme, dont Zénon it l'accabler, pour ramener à é absolue dans laquelle il n'y a le contradiction, à un dogma-ferme et solide ; et, chose ad-ble, on lui a prêté précisément pticisme, la confusion et les fo-u'il imputait à ses adversaires ! ste à examiner un point très-obs-ue personne n'a remarqué ni ci, et qui mérite bien de l'être. lversaire du mouvement, du i, de l'espace, de l'existence e et sensible est tout-à-coup ormé par Diogène en un phy-et en un naturaliste. Après rappelé les arguments de Zé-

non contre le mouvement, et en gé-néral tout un ordre d'opinions qui détruit l'existence du monde, Dio-gène, avec le plus grand calme, passe à l'exposition du système physique de Zénon. Il nous apprend (49) que Zénon « admettait plusieurs mondes, » mais avec la réserve qu'il n'y a » point de vide, que tout est com- » posé de froid et de chaud, de sec » et d'humide, confondus entre eux, » que l'homme vient de la terre, que » l'ame (ψυχή, il s'agit ici du prin- » cipe vital et non de l'ame des mo- » dernes) est un mélange des élé- » ments précédents dans une telle » harmonie qu'aucun d'eux ne pré- » domine. » On se demande ce que ceci veut dire, et quel est le mot de cette nouvelle énigme. Le voici, selon nous. Nous avons fait voir ail-leurs (article XÉNOPHANE) que la ré-putation de sceptique qu'on avait faite mal-à-propos à Xénophane, vient très-probablement de ce qu'on aura pris pour sa philosophie tout eutière un des côtés de cette philoso- phie, et de ce qu'en effet Xéno- phane si dogmatique en métaphy- sique, dans la région de l'entende- ment, était sceptique en mythologie et dans la sphère de l'opinion. Parménide ajouta à-la-fois au dogma- tisme et au scepticisme de son maître, et les augmenta en raison directe l'un de l'autre. Son poème sur la nature avait deux parties, la première toute métaphysique et idéaliste, où il n'ad- mettait d'autre monde que celui de la raison, savoir, l'unité et ses attributs, la seconde où il traitait du monde du vulgaire, de l'opi- nion et des sens, τὸ δοξάστον, où même il empruntait le langage de la mythologie de son temps. C'était

(49) Diog., IX, 30.

dans cette seconde partie que se trouvaient vraisemblablement, avec les fables mythologiques, acceptées comme des fables et des illusions de l'imagination, les débris de la physique ionienne de Xénophane, conservés, mais relégués parmi les fables et les préjugés, dans le domaine de la simple opinion. Parménide ne consentait à traiter du monde que dans la seconde partie de son ouvrage, comme d'une simple opinion et d'un phénomène sans réalité; mais enfin il en traitait, et il rendait compte, à sa manière, des apparences sensibles. C'est sans doute par une pareille condescendance que Zénon s'occupait aussi de physique. C'est ainsi du moins que nous interprétons le passage de Diogène sur la physique de Zénon. Mais ce hors-d'œuvre de physique, qui dans Xénophane attestait l'influence des opinions ioniennes et de l'esprit de sa première patrie, retranché par Parménide de la vraie philosophie et rejeté parmi les préjugés populaires, occupe à peine une place dans Zénon; et aucun autre auteur n'en dit un mot après Diogène de Laërte, excepté Hésychius, qui transcrit la phrase de Diogène. — Mais ce n'est pas là que l'histoire doit chercher et apercevoir Zénon d'Élée: il est tout entier comme philosophe dans la polémique qu'il a instituée contre la pluralité et l'empirisme. Il n'y a même que cela qui repose sur des preuves bien certaines. Zénon, dans sa carrière philosophique, est, comme dans sa vie. *Ἰσὺς πρακτικὸς* de l'école d'Élée. Ici il se mêle aux événements politiques de son temps, entend la défense des lois de sa patrie, et succombe dans cette entreprise; là il descend des hauteurs de l'unité absolue dans les contradictions de la pluralité, du relatif et du

phénomène, et épuise dans cette lutte toutes les forces de son génie. Ce génie est purement dialectique: c'est là qu'est l'originalité du rôle de Zénon et son caractère historique: c'est par là qu'il a sa place dans l'école d'Élée, dans la philosophie grecque et dans l'histoire de l'esprit humain. Faible encore et indécis dans Xénophane, l'idéalisme éléatique s'affermi, se régularise, acquiert de l'unité et de la rigueur entre les mains de Parménide, qui l'expose et le développe systématiquement, tandis que dans Xénophane, comme l'a très-bien remarqué Aristote, c'est moins un système qu'un pressentiment fécond et une intuition sublime. L'unité de Xénophane renfermait encore, jusqu'à un certain point, dans une harmonie incertaine, l'unité et la pluralité, l'esprit et la nature. Dieu et le monde, le théisme et le panthéisme, quelque chose de l'esprit dorien et quelque chose de l'esprit de l'Ionie. Mais Parménide est exclusivement dorien, théiste, idéaliste, unitaire. Tout dualisme a disparu dans l'abîme de l'unité absolue. L'unité absolue a perdu tout rapport avec autre chose qu'elle-même; car en tant qu'unité absolue, elle exclut tout ce qui n'est pas elle: par conséquent même en elle, elle exclut toute différence, toute distinction, par conséquent encore, tout rapport d'elle-même à elle-même, identité et indivisibilité sans aucune puissance différentielle, unité sans nombre, éternité sans temps, immensité sans forme, intelligence sans pensée, pure essence sans qualité et sans contenu. C'était là la perfection systématique de l'école d'Élée; car c'était là sa dernière conséquence; en effet il n'y a rien par-delà l'Être en soi, et la borne infranchissable de toute abs-

traction est atteinte. Mais l'entier développement d'un système exclusif et imparfait, en trahissant son vice fondamental, commence sa ruine. Parvenu au sommet, et pour ainsi dire sur le trône de l'abstraction, sans autres sujets que des ombres, ou plutôt sans ombres mêmes, car l'indivisible unité ne doit pas même projeter une ombre, l'idéalisme élatique trouvait sa perte inévitable dans sa grandeur même et dans sa perfection systématique. La rigueur des conséquences accusait trop, et renversait irrésistiblement leur principe. Mais il était réservé à l'idéalisme élatique d'accabler, en tombant, l'empirisme ionien; et sans pouvoir sauver le système de Parménide, la mission de Zénon était de détruire celui d'Héraclite. En effet, si l'unité de Parménide est une unité impuissante, et pour parler le langage de la science moderne, une substance sans cause, c'est-à-dire, une substance vaine, puisqu'elle est dépourvue de l'attribut essentiel qui constitue la substance, de même la pluralité d'Héraclite, son mouvement universel et la différence absolue n'est pas autre chose que la cause séparée de la substance, l'attribut sans sujet, la force sans base, la manifestation sans principe qu'elle manifeste, et l'apparence sans rien à faire paraître. Or, la cause sans substance, comme la substance sans cause, le mouvement sans un moteur immobile, comme un centre immobile sans force motrice, l'identité absolue sans différence, comme la différence sans identité, l'unité sans pluralité, comme la pluralité sans unité, l'absolu sans relatif et sans contingent, comme le relatif et le contingent sans quelque chose d'absolu, c'étaient là deux erreurs

contradictoires, deux systèmes exclusifs qui devaient, en se rencontrant sur le théâtre de l'histoire, se briser l'un contre l'autre, et se détruire l'un par l'autre. Mais rien ne se détruit, rien ne périt; tout se modifie et se transforme dans l'histoire comme dans la nature. En effet, que suit-il de la polémique de l'empirisme ionien et de l'idéalisme élatique? Ce n'est point que l'unité et la différence soient des chimères; c'est tout au contraire que la différence et l'unité sont toutes deux réelles, et si réelles qu'elles sont inséparables, que l'unité est nécessaire à la différence, et la différence à l'unité, et par conséquent qu'après s'être combattus pour s'éprouver, les deux systèmes opposés n'ont qu'à retrancher les erreurs, c'est-à-dire, les côtés exclusifs par lesquels ils s'entre-choquaient, pour se réconcilier et s'unir, comme les deux parties d'un même tout, les deux éléments intégrants de la pensée et des choses, distincts sans s'exclure, intimement liés sans se confondre. Tel devait être le résultat de la lutte de l'empirisme ionien, et de l'idéalisme élatique. Ce résultat était dans les destinées de la philosophie grecque; mais il ne parut qu'en son temps. L'effet immédiat et apparent fut la double ruine du système d'Héraclite et du système de Parménide, l'un par l'autre. Zénon, avec sa dialectique, opéra cette lutte mémorable et s'y épuisa; c'était là sa destinée dans la philosophie comme dans la vie.—Nous avons essayé d'envisager et de présenter sous son véritable jour la dialectique de Zénon; si généralement elle a été assez peu comprise, il ne faut peut-être pas s'en beaucoup étonner. Il est naturel qu'un homme qui voile son but et ce qu'il y a de positif et de grand

dans ses desseins pour n'en laisser paraître que le côté négatif, et qui a l'air d'accepter les opinions de ses adversaires, afin de les mieux réfuter par les conséquences auxquelles il les pousse, en supposant, ce qui est inévitable, qu'il soit lui-même descendu à quelques subtilités; il est, dis-je, très-naturel qu'un tel homme ait passé auprès du grand nombre pour un simple disputeur qui soutient tour-à-tour le pour et le contre. C'était là en effet la réputation que lui avait faite Timon le Syllographe, qui pourtant rend justice à sa loyauté (50). Isocrate (51), Plutarque (52), Sénèque (53) le représentent comme un sophiste, dont l'unique but est de trouver des objections contre toute doctrine sans en établir aucune, ne faisant pas réflexion que si Zénon n'établit aucune doctrine, c'est qu'il n'en avait pas besoin, celle de Parménide, son maître, étant là, et qu'ainsi tout son effort devait être de réfuter les adversaires de Parménide, et de les pousser à la contradic-

(50) Αμφοτερολογώσσης ὃς μέγα σθένος οὐκ ἀπάτηλον Ζηνοῦτος, πάντων ἐπιλήπτορος..... Plutarque, *Vie de Périclès*.

(51) *Éloge d'Hélène*, ch. 2, Ζηνοῦτα τὸν ταυτὰ δυνάτᾳ καὶ πάλιν ἀδύνατα πειρώμενον ἀποφαίνεται.

(52) Plut., *Vie de Périclès*, ἄλογητικὴν τινα καὶ δι' ἐναντιολογίας εἰς ἀπορίαν κατακλείουσαν.... ἔξεν. Dans un écrit perdu dont Lucrèce nous a conservé des extraits (*Præpar. Evangel.*, t. 8). Plutarque dit de Zénon: Il n'a rien établi sur ce point (l'origine du monde), mais il a fait une foule d'objections. En effet, Parménide, et même avant Parménide, Xenophane, ayant établi la vérité, savoir, que l'être véritable, l'unité, n'a pas de naissance et de commencement, τὸ ἐν ἔστι ἀγέννητον, il ne restait plus à Zénon qu'à attaquer l'hypothèse de la naissance des choses et du monde.

(53) *Épist.* 89. Zeno Eleates omnia negotia de negotio disputans, ait nihil esse. Si Parmenidi credo, nihil est prater unum: si Zenoni, ne unum quidem.

tion et à l'absurde. On comprend fort bien ces malentendus de la part de simples amateurs de philosophie, mais il est plus remarquable que Platon lui-même ait paru s'y tromper dans le *Phèdre*, où il a l'air de confondre Zénon avec les autres sophistes (54). Mais contre Platon, nous avons Platon lui-même, et au jeune ami de Socrate, qui n'était pas encore sorti de sa ville natale, et ne connaissait la doctrine éléatique et la dialectique de Zénon que par ouï-dire, d'après l'impression qu'elle avait faite à Athènes, et à travers les préjugés du bon sens socratique, nous pouvons opposer le philosophe mûri par l'âge, l'étude et les voyages, qui dans un ouvrage spécial, dont le but avoué est l'examen de la philosophie éléatique, et dont les personnages sont précisément Parménide et Zénon, nous montre le disciple imbu de la même doctrine que le maître, partageant le même dogmatisme et le dogmatisme le plus absolu qui fût jamais, avec cette seule différence que l'un, déjà affaibli par les années, se contente d'exposer sa doctrine, et que l'autre, jeune encore, plein de force et d'audace, attaque ceux qui attaquent Parménide, et les combat avec leurs propres armes, avec le ridicule et l'absurdité des conséquences. Rien de plus clair et de plus positif que cette déclaration de Platon, dans l'introduction du *Parménide*; et toutes les autorités doivent fléchir devant celle-là. Sans doute on peut supposer avec Simplicius, sur la *Physique d'Aristote*, et avec Tennemann, que dans le cours de la discussion, Platon, voulant faire connaître l'école éléatique tout entière, et épuiser toute la question de l'unité

et de la pluralité, a rassemblé et concentré dans Parménide et dans Zénon tous les autres personnages de l'école d'Élée, et prêté à ces deux-là beaucoup d'arguments qui appartenaient réellement à plusieurs autres. Cette supposition est plus que vraisemblable : mais il n'en faut pas conclure le moins du monde que dans l'avant-scène, et lorsqu'il s'agit seulement de décrire et de faire connaître les différents personnages de son drame, Platon se soit amusé à leur attribuer, sans aucune nécessité, des caractères et des desseins imaginaires, à établir entre le maître et le disciple une identité de doctrines qui n'eût pas existé, et une différence de méthode qui n'eût pas existé davantage, à feindre, par exemple, que Zénon avait embrassé de bonne heure un rôle qui n'eût pas été le sien, quand tout le monde à Athènes, et surtout à Mégare, eût pu se moquer de Platon. Il est absurde de supposer qu'il eût prêté à Zénon tel ouvrage, entrepris dans tel but, écrit avec telle méthode, divisé de telle manière, contenant telle polémique, réfutant telles hypothèses, si rien de tout cela n'eût été vrai, et n'eût été généralement connu et admis. Ce témoignage de Platon, si clair, si précis, si étendu, dans un de ses meilleurs et de ses plus authentiques ouvrages, nous paraîtrait décisif, fût-il seul. Mais Proclus, dans son *Commentaire sur le Parménide*, emploie tout le premier livre à développer l'introduction du dialogue de Platon; et partout il confirme ce qu'avait avancé Platon. On ne saurait trop se pénétrer du poids que doivent avoir, au lieu d'assertions courtes et obscures, de longs morceaux, comme l'introduction entière du *Parménide* et le premier livre du *commentaire* de Proclus, où

rien n'est laissé à une interprétation arbitraire, et où tout est présenté avec une étendue, une clarté et une abondance de détails et de renseignements qui ne laissent rien à désirer ni à contester. C'est sur cette base que nous nous sommes appuyés avec confiance; c'est avec cette autorité que nous avons éprouvé toutes les autres. A la lumière que Platon nous offre, on se reconnaît et on s'oriente dans les détours de l'école d'Élée; on aperçoit la place de Zénon dans cette école, ses rapports avec ses devanciers, et en même temps la différence qui l'en sépare, et lui donne un caractère propre et original. On conçoit sa mission; et sa dialectique cesse alors d'être une logomachie inintelligible. Or, il nous paraît que c'est une méthode fort commode, mais très-peu critique et philosophique, au lieu d'approfondir une doctrine, jusqu'à ce qu'on la comprenne et qu'on y trouve un sens, de se tirer d'affaire et de trancher toute difficulté en y supposant une extravagance qui nous absout de n'y rien comprendre et nous dispense de l'étudier. Il ne faut pas être si prompt à trouver des extravagances. L'histoire en général, et en particulier l'histoire de la philosophie a son plan, ses lois, et une marche régulière; les grands systèmes que produit l'esprit humain ont un sens raisonnable qu'il faut pénétrer, et un homme ne devient pas célèbre parmi ses semblables par de pures folies. Le dernier et illustre représentant de la grande école d'Élée mérite bien de n'être pas tout d'abord traité d'absurde sans examen. En somme, notre manière de concevoir Zénon, sa vie et ses ouvrages, repose sur l'introduction du *Parménide* de Platon, commentée et confirmée par Proclus. Nous

regardons les différents arguments contre le mouvement, qu'Aristote nous a conservés et qu'il attribue à Zénon, comme une partie des détails cachés sous les généralités indiquées dans l'introduction du *Parménide*. Quand d'un côté Platon déclare que Zénon, dans un de ses ouvrages, examinait successivement diverses hypothèses empruntées à l'empirisme et au système de la pluralité, et dont il tirait des conséquences à la fois rigoureuses et en contradiction avec les hypothèses données; quand lui et son commentateur Proclus, sans énumérer ces hypothèses, expriment nettement les résultats de l'argumentation dont elles étaient le sujet, savoir, que sans unité la pluralité est inadmissible, que la pluralité bien examinée renferme l'unité, la différence, la ressemblance, le mouvement, le repos, et que le mouvement sans unité est impossible; et quand d'un autre côté nous trouvons dans Aristote, énumérés précisément divers arguments contre le mouvement et contre l'espace, et lorsqu'en mettant ces détails dans le cadre général que Platon nous fournit, on leur donne un sens raisonnable et un but intelligible, et que par là on explique toutes choses, n'est-on pas fondé à admettre une supposition si naturelle et si plausible, à considérer les arguments que nous a conservés Aristote comme quelques-uns de ceux que devaient renfermer les hypothèses indiquées par Platon, à les y rapporter comme les détails aux généralités, et à interpréter les détails dont le caractère est obscur et douteux par le caractère non équivoque et non contesté des généralités? Il est vrai qu'Aristote, dans les endroits où il cite les quatre arguments contre le mouve-

ment, ne les ramène pas au point de vue général sous lequel Platon nous présente la polémique de Zénon dans le *Parménide*; mais d'abord il ne déclare point non plus que Zénon prit ces arguments d'une manière absolue; ensuite, comme plus tard ces arguments furent employés absolument par les sophistes, et qu'Aristote les considérait plus par l'abus qu'on en avait fait que par le sens qu'ils pouvaient avoir primitivement dans l'esprit de leur inventeur, il n'est pas étonnant qu'il les ait pris lui-même absolument, et qu'il ait cherché à y répondre aussi d'une manière absolue. Enfin, nous avouerons que les réponses d'Aristote, commentées et développées par Simplicius, nous paraissent, ainsi qu'elles ont déjà paru à Bayle, très-peu satisfaisantes. Aristote accuse Zénon de mal raisonner, et lui-même ne raisonne pas mieux, et n'est pas exempt de paralogismes; car ses réponses supposent et impliquent toujours l'idée de l'unité, quand l'argumentation de Zénon porte sur l'hypothèse exclusive de la pluralité. Au reste nous convenons qu'en effet l'autorité d'Aristote n'est pas favorable au point de vue que nous avons adopté, mais nous avons pour nous l'autorité bien autrement positive de Platon que nous devons préférer; car la critique peut-elle hésiter entre quelques lignes jetées sans développement et en passant, de sorte que ce qui appartient à Zénon n'est pas toujours parfaitement distingué de ce qui ne lui appartient visiblement pas, et un passage formel, étendu et développé tout au long dans un ouvrage composé *ex professo*, non pas seulement sur les matières traitées par Zénon, mais sur l'école à laquelle il ap-

partient, sur lui-même, sur ses opinions et sa méthode? La question critique est de savoir si on donnera à quelques lignes d'Aristote une certaine interprétation un peu hypothétique, ou si l'on rejettera absolument l'autorité de tout un ouvrage de Platon. Les deux autres passages de Zénon, contre l'espace et l'existence empirique de l'unité, se trouvent dans Aristote, *Physique*, IV, 3, et dans la *Métaphysique*, II, éd. Brandis, p. 56, 57. Il est fait aussi allusion à la prétention de Zénon, que le mouvement est impossible, dans les *Premières Analytiques*, éd. Sylb., tome I, p. 184; dans les *Topiques*, éd. Sylb., tome I, p. 411 et 457. Le livre des *Lignes insécables*, éd. Sylb., tome VI, contient plusieurs phrases d'Aristote, plus ou moins défigurées par Georg. Pachymère, où l'on reconnaît pourtant, à travers les réfutations d'Aristote et les raisonnements tronqués de Zénon, le but que celui-ci avait toujours devant les yeux, savoir, de ramener à un principe indivisible, en montrant toutes les extravagances de la divisibilité à l'infini. Tous les passages du traité de G. Pachymère qui se rapportent à Zénon regardent quelque un des quatre arguments contre le mouvement. Peut-être semblera-t-il étrange que nous n'ayons fait aucun usage de l'ouvrage d'Aristote sur Xénophane, Zénon et Gorgias, ouvrage sur lequel nous nous sommes souvent appuyés ailleurs pour établir plusieurs opinions de Xénophane. Notre réponse est que la partie de cet ouvrage qui concerne Xénophane, quoique visiblement corrompue et d'une interprétation très-difficile sur plusieurs points, est cependant intelligible en général, tandis que la partie qui regarde Zénon est dans un

état tel que nous avons franchement que tous nos efforts pour l'entendre n'ont abouti qu'à une interprétation incertaine et très-arbitraire, sur laquelle nous n'osons asseoir aucun résultat critique et vraiment historique. Il n'est pas même encore universellement reconnu qu'il s'agisse dans cette partie de Zénon et non de Mélisse. Nous avons donc négligé cet écrit (55), dont la meilleure édition est celle de Füllborn, *Commentatio quæ liber de Xenoph., Zen. et Gorg. passim illustratur*, Halle, 1789. Voy. aussi Spalding, *Commentarius in primam partem libelli de Xen., Zen. et Gorg.*, Berlin, 1793. Outre l'autorité de Platon et de Proclus d'un côté, d'Aristote et de Simplicius de l'autre, il n'y a plus guère dans l'antiquité d'autre témoignage sur Zénon d'Élée que l'article de Diogène de Laërte, IX, 25-30, qui a passé dans les extraits des écrivains postérieurs. Parmi les modernes, il faut consulter, mais avec précaution, l'excellent article de Bayle, qui, selon sa coutume, se complait à faire de Zénon un sceptique. Il est curieux de lire Brucker sur toute l'école d'Élée, et en particulier sur Zénon, pour se faire une idée de la mauvaise humeur de ce bon et savant homme contre une doctrine qui surpasse son intelligence, et qui lui paraît avoir quelque rapport avec le panthéisme. Aux yeux de Brucker, Zénon est un sceptique et un sophiste. Kant est le premier, je crois, qui,

(55) Cependant on peut en employer quelques lignes qui dans le texte même sont rapportées à Zénon; par exemple, celles-ci qui éclaircissent le passage de la *Métaphysique* où Zénon pousse tout principe empirique à la divisibilité, pour ramener, par les extravagances que la divisibilité engendre, à l'indivisibilité du principe transcendantal: *Quelle que soit cette existence visible, eau ou terre, il faut qu'elle ait plusieurs parties, comme le prétend Zénon.* Il y est fait aussi allusion à l'opinion de Zénon sur l'espace.

dans la *Critique de la raison pure*, ait soupçonné que les contradictions auxquelles Zénon réduit tour-à-tour tous les phénomènes, ne sont pas aussi sophistiques qu'on l'a prétendu, et que Zénon peut-être n'a pas voulu nier absolument les deux termes de la contradiction, mais seulement prouver par là que l'un et l'autre, admettant une contradiction raisonnable, ne peuvent avoir une vérité absolue et nécessaire. Cette remarque appartenait de droit à l'auteur des *Antinomies* de la raison, à celui qui a montré le premier les contradictions de propositions réputées également raisonnables, et qui par là, sans les détruire, a réduit leur valeur, et les a reléguées dans une sphère inférieure d'évidence. Depuis, Tiedemann (*Geist der speculative Philosophie*, tome 1, pages 285 - 300), et Tennemann (*Geschichte der Philosophie*, tome 1, pag. 191-206), sans avoir reconnu nettement le véritable point de vue sous lequel il faut considérer la dialectique de Zénon, sont loin de l'avoir traitée comme une pure logomachie. Quant aux détails, il est impossible de mieux exposer que ces deux savants critiques les arguments de Zénon contre le mouvement et l'espace, d'après Aristote et Simplicius. Stäudlin (*Geschichte und Geist des Scepticismus*, tome 1, pag. 200-216, Leipzig, 1804) a le bon sens de défendre Zénon contre l'accusation qui lui est généralement faite de n'avoir été qu'un sophiste. Il refuse de mettre parmi les Gorgias, les Protagoras, les Hippias et les Prodicus l'homme austère qui préféra l'obscurité d'une petite ville vertueuse aux magnificences d'Athènes, et la mort à la servitude. Stäudlin ferait volontiers pour Zénon une classe particulière de sophistes. Il va même

jusqu'à convenir qu'on n'a pas de raison solide pour le considérer comme un sceptique. Je cite, sans les connaître par moi-même, les ouvrages suivants : Buhle, *Commentatio de ortu et progressu pantheismi inde à Xenophane Colophonio, primo ejus auctore, usque ad Spinosam*, dans les *Comment. societ. scient. Goetting.*, x; Car. H. Erdm. Löhse, *Dissertatio de argumentis, quibus Zeno Eleates nullum esse motum demonstravit, et de unica horum refutandorum ratione*, præside Hoffbauer, Halle, 1794, in-8°.; Tiedemann: *Utrum scepticus fuerit an dogmaticus Zeno Eleates? Nov. Bibl. phil. et crit.*, 1, fasc. 2.

V. C—N.

ZÉNON, fondateur du stoïcisme, naquit à Cittium ou Citium, ville grecque sur la côte sud-est de l'île de Chypre, peuplée anciennement par une colonie de Phéniciens. On place sa naissance dans la troisième année de la 104^e. olympiade, 362 ans avant J.-C., l'an de Rome 392, vers le temps où Épaminondas périt à Mantinée, et Agésilas en Afrique. Il avait donc quinze ans à la mort de Platon, et quarante à celle d'Aristote. Zénon, fils de Mnasée, appelé aussi Démée, se livra d'abord, comme son père, aux spéculations commerciales; mais le vaisseau, chargé de la pourpre de Phénicie qu'il destinait pour Athènes, ayant fait naufrage près du Pirée, il paraît que Zénon fut ruiné, ou qu'il se dégoûta d'une occupation qui ne suffisait pas à l'élévation de son âme et à l'énergie de son caractère. Comme il se promenait dans les rues d'Athènes, il entendit, par hasard, un libraire qui lisait le second livre des *Mémoires sur Socrate*, publiés par son disciple Xénophon : il s'arrêta, s'assit,

écouta cette lecture nouvelle pour lui, et bientôt, frappé de ces admirables discours sur la tempérance, et de la belle allégorie d'Hercule entre la Volupté et la Vertu, il demanda où vivaient de tels hommes. Le marchand qui vendait leurs livres lui fit voir Cratès le cynique, qui vint à passer en ce moment : « Sui- » vez-le, » lui dit-il; et Zénon, ce jour-là même, augmenta le nombre des auditeurs de Cratès. Il avait alors trente ans. D'autres disent qu'il prit ce parti, non après avoir fait naufrage, mais après avoir vendu dans Athènes sa cargaison de pourpre, et qu'il jouissait d'une fortune de plus de mille talents. Il n'est pas probable que le chef du stoïcisme ait été si riche : les uns ont voulu lui faire adopter la philosophie comme un asile et une consolation; les autres ont imaginé ce contraste, qu'offrit depuis la vie de Sénèque, entre une grande opulence et les plus austères leçons de pauvreté. — A ces anecdotes un peu suspectes, quelquefois naïves et gracieuses, plus souvent puériles, que Diogène Laërce nous a transmises sur la vie des anciens sages, se joignent presque toujours des réponses d'oracles. Zénon avait consulté les dieux sur ce qu'il fallait faire pour bien vivre : « Prendre la » couleur des morts, » lui répondit-on; et il vit qu'il devait essayer de ressembler aux grands philosophes qui n'étaient plus, en étudiant leurs ouvrages, en se pénétrant de leurs doctrines. C'est peut-être pour cela qu'il ne resta pas long-temps avec Cratès, qui, exagérant encore le cynisme de Diogène, ne pouvait donner une juste idée de cette vraie sagesse dont la pudeur est la compagne nécessaire, et qui sait être hardie avec mesure, humble avec di-

gnité. L'âme noble et pure de Zénon s'accommodait peu de ce faste d'impudence qui plaisait à l'école d'Antisthène; et, s'il ne tarda pas à la quitter, c'est à sa répugnance pour de tels principes et de telles mœurs qu'il faut l'attribuer, je crois, plutôt qu'au fait suivant. Cratès, dit-on, voulant le guérir de sa sottise honte, lui donna un jour à porter une marmite de lentilles à travers le Céramique; Zénon la couvrait de sa robe en rougissant, lorsque son maître, brisant le vase d'un coup de bâton, et voyant le jeune homme qui fuyait, s'écria : « Que crains-tu, petit Phé- » nicien? tu n'as pas eu de mal. » Il paraît que c'est sous la discipline de Cratès que Zénon écrivit son traité *de la République*, qui se ressentait de la licence d'opinions ordinaire à cette école. Il assista ensuite aux leçons de Stilpon de Mégare, et Cratès voulut en vain le retenir par son manteau. « Tu devrais, lui répondit- » il, me retenir plutôt par les oreil- » les. » Il écouta aussi Diodore, autre dialecticien de la secte *éristique*, le platonicien Xénocrate, Polémon son élève; et, comme pour prouver qu'il était loin de partager le mépris des cyniques pour les lettres et l'instruction, il suivit ces différents maîtres pendant près de vingt ans, même lorsqu'il était déjà chef d'une secte nouvelle. — Ce fut surtout en fréquentant les deux héritiers du platonisme, Xénocrate et Polémon, qu'il dut s'applaudir d'avoir embrassé la vie philosophique, et répéter ces paroles qu'on lui prête : « Oui, » j'arrivai au port lorsque je fis » naufrage. » « Je rends grâce à la » fortune qui m'a poussé vers le port » de la philosophie. » Les sublimes enseignements de Socrate, altérés peut-être sur quelques points, mais

qui perpétuaient fidèlement la morale dont il avait été le créateur, s'adressaient à un esprit digne de les entendre, et qui en devint dès ce moment l'austère interprète. En effet, dans la scission des sectes socratiques, quand aux innovations séduisantes d'Aristippe succédaient celles d'Épicure, qu'il était si facile de rendre dangereuses, lorsque le doute d'Arcésilas et de la moyenne académie allait bientôt ébranler les fondements de toute croyance, il fut heureux qu'il se rencontrât un homme qui défendit la morale et l'exemple de Socrate contre les doctrines du plaisir, les dogmes de toute vraie sagesse contre les traits mortels du scepticisme, et qui par ses mœurs, son caractère, la sainteté de ses actions, donnât une autorité puissante à ses paroles. Tel fut Zénon. Il s'éloigna peu-à-peu des jardins de l'Académie, où le génie de Platon allait cesser de régner, et il vint dans Athènes même, à l'ombre du Pécile, sous ce portique (*στόα*) immortalisé surtout par le stoïcisme, non pas détruire l'ouvrage de Socrate et de son école, mais essayer de le défendre et de l'achever. — Il était âgé de quarante ans lorsqu'il fonda celle du Portique. Là, par ses entretiens salutaires, véritable bienfait pour sa patrie adoptive, il sembla purifier ce lieu souillé autrefois par le meurtre de quatorze cents citoyens, victimes des trente tyrans; là, dans ses promenades paisibles et studieuses, sans cesse armé contre la volupté et contre le doute, il répandait chaque jour parmi la jeunesse les germes des vertus et des vérités. Timon le sillographe (*V.* ce nom, XLVI, 86) lui reprochait quelque part d'assembler autour de lui une multitude de gens oisifs, pauvres et mal vêtus; mais

d'autres témoignages nous apprennent au contraire que Zénon n'aimait pas à parler au milieu d'une foule tumultueuse, qu'il écartait avec sévérité les importuns; qu'il lui arrivait même, pour s'en délivrer, d'exiger une obole de ceux qui se présentaient, et qu'il n'avait quelquefois que deux ou trois personnes pour l'écouter. Sa gravité et son rigorisme s'accordaient mal avec le caractère des jeunes Athéniens. Leur vanité brillante et légère devait le trouver impitoyable. Un de ses disciples parlait étourdiment devant lui: « Bavard! lui » dit le philosophe en l'interrompant, on croirait que ton père t'a » engendré dans un moment d'ivresse. » Un autre lui faisait des questions plus curieuses que ne comportait son âge; il le mena vis-à-vis d'un miroir, et lui dit: « Regarde-toi, et » juge si tes questions sont de ton » âge. » Il distinguait ceux qui venaient l'entendre en *philologues*, qui voulaient connaître les choses, et *logophiles*, qui ne s'occupaient que des mots. Il leur répétait souvent que la nature nous a donné deux oreilles et une seule bouche, afin de nous apprendre à écouter beaucoup et à parler peu. Un jeune Rhodien, beau, riche, superbement paré, mais qui n'avait point d'autre mérite, vint un jour avec orgueil se ranger parmi ses auditeurs: Zénon le fit asseoir sur des degrés poudreux; il le relégua ensuite à la place où se tenaient ordinairement les pauvres, lorsqu'il les admettait à ses leçons; et le jeune homme, incapable de soutenir ces épreuves, ne revint plus. Ceux qui résistaient à ce rigoureux apprentissage, en rapportaient une grande fermeté d'âme. Le père d'un jeune Érétrien, qui avait long-temps fréquenté l'école de Zénon, lui demanda, à son

retour, ce qu'il y avait appris : « Vous » le verrez, dit le nouveau stoïcien. » Le père, mécontent de cette réponse, le maltraita : « J'ai appris, dit le fils » avec une humble résignation, à » supporter le courroux de mon père. » On voit par quels rudes enseignements le maître formait de tels disciples. Cette conduite n'était pas faite pour attirer la foule aux conférences de Zénon. — Il semble d'ailleurs que son langage simple et froid, sa dialectique pressée et souvent obscure, la sobriété de ses discours, qui n'avait d'égale que la frugalité de sa vie, étaient peu propres à environner ses leçons d'une grande popularité. Non content de traiter des matières difficiles par elles-mêmes, il portait jusqu'à l'excès l'amour de la concision dans le langage. Quelqu'un remarquant devant lui la brièveté des discours des philosophes : « Oui, je voudrais, dit-il, qu'ils pussent abrégier jusqu'à leurs syllabes. » Zénon donna lui-même, dans une circonstance honorable pour lui, l'exemple de cette discrétion philosophique. Les ambassadeurs du roi Ptolémée (Philadelphie), avec lesquels on l'avait fait dîner, auraient voulu rapporter en Égypte quelque mot de lui, et ils s'étonnaient de son silence : « Dites au roi, répondit-il, » que vous avez vu un homme qui » sait se taire. » Mais s'exprimer en public, sur des matières abstraites, avec cette économie de paroles, c'était presque renoncer à la clarté. Zénon faisait aussi fort peu de cas de l'élégance du style ; et il avait raison s'il entendait cette fausse élégance qui ne sert qu'à parer le vide des idées : « J'aime mieux, disait-il, » nos tétradrachmes attiques, bien » inégales, bien grossières, que ces » belles monnaies d'Alexandrie, bien

» unies, bien marquées, mais de fort » mauvais aloi. » Nous avons cependant la preuve qu'il parlait quelquefois avec imagination, comme lorsqu'il définissait ainsi les divers degrés de l'intelligence ; en montrant la main ouverte, il disait : « Voilà » la *perception*. » Il pliait un peu les doigts : « Voilà, disait-il, l'*assentiment*. » Il fermait la main : c'était la *compréhension*. Enfin, sur cette main fermée, il appliquait fortement la main gauche : emblème de la *science*, qui n'est saisie que par le sage. Mais il paraît qu'en général il s'attachait peu à revêtir ainsi les idées de formes sensibles, et que plus souvent l'extrême précision de son langage dégénérait en sécheresse, et les nuances délicates de ses distinctions, en subtilités énigmatiques. — Il faut donc que ce philosophe ait été bien puissant par la force et l'élevation de ses doctrines, puisque malgré son dédain pour les ornements du style et pour le premier de tous, la clarté, il parvint à fonder une secte, et que les Athéniens, accoutumés à l'éloquence persuasive de Platon, accueillirent avec un égal enthousiasme ce nouveau maître de morale, qui imposait la vertu comme un devoir, comme une loi, et ne songeait pas à la faire aimer. Ils avaient tant de vénération pour lui, qu'ils déposaient dans sa maison les clefs de leur citadelle, et qu'ils lui décernèrent une statue de bronze et une couronne d'or. La gloire de Zénon ne resta pas renfermée dans Athènes. Des princes étrangers crurent s'honorer en lui rendant hommage. Le roi d'Égypte s'intéressait à ses discours, à ses moindres paroles. Le roi de Macédoine, Antigone Gonatas, fils de Démétrius Poliorcète, donna des preuves plus éclatantes encore de son estime pour

lui. Il envoya des esclaves recueillir ses entretiens, et prendre copie de ses ouvrages. Toutes les fois qu'il venait à Athènes, il allait l'entendre; il allait même souper chez lui, ou le menait souper chez Aristoclès le musicien. Diogène Laërce nous a conservé deux lettres, qu'il extrait d'un livre sur Zénon par Apollonius de Tyr, et qui, sans être d'une authenticité incontestable, quoique Juste Lipse, Gassendi et Stanley n'en doutent pas (1), nous apprennent du moins quelle idée on se fit long-temps de ces relations entre le prince et le philosophe. *Antigone roi à Zénon philosophe, salut* : « Si la fortune et » l'opinion me donnent quelque avan- » tage sur toi, tu me surpasses par » ta raison profonde, tes connais- » sances et ta parfaite félicité. J'ai » donc résolu de t'appeler auprès de » moi, persuadé que tu ne serais pas » contraire à mes vœux. Oui, hâte- » toi de venir vivre à ma cour, et » sois sûr que le roi de Macédoine ne » sera pas ton seul disciple. Mon peu- » ple entier réclame tes leçons. Ins- » truire le monarque, et lui montrer » la vertu, n'est-ce pas aussi l'ensei- » gner aux sujets? Tel est le maître, » tels sont ordinairement ceux qui » obéissent à ses lois. » *Au roi Antigone, Zénon, salut* : « J'aime cette » ardeur que la philosophie t'inspi- » re; je vois que ce n'est pas un sys- » tème fait pour le peuple et funeste » aux mœurs, mais une science réelle » et salutaire, qui charme ton esprit. » Jaloux de cette solide instruction, » ennemi de cette volupté si vantée » qui effémine le cœur des jeunes

» gens, tu prouves que la raison, » non moins que le naturel, te fait » rechercher de si nobles plaisirs. » Or un naturel généreux, formé par » un maître plein de zèle, atteint fa- » cilement la perfection de la vertu. » Pour moi, la vieillesse ne me laisse » plus de forces : j'ai quatre-vingts » ans. Mais si je ne puis aller vers toi, » je t'envoie deux de mes compa- » gnons d'études, qui me valent bien » pour l'esprit, et qui pour la santé » valent beaucoup mieux. Écoute » leurs discours, et tu n'auras rien à » désirer de ce qui mène au vrai » bonheur. » — Ces deux disciples, recommandés par leur maître, étaient Philonide de Thèbes, que nulle autre circonstance ne nous fait connaître, et Persée, fils de Démétrius, né à Cittium, comme Zénon; et qui commençait alors à jouir de quelque réputation dans la Grèce. Persée, dont les anciens ont cité plusieurs ouvrages, des *Discours moraux*, des *Entretiens de table*, une *République de Lacédémone*, une *Histoire*, des *Commentaires sur Platon*, fit une fortune rapide à la cour d'Antigone, quoique ce prince n'ajoutât pas beaucoup de foi à son stoïcisme, qu'il mit un jour à l'épreuve, en lui faisant annoncer que ses terres avaient été pillées par l'ennemi. Comme Persée était consterné : « Tu vois bien, lui » dit le roi, que la richesse n'est pas » indifférente. » Le compilateur Hézychius de Milet, qui sans doute ne comprenait pas le texte de Diogène Laërce (*lib. vii, segm. 36*), attribue cette contradiction à Zénon lui-même; et il ajoute qu'on lui fit annoncer que les ennemis avaient enlevé sa femme et ses enfants : Zénon ne fut jamais marié. Antigone dut trouver Persée moins philosophe encore lorsque, résolu à déclarer la vil-

(1) Juste Lipse, *Manuduct. ad philos. stoic.*, 1, 10; Gassendi, *Vita Epicur.*, III, 1; Stanley, *Hist. philos.*, p. 544. Le P. Corsini, *Fact. Attic.*, tom. IV, p. 87, croit que ces deux lettres sont de l'année où Antigone parvint à la couronne de Macédoine.

le d'Érétrie indépendante, en faveur du célèbre Ménédème, il en fut détourné par l'indigne disciple de Zénon. Aussi, quand la trahison lui eut livré la citadelle de Corinthe, il n'hésita pas à en donner le commandement à cet ennemi de la liberté, à ce faux stoïcien, qui ne sut pas défendre la place contre Aratus (2), et dont toute la conduite est plutôt d'un courtisan que d'un sage. Ce n'est point là le caractère de Zénon. Quoique le roi de Macédoine, avec une chaleur où il entrait plus de vanité que de conviction, se proclamât son disciple, il ne faut pas croire que la rigidité du vieux philosophe se démentit jamais pour lui plaire, et qu'il fermât les yeux sur ses faiblesses et ses vices. Un jour que le roi de Macédoine avait bu outre mesure, il alla trouver Zénon, et le serrant dans ses bras avec une effusion d'amitié que l'ivresse augmentait encore, il le pria de lui demander quelque chose, protestant avec serment qu'il lui accorderait tout. « Eh bien, repartit Zénon, va-t'en, et fais-toi vomir. » Il était difficile, comme le remarque Élien (*Var. hist.*, IX, 26), de reprocher au roi avec plus de liberté et de rudesse la honte de l'état où le vin l'avait réduit. Ce prince, qui connaissait sa franchise courageuse, n'approchait de lui qu'avec timidité (*Arriani Epict.*, II, 13). Quelques autres mots nous représentent fidèlement l'auteur du stoïcisme, et le tour vif et brusque de son langage. Un homme fort vain de ses habits et de sa figure passait en hésitant près d'un ruisseau fangeux : « Il a raison, dit-il, de craindre la boue ; car il n'y a pas moyen de s'y mirer. » Quelqu'un

blâmait plusieurs pensées d'Antisthène. « S'il y en a de mauvaises, il y en a de bonnes, dit Zénon ; les connais-tu ? » Non, répondit le critique : « Ne rougis-tu pas, reprit le philosophe, de ne recueillir et de ne savoir que ce qu'il y a de mauvais, et d'ignorer ce qu'il y a de bon ? » L'esclave d'un de ses amis parut devant lui, tout meurtri de coups : « Je vois, dit-il au maître, les traces de ta colère. » Rencontrant un homme parfumé : « Quel est, dit-il, cet homme qui sent la femme ? » A un autre qui lui semblait trop occupé des profits de l'agriculture : « Si tu ne perds ton champ, dit-il, il te perdra. » Le luxe, la vanité, la hauteur, étaient les défauts qu'il combattait avec le plus de force et de persévérance, surtout dans les jeunes gens ; il ne cessait de leur recommander la simplicité, la modestie, et leur répétait cette pensée d'Euripide sur Capanée : « Il était riche, mais il n'était pas fier de sa fortune, et n'avait pas plus d'orgueil que l'homme le plus pauvre. » Le philosophe, par ces leçons rigides, qui s'adressaient à tous les rangs et à tous les âges, était devenu comme le censeur des mœurs publiques ; et les hommes trop faibles pour ne point commettre de fautes, mais assez vertueux pour se les reprocher, le craignaient comme leur conscience. Il savait lui-même quel était son ascendant sur eux. On lui demandait ce qu'il fallait faire pour éviter les fautes : « Croyez, répondit-il, que vous êtes toujours devant moi. » Tout son extérieur, toutes ses habitudes s'accordaient avec la sévérité de ses paroles. Une haute taille, une figure imposante et grave, la couleur sombre de son teint, les rides de son front, inspiraient le respect à ceux même qui ne le con-

(2) Pausanias (II, 8; VII, 8) dit que Persée fut tué par les Sicyoniens.

naissaient pas. Il gardait l'hiver le simple habillement qu'il portait l'été : « Ni l'hiver, disait de lui un poète, ni les pluies, ni l'ardeur du soleil, ni la douleur, ni le plaisir, ne sauraient le vaincre ; il triomphe de tout, et remplit de ses longues études les jours et les nuits. » Dans sa manière de vivre il donnait l'exemple de la frugalité et de la tempérance, et les Grecs lui dirent le proverbe : *Plus sobre que Zénon*. Diogène Laërce parle d'un esclave qui le servait ; Sénèque dit qu'il n'en avait pas. Rien de moins fastueux que sa table, de l'aven du poète comique Philémon : « Du pain, des figues, de l'eau, voilà son repas. Il enseigna une nouvelle espèce de philosophie, celle du jeûne ; et il a des disciples. » Tel était son régime, en maladie comme en santé ; tel était le festin que le roi de Macédoine venait partager avec lui. — Cependant, bien éloigné de l'égoïsme des cyniques, on le trouvait toujours prêt à rendre service à des amis malheureux. Il venait de s'engager à prêter à quelqu'un cinq cents drachmes : en vain l'information que la personne n'était pas sûre ; il persista, malgré des conseils plus prudents que généreux, à lui prêter cette somme, parce qu'il s'y était engagé (Sénèque, *de Ben.*, IV, 39). Il ne restait pas non plus étranger aux charges de l'état : il fut du nombre de ceux qui contribuèrent à la réparation des bains publics, et les Athéniens, sur la colonne destinée à perpétuer le nom des citoyens qui avaient pris part à la dépense, avaient fait inscrire : *Zénon le philosophe*. Il voulut qu'on ajoutât, *de Cittium*. Son attachement pour sa patrie adoptive ne lui faisait pas oublier sa vraie patrie, et il était loin de la renier. « Il ne s'agit pas de savoir, disait-il,

si un homme est citoyen d'un grand état, mais s'il est digne de l'être. » L'inscription de la colonne prouve qu'il avait acquis dans Athènes le droit de cité. Vers la fin de sa vie, il s'acquitta d'une manière plus honorable encore envers cette ville hospitalière. Lui qui n'avait jamais rien demandé au roi de Macédoine, et qui fut même si indigné de la proposition que lui fit Démochares de le solliciter pour lui, qu'il ne voulut point le revoir, il n'hésita pas à supplier ce prince pour la liberté d'Athènes. Antigone, dans ses démêlés avec cette république alors déchue de sa grandeur et de sa puissance, était venu mettre le siège devant ses murs, que défendaient en vain les troupes auxiliaires de Sparte et de l'Égypte : les Athéniens, après quelque résistance, obtinrent la paix, à condition de recevoir sur la colline du Musée une garnison macédonienne. Antigone la retira depuis, et il paraît que c'est aux prières de Zénon que les Athéniens dirent leur délivrance (3) : il expiait ainsi d'avance la honteuse conduite de Persée son disciple, qui osa prendre le titre de philosophe en travaillant à l'asservissement d'Érétrie et de Corinthe. — L'amour de Zénon pour ses deux patries explique aisément leur estime et leur reconnaissance pour lui : ses concitoyens de Cittium lui devaient la gloire d'avoir vu leur nom inscrit sur les monuments publics dans une ville comme Athènes ; ses concitoyens d'Athènes, affranchis par lui d'un joug étranger, l'environnèrent de nouveaux hommages. Aussi, quand les uns et les autres le perdirent, la première an-

(3) Pausanias, III, 6; Élien, *Var. Hist.*, VII, 14. et les notes de Périzonias.

née de la cent vingt-neuvième olympiade (264 ans avant J.-C.), quoiqu'il eût atteint quatre-vingt-dix-huit ans, leur douleur fut unanime. Les témoignages varient sur le genre de sa mort : on dit, ou que s'étant cassé un doigt par une chute, en sortant du Portique, il frappa la terre de sa main, prononça ces mots de la *Niobe* d'Eschyle : *Je viens, pourquoi m'appelles-tu ?* et s'étouffa en retenant son haleine ; ou qu'il se laissa mourir de faim ; ou enfin, chose plus vraisemblable à son âge, qu'il mourut de vieillesse. Quoi qu'il en soit, on ne peut douter de l'effet que produisit dans la Grèce, et même chez les princes voisins, la nouvelle de cette mort. Antigone, le fidèle disciple de Zénon, s'écria : « Quel spectateur va manquer à mes actions ! » On lui demanda pourquoi il l'admirait tant : « C'est que malgré tout ce que j'ai fait pour lui, répondit-il, je ne l'en ai jamais vu ni enorgueillir, ni humilier. » Il se hâta d'envoyer Thrason aux Athéniens, pour les prier d'accorder à Zénon la sépulture dans le Céramique parmi leurs grands hommes. Ils allèrent au-delà de ses vœux, s'il en faut croire ce décret, que Diogène Laërce a rapporté : « Sous l'archontat d'Arhéride (424^e. archonte, 260 ans avant J.-C.), et la cinquième prytanie, celle de la tribu Acamantide ; le dixième jour de *mæmactéon* finissant, le 23^{me}. de la prytanie, l'assemblée ordinaire des proèdres, où se trouvaient Hippon, fils de Cratistotèles, de Xypété, et les autres, a rendu le décret suivant, sur le rapport de Thrason, fils de Thrason, d'Anacæa : Comme Zénon, fils de Mnasée, Cittien, qui a long temps cultivé la philosophie dans cette ville, s'est toujours montré homme

de bien, et que de plus il a excité les jeunes gens qui venaient l'entendre à la sagesse et à la vertu, dont sa propre vie, conforme à ses discours, leur a donné l'exemple ; le peuple, sous d'heureux auspices, décrète que Zénon, fils de Mnasée, Cittien, a bien mérité de la patrie, et qu'elle lui décerne une couronne d'or pour sa sagesse et sa vertu, et une tombe dans le Céramique. On élira cinq Athéniens pour veiller à la fabrication de la couronne et à la construction de la tombe. Le greffier public fera inscrire ce décret sur deux colonnes, et il lui est permis de placer l'une dans l'Académie. l'autre dans le Lycée, le tout aux frais du trésor, afin que tout le monde sache que le peuple d'Athènes honore les gens de bien, et pendant leur vie, et après leur mort. Sont choisis pour l'exécution Thrason d'Anacæa, Philoclès du Pirée, Phædrus d'Anaphlyste, Médon d'Acharnes, Micythus de Sypalette, et le greffier Dion de Pæanée. » Pausanias (1, 29) vit encore le tombeau de Zénon dans le Céramique extérieur, sur le chemin qui conduisait d'Athènes à l'Académie. — Entre les pièces de vers faites par les Grecs en l'honneur de ce philosophe, on en distingue deux, qui perdent beaucoup à être traduites en prose. L'une est d'Antipater de Sidon : « Voilà ce Zénon, l'honneur de Cittium, qui s'est élevé jusqu'aux cieux, sans mettre l'Ossa sur le Pélion, ni entreprendre les travaux d'Hercule. Seul, pour monter dans l'Olympe, il a trouvé la route de la sagesse. » L'autre est de Zénodote le stoïcien, disciple de Diogène de Babylone : « Vertueux Zénon, toi dont l'austérité dédaigne un vain faste, c'est par toi que le sage se suffit à lui-même. De ta mâle raison, de ton

génie audacieux, naît une doctrine, mère de l'intépide liberté. On te dit Phénicien; qu'importe? Ne l'était-il pas ce Cadmus qui a éclairé la Grèce, en lui apportant les lettres de sa patrie? » — Zénon eut pour successeurs dans le Portique, Cléanthe, Chrysippe, Zénon de Tarse, Diogène de Babylone, Antipater de Sidon, Panétius, Posidonius, etc. Leurs ouvrages ont surtout propagé le stoïcisme, comme on le voit par les citations nombreuses qui nous en restent. Ceux du fondateur, qui sans doute furent trop tôt négligés, sont entièrement perdus. Les principaux étaient des écrits de dialectique et de morale; il suffira d'en rappeler quelques-uns : *Des Signes, des Mots, du Discours, de la Vie selon la nature, du Devoir* (on croit que Zénon se servit le premier de cette expression, τὸ ζῆλον), *de la Loi, de la Nature humaine, des Passions, Opinions de Pythagore, Morale de Cratès, Commentaire sur la Théogonie d'Hésiode*, cinq livres de *Problèmes Homériques*, etc. Peut-être maintenant pourrait-on citer, comme un fragment authentique de Zénon, un passage dernièrement publié par M. Mai, d'après un Recueil inédit du Vatican, dans sa grande collection intitulée : *Scriptorum veterum nova Collectio*, préface du tome II, page xxvij (4). Il paraît que ce passage, qui fait partie du titre *sur les amis et l'amour fraternel*, et dont le style du moins n'a rien qui soit indigne des beaux temps de la Grèce, était extrait de quelque *Lettre* du

philosophe, dont l'antiquité ne parle pas; car M. Mai a tort d'attribuer à Zénon les *Lettres* d'Ariston de Chios à Cléanthe, indiquées dans Diogène Laërce (VII, 163), et que Panétius et Sosicrate regardaient comme le seul ouvrage dont Ariston le stoïcien fût véritablement l'auteur. Voici la traduction de ce fragment : « Le labou-
 » reur donne ses soins les plus assi-
 » dus au champ qui doit le mieux
 » payer, par une belle et abondante
 » récolte, l'ardeur et la variété de
 » ses travaux. Ainsi les hommes se
 » montrent surtout généreux et at-
 » tentifs pour ceux qui peuvent leur
 » être utiles. Pourquoi nous en éton-
 » ner? ne prenons-nous pas un soin
 » particulier de ceux de nos membres
 » dont nous croyons avoir le plus be-
 » soin? Si nous voulons que les hom-
 » mes nous fassent du bien, servons-
 » les nous-mêmes, non par des pa-
 » roles, mais par des actions. Il n'est
 » pas jusqu'à l'olivier qui, loin de
 » jouir oisivement des soins qu'on lui
 » donne, n'engage l'agriculteur, par
 » le nombre et la beauté de ses fruits,
 » à redoubler pour lui de surveillan-
 » ce et de zèle. » Si cette doctrine de l'intérêt bien entendu, qui n'est point celle du zénonisme, et le tour un peu sophistique de la pensée, ne semblent pas des raisons suffisantes pour rejeter cette citation; si l'on admet ici l'exactitude quelque-
 fois suspecte des compilateurs du moyen âge, surtout dans le genre épistolaire, qui a produit tant de pièces apocryphes, voilà le seul texte suivi qui nous reste de Zénon. Le *Traité de la République*, ouvrage de sa jeunesse, était fort célèbre chez les anciens. Il paraît qu'il y combattait Platon avec une liberté voisine de la licence, quoiqu'il adoptât comme lui la communauté de tous

(4) Grand in-8° de xxvij et 16 pages. Rome, imprimerie du Vatican, 1827. On y trouve de précieux fragments, inconnus jusqu'à nous, de Posidonius, Diodore de Sicile, Denys d'Halicarnasse, Dion Cassius, etc.

mais ; il ne voulait ni temples, ni écoles, ni monnaies ; était facile de reconnaître encycynisme de Cratès dans les paroles de son jeune disciple contre les arts et la société. Ces renseignements sont incomplets, et peut-être inexacts. Tels sont la plupart de ceux qui nous ont été transmis sur les ouvrages de Zénon. Il est donc incertain, et cependant nécessaire, de vouloir analyser sa philosophie de nous en tenir au témoignage souvent douteux et obscur, de ceux qui en ont parlé long-temps après lui. — Dans la science de Dieu et l'âme, on entrevoit que, pour sortir du platonisme, pour échapper aux illusions poétiques de la mystique, pour extirper tous les germes de superstition, il s'exposait à démentir même le sentiment religieux. Zénon faisait que suivre Platon en regardant les dieux d'Homère et d'Épique, les dieux populaires, et les autant de symboles de la science divine (5) ; mais quand il traitait cette puissance même d'éther, feu intelligent, âme du monde, principe de toute génération et de toute sagesse (6), et qu'il le plaçait au rang des dieux émanés du principe des astres, toute la nature sensible, et cet esprit invisible et céleste qui anime l'être raisonnable, ne s'éloignait-il pas de la doctrine athéiste, et ne donnait-il pas des préventions de quelques motifs, dont l'orthodoxie soupçonneuse voudrait voir que des athées dans les philosophes qui les premiers ont

invoué la Divinité sous le nom de Providence ? Sans doute ils ne dégageaient pas assez de la matière la cause immatérielle, infinie, absolue ; et en cela surtout ils avaient tort d'abandonner les croyances platoniques. Mais cette erreur ne les empêchait pas de se faire une idée noble et pure du Dieu suprême ; et il n'est point de spiritualiste qui n'admire ce mot de Zénon : « Est-il possible, lui demandait-on, de cacher nos fautes à Dieu ? — Non, répondit-il, on ne peut même lui en cacher la pensée. » Il faut bien se garder aussi de lui attribuer toutes les opinions, quelquefois exagérées, de ses successeurs. Combien, par exemple, n'ont-ils pas disserté sur le destin, pour l'accorder avec le libre arbitre ! Tout le fatalisme de Zénon se borne à cet autre mot que Diogène Laërce a raconté, et qui ressemble moins à un dogme qu'à une raillerie. Un esclave, qu'il punissait pour un vol, lui dit : « Ce vol était dans ma destinée. » — « Ainsi que la punition, » répondit-il. — En logique, Zénon s'éloigna peu d'Aristote ; mais il sut rendre l'argumentation plus sévère encore et plus précise. Ennemi, comme lui, du système des idées, il le combattit avec d'autres armes. Les sens, disait-il, voilà l'origine de toutes nos connaissances. Quand ils ont aperçu un objet (*φυστικῶς*), l'esprit donne ou refuse son assentiment. Il doit n'adopter de ces perceptions extérieures que celles qui sont incontestablement la représentation propre d'un objet réel, et qui des-lors sont *compréhensibles* ; car la perception, une fois approuvée, s'appelle *compréhension*. Elle tient le milieu entre la science, objet si bien saisi que l'esprit y reste invinciblement attaché, et l'inscience,

Zénon, de Nat. deor., I, 14 ; Diogène VII, 147 ; Méthégoras, Apologie, c. 6, etc. ὁρ τεχνικόν, ὁδῶ βαδίζον εἰς γέ- Diogen. Laert., VII, 156 ; Cic., de Nat. , 22.

source de l'*opinion*. De la compréhension naissent les premières notions des choses, qui nous révèlent les principes du juste et du vrai. Les innombrables et difficiles questions sur le *criterium* de la vérité, sur les signes auxquels on distingue avec certitude les perceptions vraies des visions fausses, sur les notions naturelles ou anticipées, et les notions artificielles ou déduites, sur les diverses formes de la proposition et du syllogisme, ont fait de la dialectique des stoïciens un labyrinthe inextricable, dont les successeurs de Zénon se sont malheureusement appliqués à multiplier les détours. Aussi Carnéade, l'antagoniste de Chrysippe, n'osait le réfuter qu'après avoir pris, dit-on, pour s'éclaircir l'esprit, une assez forte dose d'ellébore. Pline croit (xxv, 5) que c'était pour combattre les livres de Zénon lui-même. Celui-ci aimait sans doute cet art du raisonnement, puisque dès sa jeunesse il n'eut pas de plus grand plaisir que de disputer avec Philon et Diodore, disciples subtils de l'école de Mégare, et qu'un dialecticien lui ayant demandé cent drachmes d'un nouveau syllogisme, il lui en donna cent de plus; mais il n'en trouvait pas moins que Diodore avait imaginé des balances très-justes pour n'y peser que de la paille, et on l'accuserait à tort de toutes les extravagances sophistiques de Chrysippe, véritable créateur de cette logomachie stoïcienne, dont Sénèque même a déploré les dangers et reconnu les ridicules. — Si la logique, entre les mains des stoïciens, devint trop souvent un jeu d'esprit, la morale est encore aujourd'hui la gloire du Portique. Zénon, qui proclama énergiquement la loi du devoir, établit les fondements de cette loi sainte

avec une justesse et une abondance de preuves, qu'il puisa, non dans l'art ingénieux d'Euclide et de Diodore, mais dans une profonde conviction. Il distingue, il définit avec la même assurance que s'il exposait des vérités géométriques. Loin d'employer, comme Théophraste et Arcésilas, cette pénétration d'esprit à élever des doutes sur l'obligation morale, il en resserre les nœuds, il en affermit l'autorité. Les passions ne sont plus ici des éléments nécessaires de notre condition; elles sont toujours des maladies de l'âme, dont la santé consiste dans l'*apathie* ou l'absence de toute passion. Il n'y a de bien que la vertu, qui est le souverain bien; il n'y a de mal que le vice. Le reste, qui n'est ni bien ni mal, parce que notre âme libre n'en dispose pas, offre seulement des choses *naturelles*, plus ou moins estimables (*προηγμένα, ἀποπροηγμένα*), et des choses *contraires à la nature*, qu'il faut éviter. La nature, c'est le principe constitutif de tous les êtres, c'est la cause universelle, que l'homme doit suivre et imiter (*ὁμοίωσις τῷ Θεῷ*); c'est l'éternelle raison, c'est la loi, c'est Dieu même. Les paradoxes du stoïcisme: « La vertu suffit pour le bonheur, toutes les fautes sont égales, le sage seul est libre, riche, noble, citoyen, roi, » n'ont plus rien de surprenant, lorsqu'on envisage l'ensemble de cet admirable système, où l'âme domine seule, et qui fait de la vie du sage une vie de combats, de résistances, de sacrifices. Il semble que Zénon ait osé transporter sur la terre cet idéal qu'il reprochait à Platon d'avoir créé dans les cieux. — Malgré le soin qu'il prit de perfectionner les doctrines antérieures à la sienne, ou de les déguiser seulement par une

nouvelle langue philosophique, on reconnaît aisément tout ce qu'il leur doit. Il emprunte à Pythagore et à Platon quelques-uns de leurs dogmes théologiques les plus purs, et il y mêle les opinions d'Héraclite sur la matière. Sa dialectique s'est formée à l'école de Mégare et d'Érétrie. Le Lycée lui fournit sa théorie sur l'origine des idées, que Zénon, suivant son usage, réduisit en axiome : « Rien n'est dans l'entendement, qui n'ait été d'abord dans la sensation ; » car cette formule est de lui, et non pas d'Aristote. Il profita aussi beaucoup des ouvrages moraux du philosophe de Stagire. Zénon disait comme lui : « Mon ami est un autre moi-même. » Les cyniques, ses premiers maîtres, ne lui furent pas inutiles, quoiqu'il soit faux de dire, comme Juvénal (xiii, 121), que c'était par la tunique seule qu'il différait de Diogène. Mais on s'aperçoit surtout que l'influence salutaire de la morale pratique de Socrate, telle que ses entretiens, conservés par ses disciples, l'enseignent et la développent, est encore vivante dans les leçons du Portique : elles confirment, elles fortifient par des preuves plus régulières et plus systématiques ce que le doute de Socrate, son ironie, la liberté et les contradictions du dialogue avaient pu laisser dans l'incertitude. C'est à l'Académie que Zénon dut, entre autres principes, sa doctrine de l'évidence, renouvelée depuis par Descartes, et celle du sens commun, du sens intime, qu'il fit valoir principalement dans les preuves de l'existence de Dieu, et dont les modernes ont fait une application plus étendue, et peut-être moins sûre. De son temps même, il était accusé de plagiat : un jour qu'il était allé entendre Polé-

mon, chef de l'Académie ; « On sait, lui dit celui-ci, qu'en vrai Phénicien tu te glisses dans nos jardins pour nous voler, et que tu habilles ensuite nos opinions à ta mode. » Il n'est pas jusqu'à l'austérité de ses maximes, quelquefois outrées dans leur rigorisme, qu'il n'ait pu emprunter à Xénocrate, à Platon. Avant que le stoïcisme défendit la douleur et les regrets, même à l'amitié, à la tendresse paternelle, Platon avait fait dire à Socrate (7) : « Non, le sage ne mettra pas au rang des maux la mort d'un autre sage son ami, et il se gardera bien d'en gémir, comme si cet ami était malheureux. La vertu se suffit à elle-même, et seule elle n'a pas besoin d'autrui pour le bonheur. Elle ne peut donc voir un mal réel dans la perte d'un fils, d'un frère, d'un trésor. Jamais on ne l'entend se plaindre : quels que soient les coups qui la frappent, elle obéit en silence, etc. » — Zénon inventa peu ; il ne fut point éloquent, non plus que ses premiers disciples ; il ne laissa point d'ouvrages durables : comment donc expliquer le long règne de ses dogmes, si contraires à des sentiments qui paraissent unés dans notre cœur ? Cette audace même fit peut-être sa force ; il n'hésita, il ne délibéra jamais ; il affirma, et on le crut. Toutes les fois qu'il fallut combattre les faiblesses de la volupté, et le scepticisme, qui est une faiblesse de l'âme, il fit entendre des paroles si hautes et si calmes, qu'il parut moins un mortel qu'un dieu ; il profita de cet ascendant qu'obtiennent toujours sur l'homme, comme d'autres exemples l'ont prouvé, ceux qui l'arrachent à lui-même pour l'élever au-

(7) République, III, 2, édit. de M. Ast, pag. 66 ; Pensées de Platon, seconde édit., pag. 342.

source de l'*opinion*. De la compréhension naissent les premières notions des choses, qui nous révèlent les principes du juste et du vrai. Les innombrables et difficiles questions sur le *criterium* de la vérité, sur les signes auxquels on distingue avec certitude les perceptions vraies des visions fausses, sur les notions naturelles ou anticipées, et les notions artificielles ou déduites, sur les diverses formes de la proposition et du syllogisme, ont fait de la dialectique des stoïciens un labyrinthe inextricable, dont les successeurs de Zénon se sont malheureusement appliqués à multiplier les détours. Aussi Carnéade, l'antagoniste de Chrysippe, n'osait le réfuter qu'après avoir pris, dit-on, pour s'éclaircir l'esprit, une assez forte dose d'ellébore. Pline croit (xxv, 5) que c'était pour combattre les livres de Zénon lui-même. Celui-ci aimait sans doute cet art du raisonnement, puisque dès sa jeunesse il n'eut pas de plus grand plaisir que de disputer avec Philon et Diodore, disciples subtils de l'école de Mégare, et qu'un dialecticien lui ayant demandé cent drachmes d'un nouveau syllogisme, il lui en donna cent de plus; mais il n'en trouvait pas moins que Diodore avait imaginé des balances très-justes pour n'y peser que de la paille, et on l'accuserait à tort de toutes les extravagances sophistiques de Chrysippe, véritable créateur de cette logomachie stoïcienne, dont Sénèque même a déploré les dangers et reconnu les ridicules. — Si la logique, entre les mains des stoïciens, devint trop souvent un jeu d'esprit, la morale est encore aujourd'hui la gloire du Portique. Zénon, qui proclama énergiquement la loi du devoir, établit les fondements de cette loi sainte

avec une justesse et une abondance de preuves, qu'il puisa, non dans l'art ingénieux d'Euclide et de Diodore, mais dans une profonde conviction. Il distingue, il définit avec la même assurance que s'il exposait des vérités géométriques. Loin d'employer, comme Théophraste et Arcésilas, cette pénétration d'esprit à élever des doutes sur l'obligation morale, il en resserre les nœuds, il en affermit l'autorité. Les passions ne sont plus ici des éléments nécessaires de notre condition; elles sont toujours des maladies de l'âme, dont la santé consiste dans l'*apathie* ou l'absence de toute passion. Il n'y a de bien que la vertu, qui est le souverain bien; il n'y a de mal que le vice. Le reste, qui n'est ni bien ni mal, parce que notre âme libre n'en dispose pas, offre seulement des choses *naturelles*, plus ou moins estimables (*προηγμένα, ἀποπροηγμένα*), et des choses *contraires à la nature*, qu'il faut éviter. La nature, c'est le principe constitutif de tous les êtres, c'est la cause universelle, que l'homme doit suivre et imiter (*ἑποίσεις τῷ Θεῷ*); c'est l'éternelle raison, c'est la loi, c'est Dieu même. Les paradoxes du stoïcisme: « La vertu suffit pour le bonheur, toutes les fautes sont égales, le sage seul est libre, riche, noble, citoyen, roi, » n'ont plus rien de surprenant, lorsqu'on envisage l'ensemble de cet admirable système, où l'âme domine seule, et qui fait de la vie du sage une vie de combats, de résistances, de sacrifices. Il semble que Zénon ait osé transporter sur la terre cet idéal qu'il reprochait à Platon d'avoir créé dans les cieux. — Malgré le soin qu'il prit de perfectionner les doctrines antérieures à la sienne, ou de les déguiser seulement par une

nouvelle langue philosophique, on reconnaît aisément tout ce qu'il leur doit. Il emprunte à Pythagore et à Platon quelques-uns de leurs dogmes théologiques les plus purs, et il y mêle les opinions d'Héraclite sur la matière. Sa dialectique s'est formée à l'école de Mégare et d'Érétrie. Le Lycée lui fournit sa théorie sur l'origine des idées, que Zénon, suivant son usage, réduisit en axiome : « Rien n'est dans l'entendement, qui n'ait été d'abord dans la sensation ; » car cette formule est de lui, et non pas d'Aristote. Il profita aussi beaucoup des ouvrages moraux du philosophe de Stagire. Zénon disait comme lui : « Mon ami est un autre moi-même. » Les cyniques, ses premiers maîtres, ne lui furent pas inutiles, quoiqu'il soit faux de dire, comme Juvénal (XIII, 121), que c'était par la tunique seule qu'il différait de Diogène. Mais on s'aperçoit surtout que l'influence salutaire de la morale pratique de Socrate, telle que ses entretiens, conservés par ses disciples, l'enseignent et la développent, est encore vivante dans les leçons du Portique : elles confirment, elles fortifient par des preuves plus régulières et plus systématiques ce que le doute de Socrate, son ironie, la liberté et les contradictions du dialogue avaient pu laisser dans l'incertitude. C'est à l'académie que Zénon dut, entre autres principes, sa doctrine de l'évidence, renouvelée depuis par Descartes, et celle du sens commun, du sens intime, qu'il fit valoir principalement dans les preuves de l'existence de Dieu, et dont les modernes ont fait une application plus étendue, et peut-être moins sûre. De son temps même, il était accusé de plagiat : un jour qu'il était allé entendre Polé-

mon, chef de l'académie, « On sait, lui dit celui-ci, qu'en vrai Phénicien tu te glisses dans nos jardins pour nous voler, et que tu habilles ensuite nos opinions à ta mode. » Il n'est pas jusqu'à l'austérité de ses maximes, quelquefois outrées dans leur rigorisme, qu'il n'ait pu emprunter à Xénocrate, à Platon. Avant que le stoïcisme défendit la douleur et les regrets, même à l'amitié, à la tendresse paternelle, Platon avait fait dire à Socrate (7) : « Non, le sage ne mettra pas au rang des maux la mort d'un autre sage son ami, et il se gardera bien d'en gémir, comme si cet ami était malheureux. La vertu se suffit à elle-même, et seule elle n'a pas besoin d'autrui pour le bonheur. Elle ne peut donc voir un mal réel dans la perte d'un fils, d'un frère, d'un trésor. Jamais on ne l'entend se plaindre : quels que soient les coups qui la frappent, elle obéit en silence, etc. » — Zénon inventa peu ; il ne fut point éloquent, non plus que ses premiers disciples ; il ne laissa point d'ouvrages durables : comment donc expliquer le long règne de ses dogmes, si contraires à des sentiments qui paraissent innés dans notre cœur ? Cette audace même fit peut-être sa force ; il n'hésita, il ne délibéra jamais ; il affirma, et on le crut. Toutes les fois qu'il fallut combattre les faiblesses de la volupté, et le scepticisme, qui est une faiblesse de l'âme, il fit entendre des paroles si hautes et si calmes, qu'il parut moins un mortel qu'un dieu ; il profita de cet ascendant qu'obtiennent toujours sur l'homme, comme d'autres exemples l'ont prouvé, ceux qui l'attachent à lui-même pour l'élever au-

(7) République, III, 2, édit. de M. Ast, pag. 66 ; Pensées de Platon, seconde édit., pag. 34s.

dessus de lui-même ; enfin , dernière cause de puissance et d'éclat , une telle doctrine , si âpre , si effrayante pour le vulgaire , si supérieure aux habitudes de l'humanité , et même aux enseignements des sages , ne pouvait être perpétuée , comme elle le fut en effet , que par de grandes âmes , ou du moins par des esprits d'une trempe peu commune. Ainsi nous voyons cette philosophie croître et grandir durant plus de quatre siècles , tour à tour sublime dans Cléanthe , infatigable et disputeuse dans Chrysippe , plus douce dans Panétius , éloquente dans Cicéron , sententieuse dans Sénèque , grave dans Épictète , majestueuse dans Marc-Aurèle. Les écrits de Cicéron sont les plus anciens qui nous en aient conservé , d'une manière suivie , les documents authentiques : il se joue de quelques idées singulières des stoïciens , en plaidant pour Muréna contre Caton ; il réfute leur théologie dans son troisième livre *sur la Nature des dieux* , après l'avoir richement développée dans le second ; il réfute encore une partie de leur morale et de leur logique dans le traité de *Finibus* et dans les *Académiques* ; mais le troisième livre de ce même dialogue sur les biens et les maux est la meilleure exposition de leur système moral ; les *Paradoxes* , les *Tusculanes* en sont une amplification brillante ; et l'ouvrage *sur les Devoirs* qu'il adresse à son fils , le plus beau traité de ce genre que nous ait laissé l'antiquité , est comme un monument élevé à la gloire du stoïcisme. Le temps était venu où cette philosophie , qui déjà comptait parmi ses disciples les jurisconsultes les plus célèbres de Rome , et parmi ses héros Brutus et Caton , allait offrir aux Romains un asile contre leurs

tyrans : elle devint la religion du malheur et de la liberté. Perse , Lucain , Tacite , lui durent de nobles pensées ; Helvidius , Thrascéas , Rusticus , Sénécion , les vertus de leur vie et la dignité de leur mort. « Dans ce temps-là , dit Montesquieu (8) , la secte des stoïciens s'étendait et s'accréditait dans l'empire. Il semblait que la nature humaine eût fait un effort pour produire d'elle-même cette secte admirable , qui était comme ces plantes que la terre fait naître dans des lieux que le ciel n'a jamais vus. » Sénèque , malgré ses écrits et malgré sa mort , ne mérite peut-être pas d'être compris dans ce magnifique éloge , qui ne place que l'ouvrage de Dieu au-dessus de celui de Zénon. Sénèque , ce stoïcien apologiste du meurtre d'Agrippine , se contenta d'exercer sur quelques paradoxes de l'école la finesse et la subtilité de son esprit , et il oublia trop que le Portique voulait que ses disciples donnassent au monde des exemples encore plus que des leçons. Épictète , un esclave , fit l'un et l'autre : sans doute il altera quelquefois l'ancienne doctrine , mais il ressembla du moins par sa vie à Zénon , à Cléanthe ; et son *Manuel* , ses *Entretiens* , rédigés par son disciple Arrien avec une concision pleine de force , sont encore de précieux restes de ces discours par lesquels un petit nombre de sages , contemporains de Néron , s'encourageaient à vivre ou à mourir. Il ne manquait plus au stoïcisme que d'être éprouvé par l'exercice d'un pouvoir égal à celui de Néron même : il subit cette épreuve , et il triompha. Nous pouvons lire aujourd'hui ces mots que

(8) *Grandeur et décadence des Romains*, c. 16. Voy. aussi l'*Esprit des Loix*, XXIV, 10.

e Marc-Antonin , déjà fils d'Antonin le Pieux , déjà Cé-ivait à son maître d'éloquence, roir , par hasard , ouvert pour ière fois les livres d'un phi-: stoïcien , disciple de Zénon . J'ai entre les mains un ou- l'Ariston qui me charme et qui ste . C'est un plaisir pour moi prendre la vertu ; mais lors- vois combien je connais peu ience , votre élève rougit et e d'avoir été vingt-cinq ans r à ces nobles études , à ces eçons . J'en suis bien puni : ent de moi-même , je m'af- 'envie ceux qui en savent plus i , je ne mange plus . » Géné- ipit , qui nous a valu peut-être uel de méditations , unique histoire de la philosophie , les s de Marc-Aurèle . Il lut , il Zénon , Cléanthe , Épicète , oïcien sur le trône resta le plus x des hommes . Marc-Aurèle , beaucoup plus parfait que Ju- onnerait au stoïcisme ce grand e sur la doctrine platonique , it vrai que Julien fût en effet cien ; mais comme il serait le prouver le contraire , il est iste de remarquer , en finis- que ces deux sectes profanes , 'approchent par tant de points , les seules qui reçurent du chris- ie naissant un caractère pres- cré . On sait de quelle estime jouissait chez les premiers

tres de Fronton et de Marc-Aurèle , pu- M. Mai . Rome , 1853 , p. 112 : « Aristote hac tempestate bene accipiunt , atque bent male : quum docent meliora , tum bene accipiunt ; quum verò ostendant , ab his melioribus ingenium meum relic- nimis quàm sæpè erubescit discipulus ique succenset , quòd viginti quinque na- nihil dum bonarum opinionum et patri- onum animo hauserim . Itaque pœnas do- tristis sum , ζῆλον ὑπὸ πῶ , cibo careo . »

chrétiens : Épicète ne fut pas moins étudié par eux ; il les soutenait dans la persécution , il leur répétait sans cesse : *Souffre , et abstiens-toi* . Saint Pantène , le maître de Clément d'Alexandrie , avait pratiqué le stoïcisme ; et un moine du quatrième siècle , S. Nil , disciple de saint Jean-Chrysostome , dans les déserts du mont Sinnaï , transcrivait avec peu de changements , pour l'usage des monastères , le *Manuel* d'Épicète . Ainsi la foi révélée sanctionna quelques-unes des lois morales de Zénon , comme elle avait consacré de Platon quelques-unes de ses inspirations religieuses . L'histoire de ces deux doctrines ne pouvait finir plus glorieusement que par cette adoption d'une philosophie sainte , qui les admet eu quelle sorte au partage de sa puissance et de son immortalité . — Sur Zénon , et particulièrement sur le stoïcisme , dont nous n'avons donné ici qu'une idée rapide , outre les historiens généraux de la philosophie , Diogène Laërce , Stanley , Brucker , Tennemann , etc. , et plusieurs anciens , Cicéron , Sénèque , Marc-Aurèle , Épicète (ou plutôt Arrien) , Plutarque , Sextus Empiricus , Aulu Gelle , Simplicius , Eusèbe , on peut consulter divers ouvrages modernes où l'érudition et la critique ont essayé de reconstruire l'édifice élevé par Zénon : Juste Lipse , *Manuductio ad stoicam philosophiam* , Anvers , 1604 , in-4° ; Scioppius , *Elem. philosophiæ moralis stoicæ* , Maïence , 1606 , in-8° ; Dan. Heinsius , *Orat. (xx^a) de stoicâ philosophiâ* , Leyde , 1627 , in-8° ; Thom. Gataker , dans son édition des *Pensées* de Marc-Aurèle , Cambridge , 1652 , in-4° ; Franç. Quevedo , *Doctrina stoïca* , tom. III de ses OEuvres , Bruxelles , 1671 , in-4° ; Jacq. Thomasius , *Disserta-*

tiones XXI ad stoicæ philosophiæ historiam facientes, Leipzig, 1682, in-4°.; Everh. Otto, *Orat. de stoicâ veterum jurisconsultorum philosophiâ*, Duisbourg, 1715, in-4°.; J.-J. Dornfeld, *de Fine hominis stoico*, Leipzig, 1720, in-4°.; J.-F. Buddeus, *Introductio ad phil. stoic.*, ibid., 1729, in-8°.; Diétr. Tiedemann, *System der stoischen philosophie*, ibid., 1776, in-8°.; Dictionnaire de philosophie de l'*Encyclopédie méthod.*, tom. III, Paris, 1793, in-4°.; M. Degerando, *Histoire comparée des systèmes de philosophie*, tom. III, ibid., 1823, in-8°., etc. — Les anciens ont cité plusieurs statues de Zénon : Visconti (*Iconographie grecque*, première partie, chap. 4, §. 13) croit en retrouver une dans l'Hermès du musée du Vatican, dessiné sous les nos. 1 et 2 de sa planche xxiii. La courbure du col, qui était un dévôt naturel de ce philosophe (Diogène Laërce, VII, 1), lui paraît un caractère propre à le faire reconnaître dans cette image. Il y remarque aussi le front sillonné de rides, le sourcil triste, l'air austère, que lui attribue l'antiquité. Sa ville natale lui avait élevé une statue, et c'est la seule qui ne fut pas mise en vente par Caton (Pline, xxxiv, 8), quand il prit possession de l'île de Cypré pour les Romains.

L—c.

ZÉNON, fils de Musée, de Sidon, philosophe stoïcien, disciple de Diodore et maître de Zénon de Cittium dans l'île de Cypré, est auteur d'une *Apologie de Socrate* et des *Sidoniennes*. — ZÉNON (de Cittium, comme le stoïcien). Suidas ne peut assurer s'il était orateur ou philosophe. On pencherait toutefois pour l'opinion qui le range parmi les orateurs, si l'on en juge par les ouvrages que cite

de lui ce même lexicographe. C'était un *Traité des figures* (de rhétorique probablement), des *Commentaires* sur Xénophon, Lysias, Démosthène, etc. — ZÉNON, fils de Dioscoride, de Tarse, ou selon d'autres, de Sidon, philosophe stoïcien, disciple et ensuite successeur de Chrysippe, de Tarse. — ZÉNON, d'Alexandrie, juif de nation. Naturellement juste et bon, il n'avait reçu de la nature aucune espèce de disposition pour l'éloquence ou d'aptitude pour les lettres; et par un contraste aussi fâcheux que singulier, il était tourmenté du désir d'apprendre et du besoin de savoir. Mais ses efforts étaient si peu soutenus, sa bonne volonté si mal secondée par ses moyens naturels, qu'il oubliait ce qu'il était parvenu à apprendre, avec une facilité qui égalait sa difficulté à concevoir. — On parle encore d'un autre ZÉNON, contemporain de Proclus et de celui que nous venons de citer. On ignore lequel des deux fournit au philosophe Salluste le prétexte et l'occasion de sa dissidence avec Proclus. A-D-B.

ZÉNON (SAINT), Africain de naissance, fut élevé sur le siège épiscopal de Vérone, en 362, sous le règne de Julien l'Apostat. On voit par ses sermons qu'il convertissait les idolâtres qui étaient encore en grand nombre dans son diocèse, et que tous les ans il conférait le baptême à plusieurs d'entre eux. Les Ariens et les Pélagiens s'y étaient aussi répandus; il vint à bout d'éloigner de son troupeau l'hérésie et les superstitions du paganisme. Le nombre des fidèles s'étant considérablement augmenté, il entreprit de faire construire une église qui pût les contenir; il fut aidé dans cette bonne œuvre, et sur ce nouveau temple il fit élever une croix qui,

le dit, devait en être le
Parmi les vertus, que par
ple plus encore que par ses
il savait inspirer aux fidè-
église de Vérone, il leur
ndait surtout la charité en-
pauvres. « En donnant aux
leur disait-il, vous amas-
résors dans le ciel; et vos
n'excitent aucune envie:
même devient votre débi-
t-on être plus riche? » —
ls ayant défait, en 378,
r Valens, ces barbares fi-
la Thrace et l'Illyrie un si-
mbre de prisonniers, qu'il
it pour repeupler des pro-
tières. Les habitants de Vé-
nèrent en cette occasion des
éc atantes de leur charité,
illiers de prisonniers leur
liberté. Dans les premiers
l'Église, les fidèles se ras-
ent sur la tombe des martyrs,
e en leur honneur des *aga-*
pas de charité. Cependant ces
, saintes et touchantes dans
ipe, étaient devenues une
de vanité et d'intempérance.
non s'éleva contre cet abus,
oute il est un de ces évêques
e que saint Augustin loue,
ils avaient éloigné de leurs
la source d'un grand désor-
it Zénon mourut en 380, le
jour où il est nommé dans
rologe romain. On célèbre à
eux autres fêtes en son hon-
neur le 21 mai, et l'autre le
bre. La première a pour ob-
anslation de ses reliques, et
de, son ordination, ainsi
édicace de la nouvelle église
e en son honneur sous Pé-
d'Italie. Nous avons sous
le ce saint cent vingt-sept
, imprimés d'abord à Ve-

nise en 1508, et réimprimés à Vé-
rone, en 1586, par les soins du car-
dinal de Vérone, insérés dans la
Bibl. Patr. et dans celle des *Prédi-*
cateurs, par le P. Combefis. Depuis,
il s'était élevé des doutes sur l'au-
thenticité de ces Sermons, et D.
Ceillier en était venu jusqu'au point
de croire qu'il n'y en avait pas un
seul qui fût de saint Zénon. Toutes
les difficultés ont été levées par les
frères Ballerini dans la belle édition
qu'ils ont publiée sous ce titre: *Sancti*
Zenonis episcopi Veronensis ser-
mones, Vérone, 1739, in-4°,
dédiée au cardinal Passionéi. Ces sa-
vants éditeurs ont divisé les *Traités*
ou *Sermons* de saint Zénon en deux
livres, l'un en contient seize, et l'au-
tre soixante-dix-sept. On y trouve
des faits importants pour le dogme,
la morale et la discipline de l'Église.
Les éditeurs ont publié dans l'Ap-
pendice les sermons faussement at-
tribués à saint Zénon. Deux appar-
tiennent à Potamius, évêque grec,
cinq à saint Hilaire, et quatre à saint
Basile. Hincmar, archevêque de
Reims, possédait les sermons de saint
Zénon. Il fit don de son manuscrit,
qui est extrêmement précieux, au
monastère de Saint Remi. Les frères
Ballerini en ont fait usage. L'édition
des *Sermons* de saint Zénon, Augs-
bourg, 1758, in-fol., quoique plus
complète que celle de Vérone, est
moins recherchée. G—Y.

ZÉNON, empereur d'Orient, na-
quit en Isaurie, d'une famille assez
considérable de cette contrée. Il s'ap-
pelait Trascalise; on le trouve aussi
sous les noms barbares de Tarasis-
codizée et d'Arimese. En 458,
l'empereur Léon, effrayé de la puis-
sance et des intrigues d'Aspar et
d'Ardaburius. (V. ASPAR), conçut
le projet d'élever Zénon, pour s'ap-

puyer des Isaures, peuples belliqueux, qui formaient une partie de l'armée, et pour opposer un rival à Aspar; il fit venir Zénon près de lui, changea son nom barbare en celui qu'il porta depuis, le nomma patrice, et finit par en faire son gendre, en forçant sa fille Ariadne à l'épouser (*V.* **ARIADNE**). Zénon était veuf d'une première femme, nommée Arcadie, dont il avait eu un fils. Du reste, sa difformité, son caractère vil et méprisable, sa lâcheté, ses mœurs infâmes durent lui aliéner une jeune princesse élevée dans une cour magnifique et brillante. Aspar, indigné de cette fortune subite, conspira contre lui. Zénon échappa aux pièges de son rival, et fut chargé par l'empereur d'aller commander l'armée d'Orient et la ville d'Antioche. Il y suscita des troubles religieux, par la suggestion d'un moine brouillon et audacieux, nommé Pierre le Foulon. En 471, Zénon, du fond de l'Asie, avertit Léon des nouvelles trames d'Aspar et de ses partisans. L'empereur, à cette nouvelle, lui donna ordre de se rapprocher de Constantinople. Le massacre d'Aradaburius et d'Aspar ayant excité des troubles sérieux, Zénon et Basilisque accoururent à temps pour sauver la capitale. Depuis ce moment, le crédit de Zénon ne fit qu'augmenter; et Ariadne, qui convoitait le sceptre, aidait son indigne époux de toutes les ressources de son esprit. Cependant la haine qu'on portait aux Isaures, et particulièrement à Zénon, empêcha Léon de le désigner pour son successeur, et le détermina à proclamer Auguste son petit-fils Léon, fils de Zénon et d'Ariadne. Le vieil empereur étant mort, Ariadne et sa mère Verine n'épargnèrent ni soins ni intrigues pour ramener les esprits

en faveur de Zénon. La mort du jeune Léon, arrivée peu de temps après, laissa d'horribles soupçons contre un père et une mère que cet enfant seul écartait du trône. Cependant ils y montèrent sans obstacle, pour étaler tous les vices. Bientôt les plus vils scélérats secondèrent les fureurs de Zénon, ou préparèrent ses orgies. Pendant ce temps, les barbares désolaient les frontières de l'empire, et Genseric menaçait l'Épire. Un ambassadeur habile détourna les projets du Vandale; mais Zénon trouva des ennemis plus dangereux dans sa propre famille. Verine, sa belle-mère, irritée de quelques refus et poussée par son amant Patrice, qu'elle songeait à faire couronner, conspira contre Zénon, et fit entrer dans le complot son frère Basilisque, en lui cachant ses projets pour Patrice. Zénon, à la première nouvelle du danger et des desseins de sa famille, s'enfuit en Isaurie, et s'enferma dans une forteresse. Sa femme seule le suivit, moins par devoir que par la crainte que lui inspirait sa mère. Verine ne réussit pas cependant à faire couronner Patrice; et elle fut obligée de poser elle-même le diadème sur le front de Basilisque (*V.* **ce nom**). Bientôt les désordres de ces nouveaux maîtres furent portés au point que Constantinople regretta Zénon. Celui-ci, instruit de ce qui se passait, fut pressé par les Isaures de reprendre les armes. Il le fit avec lenteur et lâcheté, et se vit assiégé par Illus, général estimé de tout l'empire. Cependant cet illustre chef se tourna du côté de Zénon. Tous deux parvinrent à séduire Harmace, que Basilisque avait chargé de combattre Zénon. Avec ces appuis, le faible prince rentra dans sa capitale, ivre de revoir celui qu'elle avait

chassé deux ans auparavant. Zénon promit par serment de laisser la vie à Basilisque, qui s'était réfugié dans une église, et qui en sortit sur la foi de ces promesses sacrées. Zénon crut ne pas les violer en faisant jeter Basilisque, sa femme et ses enfants, dans une citerne qu'on ferma ensuite hermétiquement, et où ils périrent de froid et de faim. Harmace, quoiqu'il eût contribué au retour de Zénon, ne fut pas plus épargné; l'empereur le fit assassiner. Cependant il sembla ensuite vouloir régner sous de meilleurs auspices. Il se montra juste et généreux, construisit des monuments, et fit d'utiles réglemens. Odoacre et Népos, qui se disputaient l'Italie, offrirent tous deux à Zénon de la remettre sous ses lois. Sur ces entrefaites, Théodoric-le-Louche, prince goth, attaché à Basilisque, entreprit de le venger, et menaça Constantinople. Zénon lui opposa Théodoric l'Amale, roi des Ostrogoths; mais la lâcheté et les perfidies de l'empereur grec réunirent les deux princes goths; et Zénon fut réduit à accepter toutes les conditions qu'ils lui imposèrent. De nouvelles perfidies engagèrent l'Amale à ravager encore l'empire; et la révolte de Marcien, homme puissant, et qui, par sa naissance, avait même quelque droit au trône, vint augmenter les embarras de Zénon. La fortune sourit d'abord à Marcien. Le tyran se vit à deux doigts de sa perte; mais son compétiteur, s'étant laissé battre par Illus, n'eut bientôt d'autre moyen de salut que de se faire prêtre, au pied même de l'autel près duquel il avait cherché un asile. Quelque temps après, ayant voulu ourdir de nouvelles trames, il fut pris et enfermé dans un monastère, où il finit ses jours. Les deux

Théodoric renouvelèrent leurs démonstrations hostiles en 479. L'Amale s'empara de Dyrrachium. Sabiniens, que Zénon fit marcher contre lui, arrêta ses conquêtes. En 480, Zénon envoya des ambassadeurs à Huneric, successeur de Genseric; et il en obtint quelques avantages. Cependant la faiblesse de Zénon, les désordres et les intrigues d'une cour corrompue agitaient et tourmentaient l'empire. Verine, jalouse du pouvoir que les longs services d'Illus et sa réputation militaire lui avaient acquis, veut le faire assassiner: le coup manque; Illus obtient l'exil de son ennemie. L'impératrice Ariadne emploie les larmes et les prières pour obtenir le rappel de sa mère, et, ne pouvant y réussir, charge un soldat de tuer Illus. Celui-ci, blessé dangereusement, quitte la cour, la fureur dans l'âme; il se joint au Syrien Léonce, qui s'était révolté. Tous deux lèvent des troupes, taillent en pièces celles de Zénon, et voient Verine elle-même se réunir à eux, et faire couronner Léonce à Tarse en Cilicie. Un général nommé Jean, que Zénon leur opposa, les défit complètement, et les contraignit de s'enfermer dans une forteresse nommée Papyre, où ils furent pris et décapités, après un siège qui dura trois ans et demi. Ce fut vers ce temps que parut l'*hénosticon*, édit célèbre dans l'histoire ecclésiastique, et que Zénon rendit pour réunir les Catholiques et les Eutychiens. Comme les décisions du concile de Chalcédoine y étaient infirmées, peu d'évêques l'adoptèrent. Théodoric ayant de nouveau menacé l'empire, et pénétré jusqu'aux portes de Constantinople, Zénon détourna l'orage, en conseillant au prince goth d'attaquer Odoacre, roi d'Italie, et en lui donnant d'avance l'in-

vestiture de cette belle conquête. Théodoric gagna trois batailles contre son rival ; et, tandis que l'Italie dévastée attendait la fin de cette lutte sang'ante, Zénon ne sortait de ses débauches que pour se livrer à mille cruautés. Enfin son indigne vie fut tranchée par un crime horrible. Sa propre femme, Ariadne, éprise d'Anastase, l'un des officiers du palais, profita d'un moment où Zénon s'était endormi dans un état d'ivresse ou à la suite d'une attaque d'épilepsie, et le fit mettre dans un sépulcre, en annonçant sa mort. Vainement ses cris découvrirent la vérité : nul n'osa ou ne voulut le secourir. Il périt ainsi, l'an 491, à l'âge de soixante-quatre ans, après un règne de dix-sept ans et trois mois. Anastase lui succéda.

L—S—E.

ZENOTHEMIS, de Marseille, n'est connu que par le dialogue de Lucien, *Toxaris* ou de *l'Amitié*, dont on va présenter l'extrait. Il était fils de Charmolès et l'ami de Menecrates. Celui-ci possédait une charge considérable, dont il fut privé par une condamnation du conseil des Six-Cents, pour avoir proposé un décret contraire aux lois. Menecrates fut moins sensible à la perte de sa fortune et de ses honneurs, qu'au chagrin de ne pouvoir marier sa fille, déjà nubile, mais d'une figure si rebutante, qu'il aurait eu de la peine à l'établir quand il aurait encore possédé toutes ses richesses. Un jour qu'il se plaignait à son ami : « Console-toi, lui dit Zenothemis, tu ne manqueras jamais du nécessaire, et ta fille trouvera un époux digne de sa naissance. » Alors il le prit par la main, et l'ayant mené dans sa maison, il lui fit présent d'une partie de son bien. Quelque temps après, Zenothemis ayant fait préparer un grand festin,

y invita Menecrates et sa fille, feignant de connaître quelqu'un qui la voulait épouser. A la fin du repas, il remplit une coupe, et la présentant à Menecrates : « Reçois, lui dit-il, cette coupe de la main de ton gendre, j'épouse en ce jour ta fille Cydimaque ; depuis long-temps j'ai reçu de toi vingt-cinq talents ;¹⁾ » pour lui servir de dot. » Que faites-vous, s'écria Menecrates, vous n'y pensez pas : je ne souffrirai jamais qu'un aussi beau jeune homme épouse une fille laide et contrefaite comme est la mienne. Zenothemis à ces paroles se saisit de Cydimaque, l'emporte dans une chambre voisine, et la présente ensuite à l'assemblée, en qualité de son épouse. De cette femme si laide, il eut un fils charmant. Un jour il conduisit au sénat cet enfant, revêtu d'une robe noire et couronné d'olivier, afin qu'il inspirât plus de compassion pour son aieul. L'enfant frappa dans ses mains et sourit aux sénateurs, qui, touchés de ses grâces naïves, remirent à Menecrates sa condamnation, et le rétablirent dans ses honneurs. Tel est le récit de Lucien, qui rapporte cette histoire comme très-récente, puisqu'il fait dire à Mnesippe, l'un de ses interlocuteurs : « On me montra Zenothemis, il y a quelque temps, en Italie, où j'étais en députation pour ma patrie. C'était un bel homme, d'une taille avantageuse, et riche à ce qu'il paraissait. A côté de lui, sur son char, était assise sa femme, d'une laideur effrayante. » On peut conclure de là que Zenothemis continua de bien vivre avec sa femme, puisque plusieurs années après leur mariage,

(1) Plus de cent mille francs de notre monnaie actuelle.

voyageait pas sans elle. Chau- dans son *Dictionnaire*, art. *Zennothemis*) l'approuve d'avoir sa fortune avec Menecrates ; suivant lui, c'était là que son devait se borner ; elle n'exi- as qu'il épousât la fille de son uisqu'elle était si laide. Les de l'*Histoire littéraire de la* (1, 287) ont fait de Zeno- et de Charmole, son pè- ix savants jurisconsultes qui laissé divers ouvrages de Mais comme on n'en trouve es nulle part, on peut suppo- le desir d'orner leur histoire a de Zennothemis leur a fait re ce moyen, pour lui donner ce parmi les écrivains français ième siècle. Le beau trait de emis est le sujet d'une Nou- Arnaud Baculard, qui porte de cet illustre Marseillais.

W—s.

TGRAVE (JEAN-JOACHIM), *Zentgravius*, théologien lu- , né à Strasbourg le 21 mars tudia successivement dans l'a- de sa ville natale, dans celles zig et de Wittenberg, reçut ite dernière le titre d'adjoint ulté de philosophie, et revint à Strasbourg une chaire de . Plus tard il fut admis neurs du doctorat en théolo- à la mort d'Isaac Faust, en l fut chargé de professer cette On a de lui un nombre d'ou- considérable, parmi lesquels stinguérons : I. *Moses, prin- bræorum, caractere poli- ressus*, dissertation curieuse uelle il fait ressortir l'habi- itique et les vues du législa- Hébreux. On peut regarder le complément de ce mor- *Libera respublica Hebræo-*

rum sub judicibus, caractere po- litico expressa. II. Divers écrits polémiques contre le syncrétisme, tels que *Vindiciæ pro syncretismi Textoris detectione contra Severianum* ; — *Iterata detectio et confutatio syncretismi* ; — *Brevis inquisitio in resuscitatos hodiernorum Irenicorum conatus, unionem Evangelicorum et Reformatorum concernentes* ; — *Theses theologicae hodiernis Origenismi, Pelagismi, syncretismi et Pietismi assertoribus oppositæ*. Le savant théologien s'y déclare avec énergie, quoique sans intolérance et sans fanatisme, contre une fusion de systèmes qui ne lui semble propre qu'à corrompre toutes les opinions, et qui n'est au fond qu'hypocrisie pour les uns et déception pour les autres. III. *Rex unctus Dei, hoc est, de unctione Regum*. Zentgrave traite successivement de l'origine, de la nécessité et du caractère du sacre. On peut voir une analyse de cette Dissertation, dans le *Journal des savants*, 1693, 105-79 et suivantes. IV. *De morbis imperii turcici*. V. *De interregno imperii germanici ab excessu Conradi IV ad Rudolphum Habsburgicum*. VI. *De furore poetico*, 1693, in-4°. Beaucoup de détails purement poétiques, de citations et d'autorités ; mais peu de vues philosophiques sur l'origine et les causes de cette fureur, sur le rôle qu'elle joue et la place qu'elle occupe dans la vie de l'intelligence ou plutôt de la sensibilité, sur les phénomènes auxquels elle se lie et auxquels elle participe : tels sont les caractères de cette amplification oratoire qui ne mérite point les éloges dont on l'a comblée. VII. *De fine hominis, vulgò summo Bono, secundum*, etc., Strasbourg, 1693, in-8°. Sous ce titre sont réunies cinq Thèses dont l'ensemble pré-

sente l'histoire, mais l'histoire bien incomplète, des opinions imaginées par les philosophes anciens sur l'énigme du souverain bien. Dans la première, après avoir passé en revue les idées grossières des Juifs, des Perses, des Égyptiens, des Chaldéens, des Indiens, des Chinois, des Japonais et des Celtes, Zentgrave examine la solution donnée au problème par les sages de l'école italique: les poètes grecs forment le sujet de la seconde: les Pyrrhoniens, les Épicuriens, les Ioniens occupent l'auteur dans les trois dernières Dissertations. On voit que, dans cette exposition des systèmes moraux, il n'est question ni des philosophes cyniques, ni de Platon, ni des Stoïciens. VIII. *Ex legibus Hebræorum forensibus contra magiam*, etc., etc. On trouve parmi les Œuvres de Zentgrave trois thèses qui portent à-peu-près ce titre, dont la première est principalement dirigée contre la baguette divinatoire. Dans la seconde, il incidente sur quatre espèces d'opérations magiques défendues par la loi de Dieu: enfin, dans la troisième, il traite surtout des peines attachées à la pratique de la magie, et compare à la législation hébraïque les codes de diverses nations qui n'ont pas été moins sévères que le peuple juif contre cette espèce de crime. Zentgrave mourut le 28 novembre 1707 — *Frédéric-Albert ZENTGRAVE*, jurisconsulte, aussi de Strasbourg, est auteur d'une Dissertation *De judicio militari criminali*, où il passe en revue toute la procédure militaire usitée en Allemagne. P—OT.

ZEPERNICK (CHARLES-FRÉDÉRIC), magistrat de Halle, né dans cette ville, le 2 octobre 1751, et mort dans la première année du dix-neuvième siècle, a publié plusieurs écrits

importants sur la jurisprudence: I. *Historia juris civilis de legitima portione parentum*, Halle, 1773, in-4°. II. *De Novellis Leonis Augusti et philosophi, earumque usu et auctoritate, liber singularis cum animadversionibus editus*, Halle, 1779, in-8°. III. *Prætermissa de vita, rebus gestis et constitutionibus, imprimis Novellis, Leonis sapientis imperator. Byzantini, quibus ex causis Novellæ Leonis sapientis in Germaniâ receptæ dici nequeant*, inséré dans le *Recueil de jurisprudence* de Beck, Halle, 1781 à 1783. IV. *Delectus scriptorum Novellæ Justiniani imperatoris earumque historiam illustrantium*, ibid., 1783, in-8°. V. *Analecta juris feudalis, sive selectæ variorum observationes feudales, hæcenus sparsim exstantes, junctim editæ*, ibid., 1783 à 1784, 2 vol. in-8°. VI. *Mélanges sur le droit féodal* (all.), ibid., 1787 à 1794, 4 vol. in-8°. VII. *Repertorium juris feudalis theoretico-practicum*, ibid., 1787, in-8°. G—r.

ZÉPHIRIN (SAINT), pape, successeur de saint Victor 1^{er}, était Romain de naissance, et fut élu le 25 septembre 197, suivant Lenglet-Dufresnoy, ou l'an 202, suivant Godescard. Il eut la douleur de voir son pontificat troublé par la cinquième persécution qu'ordonna Sévère, et par des hérésies que le pontife combattit avec courage, entre autres celle des Patripassiens, dont le chef était Praxéas, qui n'admettaient qu'une personne en Dieu. Cet hérésiarque se convertit, et acquiesça à la condamnation prononcée par le pape Tertullien, qui florissait alors, et daigna puissamment à cette conversion. Zéphirin s'appliqua tout entier, pendant vingt ans que dura son ponti-

ficat, à maintenir la pureté de la foi et la discipline dans le clergé, qui de son temps acquit une splendeur à laquelle il n'était pas encore parvenu, ainsi que l'atteste dans ses écrits Minucius Felix, avocat romain. Par les sages avis de Zéphirin, Natalis, qui avait suivi et professé l'hérésie de Théodote le corroyeur, revint de si bonne foi, que le sage pontife le reçut à la communion des fidèles, et l'exempta des peines canoniques (1). Ce pape mourut au commencement du règne d'Héliogabale, le 26 juillet 217, ce qui s'accorde avec les vingt ans de pontificat que lui donne Fleury. L'Église l'honore au nombre des martyrs (2). Il eut pour successeur Caliste 1^{er}.

D—s.

ZEPlichal (ANTOINE-MICHEL), jésuite, recteur de l'université de Breslau, et directeur des établissements catholiques d'instruction publique dans la Silésie prussienne, était né à Trebitz en Moravie le 13 mai 1737, et mourut dans les dernières années du dix-huitième siècle. On a de lui plusieurs écrits devenus classiques : I. *Plan d'un ouvrage sur l'histoire naturelle* (alem.), Breslau, 1769, in-8°, plusieurs fois réimprimé. II. *Tables algébriques* (all.), ibid., 1769, in fol., et réimprimé en 1774. III. *Geometria cur-*

(1) Natalis vivait saintement à Rome, et avait souffert pour la foi; mais il se laissa tromper par Asclepiodote et Théodote le banquier, tous deux disciples de Théodote le corroyeur, dont l'hérésie, semblable à celle d'Élion, consistait à enseigner que Jésus-Christ n'était qu'un homme, quoique prophète. Natalis se laissa suborner par ces deux hérétiques qui l'ordonnèrent évêque de leur secte, s'engageant à lui fournir tous les mois un revenu de 150 deniers. Mais Natalis céda à la grâce qui le pressait vivement de revenir à l'unité. B—D—F.

(2) L'Église lui donne le titre de martyr à cause des souffrances auxquelles il fut exposé pendant la persécution. C'est ainsi qu'elle en use à l'égard de plusieurs papes des premiers temps, qui assurément ne sont pas morts de mort violente. Mais quant à Zéphirin, on ne sait rien de bien certain sur le genre de sa mort. B—D—F.

varum ad physicam adplicata, ib., 1769, in-8°. IV. *Juris necessitatis principia philosophica*, ibid., 1770, in-8°. V. *Introduction à la connaissance du globe* (all.), Breslau, 1771, in-8°. VI. *De juris naturalis et gentium institutionibus*, ibid., 1772, in-4°. VII. *De methodis montium altitudines metiendi*, ibid., 1772, in-8°. VIII. *Nouvelle géographie à l'usage de la jeunesse* (all.), ibid., 1774, in-8°; 2^e. édition, 1776. IX. *Plan pour l'histoire générale, d'après une table chronologique* (alem.), ibid., 1774, in-8°. X. *Leçons sur l'arithmétique et l'arpentage* (all.), ibid., 1775, in-8°. XI. *Sur la manière de lire avec fruit les auteurs classiques latins* (all.), ib., 1775, in-8°. XII. *Chrestomathie grammaticale, avec une instruction sur la manière de lire avec fruit les auteurs classiques latins*, (all.) ib., 1775, in-8°. XIII. *Artis poeticæ et rhetoricæ institutiones lectissimis veterum exemplis illustratæ*, ibid., 1775, in-8°. XIV. *Leçons sur l'histoire naturelle* (all.), ibid., 1776, in-8°. XV. *Instructions pour les prêtres de l'établissement royal des écoles en Silésie*, Breslau, 1776, in-fol. XVI. *Chrestomathie poétique, avec un abrégé de la mythologie* (all.), ibid., 1777, in-8°. XVII. *Règlements pour l'université de Breslau et pour les collèges catholiques de la Silésie* (all.), ib., 1777, in-fol. XVIII. *Discours adressés aux professeurs et élèves de l'université de Breslau, à l'occasion du serment prêté au roi Frédéric-Guillaume II*, lat. et traduit en allem., ibid., 1786, in-4°. G—Y.

ZEPper (GUILLAUME), théologien de la communion luthérienne à Herborn, a publié entre autres écrits : I. *Politica ecclesiastica*, 1595. Un

extrait de cet ouvrage a été imprimé sous le titre de *Solis vernatulis*, dans les *Syllecta scholastica* d'Alb. Molnar. II. *Traité de la discipline chrétienne, ou de la chasteté de l'Église*, 1596. III. *Guide pour lire l'Écriture avec plaisir et utilité*, 1599. IV. *Legum mosaicarum explicatio*, 1604. Cet ouvrage est un des meilleurs de l'auteur. — Othon-Philippe ZEPPEP, juriconsulte, professeur au gymnase de Brême, mourut dans cette ville le 26 juin 1666, n'ayant encore que trente-neuf ans. Parmi ses écrits on distingue : I. *Cynosura legalis*. II. *Dissertatio de jure aggratiandi*. III. *De codicillo et clausula codicillari...* — Philippe ZEPPEP, autre juriconsulte, vivait vers 1630, dans le pays d'Anhalt. On lui doit un parallèle des lois civiles de Moïse et des Romains, sous le titre de *Collectio legum mosaicarum forensium et romanarum*, 1630. P—OT.

ZERBE (PIE DE), missionnaire, fut envoyé, en 1704, par le pape Clément XI, avec trois autres religieux franciscains, Liberato, Weis et Samuel de Bienne, dans le royaume d'Éthiopie. Après avoir fait d'inutiles tentatives pour pénétrer par terre, ces missionnaires prirent la voie de la mer, et arrivèrent, en 1712, à Gondar, capitale d'Éthiopie. D'abord reçus assez favorablement, ils eurent la satisfaction de ramener quelques habitants à la foi catholique; mais après un changement qui survint dans le gouvernement, le nouveau roi, voulant plaire à ceux que le zèle de ces bons religieux mécontentait, les fit arrêter. Dans un premier interrogatoire qu'ils subirent, le 2 mars 1716, il leur promit la vie, s'ils consentaient à se faire circoncire, à honorer, comme

saint, Dioscore, chef des Eutychiens, à reconnaître avec eux une seule nature en Jésus-Christ, et à participer aux rites et aux sacrements, selon leurs usages. Les missionnaires ayant refusé, furent ramenés en prison, d'où on les tira le lendemain pour les conduire sur une grande place, où la foule s'était rassemblée, et où ils furent lapidés. G—Y.

ZERBI ou DE ZERBIS (GABRIEL), célèbre médecin, et l'un des premiers qui, depuis la renaissance des sciences, aient fait faire quelques progrès à l'anatomie; naquit à Vérone dans le milieu du quinzième siècle (1). Après avoir professé quelque temps la philosophie à Padoue, puis à Bologne, il vint à Rome, précédé d'une grande réputation. Un jour, si l'on en croit Valerianus (2), Zerbi, dans une assemblée nombreuse de philosophes et de théologiens, eut l'insolence, en parlant au pape Sixte IV, de lui dire qu'il était un ignorant; et, craignant la colère du pontife, il s'enfuit à Padoue. Suivant Bérenger de Carpi (*V. ce nom*, IV, 236), Zerbi, convaincu d'avoir volé deux vases d'argent à un évêque qu'il soignait dans une maladie, n'aurait quitté Rome brusquement, que pour éviter le juste châtement d'une action si basse (3). Mais Bérenger, détract-

(1) Haller fait de Zerbi un moine (*monachus*); on ne peut deviner sur quel fondement. Voyez la *Biblioth. anatomica*, 1, 153.

(2) *Cum in frequentissimo philosophorum et theologorum conventu, ubi de se valde serid agebatur, ausus est Sixto pontifici maximo siquidam imperitiam obiecture, etc.* Valerianus, *De insolent. literator.*, lib. 1.

(3) Bérenger va plus loin encore, s'il est possible, tant il est acharné contre le malheureux Zerbi. S'il evita, dit-il, le châtement qu'il méritait, il n'en fut pas de même de ses enfants: deux de ses fils, convaincus d'être des voleurs de profession, furent pendus à Rome dans l'espace d'un mois, sous le pontificat de Jules II (1506-13); je les ai vus de mes propres yeux attachés au gibet.

acharné de Zerbi, ne paraît avoir aucune confiance. Quoi qu'il soit des motifs que pût avoir de quitter Rome, il n'en resta long-temps éloigné. De retour tard en 1489, il y publia l'année sa *Gerontocomia*, dont le pape Innocent VIII accepta la lecture. Il y remplissait la chaire de théorie médicale; et en 1490, il fut même élevé de cent cinquante à deux cent cinquante florins par le pape. Marini, *Vite degli architriclari* (f. 100). Depuis plusieurs années, les professeurs de l'académie de Padoue sollicitaient Zerbi de revenir y occuper la première chaire de médecine. Il se laissa tenter enfin par le pape d'un traitement de six cents florins; et en 1495 il s'établit à Padoue, où sa réputation dut attirer un grand nombre d'élèves (V. Facciolati, *op. cit.* *Patav.*). En 1505, un bachelier turc, gravement malade, fit venir André Gritti (Voy. ce nom), médecin de Venise, de lui procurer un des plus habiles médecins de Padoue. Zerbi s'empessa d'accepter la commission qui devait être très-utile. Au bout de quelques jours, il fut son malade hors de danger, et prescrivit le régime qu'il devait suivre pendant sa convalescence, et lui fit le chemin de Padoue, comblé de présents magnifiques. Mais à peine il fut parti que le bacha mourut. Ses esclaves poursuivirent Zerbi pour lui reprendre les richesses qu'il possédait; et l'ayant atteint dans la ville, après avoir scié son fils, ils le firent périr lui-même dans

les supplices les plus cruels. Telle fut la fin déplorable d'un homme, qui, quels que soient les torts qu'on peut lui reprocher, doit être considéré comme un très-habile anatomiste. Eh ! bien, Marc-Antoine Turrianus ou Della Torre, son compatriote, n'a trouvé dans un si triste événement que le sujet d'une plaisanterie: « Zerbi, dit-il, ayant fait souffrir tous les anatomistes par l'obscurité de son style, il était juste qu'il souffrit à son tour. C'est ici la peine du talion. » Ce mot odieux, Paul Jove l'a conservé dans l'éloge de Turrianus (Voy. *Elogia Paul. Jovii*), sans penser qu'il flétrissait par-là celui dont il avait l'intention de relever les qualités. Les ouvrages de Zerbi sont: I. *Questiones metaphysicæ*, Bologne, 1482, in-fol. On en conserve à la bibliothèque du Vatican un exemplaire sur velin, orné d'une miniature qui représente l'auteur offrant son livre au pape Sixte IV (Voy. l'ouvrage de Marini déjà cité). II. *Cautelæ medicorum*, ibid., 1482; et Lyon, 1525, in-fol. III. *Gerontocomia*, Rome, Euch. Silber, 1489, petit in-4°. C'est un recueil de conseils pour les vieillards. On en connaît un exemplaire sur velin (Voy. *Catal.* de M. Van Praët, 11^e part., 1, 276). IV. *Liber anatomie corporis humani et singulorum membrorum illius*, Venise, 1502, ibid., 1533, in-fol. Jean Dryander (V. ce nom, XII, 53), en a tiré: *Anatomia matricis; et de anatomia et generatione embryonis*, Marbourg, 1537, in-4°. C'est sur cet ouvrage qu'est fondée la réputation de Zerbi. On en trouve l'analyse détaillée par M. Portal dans l'*Histoire de l'anatomie*, 1, 247-53. Il diffère peu de celui de Mondino (V. ce nom), pour

in Roma, Julii pontificis tempore, duo eorum (um) intra mensem tanquam publici latrones a quo suspensi, et hoc propriis oculis videri. ontar. in anatomiam Mondini, Bologne, 1521, 7.

la forme et pour le style ; mais , au travers d'un torrent de paroles dont il est fort difficile de saisir le sens , on y remarque le germe de plusieurs découvertes importantes ; quelques-unes même ont suffi pour assurer la gloire des anatomistes qui se les sont appropriées , en étendant les recherches de Zerbi. C'est ainsi , par exemple , qu'on y trouve la description des trompes dites de Fallope (*V. ce nom*). Zerbi , en disant que les canaux biliaires se terminent réellement en partie dans l'estomac , a commis une erreur , probablement à cause d'une disposition anatomique insolite (*Voy. Hist. de la médecine* , par Sprengel , trad. de Jourdan , iv , 34). Il connut , avant Bérenger de Carpi , les points lacrymaux ; tous les deux , il est vrai , trompés par leurs observations zootomiques , admettent à tort dans l'œil de l'homme deux glandes lacrymales (*ibid.* , 54) ; malgré l'assertion de Haller et de M. Portal , Zerbi ne paraît pas avoir connu d'une manière distincte les nerfs olfactifs , dont la découverte doit être revendiquée en faveur d'Achilini (*V. ce nom* , I , 144). En renvoyant le lecteur à l'ouvrage de Zerbi , M. Portal lui conseille de se munir de beaucoup de patience et de bons yeux pour pouvoir déchiffrer les paroles abrégées de l'auteur , et en séparer le bon d'avec le mauvais. Haller , qui ne put jamais supporter la lecture de ce livre , à cause de sa diction barbare et de ses fatigantes abréviations , le regarde comme une série de compilations faites par un homme qui ne manque ni d'instruction ni de jugement. *V. Anatomia infantis et porci ex traditione Cophonis* , Marbourg , 1539 , in-4° , et avec l'*Anatomie* de Mondino , 1545 , in-4° . Cet

ouvrage n'est peut-être encore qu'un extrait de l'anatomie de Zerbi , mais avec des développements.

R—D—N et W—S.

ZERMEGH (JEAN) , historien hongrois , né en Slavonie vers la fin du quinzième siècle , était secrétaire du prévôt de la cathédrale de Bude. Ayant obtenu une place de conseiller du roi à la chambre des finances , il fut accusé d'être l'auteur d'une satire en vers contre le chef de ce département , et ayant eu le malheur de déplaire à l'empereur Maximilien , il fut destitué. Il mourut fort âgé en Slavonie , où il était retourné. Il a écrit sur les événements de son temps un *Commentaire* , qui commence à la malheureuse bataille de Mohacz (29 août 1526) , et qui finit à la mort du roi Jean de Zapoly (1540). Racontant avec naïveté ce qu'il a vu et entendu , cet historien nous a conservé des détails précieux sur les guerres désastreuses qui eurent lieu entre les deux compétiteurs à la couronne de Hongrie , Ferdinand d'Autriche et Jean de Zapoly. Ses *Commentaires* parurent d'abord à Amsterdam , en 1662 , par les soins de Nic. Istvanffy. Cette édition , qui est très-rare , a été revue par André Bélius , et réimprimée dans les *Scriptores rerum hung.* , tom. 11 , sous ce titre : *Joannis Zermegh rerum gestarum inter Ferdinandum et Joan. Hungariæ reges Comment.* G—Y.

ZERNITZ (CHRÉTIEN-FRÉDÉRIC) , poète allemand , naquit le 11 janvier 1717 , à Tangermunde , dans la Vieille-Marche. Envoyé à Leipzig pour y faire son droit , il consacrait aux muses tous les moments qu'il pouvait dérober à ses études. Il mourut le 7 octobre 1744 , sans avoir eu le temps de retoucher et de publier ses poésies qui ont paru depuis sous ce

Essais de C.-F. Zernitz dans la poésie morale et dans l'Idylle, les réflexions sur ce genre de (all.), Hambourg et Leipzig, in-8°. « L'auteur, dit Schmid son *Nécrologue*, n'a réussi dans ses *Idylles*, ni dans ses *Sons*; mais ses *Essais didactiques* sont très-remarquables. Il a écrit une suite de pensées philosophiques, présentées avec une énergie qui frappe. Il a bien saisi le genre satirique; quelquefois il laisse à l'expression, et certains vers que de la prose rimée; mais, être juste, il faut se rappeler qu'il était sorti de l'école de Gottsched et qu'à l'époque où il vivait beaucoup que d'avoir su prendre pour modèle. Les *Pensées sur la fin ou destination de ce monde*, se font remarquer parmi les pièces didactiques de Zernitz; outre des connaissances philosophiques que l'on rencontrait rarement à cette époque. » Un autre, Kuttner, dans ses *Caractères* dit: « *La fin ou destination du monde* est un morceau philosophique qui indique une tête fortement organisée, et accoutumée aux idées spéculatives. Zernitz y a un rare talent; il sait présenter, d'une manière agréable et facile, des vérités prises dans les spéculations de la métaphysique. Il est entièrement occupé de son sujet, il a négligé les agréments du style et de la versification. » Schmid, dans son *Anthologie*; Eschenburg, dans son *Cueil pour la théorie et la pratique des belles-lettres*; Matthes, dans son *Anthologie lyrique*; Dusch, dans ses *Lettres pour développer le goût d'un jeune homme*, ont recueilli les meilleures pièces de

G—Y.

ZEROLA (THOMAS), savant canoniste, naquit à Bénévent en 1448. S'étant disposé par de fortes études à l'état ecclésiastique, il se fit bientôt connaître d'une manière avantageuse, fut, en qualité de vicaire-général, chargé de l'administration de divers diocèses, et dans plusieurs voyages à Rome, s'acquit l'estime de personnages éminents. Quelques opuscules achevèrent de le mettre en grand crédit parmi les théologiens et les jurisconsultes. Créé par le pape Clément VIII, en 1597, évêque de Minori (1), Zerola se dévoua tout entier aux besoins de son troupeau, et mourut, très-regretté, le 6 décembre 1603. Son épitaphe est rapportée par Ughelli, dans l'*Italia sacra*, VII, 434. On a de ce prélat: I. *Praxis episcopalis*, Rome, 1597, in-4°. Cet ouvrage a été réimprimé plusieurs fois, en Italie, en France et en Allemagne. Cependant quelques opinions particulières à l'auteur, échappées aux premiers censeurs, en ont fait mettre toutes les éditions à l'*index* de la cour de Rome, *donec corrigantur*. II. *Praxis sacramenti Pœnitentiæ*, ibid., 1597; Venise, 1622, in-8°. III. *Sancti jubilæi et indulgentiæ, necnon commentarii super bullam indictionis ejusdem sancti anni tractatus*, Venise, 1600, in-8°. Voy. Lor. Giustiniani. *Scritt. legali de regno di Napoli*, III, 290.

W—S.

ZESEN (1) (PHILIPPE DE), poète allemand, naquit le 8 octobre 1619, dans le bailliage de Bitterfeld, en Saxe. Envoyé aux universités de

(1) C'est une petite ville du royaume de Naples, dans la Principauté Citerieure; les auteurs du *Dictionnaire universel* se sont avisés de traduire ce nom en français, et font de Zerola un évêque des *merisurs*.

(2) En latin, il écrivait son nom *Casius*; en allemand, *Zese*, *Zesen*, et quelquefois *Caslenn*.

frent des secours aux lecteurs peu exercés, et même le lecteur érudit et critique peut quelquefois consulter avec profit (*Foy. XÉNOPHON, LI, 395*). On connaît encore de Zeue des Remarques sur l'Idylle des pêcheurs de Théocrite, et deux dissertations où il a recueilli les variantes de l'*Hécube* d'Éuripide, et des premières tragédies d'Eschyle, collationnées avec un manuscrit de la bibliothèque de Wittenberg. Zeue est mort en 1788. B—ss.

ZEUXIS, peintre grec, a exercé trop d'influence sur le goût de ses contemporains, pour que rien de ce qui appartient à l'histoire de sa vie puisse paraître sans intérêt. Tzetès le suppose natif d'Éphèse; c'est une erreur, il vit le jour à Héraclée, puisqu'il se faisait appeler *Zeuxis Héracléote*. Nous ignorons quelle est celle des nombreuses villes nommées *Héraclée*, qui le compta parmi ses citoyens : on a cru que c'était Héraclée de la Grande-Grèce; et cette conjecture ne manque pas de vraisemblance, vu l'état prospère où les arts se trouvaient dans ce pays pendant la jeunesse de Zeuxis. La connaissance du temps où il vivait nous intéresse davantage, à cause des perfectionnements qu'il apporta dans la peinture. Pline le place à la 4^e. année de la 95^e. olympiade, sans nous dire si cette année est celle de sa naissance, de son âge moyen ou de sa mort. Eusèbe croit qu'il était connu dès la 78^e. olympiade, ce qui ferait remonter sa naissance au moins à la 73^e. Plutarque dit qu'il florissait lorsque Périclès élevait les grands monuments d'Athènes, fait qui appartient, comme l'on sait, aux olympiades 82, 84, 86 (*Vit. Péricl.*). Suidas, enfin, le fait naître dans la 86^e. , se croyant autorisé

par Aristote, chez qui l'on voit seulement qu'il vivait encore lorsque Isocrate florissait. Les opinions n'ont pas moins varié parmi les modernes. Vossius et Félibien ont vaguement suivi Pline. Moréri. Hoffmann, adoptent le sentiment d'Eusèbe. Levesque croit qu'il florissait entre la 90^e. et la 95^e. olympiade. Carlo Dati prend la quatrième année de la 95^e. , indiquée par Pline, pour celle de sa naissance, ce qui renverserait totalement l'histoire chronologique de la peinture. Bayle, enfin, ne se prononce point, mais il présente une observation lumineuse et qui doit nous guider; c'est que Zeuxis donnait ses tableaux en présent quand Archélaus 1^{er}. , roi de Macédoine, approchait du terme de sa carrière, et que par conséquent il devait se trouver lui-même, à cette époque, riche et avancé en âge. Or, Archélaus, soit qu'il ait régné sept ans, quatorze ans ou vingt ans, comme le pensent différents écrivains, mourut, suivant Larcher, la première année de la 90^e. olympiade, ou suivant Clavier, la troisième de la 95^e. (*V. ARCHÉLAUS 1^{er}.*). Quelque distance qu'il y ait entre ces deux termes, nous voyons que la 78^e. olympiade donnée par Eusèbe au sujet de Zeuxis, doit être celle de sa naissance, et la 95^e. indiquée par Pline, celle de sa mort. Cette opinion est confirmée par l'assertion de Plutarque, qui le dit parvenu au plus haut terme de son talent vers la 86^e. Il naquit ainsi vers l'an 478 avant notre ère, et mourut vers l'an 400. Il résulte de ces dates qu'il était de trente à quarante ans moins âgé que Phidias; que ce dernier par conséquent put lui servir de guide dans le dessin, et qu'à tous égards la sculpture marcha vers la perfection, dans la Grè-

pas plus rapide que la peinture eut pour maître ou *Dédémus* ou *Niséas* de qui Plin place à la 89^e. le, et qui mourut apparemment cette époque. Apollodore, plus âgé que Zeuxis, vivait même temps que lui. Il ouvrit les portes de l'art, et y entra ; mais leur rivalité tira l'un et l'autre, car Apollodore avait l'âme assez noble pour reconnaître publiquement la supériorité de Zeuxis concurrent ; il convint avec lui, où il disait : *Zeuxis a surpassé l'art, il l'emporte avec son perfectionnement* qu'Apollodore n'apporta dans la peinture, Zeuxis le surpassait, était relatif à son perfectionnement. Les maîtres antérieurs à Zeuxis formaient les ombres et les teintes différentes de celles qui avoisinaient ; ils les peignaient par hachures, en jetant des coups d'airs ou bruns, quelquefois et que Plin appelle *incisuræ*, et des teintes claires dont ils variaient les effets. C'est ce que nous retrouvons (car en tout les arts dans leur enfance se font) sur les peintures, et spécialement sur les vitraux du 14^e siècle, et même au 15^e siècle. Apollodore peignait les ombres, aussi bien que ses contemporains les teintes mêmes du moment les fonde plus ou moins les teintes environnantes, de sorte à obtenir des tons moyens, et par là le moelleux de la peinture est cette manière d'ombrer que les Grecs appelaient *colorer l'ombrage*. (*De glor. Athen.*), et que Amyot a justement traduit par ces mots *le colorement des ombres*, et que beaucoup d'écrivains ont pas remarquée ou n'ont

pas comprise. Par ce mécanisme qui nous semble aujourd'hui si naturel, Apollodore donna aux parties creuses plus de vérité, aux raccourcis plus de légèreté et de transparence. Ses contemporains lui surent tant de gré d'une si heureuse innovation, qu'ils le surnommèrent *le peintre de l'ombre* (Hesychius). C'est là ce qui fait dire à Plin, qu'Apollodore le premier illustra réellement le pinceau, *primus gloriam penicillo jure contulit*. L'art de peindre en effet n'a pu développer toute sa puissance que lorsqu'il est parvenu à rendre ainsi l'harmonie des demi-teintes. Quand Plin ajoute que Zeuxis fit obtenir au pinceau une grande gloire, *penicillum ad magnam gloriam perduxit*, qu'Apollodore enfin ouvrit les portes de l'art, et que Zeuxis y entra, ces mots signifient donc qu'Apollodore le premier, en colorant ainsi les ombres, embrassa le mécanisme de l'art dans son entier ; et que Zeuxis, son imitateur, lui ayant dérobé cette belle partie de la peinture, y apporta encore des perfectionnements. Prendre ici le mot de pinceau dans son sens propre ; supposer, comme on l'a fait récemment parmi nous, qu'avant Apollodore les peintres posaient seulement des cires colorées l'une à côté de l'autre, sur le bois ou sur le mur ; qu'ils ne dessinaient qu'au poinçon sur des enduits de cire ; que cet artiste inventa le pinceau, et que c'est là le procédé que lui déroba Zeuxis, ce serait un paradoxe, pour ne pas dire une erreur insoutenable. Du vivant d'Eschyle, qui mourut la première année de la 78^e olympiade (*Corsini, Larcher*), et à l'époque même où Zeuxis venait au monde, Agatharque peignait pour ce poète, et sous sa direction, des décorations

de théâtre, et à coup sûr ces grandes images mobiles, qu'on roulait et déroulait le plus souvent sur elles-mêmes pour les faire monter et descendre aux yeux des spectateurs, n'étaient pas peintes avec des cires plaquées, ni dessinées avec un poinçon. Bien antérieurement à Agatharque, il existait des vases d'argile peints, où la cire n'entraît pour rien, et si les contours des figures qu'on y représentait pouvaient être tracés légèrement avec un poinçon, il fallait bien que dans un second travail, ce fût avec le pinceau que l'on couvrit ce trait, et qu'on peignît le plein de chaque objet, Cléophante de Corinthe broya, dit-on, des tessons d'argile, et s'en fit une couleur qu'il appliqua sur des vases, pour y former des dessins et des ornements, *spargens lineas intus*; or, Cléophante était, nous dit-on, contemporain de Cypsélus, et celui-ci mourut 633 ans avant notre ère. Quand l'existence de Cléophante serait fabuleuse, la tradition relative à l'emploi de son procédé n'en serait pas moins vraie, et ce procédé ne pouvait s'exécuter qu'avec un pinceau. Mais de tels faits sont encore beaucoup trop modernes. Les toiles qui enveloppent les momies, les coffres qui les renferment, sont peints évidemment avec des plumes ou des roseaux, et avec des pinceaux. De nombreuses images du dieu Thot, peintes elles-mêmes sur des papyrus, le représentent dans des scènes funéraires, tenant d'une main une tablette, et de l'autre, tantôt un roseau, tantôt un pinceau, avec lequel il trace sur cet instrument l'éloge ou l'accusation de l'âme qu'il a conduite devant le juge des enfers. Sur les tablettes de ce genre en usage chez les peintres et les calligraphes, et trouvées dans les cryptes égyptiennes,

on voit, à côté des cavités destinées à contenir des couleurs, les rainures où se déposaient le roseau et le pinceau. Les toiles colorées à la main, couvertes de fleurs et d'images d'animaux, que les anciens Grecs recevaient, ainsi que nous, de l'Égypte, de la Perse et de l'Inde, et que nous appelons *des indiennes*, étaient peintes dès la plus haute antiquité, comme elles le sont encore aujourd'hui, avec ces mêmes instruments. Le pinceau enfin est aussi ancien que l'art de peindre; et il n'y avait point de raison pour que la Grèce, dès le commencement même de sa civilisation, en ignorât l'usage, quand elle l'avait vu employer dans tous les pays où s'était établi son commerce. L'erreur où l'on est tombé à ce sujet n'a pu venir que de la fausse idée qu'on s'est faite de l'art de peindre à l'encaustique; mais cet art aussi se servait du pinceau. L'encaustique au cestre, la seule où s'employât la pointe appelée le *rhabdion*, n'était que la moindre branche de ce genre de peinture, où s'illustrèrent, avant Apollodore et Zeuxis, les Polygnote, les Aglaophon, les Événor, les Bularque. Il ne faut donc point accorder à Apollodore un mérite qui ne lui appartient pas. Il perfectionna l'art du coloris, et n'inventa nullement l'instrument à l'aide duquel il en acrut la magie. Sa gloire et celle de Zeuxis reposent sur des fondements plus solides. Ils exécutèrent de leur temps la réformation opérée par nos modernes, lorsqu'ils ont fait succéder des ombres pleines, et cependant transparentes, aux hachures du moyen âge, dont la gravure a hérité, et dont elle a fait un si heureux emploi. Ce perfectionnement devint le sujet du concours qui eut lieu entre Zeuxis et Parrhasius. Celui-ci, bien

que plus jeune, osa défier à son tour le rival d'Apollodore. Zeuxis, voulant, en cette occasion, montrer toute son habileté dans le coloris, peignit des raisins; et l'on prétend que des oiseaux s'en approchèrent pour les becqueter. Parrhasius peignit une portion d'un objet quelconque; et à côté il représenta un rideau qui semblait cacher le surplus de la scène. Zeuxis trompé avança la main pour retirer le rideau: « Je t'ai vaincu, lui dit » alors Parrhasius; car tu n'as séduit » que des oiseaux, et je t'ai fait illusion à toi-même. » Ce trait, nié par quelques écrivains, a été regardé par d'autres comme un jeu puéril et propre à montrer l'enfance de l'art. L'une et l'autre opinion partent d'un jugement erroné sur la peinture de cette époque. Il est visible que ces deux grands maîtres avaient seulement pour objet de vaincre les difficultés de la perspective aérienne, au moyen des raccourcis et des demi-teintes. Ils essayaient leurs forces dans ces procédés nouveaux. Sans cette circonstance, ils eussent peint infailliblement des héros et des dieux, sujets qu'ils représentaient tous deux si dignement. Malgré ses efforts, Zeuxis, suivant le témoignage de Cicéron, ne fut point encore un coloriste du premier ordre. C'est par le grand caractère de son dessin qu'il se faisait le plus admirer (*De clar. Orat.*, 18). Nourri, comme tous les Grecs, des nobles images d'Homère, peut-être aussi enflammé d'émulation par le style grandiose de Phidias, ainsi que Raphaël par celui de Michel-Ange, il rechercha la majesté dont l'Iliade avait imprimé l'idée dans l'esprit de tous les Grecs; et pour atteindre ce but, dit Quintilien, il prêta quelquefois aux membres des contours trop robustes, même dans les figures de

femmes (Quintil., xii, 10). Pline ajoute qu'on remarquait aussi avec regret dans ses figures des articulations et des têtes plus grosses que ne l'aurait voulu un goût épuré: *Deprehenditur tamen grandior in capitibus articulisque* (xxxv, 10). Ces graves témoignages doivent nous porter à croire que Zeuxis s'était fait un style à-peu-près semblable à celui des sculpteurs employés par Phidias à la frise et aux métopes du Parthénon d'Athènes, style large, mâle, grandiose, expressif, mais point encore assez correct. Toutefois les éloges universels qu'il a reçus tant que ses ouvrages ont subsisté, au sujet de son Hélène, de son Alcène, de sa Pénélope, de son Athlète, de son Hercule, de son Jupiter, ne permettent pas de douter que dans ses meilleurs ouvrages, il ne méritât d'être assimilé à Phidias lui-même. Nous placerons donc les ouvrages de Zeuxis, quant au style, entre les bas-reliefs du Parthénon, où se déploie avec tant de noblesse et de vivacité la marche des panathénées, et la statue de l'Illissus, production du maître de cette savante école. Cette force un peu exagérée des articulations fut en général un des caractères des anciennes époques de l'art. Les vases et les médailles en offrent de nombreux exemples. Le dessin de Zeuxis paraît avoir réuni l'énergie à la grandeur. « Je n'ai pas vu sans frissonner, dit Pétrone, des mains de Zeuxis, vivantes encore, comme si elles étaient peintes d'hier. » Jamais aussi ce maître ne choisit des sujets vulgaires: il les voulait à-la-fois neufs et d'un caractère élevé (Lucien). Suivant Ælien, sa figure d'Hélène fut peinte pour la ville d'Héraclée; suivant Pline, pour Agrigente, et suivant Cicéron et Denys d'Halicarnasse, pour Croton.

Cette dissidence, peu importante en elle-même, nous montre quel prix ces villes attachaient à l'honneur d'avoir été décorées par la main d'un si grand maître. C'est en peignant ce tableau que Zeuxis réunit cinq belles filles, à l'effet de composer sa figure d'après les contours les plus achevés de chacune d'elles. Ce fait, rappelé si souvent, ne nous manifeste pas seulement la théorie des Grecs sur la nature de ce beau choisi, que nous appelons le *beau idéal*; il atteste en outre le profond savoir de Zeuxis dans l'art du dessin : car accorder entre elles des parties de différents corps vivants, et en former un ensemble harmonieux et animé, c'est une des entreprises les plus difficiles de la science et un des plus rares chefs-d'œuvre du goût. Les anciens ne parlaient de cette figure d'Hélène qu'avec l'accent de l'enthousiasme. Sa beauté ayant inspiré aux Athéniens le désir d'en posséder une répétition, Zeuxis peignit pour eux un second tableau, semblable au premier; et, avant de le livrer aux magistrats, il l'exposa à la curiosité publique, moyennant une rétribution acquittée par chaque spectateur. Cette exposition, apparemment sans exemple jusqu'alors, fit surnommer l'Hélène des Athéniens, *Hélène la courtisane*. Ces deux tableaux furent également estimés. On connaît ce mot du peintre Nicomaque : comme un jeune homme lui disait : *Je ne sens pas la beauté de cette Hélène* : — *Prends mes yeux*, lui répondit-il, *et elle te paraîtra une divinité*. Un de ces deux tableaux fut dans la suite apporté à Rome, et placé dans le portique dit de *Philippe*. L'Amour couronné de roses que Zeuxis peignit pour un des temples de Vénus à

Athènes, son Athlète, son Ménelas, son Marsyas exposé à Rome dans le temple de la Concorde, ne contribuèrent guère moins à sa réputation. Son Hercule enfant représentait ce dieu étouffant les deux serpents en présence d'Amphitryon et d'Alcmène qui se montraient saisis d'effroi; c'est apparemment ce tableau qu'on appelait l'*Alcmène*. Il peignit dans un autre tableau *Autoborée*, accompagné d'un triton. Lucien, voulant dépeindre le philosophe *Trazycès*, l'assimile à l'*Autoborée*. « Je le reconnais, dit-il, à sa large barbe étalée sur sa poitrine, à ses sourcils froncés, à son œil hagard, à sa chevelure en désordre; on croit voir l'*Autoborée* de Zeuxis. » Le tableau représentant une centauresse qui allaitait ses petits, manifesta, comme celui d'Hélène, toute l'habileté de ce maître dans l'art d'assortir des parties de corps différents. Son pinceau, dit Lucien, passe avec tant d'art des reins d'une belle femme aux épaules d'une cavale, qu'on distingue à peine où une nature finit, et où l'autre commence. L'exécution de ce tableau est aussi savante, ajoute cet habile critique, que la pensée en est piquante et originale. Le centaure mâle, caractérisé par une ample crinière et un œil farouche, sourit à ses petits, en leur montrant un lionceau qu'il tient dans ses mains; et, accoutumés à de semblables amusements, les deux jumeaux regardent le lion sans quitter les mamelles de leur mère. Zeuxis mit enfin le sceau à sa réputation lorsqu'il peignit Jupiter sur son trône, entouré de toutes les divinités : *Magnificus est Jupiter ejus in throno, adstantibus diis* (Plin.). Quand on le voit aborder avec succès ce sujet sublime, on ne s'étonne pas qu'Isocrate, son contemporain, l'ait élevé

au premier rang dans la peinture, comme Phidias dans la sculpture ; mais on a peine à comprendre qu'Aristote lui ait refusé tout talent de peindre les mœurs ; *on n'en trouve point*, dit-il, *dans ses tableaux.* (*Poetic.*, cap. vi). Plin dit au contraire que, dans sa figure de Pénélope, on reconnaissait les mœurs de cette reine d'Ithaque. Winckelmann applique la critique d'Aristote au contour des membres : ce qu'Aristote critique dans Zeuxis, dit-il, c'est de n'avoir point eu de caractère, d'avoir représenté tous ses personnages sur le même modèle, comme beaucoup d'artistes modernes, qui donnent les mêmes traits à Mars, à Hercule, à Apollon et à Vulcain. Carlo Dati estime que le jugement d'Aristote se borne à dire que Zeuxis ne représentait pas des passions vives. Cette opinion nous paraît plus juste. Aristote, qui parle de Zeuxis à l'occasion de l'art dramatique, trouve qu'il ne peint pas les mœurs, par la raison qu'il ne les met point en action dans des scènes tragiques. Ce reproche nous annonce que Zeuxis rechercha par-dessus toute chose la grandeur du style, la noblesse et la grâce des formes, et qu'il évita les crises violentes pour ne pas compromettre la dignité de ses héros ; tel fut aussi le caractère de Phidias. L'art devait marcher par degrés. Réunir la chaleur de l'expression à la correction du dessin, l'énergie de l'action à la beauté des contours, ce fut dans la peinture le mérite d'Apelle, de Nicomaque, de Protogène, nés longtemps après Zeuxis. Les peintures dont ce maître embellit le palais d'Archelaüs, roi de Macédoine, obtinrent une grande célébrité. Détesté à cause de ses forfaits, Archelaüs, eu enrichissant sa demeure, n'illus-

trait que l'artiste qui en exécutait les ornements. Beaucoup d'étrangers, disait Socrate, vont dans la Macédoine pour visiter le palais du roi, mais personne n'y va pour connaître ce prince lui-même. Devenu très-riche, Zeuxis crut au-dessous de lui de vendre ses tableaux, et dès-lors il les donna. Il fit hommage au roi Archelaüs de sa figure de Pan, à la ville d'Agrigente de son tableau d'Alcmène. Une vanité excessive s'empara alors de son esprit ; il se crut l'égal des rois et des peuples qui acceptaient ses présents. On le vit aux jeux olympiques revêtu d'un manteau dans l'étoffe duquel son nom était tissu en or, *Zeuxis Héraeléote.* Au bas de son tableau d'Helène, il traça ces vers d'Homère : *Ne vous étonnez pas que Priam et les Troyens se soient exposés à tant de maux pour Helène, puisque sa beauté égalait celle des déesses.* Au-dessous de son Athlète, il écrivit cette inscription : *Il sera plus facile de l'envier que de l'imiter.* Sa gloire, comme on voit, l'avait étourdi : grand homme auparavant, il était redevenu un homme ordinaire. A côté de ces mots orgueilleux, on cite une réponse de lui qui n'est pas exempte de vanité, mais qui est pleine aussi de justesse et de sens. *Je peins vite*, disait Agatharque à Zeuxis ; *moi, je peins lentement*, répondit celui-ci ; *mais je peins pour long-temps.* Ce grand maître ne dédaignait pas de peindre des figures monochromes en blanc. Les anciens croyaient posséder aussi des vases d'argile peints de sa main. Sa réputation ne s'affaiblit point en passant d'un âge à l'autre. O Apelle ! ô Zeuxis ! s'écriait Plaute, pourquoi ne vivez-vous plus, tandis que vous servez encore de guides aux artistes ?

— Il peignait, dit Suidas, inspiré par un esprit divin. Ses ouvrages se vendirent, après lui, à des prix exorbitants. Après avoir orné la ville de Rome, la plupart furent transportés à Constantinople, et ils furent successivement anéantis dans les incendies qui ravagèrent cette nouvelle capitale. Constantinople a été le tombeau des chefs-d'œuvre les plus célèbres de la Grèce. Ainsi, l'éloge de Zeuxis se confond avec celui du peuple grec auquel il consacra ses travaux. Ce grand peintre n'inventa point le pinceau, pas plus que ne le fit Apollodore, mais il apporta dans le coloris de notables perfectionnements; il s'abstint d'exprimer des passions tragiques, mais il mérita, par le choix de ses modèles et la grandeur de son style, d'être assimilé au prince des statuaires; et si quelque belle qualité se laissa désirer dans ses productions, la Grèce, enthousiaste du beau, lui pardonna en faveur du mérite qui constitue le fondement de l'art, c'est-à-dire, la précision du dessin et la noblesse des formes. Carlo Dati a composé une Vie de Zeuxis, qu'il a jointe à celles de Parrhasius, d'Apelle et de Protogène, dans son ouvrage intitulé : *Vite de' pittori antichi*, Florence, 1667, in-4°. Bayle, dans son article *Zeuxis*, loue cet écrivain, en disant que son ouvrage est rempli d'une belle et curieuse érudition. — Il y a eu un ZEUXIS, statuaire, disciple de Silanion, et qui florissait de la 115^e. à la 120^e. olympiade; — Un ZEUXIS, philosophe, de qui Diogène Laërce fait mention dans la Vie de Pyrrhon; — Un ZEUXIS, médecin, souvent cité par Galien.

EC—DD.

ZÉVALLOS ou CEVALLOS (PIERRE ORDONÈS), né en Andalousie, dans la dernière moitié

du seizième siècle, s'embarqua très-jeune pour l'Amérique, comme soldat, sur la flotte de François de Valverde. Après avoir touché aux Canaries, il aborda à Carthagène, parcourut l'Amérique méridionale jusqu'au Chili, revint à Carthagène, visita les Antilles et le Mexique, puis s'embarqua à Acapulco pour les Philippines. Il voyagea dans toutes les parties des Indes orientales, dans le Levant, sur la côte de Barbarie, et en Europe, jusqu'en Islande, et revint dans sa patrie, après trente-quatre ans d'absence. Parti comme soldat, il était devenu capitaine, et avait fini par recevoir la prêtrise. Il composa un ouvrage qu'il intitula : *Historia y viage del mundo, en los cinco partes, de la Europa, Asia, Africa, America y Magellanica*, Madrid, 1614, 1616, 1691, in-4°. Barleus en fit un extrait qu'il traduisit en latin, sous le titre de *Descriptio Indiæ occidentalis*, Amsterdam, 1622, in-fol. On en trouve une version française abrégée avec la suite de la description des Indes occidentales, par Herrera. Cet extrait, quoique très-succinct, prouve que l'original a pour auteur un homme qui a vu ce qu'il rapporte. Zévallos donne un état exact du pays, à l'époque où il l'a parcouru; de bonnes observations sur les productions de chaque contrée, et les différentes routes, ainsi que les positions des lieux. Zévallos rapporte pendant quelquefois des choses hasardées, par exemple la fable de l'arbre de l'Île-de-Fer; il dit aussi que l'on ne réussit pas toujours à trouver les îles de Saint-Brendan, parce qu'il arrive qu'elles ne se laissent pas toujours voir. Il parle sans ménagement des cruautés commises par ses compatriotes en Amérique. On a

de lui : I. *Relaciones verda- de los Reynos de la China, Co- uina y Camboja*, Jaen, 1628, II. *Historia de la antigua y uada nobleza de la ciudad de*, etc., Jaen, 1628, in-4°. Il paraît à publier cet ouvrage ; la maladie l'en ayant empêché, lia son manuscrit à son ami . Xém. Paton, qui le fit parai-

E—s.

VECOT ou ZEVECOTIUS (VES), poète hollandais, né à en 1604, montra, dès sa plus jeunesse, d'heureuses dispo- sitions pour la littérature. Il s'ap- prit d'abord au droit, et suivit pendant quelque temps le barreau, quitta pour embrasser la règle de saint-Augustin. Il s'y distingua par ses talents et par les poé- tiques qu'il mit au jour. En 1630, il partit pour l'Italie, vi- sita presque toute la Toscane ; re- çut plusieurs emplois à Rome, où se dressèrent le pape Urbain, les cardinaux Dubourg, Maffei et Co- rradini ; revint par le Piémont, et s'ar- rêta quelque temps à Lyon, d'où il partit pour se rendre à Amiens, et à Gand. Son voyage en Italie beaucoup déplu à sa famille. Il fut qu'à son retour il embrassa de nouvelles opinions : car on le voit de retour, sur la fin de 1625, mon- trant beaucoup de zèle pour la secte qu'il professait, et enfin se faire ouvertement protestant. Cette même année, il donna une nouvelle édition de ses poésies ; et l'on trouve dans son recueil une pièce de vers qui lui fut adressée, à ce sujet, par Daniel Harduon, son parent, poète comme lui, et savant commentateur. Peu de temps après, il obtint à Harderwick une chaire d'histoire et d'éloquence, qu'il remplit avec distinction. Il pa-

rait qu'il s'y maria avant l'an 1630 : car dans l'épigramme 22^e. du 3^e. livre, il déplore la perte de sa fille Marie, née dans cette ville le 13 octobre de cette année, et qui y mourut le 14 août 1635. La dernière édition de ses poésies (*Jacobi Zevecotii J. U. D. poematum editio ultima*, Amsterd., Joan. Janss., 1740, in-12) fut donnée par l'auteur lui-même, qui l'adressa, avec une Épître en vers, aux consuls et sénateurs de la république d'Harderwick, ainsi qu'à leur secrétaire. Il dit dans cette épître que toutes ses poésies furent composées avant la mort de sa fille, dont il conserve encore un souvenir douloureux ; et il y prononce un adieu éternel aux Muses. La douleur, qui avait brisé sa lyre, le conduisit, peu de temps après, au tombeau. Il mourut, le 17 mars 1646, à peine âgé de quarante-deux ans. Marc-Zuer Boxhorn, son ami, lui fit une épigramme d'après laquelle on serait tenté de croire qu'il fut le premier poète latin de son siècle, si l'on ne savait tout ce qu'il faut rabattre des éloges des contemporains. Le recueil de Zevecot contient : I. Trois livres d'Épigrammes, dont les unes roulent sur divers sujets de piété, et les autres sont des lamentations perpétuelles du poète sur ses infirmités, ses maladies et sa mauvaise fortune. Plusieurs sont adressées à ses amis, parmi lesquels on remarque Juste Harduon, son parent et poète comme lui ; Ambroise Theunamans, Fr. Swertius, Erycius Puteanus, Fulgence, Jacques Van Zever, Juste Ryck, Jean Van Havre Valla, Chrysostôme Henriquez, historien, et Jean-Isaac Pontanus. II. Deux tragédies, *Maria Græca* et *Rosimunda*. Ce dernier sujet est tiré de l'histoire de Lombardie. On sait qu'Al-

boin, roi des Lombards, ayant fait boire son épouse Rosamonde dans le crâne de son père Cunémond, la reine se vengea de cette injure par l'adultère; qu'ayant à peine donné sa main au meurtrier du roi, elle aspirait déjà à convoler à de troisièmes noces par un nouveau crime, lorsque son mari, à qui elle avait présenté un vase empoisonné, la força d'en boire, et punit ainsi son double attentat. La pièce est passablement écrite, mais dénuée d'action. On y trouve quelques pensées fortes; mais l'auteur est guindé: il se jette dans la déclamation, et ne parle jamais comme la nature. III. Des *Sylves*, dont la première et la plus remarquable est une espèce de satire contre la dépravation des mœurs. IV. Trois livres d'*Epigrammes*, qui en contiennent chacun cent, dont la plupart sont assez bonnes, mais quelquefois obscènes. On lui attribue plusieurs autres ouvrages, tels qu'une tragi-comédie d'*Esther*, une tragédie du *Siège de Leyde*, en vers flamands, 1626; des *Emblèmes*, dans la même langue, et deux écrits satiriques contre l'Espagne et la maison d'Autriche, intitulés, l'un: *Observata politica ad C. Suetonii Julium Cæsarem*, Amsterdam, 1630, in-24; et l'autre: *Observationes maximè politicae in L. Florum*, Harderwick, 1633, in-12. Constantin Huygens parle avantageusement de ce dernier ouvrage, dans une lettre à Jean-Isaac Pontanus, dont une partie est consacrée à l'élog de Zevecot. Paquot lui a consacré un article très-étendu dans son *Histoire littéraire des Pays-Bas*.

M—G—R.

ZEYAN (ABOU-DJOMAIL) ou DJOMAIL BEN ZEYAN, que les historiens espagnols nomment *Zaen*, dernier roi maure de Valence, dut son éléva-

tion aux discordes qui, depuis le commencement du onzième siècle jusqu'au milieu du treizième, divisèrent presque toutes les principautés musulmanes d'Espagne, et préparèrent de loin leur ruine totale. Issu des anciens rois de Saragosse, Zeyan était parent de Mohammed ben-Houd, qui venait d'enlever Murcie et Grenade aux Al-Mohades (Voy. NOTAWAKKEL, XXX, 263), et de fondateur de la dynastie des Zeyanides, qui leur arracha le royaume de Telmesen (V. YAGHMOURASEN). Il se portait aussi comme héritier de l'un de ses ancêtres, Mohammed ben Saad, ben Mardenisch, qui avait régné vingt-cinq ans sur l'Espagne orientale, depuis Tarragone jusqu'à Carthagène. Zeynan excita une sédition à Valence contre les Al-Mohades, spoliateurs de sa famille, et en expulsa Abou-Zeïd qui s'en était fait roi. Celui-ci, après plusieurs combats, où la fortune lui fut toujours contraire, se réfugia l'an 626 de l'hégire (1229 de J.-C.), à la cour de don Jayme le Conquerant, où trompé dans l'espoir des secours que ce prince lui avait promis, il finit par recevoir le baptême et le sacrement de mariage, ce qui ne l'empêchait pas de s'abandonner à tous les excès de la débauche. En même temps il lui céda solennellement tous ses droits au trône de Valence. Le monarque d'Aragon, sous prétexte de secourir le roi détrôné, arma une puissante flotte, qui lui servit en 627 (1230) à soumettre les îles Baléares à un tribut. Cependant Zeyan, qui possédait à peine la moitié du royaume de Valence, cherchait à s'agrandir. Voyant le roi de Murcie et de Cordoue, son parent, attaqué par les rois de Castille et de Léon, il lui enleva Denia; et tandis que Jayme, dans une se-

conde expédition achevait la conquête des Baléares, Zeyan ravagea l'Aragon, pénétra jusqu'à Tortose, et revint avec un butin considérable et un grand nombre de captifs. De retour dans ses états, Jayme songea aussitôt à conduire son armée victorieuse contre les sujets de Zeyan. Il reprit Peniscola et s'empara de Castillon, Morelia, etc. La guerre dura plusieurs années. Un fort, voisin de Valence, et nommé *El Poye de Santa Maria*, était depuis long-temps l'objet d'une rivalité continuelle entre les Maures qui l'avaient détruit, et les chrétiens qui, après l'avoir rebâti, y avaient placé garnison, et à qui la force de cette retraite permettait de faire sans cesse sur le territoire du Valencien des incursions fréquemment couronnées de succès. Zeyan résolut de les en chasser, et vint sommer Bernard-Guillaume, oncle du roi Jayme, de lui rendre la forteresse. Ce gouverneur ne répondit qu'en effectuant une sortie dont le résultat fut la déroute totale de l'armée de Valence, et la retraite de Zeyan. Cet avantage décisif, à une époque où des dissensions intestines paralysaient presque complètement les forces des Maures, fut attribué par la piété des Aragonais tant à l'intervention miraculeuse de saint George, que l'on assura avoir vu monté sur un cheval de feu, et faisant mordre la poussière à des bataillons entiers d'infidèles, qu'à une image de la Sainte Vierge, trouvée sous une cloche près du lieu du combat; et une chapelle fut érigée sur la place pour perpétuer la mémoire du prodige. On peult'étonner cependant qu'après un tel événement, et surtout après la confiance qu'il devait inspirer, les soldats qui étaient chargés de garder

le fort d'El Poye eussent formé la résolution de s'enfuir et de retourner en Aragon. Béranger d'Entença, qui avait succédé à Bernard-Guillaume dans le gouvernement de la forteresse, ne parvint à faire échouer le complot qu'en réunissant la garnison dans une église, et en faisant prêter serment à chaque soldat de ne retourner sur ses pas qu'après la prise de Valence. Cependant Zeyan donnait tous ses soins à l'intérieur de son royaume, réunissait de l'argent et des troupes, et cherchait à entamer des négociations avec don Jayme, auquel il offrait plusieurs châteaux et un tribut en argent. Malheureusement don Jayme sentait aussi bien que Zeyan la difficulté de la position où se trouvait cedernier. Porté sur le trône par une faction, le roi de Valence comptait pour ennemis tous les eunemis de celle-ci : ses ordres n'étaient exécutés que partiellement, et les malheurs publics étaient imputés à sa négligence, à sa lâcheté ou à son impéritie : il avait même à craindre de voir se tourner contre lui, à l'instant du danger, tous les Al-Mohades et les partisans du prince exilé. Aussi le monarque chrétien, après avoir passé l'hiver à Saragosse, reprit-il le chemin de Valence, accompagné d'Abou-Zeid; et néanmoins, avec douze cents hommes qu'il avait à sa suite, il s'empara d'Almenara, et de quelques autres places. Il franchit ensuite le Guadalaviar; et, quoiqu'il eût été forcé de lever le siège de Cullera, il vint enfin asseoir son camp à la vue de Valence, entre cette ville et le village de Crao. Zeyan fit aussitôt sortir ses troupes; mais le prince chrétien eut l'art d'éviter une bataille qui pouvait compromettre le salut de sa petite armée. Ce-

pendant le danger ne tarda point à devenir formidable. Tous les jours le camp des chrétiens s'agrandissait pour recevoir des renforts qui accouraient non-seulement des extrémités de l'Espagne, mais de tous les états de la chrétienté. Des Allemands et des Anglais se réunissaient sous les murs de Valence, et déjà l'on comptait soixante mille assiégeants, tandis qu'une flotte nombreuse de Français et de Catalans bloquait la place par mer. Zeyan avait tâché d'intéresser ses voisins à sa situation, et sollicité leurs secours autant pour eux que pour lui-même. Ce n'était, disait-il, ni à lui, ni au royaume de Valence que les Espagnols en voulaient, c'était à tous les musulmans. Ces avis ne furent point sans effet; le roi de Murcie et celui de Telsem lui envoyèrent des secours. Mais la flotte de celui-ci fut repoussée des côtes de la péninsule par une tempête, et Motawakkel ben-Houd lui-même, accourant à la tête des Maures de Murcie, avait été assassiné dans Almería. Les désordres qui suivirent ce meurtre empêchèrent que l'on songeât désormais à retarder la ruine du royaume de Valence. En effet, après cinq mois d'une résistance opiniâtre, Zeyan fut obligé de souscrire, le 17 safar 636 (29 septembre 1238), à la reddition de sa capitale, ainsi qu'à la perte de toutes les villes et de toutes les terres au nord du Xucar. De tant de puissance et de richesses, il ne resta aux Maures que la ville de Cullera et ce qu'ils purent emporter de pierreries, d'argent et de meubles; encore la paix à laquelle consentit don Jayme ne fut-elle accordée que pour cinq ans. Zeyan dépouillé se retira, selon la teneur du traité, à Cullera; mais bientôt des engage-

ments eurent lieu entre ses sujets et l'armée chrétienne, la guerre se ralluma et sa ville fut prise. Pour se débarrasser de ses pertes, il paraît que ce prince ambitieux et perfide prit part aux troubles du royaume de Murcie, et s'empara peut-être de cette ville dès l'année suivante après en avoir fait périr le roi. Suivant une autre version, il attaqua et tua, en 660 (1243), le wali de Lorca, vassal rebelle au roi de Murcie, qui céda à son libérateur les villes de Lorca et Carthagène. Mais au total l'histoire de Zeyan est aussi confuse que décousue, même chez les auteurs orientaux, et l'on ignore l'époque et les circonstances de la mort de ce prince.

A—r et P—o.

ZHINGA ou ZINGHA-BANDI, reine nègre d'Angola, sur la côte du Longo, célèbre par son courage et ses exploits, née vers 1582, était fille d'une esclave, et de Bandi Angola, auquel les Portugais avaient enlevé une partie de ses états, et qui avait été assassiné par ses propres officiers. Après la mort de ce prince, un fils en bas âge qu'il avait eu de sa concubine favorite, fut jugé indigne du trône, parce que sa mère avait été surprise en adultère, et qu'on pouvait raisonnablement supposer qu'il n'était pas légitime. Un autre fils nommé Ngola-Bandi, et trois filles appelées Zingha, Cambi et Tungi, étant nés d'une esclave, devaient par ce motif être également exclus, suivant les lois du royaume; cependant comme ces derniers avaient gagné l'estime et l'affection du peuple par leur libéralité, leur parti se trouva si puissant, que les électeurs furent forcés de mettre la couronne sur la tête de Ngola-Bandi, malgré la condition de sa mère. A peine ce jeune prince fut-il déclaré roi, qu'il

sacrifia à sa vengeance non-seulement ceux qui s'étaient opposés à son élection, mais toutes les concubines de son père, avec leurs parents et les principaux de la cour, et qu'il n'épargna pas davantage son frère consanguin, quoique encore enfant, et même le fils que sa sœur Zingha-Bandi avait eu d'un de ses amants, tant il craignait qu'il ne se trouvât quelqu'un dans sa famille capable de lui disputer la couronne. La même crainte lui fit desirer la destruction des Portugais qui occupaient une partie de ses états; mais il fut défait par eux, obligé de prendre la fuite, et eut en outre la mortification de voir la reine et ses deux sœurs Cambi et Tungi prises et conduites à Loanda. Des discussions s'étant élevées sur l'exécution du traité de paix conclu entre les Portugais et Ngola-Bandi, celui-ci proposa à sa sœur Zingha, qui ne s'était pas trouvée à la bataille dans laquelle il avait été vaincu, d'aller en ambassade trouver le vice-roi portugais pour reprendre les négociations et conclure la paix aux conditions qu'elle jugerait à propos. Il ajouta que s'il lui fallait embrasser la religion chrétienne, pour faciliter le succès de sa mission, il lui conseillait de le faire afin de gagner la confiance des ennemis. Zingha, qui avait juré de ne jamais pardonner la mort de son fils, et de chercher jusqu'au dernier soupir l'occasion de s'en venger, dissimula son ressentiment, accepta la proposition, et partit en qualité de plénipotentiaire pour Loanda, avec un magnifique cortège. Elle fut reçue avec tous les honneurs dus à son rang, et logée dans un palais préparé pour elle. Introduite dans la salle d'audience, elle s'aperçut qu'on avait destiné un fauteuil magnifique au

vice-roi, et qu'on avait placé vis-à-vis un riche tapis de pied pour elle, sur lequel deux coussins de velours brodés d'or étaient étendus. Ce cérémonial lui déplut, et sans en rien faire paraître, elle fit signe des yeux à l'une de ses femmes, qui sur-le-champ alla se mettre à genoux sur le tapis, et s'appuyant sur les coudes, présenta son dos à sa maîtresse, qui s'assit gravement dessus, et y demeura tout le temps de l'audience. Du reste, Zingha s'acquitta de sa commission avec tant d'esprit et de majesté, et elle excusa les manques de parole de son frère, avec tant de dignité, qu'elle se fit admirer de tout le conseil. Quand les Portugais offrirent de faire alliance avec Ngola-Bandi, à condition qu'il se reconnaîtrait leur vassal par un tribut annuel, elle répondit fièrement que ces sortes de conditions ne pouvaient avoir lieu que pour des peuples qu'on aurait subjugués par la force des armes, et nullement pour un roi puissant, qui cherchait volontiers l'amitié des Portugais, mais ne voulait pas être leur sujet. On se contenta donc de conclure l'alliance, sans autre condition que la restitution des prisonniers portugais. L'audience finie, le vice-roi en reconduisant la princesse, lui fit remarquer que la femme sur le dos de laquelle elle s'était assise demeurait toujours dans la même posture. Elle lui répondit qu'il ne convenait pas à l'ambassadrice d'un grand roi de se servir deux fois de la même chaise, et qu'ainsi elle l'abandonnait comme ne lui appartenant plus. La princesse fut si charmée de la politesse des Portugais, et des honneurs qu'on lui rendait; elle prit tant de plaisir à voir les évolutions militaires, à examiner l'habillement des troupes, leurs

armes et leur bel ordre, qu'elle fit quelque séjour à Loanda. Pendant ce temps elle consentit à se faire instruire dans les principes de la religion chrétienne, et témoigna la goûter si fort, par politique ou autrement, qu'elle reçut solennellement le baptême la même année 1622 : elle avait alors quarante ans; le vice-roi fut son parrain, et elle eut la vice-reine pour marraine. A son départ le vice-roi lui fit des présents considérables, et lui rendit de grands honneurs; aussi s'en retourna-t-elle très-satisfaite. A son arrivée à la cour de son frère, elle l'obligea de ratifier le traité qu'elle avait conclu, et de promettre de s'y conformer. Mais après avoir feint de vouloir embrasser, comme sa sœur, la religion chrétienne, elle recommença la guerre, fut défait de nouveau par les Portugais, puis empoisonné par ses gens. On croit que ce fut à l'instigation de Zingha. Celle-ci prit possession du trône, et mit aussitôt en usage toutes les ruses que sa politique put lui suggérer, afin de tirer le fils aîné de son frère des mains d'un chef des Giagas, nommé Giaga Casa, auquel il l'avait confié, pour qu'il l'élevât dans l'exercice des armes, et surtout pour qu'il protégeât sa vie contre les embûches de Zingha. Giaga Casa résista long-temps à ses sollicitations, et méprisa ses protestations d'attachement pour le fils de son souverain; mais, l'artificieuse princesse étant parvenue à lui persuader qu'elle voulait remettre la couronne au légitime héritier, il permit au jeune prince de faire une courte visite à sa tante, qui feignit d'abord de le recevoir avec une si grande tendresse, qu'elle écarta tout soupçon. Quand elle l'eut en son pouvoir, elle le poignarda de sa propre main, fit jeter son corps dans la

Coauza, et se débarrassa ainsi du seul compétiteur qu'elle pût avoir à redouter. Elle s'occupa ensuite de se délivrer des Portugais qui étaient si nombreux, si riches et si puissants, que tous ses sujets les redoutaient. Comme elle était naturellement belliqueuse, elle ne balança pas à se mettre en guerre avec eux, et elle n'en retarda la déclaration que pour terminer les préparatifs nécessaires, et pour se fortifier par des alliances avec les Giagas et d'autres princes idolâtres qui ne haïssaient pas moins qu'elle les chrétiens, et qui, par cette raison, prirent aisément son parti. Elle traita aussi avec les Hollandais et le roi de Congo, et attaqua ensuite si brusquement les Portugais, qu'elle les surprit et obtint sur eux quelques légers avantages. Les Hollandais en remportèrent de plus considérables; ils se rendirent maîtres de Saint-Paul de Loanda, en 1641, et plus tard de quelques-unes des principales provinces du royaume, pendant que les forces des Portugais étaient occupées contre Zingha. Ces pertes furent réparées sept ans après par le capitaine général dom Salvar Correa, arrivé de Fernambouc au mois de juin, 1648, avec onze vaisseaux de guerre et un grand nombre de bâtiments de transport. Il reprit Loanda sur les Hollandais, les chassa de toutes leurs conquêtes, battit le roi de Congo, le contraignit à demander la paix, et défit en plusieurs rencontres les troupes de Zingha et du petit nombre d'alliés qui lui étaient restés fidèles. La constance de cette princesse ne fut point ébranlée par tant de désastres. Obligée de quitter ses états, de se réfugier dans les déserts du côté de l'est, et réduite à un petit corps de troupes, tristes restes de ses nom-

breuses armées, elle rejeta avec autant de fierté que de mépris les propositions des Portugais, qui offraient de la rétablir sur le trône, sous la dure condition, il est vrai, de se reconnaître tributaire de la couronne de Portugal. « Si mes lâches sujets veulent porter honte, » sement des fers, dit-elle dans sa réponse, je ne puis quant à moi souffrir seulement la pensée de dépendre d'aucune puissance étrangère. » Pour l'humilier, les Portugais créèrent un fantôme de roi d'Angola, qu'ils firent baptiser sous le nom de Jean I^{er}.; et, à la mort de celui-ci, ils le remplacèrent par un nouveau souverain qui reçut le nom de Philippe, n'eut comme le premier qu'un simulacre d'autorité, et mourut en 1660. Zingha furieuse de se voir entièrement dépouillée de onze de ses plus belles provinces, de n'avoir dans les autres qu'une autorité précaire, et d'être réduite au seul royaume de Matamba, conçut une si terrible haine contre les Portugais et contre leur religion, qu'elle renonça publiquement au christianisme, et retournant aux pratiques idolâtres de ses ancêtres, elle s'érigea en chef des Giagas. A la tête de ces peuples féroces et intrépides auxquels elle sut persuader qu'elle avait des lumières plus qu'humaines, et un pouvoir supérieur à celui des mortels, elle harcela continuellement les Portugais. Pendant vingt-huit ans elle fit des incursions dans les provinces qu'ils avaient usurpées, emmenant captifs les habitants, enlevant les bestiaux, et brûlant tout ce qu'elle ne pouvait emporter. Vainement ses ennemis épuisèrent leurs ressources pour la réduire par la force ou l'apaiser par des présents et par des offres avantageuses. Elle rejetait

toutes leurs propositions avec mépris, trouvait moyen de rendre leurs efforts infructueux, et ne voulait entendre parler d'aucune espèce d'accommodement, à moins que la restitution de tout ce que les Portugais avaient enlevé dans le royaume d'Angola n'en fût la base. Toujours les armes à la main, et à la tête des Giagas, cette belliqueuse et infatigable princesse avait répandu une telle terreur, que les Portugais, voulant la rendre odieuse à ses anciens sujets, cherchèrent à accréditer le bruit qu'elle vivait de chair et de sang humains, qu'elle était sorcière, etc. Mais cet artifice ne servit qu'à l'animer davantage contre eux, et il inspira tant d'épouvante aux naturels, qu'ils aimaient mieux se dérober à son ressentiment par la fuite, que de chercher à lui résister; enfin elle s'avança si loin, qu'elle vint camper dans une petite île de la Coanza, nommée Dangij. Pour la chasser de ce poste, les Portugais levèrent une armée de nègres, qu'ils joignirent à leurs soldats, et bloquèrent l'île en élevant des retranchements sur les bords de la rivière. Mais comme ces retranchements occupaient un grand espace, la reine en profita pour les attaquer, et elle le fit avec tant d'avantage, qu'elle blessa et tua quelques centaines de leurs nègres et même des soldats européens. Ce succès rehaussa son courage, et elle se préparait à une nouvelle attaque, lorsqu'elle s'aperçut avec surprise que les Portugais avaient fortifié leurs retranchements, et les avaient si fort exhaussés, qu'ils découvraient tout son camp, et que leurs mousquetaires tiraient sur ses soldats nus, comme s'ils avaient tiré au blanc. Zingha voyant qu'elle avait ainsi perdu un grand nombre de sol-

dats et que les autres commençai-ent à murmurer , résolut d'abandonner ce poste et de se retirer dans quelque province éloignée. La difficulté était de traverser la rivière pendant que les Portugais en occupaient les bords. Mais son esprit était fécond en ressources; elle obtint, sous prétexte de traiter d'un accommodement, une trêve de trois jours, et elle en profita pour passer la rivière au milieu de la nuit, sans être inquiétée, ni même aperçue, et se retira dans la province d'Oacco. Le lendemain les Portugais, ne voyant personne dans l'île, crurent que c'était un stratagème de la reine pour les attirer dans quelque embuscade, et ils se déterminèrent à y faire passer des troupes qui trouvèrent la place abandonnée. Ce fut ainsi qu'ils perdirent une belle occasion de mettre fin à une guerre ruineuse. Zingha ne resta dans la province d'Oacco que jusqu'à ce qu'elle fût assurée que les Portugais s'étaient retirés des bords de la Coanza; alors elle traversa de nouveau cette rivière et s'avança vers le royaume de Matamba, dont une partie lui avait été enlevée. La célérité de sa marche, et la facilité qu'elle trouva à recruter son armée de Giagas, qui se faisaient une gloire de marcher sous ses enseignes, la mirent en état de recouvrer quelques-unes des provinces qu'on lui avait prises. Ce succès lui persuada qu'elle était assez puissante pour effectuer une nouvelle tentative sur les frontières d'Angola; mais elle éprouva une si vigoureuse résistance, qu'elle fut obligée de mander de nouvelles troupes pour réparer les pertes qu'elle avait essuyées dans cette expédition. Ce qu'il y eut de plus fâcheux pour elle, c'est que le Giaga Cassangé, profitant de son ab-

sence, entra avec une puissante armée dans le royaume de Matamba; y mit tout à feu et à sang, emmena les habitants et les troupeaux, et laissa ce royaume presque désert. Ce dernier malheur obligea Zingha de renoncer à ses ambitieux projets, et de courir à la défense de ses états. Elle fit faire à ses troupes des marches forcées, dans l'espoir de rencontrer le Giaga Cassangé et de le combattre. Le désespoir où étaient ses gens d'avoir perdu leurs femmes, leurs enfants et leurs biens, la portait à croire qu'ils combattraient vaillamment, et qu'elle obtiendrait la victoire. Mais le Giaga s'était prudemment retiré, et avait mis à couvert les esclaves et le butin qu'il avait enlevés. On ignore si les Portugais avaient provoqué cette terrible irruption de Cassangé, pour opérer une diversion; mais ce qu'il y a de certain, c'est que, dans la crainte que Zingha ne trouvât quelque expédient pour engager le Giaga à joindre ses troupes aux siennes, afin de les attaquer de concert, ils jugèrent à propos de ménager eux-mêmes une paix entre ces deux puissances. Leurs envoyés, ayant été très-bien accueillis par le Giaga, se rendirent à Umba, province de Matamba, où Zingha était campée. D'abord elle les reçut avec politesse; mais lorsqu'ils eurent fait connaître la mission dont ils étaient chargés, elle y répondit avec fierté et d'un ton menaçant, en déclarant que sa dignité exigeait d'elle qu'après avoir commencé une guerre, elle ne déposât pas les armes sans l'avoir terminée avec les avantages qu'elle pouvait espérer; quant aux observations qu'ils croyaient devoir lui faire sur la secte des Giagas, dans laquelle elle vivait depuis plusieurs années, et qui lui avait procuré le

re prodigieux de troupes qui attiraient pour elle, son honneur et son intérêt exigeaient qu'elle la défendit et la protégeât toujours. Elle se sentait qu'elle se souvenait très-bien de son premier embrasement autrefois le chrétien, et d'avoir reçu le baptême, mais que le temps n'était pas venu de lui parler d'aucun changement qu'ils devaient ne pas oublier qu'ils étaient eux-mêmes qui lui avait donné occasion de s'éloigner de la religion. L'un des négociateurs portugais, cessant alors de lui parler de religion, voulut l'engager à la paix avec ses voisins en lui montrant les bonnes grâces et l'amour de son maître; mais Zingha ne voulut pas réclamer les provinces qui lui avaient toujours appartenu à ses ancêtres, et dont elle avait été injustement dépouillée, il ne répliqua rien, et retirant il laissa, sous divers prétextes auprès de la reine, le père Antonio Coeglio, qui l'avait accompagné. Celui-ci profita d'une occasion favorable de Zingha, pour chercher à la ramener à la religion chrétienne; elle parut d'abord goûter ce qu'il disait; mais, lorsqu'elle eut recouvré la santé, les espérances du père Antonio s'évanouirent, et il fut contraint de revenir à Loanda, sans succès. Zingha recommença la guerre contre les Portugais avec une nouvelle vigueur, et la conduisit avec des succès différents. Elle attaqua la forteresse de Massangano, elle y perdit beaucoup de monde; ses deux sœurs Gambi et Zingha tombèrent entre les mains des Portugais, et ce ne fut que par un traité extrême qu'elle-même leur fut épargnée. Cette déroute, au lieu de rebuter, ne fit que l'irriter davantage. Elle conduisit le reste de ses troupes, encore nombreuses,

dans quelques-unes des provinces portugaises les mieux cultivées; et les Portugais, à qui elle lâcha la bride, les mirent à feu et à sang, et en firent un désert. Comparant néanmoins les avantages qu'elle avait obtenus avec ses pertes, elle trouva que les pertes étaient infiniment plus considérables, malgré les intelligences qu'elle entretenait parmi les Portugais jusque dans la forteresse de Massangano, où sa sœur Fungi était prisonnière. Cette dernière, à qui on avait donné la liberté d'aller librement par toute la ville, en abusa pour gagner un grand nombre de nègres sujets des Portugais; elle les engagea à se saisir d'une des portes de la forteresse, et à la livrer aux troupes de Zingha, qui devait s'en approcher un certain jour avec une nouvelle armée qu'elle avait rassemblée. Mais le complot fut découvert: les Portugais firent le procès à Fungi, et ils eurent l'inhumanité d'étrangler cette malheureuse. Ce triste événement affecta beaucoup la reine: la défaite des Hollandais et leur entière expulsion du royaume d'Angola, qu'elle apprit bientôt après, augmentèrent sa douleur. Elle était campée dans la province d'Onnando, et la saccageait, quand elle reçut ces fâcheuses nouvelles. Elles réveillèrent ses remords, sur sa conduite passée, dit le père Antoine de Gaëte, ou le père Jean-Antoine de Montecucullo, missionnaire portugais qui a fourni les détails sur les événements du règne de Zingha, lesquels ont été conservés par le père Labat; le premier signe qu'elle donna du changement de ses dispositions, ce fut d'en user moins cruellement avec les chrétiens qui tombaient entre ses mains, et surtout envers les prêtres et les religieux; elle ordonna, sous les pl

rigoureuses peines, de les traiter désormais humainement et avec respect. Elle les écouta même avec plus d'attention et d'égards, sans pourtant rien diminuer de la haine implacable qu'elle portait à ceux qui l'avaient dépouillée de ses états d'Angola, et sans se désister de la résolution de ne poser les armes qu'après les avoir arrachés de leurs mains. Le vice-roi portugais dom Salvador Correa crut pouvoir profiter de ce changement inespéré pour la ramener à la religion chrétienne; mais les capucins qu'il lui envoya n'obtinrent aucun succès. Lorsque ce même vice-roi eut conclu un traité d'alliance avec le souverain de Congo, il en proposa un semblable à Zingha. Celle-ci reçut fort bien les pléuportentiaires, et promit de contracter une étroite alliance avec le roi de Portugal, et de rentrer dans le sein de l'église, si ce souverain l'assistait pour recouvrer les provinces qu'elle avait perdues; ce qui équivalait à un refus; car elle savait bien que les Portugais ne consentiraient jamais à ces conditions, à moins qu'ils n'y fussent contraints par la force. Elle resta donc armée et continua ses hostilités, malgré plusieurs lettres du vice-roi, et ses remontrances sur l'injure qu'elle faisait au christianisme en protégeant la secte des Giagas, et en empêchant les prêtres d'exercer leur ministère. Cette correspondance, commencée vers le milieu de l'année 1648, dura déjà depuis trois ans, sans avoir produit de résultat. Dans les dernières lettres, le vice-roi crut devoir se borner à la presser sur l'article de la religion, parce qu'il était bien convaincu que lui faire abandonner l'idolâtrie était le plus sûr moyen de détacher les Giagas de son parti, et de la

forcer à rechercher l'amitié et la protection des Portugais. Zingha, persuadée que sa conversion aurait les suites qu'en attendait le vice-roi, résista long-temps; cependant elle fut ébranlée par ses raisonnements, et ses officiers s'aperçurent bientôt du changement visible de ses dispositions; ils en murmurèrent hautement, et pour prévenir une défection totale, elle fut obligée de montrer qu'elle était toujours attachée à la secte des Giagas, en ordonnant une cérémonie religieuse dans laquelle on égorga un grand nombre d'enfants. Le vice-roi en fut bientôt instruit; mais il dissimula son mécontentement, et continua son commerce de lettres avec elle. Zingha, qui avait néanmoins un vif désir de redevenir chrétienne, et qui l'eût été déjà sans lui, si elle n'avait craint que cette mesure n'entraînât une révolte, concerta, probablement d'après les conseils du vice-roi, avec cinq singhilles ou prêtres de la secte des Giagas, et cinq de ses conseillers intimes, une scène propre à frapper l'esprit superstitieux de ses sujets. Il serait trop long d'en rapporter les détails: nous nous bornerons à dire qu'un crucifix ayant été jeté avec mépris dans une forêt, un général des troupes de Zingha entendit une voix qui lui adressait de sanglants reproches sur la manière indigne dont il avait traité l'image du Dieu des chrétiens; qu'un autre jour son frère, dont elle conservait les ossements dans une caisse, fit entendre sa voix, lui reprocha son apostasie, lui parla des tourments qu'il endurait pour avoir persisté dans l'idolâtrie, et l'exhorta à rentrer dans le sein de l'Église catholique, si elle voulait éviter les mêmes châtiments. La reine parut

convaincue : ayant fait assembler tout le peuple (1655), elle se montra avec un air majestueux et un visage où la joie éclatait, manifesta son horreur pour la secte des Giagas, et exhorta tous ses sujets à embrasser la religion catholique. Cette déclaration fut accueillie par un applaudissement général, et les craintes qu'elle avait pu concevoir se trouvèrent sans fondement. Elle conclut un trêve avec les Portugais qui lui avaient rendu sa sœur, leur prisonnière depuis long-temps; elle prit des capucins portugais pour ses conseillers, et ne cessa de manifester le zèle le plus vif pour la religion chrétienne. Elle dédia sa ville capitale à la Vierge, en lui donnant le nom de *Sainte-Marie de Matamba*, et y construisit une vaste église. Elle publia ensuite un édit qui proscrivait l'idolâtrie, sous les plus rigoureuses peines, et peu après elle en rendit un autre contre la polygamie. Ce dernier ne passa sans exciter des murmures. Pour encourager le mariage par son exemple, quoique alors âgée de soixante-quinze ans, elle épousa publiquement à la face de l'Église un de ses jeunes courtisans, et elle obligea sa sœur de contracter une semblable union avec le vieux général qui avait eu part à l'affaire du crucifix miraculeux; enfin, elle fit des réglemens pour empêcher les seigneurs d'opprimer leurs vassaux. Les Portugais lui proposèrent de nouveau de se reconnaître vassale de leur souverain; mais l'influence des capucins qu'elle avait auprès d'elle ne put la déterminer à souscrire à cette condition; on lui en soumit de nouvelles, qu'elle accepta parce qu'elles lui semblaient honorables, et un traité de paix qui fixait le fleuve Lucalla pour limite entre les deux royaumes

de Matamba et d'Angola, fut signé par elle et par le vice-roi, au mois d'avril 1657. Le Giaga Calanda, ennemi irréconciliable des Portugais, et vassal de la reine, ayant recommencé ses incursions sur leurs terres, ils en portèrent des plaintes à Zingha. Celle-ci, pour prouver que c'était contre son aveu, assembla une armée, et se mettant à sa tête le 15 décembre 1657, elle marcha contre Calanda, le vainquit et lui fit couper la tête qu'elle envoya au vice-roi de Loanda. Elle retourna ensuite triomphante à Sainte-Marie de Matamba (mars 1658), et força bientôt après le roi d'Ajacca, qui pendant son absence avait attaqué ses états, à se soumettre aux conditions qu'elle voulut lui imposer. La même année elle abolit la cruelle cérémonie du *Tombo* (1), envoya une ambassade au pape pour demander une recrue de missionnaires, qui lui fut accordée, et l'année suivante, elle fonda une nouvelle ville ornée d'une belle église et d'un palais royal. Le bref que le pape lui avait adressé fut lu publiquement par ses ordres dans l'église, où elle se rendit avec un cortège nombreux et brillant : ce jour se termina par des fêtes; et la reine, à la tête des dames du palais, habillées et armées en amazones, exécuta un simulacre de combat, où quoique âgée de plus de quatre-vingts ans, elle montra toute la vigueur, la force, l'agilité et l'adresse d'une femme de vingt-cinq ans. Jusqu'à sa mort, arrivée le 17 décembre 1663, dans la quatre-vingt-deuxième année de son âge, Zingha persista dans son attache-

(1) On nommait ainsi les funérailles des rois et des grands, où l'on massacrait un grand nombre de créatures humaines, dont la chair servait à régaler les parents et les amis du défunt.

ment à la religion chrétienne, et son zèle trop ardent la portait quelquefois à faire périr dans les flammes ceux de ses sujets qui ne voulaient pas renoncer à leur ancien culte. Sur la fin de sa maladie, les ministres avaient donné l'ordre de faire prendre les armes aux milices pour prévenir tout tumulte, et pour empêcher la fuite des esclaves, si ordinaire en pareille circonstance (2); dès qu'elle eut cessé de vivre, on ferma les portes, et, après avoir annoncé la mort de la reine, dona Barbara, sa sœur, fut élue pour lui succéder. Le corps de Zingha, revêtu de ses habits royaux parsemés de pierreries, ayant dans les mains l'arc et les flèches, emblèmes de la royauté, fut exposé publiquement aux regards de ses sujets qui faisaient entendre des cris plaintifs ou plutôt des hurlements. Suivant le désir qu'elle avait manifesté, les pères capucins qui étaient auprès d'elle lui mirent l'habit de leur ordre, et son rosaire avec son crucifix entre les mains, et on lui fit ensuite de magnifiques funérailles. Jean Castillon a publié en français un roman historique sous le titre de *Zingha, reine d'Angola, histoire africaine*, 1769, 1 vol. in-12, deux parties; il a été traduit en hollandais, Rotterdam, 1775, 1 vol. in-8°. Voici le jugement qu'en porte le marquis de Paulmy dans une note inscrite sur l'exemplaire qui ap-

(2) Ce qui donnait lieu à la fuite des esclaves, c'était la barbare coutume reçue, parmi ces peuples, d'immoler des centaines de victimes humaines aux obsèques des grands et des rois; particulièrement des rois d'Angola. Dans ces occasions, les esclaves, craignant d'être du nombre des victimes, se sauvaient dans les états voisins, ou dans des forêts impenetrables, ou sur des montagnes inaccessibles; et ils y trouvaient souvent une mort plus cruelle, puisqu'ils couraient les risques d'être dévorés par les bêtes féroces, ou de périr de faim et de misère.

partient à la bibliothèque de l'Arsenal: « Cette histoire est bien écrite, l'intérêt est peu de chose; cela peut avoir le mérite d'être historique, c'est ce que je ne sais pas. » Nous pensons que Castillon, en racontant les crimes que Zingha avait réellement commis, les a beaucoup exagérés. On a imputé à cette princesse des atrocités et des turpitudes dont l'histoire ne fait aucune mention.

D—z—s.

ZIAD. Voy. ZEÏAD.

ZIANI (SÉBASTIEN), doge de Venise, fut élu en 1172, pour succéder à Vital Micheli, contre lequel le peuple s'était révolté, et qui mourut peu après des blessures qu'il avait reçues dans le tumulte. C'est pendant son règne que fut conclue, en 1177, la trêve de Venise, entre l'empereur Frédéric Barberousse et la Ligue Lombarde. Sébastien Ziani fit dans cette occasion le rôle de médiateur. Il reçut à Venise Alexandre III et Frédéric, et il sut concilier les égards qu'il se plaisait à leur rendre, avec l'indépendance de sa patrie qu'il leur fit reconnaître. Cette négociation servit de base à la paix de Constance, et au droit public de l'Europe pendant le moyen âge. Ziani, voulant fixer par un acte public, et en quelque façon religieux, l'empire de la mer dans sa patrie, établit la cérémonie des épousailles, qui s'est faite tous les ans à la fête de l'Ascension jusqu'à la destruction de la république. Il prononça dans cette occasion la fameuse déclaration: *Desponsamus te, mare, in signum veri et perpetui dominii* (1177). On a dit que le pape Alexandre III avait béni en personne ce singulier mariage, et donné au doge son anneau pour le jeter dans la mer; mais cette bénédiction est une fable (Voy. l'Art

de vérifier les dates, chronologie des Doges de Venise). Ce fut encore sous le règne de Sebastien Ziani que l'on bâtit l'église de Saint-Marc. Ce doge mourut le 13 avril 1179; il eut pour successeur Orto Mastropetro. S. S-1.

ZIANI (PIERRE), doge de Venise, et fils du précédent, fut, en 1205, le successeur de Henri Dandolo, conquérant de Constantinople. Il portait le titre de comte de l'île d'Arbo. Pendant son règne les Vénitiens achevèrent la conquête de l'empire Grec, qu'ils avaient partagé long-temps avant d'en être les maîtres. Ce fut l'époque de la fondation de tous les duchés des îles de l'Archipel, qu'ils accordèrent en fief aux gentilshommes vénitiens qui, avec leurs propres moyens, réussiraient à s'en emparer. Mais dans le même temps aussi, les Grecs rassemblant leurs forces dispersées, et reprenant courage, attaquèrent de toutes parts les Vénitiens et les Français qui s'étaient établis au milieu d'eux. Peu s'en fallut que Ziani ne transportât à Constantinople le siège de la république, pour mieux défendre cette cité. La destinée de Venise la sauva d'une résolution qui aurait probablement entraîné sa ruine. Après un gouvernement de vingt-quatre ans, Ziani parut aux Vénitiens tellement affaibli par une maladie, qu'ils lui donnèrent, en 1229, Jacob Tiepolo pour successeur. Ziani ne daigna pas même adresser la parole à celui qui de son vivant osait s'asseoir sur son trône. Il mourut peu de jours après. S. S—1.

ZICHEN (le P. EUSTACHE DE), controversiste, naquit, en 1482, dans la ville dont il porte le nom, de l'ancienne et honorable famille de Van der Rivièren. Ayant achevé ses études, il embrassa la règle de

Saint-Dominique à Louvain; et, après avoir professé la théologie dans les écoles de son ordre, fut élu définitiveur de la province de Flandre. L'un des premiers il signala son zèle pour le maintien de la foi catholique, en attaquant le luthéranisme, qui commençait à s'établir en Allemagne. Il mourut à Louvain le 16 avril 1538. On a de lui : I. *Errorum Mart. Lutheri brevis confutatio, eorum potissimum quos Lovaniensis ac Coloniensis damnavit facultas*, Anvers, 1523, in-4°. II. *Sacramentorum brevis elucidatio*, ibid., 1523, in-4°. Cet ouvrage, qu'on trouve souvent réuni au précédent, est également dirigé contre Luther. III. *Apologia pro pietate in Erasmi Roterodami enchiridii canonem quintum*, ibid., 1531, in-12. C'est une réfutation de quelques principes avancés par Érasme, dans le *Miles christianus*. Le P. Eustache a laissé en manuscrit : *Litanie sanctorum ac beatorum Brabantie*. Voy. la *Bibl. Fratr. Prædicatorum* des PP. Quétif et Echard, II, 106, et Paquot, *Mémoires pour l'histoire littéraire des Pays-Bas*, II, 466, éd. in-fol. — ZICHEN (le P. François de), cordelier, né dans la même ville que le précédent, au commencement du seizième siècle, se fit connaître par ses talents pour la chaire, et après avoir rempli la charge de gardien des couvents de son ordre à Maastricht, puis à Malines, mourut en 1560. On a de lui : I. *Pia meditatio quædam in Orationem Dominicam*, Anvers, 1550, in-12. II. *Exhortatio laconica ad mortem*, Maastricht, 1554, in-16. III. *Enarratio in psalmum XL*, Anvers, 1556, in-12. IV. *Septem verborum quæ Christus ex cruce protulit brevis et pia explicatio*, ibid., 1556, in-24. V. *Concio de eleemosynæ efficacità*

et utilitate, *ibid.*, 1556, in-24, à la suite de l'ouvrage précédent.

VI. *Enarratio in prophetam Jeremiam*, Cologne, 1559, in-12. W-s.

ZICHMNI. Voy. ZENO (Nicolas et Antoine).

ZIEGELBAUER (MAGNOALD), savant et pieux bénédictin, naquit, vers 1696, dans le marquisat d'Elwangen en Souabe, reçut les ordres sacrés dans le monastère de Zwiefalt, où il enseigna la philosophie et la théologie, passa de là au couvent de Reichenau dans l'évêché de Coustance, y occupa paisiblement la chaire de théologie; puis se rendit à Vienne, au nom de son ordre, pour en soutenir les intérêts. Il resta quelque temps dans cette ville, et s'acquitta de sa mission avec tant de dextérité et de succès, que des diplomates consommés admirèrent son talent. L'abbé de Gottwich (Godef. Bessel) le fit venir auprès de lui, et le donna pour professeur de morale à ses jeunes religieux. Appelé de nouveau à Vienne, pour les affaires de son ordre, Ziegelbauer quitta le couvent de Gottwich, et de la capitale de l'Autriche passa presque immédiatement en Bohême, où les états de la ville de Prague, ayant décidé l'erection d'une académie, desiraient voir un homme aussi habile présider à l'organisation du corps enseignant. Mais la guerre pour la succession impériale vint suspendre ces opérations; et Ziegelbauer, revenu à Vienne, ne s'occupa plus que de rédiger, sous le nom de Bibliothèque bohémienne, le catalogue de tous les écrivains qui traitent des affaires de la Bohême. L'académie des Incognus d'Olmütz l'ayant ensuite reçu au nombre de ses membres, et lui ayant donné le titre de son secrétaire. il se rendit dans cette ville, et y

expira le 14 juin 1750, des suites d'un remède mal préparé. Ses principaux écrits sont: I. *Vie et Histoire de S. Etienne, premier martyr, le plus illustre et le premier des patrons de la ville de Vienne* (all.). II. *Bibliotheca bohémica*. Cet ouvrage n'a point paru: le manuscrit, en neuf vol. in-fol., fut, après la mort de l'auteur, remis à Schwandtner, qui promettait de le publier. III. *Collectio epistolarum asceticarum à PP. Benedictinis maximam partem conscriptarum*. IV. *Olomuzium sacrum*. V. *Historia monasterii Brzecnoviensis prope Pragam*. VI. *Historia didactica de sanctæ Crucis cultu et veneratione in ordine S. Benedicti*, 1745, in-4°. L'auteur y montre, par une suite de citations des auteurs ecclésiastiques les plus renommés, que, de temps immémorial, la dévotion à la Croix est établie dans l'ordre de Saint-Benoît, et que les papes, les empereurs et tous les princes de la chrétienté ont concouru par leurs libéralités à étendre et à entretenir ce culte. VII. *Opusculum parthenicum de sacro immacul. concept. B. V. Mariæ mysterio*, Keiz, 1737, in-fol. On peut y joindre son *Mancipatus illibatæ Virginis Mariæ*, Constance, 1720. VIII. *Novus rei litterariæ ordin. S. Benedicti conspectus tomis 17 absolvendus*, Ratisbonne, 1739, in-fol. C'est le prospectus de l'histoire littéraire de l'ordre de Saint-Benoît, ouvrage dont il avait arrêté le plan en 1737, et auquel il travailla jusqu'à sa mort. Oliv. Legipont son confrère, et l'un de ses collaborateurs à ce grand ouvrage, l'a publié, Augsbourg, 1754, in-fol., 4 vol. IX. *Centifolium camaldulense, sive notitia scriptorum camaldulensium quam sex prodro-*

mum exceptura est bibliotheca Patrum camaldulensium seu operum ad historiam, disciplinam..... attentantium collectio, tomis VI comprehensa : cujus bibliothecæ seu collectionis accurandæ hic ad calcem exhibetur conspectus, Venise, 1750, in-fol. Encore un ouvrage dont on n'a que le specimen ; encore une promesse que la mort empêcha de remplir. On doit regretter que le temps ait manqué à l'ardeur du savant bénédictin, qui mieux que personne, du moins à en juger par les deux échantillons précédents, pouvait donner un résumé satisfaisant des ouvrages composés, soit par les Camaldules, soit par ses confrères

P—OT.

ZIEGENBALG (BARTHÉLEMI), célèbre missionnaire protestant, naquit le 24 juin 1683, à Pulsnitz, petite ville de la Haute-Lusace, à trois milles de Dresde, où son père était marchand. Resté orphelin de bonne heure, il n'en reçut pas moins une éducation solide à Cammentz, à Görlitz, à Leipzig et à Halle. Il paraît même que c'est dans la première de ces villes que, très-jeune encore, il puisa ce zèle pieux et cette ferveur qui fit le destin de sa vie. Dans la dernière, il s'appliqua avec toute l'énergie qui caractérisait ses facultés intellectuelles à l'étude de la Bible et de la théologie. Mais l'assiduité opiniâtre avec laquelle il se livrait au travail altéra sa santé naturellement délicate, et le rendit sujet à de fréquents accès d'hypocondrie. Les médecins lui conseillèrent de voyager. Docile à leurs ordres, Ziegenbalg se trouva, en 1705, à Berlin, où déjà antérieurement il avait fait un séjour de quelques mois. Des commissaires du roi de Da-

gne des jeunes gens qui à la connaissance de la théologie joignissent l'amour ardent de la religion, et qui désirassent travailler en pays étrangers à la conversion des infidèles. Ziegenbalg fut bientôt remarqué, et on l'envoya, avec un autre jeune candidat du saint ministère, à Copenhague, où ils reçurent les ordres ecclésiastiques, et où on leur donna toutes les instructions nécessaires pour remplir les vues pieuses du roi de Danemark. Les deux jeunes enthousiastes mirent à la voile, le 29 novembre 1705, sur la *Sophie-Hedwige*, suivis de plusieurs ecclésiastiques qui voulurent s'associer à leurs travaux. Ziegenbalg, pendant le court espace de temps que dura le voyage, eut le bonheur de voir sa santé, jusque-là chancelante, se raffermir. Arrivé, en 1706, au cap de Bonne-Espérance, il fut tellement touché de l'état misérable, et surtout de la dégradation intellectuelle et morale des Hottentots, que, pendant le séjour du bâtiment, il fit quelques efforts pour les convertir, ce que cependant leur ignorance rendait presque impossible. Pendant le reste de la traversée, Ziegenbalg s'occupa de la rédaction d'un petit ouvrage de morale, intitulé *l'École de la sagesse*, ouvrage qui dans la suite fut imprimé à Halle. Enfin l'on débarqua à Tranquebar, sur la côte de Coromandel, le 9 juillet; et nos deux missionnaires ne tardèrent pas à s'apercevoir que des obstacles de toute espèce s'opposaient à la prédication du christianisme sur cette terre lointaine. Outre la différence des langues, ils avaient à vaincre les préventions défavorables des indigènes, à qui la vie scandaleuse des chrétiens avait inspiré autant de mépris pour la religion européenne que leur tyrannie

et leurs violences pouvaient éveiller de défiances et de haine. L'administration même ne voulut pas d'abord laisser pénétrer dans la ville. Mais le zèle de Ziegenbalg et de son compagnon Plutschow croissait en même temps que les difficultés; et ils triomphèrent de tout. Celle même qui résultait de la différence des idiomes, qui semblait devoir opposer, au moins pendant long-temps, une barrière insurmontable, ne fut pour eux que l'entrave d'un instant. Renonçant l'un et l'autre à parler à la population indigène par l'intermédiaire des truchemens, ils se livrèrent, principalement Ziegenbalg, à l'étude du portugais et de la langue indostane parlée sur les côtes de Malabar et de Coromandel (le tamoul ou damoul), avec tant de persévérance et d'ardeur, que dans le cours de janv. 1707, ils commencèrent à faire le catéchisme dans ces deux idiomes, et qu'avant l'année révolue, ils eurent la satisfaction d'administrer le baptême à plusieurs nouveaux convertis. Ils jetèrent ensuite les fondemens d'une église spécialement consacrée aux missionnaires et à leurs disciples; et, grâce aux secours de quelques colons aussi généreux que zélés pour la propagation des doctrines évangéliques, ils l'achevèrent en peu de temps, et la dédièrent, sous le nom de *Nouvelle-Jérusalem*. Cependant des ennemis secrets intriguaient contre la mission; et Ziegenbalg, après des chagrins et des contrariétés de tous les genres, se vit jeter en prison dans le fort de Tranquebar, où il fut gardé si rigoureusement, qu'on ne lui permit pas même de travailler à la traduction du Nouveau-Testament en langue tamoule. Heureusement sa captivité cessa au bout de quatre mois; et tandis

que l'association touchait les fonds, dont un retard inexplicable l'avait laissé manquer long-temps, le gouverneur de Tranquebar recevait de la cour danoise l'ordre de protéger les missionnaires, et de les environner de considération (1709). Deux ans après, le roi de Danemark accorda une pension perpétuelle de deux mille couronnes à la mission, sans compter les gratifications extraordinaires. L'Angleterre fournissait aussi des secours aux prédicateurs de l'Évangile, et doublait la somme que leur avait allouée la générosité de leur gouvernement. Le dévouement de Ziegenbalg devenait plus ardent de jour en jour, à mesure que les ressources de la société augmentaient. Une de ses idées dominantes était de répandre la foi sur toute la côte par la composition ou la traduction de plusieurs ouvrages en langue tamoule. C'est dans ce but qu'il fit fondre en Europe une quantité de caractères tamouls; et qu'en 1711 il entreprit un voyage à Madras et dans tous les établissemens circonvoisins. Il songea même à visiter le territoire du roi de Tandjour; mais ce prince, ennemi déclaré des chrétiens, voyait avec plaisir l'intolérance des brahmes exciter contre les docteurs européens le fanatisme de la populace. Un jour de fête solennelle, ceux-ci exaltèrent la piété idolâtre des Hindous, au point que le missionnaire courut risque de la vie, et fut forcé, après avoir fui trois lieues sur le territoire tandjourien, de revenir à Tranquebar. Les intérêts de la mission l'obligèrent ensuite à paraître en Europe; et il arriva, le 1^{er} juin 1715, à Berghen en Norwège, d'où il passa au camp royal de Stralsund. Le roi de Danemark lui accorda une audience, et, après lui

avoir promis de vivre voï sa protection, l'envoya à Copenhague, pour recevoir au collège royal des missionnaires des instructions ultérieures. Ziegenbalg y fut accueilli avec des marques extraordinaires de respect, et emporta, en partant, le titre d'inspecteur de la mission. Il ne voulut point quitter le continent sans visiter l'Allemagne, et principalement Halle, où avaient été gravés les poinçons pour les caractères tamouls. Il s'y maria vers la fin de l'année, puis passa, par la Hollande, en Angleterre; et après avoir été admis par le roi George I^{er}., ainsi que par le prince et la princesse de Galles, à l'honneur d'une audience particulière, il s'embarqua, le 4 mars 1716, pour les Indes. A peine fut-il arrivé à Madras, et de là à Tranquebar, qu'à l'aide des secours, tant en numéraire qu'en nature, obtenus pendant le cours de son voyage, il organisa l'imprimerie portugaise et malabare de la mission, et commença à publier divers ouvrages en ces deux langues. Il entreprit ensuite de pénétrer plus avant dans l'intérieur de l'Inde, et partit, en 1718, pour ce voyage aussi pénible que dangereux. Il eut le bonheur de voir ses succès répondre à son zèle; mais une maladie d'entrailles, dont il avait depuis long-temps senti les atteintes, et que les fatigues sans cesse renaissantes de l'administration, de la prédication, de la composition et des voyages, ne faisaient qu'augmenter, l'emporta, le 23 février 1719, au grand regret de ses amis et de tous les amis de la religion. En effet, personne peut-être n'était plus propre que cet infatigable missionnaire à l'apostolat du christianisme dans les Indes. Ardent, actif, il joignait à la piété la plus vive et la plus sincère une

connaissance profonde de la langue tamoule, que les brahmes eux-mêmes, dit-on, écrivaient et parlaient avec moins d'élégance. Aussi, malgré l'importance que l'étude des idiomes orientaux, et principalement des idiomes de l'Hindoustan, a acquise depuis un siècle, importance dont le premier résultat est l'existence d'excellents ouvrages grammaticaux et élémentaires, s'accorde-t-on à mettre ceux de Ziegenbalg au nombre des plus estimables et des plus utiles. On a réellement de la peine à concevoir comment une vie de trente-six ans a pu suffire à tant d'études, de travaux, de voyages, de débats; comment le même homme pouvait prêcher l'Évangile sur toute la côte, composer des lexiques et des grammaires, déjouer les intrigues des ennemis de la mission, solliciter les protections et les secours en Europe, enfin créer et surveiller une imprimerie. Telle est cependant l'histoire de Ziegenbalg. On a de cet homme illustre plusieurs ouvrages, tant imprimés que manuscrits. Les principaux sont : I. *L'École de la sagesse*, Halle, 1707, et Francfort, 1710, in-8°.; opuscule moral, en allemand, dont il a été question ci-dessus. II. *Le Docteur selon le desir de Dieu*. III. *Le Christianisme agréable à Dieu* (all). IV. *Lettres sur l'état des idolâtres dans les Indes orientales, et conférences tenues avec eux* (publié en communauté avec le docteur Franke), Halle, 1718, etc., in-4°. Cette collection a été continuée à diverses reprises, et en dernier lieu par Knapp, jusqu'en 1750. V. *Novum Testamentum damulicum in typis propriis expressum, studio Barth. Ziegenbalg et Joh. Ern. Grundler*, Tranquebar, 1714, in-4°.; nouvelle édition, ib., 1722,

in - 8°. VI. *Grammatica damulica quæ per varia paradigmata, regulas et necessarium vocabulorum apparatus, viam brevissimam monstrat quâ lingua damulica seu malabarica quæ inter Indos orientales in usu est et hucusque in Europâ incognita fuit, facile disci possit*, etc., Halle, 1716, in - 4°. Cette grammaire, composée à la hâte, pendant le retour de Ziegenbalg en Europe, est néanmoins digne d'éloges, pour la clarté des principes, la méthode et le choix des détails. Elle se compose, comme on peut le voir par la lecture du titre, de règles réduites assez heureusement à un petit nombre, et de paradigmes. VII. *Theologia thetica in quâ dogmata ad salutem cognoscendi necessaria perspicuâ methodo tractantur, ac dictis classicis probantur ad propagationem Evangelii Christi inter gentes orientales, in linguâ damulicâ scripta à missionariis danicis*. B. Z. et J. E. G., Tranquebar, 1717, in-8°. VIII. *Explication de la doctrine chrétienne*, en damoul, Tranquebar, 1712, in-8°. IX. *Biblia damulica seu quod Deus est locutus, Veteris Testamenti pars prima, in quâ Mosis libri quinque, Josuæ liber unus, atque liber unus Judicum, studio et operâ B. Z. in linguam damulicam versi, continentur*, 1723, in-4°. Parmi ses manuscrits, on distingue une Description très-volumineuse de l'idolâtrie dans les Indes, et son *Lexicon malabaricum*. Ziegenbalg fut un des collaborateurs les plus actifs de la traduction du Nouveau-Testament en langue damoule, imprimée, après sa mort. On peut consulter, sur ce savant missionnaire, l'*Histoire de la mission danoise*, par J. - L. Nienkamp, Genève, 1745, 3 volum.

pet. in-8°.; Lacroze, *Histoire du christianisme dans les Indes*, et le *Dictionnaire de Chauffepié*.

KL—R et P—OT.

ZIEGENBEIN (JEAN GUILLAUME-HENRI), né à Brunswick, vers le milieu du dix-huitième siècle, fut lié avec Ebert, Eschenburg, Zacharie, Lessing et les autres savants de cette époque. S'étant fait connaître du duc de Brunswick, par ses connaissances dans la littérature moderne, il fut chargé de diriger les écoles du duché, et il prit avec le célèbre Campe des engagements pour l'aider dans ses fonctions. Ayant été nommé surintendant-général à Blankenbourg, il s'occupa particulièrement de l'instruction des jeunes personnes pour lesquelles il établit des écoles. En 1809 et 1810, il publia sur cette partie de l'instruction publique plusieurs écrits auxquels on reconnaît son zèle et la sagesse de ses vues. Ayant été nommé abbé de Michelstein, cette place lui donnant entrée aux états du duché, il proposa pour l'amélioration des écoles, des mesures qui furent adoptées, et qui eurent une influence salutaire. Il mourut à Brunswick le 12 janv. 1824. On trouve dans Meusel la liste de ses écrits parmi lesquels nous citerons : I. *Vie et écrits de Calvin et de Bèze*, avec remarques, Hambourg et Leipzig, 1789 et 1790, 2 vol. in-8°. II. *Résultat de nos observations à la fin de l'année 1793*, Brunswick, 1794, in-8°. III. *Sur les avantages des écoles tenues le dimanche en Angleterre*, Brunswick, 1794, in-8°.

G—Y.

ZIEGENHAGEN (FRÉDÉRIC-MICHEL), savant ministre luthérien, natif d'Allemagne, passa la plus grande partie de sa longue carrière en Angleterre, et remplit pendant cin-

quante-trois ans à Londres les fonctions de prédicateur de la chapelle allemande. Il mourut dans la quatre-vingt-troisième année de sa vie à la fin de janvier 1776. Ziegenhagen était un des hommes les plus zélés pour la propagation du christianisme par les missions étrangères. Mais ses nombreux écrits n'ont de rapport qu'à des idées ascétiques, ou au développement de quelques passages des livres saints. — *George ZIEGENHAGEN*, médecin allemand, mort vers la fin du dix-huitième siècle, a laissé entre autres ouvrages et opuscules estimés : I. *Traité de la Cataracte et des moyens de la guérir*, Strasbourg, 1788, in-8°. II. *Instructions élémentaires pour le traitement pratique de toutes les affections vénériennes*, Augsburg, 1789, in-8°, réimprimé depuis à Strasbourg 1791, gr. in 8°. III. *Essai sur la théorie de l'inflammation*, Strasbourg, 1790, in-8°. — *F.-H. ZIEGENHAGEN*, négociant de Hambourg, né, en 1753, abandonna les affaires de son commerce pour s'appliquer à la philosophie, et imagina un système d'éducation fondé sur des bases analogues à celui de Rousseau, mais dans lequel le mot *nature* était pris dans une acception moins vague, ou si l'on veut, moins rigoureuse que dans les écrits du philosophe genevois. Bien différent au reste du célèbre sophiste, Ziegenhagen commença par essayer la pratique de l'art, objet de ses études, et ce n'est qu'après avoir fondé et long-temps dirigé son *Institut d'éducation* qu'il consigna ses idées dans un livre intitulé *Théorie des vrais rapports de l'homme avec les ouvrages de la création, qui étant publiquement introduite et pratiquée peut seule*

opérer le bonheur du genre humain, 1792. Comme tous les novateurs, Ziegenhagen a des idées ingénieuses, et fait découler ses théories d'observations qui, prises isolément, ont de la finesse et de la vérité. Mais il n'a ni cet accent d'inspiration, ni cette puissance de style, ni cet art d'intéresser les passions ou affections humaines, qui seuls peuvent rendre contagieuse la manie d'innover; et l'autorité, en supprimant le livre, fit à l'écrivain un honneur dont il n'était point digne. Aussi n'est-ce guère qu'à cette circonstance, et à quelques accessoires, tels que des gravures de Chodowiecki et un morceau de musique de Mozart que l'ouvrage de Ziegenhagen doit l'avantage d'être extrêmement recherché des bibliomanes allemands. L'auteur mourut en août 1806, dans les environs de Strasbourg.

P—OT.

ZIEGLER (JACQUES), célèbre théologien et mathématicien, était né vers 1480, à Landaw, dans la Basse-Bavière. Ayant achevé ses études à l'académie d'Ingolstadt, il embrassa l'état ecclésiastique, et visita les principales villes d'Allemagne et de Hongrie, explorant partout les bibliothèques et les archives pour découvrir de nouveaux documents historiques. Il était à Bude, lorsque Celio Calcagnini (V. ce nom, VI, 506) y vint à la suite du cardinal Hippolyte d'Este; et il se lia dès ce moment avec lui d'une amitié durable. Le crédit de ses protecteurs n'ayant pu lui faire obtenir un bénéfice en Hongrie, Ziegler prit le parti de se rendre en Italie pour y perfectionner ses connaissances par la fréquentation des savants. Pendant son séjour à Rome, il eut souvent occasion de voir Jean Magnus, archevêque d'Up-

sal, et Pierre, évêque de Vesteros; on a écrit, mais à tort, qu'il avait occupé une chaire de professeur en Suède. Plus tard, attaché comme secrétaire à George Fronsperg (V. ce nom, XVI, 115), l'un des généraux de Charles-Quint, il fut témoin du sac de Rome, en 1526. Il revint ensuite à Ferrare son ami Galignani, qui tenta de le retenir dans cette ville par l'offre d'une chaire de mathématiques. L'académie de Padoue, alors si célèbre, témoigna le désir de le compter parmi ses professeurs. En quittant l'Italie, il s'arrêta quelque temps à Venise, où J.-B. Egnazio et Jérôme Savorgnano se disputèrent le plaisir de remplir à son égard les devoirs de l'hospitalité. Il s'attira par ses talents et par ses qualités personnelles la bienveillance de la plupart des nobles vénitiens. Quelques écrivains prétendent qu'après son retour en Allemagne, Ziegler fut professeur à l'académie d'Ingolstadt. Suivant de Thou, il ouvrit une école à Vienne; mais cette ville ayant été menacée par les Turcs (1529), il accepta les offres de l'évêque de Passaw, qui lui fournit les moyens de se livrer en paix à la culture des lettres et des sciences. Ce fut dans cette ville qu'il termina son utile et laborieuse carrière, au mois d'août 1549. La franchise avec laquelle Ziegler signale les empiétements des papes et les vices de la cour de Rome a fait mettre la plupart de ses ouvrages à l'index. Mais de ce qu'il désirait la réforme des abus, on a eu tort de conclure qu'il avait embrassé le protestantisme. Les témoignages d'estime et de bienveillance qu'il reçut de l'évêque de Passaw, pendant vingt ans, suffisent pour prouver que Ziegler ne cessa point d'être fidèle à la

foi catholique. Ses ouvrages
 I. *Libri v adversus Walde*
Leipzig, 1512, in-12. II. *Idem adversus Jacobi Stunice*
ledicentiam, Bâle, 1523, in-8.
 C'est une défense de la traduction
 Nouveau-Testament, par Érasme.
 III. *In Plinii de naturali his-*
toriam secundum commentarii
difficultates plinianæ, præserti-
tronomiæ tolluntur, et organo
quo catholica siderum, et apu-
nium est, mirâ arte docetur,
 1531, in-fol. IV. *Syria ad P-*
maici operis rationem, præ-
Strabone, Plinio et Antonine
toribus locupletata. Arabia Pe-
sive itinera filiorum Israël pe-
sertum, iisdem auctoribus et
Leone arabe illustrata. Sch-
(seu Scandinavia). Holmiæ cu-
tis regis Sueciæ deplorabilis
dii per Christiernum Danicæ
bricæ regem, historia, Stras-
 1532, 1536; Francfort, 1
 1583, in-fol.; recueil rare et
 précieux, qui mérite l'attention de
 vants. Les dernières éditions
 augmentées de la *Description de*
Terre-Sainte, par Wolfg. de N
 sembourg. La description de la
 dinavie a été recueillie par
 Krantz, dans la *Chronica regni*
Aquiloniarum, et l'histoire de
 se de Stockholm, par Marq. Fi
 dans le tome III des *Scriptor.*
german., in-4°. Le but de
 Ziegler est de suppléer à la de-
 tention de la Palestine, par Ptolé-
 afin de faciliter la lecture de la
 il détermine la position de ce
 lieu, mais ce n'est pas avec exa-
 ctitude qu'il donne sur quelques-uns
 détails géographiques et histori-
 ques. La description de l'Égypte es-
 titulée *Marmarica* dans le cor-
 pus de l'ouvrage, et comprend le pa-

Barcah. Les cartes, construites d'après le témoignage des auteurs anciens, sont grossièrement dessinées. Les deux prélats que Ziegler avait connus durant son séjour à Rome, à l'époque de la mort du pape Adrien VI, et deux évêques norvégiens lui avaient fourni des renseignements sur leur pays, ainsi que sur l'Islande et le Groënland. Ce sont toutes ces régions qu'il décrit sous le nom de *Schondia*. A sa narration, qui offre d'ailleurs des particularités exactes et curieuses, Ziegler mêle plusieurs fables sur les habitants des contrées les plus boréales. Il dit qu'il publie l'histoire du massacre de Stockholm, afin que les méchants voient que leurs crimes les attachent d'une infamie éternelle; son récit comprend la délivrance de la Suède et l'expulsion de Christian II. Ziegler dépeint la personne de ce roi détrôné, qu'il avait probablement vu lorsqu'il promenait d'une cour à une autre ses prétentions à la couronne. V. *Liber de constructione solidæ spheræ, cum scholiis in opusculum Procli de spherâ, et de canonicâ per spheram operatione et de hemicyclo Berosi; cum Arati phænomenis græcè et commentariis in eadem Theonis*, Bâle, 1536, in-4°. rare. VI. *Encomia Germaniæ*, dans le recueil intitulé : *Germanicar. historiarum illustratio*, Marbourg, 1542, in-8°. VII. *Conceptionum in Genesim mundi et Exodum commentarii*, Bâle, 1548, in-fol. VIII. *Clementis VII episcopi romani Vita*, publiée par Schelhorn, dans les *Amanitates histor. ecclesiast.*, II, 287-380. Cet opuscule a été connu, manuscrit, des réformateurs de l'Allemagne, qui s'en sont servis pour appuyer leurs plaintes

contre la cour de Rome. Indépendamment des ouvrages qu'on vient de citer, Ziegler a laissé quatorze manuscrits : on en trouve les titres et l'analyse dans la dissertation dont Schelhorn a fait précéder la vie du pape Clément VII (*ibid.*, 210-286), sous ce titre : *De vitâ et scriptis Jacobi Ziegleri*. C'est ce qu'on a de plus complet sur ce savant théologien; mais cependant elle laisse encore beaucoup à désirer.

E—s et W—s.

ZIEGLER (BERNARD), théologien protestant, né dans la Misnie, en 1496, d'une famille noble, fit ses études à l'académie de Leipzig, et y remplit ensuite la première chaire d'hébreu, d'une manière distinguée. Luther et Melanchthon avaient pour lui beaucoup d'estime, et recoururent fréquemment à ses lumières pour l'interprétation de quelques passages obscurs de l'Ancien-Testament. Il mourut le 1^{er} janvier 1552. Joach. Camerarius prononça son Oraison funèbre. On a de lui : *De missâ contra Sidonium, episcopum mersburgensem*. — *De conjunctione et unitate christianorum oratio*, Leipzig, 1549. — *Trois Sermons dans les Conciones synodicæ ecclesiæ mersburgensis*, *ibid.*, 1555. — ZIEGLER (Jean-Erhard ou Reinard), jésuite, naquit en 1569, à Oedikhoven dans le diocèse de Spire. Ayant embrassé la règle de Saint-Ignace, en 1588, il professa la philosophie, et ensuite les mathématiques au collège de Maïence; et, après avoir reçu le grade de docteur en théologie, il y expliqua la doctrine de saint Thomas d'Aquin. Il remplit depuis les fonctions de recteur tant à Maïence qu'à Aschaffembourg, et fut choisi pour confesseur par les trois prélats qui se succédèrent sur le siège de

Maïence depuis 1612. Le P. Ziegler mourut le 24 juillet 1636. Outre une édition des *OEuvres mathématiques* du P. Clavius (V. ce nom), Maïence, 1612, 5 vol. in-fol., on a de lui deux petits écrits en allemand : *Provisional-vidimus* ; et *Recepisse*, contre un sermon prononcé en 1631, par Matt. Hoë, prédicateur de l'électeur de Saxe ; et les *Oraisons funèbres*, également en allemand de Jean Suïcard, archevêque de Maïence, et de George-Frédéric, son successeur. Voy. la *Bibl. soc. Jesu* du P. Southwel, 441. W—s.

ZIEGLER (JÉRÔME), poète et biographe, était né, vers 1520, à Rotenbourg, et se voua de bonne heure à l'enseignement public. Après avoir rempli quelque temps l'emploi de maître d'exercices (*ludi magister*) au gymnase de Sainte-Anne d'Augsbourg, il fut nommé professeur de littérature latine à l'académie d'Ingolstadt, en 1554. Il remplissait encore cette chaire en 1562 ; mais on ignore l'époque de sa mort. Les ouvrages que l'on connaît de Ziegler sont : I. *S. holia in Plinium de viris illustribus*, Augsbourg, 1542. II. Une édition revue et corrigée du traité de Boccace : *De casibus virorum illustrium*, ibid., 1544, in-fol. III. Une traduction en allemand du *Traité* de Plutarque : *De la conduite qu'on doit tenir dans le mariage*, ibid., 1545, in-4°. IV. *Protoplastus sive de creatione hominis, comico-tragædia ; et Isaaci immolatio monothèria. Samson, Heli, sive pædo-nothia*. Ces trois pièces ont été recueillies dans les *Dramata sacra Veteris Testamenti*, Bâle, Oporin, 1547, 2 vol. in-8°. rare. V. *Cyrus major, drama tragicum*, Augsbourg, 1547, in-8°. VI. *Christi vinea,*

drama sacrum ex Matthæi capite 21 argumento sumpto ; cui ejusd. auctoris Ophiletes drama comico-tragicum adjectum est, ex eodem Matthæi Evangelio desumptum, Bâle, Oporin (1550), in-8°. VII. *Regales nuptiæ drama comico-tragicum ex Matthæi capite 22 argumento sumpto*, Augsbourg, 1553, in-8°. VIII. Une édition des *Annales Boiorum* de J. Aventin, avec la vie de l'auteur, Ingolstadt, 1554, in-fol. (V. AVENTINUS, III, 110). IX. *Illustrium Germaniæ virorum historiæ aliquot singulares ex opmis, probatissimisque auctoribus erutæ atque congestæ*, Ingolstadt, 1562, in-4°. rare. W—s.

ZIEGLER (GASPARD), un des plus célèbres jurisconsultes et caonistes protestants du dix-septième siècle, était fils d'un jurisconsulte du même nom, et naquit à Leipzig le 15 septembre 1621. A l'âge de quatre ans, il fit une chute très-dangereuse par laquelle il eut le crâne fendu. On crut qu'une imbecillité complète en serait le résultat, mais il fut parfaitement guéri. Néanmoins il ressentit toute sa vie des douleurs à la tête, et elles augmentèrent avec l'âge. Sa première éducation fut négligée, soit par la faute de ses maîtres, soit par suite de la guerre de Trente-Ans, qui ruina son père. Depuis l'âge de dix ans, il étudia sans aucune direction étrangère. Il fréquenta ensuite les universités de Witteuberg et de Leipzig, pour y faire son cours de théologie. Ce ne fut qu'à l'âge de trente-deux ans, que le dégoût qu'il avait pour la langue hébraïque et pour la prédication le décida à se jeter dans la carrière du droit. Il soutint, en 1654, une thèse de *jure dotium*, et obtint le grade de docteur. La même année,

il fut nommé professeur des Institutes à Wittenberg ; il passa en 1657 à la chaire du Digeste , puis à celle du Code, et fut nommé , en 1662 , professeur des Décrétales , membre du tribunal d'appel , et en 1664 , du tribunal ecclésiastique. Il mourut de la pierre le 16 avril 1690. Quelque temps auparavant , il s'était cassé la jambe en tombant. Marié trois fois , il n'eut d'autre enfant qu'une fille. Outre un grand nombre de *Madrigaux* et d'*Élégies* sacrées , en allemand , Ziegler publia beaucoup de dissertations très-estimées , sur diverses questions de droit , et un commentaire sur le droit de la nature et des gens de Hugues Grotius , qui a été réimprimé plusieurs fois depuis 1669. Il se montra grand canoniste par la publication d'une édition du droit canon de Paul Lancelot , de Perouse , avec des observations. Il fut le premier qui réunit l'étude de l'histoire ecclésiastique à celle du droit canon , et qui , non content d'expliquer celui-ci , le soumit à une critique sévère. Parmi ses ouvrages sur cette partie , son traité de *Dote ecclesiæ* , de 1676 , celui de *Diaconis et Diaconissis veteris ecclesiæ* , de 1678 , mais surtout son livre réputé classique , *De episcopis eorumque jurebus , privilegiis et vivendi ratione* , de 1685 , sont les plus connus. Celles de ses dissertations qui regardent le droit civil ont été réunies après sa mort , par George Beyer , en un seul vol. in-4° , Leipzig , 1712. S—L.

ZIEGLER ET KLIPP-HAUSEN (HENRI-ANSELME DE) , poète allemand , naquit le 6 janvier 1653 , à Radmeritz dans la Haute-Lusace. Envoyé à l'université de Francfort-sur-l'Oder , pour y faire son droit , il s'appliqua surtout à l'étude des langues ,

aux belles-lettres et à la poésie allemande. En 1684 , après la mort de son père , il se retira à Liebertwoclkwitz , domaine qu'il avait acheté près de Leipzig : là , tout entier aux muses et à ses livres , il abrégéa ses jours par l'excès de travail , et mourut le 8 septembre 1690 , n'étant âgé que de trente-sept ans. On a de lui divers romans héroïques , entre autres : I. *La Banise asiatique* , ou le *Pegu sanglant et courageux* , poème héroïque qui cache bien des vérités , Leipzig , 1688 , in-8° ; ouvrage qui eut sept éditions , dont la dernière est de 1766. Ce poème a donné naissance aux deux suivants qui ne sont point de notre auteur : *Aventures singulières de la Banise allemande* , Leipzig , 1752 , in-8° ; *la Banise anglaise* , ou *aventures de la princesse de Sussex* (all.) , Francfort et Leipzig , 1754 , in-8° . II. *Roman héroïque tiré de l'Ancien-Testament* , par H.-A. de Ziegler et de Klipp-Hausen (all.) , Leipzig , 1691 et 1710 , 2 vol. in-8° ; *ibid.* , 1734 et 1737. III. *Théâtre historique du temps* (all.) , Leipzig , 1^{re} partie , 1695 et 1700 ; 2^{me} partie , 1701 et 1715 ; 3^{me} partie , 1718 ; même ouvrage , 1728 et 1731 , 3 vol. in-fol. IV. *La Vengeance rusée* , ou le *vaillant Héraclius* , tragédie en vers , traduite de l'italien , Leipzig , 1687 , in-8° . Les ouvrages de Ziegler , écrits d'un style hoursoufflé , appartiennent à la mauvaise école de Hofmannswaldau et Lohenstein. Inconnus à la génération actuelle , ils ne sont lus que par ceux qui veulent faire une étude approfondie de la littérature allemande et de ses différentes phases.

G—Y.

ZIEGLER (CHRÉTIEN-JACQUES-AUGUSTE) , médecin , né , en 1735 ,

à Quedlinbourg, acheva ses études à l'académie de Halle, et y reçut le grade de docteur. De retour dans sa ville natale, il fut nommé archiatre ou médecin du sénat, et justifia cette marque de confiance, en travaillant à maintenir sa pratique au niveau des progrès de l'art médical. Partisan de l'inoculation, il l'introduisit le premier à Quedlinbourg, en 1774. Ses talents lui méritèrent l'estime de plusieurs princes et souverains qui recoururent à ses conseils. Cet habile et laborieux praticien termina sa carrière le 20 décembre 1795, à l'âge de soixante ans. Outre des articles dans les journaux de médecine et d'histoire naturelle de l'Allemagne, et une thèse sur les maladies de l'esprit, Halle, 1762, in-4°, on a de lui deux ouvrages écrits en allemand : I. *Observations sur l'inoculation de la petite-vérole*, Quedlinbourg, 1776, in-8°. II. *Remarques sur la médecine, la chirurgie et la jurisprudence médicale*, Leipzig, 1787, in-8°. — ZIEGLER (François de), médecin, né dans les dernières années du dix-septième siècle, à Schafhouse, fit ses études à Bâle et à Marbourg, et obtint, en 1731, une chaire de médecine à l'académie de Rinteln. Ce professeur mourut en 1761, laissant plusieurs dissertations intéressantes, dont voici les titres : I. *Dissertatio de aphonía periodica, à vermibus ortá*, Bâle, 1724, in-4°. II. *Programma de eo quod in medicina necessarium est*, Rinteln, 1731, in-4°. III. *Programma de nature benignitate, circa conservandos incolas quoscunque*, ibid., 1737, in-4°. IV. *Dissertatio de spiná ventosá*, ibid., 1741, in-4°. V. *Dissertatio de liquore cornu cervi succinato, ejusque genesi et virtute*, ibid.,

1743, in-4°. VI. *Courte description des eaux minérales de Rodenberg* (en allemand), ibid., 1743, in-8°. VII. *Dissertatio de methodo cognoscendi morbos*, ibid., 1745, in-4°. VIII. *Programma de creati hominis officio primario*, ibid., 1748, in-8°. IX. *Dissertatio de morbis præcipuis sinuum ossis frontis, maxillæ superioris et quibusdam maxillæ inferioris*, ibid., 1750, in-4°. X. *Dissertatio de sarcomate curato*, ibid., 1754, in-4°. — ZIEGLER (Adrien), né à Zurich vers le milieu du seizième siècle, a publié : *Pharmacopœa spagirica, continens selectissima remedia chymica, desumpta ex Basilicâ chymicâ Oswaldi Crollii, Quercetani, et aliis chymico-medicis; manu Ziegleri præparata*, Zurich, 1616, 1628, in-4°. La plupart des médicaments dont il est question dans cet ouvrage sont tirés des plantes et des minéraux : on y a joint leurs doses et une liste étendue de leurs propriétés médicales. R—D—N et W—s.

ZIEGLER (VERNER - CHARLES-LOUIS), professeur de théologie à Rostock, naquit le 15 mai 1763, à Scharnebeck, près de Lunebourg. Après avoir enseigné avec succès, pendant plusieurs années, il fut tout-à-coup atteint d'une profonde mélancolie qui le conduisit au tombeau le 24 avril 1809. Versé dans l'ancienne littérature, il avait étudié les langues orientales, et il écrivait avec une grande facilité. On a de lui : I. *De Mimis Romanorum*, Göttingue, 1788, in-8°. II. *Défense des Lettres de Pline sur les Chrétiens, contre les objections de Semler* (all.), ibid., 1788. III. *Discussions théologiques* (all.), ibid., 1790. IV. *Nouvelle traduction des sentences de Salomon, avec commen-*

lexions (all.), Leipzig, 1795. V. *Introduction à l'Écriture sainte, où l'on discute ses opinions sur l'authenticité canonique de l'Écriture* (all.), Göttingue 1791, *Historia dogmatis de Deo, sive de modis, quibus Christi explicatur, quomodo satisfactionis nomine hæsit, inde ab ecclesie usque ad Lutheri tempora*, 1791, in-4°. VII. *Foi de Dieu, avec un exorde doctrine dogmatique de l'archevêque de Tours* (all.), 1792, in-8°. VIII. *de l'Église, pendant les siècles* (all.), Leipzig, in-8°. IX. *Sur la poésie depuis son origine jusqu'à son état actuel* (all.), Hanovre, 1786. *des apotelesmaticis, Manomini vulgò additis; nouveau Magasin de Philosophie* (all.), XI. *Discussion où l'on examine la vérité et la divinité de la religion chrétienne se prouve par son excellence intrinsèque de son origine probable des prophéties, avec des preuves de l'origine probable des prophéties, avec des preuves de l'origine probable des prophéties*, dans le *Magasin de Philosophie*. 1^{er}. D'après ce traité, Jésus-Christ n'est qu'un homme philosophique. XII. *sur la création d'après les opinions dogmatiques* (all.), *Pourquoi des pensées exprimées dans le langage des anciens, font-elles sur l'impression plus agréable qu'elles sont exprimées dans le langage moderne? Réponse à la question* (allemand), dans le

Journal philosophique de Jacob, 1795. G—Y.

ZIÉMOWIT, duc de Masovie, fut, après la mort de Louis, roi de Hongrie et de Pologne (1382), mis sur les rangs pour lui succéder dans le royaume de Pologne. Étant un rejeton des Piastes, il était porté au trône par les vœux de la noblesse qui avait souffert avec impatience la domination de Louis, prince étranger. Une diète nombreuse rassemblée à Sieradz, le proclama roi; un seul noble, s'opposant à ce vœu général, dit qu'il fallait attendre l'arrivée de la princesse Hedwige; que peut-être elle choisirait Ziémowit pour son époux, ce qui concilierait tous les intérêts (1383). Cet avis fut adopté. Ziémowit se rendit à Cracovie avec une suite nombreuse, pour y attendre Hedwige qui était en chemin, accompagnée par la reine-mère. Comme on craignait qu'il n'enlevât la jeune princesse, la noblesse rassemblée à Cracovie exigea de lui qu'il se retirât. Il rentra dans la Grande-Pologne qu'il souleva, et une seconde diète rassemblée à Sieradz le proclama roi. L'archevêque-primat, qui était présent, l'aurait couronné, s'il n'avait été retenu par les représentations de quelques députés. A la prière de la reine-mère, Sigismond, qui avait épousé sa fille aînée, entra en Pologne avec un corps de troupes hongroises, qui dévastèrent la Masovie. Ziémowit était trop faible pour leur résister. Enfin Hedwige arriva, et, Vladislas Jagellon ayant obtenu sa main, on fit la paix avec Ziémowit, qui consentit à rendre ce qu'il avait conquis pendant l'interrègne, à condition qu'on lui paierait une somme considérable, jusqu'à l'acquit entier de laquelle il devait garder la Cujavie.

vie en dépôt (1385). Ziémowit qui, vraisemblablement, agissait de bonne foi, accompagna le roi et la reine dans le voyage qu'ils firent en Lithuanie (1386). Il mourut en 1427, laissant quatre fils et cinq filles. Les trois aînés partagèrent entre eux ses domaines ; le plus jeune fut cardinal et évêque de Trente. L'aînée des filles, mariée à l'archiduc Ernest, fut mère de l'empereur Frédéric III. Les autres contractèrent des mariages également honorables.

G—Y.

ZIETHEN (JEAN - JOACHIM DE), général prussien, fut un des lieutenants les plus distingués du grand Frédéric. Né, en 1699, à Wustrow près de Ruppin, de parents nobles, mais dépourvus de fortune, il ne reçut pas une éducation brillante ; mais passionné, dès sa plus tendre jeunesse, pour le métier des armes, il s'échappait, à l'âge de neuf ans, de la maison paternelle, et se rendait à Ruppin pour y faire l'exercice. Frappés de ces dispositions, ses parents le firent entrer, en 1714, comme cadet, dans le régiment d'infanterie de Schwendig. A la première visite qu'il fit à son colonel, il en fut reçu avec un ton de mépris qui l'humilia beaucoup, et dont il se vengea bientôt sur deux sous-officiers qui avaient aussi manqué de politesse à son égard, et qu'il appela en duel. Tous deux furent grièvement blessés. Le corps de Ziethen ayant passé sous les ordres de Schwerin, qui amenait du Mecklenbourg un grand nombre d'officiers, il en résulta de nouveaux obstacles à son avancement. Il parut alors vouloir renoncer à la carrière des armes, et revint à Wustrow, où il resta deux ans, occupé d'affaires de famille. Dégoûté promptement de cette vie paisible, il accepta, en 1726, un

brevet de lieutenant dans le régiment de Wuthenow, où il eut une querelle avec son capitaine, qu'il provoqua. On l'enferma pendant un an dans la forteresse de Frédéricshourg ; et il était à peine sorti de cette prison qu'un nouveau duel le fit renvoyer du corps, et qu'il fut obligé de retourner à Wustrow. Cependant le roi Frédéric I^{er}., qui l'avait distingué, lui fit bientôt reprendre les armes, en le nommant lieutenant dans un régiment de hussards qui était en garnison à Berlin. Devenu capitaine, en 1735, Ziethen fut envoyé en Franconie, avec le contingent que la Prusse réunissait à l'armée de l'Empire, chargée de résister aux Français. Recommandé par le roi de Prusse lui-même au général Baronnay, qui commandait cette armée, Ziethen ne laissa échapper aucune occasion de justifier cette faveur ; et ses exploits lui méritèrent le grade de major. Revenu dans sa patrie, il eut le malheur de perdre son bienfaiteur Frédéric I^{er}. ; mais l'habile héritier de ce monarque eut bientôt également distingué la valeur de Ziethen. Il l'emmena dans sa campagne de Silésie (1741), et le nomma lieutenant-colonel. Le lendemain de cette nomination, Ziethen fit mettre bas les armes à tout un régiment de cavalerie autrichienne ; et il se vit près de faire prisonnier ce même général Baronnay, qui avait été son maître. Ce nouvel exploit lui valut le grade de colonel et le commandement du régiment qu'il conduisit si souvent à la victoire. Ce fut dans cette première guerre de Silésie que les hussards de Ziethen, si long-temps célèbres dans les armées prussiennes, commencèrent à se faire connaître. Ils eurent surtout une grande part aux victoires de Molwitz et de Cza-

lau ; et leur brave chef fut nommé général-major le 5 oct. 1744. C'est en cette qualité que Frédéric le chargea de couvrir la retraite de Bohême, en 1745. Ziethen remplit cette mission difficile avec autant de courage que d'habileté, et reçut, à cette occasion, les éloges les plus flatteurs. Envoyé, peu de temps après, pour rétablir les communications avec le corps du margrave Charles, qui était séparé du roi par vingt mille Autrichiens, il réussit à passer au milieu de cette armée, à la faveur d'une surprise, et rétablit, avec les communications, la joie et la confiance dans la troupe du margrave. Cet audacieux exploit fut couronné par la victoire d'Hennersdorf, où Ziethen reçut une blessure qui l'obligea, pour la première fois, de s'éloigner du champ de bataille. Mais la paix, qui fut conclue peu de jours après, lui permit de prendre un repos devenu indispensable. Il alla se remettre de ses fatigues à Wustrow ; et, voyant que son prince n'avait plus besoin de ses services, il ne pensa pas même aux récompenses qu'il avait si bien méritées, et négligea de paraître à la cour. Ses ennemis surent mettre à profit cette insouciance ; ils le représentèrent aux yeux du roi sous des couleurs si défavorables, que ce prince, semblant oublier les services de Ziethen, ne le traita plus qu'avec une extrême froideur. Le général piqué se résigna néanmoins avec beaucoup de philosophie : il demanda sa retraite, et prit le parti de ne plus se montrer devant son ingrat souverain. Frédéric ne fut pas long-temps sans s'apercevoir de ses torts ; et il chargea d'aller porter des paroles de consolation à son ancien ami (c'est ainsi qu'il appelait Ziethen) celui-là même qui avait le plus con-

tribué à le lui faire oublier. « Je con-
 » nais toute votre influence à la cour,
 » dit froidement ce dernier au général
 » Winterfeldt ; je vous prie de n'en
 » faire usage que pour que j'obtienne
 » ma retraite. » Et il sembla persis-
 » ter de plus en plus dans cette réso-
 » lution : mais la guerre allait éclater ;
 et Frédéric sentait mieux encore le
 prix d'un tel serviteur. Après avoir
 essayé tous les moyens, il se déci-
 da à se rendre lui-même dans
 l'humble retraite de Ziethen ; et il mit
 successivement en usage auprès de
 lui tout ce qu'il crut propre à le sé-
 chir. Le général ne céda qu'aux noms
 d'honneur et de patrie, prononcés
 par le roi avec la plus vive émotion.
 Les deux héros se jetèrent alors dans
 les bras l'un de l'autre ; et ils jurè-
 rent de ne plus se séparer. Ziethen
 fut créé lieutenant-général (1756) ; et
 c'est en cette qualité qu'il fit la cam-
 pagne de Saxe, et qu'il concourut à
 la prise de Pirna et aux victoires de
 Reichenberg et de Prague. Il com-
 mandait l'aile gauche, dans cette
 dernière bataille ; et il dirigea la
 cavalerie dans celle de Breslaw et de
 Kollin. Après la défaite du duc de
 Beyern à Breslaw, Frédéric donna
 le commandement de son armée à
 Ziethen ; et à Leuthen, où il obtint
 une de ses plus brillantes victoires
 (V. FRÉDÉRIC II), il confia encore
 son aile gauche au même général. A
 Liegnitz, il lui donna l'aile droite ;
 et toujours il eut à s'applaudir de
 cette confiance. Mais ce fut surtout à
 Torgau (3 novembre 1760) que le
 digne lieutenant du grand roi mit le
 comble à sa gloire. Chargé de con-
 duire la moitié de l'armée par un
 grand détour, sur les derrières de
 l'ennemi, il surmonta tous les obs-
 tacles, et parvint enfin sur les hau-
 teurs de Siptitz, lorsque Frédéric,

épuisé et consterné par des attaques sanglantes et funestes, se regardait comme vaincu, et lorsque Dann, ne doutant pas de sa victoire, l'avait annoncée par un courrier à la cour de Vienne (Voy. DAUN). Cet exploit, si remarquable par ses circonstances et par ses résultats, est le plus grand service que Ziethen ait rendu à sa patrie; et il figure en première ligne sur le monument que Frédéric-Guillaume II fit ériger, en 1786, à la mémoire de ce général, sur la place Guillaume, à Berlin. On y lit, au bas de la statue : *Ziethen à Siptitz, 3 novembre 1760*. Lorsque la paix fut conclue, en 1763, Ziethen vint habiter la capitale; et il y vécut environné des honneurs de tous les genres. S'étant marié à l'âge de 63 ans, il reçut plusieurs bienfaits du roi, à cette occasion; et, lorsqu'un fils naquit de ce second mariage, Frédéric voulant en être le parrain, se rendit, avec la reine, chez Ziethen, pour cette cérémonie. Jusqu'à l'âge de soixante-dix-neuf ans, ce général continua d'assister à toutes les revues, à côté de son souverain; et il ne voulut confier à personne le soin de commander son régiment. Lorsque la guerre de la succession de Bavière éclata, en 1778, il fit préparer ses équipages de campagne; et il ne fallut pas moins que les plus vives instances du roi pour l'empêcher de partir. Il accompagna son régiment hors de la ville, les larmes aux yeux, à sa sortie de Berlin; et il suivit ensuite tous ses mouvements sur la carte. Après la conclusion de la paix, le vieux général se remit à passer des revues et à commander des parades. Déjà plus qu'octogenaire, il se rendait encore fréquemment à l'ordre, chez le roi; et chaque fois le monarque pressait tendrement dans ses bras

son cher Ziethen. La dernière de ces touchantes entrevues, qui eut lieu le 25 septembre 1784, est le sujet de l'un des meilleurs tableaux du peintre Chodowicki; et elle a été reproduite par le burin de Klinger. Ziethen mourut à Berlin, le 27 janvier 1786. Sa Vie, qui a été écrite en allemand par sa nièce, Louise-Léopoldine de Blumenthal, fut publiée à Berlin, en 1800; seconde édition, 1805, 2 vol. in-8°. et traduite en français par Catel, Berlin, 1803, 2 vol. in-8°. M—D j.

ZILETTI (JEAN-BAPTISTE), juriconsulte, né, dans le seizième siècle, à Venise, était de la même famille que *Giordano*, habile et laborieux imprimeur. Il est principalement connu par son *Index librorum omnium juris tam Pontificii quam Cæsarei*, Venise, 1555, in-4°. Ce catalogue a été réimprimé six fois au moins dans l'espace de vingt ans, tant en Italie qu'en Allemagne, avec les additions de divers juriconsultes (Voy. FREYMON, XVI, 58). Il est cependant assez mal rédigé; mais on éprouvait déjà le besoin d'un guide, devenu de plus en plus indispensable à mesure que les livres se sont multipliés. On doit encore à Ziletti un traité de *Testibus*, Venise, 1568, in-4°, et cinq vol. in-fol. de consultations (*Consilia*) sur les mariages, sur les testaments et sur les matières criminelles. Tous ces ouvrages ont eu du succès dans le temps; mais les travaux des juriconsultes plus récents les ont rendus inutiles. — ZILATTI (François), juriconsulte et imprimeur, parent du précédent, eut un atelier typographique à Venise depuis 1570 jusqu'à la fin du seizième siècle. Avec le secours du pape Grégoire XIII, qui l'honorait de sa bienveillance, il publia la

plus volumineuse collection de jurisprudence qui ait jamais paru. Elle est intitulée : *Tractatus tractatum sive tractatus illustrium jurisconsultorum in utroque jure Cæsareo et Pontificio*, Venise, 1584-86, in-fol., 29 vol., dont les quatre derniers contiennent la table générale des matières. Le tome premier est précédé de deux *index*, l'un des auteurs et l'autre des sujets sur lesquels ils ont travaillé. La *Bibl. classica* de Draud (*Voy. ce nom*) donne (pag. 603-27) la liste par ordre alphabétique des traités renfermés dans cette collection; et le *Catalogue* de la *Bibl.* publiée d'Orléans (*V. FABRE*, XIV, 23) offre celle des auteurs avec les titres de leurs ouvrages, pag. 96-107. C'est la plus commode à consulter. Parmi les autres éditions sorties des presses de Ziletti, on cite celle des *Lettere di principi*, Venise, 1581, in-4°. Elle est préférable à toutes les autres, parce que les lettres y étant rangées dans l'ordre chronologique, présentent un tableau suivi des principaux événements qui se sont succédé depuis 1453 jusqu'à 1574. (*V. les notes d'Apost. Zeno* sur la *Biblioth.* de Fontanini, I, 163). W—s.

ZILIOLI (ALEXANDRE), historien, naquit vers la fin du seizième siècle, à Venise, d'une honnête famille de bourgeoisie. Parmi ses ancêtres, plusieurs avaient été revêtus des emplois les plus honorables attribués à cette classe, et d'autres s'étaient distingués dans la carrière des lettres. Alexandre Zilioli, son aïeul, avait exercé les charges d'orateur et de fiscal de la république. A son exemple, celui dont il s'agit dans cet article, cultiva le droit civil, l'histoire, la littérature, et acquit une vaste érudition. Doué de beaucoup

d'esprit et de jugement, il sut se préserver des défauts communs aux écrivains de son temps. Le seul trait de mauvais goût qu'on puisse lui reprocher, est son admiration pour les *Poésies* de Marini (*V. ce nom*). Il mourut, en 1650, après avoir publié l'ouvrage suivant : *Storie memorabili de' nostri tempi libri X*, Venise, 1642, in-4°. C'est une suite de l'histoire de Tarcognata (*V. ce nom*), et de celle de Denis de Fano (1). Elle a été continuée par Bisaccioni (*V. ce nom*, IV, 525), et ensuite par Birago (*Voy. ibid.*, 507), dont les ouvrages se trouvent ordinairement réunis à celui de Zilioli; de là vient que des bibliographes indiquent cette histoire en 3 vol. in-4°. La part de Zilioli dans ce recueil contient les quarante premières années du dix-septième siècle. On y trouve une foule de détails relatifs à l'histoire de France. Outre une suite des *Storie memorabili* de 1640 à 1648, qui n'a point été publiée, Alexandre a laissé plusieurs ouvrages manuscrits: I. *Constantinopoli acquistato, poema* (2). II. *Memorie antiche de' popoli Veneziani*. III. *Genealogie delle famiglie civili e mercantili di Venezia*. IV. *Istituto civile e criminale per il foro di Venezia*. V. *Lucubrationes astrologicae*. VI. *Lucubrationes variae*. VII. *Vite de' poeti italiani*, in-fol. Ce dernier ouvrage est très-couvu des biographes; il en existe des copies dans les principales bibliothèques d'Italie, où il a toujours été fort recherché des cu-

(1) Alexandre a publié à Venise, en 1650, les *Storie più memorabili del mondo narrate da Baltholom. Dlanigi di Fuen*, 2 vol. in-4°.

(2) Suivant quelques auteurs, ce poème a été imprimé à Venise en 1650, par Giotti; mais cette édition est si rare, que le savant Morelli, bibliothécaire de Saint-Marc, ne le cite lui-même que sur l'autorité de Tomasinii. En effet, on ne la trouve indiquée dans aucun catalogue.

rieux. Trichet-Dufresne (V. ce nom) en avait rapporté une en France dans le dessein de la faire imprimer; mais il n'eut pas le loisir d'exécuter ce projet. Ces notices sont rédigées avec une franchise extraordinaire; elles contiennent des faits et des particularités peu honorables pour des écrivains depuis long-temps en possession de l'estime publique. Mais Zilioli ne cite point ses autorités; et d'ailleurs il prend souvent, pour des faits réels, les caprices et les écarts d'imagination des poètes. Ces motifs ont empêché la publication de son ouvrage, quelque estimable qu'il soit par le style et par une critique très-judicieuse. La préface dans laquelle il traite du génie de la langue italienne est, suivant Morelli, un des meilleurs morceaux que l'on connaisse sur cette matière. Voy. la *Bibliot. manusc. Farsetti*, 1, 365-71. — ZILIOLO (Victor), de la même famille, né en 1459, et mort en 1543, a laissé les ouvrages suivants : I. *Contraingratitude Judæorum aspernantium beneficium redemptionis humanæ*. II. *De immaculatæ hostiæ, panisque et vini sacrificii varietate contra Judæos*. III. *Orationes familiares*. IV. *Tractatus contra infidelitatem Mart. Lutheri*. V. *Codex carminum*. — ZILIOLO (Victor), neveu du précédent, s'était fait la réputation d'un grand mathématicien. Voy. les *Vite degli scrittori Veneziani* du P. Dagli Agostini, II, 606. W—s.

ZIMARA (MARC-ANTOINE), médecin, né, vers 1460, de parents pauvres, à Galatina, près de Lecce, dans la terre d'Otrante, fut envoyé par Pierre Bonuso, son oncle, à l'académie de Padoue, où il fit ses cours de philosophie et de médecine, et reçut le laurier doctoral. De retour

dans sa patrie, il se maria; mais, ne trouvant pas dans la pratique de son art des ressources suffisantes pour élever sa famille, il revint à Padoue, et obtint, vers 1507, une chaire de philosophie. Les guerres qui désolaient alors l'Italie ayant fait suspendre les cours de l'académie, il retourna dans sa ville natale. Il fut député par ses compatriotes, en 1522, vers le roi de Naples, pour défendre leurs droits contre les prétentions du duc Ferdinand Castriotto, lequel avait acquis récemment la seigneurie de Galatina. Ses talents le firent retenir à Naples, où il professa la théologie, en 1523, à Saint-Laurent-le-Majeur. Il était de retour à Padoue, en 1525, et il avait repris sa chaire de philosophie, qu'il occupa jusqu'à sa mort, arrivée en 1532 (Voy. Papadopolo, *Hist. gymn. Patavinæ*). On a de Zimara plusieurs ouvrages, mélange bizarre des principes d'Aristote, de la doctrine médicale des Arabes et des croyances superstitieuses qui régnaient de son temps. Outre des *Commentaires* sur plusieurs traités du philosophe de Stagyre, on se contentera de citer : I. *Tabulæ et dilucidationes in dicta Aristotelis et Averrois recognita et expurgata. Accedunt theorematum seu memorabilium propositionum limitationes cum additionibus*, Venise, 1564, 2 vol. in-fol. II. *Antrum magico-medicum, in quo arcanorum magico-physicorum, sigillorum, signaturarum, et imaginum magicarum, secundum Dei nomina et constellationes astrorum, cum signaturâ planetarum constitutarum, ut et curationum magneticarum, et characteristicarum ad omnes corporis humani affectus curandis, thesaurus locupletissimus, novus, receditus : cui medicamenta etiam*

*varius chymica ex mineralibus et vegetabilibus conficiendi modus : tractatus item de rebus quæ humano corpori eximiam et venustam formam inducunt : de variis etiam metallorum et mineralium preparationibus et experimentis plurimis, tractatio subjungitur : accessit motus perpetui mechanici, absque ullo aquæ vel ponderis adminiculo conficiendi documentum, Francfort, 1625, in-8°. III. Antri magico-medici pars secunda, in qua arcana naturæ, sympathiæ et antipathiæ rerum in plantis, etc., omniumque corporis humani morborum, imprimis podagræ, hydro-pis, pestis epidemiæ, et cancri exulcerati cura hermetica, specifica, characteristica, et magnetica continentur : accesserunt portæ intelligentiarum, etc., et canones hermetici de spiritu, animâ et corpore majoris et minoris mundi, Francfort, 1626, in - 8°. Zimara laissa deux fils : Nicolas, docteur en droit, et Théophile, médecin, qui dut à l'exercice de son art une fortune brillante, et mourut à Lecce, en 1598, à l'âge de soixante-douze ans. Théophile est auteur d'un volumineux Commentaire latin, sur le *Traité de l'ame* d'Aristote, Venise, 1558. Voy., pour plus de détails, outre les auteurs cités, Tassiri, *Scrittore neapolitani*, III, 118. W—s.*

ZIMISCÈS (JEAN I^{er}, surnommé), empereur d'Orient, était issu par son père d'une des plus nobles familles de l'empire. Le surnom de Zimiscès, mot de la langue arménienne, lui fut donné à cause de sa petite taille. L'histoire ne dit rien de l'enfance ni de l'éducation de ce prince ; on sait seulement qu'héritier de la gloire de ses ancêtres il s'acquît par ses propres exploits une

grande réputation militaire. Lorsque l'eunuque Bringas, ministre tout-puissant, sous l'empereur Romain II, entreprit de perdre Nicéphore, général des troupes d'Asie, il s'adressa à Jean Zimiscès et à son cousin Romain Curcuas, et leur promit de les faire, l'un général des troupes d'Orient, l'autre de celles d'Occident, s'ils réussissaient à le défaire de Nicéphore. Zimiscès et Romain, sincèrement attachés au général, lui montrèrent les lettres de Bringas, et l'exhortèrent à s'affranchir de la persécution de l'eunuque, et à accepter le titre d'empereur, l'assurant de la bonne volonté des soldats. Nicéphore feignit d'abord de refuser ; il céda enfin à leurs instances, et le 2 juillet 962 il fut proclamé empereur par toute l'armée d'Orient, que Zimiscès et Romain avaient gagnée. Pour prix de ce service Zimiscès reçut aussitôt le commandement de cette armée, et fut envoyé en Cilicie contre les Sarrasins qui ne cessaient d'inquiéter l'empire : il les rencontra près d'Adanes, leur livra bataille et les mit en fuite. Dans la déroute, cinq mille cavaliers ennemis, ayant mis pied à terre, se retirèrent au sommet d'une colline escarpée, résolus de s'y défendre jusqu'à la mort. Zimiscès, à la tête de son infanterie, monta hardiment sur cette colline. Aucun des Sarrasins ne tourna le dos, et tous furent tués en combattant. Cette victoire plaça Zimiscès au premier rang des généraux de l'empire ; mais elle excita contre lui la jalousie de Léon, frère de l'empereur, qui, à force de calomnies, vint à bout de lui faire ôter le commandement des troupes. On lui donna, pour l'en dédommager, la charge d'intendant-général des postes ; mais le mé-

contentement qu'il témoigna d'un emploi si peu assorti à son humeur guerrière le fit exiler dans ses terres. Cet exil dura peu ; Théophanon , veuve de Romain II , remariée à Nicéphore , avait lié une intrigue secrète avec Zimisès. Enuycée de son absence , elle obtint pour lui la permission de venir à Chalcedoine , à condition toutefois qu'il ne rentrerait pas dans Constantinople. Le trajet du Bosphore ne fut pas un obstacle à la passion de l'impératrice. Zimisès traversait le détroit pendant la nuit , et s'introduisait chez elle par des voies secrètes qu'elle lui avait ménagées. Se lassant à la fin de cette contrainte , Théophanon pressa son amant de se faire lui-même empereur , et promit de le servir de tous ses moyens. Zimisès était mécontent et de plus ambitieux. Les troupes , au milieu desquelles il avait passé sa vie , le chérissaient. Il avait des amis tout dévoués à son service ; plusieurs furent introduits dans un réduit obscur , qui tenait à l'appartement de l'impératrice. Le soir du 10 déc. 969 , un clerc du palais remit à l'empereur un écrit qui lui annonçait qu'il devait être assassiné la nuit prochaine , et que s'il faisait fouiller l'appartement de l'impératrice , on y trouverait les conjurés. Nicéphore donna ordre au premier chambellan de faire la visite. Soit trahison , soit négligence , le chambellan visita tout , hors le lieu qui recélait les conjurés. La nuit suivante , Zimisès , accompagné de quelques autres complices , aborda au port de Bucolcon , au pied de la muraille du palais. Des femmes de l'impératrice leur descendent des corbeilles et les tirent sur le mur. Ils vont sans bruit à l'appartement de l'empereur ; ceux qui étaient cachés dans le palais

se joignent à eux. Ne trouvant pas Nicéphore dans son lit , ils se crurent découverts ; et ils allaient prendre la fuite ou se précipiter du haut des murs , quand un petit eunuque les conduisit au lieu où reposait l'empereur. Ce prince s'était retiré dans la forteresse qu'il avait fait construire , et qui communiquait avec le palais. Les conjurés le trouvèrent couché par terre sur une peau d'ours. Zimisès le réveille d'un coup de pied ; un autre lui fend le crâne avec son épée. Le malheureux prince est traîné aux pieds de Zimisès qui l'accabla d'injures , lui arrache la barbe , et lui fait briser la mâchoire avec le pommeau des épées. Nicéphore , pendant ces horribles tourments , ne proférait d'autres paroles que celles-ci : *Mon Dieu , ayez pitié de moi.* Enfin un des conjurés l'acheva d'un coup de lance au travers du corps. Les gardes étant accourus au bruit , et une foule de peuple s'assemblant au dehors , on coupa la tête du prince expirant , et on la montra par une fenêtre à la leur des flambeaux. A cette vue tous prennent la fuite , et Zimisès reste maître du palais. Les conjurés , s'emparant des deux jeunes princes Basile II et Constantin VIII , courent avec eux par toutes les rues de la ville , proclamant Zimisès empereur. Celui-ci déclara , comme avait fait Nicéphore , qu'il ne voulait être que le collègue des deux jeunes empereurs , et qu'il leur tiendrait lieu de père. Il se rendit ensuite à Sainte-Sophie pour se faire couronner , selon l'usage ; mais le patriarche Polyeucte , étant allé à sa rencontre , lui dit qu'il ne pouvait donner entrée dans l'église à un prince qui avait encore les mains fumantes du sang de son prédé-

ir et de son parent; qu'il fallait avant qu'il expiât son forfait, chassât l'impératrice, qu'il les meurtriers, et qu'il remît les mains du synode le décret Nicéphore qui ôtait à l'église leurs privilèges. Zimisès protesta, jura qu'il n'avait point pé ses mains dans le sang de Thore, nomma les assassins, mit, et reléguâ l'impératrice une île, sacrifiant ainsi au de régner les complices de crime, et sa passion même celle qui l'avait fait empe- Il déchira ensuite publique- l'édit de Nicéphore, et rétablit discipline ecclésiastique dans son état. Ces conditions rem- il reçut, le jour de Noël, la onne des mains du patriarche, tourna au palais au milieu des mations publiques. Plus tard scès distribua une partie de ses aux habitants des campagnes nes de Constantinople, et il cra l'autre à la dotation et à indissement d'une léproserie : vis-à-vis de la ville, au-delà losphore. Cependant l'empire plein de troubles; tout était en rement sur les frontières. Les isins rentraient dans les villes aises par Nicéphore. Les Rus- en guerre avec les Bulgares, çaient les Grecs qui les avaient udemment attirés dans la Bul- . La famine désolait depuis trois es provinces de l'intérieur. Le ure était général, et l'on pou- craindre quelque révolte. Zi- s remédia au mal le plus pro- ; il acheta des bleds dans : les contrées voisines, et les adre à bas prix. Cette conduite, ente de celle de Nicéphore, lui l'affection des peuples. Après

avoir soulagé l'empire, il songea à le faire respecter au dehors. Tous les peuples musulmans, consternés de la perte d'Antioche, s'étaient ligués ensemble et avaient réuni une armée de cent mille combattants, qui vint mettre le siège devant cette capitale de la Syrie. Zimisès rassemble en diligence toutes les troupes de la Mésopotamie, et fait marcher en même temps tout ce qu'il a de soldats à Constantinople et dans le voisinage. Il confie le commandement de cette armée au patrice Nicolas, un de ses eunuques dont il connaissait les talents militaires. Nicolas, quoique inférieur en nombre, livre bataille aux ennemis, les défait et dissipe la ligue musulmane. N'ayant plus à redouter l'invasion des Sarrasins, Zimisès fit passer en Occident son beau-frère Bardas Scélérus, qui, à la tête de dix mille hommes, battit, sous les murs d'Andrinople, près de trente mille Russes. Scélérus, peu de jours après cette victoire, reçut ordre de revenir à Constantinople, pour marcher de là contre un nouvel ennemi. Cet ennemi était Bardas Phocas qui venait de se faire proclamer empereur à Césarée de Cappadoce. Zimisès recommanda de mettre tout en œuvre pour éviter la guerre civile. Scélérus suivit ces instructions, et, employant tour à tour la voie de la persuasion et celle de la force, il parvint à étouffer la révolte. Phocas se soumit et fut relégué dans l'île de Chio. Cependant les Russes, malgré leur défaite, restaient maîtres de la Bulgarie. Zimisès voulait les en chasser, et rendre à l'empire un pays défendu par ses forêts et par la férocité de ses habitants. L'empereur fit des largesses à ses troupes, choisit les officiers les plus braves et les

contentement qu'il témoigna d'un emploi si peu assorti à son humeur guerrière le fit exiler dans ses terres. Cet exil dura peu ; Théophanon , veuve de Romain II , remariée à Nicéphore , avait lié une intrigue secrète avec Zimisès. Ennuyée de son absence , elle obtint pour lui la permission de venir à Chalcedoine , à condition toutefois qu'il ne rentrerait pas dans Constantinople. Le trajet du Bosphore ne fut pas un obstacle à la passion de l'impératrice. Zimisès traversait le détroit pendant la nuit , et s'introduisait chez elle par des voies secrètes qu'elle lui avait ménagées. Se lassant à la fin de cette contrainte , Théophanon pressa son amant de se faire lui-même empereur , et promit de le servir de tous ses moyens. Zimisès était mécontent et de plus ambitieux. Les troupes , au milieu desquelles il avait passé sa vie , le chérissaient. Il avait des amis tout dévoués à son service ; plusieurs furent introduits dans un réduit obscur , qui tenait à l'appartement de l'impératrice. Le soir du 10 déc. 969 , un clerc du palais remit à l'empereur un écrit qui lui annonçait qu'il devait être assassiné la nuit prochaine , et que s'il faisait fouiller l'appartement de l'impératrice , on y trouverait les conjurés. Nicéphore donna ordre au premier chambellan de faire la visite. Soit trahison , soit négligence , le chambellan visita tout , hors le lieu qui recélait les conjurés. La nuit suivante , Zimisès , accompagné de quelques autres complices , aborda au port de Bucoléon , au pied de la muraille du palais. Des femmes de l'impératrice leur descendent des corbeilles et les tirent sur le mur. Ils vont sans bruit à l'appartement de l'empereur ; ceux qui étaient cachés dans le palais

se joignent à eux. Ne trouvant pas Nicéphore dans son lit , ils se creurent découverts ; et ils allaient prendre la fuite ou se précipiter du haut des murs , quand un petit eunuque les conduisit au lieu où reposait l'empereur. Ce prince s'était retiré dans la forteresse qu'il avait fait construire , et qui communiquait avec le palais. Les conjurés le trouvèrent couché par terre sur une peau d'ours. Zimisès le réveille d'un coup de pied ; un autre lui fend le crâne avec son épée. Le malheureux prince est traîné aux pieds de Zimisès qui l'accabla d'injures , lui arrache la barbe , et lui fait briser la mâchoire avec le pommeau des épées. Nicéphore , pendant ces horribles tourments , ne proférait d'autres paroles que celles-ci : *Mon Dieu , ayez pitié de moi.* Enfin un des conjurés l'acheva d'un coup de lance au travers du corps. Les gardes étant accourus au bruit , et une foule de peuple s'assemblant au dehors , on coupa la tête du prince expirant , et on la montra par une fenêtre à la leur des flambeaux. A cette vue tous prennent la fuite , et Zimisès reste maître du palais. Les conjurés , s'emparant des deux jeunes princes Basile II et Constantin VIII , courent avec eux par toutes les rues de la ville , proclamant Zimisès empereur. Celui-ci déclara , comme avait fait Nicéphore , qu'il ne voulait être que le collègue des deux jeunes empereurs , et qu'il leur tiendrait lieu de père. Il se rendit ensuite à Sainte-Sophie pour se faire couronner , selon l'usage ; mais le patriarche Polyeucte , étant allé à sa rencontre , lui dit qu'il ne pouvait donner entrée dans l'église à un prince qui avait encore les mains fumantes du sang de son prédé-

cesseur et de son parent; qu'il fallait auparavant qu'il expiât son forfait, qu'il chassât l'impératrice, qu'il punît les meurtriers, et qu'il remît entre les mains du synode le décret de Nicéphore qui ôtait à l'église plusieurs privilèges. Zimisès promit tout, jura qu'il n'avait point trempé ses mains dans le sang de Nicéphore, nomma les assassins, les bannit, et relégua l'impératrice dans une île, sacrifiant ainsi au desir de régner les complices de son crime, et sa passion même pour celle qui l'avait fait empereur. Il déchira ensuite publiquement l'édit de Nicéphore, et rétablit la discipline ecclésiastique dans son premier état. Ces conditions remplies, il reçut, le jour de Noël, la couronne des mains du patriarche, et retourna au palais au milieu des acclamations publiques. Plus tard Zimisès distribua une partie de ses biens aux habitants des campagnes voisines de Constantinople, et il consacra l'autre à la dotation et à l'agrandissement d'une léproserie située vis-à-vis de la ville, au-delà du Bosphore. Cependant l'empire était plein de troubles; tout était en mouvement sur les frontières. Les Sarrasins reentraient dans les villes conquises par Nicéphore. Les Russes, en guerre avec les Bulgares, menaçaient les Grecs qui les avaient imprudemment attirés dans la Bulgarie. La famine désolait depuis trois ans les provinces de l'intérieur. Le murmure était général, et l'on pouvait craindre quelque révolte. Zimisès remédia au mal le plus prochain; il acheta des bleds dans toutes les contrées voisines, et les fit vendre à bas prix. Cette conduite, différente de celle de Nicéphore, lui gagna l'affection des peuples. Après

avoir soulagé l'empire, il songea à le faire respecter au dehors. Tous les peuples musulmans, consternés de la perte d'Antioche, s'étaient ligués ensemble et avaient réuni une armée de cent mille combattants, qui vint mettre le siège devant cette capitale de la Syrie. Zimisès rassemble en diligence toutes les troupes de la Mésopotamie, et fait marcher en même temps tout ce qu'il a de soldats à Constantinople et dans le voisinage. Il confie le commandement de cette armée au patrice Nicolas, un de ses eunuques dont il connaissait les talents militaires. Nicolas, quoique inférieur en nombre, livre bataille aux ennemis, les défait et dissipe la ligue musulmane. N'ayant plus à redouter l'invasion des Sarrasins, Zimisès fit passer en Occident son beau-frère Bardas Sclérus, qui, à la tête de dix mille hommes, battit, sous les murs d'Andrinople, près de trente mille Russes. Sclérus, peu de jours après cette victoire, reçut ordre de revenir à Constantinople, pour marcher de là contre un nouvel ennemi. Cet ennemi était Bardas Phocas qui venait de se faire proclamer empereur à Césarée de Cappadoce. Zimisès recommanda de mettre tout en œuvre pour éviter la guerre civile. Sclérus suivit ces instructions, et, employant tout à tour la voie de la persuasion et celle de la force, il parvint à étouffer la révolte. Phocas se soumit et fut relégué dans l'île de Chio. Cependant les Russes, malgré leur défaite, restaient maîtres de la Bulgarie. Zimisès voulait les en chasser, et rendre à l'empire un pays défendu par ses forêts et par la férocité de ses habitants. L'empereur fit des largesses à ses troupes, choisit les officiers les plus braves et les

plus expérimentés, pourvut à la subsistance de l'armée, en établissant des magasins, et fit équiper une flotte qui devait se poster à l'embouchure du Danube, pour couper aux Russes la retraite par la mer Noire. Au commencement du printemps, il partit sous l'étendard de la croix, et se rendit à Rhedeste. L'armée qu'il avait réunie était la plus belle et la mieux exercée qu'on eût mise sur pied depuis long-temps. La campagne qui s'ouvrit fut digne des plus célèbres capitaines de l'ancienne Rome. Zimisès y déploya autant de bravoure personnelle que de talent militaire. Elle commença par la défaite des Russes, sous les murs de Péreyeslavetz, ville alors grande et puissante. Le gouverneur de cette place tenta en vain de la défendre. Les Grecs la prirent d'assaut, et délivrèrent Boris, roi des Bulgares, qui y était renfermé. Zimisès marcha ensuite vers Dorostol, dont le siège fut long et meurtrier. Trois combats sanglants attestèrent l'opiniâtre résistance des Russes, en même temps qu'ils donnèrent lieu à Zimisès de déployer sa valeur et son habileté. Sviatoslaf, le chef des Moscovites, après avoir inutilement opposé toutes les ressources de son génie et tous les efforts de son courage, se vit forcé de demander la paix (1). Le royaume de Bulgarie revint pour quelque temps à l'empire, et fut soumis à Zimisès tant qu'il vécut. Pendant que ce prince était campé devant Dorostol, il avait couru risque de perdre Constantinople, où s'étaient introduits quelques chefs d'une ancienne

conspiration, lesquels du sein de l'exil avaient de nouveau formé le projet de s'emparer de l'empire. Dé couverts par une trahison, arrêtés dans Sainte-Sophie, où ils s'étaient réfugiés, les conjurés furent dépouillés de leurs biens, condamnés à perdre la vue, et tout rentra dans l'ordre. Après avoir fortifié les places le long du Danube, Zimisès reprit le chemin de Constantinople. Le patriarche, le clergé, le sénat et tout le peuple vinrent au-devant de lui, et le reçurent avec des acclamations de joie et des chants de triomphe. On lui amena un char brillant d'or et attelé de quatre chevaux blancs. Au lieu d'y monter, il y plaça les ornements royaux des princes bulgares et au-dessus une statue de la Sainte-Vierge, qu'il apportait de leur pays. Il suivit le char sur un cheval blanc, la tête ceinte du diadème, et traversa ainsi Constantinople, dont les rues étaient tapissées d'étoffes d'or et de pourpre. Il alla rendre grâce à Dieu dans l'église de Sainte-Sophie, où il fit suspendre une magnifique couronne, qui avait servi aux rois bulgares. Zimisès fit ensuite venir dans son palais le roi Boris; et, lui ayant ôté la couronne d'or, la tiare de lin et les brodequins couleur de pourpre, marques de la royauté, il lui conféra la dignité de maître de la milice. Il célébra sa victoire par un trait de bonté plus glorieux que tous les monuments : ce fut de décharger ses sujets de l'impôt de la fumée. On appelait ainsi un droit onéreux, établi depuis plus de cent cinquante ans, par Nicéphore I^{er}., sur chaque cheminée. Au commencement de l'année 972, Zimisès fit alliance avec l'empereur Othon, et lui donna Théophaon, fille de Romain le jeune.

(1) Nestor et d'autres historiens russes ont fait un récit qui diffère sous quelques rapports de celui des Grecs; mais celui-ci nous a paru plus probable, et c'est aussi l'avis de Karamsin. V. 29. SVIATOSLAV, au Supplément.

riage fut célébré à Rome par Jean XIII, qui couronna la sse. Zimiscès, tranquille du le l'Occident, tourna ses vues es Sarrasins d'Orient. Il voulait er Jérusalem des mains des ins, et leur enlever toutes les con- qu'ils avaient faites en Syrie Mésopotamie. Cette entreprise, céda de plus d'un siècle celle osades, ne fut pas inconnue en ent; et ce fut sans doute pour oriser que les Vénitiens, qui nt seuls alors en Europe le erce d'Orient, défendirent, eine de la vie et d'une amende it livres d'or, de porter aux ins ni fer, ni bois, ni aucune d'armes dont ils pussent se contre les chrétiens. Cette dé- si souvent renouvelée depuis papes, fut toujours violée par ce. Une belle armée, conduite *grand domestique*, dont l'his- e dit pas le nom, traversa l'A- eure, passa l'Euphrate, jetant t l'épouvante, et pénétra jus- sources du Tigre; mais Abu- gouverneur de la province de ekin, aujourd'hui Martyrop- prit dans un défilé inaccessi- chevaux l'imprudent général ailla son armée en pièces, et si-même prisonnier. Cette dé- traina la perte de toutes les tes de cette campagne. L'em- , peu accoutumé à de pareils s, partit lui-même au prin- suivant. Il entra dans Nisibe, a tout le pays d'alentour, at- Amède, que les Sarrasins reprise, et marcha ensuite ctarsis, la plus riche ville rovince, qui se racheta du en ouvrant ses portes. Zimis- lait aller à Ecbatane, la plus e cité de l'univers; mais il

fallait traverser un pays désert, coupé de montagnes, sans eau et sans fourrage. Il revint donc à Constantinople, chargé d'une prodigieuse quantité d'or, d'argent, d'étoffes précieuses et d'aromates, richesses qui furent portées dans son triomphe. A peine était-il de retour qu'il apprit que toutes les places conquises venaient de retomber au pouvoir des Sarrasins. Zimiscès repartit au printemps, et entra en Syrie. Il attaqua et prit Apamée, Êmese et Balbec. Il imposa un tribut au gouverneur de Damas; puis, traversant le Liban, il pénétra dans la Galilée, s'empara de Tibériade, de Nazareth et du mont Thabor. Ce fut alors qu'une députation lui apporta les clefs de Jérusalem, et lui demanda une garnison chrétienne pour la ville sainte. L'empereur se rendit ensuite en Phénicie, s'approcha de Sidon, et vint assiéger Tripoli. Le siège durait depuis quarante jours, lorsque Zimiscès tomba malade. Il prit le parti de retourner à Antioche; mais les habitants de cette ville, presque tous Sarrasins, lui en fermèrent les portes. L'empereur, irrité de cette révolte, ravagea tout le territoire, et coupa tous les arbres des environs. Sa maladie augmentant, il laissa devant cette ville Burzès, qui l'avait déjà prise, et continua sa route vers Constantinople. En traversant la Cilicie, il fut frappé d'étonnement à la vue de vastes campagnes couvertes de troupeaux et de tous les trésors que produit la terre. Ayant demandé quel était le maître de toutes ces richesses, on lui répondit que c'étaient les domaines du chambellan Basile. Indigné de voir que le fruit des conquêtes fût englouti par un seul homme, le prince dit à ceux qui l'accompagnaient : *C'est donc*

pour enrichir un eunuque que les peuples s'épuisent, que les armées essuient tant de fatigues, que tant de braves gens périssent, et que les empereurs eux-mêmes vont exposer leur vie aux extrémités de l'empire? Basile, instruit de ce discours, ne fit qu'en rire avec ses amis. Mais, ayant gagné un des eunuques de l'empereur, il fit verser du poison dans la coupe de ce prince; et le lendemain, Zimisès devint perclus de tous ses membres; des pustules pestilentielles couvrirent ses épaules; une grande quantité de sang lui sortit par les yeux. Tous les remèdes furent inutiles. Sentant ses forces diminuer, il se hâta d'arriver à Constantinople, et envoya ordre d'achever en diligence le tombeau qu'il se faisait construire dans l'église de Saint-Sauveur. Il respirait à peine lorsqu'il entra dans la ville, où la joie de son retour se changea en pleurs et en gémissements. Voyantsa fin prochaine, Zimisès fit ouvrir son trésor particulier, et il en distribua l'argent aux pauvres et aux malades, surtout à ceux qui tombaient du mal caduc, pour lesquels il avait toujours eu beaucoup de compassion. Il se confessa à l'évêque d'Andrinople, et mourut pénétré de contrition, le 10 janvier 975, à l'âge de cinquante-un ans, après avoir régné six ans et un mois. Le règne de Zimisès fit oublier le crime par lequel il avait commencé. Ce prince était doux, affable, libéral, et ne savait refuser aucune grâce, à moins qu'elle n'allât au détriment de ses sujets. Il se rendait souvent à la léproserie qu'il avait dotée, au-delà du Bosphore. Il y distribuait des aumônes, et pansait les malades de ses propres mains. La seule faiblesse qu'il montra depuis son avènement fut sa confiance dans

l'astrologie judiciaire. Chéri du soldat, il avait rétabli la discipline dans les armées grecques; et s'il eût régné plus long-temps, il aurait pu arrêter les invasions des Sarrasins. Ce fut sous son règne qu'on chassa de Constantinople et de l'empire les Manichéens, qui se réfugièrent en Bulgarie, se répandirent ensuite en Italie, en Allemagne, sous le nom de Pauliciens, et donnèrent naissance à la secte des Albigeois. Ce prince est le premier qui ait ordonné de mettre sur les monnaies l'image de Jésus-Christ. Baroniüs, dans ses Annales, donne la copie d'une médaille des empereurs Basile II et Constantin VIII, sur un côté de laquelle on voit cette image, avec ces mots: *Christus rex regnantium* (2). M—D.

ZIMMERMANN (MATTHIAS), théologien, né à Éperies en Hongrie, le 21 septembre 1625, commença ses études dans sa ville natale sous les yeux de son père, que ses occupations mercantiles n'empêchaient point de siéger parmi les sénateurs d'Éperies. Il alla ensuite au collège de Thoru (1639), et au bout de cinq ans, passa à l'université de Strashourg où il s'appliqua à la philosophie. Décidé dès-lors à entrer dans la carrière du ministère, il commença à suivre les cours de théologie. Admis la même année au grade de maître-ès-arts, il se rendit à Leipzig, en 1643, pour entendre de nouveaux maîtres; et enfin en 1651 revint à Éperies, où son père le rappela. Il fut presque aussitôt nommé recteur du collège de Leutsch, aujourd'hui dans le comtat qui fait partie de la Haute-Hongrie; mais ni

(2) On conserve encore dans l'antique famille russe des Dolgorouki un sabre qui fut donné à un de ses ancêtres par l'empereur Zimisès, et qui porte cette même inscription latine.

ments qu'il trouva dans cette ni son mariage avec la fille fesseur en droit de la ville, et le fixer. L'année suivante le vit revenir à Éperies où il it ans ministre. Au bout de s l'électeur de Saxe le nomma eur du surintendant de Coluis ministre et surintendant sen. La première de ces pla it forcé de se faire recevoir en théologie (nov. 1661). ensuite au doctorat, et fut ce grade universitaire, dans é de Leipzig, en 1666. Il se it à monter en chaire, le 29 re 1689, lorsqu'il essuya que d'apoplexie foudroyante eva le même jour. Ce minis- très-habile dans l'explica- Écriture et des Pères, et l'on un grand nombre d'ouvra- eux, entre autres : I. *Histo- ychiana, ortum, progressum, tionem, errorum enarratio- refutationem, cum consec- theranos non esse Eutychia- ibens*, Leipzig, 1659, in-4°. yme, sous le nom de Théo- thusius. II. *Dissertatio ad Tertulliani apologetici cap- unt, non nascuntur Chris-* Leipzig, 1662, in-4°. III. *xi Alciani* (nouveau pseu- sous lequel se déguise le idant de Meissen) *Montes Romanenses historicè, cano- eologicè detecti: præmitti- us tractatus de nervis rerum rum Romanæ ecclesiæ: itur biga scriptorum ponti- i, Nicolai Bariani, Augus- Montes impietatis, Michae- asfavæ Decisio contra Mon- stis*, Leipzig, 1670, in-4°. *lecta miscella menstrua nis sacræ et profanæ, theo-*

logicæ, liturgicæ, philologicæ, mo- ralis, symbolicæ, etc., etc., ex op- timis et rarioribus auctoribus col- lecta; menses XII, Meissen, 1674, in-4°. V. *Planctus Misensis*, Meis- sen, 1680, in-4°, sermon de pres- tation de serment en allemand. VI. *De presbyterissis veteris ecclesiæ commentariolus*, Anneberg, 1681, in-4°; Leipzig, 1704, in-4°. VII. *Amœnitates historice ecclesiasticæ hæcenus ad bonam partem ordine hoc intactæ*, Dresde, 1681, in-4°, fig. VIII. *Florilegium philologico- historicum aliquot myriadam titulo- rum, cum optimis auctoribus, etc.: adhibitâ re nummariâ et gemma- riâ. Præmittitur Diatriba de eru- ditione eleganti comparandâ*, Meis- sen, 1687, in-4°. 1^{re}. partie; 1689, 2°. IX. *Dissertatio de acceptila- tione sociniana, imprimis injuria in meritum et satisfactionem Jesu- Christi*, in-4°. On peut consulter sur Math. Zimmermann, le tome xxxvi des Mémoires de Nicéron, David Czvittinger, *Hungaria litterata*, Henri Pipping dans son *Sacer decadem septenarius memoriarum theo- logorum exhibens*.—Parmiles autres théologiens qui ont porté le nom de Zimmermann, nous nommerons : 1°. Antoine ZIMMERMANN, pasteur à Teuchern (1523), puis à Meusel- witz, auteur d'un grand nombre de sermons; 2°. Chrétien ZIM- MERMANN, né à Dresde le 24 jan- vier 1598, et mort en 1665, dans sa ville natale où il était prédica- teur, laissant quinze cents sermons relatifs à l'explication des livres de Samuel; 3°. Guillaume ZIMMER- MANN, historien et controversiste de Neustadt dans le duché de Wurtem- berg, prédicateur à Wimpfen en 1569, membre du consistoire dans les états de l'électeur palatin, et pré-

dicateur aulique à Heidelberg (1578), ensuite surintendant particulier à Vayhingen, et enfin (1586), inspecteur des églises et écoles de Gratz. Il avait, en 1583, assisté au colloque de Quedlimbourg, entre les théologiens du Palatinat et de Brunswick. Les Jésuites déterrèrent son corps quelque temps après ses funérailles, et le firent jeter à l'eau. On lui doit une *Histoire d'Allemagne*, en latin, une Apologie contre les habitants d'Heidelberg (alle.), et des *Lettres à Marbach* (lat.), insérées par Fecht dans sa collection d'*Epistola theologica*. P—OT.

ZIMMERMANN (JEAN-JACQUES), fanatique célèbre, né à Vayhingen, dans le duché de Wurtemberg, en 1644, étudia la théologie à l'académie de Tubingue, et après avoir été admis aux grades de bachelier et de maître-ès-arts, obtint un emploi de répétiteur au collège du Prince. Il s'était livré en même temps aux mathématiques et à la philologie, et avait fait surtout de tels progrès dans la première de ces sciences, qu'il aurait pu devenir un des hommes distingués de son époque, s'il n'avait abandonné ses premières études pour se jeter dans les rêveries de l'illuminisme. Nommé diacre de Bittigheim, en 1671, il s'y lia avec le fanatique Bronquell, dont il devint en même temps le disciple. Toutes les opinions des Boëhmistes furent les siennes; et l'éclat qu'il donna aux principes des sectaires, par des prédications aussi éloquentes qu'exagérées, le fit regarder par la plupart d'entre eux comme supérieur à Boëhm lui-même. Tandis que son imprudence lui valait tant de succès d'un côté, de l'autre il était mandé par le consistoire de Stuttgart, pour rendre

compte de sa conduite et de ses opinions religieuses. Ses explications furent loin de satisfaire la sévérité des membres de cette assemblée. Néanmoins on prit le parti d'user d'indulgence, et il en fut quitte pour une réprimande légère. Mais soit qu'il eût vu dans la piété inquisitoriale de ses supérieurs une persécution odieuse, soit que la légèreté de cette punition exaltât son orgueil ou accrût sa confiance, à peine fut-il de retour dans son diaconat, qu'il se mit à écrire ce qu'il cessait momentanément de proclamer dans la chaire évangélique. Son ouvrage intitulé *la Révélation presque complète de l'Antechrist (Bey nahe ganz aufgedeckter Antechrist)*, était, comme tous les pamphlets de l'illuminisme naissant, rédigé avec autant d'emportement et d'intolérance que de bizarrerie. Tous les dignitaires de l'église protestante, qu'il y traitait de *Babylone* et *d'église de l'Antechrist*, se récrièrent à-la-fois; il fut révoqué. Glorieux de souffrir pour la cause qu'il avait embrassée, le nouvel apôtre monta encore dans la chaire des Boëhmistes, qui, le voyant persécuté, ne l'en admirèrent quedavantage, et il parcourut en prêchant une partie de l'Allemagne et des Provinces-Unies. Son plus long séjour fut à Amsterdam et à Francfort, d'où, après avoir organisé une société de fidèles de sa secte, il vint à Heidelberg, pour remplir les fonctions de professeur de mathématiques. Il y resta jusqu'en 1689, partageant son temps entre les devoirs de sa place et les exigences de ses coreligionnaires, dont il soutenait et dirigeait l'enthousiasme par des publications du genre de celles qui lui avaient attiré la disgrâce du consistoire. Les événements de la guerre

ent alors à changer de séjour, et partit de la ville qu'il avait habitée pendant quatre ans, à Hambourg, pour aller à Göttingue, où il fut chargé de donner des leçons de mathématiques en particulier aux élèves les plus avancés dans leurs études, en corrigeant des épreuves de philosophie. Il s'y occupa aussi de traduire des ouvrages purement mathématiques ou astronomiques, et de fabriquer des globes avec un grand succès, ce qui lui donna la réputation qu'il s'était acquise comme mathématicien, dès le commencement de son séjour à Heidelberg, et telle qu'il mit le sceau par ces opérations, lui aurait certainement valu une chaire à Hambourg, s'il eût voulu, sinon renoncer à ses idées religieuses, du moins à les répandre. Mais il fut obligé de se faire condescendre à ce qu'on regardait comme un acte de risie et un sacrilège. Les désastres que lui attirait cette conduite délicate, et l'opposition que l'on ne trouvait à gagner des partisans en Europe, le déterminèrent à partir pour le Nouveau-Monde, ainsi que l'établissement devait en être la suite, et de consacrer toutes ses pensées; et il vint à Amsterdam en Hollande avec dix-huit mille florins, au nom desquels il avait acheté d'un quaker deux cent quatre-vingt-cinq acres de terre en Virginie, quand il mourut subitement à Rotterdam, en 1693. Il avait de la nature une imagination vive, et il y joignait une pénétration d'intelligence rare. Les succès des mathématiques et de philosophie ne furent pour lui qu'un amusement, on ne peut trop regretter de ne l'avoir vu, homme, destiné par la supériorité de ses facultés intellectuelles à avancer les sciences, consacrées uniquement dans de folles

altercations son temps, ses forces et son génie. Parmi ses nombreux écrits nous indiquerons : I. *Scriptura sancta Copernicans*, morceau extrêmement curieux, et où il cherche à prouver qu'aucun passage de l'Écriture n'est en contradiction avec les lois de Kepller et le système de Copernic, trad. en allemand et publié à Hambourg, 1770, in-8°. sous le titre de *Kurieuse astronomischer Beweisthum der Kopernicanischen Weltgebæudes aus der heiligen Schrift*. II. *Orthodoxia theosophiæ teutonico-bœhmianæ*, pseudonyme, sous le nom de Jean Mathias. III. *Millenarii sancti immota veritas et immunitas à consequentiis temporariis ac instantiis sæcularibus*. IV. *Logistica astronomo-logarithmica*. V. *Theoriæ secundorum mobilium perfectæ πρόγνυσις*. VI. *Amphitheatrum orbis stellati*. VII. *Coniglobium nocturnale stelligerum ou le Globe céleste transféré sur un cône étoilé*, en allemand, Hambourg, 1740, in-8°. Cette manière d'étudier l'arrangement astronomique des cieux a été regardée comme avantageuse sous quelques rapports, puisque la projection conique l'emporte certainement sur les projections cylindriques ou sphériques, par lesquelles on a si souvent et si vainement essayé de représenter sur un plan les détails disposés sur les contours d'une sphère. Mais c'était à Euler qu'il était réservé de perfectionner le tracé conique en faisant disparaître quelques-uns des défauts qu'on lui reprochait. On peut joindre à cet ouvrage le *Prodromus biceps cono-ellipticæ et à priori demonstratæ planetarum theorices*. P—OT.

ZIMMERMANN (JEAN-JACQUES), né à Zurich, en 1685, fut destiné, dès son enfance, à la théologie par

... pour venir à sa mère , il revint néanmoins aux études théologiques , et il ne tarda pas à les reprendre avec ardeur. Il étudia tous les auteurs classiques de l'antiquité , ainsi que les meilleurs écrits de ses contemporains. Dès-lors ses principes donnèrent quelque ombrage , et ce ne fut qu'avec peine qu'il obtint une très-mince pension pour achever ses études en Allemagne. Il se fit instituteur , et se rendit à Brème , où il trouva de riches bibliothèques à sa disposition. Revenu à Zurich , il sollicita vainement une chaire , et se trouva encore réduit aux fonctions d'instituteur ; enfin , en 1731 , il fut nommé professeur de droit naturel , et , en 1737 , professeur de théologie et chanoine. Ce ne fut que par une grande douceur et une grande modestie qu'il parvint à apaiser ses ennemis. Deux de ses disciples assuraient l'avoir entendu dire de *Socin*, *beatâ morte decessisse* ; mais cette accusation fut reconnue calomnieuse , et les accusateurs en convinrent eux-mêmes. *Zimmermann* mourut à Zurich en 1756. Ses écrits sont nombreux et estimés. On en a recueilli :

tribu
bour
vrag
J.-J.
B. C
tione
Medi
magi
littatis
libenes
I
erudit
incred
1739-
serven
été pu
Disser
dificat
en alle
avec un
1800.
à un ou
sous ce
erudito
torum
nuscrit
même ;
ricuses

2177

docteur en médecine à l'usage de Göttingue, que présidait l'ustre compatriote Albert de , il défendit dans sa thèse l'usage de la doctrine hallerienne, de l'usage de la faculté musculaire. Zimmermann voyagea ensuite en Hollande, séjourna quelque temps à Paris où il connut le médecin Sevelin, devenu en Suisse, il s'établit à Winterthour, et y épousa une parente de Haller. Peu de temps après la mort de ce médecin (*physicien*) de Winterthour, sa patrie natale étant devenue vacante, Zimmermann fut nommé par ses antécédents attachés à cet emploi, par son amour de la patrie, le digne à s'y fixer. L'exercice de la médecine dans une sphère aussi peu étendue ne pouvait suffire à son activité, et l'Europe savante apprît bientôt que dans une petite ville de Suisse habitait un homme dont les ouvrages étaient dignes de briller sur le plus grand théâtre. Quatre ouvrages importants publiés de 1754 à 1768, le *Traité de la solitude* (1754), les *Considérations sur l'ordonnance nationale* (1758), le *Traité de l'usage de la médecine* (1763), le *Traité de la dysenterie* (1765), comptent une foule de travaux nombreux et d'opuscules insérés dans les journaux et recueils scientifiques, donnèrent la mesure de son génie, de l'étendue de ses connaissances, dans le premier de ces ouvrages, *étude considérée relativement à l'esprit et au cœur*, Zimmermann se livre à ses émotions habituelles avec

moins de charmes, il est vrai, et surtout moins éloquemment que ne l'ont fait, écrivant sur un pareil sujet, J.-J. Rousseau et avant lui Pétrarque. Ses idées toutefois ont plus d'étendue, son instruction est plus variée et plus profonde. On y découvre sans peine les germes évidents de ce penchant à l'hypocondrie, qui devait se convertir en un mal habituel, le tourmenter jusqu'à sa mort, et l'on comprend qu'un séjour de quatorze années à Brugg dut développer chez lui une affection à laquelle il était naturellement disposé. On le voit, après une journée solitaire passée à contempler l'Aar épanchant au loin ses eaux et baignant les ruines imposantes de l'antique château d'Hapsbourg, redescendre dans sa petite ville pour y essayer les dédains d'un bourgmestre ou la conversation encore plus intolérable des oisifs et des importuns. Réduit à cette existence, l'homme de génie paraît un oiseau de haut vol, qui, renfermé dans une cage étroite, et ne pouvant y déployer librement ses ailes, en regarde tristement les barreaux. L'ouvrage sur la solitude n'était d'abord qu'un essai, mais trente ans après sa publication, l'auteur l'étendit à quatre volumes dont les deux premiers parurent en 1784, et les deux derniers en 1786. Ce fut alors qu'il attira l'attention de l'impératrice de Russie, Catherine II, qui lui envoya, par un courrier, une bague enrichie de diamants, d'une beauté extraordinaire, une médaille d'or portant d'un côté sa figure, et, ce qui dut le flatter davantage, un petit billet écrit de sa main, avec ces paroles remarquables : à M. Zimmermann, pour le remercier des excellentes recettes qu'il a données à l'humanité dans

distinguées depuis plusieurs siècles par leur mérite, et la façon dont elles ont servi les premiers emplois dans leur patrie. Zimmermann était fille d'un avocat au parlement de Metz, nommé Pache de Morges, ville du pays de Lorraine, ce qui explique très-bien pourquoi Zimmermann, né dans un pays où l'on ne parle pas allemand, ayant fait ses études en Allemagne, n'ayant passé que très-peu de temps en France, parlait et écrivait le français si l'allemand avec une égale facilité.

1803, par M. Marcard, avec un récit historique des rapports de Zimmermann avec l'impératrice. Renonçant à l'espoir de l'attirer auprès d'elle, Catherine le chargea de lui procurer de jeunes médecins pour ses états et ses armées, et le récompensa de ses soins à cet égard, en lui faisant parvenir la croix de Saint-Wladimir. L'ouvrage sur l'*Orgueil national*, publié deux ans après le premier *essai sur la solitude*, eut encore plus de succès. L'orgueil, que l'académie définit l'opinion trop avantageuse de soi-même, que l'Église a rangé parmi les péchés mortels, est un sentiment aussi déplacé chez les nations que chez les individus, et bien que le sentiment exagéré de sa propre valeur ait inspiré parfois des résolutions magnanimes, plus souvent encore il a produit des résultats déplorables. De quoi les peuples pourraient-ils raisonnablement s'enorgueillir? d'être plus nombreux, plus riches, plus forts, d'habiter un climat plus

ve
for
bie
s'ac
taro
« L
» qu
» qu
» fa
» sa
» da
» au
» rév
» elle
» tiqu
» de l
» une
» tera
» tres
» vie x
l'Expe
contres
vragés
dû lui
aussi s
té. La
fondée

des systèmes défectueux et incomplets. C'est donc pour les médecins une nécessité de se réduire à l'observation des faits particuliers; l'ouvrage de Zimmermann leur enseigne combien cette observation veut dans celui qui s'y livre de lumières et de sagacité. L'occasion de mettre en pratique les préceptes judicieux dont abonde le traité de l'Expérience en médecine, s'offrit bientôt à l'auteur. Une épidémie dysentérique ravagea une grande partie de la Suisse, et sévit principalement sur les bords de l'Aar. Appelé à en diriger le traitement, Zimmermann n'adopta pas de méthode générale ni exclusive, et bien qu'il donne beaucoup d'éloges à l'ipécacuanha, il est loin d'en faire, comme on le prétend, un spécifique contre la dysenterie. Un traité de cette maladie fut le résultat de ses observations; il valut à l'auteur la réputation de grand praticien, et fit dire à Cullen dans son ouvrage sur la manière d'étudier la médecine-pratique : « M. Zimmermann est le premier » qui ait donné la vraie manière de » traiter la dysenterie. » Sa célébrité toujours croissante ajoutait à ses dégoûts pour le séjour de la petite ville de Brugg, où la destinée paraissait l'avoir confiné pour toujours. Des ennuis domestiques, nés de la mauvaise santé de sa femme et de ses enfants, venaient encore s'y joindre et le plongeaient dans une mélancolie continue. Plusieurs emplois avantageux lui étaient offerts : il accepta celui de premier médecin du roi d'Angleterre à Hanovre, vacant par la mort de Werlhof. Zimmermann quitta donc sa ville natale, avec sa famille, en 1768; trop heureux s'il eût pu y laisser son mal habituel, l'hypocondrie, dont l'intensité augmentait chaque jour. On devine sans

peine que dans une disposition d'esprit aussi fâcheuse le séjour d'Hanovre lui déplût dès l'abord; tous les avantages de sa nouvelle position furent pour lui comme n'existant pas; les inconvénients seuls le frappèrent et grossirent prodigieusement aux yeux de son imagination malade. Cependant sa réputation de médecin et de philosophe s'y accrût beaucoup; mais une maladie cruelle le força de se rendre à Berlin en 1771; il y fut guéri par une opération qu'exécuta le célèbre Meckel, et dont ce médecin a donné la description dans son traité de *Morbo hernioso, congenito, singulari et complicato*, Berlin, 1772, in-8°. Zimmermann avait perdu, en 1770, une femme adorée. En 1775, il se donna quelque relâche en faisant un voyage à Lausanne, où sa fille recevait son éducation; il y passa cinq semaines auprès du docteur Tissot, qu'il n'avait pas encore vu, quoiqu'ils fussent amis depuis vingt ans. « J'eus enfin le plaisir de le voir, dit Tissot, je ne dirai pas de le connaître; je trouvais que je le connaissais déjà : l'ami qui me parlait me rappelait à tout moment celui qui m'avait écrit, et ressemblait parfaitement au portrait que je m'en étais fait, etc., etc. » Cette fille chérie, sur qui Zimmermann fondait tant d'espérances, fut atteinte d'une maladie de langueur peu de temps après avoir quitté Lausanne, souffrit durant cinq années, et s'éteignit en 1781. Il ne lui restait plus qu'un fils dont la tête s'était absolument perdue dès 1777. « Ce » malheur, écrivait Zimmermann, » me poursuit comme une furie : il » me jette dans une mélancolie cons- » tante et profonde, et mes maux » de nerfs sont plus aigus qu'ils ne » l'ont jamais été. » Resté seul sur la

Frédéric II l'appela près de lui; ce grand roi se mourait d'une hydropisie de poitrine, suite du froid humide auquel il s'était exposé pendant l'automne de 1785. Mécontent de son médecin qui avait eu le courage de prononcer le nom de la maladie dans laquelle Frédéric ne voulait voir qu'un asthme, il attendait de Zimmermann une guérison que ce ui-ci se garda bien de lui promettre. En effet, comme l'avait très-bien vu l'habile professeur de Berlin, Selle (ainsi se nommait le médecin disgracié), la maladie était parvenue à un degré incurable, et les écarts de régime auxquels se livrait le monarque rendaient tous les palliatifs inutiles. Admirateur passionné du grand Frédéric, ce ne fut pas sans crainte que Zimmermann parut en sa présence. Pour un médecin, le roi n'était cependant qu'un homme sujet à tous les maux de l'humanité et à toutes ses faiblesses, se bourrant de pâté de gibier, et se crevant d'indigestions, dès que sa maladie lui laissait quelque relâche, voulant absolument un remède qui le guérit, et s'irritant de la

brochure
duite en
tiens de
avec le
ris, 1790
tion pou
publia, e
titulée *Fr.*
contre le
deux ans
encore tro
sur ce m
il attaqua
nombre de
traitant d'
de projets
et de l'ordr
France étai
cette secte.
avertir les
conseils, et
qui ne fure
Zimmermar
Allemagne l
bre d'homn
lui. L'empe
cueillir ses ic
vue de ce p
dans la pl

Pendant ce temps la révolution française étendait son influence ; et les armées de la république , qui envahissaient la Hollande , portèrent la terreur dans le pays de Hanovre. L'imagination de Zimmermann , désormais fixée sur un seul point , en était sans cesse préoccupée. De même que Spinello avait toujours le diable à ses côtés , et Pascal un globe de feu ou un précipice , le malheureux médecin suisse voyait sans cesse l'ennemi dévastant sa demeure. Il était persuadé que le désir de l'atteindre pouvait seul conduire les Français jusque dans le Hanovre. « Je cours » risque , écrivait-il à Tissot , » de devenir encore cette année » (1794) un pauvre émigré forcé » d'abandonner sa maison , avec la » chère compagne de sa vie , sans » savoir où donner de la tête , et » trouver un lit pour y mourir. » Cette idée de l'ennemi dévastant sa maison , devint dominante parmi tous les symptômes de l'hypocondrie. Un voyage dans le Holstein n'y apporta qu'un faible soulagement. Réduit au marasme et tombé à soixante-six ans dans un état de décrépitude anticipée , il mourut à Hanovre le 7 octobre 1795. Je suis entièrement ruiné , répétait-il dans son délire , et force m'est bien de mourir de faim : nouvel exemple à ajouter à tous ceux qui prouvent que les grands talents mènent rarement au bonheur. Voici la liste des ouvrages de Zimmermann : I. *Dissertatio physiologica de irritabilitate quam publice defendet Joh. Georgius Zim-*

mermann , Götting. , 1751 , in-4°. II. *Betrachtungen über die Einsamkeit* , Zurich , 1756 , in-8°. *Von der Einsamkeit* , ou de la Solitude , Leipzig , 1773-1784-1786 ; traduit en français par Mercier , Paris , 1790 , in-12. De la solitude , traduction par A.-J.-L. Jourdan , Paris , 1825 , in-8°. Cette seconde traduction est de beaucoup préférable à la première. Le traducteur a retranché , avec raison , l'histoire trop étendue des sectes philosophiques et religieuses vouées à la solitude. C'est à propos de ces dernières que Zimmermann écrivait à Tissot , disait de la Thébaïde , *c'est un vrai Bedlam*. La traduction du livre de la Solitude a eu plus de succès en Angleterre que partout ailleurs , et cela se conçoit. III. *Von Nationalstolze* , ou de l'Orgueil national , Zurich , 1758 , in-8° ; *ibid.* , 1760 ; *ibid.* , 1768 ; *ibid.* , 1779 ; *ibid.* , 1789 ; traduit en français , Paris , 1769 , un vol. in-12. IV. *Von der Erfahrung in der Arzneykunst* , ou de l'Expérience en médecine , Zurich , 1763-1774. Traduit en français par Lefebvre de Villebrune , Paris , 1774 , 3 vol. in-12. Réimprimé à Avignon , en 1800 , 3 vol. in-12. Édition augmentée de la Vie de l'auteur , par Tissot de Lausanne. Nouvelle édition in-8° , Montpellier , 1818. V. *Traité de la Dyssenterie* , Zurich , 1767 ; traduction française , Paris , 1775 , un vol. in-12. VI. *Entretiens de Frédéric , roi de Prusse , avec le docteur Zimmermann* , Paris , 1790 , in-12 ; Lausanne , 1790 , in-8°. VII. *Fragmente ueber Friederich den Grossen* , Leipzig , 1790 , 3 vol. in-12. Zimmermann écrivait le français avec élégance ; c'est en cette langue qu'il avait rédigé , dès 1752 , un morceau sur Haller , imprimé d'a-

ses attaques contre les révolutionnaires ; un de ses écrits , intitulé *Le Baron de Knigge démasqué comme illuminé , démocrate et corrupteur du peuple* , le fit traduire devant une cour de justice comme libelliste , imputation qu'il ne put écarter , le baron n'ayant pas avoué publiquement le livre que son adversaire signalait.

bord dans le journal de Neufchâtel, et qu'il étendit ensuite dans sa Vie de Haller, publiée en allemand, Zurich, 1755. Il avait composé, dans sa jeunesse, quelques vers allemands, entre autres un poème sur le tremblement de terre de Lisbonne, ouvrage qui eut beaucoup de succès. Tissot a publié, sur la vie de Zimmermann, une notice où tous ses biographes ont puisé. R—c—d.

ZIMMERMANN (le chevalier JOSEPH), littérateur allemand, était né, vers le milieu du dix-huitième siècle, à Lucerne, d'une famille distinguée, dont les diverses branches, établies dans les différents cantons de la Suisse, ont produit des hommes de mérite. Ayant achevé ses études classiques avec succès, il embrassa la profession des armes, et pour prix de ses services obtint le grade de lieutenant en premier au régiment des gardes-suisse, avec le rang de colonel. La culture des lettres et de la poésie occupa ses loisirs, sans jamais nuire à ses devoirs. Il est auteur d'un ouvrage en vers allemands, intitulé : *Essai des principes d'une morale militaire, suivi de chansons militaires et d'un hymne à l'obéissance*, Paris et Amsterd., 1769, Lemgow, 1771, in-8°. Les poésies de Zimmermann sont estimées. Suivant le *Diction. universel*, Zimmermann est mort à Paris en 1780; mais on trouve encore le nom de cet officier dans l'*État militaire de la France* pour l'année 1788. W—s.

ZIMMERMANN (HENRI), voyageur, né à Wissloch, dans le Palatinat, embrassa d'abord le métier de teinturier, et, en 1770, se conformant à l'usage, se mit à voyager; mais, comme il ne trouvait pas à exercer partout sa profession, il fut

souvent obligé de chercher d'autres ressources. A Genève il travailla chez un fondeur et chez un doreur; à Lyon, chez un fondeur de cloches; à Londres chez un raffineur de sucre : « Là, » dit-il, en véritable paladin, tous les jours porté à courir, il me prit une fantaisie de voir ce que l'on fait sur mer, et lorsqu'en 1776 la Grande-Bretagne équipa deux corvettes, la *Résolution* et la *Découverte*, pour aller découvrir de nouveaux pays, je m'embarquai comme matelot sur la dernière. » Zimmermann fit donc avec Cook le troisième voyage que cet illustre navigateur entreprit autour du monde. Cette expédition terminée, le matelot paladin revint dans sa patrie, en 1781. Il fut plus tard nommé patron des navires de l'électeur à Sterberg en Bavière. Comme Zimmermann n'ignorait pas que quiconque navigue sur un bâtiment employé à faire des découvertes est tenu de remettre ou de détruire tous les écrits qu'il a pu composer sur cette matière, il eut la précaution de ne tenir qu'un petit journal dans lequel il inscrivait très-sommairement, en abréviations et en allemand, les événements les plus remarquables du voyage. Aidé de ce secours, il publia le résultat de ses remarques, en allemand, sous ce titre : *Voyage autour du Monde avec le capitaine Cook*, Manheim, 1782; *ibid.*, 1783, *ibid.*, 1784, in-8°. Ce volume qui, avec la préface, ne contient que cent douze pages, offre plusieurs particularités curieuses; les circonstances de la fin déplorable du chef de l'expédition y diffèrent, dans quelques détails, du récit de King. Les faits racontés par Zimmermann ont rappelé à l'auteur de cet article les expressions dont se servit

M. Phillips, officier des troupes de la marine, avec lequel il voulait s'entretenir de ce funeste événement qu'il avait vu lui-même : « C'est une » triste affaire », dit M. Phillips, puis il se tut. Zimmermann écrivant les noms des îles du grand Océan avec l'orthographe allemande, ils expriment plus fidèlement pour les Français la manière dont ils sont prononcés ; plusieurs sont oubliés. On a une traduction française de ce livre sous ce titre : *Dernier Voyage du capitaine Cook autour du Monde, où se trouvent les circonstances de sa mort*, Berne, 1783, in-8°. Roland, traducteur de ce voyage, y a joint une Vie de Cook, tirée d'une feuille allemande, et dont les détails avaient été fournis par Zimmermann et par Lohman, autre matelot, son camarade. Cette version annonce un homme peu versé dans la connaissance de la langue allemande, ainsi que de la navigation et des sciences naturelles.

E—s.

ZIMOROWICZ (SIMON), poète ruske, né, en 1604, à Lemberg, mourut à l'âge de vingt-cinq ans, ainsi que le prouve l'inscription placée sur son tombeau dans l'église des Carmélites, à Cracovie. Il fut le contemporain et l'émule du célèbre Szymonowicz qu'il se proposa pour modèle, en chantant dans une langue, qui, comme celle des troubadours de nos pays méridionaux, se prête facilement aux tours d'une poésie simple, naturelle, et aux charmes de la muse pastorale. Il a publié : I. *Roxolanki to iest ruskie panny na wesele Bartłomiecia Zimorowicza, przez Simeona Zimorowicza* : les Roxolanes ou Dames Ruskes, pour les noces de Barthélemi Zimorowicz, Lemberg, 1654, et réimprimé : 1°. à Cracovie,

même année, in-4°. ; 2°. à Varsovie, dans le *Recueil des Rondeaux polonais*, 1778, et dans le *Choir d'auteurs polonais*, par Thadée Mostowski, Varsovie, 1803-1805, 26 vol. II. *Sielanki, nowe Ruskie roznyim stanom dla zabawy teras s'wiesz wydana przez Symeona Zimorowicza* : Nouveaux Rondeaux en langue ruske, publiés par Simon Zimorowicz, 1663, in-4°. Cette date a fait croire à M. Mostowski que l'auteur avait vécu jusqu'au moment de la publication, ce qui est contredit par son épitaphe. Ces chants ruskes parurent avec ceux de Szymonowicz dans le *Recueil des Rondeaux polonais*, Varsovie, 1770, 1778, et enfin, en 1805. Les rondeaux de Zimorowicz sont d'un abandon, d'une gaité originale, et d'une douceur d'expression que l'on ne trouve pas toujours dans ceux de Szymonowicz ; il doit en partie cet avantage à l'idiome dans lequel il a chanté. Dans l'article *Zelich*, nous avons parlé de la langue ruske, mais en ne la considérant que sous ses rapports liturgiques. Cette langue est celle que parlaient les anciens Russes, qui, dans le dixième siècle, vinrent placer à Kiow le berceau de la monarchie. Nestor, le père de leur histoire, a écrit ses Annales en cet antique idiome. Le siège de l'empire ayant été transféré à Moscou, les princes moscovites ayant été au milieu du treizième siècle soumis au joug des Tartares, et cette domination ayant pesé sur eux pendant plus de deux cents ans, leur langue subit des changements ; elle adopta les expressions et les tournures du peuple vainqueur. De ce mélange est née la langue russe d'aujourd'hui. — ZIMOROWICZ (Barthélemi), frère du

dicateur aulique à Heidelberg (1578), ensuite surintendant particulier à Vayhingen, et enfin (1586), inspecteur des églises et écoles de Gratz. Il avait, en 1583, assisté au colloque de Quedlimbourg, entre les théologiens du Palatinat et de Brunswick. Les Jésuites détérèrent son corps quelque temps après ses funérailles, et le firent jeter à l'eau. On lui doit une *Histoire d'Allemagne*, en latin, une Apologie contre les habitants d'Heidelberg (alem.), et des *Lettres à Marbach* (lat.), insérées par Fecht dans sa collection d'*Epistolæ theologicæ*. P—OT.

ZIMMERMANN (JEAN-JACQUES), fanatique célèbre, né à Vayhingen, dans le duché de Wurtemberg, en 1644, étudia la théologie à l'académie de Tubingue, et après avoir été admis aux grades de bachelier et de maître-ès-arts, obtint un emploi de répétiteur au collège du Prince. Il s'était livré en même temps aux mathématiques et à la philologie, et avait fait surtout de tels progrès dans la première de ces sciences, qu'il aurait pu devenir un des hommes distingués de son époque, s'il n'avait abandonné ses premières études pour se jeter dans les rêveries de l'illumisme. Nommé diacre de Bittigheim, en 1671, il s'y lia avec le fanatique Bronquell, dont il devint en même temps le disciple. Toutes les opinions des Bohémistes furent les siennes; et l'éclat qu'il donna aux principes des sectaires, par des prédications aussi éloquentes qu'exagérées, le fit regarder par la plupart d'entre eux comme supérieur à Bohm lui-même. Tandis que son imprudence lui valait tant de succès d'un côté, de l'autre il était mandé par le consistoire de Stuttgart, pour rendre

compte de sa conduite et de ses opinions religieuses. Ses explications furent loin de satisfaire la sévérité des membres de cette assemblée. Néanmoins on prit le parti d'user d'indulgence, et il en fut quitte pour une réprimande légère. Mais soit qu'il eût vu dans la piété inquisitoriale de ses supérieurs une persécution odieuse, soit que la légèreté de cette punition exaltât son orgueil ou accrût sa confiance, à peine fut-il de retour dans son diaconat, qu'il se mit à écrire ce qu'il cessait momentanément de proclamer dans la chaire évangélique. Son ouvrage intitulé *la Révélation presque complète de l'Antechrist (Bey nahe ganz aufgedeckter Antechrist)*, était, comme tous les pamphlets de l'illumisme naissant, rédigé avec autant d'emportement et d'intolérance que de bizarrerie. Tous les dignitaires de l'église protestante, qu'il y traitait de *Babylone* et *d'église de l'Antechrist*, se récrièrent à-la-fois; il fut révoqué. Glorieux de souffrir pour la cause qu'il avait embrassée, le nouvel apôtre monta encore dans la chaire des Bohémistes, qui, le voyant persécuté, ne l'en admirèrent quedavantage, et il parcourut en prêchant une partie de l'Allemagne et des Provinces-Unies. Son plus long séjour fut à Amsterdam et à Francfort, d'où, après avoir organisé une société de fidèles de sa secte, il vint à Heidelberg, pour remplir les fonctions de professeur de mathématiques. Il y resta jusqu'en 1689, partageant son temps entre les devoirs de sa place et les exigences de ses coreligionnaires, dont il soutenait et dirigeait l'enthousiasme par des publications du genre de celles qui lui avaient attiré la disgrâce du consistoire. Les événements de la guerre

rent alors à changer de séjour, rendit, de la ville qu'il avait quatre ans, à Hambourg, écut du produit des leçons nnait en particulier aux élè- plus avancés dans leurs étu- en corrigeant des épreuves imerie. Il s'y occupa aussi de es ouvrages purement mathé- es ou astronomiques, et con- na des globes avec un grand La réputation qu'il s'était ac- omme mathématicien, dès le de son séjour à Heidelberg, uelle il mit le sceau par ces es opérations, lui aurait cer- ent valu une chaire à Ham- s'il eût voulu, sinon renon- es idées religieuses, du moins le les répandre. Mais il fut ible de le faire condescendre r'il regardait comme un acte crisisie et un sacrilège. Les désa- nts que lui attirait cette con- re délicate, et l'opposition que rine trouvait à gagner des par- en Europe, le déterminèrent à rquer pour le Nouveau-Mon- voyage, ainsi que l'établis- ui devait en être la suite, oc- toutes ses pensées; et il venait rendre en Hollande avec dix- mbourgeois, au nom desquels it acheté d'un quaker deux quatre cents acres de terre en vanie, quand il mourut subi- à Rotterdam, en 1693. Il eçu de la nature une imagina- illante, vive, et il y joignait une deur d'intelligence rare. Les ltés des mathématiques et de nomie ne furent pour lui qu'un Pon ne peut trop regretter de homme, destiné par la supé- de ses facultés intellectuelles : avancer les sciences, consu- fructueusement dans de folles

altercations son temps, ses forces et son génie. Parmi ses nombreux écrits nous indiquerons : I. *Scriptura sancta Copernicans*, morceau extrêmement curieux, et où il cherche à prouver qu'aucun passage de l'Écriture n'est en contradiction avec les lois de Keppler et le système de Copernic, trad. en allemand et publié à Hambourg, 1770, in-8°, sous le titre de *Kurieuse astronomischer Beweisthum der Kopernicanischen Weltgebäudes aus der heiligen Schrift*. II. *Orthodoxia theosophiæ teutonico-bœhmianæ*, pseudonyme, sous le nom de Jean Mathias. III. *Millenarii sancti immota veritas et immunitas à consequentiis temporariis ac instantiis sæcularibus*. IV. *Logistica astronomo-logarithmica*. V. *Theoriæ secundorum mobilium perfectæ πορότευμα*. VI. *Amphitheatrum orbis stellati*. VII. *Coniglobium nocturnale stelligerum* ou le *Globe céleste transféré sur un cône étoilé*, en allemand, Hambourg, 1740, in-8°. Cette manière d'étudier l'arrangement astronomique des cieux a été regardée comme avantageuse sous quelques rapports, puisque la projection conique l'emporte certainement sur les projections cylindriques ou sphériques, par lesquelles on a si souvent et si vainement essayé de représenter sur un plan les détails disposés sur les contours d'une sphère. Mais c'était à Euler qu'il était réservé de perfectionner le tracé conique en faisant disparaître quelques-uns des défauts qu'on lui reprochait. On peut joindre à cet ouvrage le *Prodromus biceps cono-ellipticæ et à priori demonstratæ planetarum theorices*.

P—OT.

ZIMMERMANN (JEAN-JACQUES), né à Zurich, en 1685, fut destiné, dès son enfance, à la théologie par

ses parents ; mais la vivacité de son esprit y répugna long-temps. Il saisit avec empressement l'occasion de la guerre intestine de 1712, pour quitter des écoles où il s'ennuyait, et pour suivre son père, qui était chirurgien dans l'armée. Lui-même désirait embrasser cette dernière profession. Pour obéir à sa mère, il revint néanmoins aux études théologiques, et il ne tarda pas à les reprendre avec ardeur. Il étudia tous les auteurs classiques de l'antiquité, ainsi que les meilleurs écrits de ses contemporains. Dès-lors ses principes donnèrent quelque ombre, et ce ne fut qu'avec peine qu'il obtint une très-mince pension pour achever ses études en Allemagne. Il se fit instituteur, et se rendit à Brème, où il trouva de riches bibliothèques à sa disposition. Revenu à Zurich, il sollicita vainement une chaire, et se trouva encore réduit aux fonctions d'instituteur ; enfin, en 1731, il fut nommé professeur de droit naturel, et, en 1737, professeur de théologie et chanoine. Ce ne fut que par une grande douceur et une grande modestie qu'il parvint à apaiser ses ennemis. Deux de ses disciples assuraient l'avoir entendu dire de Socin, *beatâ morte decessisse* ; mais cette accusation fut reconnue calomnieuse, et les accusateurs en convinrent eux-mêmes. Zimmermann mourut à Zurich en 1756. Ses écrits sont nombreux et estimés. On en a recueilli une partie sous ce titre : *Opuscula varia, histor. et philos. argumenti*, 2 tom. en 3 vol. in-4^o. , Zurich, 1751 à 1758. Plusieurs de ses Mémoires se trouvent insérés dans des ouvrages périodiques (*Bibliotheca bremensis* ; *Museum bremense* ; *Schellhorni amœnitates litterariæ* ; *Bibliothèque germanique* ;

Tempe helvetica ; *Musæum helveticum*, et *Journal helvétique*) : Voici les titres de quelques-uns de ceux qui ont été imprimés séparément. I. *Phileleutherius helveticus de miraculis quæ Pythagore, Apollonio Tyanensi, Francisco Assisio, Dominico et Ignatio Loyola tribuuntur*, Douai, 1734, et Edimbourg (Zurich), 1754. in - 8^o. , ouvrage curieux et peu commun. *Vita J.-J. Heroldrici*, 1732. II. *Vita J.-B. Cramerii*, 1737. III. *Disquisitiones de visionibus*, 1737. IV. *Meditationes XII de causis magis magisque invalescentibus incredulitatis, et medela huic malo adhibenda*, 1739-50. V. *Dissertationes V de recentiorum quorundam eruditorum præposteris adversus incredulos disputandi methodis*, 1739-43, avec des dissertations qui servent de continuation, et qui ont été publiées de 1743 à 1754. VI. *Dissertationes V de crimine hereditationis*, 1752 à 1756, trad. en allemand, par le pasteur Stoll, avec une préface fort intéressante, 1800. Zimmermann avait travaillé à un ouvrage qu'il n'a point achevé, sous ce titre : *Apologia virorum eruditorum falsò atheismi suspectorum*. On conserve à Zurich le manuscrit de sa *Vie écrite par lui-même* ; il est rempli d'anecdotes curieuses pour l'histoire du temps.

U—1.

ZIMMERMANN (JEAN-GEORGE), philosophe et médecin, naquit le 8 déc. 1728, à Brugg, petite ville de Suisse, qui faisait alors partie du canton de Berne, et dépend maintenant de celui d'Argovie (1). Reçu

(1) Son père, dit Tissot de Lausanne, était M. le sénateur J. Zimmermann, d'une de ces familles telles que l'on en trouve beaucoup dans les petites villes de Suisse, qui se

en 1751 docteur en médecine à l'université de Göttingue, que présidait son illustre compatriote Albert de Haller, il défendit dans sa thèse inaugurale la doctrine hallerienne, de l'irritabilité musculaire. Zimmermann voyagea ensuite en Hollande, et séjourna quelque temps à Paris, où il connut le médecin Senac. Revenu en Suisse, il s'établit à Berne, et y épousa une parente de Haller. Peu de temps après la place de médecin (*physicien*) de sa ville natale étant devenue vacante, les avantages attachés à cet emploi, et surtout l'amour de la patrie, le décidèrent à s'y fixer. L'exercice de la médecine dans une sphère aussi peu étendue ne pouvait suffire à son activité, et l'Europe savante apprit bientôt que dans une petite ville de la Suisse habitait un homme dont les talents étaient dignes de briller sur un plus grand théâtre. Quatre ouvrages importants publiés de 1754 à 1758, le *Traité de la solitude* (1756), les *Considérations sur l'orgueil national* (1758), le *Traité de l'expérience en médecine* (1763), et le *Traité de la dysenterie* (1765), sans compter une foule de travaux particuliers et d'opuscules insérés dans les journaux et recueils scientifiques, donnèrent la mesure de son génie et de l'étendue de ses connaissances. Dans le premier de ces ouvrages, *la Solitude considérée relativement à l'esprit et au cœur*, Zimmermann peint ses émotions habituelles avec

moins de charmes, il est vrai, et surtout moins éloquemment que ne l'ont fait, écrivant sur un pareil sujet, J.-J. Rousseau et avant lui Pétrarque. Ses idées toutefois ont plus d'étendue, son instruction est plus variée et plus profonde. On y découvre sans peine les germes évidents de ce penchant à l'hypocondrie, qui devait se convertir en un mal habituel, le tourmenter jusqu'à sa mort, et l'on comprend qu'un séjour de quatorze années à Brugg dut développer chez lui une affection à laquelle il était naturellement disposé. On le voit, après une journée solitaire passée à contempler l'Aar épanchant au loin ses eaux et baignant les ruines imposantes de l'antique château d'Hapsbourg, redescendre dans sa petite ville pour y essayer les dédains d'un bourgmestre ou la conversation encore plus intolérable des oisifs et des importuns. Réduit à cette existence, l'homme de génie paraît un oiseau de haut vol, qui, renfermé dans une cage étroite, et ne pouvant y déployer librement ses ailes, en regarde tristement les barreaux. L'ouvrage sur la solitude n'était d'abord qu'un essai, mais trente ans après sa publication, l'auteur l'étendit à quatre volumes dont les deux premiers parurent en 1784, et les deux derniers en 1786. Ce fut alors qu'il attira l'attention de l'impératrice de Russie. Catherine II, qui lui envoya, par un courrier, une bague enrichie de diamants, d'une beauté extraordinaire, une médaille d'or portant d'un côté sa figure, et, ce qui dut le flatter davantage, un petit billet écrit de sa main, avec ces paroles remarquables : à *M. Zimmermann, pour le remercier des excellentes recettes qu'il a données à l'humanité dans*

« sont distinguées depuis plusieurs siècles par leur
 « droiture, leur mérite et la façon dont elles ont
 « desservi les premiers emplois dans leur patrie.
 « Sa mère était fille d'un avocat au parlement de
 « Paris, nommé Pache de Morges, ville du pays
 « de Vaud, ce qui explique très-bien pourquoi
 « Zimmermann, ne d'ous un pays où l'on ne parle
 « que l'allemand, ayait fait ses études en Allema-
 « gne, et n'ayant passé que très-peu de temps en
 « France, parlait et écrivait le français et l'alle-
 « mand avec une égale facilité. »

son livre sur la solitude. Ce fut l'origine d'une correspondance qui dura six années, pendant lesquelles Zimmermann résista aux offres les plus avantageuses qui lui furent faites pour aller en Russie occuper le poste éminent de premier médecin. Cette correspondance a été imprimée à Bremen, en 1803, par M. Marcard, avec un récit historique des rapports de Zimmermann avec l'impératrice. Renonçant à l'espoir de l'attirer auprès d'elle, Catherine le chargea de lui procurer de jeunes médecins pour ses états et ses armées, et le récompensa de ses soins à cet égard, en lui faisant parvenir la croix de Saint-Wladimir. L'ouvrage sur l'*Orgueil national*, publié deux ans après le premier *essai sur la solitude*, eut encore plus de succès. L'orgueil, que l'académie définit l'opinion trop avantageuse de soi-même, que l'Église a rangé parmi les péchés mortels, est un sentiment aussi déplacé chez les nations que chez les individus, et bien que le sentiment exagéré de sa propre valeur ait inspiré parfois des résolutions magnanimes, plus souvent encore il a produit des résultats déplorables. De quoi les peuples pourraient-ils raisonnablement s'enorgueillir? d'être plus nombreux, plus riches, plus forts, d'habiter un climat plus doux, de cultiver un terrain plus fertile? Sans doute, ils peuvent s'applaudir de ces avantages, en être satisfaits, mais jamais en tirer vanité. L'orgueil d'un peuple se mesure généralement sur le degré de son ignorance, et il n'est permis qu'aux Chinois, parmi les nations nombreuses, de se proclamer sans façon et de se croire, sans en douter le moins du monde, le premier peuple

de l'univers. Zimmermann prouve jusqu'à l'évidence que les avantages dont les nations tirent vanité, sont des choses purement accidentelles, dont elles ne doivent pas plus se vanter que d'exister sous les glaces du pôle, ou sous les feux de l'équateur. On trouve dans cet ouvrage, si remarquable pour la profondeur des vues, cette prédiction bien extraordinaire, et qui parut s'accomplir quelques années plus tard dans la révolution française. « La lumière et l'esprit philosophiques répandus partout; les vices qu'ils ont fait apercevoir dans la façon de penser actuelle; les sauts livrés aux préjugés indiquent dans les opinions une hardiesse qui annonce une révolution; et cette révolution sera bien heureuse, si elle est dirigée par la sagesse politique et la soumission due aux lois de l'état; mais si elle dégénère en une audace criminelle, elle coûtera aux uns leurs biens, aux autres leur liberté, à d'autres leur vie » (Chapitre x). Le traité de l'*Expérience en médecine* est, sans contredit, le plus important des ouvrages de Zimmermann, celui qui a dû lui coûter le plus de travail; c'est aussi son principal titre à la célébrité. La médecine sera tout entière fondée sur l'expérience, tant que le mécanisme de la vie ne sera pas entièrement connu et parfaitement expliqué; tant que les médecins ignorent en quoi consiste l'action nerveuse, c'est-à-dire comment fonctionne le rouage le plus important de la machine humaine, le système nerveux: jusqu'à ce moment, il sera impossible d'établir une théorie générale de la santé et des maladies, et tous les efforts pour généraliser les faits médicaux n'enfanteront que

des systèmes défectueux et incomplets. C'est donc pour les médecins une nécessité de se réduire à l'observation des faits particuliers; l'ouvrage de Zimmermann leur enseigne combien cette observation veut dans celui qui s'y livre de lumières et de sagacité. L'occasion de mettre en pratique les préceptes judicieux dont abonde le traité de l'Expérience en médecine, s'offrit bientôt à l'auteur. Une épidémie dysentérique ravagea une grande partie de la Suisse, et sévit principalement sur les bords de l'Aar. Appelé à en diriger le traitement, Zimmermann n'adopta pas de méthode générale ni exclusive, et bien qu'il donne beaucoup d'éloges à l'ipécacuanha, il est loin d'en faire, comme on le prétend, un spécifique contre la dysenterie. Un traité de cette maladie fut le résultat de ses observations; il valut à l'auteur la réputation de grand praticien, et fit dire à Cullen dans son ouvrage sur la manière d'étudier la médecine-pratique : « M. Zimmermann est le premier » qui ait donné la vraie manière de » traiter la dysenterie. » Sa célébrité toujours croissante ajoutait à ses dégoûts pour le séjour de la petite ville de Brugg, où la destinée paraissait l'avoir confiné pour toujours. Des ennuis domestiques, nés de la mauvaise santé de sa femme et de ses enfants, venaient encore s'y joindre et le plongeaient dans une mélancolie continue. Plusieurs emplois avantageux lui étaient offerts : il accepta celui de premier médecin du roi d'Angleterre à Hanovre, vacant par la mort de Werlhof. Zimmermann quitta donc sa ville natale, avec sa famille, en 1768; trop heureux s'il eût pu y laisser son mal habituel, l'hypocondrie, dont l'intensité augmentait chaque jour. On devine sans

peine que dans une disposition d'esprit aussi fâcheuse le séjour d'Hanovre lui déplût dès l'abord; tous les avantages de sa nouvelle position furent pour lui comme n'existant pas; les inconvénients seuls le frappèrent et grossirent prodigieusement aux yeux de son imagination malade. Cependant sa réputation de médecin et de philosophe s'y accrut beaucoup; mais une maladie cruelle le força de se rendre à Berlin en 1771; il y fut guéri par une opération qu'exécuta le célèbre Meckel, et dont ce médecin a donné la description dans son traité de *Morbo hernioso, congenito, singulari et complicato*, Berlin, 1772, in-8°. Zimmermann avait perdu, en 1770, une femme adorée. En 1775, il se donna quelque relâche en faisant un voyage à Lausanne, où sa fille recevait son éducation; il y passa cinq semaines auprès du docteur Tissot, qu'il n'avait pas encore vu, quoiqu'ils fussent amis depuis vingt ans. « J'eus enfin le plaisir de le voir, dit Tissot, je ne dirai pas de le connaître; je trouvai que je le connaissais déjà : l'ami qui me parlait me rappelait à tout moment celui qui m'avait écrit, et ressemblait parfaitement au portrait que je m'en étais fait, etc., etc. » Cette fille chérie, sur qui Zimmermann fondait tant d'espérances, fut atteinte d'une maladie de langueur peu de temps après avoir quitté Lausanne, souffrit durant cinq années, et s'éteignit en 1781. Il ne lui restait plus qu'un fils dont la tête s'était absolument perdue dès 1777. « Ce » malheur, écrivait Zimmermann, » me poursuit comme une furie : il » me jette dans une mélancolie cons- » tante et profonde, et mes maux » de nerfs sont plus aigus qu'ils ne » l'ont jamais été. » Resté seul sur la

terre, il eût succombé à l'excès de ses maux ; un second mariage que ses amis lui ménagèrent lui rendit la vie et le bonheur. C'est à cette époque (1782) qu'il reprit son ouvrage sur la solitude, et lui donna tous ses développements. Il n'était aucun médecin dans le Nord, dont la renommée fût égale à la sienne. Frédéric II l'appela près de lui ; ce grand roi se mourait d'une hydropisie de poitrine, suite du froid humide auquel il s'était exposé pendant l'automne de 1785. Mécontent de son médecin qui avait eu le courage de prononcer le nom de la maladie dans laquelle Frédéric ne voulait voir qu'un asthme, il attendait de Zimmermann une guérison que celui-ci se garda bien de lui promettre. En effet, comme l'avait très-bien vu l'habile professeur de Berlin, Selle (ainsi se nommait le médecin disgracié), la maladie était parvenue à un degré incurable, et les écarts de régime auxquels se livrait le monarque rendaient tous les palliatifs inutiles. Admirateur passionné du grand Frédéric, ce ne fut pas sans crainte que Zimmermann parut en sa présence. Pour un médecin, le roi n'était cependant qu'un homme sujet à tous les maux de l'humanité et à toutes ses faiblesses, se bourrant de pâté de gibier, et se crevant d'indigestions, dès que sa maladie lui laissait quelque relâche, voulant absolument un remède qui le guérît, et s'irritant de la lenteur avec laquelle agissait le suc de pissentit (*Leontodon taraxacon*), prescrit par Zimmermann : il lui était impossible de tromper celui-ci comme les ambassadeurs et les soldats, en se frottant les pommettes avec du carmin. Rien de plus redoutable qu'un médecin éclairé à cette espèce particulière de jongleurs que l'on nomme

des héros : « Fi, disait l'un d'eux au spirituel Desgenettes, vous autres médecins, vous voyez l'homme de trop près ! . . . » Enfin, Zimmermann fut congédié quelques semaines avant la mort du roi de Prusse, et de retour à Hanovre il fit, de ses entretiens avec l'illustre malade, le sujet d'une brochure piquante, et qui a été traduite en français sous ce titre : *Entretiens de Frédéric, roi de Prusse, avec le docteur Zimmermann*, Paris, 1790, in-12. Dans son admiration pour Frédéric II, Zimmermann publia, en 1788, une brochure intitulée *Frédéric-le-Grand, défendu contre le comte de Mirabeau*, et deux ans plus tard (1790) il donna encore trois volumes de *Fragments sur ce monarque*. Dans ces écrits, il attaquait sans ménagement un grand nombre de savants d'Allemagne, les traitant d'illuminés, et les accusant de projets subversifs de la religion et de l'ordre social. La révolution de France était, selon lui, l'œuvre de cette secte. Se croyant appelé à en avertir les princes, il leur donna des conseils, et leur proposa des plans qui ne furent pas toujours suivis. Zimmermann devint cependant en Allemagne le centre d'un grand nombre d'hommes qui pensaient comme lui. L'empereur Léopold II parut accueillir ses idées ; aussi la mort imprévue de ce prince plongea le médecin dans la plus sombre tristesse. Cependant, il continua de se livrer avec beaucoup d'ardeur à une polémique politique, qui lui attira de nombreux ennemis ; le baron Knigge l'un des chefs de la secte, lui intenta même un procès en diffamation, qui fit beaucoup de bruit (2).

(2) C'est dans un ouvrage périodique, fondé par Hoffmann, de Vienne, que Zimmermann inscrivait

Pendant ce temps la révolution française étendait son influence ; et les armées de la république , qui envahissaient la Hollande , portèrent la terreur dans le pays de Hanovre. L'imagination de Zimmermann , désormais fixée sur un seul point , en était sans cesse préoccupée. De même que Spinello avait toujours le diable à ses côtés , et Pascal un globe de feu ou un précipice , le malheureux médecin suisse voyait sans cesse l'ennemi dévastant sa demeure. Il était persuadé que le desir de l'atteindre pouvait seul conduire les Français jusque dans le Hanovre. « Je cours » risque , écrivait-il à Tissot , » de devenir encore cette année » (1794) un pauvre émigré forcé » d'abandonner sa maison , avec la » chère compagne de sa vie , sans » savoir où donner de la tête , et » trouver un lit pour y mourir. » Cette idée de l'ennemi dévastant sa maison , devint dominante parmi tous les symptômes de l'hypocondrie. Un voyage dans le Holstein n'y apporta qu'un faible soulagement. Réduit au marasme et tombé à soixante-six ans dans un état de décrépitude anticipée , il mourut à Hanovre le 7 octobre 1795. Je suis entièrement ruiné , répétait-il dans son délire , et force m'est bien de mourir de faim : nouvel exemple à ajouter à tous ceux qui prouvent que les grands talents mènent rarement au bonheur. Voici la liste des ouvrages de Zimmermann : I. *Dissertatio physiologica de irritabilitate quam publicè defendet Joh. Georgius Zim-*

mermann , Götting. , 1751 , in-4°. II. *Betrachtungen über die Einsamkeit* , Zurich , 1756 , in-8°. *Von der Einsamkeit* , ou de la Solitude , Leipzig , 1773-1784-1786 ; traduit en français par Mercier , Paris , 1790 , in-12. De la solitude , traduction par A.-J.-L. Jourdan , Paris , 1825 , in-8°. Cette seconde traduction est de beaucoup préférable à la première. Le traducteur a retranché , avec raison , l'histoire trop étendue des sectes philosophiques et religieuses vouées à la solitude. C'est à propos de ces dernières que Zimmermann écrivait à Tissot , disait de la Thébaïde , *c'est un vrai Bedlam*. La traduction du livre de la Solitude a eu plus de succès en Angleterre que partout ailleurs , et cela se conçoit. III. *Von Nationalstolze* , ou de l'Orgueil national , Zurich , 1758 , in-8° ; *ibid.* , 1760 ; *ibid.* , 1768 ; *ibid.* , 1779 ; *ibid.* , 1789 ; traduit en français , Paris , 1769 , un vol. in-12. IV. *Von der Erfahrung in der Arzneykunst* , ou de l'Expérience en médecine , Zurich , 1763-1774. Traduit en français par Lefebvre de Villebrune , Paris , 1774 , 3 vol. in-12. Réimprimé à Avignon , en 1800 , 3 vol. in-12. Édition augmentée de la Vie de l'auteur , par Tissot de Lausanne. Nouvelle édition in-8° , Montpellier , 1818. V. *Traité de la Dysenterie* , Zurich , 1767 ; traduction française , Paris , 1775 , un vol. in-12. VI. *Entretiens de Frédéric , roi de Prusse , avec le docteur Zimmermann* , Paris , 1790 , in-12 ; Lausanne , 1790 , in-8°. VII. *Fragmente ueber Friederich den Grossen* , Leipzig , 1790 , 3 vol. in-12. Zimmermann écrivait le français avec élégance ; c'est en cette langue qu'il avait rédigé , dès 1752 , un morceau sur Haller , imprimé d'a-

ses attaques contre les révolutionnaires ; un de ses écrits , intitulé *Le Baron de Knigge démasqué comme illuminé , démocrate et corrupteur du peuple* , le fit traduire devant une cour de justice comme libelliste , imputation qu'il ne put écarter , le baron n'ayant pas avoué publiquement le livre que son adversaire signalait.

bord dans le journal de Neufchâtel, et qu'il étendit ensuite dans sa Vie de Haller, publiée en allemand, Zurich, 1755. Il avait composé, dans sa jeunesse, quelques vers allemands, entre autres un poème sur le tremblement de terre de Lisbonne, ouvrage qui eut beaucoup de succès. Tissot a publié, sur la vie de Zimmermann, une notice où tous ses biographes ont puisé. R—c—d.

ZIMMERMANN (le chevalier JOSEPH), littérateur allemand, était né, vers le milieu du dix-huitième siècle, à Lucerne, d'une famille distinguée, dont les diverses branches, établies dans les différents cantons de la Suisse, ont produit des hommes de mérite. Ayant achevé ses études classiques avec succès, il embrassa la profession des armes, et pour prix de ses services obtint le grade de lieutenant en premier au régiment des gardes-suisse, avec le rang de colonel. La culture des lettres et de la poésie occupa ses loisirs, sans jamais nuire à ses devoirs. Il est auteur d'un ouvrage en vers allemands, intitulé : *Essai des principes d'une morale militaire, suivi de chansons militaires et d'un hymne à l'obéissance*, Paris et Amsterd., 1769, Lemgow, 1771, in-8°. Les poésies de Zimmermann sont estimées. Suivant le *Diction. universel*, Zimmermann est mort à Paris en 1780; mais on trouve encore le nom de cet officier dans l'*État militaire de la France* pour l'année 1788. W—s.

ZIMMERMANN (HENRI), voyageur, né à Wissloch, dans le Palatinat, embrassa d'abord le métier de teinturier, et, en 1770, se conformant à l'usage, se mit à voyager; mais, comme il ne trouvait pas à exercer partout sa profession, il fut

souvent obligé de chercher d'autres ressources. A Genève il travailla chez un fondeur et chez un doreur; à Lyon, chez un fondeur de cloches, à Londres chez un raffineur de sucre : « Là, » dit-il, en véritable paladin, tous les jours porté à courir, il me prit une fantaisie de voir ce que l'on fait sur mer, et lorsqu'en 1776 la Grande-Bretagne équipa deux corvettes, la *Resolution* et la *Découverte*, pour aller découvrir de nouveaux pays, je m'embarquai comme matelot sur la dernière. » Zimmermann fit donc avec Cook le troisième voyage que cet illustre navigateur entreprit autour du monde. Cette expédition terminée, le matelot paladin revint dans sa patrie, en 1781. Il fut plus tard nommé patron des navires de l'électeur à Sterberg en Bavière. Comme Zimmermann n'ignorait pas que quiconque navigue sur un bâtiment employé à faire des découvertes est tenu de remettre ou de détruire tous les écrits qu'il a pu composer sur cette matière, il eut la précaution de ne tenir qu'un petit journal dans lequel il inscrivait très-sommairement, en abrégés et en allemand, les événements les plus remarquables du voyage. Aidé de ce secours, il publia le résultat de ses remarques, en allemand, sous ce titre : *Voyage autour du Monde avec le capitaine Cook*, Manheim, 1782; *ibid.*, 1783, *ibid.*, 1784, in-8°. Ce volume qui, avec la préface, ne contient que cent douze pages, offre plusieurs particularités curieuses; les circonstances de la fin déplorable du chef de l'expédition y sont, dans quelques détails, du récit de King. Les faits racontés par Zimmermann ont rappelé à l'auteur de cet article les expressions dont se servit

M. Phillips, officier des troupes de la marine, avec lequel il voulait s'entretenir de ce funeste événement qu'il avait vu lui-même : « C'est une » triste affaire », dit M. Phillips, puis il se tut. Zimmermann écrivant les noms des îles du grand Océan avec l'orthographe allemande, ils expriment plus fidèlement pour les Français la manière dont ils sont prononcés ; plusieurs sont oubliés. On a une traduction française de ce livre sous ce titre : *Dernier Voyage du capitaine Cook autour du Monde, où se trouvent les circonstances de sa mort*, Berne, 1783, in-8°. Roland, traducteur de ce voyage, y a joint une Vie de Cook, tirée d'une feuille allemande, et dont les détails avaient été fournis par Zimmermann et par Lohman, autre matelot, son camarade. Cette version annonce un homme peu versé dans la connaissance de la langue allemande, ainsi que de la navigation et des sciences naturelles. E—s.

ZIMOROWICZ (SIMON), poète ruske, né, en 1604, à Lemberg, mourut à l'âge de vingt-cinq ans, ainsi que le prouve l'inscription placée sur son tombeau dans l'église des Carmélites, à Cracovie. Il fut le contemporain et l'émule du célèbre Szymonowicz qu'il se proposa pour modèle, en chantant dans une langue, qui, comme celle des troubadours de nos pays méridionaux, se prête facilement aux tours d'une poésie simple, naturelle, et aux charmes de la muse pastorale. Il a publié : I. *Roxolanki to iest ruskie panny na wesele Bartłomieja Zimorowicza, przez Simeona Zimorowicza* : les Roxolanes ou Dames Ruskes, pour les noces de Barthélemi Zimorowicz, Lemberg, 1654, et réimprimé : 1°. à Cracovie,

même année, in-4°. ; 2°. à Varsovie, dans le *Recueil des Rondeaux polonais*, 1778, et dans le *Choix d'auteurs polonais*, par Thadée Mostowski, Varsovie, 1803-1805, 26 vol. II. *Sielanki, nowe Ruskie roznyim stanom dla zabawy teras s'wrezo wydane przez Symeona Zimorowicza* : Nouveaux Rondeaux en langue ruske, publiés par Simon Zimorowicz, 1663, in-4°. Cette date a fait croire à M. Mostowski que l'auteur avait vécu jusqu'au moment de la publication, ce qui est contredit par son épitaphe. Ces chants ruskes parurent avec ceux de Szymonowicz dans le *Recueil des Rondeaux polonais*, Varsovie, 1770, 1778, et enfin, en 1805. Les rondeaux de Zimorowicz sont d'un abandon, d'une gaité originale, et d'une douceur d'expression que l'on ne trouve pas toujours dans ceux de Szymonowicz ; il doit en partie cet avantage à l'idiome dans lequel il a chanté. Dans l'article *Zélich*, nous avons parlé de la langue ruske, mais en ne la considérant que sous ses rapports liturgiques. Cette langue est celle que parlaient les anciens Russes, qui, dans le dixième siècle, vinrent placer à Kiow le berceau de la monarchie. Nestor, le père de leur histoire, a écrit ses Annales en cet antique idiome. Le siège de l'empire ayant été transféré à Moscou, les princes moscovites ayant été au milieu du treizième siècle soumis au joug des Tartares, et cette domination ayant pesé sur eux pendant plus de deux cents ans, leur langue subit des changements ; elle adopta les expressions et les tournures du peuple vainqueur. De ce mélange est née la langue russe d'aujourd'hui. — ZIMOROWICZ (*Barthélemi*), frère du

précédent, premier magistrat de la ville de Lemberg, a publié : I. Un poème héroïque *sur la guerre que la nation polonoise a soutenue*, en 1621, *contre les Turcs, et qu'avec la grâce de Dieu elle a heureusement terminée*, réimprimé à Cracovie, 1623, in-8°. Les exemplaires de ce poème sont devenus très-rares. Il se recommande par la noblesse des pensées et par l'exactitude de la versification. II. *Viri illustres civitatis Leopoliensis, collecti per Bartholomeum Zimorowicz consulem Leopoliensem*, Lemberg, 1661, in-4°. Le manuscrit de cet ouvrage historique se trouve à la bibliothèque du comte Ossolinski à Vienne. On y lit une note où Barthélemi se dit auteur du dix-septième rondeau, qui, sous le titre de *Philorète*, a été inséré dans le Recueil des rondeaux ruskés, publié par son frère. G—Y.

ZINANI. *Voy. GINANI*, XVII, 393.

ZINCKE (CHRÉTIEN-FRÉDÉRIC), excellent peintre en émaux, naquit à Dresde, vers 1684, et vint à l'âge de vingt-deux ans en Angleterre, où il se mit en apprentissage chez Boit, qu'il ne tarda pas à surpasser. La voix publique le plaça sur la même ligne que Petitot, et bientôt il vit la foule affluer dans ses ateliers. Sans cesse occupé de plus d'ouvrages qu'il ne pouvait en faire, il prit le parti de ne céder aucune pièce sortie de ses mains à moins de vingt guinées. Georges II et la reine faisaient un cas particulier de son talent, et le prince de Galles, Frédéric, le nomma peintre de son cabinet. La princesse Amélie avait de sa main dix beaux portraits de la famille royale. On voit plusieurs autres de ses ouvrages dans la collection du duc de Cumberland. Zincke

retourna en Allemagne dans l'année 1737; mais ce séjour fut de courte durée, et il regagna bientôt l'Angleterre, où il continua à se livrer, mais avec moins d'assiduité, à ses travaux. Enfin, sa vue baissant de jour en jour, il renonça totalement à sa profession, et se retira, vers 1746, à sa maison de South-Lambeth, avec sa seconde femme. Il ne toucha plus à ses pinceaux qu'à la sollicitation de la marquise de Pompadour, qui lui fit copier en émail un portrait de Louis XV. Zincke mourut au mois de mars 1767. Il avait été marié deux fois. Selon un biographe anglais, il avait rencontré sa première femme dans une promenade publique où elle demandait l'aumône. Très-dangereusement malade à cette époque, et continuellement assailli de médecins dont les ordonnances se contredisaient, il avait été frappé de l'avis d'un des docteurs, qui lui conseillait de prendre du lait de femme. Telle était la disposition de son esprit, lorsque la jeune mendiante, portant dans ses bras un enfant de six semaines, vint faire un appel à sa charité. Zincke, en lui donnant quelques pièces de monnaie, lia conversation avec elle, et l'interrogea sur les causes de sa détresse. Les manières et le ton de la jeune femme l'intéressèrent au point qu'il l'emmena avec son enfant, et la mit à la tête de sa maison: bientôt il voulut partager avec le nourrisson le lait qu'elle lui donnait, et, guéri par ce remède, il l'épousa après avoir appris que son mari, nouvellement engagé dans l'armée anglaise, y avait été tué. — *Jean ZINCKE*, médecin allemand, professeur de philosophie à Strisbourg en Brisgau, se signala surtout par son zèle pour la défense de l'aristotélisme, et mourut à l'âge de

trente-neuf ans, en 1545, laissant manuscrits une *Méthode pour étudier la médecine*, un *Traité abrégé des mines* et un *Mémoire sur les crises*. De ces ouvrages, tous trois écrits en latin, le dernier seulement a eu les honneurs de l'impression, Francfort, 1609, in-12. P-OT.

ZINGARO. Voy. SOLARIO.

ZINGHA. Voy. ZHINGA.

ZINI (PIERRE-FRANÇOIS), helléniste, né, vers 1520, à Vérone, fut nommé en 1547 professeur d'éthique ou de morale à l'académie de Padoue, et prit possession de cette chaire par un discours *De laudibus philosophiæ*, qui fut imprimé. Peu de temps après, il obtint l'archiprêtrise de Lonato, et un canonicat du chapitre de Saint-Étienne de Vérone. Ses talents et ses qualités personnelles lui méritèrent l'estime de l'évêque de cette ville. Malgré les devoirs que lui imposaient les divers emplois dont il était revêtu, il trouva le loisir de cultiver les lettres, et se fit une réputation très-étendue par les traductions qu'il publia d'ouvrages des pères grecs. Il vivait encore, en 1575, mais on ignore la date de sa mort. On doit à Zini les traductions suivantes : 1°. *D. Gregorii nazianzeni oratio de amandis et amplectendis pauperibus*; et *D. Gregorii nysseni ejusd. argumenti orationes duæ*, Paris, Vascosan, 1550, in-4°. ; 2°. *S. Gregorii nazianzeni commentarius in Hexameron*, Venise, Alde, 1553, in-8°. ; 3°. *S. Joannis Damasceni adversus sanctorum imaginum oppugnatores orationes tres*, Venise, Alde, 1554, in-8°. ; 4°. *Euthymii Zigabene Panoplia* (V. XIII, 540) ; 5°. *B. Isaie abbatis opera*, Venise, 1558, in-8°. ; 6°. *S. Ephremi opera quædam*, Venise, 1561, 1564, in-8°. Voyez les pro-

légomènes de l'édition des OEuvres de S. Ephrem, par Assemani; 7°. *B. Theodoreti episcop. cyrensis in Canticum canticorum explanatio, interjectis Maximi, Nili, Psellique annotationibus*, Rome, Paul Manuce, 1563, in-fol.; 8°. *Mich. Pselli paraphrasis in Canticum canticorum*; dans la *Catena patrum graecorum*; 9°. *Il ritratto del vero e perfetto gentiluomo espresso da Filone ebreo nella vita di Giuseppe patriarcha*, Venise, 1574, in-8°. et in-12.; ib., 1575, in-8°. (1); cette édition est augmentée du *Portrait du Parfait Chrétien*, tiré des OEuvres de saint Grégoire de Nysse. Zini nous apprend, dans l'Épître préliminaire, qu'il composa cette traduction à la sainte mémoire de Louis Lippomani (Voy. ce nom, XXIV, 551). Dans les *Vitæ sanctorum* de Surius, on trouve quelques Vies trad. du grec par Zini. Ses autres ouvrages sont : I. *Tabulæ graecarum institutionum ad usum seminarii Veronensis*. II. Le recueil des *Statuts synodaux* du diocèse de Vérone, publiés par Giberti, Venise, 1563, in-8°, précédé de la *Vie* de ce prélat (2). III. *Orationes tres, in adventu Augustini Valerii ep. Veronensis; de philosophiæ laudibus; de legum laudibus*, Venise, 1574, in-4°. — ZINI (Vincent), poète latin, né, dans le seizième siècle, à Brescia, était parent du précédent. Il n'est connu que par un recueil de vers (*Carminum libri tres*), Venise, 1560, in-8°. La plupart des pièces

(1) Zini a traduit les mêmes opuscules en latin, sous ce titre : *Exempla tria insignia naturæ, legis et gratiæ : seu Philonis vita Josephi patriarchæ ; ejusdem libri tres vita Mosis ; et D. Gregorii Nyssa forma perfecti christiani hominis*, Venise, 1575, in-8°.

(2) Voy. l'art. GIBERTI (XVII, 325), où par une faute typographique notre auteur est nommé Pin.

qui composent ce volume sont adressées au duc Hercule de Ferrare et aux princes de sa famille ; il y nomme les poètes et les savants qui faisaient alors l'ornement de cette cour, tels que l'Arioste, les Gyraldi, le Guarini, Portus, etc. Le cardinal Quirini a donné une courte notice sur Vinc. Zini, dans le *Specim. variae litteraturæ Brixianæ*, pag. 258.

W—s.

ZINK (JEAN-JACQUES), historien allemand, né le 15 février 1688, à Meinungen dans le Henneberg, commença ses études à Gotha, où entre autres maîtres il eut pour professeur de littérature et de langues anciennes le célèbre Godefroi Vockerodt. Il alla ensuite visiter les académies de Halle (1706), et de Leipzig (1709), d'où il sortit pour entrer chez le baron de Tanner, comme précepteur de ses enfants. En 1713, l'envoyé russe, baron d'Urbig, l'envoya en Russie pour une négociation secrète entre la cour de Brunswick-Wolfenbützel et le cabinet de Saint-Petersbourg. Zink obtint un succès complet, et en revenant l'année suivante dans sa patrie, il fut nommé secrétaire de cabinet par le comte de Meinungen, et bientôt secrétaire intime et conseiller. On continua de l'employer dans presque toutes les opérations diplomatiques jusqu'à sa mort, arrivée le 3 juin 1743, à Meinungen. L'unique ouvrage qu'on ait de lui est son *Europe actuelle en paix* (*Ruhe der jetzlebenden Europa*), Cobourg, 1726, 2 vol. in-4°. C'est une collection des traités conclus en Europe sous Charles VI. Elle a été insérée dans plusieurs recueils. Zink se proposait encore de faire paraître en deux tomes in-folio les historiens de la ville d'Henneberg, et même il avait déjà fait tirer la feuille du ti-

tre, composée des mots suivants : *Rerum hennebergicarum tomi II*. On n'a trouvé de relatif à cet ouvrage dans ses manuscrits qu'un fragment intitulé *De beneficiis Cæsarium in Hennebergiam collatis*. Parmi les autres savants allemands qui ont porté le nom de Zink, nous mentionnerons : 1° Charles-François-Guillaume ZINK, jurisconsulte, auteur des *Précautions à prendre en fait de contrats*, Riga, Hartknoch, 1772, in-8°, et d'une *Introduction à la jurisprudence militaire*, Magdebourg, 1774, in-4° ; avec additions d'Eisenhardt, 1780, Helmstaedt, 2 vol. in-8° ; 2° Pierre ZINK, théologien, dont on a *Dissertatio biblic. in Exod. XIV, de admirabili transitu maris Erythraei*, Augsburg, 1779, in-4°. P—OT.

ZINK (FRÉDÉRIC, baron DE), littérateur et poète allemand, né à Querfurth en Thuringe, au commencement de 1753, étudia successivement à Mersebourg, et à Leipzig, où, fort jeune encore, il soutint une thèse sous la présidence du docteur Zollers. Il n'avait que vingt-un ans, lorsqu'il fut appelé à Carlarube avec le titre d'assesseur de la juridiction. Mais il ne s'assujétit que peu de temps à ces fonctions délicates, et il quitta le tumulte des affaires pour passer le reste de ses jours dans une élégante retraite à Emmendingen où sa fortune lui permit de vivre avec aisance, et de se livrer exclusivement à la littérature, et aux délices d'une amitié scientifique. Schnetzer, Schlosser, Jacobi, fixés à Fribourg, avaient pour lui une considération fondée sur l'analogie des caractères. Le baron de Zink allait souvent en pèlerinage dans la capitale du Brisgau, pour jouir de leurs conversations, et pour profiter de leurs avis

sur ses essais littéraires. Sa modestie seule le rendait quelquefois indocile, et long-temps ses amis ne purent lui faire croire qu'il était capable d'écrire en vers avec autant de grâce que de facilité. Aussi n'est-ce que dans les dernières années de sa vie qu'il osa passer de la prose à la poésie. Cet aimable littérateur expira à Emmendingen en 1802, avant d'avoir atteint sa quarante-neuvième année. On a de lui : I. *Appel aux Allemands*, pour élever un temple au lieu où Gustave-Adolphe rendit le dernier soupir. II. Une traduction allemande du *Nouveau Voyage autour de ma chambre*, Bâle, 1798. III. Une traduction de *Mon oncle Thomas*, Bâle, 1801. IV. Diverses *Épîtres* et morceaux poétiques insérés dans le *Vade mecum* (Taschenbuch) de Jacobi. La prose du baron de Zink est généralement facile; mais on y trouve peu d'énergie et de concision. Ce défaut a disparu, et devait disparaître en effet dans la version du roman de Pigault; mais il se fait sentir presque constamment dans l'imitation du *Voyage*, où, parmi tant de tableaux gracieux et de réflexions délicates, se sont glissées des phrases vaporeuses et des tirades d'une mélancolie un peu affectée. Les vers sont généralement plus vifs et plus fermes: la versification est très-élégante, et décèle un sentiment profond d'harmonie chez un homme qui n'avait pas l'habitude de lutter avec la rime et avec le rythme. Mais leur charme le plus grand est dans le parfum de vertu et de sensibilité qu'on y respire. La belle âme de l'auteur s'y réfléchit comme dans un miroir. On peut citer surtout comme un chef-d'œuvre de délicatesse l'*Épître sur le bonheur domestique*, et notamment le passage où, félicitant son ami d'être

tre père, il se plaint mélodieusement de ne pas avoir obtenu ce bonheur. L'*épître sur la mort de Schlosser* (février 1736) n'est point indigne de celle-ci, et fait autant d'honneur à son esprit qu'à sa sensibilité. Le baron de Zink savait plusieurs langues, et parlait familièrement l'italien et l'anglais. Cependant telle était sa modestie, qu'il cachait son nom avec autant de soin que les autres en mettent à se montrer, et qu'un de ses amis lui ayant demandé la liste de ses ouvrages afin de faire comprendre son nom dans le *Gelehrtes Deutschland* de Meusel, il s'y refusa nettement; et, en effet, le nom de Zink ne se trouve point dans ce répertoire où figurent tant d'autres personnages moins illustres. P—OT.

ZINKE (GEORGE-HENRI), professeur en administration et en finances à Helmstadt, naquit, le 23 septembre 1692, à Altenrode, près de Naumbourg, et mourut à Helmstadt le 15 août 1769. Il avait, sur la théorie des finances et de leur administration, des idées exactes et précises, qu'il a su répandre, et comme professeur et comme écrivain. On a de lui, sur cet objet, des ouvrages estimés, entre autres : I. *L'Économie politique, la police et les finances* (all.), Leipzig, 1744 à 1767, 16 vol. in-8°. II. *Introduction à la science des finances* (allemand.), ibid., 1742, 2 vol. in-8°. III. *Dictionnaire général d'économie politique* (all.), Leipzig, 1744, 2^e édition, in-8°; et ibid., 1780, 5^e édition, augmentée par Wolckmann. IV. *Dictionnaire des manufactures et des arts mécaniques* (all.), ibid., 1745, 1^{er} vol. L'ouvrage est resté incomplet. V. *Bibliothèque pour ceux qui s'occupent de finances* (allemand.), ibid., 1751, 4 vol. in-8°.

VI. *Principes élémentaires de la théorie des finances* (all.), *ibid.*, 1755, 2 vol. in-8°. G—Y.

ZINKGREF (JULES - GUILLAUME), poète allemand, naquit à Heidelberg le 3 juin 1591. Après avoir terminé ses études, il visita la Suisse, la France, l'Angleterre, et les Pays-Bas. A son retour, il fut nommé auditeur-général de la garnison de Heidelberg. Cette ville ayant été prise par les Bavaois, en 1623, Zinkgref se rendit à Strasbourg; l'ambassadeur français Marescot l'attacha à son service comme secrétaire-interprète, et Zinkgref le suivit dans les principales cours d'Allemagne. Placé, peu après, par l'électeur palatin, il fut chassé, dépourvu, après la bataille de Nordlingen. Voulant se réfugier à Saint-Goar, près de son beau-père, il fut surpris et blessé par les partisans du duc de Weimar. Peu de temps après, le 1^{er} nov. 1635, il mourut de la peste à Saint-Goar, où il n'avait passé que quelques mois dans le sein de sa famille. On a de lui : I. *Emblematum ethico-politicorum centuria*, ou *Centurie de sentences morales et politiques, envers allemands*, Francfort, 1623, et Heidelberg, 1681, in-4°. II. *Apophthegmata*, ou *Sentences prises dans les anciens auteurs allemands*, Strasbourg, 1626 à 1631, 2 vol. in-8°; *ibid.*, 1639; Leyde, 1644 et 1693, in-8°; Amsterdam, chez les Elzevirs, 1653 et 1654. III. *Poésies de Martin Opitz*, Strasbourg, 1624, in-4°. C'est la première édition qui ait paru de ces Poésies. Zinkgref, qui la soigna, était l'ami de l'auteur. IV. *Poésies latines de Zinkgref*, dans les *Trigæ poeticæ* de Weidner. Eschenburg dit, dans son *Recueil des meilleurs poètes allemands, depuis Martin Opitz jus-*

qu'à nos jours : « Zinkgref avait des connaissances et une érudition peu communes. On en trouve surtout la preuve dans ses *Apophthegmes* allemands, qui, à l'époque où ils parurent, présentaient un cours de lectures intéressantes et sagement disposées. Son style est ferme, énergique; et en cela il s'est placé bien au-dessus de la plupart des écrivains de son temps. » Opitz, qui était bon juge, ayant lu les *Apophthegmes*, écrivit à l'auteur : « Bien, très-bien, cher et excellent ami. Les guerres qui nous affligent passeront... L'Allemagne souffre : ranimez son courage par vos écrits. Dites bien haut que de tout temps nous avons été un peuple généreux, qui a produit de grands hommes. Les *Welsches* nous disent avec dérision qu'un sang de glace coule dans nos veines, et que notre front est engourdi par les vents qui soufflent des contrées boréales. Faites taire ce langage : qu'ils vous lisent, et ils verront... » On pense que c'est d'après ces exhortations que Zinkgref se décida à publier les *Oeuvres d'Opitz*, qui n'avaient point encore vu le jour. Kuttner; dans ses *Caractères*, dit, en parlant des *Apophthegmes* : « C'est un recueil d'anecdotes et de discours pris dans les meilleurs écrivains des seizième et dix-septième siècles. Le choix a été fait avec sagesse... » Quoique le langage ait vieilli, les *Apophthegmes* méritent encore d'être lus. Beaucoup de poètes allemands y ont puisé. Lessing lui-même y a pris deux de ses meilleures épigrammes. G—Y.

ZINN (JEAN-GODEFROI), médecin, né à Schwabach, dans le pays d'Anspach, le 4 décembre 1727, fit ses études à Anspach et à Göttingue. Son zèle et son intelligence fixèrent l'attention du célèbre Haller,

qui le chargea d'une suite d'expériences sur le cerveau et le cervelet dans les animaux vivants, afin de mieux se rendre raison des fonctions de ces organes. Zinn s'en acquitta avec distinction. Il établit d'après ces expériences que ni le corps calleux, ni aucune portion du cerveau et du cervelet, ne sont exclusivement le siège du principe de la vie. Il chercha aussi à prouver, avec moins de raison, que la dure-mère est dépourvue de sensibilité et de mouvement. Zinn fit de son travail, pour obtenir le grade de docteur, l'objet d'une dissertation inaugurale sous ce titre : *Experimenta circa corpus callosum, cerebellum, duram meningem, in vivis animalibus instituta*, Göttingue, 1749. Cette dissertation a été reproduite dans le tome septième du recueil important des Dissertations anatomiques de Haller, *Disputationum anatomicarum selectarum*, Göttingue, 1751. Zinn alla ensuite à Berlin pour se perfectionner dans l'anatomie et la botanique, ses occupations favorites, et il revint à Göttingue en 1753. Il y publia des recherches sur les ligaments ciliaires et sur les vaisseaux de l'œil et de l'oreille interne, qui annonçaient une étude approfondie de l'anatomie, savoir : *Programma de ligamentis ciliarium*, Göttingue, 1753, in-4°. *Observationes quædam botanicæ et anatomicæ de vasis subtilioribus oculi et cochleæ auris internæ*, ibid., in-4°. Ces ouvrages lui assignèrent un rang distingué parmi les anatomistes, et l'université de Göttingue le nomma, la même année, professeur à une chaire de médecine. Deux ans après, il publia une excellente description de l'œil : *Descriptio anatomica oculi humani iconibus illustrata*, Göt-

ting., 1755. Wrisberg en a donné, en 1760, une deuxième édition, Götting., in-4°, qui est supérieure à la première. Zinn publia ensuite une description des plantes du jardin de Göttingue, *Enumeratio plantarum horti regii et agri Gœttingensis*, 1757, in-8°, ainsi que plusieurs Mémoires dans les Commentaires de la société de Göttingue, et dans les Journaux scientifiques de cette époque. Il mourut le 4 avril 1759, au moment où il aurait pu justifier par des écrits utiles tout ce qu'on devait attendre de son expérience et de ses talents. N—PE.

ZINZENDORF (PHILIPPE-LOUIS, comte DE), ministre autrichien, était fils d'un président de la cour impériale de Vienne, qui avait été disgracié à cause d'une malversation. Il naquit le 26 déc. 1671, et, comme cadet de famille, fut voué à l'état ecclésiastique. Plus tard il dut à la mort de son aîné, qui fut tué en duel par le comte de Colatte, un changement absolu dans sa destinée. Il avait étudié le droit et l'histoire avec tant de succès, que, quoiqu'il fût encore jeune, l'empereur crut pouvoir lui confier, en 1694, une mission auprès des électeurs de Bavière et du Palatinat. Lorsque cette mission fut terminée, le jeune comte de Zinzendorf devint membre du conseil aulique de l'empire. Après la paix de Ryswik l'empereur le fit partir avec le titre d'ambassadeur extraordinaire auprès de la cour de France, et il resta à Paris jusqu'au commencement de la guerre, en 1705, époque à laquelle il fut nommé conseiller privé. Après la prise de Landau, il fut envoyé comme commissaire impérial à Liège, où il fit l'ouverture des états, et installa un nouveau gou-

vernement, lorsque l'électeur de Cologne fut déclaré déchu de cette principauté, et que ses sujets furent relevés de leur serment de fidélité. Zinzendorf accompagna ensuite le roi des Romains au camp de Spandau, et il exerça dès-lors une grande influence dans toutes les affaires de l'état. A l'avènement de Joseph I^{er}. il obtint le titre de premier chancelier de la cour, et celui de protecteur de l'académie impériale des arts et sciences. Il fut envoyé dans les Pays-Bas comme ambassadeur en janvier 1707, et négocia avec les États-Généraux, pour un emprunt que l'empereur voulait faire sous leur garantie; mais il n'y réussit pas. Il alla ensuite auprès de Marlborough, qui commandait l'armée anglaise dans cette contrée, et il lui rendit des honneurs qu'on ne doit qu'aux souverains. Il est probable que cet excès de déférence eut pour but d'obtenir quelques-unes des charges vacantes dans les places des Pays-Bas, dont le général anglais venait de s'emparer; mais Marlborough n'en tint aucun compte, et le ministre autrichien retourna à Vienne sans avoir rien obtenu ni pour lui ni pour son souverain. Ce fut néanmoins à cette époque que ce prince lui fit don de la seigneurie de Schœrding et qu'il lui conféra l'ordre de la Toison d'Or. Il l'envoya peu de temps après complimenter le roi de Pologne Stanislas, sur son avènement, et l'inviter à reconnaître pour roi d'Espagne l'archiduc Charles; ce à quoi se refusa le monarque polonais. Tant de mécomptes et d'échecs diplomatiques ne firent rien perdre à Zinzendorf de son crédit à la cour; et lorsque Charles VI devint empereur, ce prince le confirma dans la possession de tous ses titres; il lui en accorda

même de nouveaux, et le chargea de représenter l'Autriche aux conférences de Cambrai et d'Utrecht. Quelque peu de succès qu'eussent obtenu ses négociations dans des circonstances aussi importantes, son crédit n'en parut point altéré, et le prince Eugène s'affaiblissant de plus en plus, le comte de Zinzendorf le remplaça entièrement dans le manienement des affaires. Toutes les questions de politique et d'administration lui furent soumises; et ce fut lui qui décida successivement la guerre avec la Turquie et avec la France, la quadruple alliance, la sanction pragmatique, etc. Mais les résultats de ces importantes affaires n'ayant pas toujours été selon les vœux du public, le comte de Zinzendorf ne jouit pas d'une grande popularité. Cependant l'empereur sembla lui conserver ses bonnes grâces jusqu'à sa mort; et Marie-Thérèse le confirma également dans ses emplois, mais il se retira des affaires lorsque cette princesse prit les rênes du gouvernement. Il mourut d'une attaque d'apoplexie, le 8 février 1742. « Le ministère du comte de Zinzendorf, » dit Frédéric II, fut l'époque des » intrigues de tous les ministres autrichiens. Il travaillait peu, il aimait la bonne chère. C'était l'opinion de la cour impériale, et l'empereur disait que les bons goûts de Zinzendorf lui faisaient de mauvaises affaires. Ce ministre était haut et fier. Il se croyait un Agrippa, un Mécène. Les princes de l'empire étaient indignés de la dureté de son gouvernement; et en cela il était bien différent du prince Eugène qui, n'employant que la douceur, avait su mener plus sûrement le corps germanique à ses fins. »

ZINZENDORF (PHILIPPE-
 , comte DE), cardinal, second
 u précédent, naquit le 14.
 1699, à Paris, où son père
 uvait comme ambassadeur.
 é à l'état ecclésiastique, il re-
 e éducation très-soignée, et fut
 é à Rome, pour étudier au
 : Romain, sous la direction des
 s; mais il n'y resta qu'un an,
 mença dès-lors à suivre avec
 up de zèle les leçons du juris-
 te Gravina. Après avoir voya-
 dant quelques années dans les
 es contrées de l'Europe, et
 obtenu de la bienveillance de
 leur plusieurs titres honora-
 il accompagna, en 1721, le
 al Cinfuegos à Rome, en qua-
 : conclaviste. Après l'élection
 cent XIII, il continua de sé-
 r dans cette capitale. Revenu
 ne, il prêcha devant la cour
 n grand succès, et fut nommé,
 25, évêque de Raab en Hon-
 ce qui lui valut tous les droits
 iléges dont jouissaient les pre-
 nagnats du royaume. Deux ans
 rd, le pape Benoît XIII le fit
 al; et ce qu'il y a de plus re-
 able dans cette nomination,
 ue ce fut George I^{er}, roi d'An-
 e, qui la fit demander au pape
 uguste II, roi de Pologne. En
 ce prélat assista pour la pre-
 fois au conclave, où il appuya
 t son pouvoir les vues de l'Au-
 , et concourut très-efficacement
 :ction du cardinal Corsini, qui
 i sur le trône pontifical sous le
 le Clément XII. L'électeur de
 ce étant mort, en 1732, et
 laissé vacant le siège épisco-
 : Breslau, Zinzendorf y fut
 é par l'influence du cabinet
 enne que dirigeait son père.
 r de Rome consentit à cette

élection, sous la condition toutefois
 qu'il se démettrait de l'évêché de
 Raab en Hongrie. Depuis ce temps,
 il choisit Breslau ou Neisse pour sa
 résidence. En 1740, il se rendit,
 pour la seconde fois, à Rome, au
 conclave où Benoît XIV fut élu pa-
 pe. Charles VI étant mort peu de
 temps après, et le roi de Prusse
 ayant envahi la Silésie, l'évêque de
 Breslau eut beaucoup à souffrir de la
 présence d'une armée ennemie. Il
 alla cependant présenter ses hom-
 mages à Frédéric II dans son camp.
 Ce prince le traita d'abord avec beau-
 coup d'égards; mais, ayant appris
 que Zinzendorf entretenait une cor-
 respondance avec le commandant de
 Neisse et d'autres généraux autri-
 chiens, il le fit arrêter et conduire à
 Otmachou, par un détachement de
 hussards, et lui ordonna ensuite de
 s'éloigner. Le prélat partit pour
 Vienne, et y resta jusqu'à la fin
 de l'année. Le roi de Prusse ayant
 reçu le serment de fidélité des états
 de Silésie, le cardinal de Zinzen-
 dorf se rendit, dans les premiers mois
 de l'année suivante, à Berlin, pour se
 présenter devant son nouveau maître.
 Il y fut accueilli par Frédéric avec
 la même distinction qu'il l'avait été
 à Breslau; la jouissance de tous les
 revenus qu'il avait eus jusqu'alors
 lui fut assurée, et il conserva les
 honneurs dans lesquels il avait été
 maintenu par l'Autriche. Au mois
 de mai, le monarque prussien, par
 un manifeste qui fut publié de la ma-
 nière la plus solennelle dans les pays
 catholiques nouvellement conquis,
 le nomma vicaire-général de tous
 les catholiques dans ses États, et le
 chargea spécialement de la décision
 en dernier ressort et sans avoir re-
 cours au pape, de toutes les affaires
 litigieuses entre les particuliers

communautés catholiques en matière de religion et de discipline ecclésiastique. Le Saint-Siège fut très-alarmé de cette décision ; et il s'adressa à la cour de Vienne pour y obtenir des changements. Le cardinal fut cité à comparaître à Rome, pour s'y défendre ; mais il refusa d'obéir aux ordres du pape, et se montra fort dévoué à son nouveau souverain. Lorsque, après la paix, le roi vint à Breslau, Zinzendorf prêcha devant ce prince et devant toute la cour sur le Psaume cxxi, v. 7, 8. Frédéric l'écouta avec beaucoup d'attention, et resta à l'église pendant tout le temps de la célébration de la messe. En 1743, le cardinal de Zinzendorf reçut les insignes de l'ordre de l'Aigle-Noir. C'était le premier ecclésiastique catholique qui en eût été décoré. En 1744, le même monarque nomma le comte Schligtsch coadjuteur de l'évêque de Breslau, sans qu'aucune communication eût été faite au Saint-Siège. Zinzendorf mourut le 28 sept. 1747. M-D J.

ZINZENDORF (NICOLAS-LOUIS, comte DE), fils de George-Louis de Zinzendorf, chambellan d'Auguste III, électeur de Saxe et roi de Pologne, naquit à Dresde le 29 mai 1700. Tourmenté presque dès son enfance par le désir d'être chef de secte, il n'était encore qu'étudiant à Halle, lorsqu'il créa l'ordre de la graine de moutarde (senf-korn-orden), qui avait pour emblème un *ecce-homo*, avec l'épigraphe *Nostra Medela*. Alors même il se nourrissait de la doctrine de Spener, qui avait formé un grand nombre de disciples dans la Saxe, et surtout à Halle. Parvenu à l'âge où les passions commencent à fermenter (13 ans), il en éprouva les orages les plus violents ; sa bouillante imagination n'était guère

propre à les calmer. Il se livra à tous les genres de débauches. En 1721, quelques descendants des anciens Moraves, persécutés dans leur pays, se réfugièrent dans la Haute-Lusace. Le comte de Zinzendorf, qui était alors à la cour de Dresde, leur accorda un asile dans le village de Berthelsdorf, qui lui appartenait. L'année suivante ils commencèrent leur établissement, connu sous la dénomination de *Herrnhuters* (gardiens du Seigneur), qui s'accrut par l'arrivée de quelques autres Moraves, et qui reçut insensiblement la forme qu'il a maintenant. A cette époque Zinzendorf se lia plus étroitement avec Frédéric de Wattewille, qu'il avait déjà connu à Halle, et avec Aug. - Gottlieb Spangenberg, qui devinrent ses disciples et les apôtres les plus zélés de sa doctrine. Quant à lui, il n'épargnait ni soins ni dépenses pour l'accroissement de la secte à laquelle il attachait sa gloire. Il prêchait, il écrivait, il voyageait successivement dans plusieurs contrées de l'Europe, aux îles et dans le continent de l'Amérique ; il envoyait des missionnaires partout où il ne pouvait pas se rendre lui-même. On dit aussi qu'il travailla à convertir les Juifs, et qu'il n'abandonna ce projet que lorsqu'il fut convaincu que le temps de leur entrée dans le christianisme n'était pas encore venu. En 1727, il mit en ordre l'ancienne liturgie des Moraves, et trois ans plus tard il dressa l'acte d'union des fanatiques de Himbach avec les Herrnhuters. En 1731, étant à Copenhague pour assister au couronnement du roi de Danemark, il conçut le projet de convertir le Groënlund, et l'exécuta l'année suivante. Dès ce moment il abdiqua ses fonctions de conseiller,

ia l'administration de ses biens femme, et ne s'occupa plus que agrandissement de sa secte. En 1737, il établit une seconde mission sur l'île de Sainte-Croix, et envoya de ses disciples dans la Lapone. En 1737, le souverain déclara l'église d'Herrnhut pouvait conser sa constitution aussi longtemps qu'elle professerait la confession d'Augsbourg. En 1740, il acheta à Bethléem sur un terrain qu'il avait acheté dans les États-Unis; il fit un de ses plus beaux établissements dans le Nouveau-Monde. En 1741, il se rendit en Angleterre, où il fit beaucoup de prosélytes. Il aurait bien voulu que Wesley, l'un des fondateurs du Méthodisme, se réunît aux Herrnhuters, mais ses tentatives furent infructueuses. Aucun des deux ne pouvait se résoudre à renoncer au doux plaisir de commander à un nombreux parti : lui imposer son nom. Zinzendorf mourut à Herrnhut, qui est appelé à cause de la montagne de Sion au pied de laquelle il est situé, le 9 juin 1760, âgé de soixante ans. Auguste-Gottlieb Spangenberg a écrit la vie de ce fact sectaire, Barby, 1777, in-8°. Bernouy en a publié une autre en 1783, dans le même lieu et du même format. Le rédacteur du *Journal encyclopédique* a donné en 1762, *Mémoires* sur la vie de Zinzendorf, qui ne sont que des déclamations. Plusieurs auteurs ont parlé des Herrnhuters suivant les préjugés dont ils étaient imbus : les uns, comme Georg, Stintra, Anquetin, Duperron, Nicolai, Rimius, etc., les ont représentés comme des êtres immondes, renoués dans leurs tropes ou assemblés, les scènes de lubricité repro-

chées aux premiers chrétiens par les idolâtres, et même rendant les honneurs divins au *Lingum* et à cet autre organe qu'on révère sur les bords du Gange; les autres, comme Paley, Staündlin, Miller, Henke, les comparent aux disciples immédiats des apôtres, et reconnaissent hautement que leur conduite commande l'estime et le respect. L'historien des *Sectes religieuses*, qui les avait étudiés avec attention, ne paraît pas s'éloigner beaucoup de ce dernier jugement. Cependant, pour garder en toutes choses la plus stricte impartialité, nous rapporterons successivement ce qu'en ont dit leurs adversaires et leurs partisans. Commençons par les premiers. « Pour autant que la pureté des » mœurs, dit l'évêque de Gloucester, » intéresse la morale pratique, il y a » peu de difficulté à décider ce que » l'on doit penser des frères *Mora-* » *ves*. S'il en faut croire les relations » tant imprimées que manuscrites » qu'ont données leurs *propres mem-* » *bres* et initiés dans leurs mystères » les plus sacrés, leurs procédés dans » la consommation du mariage sont » si horribles et si indécemment ori- » minels, que ces gens ne méritent » pas plus d'être mis au nombre des » sectes chrétiennes, que les *Turlu-* » *pins* du treizième siècle, gens va- » gabonds et mécréants, qui se ré- » pandirent dans l'Italie, la France » et l'Allemagne, sous le nom de » frères et de sœurs du Libre-Esprit, » qui, dans la spéculation, profes- » saient cette espèce d'athéisme au- » quel on donne le nom de Panthéis- » me, et qui dans la pratique pré- » tendaient être exempts de toutes » obligations de la morale et de la » religion (1). » Le docteur Maclai-

(1) *The doctrine of grace*, in-12, liv. II, p. 113.

» du comte de Zinzendorf, chef et
» fondateur de cette société : — que
» la loi n'est point pour le vrai
» croyant une règle de conduite ; —
» que la loi morale n'est que pour
» les Juifs seuls ; — qu'un régénéré
» ne peut pécher contre la lumière.
» — Mais de toutes les singularités
» qui distinguent cette secte, rien
» n'est si fol et si extravagant que
» ses opinions touchant les organes
» de la génération. *Je regarde*, dit
» le comte dans un de ses ser-
» mons, *les parties qui distinguent*
» *les deux sexes dans les chrétiens,*
» *comme les plus honorables de*
» *tout le corps, vu que mon Sei-*
» *gneur et mon Dieu les a en partie*
» *habitées et en partie portées lui-*
» *même.* Ce radoteur, continue Ma-
» claine, regarde l'acte conjugal
» comme une pièce de théâtre, dans
» laquelle l'homme représente Jésus-
» Christ, l'époux des ames, et la
» femme, l'Église. *Le frère à ma-*
» *rier*, dit-il, *connait le mariage,*
» *le respecte, mais ne le regarde*
» *pas comme entièrement indépen-*
» *dant de lui : au moyen de quoi le*

» pague
» pour ce
» ration
sans dout
de Moshe
» qui con
» de nou
» lon obs
» logie de
venir que
dorf servit
toriser et
tion la p
prédicatio
sont, peuv
tation bén
être dans
sions non
serait injus
C'est à-pe
les autres
ters se son
contre le z
antagoniste
se soit appu
Augustin et
difficile de l
voir si souv
terminer te
frère

et Loeskiel. On sait qu'en vaient environ cent missionnaires pour vingt-cinq prosélytes et vingt-neuf indiens. En 1820, le nombre des indiens s'était beaucoup augmenté par l'*Exposé de l'état des missions évangéliques chez les indiens* (2). La croyance des indiens est, pour le fond, luthérienne. Ils ont conservé l'organisation épiscopale et la discipline des églises réformées de l'Europe. Ces deux points *Idea fidei* par Auguste-Gottlieb Spangenberg, 1779, in-8°. ; *De testimonio facultatis salutis*, dans Winckler ; *Discipline unitatis fratrum*, Loretz, Barby, 1789, in-8°. ; et l'abrégé de l'*Histoire religieuse* de Mosheim, par Jean-François Henke, édition de Henri-Philipp Henke, Leipzig, 1801, in-8°. corruption originelle de la chute d'Adam, et la rédemption par le sacrifice de Jésus-Christ, sont les points sur lesquels ils insistent. Ils admettent la divinité de Jésus-Christ, l'éternité des peines de l'enfer et l'unité ecclésiastique, mais leur culte consiste bien moins dans la conformité de croyance, que dans la charité qui ne fait de tous les hommes une seule famille de l'Évangile qu'un cœur et une âme. Quand elle se présente parmi eux, ils ont des prières pour la ranimer. Ils ont en quelque sorte l'adoration de la croix : à toute heure du jour et de la nuit, quelques personnes de tous les sexes demeurent en prière pour les besoins de la société.

Ils désignent ordinairement le Sauveur du monde sous l'emblème et le nom de l'*Agneau* ; ils ont une grande dévotion pour les cinq plaies, et principalement pour celle du côté. Tous les sept ou huit ans, ils tiennent un synode qui se compose des évêques, des anciens, des diacres, des seigneurs, et même des sœurs les plus distinguées, pour la conservation des dogmes, des mœurs et de la discipline. Le duc de Liancourt appelle le gouvernement des Herrnhuters une oligarchie. Ils ont un soin particulier de veiller sur les jeunes gens des deux sexes qui approchent de la puberté. Les mariages ne se font qu'après avoir consulté le sort, et sous l'inspection des anciens. Voyez, pour de plus amples détails, l'*Histoire des sectes religieuses*, tome 1^{er}, pag. 265 et suiv. Zinzendorf a publié des *Sermons, un Catéchisme, des Cantiques, une traduction du Nouveau-Testament, des livres de piété et des traités de controverse*. Le comte de Zinzendorf improvisait les discours qu'il adressait à sa congrégation ; ils étaient recueillis aussitôt par quelques-uns de ses auditeurs, qui les firent imprimer sans sa participation. Les réclamations dont ils furent l'objet, l'ayant engagé à jeter les yeux sur ce qu'on appelait ses écrits, il y aperçut beaucoup d'inexactitude, et s'empres- sa de désavouer ces discours tels qu'ils étaient alors imprimés, promettant d'en donner une édition revue par lui-même. Il commença ce travail, mais sa mort en empêcha la continuation. Cette espèce de justification se lit dans la préface que M. La Trobe a mise en tête de sa traduction anglaise de l'ouvrage de Spangenberg.

L.—B.—E.

gieterre et les Pays-Bas, revint dans cette ville dont le séjour lui avait paru fort agréable. Il y remplit l'emploi de correcteur d'imprimerie; et l'on sait qu'il donna ses soins à une édition du corps de droit accompagné de gloses (*Voy. Crenius, Animadvers criticae*, v, 109). On conjecture qu'il fut enlevé par une mort prématurée vers 1618. Grævius, son compatriote, cite honorablement Zinzerling dans ses notes sur les *Offices* de Cicéron (II, 7). S'il eût poussé plus loin sa carrière, dit Burmann (*Præf. ad Argonauticum*), et qu'il eût mûri ses connaissances, il se serait acquis une grande réputation dans les lettres. On cite de lui : I. *Dissertatio de Appellationibus*, Bâle, 1610, in-4^o. II. *Criticorum juvenilium promulsis, in quâ plura Ciceronis, Taciti, Ovidii, etc., loca notantur, emendantur et illustrantur: subjunctæ sunt ejusdem dia-tribæ duæ, in quarum priore, nobile quoddam problema prosodicum excutitur; posteriore tria insignia translationis reciprocæ exempla exhibentur*. Lyon, 1610, in-12. Cet

gers qu
France
renferm
L'auten
ou cinq
les hive
Moulins
indique
leurs h
blisseme
séjour aq
ouvrage,
tout-à-fa
d'être cor
riques qu
les notie
monumer
bliothèqu
dailles, e
conçue po
portance
descriptio
ville et d
pour cet c
(*Voy. ce*
gnements
et du fils c
ces noms
reconnais

le loisir (Voy. la fin de l'avis au lecteur). V. *Opinationes variorum de vero intellectu legis 5 de nautico fenore*, Lyon, 1614, in-8°.

VI. Une édit. de l'*Argonautique de Valerius*, avec des notes, ib., 1617, in-12.; elle est très-rare. P. Burmann a recueilli les notes de Zinzerling dans son édit. de *Valerius*, Leyde, 1724, in-4°.

W—s.

ZINZINE ou ZINZINUS, fut élu par une partie du peuple, pour succéder à Paschal I^{er}., en 824, tandis que la noblesse nommait Eugène II. Lothaire, fils de l'empereur Louis le Débonnaire, ayant appuyé l'élection de celui-ci, la fit prévaloir. Zinzine est désigné comme anti-pape par Lenglet-Dufresnoy qui écrit mal *Zinzinus*. Fleury dit bien qu'Eugène II eut un concurrent, mais il ne le nomme pas. Onuphre, Ciaconius, etc., disent qu'Eugène II avait eu un concurrent nommé *Zinzinus*, qui fut élu par un petit nombre de personnes; mais le parti des nobles, qui était pour Eugène, l'emporta, et *Zinzinus* fut contraint d'abdiquer. Baronius rapporte le même fait. Il paraît, au reste, que *Zinzinus* ne se distingua par aucun acte mémorable.

F—A.

ZIPE. Voy. ZYRÆUS.

ZIPPE (AUGUSTIN), abbé des Bénédictins de Braunau, fut nommé, en 1783, supérieur du séminaire général de Prague, et en 1785, directeur des études théologiques dans les états d'Autriche, puis doyen à Kamnitz, chanoine de l'église collégiale et de la chapelle royale à Prague, conseiller à la cour, référendaire à la chambre des comptes ecclésiastiques et à la commission des études, enfin président et directeur de la faculté théologique de Vienne. Il était né en 1746, à Mergenthal en Bo-

hème, et mourut dans les dernières années du dix-huitième siècle. On a de lui : I. *Discours prononcé à l'occasion de la bénédiction de l'hospice fondé pour les pauvres enfants* (all.), Prague, 1775, in-8°. II. *Discours prononcé à l'occasion des places franches établies par l'impératrice-mère dans cet établissement*, ibid., 1776, in-8°. III. *Règlement disciplinaire pour cet hospice*, ibid., 1776, in-8°. IV. *Instruction de la jeunesse dans la morale et dans la foi*, ibid., 1778, in-8°. V. *Sur l'éducation morale des jeunes ecclésiastiques placés dans le séminaire de Prague* (all.), ib., 1784, in-8°.

G—Y.

ZIRARDINI (ANTOINE), savant jurisconsulte, naquit à Ravenne, dans les derniers jours de l'année 1725 (1), d'une famille patricienne, et reçut au baptême les noms de *Philippe-Antoine*; mais il ne conserva que le dernier. Ayant achevé ses humanités au séminaire de sa ville natale, il fit son cours de droit, et en 1749 reçut le laurier doctoral. Son goût le portait vers les recherches historiques et l'ancienne jurisprudence. Il ne tarda pas à s'apercevoir que pour y faire des progrès, il devait posséder à fond la langue grecque; et il se rendit à Rome, où il passa trois ans dans la société des hommes les plus instruits, travaillant sans relâche à perfectionner ses connaissances. De retour dans sa patrie, il se chargea d'expliquer les Institutes au collège des Nobles. Il eut part à la description des anciens monuments découverts à Classe, près de la basilique des Camaldules (2).

(1) Il fut baptisé le 26 décembre; quelques biographes ont pris cette date pour celle de sa naissance.

(2) *Vetern monumenta ad Classen Ravennatum nuper eruta*, Faenza, 1756, in-4°.

Mémoires de l'académie des sciences, tom. v, 1798. G—Y.

ZISKÁ (JEAN), fameux par le rôle qu'il joua dans les guerres de religion dont l'Allemagne fut le théâtre au quinzième siècle, naquit en Bohême, vers 1380. Sa famille était noble, et portait le nom de Trocznow. *Ziska*, suivant l'usage du temps, était un sobriquet qui, dans l'idiome du pays, signifie *le borgne*, et qui fut donné à Jean lorsqu'il eut perdu un œil dans les combats. Il avait été élevé comme page à la cour de Venceslas; et il prit de très-bonne heure le parti des armes. Venceslas étant mort en 1419, l'empereur Sigismond, son frère, voulut faire valoir ses droits sur la couronne de Bohême. Un parti considérable et puissant s'éleva contre lui. C'était celui des disciples de Jean Huss, qui ne pouvaient pardonner à ce prince d'avoir fait brûler le chef de leur secte, au concile de Constance, malgré le sauf-conduit qui lui avait été solennellement donné. Ils le déclarèrent ennemi de la religion et de l'état. Les Hussites ne tardèrent pas à proclamer solennellement général Jean Ziska, qui, en peu de mois, réunit et disciplina une armée formidable, et fit soulever toute la Bohême. Sigismond s'avança contre les révoltés, à la tête de troupes nombreuses et aguerries; et il mit le siège devant Prague. Ziska l'attaqua dans ses lignes, le 11 juillet 1420, et le battit complètement. L'empereur ne dédaigna pas alors d'entrer en négociation avec lui. Les Hussites obtinrent des privilèges et des garanties; et, par suite de ces concessions, Sigismond fut couronné roi de Bohême. Mais bientôt les hostilités recommencèrent. Ziska porta ses armes jusque'en Autriche et en Hongrie.

Il perdit, au siège de Raab, l'œil qui lui restait, et n'en continua pas moins de diriger la guerre, tant était grande la confiance qu'on avait en sa capacité et son dévouement! Sigismond ayant profité de l'absence de ce chef pour reprendre sa supériorité en Bohême, Ziska marcha droit à lui. Il l'atteignit à Aussig sur l'Elbe; et il lui tua neuf mille hommes. Cette victoire rendit les Hussites maîtres du royaume. Leur général déploya, dès ce moment, une férocité qui ternit ses exploits. Le fer et la flamme devaient tout sur son passage. Les églises et les monastères d'hommes et de femmes étaient particulièrement en proie à ses fureurs. Le fanatisme des nouveaux sectaires et l'espoir du pillage grossissaient chaque jour son armée. Enfin la terreur que répandait le nom de Ziska devint telle, que Sigismond, le voyant maître de Prague, et désespérant de pouvoir rentrer en Bohême par la force des armes, lui envoya des plénipotentiaires, chargés non-seulement de traiter de la paix, mais même de le reconnaître pour vice-roi perpétuel de Bohême, avec le droit de nommer à tous les emplois, et de percevoir les tributs. Enflé de ses succès, le chef des rebelles se montra d'abord assez peu disposé à écouter les propositions de son souverain. Mais enuyé d'avoir à conduire un parti que son penchant pour l'état républicain empêcherait bientôt d'obéir aussi ponctuellement à ses ordres, et trouvant moins de danger à se fier aux promesses de l'empereur, qui était son maître, que de s'exposer au caprice de trente mille rebelles, il accepta des conditions *déshonorantes pour la majesté impériale et pour la république chrétienne*, comme le dit Eneas Sylvius, conditions of-

capitaine ne mourut pas avec lui. Après sa mort les Hussites se divisèrent en deux corps. L'un prit le nom de *Thaborites*, et choisit pour général Procope le grand. L'autre se fit appeler le parti des *Orphelins*. Ne jugeant personne digne de succéder à Ziska, ils élisaient tous les ans un nouveau chef, dont l'autorité était toujours absolue, excepté les jours de bataille, qu'ils obéissaient à un autre Procope, surnommé le *Petit*. Ils n'observèrent pas long - temps l'accordement que leur chef le plus fameux avait fait avec l'empereur. On a rapporté, et beaucoup d'écrivains ont répété, qu'avant d'expirer, Ziska avait ordonné que l'on fit un tambour de sa peau, parce que le son de cet instrument aurait la vertu d'intimider et de mettre en fuite les ennemis. Voltaire n'a pas dédaigné, dans son *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations* et dans ses *Annales de l'empire*, d'adopter cette tradition, afin d'avoir le droit de dire de Ziska avec

l'empereur
*toute mor
ans, fait*
On voyait
taphe en
remporta
palatin; n
retirant, e
cèrent l'ép
Histoire a
fournit de
Ziska. A
des jeunes
laient enco
gueil des
contre les
mandemen
pin a publi
fameux sec
de Wiclef
in-8°.

ZITTA

(MATHIAS
mand, éta
années du
Chapelle,
de la nati

érieurs la permission de
 principales académies de
 ne et des Pays-Bas, pour se
 ner par les leçons des plus
 rofesseurs. Devenu docteur
 gie, il se distingua par ses
 our la chaire. L'empereur
 d Ier. le nomma son au-
 ou chapelain, avec un
 t considérable. Après la
 ce prince, il remplit les
 unctions à la cour de Maxi-
 I. On a de lui : I. *Con-*
pplicatione seu procession-
atione sacro-sanctæ eucha-
stie, 1567. II. Des *Pri-*
éditations sur les épîtres et
giles de l'année, Cologne,
 n allemand. III. Des *Ho-*
 au nombre de vingt-sept,
première épître de saint
lem.), Cologne, 1571, in-
Deux Oraisons funèbres de
ur Ferdinand Ier., à la
 ouvrage précédent. — ZIT-
 Léonard Von), frère du
 t, prit, à son exemple, l'ha-
 int-Dominique, et après
 rofessé la théologie dans
 i couvents de son ordre,
 isi par l'archevêque de
 , pour l'aider dans l'admin-
 n de son vaste diocèse, puis
 é son suffragant sous le titre
 de Mysie. — ZITTARD (*Her-*
dominicain, fit ses études à
 , où il prit l'habit religieux,
 ssa la théologie. Il florissait
 08. On lui attribue le *Ma-*
nifestorum, ouvrage en vers.
Biblioth. Prædicator. des
 étif et Échard, et les *Mé-*
de Paquot, pour l'Histoire
es Pays-Bas. W—s.
 ANOW (PAUL DIMITRIE-
 , prince géorgien et géné-

ral russe, était de la famille des
Tsitsi-tchwili, une des plus ancien-
 nes de la Géorgie, et dont le patri-
 moine était la province *Sa-Tsitsiano*,
 située au nord-ouest de Tiflis, sur
 la rive droite du Kour. Il entra de
 bonne heure au service de la Russie.
 Cette puissance s'étant emparée en
 1800 de la Géorgie, et en ayant
 fait une de ses provinces, elle fut
 obligée d'y entretenir des troupes
 suffisantes pour la conserver. Zizia-
 now, fait en 1803 commandant de
 cette armée, se rendit à Tiflis, où Ma-
 ric, épouse du dernier roi de Géor-
 gie, et fille du prince George Tsitsia-
 now, restait encore avec ses enfants.
 Soit que la Russie crût peu important
 d'éloigner une femme, soit qu'elle
 eût égard au vif désir que cette reine
 témoignait de finir ses jours dans
 son pays natal, on avait toléré sa ré-
 sidence en Géorgie. Cependant peu
 satisfaite de cette faveur, et crai-
 gnant qu'on ne la lui continuât
 pas long-temps, la princesse cher-
 chait à se soustraire au pouvoir des
 Russes et à assurer son séjour dans
 le pays qui l'avait vue naître, par un
 projet d'évasion qu'elle formait dans
 le silence. Mais le prince Zizianow
 surveillait sa conduite et épiait ses
 moindres mouvements. Connaissant
 son caractère décidé et entreprenant,
 il conseilla à son gouvernement de
 l'éloigner de la Géorgie; et, en atten-
 dant que l'ordre lui en fût donné, il
 ne négligea aucun moyen de s'assu-
 rer de sa personne. Les Pchawi et les
 Touchi, peuplades géorgiennes, qui
 habitent vers les sources du Iori, au
 nord-est de Tiflis, très-renommés
 par leur bravoure, avaient dès long-
 temps le privilège de composer la
 garde des rois de Géorgie, et ils
 avaient toujours conservé beaucoup
 d'attachement pour la famille roya-

... et cessa de vivre, le
le 11 octobre 1424, au château de Prisco-
con. Le parti de cet habile et hardi
capitaine ne mourut pas avec lui.
Après sa mort les Hussites se divi-
sèrent en deux corps. L'un prit le
nom de *Thaborites*, et choisit pour
général Procope le grand. L'autre se
fit appeler le parti des *Orphelins*.
Ne jugeant personne digne de suc-
céder à Ziska, ils élisaient tous
les ans un nouveau chef, dont l'au-
torité était toujours absolue, ex-
cepté les jours de bataille, qu'ils
obéissaient à un autre Procope,
surnommé le *Petit*. Ils n'observèrent
pas long-temps l'accommodement
que leur chef le plus fameux avait
fait avec l'empereur. On a rapporté,
et beaucoup d'écrivains ont répété,
qu'avant d'expirer, Ziska avait or-
donné que l'on fit un tambour de sa
peau, parce que le son de cet ins-
trument aurait la vertu d'intimider
et de mettre en fuite les ennemis.
Voltaire n'a pas dédaigné, dans son
*Essai sur les mœurs et l'esprit des
nations* et dans ses *Annales de l'em-
pire*, d'adopter cette tradition, afin
d'avoir le droit de dire de Ziska que

faire; ma-
hardi que
c'était la
l'empereur
*toute mor-
ans, fait*
On voyait
taphé en
remporta
palatin; n
retirant, e
cèrent l'ép
Histoire c
fournit de
Ziska. A
des jeunes
laient enco
gueil des
contre les
mandemen
pin a publ
fameux se
de Wicle
in-8°.

ZITTA
(MATHIAS
mand, ét
années du
Chapelle,
de la ...

périeurs la permission de principales académies de net et des Pays-Bas, pour se ner par les leçons des plus rofesseurs. Devenu docteur gie, il se distingua par ses ur la chaire. L'empereur l 1^{er}. le nomma son au ou chapelain, avec un t considérable. Après la ce prince, il remplit les ctions à la cour de Maxi-, et mourut à Vienne, 1. On a de lui : I. *Conplicatione seu processione tionē sacro-sanctæ euchaenise*, 1567. II. *Des Priéditations sur les épîtres et giles de l'année*, Cologne, 1 allemand. III. *Des Hoau nombre de vingt-sept, première épître de saint lem.*), Cologne, 1571, in-Deux Oraison^s funèbres de ur Ferdinand 1^{er}. , à la 'ouvrage précédent. — ZIT-Léonard Von), frère du t, prit, à son exemple, l'haiint-Dominique, et après rofessé la théologie dans . convents de son ordre, si par l'archevêque de , pour l'aider dans l'admin de son vaste diocèse, puis é son suffragant sous le titre de Mysie. — ZITTARD (Herdominicain, fit ses études à , où il prit l'habit religieux, ssa la théologie. Il florissait 08. On lui attribue le *Manfessorum*, ouvrage en vers. *Biblioth. Prædicator.* des itif et Fichard, et les *Méde Paquot, pour l'Histoire es Pays-Bas.* W—s.

ANOW (PAUL DIMITRIE-, prince géorgien et géné-

ral russe, était de la famille des *Tsitsi-tchwili*, une des plus anciennes de la Géorgie, et dont le patri-moine était la province *Sa-Tsitsiano*, située au nord-ouest de Tiflis, sur la rive droite du Kour. Il entra de bonne heure au service de la Russie. Cette puissance s'étant emparée en 1800 de la Géorgie, et en ayant fait une de ses provinces, elle fut obligée d'y entretenir des troupes suffisantes pour la conserver. Zizianow, fait en 1803 commandant de cette armée, se rendit à Tiflis, où Marie, épouse du dernier roi de Géorgie, et fille du prince George Tsitsianow, restait encore avec ses enfants. Soit que la Russie crût peu important d'éloigner une femme, soit qu'elle eût égard au vif desir que cette reine témoignait de finir ses jours dans son pays natal, on avait toléré sa résidence en Géorgie. Cependant peu satisfaite de cette faveur, et craignant qu'on ne la lui continuât pas long-temps, la princesse cherchait à se soustraire au pouvoir des Russes et à assurer son séjour dans le pays qui l'avait vue naître, par un projet d'évasion qu'elle formait dans le silence. Mais le prince Zizianow surveillait sa conduite et épiait ses moindres mouvements. Connaissant son caractère décidé et entreprenant, il conseilla à son gouvernement de l'éloigner de la Géorgie; et, en attendant que l'ordre lui en fût donné, il ne négligea aucun moyen de s'assurer de sa personne. Les Pchawi et les Touchi, peuplades géorgiennes, qui habitent vers les sources du Iori, au nord-est de Tiflis, très-renommés par leur bravoure, avaient dès long-temps le privilège de composer la garde des rois de Géorgie, et ils avaient toujours conservé beaucoup d'attachement pour la famille roya-

le. Sollicités par Marie, qui méditait sa fuite, ou ayant conçu eux-mêmes le projet de la recueillir avec ses enfants au sein de leurs montagnes, ils s'occupaient avec ardeur des préparatifs de son évasion; mais le prince Zizianow, instruit de tout, fit échouer ce projet, et chargea le général Lazerew de faire partir la reine pour la Russie sous une escorte militaire. Ce général, qui était un ancien sujet de la princesse, ayant voulu user de violence pour la faire partir, fut tué d'un coup de poignard que lui porta la princesse elle-même; et ce ne fut qu'avec une peine infinie qu'on put la mettre en route. Au mois de mai 1803, Zizianow envoya une expédition contre les Lesghi de Tchar et de Belak'han, qui occupent un pays montagneux, mais fertile et riche, à la frontière orientale de la Géorgie. Cette expédition eut peu de succès; les Russes furent battus et perdirent beaucoup de monde. A la nouvelle de cette défaite, Zizianow menaça les Lesghi de venir à la tête d'un corps considérable dans leur pays, et d'y mettre tout à feu et à sang. Épouvantés de cette menace, Tchar et Belak'han se soumirent et promirent un tribut en soie écrue, qu'ils ont acquitté depuis très-régulièrement. Au mois d'août de la même année, Zizianow fit chasser les Lesghi, qui, à la solde de la Turquie, faisaient des incursions fréquentes dans les districts de Thrialetli, Tsalk'i et Djawakhetli, sur la frontière du pachalik d'Ackhal-tsikhé. Djawat-khan de Gandja, ancien sief des rois de Géorgie, avait jusqu'alors refusé de reconnaître la suprématie de la Russie. Pour le punir, Zizianow se mit en marche contre lui à la tête de trois mille hommes, et prit d'assaut Gandja, le 15 janv.

1804. Djawat-khan avait combattu de la manière la plus courageuse; il fut tué à coup de baïonnettes. On dit que le général russe avait défendu de le prendre vivant, pour ne pas mettre son gouvernement dans la nécessité de lui faire une pension. La ville fut pillée et presque rasée. Au mois d'avril de la même année, Zizianow fit une expédition contre l'Imerethi, pour soumettre cette contrée à la domination russe. La Mingrèlie s'était déjà soumise en 1803, et elle fut occupée par les Russes en 1804. Le 12 mai le prince s'éloigna de Tiflis, pour marcher contre la ville persane d'Ériwan. Son armée se composait de cinq mille hommes. Arrivé au célèbre couvent arménien d'Etchmiadzin, il y campa et fut attaqué par quinze mille Persans, sous la conduite d'Alexandre, l'un des fils du dernier roi de Géorgie, lequel s'était retiré auprès du chah. Ce prince fut repoussé à plusieurs reprises; les Russes passèrent, le 26 juin, le Sanghi près d'Ériwan, et s'emparèrent du camp persan, et de soixante sambouraks, ou petits canons portés sur des chameaux. Le 2 juillet, Zizianow commença le blocus d'Ériwan, mais les assiégés se défendirent avec valeur; l'armée persane, s'étant présentée pour les secourir, fut repoussée avec une perte considérable. Cependant Zizianow, dont les forces n'étaient pas suffisantes pour livrer l'assaut, et qui manquait de vivres, se vit forcé de lever le siège et de se retirer pour gagner la Géorgie, où il arriva, après avoir perdu beaucoup de monde. Au mois d'octobre 1804, il fit une expédition plus heureuse contre les Ossètes du district de Djaukom, dans le nord de la Géorgie, qui avaient détruit un régiment russe,

lequel se dirigeait par leur pays pour arriver en Géorgie. L'année suivante, il marcha contre Noukhi, capitale du pays de Chak'hi, s'en empara et y établit Djaphar-kouli-khan, comme vassal de la Russie. Au mois de juillet, Zizianow se rendit dans le Karabagh, et négocia la soumission d'Ibrahim-khan, prince de ce pays. Il marcha ensuite sur Bakou. Le khan, se voyant trop faible pour résister aux Russes, prit le parti de faire assassiner leur chef, dans une conférence à laquelle il l'avait appelé, pour convenir des conditions de la paix. Des Arméniens que leur religion et leur intérêt attachent à la Russie, trouvèrent moyen de faire prévenir le prince Zizianow du piège dans lequel on cherchait à l'attirer; mais il répondit que personne n'oserait porter la main sur lui, et se rendit au lieu indiqué, où il périt victime de son imperturbable courage. A peine cet assassinat fut-il consommé, que les habitants de la ville, craignant la vengeance de la Russie, se révoltèrent contre leur khan qui n'eut que le temps de s'enfuir en Perse. Le corps de Zizianow fut porté à Tiflis, et enterré dans l'église cathédrale. КЛ—Н.

ZIZIM, ou plus exactement DJEM ou DJIM, prince othoman, célèbre par ses aventures et ses malheurs, était fils du sulthan Mahomet II. Il naquit le 21 safar 864 (17 déc. 1459), et n'avait que dix ans, lorsque son père lui donna le gouvernement de Kastamouni, dans l'Anatolie. En chaban 879 (1475), après la mort de son frère Moustafa (Voy. МУСТАФА, XXX, 488), il passa au gouvernement de la Caramanie, pays conquis depuis sept ans par Mahomet II. Il résida six ans à Konieh, et s'y distingua par plusieurs actions

de bravoure. Ce fut là qu'il apprit la mort du sulthan, son père, l'an 886 (1481). Le grand-vezir Nichandji-Mehemed-Pacha, qui était dans les intérêts de Djem, et qui aurait voulu lui procurer le trône au préjudice de Bayézid (Bajazet II), son frère aîné, lui expédia un courrier pour l'informer de cet événement, et l'inviter à venir sans délai à Constantinople, avant l'arrivée de Bayézid. Mais Nichandji fut massacré par les janissaires: le courrier fut intercepté et assassiné par les partisans de Bayézid; et Korkoud, fils de celui-ci, fut reconnu sans opposition pour lieutenant du sulthan légitime, son père, jusqu'à ce que ce dernier fût venu ceindre le turban impérial à Constantinople. Djem prêta trop facilement l'oreille aux discours de quelques malveillants qui lui persuadèrent qu'il avait plus de droits au trône que son frère, celui-ci étant né avant que leur père y fût monté (1), et qu'il devait au moins partager l'empire avec lui. Il leva une puissante armée, s'empara de Brousse, et s'avança jusqu'à Scutari, d'où il envoya proposer à Bayézid de se contenter de la Romélie, et de lui laisser l'Anatolie. Le refus du sulthan fut le signal de la guerre. Djem livra bataille à son frère, sur les bords du Yeni-Tchéber; d'abord vainqueur, il fut trahi par un de ses généraux, et la plus grande partie de ses troupes passa sous les étendards de son

(1) Quelques auteurs chrétiens ont prétendu que Zizim était l'aîné de Bajazet: c'est une erreur; les annales othomanes, qui donnent la date de la naissance des deux princes, détruisent toute espèce de doute à cet égard. Mais la primogéniture ne donne aucun droit au trône en Orient: le caprice du monarque régnant, les intrigues de ses femmes, le plus ou moins de courage, d'activité, d'audace et de libéralité de quelqu'un de ses fils y décident presque toujours l'ordre de succession et le sort de l'empire.

ZINZERLING (JEAN), philologue, connu sous le nom latin de *JODOCUS SINCERUS*, était né dans la Thuringe vers 1590. Ayant achevé ses humanités, il étudia la jurisprudence, et vint à Bâle, où il paraît qu'il prit, en 1610, ses degrés en droit. Il se rendit ensuite à Lyon, et après avoir visité la France, l'Angleterre et les Pays-Bas, revint dans cette ville dont le séjour lui avait paru fort agréable. Il y remplit l'emploi de correcteur d'imprimerie; et l'on sait qu'il donna ses soins à une édition du corps de droit accompagné de gloses (*Voy. Crenius, Animadvers. criticae*, v, 109). On conjecture qu'il fut enlevé par une mort prématurée vers 1618. Grævius, son compatriote, cite honorablement Zinzerling dans ses notes sur les *Offices* de Cicéron (II, 7). S'il eût poussé plus loin sa carrière, dit Burmann (*Præf. ad Argonauticum*), et qu'il eût mûri ses connaissances, il se serait acquis une grande réputation dans les lettres. On cite de lui : I. *Dissertatio de Appellationibus*, Bâle, 1620, in-4°. II. *Criticorum juvenilium promulsis, in quâ plura Ciceronis, Taciti, Ovidii, etc., loca notantur, emendantur et illustrantur: subjunctæ sunt ejusdem diatribæ duæ, in quarum priore, nobile quoddam problema prosodicum excolitur; posteriore tria insignia translationis reciprocae exempla exhibentur*. Lyon, 1610, in-12. Cet ouvrage a été reproduit par Sminck dans le *Synagma criticum*, Marbourg, 1717, in-4°; et on en trouve l'analyse dans les *Acta eruditor. Lipsiens. ann.* 1718. III. *Epistola consolatoria de obitu Wolsfg. Nimr. Kollenbeck*, Poitiers, 1612, in-4°. IV. *Itinerarium Galliae et finitimarum regionum*, Lyon, 1612, in-12;

et avec un *Appendix de Burdigala*, ibid., 1616, in-12. Cet ouvrage qu'il publia sous le nom de *Jodocus Sincerus* a été réimprimé plusieurs fois à Strasbourg, à Genève et à Amsterdam. Les éditions de Hollande sont ornées de vues des principales villes, assez bien gravées. C'est un Itinéraire ou Guide des Étrangers qui se proposent de visiter la France, et de voir tout ce qu'elle renferme d'intéressant et de curieux. L'auteur conseille d'employer quatre ou cinq ans à ce voyage, et de passer les hivers à Orléans, à Bourges, à Moulins, à Poitiers et à Paris. Il indique dans chaque ville les meilleures hôtelleries et les divers établissements qui peuvent en rendre le séjour agréable aux étrangers. Si son ouvrage, sous ce rapport, est devenu tout-à-fait inutile, il mérite encore d'être consulté pour les détails historiques qu'il contient, ainsi que pour les notices qu'on y trouve sur les monuments, les antiquités, les bibliothèques et les cabinets de médailles, etc. L'affection qu'il avait conçue pour Bordeaux (1) et son importance le décidèrent à donner une description plus détaillée de cette ville et de ses antiquités. Il s'aïda pour cet objet de l'ouvrage de Vinet (*Voy. ce nom*), et reçut des renseignements de Florim. de Ramond, et du fils de Gabriel de Lurbe (*Voy. ces noms*), auxquels il témoigne sa reconnaissance de leurs bons offices. Au surplus il regardait son ouvrage comme un essai qu'il se proposait de revoir et de compléter aussitôt que ses occupations lui en laisseraient

(1) En parlant de Bordeaux dans l'avis au lecteur qui précède la description de cette ville, il s'exprime ainsi: *Excepto eo loco in quo hæc scribitur, nescio quomodo: ille terrarum mihi præter amicum angulus ridi.*

le loisir (Voy. la fin de l'avis au lecteur). V. *Opinationes variorum de vero intellectu legis 5 de nautico fœnore*, Lyon, 1614, in-8°. VI. Une édit. de l'*Argonautique de Valerius*, avec des notes, ib., 1617, in-12.; elle est très-rare. P. Burmann a recueilli les notes de Zinzerling dans son édit. de *Valerius*, Leyde, 1724, in-4°. W—s.

ZINZINE ou ZINZINUS, fut élu par une partie du peuple, pour succéder à Paschal I^{er}., en 824, tandis que la noblesse nommait Eugène II. Lothaire, fils de l'empereur Louis le Débonnaire, ayant appuyé l'élection de celui-ci, la fit prévaloir. Zinzine est désigné comme anti-pape par Lenglet-Dufresnoy qui écrit mal *Zizimus*. Fleury dit bien qu'Eugène II eut un concurrent, mais il ne le nomme pas. Onuphre, Ciaconius, etc., disent qu'Eugène II avait eu un concurrent nommé *Zinzinus*, qui fut élu par un petit nombre de personnes; mais le parti des nobles, qui était pour Eugène, l'emporta, et *Zinzinus* fut contraint d'abdiquer. Baronius rapporte le même fait. Il paraît, au reste, que *Zinzinus* ne se distingua par aucun acte mémorable. F—A.

ZIPE. Voy. ΖΥΡÆUS.

ZIPPE (AUGUSTIN), abbé des Bénédictins de Braunau, fut nommé, en 1783, supérieur du séminaire général de Prague, et en 1785, directeur des études théologiques dans les états d'Autriche, puis doyen à Kamnitz, chanoine de l'église collégiale et de la chapelle royale à Prague, conseiller à la cour, référendaire à la chambre des comptes ecclésiastiques et à la commission des études, enfin président et directeur de la faculté théologique de Vienne. Il était né en 1746, à Mergenthal en Bo-

hème, et mourut dans les dernières années du dix-huitième siècle. On a de lui : I. *Discours prononcé à l'occasion de la bénédiction de l'hospice fondé pour les pauvres enfants* (all.), Prague, 1775, in-8°. II. *Discours prononcé à l'occasion des places franches établies par l'impératrice-mère dans cet établissement*, ibid., 1776, in-8°. III. *Règlement disciplinaire pour cet hospice*, ibid., 1776, in-8°. IV. *Instruction de la jeunesse dans la morale et dans la foi*, ibid., 1778, in-8°. V. *Sur l'éducation morale des jeunes ecclésiastiques placés dans le séminaire de Prague* (all.), ib., 1784, in-8°.

G—Y.

ZIRARDINI (ANTOINE), savant jurisconsulte, naquit à Ravenne, dans les derniers jours de l'année 1725 (1), d'une famille patricienne, et reçut au baptême les noms de *Philippe-Antoine*; mais il ne conserva que le dernier. Ayant achevé ses humanités au séminaire de sa ville natale, il fit son cours de droit, et en 1749 reçut le laurier doctoral. Son goût le portait vers les recherches historiques et l'ancienne jurisprudence. Il ne tarda pas à s'apercevoir que pour y faire des progrès, il devait posséder à fond la langue grecque; et il se rendit à Rome, où il passa trois ans dans la société des hommes les plus instruits, travaillant sans relâche à perfectionner ses connaissances. De retour dans sa patrie, il se chargea d'expliquer les Institutes au collège des Nobles. Il eut part à la description des anciens monuments découverts à Classe, près de la basilique des Camaldules (2).

(1) Il fut baptisé le 25 décembre; quelques biographes ont pris cette date pour celle de sa naissance.

(2) *Vetere monumenta ad Classem Ravennatum nuper eruta*, Faenza, 1756, in-4°.

Le cardinal Enriquez, légat à Ravenne, desirant voir paraître une nouvelle édition de l'*Histoire* de cette ville, par Jérôme Rossi (*Voy.* ce nom, XXXIX, 45), en confia le soin à Zirardini. La mort inopinée du prélat fit évanouir ce projet; mais Zirardini publia le résultat de ses recherches sous ce titre : *Degli antichi edifizii profani di Ravenna libri due*, Faenza, 1762, in-4°. Cet ouvrage, accueilli des savants, étendit la réputation de l'auteur. Les académies de Parme et de Pavie s'empresèrent de lui offrir des chaires de droit; mais son attachement pour son pays lui fit refuser ces emplois. Revêtu plusieurs fois de la charge de podestat, Zirardini la remplit avec honneur. Il mourut, en 1784, à Ravenne. Outre l'ouvrage dont on a parlé, on connaît de lui : I. *Imperatorum Theodosii Junioris et Valentiniani III novellæ leges cæteris antejustinianæis, quæ in Lipsiensi anni 1745, vel in anterioribus editionibus vulgate sunt, addendæ*, Faenza, 1765, in-8°. L'éditeur les avait tirées d'un manuscrit du cardinal Ottoboni; et il les accompagna d'un savant commentaire. Ces *Novelles* reparurent l'année suivante, par les soins d'Amaduzzi (*V.* ce nom, II, 3), avec des notes très-érudites. II. *Dissertazione sopra il passo dell' anonimo valesiano (3) ove dico: Ergo Theodorico, dato consulatu Eutharico, Roma et Ravenna triumphavit*. Cette dissertation est insérée dans le tome II des *Mémoires* de la société littéraire de Ravenne. III. Un *Cours de droit civil*. Voyez les *Memorie degli scrittori ravennati* de P.-P. Ginnani, II, 480-85. — L'Éloge

(3) L'auteur anonyme dont il est ici question a été imprimé dans l'*Appendice*, au tome XXIV des *Lezioni della storia scripta*, de Muratori.

d'Ant. Zirardini, suivi du catalogue exact de ses ouvrages, a été publié par le chanoine Gheradini, Rome, 1786, in-8°. W—s.

ZIRNGIBL (ROMAIN), prévôt des bénédictins de Haindling, et ensuite prieur de l'abbaye princière de Saint-Emmeran à Ratisbonne, était né le 25 mars 1740 à Teyspach, en Bavière, et mourut dans les premières années du dix-neuvième siècle. On a de lui : I. *Sur les prérogatives et sur l'ordre de succession des princesses abbeses d'Obermunster* (all.), Ratisbonne, 1787, in-8°. II. *Sur les ducs de Bavière avant Charlemagne, des différentes époques de leur gouvernement, des personnes de leur maison, et de leurs actions* (all.), ouvrage couronné et inséré dans les *Mémoires de l'académie des sciences de Bavière*, tom. 1^{er}, 1779, in-4°. III. *Sur la situation de la Marche et des Comtés de la Bavière carlovingienne, de ses seigneurs et de ses premiers ducs* (all.), ouvrage également couronné et inséré dans les mêmes *Mémoires*, tom. II, 1781. IV. *Sur la naissance et l'élection du roi Arnoulph, sur la ville de Ratisbonne, qu'il rebâtit à neuf, sur le palais qu'il y fit construire, sur la création de l'église de Saint-Emmeran, sur la mort et la sépulture de ce prince*, dans les mêmes *Mémoires*, tom. III, 1784. V. *Comment et par quelle raison la Bavière fut-elle confisquée lorsque Henri-le-Lion fut mis au ban de l'empire? Entre les mains de qui le duché tomba-t-il?* ibid. VI. *Sur la Vie de Pierre Froben, prince abbé de Saint-Emmeran*, dans les *Mémoires pour l'Histoire de Bavière par Westenrieder*, tom. II, 1789. VII. *Sur le Mundburdium en Bavière*, dans les

Mémoires de l'académie des sciences, tom. v, 1798. G—Y.

ZISKA (JEAN), fameux par le rôle qu'il joua dans les guerres de religion dont l'Allemagne fut le théâtre au quinzième siècle, naquit en Bohême, vers 1380. Sa famille était noble, et portait le nom de Trocznow. *Ziska*, suivant l'usage du temps, était un sobriquet qui, dans l'idiome du pays, signifie *le borgne*, et qui fut donné à Jean lorsqu'il eut perdu un œil dans les combats. Il avait été élevé comme page à la cour de Venceslas; et il prit de très-bonne heure le parti des armes. Venceslas étant mort en 1419, l'empereur Sigismond, son frère, voulut faire valoir ses droits sur la couronne de Bohême. Un parti considérable et puissant s'éleva contre lui. C'était celui des disciples de Jean Huss, qui ne pouvaient pardonner à ce prince d'avoir fait brûler le chef de leur secte, au concile de Constance, malgré le sauf-conduit qui lui avait été solennellement donné. Ils le déclarèrent ennemi de la religion et de l'état. Les Hussites ne tardèrent pas à proclamer solennellement général Jean Ziska, qui, en peu de mois, réunit et disciplina une armée formidable, et fit soulever toute la Bohême. Sigismond s'avança contre les révoltés, à la tête de troupes nombreuses et aguerries; et il mit le siège devant Prague. Ziska l'attaqua dans ses lignes, le 11 juillet 1420, et le battit complètement. L'empereur ne dédaigna pas alors d'entrer en négociation avec lui. Les Hussites obtinrent des privilèges et des garanties; et, par suite de ces concessions, Sigismond fut couronné roi de Bohême. Mais bientôt les hostilités recommencèrent. Ziska porta ses armes jusqu'en Autriche et en Hongrie.

Il perdit, au siège de Raab, l'œil qui lui restait, et n'en continua pas moins de diriger la guerre, tant était grande la confiance qu'on avait en sa capacité et son dévouement! Sigismond ayant profité de l'absence de ce chef pour reprendre sa supériorité en Bohême, Ziska marcha droit à lui. Il l'atteignit à Aussig sur l'Elbe; et il lui tua neuf mille hommes. Cette victoire rendit les Hussites maîtres du royaume. Leur général déploya, dès ce moment, une férocité qui ternit ses exploits. Le fer et la flamme devoraient tout sur son passage. Les églises et les monastères d'hommes et de femmes étaient particulièrement en proie à ses fureurs. Le fanatisme des nouveaux sectaires et l'espoir du pillage grossissaient chaque jour son armée. Enfin la terreur que répandait le nom de Ziska devint telle, que Sigismond, le voyant maître de Prague, et désespérant de pouvoir rentrer en Bohême par la force des armes, lui envoya des plénipotentiaires, chargés non-seulement de traiter de la paix, mais même de le reconnaître pour vice-roi perpétuel de Bohême, avec le droit de nommer à tous les emplois, et de percevoir les tributs. Enflé de ses succès, le chef des rebelles se montra d'abord assez peu disposé à écouter les propositions de son souverain. Mais ennuyé d'avoir à conduire un parti que son penchant pour l'état républicain empêcherait bientôt d'obéir aussi ponctuellement à ses ordres, et trouvant moins de danger à se fier aux promesses de l'empereur, qui était son maître, que de s'exposer au caprice de trente mille rebelles, il accepta des conditions *deshonorantes pour la majesté impériale et pour la république chrétienne*, comme le dit *Æneas Sylvius*, conditions of-

fertes par un monarque, qu'il avait vaincu huit fois en bataille rangée. Ziska eut assez d'autorité sur les Hussites pour les obliger à prêter un nouveau serment à Sigismond. Mais comme il allait trouver ce prince, pour lui donner des assurances de sa fidélité, il fut attaqué de la peste, et cessa de vivre, le 11 octobre 1424, au château de Priscon. Le parti de cet habile et hardi capitaine ne mourut pas avec lui. Après sa mort les Hussites se divisèrent en deux corps. L'un prit le nom de *Thaborites*, et choisit pour général Procope le grand. L'autre se fit appeler le parti des *Orphelins*. Ne jugeant personne digne de succéder à Ziska, ils élisaient tous les ans un nouveau chef, dont l'autorité était toujours absolue, excepté les jours de bataille, qu'ils obéissaient à un autre Procope, surnommé le *Petit*. Ils n'observèrent pas long-temps l'accommodement que leur chef le plus fameux avait fait avec l'empereur. On a rapporté, et beaucoup d'écrivains ont répété, qu'avant d'expirer, Ziska avait ordonné que l'on fit un tambour de sa peau, parce que le son de cet instrument aurait la vertu d'intimider et de mettre en fuite les ennemis. Voltaire n'a pas dédaigné, dans son *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations* et dans ses *Annales de l'empire*, d'adopter cette tradition, afin d'avoir le droit de dire de Ziska que *ce reste de lui-même fut encore long-temps fatal à Sigismond*. On l'ensevelit d'abord à Graditz; mais on le transféra ensuite dans la cathédrale de Czaslaw, où on lui érigea un monument, à côté duquel on plaça sa massue. Théobald dit avoir lu sur la tombe de Ziska une épitaphe dans laquelle ce capitaine était

comparé à *Appius Claudius* et à *Marcus Furius Camillus*. Les historiens racontent que Ferdinand I^{er}, passant à Czaslaw, voulut visiter la cathédrale, et demanda à ses courtisans ce que signifiait cette grande massue de fer suspendue près d'un tombeau. Personne n'osait le satisfaire; mais enfin un des témoins, plus hardi que les autres, lui avoua que c'était la massue de Ziska. *Fi!* dit l'empereur, *cette mauvaise bête, toute morte qu'elle est depuis cent ans, fait encore peur aux vivants*. On voyait encore la massue et l'épitaphe en 1619, lorsque Ferdinand II remporta la victoire sur l'électeur palatin; mais les impériaux, en se retirant, enlevèrent la massue et effacèrent l'épitaphe. Lenfant, dans son *Histoire de la guerre des Hussites*, fournit des détails très-curieux sur Ziska. A la fin du siècle dernier, des jeunes gens de la Bohême parlaient encore avec feu et avec orgueil des batailles de leurs ancêtres contre les Allemands, sous le commandement de Jean Ziska. G. Gilpin a publié en anglais la vie de ce fameux sectaire, à la suite de celles de Wicief, J. Hus, etc., 1764, in-8^o. S—v—s et L—p—z.

ZITTARD ou ZITTARDUS (MATHIAS VON), prédicateur allemand, était né dans les premières années du seizième siècle, à Aix-la-Chapelle, d'une famille originaire de la petite ville du duché de Juliers, dont il porte le nom. On l'a confondu quelquefois avec un de ses compatriotes (Mathias Aquensis), professeur de théologie à Cologne, et auquel on doit divers traités de controverse. Il embrassa la règle de Saint-Dominique, vers 1520, à Aix-la-Chapelle, et, après avoir achevé ses cours avec succès, obtint

supérieurs la permission de
 s principales académies de
 gne et des Pays-Bas, pour se
 nner par les leçons des plus
 rofesseurs. Devenu docteur
 ogie, il se distingua par ses
 our la chaire. L'empereur
 ad Ier. le nomma son au-
 ou chapelain, avec un
 nt considérable. Après la
 ce prince, il remplit les
 onctions à la cour de Maxi-
 I, et mourut à Vienne,
 71. On a de lui : I. *Con-*
applicatione seu processione
tatione sacro-sanctæ eucha-
Venise, 1567. II. *Des Priè-*
éditations sur les épîtres et
giles de l'année, Cologne,
en allemand. III. *Des Ho-*
au nombre de vingt-sept,
première épître de saint
hem.) . Cologne, 1571, in-
Deux Oraisons funèbres de
eur Ferdinand Ier., à la
l'ouvrage précédent. — ZIT-
Léonard Von), frère du
 ot, prit, à son exemple, l'ha-
 aint-Dominique, et après
 professé la théologie dans
 s couvents de son ordre,
 nsi par l'archevêque de
 , pour l'aider dans l'admini-
 on de son vaste diocèse, puis
 é son suffragant sous le titre
 e de Mysie. — ZITTARD (*Her-*
dominicain, fit ses études à
 , où il prit l'habit religieux,
 essa la théologie. Il florissait
 08. On lui attribue le *Ma-*
onfessorum, ouvrage en vers.
Biblioth. Prædicator. des
 étif et Échard, et les *Mé-*
de Paquot, pour l'Histoire
les Pays-Bas. W—s.
 ANOW (PAUL DIMITRIE-
), prince géorgien et géné-

ral russe, était de la famille des
Tsitsi-tchwili, une des plus ancien-
 nes de la Géorgie, et dont le patri-
 moine était la province *Sa-Tsitsiano*,
 située au nord-ouest de Tiflis, sur
 la rive droite du Kour. Il entra de
 bonne heure au service de la Russie.
 Cette puissance s'étant emparée en
 1800 de la Géorgie, et en ayant
 fait une de ses provinces, elle fut
 obligée d'y entretenir des troupes
 suffisantes pour la conserver. Zizia-
 now, fait en 1803 commandant de
 cette armée, se rendit à Tiflis, où Ma-
 rie, épouse du dernier roi de Géor-
 gie, et fille du prince George Tsitsia-
 now, restait encore avec ses enfants.
 Soit que la Russie crût peu important
 d'éloigner une femme, soit qu'elle
 eût égard au vif désir que cette reine
 témoignait de finir ses jours dans
 son pays natal, on avait toléré sa ré-
 sidence en Géorgie. Cependant peu
 satisfaite de cette faveur, et crai-
 gnant qu'on ne la lui continuât
 pas long-temps, la princesse cher-
 chait à se soustraire au pouvoir des
 Russes et à assurer son séjour dans
 le pays qui l'avait vue naître, par un
 projet d'évasion qu'elle formait dans
 le silence. Mais le prince Zizianow
 surveillait sa conduite et épiait ses
 moindres mouvements. Connaissant
 son caractère décidé et entreprenant,
 il conseilla à son gouvernement de
 l'éloigner de la Géorgie; et, en atten-
 dant que l'ordre lui en fût donné, il
 ne négligea aucun moyen de s'assu-
 rer de sa personne. Les Pchawi et les
 Touchi, peuplades géorgiennes, qui
 habitent vers les sources du Iori, au
 nord-est de Tiflis, très-renommés
 par leur bravoure, avaient dès long-
 temps le privilège de composer la
 garde des rois de Géorgie, et ils
 avaient toujours conservé beaucoup
 d'attachement pour la famille roya-

le. Sollicités par Marie, qui méditait sa fuite, ou ayant conçu eux-mêmes le projet de la recueillir avec ses enfants au sein de leurs montagnes, ils s'occupaient avec ardeur des préparatifs de son évasion; mais le prince Zizianow, instruit de tout, fit échouer ce projet, et chargea le général Lazerev de faire partir la reine pour la Russie sous une escorte militaire. Ce général, qui était un ancien sujet de la princesse, ayant voulu user de violence pour la faire partir, fut tué d'un coup de poignard que lui porta la princesse elle-même; et ce ne fut qu'avec une peine infinie qu'on put la mettre en route. Au mois de mai 1803, Zizianow envoya une expédition contre les Lesghi de Tchar et de Belak'han, qui occupent un pays montagneux, mais fertile et riche, à la frontière orientale de la Géorgie. Cette expédition eut peu de succès; les Russes furent battus et perdirent beaucoup de monde. A la nouvelle de cette défaite, Zizianow menaça les Lesghi de venir à la tête d'un corps considérable dans leur pays, et d'y mettre tout à feu et à sang. Épouvantés de cette menace, Tchar et Belak'han se soumirent et promirent un tribut en soie écrue, qu'ils ont acquitté depuis très-régulièrement. Au mois d'août de la même année, Zizianow fit chasser les Lesghi, qui, à la solde de la Turquie, faisaient des incursions fréquentes dans les districts de Thrialetchi, Tsalk'i et Djawakhetchi, sur la frontière du pachalik d'Ackhal-tsikhé. Djawat-khan de Gandja, ancien sief des rois de Géorgie, avait jusqu'alors refusé de reconnaître la suprématie de la Russie. Pour le punir, Zizianow se mit en marche contre lui à la tête de trois mille hommes, et prit d'assaut Gandja, le 15 janv.

1804. Djawat-khan avait combattu de la manière la plus courageuse; il fut tué à coup de baïonnettes. On dit que le général russe avait défendu de le prendre vivant, pour ne pas mettre son gouvernement dans la nécessité de lui faire une pension. La ville fut pillée et presque rasée. Au mois d'avril de la même année, Zizianow fit une expédition contre l'Imerethi, pour soumettre cette contrée à la domination russe. La Mingrèlie s'était déjà soumise en 1803, et elle fut occupée par les Russes en 1804. Le 12 mai le prince s'éloigna de Tiflis, pour marcher contre la ville persane d'Ériwan. Son armée se composait de cinq mille hommes. Arrivé au célèbre couvent arménien d'Etchmiadzin, il y campa et fut attaqué par quinze mille Persans, sous la conduite d'Alexandre, l'un des fils du dernier roi de Géorgie, lequel s'était retiré auprès du chah. Ce prince fut repoussé à plusieurs reprises; les Russes passèrent, le 26 juin, le Sanghi près d'Ériwan, et s'emparèrent du camp persan, et de soixante sambouraks, ou petits canons portés sur des chameaux. Le 2 juillet, Zizianow commença le blocus d'Ériwan, mais les assiégés se défendirent avec valeur; l'armée persane, s'étant présentée pour les secourir, fut repoussée avec une perte considérable. Cependant Zizianow, dont les forces n'étaient pas suffisantes pour livrer l'assaut, et qui manquait de vivres, se vit forcé de lever le siège et de se retirer pour gagner la Géorgie, où il arriva, après avoir perdu beaucoup de monde. Au mois d'octobre 1804, il fit une expédition plus heureuse contre les Ossètes du district de Djaukom, dans le nord de la Géorgie, qui avaient détruit un régiment russe,

lequel se dirigeait par leur pays pour arriver en Géorgie. L'année suivante, il marcha contre Noukhi, capitale du pays de Chak'hi, s'en empara et y établit Djaphar-kouli-khan, comme vassal de la Russie. Au mois de juillet, Zizianow se rendit dans le Karabagh, et négocia la soumission d'Ibrahim-khan, prince de ce pays. Il marcha ensuite sur Bakou. Le khan, se voyant trop faible pour résister aux Russes, prit le parti de faire assassiner leur chef, dans une conférence à laquelle il l'avait appelé, pour convenir des conditions de la paix. Des Arméniens que leur religion et leur intérêt attachent à la Russie, trouvèrent moyen de faire prévenir le prince Zizianow du piège dans lequel on cherchait à l'attirer ; mais il répondit que personne n'oserait porter la main sur lui, et se rendit au lieu indiqué, où il périt victime de son imperturbable courage. A peine cet assassinat fut-il consommé, que les habitants de la ville, craignant la vengeance de la Russie, se révoltèrent contre leur khan qui n'eut que le temps de s'enfuir en Perse. Le corps de Zizianow fut porté à Tiflis, et enterré dans l'église cathédrale. KL—H.

ZIZIM, ou plus exactement DJEM ou DJIM, prince othoman, célèbre par ses aventures et ses malheurs, était fils du sulthan Mahomet II. Il naquit le 21 safar 864 (17 déc. 1459), et n'avait que dix ans, lorsque son père lui donna le gouvernement de Kastamouni, dans l'Anatolie. En chaban 879 (1475), après la mort de son frère Moustafa (Voy. МУСТАФА, XXX, 488), il passa au gouvernement de la Caramanie, pays conquis depuis sept ans par Mahomet II. Il résida six ans à Konieh, et s'y distingua par plusieurs actions

de bravoure. Ce fut là qu'il apprit la mort du sulthan, son père, l'an 886 (1481). Le grand-vezir Nichandji-Mehemed-Pacha, qui était dans les intérêts de Djem, et qui aurait voulu lui procurer le trône au préjudice de Bayézid (Bajazet II), son frère aîné, lui expédia un courrier pour l'informer de cet événement, et l'inviter à venir sans délai à Constantinople, avant l'arrivée de Bayézid. Mais Nichandji fut massacré par les janissaires : le courrier fut intercepté et assassiné par les partisans de Bayézid ; et Korkoud, fils de celui-ci, fut reconnu sans opposition pour lieutenant du sulthan légitime, son père, jusqu'à ce que ce dernier fût venu ceindre le turban impérial à Constantinople. Djem prêta trop facilement l'oreille aux discours de quelques malveillants qui lui persuadèrent qu'il avait plus de droits au trône que son frère, celui-ci étant né avant que leur père y fût monté (1), et qu'il devait au moins partager l'empire avec lui. Il leva une puissante armée, s'empara de Brousse, et s'avança jusqu'à Scutari, d'où il envoya proposer à Bayézid de se contenter de la Romélie, et de lui laisser l'Anatolie. Le refus du sulthan fut le signal de la guerre. Djem livra bataille à son frère, sur les bords du Yeni-Tchéber ; d'abord vainqueur, il fut trahi par un de ses généraux, et la plus grande partie de ses troupes passa sous les étendards de son

(1) Quelques auteurs chrétiens ont prétendu que Zizim était l'aîné de Bajazet : c'est une erreur ; les annales othomanes, qui donnent la date de la naissance des deux princes, détruisent toute espèce de doute à cet égard. Mais la primogéniture ne donne aucun droit au trône en Orient : le caprice du monarque régnant, les intrigues de ses femmes, le plus ou moins de courage, d'activité, d'audace et de libéralité de quelqu'un de ses fils y décident presque toujours l'ordre de succession et le sort de l'empire.

rival. Trop faible alors pour résister, il prit la fuite et revint à Konieh, d'où il passa en Égypte avec sa famille. Il fit le pèlerinage de la Mekke et de Médine, et fut de retour au Caire le 21 moharrem 887 (11 mars 1482). Les lettres pressantes de plusieurs émirs qui l'invitaient à revenir en Turquie, les conseils et les secours du sulthan d'Égypte, Caït-Bey (*Voy.* ce nom), le déterminèrent à tenter encore une fois le sort des armes. Il reparut en Caramanie; et, secondé par ses partisans, il assiégea Konieh. Mais vaincu dans une seconde bataille, proscrit, errant de caverne en caverne, suivi d'un petit nombre d'amis attachés à son sort, il résolut de se sauver par mer chez les chrétiens, et de revenir ensuite en Romélie pour y disputer le trône à son frère. Djem députa deux de ses officiers au grand-maître de Rhodes, pour le prier de favoriser l'exécution de ce projet. Pierre d'Aubusson s'y engagea par un traité. Sur la foi d'un sauf-conduit, le prince othoman se jeta dans un bateau à travers mille périls, et alla joindre une galère chrétienne qui le conduisit à Rhodes, le 14 djoumadi 1^{er}. 887 (30 juin 1482). Il y fut reçu avec beaucoup d'honneurs, et logé dans un vaste palais. Il envoya sur le continent Aly-Beig, son beau-père, pour en ramener sa famille et ses bagages; mais l'impatience d'être long-temps sans en recevoir de nouvelles le fit tomber dans un noir chagrin. Dans cet intervalle, le ressentiment de Bayézid poursuivait dans Rhodes son malheureux frère. On a dit que ses émissaires avaient pénétré dans l'île avec le caractère de négociateurs, et que Djem n'échappa à leurs poignards que par la surveillance et la générosité

du grand-maître; mais il est certain que les menaces et l'or du sulthan, qui exigeait l'extradition de son frère ne furent pas sans effet. Un traité honteux, conclu entre le grand-maître et le renégat Messih-Pacha, ambassadeur de Bayézid (*Voy.* MISHA-PALÉOLOGUE), stipula une paix perpétuelle avec les chevaliers, et le paiement d'un subsidé annuel de quarante mille écus d'or, à condition qu'ils garderaient soigneusement le frère de son maître. Ce traité fut exécuté de part et d'autre. On trompa Djem, en lui persuadant qu'il devait se rendre en France, pour gagner la Hongrie, d'où il lui serait plus facile de rentrer dans l'empire othoman, et l'on promit de lui envoyer son beau-père et sa famille, dès qu'ils seraient arrivés. Le prince fut embarqué, le 1^{er}. septembre 1482, avec trente personnes de sa suite, et vingt esclaves musulmans, rachetés par lui, sur le même vaisseau qui l'avait amené à Rhodes. Il fut confié aux soins ou plutôt à la garde du commandeur Gui de Blancheport. Pendant la traversée, on le descendit à fond de cale avec ses gens, pour le soustraire aux regards de l'équipage d'une chaloupe vénitienne, qui était venue reconnaître le bâtiment. Après six semaines de navigation, le prince aborda dans un port de Savoie, probablement Villefranche, d'où il fut conduit à Nice. Il témoigna alors le désir de se rendre en Hongrie afin de passer en Romélie. On alléguait, pour gagner du temps, qu'il fallait la permission du roi de France. L'officier qu'il chargea d'aller la demander fut abandonné en route par ses gardes et retenu prisonnier; Djem l'attendit en vain quatre mois: mais ce malheu-

reux prince n'était pas au terme de ses traverses. Firzenk Soléïman, le seul de ses officiers qui pût lui servir d'interprète, et celui-là même qui avait négocié le traité avec Pierre d'Aubusson, rendait compte de tout à son maître, et ne pouvait manquer de découvrir la trahison dont il était victime. On lui supposa quelque crime pour le faire mourir. Le prince ne parvint à le délivrer des mains des chevaliers, qu'en promettant de le faire punir, et en lui fournissant les moyens de s'évader. C'était tout ce qu'on voulait. Pour charmer les ennuis de sa résidence forcée à Nice, Djem fit des vers sur cette ville. La peste ayant ravagé les environs, on le fit partir le 24 janv. 1483; il s'arrêta d'abord à Exiles; puis on le conduisit par Saint-Jean de Maurienne et Chambéry, au château de Rumilly, qui appartenait aux chevaliers de Rhodes: il y arriva le 20 février. Pour l'engager, en apparence, à s'assurer des bonnes dispositions du roi de Hongrie, on le débarrassa de deux de ses officiers dont il n'entendit plus parler. Djem recevait dans ce château les visites des seigneurs voisins; celle que lui fit, en revenant de la cour du roi de France, son oncle, le duc de Savoie, Charles I^{er}, et l'intérêt qu'il sut inspirer à ce jeune prince lui attirèrent de nouvelles persécutions. Les chevaliers découvrirent ou feignirent de croire que le duc voulait favoriser son évasion, et, sous ce prétexte, ils embarquèrent Djem sur l'Isère, lui firent descendre cette rivière et le Rhône jusqu'à Lyon, et le conduisirent au Puy en Dauphiné. La mort de Louis XI (2) fournit aux chevaliers

l'occasion d'employer la force pour priver le prince othoman de vingt-neuf de ses gens: on les dirigea sur Aigues-Mortes, où on les embarqua, et ils abordèrent à un port voisin de Nice. Ils y furent joints par un envoyé du sulthan, lequel revenait de Savoie, sans avoir pu obtenir la permission de communiquer avec le frère de son maître, et qui mit à la voile avec eux pour Rhodes, d'où il se rendit à Constantinople. Deux mois après, on transféra Djem dans un autre château, puis encore au bout de deux mois dans celui de Sassenage. Là il reçut de douces consolations. Le gouverneur avait une fille parfaitement belle qui devint amoureuse du prince, et il y eut entre les deux amants correspondance épistolaire et rendez-vous secrets. Ce fait qui paraissait inventé à plaisir, parce qu'il n'était rapporté que dans un ouvrage romanesque, intitulé *Zizime, prince othoman, amoureux de Philippine-Hélène de Sassenage*, histoire dauphinoise, par L. A. A., Grenoble, 1673, in-12, se trouve constaté dans les Annales othomanes de Saadeddyn. Deux mois s'étaient à peine écoulés qu'on arracha le prince musulman d'un séjour où il oubliait ses malheurs et ses projets ambitieux. Emmené au château de Bourgneuf, en Auvergne, patrimoine de Pierre d'Aubusson, il fut successivement transféré dans celui de Monteil, qui appartenait au frère du grand-maître, puis dans celui de Moretel. Son séjour dans chacune de ces prisons ne fut que de deux mois: mais il passa deux ans dans celle de Bois-l'Ami, forteresse située au milieu d'un grand lac, où il fut détenu avec plus de rigueur. Le désir de recouvrer sa liberté le détermina à faire

(2) Suivant les auteurs chrétiens, ce monarque, malgré sa dévotion aux reliques des saints, refusa celles que lui fit offrir Bezezet, pour prix de l'extradition de son frère.

évaier deux de ses gens qui , sous le costume chrétien, se rendirent auprès de Pierre II, duc de Bourbon, qu'ils intéressèrent en faveur du malheureux fils de Mahomet. Cependant le grand-maître de Rhodes, à qui le secrétaire de Djem avait vendu plusieurs blancs-seings de ce prince, trompait les souverains de l'Europe en leur persuadant qu'il était libre, et que c'était de son plein gré qu'il restait avec les chevaliers. Il abusa par cet indigne stratagème la mère de Djem et le sulthan d'Égypte, qui lui envoyèrent vingt mille florins, pour les frais du prochain retour de ce prince en Asie. Toutefois le pape Innocent VIII, Mathias Corvin, roi de Hongrie, et Ferdinand d'Aragon, roi de Naples, ayant écrit de concert au grand-maître, pour qu'il fournit au fils de Mahomet les moyens de rentrer dans l'empire othoman, à la première occasion favorable, d'Aubusson ne put résister à leurs instances ; mais il n'y consentit qu'à condition qu'on lui donnerait dix mille florins, et qu'on n'entreprendrait rien pour le rétablissement du prince othoman, sans lui en faire part. De son côté, Charles VIII, roi de France, sollicité par les mêmes souverains, écrivit d'un ton impérieux au grand-maître, pour qu'il se rendit à leurs desirs. Mais le pape et le roi de Naples s'étant brouillés sur ces entrefaites, il ne fut plus question de la liberté de Djem (3). On le tira au contraire du château de Bois-l'Ami, pour le ramener à Bourgneuf, où il fut détenu plus étroitement dans une tour à sept étages que d'Aubusson avait fait bâtir exprès, et qu'on nom-

(3) Bajazet, reconnaissant du service important que lui rendait le grand-maître d'Aubusson, lui envoya, en 1484, un riche reliquaire contenant, disent les auteurs chrétiens, la main droite de saint Jean-Baptiste.

mait la *Grosse-Tour*. Cependant Houcein-Beig, un des agents qu'il avait envoyés au duc de Bourbon, revint quelque temps après, avec une somme d'argent qu'il avait reçue de ce dernier, et s'étant introduit dans la prison du prince, il concerta avec lui le projet de son évasion. On convint que le premier jour où Djem aurait la permission de se promener, les musulmans de sa suite, feignant de jouer avec les douze gardes qui ne les quittaient jamais, leur enlèveraient leurs arbalètes, les tueraient et conduiraient leur maître dans un lieu où des chevaux devaient être préparés par Houcein-Beig. Mais un traître révéla le complot. Le capitaine des gardes voulait faire passer tous les musulmans au fil de l'épée ; il changea d'avis, sur la représentation qu'on lui fit qu'une mesure si rigoureuse et si générale apprendrait au roi de France qu'on l'avait trompé, et que le frère du sulthan n'était pas libre. On se contenta de resserrer plus rigoureusement les captifs. Enfin, de nouvelles réclamations de la part du pape et du roi de Naples, qui s'étaient réconciliés, déterminèrent Charles VIII à envoyer Djem en Italie. Un seigneur de la cour, à la tête de deux cents hommes, vint tirer le prince othoman de sa prison, le 10 novembre 1487, et le conduisit à Marseille, puis à Toulon, où il fut embarqué pour Civita-Vecchia. Dès que le pape Innocent VIII eut appris son arrivée, il envoya son fils (4) et quelques

(4) L'historien turc, Sand-eddyn, qui rapporte ce fait, était bien instruit. Il est assez remarquable que deux pontifes qui occupèrent successivement la chaire de saint Pierre, aient eu des enfants ; mais ceux d'Innocent VIII étaient nés d'un légitime mariage qu'il avait contracté avant d'entrer dans les ordres ; ceux d'Alexandre VI, au contraire, étaient le fruit de l'adultère et de l'inceste.

scigneurs au-devant de lui pour le conduire à Rome, où on lui fit de grands honneurs. Logé d'abord dans le palais du pape, il en eut une audience solennelle où assistèrent les ambassadeurs de France, d'Espagne, de Portugal, de Gènes, de Venise, d'Allemagne, de Hongrie, de Pologne, de Bohême et de Russie. Innocent VIII déploya dans cette occasion tout le faste de la cour pontificale, et témoigna beaucoup d'intérêt au prince musulman, qu'il baisa au cou des deux côtés (5). Après lui avoir donné de grands festins pendant trois jours, il le reçut en particulier, le fit asseoir sur un fauteuil auprès de lui, et le questionna sur le motif de ses voyages dans l'Europe chrétienne. Djem, qui avait eu le temps d'apprendre à parler, à lire et à écrire la langue franque, répondit qu'il n'y était venu que sur la foi des traités, et dans l'espoir de se rendre en Romélie. Il raconta comment il était retenu prisonnier depuis sept ans, par la perfidie des chevaliers de Rhodes, et il supplia le pape de lui procurer les moyens d'aller retrouver en Égypte sa mère et ses enfants. L'émotion que le prince ne put cacher, en achevant ces mots, arracha des larmes au pontife qui lui dit, après quelques moments de silence : « Si vous ne songez plus à l'empire, vous pourrez vous retirer en Égypte; mais il vous convient mieux de vous rendre en Hongrie, pour mettre à exécution votre premier dessein. » Djem, que ses longues infortunes avaient désabusé des rêves de l'ambition et convaincu du néant des grandeurs hu-

maines, insista sur le voyage d'Égypte; et dans les divers entretiens qu'il eut encore avec le pape, il persista dans sa résolution. L'arrivée et les instances d'un ambassadeur de Hongrie, qui venait, au nom du roi son maître, réclamer le fils de Mahomet pour s'en servir comme d'un épouvantail contre Bajazet, le trouvèrent inébranlable. « A Dieu ne plaise, s'écria-t-il, que je me réunisse aux infidèles pour combattre les musulmans; ce serait renoncer à la religion de mes aïeux (6), qui m'est plus chère que tous les empires du monde. » S'étant aperçu du mécontentement que le pontife avait témoigné de cette réponse, il ajouta : « Vous avez bien raison d'être indigné contre celui qui a eu la faiblesse de se livrer à vous. » Le pape, confus, tâcha de s'excuser, et ne cessa point de traiter le prince avec les mêmes égards. Mais la réception d'une lettre et d'un ambassadeur du sultan vint achever de détruire les espérances de Djem, et changer les bonnes intentions de la cour de Rome à son égard. Malgré les présents et la lettre amicale que Bajazet fit remettre à son frère par son envoyé, Moustafa-Agha, depuis grand-vezir, celui-ci dit au pape que la tranquillité de l'empire ottoman exigeait que le frère du sultan vécût loin des contrées musulmanes; et le saint-père ne rougit pas d'acquiescer aux volontés du Grand-Seigneur, en sacrifiant son hôte à ses propres intérêts. Un traité monstrueux fut conclu entre le chef de la religion catholique et celui de l'islamisme : l'un s'engagea à resserrer plus étroitement l'infortuné Zi-

(5) Le pape fut si satisfait d'être maître de la personne de Zizim, qu'il donna le chapeau de cardinal au grand-maître d'Anbussou, et à l'ambassadeur de France, André d'Épiuay, archevêque de Bordeaux.

(6) Zizim, pendant sa détention en France, avait été souvent pressé de se faire baptiser; mais il avait résisté constamment à ces sollicitations, quoiqu'on lui eût promis que sa liberté serait le prix de sa renonciation à l'islamisme.

au sort du fils de Mahomet ; mais des intrigues abominables avaient toujours empêché ces deux princes de se voir et de s'entendre (7). D'un côté, les ministres du roi de France lui dépeignaient Djem comme un musulman fanatique, un furibond, qui menaçait de se tuer si l'on tentait de le conduire à Paris ; d'un autre côté, lorsque le frère de Bajazet demandait à être présenté au roi de France, pour se plaindre des vexations qu'on lui faisait essuyer, les chevaliers lui disaient qu'il serait dangereux pour lui de paraître devant un monarque qui avait les musulmans en horreur. Tout se découvrit au retour de l'officier français, qui, chargé d'accompagner Djem à Rome, avait conçu un sincère attachement pour ce prince, dont il sut apprécier les manières affables et obligantes, et qui lui fit connaître les motifs qui l'avaient tenu éloigné de Paris. Charles VIII, instruit de la vérité par cet officier, chassa les ministres qui l'avaient abusé par leurs

verain d'e
de Bajaze
ditait cont
du monar
renfermer
Saint-Ang
lorsque C
dans Rom
forteresse ;
jours, une
tant écrou
ture, ayar
cé de signe
traité dont
Djem serai
De retour
venir le 1
Charles V
» lui dit -
» ce qui v
» lui. » E
mière fois e
de seigneu
gnation les
lui avait fa
» tiens ni a
» répondit

le lendemain pour la conquête du royaume de Naples. Mais Alexandre, qui voulait se venger de Charles VIII, et continuer à gagner les trois cent mille ducats payés annuellement par Bajazet, avec lequel il était en correspondance depuis un an, eut recours à une perfidie, qui suffirait pour déshonorer la mémoire de ce pontife, déjà souillée de tant de crimes. Il envoya à la suite de l'armée française un barbier, émissaire peut-être du sultan, lequel, ayant eu accès auprès de Djem, lui fit la barbe avec un rasoir empoisonné. La tête du prince enfla prodigieusement; et il tomba dans un tel état de marasme, qu'il fallut le mettre dans une litière. Le roi le fit soigner par les médecins les plus habiles, et il venait chaque jour s'informer de sa santé. Le mal fit des progrès rapides; et le prince arriva mourant à Naples, où il expira, en prononçant la profession de foi musulmane, trois jours après l'entrée des Français dans cette ville (8), le

(8) Saad-eddyn dit formellement que le barbier, assassin de Djem, fut envoyé par le pape; et il est au moins d'accord, sur le principal auteur de la mort de ce prince, avec la plupart des historiens chrétiens qui en accusent le mémoire d'Alexandre VI. Un autre écrivain turc dit que Bajazet corrompit le barbier de son frère; mais l'agent intermédiaire de la corruption ne put être que le pape, devenu l'ami, le confident du sultan. Demétrius Cantémir, historien partial et peu exact, donne de longs détails sur cet événement, et prétend que le barbier fut envoyé de Constantinople par Bajazet. Mais comme il confond ce barbier, qu'il nomme Moustafa, avec l'envoyé de ce nom, qui était venu à Rome sous le pontificat d'Innocent VIII; comme il dit que ce barbier Moustafa se rendit directement de Constantinople à Naples, où il demeura quelque temps avant de commettre son crime, ce qui est absolument en contradiction avec le court séjour que Djem fit dans cette ville; comme Cantémir rapporte que ce barbier coupa la gorge au prince, qu'il repartit aussitôt pour Constantinople, où il fut fait grand-vézir; que malheureusement nous ne voyons à cette époque aucun Moustafa sur la liste des grands-vézirs, qu'a donnée Hadji-Khalifa; que la manière dont Cantémir prétend que ce scelerat fit périr Djem, suffirait seule, si elle était vraie, pour détraire tout soupçon que ce malheureux prince fût mort de poison ou de débauche; et qu'enfin ce récit ne

29 djoumadi 1^{er}. 900 (25 février 1495), et non pas le 24 fév. 1494, comme on l'a dit dans le *Journal asiatique*). Il était âgé de trente-cinq ans deux mois et huit jours. La veille de sa mort il avait eu la consolation de recevoir une lettre que sa mère lui écrivait d'Égypte; mais il n'avait pu ni la lire ni en entendre le contenu. Quelques jours auparavant, il avait écrit au sultan son frère, pour le prier de faire venir à Constantinople sa mère et ses enfants, et pour lui recommander les officiers qui avaient partagé ses malheurs. Comme il avait témoigné le désir de n'être pas enterré dans le pays des chrétiens, où il avait été treize ans captif, et la crainte qu'ils ne se servissent de son nom pour faire la guerre aux musulmans, Bajazet députa au roi de France, pour réclamer les dépouilles mortelles d'un frère qu'il avait si long-temps persécuté pendant sa vie; mais Charles avait prévenu sa demande. Touché de la fin déplorable de Djem, il avait ordonné que son corps fût embaumé, mis dans un cercueil de fer, et embarqué avec de riches présents. Ces tristes restes furent débarqués à Gallipoli, d'où Bajazet les fit transporter à Andrinople, et placer près de la sépulture du sultan Mourad (Anurat II). Djem était un prince aussi spirituel qu'aimable. Il a laissé un *Divan* ou Recueil de poésies estimées, et la traduction en turc du roman persan de Selman, intitulé : *Djemschid* et

paraît avoir été imaginé que pour justifier Alexandre VI, quoique Cantémir, dans une note, assure l'avoir puisé dans les historiens turcs; nous devons nous en tenir au texte formel de Saad-eddyn, puisqu'il se trouve d'accord avec la plupart des écrivains chrétiens sur un trait caractéristique d'Alexandre VI. Comment peut-on douter qu'un pape qui faisait empoisonner des cardinaux, ait été plus scrupuleux pour ôter la vie à un prince indélé?

ont principalement servi pour rédiger la notice de Zizim, que nous avons complétée au moyen de la traduction manuscrite du même ouvrage par Galland. L'exactitude minutieuse de l'annaliste ture jette un grand jour sur un fait historique, dont plusieurs détails étaient encore problématiques. Suivant un historien grec cité par d'Herbelot, un fils de Djem se sauva d'Égypte à Rhodes, où il se fit chrétien, se maria, et eut deux fils et deux filles. Après la prise de Rhodes, en 1522, Soliman le Grand ayant trouvé ce prince et ses deux fils, les fit mourir, parce qu'ils refusèrent de retourner à la religion de leurs pères, et il emmena ses deux filles à Constantinople. Ainsi la maison othomane aurait donné trois martyrs à l'Église. A—T.

ZIZIME. Voy. ZINZINE.

ZOBEIDAH ou ZEBD-EL-KHEWATIN (*La Fleur des dames*), princesse de la race des khalifes abbassides, fille de Djáfar, fils aîné du khalife Al Mansour (Voy.

Soliman le Grand) lors fut l'empire, et tres enfan entre autr sa naissan princesse et piété et pa auprès d'el savaient le chaque jour partie, « c » perpétuel » disent les » bourdonn » des abeill » gieux des Un pèlerina a été fameu des et noml bienfaisauce Zobeïdah qu attribuent g de Tebriz o cipales vill (791-2), e s'il est dout

s'est trompé, en citant cette dernière date, dit que Zobeïdah ayant été guérie d'une maladie dangereuse par les soins d'un médecin natif de la Médie ou Adzerbaïdjan, lui accorda la récompense qu'il avait demandée, en faisant bâtir dans cette province une ville dont le nom exprime, dans ses trois premières lettres *Teb*, fièvre et médecine. Ce même voyageur assure que le trésor royal d'Isbahan possédait des médailles de cette princesse, trouvées à Marand près de Tauriz, et relatives à la fondation de cette dernière ville. Zobeïdah eut le chagrin de voir que son fils Amyn, qui avait perdu par son indifférence une partie de l'affection de son père, ne fut appelé qu'en partage à la succession de l'empire musulman. Elle résidait à Raccah dans la Palestine, pendant les dernières années du règne de Haroun Al-Raschid. Lorsqu'elle apprit la mort de son époux, l'an 193 (809), elle se mit en route pour Baghdad, avec les trésors de ce prince; et le nouveau khalife étant venu au-devant de sa mère, jusqu'à Anbar, la conduisit solennellement dans la capitale de l'empire. Elle eut encore le douleur de voir Amyn perdre le trône et la vie par suite de sa conduite imprudente et injuste (V. AMYN); mais il paraît qu'elle fut étrangère aux torts de son fils, puisque Mamoun, en succédant à son frère, laissa jouir sa belle mère des avantages que lui donnaient sa naissance, et ses titres de veuve et mère de khalifes. Elle continua de résider à Baghdad, où elle mourut l'an 216 (831), deux ans avant Mamoun (V. ce nom, XXVI, 433). Le voyageur Niebuhr a vu son tombeau dans le faubourg au-delà du Tigre, où était autrefois l'ancienne ville. Quoique Zobeïdah figure assez

souvent dans les *Mille et une nuits*, elle joue un rôle peu important dans l'histoire, et le silence des auteurs arabes est un éloge, puisqu'il donne lieu de croire que cette princesse ne prit aucune part aux affaires du gouvernement pendant les règnes de cinq khalifes, et ne troubla point l'état par ses intrigues. A—T.

ZOBEIDE. V. ZOBEÏDAH.

ZOBEIDI (ABOUBECR MOHAMMED, fils de Hasan), philologue arabe de Séville ou de Cordoue, a disposé dans un nouvel ordre, et corrigé par l'ordre d'Alhakem, surnommé Al-mostanser-billah, mort en l'an 366 de l'hégire (976-77 de J. - C.), le Dictionnaire arabe nommé *Kitab elain* qui a pour auteur le célèbre grammairien Khalil, fils d'Ahmed (Voy. ce nom), et qui est, dit-on, le plus ancien dictionnaire de la langue arabe. Zobeïdi est aussi auteur d'une grammaire arabe, d'une histoire des grammairiens, et de quelques poésies. Il mourut à Cordoue, en l'an 330 (941-2). V. Casiri, tom. 1, p. 166, et tom. 11, p. 133. Je conjecture que l'auteur d'une histoire des juriconsultes de Cordoue, nommé par Hadji-Khalfa *Abou-Becr Hasan, fils de Zobeïdi*, et mort, selon ce bibliographe, suivi en cela par d'Herbelot au mot *Zobaidi*, en 379 (989-90), est fils de notre Zobeïdi. S. D. S—Y.

ZOBOLI (ALFONSE), astronome, né, vers la fin du seizième siècle, à Reggio d'une famille patricienne, cultiva l'astronomie avec zèle, mais sans s'écarter de la route tracée par Tycho-Brahé, dont le système prévalait alors en Italie. On voit par ses ouvrages que Zoboli partageait la faiblesse de la plupart de ses contemporains à l'égard de l'astrologie. Quoiqu'il n'ait attaché son nom à au-

no au apparizione della nuova stella, e del corpo meteorologico che si videro circa alla fine dell' anno 1618, ib., 1619, in 4°. Cet ouvrage esteitè par Haym dans la *Bibl. italiana*, comme rare. Lalande, dans la *Bibliograph. astronomique*, 176, en nomme l'auteur *Zobdi*. Ce n'est sans doute qu'une faute d'impression; mais elle s'est reproduite dans la table des auteurs où l'on trouve deux articles *Zobdi* et *Zoboli*. L'explication que l'astronome italien donne des comètes ne diffère point de celle de Keppler (Voy. la *Cométographie* de Pingré, tome 1^{er}). III. *Ad librum posthumum de directionibus J. Ant. Magini Parthema (additio) in quo ars dirigendi quoscunque significatores ad prominiores exponitur*, Vicence, 1620, in-fol., trad. en italien par Alexandre Sirigatti, Padoue, 1620, in-fol. IV. *Discorso astrologico sopra la mutazione dell'aria e vari acidenti che pujono voler succedere nel presente anno*, Bologne, 1631, in-4°. W—s.

Il fut char que fait 1 cours des et toutes s furent rega Nommé coi ville de Naj avec home a cinquante était celui q tuelle des ar un homme s et de franc Comme arel casion de fr tion et les au tuent le gra ses construc agréables. C séminaire et Calvi, il a vents et que quelles on c Supino à Po Palomba à C à Zoccoli qu de Canoue s

morie degli architetti de Milizia ,
II, 347, édit. de Parme, Bodoni,
1781. W—s.

ZOË, impératrice d'Orient, femme de Léon VI, ne fut d'abord que sa concubine. Sa beauté l'ayant fait remarquer par Léon, elle se défit par le poison de son premier mari, pour que rien ne mit obstacle à ses projets d'ambition. Léon, étant monté sur le trône, ne cacha pas son commerce avec Zoé, dont les vertus de l'impératrice Théophane faisaient encore ressortir les désordres. Cependant à la mort de cette princesse, Zoé qui venait de sauver Léon des périls d'une conjuration ourdie contre sa vie, monta sans obstacle sur le trône. Elle n'en jouit pas long-temps, et mourut vingt mois après. Pendant qu'on préparait ses funérailles, une main inconnue grava ces mots dans le cercueil même : « Malheureuse fille de Babylone ! » épitaphe qu'elle avait trop méritée. Elle mourut en 893.

— Zoé, *Carbonopsine*, quatrième femme du même empereur, était petite-nièce du saint prêtre Théophane, le chronologiste que Léon l'arménien fit mourir. L'empereur ne voulut épouser Zoé que pour avoir un héritier, et commença par en faire sa maîtresse, en attendant des preuves de sa fécondité. Elles ne vinrent qu'au bout de quatre ans ; Zoé mit au monde Constantin Porphyrogénète, et fut couronnée trois jours après le baptême de cet enfant. Cependant l'Église réprouva cette union, parce que les quatrièmes noces n'étaient pas alors permises par les canons. Il s'ensuivit des troubles religieux et la destitution d'un patriarche ; enfin le mariage fut consacré. Après la mort de Léon, en 911, Zoé fut chassée du palais par Alexandre, tuteur et oncle de Constantin. Mais le jeune empe-

reur ayant, à force de larmes, obtenu, trois ans plus tard, le rappel de sa mère, elle ressaisit l'autorité, chassa tous ses ennemis, les remplaça par ses créatures, et gouverna avec assez de fermeté. Cependant de nouvelles intrigues ayant agité la cour du faible Constantin, Zoé finit par y succomber. En 919, Romain Lecapène, après avoir été son amant, la fit exiler, raser et confiner dans un cloître, où elle mourut dans l'obscurité.

L—s—E.

ZOË, impératrice d'Orient, fille de Constantin VIII, et sœur de Théodora, épousa, en 1028, au refus de sa sœur, Romain Argyre. Elle était alors dans sa quarante-huitième année. Ce mariage qui parut d'abord irrégulier, puisque Romain était marié, et se voyait contraint de répudier sa femme, fut néanmoins conclu et consacré par l'ordre et même par les menaces de Constantin, trois jours avant sa mort. Romain monta sur le trône, et Zoé profita d'abord de son pouvoir pour persécuter sa sœur Théodora, et la faire chasser du palais. Elle finit par s'emparer entièrement de l'esprit d'Argyre, écarta ou perdit tous ceux qui lui faisaient ombrage, et força même Théodora à s'enfermer dans un monastère. Romain, âgé de soixante ans, devint bientôt un époux importun pour une femme dont l'âge semblait accroître le penchant effréné à la volupté. Elle lia un commerce scandaleux avec un Paphlagonien nommé Michel, frère de l'eunuque Jean, chambellan du palais. Romain ferma les yeux sur ces désordres. Mais cette liberté ne suffit pas à la cruelle Zoé, elle voulut couronner son amant. Romain sentit bientôt les effets d'un poison lent, sa santé s'altéra, ses tourments devinrent insup-

qu'elle fit couronner. Cependant son ambition fut trompée, et Michel, gouverné par l'eunuque Jean son frère, écarta l'impératrice de la conduite des affaires, et la tint presque prisonnière au palais. Elle resta dans cette situation jusqu'à la mort de Michel, qui avant d'expirer la força de reconnaître pour son successeur, son neveu Michel Calafate. Zoé tenta d'abord de changer ces dispositions; mais le poids des affaires effrayait son imagination voluptueuse; et par un caprice de femme, elle consentit à laisser régner Calafate. Il la récompensa en la chassant du palais. Le peuple se déclara pour Zoé, et ayant appris que Michel l'avait fait raser et enfermer, il se révolta. La ville et le palais furent livrés au plus affreux tumulte. Après trois jours d'une lutte sanglante, Michel fut déposé, et Zoé replacée sur le trône avec sa sœur Théodora. Le commencement du règne des deux princesses jusqu'à là ennemies, et d'un caractère opposé, fut heureux, sage et ferme. Bientôt cependant Zoé, qui s'aperçut de l'ascendant de sa sœur, voulut, pour le

CONSTAN
et THÉO
ZOE
tre des ai
plantés à
science,
quit le ro
ville du c
diocèse d
père, pre
bientôt en
pal dans u
comté, à l
ville de
du dix-sep
mand est é
dans cette p
wig, et y
danois. Le
excellent e
bonne heur
ginal et de
munes pour
chez l'aîné
négligence
ces précieux
l'histoire, l
gues latine
étaient dev

il fut conduit par son père à l'école d'Altona, où il se distingua entre tous ses condisciples, dont il devint à-la-fois l'exemple et le guide. Bientôt jugeant ses propres maîtres, il sentit le besoin d'aller, dans un cercle plus vaste, chercher de plus hautes et plus libres leçons. Quoique bien jeune encore, la vie des universités ne pouvait guère avoir pour lui que des avantages; sa route était tracée, son caractère formé et son ame dévouée à la science. Son père, qui le comprit, ne balança donc pas à l'envoyer, dès l'année suivante, à Göttingue. Là Zoëga, entouré des lumières de quelques-uns des meilleurs professeurs, ayant à sa disposition l'une des plus riches bibliothèques de l'Allemagne, se fit un plan d'études vaste et régulier, quoique indépendant. Il goûta surtout les cours de Heyne sur les antiquités, de Meiners sur l'histoire de la philosophie et des religions, de Feder sur la philosophie proprement dite. Il parut même vouloir s'adonner principalement à cette dernière science, mais en lui associant la philologie et l'histoire. Cependant se développait en lui peu-à-peu, par la lecture attentive d'Homère, le sentiment de l'art grec, et, en même temps qu'il apprenait l'italien, les écrits de Winkelmann produisaient sur son esprit une profonde impression. Heyne avait conçu pour son jeune auditeur la plus haute estime, et il n'est guère douteux que son exemple et ses conseils concoururent aussi à préparer, dès cette époque, la vocation de Zoëga. Au reste, le père de celui-ci lui laissait sur ce point une entière liberté. Après avoir terminé ses cours à Göttingue, il entreprit, vers le printemps de 1776, un pèlerinage académique, qui devait d'a-

bord se renfermer dans les limites de l'Allemagne et de la Suisse. Mais tout-à-coup, comme entraîné par un secret penchant, il prit sa route à travers l'Italie, dont sa famille se prétendait originaire. Venise et surtout Rome, les beautés de la nature et celles de l'art laissèrent dans son imagination une trace ineffaçable. De ce moment, son ame appartint à cette contrée séduisante, qu'il ne fit pourtant que parcourir. Avant la fin de l'été, voulant satisfaire en cela du moins au vœu de son père, il était de retour en Allemagne; et, après avoir visité les académies de Gotha et de Dresde, il se rendit à l'université de Leipzig, où il passa l'hiver, occupé à se perfectionner dans la langue grecque, mais goûtant peu le séjour et les savants de cette ville, qui contraiaient presque également ses habitudes simples mais élevées de Göttingue. De courts essais philosophiques, ou plutôt anti-philosophiques, conservés par ses amis, paraissent se rapporter à cette époque. On y découvre avec intérêt les premiers indices d'un scepticisme qui, mécontent de lui-même autant que de la dialectique impuissante à le détruire, se rejette dans le sein de la religion, pour échapper au doute. Et, comme dans cette réaction du sentiment contre la raison, une imagination aussi ardente ne pouvait s'arrêter, déjà l'on y entrevoit la secrète préférence de Zoëga pour le catholicisme, dont les pompes de l'Église romaine lui avaient laissé une vive impression. Bientôt son père le rappela près de lui, pour consacrer l'été à l'instruction de ses jeunes frères; et il revit Mægeltöndern après cinq ans d'absence. Là, tout entier à la nature et à ses livres, il devint silencieux, rêveur, et se répandit en

Onique, qui lui fut toujours chère entre ses sœurs. Cependant, quelles que fussent les douceurs de cette solitude ainsi occupée, il fallait songer à une carrière, et alléger le fardeau d'un père auquel les sacrifices n'avaient ni coûté ni manqué jusqu'ici. Zoëga fut appelé à Copenhague par son oncle paternel, conseiller de justice et caissier des postes, dans l'espoir de trouver bientôt un emploi convenable à son activité. Mais il y avait loin, de la vie tout idéale qu'il venait de quitter, à la vie pratique du monde et des affaires. Aussi les premiers obstacles ne manquèrent-ils pas de le rebuter. Ses espérances et les plans de son oncle, qui ne s'accordaient qu'à demi, tardant à se réaliser, il se crut à charge; et le séjour de Copenhague lui devint peu-à-peu insupportable. Là commencèrent à se manifester en lui les inconvénients d'un tempérament nerveux et mélancolique, qui, exaltant son imagination, lui montra plus d'une fois dans la suite et les hommes et les choses sous des couleurs fausses ou exagérées. Enfin il obtint de revenir auprès de son père, au bout de

ville su
Fühner.
1778,
que, qu
l'image
sites les
dévelop
à la fav
me de sa
ment de
soin des
grands
c faut voir
décrit da
ami de
à Copenh
par une
pensée se
d'œuvre d
écrivait-il
objets qu
nom de s
resse d'ava
flige de ne
tuellement
étudiant,
grands po
et passai
au Tasse

la surabondance de forces sans emploi et par la conviction intime d'une destination élevée, quoique incertaine encore, lorsqu'il lui fut proposé de voyager comme gouverneur avec un jeune gentilhomme, qui devait visiter successivement l'Allemagne, l'Italie, la France et l'Angleterre. C'était là justement le plan de Zoëga. Il accepta sans difficulté, tout en faisant ses réserves pour la singularité de son caractère, ami de l'indépendance autant que de la simplicité. Les préliminaires du voyage devaient être un séjour d'une année à l'université de Göttingue. Zoëga fut heureux surtout de s'y retrouver sous la direction et dans la familiarité de Heyne, qui venait d'imprimer un mouvement nouveau à la science de l'antiquité. Dès-lors commence à poindre, sous les auspices d'un si digne maître, la vocation archéologique de son digne élève. Nous le voyons enflammé d'un zèle que les variations fréquentes de sa santé modèrent à peine, travailler presque sans relâche pour se mettre au courant de la science. « Il balance seulement encore, dit-il lui-même, s'il s'enrôlera dans la grosse cavalerie de l'érudition, ou si, selon le génie du siècle, il préférera le service plus facile de la cavalerie légère. » Mais son génie ou l'exemple l'emportaient, en dépit du siècle et de maint retour aux vagues rêveries du passé, vers tout ce qu'il y a d'élevé, de solide et de complet à-la-fois. Muni des instructions de Heyne et de toutes les préparations nécessaires, pour retirer de son voyage le fruit qu'ils en attendaient l'un et l'autre, Zoëga, impatient de remplir cette attente, partit de Göttingue avec son compagnon obligé, dès les premiers jours de mars 1780, bien avant l'é-

poque fixée. Après avoir vu Cassel, Francfort et traversé la Hesse, le Palatinat, la Souabe, la Bavière, ils s'embarquèrent sur le Danube pour Vienne, et repartirent bientôt pour Venise, à travers le Tyrol et la Carinthie. Il faut lire, dans la correspondance de Zoëga, les extraits de son itinéraire, rédigé originairement en italien, et continué avec soin pendant tout le cours de ses excursions scientifiques, pour se faire une idée de son étonnante aptitude, de son talent vraiment merveilleux à observer la nature et les hommes, les grandes et les petites choses, à les embrasser dans leur ensemble, comme à saisir leurs moindres détails, à les décrire, à les peindre avec vivacité et avec justesse, avec force et avec éclat. Il savait voir vite et bien voir en même temps. Sa description de Venise, où il put assister à la fameuse cérémonie du mariage du doge avec la mer, est surtout remarquable. Enfin, ayant parcouru, en moins d'un mois, la Lombardie, la Toscane, et visité Florence, observant et décrivant toujours, il revit la capitale du monde chrétien, au grand jour de la fête de Saint-Pierre, et s'y retrouva comme dans la patrie de son cœur. Il se livra sur-le-champ, avec son ardeur accoutumée, à l'étude des monuments, dont il entreprit d'abord une revue générale, considérant son séjour actuel comme une simple préparation à un plus durable, et formant peut-être en secret, dès cette époque, le dessein de se fixer à Rome. « Ce qui me la rend doublement chère, disait-il, c'est que l'on trouve à-la-fois dans son enceinte la ville et la campagne, l'antique et le moderne, la simplicité et la magnificence, et l'infinie variété des formes, depuis le spectacle

soins et aux besoins de son esprit. Cependant il s'en fallait bien que , même alors , les environs de l'antique Parthénope fussent sans intérêt pour Zoëga : ils lui firent un peu oublier le fracas de la ville moderne. La terre délicieuse et jadis sacrée de Pouzoles , de Baïes et de Cumès ; les fouilles commencées de Pompeï ; le musée de Portici , précieux dépôt de celles d'Herculanum ; les ruines imposantes de Pæstum , le remplirent tour-à-tour d'enivrement et d'admiration. Les deux derniers mois qu'il passa dans sa chère Rome , de mars en mai 1781 , furent le temps de son voyage le mieux employé pour la science. Il s'occupa de recueillir une suite d'observations relatives à l'histoire et à l'antiquité , la plupart sur des points que son ami Heyne lui avait signalés à son départ. Il put même les lui remettre en personne , bien plutôt qu'il n'avait pensé. En effet , nos deux voyageurs se dirigeaient par Milan et Turin vers la France ; et Zoëga , avant de se séparer tout-à-fait de l'Italie , jetait sur l'état politique de cette contrée de sa prédilection un regard

Tous deux un même seul pou- bases vrai- ner un plu- stituant l'c- raisonne- ce du pass- ses œuvres- ments par l- les monum- large critiq- toire de l' Göttingue , qu'une part- se. Il lui fa- et dégagé de- dévouer à la- avec lui , su- l'antiquité , en quelque s- siens. L'ame- pable de rép- cien maître ; destinée scie- ment arrêtée- trie , qui lui- ger à la scie-

à la nécessité de produire au jour un travail nécessairement fait, en lui donnant la commission d'un voyage numismatique aux ordres du roi. Zoëga fut au comble de sa gloire. Il passa l'hiver à feuilleter les principaux recueils de médailles, et prit une étude systématique des monnaies grecs, et partit, en avril 1782, muni d'instructions de la part du ministre, avec l'assurance d'être, à son retour, préposé au cabinet royal des médailles. Mais il ne devait plus revoir ni sa patrie, ni son père, qu'il embrassa la dernière fois avant de quitter Danemarck. Il travailla près de deux ans dans le riche musée de Vienne, bien ordonné par l'abbé Eckstein, sous les yeux même de ce grand érudit et de son collègue Neumann. Zoëga, avec cette bonté désintéressée qui est le propre des vrais savants, mit à sa disposition les matériaux de l'immortel ouvrage qui lui a valu le nom de Linné de la numismatique, et dont Zoëga avait senti l'importance, dès ses premiers pas dans la carrière. Celui-ci vivait à Vienne, entouré de ses monuments et ses livres, plongeant dans ses études, mais toujours aspirant à l'Italie. Après les savants, il n'y avait guère d'autre société que celle de l'académie du pape Garampi; et ce commerce, tout plein d'une décevante familiarité, ne pouvait que nourrir son âme des vœux illimités qu'il avait conçus encore. « Dans cette décevant contrée dont il semble que le parfum viennois ne parvienne ici qu'à peine, disait-il avec un pressentiment obscur de la destinée qui l'attendait, tout me plaît, tout m'enchantait, depuis la magnificence des palais jusqu'à la simple coiffure des vierges. » Et bientôt, sur un

ton différent : « Entouré de prêtres et de moines, comme je me vois dans tous mes voyages, je suis curieux de savoir si je reviendrai d'Italie avec mon cœur de protestant. » Le double augure de ces paroles, échappées aux naïves confidences de l'amitié, était plus près de se réaliser pour Zoëga que lui-même ne pensait sans doute; et les recommandations dont il était chargé pour tout le clergé romain, de la part du nonce, n'étaient pas de nature à détourner de tels présages. Elles lui frayèrent une route agréable à travers les états du pape jusqu'à Rome, où il arriva dans les derniers jours de janvier 1783. Là, il fut introduit, sous les auspices de Garampi et par son compatriote Adler, dans le palais du célèbre Borgia, depuis cardinal, alors secrétaire de la Propagande. Ce prélat, passionné pour les sciences et pour ceux qui s'y consacraient sans réserve, l'accueillit bientôt avec une distinction particulière, entre tous les jeunes Danois qu'attiraient chez lui la libéralité éclairée de son caractère et ses précieuses collections. Vers le même temps, Zoëga fit, dans la maison d'un de ces derniers, A. Birch, plus tard évêque d'Aarhuus en Jutland, et frère d'un de ses amis les plus intimes de Göttingue, la connaissance d'une de ces vierges italiennes, dont les grâces naturelles n'avaient pas moins vivement frappé son imagination que les pompes du catholicisme romain et la facile majesté de ses ministres. Ses lettres aux deux frères Birch qui venaient de quitter Rome, nous révèlent peu après l'état de son cœur. C'est avec déchirement, et toutefois avec la conviction de sa faiblesse, qu'il s'arrache à sa Mariuccia, ainsi qu'il l'appelle, pour se rendre à Naples, et y poursuivre

... sans près de lui aucun ami
véritable pour le soutenir et lui con-
seiller un parti courageux , il fut
vaincu dans la lutte et vaincu sur
tous les points. Rome est désormais
pour lui plus qu'une patrie , écrit-
il à son père , en date du 20 août ;
et en effet , il tient à cette ville par un
double lien , mais par un lien secret.
Il y a changé sa demeure ; il a quit-
té le quartier des étrangers pour ha-
biter au milieu des Romains , en face
des colonnes de la Rotonde , le plus
beau temple de Rome , le mieux
conservé des édifices antiques. Et
cependant c'est à la multiplicité tou-
jours croissante de ses travaux , c'est
aux instances de Borgia , dont il fré-
quente assidument la société , qu'il
attribue la prolongation de son sé-
jour à Rome , au-delà du terme fixé
par ses instructions ; comme s'il
n'avait pas tout fait pour éterniser
ce séjour , comme s'il ne s'était
pas créé dans Rome même des
intérêts presque incompatibles avec
l'accomplissement fidèle de sa mis-
sion. La fausse position dans laquelle
il s'est placé pèse dorénavant sur sa
destinée d'un poids qu'il cherche
encore à
protéger
l'out e
tes rec
medaille
plore te
march ;
tourner à
par lui-
tout-à-co
comme p
visage pl
suffire au
vend tout
goureuse
danne à
de pain :
lui fait sa
dispositio
nir sa re
Saint-Sie
sant médi
juin , se
l'Italie ,
ments de
qu'il doit
même où
voir dign
ses paren

tère, en dépit des illusions dont nait quelquefois à se ber- il ne pouvait plus croire au de l'ame qu'il appartenait en- au Danemarck, et retournait probablement à Rome avec le in de s'y fixer. Il y arriva le illet, et peu de jours après fut l'une fièvre ardente qui le mit à doigts de la tombe. Borgia, mais son second père, l'entou- tous les soins les plus délicats et sa longue convalescence. Cent le fugitif continuait à négoc- son retour à Copenhague, ne que pour sauver les apparences. être aussi, fatigué de sa desti- rante, abattu par la maladie is que jamais aspirant au re- ne pouvait-il renoncer tout-à- l'espoir du repos au sein de la e. Il se vit bientôt forcé de dé- r tous les voiles dont il ne pou- ong-temps déguiser sa véritable ion à Rome. Des bruits vagues taient répandus jusqu'à Copen- ; déjà peut-être ils étaient par- aux oreilles de son père, gros- omme il arrive, d'accessoires ou moins désobligeants. Le 4 bre, il se résout à lui écrire lui faire un aveu incomplet, nt pas d'un seul coup blesser le du père, et faire rougir le front inistre protestant. Il avoue que, s près d'un an et demi, il est uni s liens du mariage à une jeune lle Romaine, dont toutes ses taient le vrai nom, mais qui elait Maria Pietruccioli, fille peintre, et dont il avait déjà lle de trois mois. Peu de jours, il achève sa confession dans ttre adressée à son cousin, le iller d'état Zoëga, et y déclare, un ton un peu affecté d'indé- nce, le changement de religion

qui a été pour lui la condition obli- gée du mariage. Du reste, il était loin de penser, s'il faut l'eu croire, que ni l'une ni l'autre démarche pût devenir un obstacle invincible à son retour et à son établissement à Copenhague (1). Le secret absolu qu'il a gardé sur son abjuration, même à Rome, n'avait d'autre but que de ménager la sensibilité de son père. Cependant il acceptait du pape Pie VI une place d'interprète de la Propagande pour les langues modernes, au moment même où le gouverne- ment de son pays passant, et sur sa conversion et sur son mariage, main- tenait et même augmentait les avan- tages qui lui avaient été assurés par le précédent ministère. Il n'est donc pas possible de douter que, dès long- temps Romain de cœur, Zoëga ne fût décidé à rester Romain, au prix de tous les sacrifices. En cela, comme en toutes choses, il suivit ce qu'il se plaisait à appeler son génie; et ce génie qui lui tint souvent lieu de motifs d'un ordre supérieur, lui disait qu'à Rome seulement il pouvait accomplir sa destinée scientifique. Quant à son changement de religion, il fit ce qui est arrivé à tant d'autres en pa- reil cas; il céda à l'entraînement de circonstances plus ou moins étran- gères, plus ou moins fatales; puis, l'acte consommé, il fallut bien qu'il le justifiât aux yeux du monde et à ses propres yeux. Du moins est-il consolant de penser qu'il n'agit point contre sa conviction, et ne sacrifia à aucun intérêt bas ou vulgaire. Passé dès sa première jeunesse, de l'eu- thousiasme religieux au scepticisme, ébloui ensuite par la majesté de l'É- glise romaine, une fois qu'il se fut

(1) Les lois du Danemarck défendent de tolérer et d'employer tout Danois qui a embrassé le catholicisme.

... mais sans illusion de ce genre, avant d'avoir vu Rome, et par l'effet magique des promesses d'un nonce, qui lui fit entrevoir dans la ville sainte, avec la satisfaction de son amour pour l'art, la perspective d'une existence brillante. Zoëga, au contraire, se fit catholique étant déjà Romain, afin d'être conséquent avec lui-même, et formant des vœux sincères pour la réunion de toutes les églises chrétiennes. Une position avantageuse l'attendait, le sollicitait dans sa patrie protestante; et, s'il est vrai, comme il l'affirme lui-même et comme le pense le consciencieux éditeur de ses Lettres, que le chef de la Propagande, que Borgia, son premier protecteur et son ami, ait ignoré son abjuration aussi bien que son mariage jusqu'à son dernier retour à Rome, et à la maladie qui menaça ses jours, il ne peut rester aucun doute sur la pureté, sinon la légitimité parfaite de ses motifs. Sa santé continua d'être languissante pendant la plus grande partie de l'année 1785. Cette année, grâce à la médiation éclairée autant que bienveillante de son

meda
c'est-
en Ég
mans
de ce
jour l
cieuses
res. Un
de ses
avec q
quelque
bord pe
tait pro
sivemen
Grèce e
sa pense
te, qu'il
des mon
son exai
les rappu
monume
peu-à-pe
ches tout
municati
voyage à
drimes du
tions suc
tion de l
de moitié
r

d'y trouver des lumières nouvelles. Vers la fin de 1785, malgré sa longue maladie, et les embarras de famille qui ne cessèrent plus de traverser sa vie, le texte de son ouvrage était refait en entier; pendant que s'achevaient les planches, il fut livré à l'impression, autre source de misères, à Rome surtout. Ici commence à se révéler, dans les lettres de Zoëga à ses amis du Nord, l'aspect beaucoup moins riant sous lequel un esprit naturellement libre et nourri dans des habitudes d'indépendance, devait tôt ou tard lui faire envisager le séjour dont les charmes seuls avaient d'abord ravi son âme. Il s'indigne de cette censure sacerdotale, si attentive à étouffer toute vérité quelque peu suspecte, si ingénieuse à interpréter tout fait, toute idée qui dépasse sa sphère étroite. « Forcé, dit-il, de retrancher même les expressions les plus innocentes, quand elles ne se trouvent pas dans le bréviaire, comment imprimer rien qui soit vraiment digne de publicité, rien de sérieux et d'original, dans un pays où un moine, maître du palais apostolique, préside avec un sceptre de fer à l'oppression de l'esprit humain? » Il est vrai que ce moine redouté était le dominicain Mamachi, dont le laconique *imprimatur* se lit à la suite de la courte préface où Zoëga parle de son propre ouvrage avec une modestie presque dédaigneuse. Cet ouvrage, quelque défaut d'enchaînement et d'harmonie qu'y reconnût son auteur, aussi rigoureux sur le mérite de la forme que sur celui du fond, n'en recueillit pas moins les suffrages de toute l'Europe savante. Une érudition pleine de sagacité et d'exactitude, une critique à-la-fois large et sévère, qui cherche à tout embrasser sans vouloir tout péné-

trer, qui distingue tout sans rien exclure, un besoin de résultats élevés en même temps que positifs, se montrent presque partout dans cette longue revue d'une classe de médailles non moins nombreuses que difficiles à expliquer, qui s'étend depuis le triumvir Antoine jusqu'à l'empereur Dioclétien. Aux éclaircissements géographiques, chronologiques et historiques, quelquefois d'une grande importance, se joignent une multitude d'observations fines et profondes sur les religions égyptienne et grecque, si singulièrement amalgamées dans les représentations figurées comme dans les croyances de cette époque. Ce brillant début dans la science fut accueilli avec beaucoup de distinction à Rome, et le généreux Borgia, lors de la publication de l'ouvrage, en 1787, gratifia l'auteur de tous les exemplaires de l'édition dont il avait fait les frais. Mais le plus précieux avantage qu'en retira Zoëga fut de trouver, soit dans les vastes perspectives que son travail même lui avait ouvertes, soit dans la juste faveur qu'il lui mérita, un nouvel aliment à ses recherches et des moyens nouveaux pour les étendre et les compléter. Il n'était pas homme à s'en tenir à la numismatique, ni même à aucune autre branche spéciale de l'antiquité; l'ensemble et l'esprit des choses pouvaient seuls le satisfaire, et il reprit avec courage, long-temps avant que l'impression de ses *Numi ægyptii* fût terminée, l'exécution d'un plan vraiment gigantesque, formé dès l'époque de son dernier séjour à Göttingue. Faisant désormais de l'étude des religions, ce cœur de l'humanité, comme on l'a si bien dit, le pivot de toutes ses autres études, de la religion de l'Égypte avec laquelle il s'était familiarisé, et qui lui parut

n'ayant jamais cessé, malgré
 ition frappante de leurs ca-
 , d'honorer en lui le guide
 le soutien dévoué de sa jeu-
 'exécuteur testamentaire vou-
 clure de la succession, pour
 le sa conversion au catholi-
 et lui-même y avait renon-
 ance, à raison des sacrifices
 rables qu'avait entraînés son
 on; mais le désintéressement
 frères et sœurs ne permit pas
 i fût ainsi. Zoëga, en effet,
 esoin de trouver dans sa fa-
 e Danemarck quelque adou-
 nt aux ennuis et aux chagrins
 iés dont sa famille de Rome
 it pour lui une source de plus
 féconde. Ses nombreux en-
 ni étaient enlevés l'un après
 par des maladies cruelles ;
 nt que de onze, au bout de
 it années de mariage, il n'en
 va que trois. Le fardeau
 barras domestiques retombait
 ament et presque tout entier
 , car sa femme, souvent mala-
 même, lui était d'un bien faible
 . On ne peut s'empêcher d'ad-
 a force d'âme et l'inaltérable
 ice avec laquelle Zoëga, dis-
 ar tant de soucis et peut-être
 ets, n'en poursuivit pas moins
 lâche son œuvre scientifique.
 nt la philologie à l'archéolo-
 eux sciences qui s'éclairaient
 ar l'autre, et embrassant la
 logie, ce vaste dépôt des tra-
 religieuses, par ses deux ex-
 is, il préparait à-la-fois une
 des poésies orphiques et des
 s de Proclus, d'après tous les
 crits qu'il avait pu conférer
 es voyages. Plus curieux en-
 les choses que des mots, il
 it non-seulement sur Orphée,
 ur Homère et Hésiode, des

commentaires où il s'attachait sur-
 tout à rechercher l'origine et l'his-
 toire des chants si divers qui nous
 sont parvenus sous ces grands noms,
 à soulever le voile des fictions poéti-
 ques et des légendes sacerdotales ou
 populaires, pour y saisir le sens des
 antiques symboles et des croyances
 primitives. Muni de ces hautes in-
 structions, il espérait pouvoir un jour,
 avec l'aide de ses études antérieures
 sur l'Égypte et sa langue, interro-
 ger avec quelque succès ces monu-
 ments mystérieux, couverts d'ima-
 ges et de caractères plus mystérieux
 encore, que Rome offrait à ses re-
 gards comme autant de muettes
 énigmes parmi la foule babillarde
 des antiquités grecques et romaines.
 Vers ce temps et au fort même des
 travaux préparatoires de Zoëga,
 alors qu'il passait sa vie dans les bi-
 bliothèques, le pape Pie VI eut la pen-
 sée de reprendre, après une longue
 interruption, l'œuvre de ses prédéces-
 seurs, en faisant ériger ceux des obé-
 lisques qui gisaient encore sur le sol
 romain. Pour donner un nouvel éclat
 à sa noble entreprise, il jugea néces-
 saire d'entourer ces énormes monoli-
 thés, chargés de figures et d'hiéro-
 glyphes presque également obscurs,
 de toutes les lumières d'une interpré-
 tation historique et savante. Il paraît
 que, dès la fin de 1787, comme
 Zoëga venait de publier ses Médailles
 égyptiennes avec le suffrage de tout ce
 qu'il y avait éclairé à Rome, le
 pontife avait jeté les yeux sur lui
 pour l'exécution de ce projet, plus
 difficile encore que l'érection des obé-
 lisques. Peu après, Zoëga lui ayant
 présenté son ouvrage, il le chargea
 formellement de ce nouveau travail,
 en lui laissant toute latitude pour
 achever d'en rassembler et d'en mû-
 rir les matériaux. Il ne s'agissait que

En 1788, il avait parcouru et extrait dans son but tous les auteurs grecs et latins, depuis les poètes jusqu'aux Pères de l'Église et aux historiens Byzantins, suppléant par les manuscrits au défaut de bonnes éditions, toutes les fois qu'il rencontrait quelque grave difficulté dans les textes. Il passa de là aux inscriptions, aux dissertations des antiquaires, aux récits et aux descriptions des voyageurs, visitant dans les intervalles obligés de ses lectures les musées, les collections publiques ou particulières, les monuments des environs de Rome, éclairant l'archéologie par tous ses auxiliaires, même par la minéralogie et la chimie, et se séparant du monde pour se dévouer plus complètement à ces immenses travaux préparatoires. Vers 1790, il était parvenu au point d'en réunir et d'en classer les résultats; il ordonnait ses compilations et dressait des tables pour s'en servir, bibliothèque d'un nouveau genre, la seule qu'il possédât à la rigueur, mais qui devait avoir un prix inestimable pour celui qui se l'était ainsi appropriée. Au — 21 —

terets, (2), se. Bient hérita de l'acad il était dant, la e lui une c des obje connaissi sous une une rétril prince ro Borgia pi cardinal, veaux mo avenir. M la fortune rapports, e eut aussi p fut en 178 qui lui étai amitié, l Zoëga, se estimé du non moins connaissan perdit son

l'ayant jamais cessé, malgré la frappe de leurs ca-
 , d'honorer en lui le guide
 le soutien dévoué de sa jeu-
 exécuter testamentaire vou-
 lure de la succession , pour
 e sa conversion au catholi-
 et lui-même y avait renon-
 ance, à raison des sacrifices
 ables qu'avait entraînés son
 m ; mais le désintéressement
 rères et sœurs ne permit pas
 fût ainsi. Zoëga, en effet,
 soin de trouver dans sa fa-
 Danemarck quelque adou-
 nt aux ennuis et aux chagrins
 és dont sa famille de Rome
 t pour lui une source de plus
 féconde. Ses nombreux en-
 i étaient enlevés l'un après
 par des maladies cruelles ;
 it que de onze, au bout de
 t années de mariage, il n'en
 a que trois. Le fardeau
 arras domestiques retombait
 iment et presque tout entier
 car sa femme, souvent mala-
 nême, lui était d'un bien faible
 . On ne peut s'empêcher d'ad-
 i force d'âme et l'inaltérable
 ce avec laquelle Zoëga, dis-
 r tant de soucis et peut-être
 ts, n'en poursuivit pas moins
 âche son œuvre scientifique.
 it la philologie à l'archéolo-
 ux sciences qui s'éclairaient
 ar l'autre, et embrassant la
 ogie, ce vaste dépôt des tra-
 religieuses, par ses deux ex-
 s, il préparait à-la-fois une
 des poésies orphiques et des
 de Proclus, d'après tous les
 rits qu'il avait pu conférer
 s voyages. Plus curieux en-
 s choses que des mots, il
 non-seulement sur Orphée,
 ar Homère et Hésiode, des

commentaires où il s'attachait sur-
 tout à rechercher l'origine et l'his-
 toire des chants si divers qui nous
 sont parvenus sous ces grands noms,
 à soulever le voile des fictions poéti-
 ques et des légendes sacerdotales ou
 populaires, pour y saisir le sens des
 antiques symboles et des croyances
 primitives. Muni de ces hautes ins-
 tructions, il espérait pouvoir un jour,
 avec l'aide de ses études antérieures
 sur l'Égypte et sa langue, interro-
 ger avec quelque succès ces monu-
 ments mystérieux, couverts d'ima-
 ges et de caractères plus mystérieux
 encore, que Rome offrait à ses re-
 gards comme autant de muettes
 énigmes parmi la foule babillarde
 des antiquités grecques et romaines.
 Vers ce temps et au fort même des
 travaux préparatoires de Zoëga,
 alors qu'il passait sa vie dans les bi-
 bliothèques, le pape Pie VI eut la pen-
 sée de reprendre, après une longue
 interruption, l'œuvre de ses prédéces-
 seurs, en faisant ériger ceux des obé-
 lisques qui gisaient encore sur le sol
 romain. Pour donner un nouvel éclat
 à sa noble entreprise, il jugea néces-
 saire d'entourer ces énormes monoli-
 thes, chargés de figures et d'hiéro-
 glyphes presque également obscurs,
 de toutes les lumières d'une interpré-
 tation historique et savante. Il paraît
 que, dès la fin de 1787, comme
 Zoëga venait de publier ses Médailles
 égyptiennes avec le suffrage de tout ce
 qu'il y avait d'éclairé à Rome, le
 pontife avait jeté les yeux sur lui
 pour l'exécution de ce projet, plus
 difficile encore que l'érection des obé-
 lisques. Peu après, Zoëga lui ayant
 présenté son ouvrage, il le chargea
 formellement de ce nouveau travail,
 en lui laissant toute latitude pour
 achever d'en rassembler et d'en mû-
 rir les matériaux. Il ne s'agissait que

En 1790 et 1791 furent employées à étudier les obélisques en eux-mêmes, et d'après les calques que le pape fit prendre dans cette vue des sculptures qui les décorent. Parmi ces sculptures toutes significatives, les hiéroglyphes, caractères sacrés d'une écriture équivoque, tant de fois commentés et jamais expliqués, tourmentèrent long temps la pensée de Zoëga, peu disposé à se repaître des hypothèses de ses devanciers, et bien moins encore des rêveries de son prédécesseur dans l'interprétation des obélisques, le jésuite Kircher. Aussi le trouvons-nous, dès l'abord, dans une route beaucoup plus sûre et en possession d'un fait aujourd'hui hors de doute, mais jusque-là généralement méconnu; c'est que les hiéroglyphes, loin d'être tombés en désuétude avec la conquête de l'Égypte par Cambyse, roi de Perse, durèrent autant que la nation égyptienne elle-même, et ne cessèrent d'être employés qu'après l'entière destruction du paganisme. Cependant, lorsqu'il fallut commencer, en 1792, l'impression du volume in-folio qu'avait demandé sur les obélisques le pape Pie VI,

exactes et nombreux monuments érigés ou ces recherches sûres et présentement si immer à composition de se et des pei renaissantes rep maladie é rière, don l'année 17 ses lettres abatement le pressenti ture du liv de veilles grins: « A compte en 700 pages; cénotaphe, l'inscription derniers m de prophét succès de l'

Italie, et fait trembler ses ennemis de toutes parts, venait, sous la conduite de Buonaparte, imposer au Saint-Siège des sacrifices dont le plus sensible fut la perte d'un grand nombre des chefs-d'œuvre de l'art, et des manuscrits de l'antiquité, gloire de la Rome moderne. Zoëga ressentit vivement ce grand désastre. Dégouté un instant de l'archéologie classique, qu'il n'avait pas cessé de cultiver, même pendant son travail sur les obélisques, comme le prouve une Dissertation sur *Tyché et Némésis*, composée en 1794 pour le comte de Münster, il se remit à la langue copte, et s'enfonça dans la lecture des manuscrits égyptiens du musée Borgia. Une nouvelle crise politique vint bientôt l'en tirer, alors que sa réputation croissante dans son pays, et les soins de protecteurs puissants qu'il s'y était faits, le rattachaient heureusement au Danemarck par des fonctions diplomatiques, dont le titre seul se fit attendre. Depuis la fondation de la république Cisalpine, l'Italie et même l'État romain étaient travaillés de l'esprit démocratique. La mort du jeune Duphot tué dans une émeute par les troupes du pape, aux côtés de l'ambassadeur français Joseph Buonaparte, amena l'armée d'Italie sous les murs de Rome, vers les premiers jours de 1798. Zoëga, effrayé, voulut d'abord s'enfuir, redoutant un siège et la famine; mais il demeura, se fiant, du reste, sur la stricte neutralité qu'il avait toujours gardée entre les partis, au défaut de ce titre d'agent de S. M. Danoise, qui lui manquait encore. Bientôt, l'entrée des Français ayant eu lieu, il ne put s'empêcher de céder à un enthousiasme alors contagieux, et salua de ces belles paroles : *ἔσώμεν ἡσπερ ἄρα Διὸς ἔλευθερίου* (saisissons

la coupe de Jupiter libérateur), ce qu'il crut un instant la résurrection de la république romaine. La magie des noms et des souvenirs antiques, la pompe toute populaire de l'installation des consuls, des sénateurs et des tribuns, l'affranchissement de l'esprit par la liberté de la presse, et le rang que la science allait prendre dans l'organisation de la nouvelle république, toutes ces choses devaient parler si vivement à l'imagination de Zoëga, qu'il ne faut pas s'étonner de le voir, malgré sa circonspection habituelle, séduit d'abord par le spectacle de la révolution. Il écrivait au cardinal Borgia, tout en déplorant la nécessité qui l'avait fait éloigner de Rome, avec les autres cardinaux, et en s'occupant d'adoucir la pénible situation de l'illustre vieillard, victime d'un dévouement sans fanatisme au caractère dont il était revêtu : « Vous connaissez depuis longues années mes opinions, et vous savez que la liberté eut toujours mes vœux, comme elle a, je pense, les vœux de tous ceux qui sont en commerce habituel avec l'antiquité classique. » Lors de la création de l'Institut romain, il fut attaché avec Visconti et Marini à la section d'histoire et d'antiquités, et ne dut qu'à la supériorité de son mérite, dignement apprécié par le commissaire français Daunou, l'avantage d'être le seul ultramontain admis dans ce docte corps. Presque en même temps la société royale des sciences de Danemarck tint à honneur de l'inscrire au nombre de ses membres. Pendant que son ami zélé Münster, aujourd'hui encore le savant et respectable évêque de Seeland, s'occupait de traduire, pour la soumettre à l'académie danoise, une Dissertation

prendre dans cette vue des sculptures qui les décorent. Parmi ces sculptures toutes significatives, les hiéroglyphes, caractères sacrés d'une écriture équivoque, tant de fois commentés et jamais expliqués, tourmentèrent long-temps la pensée de Zoëga, peu disposé à se repaître des hypothèses de ses devanciers, et bien moins encore des rêveries de son prédécesseur dans l'interprétation des obélisques, le jésuite Kircher. Aussi le trouvons-nous, dès l'abord, dans une route beaucoup plus sûre et en possession d'un fait aujourd'hui hors de doute, mais jusque-là généralement méconnu; c'est que les hiéroglyphes, loin d'être tombés en désuétude avec la conquête de l'Égypte par Cambyse, roi de Perse, durèrent autant que la nation égyptienne elle-même, et ne cessèrent d'être employés qu'après l'entière destruction du paganisme. Cependant, lorsqu'il fallut commencer, en 1792, l'impression du volume in-folio qu'avait demandé sur les obélisques la magui-

ces re-
que si
présen-
ment
mer :
compe
vent d
et des
renais
sieurs
maladi
rière, c
l'année
ses lett
abatten
le press
tune du
de veill
grins : c
compte
700 pag
cénotap
l'inscrip
dernier
de prop
succès d
blicatio

Italie, et fait trembler ses ennemis de toutes parts, venait, sous la conduite de Buonaparte, imposer au Saint-Siège des sacrifices dont le plus sensible fut la perte d'un grand nombre des chefs-d'œuvre de l'art, et des manuscrits de l'antiquité, gloire de la Rome moderne. Zoëga ressentit vivement ce grand désastre. Dégouté un instant de l'archéologie classique, qu'il n'avait pas cessé de cultiver, même pendant son travail sur les obélisques, comme le prouve une Dissertation sur *Tyché et Némésis*, composée en 1794 pour le comte de Münster, il se remit à la langue copte, et s'enfonça dans la lecture des manuscrits égyptiens du musée Borgia. Une nouvelle crise politique vint bientôt l'en tirer, alors que sa réputation croissante dans son pays, et les soins de protecteurs puissants qu'il s'y était faits, le rattachaient heureusement au Danemarck par des fonctions diplomatiques, dont le titre seul se fit attendre. Depuis la fondation de la république Cisalpine, l'Italie et même l'État romain étaient travaillés de l'esprit démocratique. La mort du jeune Duphot tué dans une émeute par les troupes du pape, aux côtés de l'ambassadeur français Joseph Buonaparte, amena l'armée d'Italie sous les murs de Rome, vers les premiers jours de 1798. Zoëga, effrayé, voulut d'abord s'enfuir, redoutant un siège et la famine; mais il demeura, se fiant, du reste, sur la stricte neutralité qu'il avait toujours gardée entre les partis, au défaut de ce titre d'agent de S. M. Danoise, qui lui manquait encore. Bientôt, l'entrée des Français ayant eu lieu, il ne put s'empêcher de céder à un enthousiasme alors contagieux, et salua de ces belles paroles : *ἔγωμεν ἰσχυρὰ Διὸς ἔλευθερίου* (saisissons

la coupe de Jupiter libérateur), ce qu'il crut un instant la résurrection de la république romaine. La magie des noms et des souvenirs antiques, la pompe toute populaire de l'installation des consuls, des sénateurs et des tribuns, l'affranchissement de l'esprit par la liberté de la presse, et le rang que la science allait prendre dans l'organisation de la nouvelle république, toutes ces choses devaient parler si vivement à l'imagination de Zoëga, qu'il ne faut pas s'étonner de le voir, malgré sa circonspection habituelle, séduit d'abord par le spectacle de la révolution. Il écrivait au cardinal Borgia, tout en déplorant la nécessité qui l'avait fait éloigner de Rome, avec les autres cardinaux, et en s'occupant d'adoucir la pénible situation de l'illustre vieillard, victime d'un dévouement sans fanatisme au caractère dont il était revêtu : « Vous connaissez depuis longues années mes opinions, et vous savez que la liberté eut toujours mes vœux, comme elle a, je pense, les vœux de tous ceux qui sont en commerce habituel avec l'antiquité classique. » Lors de la création de l'Institut national romain, il fut attaché avec Visconti et Marini à la section d'histoire et d'antiquités, et ne dut qu'à la supériorité de son mérite, dignement apprécié par le commissaire français Daunou, l'avantage d'être le seul ultramontain admis dans ce docte corps. Presque en même temps la société royale des sciences de Danemarck tint à honneur de l'inscrire au nombre de ses membres. Pendant que son ami zélé Münster, aujourd'hui encore le savant et respectable évêque de Seeland, s'occupait de traduire, pour la soumettre à l'Académie danoise, une Dissertation

veit es savantes et ses musions republi- caines, qui n'étaient encore qu'une forme de son amour pour la science, furent cruellement troublées par les alternatives de succès et de revers qui forcèrent les Français de céder Rome au pillage des Napolitains, vers la fin de 1798, les y ramenèrent quelques jours après par l'audacieuse valeur de Championnet, et firent du pays le théâtre de la guerre durant une grande partie de l'année suivante. L'étude du copte fut encore une fois le refuge de Zoëga contre le malheur des temps, et ne l'empêcha pourtant pas d'écrire un nouveau *Mémoire sur le Dieu premier-né des Orphiques*. Il en lut même à l'Institut un troisième composé dès 1799, et qui enleva tous les suffrages. C'était l'explication d'un bas-relief représentant *Lycurgue, roi de Thrace, en proie aux Bacchantes*. Cependant l'armée napolitaine s'étant définitivement emparée de Rome, le 30 septembre 1799, Zoëga parut renoncer pour jamais à ses rêves de liberté, et se repentit, dit-il, de s'être approché un moment du vol-

can populaire. Ce qui est certain, c'est qu'il se livra à l'étude de ce livre sa fondé pour l'ouvrage par née 1800. A moire du po ge avec tan sans doute cet immens titre portât fusa à chan mieux, écrit morts qu'au introduit pa en presenta et des mille reçut cent. faible récor avait absor de sa vie, e temps sur d même ne p époque, l'a rière où il s bien plus sû usu et origin la stérilité a l'explication eux-mêmes, comme le pl enfanté à l.

haute importance pour l'histoire générale de l'humanité et de ses premiers développements, pensée dominante des études de l'auteur. Conçu et exécuté pour la majesté du plan, la profondeur et l'étendue des bases, l'harmonieuse grandeur des développements, la perfection patiente des détails, et la simplicité sévère du style, dans un esprit vraiment égyptien, ce livre, qui préluda dignement aux travaux de notre siècle, apparaît comme un monument mystérieux, mais plein d'espérance sur la limite des deux âges. Vers la fin de l'année 1800, Zoëga, ayant atteint sa quarante-cinquième année, jeune d'âge encore, mais vicieux de travaux et d'infirmités, fatigué des désastres de Rome, dont le contre-coup rendait sa position toujours plus pénible, et n'entrevoquant aucune perspective, ni pour ses enfants, ni pour lui-même, sur cette terre qui semblait lui redevenir étrangère, commença à tourner vers sa patrie des regards avides de repos. Le changement seul de climat, dans l'affaiblissement extrême de sa santé, paraissait le faire hésiter sur son retour, vivement sollicité et préparé de longue main par ses amis de Copenhague. Il se décida ou crut se décider, et, dès les premiers jours de 1802, il fut rappelé formellement par le roi de Danemarck, en qualité de professeur à l'université de Kiel, avec d'assez grands avantages tant pour lui que pour sa famille. Mais alors se présentèrent coup sur coup tous les obstacles, quand il fallut songer sérieusement à quitter cette Rome à laquelle il tenait par une habitude de vingt années. Il demanda délai sur délai, pour Borgia qui ne pouvait consentir à se séparer brus-

quement de lui, pour sa femme qui refusait de le suivre au-delà des Alpes, pour l'achèvement du catalogue des manuscrits coptes du Musée de Velletri, qu'il s'était engagé à publier avant son départ. Tout lui fut accordé par la bienveillance de son gouvernement, et l'intervention du baron Schubart, envoyé de la cour de Danemarck à Naples. Enfin, il devint évident vers 1804, que Zoëga tourmenté du besoin d'assurer son avenir et celui de sa famille, et desirant par-dessus tout sortir de la situation équivoque où le plaçaient ces fonctions d'agent consulaire qu'il remplissait sans titre comme sans goût, s'était fait illusion à lui-même sur la possibilité de rompre ses liens avec Rome, et de se transplanter dans le Nord. La Dryade, pour nous servir de ses expressions, tenait trop fortement à l'arbre avec lequel elle avait grandi. Il était fort à craindre qu'à Copenhague l'on n'entrât pas aisément dans les raisons qui pouvaient nécessiter sinon justifier une telle issue de tant de vives sollicitations d'une part et de concessions gracieuses de l'autre. Cette négociation délicate, confiée encore à l'amitié du ministre Schubart, fut conduite avec tant de chaleur et d'habileté que le succès passa toute espérance. Les mêmes avantages pécuniaires qui attendaient Zoëga à Kiel lui furent assurés à Rome, avec le titre de professeur, sans préjudice de celui d'agent de S. M. D., heureusement affranchi des embarras du consulat. La seule restriction mise au bienfait, et que les circonstances, à la vérité, rendirent par la suite assez fâcheuse, c'est que la pension royale, montant à neuf cents écus de Danemarck, serait acquittée en papier-monnaie. Zoëga n'en triompha pas

moins dans son indépendance, et ne songea plus qu'à donner au monde savant des preuves nouvelles de son activité, à sa patrie qui savait apprécier l'honneur que lui renvoyaient ses travaux, des témoignages de gratitude. Il s'occupa avec plus de zèle que jamais de la recherche et de l'achat des médailles destinées à enrichir le cabinet du roi, commission dont il s'était chargé depuis 1801. Par ses soins deux précieuses collections, sans compter les acquisitions partielles, arrivèrent successivement à Copenhague, avec diverses notices dont l'auteur du Catalogue publié en 1816 a dû tirer bon parti (4). Mais ce retour à la numismatique, presque délaissée par Zoëga depuis son premier ouvrage, n'était pour lui qu'un délassement de travaux ou plus pénibles, ou plus importants. Ce même ouvrage, nous l'avons vu, l'avait entraîné à l'étude de l'ancienne langue égyptienne, telle qu'elle se trouve altérée et corrompue dans les parchemins coptes, dont le Musée Borgia lui offrait une masse considérable. Il entreprit de mettre l'ordre dans ce chaos formé d'une multitude de fragments bibliques, patristiques et autres, en dressa laborieusement le catalogue, en fit des extraits nombreux avec des traductions, pour tout ce qui lui parut intéresser la géographie, l'histoire et la langue; puis, à la prière du cardinal, il commença en 1801, et poursuivit presque sans relâche jusqu'en 1805, l'impression d'un grand ouvrage in-folio avec des échantillons paléographiques. Nulle publication ne devait servir autant à la connaissance encore fort incomplète de la

langue copte; mais une sorte de fatalité semblait vouloir étouffer à leur terme toutes les productions de Zoëga. Il ne restait plus qu'un petit nombre de feuilles à imprimer, lorsque parvint à Rome la nouvelle de la mort du cardinal Borgia, qui avait suivi le pape dans son voyage en France, vers la fin de 1804, et fut enlevé à Lyon, sans avoir fait aucunes dispositions, ni pour son ami, ni pour l'ouvrage dont il l'avait chargé. Personne ne doutait au reste que le prélat n'eût eu l'intention, plusieurs fois déclarée, de dédommager Zoëga en lui faisant don de l'édition entière de son *Catalogus codicum Copticorum Musæi Borgiani*, comme il avait fait autrefois pour celle des Médailles impériales de l'Égypte. Ses héritiers et la Propagande, qui était saisie des exemplaires, en jugèrent autrement, et entraînèrent Zoëga dans un procès dont il ne vit pas la fin, mais qui se termina en faveur de ses enfants. L'édition leur fut remise peu après sa mort, et, faute d'un libraire qui voulût s'en charger, n'en resta pas moins comme ensevelie à Rome: quant à l'auteur, il essaya de se consoler de cette nouvelle infortune littéraire en recommençant pour la troisième fois, avec sa persévérance habituelle, un travail non moins vaste que les précédents, et dont les matériaux croissaient chaque jour sous ses yeux. Il s'agissait de la Topographie de Rome, ouvrage d'une utilité généralement sentie, dont le succès eût été grand sans doute, et n'aurait pu qu'ajouter à la réputation du célèbre antiquaire, s'il lui eût été donné de l'achever; mais des chagrins de famille, et les derniers cette fois, vinrent encore l'assaillir. Dans l'espace de quelques mois, il perdit la seconde de ses

(4) *Catalogus num. veter. gr. et lat. Musæi regis Danicæ. Dispositus, descriptus et arceis tab. ill. Chr. Ramus, 3 vol. gr. in-4^o.*

aimait tendrement , et sa source à-la-fois , comme il même, d'un bonheur passe cette longue suite de pévauux qui lui valurent dans savant un nom chèrement ers ce temps , c'est-à-dire encement de l'année 1807 , raction moins douloureuxcha tout ensemble à la préon de ses tristes souvenirs continuation de sa Topode Rome. Bien avant de et ouvrage, et même avant endre son livre sur les obéalors qu'il se livrait tout s immenses études des textes onuments figurés de l'antisique, il avait eu la pensée dans un catalogue critique et les innombrables bas-reants soit à Rome, soit dans ons, de les décrire avec les expliquer et d'en faire s plus importants pour la on. Nul doute que, dans des nces favorables, ce recueil venu sous la main de Zoème les médailles sous celle , une véritable Doctrine des s antiques ; et quelle plus tière cette classe de monuût-elle pas offerte à un esplus riche lui-même , sans s exact ! mais Zoëga désesvoir jamais l'exécution de jet à cet égard , lorsque , de retour à Rome, lui moyens de le réaliser, au 1 partie. Ils s'associèrent x l'habile graveur au trait : l'ardeur des intéressés se d'abord au succès de leur le premier volume, grand les *Bassirilievi antichi di* publié par livraisons, se complet , au mois de mai

1808. Mais le second menaçait de traîner en longueur par suite des événements politiques qui arrêtaient les souscriptions dans tout le Nord. Bientôt Piranesi, prompt à se décourager, résolut de terminer l'entreprise avec ce volume, que Zoëga, pour son compte, ne devait pas même conduire à sa fin. Des dix-neuf cahiers dont se composent les 2 vol. exclusivement consacrés au Palais et à la Villa Albani, à peine s'il put achever le texte du seizième, tellement, que des cent quinze planches, les dernières parurent sans explication, après sa mort, en 1809. Cet ouvrage, tout imparfait qu'il est demeuré, et quoique l'auteur, borné par des vues étrangères, n'ait pu suivre dans l'exécution le plan rigoureusement scientifique qu'il avait conçu, n'en est pas moins, aux yeux des connaisseurs, un chef-d'œuvre d'interprétation archéologique. Unissant les résultats de la critique la plus sévère et la plus consciencieuse au sentiment le plus juste, au tact le plus sûr, il se distingue surtout par une étendue de connaissances, une profondeur de réflexion, une largeur de vues qui, les détails épuisés, nous transportent dans la pensée même de l'artiste, de son école et de son temps, nous font assister en quelque sorte à la création de son œuvre, et par-là nous en révèlent le véritable esprit. Ce n'est ni le sens vif et délicat de quelques Italiens, ni l'inspiration encore plus poétique que savante de Wiuckelmann, ni l'art des combinaisons et des rapprochements servi par une puissante mémoire, comme chez Viscouti ; ni la hauteur des théories jointe à la science des procédés techniques, la divination, pour ainsi dire, calculée d'un Quatremère : c'est quelque chose de plus

que tout cela ; c'est la conception du génie antique, particulièrement du génie grec, non pas tant dans son expression extérieure et populaire que dans son idée et dans son essence intime ; et c'est là le trait caractéristique, non-seulement du livre sur les bas-reliefs, mais de tous les autres écrits de Zoëga. Il est empreint à un haut degré, dans ses *Dissertations* détachées, que nous avons mentionnées, chacune à sa date, et qui ont été recueillies, en 1817, avec divers fragments archéologiques, mythologiques, historiques, traduites en allemand, et accompagnées d'observations par M. Welcker (1 vol. in 8^o, avec 5 pl.). Ce savant, déjà traducteur des Bas-Reliefs, et qui nous en a si bien fait connaître l'auteur, en publiant, deux années plus tard, aussi en allemand, un choix de ses lettres, avec divers documents plus ou moins précieux sur sa vie, et un jugement sur ses ouvrages, retrouva dans le tour d'esprit, dans les habitudes et jusque dans la conversation de Zoëga, ce même parfum d'antiquité, qui faisait de lui comme un sage de la Grèce transplanté au milieu de la civilisation moderne. Une paix profonde ne cessa pas de régner au fond de son âme, en dépit de toutes les agitations extérieures qui venaient si souvent en troubler la surface, et qui provoquant ces fréquentes effusions de mélancolie, ces plaintes, tantôt amères et tantôt ironiques dont ses lettres sont pleines, pourraient aisément donner le change sur son véritable caractère. Ce fut cette disposition calme et toute philosophique (car, observateur soigneux des formes religieuses établies, il tenait de son siècle une forte tendance au scepticisme en matière de foi) qui lui maintint une liberté

d'esprit si nécessaire à tant de travaux, et ne permit pas que jamais sa pensée se rétrécit dans les mille détails où la nécessité de pourvoir aux besoins de sa famille l'obligeait de descendre sans cesse. Du reste, la simplicité de ses mœurs, de ses goûts, de toute sa vie habituelle; une constance inébranlable dans ses maximes d'économie et de vertu pratique; une bienveillance inépuisable pour les personnes, avec une sévérité quelquefois satirique pour les choses; une légère teinte d'ironie répandue sur toute sa conversation; des manières naïves et populaires, comme celles des anciens et des méridionaux en général; un besoin, un art de communiquer ses idées et de les faire fructifier dans l'esprit des autres, tout cet ensemble lui donnait, au dire de plusieurs témoins, quelque chose de vraiment socratique. Ajoutez que l'esprit de recherche et de doute s'alliait chez lui à un enthousiasme pour ainsi dire réfléchi, la sagacité de la critique à la fraîcheur de l'imagination, la rigueur du raisonnement à la poésie de l'expression et du style. Il serait encore très-remarquable comme penseur et comme écrivain, surtout si l'on en juge par ses lettres, lors même qu'il n'eût pas été un des plus habiles et peut-être le plus savant, le plus philologue des archéologues. Son influence fut grande à Rome, non-seulement sur les érudits et les antiquaires, auxquels il prodiguait ses conseils, et dont il forma plusieurs par ses leçons, mais encore sur les observateurs, sur les artistes, principalement ceux de sa nation, qu'il dirigeait, éclairait, ébauffait par la pureté de son goût, par sa profonde connaissance et son amour passionné de l'antique. Akerblad,

Fernow et le célèbre Thorwaldsen lui furent presque également redevables. On s'étonne que Zoëga, avec ses vastes études historiques, avec cette érudition si variée et qu'il s'était si fortement appropriée par la réflexion, avec ce coup-d'œil philosophique et cette inspiration de pensée, dont il la dominait et la vivifiait tout-à-la-fois, n'ait pas laissé quelque grande composition où nous retrouvions l'ensemble de ses vues sur le développement de l'humanité dans les temps anciens. La fatalité qui ne cessa de le poursuivre, et le jeta dans une série de travaux rarement de son choix, et presque toujours d'une spécialité excessive; qui traversa son existence d'obstacles de tout genre; qui, fortifiant par de si tristes expériences sa disposition native au scepticisme. lui fit souvent prendre en pitié, pour ne pas dire en dédain, et la science et la vie de savant, l'absout de tout reproche à cet égard. Encore s'il eût pu conduire plus près du terme son ouvrage sur les bas-reliefs, il y eût déposé sans aucun doute les résultats de ses longues méditations sur cet enchaînement admirable, dans lequel la religion, la poésie, l'art, les mœurs et toute l'histoire des anciens s'étaient de bonne heure révélés à sa pensée. Sa santé, toujours si faible, était devenue déplorable à la fin de 1808. Il se trouvait mieux dans les premiers jours de l'année suivante; et il avait repris de douces promenades avec son amie, M^{me}. Brun, qui a consacré des vers touchants à sa mémoire, lorsque les sinistres nouvelles de la détresse croissante de leur patrie lui portèrent un coup terrible. Il tomba sérieusement malade le 1^{er}. février. Sa tête demeura long-temps libre, malgré les accès répétés d'une

fièvre nerveuse, qui lui causait des spasmes violents; et il ne voulut ni du médecin ni du confesseur romains. Peu à peu les douleurs firent place à un abattement mortel; et Zoëga, sans perdre complètement la connaissance jusqu'à son dernier soupir, s'endormit dans le repos des nobles âmes, le 10 février 1809. Son visage, contracté par la crise suprême, reprit bientôt cette expression de calme bienveillant qui lui était propre. Il fut modelé à l'instant, et dessiné d'après le modèle parfaitement ressemblant, par Thorwaldsen, qui a fait revivre dans ce beau portrait de son ami ce regard pénétrant, image de son génie, que la mort seule avait pu éteindre. Ses restes furent ensevelis avec la pompe convenable, et déposés dans l'église S. Andrea delle Fratte, non loin de son habitation, dans la Strada Gregoriana, qu'il n'avait pas quittée depuis 1784, et où il goûta, durant les dernières années de sa vie, les charmes de la société aussi aimable que savante du ministre prussien Guillaume de Humboldt. M. de Schubart et M^{me}. Brun recueillirent ses trois enfants avec une sollicitude généreuse, et plus tard le gouvernement danois, en reconnaissance des services du père et de l'éclat que ses travaux avaient jetés sur sa patrie, leur continua la pension qu'il recevait lui-même de son vivant. Zoëga, dans sa défiance de la fortune qui l'avait si souvent maltraité, était loin de prévoir tout ce que son pays ferait un jour pour les héritiers de son nom. C'est sans doute à cette disposition d'esprit, c'est au sentiment un peu exagéré de ce qu'eut toujours de précaire et d'incertain sa situation, qu'il faut attribuer la découverte inattendue d'une somme considérable en or, enfermée dans son

secrétaire avec ses papiers, et qu'il regardait comme le pécule inviolable de ses enfants. Zoëga était membre de la plupart des sociétés savantes de l'Italie et du Nord, et de celles de Göttingue, de Berlin et de Munich. Il venait d'être nommé chevalier de l'ordre de Danebrog ; mais la nouvelle n'en parvint à Rome que huit jours après sa mort. Ses manuscrits furent portés à Copenhague, en 1811, par le baron Schubart, et mis en dépôt à la grande bibliothèque royale, où ils sont encore probablement dans le même ordre que les avait distribués un autre de ses compatriotes, enlevé depuis à la fleur de l'âge, le docteur Koës. On en trouve une notice détaillée à la fin du tome second du recueil allemand dont nous avons déjà parlé, et qui est intitulé : *Vie de Zoëga*, par M. Welcker (2 vol. in-8°); l'autre recueil du même éditeur, également cité plus haut, renferme les morceaux ou fragments qui ont paru les plus dignes d'être publiés, entre autres un plan assez étendu de *leçons sur la mythologie grecque*, rempli de vues critiques, et quelques pages sur *Homère*, où l'on voit que Zoëga avait, dès 1788, et probablement bien auparavant, des idées fort rapprochées de celles de Wolf sur l'origine des poèmes homériques. G—N—T.

ZOELLNER (JEAN-FRÉDÉRIC), premier ministre de l'église de Saint-Nicolas, inspecteur du diocèse protestant de Berlin, préfet du gymnase de cette ville, etc., naquit le 24 avril 1753, à Neudamm dans la Nouvelle-Marche, et mourut à Francfort-sur-l'Oder le 12 sept. 1804. Nous citerons parmi ses nombreux ouvrages : 1. *Livre de lecture pour les différents états* (all.), Berlin, 1781 à 1790, 9 vol. in-8°, très-souvent

réimprimé. II. *Histoire de l'Europe moderne, depuis le cinquième jusqu'au dix-huitième siècle, exposée dans une suite de lettres écrites par un père à son fils* (all.), ibid., 1785 à 1793, 12 vol. in-8°. III. *Entretiens sur le globe et ses habitants* (all.), 1784 à 1791. IV. *Sur la philosophie spéculative* (all.), ib., 1789, in-8°. V. *Lettres sur la Silésie, sur Cracovie, Wieliczka et sur le comté de Glatz, écrites dans un voyage fait en 1791* (all.), Berlin, 1792 et 1793, 2 vol. in-8°, avec gravures. VI. *Voyage en Poméranie, dans l'île de Rugen et dans une partie du duché de Mecklenbourg* (all.), ibid., 1797, in-8°, avec gravures. VII. *Insuffisance de certaines preuves que l'on voudrait alléguer pour démontrer la prétendue antiquité de notre globe* (all.), Berlin, 1787. VIII. *Sur l'événement effroyable arrivé en France, le 21 janvier 1793* (all.), Berlin, 1793. IX. *Sur le perfectionnement de la langue allemande*, discours lu à l'académie des sciences de Berlin, et inséré dans ses *Mémoires*. X. *Sur la Théodicée*, ibid. XI. *Description d'un voyage fait en 1793, dans l'île de Helgoland*, insérée dans les *Archives du temps*, de Berlin. Zoellner publia plusieurs de ses Sermons, dont le recueil a paru après sa mort. Il a concouru à la traduction allemande des OEuvres du grand Frédéric. G—Y.

ZOEMEREN (HENRI DE), savant théologien du quinzième siècle, était né, vers 1420, dans une petite ville du Brabant, dont il prit le nom, suivant l'usage des savants de cette époque. Ayant achevé ses études à l'université de Paris, il y reçut le grade de docteur en théologie. Le

cardinal Bessarion, légat du Saint-Siège à Vienne (1458-60), l'appela près de lui, et le chargea d'abrégé l'ouvrage d'Occam contre les hérétiques. En 1460, Zæmeren fut pourvu d'une chaire de théologie à Louvain; il devint ensuite chanoine de Saint-Jean de Bois-le-Duc et doyen de la cathédrale d'Anvers. Dans une dispute qu'il eut avec un de ses collègues (Pierre de Rivo, professeur de philosophie), l'université de Louvain se prononça contre Zæmeren, et le déclara suspect d'hérésie. Il appela de cette sentence à Rome, où il se rendit, et se justifia complètement.

A peine de retour à Louvain, il tomba malade, et mourut le 14 août 1472. On a de lui : I. *Epitome primæ partis dialogi Gul. Occam quæ intitulatur de hæreticis*, Louvain, Jean de Westphalie, 1481, petit in-fol. II. *Epistolarum liber*, ibid., 1481, petit in-fol. Ce second volume est encore plus rare que le précédent. Aucun bibliographe n'en donne la description; et Lambinet lui-même n'en parle que d'après Vivier, dans son *Histoire des premiers établissements de l'imprimerie dans la Belgique* (année 1481). On cite encore de Zæmeren une *Lettre sur la prise de Constantinople par les Turcs*; mais il paraît qu'elle est restée inédite. Voyez *Fasti academici Lovaniens.* de Valère André, p. 84. W—s.

ZOËS, en latin *ZOËSTUS* (HENRI), célèbre jurisconsulte, naquit en 1571, à Amersfort, d'une famille patricienne. Après avoir fait ses premières études dans sa ville natale, il se rendit à Louvain où il suivit au collège du Faucon les cours de philosophie, de rhétorique et de langue grecque. Il s'appliqua ensuite à la jurisprudence avec tant de zèle et

de succès, qu'en 1597 il fut élu par le suffrage unanime de ses condisciples, doyen et fiscal du collège des Bacheliers. Ayant accompagné le jeune comte Christophe Van Eften dans ses voyages en Espagne, il fréquenta quelque temps les cours de l'université de Salamanque, dont il étonna les professeurs par son érudition. De retour à Louvain en 1603, il y prit sa licence; et en 1606 il fut nommé professeur de langue grecque au collège Busleiden. A peine était-il en possession de cette chaire, que l'archiduc Albert le chargea d'expliquer les Institutes à l'université. En 1619, Zoës passa de la chaire des Institutes à celle des Pandectes, et mourut le 16 février 1627. Ses restes furent déposés dans une des chapelles de l'église Saint-Pierre, avec une épitaphe honorable que Foppens a rapportée dans la *Bibliotheca Belgica*, 468. Les leçons de ce savant professeur, recueillies par ses élèves, ont été publiées après sa mort : I. *Prælectiones sive commentarii de jure feudorum*, Louvain, 1641, in-4°. II. *Universum jus canonicum sive commentarius ad Decretales epistolas Gregorii IX Pont.*, ibid., 1647, in-fol.; et avec des additions, 1723, même format. III. *Commentarius ad institutiones juris civilis*, ibid., 1653, in-4°. IV. *Commentarius in Codicem justinianæum*, Cologne, 1660, in-4°. V. *Commentarius ad Digestorum seu Pandectarum juris civilis libros quinquaginta*, in-fol. C'est l'ouvrage de Zoës qu'on a le plus souvent réimprimé. Les meilleures éditions sont celles de Louvain, 1718, in-fol., et Cologne, 1736-37, 2 vol. in-4°. On a le portrait de ce jurisconsulte, in-fol. — Zoës (*Nicolas*,

proche parent de Henri, naquit en 1564, et fut d'abord secrétaire de l'évêque de Tournai, Jean de Vendrell, qui le nomma chanoine de sa cathédrale, puis official. En 1603, il fut créé maître des requêtes au grand conseil de Flandre, et en 1615, évêque de Bois-le-Duc. Prélat pieux et instruit, il gouverna son diocèse avec beaucoup de zèle, et mourut le 22 août 1625, à Louvain, où il s'était rendu pour présider à l'organisation du collège de la *Trinité*, dont il est le fondateur. L'épithaphe qui lui fut consacrée est une copie presque littérale de celle de saint Charles de Milan. On a de ce prélat la *Vie*, en latin, de *J. de Wendvell*, Douai, 1598, in-8°. — ZOËS (*Gérard*), jésuite, de la même famille que les précédents, né en 1579, à Amersfort, enseigna les humanités dans divers collèges, et traduisit en flamand les ouvrages qu'il crut le plus utile de répandre dans les Pays-Bas. Il mourut à Malines, le 21 septembre 1628. Parmi les nombreuses traductions du P. Zoës, presque toutes anonymes, on se contentera de citer : *Méthode de confession générale*; *Traité de la présence de Dieu*, par le P. Fr. Arias; le *Combat spirituel* du P. Jean Castaniza; le *Chemin de la vie éternelle* du P. Ant. Sucquet; le *Traité de la dévotion à la Sainte Vierge* du P. Spinelli; deux volumes de *Lettres édifiantes*, écrites des Indes orientales, par des missionnaires flamands, etc. *Voy. la Bibliot. soc. Jesu* du P. Southwel, 300. W—s.

ZOHAR. *Voy. ABEN-ZOHAR.*

ZOHÉIR, ancien poète arabe, contemporain de Mahomet, était le fils d'Abou Solma, et fut l'auteur d'une des sept *Moallakah* (*V. AMRIAL-KAIS*). Le but de son poème est

d'éterniser la mémoire de la générosité des princes arabes, qui avaient procuré la réconciliation des tribus d'Abs et de Dbobyân, après quarante ans de guerre. Zohéir était âgé de quatre-vingts ans quand il le composa. Ce poème porte en effet l'empreinte d'une vieillesse sage, qui a mis à profit les leçons de l'expérience. Zohéir est père d'un autre poète célèbre, Kaab (*Voy. ce nom*), qui fut d'abord un des plus violents ennemis de Mahomet, vit sa tête mise à prix par le prophète, et obtint ensuite de lui le pardon de sa faute, par le poème célèbre connu sous le nom de *Borda*, poème qui n'a jamais été compté parmi les *Moallakah*, comme on l'a dit par erreur à l'article *Kaab*. Le poème de Zohéir a été publié avec les autres *Moallakah*, en anglais, accompagné du texte arabe en caractères latins, par le célèbre W. Jones, à Londres, en 1782. M. E.-Fr.-Ch. Rosenmüller l'a donné en arabe avec des scholies arabes, une traduction latine et des notes, à Leipzig, en 1792. Il a encore été publié, avec les autres *Moallakah*, en arabe, accompagné d'un commentaire extrait de celui de Zouzéni, à Calcutta. Enfin une nouvelle édition en a été publiée à Leipzig, en 1826, par le même Rosenmüller, dans la seconde partie de ses *Analecta arabica*, avec les scholies de Zouzéni en entier, et quelques autres. On peut voir sur cette dernière édition le *Journal des savants*, cahier de septembre 1826.

S. D. S.—Y.

ZOILE est un nom si fameux, que de propre il est devenu commun à tous les critiques envieux et passionnés. Les anciens eux-mêmes en ont fait cet usage :

Quisquis es, ex illo, Zoile, nomen habes.

dit Ovide (1) à chacun des détracteurs de ses propres poésies. Mais originellement c'était le nom personnel d'un grammairien qui avait censuré Homère avec une amertume indécente, et qui a été en conséquence qualifié *ὀμηρομάστιξ*. Plusieurs auteurs grecs et latins ont parlé de lui, si pourtant c'est à un seul et même personnage qu'on doit rapporter les détails très-divers qu'ils attachent au nom de Zoïle. Les Allégories homériques lui imputent des calomnies, des sacrilèges, et le traitent de vil esclave universellement abhorré ou méprisé: ce témoignage serait le plus ancien, s'il était réellement d'Héraclide de Pont (V. ce nom, XX, 214), auquel ces Allégories ont été long-temps, mais, à ce qu'il semble, mal-à-propos attribuées. Les livres de rhétorique et de critique de Denys d'Halicarnasse fournissent des textes plus authentiques où Zoïle n'est pas, à beaucoup près, si odieusement dépeint: là, élève de Polycrate, il a pour disciple Anaximène; et, prenant Lysias pour modèle, il figure parmi les orateurs du second ordre, dont l'éloquence douce et gracieuse est estimée dans Athènes. Denys rend hommage à la modération, à l'impartialité des remarques de Zoïle sur les écrits de Platon; il fait aussi mention de sa censure des poèmes d'Homère, mais sans la caractériser. Strabon (l. vi) reproche à l'Homéromastix d'avoir transporté le fleuve Alphée dans l'île de Ténédos, et déclare qu'une telle méprise est impardonnable à un homme qui s'arrogé le droit de juger l'Odyssee et l'Illiade. Quelques lignes de Plutarque (2) donnent

lien de penser que Démosthène avait suivi les leçons et même recueilli les harangues de Zoïle (3), qui n'est d'ailleurs inculpé d'aucune manière en ces passages. C'est pareillement comme un rhéteur ou un grammairien recommandable qu'il est cité plusieurs fois par Athénée (l. i, l. viii, l. ix), si toutefois il ne s'agit pas d'un autre Zoïle indiqué dans l'*Etymologicum magnum*, au mot *Αῶος*. Galien (4) parle expressément du censeur d'Homère, et ne lui épargne pas les reproches: il le compare à Salmonée, rival insensé de Jupiter, et l'accuse d'avoir poussé l'extravagance jusqu'à frapper à coups de fouet les statues du chantre d'Achille. Peut-être n'est-ce là qu'un langage figuré, qu'une vive peinture des critiques audacieuses qui outrageaient le génie et la mémoire du poète: quelques savants l'ont pensé ainsi, particulièrement Godefroi Olearius, dans sa préface aux *Heroica* de Philostrate. Longin n'approuve pas dans Homère la métamorphose des compagnons d'Ulysse en porceaux, appelés, dit-il, par Zoïle de petits cochons larmoyants; et quoiqu'on dise que l'auteur du traité du Sublime blâme ce trait satirique, nous croirions plutôt qu'il l'adopte (5). Mais nous retrouvons dans Élien (6) un hideux portrait de Zoïle: « Né à Amphipolis, il attaqua Ho-

(3) Le texte de Plutarque porte Ζητού; mais on croit qu'il faut lire: Ζοίλου.

(4) Περὶ θεραπ. μεθ., l. i, c. 3.

(5) « Je me mis étendu là-dessous.... afin de vous faire voir que les esprits les plus élevés tombent quelquefois dans la badinerie, quand la force de leur esprit vient à s'éteindre; dans ce rang on doit mettre ce qu'il dit... des compagnons d'Ulysse changés par Circé en porceaux... que Zoïle appelle de petits cochons larmoyants... Il en est de même... de toutes ces absurdités qu'il conte du meurtre des amants de Pénélope, etc. » Longin, chap. vii, trad. de Boileau.

(6) Hist. div., l. xi, c. 10.

(1) Remed. amor., 366.

(2) Sympos., l. v. — Probl., i. — L. de decem oratoribus.

mère et Platon. Il avait été disciple de Polycrate, auteur d'une baraque calomnieuse contre Socrate. Ce Zoïle, surnommé le chien rhéteur, avait la barbe longue et la tête rasée jusqu'à la peau; son manteau ne descendait que jusqu'aux genoux. Tout son plaisir était de médire, et son unique occupation de chercher les moyens de se faire haïr. Un homme sage lui demandait pourquoi il s'obstinait à dire du mal de tout le monde; il répondit: parce que je ne puis en faire. » Comme la plupart des auteurs que nous venons de citer, Eudocia fait naître Zoïle à Amphipolis; mais Eustathe et un autre scholiaste le disent né à Éphèse: du reste, ils le traitent sans ménagement, et rapportent des exemples fort ridicules, suivant eux, de ses observations critiques; ils n'en transcrivent pas un assez grand nombre pour qu'il nous soit facile d'en juger. Suidas (7) replace le berceau de l'Homéromastix à Amphipolis, ville de Macédoine, autrefois appelée les Neuf-Voies, et raconte que les citoyens d'Olympie, pour le punir de ses blasphèmes littéraires, le précipitèrent des roches Scyrroniennes. Un auteur latin, Vitruve, donne sur cette mort tragique des détails un peu plus étendus, et qu'on ne s'attendrait point à rencontrer dans un traité d'architecture. La préface de son livre VII nous apprend que Zoïle, qui se faisait nommer le fléau d'Homère, vint de Macédoine à Alexandrie, et lut au roi Ptolémée Philadelphie les livres qu'il avait composés contre l'Iliade et l'Odyssée. Le monarque ne répondit rien, indigné qu'il était de voir outrager ainsi le père des poètes, le cor-
 rhyphée des savants, celui dont tou-

(7) *Lex. v. Zoïl. 6c.*

tes les nations admiraient les écrits, et qui n'était pas là pour se défendre. Zoïle, après un long séjour en Égypte, de pauvre devint misérable, et risqua d'implorer de nouveau la bienfaisance du prince. Cette fois, Ptolémée daigna répondre: « Quoi, s'écria-t-il, Homère qui est mort depuis mille ans (pour être exact, il eût fallu dire sept cents), Homère a fait vivre durant tout cet espace, des milliers de rhapsodes, de copistes, d'interprètes; et un écrivain qui se prétend bien plus habile, ne saurait pourvoir aux besoins de personne, pas même aux siens propres! » Vitruve ajoute que la mort de Zoïle, condamné comme parricide, est diversement racontée: les uns disent que Ptolémée le fit crucifier, les autres que les Grecs le lapidèrent, quelques-uns qu'il fut brûlé vif à Smyrne. Quel qu'ait été son supplice, il l'avait, selon Vitruve, trop mérité, parce qu'il n'y en a pas de trop cruel pour l'accusateur d'un écrivain qui ne peut plus comparaître devant ses juges, et rendre raison de ses sentiments. Il paraît que Pline le naturaliste et Quintilien ont ignoré ces aventures; car ils n'en font aucune mention, quoiqu'ils aient, l'un et l'autre, connu les écrits de Zoïle. Pline le qualifie macédonien, et l'inscrit au nombre des auteurs desquels il emprunte les matériaux de ses livres XII et XIII, qui traitent des arbres et des parfums. Quintilien pense que Zoïle circonscrit un peu trop étroitement les *schemata* ou figures oratoires, quand il en réduit l'artifice à faire semblant de dire autre chose que ce qu'on dit (8). Le rhéteur la-

(8) *Uerum id ipsum angustè Zoïlus terminavit, quæ et saltem potest esse herma qua aliud simulatur dici, quam dicitur: quod sane vulgò quoque sic scriptum. Institut. orat., IX, 1. — Phœbammou,*

tin avoue cependant que le mot de figure se prend aussi en ce sens ; et par conséquent, il n'a point, quoi qu'on en ait dit, l'intention de taxer le rhéteur grec d'ignorance ou d'impéritie : seulement il est d'avis de laisser à ce terme une signification plus étendue. Tels sont les principaux renseignements que nous fournit l'antiquité sur ce trop fameux critique : nous n'y joindrons pas quelques textes moins positifs, où il n'est pas nommé, et qui s'appliquent d'une manière plus vague à un ou à plusieurs détracteurs d'Homère ; mais il nous reste à recueillir les titres des ouvrages attribués à Zoïle par les auteurs que nous avons cités, spécialement par Suidas. C'étaient neuf livres de remarques hypercritiques sur le prince des poètes, un discours contre Isocrate, un examen de certains dialogues de Platon, une histoire d'Amphipolis en trois livres, une histoire générale depuis la théogonie jusqu'à Philippe, roi de Macédoine, un éloge des habitants de l'île de Ténédos, un traité de grammaire et une rhétorique. Toutes ces productions nous manquent, sauf un mince fragment de la dernière, conservé par Phéhammon, et quelques lignes extraites plus ou moins fidèlement par les scholiastes. On doit regretter les documents qu'on y aurait trouvés sans doute sur la vie de l'auteur ; car nous n'avons rencontré ailleurs que des témoignages incohérents, que des rapports inconciliables. Quelquefois Zoïle est éphésien, plus souvent amphipolitain. Il a deux réputations différentes : les uns flétrissent sa mémoire ; les autres semblent estimer ses travaux et même

ses talents, ils ne disent aucun mal de sa conduite et de son caractère. Mais il s'élève contre tous ces récits des difficultés chronologiques fort sérieuses : on demande comment un contemporain de Platon, un maître d'Anaximène et de Démosthène, a pu se présenter à la cour de Ptolémée Philadelphie, après les jeux publics célébrés à Alexandrie en l'an xv du règne de ce prince. Pour satisfaire à toutes ces conditions, il a dû naître au plus tard vers l'an 400 avant notre ère, et vivre au moins jusqu'en 269. Il serait mort à plus de cent trente ans ; et néanmoins aucun des auteurs qui ont fait mention de lui, n'aurait daigné remarquer une longévité si peu commune ! Les zélateurs de la gloire d'Homère auraient eu l'atrocité de mettre en croix, de lapider, de précipiter d'une roche, ou de livrer aux flammes un centenaire déjà parvenu presque au tiers du second siècle de sa vie ! Et ce sacrifice humain, qui eût été, à tant d'égards, plus horrible qu'aucun autre, se serait accompli en l'honneur des lettres chez un peuple civilisé, près de l'école d'Alexandrie, ou bien à Smyrne, ou à Olympie, ou en quelque autre lieu de la Grèce ! En vain Gérard Vossius (*De hist. gr.*, l. 15) s'est efforcé de rapprocher les dates, afin de comprendre en un seul siècle tous les faits relatifs à Zoïle : les textes de Denys d'Halicarnasse, de Vitruve, d'Élien, de Suidas, ne se prêtent point à de telles explications. Thomas Parnell qui a composé en anglais une *Vie de Zoïle* (9), ne s'est point embarrassé

rhéteur grec, attribue aussi à Zoïle cette définition
Act. Schemata. Rhet. gr. Ven. Ald. 1508, p. 588.

(9) *The life of Zoilus* : p. 145-176 des Œuvres de Th. Parnell. Glasgow, Foulis, 1755, in-12. Cette vie est suivie (p. 177-200) de prétendues remarques de Zoïle sur la *Batrachomyomachie* ; la vie seule est traduite en français, p. 5-32 du tom. 1^{er} des *Mélanges de littérature étrangère* (de Millin), Paris, 1785, in-12.

violence de la chute. Il le transporte ensuite à Alexandrie, où il le fait lapider, puis pendre, mais seulement en effigie. Enfin, il le conduit à Smyrne, pour y périr sur un bûcher. Cette histoire, plus qu'à demi romanesque, est d'ailleurs assez piquante. On la croit dirigée contre les ennemis de Pope, traducteur d'Homère. Mais les savants qui ont voulu éclaircir ou apprécier les traditions relatives à Zoïle, ont dû suivre des méthodes plus rigoureuses. Quelques-uns ont distingué deux personnages de ce nom. Tannegui Lefèvre a le premier conçu cette idée qui a été développée en 1728 par Hardion, au sein de l'académie des inscriptions et belles-lettres (*Mém.*, t. VIII). On la retrouve dans les *Deliciae eruditorum* de Jean Lami. Selon ces auteurs, le plus ancien Zoïle naquit à Amphipolis, ville qui devait son nom à sa position équivoque entre la Thrace et la Macédoine, ainsi que le remarque Danville. D'Amphipolis, Zoïle vint habiter Athènes; il v

Suidas. nesius (1 (12). Cl. Vitruve qui conc terpolées de cet éc. rait dire on n'aura voir app. micide. M ni prene polation. conte po l'origine c on ne peu que des c notre avis phipolitai Athènes d raire, et j l'Odyssee, au quatriè auront, d. vant, scar leur hardi d'Alexand

s anathèmes solennels, mal com-
 , mal exposés, se seront peu à
 transformés, aux yeux des peu-
 crédules, en des rigueurs exer-
 sur la personne même de l'Ho-
 omastix. Ces fabuleux récits,
 que bien mal concertés, puis-
 on ne s'accordait ni sur le lieu
 ur les circonstances du sup-
 : de Zoïle, se seront perpétués
 u'à Vitruve, qui nous les a trans-
 en nous laissant le choix entre
 r traditions diverses. Il doit nous
 permis de n'en accepter aucune,
 : ne pas rechercher plus avant
 aits qu'elles ont voilés. Si elles
 ent quelque réalité, les anciens
 ient donné l'exemple du plus
 l fanatisme littéraire. Il est vrai
 certains modernes, M^{me}. Da-
 , par exemple, et s'il faut l'a-
 r, Despréaux lui-même, ont sem-
 prouver une si aveugle fureur ;
 c'était irréflexion sans doute :
 uraient trouvé plus de justice et
 manité au fond de leurs cœurs.
 rpe n'hésite point à condamner
 récrable attentat ; il le cite com-
 n exemple des excès criminels
 uels l'enthousiasme peut entraî-
 Méconnaître le génie d'Homère
 assurément point un cas peu-
 : : c'est un travers qui s'est plus
 : fois renouvelé dans le cours
 ges, et qui ne peut devenir dan-
 x que lorsqu'il excite de la co-
 au lieu de l'indulgent mépris
 il est digne. On recommande,
 crédite les fausses théories lit-
 es, quand on les poursuit com-
 delits ou des crimes : il faut
 entre l'erreur pour être sûr que
 ité ne sera jamais proscrite. Si
 critiquait Homère à la cour de
 née Philadelphie, il usait d'une
 é pareille à celle qu'on doit
 aujourd'hui d'admirer le Ro-

man du Rou, ou le Roman de la Ro-
 se ; de préférer les troubadours, les
 trouvères, les romantiques Germain,
 Bretons ou Scandinaves, à Molière,
 à Corneille, à Racine et à Despréaux.
 La saine littérature se dégrade et ne
 mérite plus le nom de classique, dès
 qu'elle devient intolérante. A la vérité,
 le nom de Zoïle est depuis long temps
 odieux, il demeure couvert d'un op-
 probre ineffaçable ; mais observons
 qu'en passant dans le langage com-
 mu, il a pris un sens qui n'est plus
 précisément celui qu'il aurait comme
 nom historique. En effet, il est aujour-
 d'hui principalement appliqué à ceux
 qui font métier de dénigrer leurs
 propres émules, leurs plus célèbres
 contemporains ; aux vils détracteurs,
 aux libellistes venimeux qui vivent
 de calomnies, et dont l'unique ta-
 lent, la seule jouissance est de nuire.
 Il ne faudrait pourtant ni les lapider,
 ni les brûler, ni les pendre : il suffit
 qu'ils soient infâmes, ce qui arrive
 tôt ou tard chez les peuples raison-
 nables et dans les siècles éclairés.
 Mais le Zoïle antique n'appartenait
 réellement point à cette misérable
 engeance : il n'a, selon Deuys d'Ha-
 licarnasse, critiqué les écrivains qui
 vivaient de son temps, Platon, par
 exemple, qu'avec modération, qu'en
 un ton sincère de la vérité, jamais avec
 l'accent de la malveillance et de la
 jalousie. Boileau (*Réflexion V sur
 Longin*) convient que ce rhéteur,
 honorablement pauvre, avait de la
 science et des mœurs irréprochables ;
 que « malgré l'animosité que ses cri-
 tiques avaient excitée contre lui, on
 ne l'a jamais accusé d'autre crime
 que de ces critiques mêmes et d'un
 peu de misantropie. » As'en tenir aux
 traditions recueillies par Vitruve,
 par Suidas, par les scholiastes d'Ho-
 mère, Zoïle a été proscrit pour avoir

outragé la gloire de ce grand poète, mort sept cents ans avant lui, et dont il ne pouvait être un envieux rival, puisqu'il ne composait pas de vers. Son crime, si c'en était un, n'aurait donc presque rien de commun avec les attentats des diffamateurs que nous appelons des Zoïles. L'envie proprement dite attaque les renommées nouvelles; il lui arrive fort souvent d'exalter les anciennes :

Triste amante des morts, elle hait les vivants;

et quoiqu'il puisse se mêler encore quelque intérêt personnel à la critique des chefs-d'œuvre d'un âge déjà lointain, la manie du paradoxe y entre beaucoup plus que la jalousie et l'égoïsme. Nous serions trop heureux de n'avoir plus d'autres Zoïles que ceux qui, à l'exemple de l'Amphipolitain, n'exerceraient leur virulence que sur des réputations consacrées par les hommages de plusieurs siècles. Il suit de ces observations qu'il n'y a guère plus de justesse dans l'application vulgaire du nom de Zoïle, que de précision et d'exactitude dans les notions historiques relatives à l'ancien personnage qui l'a porté. — Il est fait mention de plus de vingt autres ZOÏLES dans les livres et les monuments, soit de l'antiquité, soit du moyen âge. Diogène de Laërte (VI, 37) en cite un natif de Perga, dont les écrits contenaient quelques renseignements sur Diogène le Cynique; et S. Clément d'Alexandrie (*Strom.*, IV, p. 522), un autre, fils de l'épicurienne Thémisto, à Lampsaque. Plutarque, dans la Vie de Démétrius Poliorcètes, parle d'un armurier nommé Zoïle, qui avait fabriqué deux cuirasses de fer du poids de quarante mines chacune, et sur lesquelles des traits lancés de cent vingt pas ne laissaient que de légères ratures, pareilles à celles qu'aurait

faites un petit burin. Le même auteur, à la trente-huitième de ses questions grecques, dit que, de son temps, Zoïle, prêtre de Bacchus chez les Orchoméniens, tua une femme de la race maudite des Æolies, mais qu'il n'en résulta rien de bon pour le peuple d'Orchomène, ni pour le prêtre lui-même qui tomba malade et mourut d'un ulcère: on ôta le sacerdoce à la famille de ce Zoïle. L'historien Josèphe (*Antiq. Jud.*, XIII, 20) raconte les manœuvres d'un Zoïle, qui, à la fin du second siècle avant notre ère, s'étant rendu maître de Dora et de la tour de Straton, s'efforçait d'affermir et défendre le pouvoir qu'il avait usurpé. Cicéron (*Ep. Fam.*, XIII, 46) écrit au proquesteur Apulce: « L. Nostius Zoilus est mon cohéritier; il a mérité d'être ainsi récompensé par son patron. Je vous le recommande à ce double titre; traitez-le comme appartenant à ma famille. » Un Zoïle, bien moins estimable, figure en douze épigrammes de Martial: il y est accusé des vices les plus infâmes, parmi lesquels l'envie n'est signalée qu'une seule fois. Il y a lieu de penser que c'est un contemporain, un ennemi de Martial; et qu'ici le nom de Zoïle n'est nullement emprunté de celui de l'Homéromastix. Cependant on a souvent cité le vers :

Pendentem volo Zoïlum videre.

comme une allusion au supplice du Zoïle d'Amphipolis ou d'Éphèse. Martial dit seulement: « Je souhaite de devenir riche, afin que (l'envieux) Zoïle se perde (de dépit); » ce qui ne paraît avoir aucune sorte de rapport avec l'histoire, vraie ou fausse, du détracteur d'Homère. — Deux médecins du nom de Zoïle sont indiqués par Galien (*De Antid.*, II, 13; *De Medicam.*, IV, 7). Il se-

rait superflu de joindre à cette liste plusieurs personnages peu connus, qui sont aussi appelés Zoile, et désignés comme préfets du prétoire, comme évêques, comme martyrs, etc., par des auteurs ecclésiastiques, ou dans les Martyrologes, ou dans des inscriptions qu'ont publiées Reinesius, Gruter, Spon et Montfaucon.

D — N — U.

ZOLA (JOSEPH), professeur à Pavie, né, en 1730, à Concesio, près de Brescia, état de Venise, fut nommé, assez jeune, bibliothécaire de la ville, puis professeur de morale et recteur à l'université de Brescia. Il s'y trouvait avec Tamburini; et tous deux travaillaient avec zèle à introduire dans l'enseignement leurs idées sur la grâce et sur d'autres points. Mais, en 1771, le cardinal Molino, évêque de Brescia, mécontent de l'éclat qu'avait fait un écrit de Tamburini, congédia les deux amis, qui se retirèrent à Rome, et obtinrent des places, Zola au collège Fuccioli, et Tamburini au collège Hibernois. Zola occupa une chaire de morale jusqu'en 1774, époque à laquelle il fut nommé professeur d'histoire ecclésiastique à Pavie, et depuis recteur du collège Germanique-hongrois, transféré de Rome à Pavie par Joseph II. On appela successivement à Pavie d'autres professeurs dans le même esprit; et cette université devint une des plus fameuses par son zèle pour les nouvelles doctrines. Zola favorisa surtout cette direction, par sa conduite et par ses écrits, et devint un des partisans les plus enthousiastes des réformes de Joseph II. Mais en 1791, les évêques de Lombardie ayant porté leurs plaintes contre l'enseignement de Pavie, le séminaire général, qui y avait été établi, fut supprimé; et l'on ren-

dit aux évêques le droit de diriger les études dans leurs séminaires. En 1794, Tamburini et Zola perdirent leur chaire. On croit que leur démission avait été sollicitée par le pape; mais la cour leur accorda l'éméritat avec une pension. Rappelés à Pavie, lorsque les Français se furent emparés de toute la Haute-Italie, ils obtinrent de nouveau des places, et Zola fut fait professeur d'histoire, des lois et de la diplomatie. En 1799, la cour de Vienne, ayant recouvré la Lombardie, supprima l'université de Pavie; mais après la bataille de Marengo, Zola rentra encore en faveur. Il fut rappelé à Pavie, pour y professer l'histoire; fut admis, en 1802, dans le collège des *Dotti*, et fit partie des comices convoquées à Lyon, sous les auspices de Buonaparte. Il mourut, le 5 nov. 1806, à Concesio, sa patrie, où il était allé passer les vacances. Ses écrits sont nombreux : I. *Traité des lieux théologiques*. II. *De la fin dernière*. Ces deux traités avaient été dictés au séminaire de Brescia. III. Un Discours latin, prononcé le 5 décembre 1776, et imprimé ensuite, sur ce sujet : *qu'il faut éviter la dissimulation dans l'histoire des maux de l'Église*. IV. Une édition de l'opuscule de Cadonici : *L'Église sera en servitude sous les princes séculiers*, 1784, in-8°. V. Une édition de l'ouvrage de Bull : *Défense de la foi de Nicée*, 1784. VI. Des *Commentaires sur l'histoire de l'Église (De rebus christianis)*. Les *Prolegomènes* de cet ouvrage avaient paru en 1778; et l'on en fit, peu après, une seconde édition, qui est de 230 pages in-8°. Les deux premiers volumes des *Commentaires* parurent en 1780, et le troisième volume en 1786. La méthode de

l'auteur est de donner, dans le texte, un corps suivi d'histoire en abrégé, et de renvoyer aux notes les détails et les preuves; mais il ne paraît pas avoir terminé cette entreprise, qui était conçue sur un plan assez vaste. VII. *Dissertation sur l'autorité de saint Augustin dans les matières théologiques*, in-8°. VIII. Une Oraison funèbre de Joseph II, prononcée à Pavie, le 20 mai 1790, et qui fut imprimée in-8°. IX. *Traité De catechista*, qui n'est qu'un abrégé de l'ouvrage de Serrao : *De præclaris catechistis*. Zola fut l'éditeur d'un grand nombre d'ouvrages qu'il a accompagnés de notes et de commentaires. Tous portent le cachet de ses opinions. C'était un des théologiens les plus zélés contre ce qu'ils appelaient l'*hildebrandisme* (du pape Hildebrand, Voy. GRÉGOIRE VII), nom sous lequel ils désignaient des sentiments et des principes autorisés dans l'Église. Il était lié avec l'abbé de Bellegarde à Utrecht; et il a plaidé plusieurs fois, dans ses écrits, la cause du schisme de Hollande. Son livre *De rebus christianis ante Constantinum*, 3 vol., et ses *Leçons théologiques à Brescia*, 2 vol., furent mis à l'index, le 10 juillet 1797; mais le premier n'y est qu'avec cette clause : *donec corrigatur*; et pour les *Leçons*, on ne paraît censurer que la préface mise dans le second volume, à la tête de quelques opuscules de saint Augustin. Un anonyme a publié l'*Éloge* de Zola en italien, Pavie, 1807, in-8°. de 32 pages, dédié à Tamburini. La dédicace est signée des initiales S. L. P—C—T.

ZOLKIEWSKI (STANISLAS), hetman ou général en chef des armées polonaises, sous Sigismond III, fut élève de Zamoyski, et

l'un des premiers lieutenants de ce grand capitaine. Il naquit en 1547 dans la Russie Rouge, d'une famille ancienne, illustrée par ses exploits militaires et par les dignités dont elle avait été de tout temps revêtue. Son père, nommé aussi Stanislas, était palatin de la Russie Rouge, c'est-à-dire qu'il occupait dans cette contrée la première charge civile et militaire. Le fils, en qui la nature avait réuni tous ses dons, fut élevé avec le plus grand soin, et dès sa plus tendre jeunesse il possédait très-bien les anciens historiens et les auteurs classiques. Confié de bonne heure au grand Zamoyski, il le suivit dans ses expéditions militaires, et pendant la paix il en reçut des leçons de gouvernement et de politique. Le roi Étienne Batori, l'ayant bientôt distingué, lui accorda un avancement rapide, et lui confia tous ses plans pour la guerre de Russie. Après la mort de ce monarque (1586), l'archiduc Maximilien entra en Pologne pour disputer la couronne à Sigismond III; Zamoyski, marchant contre le prince autrichien, confia l'aile droite de l'armée royale à Zolkiewski. Le général tomba sur les impériaux avec une telle impétuosité, qu'il les culbuta entièrement sous les murs de Witzen, et les poursuivit jusqu'aux portes de la ville, quoiqu'il eût été grièvement blessé dès le premier choc. Sigismond lui accorda en récompense le bâton de *Hetman Polny*, ce qui répond à la dignité de major-général, ou de premier lieutenant du général en chef. Après avoir chassé les Tartares de la Russie Rouge, Zamoyski donna ordre à Zolkiewski de marcher vers l'Ukraine, et de faire rentrer dans l'obéissance les Cosaques, qui, devenus auxiliaires de

l'empereur Rodolphe II, se servaient des armes et des munitions que leur avait envoyées ce prince, pour ravager la Hongrie et la Russie Rouge. Zolkiewski les entoura et s'empara de leur camp (1596), où il saisit la correspondance que la cour d'Autriche entretenait avec eux, ainsi que les canons et les drapeaux qu'elle leur avait envoyés. Quatre de leurs chefs qui avaient exercé des cruautés contre des soldats polonais furent mis à mort. Un peu plus tard les Suédois étant entrés en Livonie, et la Pologne leur ayant déclaré la guerre, Zamoyski, malgré son grand âge et ses infirmités, prit le commandement de l'armée, et emmena encore avec lui Zolkiewski auquel il confia un corps d'élite chargé de marcher à l'ennemi pour le combattre. L'attaque fut vive et la bataille sanglante. Le chef des Suédois, Arnep, resta sur le champ de bataille, et Zolkiewski s'empara de son artillerie, de ses munitions et de la place de Weissenstein. Zamoyski qui mourut peu de temps après (3 juin 1605) donna à son digne élève un grand témoignage d'estime en le nommant tuteur de son fils unique; mais il lui adjoignit pour collègue dans cette honorable fonction l'un des plus puissants magnats du royaume, le palatin Zebrzydowski, homme vain et ambitieux, qui ne tarda pas à se mettre à la tête d'une conjuration contre Sigismond. Zolkiewski, resté fidèle à ce prince, fut chargé du commandement de l'aile gauche de l'armée royale à la bataille de Guzov (6 juillet 1607), où Sigismond obtint sur les révoltés une victoire complète. Les événements qui se développaient à la cour de Moscou appelèrent bientôt Zolkiewski sur un plus grand théâtre.

Après la mort d'Iwan III, plusieurs aventuriers s'étant successivement emparés du trône des czars, et en ayant été ensuite expulsés par des soulèvements, Sigismond III crut devoir profiter de ces circonstances, et proposa à la diète rassemblée à Varsovie (1609) de déclarer la guerre à la Russie, ce qui fut accepté. Alors le monarque nomma Zolkiewski grand-chancelier; lui donna le bâton de Hetman, et le chargea de diriger les opérations militaires. S'étant aussitôt mis en campagne avec une armée de 29,000 hommes, celui-ci voulait aller droit à Moscou, effrayer le nouveau czar Vassili V, mal affermi sur son trône, prendre sa capitale, et réunir à la Pologne les provinces occidentales de la Russie; mais, en exécutant un tel plan, il aurait pu acquérir plus de gloire qu'il ne convenait aux desseins de la reine Constance, seconde épouse de Sigismond. Par l'influence de cette princesse, autant que par les intrigues des courtisans, le roi décida que l'on commencerait par assiéger Smolensk qui, selon lui, devait se rendre à la première sommation. Contre son attente, ayant trouvé la place en très-bon état, il envoya ordre aux princes Sapieha et à quelques autres magnats, qui s'étaient avancés jusqu'auprès de Moscou, pour soutenir le faux Démétrius II, de venir joindre l'armée polonaise sous les murs de Smolensk. Tout cela se faisait contre les avis de Zolkiewski, qui représenta en vain que c'était agir en faveur du czar que l'on voulait combattre. Moscou n'ayant bientôt plus rien à craindre, le czar Vassili réunit ses forces pour aller délivrer Smolensk. Outre les troupes russes, il avait six mille Suédois sous les ordres du comte de

la Gardie et d'Édouard de Horn, mille Français, commandés par Pierre de la Ville, et un corps de troupes allemandes. Cette armée, forte de 30,000 hommes, s'avancait sous les ordres du prince Démétrius Vassili, frère du czar, pour débloquer Smolensk. Zolkiewski prend aussitôt la résolution de marcher contre elle; et, ne pouvant supporter la pensée d'être attaqué dans ses lignes, il se met à la tête de huit mille hommes d'élite, laisse le roi devant Smolensk avec le reste de l'armée, se dirige vers la route de Moscou, et atteint l'ennemi près de Kluszin (8 juillet 1610). Il l'attaque avec cette poignée de braves, le met dans le plus grand désordre, et se présente devant Moscou qui lui ouvre ses portes. Les habitants lui livrent le czar Vassili, les princes Démétrius et Iwan ses frères, proclament le jeune prince Vladislav, fils aîné de Sigmond, et lui prêtent serment de fidélité entre les mains de Zolkiewski. On promet pour le jeune prince qu'il embrasserait la religion grecque, qu'il n'emmenerait avec lui qu'un nombre déterminé de troupes polonaises, et que ces troupes se tiendraient à une certaine distance de Moscou. Le diplôme de l'élection fut remis à l'archevêque Philarète, métropolitain de Rostock, et au prince Vassili de Gallitzin, qui furent chargés de se rendre au camp devant Smolensk, près du roi, et de le prier de vouloir bien envoyer sans retard le prince Vladislav, pour occuper le trône des czars. Sigmond, loin de montrer de la joie d'un si heureux événement, reçut les députés avec hauteur, et donna même ordre de les jeter dans les fers. Dans cette occasion, le faible monarque n'agit évidemment que par l'influence de la

reine Constance, qui, jalouse de Vladislav, fils d'Anne sa sœur (1), et voulant faire tomber la couronne de Russie sur la tête de son propre fils, pressait le vieux Sigmond de garder cette couronne pour lui-même, et de ne point l'accorder à son fils aîné. Zolkiewski, indigné, laissa son corps d'armée sous les ordres d'un de ses lieutenants, et sous prétexte d'aller au-devant du jeune Vladislav, il se rendit à Varsovie, où il fut reçu en triomphe, et avec une pompe dont on n'avait point d'exemple en Pologne. Monté sur un char richement orné de trophées, il précédait d'autres chars où étaient assis le czar Vassili V, ses deux frères, Démétrius et Iwan, presque tous les membres du sénat russe, le patriarche de Moscou et un grand nombre de boyards. Le czar et ses deux frères, vêtus de robes de pourpre, portaient les marques de leurs dignités. Il est impossible de se représenter l'ivresse des Polonais à l'aspect d'un cortège qui leur rappelait toute la gloire des anciens Romains. Après avoir traversé la ville, le triomphateur entra dans la salle où la diète était assemblée. Il présenta au roi et à la nation polonaise le souverain russe et les autres personnages que le sort des armes avait remis entre ses mains; et il prit ensuite sa place comme grand-chancelier. Semblant oublier ce qu'il avait fait, ne disant pas un mot de ses exploits, il déplora en termes affectueux et touchants le sort de ceux qui, par les événements de la guerre, étaient tombés de si haut. Après la séance, il entra chez le roi, et lui dit franchement que tous les efforts de la valeur et de la sagesse venant

(1) Sigmond avait successivement épousé deux sœurs, archiduchesses d'Autriche.

échouer contre les intrigues de sa cour, il avait résolu de ne plus prendre aucune part à la guerre de Russie. Depuis que Zolkiewski avait quitté Moscou, la position du lieutenant qu'il y avait laissé était devenue extrêmement difficile. Les soldats, qui ne recevaient point de paie, et qui avaient un service très-difficile, faisaient entendre des murmures; et le mécontentement était encore beaucoup plus grand parmi les habitants. Ils ne parlaient qu'avec indignation du roi Sigismond, de sa hauteur et de sa politique, que rien ne pouvait expliquer. Des rassemblements secrets avaient lieu; et à un signal donné on avait sonné le tocsin, on avait pris les armes pour se jeter sur les Polonais. Le lieutenant, digne de son chef, sut ranimer le courage de sa faible garnison. Tombant sur les habitants, il les repoussa si vigoureusement, qu'ils laissèrent sur la place plus de six mille des leurs. La ville fut pillée, ainsi que le trésor des czars, d'où les Polonais enlevèrent le sceptre, la couronne et les autres insignes de l'autorité souveraine. Chargés de dépouilles, ces Polonais souillèrent leur gloire en mettant le feu à la ville de Moscou, qui, selon le témoignage des historiens, comptait alors cent quatre-vingt mille maisons, construites en bois. Tout devint la proie des flammes (2). La garnison sortit en plein jour, en bon ordre, et ravagea les domaines royaux. Moscou choisit un nouveau czar, Michel Fédor ou Théodore, fils de ce métropolitain que Sigismond avait jeté dans

les fers. Enfin le monarque, ouvrant les yeux, envoya son fils Vladislav avec le général Chodkiewicz, pour reconquérir une capitale que Zolkiewski avait inutilement offert de lui remettre. L'armée polonaise s'avança jusque sous les murs de Moscou; mais elle ne put s'en emparer. Une paix honorable pour la Pologne fut conclue le 15 janvier 1619. Le principal article du traité portait que le jeune prince rendrait le diplôme de l'élection passé entre la nation russe et Zolkiewski. Vladislav, qui agissait avec franchise, fit en vain chercher cet acte dans les archives de la couronne. On croit que la reine Constance l'avait fait disparaître. Pendant ce temps, les relations étroites de Sigismond avec la cour d'Autriche avaient inquiété la Porte ottomane. Bethléem Gabor, prince de Transylvanie, également mécontent du roi de Pologne, à qui il reprochait les secours donnés à l'Autriche et les obstacles apportés à son projet de s'emparer de la couronne de Hongrie, excitait les Turcs contre la Pologne. Gaspard Gratian, que la Porte avait nommé hospodar de la Moldavie, après les arrangements pris avec Zolkiewski, penchait intérieurement pour la Pologne. Il prévenait le roi des préparatifs que faisait la Turquie, et témoignait le désir sincère d'en séparer le joug, et de remettre de nouveau la Moldavie entre les mains de ses anciens maîtres. La Porte, instruite de cette intrigue, donna ordre à Skinder Bacha d'entrer en Moldavie, et d'arrêter Gratian. A force de prières et de promesses, l'hospodar fit décider qu'on lui donnerait des secours; et Zolkiewski reçut ordre d'entrer en Moldavie, Gratian l'assurant qu'il viendrait le join-

(2) Dans 430 ans, Moscou a été brûlé trois fois; le 27 août 1382 par Toktamisch (Voy. VLADIMIR (Andriewits), XLIX, 360); en 1612, par les Polonais, et en 1812, par les Français.

dre à la tête de ses troupes. Le général polonais passa les frontières (1620), à la tête de huit mille hommes, se confiant à sa fortune, à la valeur de ses soldats et aux secours que l'hospodar lui annonçait; mais celui-ci n'avait amené que six cents hommes de cavalerie, lorsque les Polonais virent fondre sur eux une nuée de Tartares et de Turcs. Zolkiewski fit tous ses efforts pour inspirer du courage à sa petite troupe; et elle repoussa vivement les premières attaques. Le lendemain, il fit venir tous les chefs de corps, et leur annonça qu'il avait pris la résolution d'attaquer; que si l'issue de la bataille ne lui était point favorable, il ferait sa retraite pendant la nuit. Kalinowski, le prince Korecki et Nicolas Strus, qui depuis long-temps portaient envie à la gloire de leur chef, dirent hautement que l'on n'était point en mesure de combattre; et, pendant le reste de la nuit, ils allèrent de tente en tente, pour gagner les autres chefs. Avant le point du jour ils abandonnèrent leur général, et prirent la fuite. Le ciel ne laissa point cette lâcheté impunie. Kalinowski se noya en voulant passer le Pruth; Gratian et plusieurs autres furent atteints et mis à mort par les Tartares. Zolkiewski, ainsi abandonné, ne perdit point courage; et, depuis le 30 septembre jusqu'au 6 octobre, il exécuta sa retraite avec autant de bonheur que de présence d'esprit. Malgré son grand âge, il était partout; et sa petite troupe faisait toujours bonne contenance. Déjà l'on touchait aux frontières de la Pologne; mais dans la nuit du 6 octobre 1620, des lâches répandent l'alarme parmi les soldats, espérant s'enfuir plus facilement. Les Turcs et les Tartares, ins-

truits du désordre, eurent bientôt pris d'assaut le camp polonais. La nuit était obscure; tout fut massacré. Les deux fils de Zolkiewski, quoique blessés l'un et l'autre, se placèrent devant leur père; et tous les trois périrent glorieusement, après avoir vendu chèrement leur vie. Quand le jour fut venu, et que l'on put reconnaître le corps du général en chef, les Turcs lui coupèrent la tête, qui, selon leur usage féroce, fut promenée dans leur camp, puis envoyée à Constantinople, et portée en triomphe dans les rues. C'est ainsi qu'à l'âge de soixante-treize ans périt un général qui avait rendu de si grands services à sa patrie. On trouve dans le recueil de Lubienski, évêque de Plock, pag. 185, une lettre où ce grand homme a décrit les événements de cette dernière guerre, jusqu'au moment de sa mort. En 1786, Constance Dembowska a composé, en polonais, une *Élégie* touchante sur les exploits et la mort de Zolkiewski. Julien-Ursin Niemcewicz, président de la société royale des Amis des sciences de Varsovie, a fait aussi une *élégie* sur Zolkiewski qui est insérée dans le *Spiewy historyczne z Muzykon i Rycinami*, ou *Chants historiques*, etc., Varsovie, 1819, in-8°. On y trouve une notice historique sur Zolkiewski, avec une gravure qui représente la séance où le général présenta au roi et à la Diète le czar moscovite. Starowolski, dans ses *Sarmatia Bel-latores* (Breslau, 1733, in-4°, p. 158), s'exprime ainsi: « Ce général, » si grand par son origine et par ses » exploits, avait conservé les mœurs » des anciens. Il parlait peu et agis- » sait beaucoup. Après avoir passé » par tous les grades de la milice, » il défit dans les plaines de Kluszin

» une armée innombrable; il s'em-
 » para de la capitale des Moscovites,
 » et conduisit en triomphe leur sou-
 » verain. Enfin, il força la nation
 » russe à jurer foi et hommage au prin-
 » ce Vladislav.... Selon l'usage des
 » Lacédémoniens, il ne demandait
 » jamais combien d'hommes l'enne-
 » mi comptait dans ses rangs, mais
 » où il était campé. Partout il a été
 » grand : il le fut surtout, lorsqu'é-
 » tant entré dans la Valachie, pour
 » s'emparer de cette province que
 » Gaspard Gratian soumettait à la
 » Pologne, il soutint, dans les plai-
 » nes de Cecora, avec quelques co-
 » hortés, décimées par l'indiscipline,
 » les attaques réitérées des Turcs et
 » des Tartares. Pressé par ces bar-
 » bares, ayant à relever le courage
 » de ses soldats, il veillait surtout à
 » ce qu'ils observassent la discipline,
 » et que dans leurs défaites ils ne
 » ternissent point leur gloire. Pen-
 » dant huit jours il s'était retiré en
 » bon ordre, et il approchait du
 » Dniester, lorsque, vers la seconde
 » veille de la nuit, des lâches l'aban-
 » donnèrent, afin de gagner plus
 » promptement le fleuve. Les Barba-
 » res, instruits du désordre, péné-
 » trèrent dans le camp; ceux qui en-
 » touraient le chef furent massacrés
 » avec lui, et sa tête, placée au haut
 » d'une pique, fut promenée dans
 » tout le camp, puis envoyée à Cons-
 » tantinople, et montrée en triomphe
 » aux musulmans. Quelle honte pour
 » nous! ce n'est point l'ennemi, ce
 » sont nos discordes qui ont triom-
 » phé de Zolkiewski. » Son corps,
 » rapporté à Zoikiew, fut placé dans
 » le tombeau de ses ancêtres, à côté de
 » son épouse. Plus tard, ses amis et ses
 » parents y réunirent sa tête, qu'ils
 » achetèrent des Barbares à prix d'or.
 G—Y.

ZOLL (HERMAN), jurisconsulte
 de Cassel, né le 3 février 1643, se
 rendit, en 1659, à l'académie de
 Rinteln, visita celle de Franeker et
 de Doesbourg, en 1661, celle de
 Marpourg en 1664, et revint à Rin-
 teln, se faire conférer les honneurs
 du doctorat. Cependant ce fut à Mar-
 pourg qu'il alla exercer et professer
 la science à laquelle il s'était livré.
 Nommé à la chaire des Institutes
 (1674), il fut, très-peu de temps
 après, décoré du titre d'avocat fis-
 cal et d'auditeur. Il parcourut ensui-
 te les diverses chaires de jurispru-
 dence jusqu'à celle du code et du droit
 féodal, à laquelle il arriva en 1686;
 il devint en 1700 conseiller du prin-
 ce de Rinteln, et en 1714, doyen du
 conseil et directeur de la chancelle-
 rie de sa principauté. Zoll mourut le
 7 février 1725. Ses Dissertations ont
 presque toutes conservé de l'import-
 tance, parce qu'elles roulent sur des
 points de législation capitaux, non-
 seulement dans la jurisprudence féo-
 dale de l'Allemagne, mais dans celle
 de toutes les nations, et que d'ailleurs
 il aborde avec autant de franchise
 que de sagacité les problèmes dont il
 se propose la solution. C'est ce que
 l'on remarquera principalement dans
 les suivantes : I. *De præferentiâ sta-
 tutorum discrepantium*. II. *De li-
 bellorum conceptione*. III. *De nul-
 litatibus sententiarum earumque
 deductione*. IV. *Conclusiones octo
 selectæ*. V. *Quæstiones quædam il-
 lustres*. VI. *De promissionibus ge-
 nerosâ fide vallatis*. VII. *Differen-
 tia juris civilis communis et hilden-
 sis circa instrumenta hypothecarum
 publicarum*. VIII. *Semicenturia as-
 sertionum ac quæstionum ex variis
 juridicis partibus desumptarum*. IX.
Decas observationum singularium.
 X. *De oculari inspectione*. Cette

des a Francfort, a Drewe et a Utrecht, il fut nommé successivement ministre de la religion dans le pays de Vaud, chez les Grisons, à Isenbourg, et en 1758 à l'église réformée de Leipzig. Il s'acquit une grande réputation par son talent pour la chaire, et mourut le 28 janvier 1788. On a de lui : I. *Nouveau recueil de cantiques* (all.), Leipzig, 1766, in-8°. ; neuvième édition, ibid., 1794. C'est un choix fait dans les œuvres des poètes modernes les plus estimés en Allemagne, entre autres Gellert, Cramer et Klopstock. II. *Réflexions sur le mal en ce monde, avec des exhortations contre le vice de l'impureté* (all.), Leipzig, 1777, in-8°. ; troisième édition, ibid., 1789, in-8°. III. *Prix des choses qu'on regarde comme les plus importantes pour son bonheur* (all.), ibid., 1784; in-8°. ; Reutlingen, 1790, et Leipzig, 1795. IV. *Avertissement contre certains défauts qui dominent à notre époque et contre les abus de la connaissance de la pure religion* (all.), 1788, in-8°. V. *Sermons de G. J. Zollikofer, publiés après sa mort* par F. J.

Kinderwate
comparer à
primé ainsi
*Manuel pour
classiques* c
est un des p
époque. Il
communiqué
persuasion.
l'arrangeme
sitions peuv
me les plus
de son temp
variée : ses
nie ; et il s
heureusement
de l'un
sitions facile
Ses Sermon
qu'il s'adres
Il ne s'est p
n'est jamai
Garve dit et
« Peu de m
lui, parler
particuliers
des habitud
Plus rareme
plier avec
sités révé

ZOLTAN ou ZULTAN, duc de Hongrie, fut pendant la première moitié du dixième siècle, l'effroi de l'Allemagne, de la France et de l'Italie. Sous son aïeul, Almus, les Hongrois étaient descendus du mont Caucase, au nombre de deux cent mille combattants; et, comme les dignes enfants d'Attila, ils s'étaient partout frayé un chemin au milieu des flammes et du carnage. Ils s'arrêtèrent dans la Pannonie, entre les monts Carpathes et le Danube; et ils s'étendirent dans la Moravie sous le duc Arpad qui, à l'exemple de son père Almus, présenta son fils Zoltan aux chefs des tribus, pour recevoir leur serment de fidélité. Dès lors les Hongrois commencèrent à se répandre comme un torrent pour dévaster les plus belles contrées de l'Europe. En 907, ils se jetèrent sur la Bavière. Le duc Léopold fut battu, l'archevêque de Salzbourg et deux autres évêques restèrent sur le champ de bataille. Les années suivantes ils ravagèrent la Saxe, la Thuringe et la Franconie. Louis l'Enfant, défait sur le Lech, s'engagea à leur payer un tribut annuel. Les ravages continuèrent sous l'empereur Conrad; l'histoire d'Allemagne n'offre point d'époque plus désastreuse. Les terribles Hongrois, n'éprouvant aucun obstacle, ravagèrent, en 916, les environs de Brème, de Hambourg; et l'année suivante, ayant réduit en cendres la ville de Bâle, ils pillèrent l'Alsace et la Lorraine. En 919, ils gagnèrent près de Laybach, sur les troupes de la Carinthie, une bataille à laquelle le patriarche d'Aquilée échappa comme par miracle. En 920, conduits par Bogat et Darsac, lieutenants du duc Zoltan, ils pénétrèrent en Italie, s'avancant sur Aquilée, Vérone et Pavie. Bérenger, duc

de Lombardie, acheta la paix à des conditions honteuses; il eut même la lâcheté de se liguer avec ce peuple féroce pour opprimer ses voisins. En 922, les Hongrois défirent l'empereur Henri, qui fut obligé de se réfugier dans un fort près de Wurzen en Saxe. Après avoir ravagé cette province, la Franconie, la Souabe et les bords du lac de Constance, ils se jetèrent sur la Suisse, l'Alsace, la Lorraine; de là ils revinrent sur la Thuringe et la Saxe. L'empereur Henri s'enferma dans Werla. Ayant, dans une sortie, pris un des chefs ennemis, les Hongrois offrirent pour sa rançon une somme très-considérable. L'empereur, au lieu d'argent, demanda une trêve de neuf ans, et le prisonnier fut rendu à cette condition. Sur l'invitation du lâche Bérenger, les Hongrois vinrent, en 924, mettre le siège devant Pavie; la ville fut prise, réduite en cendres, et les habitants massacrés. Les évêques de Pavie et de Verceil restèrent parmi les morts. Pour revenir en Hongrie, les barbares se dirigèrent sur la Provence, et s'avancèrent jusqu'à Nîmes (925); Zoltan donna alors à ses troupes quelques moments de repos; il en profita pour distribuer dans les provinces de son empire les troupeaux d'esclaves que ses armées poussaient devant elles. En 932, il rentra dans la Saxe; mais il fut complètement battu devant Mersbourg, où il perdit trente-six mille hommes. Il s'en vengea sur l'empire d'Orient, qui, voyant les Hongrois approcher de Constantinople, acheta la paix au poids de l'or. En 935, Zoltan parcourait encore une fois la Souabe, l'Alsace, la Lorraine et la Bourgogne; à l'approche du roi Rodolphe, il se jeta sur l'Italie, et pénétra jusqu'aux

portes de Naples. Il revint à travers la Bourgogne, la Thuringe, la Franconie et la Bavière; et en 937, il alla encore dévaster la Lorraine, la Bourgogne, et revint par la Savoie et l'Italie. Deux ans plus tard, Hugues, duc de Lombardie, acheta la paix en lui donnant dix boisseaux d'argent. En 943, ce farouche conquérant était aux portes de Constantinople. Les Grecs, selon leur usage, donnèrent de l'or, et ils obtinrent une trêve de cinq ans. Chaque année les troupes de Zoltan changeaient de direction. En 947, elles s'avancèrent à travers l'Italie; en 953, elles pénétrèrent en France jusqu'à Reims et Châlons. Un annaliste, décrivant la consternation générale, dit: « Ces Hongrois » tombent partout à l'improviste; » la terre gémit sous les pieds de » leurs chevaux qui vont avec la » vitesse de leurs flèches; les cam- » pagnes sont pareilles à un gouffre » qu'ils couvrent avec leurs lances et » leurs casques. » Enfin, le jour de la vengeance arriva. Zoltan avait détaché trois de ses lieutenants, dont deux, avec soixante mille hommes, mirent le siège devant Augsbourg, pendant que le troisième à la tête de quarante mille pénétrait dans la Thuringe. L'empereur Othon I^{er}. entra en Souabe, à la tête de son armée, le jour de la Saint-Laurent (955); il attaqua les Hongrois postés sur le Lech, et gagna sur eux une bataille qui fut le jour de délivrance pour l'Allemagne. Les deux lieutenants, faits prisonniers, furent remis au duc de Bavière qui les fit pendre à Ratisbonne. Sept généraux hongrois survécurent au carnage; on les renvoya à Zoltan, après leur avoir coupé les oreilles. Cependant le troisième lieutenant de ce conquérant, qui avait

pénétré jusqu'à Fulde, vengea ses frères d'armes en faisant massacrer par milliers les prisonniers qu'il conduisait en esclavage. La victoire d'Othon rendit le courage et la confiance à l'Allemagne; l'Autriche et la Bavière relevèrent leurs villages et leurs villes; des colonies vinrent remplacer les habitants que l'ennemi avait massacrés ou jetés dans les fers. Mais ce qui est assez digne de remarque, c'est que ce désastre fut un bonheur pour Zoltan et pour son duché; il comprit dès-lors qu'il était temps de travailler à changer les mœurs et les habitudes de ses peuples, et qu'il fallait arrêter dans leurs courses ces hordes asiatiques, pour amener par degrés, au milieu d'elles, la civilisation européenne. Sans paraître découragé par ses revers, il alla lui-même tracer, avec la pointe de son sabre, les limites de son duché, qui, selon les auteurs contemporains, s'étendaient au sud jusqu'à la mer Adriatique, comprenant une partie de la Styrie, la Dalmatie, la Croatie, la Bosnie, la Transylvanie, et une partie de la Valachie. Les princes de la Moravie, les faibles descendants de Swientopelk acquittaient un tribut annuel. Zoltan annonça que tous ses soins allaient se diriger vers l'administration intérieure. Quoique affaibli par l'âge, il était encore trop puissant, trop redouté pour avoir à craindre que ses voisins vinsent insulter les limites qu'il venait de leur assigner. La religion chrétienne se montrait de loin pour adoucir les mœurs de sa nation. Giulay, un des généraux envoyés comme otages à Constantinople, y avait reçu le baptême et avait pris le nom d'Étienne. Étant revenu en Transylvanie, dont Zoltan lui avait confié le gouvernement, il fut

l'apôtre de cette province. Sa fille, Sarolta, appelée en langue slave *Biala Knegnina*, la reine blanche, épousa Geysa, petit-fils de Zoltan, et elle donna, avec le baptême, le nom de son père à son fils aîné, que la Hongrie révere comme son premier roi, et qu'elle invoque comme l'apôtre de la nation, sous le nom de saint Étienne I^{er}. Zoltan donna en quelque sorte à son gouvernement des formes représentatives en confiant l'autorité législative aux princes des tribus et aux chefs des familles. Tels furent les commencements de ces libertés nationales, à la conservation desquelles veillent de nos jours, avec une inquiétude jalouse, ces fiers magnats de Hongrie, qui se glorifient d'être les descendants des princes des tribus sorties de l'Asie. Zoltan, qui mourut en 960, eut pour successeur son fils Taxes ou Taksony. G—Y.

ZOMEREN. Voy. SOMEREN et ZOEMEREN.

ZONARE (JEAN), historien et canoniste grec dans le douzième siècle, fut élevé, par sa naissance et son mérite, à la place de secrétaire-d'état sous Jean et Manuel Comnène; mais la mort de sa femme l'ayant dégoûté du monde, il se retira dans une île éloignée pour y prendre l'habit monastique. Les ouvrages qui restent de lui prouvent qu'il sut mettre à profit le loisir que lui procura sa vie solitaire. Ce sont : I. Des *Annales* qui vont depuis le commencement du monde jusqu'à la mort d'Alexis Comnène, en 1118. Il est moins diffus que plusieurs autres historiens de sa nation; aussi n'a-t-il prétendu écrire qu'un abrégé. On n'en fait pas grand cas pour les temps qui précèdent la fondation de l'empire de Constantinople, quoiqu'il soit

assez exact tant qu'il suit Dion, que l'on avait en entier de son temps. Zonare fait mieux connaître qu'aucun autre historien ce qui regarde Constantin et les princes de sa maison, et il relève assez impartialement les abus de l'Église et de l'état. La meilleure édition de son ouvrage est celle du Louvre, 2 vol. in-fol., 1686, par Ducange, dans le corps de l'histoire Byzantine. On l'a réimprimée à Venise, en 1729. Jérôme Wolf (*Voy.* ce nom, LI, 126) en avait donné une qui est moins estimée. Jean de Maumont l'a traduite en français, Paris, 1560, et Jean Millet, en 1583. Le président Cousin s'est contenté de donner en français ce qui regarde l'histoire romaine. II. Des *Commentaires* estimés sur les *Canons des Apôtres, des conciles*, et sur les *Épîtres canoniques* des papes, dont la plus complète édition est celle de Bévérige, Oxford, 1672, in-fol. Ils sont très-propres à nous faire connaître la discipline de l'Église grecque. III. Divers *Traités* ou *Discours* dans le *Jus græco-romanum*, dans les *Monumenta eccles. græc.* de Cotelier, dans les notes de Vulconsins sur *saint Cyrille*. IV. Plusieurs ouvrages manuscrits dans les bibliothèques. Zonare était très-attaché à l'erreur des Grecs sur la procession du Saint-Esprit, comme on le voit par son hymne sur la Sainte Vierge, imprimée dans la Bibliothèque des Pères. T—D.

ZONCA (VICTOR), habile mécanicien, était né vers 1580. S'étant appliqué de bonne heure à l'étude des mathématiques et de l'architecture, il y fit de rapides progrès, et fut honoré du titre d'architecte de la ville de Padoue. La vue, dit-on, du recueil de machines d'Aug. Ramelli (*V.* ce nom, XXXVII, 44) lui ins-

mais ce volume ne serait pas aussi rare s'il en existait tant de réimpressions. Il contient quarante - quatre planches, qui représentent la vis sans fin d'Archimède, des modèles d'écluses pour les canaux de navigation, des moulins à bled de différentes sortes, des pressoirs, le moulin du foulon, celui du fabricant de poudre, la presse de l'imprimeur en caractères et celle de l'imprimeur en taille-douce, une machine à rôtir les viandes, mise en mouvement par la fumée; mais, ce qui est plus remarquable encore, une machine à filer, mue par l'eau, semblable à celle qu'on a importée d'Angleterre en France, il y a quelques années, sans qu'on en ait jusqu'ici revendiqué l'honneur pour l'ingénieur artiste italien, trop peu connu, même de ses compatriotes.

W—s.

ZONDADARI (MARC-ANTOINE), grand-maitre de l'ordre de Malte, appartenait à une ancienne et noble famille de Sienne, et était par sa mère petit-neveu du pape Alexandre VIII. Né dans cette ville, le 26 novembre 1658, il fut d'abord vé à la mai

dit
de l
à re
pied
resp
finar
déco
en 17
bassa
XI,
partic
termi
frères
charg
cesser
tyrant
Raymo
choisi
tère, er
règne f
et des
les lier
long-t
les for
l'abon
gulière
à faire
aussi
tout

pour qu'il restât long-temps à la tête des affaires, lorsqu'il mourut le 16 juin 1722, âgé de quatre-vingt-trois ans. Antoine Manuel en fut le successeur. On a de Zonon un opuscule intitulé : *Courte notice sur l'ordre militaire des Jésuites de Saint-Jean de Jérusalem* (Breve e particolare Istruzione sopra ordine militare degli Osservanti), Rome, 1719, 1 vol. in-8. Imprimé à Paris, en 1721, et à Padoue, en 1724, avec une préface du Psaume xli qui est de lui. Toutes ces éditions sont rares. Voy. *Giornale de' letterati*, xxxvii, 286; et les *degl' uomini illustri toscani*, 642.

P—OT.

ZELLI (JACQUES), poète italien, né à Venise en 1639. Ayant terminé ses études au séminaire de Padoue, sous la direction des PP. Capucins, il embrassa l'état ecclésiastique, et se concilia, par ses talents ainsi que par la pureté de ses mœurs, la bienveillance des prélats, qui succédèrent sur le siège pastoral de Venise. Pourvu de la chaire de rhétorique, il employa ses loisirs à la culture des lettres, et devint membre de l'académie des *Recueillisti accolti*. Il avait la plus grande facilité à rimer sur toutes sortes de sujets; mais les compositions qu'il a produites se ressentent malheureusement du goût de son siècle, qui n'est pas celui du naturel. Sa vieillesse fut saine et heureuse comme l'avait été sa jeunesse. Il mourut le 9 mai 1712 et fut inhumé dans l'église cathédrale, avec une épitaphe honorifique. Il a laissé un recueil de vers, sous le titre : *Trattenimenti poetici geniali*, Venise, 1673, in-12. On trouve son Éloge dans le *Giornale letterario*, xxx, 337. W—s.

ZOPF (JEAN-HENRI), historien, né à Gera en 1691, fit ses études à l'université de Halle, devint directeur du gymnase d'Essen en 1719, et s'y fit remarquer par son savoir jusqu'à sa mort, qui arriva dans le mois de février 1774. Il publia, en 1729, un *Précis de l'histoire universelle*, qui eut beaucoup de succès dans les écoles d'Allemagne, et qui fut imprimé dix-sept fois pendant la vie de l'auteur. Cet ouvrage a eu encore trois éditions depuis; et la dernière, faite par le professeur Kranse, a été traduite en français par M. Schoell, notre collaborateur, et publiée sous ce titre : *Précis d'histoire universelle, politique, ecclésiastique et littéraire depuis la création du monde jusqu'à la paix de Schœnbrunn*, continuée sur un plan plus étendu, et augmentée d'une Histoire de la révolution française, etc., 5 vol. in-12. Paris, 1810. Dans cet ouvrage, Zopf a pris pour base l'histoire des Juifs; et il y rattache le synchronisme des autres nations. Arrivé à notre ère, c'est l'empire romain qui lui sert de centre; puis, par une fiction qui a toujours flatté les Allemands, il regarde l'empire germanique comme la continuation de l'empire romain, et y rattache la suite de toute l'histoire moderne. Le traducteur a modifié ce plan, en donnant un peu plus de place à l'histoire des autres peuples.

M—D j.

ZOPPIO (JÉRÔME), littérateur, né dans le seizième siècle, à Bologne, suivit d'abord la carrière de la médecine, et se fit agréger à la faculté de sa ville natale. Dans ses loisirs, il cultivait avec ardeur les lettres et la philosophie, et il finit par entrer dans l'enseignement public. Après avoir professé quelque temps la lo-

gique et la morale à Macerata, où il fonda l'académie de *Catenati*, il revint occuper la chaire de littérature dans sa patrie, et y mourut le 5 juin 1591. Zoppio prit une part active aux disputes grammaticales qui s'élevèrent, de son temps, entre les littérateurs de l'Italie. Il se déclara pour Annib. Caro, dans la querelle qu'excita son fameux canzone *De gigli d'oro*, et se rangea parmi les défenseurs de Pétrarque et du Dante. Dans un de ses opuscules (*Difesa del Petrarca*, 79), il attaque très-vivement le Muzio. Fontanini prétend que ce fut parce que le Muzio avait dit que les philosophes sont les patriarches des hérétiques (*Bibliot. d'eloquenz.*, II, 477); mais il est inutile de chercher d'autre cause à la sortie de Zoppio que la chaleur inséparable de toute discussion. On a de lui : I. Les quatre premiers livres de l'*Énéide* de Virgile, trad. in *ottava rima*, Bologne, 1554, 1558, in-8°. II. *Rime et prose*, ib., 1567, in-8°. Le seul écrit en prose que contient ce recueil est la défense du *Canzone* d'Annib. Caro. III. *L'Atamante traged.*, Macerata, 1578, in-4°. Muret, dans une lettre qu'il écrivit à Zoppio, au sujet de cette pièce (*Epist.*, lib. IV, 50), fait un grand éloge du style; mais il signale quelques défauts de conduite, et blâme l'auteur d'avoir conservé l'usage du prologue, ainsi que la division de la pièce en actes et en scènes (1). IV.

(1) Cette pièce n'a probablement jamais été jouée; et ce n'est point aujourd'hui qu'elle réussirait à la représentation. Cependant le style a toute la pureté des bons écrivains de ce siècle, et y joint souvent beaucoup d'élégance. Il ne manque pas même d'une certaine force; mais la composition est faible. Outre la nullité du sujet mythologique adopté par Zoppio, on voit avec regret les prologues d'Euripide et les machines dramatiques des anciens religieusement reproduites par l'inexpérience des modernes. Les théories du théâtre étaient alors si peu avancées, que Muret,

Ragionamenti in difesa di Dante e del Petrarca, Bologne, 1583, in-4°. V. *Risposta alle opposizioni sanesi*, Fermo, 1585, in-4°. VI. *Particelle poetiche sopra Dante*, Bologne, in-4°. VII. *La poetica sopra Dante*, ibid., 1589, in-4°. (Voyez la *Biblioth.* de Fontanini, I, 349 et suiv.)—ZOPPIO (Melchior), fils du précédent, né vers 1544 à Bologne, suivit, à l'exemple de son père, la double carrière de la médecine et de l'enseignement. Il professa la philosophie à Macerata, et ensuite à Bologne, où il fut, en 1588, l'un des fondateurs de l'académie de *Celati*. Il adopta le nom de *Caliginoso* dans cette société, dont il était un des membres les plus zélés, et à laquelle il légua, par son testament, une salle pour ses assemblées. Pendant cinquante ans qu'il remplit les fonctions du professorat à Bologne, Melchior Zoppio s'acquit une telle réputation, que ses collègues lui discernèrent, de son vivant, les honneurs d'une inscription publique. Il mourut octogénaire en 1634. Ses obsèques furent célébrées, avec une pompe inaccoutumée, dans l'église des PP. Servites, où il est inhumé. André Torelli, son confrère, prononça son éloge funèbre. Outre divers traités de philoso-

phie dans sa lettre à Zoppio, lui reprocha d'avoir introduit dans sa pièce la division par actes et par scènes, enveloppant ainsi dans un même reproche deux procédés dramatiques, dont l'un est purement arbitraire, tandis que l'autre existe de toute nécessité, même lorsqu'on ne l'aperçoit point par l'analyse, ou qu'on négligerait de lui donner un nom. Au reste, cette objection était si peu raisonnable, que Muret lui-même, dans une tragédie latine (*Julius Cesar*), que l'on trouve dans la collection de ses Œuvres, introduisit la division par actes, et crut à propos d'indiquer le commencement des scènes. On peut voir la critique de Muret dans le recueil de ses lettres, lib. IV, epist. 50. Voici comment il s'exprime sur le compte de l'Athanas : *Totum autem genus est Academicum, olet Lyceum, olet philosophicum, non illam horridam et incultam et aut elingnam aut stultè clamoriam qua hodie scholas prope omnes occupavit, sed volutam illam Atticam, etc.*

plastique et quelques opuscules sont aujourd'hui sans intérêt, on trouvera les titres dans les *bibliographies* d'Orlandi, p. 211, Melchior deux comédies : *Il e accusato* (Venise, 1598, pièce écrite en vers de 5, de 9 syllabes, et *Il Giuliano*; tragédies : l'*Admeto*, *Me-reusa*, *Meandro*, Bologne, n-12. Il a laissé plusieurs ouvrages manuscrits, entre autres six volumes in-folio, sur des mathématiques philosophiques. Ghilini, qui Melchior un *microcosmo di e di lettere*, lui a consacré ce, à la suite de celle de son oncle le *Teatro d'uomini let-*

11, 156. W—s.
 ZO (PAUL), peintre, né à Brescello, la fin du quinzième siècle, remarquable par la finesse de son dessin. Il se trouvait dans sa ville natale en 1512, quand Gaston de Foix fit cette ville d'assaut, et il échappa aux plus grands dangers au milieu de ce désastre. Revenu quelques jours après de ses premières aventures, il peignit en miniature cette scène de désolation sur un bassin de marbre, pour en faire un pré-dice Gritti; mais en sortant du bassin à Venise, il le rompit par accident, et il en mourut de douleur en 1515. Ce peintre a laissé à son fils un Christ au Calvaire, qui en lui le desir d'imiter l'école de Mantegna. — ZOPPO DI LUGANO Baptiste *Discepoli*, dit le Zoppo, peintre de l'école Milanaise, un des coloristes les plus forts et les plus aimés de son temps. A Saint-Charles de Milan on vit de lui un Purgatoire avec les images les plus singulières de sainte-Thérèse de Côme, il a un tableau représentant cette

sainte. Cette composition, qui est accompagnée de deux tableaux latéraux relatifs au même sujet, est une des meilleures productions de ce maître. En général le portrait de sainte Thérèse est très-répandu en Italie, et toujours conçu dans des idées extraordinaires d'extase, et l'on dirait presque d'amour profane. On ne demande d'ailleurs ce genre de composition qu'à des maîtres d'un mérite reconnu. Discepoli mourut en 1660.

A—p.

ZOPYRE, médecin, sur lequel il ne nous est parvenu que des renseignements incomplets, vivait à la cour de Ptolémée Aulète, roi d'Égypte. Il imagina pour ce prince l'antidote universel connu sous le nom d'*Ambrosia*. Celse en a donné la composition (liv. v, ch. 23); on la retrouve dans Scribonius Largus, *Compositiones medicæ*, et dans Galien, *Antidotarium*, II, 8. C'est à peu-près le fameux antidote de Mithridate; et l'on conjecture avec beaucoup de vraisemblance que Zopyre avait communiqué sa recette au roi de Pont, l'ami d'Aulète et son allié. En effet, Galien (*De antidot.*, lib. II) parle d'une lettre de Zopyre à Mithridate, dans laquelle le médecin propose au roi de tenter l'essai de son antidote : il lui conseillait de faire avaler à un criminel un poison mortel, et de lui donner sur-le-champ son *Ambrosia*, assurant que cette composition détruirait certainement l'effet de la substance vénéneuse. Zopyre paraît avoir eu des connaissances assez étendues en botanique. On croit que c'est de son nom que le *Clinopodium* fut d'abord appelé *Zopyron* (Pline, *Hist. nat.*, XXIV, 15; Dioscorides, III, 108), soit qu'il eût découvert cette plante ou qu'il en eût reconnu le premier les proprié-

tés médicales. On voit par divers passages des *Collectanea* d'Oribase (liv. XIV) que Zopyre avait classé les médicaments d'après leur mode d'action; mais il attribue à certaines substances des propriétés qu'on est loin de leur accorder aujourd'hui (V. Sprengel, *Histoire de la médecine*, trad. de Jourdan, 1, 489). — ZOPYRE, médecin de Gordium en Phrygie, ou de Gorte dans la Crète, était contemporain de Plutarque. Le philosophe de Chéronée le met au nombre des interlocuteurs des *Symposiaques* ou *propos de table* (III, ch. VI). C'est dans sa bouche qu'il place la défense de l'opinion d'Épicure, sur le temps le plus favorable aux plaisirs de l'amour. W—s.

ZOPYRE. V. MÉGABYSE.

ZORGDRAGER (CORNEILLE-GISBERT), navigateur hollandais, naquit vers 1650, et partit en 1690, comme capitaine d'un navire expédié à la pêche de la baleine, dans la mer du Groenland. Il paraît qu'il continua pendant plusieurs années à faire ces sortes de voyages. Abraham Moubach publia en hollandais le résultat des travaux de Zorgdrager: ce livre est intitulé: *Progrès florissants de la pêche au Groenland, et Traité de la pêche de la baleine*, Amsterdam, 1720, in-4°, fig.; la Haye, 1727, in-4°, traduit en allemand, avec des additions, entre autres un extrait de l'ouvrage de Nic. Denis, sur la pêche de la morne (*Voy. DENIS*), Leipzig, 1723, in-4°, fig.; seconde édition sous le titre de *Description de la pêche de la baleine et des autres pêches du Groenland*, Nuremberg, 1746, in-4°, fig.; traduit en anglais sous le titre de *Tableau du commerce du Groenland et de la pêche de la baleine*, Londres, 1725, in-4°. « Ma

» profession pendant plusieurs an-
 » nées, dit Zorgdrager, ayant été la
 » pêche au Groenland, je me crus
 » obligé d'acquérir les connais-
 » ces et l'instruction qu'elle exi-
 » geait. Ainsi, indépendamment de
 » ce que j'appris par ma propre
 » expérience, je m'attachai à me
 » bien pénétrer de tout ce qu'a-
 » vaient su les capitaines les plus
 » expérimentés. Je parcourus et
 » je lus beaucoup de journaux de
 » route, d'histoires et d'annales:
 » je notai très-soigneusement dans
 » mon registre annuel tous les faits
 » remarquables qui m'étaient arri-
 » vés afin d'avoir une idée exacte
 » de mes opérations. » Les travaux
 de l'auteur lui ayant montré que plusieurs journaux et histoires contenaient des fables, et que les personnes qui avaient fait la pêche au Groenland n'avaient rien écrit qui pût instruire, il résolut de publier le résultat de ses observations et de ses recherches, afin d'être utile à ses concitoyens et à tous les navigateurs qui feraient la pêche dans les mers boréales. Son livre, le meilleur qui ait paru sur cette matière, ayant les ouvrages du capitaine Scoresby, indique la manière dont le navire expédié à la pêche doit être équipé; les procédés à suivre quand on est arrivé dans les parages où se trouvent les cétacées et les autres habitants de la mer. Il offre des détails précieux sur la température et les météores de l'océan glacial arctique, sur la formation et la marche des glaces; la description du Groenland, de l'Islande, du Spitzberg, de la Nouvelle-Zemble, de l'île Jean-Mayer, du détroit de Davis, etc.; des oiseaux et des autres animaux. Les figures ne sont pas mauvaises, et les cartes sont bonnes pour le temps où

elles ont été dressées. C'est dans cet ouvrage qu'ont puisé tous les auteurs qui se sont occupés du même sujet.

E—s.

ZORN (PIERRE), philologue et théologien, né à Hambourg le 22 mai 1682, s'appliqua dès son enfance à l'étude de la langue grecque dans laquelle ses progrès furent si rapides, qu'à l'âge de quatorze ans il avait traduit plusieurs ouvrages. A dix-huit ans il se rendit à l'université de Leipzig, puis à Wittenberg, et revint à Hambourg se mettre au nombre des candidats qui étudiaient pour entrer dans les ordres. Reçu, en 1705, bachelier en théologie à Rostock, il publia plusieurs écrits polémiques contre les prédicateurs relâchés; mais bientôt ce zèle trop ardent devint des plus tièdes; et Zorn révoqua, en présence de plusieurs théologiens, le serment qu'il avait fait pour deux ans sur les livres symboliques de l'Église luthérienne. Il quitta Rostock, voyagea dans les Pays-Bas, revint de là en Allemagne, et habita deux ans Giessen, où il donnait en particulier des leçons de langue grecque et d'antiquités. Au sortir de Giessen il fit une apparition dans sa ville natale, se trouva, en 1707, à Kiel, accepta, en 1715, la place de recteur de Plön, et y resta jusqu'à ce que ses démêlés avec un ministre du prince l'eussent mis dans la nécessité de présenter sa démission (1720). Hambourg lui offrit alors une retraite; mais il n'y resta que peu d'années, et se rendit aux invitations qu'on lui faisait de la Prusse. Nous le retrouvons, en 1725, professeur d'éloquence et d'histoire au gymnase de Stettin; et, en 1729, il cumulait avec ces deux chaires celle de professeur d'histoire ecclésiastique. Enfin, de

Stettin, il passa à Thorn dans la Pologne prussienne; et, outre la place de recteur et de professeur, il eut encore à y remplir les fonctions de bibliothécaire de la ville. C'est là qu'il termina, le 23 janvier 1746, une vie errante et agitée, qu'il n'eût tenu qu'à lui de rendre heureuse et tranquille. Chacun rendait justice à son vaste savoir et à sa probité. Mais son inconstance et l'amertume qu'il apportait dans la dispute l'empêchaient et de plaire, et de se plaire en quelque lieu que ce fût. L'irascibilité de son caractère, jointe à son nom qui en allemand signifie *colère*, donnait souvent lieu à des plaisanteries. On n'a de ce philologue que des dissertations, ou du moins des opuscules dont aucun n'est de longue haleine; mais presque tous sont encore d'une assez grande importance. Dans l'impossibilité d'en transcrire ici tous les titres, nous nous bornerons à indiquer : I. *Index auctorum ab Eustathio in commentario in Homerum allegatorum*, rédigé sous les yeux du savant Christophe Wolf, et inséré par Fabricius dans sa *Biblioth. grecque*, liv. II, art. Homère. II. *Bibliotheca antiquaria et exegetica in Scripturam sacram*. III. *Historia et antiquitates urbis quondam in Ægypto celeberrimæ Thebarum*. IV. *Historia fisci Judaïci sub imperio Romanorum*. V. *De Λυχνθρωπία Dæmoniacorum*. VI. *De Atheniensium sarcasmo in S. Paulum, περιμύλογον, ad Act. xviii*. VII. *De variâ fortuna vocis ἑμοσύσιος*. VIII. *De antiquo ænigmatum in cœnis nuptialibus usu*. IX. *De catacumbis seu cryptis sepulcralibus SS. Martyrum*. X. *Μελέτημα de variâ fortunâ Thomæ Aquinatis in scholis pontificiorum, imprimis in Gallia*. XI. *De Eunuchismo Orige-*

plantes américaines, rangées d'après le système de Linné (all.), ibid., 1785 à 1789, 3 vol. in-8°. III. *Choix de Plantes rares et remarquables par leur beauté*, au nombre de deux cent cinquante (all.), ibid., 1794 à 1798, 3 vol. in-8°.

ZOROASTRE, réformateur et scribe sacré du magisme, nous apparaît au milieu des ténèbres de l'antiquité orientale avec les nombreux attributs et les caractères de législateur, de prophète, de pontife, de hiérophante et de philosophe. En vain pourtant les savants du premier ordre se flatteraient de tracer l'histoire complète de sa vie et de ses dogmes, tant l'absence, l'incertitude ou l'inanité des documents opposent d'obstacles à une telle entreprise. Autour des fragments mutilés ou interpolés du *Zend-Avesta*, se groupent avec les monuments énigmatiques de Persépolis et les bas-reliefs mithriaques du quatrième siècle, d'une part ces légendes fabuleuses

unique, que, s'e. question de toutes dont elle: lient et donnée à tude ou manifeste ques autr avec plus collatéral but que : cet article l'exposé ments qu: vie de Zo présenter: complet d s'est form mençons roastre se et les Ga religion d de quelqu ditions o relégués

auteur, Zerdust, fils de Behram, et qui paraissent avoir été composés vers la fin du seizième siècle, quoique l'annaliste poète, en se nommant dans le dernier chapitre du Zerdust-Namah, certifie qu'il écrit l'an 647 d'Iezdedgerd, c'est-à-dire l'an 1276 de notre ère. Selon ces ouvrages, Zoroastre descendait du sang des rois de Perse, et comptait parmi ses aïeux le célèbre Féridoun. Porochasp était le nom de son père. Dogdo ou Dogdbu, sa mère, étant déjà avancée dans sa grossesse, fut épouvantée sur la destinée de son fils par un songe aussi effrayant que compliqué. Le devin auquel elle alla confier sa frayeur la rassura sur l'avenir, et lui prédit la haute mission et la gloire de Zoroastre. Trois mois après paraît l'enfant destiné à répandre sur la terre le culte des Amchaspands : son entrée dans le monde ne coûte ni larmes ni douleurs à sa mère; la chambre tout entière est illuminée d'une clarté symbolique; les artères de sa tête battent avec tant de force qu'elles soulèvent la main appuyée sur son front; enfin le sourire brille sur ses lèvres, et cette circonstance si rare, rapportée par Pline (liv. VII, chap. 16) et par Solin (chap. 1), est regardée comme le pronostic de la science la plus vaste et la plus profonde. Aussi déjà les magiciens ennemis du vrai culte tremblent à la nouvelle de cette naissance miraculeuse. Ils ont bientôt résolu de faire périr l'enfant redoutable; et dès lors ils ne s'occupent plus que de lui dresser des embûches. Mais Ormuzd protège la faiblesse du prophète au berceau. En vain Douranseroun, chef de la coalition, s'apprête à faire tomber le glaive sur son jeune ennemi; en vain des esclaves le placent au milieu d'un désert sur un bûcher; en

vain on l'expose successivement sur la route étroite que suivent les bœufs et les chevaux ou dans l'ancre des loups dont on a tué les petits : la main qui tient le sabre levé se sèche; les flammes ne produisent que la sensation d'une douce chaleur : un taureau, une jument, une louve défendent successivement Zoroastre; deux brebis descendent des montagnes pour lui présenter leurs mamelles. Retrouvé au bout de quelques jours par sa mère, il est confié par Porochasp à un vieillard dont les soins le garantissent jusqu'à sept ans du contact d'Ahriman et des attaques des magiciens. Ceux-ci d'ailleurs étaient découragés par le peu de succès de leurs tentatives, et l'un des plus habiles d'entre eux, Tourberatorch, leur avait déclaré l'inutilité de leurs efforts, et prédit la victoire que Zoroastre et Ormuzd remporteraient sur eux. On peut donc être étonné de voir dans la suite reparaître sur la scène et les magiciens et Tourberatorch lui-même avec le cortège ordinaire des maléfices et des enchantements. Telles furent les attaques auxquelles depuis l'âge de sept ans jusqu'à celui de quinze il fut constamment en butte. Une piété et une sagesse surnaturelles purent seules l'empêcher de tomber dans les pièges qui lui étaient tendus. Sa générosité et sa bienfaisance n'étaient pas moins remarquables : il prodiguait les consolations et les secours, arrangeait les affaires de quiconque s'adressait à lui, distribuait ses habits et ses biens, et acquérait ainsi une grande célébrité parmi les peuples de l'Aderbaïdjan. A l'âge de trente ans, il se sentit attiré vers l'Iran (Zerdust-Namah, chap. 16); mais il ne fit qu'y passer et ne chercha point à y répandre de doctrine nouvelle : il

n'avait point eu alors de conférences avec Ormuzd. Dans la suite, il quitte son domicile habituel et sa patrie, accompagné de ses parents. Arrivé sur les bords d'un fleuve, il ne voit point de bateau, et songe déjà à revenir sur ses pas, quand obéissant à une inspiration soudaine, il invoque le Seigneur et pose le pied sur les eaux qui ne s'enfoncent point sous son poids. Tous ceux qui le suivent en font autant et traversent à pied sec la surface du liquide. C'était le trente espendarmad ou dernier jour de l'année, et l'on célébrait les *Farvardians*, c'est-à-dire la fête des âmes de la loi. Zoroastre y assista, et quelques jours après reprit sa route vers une autre contrée, les yeux baignés de larmes en songeant aux contradictions qu'il allait éprouver. Un pays brillant, fertile, semblable au Paradis, le conduisit à une mer dans laquelle il s'engage avec autant de confiance que sur le fleuve qu'il a traversé avec ses parents, mais dans laquelle il a de l'eau d'abord jusqu'au talon, ensuite jusqu'au genou, puis jusqu'à la ceinture, et enfin jusqu'au cou, sans que du reste il coure le moindre danger. Selon les auteurs orientaux qui racontent religieusement le commencement de ce fait comme un prodige, les quatre hauteurs de l'eau étaient symboliques, et signifiaient que la Loi d'Ormuzd recevrait dans le monde quatre accroissements à quatre époques différentes : le premier sous Zoroastre, le second et le troisième sous les prophètes Uchederbami et Uchedermah, vers la fin des temps, et le quatrième, lors de la résurrection, sous Sosioch qui rendrait l'univers pur comme le Paradis. De là Zoroastre se rendit dans les montagnes, d'où Bahman, la main couverte

d'un voile, l'emmena à travers la foule des anges jusqu'au trône d'Ormuzd. Nous épargnerons au lecteur le détail des conversations dans lesquelles le futur réformateur du culte entre avec le bon principe et les Amchapsands. Qu'il suffise de savoir que Zoroastre interroge successivement Ormuzd sur la morale, la hiérarchie céleste, les cérémonies religieuses, la fin de l'homme, les révolutions et l'influence des astres. Il finit en lui demandant l'immortalité; mais bientôt, voyant par une prévision surnaturelle tous les événements qui doivent arriver jusqu'à la résurrection, il renonce à son vœu. Enfin, il reçoit de la bouche d'Ormuzd le Zend-Avesta avec l'ordre de le prononcer devant le roi Gustasp qui doit protéger la loi nouvelle, et donner l'exemple de la piété et de la foi, et il reparait dans le monde, le Zend dans une main et le feu céleste dans l'autre. Les magiciens et les Dêves (mauvais génies), instruits de son retour, se rassemblent et forment une armée nombreuse pour s'opposer à son passage. La lecture d'un seul chapitre du livre divin suffit pour dissoudre cette coalition. Les Dêves rentrent sous terre saisis d'effroi; les Magiciens demandent grâce ou tombent morts à ses pieds. Zoroastre se dirige ensuite vers Balkh, et marche au palais de Gustasp auprès duquel il veut être introduit; mais, comme les gardes le repoussent, il fend le plafond ou la voûte du Divan, où ce roi tient sa cour, et descend par l'ouverture, au milieu des grands de l'Iran et des sages les plus célèbres rangés silencieusement autour du trône sur lequel siégeait le monarque. On conçoit la surprise des assistants; mais cette surprise fait

bientôt place à un autre genre d'étonnement lorsque Zoroastre, interrogé successivement par les sages sur toutes les sciences, répond à toutes les questions avec la plus grande facilité, et développe sur toute espèce de sujet une érudition dont aucun d'entre eux n'a d'idée. Le prince, charmé, lui donne un logement magnifique près de son palais, et pendant deux jours encore le nouveau-venu dispute avec les sages qui vainement épuisent leur science pour l'embarrasser. Quelques jours après, il présente le Zend-Avesta au roi, lui annonce sa mission, et lui ordonne d'embrasser la vraie loi de ce Dieu qui a fait les sept cieux, la terre et les astres, qui lui a donné la couronne et la vie, et qui offre aux hommes fidèles adorateurs de sa puissance une gloire immortelle après la mort. Ni le magnifique langage du prophète, ni même la lecture du Zend-Avesta ne persuadent le monarque qui demande du temps et des miracles pour croire. Zoroastre se fait arroser d'airain fondu, et porte des flammes à la main sans être brûlé : il plante près du palais un cyprès qui en quelques jours devient si gros que dix longues cordes peuvent à peine l'entourer : il dresse ensuite une grande salle sur les branches les plus élevées. Gustasp, frappé de ces prodiges, embrasse sa loi et se fait expliquer tous les jours le Zend. Le triomphe de Zoroastre n'était pourtant pas encore assuré. Ses ennemis et ses envieux gagnent son serviteur, et vont cacher dans son appartement du sang, des ongles, des os de cadavres, et autres objets réputés impurs par l'ancienne comme par la nouvelle loi ; puis, l'ayant accusé de sortilèges auprès du roi, ils engagent ce dernier à aller visiter

par ses yeux la demeure du prophète. A la vue des ongles, du sang, et des immondices qui semblent préparés pour des enchantements, le nouveau converti jette le Zend qu'il tient encore à la main, et sans vouloir entendre la justification de Zoroastre, il ordonne de le renfermer étroitement. Cette détention durait depuis sept jours, lorsqu'un événement singulier fit éclater l'innocence de Zoroastre. Le cheval favori de Gustasp fut atteint d'une paralysie, ou, comme le disent les légendes, d'une maladie qui avait fait rentrer ses jambes dans son ventre. Aucun des sages ou des médecins ne connaissait de remède à ce mal ; et, après mille efforts infructueux, on désespérait de sauver l'animal, lorsque Zoroastre, averti de ce qui se passait, demanda à paraître devant le roi, promettant de guérir son cheval, et de dissiper son chagrin. Il y réussit en effet, et cela à la vue de toute la cour, que le bruit du miracle attirait autour de lui. Mais à chaque jambe qu'il faisait paraître hors du ventre de l'animal, il imposait à Gustasp une nouvelle condition, que ce prince n'avait garde de lui refuser. C'est ainsi que successivement le roi, Esfendiar, son fils aîné et son héritier présomptif, enfin la reine et toute la maison royale adoptèrent la loi d'Ormuzd, et jurèrent de croire au Zend-Avesta. Il ne restait plus que la quatrième jambe à guérir quand Zoroastre demanda que l'on appelât le serviteur qui s'était laissé séduire par ses ennemis. Cet homme, ayant reçu l'assurance de sa grâce, dévoila le mystère, et prouva ainsi au roi l'innocence du prophète, qui fut réintégré dans sa maison, et redevint le favori de Gustasp. Aussi zélé pour la propagation

du nouveau culte qu'il avait été attaché à sa première croyance, ce prince fit tous ses efforts pour que ses sujets suivissent son exemple, éleva partout de vastes *atechgâhs* ou temples du feu, établit des *mobeds*, des *destours*, et écrivit aux gouverneurs des pays voisins de venir à pied visiter le cyprés de Zoroastre. Quelques-uns obéirent; mais d'autres s'y refusèrent, et même empêchèrent leurs provinces d'accepter le culte nouveau. Cependant Zoroastre se rendait de plus en plus célèbre par des conversions éclatantes. La plus mémorable fut celle du brahime Tchengrenghatchah. Ce sage, un des plus habiles de l'Inde, avait résolu de venir lui-même convaincre de folie ou d'imposture aux yeux de toute la cour le prophète d'Iran; et dans cette espérance il avait, pendant deux ans entiers, rassemblé les questions les plus épineuses et les plus difficiles à résoudre. La vie d'un homme, disait-il à quatre-vingt mille brahmes qui l'accompagnaient, ne suffirait pas pour en expliquer la moitié. Arrivé dans la capitale de Gustasp, et admis à une conférence publique avec Zoroastre, il se préparait à lui adresser une de ses questions, lorsque le réformateur, prenant la parole, ordonna à un de ses disciples de lire à haute voix un des *nosks* qui faisaient partie du *Zend-Avesta*. Ce *nosk* contenait la solution de tous les problèmes que Tchengrenghatchah avait si laborieusement et si long-temps médités. Frappé d'un prodige aussi inouï, ce dernier renonça aux dieux de l'Inde, et devint un des sectateurs les plus zélés de celui que naguère il traitait d'imposteur. Tous les sages qui l'avaient suivi imitèrent son exemple, et portèrent le culte d'Ormuzd et des Am-

chadpands dans la belle péninsule d'où ils étaient sortis. Aussi retrouve-t-on encore des traces de cette antique religion dans les plaines de l'Hindoustan. Cependant, quels que fussent les succès et les accroissements de la nouvelle loi, elle se répandait encore trop lentement au gré de l'ardent réformateur et de Gustasp. Le pèlerinage du cyprés se ralentissait. Il fut décidé que le prince secouerait le joug du roi de Touran, et lui refuserait le tribut accoutumé. « Comment un roi armé du collier de la loi de vérité pourrait-il payer tribut à celui qui adore les idoles? » A entendre Zoroastre, il fallait même que le souverain infidèle cédât partie de ses provinces, et livrât à Gustasp le *royaume de Tchîn*. On alla jusqu'à l'en sommer par lettres. Ardjasp, tel était le nom du prince touranien; Ardjasp, à la lecture de cette impérieuse et ridicule sommation, répondit que si Gustasp ne se hâtait de congédier le vil enchanteur qui l'abusait, il lui déclarerait la guerre, et réduirait ses villes en cendres. Ces menaces étaient de nature à épouvanter; et Djamasp, vieux ministre d'Iran, était d'avis de mettre de la prudence dans les relations avec le prince ennemi. « Qu'est-il besoin de » prudence? s'écrie Zoroastre; on » veut la guerre, faisons la guerre: » marchons. » La victoire, victoire sanglante, il est vrai, et souillée de deuil, est à Gustasp. En effet, après plusieurs batailles où périrent et le frère du roi, Zézir, et les frères de Djamasp, la valeur d'Isfendiâr fixe la victoire sous les bannières iraniennes. Mais bientôt le vieux prince, jaloux de son fils, le fait charger de fers et enfermer dans un cachot. Il part ensuite pour le *Sigtan*, où Roustam et Zal, son père, commandent

encore avec une autorité presque souveraine, et résistent à toutes les innovations. L'arrivée de Gustasp change tout dans cette contrée; et des atechgâhs s'élèvent de toutes parts comme par enchantement. Mais tandis que le royal prosélyte convertit ainsi les provinces, sa capitale, sans défense, est subitement saccagée et incendiée par Ardjasp. L'atechgâh central devient la proie de la destruction; et Lohrasp, père du souverain, meurt les armes à la main, et hors du couvent où la dévotion le tient confiné depuis le jour où il a abdiqué en faveur de son fils Gustasp. Lui-même est battu, peu après, par l'armée touranienne, et se réfugie sur une montagne près de Komech. Encore voit-il bientôt son refuge investi par les forces de son ennemi, et n'a-t-il de ressources que dans la valeur d'Isfendiar. Modèle de générosité comme de bravoure, à peine ce jeune héros a vu briser ses chaînes qu'il attaque l'antagoniste de son père, venge sur lui la mort de son aïeul, et contraint les troupes de Touran à rentrer dans leur pays. Mais déjà Zoroastre n'est plus au nombre des vivants; et soit qu'il ait péri avec les victimes d'Ardjasp, au sac de Balkh, soit qu'il ait rendu paisiblement le dernier soupir dans son lit, il fait partie des esprits bienheureux qui siègent autour du trône d'Ormuzd. Telle est en substance la relation des seuls ouvrages orientaux que l'on puisse considérer comme retraçant la vie ou une époque de la vie de Zoroastre. On sent que nous avons dû la dégager des nombreuses inutilités et des absurdités dont le poète n'a pas manqué de la charger. Au reste, il serait encore facile, pourvu que l'on voulût mettre à contribution les autres auteurs asia-

tiques et les fables des Parsis, d'ajouter aux prodiges qu'ils racontent sur le réformateur chéri de Gustasp. Mais ces historiettes, dont on pourrait remplir des volumes, ne jetteraient aucune lumière sur les points qui seuls peuvent être utiles aux recherches des historiens. On a dû remarquer dans l'analyse que nous venons d'offrir l'absence presque complète de dates et d'indications géographiques, la nullité des renseignements sur les dogmes et la morale de Zoroastre, le défaut de précision de tous les détails, enfin l'audace des exagérations. Comment, après avoir vu quatre-vingt mille brahmes ou chefs indiens se rendre ensemble en Iran, pour être témoins d'une controverse religieuse, croire même aux choses vraisemblables certifiées par le même narrateur? Comment ne pas révoquer en doute jusqu'à la réalité de cette guerre avec le prince de Touran et l'incendie de Balkh? Essayons cependant de poser, d'après ce récit, les points capitaux de l'histoire contemporaine. Relativement à Zoroastre, des voyages, un long séjour sur des monts solitaires, des miracles à la cour d'un roi puissant, enfin l'établissement ou le rajeunissement du culte d'Ormuzd; relativement aux faits eux-mêmes ou aux personnages en contact avec le prophète, Gustasp avec Lohrasp, Isfendiar, Bahman, Ardjasp, Tchengreghatcha, une guerre ou plutôt deux guerres avec le roi de Touran, des expéditions vers l'Inde ou l'Iran oriental, tels sont les faits qui semblent résulter de tout ce qui a été exposé ci-dessus. Sont-ils tous admissibles? Il est certain que lors même que nous aurions obtenu la réponse à cette question, il en resterait encore bien d'autres à faire. Mais il y en

... les invectives histo- évidem-
riques ne peuvent guère manquer de de Zoro.
nous conduire à cette autre question : forme l
N'y a-t-il eu qu'un Zoroastre, et s'il les Grec
y en a eu plusieurs, combien y en a du mot i
t-il eu? Question à laquelle s'oppose même n
bientôt celle-ci qui n'est pas moins ment la
naturelle : Y a-t-il même eu un Zo- est en pel
roastre, et ne serait-ce point là une et en zen
conception symbolique ou mystique denterons
divinisée dans la suite par la piété modifiat
des Parsis? L'origine et l'étymologie ollrent t
de ce nom célèbre deviennent dés- moins sui
lors un point de recherche important ment à l.
et doivent jeter du jour sur tous ceux (De Reli
qui précèdent. Reprenons à présent pag. 313
ces questions dans l'ordre inverse ; autres. Ma
on voit qu'elles sont au nombre de rations gre
cinq, et qu'elles peuvent être présen- quer les fe
tées sous la forme suivante : quel est des, qui s
le sens du mot Zoroastre? Un homme si, Zabra
du nom de Zoroastre a-t-il existé? drait plut
N'en a-t-il existé qu'un? Où est-il né? ait contest
Quand a-t-il vécu? La première, quoi- de Zaratus.
que simple en apparence, n'est pas teaussile N
exempte de difficultés. En effet, ce d'Alexandr
qui frappe d'abord dans le nom de au mot Z

l'hébreu ou au persan moderne ? Telle a été long-temps l'unique ressource des savants ; et l'on a eu à choisir entre l'étymologie hébraïque de Bochart, qui, s'étayant du passage de Diogène Laërce, mais changeant ἀστροβύτης en ἀστροβαίτης (*contempleteur des astres*), s'imaginait que le mot zend venait de *chouro-aster* (il a contemplé les étoiles), et les quatre étymologies persanes que Hyde donne d'après le syrien Bar Bahloul, Jexeira, Ferdoussi et le consul anglais aux Indes, Henri Lloyd (*Histoire de la religion des anciens Perses*, p. 154 de la trad. franç.). Selon ce dernier, Zerdoust signifie *ami du feu*. Telle est effectivement la traduction des mots persans modernes *Ader-doust*. Mais nous ne voyons pas quel rapport ces mots ont avec Zerdoust, et surtout avec Zéréthochtro. Au reste cette opinion a long-temps été presque généralement admise faite de mieux ; et elle se trouve consignée tant dans Hottinger (*Hist. orientale*, 2^e édit., p. 586) que dans la *Biblioth. orient.* de d'Herbelot, p. 931, art. *Zoroastre*. Nous ne parlons point de celle du P. Kirker, citée par Stanley (*Hist. philosoph.*, édit. de Leipzig, 1711, page 1111), ni de celle de Stanley lui-même. Toutes ces erreurs provenaient de l'ignorance où l'on était de la langue zende, dont le nom était à peine connu d'un grand nombre de savants. Mais quand, avec le Zend-Avesta, les presses françaises eurent publié un vocabulaire zend, dès-lors les nuages commencèrent à s'éclaircir. Anquetil (*Vie de Zoroastre*, tome 1^{er}, 2^e part. du Zend-Avesta, pag. 4) fut le premier à indiquer comme éléments du nom en litige les mots zends *zéré* ou *zer*, d'or, et *techtré*, astre dont l'éloge se

trouve dans les Iechts, n^o. 87, où on le nomme distributeur de la pluie, et qui n'est autre que Sirius. Dans la suite Herder a appelé plus spécialement l'attention sur cette étoile, une des quatre qui sont préposées à la surveillance des cieux, et qui président aux myriades d'étoiles créées par Ormuzd au commencement du monde ; et enfin Rhode, dans son grand ouvrage, *Die Heilige Sage*, etc., a montré des rapports symboliques et mythiques incontestables entre cette étoile et le législateur religieux auquel elle a donné son nom. Nous y reviendrons plus tard. Pour l'instant il est une chose prouvée, c'est que la dénomination de Zoroastre n'est pas un de ces noms propres qui n'offrent point de sens ou qui désignent exclusivement des êtres humains. Primitivement et dans la langue usuelle c'est l'étoile de Sirius, dite par excellence l'étoile d'or à cause de son éclatante splendeur. Au reste sur cette première question on peut consulter encore Plutarque, de *Animant. generat. in Tim.*, p. 124, éd. Wyttenb. ; Reinesius in *Suidam*, éd. Ch.-G. Müller, p. 103 et suiv. ; Toup, *Epist. ad Suid*, p. 137, éd. de Leipzig. Abordons maintenant le second sujet de discussion : A-t-il existé un homme du nom de Zoroastre ? Il est certain que la solution de la précédente question fournit un argument en faveur de la négative, et que ceux qui veulent voir dans les mythes, les symboles, les cérémonies et les personnages religieux des personifications d'éléments astronomiques, ne manqueront pas de faire trophée d'une conclusion qui voit dans le nom d'un prophète célèbre le nom d'un astre. Mais cette joie est prématurée. D'abord et en thèse générale, en admet-

... que nous donnions la priorité chronologique à l'étoile sur l'homme qui en porte le nom, ce ne sera point en vertu de ce principe vrai dans quelques occasions, mais ridicule dans sa généralité, que tout fondateur ou réformateur de religion est un être imaginaire, et n'a qu'une réalité astronomique. On nous demandera peut-être comment, supposé que Zoroastre ait existé, il peut se faire qu'il y ait une connexion si singulière entre le sens de son nom et le rôle qu'il joue dans l'Iran. D'abord cette connexion n'est que médiocrement singulière, et nous voyons souvent les rois, les grands ou les sages de la Perse porter des noms où entrent comme éléments des idées de soleil, de lumière, d'astre, de pureté ou de force. C'est ainsi que les Grecs, adorateurs de Jupiter, d'Apollon et de Mercure, commençaient souvent leurs noms par les syllabes Hermo, ... Apollo..., Dio.... et quelquefois le hasard faisait que ces noms convenaient parfaitement

operer l'Iran. que son assertie pas, et dement les mo, ve clai anciens Zoroast nom de fut - ce que peu tituer à une rais prononc l'hypoth jours est astronou prouve 1 législateu En reva non plu: maintena décision que moy certitude

clusion plus avantageuse. Car, puisque ces livres existent, ils ont été composés par quelqu'un. Or, si originairement ce quelqu'un a seul écrit ou du moins publié ces livres; s'il a vécu à une époque convenablement reculée, c'est lui que nous appelons Zoroastre. La question ne porte donc plus que sur l'âge, ou l'authenticité de ces livres. Notons ici que par livres zends nous n'entendons que ceux dont l'ensemble forme le Zend-Avesta, c'est-à-dire, les trois livres du Vendidad-Sadé et le Boundehch; encore retrancherions-nous volontiers le Boundehch, qui n'existe aujourd'hui qu'en pehlvi, et qui a été si misérablement défiguré. Il ne peut donc être question ni du Sadder ni de cette foule d'opuscules apocryphes dont on gratifie Zoroastre, ni même des célèbres *Oracles magiques*, malgré toutes les analogies qu'ils présentent avec les doctrines du Zend. Plus bas, nous donnerons la nomenclature de tous ces écrits. Quant au Zend-Avesta, nous commencerons par avouer que nous ne le possédons point tel qu'il est sorti de la main de Zoroastre. D'abord le Boundehch n'est qu'une traduction du Zend en pehlvi, ou plutôt une compilation, rédigée en partie sur les livres sacrés, de fragments empruntés à des auteurs et à des siècles différents. On peut en dire autant des Iechts-Sadés; et dans le *Vendidad-Sadé* lui-même, le commencement semble avoir été bouleversé et sans doute mutilé à plaisir; ce qui est surtout indubitable pour les Izechnés. Mais ni le désordre introduit dans l'économie de ces livres, ni les interpolations ou les retranchements ne démontrent que l'ouvrage entier est apocryphe. Au contraire, toutes les preuves extrinsèques se réunissent en

faveur de l'authenticité. Qu'on feuillete les historiens et les philosophes de la Grèce depuis Hérodote, qui esquisse l'histoire des guerres médiques environ quatre cent quatre-vingts ans avant notre ère, jusqu'à Porphyre, Ammien Marcellin et Photius; partout, dans cet espace de plus de dix siècles, on retrouve les doctrines, les symboles, les idées, la manière du Zend-Avesta. Strabon (*Géographie*, livre xv) parle des Atechgâhs ou Pyrées de la Cappadoce; et Pausanias décrit avec son soin ordinaire les temples du feu élevés en Lydie. Dans Xénophon (*Cyropéd.*, livre viii), on voit les mages comme aujourd'hui les mobseds, chanter un hymne à la divinité, au lever de l'aurore; et Agathias, livre II, fait mention de la fête remarquable dans laquelle on tue le serpent et les créatures d'Ahriman. Hom, avec sa double nature et son double caractère, Hom, tour-à-tour législateur divin et arbre de vie; se retrouve dans Plutarque, *de Iside et Osiride*, ainsi que cette lutte si célèbre entre les deux principes, lutte dont s'occupent d'ailleurs Platon, Aristote, Hécatee d'Abdère, et d'autres encore. Le dogme bien plus élevé de Zervane Akerenc, principe unique et suprême, base de la dyade militante, générateur et modérateur des puissances qui ont créé et qui gouvernent le monde, se lisait au rapport de Damascius (*de Principiis*, *Voy. Wolf, Anecdota græca*, tom. III, pag. 259), dans les historiens Hermippe, Eudème et Théopompe, et dans Théodore de Mopsueste, selon Photius. Enfin, il n'est pas jusqu'aux noms de Sag-Did et d'Iecht-Ormuzd qui ne se soient glissés, le premier dans Eusèbe, *Præparat. Evang.*, liv. VI, pag. 277; le second dans Minucius

Félix, *Octav.* xxvi; et Ammien Marcellin, liv. xxiii, parle formellement des communications de Gustasp qu'il nomme Hystasp avec les brahmes de l'Hindoustan. Remarquons en passant que dans cette collection des livres des mages il est souvent question de faits et de personnages historiques, et que cependant jamais on n'y traite d'événements, jamais on n'y nomme de prince ou de héros postérieur au cinquième siècle avant Jésus-Christ. Les renseignements géographiques sont aussi des preuves irréfragables d'une haute antiquité : car si d'une part on n'y trouve en ce genre rien qui fixe décidément l'époque à laquelle vivait l'auteur, du moins est-il évident que les descriptions, ainsi que les noms de lieux, de villes, de provinces, ne peuvent avoir aucun rapport avec la géographie moderne de cette contrée de l'Asie qui s'étend de l'Euphrate aux Bouches du Siudh. En vain l'on s'armerait, pour nous combattre, de la note diplomatique signifiée par Gustasp et son prophète au roi de Touran, et par laquelle ils lui demandent le royaume de Tchîn (la Chine). Il est clair qu'ici l'auteur oriental a usé largement, et en poète qui ne craint point d'être chicané par ses lecteurs, du droit commode d'anachronisme. Son royaume de Tchîn peut faire pendant au divan que quelques pages plus haut il donnait à Gustasp. Mais comme ni l'une ni l'autre de ces absurdités ne se trouvent enchaînées dans le Zend, quoique plus d'un Guèbre soit de force à les répéter, il est impossible d'infirmer par là aucune des conséquences que nous tirons en faveur du recueil sacré. Vainement aussi on croirait pouvoir tirer un argument de la mesure prise par Artaxare I^{er}, au

commencement de son règne, pour la fusion des sectes nombreuses qu'avait enfantées le zoroastérisme. On sait, en effet, que le fondateur de la dynastie sassanide, après avoir soustrait l'empire aux faibles descendants d'Ar-sace, et créé une nouvelle monarchie perse, voulut aussi rendre à la religion de Zoroastre tout l'éclat dont elle avait brillé pendant les siècles qui suivirent sa naissance, et que, regardant un concile général comme le moyen le plus sûr de réconcilier les soixante-dix sectes zoroastériennes, il rassembla autour de lui quatre-vingt mille mages que des épurations successives réduisirent à sept, et qui enfin convinrent de s'en rapporter à leur jeune collègue Erdaviraph. Ce dernier remplit trois coupes d'un vin soporifique, les but et ensuite tomba dans un sommeil profond pendant lequel il fut transporté dans les cieus, et eut une longue conversation avec Ormuzd sur tous les points contestés du Zend-Avesta et du magisme. Réveillé au bout de sept jours, il raconta sa vision; et dès-lors toutes ses décisions devinrent la base de la foi des Perses. Or ne pourrait-on pas soupçonner que le Zend lui-même a été fabriqué par Erdaviraph, afin de mieux assurer sa domination sur les consciences? Ce soupçon s'évanouira de lui-même si l'on songe que les soixante-dix sectes, unanimes dans l'adoration d'Ormuzd, ne différèrent que sur l'interprétation des livres saints, et que par conséquent ces livres saints existaient antérieurement aux querelles des sectaires. Mais les livres n'auraient-ils pas été perdus et ensuite remplacés par un ouvrage d'Erdaviraph? Nous répondons qu'il est impossible que le Zend-Avesta ait été ainsi perdu dans un pays où tout le monde le révérait également, et

où sans doute il en existait, comme aujourd'hui, au moins un exemplaire dans chaque atechgâh. Il est vrai qu'une tradition universellement reçue en Asie porte qu'Alexandre, voulant détruire le culte du feu dans la monarchie qu'il venait de conquérir, ordonna de remettre entre ses mains tous les livres de Zoroastre, et qu'effectivement on lui en remit vingt-six. Mais est-il présumable que les mages si attachés à un culte qui pour eux était la source des honneurs, des richesses et de la puissance, et auquel d'ailleurs ils pouvaient croire, aient livré, soit tous les ouvrages, soit tous les exemplaires, sans en réserver quelques-uns, ou, si l'on exigeait que chaque temple en donnât un, sans en faire prendre copie? Notons aussi que, quelques-uns de ces livres étant devenus le bréviaire des mages, il était facile sans doute à ce corps hiérarchique, en réunissant ses souvenirs à une époque plus heureuse, de retrouver le Zend à peu de choses près dans son état primitif; et l'on ne peut douter que, si réellement les ouvrages saints ont été livrés au conquérant macédonien, on ne les ait ainsi reconstruits immédiatement après sa mort. Les généraux qui se proposaient le partage de la vaste succession laissée par ce prince ne s'occupaient sans doute guère de la religion des vaincus; et dans ce cas même il est impossible d'admettre que gouvernant alors avec une autorité presque souveraine, chacun dans une province, ils aient tous déployé une égale sévérité contre les possesseurs des livres zends. Serait-ce donc à une époque postérieure, et quand les khalifes renouvelèrent la prétendue persécution d'Alexandre contre le magisme, que la supposition d'un recueil canonique aurait eu

lieu? Mais, d'abord, comment dans ces temps d'ignorance, les faussaires orientaux, encore moins instruits et plus dupes de leur imagination que les Grecs, auraient-ils eu l'art de se conformer si exactement pour l'histoire, la géographie et la religion, aux données de l'antiquité, sans jamais laisser percer l'esprit d'un siècle plus moderne? Écoutons ici Anquetil (*Journal des savants*, ann. 1769) : « Lorsque les chrétiens combattaient la religion des Perses, et dans le temps que les mahométans leurs ennemis déclarés attaquaient leur culte et leur empire, qu'ils les traitaient d'idolâtres sur l'idée générale qu'ils s'étaient formée de leur religion, et que les vrais ouvrages de Zoroastre, monuments de cette religion, étaient répandus en Perse, dans l'empire romain, un imposteur a composé les livres zends qu'il a donnés pour ceux du législateur des Perses. Loin de se rapprocher des ennemis de sa religion, ce faussaire a rassemblé dans son ouvrage exactement ce que les Grecs et les Latins, depuis Hérodote jusqu'à Photius, nous disent des mages, de leurs dogmes, de leurs cérémonies, c'est-à-dire, qu'il a écrit ce qui était écrit, connu par ce qui animait les ennemis des Perses contre eux. De plus il a eu l'attention de ne rapporter, dans vingt-un volumes, aucun trait d'histoire, de ne nommer aucun roi, aucune puissance ennemie, aucun prêtre postérieur à Gustasp et à Zoroastre, ou du moins le hasard a fait disparaître les ouvrages où il en faisait mention. Ce fourbe a choisi, on ne sait pourquoi, une langue morte et entendue pourtant des prêtres perses, qui traduisirent bientôt ses livres en langue vulgaire (en pehlvi). Les sectaires perses, tels

que Manès et Mazdek qui étaient en état de découvrir la fourberie, ne l'ont pas soupçonnée. Les mahométans n'ont pas relevé l'imposture. Les chrétiens persécutés par les Perses, et attentifs sans doute à leur conduite, ne la leur ont pas reprochée. Enfin le faussaire a si bien réussi, que ses ouvrages ont passé depuis chez les Perses et chez les mahométans pour les vrais ouvrages de Zoroastre; et les livres qui avaient perpétué la connaissance de la langue zende, ceux qui depuis Zoroastre jusqu'aux troisième et quatrième siècles, avaient porté le nom de ce législateur, ont été absolument abolis, il n'est pas même resté de traces de leur existence, quoiqu'ils continssent exactement les mêmes dogmes que ceux de l'imposteur. Si l'on trouve le projet vraisemblable, et l'exécution de ce projet possible, le monstre d'Horace (*Humano capiti*, etc.) ne doit rien présenter de ridicule, et le pyrrhonisme triomphera sans peine de l'évidence. « Il nous semble qu'après la lecture de ce passage il est impossible de soupçonner encore la supposition des livres zends qui sont parvenus jusqu'à nous. Quant aux interpolations nombreuses, loin de prouver contre l'authenticité du recueil, elles semblent au contraire déposer en sa faveur; car on n'interpole que des livres authentiques, de même que l'on n'attribue à un auteur les ouvrages qu'il n'a point faits, qu'autant qu'il en a composé un grand nombre. L'existence d'un homme, d'un législateur nommé Zoroastre est donc pour nous un fait incontestable. Mais n'y en a-t-il qu'un? Les Orientaux sont unanimes sur ce point. Chez les Grecs et les Latins au contraire il est à chaque instant fait mention de

plusieurs personnages de même nom. Ainsi Platon parle d'un Zoroastre de Pamphylie, ami de Cyrus. Avant Hostane le Mage, dit Plin (*Hist. nat.*, liv. xxx), vécut Zoroastre de Proconèse. Selon Cedrenus, la Perse donna le jour à un Zoroastre, célèbre astronome. D'autres nomment un Zoroastre de Chaldée, probablement le même que celui dont Pythagore aurait été le disciple à Babylone, et que le Zoroastre de Proconèse, savant chaldéen, auteur d'ouvrages sur les mathématiques et la physique, mentionné par Suidas. Enfin on peut remarquer que Zoroastre dans Agathias est qualifié de fils d'Ormuzd (ὁ Ὀρμουζδίου), tandis que dans Clément d'Alexandrie, il porte le titre de fils d'Armène ou d'un Arménien (ὁ Ἀρμενίου), nom propre que les savants regardent comme une dépravation d'Ἀρμαζνίου, Ahriman. Cette divergence n'indiquerait-elle pas deux Zoroastres? Cette multiplicité de témoignages a été pour quelques écrivains tellement imposante, qu'ils n'ont point hésité à reconnaître trois, quatre et même cinq Zoroastres, sans prétendre néanmoins assigner l'époque de chacun d'eux. Il en serait alors de Zoroastre, disent-ils, comme il en est de Bacchus et d'Hercule: on a réuni sur un seul des homonymes tout ce qui avait été opéré par chacun d'eux. L'abbé Foucher (*Mémoires de l'Acad. des Inscript.*, tom. xxvii, pag. 254, etc.) n'eut vent admettre que deux, au moins comme personnages historiques et religieux, et Zoëga, *Abhandlungen über*, etc., en s'écartant de lui dans plusieurs particularités, tombe d'accord sur ce point. Au contraire Hyde, (*de Relig. vet. Pers.*, ch. 24, p. 308), Prideaux (*Hist. des Juifs*, tome 1,

), Beausobre (*Hist. du manichéisme*, t. 1, p. 361), et les philosophes les plus illustres de l'époque, ne reconnaissent qu'un homme de ce nom. Ce n'est pas que des mages obscurs ou insignifiants aient pu le porter tout comme le fondateur de la Perse. Mais ce n'est que par la difficulté que présente la rédaction de ce nom qu'il a été adopté ; il s'agit d'examiner si les aventures attribuées par la tradition et les textes authentiques sur le compte de Zoroastre sont celles d'un ou de plusieurs individus. Or, si l'on fait attention des détails ridicules ou impossibles, et d'ailleurs inutiles, la légende de notre prophète se réduit à deux points, une réformation religieuse et la rédaction du Zend-Avesta. Certainement, il ne serait pas extraordinaire que le rédacteur n'eût point écrit : le chrétien offre un exemple frappant de la conduite dans le chef de la nation. Mais il semble encore plus absurde d'écrire. Ainsi agit Mahomet ; ainsi agit Zoroastre, si nous nous en tenons au Zend-Avesta dont nous nous sommes plus haut démontré l'authenticité. Dès-lors il devient nécessaire d'admettre qu'un personnage, et que l'édifice de Foucher croule de suite comme inutile et vain. En l'entendant, le premier Zoroastre n'aurait fondé la religion du manichéisme et le second n'en aurait été le régulateur et le scribe. L'érudit docte académicien vient de nous le démontrer, comme presque tous les savants de l'époque, il se laissait abuser par une équivoque de mots. Zoroastre, disait-on, était le chef du manichéisme. On entendait par-là qu'il n'était le fondateur, et une telle hypothèse admise, comme nous le verrons dans les documents ultérieurs prouvent irréfutablement que la reli-

gion des mages était antérieure à l'époque à laquelle on place presque unanimement Zoroastre, on a été obligé d'imaginer un autre prêtre ou prince de ce nom. Tout cet échafaudage devient superflu lorsque l'on songe que Zoroastre n'a jamais été que réformateur d'un système religieux infiniment antérieur. De plus cette supposition, purement gratuite, laissait les choses absolument dans le même état ; car avant le règne de Cyaxare 1^{er}, sous qui Foucher fait vivre le premier Zoroastre, les mages existaient et enseignaient une religion analogue à celle qui régna encore quinze siècles en Perse, et dont notre prophète ne prétendit que régulariser les formes en les ramenant à leur pureté primitive. Il ne reste donc à ce système que l'avantage d'expliquer plus aisément que tout autre quelques difficultés chronologiques ; nous y reviendrons. Pour l'instant remarquons que le but de l'auteur n'est point rempli. Mieux vaudrait avec Zoëga, qui au moins a fait preuve de profondeur, identifier le premier Zoroastre avec Hom, premier auteur des formes de ce culte que Zoroastre prétendit réformer et rendre fixe par des livres canoniques. Mais ici la solution en apparence si contraire à ceux qui ne reconnaissent qu'un Zoroastre est tout-à-fait dans leur sens : car par-là même on leur accorde ce point qu'un seul et même Zoroastre vint, n'importe de quelle manière, modifier les croyances et les cérémonies religieuses de l'Iran, et consacra ces modifications dans le Zend-Avesta. Qu'une religion primitive, la même au fond, régnât depuis dans le pays, et que Hom en ait passé pour l'inventeur, c'est ce qu'il est impossible de nier ; mais c'est une question secondaire pour

l'éclaircissement de celle que nous examinons : et quand enfin on prouverait que Hom s'est nommé Zoroastre, il est évident que ce n'est point du nôtre qu'il s'agirait. Quant aux passages des anciens sur des Zoroastres de Pamphylie, de Proconèse, etc., il est évident que ces auteurs étaient abusés par des titres d'ouvrages pseudonymes. L'immense réputation de Zoroastre dans tout l'Orient, réputation qui s'est soutenue jusqu'à nos jours, et qui est telle que les musulmans, jadis destructeurs et encore aujourd'hui ennemis de son culte, lui donnent l'épithète d'*El Hakim*, c'est-à-dire *le Sage*, engagea un nombre infini de faussaires à mettre sous son nom des écrits apocryphes ; et quelques-uns, sans doute, croyant le nom seul capable d'imposer aux lecteurs, sans même qu'il y eût identité de personnes, créèrent des Zoroastres de tout pays. Au reste, telle n'est pas l'origine de ceux que l'on nomme Zoroastre de Chaldée, Zoroastre de Perse : car ici l'on ne peut guère voir qu'une erreur qui prend sa source dans les voyages et les diverses résidences du législateur. C'est donc avec raison que cette fois on se décidera pour la tradition orientale, en réduisant à un le nombre des Zoroastres. Il reste maintenant à déterminer en quel pays il prit naissance. On ne peut nier que ce ne soit dans une des provinces situées au-delà d'Euphrate, la Médie, la Perse ou la Bactriane. Mais on voit que les auteurs qui ont parlé de Zoroastre comme d'un persan ont songé non pas à la Perse proprement dite, autrefois Perside, aujourd'hui Fars ou Farsistan, mais au vaste empire fondé par Cyrus et étendu par Darius I^{er}, des bords de l'Indus aux côtes de l'Helléspont et de la mer

Égée. L'incertitude ne porte donc que sur la Médie et la Bactriane. Comme incontestablement ce fut dans cette dernière contrée que Zoroastre remplit sa mission, beaucoup de savants inclinent à croire qu'il y naquit. Mais si l'on réfléchit que longtemps la Bactriane et la Médie formèrent un même corps politique, sans pourtant s'être encore fondues dans l'empire gigantesque qui depuis engloba la Chaldée, l'Assyrie, l'Asie mineure et l'Égypte, on verra qu'il revient au même de faire naître le réformateur en Médie. Or, c'est ce que disent unanimement les Orientaux, qui lui assignent pour patrie l'Aderbaïdjan ou ancienne Atropatène, si remarquable par ses sources de naphte, son sol chargé de matières résineuses et le bitume qui flotte à la surface de ses lacs, et dont la combustion spontanée développe souvent, au milieu d'une nuit obscure, des flammes brillantes. On peut donc sans inconvénient se ranger à leur opinion ; et même, s'il faut choisir parmi les villes qui revendiquent l'honneur d'avoir donné le jour au législateur du royaume, on peut, avec l'immense majorité de ces mêmes Orientaux, l'accorder à Ourmyagh, cité assez considérable, située sur un lac du même nom. Reste la dernière question, et celle de toutes qui présente les plus graves difficultés : quand vécut Zoroastre ? Ici les anciens et les modernes se divisent à l'envi. Les écrivains mahométans, les hindous, les mabeds, s'accordent tous à placer l'ère de Zoroastre sous Gustasp. Mais quel est ce Gustasp ? Sans doute aux yeux de quiconque est habitué aux transformations des syllabes et aux apparences multifformes qui se plaisent à revêtir les mêmes mots en passant d'une bouche à une autre, Gus-

asp, Gostasp ou même Vestasp, comme l'écrivent quelques-uns, est le même qu'Hystaspe; et personne n'ignore que Darius I^{er}. eut pour père un nommé Hystaspe. Mais Gustasp est-il justement l'Hystaspe dont il est parlé dans Hérodote comme du père de Darius, ou Darius lui-même (car on peut présumer que ce prince portait le même nom que son père, et d'ailleurs Darius semble aussi avoir été un nom honorifique ou de dignité)? La plupart des modernes, en adoptant cette opinion que confirme le passage d'Ammien Marcellin cité plus haut, en ont conclu que Zoroastre vivait au commencement du cinquième siècle, avant Jésus-Christ, et à la fin du sixième, sous les rois de Perse Cyrus, Cambyse et Darius I^{er}. Tels sont entre autres Hyde, Anquetil, Kleuker (traduct. allemande du Zend-Avesta, Appendice), Jean de Muller, Malcolm, de Hammer et une foule d'orientalistes, d'historiens et de philologues illustres. Il n'en reste pas moins à prendre parti sur deux points assez embarrassants. D'un côté, la plupart des anciens, Hermodore le Platonicien, Eudoxe, Hermippe et l'auteur contesté des Magiques, plaçaient Zoroastre cinq à six mille ans avant la naissance de Platon et même avant la guerre de Troie. Quelques autres plus modestes, ou croyant se rapprocher du vraisemblable, substituent aux milliers des centaines, et ne donnent par conséquent au prophète qu'une antiquité de six cents ans, relativement à l'expédition de Xercès en Grèce. Tel était Xanthus de Lydie, du moins s'il faut en croire Diogène Laërce (*Vies des philosophes, Introduct.*), tel du moins s'il faut donner la préférence aux manuscrits qui portent

ἑξακόσια (600) sur les deux où on lit en toutes lettres ἑξήκισχίλια (6000) (*Voy. Diog. Laërt.*, éd. Meiners, *notæ ad Proæmium*). Justin, livre 1, en fait un roi de la Bactriane, contemporain de Ninus. De l'autre, il semble que plusieurs des points les mieux avérés de l'histoire de Zoroastre ne peuvent se concilier avec l'époque de Darius, et ne peuvent s'expliquer qu'en transportant les faits quelques siècles plus haut. De là les nombreuses divergences et les systèmes des orientalistes, qui ont chacun argumenté de leur côté, et qui, partant de bases différentes pour arriver à des résultats contraires, se sont très-bien réfutés les uns les autres, mais ont été beaucoup moins heureux lorsqu'il s'est agi d'établir que tandis qu'il fallait se borner à détruire. Ainsi Foucher, partant de l'assertion de Xanthus de Lydie et du passage où Pline parle d'un Zoroastre de Proconèse, place le fondateur de la religion de l'Iran sous Gyaxare I^{er}., autrement Darius le Mède, et prétend par là expliquer la guerre ou plutôt la double guerre avec le roi de Touran, le sac de Balkh et la mort violente de Lohrasp et du prophète. Volney (*Chronologie d'Hérodote, OEuvres*, tome II, pag. 43) s'attache de préférence au texte de Justin, et hésite si peu à placer Zoroastre sous Ninus et Sémiramis, qu'il consacre ensuite (pag. 50-68) un paragraphe (§ 3) à fixer les années de sa naissance, de ses principales actions et de sa mort, et que dans les tables chronologiques annexées à son ouvrage, on trouve les lignes suivantes : Le Mède Zoroastre naît vers 1250; — Zoroastre commence à répandre sa doctrine; première guerre de Bactriane, 1220; — Zoroastre va à Bactres (Balkh), 1208; seconde

guerre de Bactriane, 1207; — Révolte de Zoroastre, 1181. Enfin Rhode, après avoir tourné contre le système de Foucher les armes d'une logique irrésistible, et montré combien il avait mal saisi la difficulté, s'éloigne encore plus que lui de l'époque hystaspéenne; et, sans autre preuve que la coïncidence souvent frappante des doctrines du Zend-Avesta avec celles du brahmanisme, il élève tout-à-coup et le législateur et le livre qu'il a écrit à une hauteur d'antiquité à laquelle on ne pourrait rien comparer. Il n'est aucune de ces idées qui soit sans réplique. A Foucher on peut répondre d'abord que rien n'oblige à s'en rapporter aveuglément à Xanthus de Lydie; que les livres qui portaient son nom du temps de Diogène de Laërte, avaient, selon Athénée, été fabriqués par un certain Denuys Scythobraclion vers le temps de Jules-César; que, si le passage indiqué par Diogène s'est jamais trouvé dans les écrits d'un Xanthus, au moins il n'est point prouvé que ce soit le Lydien (*Voy. Creuzer, Fragm. historic. græc. antiquissim.*, p. 225; et Maix, *ad Ephori fragment.*, p. 76 et suiv.); ensuite qu'au lieu de Εξάκισις, adopté par Meiners, il faut, selon toutes les apparences, lire avec deux manuscrits, Εξκαισχιλις, six mille, nombre plus fabuleux et plus étrange au premier abord, mais plus en harmonie avec les idées des Grecs, sur le merveilleux auteur de la loi religieuse des Perses, et qui d'ailleurs aura été facilement confondu avec Εξάκισις, parce que l'on aura écrit en abrégé Εξξ. ζ., ce qui semble faire en lettres et en chiffres six cents. Au reste, en plaçant Zoroastre sous Cyaxare I^{er}., il s'en faut de beaucoup qu'il atteigne les six cents ans

en question : ce nombre se trouve réduit à cent cinquante, seul espace compris de l'an 630, époque probable, dit-il, de la mort de Zoroastre, à l'expédition de Xercès en Grèce; et n'est-ce pas se tirer beaucoup trop cavalièrement d'embaras, que d'alléguer le peu d'exactitude chronologique des anciens? Quant à la facilité avec laquelle il explique dans son système certains détails de la Légende, nous dirons plus tard ce qu'il faut en penser. Le soin que Volney a mis à comparer et à contrôler les unes par les autres les diverses traditions ne le préserve pas non plus d'interprétations gratuites. On ne peut sans doute qu'applaudir au tableau des analogies existantes entre les anciennes idées religieuses et la loi zoroastérienne et à l'équation des mots Touran et Assyrie. Ici il fait vraiment avancer la science d'un pas en détruisant cette ancienne idée que le Touran est à l'est de la mer Caspienne, et au nord de l'Iran, ce qui l'assimilerait à l'ancienne Scythie. Telle est en effet l'idée des auteurs orientaux de la vie de Zoroastre; mais cette opinion n'avait d'autres fondements que leur ignorance et la ressemblance du mot Touran avec celui de Tourkestan, contrée effectivement située à l'est de la mer Caspienne; et il serait ridicule d'y attacher plus d'importance qu'au passage où l'auteur du Zerdust-Namah fait demander par Gustasp à Ardjasp le royaume de Tchîn. Ces écrivains se démentent eux-mêmes, quand obéissant à une tradition différente, ils disent que quelques-unes des provinces d'Ardjasp étaient à l'occident de la mer Caspienne. Elles y étaient toutes, et le mot de Touran (la montagne), identique à celui de Taurus, était opposé à celui d'Air-

-an (la plaine), et forniait empire en deçà du Tigre, le l'autre empire s'étendait uve aux Paropamises et à C'est donc avec assez de ité que l'illustre chronolo- t la double invasion des ar- uraniennes en l'Iran, dans expéditions de Ninus conte, ou le roi de l'Oxus, ex- s qui se terminent, l'une par ite désastreuse, l'autre par ation et la soumission du dont on ne parle plus que d'une satrapie sous Asar- l. Cette explication cepen- l'emporte pas sur celle de èse précédente, qui nous es Scythes descendant de ontagnes, s'emparant du s, s'y maintenant plusieurs ce qui eut lieu sous Cyaxare nfinu pliant à leur tour sous e légitime qui vient recon- u royaume et les tailler en Le plus raisonnable sans t de les combiner ensemble orte, que les deux invasions es, par exemple, soient ti- quelques vagues souvenirs uêtes de Ninus, tandis qu'au : les détails de l'invasion se, et la courte durée de la auront été empruntés aux s non moins incertaines et tes du règne de Cyaxare. isi les particularités de deux trangères l'une à l'autre, et iquement éloignées, n'a de très-ordinaire chez un lont l'histoire est peu dif- les Mille et une nuits. Exi- n après cela qu'ils soient ette même chronologie tant olée, au point de ne mettre Ninus ou sous Cyaxare I^{er}. ments empruntés à l'histoi-

re de leur règne ? Non, ils les trans- porteront hardiment aux temps de Darius I^{er}, soit qu'ici ils s'abusent par l'identité des noms (Cyaxare I^{er}, est aussi appelé Darius le Mède), soit que leur légèreté habituelle et leur insouciance du vrai les conduisent naturellement au mensonge plutôt qu'à la vérité. C'est donc en vain que Volney, tirant avec rigueur les conclusions des prémisses qu'il a posées, décide qu'Ardjasp est Ninus et Gustasp Oxuarte. Quant au sys- tème qui recule Zoroastre dans les ténèbres d'une antiquité indéfinie, et selon quelques-uns antédiluvienne, il est impossible de l'admettre si l'on songe au contenu du Zend-Avesta, à la répétition fréquente du nom de Gustasp qui ne saurait y avoir été inter- polé tant de fois, aux préceptes qui prouvent une civilisation et une sociabilité déjà avancées, aux traces nombreuses et évidentes de judaïs- me que tous les commentateurs y ont remarquées. Songe-t-on d'ailleurs que le Zend-Avesta contenait vingt- un livres, masse énorme, et que, lors même qu'avant le déluge quel- ques hommes privilégiés auraient connu l'écriture, il eût été impossi- ble, avec les âpres et peu flexibles ins- truments qu'on employa long-temps pour peindre la pensée, de buriner une aussi considérable série d'ouvra- ges ? Il faut donc en revenir au sen- timent de ceux qui font de Zoroas- tre le contemporain du grand Darius. Que ce prince se soit ou non nommé Hystaspe, toujours est-il très-pro- bable que toute la dynastie à la- quelle il transmet le trône, fut connue dans l'Asie sous le nom d'Hystaspi- des ou Hystaspes. Ainsi, dans la suite, le premier Ptolémée fut souvent désigné par le nom de Lagus, qui était celui de son père. Ainsi plus tard en-

l'explication suivante rendra indubitable. En effet, selon l'opinion la plus reçue chez les Orientaux, deux cent soixante-huit ans separent l'avènement de Gasp de la conquête totale de la Perse, par Alexandre : or, les Grecs ne comptent que deux cent six ans d'intervalle entre ces deux événements. La cause de cette différence est un double emploi de soixante-deux ans, double emploi occasionné par la réunion des deux Artaxerces en un seul personnage. Il résulte de là, qu'écrivant long-temps après les événements au milieu d'un pays dénué de bonnes traditions et sans livres, sans documents quelconques, ceux qui s'imaginèrent de refaire sous les khalifes l'histoire ancienne de la Perse, ne purent réunir que quelques noms : ces noms sont justement ceux qu'il a été impossible d'oublier, Hystaspe ou Gasp, en quelque sorte fondateur de la monarchie, Darius ou Darab, qui en est dépossédé par Iskander, et Artaxerces ou Ardechir. Deux princes de ce nom avaient occupé le trône, l'un quarante-un ans, l'autre quarante-

un le
huit
la d
princ
vingt
peu d
gues
ans).
taxer
(2 .
Ochus
les qu
tés de
dans le
dans
l'erre
cile po
tion et
de deu
bles, ai
tasp à
y a 1
2°. d'
ce 1er.
a 148.
der so
sentés |
Zoroas
rius le

la Grèce ; tantôt tournant ses forces sur les provinces limitrophes de l'Inde, et en annexant des lambeaux à son empire. Tel est justement l'ensemble qu'offre la légende de Zoroastre : des démêlés avec le roi de Touran, et une invasion dans les Indes. Peu importe ensuite qu'à propos de ces démêlés ils amènent sur la scène un roi Ardjasp, qui peut-être ne fut pas réellement contemporain de Ke-Gustasp, et qu'ils amoncellent des événements passés, les uns sous Ninus, les autres sous Cyaxare I^{er}. : le fait central, authentique, qu'ils ont brodé à leur guise, ne s'en montre pas moins clairement. De plus, on sait que Darius pendant la longue durée de son règne donna le premier une constitution au vaste empire dont Cyrus n'avait point eu le temps d'être le législateur, et qui, pendant les règnes agités de Cambyse et du mage Smerdis, avait sans doute senti le besoin d'être gouverné d'après des lois fixes et une règle uniforme. La religion seule, dans les temps reculés où la civilisation était encore si imparfaite, pouvait remplir un tel but, et réunir en un faisceau les divers royaumes soumis par le génie de Cyrus. Aussi ne conteste-t-on point que les opérations de Zoroastre furent faites dans un but et dans un sens politiques autant que dans des vues religieuses. C'est ce que la lecture du Vendidad et du Boundhech achève de mettre hors de doute. Enfin les Perses et les mahométans nous présentent aussi souvent leur Ke-Gustasp à Istakhar qu'à Balkh, alors chef-lieu du magisme et métropole de la nouvelle religion. Or, Istekhar est Persépolis, et ce n'est qu'à partir de Darius que cette ville magnifique devint le séjour des monarques persans. Dans la suite

même, elle fut aussi la capitale religieuse de tout l'empire. C'est là que les princes reçurent la consécration royale, que les mages tinrent leurs assemblées les plus célèbres, que l'art couvrit les murailles, les temples, les palais, les tombeaux, de symboles sacrés et d'hiéroglyphes. Persépolis, berceau et sépulcre des rois, cité lumineuse des fils du Soleil, était pour les pieux sujets de la race hystaspide, ce que Jérusalem était pour les Hébreux, et ce que dans la suite la Mecque fut pour les musulmans. Mais rien de tout cela n'existait encore avec cette prédominance de formes à la naissance de cette religion : Hérodote même, qui se tait complètement sur Zoroastre, et dont le silence a été allégué fort mal à propos, il nous semble, comme une preuve de l'antériorité du prophète sur le monarque, dit formellement que les Perses, adorateurs des éléments et des astres, ne leur élevaient ni temples ni autels ni simulacres. Cette simplicité excessive doit-elle être considérée comme état primitif d'une religion qui dans la suite se surchargea de cérémonies dramatiques et d'ornements empruntés aux arts ? ou bien n'est-elle que la simplification d'un culte originairement plus compliqué et plus riche ? Cette dernière supposition ne peut soutenir l'examen. En effet, sans nous demander lequel est le plus conforme à la nature et à la marche ordinaire de l'esprit humain d'aller du simple au composé, ou du composé au simple, qui ne voit que puisque long-temps après Darius la Perse et même l'Asie mineure étaient remplies d'Atechgâhs, où se rassemblaient les disciples de Zoroastre, la complication des rites suivit la simplicité ? Comment d'ail-

leurs, si cette extrême épuration du culte avait eu lieu après la mission de Zoroastre, et la promulgation du Zend-Avesta, qui en est si éloignée; comment, dis-je, Hérodote aurait-il nié l'existence des temples, des autels en Perse? Ces temples, ces autels sans doute auraient été vides ou consacrés à d'autres usages que ceux de la religion; mais ils auraient été debout, et lors même que quelques-uns eussent été détruits, comment l'historien n'aurait-il pas fait mention et de leur ruine et de la révolution à laquelle leur destruction se rattachait? De même si Zoroastre, si ce philosophe illustre dans tout l'Orient avait vécu long-temps avant lui, comment son nom aurait-il été omis dans ce recueil si exact des traditions alors en vogue dans l'Orient? Tout s'explique si l'on fait de Zoroastre un contemporain d'Hérodote. En effet, autant, grâce à l'imprimerie et à la célérité des communications et à la diffusion des connaissances, il est facile aujourd'hui de connaître parfaitement les événements contemporains, autant alors l'absence de toutes ces circonstances rendait en quelque sorte insaisissable la connaissance de ces événements, à moins qu'ils ne fussent de nature à froisser, à servir de grandes masses. Or, la réformation de Zoroastre ne semble presque avoir été d'abord qu'une affaire de cour, qu'un essai tenté dans une province lointaine; et c'est à la longue qu'on voit les doctrines et le Code du réformateur gagner du terrain, et arriver au rang de culte dominant et de religion de l'empire. Peut-être même cette révolution commencée sous Darius ne se consummait-elle que sous Xercès ou sous Artaxerce. Mais l'on ne peut douter qu'à cette époque Zoroastre ne fût

mort. Anquetil, qui, d'après l'assertion formelle du petit Bavaet, folio 63, lui donne soixante-dix-sept ans de vie, le fait naître l'an 589 avant Jésus-Christ, et mourir en 512. Peut-être vaudrait-il mieux avancer cette époque d'environ vingt-cinq années, et par conséquent distribuer ses principaux événements sur l'espace compris entre 564 et 487. Par-là du moins on verrait plus long-temps ensemble Darius et Zoroastre. On expliquerait aussi avec plus de facilité les voyages du philosophe à Babylone, et ses conférences avec Pythagore, voyages et conférences qui durent avoir lieu avant l'époque de sa prétendue mission, et ses excursions dans l'Iran. Tous les historiens s'accordent à faire voyager Pythagore en Orient, vers le temps de Cambyse, qui selon quelques-uns l'aurait fait prisonnier en Égypte. Zoroastre était alors âgé d'environ trente-six ans; ce qui ne choque nullement les traditions orientales qui le font arriver à la cour de Darius âgé de quarante ans (dans notre système il en aurait eu quarante-deux), et ce qui cadre parfaitement avec l'idée que l'on doit se faire de cette absence de dix ans, de cette vie solitaire sur les montagnes, et de cette retraite dans une grotte que tout annonce avoir été un laboratoire astronomique. On n'objectera pas sans doute que, dans cette hypothèse, Zoroastre se trouverait avoir cinq ans de moins que Pythagore né, selon Dodwell (*de ætate Pythagoræ*), l'an 569 avant Jésus-Christ. Pythagore venait conférer avec les sages de la Chaldée, plutôt que se faire leur disciple, et qu'est-ce d'ailleurs que cette différence d'âge? Ces points principaux une fois admis, quel sera le résumé le plus probable de la vie de Zoroas-

tre? Le voici : Né dans l'Aderbaïdjan , vers la fin de l'empire des Mèdes , et peu d'années avant l'avènement de Cyrus au trône de Perse (soit, vers 564 avant J.-C.), il passe sa jeunesse dans la pratique de la sagesse et de la vertu , et médite une réformation religieuse. L'abaissement des Mèdes conquis par les hordes belliqueuses de Cyrus excite encore en lui ce desir dont l'accomplissement rendra du moins une espèce de suprématie à la nation subjuguée et tempérera l'orgueil des vainqueurs. C'est donc lorsque toute l'Asie en-deçà de l'Indus obéit au neveu de Cyaxare (536 avant J.-C.), ou peu après le commencement de ce nouvel état de choses, qu'il prélude à l'exécution de son projet par un voyage dans l'Iran, c'est-à-dire dans la Bactriane, la Médie, et toutes les contrées situées à l'ouest du Sindh , et à l'orient du Tigre. La vue des obstacles qu'il sera obligé de surmonter, de l'indocilité des Perses, du peu de bonne foi et de bienveillance des mages , actuellement dépositaires des systèmes religieux, lui fait verser des larmes : il sort de l'Iran, les yeux humides et le cœur rempli d'amertume en songeant à la tâche épineuse qu'il s'est imposée (534). Cependant il n'y renonce pas , et soit pour attendre des temps plus heureux , soit pour ajouter à la somme de ses connaissances en astronomie , en physique et en philosophie naturelle, se préparer à l'exécution des merveilles que l'ignorance publique regarde comme des miracles, irréfragables témoins d'une révélation , et rédiger cette encyclopédie religieuse, qu'il va prêcher sous le nom de Zend-Avesta ou parole de vie , il met la mer Caspienne entre lui et l'Iran , et se confîne dans une retraite

studieuse, tantôt au sommet des montagnes arméniennes, tantôt au sein de la populeuse et savante Babylone, observatoire perpétuel des Chaldéens, asile des sages de la Judée, but des pèlerinages scientifiques de Pythagore. Pendant qu'il converse, qu'il écrit, qu'il observe, l'empire passe en d'autres mains; et le sceptre de Cyrus, soustrait à la furibonde démente de Cambyse, par l'artifice d'un faux Smerdis, se fixe enfin dans la maison du fils d'Hystaspe. C'est ce prince qui doit fondre en un corps des membres pêle-mêle et violemment réunis sous sa domination, et promulguer le Zend-Avesta. Zoroastre, âgé de quarante-deux ans, paraît, sans doute de concert avec Darius, au milieu de la Bactriane, que ce prince visite momentanément; et l'éclat des prodiges qu'il exécute confond et irrite ses ennemis. Aussi, tandis que le monarque, son prosélyte, veut déjà remplir ses provinces d'Attechgâhs, tantôt ils s'efforcent de noircir Zoroastre par des calomnies bientôt réfutées par le prophète et punies par le prince, tantôt ils excitent en secret les sujets à prendre les armes. Ainsi l'ancienne capitale de l'Assyrie, choquée peut-être de ce qu'on veut épurer son sabéisme, aussi ancien que le monde, et lui substituer la pyrodulie et la pyrolâtrie, se déclare indépendante du royaume d'Iran; et cette guerre de la partie ancienne de la Perse contre la partie touranienne se termine par la victoire qu'après une sanglante alternative de revers et de succès et un intervalle de quatre ans. Instruit par cette lutte, Darius n'emploie plus que la douceur et la persuasion pour convertir. Il envoie ses fils dans les diverses provinces, plante le célèbre cyprés, et institue le pèlerinage. Des brahmes

même viennent comme pour disputer contre l'excellence de la nouvelle religion, qu'au fond ils ne devaient pas plus haïr que l'ancienne, puisque ni l'une ni l'autre n'était celle des Védas et des Beths, et ils cèdent, dès le commencement de l'entrevue, la victoire à Zoroastre. Rentrés ensuite dans leur patrie avec des croyances différentes de celles qu'ils avaient emportées, ils veulent sans doute y étendre le zoroastérisme; et Darius prête à leur éloquence le secours de ses soldats; mais, pour indemnité, il annexe à ses vastes domaines quelques peuples de l'Inde (les Orites, les Arbites, les Pasirites, etc.). C'est sans doute au milieu de ces événements que Zoroastre meurt au comble de la gloire, et dirigeant, du fond des temples de la Bactriane, ou du haut du cyprès, qu'il a fait qualifier du titre d'arbre de vie, les affaires religieuses de l'empire de Perse. Au reste, nous devons rappeler que, selon quelques écrivains orientaux modernes, il meurt au sac de Balkh, avec Lohrasp, père de Darius. Mais comme cette version ne s'appuie ni sur la majorité ni sur l'authenticité des témoignages, on peut sans scrupule la négliger; et c'est à tort que l'abbé Foucher, s'en exagérant l'importance (Voyez le *Mém.* déjà cité, *Mém. de l'acad. des inscript.*, tome xxvii), a été conduit, en grande partie par ces renseignements, à imaginer ses deux Zoroastres. L'abdication de Lohrasp, sa retraite, sa vie monacale, sa mort violente au milieu des sujets qu'il commandait malgré son grand âge, et au milieu des nombreux sectateurs de la nouvelle religion, sont peut-être aussi des faits d'une autre époque, gratuitement transportés sous Darius, et rattachés sans raison à la vie de Zoroastre. Peut-être aussi

ne sont-ils qu'une altération presque méconnaissable de l'histoire du faux Smerdis, prédécesseur et non père de Darius, assassiné au milieu de ses mages, par les satrapes perses. Confondant ce massacre, immortalisé dans la suite, par l'institution d'une fête dont Hérodote traduit le nom par celui de Magophonie (massacre des mages), avec celui dont les Scythes purent se souiller dans leurs guerres avec l'Iran, les modernes Asiatiques s'imaginèrent probablement que cette vaste boucherie tenait à une invasion étrangère et non à une réaction politique, à un changement de dynastie, à un revirement de la puissance momentanément reconquise par les Mèdes, et presque aussitôt ravie à ceux-ci par les Perses. Ils pensèrent aussi que ce prince, toujours enfermé au milieu de ses mages, avait abdicqué, pour se livrer aux pratiques d'une haute dévotion, et que par conséquent il était le père du roi alors régnant. De cette manière il devient inutile d'examiner qui fut ce Lohrasp, de se demander s'il faut y voir Hystaspe lui-même, élevé par son fils au gouvernement de la Bactriane, ou Cambyse ou Cyrus que la plupart cependant s'accordent à reconnaître dans Ke-Khosrou. Il est à propos maintenant de répondre à quelques questions relatives soit au rôle religieux et politique, soit à la moralité de Zoroastre. Touchons d'abord le premier point : Zoroastre fut-il un imposteur? fut-il, comme l'insinue ou le lui reproche hautement Anquetil, cupide, violent, persécuteur? Relativement à l'accusation d'imposture, on a allégué contre notre philosophe sa retraite dans une grotte, ses prétendues conférences avec Ormuzd, ses espèces de miracles ou opérations magiques,

enfin ses prophéties. Il est facile de répondre à la première de ces objections : la grotte qui sert d'asile au futur législateur n'a point seulement pour destination de le soustraire aux regards pendant dix ans, afin de faire croire au vulgaire qu'il a passé ce temps en conférences avec Ormuzd ; cette grotte est un laboratoire de chimie, un observatoire astronomique, un cabinet d'études : c'est là qu'il écrit la loi divine ; c'est de là qu'il contemple les astres ; c'est là qu'il prépare les compositions chimiques qui doivent le préserver du feu et le faire paraître invulnérable aux yeux même des sages ses antagonistes. Porphyre, qui le décrit d'après Eusèbe (*de Antro Nympharum*), le présente comme plein de représentations symboliques des éléments et distribué par zones qui imitent les zones terrestres. Les monuments égyptiens abondent en effigies de ce genre, et l'on peut y comparer l'autel des Brachmanes, où l'on allait adorer les images des dieux. Ajoutons à cela que cette grotte, emblème du monde, ou grotte cosmique, se rapportait particulièrement aux mystères de Mithra, comme nous le prouverons ci-dessous, et l'on conviendra dès-lors qu'un sage, qu'un philosophe put fort bien s'ensevelir dans la retraite sans songer à se faire passer pour un dieu. Mais telle a toujours été la manie de ceux qui prétendent assigner des causes aux démarches des grands hommes : Empédocle, osant descendre dans le cratère de l'Étna, est un insensé qui veut faire croire au monde qu'il a été enlevé au ciel ; Zoroastre, allant étudier dans la solitude, n'agit que pour abuser par le même mensonge ses crédules compatriotes ! Répudiant cette vaine supposition, voyons s'il

en sera de même des autres faits allégués. Oui, certes, Zoroastre publia qu'il avait conversé avec Ormuzd ; oui, certes, il s'annonça comme apte à faire des miracles, et il en fit aux yeux de toute la cour. Mais souvenons-nous que ces miracles, dont la science formait alors la magie, nom long-temps auguste et vénéré chez les Orientaux, n'étaient que des faits naturels alors inconnus du vulgaire, et produits par des opérations soigneusement cachées à l'œil des profanes, c'est-à-dire des ignorants. Mêmes réflexions sur ce que l'on nommait prophéties, divination, etc. Originellement ce n'étaient que les prédictions des phénomènes astronomiques, quelquefois les prévisions d'une intelligence plus habile que la foule à juger les effets et les causes, à percer le dédale du cœur humain, à saisir les mystères et les mouvements de la politique. Dans la suite les astronomes, ridiculement entêtés des chimères de l'astrologie, y firent aussi entrer cette science illusoire. Manquèrent-ils de bonne foi ? Non, et quoiqu'ils n'eussent point de conversation réelle avec les dieux ou des génies supérieurs, ils purent croire que, grâce à ces connaissances sublimes, ils entraient en commerce réglé avec les intelligences d'un monde meilleur, et que chaque trait qu'ils ajoutaient à la somme de leurs notions était une révélation intérieure de la Divinité. De là à dire et à proclamer comme réalité ce qui primitivement n'est qu'une abstraction, une audacieuse figure de rhétorique ou une équivoque, il n'y a qu'un pas ; et cette imposture était au plus un charlatanisme nécessaire aux yeux des hommes qui voulaient discipliner des masses aveugles et grossières, sur lesquelles ils croyaient ne pouvoir

obtenir de l'ascendant que par l'erreur. Qui oserait dire qu'aujourd'hui même ces idées sur la manière d'endoctriner et de régir les peuples sont complètement détruites ? et quelle force durent-elles avoir il y a plus de deux mille ans ! Aussi voyons-nous partout les idées de civilisation et de société s'établir de par une révélation, et à l'aide de faits qualifiés de miracles. Il n'est point jusqu'à Pythagore qui, en instituant son école de mathématiciens, n'insulte au bon sens en racontant ses métamorphoses, en montrant sa cuisse d'or, en rappelant ses conversations avec Apollon. Ne balançons donc pas à mettre Zoroastre au nombre des imposteurs qui ont annoncé des mensonges à la face des peuples ; mais ajoutons, pour lui rendre justice, qu'il ne consentit à l'imposture que parce qu'il la croyait indispensable pour conduire la foule dans les voies d'une religion élevée et d'une morale pure. Tel est en effet le mérite du Zend-Avesta, et quoi qu'en disent quelques écrivains, nous ne voyons pas que sa conduite ait démenti ses préceptes. Rien ne prouve que passionné d'abord pour un système religieux des plus nobles, il soit ensuite devenu courtisan et persécuteur. Rien ne prouve non plus qu'en se rendant à Balkh, il ait obéi à des espérances sordides, et suivi les conseils de l'avarice. Sans doute la Bactriane faisait, dès une époque très-reculée, le commerce de l'or que l'on retirait des montagnes voisines ; mais en même temps la Bactriane était depuis long-temps civilisée, et c'est là que les mages faisaient alors leur résidence principale. C'est donc là que Zoroastre devait se rendre de préférence. Reste à apprécier maintenant et le caractère et le rôle de cet hom-

me célèbre dans le drame dont il est le principal acteur. Nous avons avancé que ce rôle se borna à celui de réformateur. En effet, bien antérieurement à Zoroastre, il existait dans l'Iran un culte analogue et presque identique. Ce culte même n'est pas le premier qui se montre dans l'ordre chronologique, et il est précédé d'une autre religion simple, vague, et dont il est presque impossible de saisir la forme. On sait que selon les mahométans et les parses modernes, l'ancienne monarchie perse fut successivement régie par trois grandes dynasties, avant lesquelles auraient existé, s'il faut s'en rapporter à l'autorité, au moins douteuse, du Dabistan (Calcutta, 1809) et du Desatir (Bombai, 1820, avec trad. persane et angl.), les Mahabadiens, dits aussi Yezdaniens, Sipassiens, Sassaniens, Fersendadjis. Des quatre dynasties que nous fournirait ce calcul, la quatrième seule est postérieure à Zoroastre. Faisons abstraction de celle-ci. Aux trois qui nous restent correspondent trois âges religieux différents. A la tête du second et sous le célèbre Dchemchid (selon les uns, Sem, suivant les autres, l'Achémènes des Grecs), se fait voir Héomo, Hom, Oum ou Omomi. A la tête du troisième et sous Gustasp, se présente Zoroastre. Le premier ne semble être sous l'influence d'aucun prédicateur de révélations : la loi de cette première époque est la loi naturelle. Celle de Dchemchid et de Hom est la loi parlée ou révélée. Celle de Zoroastre et de Gustasp est la loi écrite. Mais quels rapports y a-t-il entre ces trois ensembles religieux ? Ne diffèrent-ils entre eux que par l'ancienneté et l'avantage d'avoir été, le second révélé, le troisième

fixé par l'écriture? Ou bien faut-il, avec Zoëga, faire passer successivement les peuples de l'Iran par toutes les phases des aberrations religieuses, les conduire de l'amulétisme ou fétichisme, qualifié adiacritolâtrie, et se compliquant, d'une part, avec la nécrodulie (culte des morts), de l'autre, avec l'hestiolâtrie (adoration du foyer), au culte du feu, des éléments et des astres; épuiser ensuite ce sidérisme qui prend la création pour le créateur et l'être inorganique et brut pour le moteur intelligent? Ces conceptions, froidement analytiques et certes peu en harmonie avec la tendance et la marche naturelles de l'esprit humain, n'ont en leur faveur aucune probabilité historique. Le Desatir lui-même ne donne que peu de renseignements sur ce culte primitif. Cependant, comme on sait que la religion prêchée sous Dchemchid anathématisait le culte des devs, il faut admettre que le vulgaire du moins ou que quelques sectaires rendaient hommage à ces intelligences malfaisantes. Cet hommage était-il combiné avec le culte des bons génies, ou ne s'adressait-il qu'aux principes du mal, sans qu'on imaginât qu'il dût y avoir dans le ciel un contre-poids? C'est ce qu'il nous est impossible de décider, à moins que l'on ne trouve quelque document ultérieur. La première supposition semble pourtant, de beaucoup, la plus plausible. Quoi qu'il en soit, il est certain que, sous les princes pichdadiens, on reconnut l'existence et même la prééminence du bon principe, ainsi que celle de ses génies secondaires, sur Ahriman et ses créatures. Malgré cela, il paraît que, soit par suite de la terreur qui semble avoir été pour beaucoup dans les formes et les rites des religions anciennes, soit afin d'avoir des

auxiliaires pour commettre le mal, beaucoup de mages s'attachèrent au culte des mauvais génies. Selon Zoëga, toujours aussi tyrannique, aussi inflexible dans ses analyses, les peuples, à cette époque, auraient admis le dualisme, mais en attribuant la même puissance aux deux principes; et ce serait plus tard, à l'apparition de Zoroastre, par exemple, que l'on aurait considéré Ahriman comme inférieur à son rival en pouvoir, ainsi qu'en durée, et plus tard encore, que par une épuration transcendante, on aurait élevé au-dessus et d'Ormuzd et d'Ahriman un principe suprême, unique, vraiment absolu et tout-puissant. Creuzer repousse formellement cette gradation, comme peu conforme au génie de l'Orient (il eût pu dire de toute l'humanité), et développe l'opinion que nous avons exposée la première. Au reste, il avoue, avec Herder, que tout ce qu'on peut avancer sur ce point se réduit à des conjectures plus ou moins ingénieuses, tirées des localités, des accidents extérieurs, et peut-être des relations de peuple à peuple, toutes causes occasionnelles de dogmes que l'on a regardés comme primordiaux et fondamentaux. Ainsi la vue d'un sol imprégné de naphte, et brillant d'illuminations spontanées, les conduisit au culte du feu. L'habitude de demeurer sur des cimes élevées les familiarisa de bonne heure avec la connaissance de quelques faits astronomiques. De là bientôt l'astrologie et le sabéisme. Or, ces deux faits, avec la pyrodulie ou la pyrolâtrie, sont justement ce que toute l'antiquité attribue aux mages. Il ne reste plus qu'à assigner l'origine de l'idée de dualité ou de lutte. Mais on sent comment elle naquit chez des peuples belliqueux et

sans cesse en guerre entre eux ou avec les nations voisines. Il suffisait d'ailleurs de voir le soleil s'abaisser derrière les monts qui les séparaient du pays ennemi pour identifier sur-le-champ les idées de ténèbres et de mal, les idées de lumière et de bien, et dès-lors il était naturel, lorsqu'on avait personnifié chacun des principes, de concevoir entre eux un combat perpétuel, une opposition de tous les lieux et de tous les moments. Peut-être, ajoute M. Creuzer, les mystères, les symboles et les cérémonies de Mithras dateraient-ils de cette époque. Quant à Zoroastre, si l'on ignore ce qu'il abolit, ce qu'il conserva, ce qu'il modifia, au moins sait-on à peu près en quoi consiste son édifice religieux. Un dieu, unique, immuable, suprême, universel, espace, temps, vérité, sagesse et vie de tous les êtres qui n'existent qu'en lui et par lui (*Zervane Akere-ne*, c'est-à-dire, le temps sans limites, est son nom); deux principes opposés, Ormuzd et Ahriman, le premier, auteur de tous les biens, le second, auteur de tous les désastres et de tous les crimes; six Amchapsands, les premiers êtres de la création après Ormuzd et son ennemi, vingt-huit Izeds et les innombrables Fervers, six Devs, implacables ennemis des Amchapsands contre qui ils ne cessent de combattre, vingt-huit esprits malfaisants subalternes, et enfin un nombre immense de mauvais génies du dernier ordre, tels sont les linéaments primitifs de ce culte où domine dans toutes les parties l'idée de combat. La création elle-même entre dans la lutte et y prend une part active. Une partie de l'univers est abrimanienne: l'autre sort des mains et sert la cause d'Ormuzd. Au reste cette guerre des

deux principes ne doit durer que douze mille ans, partagés en quatre grandes périodes chacune de trois millénaires. Pendant la première, Ormuzd règne sans partage, et crée l'étonnante armée des cieus. Attaqué au commencement de la seconde, il propose la paix, ne peut l'obtenir, et bientôt précipite son ennemi dans les abîmes de l'enfer, où il est enseveli pendant le reste du second âge. Mais la lutte se renouvelle et devient plus active dans le troisième. Ahriman blesse mortellement le taureau qui périt, mais dont l'épau droite engendre Kaimorts, le premier homme. L'opposition des deux principes se prorogera ainsi jusqu'au bout du douzième millénaire, époque à laquelle, selon les uns, il sera anéanti, selon les autres il reviendra à la vertu qui était sa nature primitive, et offrira avec ses Devs, ainsi qu'Ormuzd avec ses Amchapsands, un sacrifice éternel à *Zervane Akere-ne*. (*Voy. Gærres, Mythengeschichte*, tom. 1^{er}, pag. 223-236); Rhode, *Die heilige Sage*, etc., pag. 169 et suiv.; *Zend-Avesta*, Anquetil, tome II, p. 592 et suiv., *Exposit. du système théol. de Zoroastre*). Au reste cette idée d'opposition et de guerre n'est pas seulement sensible dans la bataille que soutiennent l'un contre l'autre Ormuzd et Ahriman. On la trouve symbolisée de mille manières. Ainsi la lumière et les ténèbres, le jour et la nuit, l'été et l'hiver, le ciel et la terre, le taureau et le serpent ne sont que des mythes et des emblèmes de cette pensée fondamentale. On la retrouve encore dans les époques de la création et la composition du calendrier liturgique si fidèlement calqué sur elle dans tous ses détails, que l'illustrateur Herder (*Denkmale der Vorwelt*), s'écrie :

n d'Iran est comme une fé-
 lle en l'honneur de l'œuvre
 : là encore les conceptions
 de la licorne et de la mar-
 nimaux imaginaires dotés
 orie, l'un des qualités et de
 nce d'Ormuzd, l'autre de
 et de la puissance exter-
 d'Ahriman. Ceci nous
 urellement à parler des
 ions en usage dans le culte
 n. Il est aujourd'hui par-
 onvenu, tant d'après les
 es anciens bien lus et bien
 que d'après les textes
 l'esprit du Zend-Avesta,
 ses n'étaient point idolâ-
 , familiarisés avec les no-
 us hautes comme les plus
 Divinité, ils ne rendaient
 x astres, aux planètes,
 e de dulia. Aussi Payne
q. into the symbol. lang.,
 nomme-t-il les *Puritains*
isme. On tomberait ce-
 nsune grave erreur si l'on
 e leur culte resta aussi
 celui des Juifs, et qu'ils
 tèrent point les êtres su-
 Non-seulement ils repré-
 ouvent les Izeds et les
 ec formes humaines ;
 nonuments de Persépolis
 ne les ruines de l'Égypte
 remplis de figures ou de
 d'animaux allégoriques,
 s doute sont les emblèmes
 divinités. Parmi les prin-
 remarque la tête d'éper-
 , l'oiseau sacré par ex-
 our représenter Zervane
 le lion, l'hyène, l'aigle,
 , occupent aussi un rang
 ans cette bizarre galerie,
 numents les plus curieux
 phisme ; et l'on retrouve
 analogues dans les divers

grades des initiations mithriaques. Ces
 initiations, si fameuses dans l'Occi-
 dent, à partir du second siècle de notre
 ère, et dont, quoique le Zend-Avesta
 se taise sur elles, il faut certainement
 rapporter l'origine à la caste sacer-
 dotale d'Iran, nous présentent aussi
 un grand nombre de traits symboli-
 ques relatifs au zoomorphisme. La
 robe léontique, donnée à une classe
 d'initiés, est depuis le haut jusqu'en
 bas chamarrée de figures d'animaux.
 Les bas-reliefs mithriaques s'accor-
 dent tous à représenter le Dieu in-
 vincible, le Dieu soleil, Mithra im-
 molant d'un coup de poignard le
 taureau primordial sur lequel il est
 porté, et qu'attaquent simultanément
 un chien, un serpent, un scor-
 pion. Ce n'est point ici le lieu de faire
 l'histoire des mithriaques, ni d'exa-
 miner le sens précis de leurs allégo-
 ries, double tâche qu'ont remplie
 avec autant d'érudition que de génie,
 Creuzer (*Relig. de l'antiq.*, liv. II,
 ch. I, pag. 378-382 de la trad.
 fr.) et M. Silvestre de Sacy (*Mystér.*
du Pagan. de Sainte-Croix, tom.
 II, pag. 147-150). Il nous suffit de
 constater que des animaux y sont en-
 core représentés, et toujours dans
 un sens allégorique, ce qui exclut
 également et l'idée de simplicité, et
 le soupçon d'idolâtrie. Ne nous éton-
 nons point cependant si quelquefois
 le peuple prenant le signe pour la
 chose signifiée, et peu apte à remon-
 ter du symbole au génie qu'il repré-
 sentait, fut accusé de rendre hom-
 mage à des objets inanimés. Tel est
 l'inconvénient de toute religion qui
 veut mettre l'abstrait sous des formes
 trop concrètes, et qui, au lieu de spiri-
 tualiser les choses de la terre, maté-
 rialise les êtres célestes. Cependant,
 quoique l'enseignement ésotérique fût
 réservé pour l'intérieur des colléges

grandeur et éclat ; aussi voit-on le peuple de l'Iran, tant que le mahométisme n'a point détrôné la paisible religion de Zoroastre, commander en maître à une partie de l'Asie, et tenir un rang parmi les grandes nations. Il n'en est pas de même chez les Hindous, leurs voisins, pour qui le dogme de l'union à Dieu, considérée comme l'état de sainteté, a singulièrement affaibli le dualisme qui fait le fond de toutes les religions. Ici, l'abnégation de l'individualité, le sacrifice du moi, la contemplation, l'absorption de l'âme en Dieu, voilà la suprême béatitude et la plus haute perfection : chez les Perses, au contraire, le principe vital, individuel, agit sans cesse virilement, et tient tendus les ressorts de l'âme. Outre cette influence salutaire qui fait du zoroastérisme la première des religions païennes, les prescriptions liturgiques sont presque toujours admirables par le but d'utilité générale auquel l'auteur semble aspirer. Sous les images

été ca
me E
sait en
qu'il p
mais c
jo. »
terre h
domad
cette p
faisait
et Ame
jardins
tait au
qui, le
images,
Même i
sainteté
qu'un e
mieux
question
tien éter
doit sou
ment de
che, ind
doit vei
garde d

pèce d'église ou société mystique forment les Mazdeïaniens, disciples des successeurs de Zoroastre, n'est que l'ombre et le reflet de la société politique bien plus développée, et où le roi commande avec l'autorité d'un maître absolu, en se reconnaissant soumis à une loi unique et sacrée, qui a tout le caractère de la Providence, et qui se déclare elle-même compétente à tout régir. — Les anciens attribuent à Zoroastre un grand nombre d'ouvrages qui certainement étaient apocryphes. Tels sont : d'autres ces traités sur les plantes, sur les plantes, sur l'art de dire, cités par Plin. Tel est le *Dehkardeh*, ou livre des Magiques lui attribuent les Parsis (*V. Parsis, Theatrum anonymorum*, 1, ch. 6, n^o. 1298). Tel est le livre des dogmes de la théochaldéenne, avec une exposition de celle des Perses et des Grecs, écrit qui se trouvait à la bibliothèque de Pic de la Mirandole, et est perdu à sa mort. On doit peut-être cette compilation d'un faus-maladroit, si comme l'écrivit à Marsile Ficin (*Philosoph. tr.*, comm. du livre II, p. 123), ce livre était inintelligible pour la Mirandole lui-même. Il ne faut pas tout-à-fait reléguer dans cette collection la courte mais célèbre collection *Oracles magiques*, en grec *μυγικά*. Cet opuscule imprimé d'abord en grec, et avec des scholies dans la même langue sous le titre de *Μυγ. Λόγ. τῶν ἀπὸ τοῦ Ζωροάστρου μύθων*), Paris, Tilet, in-4^o., en grec, 1564, in-8^o., et en latin, par Jacq. Marthanedecin à Paris, et publié avec un commentaire, Paris, 1539, in-8^o., in-16., 1558, donné de nouveau

par Frédéric Morel (*Zoroastris seu Magorum qui à Zoroastre prodierunt oracula heroica*), Paris, 1595, 1597, in-4^o., avec une traduction en vers latins, et par le savant Patrizi (*Magia philosophica, h. e. Fr. Patricii Zoroaster et ejus 320 oracula Chaldaica*). Hambourg, 1593, in-16, et Venise, même année, in-fol., avec un Traité sur les universaux, a été inséré depuis à la suite des *Oracles des sibylles*, Bâle, Opsop., 1599, in-8^o., et 1607, in-8^o., dans l'*Histoire latine de la philosophie*, par Stanley, dans la *Philosophia barbarorum* de Heurn, enfin dans le *Trinus Magicus* de César Longin, 1630, in-16. Les éditions d'Opsopæus, Bâle, sont principalement remarquables en ce qu'elles contiennent les commentaires de Psellus et de Gemiste Plethon sur les Oracles. Ceux-ci avaient déjà paru séparément, Paris, 1542. Tant de travaux sur un livre de quelques pages, et tant de publications successives prouvent quelle importance on y attachait. Comme les cinq cents vers qui le composent ont été, du moins en grande partie, extraits des ouvrages philosophiques de Jamblique et de Proclus, on supposait assez généralement que l'école néoplatonicienne, par un artifice dont ces temps de décadence nous offrent mille exemples, avait supposé cet ouvrage, y insérant à son gré les doctrines de sa secte, et falsifiant les opinions étrangères pour les faire cadrer avec ces doctrines. La conformité du Zend-Avesta avec le ton et l'esprit de ces oracles ne permet plus le moindre soupçon de ce genre, et par conséquent on peut croire que les idées de ce recueil auront été fournies à quelque platonicien d'Alexandrie, par un mobed qui lui

traduisait les livres sacrés. Les seuls ouvrages dont on doit reconnaître Zoroastre pour auteur, sont donc ceux qui entraient dans le Zend-Avesta. Ils étaient au nombre de vingt-un, et portaient le titre de *Nosks*. En voici la nomenclature et l'objet, selon le Ravaet Kameh Behreh du grand et ancien Ravaet de la Bibliothèque royale. Elle diffère en quelques points d'une autre liste qu'on lit dans le Ravaet Bahman Poundji, le même que le Grand Ravaet : I. Le *Setoud-Jecht*, nature de Dieu et des esprits (trente-trois fargards ou chapitres). II. Le *Setoud-Guer*: prières, pureté des actions, aumône, concorde entre les parents (vingt-deux chapitres). III. Le *Féhechtmansre*: foi et obéissance à la loi; caractère de Zoroastre, du peuple saint, des actions louables et dignes d'Ormuzd, jusqu'à la résurrection (vingt-deux chapitres). IV. Le *Bagh*: contenu de la loi, idée véritable du Dieu suprême; raison de l'obéissance à la loi, moyen de combattre Ahriman, et de concourir à la ruine de son empire (vingt-un chapitres). V. Le *Duas-dah-Hamast*, c'est-à-dire les douze hamasts, le peuple d'Ahriman, le monde céleste et le monde souterrain, la nature de tous les êtres créés, la résurrection (trente-deux chapitres). VI. Le *Nader*: astronomie et médecine, influence des étoiles, etc. (trente-cinq chapitres). VII. Le *Pardjem*: quadrupèdes qu'il est permis de manger, célébration et cérémonies de la fête des Gahanbars, mérite de celui qui lit les Izechnés (vingt-deux chapitres). VIII. Le *Retechté*: autorité des rois, obéissance des sujets, devoirs des juges, fondements des états (50 chapitres). IX. Le *Bérech*: actes et volontés des rois, conduite que doit te-

nir le berger à l'égard du troupeau, le roi à l'égard du sujet, le juge dans le lieu de sa juridiction (60 chap.). X. Le *Kesreb*: la science du bien, la véracité, la purification et l'amélioration du pécheur (60 chap.). XI. Le *Vechtasp*: soumission du roi Vechtasp (ou Gustasp) à la loi (60 chap.). XII. Le *Khecht*: reconnaissance d'un Dieu suprême, foi, récompenses et punitions finales; obéissance au roi, devoirs, états et rangs honorables de la société, etc. (22 chap.) XIII. Le *Sephand*: l'homme en tous les faits qui concernent l'humanité (60 chap.). XIV. Le *Djerecht*: naissance et premières années de l'enfant (22 chap.). XV. Le *Baghartast*: hymnes aux anges de lumière, aux Izeds (17 chap.). XVI. Le *Niarem*: emploi des richesses; comment doit se conduire le fidèle sectateur d'Ormuzd (54 ch.). XVII. Le *Asparom*: ouvrages surnaturels, épreuves et peines de l'homme juste pendant la vie; jurisprudence des successions, thèmes généthliques ou horoscopes (64 chap.). XVIII. Le *Davasroudjed*: maux de l'homme et des animaux; divers préceptes, notamment à l'égard des prisonniers (65 chap.). XIX. Le *Askarem*: les lois et les juges, emploi de la loi, connaissance des devoirs (52 ch.). XX. Le *Vendidad*: préservatifs contre les productions abrimaniennes, les devs et leurs idoles (22 chapit.). XXI. Le *Hadokht*: moyens d'opérer des prodiges et des phénomènes qui semblent contraires à l'ordre de la nature (30 chapit.). A ces vingt-un Nosks doivent en être ajoutés encore trois, mais seulement à la fin du monde, et quand l'arrivée de Sosioch annoncera l'heureux instant où, conjointement avec Ormuzd, l'impur Ahriman sera réabsorbé dans le seip

de Zervane Akerène. En attendant, il n'existe aujourd'hui dans le monde qu'un seul de ces vingt-un livres, le *Vendidad*, et quelques fragments des autres. Tous ces débris ont été réunis avec une foule de morceaux beaucoup plus modernes, dans ce que l'on appelle aujourd'hui le *Zend-Avesta*. Ce recueil, qui est pour les Parsis, non seulement ce que la Bible est pour les chrétiens et le Koran pour les disciples de Mahomet, une encyclopédie canonique, mais encore un rituel et un bréviaire, est resté pendant des siècles inconnu aux Occidentaux, qui en ignoraient ou défiguraient le nom de mille manières. Chardin (*Voyage en Perse*, tome ix, pag. 138, 139, éd. in-12) fut curieux de le connaître, et commença à se le faire expliquer par un Guèbre qui passait pour le plus savant d'Ispahan. Mais le prix excessif que celui-ci voulut tirer et de son manuscrit et de ses leçons rebuta bientôt le savant voyageur, qui, s'exagérant lui-même la puérilité de quelques détails, déclara l'ouvrage vide d'intérêt et de sens. Resterait à savoir si véritablement cet ouvrage était le *Zend-Avesta*. Chardin parle de nombreux passages relatifs à Izedjerd IV, et par conséquent, de beaucoup postérieurs à Zoroastre. Mais ces passages peuvent n'avoir été que le résultat d'interpolations particulières à quelques manuscrits; et tout porte à croire que celui du Guèbre à qui s'était adressé Chardin était vraiment le *Zend-Avesta*. Hyde, dans son *Traité sur la religion des anciens Perses* (pag. 24, 25, édit. in-4°), appela l'attention des savants sur le *Zend*, et invita les amis des sciences à se cotiser, pour faire venir d'Orient les matériaux nécessaires à une édition et une version de ce

genre. Mais Hyde, en dépit de l'érudition qu'il affecte dans les langues anciennes de la Perse, ne connaissait ni le pehlvi ni le zend, et s'attendait à trouver dans l'Asie quelques traductions en langue moderne de ces livres inintelligibles pour lui. Ce qu'avait rêvé Hyde, et ce qu'il aurait été incapable d'accomplir, de quelque manière que ce fût, l'immortel Anquetil-Duperron, encore jeune, ou plutôt à peine arrivé à la jeunesse, osa l'entreprendre. Parti soldat et le sac sur le dos, il alla étudier dans les Indes les langues zeude, pehlvi, parsie et samscrite; y traduisit sur une foule d'exemplaires collationnés avec soin, tous les fragments réunis par les Guèbres dans le *Zend-Avesta*, et revint, au bout de huit ans, riche de cent quatre-vingts manuscrits, qu'il donna presque tous à la bibliothèque du Roi. Peu après, parut le résultat de ses travaux, sous le titre de *Zend-Avesta, ouvrage de Zoroastre, contenant les idées théologiques, etc.*, Paris, 1771, 2 vol. en 3 tomes. Le *Zend-Avesta* se partage en deux grandes sections, savoir : 1°. les livres zends, ainsi nommés de la langue dans laquelle ils sont écrits; 2°. le *Boundehsch*, ouvrage pehlvi, qui vient immédiatement après les livres zends dans l'estime des Parses, et qui est à la fois une cosmogonie et une espèce d'encyclopédie scientifique, dans laquelle se réunissent des notions sur la religion et le culte, l'astronomie, l'agriculture, la vie civile, etc. Les livres zends sont tous canoniques. Nous avons touché un mot du *Vendidad-Sadé*, qui se subdivise en *Vendidad* (combat contre Ahriman), *Izechné* (élévation de l'âme) et *Vispe-red* (chef des êtres). Les autres sont les *Iechts-Sadés*, les *Neaechs*, les

Patets, les *Afrins*, les *Afergans*, le *Nekah*, le *Vispered* et le *Sirouzé*, tous fragments en zend, pehlvi ou parsi des nosks détruits par le temps ou la persécution. A la traduction de ces divers morceaux, Anquetil a joint un *Discours préliminaire* dans lequel il donne : 1^o. la relation de son voyage aux Indes orientales ; 2^o. l'histoire de la retraite des Parses dans l'Inde, et des principaux événements qui concernent ce peuple jusqu'en 1760 ; 3^o. des détails relatifs aux différents exemplaires des livres zends, à ces livres eux-mêmes et à l'ordre dans lequel il les a distribués. Ce discours avec un *Appendice* sur les poids et monnaies de l'Inde, sur des objets d'histoire naturelle ou de commerce, enfin sur les manuscrits qu'il a rapportés de son voyage, remplit la première partie du premier volume. La seconde commence par une notice, détaillée des manuscrits déposés à la bibliothèque du Roi, un sommaire universel et une vie de Zoroastre. On peut y joindre les articles du même auteur dans le *Journal des savants*, et deux Mémoires dans le *Recueil de l'académie des inscript. et bell. lettr.*, tom. xxxi, p. 339-442, et tom. xxxiv, pag. 376-415. Kleuker a traduit le Zend en allemand, Riga, 1766, 3 vol. in-4^o, et y a joint, sous le titre d'*Appendice* (*Anhang zum Zend-Avesta*), 1^{er}. vol. en 2 tomes, 1781, 2 vol. en 3 tomes, 1789, in-4^o, les divers morceaux d'Anquetil, les mémoires de Foucher et ses propres réflexions. Cet appendice est de la plus haute importance, surtout dans la partie intitulée *Περίουχ*, où l'auteur traite des institutions politiques et religieuses de l'Iran. Outre tous ces ouvrages et ceux que nous avons cités

dans le courant de cet article, on peut consulter *Zoroastre, Confucius et Mahomet, considérés comme sectaires, législateurs et moralistes, avec le tableau de leurs dogmes, de leurs lois et de leur morale*, par M. Pastoret, ouvrage qui a remporté le prix à l'académie des inscriptions et belles-lettres en 1786 ; 2^{me}. édition, 1787, in-8^o. ; et l'excellente traduction française que M. Guigniaut a donnée de l'*Histoire des Religions de l'antiquité*, de Creuzer. On trouvera beaucoup de détails curieux dans les notes qui forment la seconde partie du 1^{er}. volume. P-or.

ZOROBABEL, chef du peuple juif. Tous les auteurs sacrés s'accordent à dire qu'il était fils de Salathiel. La seule difficulté qui se présente vient du premier livre des Chroniques, où sa généalogie est ainsi décrite : « Les fils de Jéchonias furent » Asir, Salathiel, Melchiram, Phadaïa, Senneser, Jérémia, Sama et » Nadabia. Les fils de Phadaïa sont » Zorobabel et Semeï. » Parmi les interprètes qui ont cherché à rendre raison de la différence qui se trouve entre le livre des Chroniques et les autres endroits de l'Écriture où Zorobabel est constamment appelé fils de Salathiel, les uns ont dit qu'il n'était que le fils adoptif ou de Phadaïa ou de Salathiel, comme si jamais de telles adoptions avaient été un titre pour trouver place dans les généalogies sacrées. D'autres prétendent que par ces mots : *fils de Salathiel*, il faut entendre *petit-fils de Salathiel* et fils de Phadaïa ; mais le mot de *fils*, dans la généalogie de Jésus-Christ, rapportée par saint Matthieu, étant pris partout dans la plus stricte signification pour désigner une génération immédiate, on ne voit pas pourquoi l'évangéliste se serait

écarté de cette règle pour le seul Zorobabel. Les versions syriaque et arabe portent *Nadabia*, au lieu de Phadaïa; ce qui prouve qu'au temps où elles ont été faites, les exemplaires hébreux n'étaient pas uniformes en ce point. Peut-être qu'autrefois on lisait *Salathiel*, et que les noms de *Phadaïa* et de *Nadabia* sont l'œuvre de quelque scribe négligent, trompé par la ligne supérieure, où ces noms se trouvent écrits. Il est encore plus vraisemblable qu'il faut retrancher le nom de Phadaïa, et mettre à la tête du verset 18 : *les fils de Salathiel furent Melchiram.... Zorobabel....*; de sorte que Jéchonias n'aura pour fils qu'Asir et Salathiel, et que Melchiram et les suivants seront les fils de Salathiel, ainsi que Zorobabel et Semeï. La substitution que nous faisons est d'autant plus naturelle que ces mots : *les fils de..... furent*, étant souvent répétés dans ce chapitre, on conçoit aisément comment ils auront pu être omis une fois. Cette manière de concilier les auteurs sacrés paraît plus simple que de supposer deux *Zorobabels*, tandis que tout concourt à prouver que le livre des Chroniques parle du même dont il est question dans les endroits parallèles. Lorsque Cyrus eut rendu la liberté aux Juifs, Zorobabel se mit à la tête de ceux qui habitaient la province de Babylone, pour les ramener en Judée. Dans le septième mois, après être repartis de la Chaldée, le grand-prêtre Jésus ayant formé le dessein de rétablir le culte public, Zorobabel seconda son zèle, et l'aida à dresser un autel pour offrir des sacrifices au Seigneur. Dès la seconde année, il commença à assembler des matériaux pour rebâtir le temple. Mais à peine les fondements sortaient-ils de terre que les

Samaritains, dont on avait refusé les offres suspectes, firent tant par leurs intrigues auprès des ministres d'Artaxarcès, qu'ils vinrent à bout d'arrêter l'ouvrage. Ce ne fut que plusieurs années après que Zorobabel, excité par les prophètes Aggée et Zacharie, encouragea le peuple, qui se porta à continuer la maison du Seigneur avec plus d'ardeur que la première fois Darius ayant accordé sa protection aux Juifs, l'ouvrage ne fut plus interrompu; Zorobabel eut la consolation de le voir achever, et d'assister à la dédicace du temple, qui fut faite quatre ans après qu'on eut recommencé à y travailler. Quoique Zorobabel, issu du sang royal de Juda, eût tous les droits que la naissance pouvait lui donner pour se mettre à la tête de sa nation, ce ne fut point de lui-même qu'il entreprit de la conduire et de la gouverner. Dieu, qui l'appelle son serviteur, et qui avait veillé sur lui au milieu des révolutions dont la Perse fut agitée après la mort de Cambyse, le choisit pour être l'instrument de la délivrance de son peuple et du rétablissement de l'état civil et religieux des Juifs. Dieu ne s'était pas borné à donner l'approbation la plus authentique à l'entreprise de Zorobabel; il avait encore annoncé dans une vision de Zacharie la facilité avec laquelle elle serait exécutée. Ce prophète vit en songe un chandelier d'or, à sept branches, portant chacune une lampe, qui communiquait par autant de tuyaux, avec un réservoir placé au-dessus d'elles, pour leur fournir continuellement de l'huile, qu'il recevait de deux oliviers plantés, l'un à la droite, l'autre à la gauche du chandelier. Ces lampes, qui s'entretenaient d'elles-mêmes, sans qu'on fût obl

Zorzi, a publié : *Commentarius de vitâ Alexandri Georgii, etc.*, Siennec, 1779, in-8°. Cette vie précède la correspondance latine des deux amis. Le style des *Lettres* de Zorzi prouve que l'étude des langues modernes lui avait fait négliger celle du latin. *Voy. Caballero, Supplement. Biblioth. Soc. Jesu*, 306. W—s.

ZOSIME (SAINT), pape, successeur de saint Innocent I^{er}, était grec de nation, et fut élu unanimement le 9 mars 417. A cette époque Célestius, qui partageait les erreurs de Pélage, déjà condamné par saint Innocent, vint à Rome, et porta son appel de la condamnation prononcée contre lui-même par le concile de Carthage. Zosime mit dans l'instruction de cette affaire toute la circonspection et toute la prudence d'un juge qui veut être convaincu. Il entendit l'accusé dans une assemblée composée de prêtres et d'évêques. Il lui fit même promettre de condamner tout ce qui serait condamné par le Saint-Siège. Néanmoins il ne leva point l'excommunication, et prit un délai de deux mois afin de pouvoir écrire en Afrique et en recevoir des réponses. Le pape écrivit lui-même aux évêques d'Afrique, pour être parfaitement informé des motifs de leur jugement. Mais Célestius et Pélage trouvèrent des amis qui parvinrent à s'emparer de la religion du saint pontife, il les reconnut innocents, et alla même jusqu'à punir deux envoyés de Carthage, qui étaient venus à Rome pour soutenir la décision du concile. Zosime reçut alors une lettre de Praïle, évêque de Jérusalem, successeur de Jean, qui lui recommandait spécialement l'affaire de Pélage, pour lequel il était aussi affectionné que l'avait été son prédécesseur. Le pape, prévenu par cette

lettre et par une profession de foi de Pélage, qui y était jointe, en faveur des intentions de cet hérésiarque, écrivit aux évêques d'Afrique une seconde lettre plus forte que la première, et dans laquelle il témoignait être persuadé de la sincérité de Pélage, et blâmait même Héros et Lazare, qui avaient pour eux l'estime de saint Augustin. C'est ainsi que Zosime se laissa surprendre par les artifices de Pélage et de Célestius, par sa trop grande bonté et par un excès de crédulité, *non en approuvant l'erreur avec eux*, dit un auteur non suspect, *mais en les croyant catholiques avec lui*. A la fin ayant connu leur perfidie et leurs fausses opinions, il condamna Pélage et Célestius, l'an 418. Il écrivit à cette occasion une lettre à tous les évêques, spécialement à ceux d'Afrique, où il expliqua solidement la doctrine catholique sur le péché originel, et la grâce de Jésus-Christ. Dix-huit évêques refusèrent de la souscrire; à leur tête était le fameux Julien, d'Éclane. Ces dix-huit réfractaires (d'autres n'en comptent que dix-sept), donnèrent le premier exemple de l'appel d'une constitution dogmatique du Saint-Siège, au futur concile général. Tous les évêques d'Afrique tinrent un nouveau concile, et, avec le secours et l'éloquence de saint Augustin, parvinrent à faire triompher la vérité. Zosime reconnut qu'il avait été trompé : il ordonna un nouvel examen, et le premier jugement fut rétracté. Prévenu de même en faveur de Patrocle, évêque d'Arles, Zosime accorda à ce siège en 417 un droit de primatie pour les ordinations et les jugements, qui fut par la suite un grand sujet de contestation, et qui ne fut pas soutenu par les papes, ses successeurs. L'évêque de Marseille,

ZOSIME eueva le pape, le 26 décembre 418. L'Église honore sa mémoire le 30 mars. Il eut pour successeur saint Boniface 1^{er}. On lit, dans le martyrologe, qu'il ordonna que les diâcres porteraient des palles ou serviettes sur le bras gauche, d'où l'on conclut qu'il a établi le manipule. On lui attribue aussi divers usages et réglemens, par exemple, de bénir le cierge pascal dans les paroisses; mais cette bénédiction est d'un temps plus reculé. Il reste de saint Zosime treize Lettres, qu'on trouve écrites avec beaucoup de vigueur et d'autorité. Les anciens ont fort loué la *Constitution* de Zosime contre Pélage, dont il ne nous reste que quelques fragments; elle est connue sous le nom de *Tractoria Zosimi*, nom générique donné aux lettres et décrets portés dans les provinces par les courriers publics, et que quelques critiques croient devoir être appelés *Tractatoria*. On peut consulter, sur saint Zosime, Anastase, dans sa Bibliothèque; Baronius, dans ses Annales; le tome x de dom Cellier. Voyez aussi les articles CÉLESTIUS, VII. 501. et DÉ...

né à Pan
troisième
sur la sci
ouvrages
et dont il
d'exempla
sont guér
pour mar
I. *Sur la*
II. *Sur la*
III. *Sur l'*
les instrum
ZOSIME
quième sièc
chose, si
d'Honorius
ou de leur
et ex-avoc
ἀποριστητο
teur d'une l
possédons e
fort imparf
six livres,
pour ainsi
des empere
Césars jusq
s'étend dav
vants, sur
prince iusq

comme lorsqu'en parlant de la victoire remportée par Julien, sur les Allemands, près de Strasbourg, l'historien dit que soixante mille de ces derniers restèrent sur le champ de bataille, et qu'il en périt autant dans le Rhin. On conçoit que le scribe inattentif qui, en cette occasion, a pu décupler un nombre, a pu laisser d'autres fautes encore dans son manuscrit. Zosime dit au commencement de son ouvrage, que Polybe ayant exposé les causes qui, dans un laps d'environ cinquante-trois ans, portèrent la puissance et la splendeur de l'empire romain au plus haut degré, il se propose de montrer avec la même exactitude les causes qui, dans un terme presque aussi court, ont amené la dégradation et le déchirement de cet empire et préparé sa ruine. C'est dans son dernier livre que ce grand objet devait être développé, et malheureusement il n'en existe plus que les premières pages. Sa narration ne s'étend que jusqu'à l'année 410, seizième du règne d'Honorius, et troisième de l'association de Théodose le Jeune à l'empire. Si ce dernier livre était à-peu-près égal à chacun des cinq autres, comme on doit le supposer, il est évident que l'Histoire de Zosime se terminait à une époque moins reculée; aussi quelques savants ont-ils pensé qu'il écrivait vers le milieu du cinquième siècle, et d'autres, encore plus tard. Bien que la conclusion de son ouvrage nous manque, on peut reconnaître à certains traits des premiers livres quelles étaient à ses yeux les causes des malheurs de l'empire. Il le voyait déjà ravagé par les Goths, que conduisait Attila, lequel bientôt après fut suivi d'Alaric, à la tête des Huns; enfin l'ancienne capitale, Rome elle-même, était devenue

la proie de l'un de ces barbares. Vivement affecté de ces désastres, l'historien les imputait à deux causes principales : 1°. Aux fautes graves en tout genre de Constantin, qui parut plus occupé de son faste et de ses plaisirs que du soin de pourvoir à la sûreté des provinces frontières dont il retira les garnisons, et à la prospérité de l'état, auquel il porta surtout un coup funeste par la translation du siège impérial à Byzance. Le mal s'était aggravé sous Constance, et Julien eut à peine le temps d'en arrêter les progrès; 2°. Zosime voyait l'autre cause de décadence dans la protection accordée à un culte nouveau et à l'abandon de celui des dieux auxquels les Romains devaient depuis si long-temps leur gloire et leur prospérité. On reconnaît ici un païen zélé qui ajoutait foi aux prodiges, aux oracles, aux causes surnaturelles. Cette crédulité, il est vrai, ne lui était point particulière; on la retrouve, presque sans exception, chez tous les historiens anciens et modernes, jusqu'au dix-huitième siècle, où l'on commença à écrire l'histoire plus raisonnablement, c'est-à-dire sans avoir recours aux prodiges et sans voir dans les événements autre chose que ce qui s'y trouve en effet. Il est probable que l'ouvrage de Zosime ne fut connu qu'après sa mort; il eût été dangereux pour lui de le publier sous des empereurs chrétiens. Les lacunes remarquées dans le texte de Zosime sont anciennes et antérieures au neuvième siècle; car, d'après l'extrait qu'en donne Photius, il ne différerait point de celui qui existe aujourd'hui. Ce n'était qu'une seconde copie mitigée ou altérée; Photius ne connut point la première qui peut-être n'existait plus de son temps. Il nous apprend dans sa *Bibliothèque*

que (*Codex xcviij*), quel ouvrage de Zosime n'était en quelque sorte qu'un abrégé de l'Histoire plus étendue d'Olympiodore, et surtout de celle d'Eunape, continuateur de Dexippe; et l'on sait que ces abrégés, comme celui de Trogue Pompée, par Justin, ont souvent contribué à faire négliger et perdre ces grands ouvrages qu'on entreprenait de réduire en de petits volumes. Il ajoute qu'Eunape avait écrit deux fois son livre, et que Zosime en conséquence avait aussi recommencé le sien. C'est ce qu'on appelait les deux éditions. Dans la première, ils plaidaient avec beaucoup de véhémence la cause de l'ancienne religion, et se prononçaient fortement contre la nouvelle. Dans la seconde, l'aigreur de leurs raisonnements était fort adoucie, et leurs sarcasmes en partie corrigés ou supprimés. Nous sommes tentés de croire, contre l'opinion de Photius, que ces changements ne sont pas de la main d'Eunape ni de Zosime, mais de celle de quelque chrétien ami des lettres, qui, jugeant leurs écrits utiles pour le fond, et ne voulant pas se priver de l'exemplaire qui lui en était parvenu, se sera borné à les élaguer, en supprimant ou changeant les passages qui choquaient le plus ses opinions religieuses, et particulièrement la majeure partie du sixième livre. Mais ces modifications n'ont point empêché la perte des deux éditions d'Eunape; et la première de Zosime a éprouvé le même sort. Notre conjecture peut s'appuyer sur le dire même de Photius. Après quatre siècles écoulés entre ces écrivains et lui, il avait pu encore se procurer les deux éditions d'Eunape. En les comparant (*cod. Lxxvii*), il remarqua avec surprise, dans la seconde, qu'en beaucoup d'endroits où il a été

fait des changements et des suppressions, il se trouve de l'incohérence et de l'obscurité, en sorte que le sens y semble perverti et quelquefois même inintelligible : *ce qui s'est fait*, dit-il, *je ne sais comment*. Or, chacun sait que tout bon écrivain qui revoit et corrige un de ses ouvrages, ne le détériore point par négligence, et moins encore à dessein. Quant à Zosime, Photius, en louant son style précis, net et même élégant, lui reproche de louer trop les derniers empereurs païens, et de déprimer ceux qui avaient favorisé le christianisme, surtout Constantin et Théodose, dont il ne dissimule ni les vices ni les crimes. On ne peut disconvenir que les écrivains ecclésiastiques eux-mêmes ne se sont pas toujours mis à l'abri de tout reproche à cet égard. Une certaine prévention ne se montre que trop souvent entre des partis qui se combattent, et malheur aux historiens de celui qui a succombé. Zosime, occupant une place éminente, quoique païen, nous fait savoir que le christianisme n'était pas encore généralement répandu dans l'empire romain au cinquième siècle. On sait que le paganisme, après son extinction dans les villes, se maintint encore assez long-temps dans les villages; c'est même de cette circonstance que son nom est dérivé. Les villageois, *paganis*, étaient méprisés par les habitants des villes, dans la bouche desquels cette qualification finit par devenir une injure, comme l'est encore, chez les chrétiens, le mot de *païen*. L'histoire de Zosime fut imprimée, d'abord en latin, traduite par Leunclavius (Bâle, 1576, in-fol.), avec Procope et autres historiens du même temps. Cette version reparut dans l'*Histoire Auguste*, vers 1600; ensuite dans le tome III des *Histoires*

de J.-Ph. Vorburg (Francfort, 1650, in-fol.). H. Étienne publia les deux premiers livres en grec, avec la version de Leuclavius, à la suite d'Hérodien (1581, in-4°, et Lyon, 1611, in-8°). Les six livres, grec-lat., furent donnés par Fréd. Sylburg, avec la version et l'Apologie de Zosime, par Leuclavius (Francf., 1590, in-fol.). Christ. Cellarius publia une édition, d'abord des deux premiers livres, puis des six (Cize, 1679, in-8°), répétée à Iéna, 1714, in-8°. Th. Smith donna une autre édition (Oxford, 1679, in-8°). J.-Fréd. Reitemeier a donné la dernière, grec.-lat., avec ses commentaires et des notes de Heyne et de Ritter (Leipzig, 1784, in-8°). Haymann a publié des Notes sur l'édition de Reitemeier (Dresde, 1786, in-4°). Les versions en langues vulgaires sont celle de Louis Cousin, en français, avec Xiphilin et Zonare (Paris, 1678, in-4°, et Amsterd., 1686, 2 vol. in-12); une version anglaise, avec les notes de Th. Smith (Londres, 1684, in-8°); une en allemand, par Seybold et Heyler (Francfort-sur-le-Mein, 1802, in-8°). Il est parlé d'une version italienne dans la *Biblioteca* de Paitoni; mais son existence ne paraît pas constatée. Enfin il y a une version en langue slavone, dont le manuscrit était dans la bibliothèque de Coislin, au rapport de Montfaucon (*V. Bibl. manus.*, t. II, p. 1042). D-x.

ZOTTON, premier duc de Bénévent, était un des compagnons d'Alboin. Tandis que ce fondateur de la monarchie des Lombards en Italie affermissait son empire dans la partie supérieure de cette contrée, Zotton avec les plus aventureux de ses compatriotes, pénétra au-delà de Rome, conquit Bénévent, et étendit son pouvoir dans les provinces qui for-

ment aujourd'hui le royaume de Naples. On assigne l'année 571 pour le commencement de cette expédition, et l'on donne à Zotton un règne de vingt ans, pendant lequel il fut toujours en guerre avec les Grecs. Mais son histoire, à l'époque même de son expédition, est enveloppée de beaucoup d'obscurité. Il mourut en 591. Agilulphe, roi des Lombards, lui donna pour successeur Arigise I^{er}. S. S—1.

ZOUBOW (PLATON), dernier favori de l'impératrice Catherine II, était fils d'un gouverneur de province qui avait acquis une grande fortune dans ses emplois, à force de concussions et de rapines. Le jeune Platon reçut une éducation soignée, et entra au service dès son enfance. Devenu lieutenant dans le régiment des gardes, il se fit remarquer à la cour par une jolie figure et des manières séduisantes. Les femmes parlèrent de lui avec tant d'enthousiasme devant l'impératrice, qu'elles excitèrent sa curiosité. Cette princesse voulut le voir; et le premier coup-d'œil du jeune officier fit sur elle une impression si vive, que ni l'excessive disproportion d'âge (Catherine était alors plus que sexagénaire, et Zoubow avait à peine vingt-cinq ans), ni la crainte d'exciter les fureurs jalouses de Potemkin (*Voy.* ce nom) ne purent l'arrêter. L'heureux lieutenant des gardes eut aussitôt le commandement d'un détachement qui accompagna l'impératrice à Tzar-koeselo. Il dina seul avec elle, ainsi que cela était d'usage en pareil cas, reçut un présent de cent mille roubles, et fut installé dans l'appartement des favoris. Il fut en même temps décoré du titre de prince, de grand-maître de l'artillerie; enfin, il jouit de tout le crédit qu'avaient eu successive-

... nous, l'atroce persécution qu'il dirigea, en 1795 et en 1796, contre les prêtres catholiques, dont l'archevêque métropolitain Rostoki avait refusé de lui compter six mille pièces d'or. La plupart de ces malheureux furent obligés d'apostasier pour se soustraire à l'exil ou à la mort. Mais Catherine cessa de vivre en nov. 1796; et son indigne favori reentra aussitôt dans le néant d'où elle l'avait tiré. Le nouveau souverain, Paul I^{er}., qui prit à tâche de faire en toutes choses précisément le contraire de ce qu'avait fait sa mère, obligea d'abord Zoubow à s'éloigner de la cour, et il lui donna ensuite l'ordre de quitter la Russie. Après avoir voyagé pendant quelques années en Pologne, et dans diverses contrées de l'Allemagne, où il étala beaucoup de luxe et d'ostentation, Zoubow obtint la permission de revenir dans sa patrie; et il eut à peine habité quelques mois Petersbourg, qu'il devint un des chefs de la conspiration dont le résultat fut la mort de Paul I^{er}. Au jour de l'exécution il se montra l'un des plus ardents parmi les meurtriers.

faveur
lui ouv
de la f
avec la
et n'êt
moins s
rut me
des sev
même g
général
cette qu
lorsqu'il
boulet. C
pre chiru
André, c
de génér
après ell
ment de l'
la Perse.
bent; ma
succès, e
cette ville
également
du clima
néral. I
temps in
rus lorsq
velle de
l'ordre d

de Catherine ; devint général, et tomba comme eux dans la complète disgrâce après la mort de cette princesse. Poussé par son contentement qu'il dut en éprouver, il entra dans la conjuration qui devait renverser Paul I^{er}. Ayant été dans le palais impérial avec le frère Platon et les autres conjurés la soirée du 11 mars 1801, il se fit le premier porter la main sur l'empereur (Voyez PAUL I^{er}, III, p. 182). Il vécut ensuite sur ses terres et mourut, comme son frère, à Valérien, en 1804. M—D J.

OUCH ou ZOUCHÉ (RICHARD), jurisconsulte anglais, issu d'une ancienne et noble famille, naquit, en 1610, à Ansley dans le comté de Leicestershire. Ayant terminé ses études classiques à l'université d'Oxford, il y obtint en 1620, la chaire royale de législation. Il fut depuis chancelier de l'école d'Oxford et principal du college de Saint-Alban. Le roi Charles II le nomma un des juges de la haute cour de l'amirauté. Quand l'université protesta, vers 1647, contre la dissolution de la ligue soleunelle et enant, ce fut R. Zouch qui représenta la partie légale des motifs que le conseil de ce corps d'enseignement adopta dans cette occasion ; mais en 1648, l'année suivante, aux affaires du parlement chargés de la visite des collèges, il sut se faire valoir dans des emplois où d'ailleurs eût été peut-être difficile de le placer. En 1653, Olivier Cromwell désigna pour prendre part au conseil de don Pantaléon Sa, frère de l'ambassadeur portugais, à avoir assassiné un gentilhomme de Westminster. C'est à ce conseil que Zouch écrivit un de ses traités les plus célèbres : *Solutio quæstionis de legati delinquentis judice*

competente, 1657, in-8°. Il s'y prononce, avec Grotius, pour l'impunité des ambassadeurs en général, mais soutient que ce principe ne peut pas s'appliquer au cas de don Pantaléon. Celui-ci fut condamné à mort et exécuté. Le docteur Zouch, qui avait siégé dans le parlement, vers la fin du règne de Jacques I^{er}, qui avait obtenu des places importantes sous Charles I^{er}, et les avait conservées pendant l'usurpation, vécut précisément assez pour voir l'aurore de la restauration royale, et pour rentrer un moment en possession du poste de juge de l'amirauté. Il mourut quelques mois après, le 1^{er} mars 1660. Antoine Wood fait un très-grand éloge de son caractère, de son savoir et de ses talents. Voici les titres de ses écrits : I. *Elementa jurisprudentiæ definitionibus, regulis et sententiis selectioribus juris civilis illustrata*, Oxford, 1629, in-8°.; 1636, in-4°.; réimprimé à Leyde et à Amsterdam. II. *Descriptio juris et judicii feudalis, secundum consuetudines Mediolani et Normanniæ, pro introductione ad jurisprudentiam anglicanam*, Oxford, 1634, 1636, in-8°. III. *Descriptio juris et judicii temporalis, secundum consuetudines feudales et normannicas*, ibid., 1636, in-4°. IV. *Descriptio juris et judicii ecclesiastici, secundum canones et consuetudines anglicanas*, ibid., 1636, in-4°. Les deux traités précédents furent réimprimés avec le livre du docteur Mocket : *De politia ecclesiæ anglicanæ*, Londres, 1683, in-8°. V. *Descriptiones juris et judicii sacri, juris et judicii militaris, et juris et judicii maritimi*, Oxford, 1640, in-4°.; réimprimé à Leyde et Amsterdam. VI. *Juris et judicii feodalialis, sive juris inter gentes, etc., explicatio*, Oxford, 1650, in-4°.

VII. *Cas et questions résolus en droit civil*, ibid., 1652, in-8°. VIII. *Solutio quæstionis*, etc., mentionné plus haut, Oxford, 1657, et Londres, 1717, in-8°. IX. *Eruditionis ingenuæ specimina, scilicet artium, logicæ dialecticæ*, Oxford, 1657. X. *Quæstionum juris civilis centuria, in decem classes distributa*, Oxford, 1660, in-8°; Londres, 1682, 3^e. édition. Après la mort de R. Zouch, Timot. Baldwin recueillit et publia de lui un volume posthume, intitulé: *La Jurisdiction de l'amirauté contre les Articuli admiraltatis* de sir Ed. Coke, dans le 22^e. chapitre de la *Jurisdiction des cours*, Londres, 1663, in-8°; imprimé plusieurs fois depuis.

L.

ZOUCH (THOMAS), littérateur anglais, docteur en théologie, né en 1737 à Sandal près de Wakefield, dans le comté d'York, termina ses études dans l'université de Cambridge au collège de la Trinité, auquel il fut ensuite agrégé et où il exerça l'enseignement. L'affaiblissement de sa santé l'ayant obligé à résigner son emploi, il fut, en 1770, pourvu du rectorat de Wycliffe, et en 1793 de celui de Scrayingham, dans sa province natale. Le ministre Pitt lui donna en 1805 la seconde prébende de l'église de Durham. Trois ans après, l'évêché de Carlisle lui fut offert; mais il le refusa, préférant passer ses dernières années dans une studieuse retraite. Unissant le goût de la botanique à celui des belles-lettres, il avait fortifié sa constitution en herborisant aux environs de sa demeure. La société linnéenne le comptait au nombre de ses membres. Zouch mourut à Sandal le 17 décembre 1815. On a de lui, entre autres écrits: I. *Le Crucifement*, poème, 1765, in-4°. II. *Considérations sur*

le caractère prophétique des Romains, tel qu'il est présenté dans Daniel, VIII, 23-25. III. *Modèle d'un digne maître d'école offert dans la personne du révérend John Clarke*, 1798, in-4°. IV. *Essai d'éclaircissement de quelques prophéties de l'Ancien et du Nouveau Testament*, 1800, in-12. V. *Mémoires sur la vie et les écrits de sir Philippe Sidney*, 1808, in-4°. VI. *Mémoires sur la vie de John Sudbury, doyen de Durham*, 1808, in-4°. Th. Zouch est éditeur de: 1^o. *Amour et Vérité: en deux lettres modestes et pacifiques, touchant les désordres du temps actuel, écrites par un paisible citoyen de Londres à deux factieux boutiquiers de Coventry, avec des notes et une préface par l'éditeur*, 1795, in-8°. Cet opuscule a pour auteur Isaac Walton, bien qu'on ne l'ait point cité à son article. 2^o. *Vies de J. Donne, sir H. Wotton, R. Hooker, G. Herbert, et R. Sanderson*, par Isaac Walton, avec des notes et une Vie de l'auteur, 1796, in-4°; 1798, in-8°. — Henry Zouch, frère de Thomas, et dont on a quelques écrits sur des objets de police, était mort en 1795.

L.

ZOUISKI ou SCHOUISKI (VASSILI), prince et général russe, descendait de Vladimir-le-Grand. Ses ancêtres, qui avaient eu en apanage la principauté de Souzdal, chassés de leur héritage, vécurent pendant quelques années dans la retraite. Lorsque les circonstances le leur permirent, ils revinrent à la cour, et comme princes de la maison régnante, ils eurent une grande influence dans les affaires publiques, surtout pendant la minorité d'Iwan IV. Ce jeune prince étant arrivé au trône à l'âge de quatre ans (1534), Vassili et Iwan

emparèrent du gouverneur du jeune czar lui-même, itèrent moins comme un , que comme un pupille. tant le poids de l'esclavage qu'on le tenait, le jeune onna à Vassili de se rendre ir, sous prétexte d'en im-Tartares (1537). Zouiski is il avait laissé à la cour es dévoués qui se hâtèrent peler. Il fit son entrée à vec le faste d'un souverain. mi le conseil, il fit exiler à mort ceux qui avaient ce de son maître. Mais lors-une prince eut atteint sa ne année, il annonça qu'il igner lui-même, et tout levant lui. Par ses ordres ce ministre si redouté, fut ondamné à mort et exécuté mp (1544). G—Y.
 KI (VASSILI), fils du pré-est illustré par son cou-exploits. Le roi de Polo-ri, ayant déclaré la guerre n 1581, et Zamoyski, à l'armée polonaise, ayant ces sortes de la frontière, niski fut mis à la tête de l'aile l'armée russe, avec ordre er les Tartares, si, comme gnait, ils favorisaient les its de l'armée polonaise. our remplir ses instruc-tion sur l'Oka. Il pas Barbares se tinrent dans rts. Zamoyski, qui com-rés de cent mille hommes, t sur Pleskow, le czar char-ki de défendre cette place e, qui couvrait la capitale e. Le 25 août 1582, elle , et le 1^{er} septembre la it ouverte; le troisième jour s montèrent à l'assaut. Bat-

tori et Zamoyski les excitaient par leur présence, et déjà les étendards polonais flottaient sur deux tours de la ville. Les Russes fuyaient en désordre. Zouiski, blessé, couvert de sang, les arrête en leur montrant l'image de la Vierge et les reliques des saints que le clergé portait en procession. Dans le même moment il fait mettre le feu aux mines, et une des tours dont les Polonais s'étaient emparés, saute en l'air: « N'abandonnez point » les reliques des saints qui vous protègent, » s'écrie Zouiski. Aussitôt le courage renaît, les Polonais sont chassés de la seconde tour et de la partie des remparts où ils s'étaient établis. Le combat dura toute la journée; Zouiski rentra en triomphe, conduisant devant lui les canons, les prisonniers, les drapeaux et les autres trophées de sa victoire. Quelques jours plus tard, ayant fait une sortie, il tomba dans une embuscade, et perdit quatre cents hommes. Il ne tarda pas à se dédommager de cet échec par de nouveaux exploits, et il força enfin les Polonais à s'éloigner. Ce fut alors que ceux-ci, pour se venger de cet affront, eurent recours à un moyen infâme. Un de leurs artilleurs, nommé Ostromène, prépara un coffre en fer dans lequel il plaça douze canons d'arquebuse si minces, que le moindre effort pouvait les rompre. Au couvercle de ce coffre étaient attachées des cordes qui répondaient à ces canons, en sorte qu'il était impossible de l'ouvrir sans les faire partir, et sans mettre en pièces tout ce qui était devant eux. On porta ce coffre à Zouiski de la part d'un officier polonais qui, feignant de désertir, voulait mettre en sûreté tout ce qu'il y avait déposé en or et en pierres précieuses. La ruse réussit en partie; mais, comme le géné-

ral russe était absent, un de ses lieutenants se hâta d'ouvrir la fatale boîte, et fut tué à l'instant même, ainsi que plusieurs officiers qui étaient présents. Une partie du toit de la maison fut renversée par l'explosion. Zouiski, indigné, publia un écrit fort vif contre Zamoyski qu'il accusait de ce perfide stratagème; et il l'appela en duel; mais l'affaire n'eut pas d'autres suites. Le 4 janvier 1582, Vassili fit encore une sortie qu'il appela depuis ses *adieux aux Polonais*; c'était la quarante-sixième depuis quatre mois et demi. Enfin, le 6 du même mois, on signa une trêve de dix ans. Le 17 janvier, le traité ayant été ratifié par Zamoyski, ce général invita les officiers supérieurs de la ville de Pleskow à un festin qu'il leur avait fait préparer dans le camp. Zouiski y envoya, mais il refusa de quitter la place qu'il avait défendue avec tant de courage. En 1584, le czar Fédor, qui avait succédé à son père Iwan, donna à Zouiski les revenus de la ville de Pleskow, mais la puissance des Zouiski faisait ombrage à Boris Godounow, qui, sous le czar Fédor, s'était emparé de l'autorité; ces princes furent exilés; et Vassili, leur chef, obtint avec peine la permission de rester à Moscou. Cette disgrâce ne suffisait point au féroce favori; celui que la Russie honorait comme son libérateur fut jeté dans un cachot et étranglé, et l'on ne permit qu'avec peine de déposer ses restes dans un caveau du couvent de Saint-Cyrille (1587). G—Y.

ZOUISKI (VASSILI), fils du précédent, se réconcilia avec Boris Godounow, et se prêta même à une complaisance qui fut dans la suite la source des plus grands malheurs que la Russie ait éprouvés. Le czar

Fédor avait un fils en bas âge, appelé Dmitri. Boris Godounow, qui voulait monter sur le trône, fit égorger le jeune prince, et chargea Zouiski, avec quelques autres affidés, de visiter le corps et d'exposer les faits, de manière à faire croire que le jeune Dmitri s'était lui-même donné la mort. Zouiski eut la lâcheté de se prêter à cette infamie (1590). Le traître Boris, étant monté sur le trône (1598), marcha contre les Tartares; il donna à Zouiski le commandement de l'aile droite de l'armée; mais craignant l'influence de cette famille, il défendit à Vassili de se marier. Le faux Dmitri ou Démétrius (*Voy. ce nom*), s'avançant pour détrôner Boris, celui-ci sembla rendre sa confiance aux Zouiski, et donna à Vassili la conduite de ses armées. Boris mourut, et son fils Fédor ne parut sur le trône que pour être égorgé (1605); Vassili se soumit à Dmitri qu'il fit descendre du trône pour y monter lui-même (*V. VASSILI, XLVII, 565*).

G—Y.

ZSCHACKWITZ (JEAN-ERENFRIED), professeur de jurisprudence et de philosophie, naquit près de Naumbourg, le 15 juillet 1669, et professa le droit public à Cobourg et à Hildbourghausen. Ayant, dans son *Examen juris publici*, parlé trop librement de *regimine Carolorum Cæsarum*, le fiscal de l'empire le fit citer devant lui; et, par ordre de la cour souveraine de l'empire, son *Examen juris publici* fut jeté dans le feu par le bourreau, sur la place publique de Cobourg. Zschackwitz se réfugia à Halle, où il enseigna le droit et la philosophie, jusqu'à l'époque de sa mort qui arriva le 28 octobre 1744. Il a laissé sur l'histoire et le droit public des

s estimés, entre autres : I. *In-
on aux prétentions que for-
s souverains* (all.), Franc-
Leipzig, 1734 et 1735,
1-8°. II. *La science héral-
avec des observations sur
ne constitution militaire*
Leipzig, 1735, avec gravu-
*Base sur laquelle s'appuient
: et la nation allemande*,
rt et Leipzig, 1736 et 1737,
IV. *Traité sur l'économie
: et l'administration des*
(all.), Halle, 1731, in-8°. *ine
des maisons électorales
ières* (all.), Zerbst, 1740.
*le traité de la paix de
alie, d'après les faits de
e* (all.), Halle et Leipzig,
n-8°. VII. *Droit féodal de
: germanique* (all.), Halle,
n-8°.

G—Y.

LIART (JEAN), voyageur,
Ath en Hainaut. Il nous ap-
pe se trouvant à Rome en
ec Philippe de Merode, ba-
rentzen, qu'il avait été char-
compagner dans ses voyages
: et en Allemagne, ce dernier
omettre d'aller avec lui par-
il voudrait porter ses pas ;
nt obtenu sa parole, il lui
defaire le voyage de la Terre
Zuallart après quelques ob-
se rendit aux desirs de son
et, afin de tirer un plus grand
e ses courses, il apprit pen-
atre mois à dessiner. Le 29
86, Zuallart et Merode se
na route avec deux ecclésiast-
Domenico Danesi, chapelain
e, Marin Van den Zande,
e de Cambrai, et d'autres per-
Après avoir relâché à Tripoli
, les voyageurs débarquèrent
: 25 août : ils visitèrent Jérú-
t Bethléem ; le 9 septem-

bre reprirent le chemin de l'Europe,
et le 25 novembre rentrèrent dans le
port de Venise. On a de Zuallart : I.
*Devotissimo viaggio di Gerusa-
lemme*, Rome, 1587, in-8°, fig.; ib.,
1595. « J'ai été, dit-il, sollicité et
» forcé de le traduire et mettre en
» notre langue vulgaire, plutôt wal-
» loue grossière sentant son terroir,
» que française. » Cette version est
intitulée le *Très-dévoit voyage de
Jérusalem, avecq les figures des
lieux saints, et plusieurs autres
tirées au naturel*, Anvers, 1608,
in-4°. Cette édition contient beau-
coup de choses qui ne se trouvent
pas dans les précédentes. L'auteur
se plaint dans la préface de ce que
Castela, religieux de Toulouse (V.
ce nom), avait en partie copié sa
relation italienne et contrefait plu-
sieurs figures. On les retrouve aus-
si reproduites dans le voyage de
Cotovic et dans d'autres. Elles
n'ont rien de remarquable et ne peu-
vent donner une idée des objets
qu'elles représentent : les plans sont
mieux faits. Zuallart écrit avec pro-
lixité ; il est parfois crédule, mais
toujours de bonne foi. Il a soin d'a-
vertir quand il décrit des lieux
qu'il n'a pas vus. II. *Descrip-
tion de la ville d'Ath, contenant
sa fondation et imposition de son
nom, aussi ses lieux et édifices pu-
blics*, etc., Ath, 1610, in-12. Zual-
lart était mayeur de cette ville. Son
livre, dépourvu de critique pour la
partie historique des temps anciens,
renferme d'ailleurs des notions exac-
tes sur d'autres points. E—s.

ZUAZO (ALPHONSE), juriscou-
sulte espagnol, né à Olmedo, vers
1466, habitait Valladolid où sa pro-
bité et son savoir lui avaient acquis
une grande considération. Le cardi-
nal Ximenès, régent de Castille, jeta

les yeux sur lui pour une commission très-délicate dans le Nouveau-Monde. C'était au moment (1516) où le célèbre Las Casas, prenant la défense des Indiens, employait toute son éloquence pour faire changer le système barbare adopté par les conquérants espagnols. Le cardinal-régent, sans égard pour les droits que réclamaient ces derniers, ni pour les règles établies par le feu roi Ferdinand-le-Catholique, prit la résolution d'envoyer à Saint-Domingue trois surintendants de toutes les colonies espagnoles, avec le pouvoir de décider, en dernier ressort, sur toutes les affaires. Après avoir examiné sur les lieux toutes les circonstances, ce fut parmi les moines hiéronymites qu'il choisit les trois sujets qu'il jugea dignes d'un emploi si important. Il leur associa le licencié Alphonse Zuazo, auquel il donna tout pouvoir non-seulement pour régler l'administration de la justice dans les colonies, mais pour les gouverner. Les provisions de Zuazo ayant été envoyées par le cardinal au docteur Zapata, conseiller-d'état pour les signer, celui-ci s'y refusa, alléguant qu'il ne lui paraissait pas convenable de conférer un pouvoir si exorbitant dans les Indes à un seul homme. Le docteur Carvajal, autre conseiller-d'état, fut du même avis. Zuazo, qui se souciait assez peu de l'emploi qu'on lui destinait, allait se remettre en route pour Valladolid, et il annonçait que lorsqu'il serait une fois rentré dans le collège de cette ville, dont il était membre, rien ne l'en ferait sortir, lorsque le cardinal, peu disposé à souffrir qu'on mit obstacle à ses projets, manda les deux conseillers, les réprimanda, et leur enjoignit de signer. Les surintendants, Zuazo et Las Casas mirent ensemble à la voile

pour l'île espagnole, et ils abordèrent à Santo Domingo le 20 décembre 1516. A leur arrivée, le premier usage qu'ils firent de leur autorité fut de rendre la liberté à tous les Indiens qui avaient été donnés aux courtisans espagnols, et à toute personne non résidante en Amérique. Cet acte de vigueur répandit une alarme générale; les colons en conclurent qu'on allait leur enlever dans un moment tous les bras avec lesquels ils conduisaient leurs travaux, et que leur ruine était inévitable. La commission montra plus de sagesse; elle jugea le plan de Las Casas impossible dans l'exécution; mais elle s'efforça en même temps d'assurer aux Indiens le meilleur traitement qu'on pût concilier avec l'état de servitude. Enfin, les surintendants employèrent leur autorité, leur exemple et leurs exhortations pour inspirer à leurs compatriotes des sentiments d'équité et de douceur en faveur de ces Indiens dont l'industrie leur était nécessaire. Zuazo seconda leurs efforts dans son département. Il était décidé à réformer les cours de justice dans la vue de rendre leurs arrêts plus équitables et plus prompts. Après avoir communiqué ses pouvoirs aux officiers royaux, il commença par les citer ainsi que les juges d'appel, à comparaître devant lui pour expliquer leur conduite. Il suivit la même marche à l'égard de tous les gouverneurs, et généralement de tous les employés, et rendit ensuite plusieurs sentences auxquelles il fallut se soumettre, parce qu'il n'y avait point d'appel. Zuazo s'appliqua aussi à régler la police intérieure de la colonie; tous ses réglemens semblaient inspirés par les vues les plus droites. Il fit construire plusieurs édifices pa-

blics. Après avoir réformé la justice et introduit une police plus éclairée, il rétablit l'audience royale que la commission avait cru devoir interdire. Tous les Espagnols du Nouveau-Monde témoignaient leur satisfaction de la conduite de Zuazo et de ses collègues. Las Casas seul était mécontent. Le parti qu'avait pris la commission de conformer ses réglemens à l'état de la colonie, lui paraissait l'ouvrage d'une politique mondaine et timide, qui consacrait une injustice parce qu'elle était avantageuse. D'un autre côté, le cardinal Ximènes atteint d'une maladie mortelle ayant remis l'autorité dans les mains du jeune roi Charles, les courtisans espagnols, et les colons antagonistes de la commission, se joignirent à Las Casas pour la décrier; ils attaquèrent d'abord Zuazo, et lui firent éprouver différentes mortifications. Le licencié Luc Vasquez d'Alou, un des juges de l'administration royale, ayant été nommé pour aller féliciter le roi Charles d'Autriche sur son avènement à la couronne, les surintendants, redoutant l'effet que pourraient produire ses rapports mensongers, ordonnèrent à Zuazo de retenir ce député, et de lui eulver ses papiers. Cette démarche suscita contre Zuazo un orage sous lequel il ne tarda pas à succomber. Quoique d'abord tout le blâme eût été dirigé contre les officiers royaux, ceux-ci firent jouer tant de ressorts, qu'enfin le chef de la justice, considéré comme responsable, fut révoqué et remplacé par le jurisconsulte Rodrigue de Figueroa. La commission fut également rappelée par l'effet des mêmes passions et des mêmes intrigues. A son début Figueroa voulut faire le procès à Zuazo son prédécesseur qui était en

vénération dans l'île, et qui mit aisément son administration et sa probité dans le jour le plus favorable. Ce fut au point que le nouveau roi le choisit, en 1522, pour être gouverneur de l'île de Cuba. Là il eut encore le même sort, tout en déployant les mêmes vertus dont il avait donné tant de preuves dans l'île espagnole. Les gens de loi et les pauvres lui donnèrent mille bénédictions; mais il eut contre lui tous ceux qui craignaient que leur conduite ne fût éclairée. Il lui fut impossible de réformer les abus et de régler l'administration sur de meilleurs principes. L'opposition devint si violente que don Diego, gouverneur de Saint-Domingue, fut obligé de passer dans l'île de Cuba pour y rétablir la tranquillité. Il n'eut que des louanges à donner au vertueux Zuazo. Sa commission étant finie, il établit Velasquez dans l'exercice de sa charge. Zuazo vécut encore cinq ans, et il mourut à Saint-Domingue, en 1527.

B—P.

ZUBER (MATTHIEU), poète latin, né, en 1570, à Neubourg sur le Danube, fut couronné par l'université de Heidelberg. Nommé, en 1616, professeur de poésie au collège de Sulzbach, il quitta cette place en 1619, et vint s'établir à Nuremberg, où il mourut le 19 février 1623. Will dit de lui, dans son *Diction. des sav. de Nuremberg*, tome IV : « Zuber connaissait parfaitement la poésie latine et grecque. Pour les épigrammes, on le met à côté de Martial et d'Ovide. Si l'on ne voyait point son nom en tête de ses poésies grecques, on croirait qu'elles sont d'Homère, d'Hésiode ou de quelque autre parmi les anciens. Quant à la prosodie ou à la mesure des syllabes, il fait autorité autant que les anciens classiques. »

les yeux sur lui pour une commission très-délicate dans le Nouveau-Monde. C'était au moment (1516) où le célèbre Las Casas, prenant la défense des Indiens, employait toute son éloquence pour faire changer le système barbare adopté par les conquérants espagnols. Le cardinal-régent, sans égard pour les droits que réclamaient ces derniers, ni pour les règles établies par le feu roi Ferdinand-le-Catholique, prit la résolution d'envoyer à Saint-Domingue trois surintendants de toutes les colonies espagnoles, avec le pouvoir de décider, en dernier ressort, sur toutes les affaires. Après avoir examiné sur les lieux toutes les circonstances, ce fut parmi les moines hiéronymites qu'il choisit les trois sujets qu'il jugea dignes d'un emploi si important. Il leur associa le licencié Alphonse Zuazo, auquel il donna tout pouvoir non-seulement pour régler l'administration de la justice dans les colonies, mais pour les gouverner. Les provisions de Zuazo ayant été envoyées par le cardinal au docteur Zapata, conseiller-d'état pour les signer, celui-ci s'y refusa, alléguant qu'il ne lui paraissait pas convenable de conférer un pouvoir si exorbitant dans les Indes à un seul homme. Le docteur Carvajal, autre conseiller-d'état, fut du même avis. Zuazo, qui se souciait assez peu de l'emploi qu'on lui destinait, allait se remettre en route pour Valladolid, et il annonçait que lorsqu'il serait une fois rentré dans le collège de cette ville, dont il était membre, rien ne l'en ferait sortir, lorsque le cardinal, peu disposé à souffrir qu'on mit obstacle à ses projets, manda les deux conseillers, les reprimanda, et leur enjoignit de signer. Les surintendants, Zuazo et Las Casas mirent ensemble à la voile

pour l'île espagnole, et ils abordèrent à Santo Domingo le 20 décembre 1516. A leur arrivée, le premier usage qu'ils firent de leur autorité fut de rendre la liberté à tous les Indiens qui avaient été donnés aux courtisans espagnols, et à toute personne non résidante en Amérique. Cet acte de vigueur répandit une alarme générale; les colons en conclurent qu'on allait leur enlever dans un moment tous les bras avec lesquels ils conduisaient leurs travaux, et que leur ruine était inévitable. La commission montra plus de sagesse; elle jugea le plan de Las Casas impossible dans l'exécution; mais elle s'efforça en même temps d'assurer aux Indiens le meilleur traitement qu'on pût concilier avec l'état de servitude. Enfin, les surintendants employèrent leur autorité, leur exemple et leurs exhortations pour inspirer à leurs compatriotes des sentiments d'équité et de douceur en faveur de ces Indiens dont l'industriel était nécessaire. Zuazo seconda leurs efforts dans son département. Il était décidé à réformer les cours de justice dans la vue de rendre leurs arrêts plus équitables et plus prompts. Après avoir communiqué ses pouvoirs aux officiers royaux, il commença par les citer ainsi que les juges d'appel, à comparaître devant lui pour expliquer leur conduite. Il suivit la même marche à l'égard de tous les gouverneurs, et généralement de tous les employés, et rendit ensuite plusieurs sentences auxquelles il fallut se soumettre, parce qu'il n'y avait point d'appel. Zuazo s'appliqua aussi à régler la police intérieure de la colonie; tous ses réglemens semblaient inspirés par les vues les plus droites. Il fit construire plusieurs édifices pa-

blics. Après avoir réformé la justice et introduit une police plus éclairée, il rétablit l'audience royale que la commission avait cru devoir interdire. Tous les Espagnols du Nouveau-Monde témoignaient leur satisfaction de la conduite de Zuazo et de ses collègues. Las Casas seul était mécontent. Le parti qu'avait pris la commission de conformer ses réglemens à l'état de la colonie, lui paraissait l'ouvrage d'une politique mondaine et timide, qui consacrait une injustice parce qu'elle était avantageuse. D'un autre côté, le cardinal Ximènes atteint d'une maladie mortelle ayant remis l'autorité dans les mains du jeune roi Charles, les courtisans espagnols, et les colons antagonistes de la commission, se joignirent à Las Casas pour la décrier; ils attaquèrent d'abord Zuazo, et lui firent éprouver différentes mortifications. Le licencié Luc Vasquez d'Alfon, un des juges de l'administration royale, ayant été nommé pour aller féliciter le roi Charles d'Autriche sur son avènement à la couronne, les surintendants, redoutant l'effet que pourraient produire ses rapports mensongers, ordonnèrent à Zuazo de retenir ce député, et de lui enlever ses papiers. Cette démarche suscita contre Zuazo un orage sous lequel il ne tarda pas à succomber. Quoique d'abord tout le blâme eût été dirigé contre les officiers royaux, ceux-ci firent jouer tant de ressorts, qu'enfin le chef de la justice, considéré comme responsable, fut révoqué et remplacé par le jurisconsulte Rodrigue de Figueroa. La commission fut également rappelée par l'effet des mêmes passions et des mêmes intrigues. A son début Figueroa voulut faire le procès à Zuazo son prédécesseur qui était en

vénération dans l'île, et qui mit aisément son administration et sa probité dans le jour le plus favorable. Ce fut au point que le nouveau roi le choisit, en 1522, pour être gouverneur de l'île de Cuba. Là il eut encore le même sort, tout en déployant les mêmes vertus dont il avait donné tant de preuves dans l'île espagnole. Les gens de loi et les pauvres lui donnèrent mille bénédictions; mais il eut contre lui tous ceux qui craignaient que leur conduite ne fût éclairée. Il lui fut impossible de réformer les abus et de régler l'administration sur de meilleurs principes. L'opposition devint si violente que don Diego, gouverneur de Saint-Domingue, fut obligé de passer dans l'île de Cuba pour y rétablir la tranquillité. Il n'eut que des louanges à donner au vertueux Zuazo. Sa commission étant finie, il établit Velasquez dans l'exercice de sa charge. Zuazo vécut encore cinq ans, et il mourut à Saint-Domingue, en 1527.

B—P.

ZUBER (MATTHIEU), poète latin, né, en 1570, à Neubourg sur le Danube, fut couronné par l'université de Heidelberg. Nommé, en 1616, professeur de poésie au collège de Sulzbach, il quitta cette place en 1619, et vint s'établir à Nuremberg, où il mourut le 19 février 1623. Will dit de lui, dans son *Diction. des sav. de Nuremberg*, tome IV : « Zuber connaissait parfaitement la poésie latine et grecque. Pour les épigrammes, on le met à côté de Martial et d'Ovide. Si l'on ne voyait point son nom en tête de ses poésies grecques, on croirait qu'elles sont d'Homère, d'Hésiode ou de quelque autre parmi les anciens. Quant à la prosodie ou à la mesure des syllabes, il fait autorité autant que les anciens classiques. »

Il y a sans doute de l'exagération dans ces louanges ; mais ce qui prouve en faveur de Zuber, c'est que ses ouvrages sont très-répandus. Ce sont : I. *Poemata varia*, Francfort, 1598, et Amberg, 1617, in-8°. II. *Neuneumata*, Wittemberg, 1599, in-8°. III. *Epigrammata*, Strasbourg, 1605, in-8°. IV. *Æolohyle seu epigrammatum aliorumque carminum poemata*, Halle, 1613, in-8°. V. *Cato græcus, seu versio græca heroico-metrica distichorum Catonis moralium*, Augsbourg, 1618, et Hanovre, 1619, in-8°. VI. *Illustriorum sententiarum latinarum, unico versu expressarum centuriæ XIX*, Nuremberg, 1622, in-8°. VII. *Poematum litterato orbis theatro exhibitorum*, etc., Francf., 1626, in-12. *Voy.* Litzel, *Historia poetarum græcorum germanicorum*; et Witte, *Diarium biographicum*. G—Y.

ZUCCARDI (UBERTINO), savant juriconsulte, né, vers 1480, à Corregio, d'une ancienne famille, acheva ses études à l'académie de Bologne, où il reçut, en 1505, le laurier doctoral. Sa mère, veuve depuis quelques années, ayant embrassé la vie religieuse, il fut obligé de la suppléer dans tous les détails de l'administration domestique, et de veiller à l'éducation ainsi qu'à l'établissement de ses jeunes frères. Après avoir rempli les fonctions d'auditeur à la rote de Florence et à celle de Sienne, il fut nommé, en 1519, professeur de droit civil à l'académie de Ferrare. Dès l'année suivante, le duc Alfonse I^{er}. lui fit expédier, en récompense de ses talents, un diplôme portant exemption de diverses charges publiques pour lui et ses descendants. Tiraboschi a publié, dans la *Bibliot. Modenese*, v. 436-38, cette pièce qui peut servir à faire

connaître la nature des privilèges que les souverains accordaient à cette époque. Ubertino mourut le 30 mai 1541, laissant deux fils qui se sont distingués dans la carrière des armes. On a de lui : I. *Aurea et subtilia commentaria super L. fin. de edicto D. Adriani*, Ferrare, 1537. II. *Tractatus de missione in possessionem*, Lyon, 1533. Cet ouvrage et le précédent ont été réimprimés à Cologne, en 1587. III. *Consilia seu responsa*, Venise, 1595, in-fol. Ce volume est le seul qui ait paru. IV. *Repetitiones*, etc. W—s.

ZUCCARELLI (FRANÇOIS), peintre et graveur distingué, naquit en 1702, à Pitigliano dans le Siennois, et fut le dernier élève de Jean-Marie Morandi. Étant venu demeurer à Venise, il s'y maria, et ne tarda pas à se faire connaître par son talent pour le paysage. Le consul anglais, Joseph Smith (1), devint son protecteur et lui fit faire un grand nombre de tableaux, lesquels envoyés à Londres y furent vendus à des prix élevés. Zuccarelli fit ensuite un voyage en Angleterre, où, pendant cinq ans, il fut occupé par de riches amateurs à peindre les sites les plus riants, les points de vue les plus agréables des bords de la Tamise. Il fut un des premiers membres, et il est regardé comme un des fondateurs de l'académie royale de peinture de Londres. De retour en Italie, il continua de cultiver avec ardeur l'art auquel il devait une fortune qui dépassait de beaucoup ses espérances. Algarotti (*Voy.* ce nom), que l'électeur de Saxe avait chargé de faire exé-

(1) Joseph Smith joignait au goût des arts celui de la littérature. Il avait formé une collection précieuse des premières éditions des auteurs classiques. On en a le catalogue sous le titre de *Bibliotheca smithiana*, Venise, 1754, in-4°. Ce volume est très-recherché.

, par les meilleurs peintres, des 1ges pour décorer la galerie de le, commanda deux tableaux ccarelli qui s'empressa de remettre cette honorable commission. oi de Prusse, les ayant vus esde, en voulut avoir des copies main même de l'artiste. Quoifût un très-habile dessinateur, arelli, déjà sexagénaire, allait les jours à l'académie dessiner es le modèle vivant. Il mourut 788. Ses paysages se distinguent me touche facile, par une admintente de couleurs, mais surpar le soin avec lequel les moinsaccessoires y sont traités. Dans upart il a placé des figures dont ue la correction. Toutes ses ont un caractère de noblesse i retrouve même dans celles des ans. Vivarès et d'autres ar: ont gravé plusieurs ouvrad de ce maître en France et en eterre. Zuccarelli a gravé, dans unesse, à l'eau-forte, un certain bre de pièces, très-recherchées amateurs. Parmi ses estampes, distingue *la Vierge* d'après del Sarto, *les Vierges saet les Vierges folles*, d'après ozzi, et la *Statue de la Victoire*, rès le marbre de Michel-Ange. gravé deux fois cette dernière i. Voy. les *Notizie degli intatori* de Gandellini, et le *Manuel curieux*, de Huber, etc. W—s.

UCCARO ou ZUCCHERO (TAD-), né à Sant-Angelo in Vado, 529, fut un peintre de l'école aine. Fils d'un artiste médiocre, mé Ottaviano, il vint à Rome, son frère Frédéric. Il y répand une quantité considérable de taix, bons, faibles et même mau-, au point que les revendeurs déent des compositions de Taddée

Zucchero, à tout prix. Lorsqu'il ne négligeait pas son style, ce peintre montrait cependant de la facilité; mais elle était gâtée par un certain *laisser - aller* populaire, agréable d'ailleurs pour ceux qui ne recherchent pas l'élévation des idées et des caractères. Ses peintures offrent comme des collections de portraits. Les têtes sont soignées, les nus ne sont ni fréquents ni maniérés, comme on le voulait alors dans l'école florentine. Les vêtements étaient proprement de l'époque, ainsi que les ornements et le mouvement de la barbe et des cheveux. Il imitait des anciens cette manière de faire sortir de la toile quelques figures à mi-corps, comme si elles étaient sur un plan inférieur, ou voisines d'un lieu plus élevé. Ce que nous voulons exprimer se trouve dans l'apothéose d'Hoinère par M. Ingres. Cela s'explique très-bien parce que ce sont ou des personnages secondaires ou des savants venus plus tard dans l'ordre de l'époque, et qui se groupent autour d'une sorte de souverain. Taddée répète souvent les mêmes physiologies et ses propres traits. Il est encore moins varié dans les pieds, dans les mains, dans les plis des draperies; et nécessairement ce défaut lui ôte un certain bon goût qui réveille l'attention. Ses ouvrages les plus célèbres sont les fresques du château de Caprarola. On les a gravées en 1748. L'auteur a représenté les faits de la vie des Farnèses qui se sont rendus illustres dans la carrière des armes, ou qui ont pu mériter les autres genres de gloire. Les étrangers ne cessent d'aller visiter, près de Viterbe, ce beau et admirable monument du génie de Vignole, assez dignement embelli par Taddée Zucchero. Cet artiste mourut en 1566, précisément à l'âge de trente-sept

... même, qui relève de la France, parce qu'elle a été fondée par Charles VIII, des fresques commencées par son frère Taddée. Ses premiers succès assez rapides le firent appeler à Florence, où on le chargea de peindre la grande coupole de l'église métropolitaine. Frédéric eut l'audace d'y placer des figures hautes de cinquante pieds, sans parler de celle de Lucifer, si démesurée, qu'elle fait paraître les autres des figures d'enfants. Il a écrit lui-même cette dernière particularité, en ajoutant que ces figures étaient les plus colossales que l'on eût encore faites dans le monde. Voy. *Lettere pittoriche*, tome VI, pag. 147. Lanzi pense qu'à l'exception de l'immensité de la composition, on n'a guère sujet de louer cet ouvrage. Même du temps de Pierre de Cortone, on pensa à faire substituer d'autres peintures de ce dernier artiste; et l'on ne fut arrêté que par la crainte qu'il ne vécût pas assez long-temps pour terminer cette entreprise. Après ce travail, Frédéric eut la prétention de peindre toutes les coupoles; et il semblait que les tra-

grand
consti
Piucio
de sa r
connai
d'écob
decad
lippe I
drid; ;
goûte
cées et
tions d
chagrin
échec in
Italie a
1595; i
démie de
fut pour
Frédéric
voyage
avancé,
core qu
à Venis
quelques
rin, il
Idea de
tetti, 11
Rome en
de Savoie

prit cultivé et à une générosité attirante, mais qui ne tarda pas aussi à lui faire presque sentir les atteintes de la misère. Il semblait écrire par irritation contre Vasari, et pour le surpasser. On lui reproche un ton dogmatique, peu clair, et un style dont l'affectation ne pouvait pas échapper au ridicule. L'école des Zuccheri fleurit quelque temps. Elle compte des élèves distingués, parmi lesquels on cite le P. Danti, dominicain, et Roncalli, qui fut chargé de continuer un bras contigu à la loge peinte par Raphaël : mais l'art n'était plus le même ; et l'on vit bientôt les traces de décadence.

A—D.

ZUCCARO (MARIO), médecin, né, vers la fin du seizième siècle, à Naples, professa l'art de guérir dans les écoles de sa ville natale, avec un grand concours d'auditeurs, et fut récompensé de ses services par le titre de comte palatin. Il mourut en 1634, et fut inhumé dans l'église de l'hospice royal des Incurables, auquel il légua tous ses biens. Son tombeau, surmonté de son buste en marbre, est décoré d'une inscription. Quoique médecin, il ne croyait pas à l'efficacité de son art. Dans sa pratique il se bornait à secourir la nature, à laquelle on doit, disait-il, rapporter la guérison et non pas au médecin qui, trop souvent, ne fait que la contrarier. Ce raisonnement pouvait peut-être convenir à une époque où les connaissances anatomico-physiologiques étaient dans l'enfance, et où les médicaments les plus compliqués et les plus absurdes formaient la base du traitement des maladies. On a de Zuccaro : I. *De verâ ac methodicâ nutriendi ratione Neapoli usurpatâ pro curandis morbis*, Naples, 1602, in-4°. II. *De morbis puerorum*

tractatus, ibid., 1604, in-4°. III. *Methodus occurrendi venenatis corporibus compendiosa tractatio*, ib., 1611, in-4°. Cette édition est la seconde. IV. *De morbis partis animalis*, ibid., 1623, in-4°. V. *De morbis complicatis*, ibid., in-4°. VI. *Hippocratis epidemialium observationum pars prima*, Venise, 1621, 1627, in-4°. R—D—N et W—s.

ZUCHELLI (ANTOINE), de Gradisca, prédicateur de l'ordre des Capucins dans la province de Stirie et missionnaire dans le royaume de Congo. Selon les récits des Portugais, l'introduction du christianisme au Congo date de l'époque même de la découverte qu'ils ont faite de ce pays, en 1489. Des religieux dominicains y furent les premiers missionnaires ; mais en même temps on convient que leurs progrès furent extrêmement faibles, et que les persécutions avaient presqueanéanti les résultats de leurs efforts, lorsqu'avec le consentement du gouvernement portugais, le pape envoya dans ce pays, en 1645, des capucins italiens. Depuis cette époque jusqu'à l'année 1704, qui est celle du retour de Zucchelli d'Afrique en Europe, l'ordre des Capucins n'a cessé d'envoyer au Congo des missionnaires zélés, qui avaient acquis sur les naturels un empire qu'ils auraient pu rendre très-utile à la religion et à la civilisation, mais qui, exercé avec violence et avec imprudence, a été nuisible à l'une et à l'autre. Durant l'intervalle de plus d'un demi-siècle qui s'est écoulé pendant que les Capucins italiens exploitaient presque exclusivement les missions du Congo, d'Angola et de Benguella, ils ont publié un certain nombre de relations, dans le but de faire connaître leurs travaux apostoliques, et les peines

auxquelles ils se soumettaient, les dangers auxquels ils s'exposaient, pour la propagation de la religion. Ces relations sont les seules où l'on puisse jusqu'ici trouver des notions sur l'histoire et la géographie de ces vastes et curieuses contrées, dont quelques navigateurs ont depuis ce temps visité seulement les rives, et dont un seul a pu explorer l'intérieur. La première de ces relations est celle du père François Fragio, qui parut à Rome, en 1648 (1), la seconde, celle de l'espagnol Palixer de Tovar (2), qui fut imprimée à Madrid, en 1649. Ces deux ouvrages sont presque uniquement consacrés à la narration du progrès des missions au Congo. Il n'en est pas de même du petit in-douze de Michel-Angelo de Guattini et de Denis Carli, publié à Reggio, en 1672 (3), et de l'énorme in-folio d'Antoine Cavazzi, qui parut à Bologne, en 1687 (4). Ces deux relations renferment l'histoire des travaux des missionnaires capucins au Congo, depuis 1645 jusqu'en 1670, et tout ce que ces religieux ont pu recueillir

de renseignements sur les pays qu'ils ont parcourus, et sur les nations qui les habitent. Aussi le P. Labat a-t-il cru donner une description suffisante de cette partie de l'Afrique, en se bornant à traduire ces deux auteurs. La relation de Merolla qui parut à Naples, en 1692 (5), et celle d'Antoine Zucchelli de Gradisca, publiée à Venise, en 1712 (6), forment la continuation de celles dont nous venons de faire mention. Elles sont beaucoup moins connues; la dernière surtout n'avait jamais été traduite, ni analysée en français avant la publication du treizième volume de l'Histoire générale des voyages de l'auteur de cet article. C'est cependant une des plus curieuses, et une des plus riches en documents intéressants sur Angola et le Congo; c'est aussi la relation la plus récente. Merolla partit d'Europe en 1682, et y revint en 1688. Zucchelli s'embarqua en 1697, et ne rentra dans son couvent de Gradisca qu'en 1704. Il a écrit lui-même son ouvrage qu'il a divisé en vingt-trois relations distinctes. Il se rendit d'abord de Gènes à Malaga, de Malaga à Cadix, et de Cadix à Lisbonne; puis il traversa l'Atlantique, et aborda à San-Salvador dans le Brésil. Il a consacré sa cinquième relation à la description de ce pays qui tirait alors du Congo de nombreuses car-

(1) *Breve Relazione del successo delle missioni de' Capucini nel regno di Congo, descritta dal P. Francesco Fragio*, Rome, 1648, in-4^o.

(2) *La mission evangelica del reino de Congo, por D. Joseph Palixer de Tovar*, Madrid, D. Garcia, 1649, in-4^o.

(3) *Il Moro trasportato in Francia*, etc., Reggio, 1672. Le même ouvrage a été imprimé sous le titre de : *Viaggio del Padre Michel Angiolo di Guattini e del Padre Dionigi Carli nel regno di Congo*, Reggio, 1672; Bologne, 1674, et Bassano, 1687. La traduction française a paru à Lyon, en 1680, petit in-12, et dans l'*Ethiopie occidentale* du P. Labat, 1732, t. V; la traduction anglaise, dans *Churchill's collection*, tom. 1, p. 555 à 589, et dans *Pinkerton's collection*, t. XVI, p. 148 à 195; la traduction allemande, dans *Allgemeiner historischer Reisen*, t. IV, p. 431 à 572.

(4) *Historica descrizione de' tre regni Congo, Matamba, Angola, etc.*; dal Padre Gio. Antonio Cavazzi da Montecucolo, etc.; Bologne, 1687, in-folio de 934 pages. Cet ouvrage a été réimprimé à Milan, en 1690. La traduction allemande parut en 1694, in-4^o, et la traduction française dans la *Relation historique de l'Éthiopie occidentale* du P. Labat, en 1732, 5 vol. in-12.

(5) *Angelo Picardo de Napoli relazione fatta dal Padre Merolla, dalorrevuto nel regno di Congo*, Naples, 1692, in-4^o, et 1706, in-8^o. Cet ouvrage a été traduit en anglais et se trouve dans *Churchill's collection*, t. 1, p. 593 à 626, et dans *Pinkerton's collection*, t. XVI, p. 195 à 316. La traduction allemande a été insérée dans le t. IV de l'*Allegemeiner historischer Reisen*. Nous ignorons si l'ouvrage intitulé *Istoria descrittiva de' tre regni Congo, Matamba e Angola, di Cesare Ficconi*, Milan, 1690, in-4^o, est une relation de missionnaires ou une compilation dont on ne connaît que le titre.

(6) *Relazioni del viaggio e missione di Congo, del P. Antonio Zucchelli da Gradisca, etc.*, Venise, 1712, in-4^o de 438 pages.

gaisons d'esclaves. Dans sa sixième relation Zucchelli raconte sa traversée de San-Salvador à Loanda de Saint-Paul dans le royaume d'Angola. Les trois relations suivantes contiennent le récit des missions et les aventures de l'auteur dans les royaumes d'Angola, de Congo, et surtout dans la province de Sogno à l'embouchure du Zaïre, qui la première reçut les semences du christianisme, et où Zucchelli a résidé le plus long-temps. Aussi a-t-il consacré en entier ses neuvième, dixième, onzième, douzième et treizième relations à la description de Sogno et à celle des mœurs de ses habitants. Mais dans les autres relations, il entre-mêle son récit de la description des lieux, et de détails sur les productions, le climat, les peuples et l'aspect des pays qu'il parcourt. Ses quatre dernières relations, c'est-à-dire depuis la vingtième jusqu'à la vingt-troisième et dernière, renferment les récits de ses navigations de Loanda de Saint-Paul à Salvador, de Salvador à Lisbonne, de Lisbonne à Malte et de Malte à Venise. On ignore l'époque de sa mort et celle de sa naissance. Son voyage a les mêmes défauts et les mêmes qualités que tous ceux qui ont été écrits par les religieux du même ordre, et dont nous avons donné la liste. Tous ces missionnaires montrent un zèle ardent, mais inconsidéré pour les intérêts de la religion; ils font voir une grande ignorance des hommes et des affaires humaines; mais aussi ils font preuve de beaucoup de naïveté et de franchise. Nous pensons que les faits si épouvantablement atroces, racontés par Cavazzi, ont fait rejeter à tort tous ses récits comme des impostures. Dans ces derniers temps les voya-

ges de Pruneau de Pommeberge, de Dalzel chez les Dahomeys, de Bowdich et de Dupuis chez les Aschantis, ont confirmé ce que Cavazzi rapporte de l'extrême férocité de certaines races de nègres. Lorsque l'espèce humaine se dégrade, il est bien difficile de savoir quelles sont les bornes qu'on peut assigner à sa perversité. La fausse science d'un orgueilleux scepticisme nous a valu plus d'erreurs encore que la crédule simplicité d'une humble ignorance. Au reste, si l'on en excepte le récit de certains miracles, l'ouvrage de Zucchelli ne renferme rien qui répugne à la vraisemblance; et quant aux miracles, dans la protestation d'usage qui est en tête de son livre, il nous avertit que leur croyance n'est pas d'obligation divine, et que nous ne leur devons qu'une foi purement humaine. Le style de Zucchelli est plus clair et moins prolix que celui de Cavazzi; il y a plus d'ordre dans ses récits: il est vrai qu'il a embrassé un sujet moins étendu, et qu'il ne rapporte que ce qu'il a fait, que ce qu'il a vu; qu'il ne raconte pas comme l'a fait Cavazzi les voyages et les aventures de tous les missionnaires qui l'ont précédé, ou qui ont coopéré de son temps aux travaux des missions. Mais la trop naïve narration de Zucchelli prouve, comme toutes celles de ses prédécesseurs, que tous ces missionnaires capucins étaient animés par un fanatisme aveugle et brutal, qui s'éloignait du but qu'ils prétendaient atteindre. Ces nations qu'ils nous dépeignent comme les plus féroces qu'il y ait sur le globe, redoutaient les Portugais, recherchaient leur alliance et ne repoussaient pas leur culte. La religion chrétienne, toute divine par sa dou-

ceur et sa charité, aurait pu contribuer à changer leurs mœurs, si on la leur avait inculquée par la persuasion; si on la leur avait montrée comme la réformatrice de leurs vices et de leurs coupables penchants, au lieu de la leur imposer par force comme l'ennemie et la destructrice de leurs antiques habitudes, de leurs coutumes les plus innocentes, et de leurs affections les plus chères. C'est en les soumettant au supplice de la question, c'est en les faisant déchirer à coups de fouet, ou en les meurtrissant à coups de bâton; c'est en les réduisant en esclavage, et en les condamnant aux travaux des mines, que les révérends pères prétendaient convertir les nègres à la foi de Jésus-Christ. Non-contents d'outrager sans ménagement, sans préparation, tout ce que révéraient ces peuples superstitieux, les missionnaires, excités par une espèce de délire religieux réduisaient en cendres les temples et les idoles en présence de la foule, ou en secret et dans l'ombre des nuits: souvent le feu allumé par leurs mains incendiaires consumait des villages entiers; et les habitans fuyaient épouvantés de tant de violences. Combien on doit regretter, pour les progrès de la civilisation, comme pour ceux de la vraie foi, que les Portugais dans leurs possessions d'outre-mer, aient si étrangement méconnu l'esprit de cette religion dont les maximes s'accordent si bien avec la pratique d'une sage politique, et les principes de tout bon gouvernement!

W—R.

ZUCCHERO. Voy. ZUCCARO.

ZUCCHI (JACQUES), peintre, né dans le seizième siècle, à Florence, fut élève de Vasari. Étant venu à Rome, vers 1572, il y trouva, dans le cardinal Ferd. de Médicis,

un protecteur plein de zèle et qui lui fournit les moyens de se faire connaître. Il exécuta pour son patron un tableau représentant la *Pêche du corail*, dans lequel il plaça les portraits des plus belles dames romaines. Le succès qu'obtint ce tableau fit la fortune de l'artiste. Il fut chargé de plusieurs grands ouvrages, et mourut très-riche, vers 1590. Outre des fresques au Vatican et dans plusieurs églises, on cite de lui un *Saint Grégoire* célébrant la messe, tableau dans lequel, par un anachronisme volontaire, il a représenté l'intérieur de l'église de Saint-Pierre et les principaux membres du sacré collège, au milieu desquels on distingue le cardinal de Médicis. — Z U C C H I (François), frère du précédent et son élève, travailla d'abord sous sa direction. Il réussissait assez bien à peindre les fleurs et les fruits; mais il ne sut jamais s'élever à de grandes compositions. Après la mort de son frère, il abandonna la peinture pour s'appliquer à la mosaïque, genre dans lequel il s'est rendu célèbre. C'est à lui qu'on doit les belles mosaïques de la coupole de Saint-Pierre, qu'il exécuta sur les dessins de Joseph Cesari d'Arpino, plus connu sous le nom de *Josepin*. Zucchi mourut vers 1620.

V. Baglione, *Vite de' pittori*. W-s.

ZUCCHI (BARTHELEMI), littérateur italien, était né vers 1560, à Monza dans le Milanais, d'une famille patricienne. Dans sa jeunesse, il cultiva les lettres, la philosophie, la jurisprudence et la théologie, et se montra supérieur à ses condisciples. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il se rendit à Rome pour y perfectionner ses talents. Le cardinal de Mondovi (1) se l'attacha comme

(1) Argellati (*Script. mediet.*, 11, 1702) con-

secrétaire, et pendant douze ans qu'il remplit cet emploi, il vécut dans l'intimité des savants et des littérateurs qui faisaient l'ornement de la cour de Rome. Le cardinal Baronius l'honora de ses conseils et de son amitié. Exempt d'ambition, Zucchi revint dans sa ville natale, après la mort de son père (1597), et y partagea le reste de sa vie entre ses travaux littéraires et la pratique des vertus chrétiennes. Le jour de la fête de saint Barthelemy son patron, célébrant la messe dans l'église qu'il venait d'élever sous l'invocation de sainte Marie, mère des anges, il sentit les premières atteintes d'une maladie contagieuse qui causait de grands ravages dans le Milanais. La violence du mal l'obligea d'interrompre le sacrifice, et il fut transporté dans sa maison, où il expira le lendemain 25 août 1631, à l'âge de soixante-dix ans. Par son testament, il légua sa maison aux Jésuites, pour y établir un collège. Il était membre de l'académie *degli Insensati* de Pérouse. Apost. Zeno cite Zucchi parmi les littérateurs italiens qui se sont distingués par la beauté de leur écriture (V. les notes sur la *Bibliot.* de Fontanini, 1, 3). Outre plusieurs ouvrages ascétiques, des Sermons, et des traductions italiennes de l'*Histoire de Justin*, Venise, 1590, in-4°, et de l'*Histoire de Lorette*, du P. Torsellino (V. ce nom, XLVI, 293), qu'il augmenta d'un sixième livre, on a de lui : I. *L'idea del segretario*, Venise, 1600, in-4°, réimprimé plusieurs fois avec de nombreuses additions. C'est un re-

fond le cardinal de Mondovi, patron de Zucchi, mort à Rome en 1592, avec Jean Bona, créé cardinal en 1609. Le protecteur de Zucchi était Vincent Lauria ou Lanro, Calabrois, habile diplomate, connu surtout par sa légation en France, pendant les troubles de religion.

cueil de lettres tirées de divers auteurs, précédé d'un traité du style épistolaire. II. *Istoria di Teodolinda, reina de Longobardi*, Milan, 1613, in-4°. ; édition citée par Haym dans la *Bibl. italiana*. III. *Historia della corona Ferrea di Longobardi*, Milan, 1619, in-4°. Voy. le *Catal.* de Pinelli. IV. *Vita di san Gerardo*, etc. Ces trois ouvrages sont réunis sous ce titre : *Tre glorie di Monza città*, etc., Milan, in-4°. Ghilini a donné une Notice sur Zucchi dans le *Teatro d'uomini letterati*, 11, 25 ; mais elle est inexacte et incomplète.

W—s.

ZUCCHI (NICOLAS), jésuite, né à Parme, le 6 décembre 1586, était fils de Pierre Zucchi et de Françoise Giande Marie, l'un et l'autre de famille noble. Ces deux époux eurent huit enfants, dont un seul, le plus jeune, mourut dans le monde, sans postérité ; et les autres se donnèrent à Dieu. L'aîné des garçons embrassa l'état ecclésiastique ; les trois autres entrèrent dans la compagnie de Jésus, et les trois filles se firent religieuses. Mais, dans cette édifiante famille, aucun ne s'est plus distingué que Nicolas, qui était le quatrième ; et son illustration est d'autant plus remarquable qu'il ne la dut qu'à son grand zèle et à sa piété. Il fut assez généreux pour signer de son sang sa consécration à la Sainte Vierge, lorsqu'il ne comptait encore que douze ans. Il attribuait, dans la suite, à la protection de Marie d'avoir conservé l'intégrité de son innocence, en ce qui regardait la pureté. Ses études finies, à l'âge de seize ans, il entra, le 28 octobre 1602, chez les Jésuites de Padoue. Sa joie fut si grande de s'y voir reçu, que par reconnaissance pour son con-

fesseur, le P. Octave Beringucci, qui avait secondé son admission, il ne le saluait jamais qu'à genoux. Une invariable amitié fit admirer dans la suite ces deux religieux. De plus de quatre-vingts sujets qui composaient le noviciat, Nicolas était, au jugement des supérieurs, le plus pieux et le plus capable. Lorsqu'on bâtit le collège de Ravenne pour la compagnie, le célèbre Alexandre, cardinal des Ursins, qui avait prononcé depuis peu le vœu des Jésuites, eut pour confesseur le P. Zucchi, qui devint recteur du collège de cette ville, où le cardinal venait en qualité de légat du pape; et les vertus qu'on admirait dans le pénitent faisaient briller encore plus celles du directeur. Néanmoins Zucchi soupirait pour les missions étrangères; et chaque année il demandait au général d'y être envoyé. N'ayant pu l'obtenir il suivit le cardinal des Ursins dans sa légation auprès de l'empereur Ferdinand II. Tout le temps qu'il demeura à Prague, il trouva l'occasion d'exercer son zèle à exalter la foi orthodoxe. Nous ne citerons que le fameux Jean Kepler, mathématicien de l'empereur, pour exemple des moyens qu'employait le pieux jésuite pour propager la vérité. Disputant dans l'antichambre même de l'empereur avec Kepler (V. KEPLER), qui voulait prêcher la nécessité de la communion sous les deux espèces, il faisait usage des arguments en forme, si propres à empêcher les disputes de mots, et à finir plus promptement toutes les discussions. Kepler, ne voulant point de syllogismes ni d'enthymèmes, dit naïvement au religieux, pour éviter la force de sa logique : *Ne faites point d'arguments, mais persuadez-moi vos raisons, en me les donnant comme*

une conversation. Le détour du grand mathématicien fit rire tous ceux qui étaient présents. Le P. Zucchi vint ensuite à Rome, et y fut fixé par l'ordre des supérieurs. Après s'être distingué dans plusieurs branches de l'enseignement, il fut nommé à divers emplois dans son ordre, et enfin à celui de recteur de la maison professe. Il devint aussi adnoteur du P. général Jean-Paul Oliva. Les cardinaux, après la mort d'Innocent X, le choisirent pour confesseur du conclave; et le pape Alexandre VII le nomma son prédicateur. Il serait difficile de dire le bien que fit Zucchi dans ces diverses fonctions. Mais ce qu'il y a de plus admirable en lui, c'est la manière dont il faisait sur-le-champ une prédication sur un sujet quelquefois désigné et requis sans aucune préparation. On était ravi de son éloquence: l'humble Zucchi attribuait tout à l'obéissance; il opéra surtout le plus grand bien dans le ministère et la direction des maisons religieuses. Dévoué, dès l'enfance, au culte de la Sainte Vierge, il en devint l'apôtre, et cette dévotion fut encore couronnée par le plus heureux succès. Accablé par les douleurs les plus violentes de la goutte et de la pierre, supportées avec résignation, Zucchi mourut à Rome le 21 mai 1670. Sa vertu lui obtint une exception pour le lieu de sa sépulture. Sa Vie a été écrite par le jésuite Daniel Bartoli, et se trouve aussi dans le premier volume (*Societas europæa*) du P. Tanner. Il est à désirer pour les personnes employées dans le ministère qu'on la publie en français; elles y trouveraient la douceur des François de Sales, le zèle des Régis, la vie humble des Gouzague et des Kostka. B—D—Z.

ZUCCHI (1) (D. MARC - ANTOINE), l'un des plus célèbres improvisateurs italiens du dix-huitième siècle, naquit à Vérone, d'une famille patricienne. Dès l'âge le plus tendre, il donna des marques surprenantes de la force et de l'étendue de son esprit. Il acheva ses cours académiques à treize ans, et soutint publiquement des thèses sur toutes les parties de la philosophie. Ayant embrassé la vie religieuse dans la congrégation de Mont-Olivet, il suivit la carrière de la chaire, et ne tarda pas à se distinguer par le talent de parler, sans préparation, non-seulement sur les lieux communs de rhétorique ou de morale, mais sur les sujets que lui désignaient ses supérieurs. A l'exemple de Perfetti (*V.* ce nom, XXXIII, 354), il prit l'habitude de terminer ses improvisations par un résumé dans lequel il présentait ses principaux arguments revêtus de nouvelles formes, et accompagnés de tant de traits d'esprit ou d'érudition, que, suivant ses compatriotes, ceux qui ne l'ont pas entendu ne peuvent se faire une idée de son éloquence. Lorsque Zucchi composait des vers, il n'avait pas besoin pour s'animer du secours de la musique, comme les autres improvisateurs. Il récitait jusqu'à cent tercets de suite sur un sujet donné par ses auditeurs; et, si l'un d'eux lui proposait un sonnet pour modèle, il en composait aussitôt cinq ou six sur les mêmes rimes. Pendant vingt ans, il visita les principales villes d'Italie, accueilli partout avec le plus vif enthousiasme. A Florence on frappa des médailles en son honneur. L'âge ne ralentit point son ar-

deur poétique; mais ce qui dut paraître étonnant, c'est qu'il y joignait une telle aptitude pour les affaires, qu'il fut souvent chargé de celles de sa congrégation. Revêtu de la dignité d'abbé de Mont-Olivet, il en fut ensuite nommé visiteur général, et mourut en 1764. On n'a rien imprimé du P. Zucchi, si ce n'est une traduction de l'hymne *Veni sancte Spiritus*, qu'on trouve dans plusieurs recueils. Les amateurs conservent dans leurs cabinets quelques-unes de ses plus belles improvisations, entre autres une sur l'amour platonique, *in versi sdruc-cioli*. Passeroni a consacré une strophe de son *Cicerone* (ch. 23, 49) à la gloire de Zucchi. Les *Raccolte* du temps renferment une foule de vers à sa louange.

W—s.

ZUCCO (ACCIO), littérateur, né dans le quinzième siècle, à Summacampagna, dans le Véronais, n'est connu que par sa traduction des Fables d'Esopé, la première qu'on ait vue en italien. Elle parut sous ce titre: *In Æsopi fabulas interpretatio per rhythmos in libellum Zucharianum contenta*, Vérone, 1479, in-4°. Cette édition est très-rare. On en trouve la description détaillée dans la *Biblioteca degli Volgarizzatori* du P. Paitoni, dans celle de Phil. Argellati, et dans le *Manuel du libraire* de M. Brunet. Ce volume contient soixante-sept fables rendues d'abord en vers latins élégiaques, et ensuite en deux sonnets, l'un matériel et l'autre moral. Chaque fable est ornée d'une estampe en bois, assez bien gravée pour le temps. La traduction de Zucco fut réimprimée à Venise, en 1481, 1483, 1497; et elle l'a été quatre fois dans le seizième siècle. Le succès que continuait d'obtenir cette version est d'autant plus

(1) Suard le nomme Zucco dans ses *Mélanges de littérature*, et dit qu'il eut pour élève et pour successeur l'abbé Lorensi.

étonnant que dès 1485 Tупpo, littérateur napolitain (V. ce nom, XLVII, 34), en avait donné une très-supérieure à celle de son devancier. On ne doit, suivant le Quadrio, regarder le travail de Zucco que comme une imitation libre de l'ancien fabuliste (Voy. *Storia d'ogni poesia*, IV, 102). W—s.

ZUCCOLO (SIMÉON), littérateur, né, dans le seizième siècle, à Cologne, terre située entre le Vicentin et le Modénois, n'est connu que par un ouvrage intitulé : *La Pazzia del Ballo*, Padoue, 1549, in-4°. Ce livre est divisé en douze chapitres. L'auteur le dédia au comte Hercule de San-Bonifazio, chanoine de Padoue. Après avoir examiné les différentes opinions relatives à l'origine de la danse, à son antiquité et à l'attrait de cet exercice, il recherche les causes qui, de tout temps, ont engagé les deux sexes à se réunir dans des bals, et les réduit à trois principales : l'amour, le vin et la musique. Il rend compte ensuite des motifs qui l'ont déterminé à donner le nom de folie à la danse. Cet ouvrage semé de remarques érudites et curieuses est très-rare. Apostolo Zeno trouve que l'auteur s'y montre à-la-fois homme d'esprit, judicieux et savant. Voy. la *Dissertaz.* de Jean Raph. Sabbioni : *De' letterati Colognesi che fiorirono nel secolo XVI*, dans la *Raccolta Calogerana*, 1^{re} part., XIV, 88. W—s.

ZUCCOLO (D. VITAL), savant abbé de l'ordre des Camaldules, naquit, en 1556, à Padoue, d'une famille patricienne. Ayant embrassé la vie religieuse à Venise, dans le couvent de Saint-Michel di Murano, il se dévoua tout entier à la culture des lettres et des sciences. Dans la crainte d'être détourné de l'étude,

il n'accepta qu'avec répugnance les emplois auxquels l'appelaient ses talents et le vœu de ses confrères. Jamais on ne le voyait sans un livre ou une plume à la main. Élu d'abord abbé de Saint-Michel, il fut ensuite revêtu de la dignité de procureur-général de l'ordre. Dans le temps qu'il exerçait cette charge, une inondation ayant détruit les récoltes des villages voisins de l'abbaye de Carcerò, il y reçut jusqu'à cinq cents victimes de ce fléau, et pourvut à leurs besoins avec la plus touchante bonté. D. Zuccolo mourut à Vienne le 3 nov. 1630. Tous ses ouvrages étaient conservés à l'abbaye de Saint-Michel. J. Phil. Tomasini en porte le nombre à quatre-vingt-dix, dont il donne les titres dans la *Biblioth. Veneta manuscripta*, 92-93; mais le P. Ziegelbauer n'en compte que cinquante-six dans le *Centifolium Camaldulense*, 79. La plus grande partie sont restés inédits. Parmi les imprimés on cite : I. *Discorsi sopra le cinquanta conclusioni del Tasso*, Bergame, 1588, in-4°. II. *Dialogo delle cose meteorologiche secondo i filosofi*, Venise, 1590, in-4°. III. *Enarrationes in Evangelia D. Marci et D. Lucæ*, Venise, 1605-1617, 2 vol. in-4°. Parmi les manuscrits on distingue, outre son *Explication* des Évangiles de saint Matthieu et de saint Jean, des *Commentaires* sur les principaux *Dialogues de Platon*; un *Traité de la Poésie pastorale, con dieci pastorali per esempio*, etc. Voy. pour plus de détails Crescimbeni, *Istoria della volgare poesia*, v, 255, et les auteurs cités dans le courant de cet article. W—s.

ZUCCOLO (LOUIS), littérateur, né, vers 1570, à Faenza dans la Romagne, d'une famille patricienne,

passa la plus grande partie de sa vie à la cour des ducs d'Urbin, et se concilia par ses talents l'amitié des hommes les plus distingués de son temps. Il est auteur de plusieurs ouvrages de littérature et de philosophie morale, dont le P. Mittarelli donne la liste complète dans la dissertation : *De litteraturâ faventinâ*, 91. Les principaux sont : I. *Il Gradenigo, dialogo contro all' amor Platonico e intorno a quello del Petrarca*, Bologne, 1608, in-8°. II. *Dialoghi ne' quali si scuoprono vari pensieri filosofici morali e politici*, Pérouse, 1615, in-8°; Venise, 1625, in-4°. La première édition ne contient que sept dialogues. Quoique la seconde en renferme quinze, on n'y trouve cependant pas tous ceux de la première; en sorte qu'il est bon de les réunir toutes les deux. III. *Considerazioni politiche e morali*, Venise, 1621 et 1623, in-4°. IV. *Discorso delle ragioni del numero del verso italiano*, ibid., 1623, in-4°. Dans ce discours il blâme Cl. Tolommei (V. ce nom, XLVI, 217) d'avoir essayé d'introduire l'hexamètre et le pentamètre dans la versification italienne. V. *Nobiltà commune ed eroica*, ibid., 1625, in-4°. — *Zuccolo (Louis)*, célèbre jurisconsulte, que l'on a confondu quelquefois avec le précédent, naquit, en 1599, à Santa-Croce, maison de campagne près de Carpi, que ses parents habitaient une partie de l'année. Ayant achevé ses cours et reçu le laurier doctoral, en 1617, à l'académie de Bologne, il revint à Carpi, où il remplit successivement les premières charges municipales. Avec l'agrément du duc de Modène, son souverain, il accepta, en 1637, la place d'auditeur de la rote de Flo-

rence : d'autres emplois également honorables et lucratifs furent la récompense de ses talents. Rappelé par le duc de Modène, en 1646, il fut nommé par ce prince conseiller de justice et auditeur général; et il exerça cette double charge avec distinction jusqu'à sa mort, arrivée en 1668. On ne connaît de lui qu'un seul ouvrage; c'est un traité de politique (*de Ratione statûs*), imprimé à Hambourg, 1663, in-8°. Voy. la *Bibl. Modenese* de Tiraboschi, v et vi. W—s.

ZUCCONI (le P. JOSEPH), poète et bibliographe distingué, naquit à Venise, en 1721, d'une famille de bourgeoise. Il annonça de bonne heure un goût très-vif pour les lettres. Ayant embrassé la vie religieuse dans l'ordre des Mineurs Conventuels, il étudia la philosophie et la théologie, mais sans renoncer à la littérature. Quelques essais dans le genre des anciens poètes toscans, dont il faisait sa lecture habituelle, appelèrent bientôt sur lui l'attention des amateurs. Il réussissait surtout dans les sujets plaisants; et il possédait l'art d'exciter le rire sans s'écarter des convenances que lui prescrivait son état. L'étendue et la variété des connaissances du P. Zucconi le firent choisir pour la place de censeur, qu'il remplit avec beaucoup de fermeté, refusant courageusement son approbation aux ouvrages qui lui paraissaient indignes de l'estime publique. Chargé de rédiger le catalogue de la célèbre bibliothèque *del Santo* à Padoue, il en décrivit d'abord les manuscrits, au nombre de six ceuts, et mit dans ce travail tant de soins et d'exactitude, qu'on le cite comme un modèle en ce genre. Il s'occupait de classer les livres imprimés, quand une mort prématurée

l'enleva, le 13 décembre 1754, à l'âge de trente-trois ans. Le P. Zucconi possédait une collection de livres choisis, que lui-même avait formée, et qu'il se proposait de léguer à son couvent de Venise. L'académie des *Ricovrati* de Padoue se l'était associé. C'est à lui qu'on doit la publication, dans les *Memorie letterarie del Valvasense*, de deux *Discours* latins d'André Zuliani, gentilhomme vénitien, découverts dans la bibliothèque *del Santo*. Il a laissé manuscrits : des *Rime piacevoli*, deux *Capitoli*, l'un à la louange de la paresse, l'autre à celle de la folie ; l'*Arrosto*, dithyrambe, et des *Rime varie*. Gaët. Volpi, son ami le plus intime, possédait une copie des ouvrages qu'on vient de citer, in-folio, ornée du portrait de l'auteur, à la plume. Voyez la notice intéressante que Gaëtan a publiée sur Zucconi, dans la *Libreria de' Volpi*, 390-94.

W—s.

ZUCKERT (JEAN-FRÉDÉRIC), médecin, né à Berlin, le 19 décembre 1737, commença par suivre la carrière pharmaceutique, et travailla pendant quatre années dans la pharmacie royale ; ce qui lui fournit l'occasion de lire beaucoup d'ouvrages de physique, de chimie et de médecine, mais sans adopter aucun plan régulier d'études. Ce fut en 1756 que, décidé à exercer l'art médical, il fréquenta l'amphithéâtre anatomique de Berlin, ainsi que l'hôpital de la Charité de la même ville. Deux ans plus tard il se rendit à l'université de Francfort-sur-l'Oder, où il eut l'avantage d'être le disciple et l'ami de Cartheuser. Après avoir reçu le bonnet de docteur dans cette université, il parcourut diverses parties de l'Allemagne, s'arrêta quelque temps dans le

Harz, pour étudier l'histoire minéralogique des montagnes qui le forment, et revint dans la capitale de la Prusse vers la fin de 1761. L'année suivante, le collège des médecins de cette ville l'admit dans son sein. Faiblement constitué, Zuckert ne put jamais se livrer aux fatigues d'une pratique étendue ; il préféra le travail du cabinet, d'où résultèrent un assez grand nombre d'ouvrages utiles, principalement sous le rapport de la diététique. Il mourut le 1^{er} mai 1778, n'ayant pas encore quarante-un ans. Voici la liste de ses productions : I. *Dissertatio anatomico-medica de morbis ex alieno situ partium thoracis*, Francfort-sur-l'Oder, 1760, in-4°. II. *Histoire naturelle et composition minéralogique du Harz supérieur* (en all.), Berlin, 1762, in-8°. III. *Histoire naturelle de quelques provinces du Harz inférieur* (en all.), Berlin, 1763, in-8°. IV. *Traité médico-moral des passions* (en all.), Berlin, 1763, in-8°; *ibid.*, 1768, in-8°; *ibid.*, 1774, in-8°; trad. en hollandais, Harderwyk, 1794, in-8°. V. *Instruction à l'usage des véritables parents, sur les soins diététiques qu'exigent leurs enfants à la mamelle* (en all.), Berlin, 1764, in-8°; *ibid.*, 1771, in-8°. VI. *Instruction sur l'éducation diététique des enfants sevrés jusqu'à l'âge nubile* (en all.), Berlin, 1765, in-8°; *ibid.*, 1771, in-8°; *ibid.*, 1781, in-8°. VII. *Régime des femmes enceintes et des accouchées* (en all.), Berlin, 1767, in-8°; *ibid.*, 1776, in-8°; *ibid.*, 1791, in-8°. VIII. *Description systématique de toutes les eaux minérales et des bains de l'Allemagne* (en all.), Berlin, 1764, in-4°; Königsberg, 1776, in-8°; Berlin,

1785, in-4°. Cet ouvrage, où le sujet est traité sous ses rapports chimiques, eut un grand succès. IX. *Materia alimentaria, in genera, classes et species disposita*, Berlin, 1769, in-8°. Cet ouvrage est divisé en deux parties : la première renferme des considérations générales sur la nutrition, sur les fonctions de l'estomac, la différence des aliments, leurs diverses préparations, les règles à observer pour la salubrité du régime ; la seconde partie, qui est consacrée aux aliments, aux boissons et aux assaisonnements, divise les uns et les autres en classes, en genres et en espèces, et s'attache surtout à faire connaître leurs différentes propriétés et leurs effets sur les organes de la digestion et de la nutrition. En général les conseils que donne l'auteur sur le régime alimentaire méritent d'être suivis. X. *Traité physico-diététique de l'air et de la température atmosphérique, et de leur influence sur la santé de l'homme* (en all.), Berlin, 1770, in-8°. XI. *Livre de table médical, ou Traitement et éloignement des maladies par les moyens diététiques* (en all.), Berlin, 1761, in-8°. ; *ibid.*, 1775, in-8°. XII. *Des vrais moyens de préserver des épidémies la population d'un pays* (en all.), Berlin, 1773, in-8°. ; *ibid.*, 1777, in-8°. XIII. *Traité général des aliments* (en all.), Berlin, 1775, in-8°. ; *ibid.*, 1791, in-8°. XIV. *Des aliments tirés du règne animal.*, Berlin, 1777, in-8°. XV. *Des aliments tirés du règne végétal*, Berlin, 1778, in-8°. XVI. *De insomniis, ut signo in medicinâ, observationes cum subjunctis, de oneirocriticâ medicâ, meditationibus*, dans les *Nov. acta physico-medica acad. cæsareæ naturæ curiosorum*, t. III.

XVII. *Sur la certitude en médecine* (all.) dans le *Magasin de Berlin*, tom. III. XVIII. *Recueil abrégé des meilleurs voyages entrepris dans ces derniers temps* (all.). L'auteur cessa au septième volume. Son travail a été continué par d'autres savants. R—D—N.

ZUENTIBOLD. *Voy.* SWIEN-TOPELK.

ZUFFI (JEAN), savant jurisconsulte, né, dans le seizième siècle, à Final, petite ville du duché de Modène, s'établit à Rome, où il exerça d'une manière brillante la profession d'avocat, et mourut en 1644. Il est auteur de deux ouvrages suivants : I. *Tractatus de criminalis processibus legitimatione*, Rome, 1665 ; Cologne, 1722, in-fol. II. *Institutiones criminales, quibus judiciorum materia, judiciali ac practica methodo libris quatuor comprehenditur*, Rome, 1667, in-8°. *Voy.* la *Biblioth. Modenese* de Tiraboschi, v, 441. W—s.

ZUICHEM D'AYTA (VIGILE), célèbre jurisconsulte, né le 19 octobre 1507, à Barthuseu dans la Frise occidentale, enseigne le droit à Bourges, à Padoue, à Avignon et à Ingolstadt. Charles-Quint, qui avait appris à connaître son mérite, le nomma baron de l'empire, conseiller à la chambre des finances de Spire, sénateur à la cour suprême de Malines, président du conseil de Bruxelles, chancelier de l'ordre de la Toison-d'Or, et enfin abbé du monastère de Bavon à Gand. Zuichem établit à Louvain une école gratuite pour les enfants, et un collège pour les pauvres étudiants. Il mourut à Bruxelles en 1577. Nous avons de lui : I. *Epistolæ politicæ*, Louvain, 1661, in-8°. II. *Institutiones de testamentis*, Leyde, 1564 et

1592, in-8°. III. *Commentaria ad titulum de rebus creditis*, ibid., 1592, in-8°. Il publia à Bâle, 1534, in-fol., et Louvain, 1536, in-4°. *Theophili paraphrasim ad institutiones juris civilis*, ouvrage savant qu'il avait copié dans la bibliothèque de Bessarion. G—Y.

ZUINGER. Voy. ZWINGER.

ZUINGLE. Voy. ZWINGLI.

ZULFÉCAR-EFFENDI naquit à Constantinople, et obtint à la cour othomane une grande réputation d'habileté et de savoir. On ne sait pas ce qui valut à cet homme d'état le nom de *Zulfécar* ou *Dzoulfekar*, qui est celui de l'épée à deux tranchants du célèbre Ali, à moins que ce ne fût une allusion à son astuce et à son adresse. Zulfécar-Effendi était chargé de tenir les registres des janissaires, une des charges les plus lucratives de l'empire, lorsque Soliman III, effrayé des succès de l'Autriche, et craignant le sort de Mahomet IV, auquel il avait succédé, l'envoya auprès de l'empereur Léopold I^{er}. en 1688, pour faire des ouvertures de paix. Mais la cour de Vienne, enflée de ses succès, et surtout de la conquête de Belgrade, demanda la Bosnie, l'Esclavonie, la Croatie, la Bulgarie et la Transylvanie pour elle; et, pour ses alliés les Polonais et les Vénitiens, elle exigeait la Valachie, la Moldavie, la Crimée, la Morée et la Dalmatie. Zulfécar-Effendi, qui était accompagné de Maurocordato (V. ce nom, XXVII, 560), répondit qu'une pareille spoliation excédait ses pouvoirs, et Léopold le retint presque comme prisonnier dans le château de Puffendorf. Cependant Soliman s'était avancé à la tête de l'armée othomane; mais ayant été honteusement battu, il se hâta de revenir à Audrinople. De là il ré-

pondit à ses ambassadeurs, qui depuis long-temps attendaient sa réponse, qu'ils devaient s'en tenir aux premières instructions, et insister sur la reddition de Belgrade. Maurocordato, qui sentait l'impossibilité de traiter à ces conditions, fut d'avis de passer outre. Zulfécar s'y opposa, représentant à son collègue à quel danger ils s'exposeraient s'ils négligeaient de suivre les instructions données par leur maître. Ayant demandé audience à l'empereur, il lui dit franchement ce que le sulthan lui avait ordonné; et il engagea Léopold à envoyer lui-même à Constantinople, l'assurant que là il serait facile de s'entendre. Pendant ce temps le faible Soliman, revenu à Constantinople (1689), déposa le grand-vezir, et revêtit de cette haute dignité Mustapha Koproli (V. ce nom, XXII, 543); et aussitôt les choses changèrent de face. Koproli ayant rassemblé le divan, et proposé des mesures vigoureuses, le muphti s'y opposa, les ambassadeurs ayant, disait-il, donné l'espoir d'une paix prochaine et avantageuse. Koproli demanda à voir les instructions qui leur avaient été données et leur correspondance. Après l'avoir parcourue, il s'écria d'une voix terrible : « Il n'y a que » des lâches qui aient pu compromettre ainsi l'honneur de l'empire. Les » ambassadeurs et ceux qui les ont » envoyés sont des *giaurs*, qui recevront tôt ou tard leur punition. » Cependant, sans annoncer qu'il voulût rompre les négociations entamées, il écrivit à Vienne que Zulfécar et Maurocordato avaient surpris ou forgé les lettres sur lesquelles ils s'autorisaient. Après une campagne glorieuse pour l'empire othoman, et dont les succès furent dus à l'activité, au génie et à la bonne administration

de Koproli, Soliman étant mort, et Koproli étant tombé sur le champ de bataille (1691), Zulfécar et Maurocordato furent rappelés; entrant dans les vues du nouveau vezir, ils lui représentèrent que l'Allemagne était épuisée, lasse de faire la guerre, et qu'il serait facile d'arracher à Léopold une paix avantageuse pour la Porte. Ce fut leur rapport qui décida, sous Achmet II, la continuation de la guerre; et, pour avoir été retardée, la paix n'en fut que plus glorieuse et plus avantageuse à l'empire ottoman. Zulfécar n'acheva pas la paix dont il avait fait les premières ouvertures: il mourut avant la signature du traité de Carlowitz, laissant un fils nommé Osman-Aga, qui hérita de ses immenses richesses, et que le crédit de Maurocordato, l'ami de son père, porta à la place de Kiaya, ou lieutenant du grand-vezir.

G—Y et S—Y.

ZULTAN. Voy. ZOLTAN.

ZUMBO (GAËTAN (1)-JULES), célèbre modeleur en cire, naquit, en 1656, à Syracuse, d'une famille noble, mais peu favorisée de la fortune. Doué d'un génie étonnant pour les arts, il les cultiva dès son enfance, et apprit, sans le secours d'aucun maître, les principes de la sculpture. La vue des monuments de l'Italie acheva de développer ses dispositions, et il les perfectionna par l'étude de l'anatomie dont il suivit des cours à Rome et à Bologne. N'ayant point appris à manier le ciseau, il employait pour ses compositions une cire colorée qu'il préparait lui-même, et dont il avait seul le secret. Ses premiers ouvrages le firent promptement con-

naître, et il fut appelé à Florence par le grand-duc de Toscane, qui lui assigna un traitement considérable. Parmi les ouvrages qu'il exécuta pour ce prince, le plus fameux est celui que les Italiens nomment *la Corruzione* (la Putréfaction). Il est composé de cinq figures en cire colorée, qui représentent un moribond, un corps mort, un corps qui commence à se corrompre, un autre à demi corrompu, et enfin, un cadavre plein de pourriture et rongé de vers. Ce travail fut jugé digne d'être placé dans la galerie de Florence, si riche en chefs-d'œuvre de tous les genres; on l'a transporté depuis au cabinet d'histoire naturelle. Malgré la bienveillance dont l'honorait le grand-duc, Zumbo ne put lui faire le sacrifice de sa liberté. Ce prince lui dit en recevant ses adieux: « Vous pourrez trouver un protecteur plus puissant que moi, mais vous n'en trouverez pas un qui sache mieux vous apprécier. » Rien ne put le retenir. Il se rendit à Gênes; et, dans l'espace de quatre à cinq ans, il y fit deux grandes compositions regardées comme des chefs-d'œuvre: *la Nativité de Jésus-Christ*, et *la Descente de Croix*. S'étant associé Desnoues, chirurgien français, il exécuta diverses pièces anatomiques, entre autres le corps d'une femme morte en couches avec son enfant, d'une vérité si frappante que les spectateurs croyaient voir la nature même. Des discussions d'intérêt brouillèrent les deux associés, et Zumbo vint en France, apportant ses principaux ouvrages. Après s'être arrêté quelque temps à Marseille, il se rendit à Paris, où sa réputation l'avait précédé. En 1701, il présenta à l'académie des sciences une tête en cire, préparée pour une démonstration

(1) Et non pas Gaston, comme on le dit dans le *Dict. de Moreri*.

anatomique. On y distinguait les moindres détails, les veines, les artères, les nerfs, les glandes, les muscles avec leur couleur naturelle (*Hist. de l'académie*, 1701, 57). Elle fut achetée par Louis XIV, qui en fit présent à Maréchal, son premier chirurgien. Zumbo mourut au mois d'octobre de la même année, emportant l'admirable secret dont il se servait pour colorer la cire; mais il a été retrouvé depuis. Ses deux belles compositions représentant *la Nativité* et *la Descente de Croix* furent acquises, après sa mort, par Le Hay. On les voyait, en 1755, dans le cabinet de Boivin, et Gaylus en parle avec les plus grands éloges (*Mém. de l'acad. des Inscript.*, xxviii, 55). La *Description* qu'en avait faite de Piles, insérée dans le *Journal des savants*, ann. 1707, *Supplém.* 457, a été réimprimée dans son *Cours de Peinture par principes*. Après sa rupture avec Zumbo, Desnoues était venu à Bologne, où il avait obtenu une chaire d'anatomie et de chirurgie. Instruit de l'accueil que l'artiste sicilien venait de recevoir à Paris, il écrivit une *Lettre* (2) dans laquelle il revendiqua la gloire d'avoir découvert le secret de préparer en cire colorée les objets d'anatomie, annonçant qu'il allait se rendre en France pour démasquer l'imposteur (*Voy. Mémoires de Trévoux*, juillet 1707). Mais un anonyme justifia Zumbo du reproche de plagiat, et prouva que c'était Desnoues qui s'était approprié le secret de l'artiste sicilien (*Voy. Mémoires de Trévoux*, août, même année). Desnoues n'ayant point repoussé cette accu-

(2) Elle est imprimée dans un *Recueil de lettres* de plusieurs savants, sur différentes découvertes, Rome, Ant. Rossi, 1706; ce volume est assez rare.

sation, on doit en conclure qu'il la trouva trop bien fondée pour espérer de la détruire. W—s.

ZUMSTEEG (JEAN-RODOLPHE), musicien, né le 10 janvier 1760, à Sachsenflur, dans l'Odenwald, manifesta, dès son enfance, de grandes dispositions pour la musique. Néanmoins son père, qui était valet de chambre du duc de Wurtemberg, le fit élever à l'École militaire, comme le destinant au service, et ensuite prit le parti d'en faire un sculpteur. La vocation du jeune Zumsteeg triompha de l'une et de l'autre de ces déterminations, et enfin il lui fut permis de s'abandonner exclusivement à son goût pour l'art musical. Poli, Borani et Mazzanti, maîtres de la chapelle ducale lui donnèrent successivement des leçons. A une pratique constante, l'élève joignait l'étude de la théorie, et méditait pendant la nuit les ouvrages de Mattheson, de d'Alembert et de Marbourg. Il n'avait point encore achevé ses cours de chant que déjà il osait s'essayer à la composition, et qu'il faisait des cantates pour les fêtes de la cour. La plupart sont restées manuscrites, dans les cartons de l'auteur, mais d'autres ont été gravées, et se font remarquer par un chant noble et suave. Parmi celles-ci on recherche surtout *Lolotte* (*Lottchen*) à la cour, *Tamira*, *Zaalor*, *Armide*. Admis au nombre des musiciens du duc, Zumsteeg se fit applaudir comme violoncelliste, et montra son talent comme compositeur par des pièces d'un genre plus large et plus difficile que celui auquel il s'était borné jusque-là. C'était tantôt une messe à grand orchestre, tantôt un chant pour la fête du printemps de Klopstock, tantôt des airs pour les chœurs des *Brigands* de Schiller, son

ancien camarade de classe. Aussi l'admiration des Dilettanti lui fit-elle, lors de la retraite de Poli, confier le titre de maître des concerts de la chapelle de Wurtemberg, place qu'il occupa jusqu'à sa mort arrivée à Stuttgart, le 27 janvier 1802, à la suite d'une attaque d'apoplexie foudroyante. Sans cette fin prématurée, il est probable que ce musicien aurait produit des chefs-d'œuvre. On peut même dire que quelques-uns de ses ouvrages sont dignes de ce titre. Tels sont particulièrement sa *Plainte d'Agar*, *Colma*, le *Chant mélancolique*, *Lenore*, paroles de Burger, et surtout l'*Ile des Esprits*, paroles de Gotter. Dans tous ces morceaux on trouve un chant moelleux et large, gracieux et sublime. Zumsteeg excellait à rendre les impressions solennelles et graves, pathétiques et douces. Il y a dans l'ensemble comme dans les détails de son harmonie quelque chose de grandiose et de continu qui élève l'âme sans la faire sortir d'un calme auguste et plein de noblesse. Par un artifice trop rare de nos jours, sa musique satisfait à-la-fois le savant qui aime à voir le compositeur se jouer au milieu des difficultés musicales, et le dilettante novice, encore inhabile à dégager le fond de la forme et l'idée musicale de la broderie qui l'enveloppe et la varie. Quelquefois l'auteur se plaît à attaquer et à vaincre une autre sorte de difficulté : il place des notes sous toute une ballade, quelquefois sous un récit, et essaie d'accompagner la muse épique avec le chant qui ordinairement ne songe guère à rivaliser qu'avec la muse lyrique. Les papiers et les manuscrits de Zumsteeg furent achetés à sa mort par le prince héréditaire de Weimar qui y trouva, entre autres fragments

encore informes, un opéra en trois actes, intitulé *Arzace et Mirza*. Le sujet en est tiré du roman de Montesquieu. On peut consulter sur ce musicien : 1°. la *Gazette d'Allemagne*, 1802, n°. 30, où le journaliste donne une esquisse biographique imprimée depuis à part avec un éloge funèbre et quelques morceaux de poésie sur la mort de Zumsteeg ; 2°. le *Musée des musiciens célèbres* avec gravure, etc., du professeur Siebigke, Breslau, 1801. Les gazettes musicales ordinaires donnent le recensement de ses Œuvres. P—OT.

ZUNIGA (DON DIEGO ORTIZ DE), historien espagnol, naquit au commencement du dix-septième siècle, à Séville, d'une des plus anciennes et illustres familles de l'Andalousie. Il était chevalier de l'ordre de Saint-Jacques, et remplissait des fonctions de magistrature dans sa ville natale. Ayant le goût de l'étude, il consacra sa vie aux recherches historiques, visita les greffes et les archives de la province, et en tira une foule de documents précieux. Il mourut en 1680. On connaît de lui : 1. *Discurso genealogico de los Ortizes de Sevilla*, Cadix, 1670, in-4°. C'est la généalogie de sa famille, établie sur des titres authentiques. 2. *Tratado de la posteridad de Juan de Cespedes*, Madrid, 1677, in-fol. 3. *Annales ecclesiasticos y seculares de la ciudad de Sevilla que contienen sus mas principales memorias desde el anno de 1246, en que fue conquistada del poder de los Moros, hasta el de 1671*, ibid., 1677, in-fol., livre très-rare. Des vérités, dit Laserna de Santander, qui ne sont pas du goût de tout le monde, ont empêché jusqu'à présent de donner une nouvelle édition

de cette excellente histoire. *Voy. son Catal.*, n^o. 4665. L'article de Zuñiga dans la *Bibl. hispan. nova* de D. Antonio est tout-à-fait insignifiant.

W—s.

ZURKYALY. *V. ZARCALLI.*

ZURITA ou ÇURITA, en latin, *SURITA* (JÉRÔME), célèbre historien espagnol, naquit à Saragosse, le 4 décembre 1512. d'une famille noble. Il fit ses études à l'académie d'Alcala. Le savant Ferdin. Nuñez (*Voy. ce nom*, XXXI, 452) l'initia dans la connaissance des langues grecque et latine, et développa les heureuses dispositions qu'il avait pour les lettres. Les services de son père lui méritèrent la faveur de l'empereur Charles-Quint. En 1530, on lui confia l'administration des villes de Barbastro ou Balbastro et d'Huesica; plus tard, il succéda dans l'emploi de fiscal de Madrid, à J. Garzias de Olivan, son beau-père; et en 1543 il recut du conseil suprême de Castille la mission de se rendre en Allemagne pour y veiller à la défense de ses intérêts. A son retour (1549), les états d'Aragon ayant résolu de créer une place de *coroniste* ou historien de cette province, il en fut le premier revêtu. Muni d'une autorisation du roi Philippe II, pour se faire ouvrir les archives des villes et des abbayes, et communiquer les documents les plus secrets, il visita l'Aragon, l'Italie et la Sicile, et recueillit, dans ce voyage, une foule de pièces du plus grand intérêt. En 1567, il fut nommé secrétaire du cabinet du roi; et deux ans après, chargé par le grand-inquisiteur de toute la correspondance relative au saint-office. Sur la fin de sa vie, il se démit de ses emplois, et se retira dans le couvent des Hiéronymites à Saragosse, pour y travailler à la

continuation des Annales d'Aragon. Il y mourut le 31 octobre, ou, suivant son épitaphe, le 3 nov. 1581, et fut inhumé dans le tombeau que lui érigea son fils. L'épitaphe qu'on vient de citer est rapportée par Nicol. Antonio dans la *Bibl. hispan. nova*, et par Ghilini dans le *Teatro degli uomini letterati*, 1, 128. Zurita avait légué sa bibliothèque aux chartreux de Saragosse; mais une grande partie de ses livres fut transportée, en 1626, à l'Escorial. Cet historien, dit M. Bouterwek (*Hist. de la litt. espagnole*), aurait pu devenir, sinon le Tite-Live, du moins le Machiavel de l'Espagne, s'il avait jugé à propos et si les circonstances lui avaient permis de cultiver, par une étude particulière de l'art d'écrire, son talent pour l'histoire pragmatique. S'étant fait une idée juste de la manière de traiter l'histoire en philosophe et en politique, il se proposa de montrer, par l'enchaînement lumineux des faits, comment était née et comment s'était perfectionnée la constitution nationale des provinces aragonaises. Étudié sous ce point de vue, son ouvrage est un des plus instructifs qu'on puisse lire. Zurita dut sentir tout le poids de la tâche qu'il s'était imposée, en sortant de la sphère bornée de chroniqueur, lorsqu'il lui fallut à-la-fois mettre au jour les principes républicains des cortès aragonais, et tâcher d'en prendre occasion de rendre hommage à un maître absolu. Toutefois on peut juger par quelques morceaux de ses Annales, de ce qu'il aurait fait, s'il eût écrit librement. Les défauts qu'on remarque dans son ouvrage ne furent aperçus par aucun de ses contemporains. Dans la dispute littéraire qui s'éleva sur le mérite des Annales, personne

iqua le style. On ne donnait
 re une grande attention aux
 écrits en prose (Voy. *His-
 la littérat. espagnole*, trad.
 1, 378 et suiv.). On a de
 I. *Anales de la corona de*
 , Saragosse, 1562-1579,
 2-fol.; *ibid.*, 1585, 6 vol.
 es Jésuites de Saragosse pu-
 en 1604, un index qu'on
 ifféremment à ces deux édi-
 id., 1610, 7 vol. in-fol.
 rnière est plus estimée que
 édentés. On trouve à la fin
 ne volume la défense des
 de Zurita, par Ambr. Mote-
 re la critique d'Alfonse de
 z. Le septième contient l'in-
 le Marolles en cite dans son
 ne édition de Saragosse,
 , qu'il dit supérieure à celle
 ; mais elle n'est pas connue
Manuel du libraire, de M.
 Les Annales de Zurita finis-
 année 1516. Elles ont été
 s par Barth.-Léon. d'Argen-
 y. ce nom, II, 411), et
 ent de Blasco-Lanuzza, 1622,
 1-fol. II. *Indices rerum ab*
æ regibus gestarum ab ini-
ad annum 1410, tribus
positi: accedunt Roberti,
et Rogerii, principum nor-
ni et eorum fratrum, re-
Italia et Sicilia gestarum
i Gaufrido Malatera, etc.,
 e, 1578, in-fol., volume
 et fort estimé; il est divisé
 parties, la première contient
 é des Annales de Zurita,
 ar lui-même en latin; et la
 l'histoire de la conquête de
 par les princes normands,
 ait découvert le manuscrit
 voyages. Toutes ces pièces
 imprimées par Pistorius dans
 . *illustrata*, Francfort,

1606, tome III. III. *Progressos de
 la historia en el reyno de Aragon
 que contiene en quatro libros va-
 rios successos desde el an. 1512,
 hasta el de 1580*, Saragosse, 1580,
 in-fol. Cet ouvrage, publié par D.
 Jos. Dormer, est précédé d'un éloge
 de l'auteur. IV. *Enmiendas y adver-*
tencias en las coronicas de los reies
de Castilla que escrivió don Lopez
de Ayala, *ib.*, 1683, in-4°. Cette
 critique de l'histoire des rois de Cas-
 tille, par Lopez de Ayala, fut éga-
 lement publiée par Jos. Dormer. Le
 recueil intitulé: *Discorsos varios de*
historia con muchas escrituras rea-
les antiquas, etc., *ibid.*, 1680, in-
 fol., renferme quelques pièces de
 Zurita. C'est à ce laborieux écrivain
 qu'on doit la découverte du *Chroni-*
con Alexandrinum ou *Chronicon*
Paschale, publié par Rader avec
 une version latine, et depuis par
 Ducange dans la collection *Byzan-*
tine (Voy. RADER). Parmi ses nom-
 breux manuscrits conservés soit chez
 les Chartreux de Saragosse, soit à
 l'Escurial, on cite des *Notes* sur les
Commentaires de César, sur Clau-
 dien, et sur l'*Itinéraire* d'Anto-
 nin. Les *Notes* de Zurita sur l'*Iti-*
néraire sont purement grammati-
 cales; elles ont été publiées par An-
 dré Schott dans l'édition de l'*Itiné-*
raire, Cologne, 1544, in-8°; et
 depuis insérées par Wesseling dans
 celle d'Amsterdam, 1735, in-4°.
 Voy. la *Bibl. hispan. nova*, I, 605-
 606, et la *Biblioth.* de David Clé-
 ment, au mot *Zurita*. W—s.

ZURLAUBËN (BALTHASAR, ba-
 ron de la TOUR-CHATILLON DE), né
 vers l'an 1550, est le premier dans
 cette antique famille qui ait porté ce
 nom illustré par plus de quatre siè-
 cles de gloire civile et militaire. Les
 seigneurs de la Tour-Châtillon, dé-

de cette excellente histoire. *Voy.* son *Catal.*, n^o. 4665. L'article de Zuñiga dans la *Bibl. hispan. nova* de D. Antonio est tout-à-fait insignifiant.

W—s.

ZURKYALY. *V.* ZARCALLI.

ZURITA ou ÇURITA, en latin, *SURITA* (JÉRÔME), célèbre historien espagnol, naquit à Saragosse, le 4 décembre 1512, d'une famille noble. Il fit ses études à l'académie d'Alcala. Le savant Ferdinand Nuñez (*Voy.* ce nom, XXXI, 452) l'initia dans la connaissance des langues grecque et latine, et développa les heureuses dispositions qu'il avait pour les lettres. Les services de son père lui méritèrent la faveur de l'empereur Charles-Quint. En 1530, on lui confia l'administration des villes de Barbastro ou Balbastre et d'Huesca; plus tard, il succéda, dans l'emploi de fiscal de Madrid, à J. Garzias de Oliván, son beau-père; et en 1543 il reçut du conseil suprême de Castille la mission de se rendre en Allemagne pour y veiller à la défense de ses intérêts. A son retour (1549), les états d'Aragon ayant résolu de créer une place de *coroniste* ou historien de cette province, il en fut le premier revêtu. Muni d'une autorisation du roi Philippe II, pour se faire ouvrir les archives des villes et des abbayes, et communiquer les documents les plus secrets, il visita l'Aragon, l'Italie et la Sicile, et recueillit, dans ce voyage, une foule de pièces du plus grand intérêt. En 1567, il fut nommé secrétaire du cabinet du roi; et deux ans après, chargé par le grand-inquisiteur de toute la correspondance relative au saint-office. Sur la fin de sa vie, il se démit de ses emplois, et se retira dans le couvent des Hiéronymites à Saragosse, pour y travailler à la

continuation des Annales d'Aragon. Il y mourut le 31 octobre, ou, suivant son épitaphe, le 3 nov. 1587, et fut inhumé dans le tombeau que lui érigea son fils. L'épitaphe qu'on vient de citer est rapportée par Nicol. Antonio dans la *Bibl. hispan. nova*, et par Ghilini dans le *Teatro degli uomini letterati*, 1, 128. Zurita avait légué sa bibliothèque aux chartroux de Saragosse; mais une grande partie de ses livres fut transportée, en 1626, à l'Escurial. Cet historien, dit M. Bouterwek (*Hist. de la litt. espagnole*), aurait pu devenir, sinon le Tite-Live, du moins le Machiavel de l'Espagne, s'il avait jugé à propos et si les circonstances lui avaient permis de cultiver, par une étude particulière de l'art d'écrire, son talent pour l'histoire pragmatique. S'étant fait une idée juste de la manière de traiter l'histoire en philosophe et en politique, il se proposa de montrer, par l'enchaînement lumineux des faits, comment était née et comment s'était perfectionnée la constitution nationale des provinces aragonaises. Étudié sous ce point de vue, son ouvrage est un des plus instructifs qu'on puisse lire. Zurita dut sentir tout le poids de la tâche qu'il s'était imposée, en sortant de la sphère bornée de chroniqueur, lorsqu'il lui fallut à-la-fois mettre au jour les principes républicains des cortès aragonais, et tâcher d'en prendre occasion de rendre hommage à un maître absolu. Toutefois on peut juger par quelques morceaux de ses Annales, de ce qu'il aurait fait, s'il eût écrit librement. Les défauts qu'on remarque dans son ouvrage ne furent aperçus par aucun de ses contemporains. Dans la dispute littéraire qui s'éleva sur le mérite des Annales, personne

ua le style. On ne donnait une grande attention aux crits en prose (Voy. *Hislittérat. espagnole*, trad. 378 et suiv.). On a de *Anales de la corona de Saragosse*, 1562-1579, 7 vol. in-fol.; *ibid.*, 1585, 6 vol. Jésuites de Saragosse pu en 1604, un index qu'on a ajouté à ces deux éditions, 1610, 7 vol. in-fol. L'œuvre est plus estimée que les autres. On trouve à la fin du volume la défense des *Zurita*, par Ambr. Morena la critique d'Alfonse de Le septième contient l'index de Marolles en cite dans son édition de Saragosse, qu'il dit supérieure à celle dans laquelle elle n'est pas connue (*manuel du libraire*, de M. Les Annales de Zurita finissent en 1516. Elles ont été publiées par Barth.-Léon. d'Argenteau, ce nom, II, 411), et par de Blasco-Lanuza, 1622, 2 vol. II. *Indices rerum ab regibus gestarum ab initio annorum 1410, tribus regibus Roberti, Rogerii, principum normannorum et eorum fratrum, relictis et Sicilia gestarum a Gausfredo Malatera, etc.*, 1578, in-fol., volume fort estimé; il est divisé en parties, la première contient des Annales de Zurita, traduites en latin; et la seconde l'histoire de la conquête de la Sicile par les princes normands, et la découverte du manuscrit de Paganus. Toutes ces pièces ont été imprimées par Pistorius dans *illustrata*, Francfort,

1606, tome III. III. *Progressos de la historia en el reyno de Aragon que contiene en quatro libros varios successos desde el an. 1512, hasta el de 1580*, Saragosse, 1580, in-fol. Cet ouvrage, publié par D. Jos. Dormer, est précédé d'un éloge de l'auteur. IV. *Enmiendas y advertencias en las coronicas de los reies de Castilla que escrivio don Lopez de Ayala*, ib., 1683, in-4°. Cette critique de l'histoire des rois de Castille, par Lopez de Ayala, fut également publiée par Jos. Dormer. Le recueil intitulé : *Discursos varios de historia con muchas escrituras reales antiquas*, etc., *ibid.*, 1680, in-fol., renferme quelques pièces de Zurita. C'est à ce laborieux écrivain qu'on doit la découverte du *Chronicon Alexandrinum* ou *Chronicon Paschale*, publié par Rader avec une version latine, et depuis par Ducange dans la collection *Byzantine* (Voy. RADER). Parmi ses nombreux manuscrits conservés soit chez les Chartreux de Saragosse, soit à l'Escorial, on cite des *Notes* sur les *Commentaires* de César, sur Claudien, et sur l'*Itinéraire* d'Antonin. Les *Notes* de Zurita sur l'*Itinéraire* sont purement grammaticales; elles ont été publiées par André Schott dans l'édition de l'*Itinéraire*, Cologne, 1544, in-8°; et depuis insérées par Wesseling dans celle d'Amsterdam, 1735, in-4°. Voy. la *Bibl. hispan. nova*, I, 605-606, et la *Biblioth.* de David Clément, au mot *Curita*. W—s.

ZURLAUBÈN (BALTHASAR, baron de la TOUR-CHATILLON DE), né vers l'an 1550, est le premier dans cette antique famille qui ait porté ce nom illustré par plus de quatre siècles de gloire civile et militaire. Les seigneurs de la Tour-Chatillon, dé-

jà barons de l'empire sous l'empereur Othon-le-Grand, étaient si puissants, que pendant un siècle ils soutinrent la guerre contre les habitants de Berne, de Fribourg et du Valais. Ce fut la même famille qui dota la plupart des églises et des monastères dans la partie méridionale de la Suisse. WALTER, un de ces puissants barons, assista en 1165 au tournoi de Zurich. Son frère puîné avait suivi en 1145 Amédée, comte de Savoie, en Palestine. ADELBERT, fils de Walter, est nommé dans plusieurs actes passés en 1181, 1195 et 1224. On trouve son fils GUILLAUME et son petit-fils HERMANN, dans tous les grands événements de la Suisse, pendant le treizième siècle. En 1288, Hermann se trouvait avec ses troupes auprès de l'empereur Rodolphe I^{er}, lorsque ce prince assiégeait la ville de Berne. Son fils PIERRE I^{er}, entra en 1291 dans la ligue contre les Bernois, et en 1294 il combattit l'évêque de Sion, à la tête de onze mille hommes. Il réunit la châtellenie de Genève à ses autres domaines. JEAN I^{er}, son fils, est nommé dans le traité de paix conclu le 10 juin 1314, entre Amé le Grand, comte de Savoie, et Jean, dauphin du Viennois. Il fit, en 1318, avec Léopold, duc d'Autriche, un traité par lequel il s'engageait à fournir à ce prince un corps de trois mille hommes. L'acte est scellé de son *sceau d'or à la tour de sable*. Il fut la même année tué en trahison par ses sujets révoltés. PIERRE II son fils, prit le parti de Frédéric d'Autriche contre Frédéric de Bavière, roi des Romains, qui, pour s'en venger, excita contre lui les habitants de Berne, et en 1324 la guerre éclata entre ceux-ci et Pierre. Une réconciliation peu sincère eut lieu en

1345. Les Bernois, ayant recommencé les hostilités en 1346, furent battus près de Laubek, château de la maison de la Tour-Châtillon. Plus heureux en 1350, ils enlevèrent et détruisirent les châteaux de Laubek et de Mannenberg. Il est probable que la paix se fit; car, en 1355, Pierre suivit en France le comte de Savoie. Son fils ANTOINE I^{er}, alla, en 1365, trouver à Berne l'empereur Charles IV, qui revenait d'Italie. S'étant plaint des habitants de Berne, il jeta son gantelet devant le prince et devant la cour impériale, donnant défi à quiconque oserait contredire les faits qu'il avançait. Charles apaisa la dispute. Antoine eut avec son oncle Guichard, évêque de Sion, de si vifs démêlés, que le 18 août 1375, ses vassaux s'étant emparés d'un château où ce prélat se trouvait, ils le jetèrent du haut des murs, ainsi que son chapelain. Les habitants du Valais se rassemblèrent pour venger la mort de leur évêque. On en vint à une bataille sanglante près du pont Saint-Léonard, dans le voisinage de Sion. Antoine, vaincu, se retira auprès du duc de Savoie, à qui il céda ses droits, et à la cour duquel il mourut le 22 janvier 1402. Son fils aîné BALTHASAR se tint long-temps caché dans les bois, pour se soustraire à la fureur des habitants révoltés; et le nom de la *Tour-Châtillon* leur étant odieux, il s'en fit un du lieu de sa retraite, se nommant du mot allemand *Laube*, feuille d'arbre, *Zurlauben* ou *Zur-Lauben ad frondem*, marquant par là que les *feuilles* de la forêt lui avaient servi d'asile. En sortant de cette retraite, il alla joindre son frère Courad, qui était chevalier à la commanderie de Saint-Lazare de

Séedorf, canton d'Uri, où il mourut. Dans le nécrologe de cette maison, on engage les chevaliers à prier pour *Balthasar de Thurn et Geste-lenbourg* (ou la Tour-Châtillon), qui, au temps de sa fuite, et à cause de la haine que l'on portait à la noblesse, s'est nommé *Laubast* (branche de feuillage) ou *Zurlauben*. — ZURLAUBEN (*Jean II*), fils aîné de Balthasar, fit des démarches pour rentrer en possession des biens paternels. N'ayant pu vaincre la haine que les habitants du Valais portaient à la noblesse, il se retira à Uri où il mourut. — ANTOINE II, fils du précédent, passa du canton d'Uri dans celui de Zug, où il mourut en 1516. — OSWALD I^{er}, fils du précédent, capitaine dans les troupes suisses, au service des papes Jules II, Léon X, et de Maximilien Sforce, assista aux batailles de Novarre, de Ravenne, de Pavie et de Bellinzona. Après la bataille de Marignan, il passa au service de François I^{er}, roi de France. En 1531, il était major-général des troupes du canton de Zug; et, comme l'apprend un acte que l'on garde à Zug, il contribua beaucoup à l'issue de la bataille que es cantons catholiques gagnèrent, et où Zwingli fut tué (*Voy. ZWINGLI*). Il remplit les premières fonctions administratives du canton jusqu'à sa mort, arrivée à Zug en 1549. — ANTOINE III, fils du précédent, servit très-jeune dans l'armée française. A la bataille de Blaville (1567), étant alors âgé de soixante-deux ans, il reçut trois blessures, et ne dut la vie qu'au dévouement de son fils Érasme-Oswald, qui, combattant à côté de lui, s'avança pour recevoir un coup de pique dirigé contre son père. Le digne fils tomba mort, à l'âge de trente-cinq ans. Le père leva

la même année une demi-compagnie pour le régiment des gardes-suissees au service de Charles IX. Chaque compagnie était de trois cents hommes. Antoine a laissé, en allemand, sur les événements de la guerre, auxquels il avait pris part, entre autres sur les batailles de Blaville, de Dreux, de Saint-Denis, de Jarnac, de Moncontour, et sur la retraite de Meaux, une relation manuscrite que l'on conserve dans les archives de la famille, ainsi que l'*Histoire manuscrite des troubles*, arrivés à Zug, en 1585, et la *Relation d'un voyage à la Terre-Sainte*. Antoine mourut à Zug, en 1586, après y avoir rempli les premières fonctions administratives. JEAN III, son fils, OSWALD II, son petit-fils, l'ont suivi dans la même carrière. OSWALD III est mort le 10 septembre 1641, sans laisser d'héritiers. G—Y.

ZURLAUBEN (CONRAD I^{er}, baron de la TOUR-CHATILLON DE), second fils d'Oswald I^{er}. (*V. plus haut*), fit ses premières armes en Italie, d'abord au service du pape Jules II, ensuite à celui du roi François I^{er}. Comme son père et son frère aîné, il se distingua à la bataille de Cappel, et mourut à Zug en 1565. Son fils MICHEL, capitaine dans les gardes-suissees du roi Charles IX, fut tué en 1573 au siège de La Rochelle, laissant après lui CONRAD II, qui servit également en France, et GEROLD, qui fut trésorier-général du canton de Zug. *Jean-Baptiste ZURLAUBEN*, son fils, mourut à Zug en 1644, sans héritier, et en lui s'éteignit cette branche. G—Y.

ZURLAUBEN (BÉAT I^{er}, baron de la TOUR-CHATILLON DE), dernier fils de Conrad I^{er}. (*Voy. plus haut*), servit fort jeune en France et en Italie. Capitaine dans le régiment suisse

gardes de Charles IX et de Henri III, sous le nom de gardes-suisse. La ligue lui offrit, en 1585, un régiment suisse; il refusa cet avantage, voulant rester inviolablement attaché à la personne des deux rois. Retiré à Zug, il fut nommé landamman, ou premier magistrat du canton. Il y mourut en 1596. — CONRAD II, son fils aîné, ayant été élevé aux premières fonctions de son canton, fut envoyé, en 1602, à Paris, pour renouveler avec Henri IV l'alliance des treize cantons, et il fut chargé, en 1619, de la même mission près de Louis XIII. Cette même année, il leva, pour le régiment des gardes-suisse, une compagnie de trois cents hommes, dont il resta propriétaire. Nommé colonel du régiment suisse, qu'avaient levé les cantons catholiques, sous le nom de la Tour de Jérusalem, Conrad II servit avec éclat, en 1626, dans la Valteline. Ministre plénipotentiaire des mêmes cantons, il réussit à pacifier cette contrée, ainsi que le Valais. Dans les diètes des treize cantons, il se distingua toujours par la sagesse de ses

cer l'e
lys d
lion à
nua de
siège e
des ga
de Pic
que I
sion de
dans le
» lable
» tellen
» d'exe
» les ci
» imite
» chem
» prédé
Zug le
II, fils
de Hen
tions de
1634,
bassade
pour ex
tudes d
la neut
voisina
1635,
de ses

lui ont donné les titres de *Père de la Patrie* et de *Colonne de la religion*. Il a écrit de sa main l'histoire de ses ancêtres, ainsi que l'exposé des négociations qu'il avait conduites ou auxquelles il avait pris part. Il mourut à Zug le 2 mai 1663. — BÉAT-JACQUES I^{er}, fils du précédent, fut chargé, en 1638, par les cantons catholiques suisses, d'aller sur les frontières, à la tête de huit cents hommes, et d'observer les mouvements de Bernard, duc de Weimar, qui, à la tête de l'armée suédoise, paraissait vouloir entrer en Suisse. En 1648, BÉAT-JACQUES était lieutenant-colonel d'un régiment suisse, au service du grand-duc de Toscane. Les habitants des campagnes dans les cantons de Berne, de Lucerne, de Soleure, et ceux de l'Argovie, s'étaient soulevés en 1653; quoiqu'ils eussent réuni trente mille hommes, BÉAT, chargé de les observer, sut, avec des forces très-inférieures, obtenir sur eux des avantages signalés. Les cinq cantons catholiques, étant en guerre avec ceux de Zurich et de Berne, nommèrent, en 1656, BÉAT-JACQUES capitaine-général. Après avoir traversé les forêts par des chemins détournés, il tomba sur les Bernois qui, quoique forts de quatorze mille hommes, s'enfuirent après un léger combat, laissant sur le champ de bataille quinze cents des leurs, toute leur artillerie et leurs munitions. Le capitaine-général prit lui-même deux drapeaux et trois pièces de canon que l'on conserve dans l'arsenal de Lucerne. Le pape Alexandre VII, voulant honorer celui à qui la Suisse catholique devait des avantages si importants, envoya à BÉAT l'ordre de l'Éperon d'or. Frédéric Borromée, patriarche d'Alexandrie, et légat en Suisse, l'en revêtit le

7 mars 1657. Le canton de Lucerne témoigna à BÉAT-JACQUES sa reconnaissance, et celui de Zug lui confia les premières fonctions administratives. En 1668, il fut un des deux généraux qui, à la tête de l'armée helvétique, observèrent sur la frontière les mouvements de l'armée française en Franche-Comté. Zug le députa, en 1681, pour aller féliciter Louis XIV sur son arrivée à Einsisheim, en Alsace. La même année, il renouvela l'alliance avec le canton du Valais, et en 1684, avec le duc de Savoie. Il mourut à Zug le 21 avril 1690. — CONRAD, frère cadet du précédent, fut pendant huit ans lieutenant aux gardes-suisse, près de Louis XIV. Nommé, en 1675, colonel du régiment de Furstenberg, gouverneur du château de Zwoll en Hollande, et en 1676, brigadier de l'armée française, il servit glorieusement en Catalogne; il se distingua, en 1677, au siège de Puicerda, et, en 1679, il était inspecteur-général d'infanterie dans le Roussillon et la Catalogne. Pour le récompenser, Louis XIV lui donna, en 1681, deux seigneuries dans la Haute-Alsace. Créé, en 1682, chevalier de l'ordre de Saint-Michel, il mourut la même année à Perpignan. — BÉAT-GASPARD, neveu du précédent, et fils aîné de BÉAT-JACQUES I^{er}, ayant d'abord servi en Savoie, fut nommé gouverneur de la province d'Asti, et en 1683, créé chevalier des ordres de Saint-Maurice et de Saint-Lazare. Depuis il quitta le service de Savoie pour suivre dans sa patrie la carrière administrative; il était, en 1695, landamman ou chef du canton. Il renouvela l'alliance avec l'évêque de Bâle et avec le canton du Valais. Louis XIV le nomma chevalier de Saint-Michel. L'empereur

reur Léopold ayant, en 1701, élevé Placide, frère de Béat-Gaspard, à la dignité de prince de l'empire, celui-ci fut nommé maréchal héréditaire de l'abbaye de Muri. Béat-Gaspard mourut à Zug, le 12 mai 1706, sans laisser d'héritiers mâles.

G—Y.

ZURLAUBEN (BÉAT-JACQUES II, baron de la TOUR-CHATILLON DE), fils cadet de Béat-Jacques I^{er}, ayant levé, en 1689, une compagnie, assista aux sièges de Perpignan et de Gironne. Il quitta, en 1692, le service de France, et revint à Zug pour y remplir les charges de l'administration. En 1706, il renouvela l'alliance avec Philippe V, roi d'Espagne, à qui il avait rendu des services signalés, et en 1715, avec Louis XV, lors de l'avènement de ce prince au trône. Il mourut à Zug le 4 janvier 1717. — BÉAT-FRANÇOIS-PLACIDE, fils du précédent, ayant servi dans différents corps suisses, et passé par tous les grades, fut nommé, en 1745, par Louis XV, lieutenant-général des armées, et en 1755, grand'croix de Saint-Louis. Il s'était trouvé, en 1705, à la bataille de Ramillies; en 1708, à celle d'Oudenarde; en 1742, il commandait le premier bataillon des gardes-suissees en Flandre. Il servit comme maréchal-de-camp aux sièges de Menin, d'Ypres, de Fribourg, d'Oudenarde, de Dendermonde, et il suivit Louis XV pendant les campagnes de 1744 à 1747. Il mourut en 1770. — BÉAT-LOUIS, frère cadet du précédent, fit, dans les régiments suisses, les guerres de Flandre, se trouva, en 1708, à la bataille d'Oudenarde, et mourut à Zug le 5 janvier 1730, laissant, avec plusieurs filles, un seul fils, BÉAT-FIDÈLE-ANTOINE-JEAN-DOMINIQUE (voyez ci-après).

— FIDÈLE, dernier fils de Béat-Jacques I^{er}, ayant servi en France, revint à Zug, où il occupa les premières places de l'administration. Il mourut à Lucerne le 26 fév. 1731. — HENRI, second fils de Béat II, fut blessé en 1645, au siège de Roses en Catalogne. En 1654, il commandait un bataillon des gardes-suissees, et se distingua à leur tête, dans la défaite qu'éprouvèrent les Espagnols, en voulant jeter des secours dans Arras. Il était, en 1656, major-général des troupes de Zug; et en 1663 il fut envoyé à Paris, pour renouveler l'alliance avec Louis XIV, qui lui donna une chaîne d'or avec une pension. Il mourut à Zug le 2 mai 1676. — BÉAT-JACQUES II, fils du précédent, se distingua tellement dans le régiment de Zurlauben, que Louis XIV lui donna, en 1687, la seigneurie du Val-de-Villé (Haute-Alsace), laquelle fut érigée en baronnie. Il leva, en 1687, le régiment allemand de Zurlauben, à la tête duquel il servit en Catalogne. Nommé, en 1690, brigadier des armées du roi, il passa en Irlande, et donna des preuves de la plus éclatante bravoure à la bataille de Limerick, où son régiment fut mis en pièces. Il commandait, en 1692, une brigade à la bataille de Steinkerque, où il fut blessé; et la même année le roi éleva au titre de comté la baronnie de Villé. Le comte de Zurlauben se distingua tellement à la bataille de Nerwinde, que la gloire de cette journée fut principalement due à la valeur de sa brigade. Maréchal-de-camp, en 1696, il servit aux sièges de Mons, de Namur, et étant avec le comte de Jessé, commandant de la place de Mantoue, il en fit lever le blocus, que l'ennemi formait depuis un an. Il a

écrit de sa main des Mémoires sur la défense de cette place. Nommé, en 1702, lieutenant-général, il fit à la bataille de Hochstet (1704) des efforts héroïques. Quoiqu'il eût reçu sept blessures profondes, s'étant mis à la tête de la gendarmerie, il avait trois fois repoussé l'ennemi; mais n'étant point secondé il fut obligé de se retirer. Le roi, informé de sa conduite, lui fit écrire par le ministre de la guerre: « Sa Majesté m'a commandé de vous dire que vous serez content de la manière dont elle a intention de vous dédommager; songez à guérir promptement et à venir recevoir la récompense de vos services. » La lettre est du 20 sept.; et, avant qu'elle pût arriver à son adresse, Zurlauben mourut à Ulm en Souabe, des suites de ses blessures, ne laissant que des filles, dont l'une épousa, en 1711, Henri-Louis de Choiseul. G—Y.

ZURLAUBEN (GÉROLD I^{er}.), nommé, en 1598, abbé et seigneur de la maison bénédictine de Rheinau en Turgovie, réforma les maisons des bénédictins en Suisse, et en 1603 il unit son abbaye à cette illustre corporation. Les sujets de l'abbaye, séduits par les erreurs de Zwingli, s'étaient révoltés; pour les soumettre, il implora le secours des cantons catholiques. Il mourut à Rheinau le 23 février 1607. — PLACIDE, fils de Béat-Jacques I^{er}. (V. ce nom), fut nommé, en 1683, prélat de l'abbaye bénédictine de Muri en Argovie, et en 1701, élevé par l'empereur Léopold à la dignité de prince de l'empire. Il mourut en 1723, ayant exercé pendant plusieurs années les fonctions de visiteur général dans les maisons bénédictines de la Suisse. L'abbaye de Muri, qu'il a comblée de bienfaits,

l'honneur comme son second fondateur. — GÉROLD II, frère du précédent, d'abord secrétaire-général de la congrégation des Bénédictins en Suisse, fut nommé, en 1697, abbé et seigneur de l'abbaye de Rheinau, laquelle l'honneur comme son second fondateur. Pendant un gouvernement de trente-neuf ans, il fit relever les bâtiments de son abbaye, mit de l'ordre dans ses revenus, et fit revivre parmi les religieux l'ancienne discipline. Après la mort de son frère, il fut nommé visiteur-général des maisons bénédictines en Suisse. Il mourut, âgé de quatre-vingt-six ans, en 1735. G—Y.

ZURLAUBEN (BÉAT-FIDÈLE-ANTOINE-JEAN-DOMINIQUE, baron DE LA TOUR-CHATILLON DE), lieutenant-général des armées françaises, conseiller du roi, associé de l'académie royale des inscriptions et belles-lettres de Paris (en 1749), membre extraordinaire de la société d'histoire naturelle de Zurich et de celle des Arcades de Rome, naquit à Zug le 4 août 1720. Il était fils de Béat-Louis. Admis au nombre des gentilshommes pensionnaires au collège des Quatre-Nations, il fut spécialement confié au célèbre Rollin, qui était l'ami intime du général Béat-François-Placide, oncle de celui qui fait le sujet de cet article. Après avoir terminé ses études avec la plus haute distinction, il fit, dans le régiment de Zurlauben, les campagnes en Flandre et sur le Rhin, depuis 1742. Il se distingua, comme commandant de la première compagnie, aux batailles de Fontenoi et de Raucoux, aux sièges de Tournai, d'Oudenarde et de Maëstricht. Nommé en 1748 brigadier des armées du roi, il obtint en 1758 une compagnie dans le régiment de Zurlauben, en survivance

de son oncle, colonel du régiment. En 1762, il défendit, avec sa brigade, les retranchements de Melsungen sur la Fulde, et repoussa avec la plus haute bravoure des attaques renouvelées pendant trois jours. En 1780, il obtint son congé, avec le grade de lieutenant-général, la croix de commandeur de Saint-Louis et une pension de douze mille livres. Il se retira dans une maison de campagne qu'il avait près de Zug, afin de se livrer entièrement à l'étude de l'histoire et des antiquités de sa patrie. C'est dans cette paisible retraite qu'il mourut, le 13 mars 1795, âgé de soixante-dix-neuf ans. Avec lui s'éteignit la descendance mâle de l'ancienne famille des Zurlauben. Déjà presque au sortir de ses études, il s'était occupé, sans doute sous la direction de son oncle, d'un ouvrage qui suffirait pour immortaliser son nom; c'est son Histoire militaire des Suisses, qu'il annonça en 1749, et qu'il a publiée sous ce titre : *Histoire militaire des Suisses au service de la France, avec les pièces justificatives, dédiée à S. A. R. Mgr. de Dombes, colonel-général des Suisses et Grisons*, Paris, 1751 à 1753, 8 vol. in-12. En commençant, l'auteur fait connaître l'ancienne constitution de la république helvétique, la position géographique et topographique des cantons et de leurs alliés. Il donne ensuite l'histoire de la république depuis son origine jusqu'en 1450; il expose, selon l'ordre chronologique, les capitulations passées entre la France et la nation helvétique; ce qui le conduit naturellement à son sujet, qui est l'histoire des troupes suisses au service de France. Après avoir dit ce qu'est un colonel-général des Suisses et Grisons, il explique les préro-

gatives de cette haute dignité, et donne une notice sur les princes et sur les seigneurs qui en ont été revêtus. Aux chapitres suivants, il entre dans les mêmes détails sur le régiment des gardes-suissees et sur les officiers supérieurs de ce corps. De là il passe aux régiments que les capitaines des gardes-suissees ont levés ou possédés en propriété. Venant à la partie historique qui les concerne, il fait voir à quelles batailles, à quelles actions et à quels sièges ou événements de guerre ces corps ont pris part, quels officiers ou soldats se sont particulièrement distingués, depuis le premier traité passé avec la France. A la fin de son livre, l'auteur donne le recueil des ordres du jour, des brevets et lettres que les rois de France ont accordés pour récompenser la bravoure, le dévouement, la fidélité et les services des gardes et régiments suisses. Tous ces détails sont accompagnés de l'indication des ouvrages ou des archives dans lesquels l'auteur a puisé. Les autres ouvrages de ce savant sont : I. Στρατηγικὸς λόγος, ou la *Science du général d'armée*, par Onosander (Voy. ce nom, XXXII, 16), traduit du grec, Paris, 1754, et inséré à la suite de l'édition grecque d'Onosander, par Schwebel, Nuremberg, 1761, in-fol. II. *Mémoires et lettres de Henri, duc de Rohan, sur la guerre de la Vallée, publiés pour la première fois et accompagnés d'observations historiques*, Genève (Paris), 1758, 3 vol. in-12 (1). III. *Code militaire des*

(1) Cette édition est précédée d'une préface très-étendue, qui offre une notice fort intéressante sur le duc de Rohan. L'auteur y expose, de la manière la plus lucide, la vie militaire de cet officier. Il le défend contre les reproches qui lui ont été adressés comme militaire. A la fin se trouvent, sur la famille de Rohan, des détails d'autant plus curieux que Zurlauben n'affirme jamais rien qui ne soit appuyé sur d'imposantes autorités. D-N-A.

Suisses, pour servir de suite à l'histoire militaire des Suisses au service de la France, Paris, 1758 à 1764, 4 vol. in-12. IV. *Principes du droit public d'Allemagne*, par Mascow, traduits du latin en français, Paris, 1752. V. *Histoire diplomatique des commanderies de l'ordre de Saint-Lazare à Sédorf et Gesseln en Suisse* (all.), 1769, in-12. VI. *Différentes pièces du Theuerdank, poème héroïque, appartenant aux anciens temps de la poésie allemande, traduites en français, avec des remarques*, Paris, 1776. VII. *Bibliothèque militaire, historique et politique*, Paris, 1760, 3 vol. in-12, avec figures. L'auteur y a de nouveau inséré la *Science du général d'armée*, par Onosander. VIII. *Mémoires sur l'origine de l'auguste maison de Hapsburg-Autriche, en français et en latin*, Bâle en Suisse, 1760, in-4°. Cet ouvrage se trouve aussi à la fin du traité diplomatique intitulé : *Charta quâ probatur Adalbertum atavum imperatoris Rodolphi Imi. fuisse Wernerî comitis ab Hapsburg filium*, etc. IX. *Lettre sur Guillaume Tell, adressée au président Hénauld*, Paris, 1767, in-12 de 60 pages (2). X. *Tables généalo-*

giques des maisons d'Autriche et de Lorraine et leurs alliances avec la maison de France, ibid., 1778, in-8°. XI. *Tableaux topographiques, pittoresques, physiques, historiques, moraux, politiques et littéraires de la Suisse*, ibid., 1780 à 1786, 4 vol. grand in-fol., avec 420 gravures, représentant les vues les plus remarquables de la Suisse, réimprimés sous ce titre : *Tableaux de la Suisse, ou Voyage pittoresque fait dans les treize cantons du corps helvétique*, ibid., 1784 à 1788, 12 vol. in-4°. Il en parut une troisième édition, 2 vol. in-4°, mais sans gravures (*Voy. de la Borde*, V, 158). XII. *Le Soleil adoré par les Taurisques sur le mont Gothard*, Zurich, 1782, in-4°. XIII. *Mémoire sur l'inscription d'une colonne militaire au bourg de Saint-Pierre Montjoux, en Valais*, ibid., 1782, in-fol. XIV. *Mémoire sur les Alpes pennines et sur le dieu Pennin ou Pœninus, avec vingt-une inscriptions inédites en l'honneur du dieu Pœnin, sur le sommet du mont Pennin ou du grand Saint-Bernard, trouvées dans le temple de ce dieu* (all.), ibid. XV. *Mémoire sur deux documents passés sous Rodolphe II, roi de Bourgogne, ayant rapport à Genève, à Lausanne et au Pagus equestricus, avec des notes géographiques et diplomatiques* (all.), ibid., 1784. XVI. *Observations sur la Valteline et sur les terres que l'abbaye de Saint-Denis en France possédait dans ce pays, sous l'empire de Charlemagne et de ses successeurs, dans les Preuves des tableaux topographiques,*

(*) Dans ce petit ouvrage consacré à la gloire du fondateur de la liberté helvétique, Zurlouben présente l'histoire du grand événement auquel présida Guillaume Tell, et sur lequel la tragédie de Lemierre venait de fixer l'attention publique. Il cite toutes les autorités qui le constatent, et réfute victorieusement l'opinion des critiques qui voulaient le faire révoquer en doute. Avec des connaissances aussi profondes que variées, Zurlouben n'avait rien de ce qui plait en société. Il avait dans le maintien et dans l'esprit une gaucherie que la vie militaire n'avait pu modifier : ainsi M^{lle}. de Lussan disait-elle de lui qu'il était une bibliothèque immense, dont le bibliothécaire était un sot. Zurlouben se montra l'un des ennemis les plus acharnés du duc de Choiseul, qui avait conservé, après sa retraite du ministère, la dignité de colonel des Suisses et Grisons. Il fit même un voyage dans sa patrie pour déterminer les cantons à demander un autre général, mais il ne réussit pas.

Le Dictionnaire universel de Chaudouet et Delandine confond ce personnage avec Bénédict-Jacques, son oncle. D—k—n.

etc., de la Suisse, Paris, 1781, in-fol. XVII. *Observations sur un titre original de l'an 1255, dans lequel sont nommées les villes de Zurich, de Lucerne, de Zug, de Klingenu et de Meyenberg* (all.), dans le *Muséum de la Suisse*, Zurich, 1787, in-8°, huitième partie. Outre ces ouvrages savants, Zurlauben a composé, sur différents sujets, des Mémoires qu'il lisait aux séances de l'académie des inscriptions et belles-lettres, et dont plusieurs lui ont valu des prix. On y trouve une érudition variée, profonde, que l'on ne peut assez admirer dans un officier supérieur qui avait passé une grande partie de sa vie dans les camps. 1°. *Quelles étaient les différentes acceptions des titres de ἀρχιεπίσκοπος et ἐπίσκοπος ἀρχιεπίσκοπος, que plusieurs villes prennent sur les médailles? Le droit d'asile devait-il toujours son origine à la religion? Son étendue était-elle partout la même; à qui était confié le soin de le maintenir? Quels sont les asiles qui ont subsisté sous la domination des Romains, et quand ont-ils été abolis?* 2°. *Examen critique de l'histoire de Marie d'Aragon, femme d'Othon III.* Dans ce Mémoire, lu à l'académie des inscriptions, et inséré, 1756, tome xxiii, p. 320, du recueil de cette compagnie, l'auteur discute le fait historique suivant, qui lui paraît avoir été pris dans ce que la Genèse raconte de Joseph et de la femme de Putiphar. Selon Godefroi de Viterbe, qui écrivait vers la fin du douzième siècle, Marie d'Aragon, femme de l'empereur Othon III, fit des propositions honteuses à un seigneur de la cour, qui les repoussa; accusé par la princesse, il fut mis à mort par ordre de l'empereur.

La veuve de ce seigneur, ayant fait connaître l'innocence de son mari, demanda vengeance, et la reine fut punie de mort. Deux tableaux, peints par le célèbre Holbein, et exposés à l'hôtel-de-ville de Louvain, représentent cet événement qui est expliqué par d'anciens vers flamands. Zurlauben, s'appuyant des historiens contemporains, démontre l'absurdité de cette fable. 3°. *Histoire d'Arnaut de Cervole, dit l'Archiprêtre.* Dans ce Mémoire lu à l'académie des inscriptions, le 11 janvier 1754, et inséré, 1759, tome xxv, p. 153, Zurlauben raconte les aventures d'Arnaut, un des partisans les plus entreprenants qu'ait vus le quatorzième siècle. 4°. *Abrégé de la vie d'Enguerrand VII^e. du nom, sire de Couci, avec un détail sur son expédition en Alsace et en Suisse.* Ce Mémoire, lu au mois de mai 1757, est inséré dans le tome xxv, p. 168. 5°. *Sur une clef antique.* Ce Mémoire, lu le 21 janvier 1763, est inséré dans le tome xxxi, p. 301. 6°. *Observations critiques sur la Notice des Diplomes, publiée par l'abbé de Foy, lues au mois de mars 1766, et insérées dans le tome xxxiv, p. 170.* Zurlauben fait voir que l'auteur a copié aveuglément les *Stemmata Lotharingiae ac Barri ducum*, Paris, 1580, in-fol., par Rosières (V. ROSIÈRES), et que la plupart des pièces diplomatiques sont dans l'un et l'autre compilateur, ou d'une origine douteuse, ou falsifiées. 7°. *Charte de l'an 1553, qui prouve qu'Adalbert, comte de Hapsbourg, bisaïeul de l'empereur Rodolphe I^{er}, était fils de Werner, comte de Hapsbourg; avec une dissertation historique et critique, lue au mois de mai 1764, et insérée dans le tome xxxv, p. 677.*

80. *Observations historiques sur l'origine et le règne de Rodolphe 1^{er}, roi de la Bourgogne transjurane, et sur l'étendue de ce royaume*, insérées dans le tome xxxvi, pag. 142. En commençant ce Mémoire, Zurlauben annonce qu'il y examinera de quelle maison est sorti Rodolphe 1^{er}, qui en 808 fonda le royaume de la Bourgogne transjurane. Il devait continuer cet examen sur les autres points qui ont rapport à l'histoire de ce royaume (*Voy. RODOLPHE, 1^{er}, II et III, XXXVIII, 381*). 9°. *Sur le tombeau du duc Conrad, fondateur du chapitre de Limbourg sur la Lahn*, lu en 1768, et inséré tome xxxvi, p. 539. 10°. *Sur une inscription dédiée à Mercure Marunus, découverte à Baden en Argovie*, ibid., p. 163. 11°. *Sur une traduction allemande d'Onosander, imprimée à Maïence*, 1532, in-fol. Cette traduction, que Schwebel n'a point connue, a un chapitre entier qui n'est ni dans les éditions du texte grec, ni dans les versions publiées jusqu'à présent. 12°. *Sur une traduction française de Valère-Maxime*, ibid. Zurlauben avait découvert dans l'abbaye bénédictine de Rheinau en Suisse, la traduction française de Valère-Maxime, commencée par Simon de Hesdin, d'après les ordres du roi Charles V, et terminée par Nic. de Gonnesse : elle est en deux vol. in-fol., écrite sur papier, à l'exception de quelques feuilles en parchemin, avec des peintures dont les couleurs vives se sont très-bien conservées. Zurlauben dit avoir vu dans la bibliothèque des Jésuites à Louvain, une traduction française de Valère-Maxime, en deux vol. in-fol., manuscrite et dédiée à un roi *Charles*. Le caractère lui pa-

rut être du quatorzième siècle. 13°. *Sur un titre original de l'an 913, donné par Hatton, archevêque de Maïence*, ibid., pag. 166. 14°. *Observations sur le Recueil qui a pour titre : Formulæ Alsaticæ*; d'après un manuscrit de l'abbaye bénédictine de Rheinau, ibid., pag. 176. Ces *Formules*, au nombre de vingt-sept, étaient particulièrement destinées au royaume d'Austrasie, comme celles de Marculphe furent rédigées d'après les usages de Paris et de la Bourgogne. Le Recueil de Rheinau contient non-seulement des *Formules*, mais encore des *Lettres inédites*, précieuses pour l'histoire. 15°. *Vision de Charles-le-Gras* (le Gros), *roi de France et d'Italie*, lu le 7 juillet 1769, et inséré, ibid., p. 207. Le moine de Saint-Denis, et d'autres chroniqueurs ont attribué à Charles-le-Chauve cette vision célèbre dans notre histoire. Zurlauben preuant en main les manuscrits dans lesquels elle se trouve, et comparant les faits, montre clairement qu'elle ne peut avoir rapport qu'à Charles-le-Gros. 16°. *Observations sur un manuscrit de la Bibliothèque du Roi, qui contient les Chansons des Trouvères ou Troubadours de la Souabe ou de l'Allemagne, depuis la fin du douzième siècle jusque vers 1330*, lu le 9 mars 1773, et inséré tome xl, p. 154. Ce Recueil est le célèbre manuscrit de Manesse (n°. 7266 de la Biblioth. du Roi), dont Zurlauben donne l'histoire, avec ses détails bibliographiques et littéraires. 17°. *Mémoire sur le traité de Dijon, en 1513*, lu le 12 août 1774, et inséré tome xli, pag. 726. Ce Mémoire a rapport à un fait important de notre histoire. Les Suisses, vainqueurs à Novarre, pénétrèrent en Bourgogne, et vinrent

mettre le siège devant Dijon. La Trémouille, trop faible pour tenir dans la place, et ne voyant point ce qui pourrait retenir les Suisses après l'avoir prise, et les empêcher d'aller jusqu'à Paris, entra en négociation, et conclut avec eux (13 septembre 1513), un traité que Louis XII reconnut bien malgré lui. L'acte original, écrit en allemand sur parchemin, fut découvert, dans le siècle dernier, chez un paysan, sur les bords du lac de Zurich, d'où il parvint dans la bibliothèque du président Bouhier à Dijon. Zurlauben en a publié la traduction française accompagnée de notes, ainsi que le rapport de La Trémouille et la lettre de Louis XII, en confirmation du traité. Zurlauben a laissé en manuscrit : I. *Phalantide ou les Aventures de Phalantus, législateur de Tarente, poème en douze chants*, d'après le Télémaque (all.). II. *Histoire des Suisses et de leurs alliés, avec des notes historiques et critiques, depuis l'origine de ce peuple jusqu'à la mort de Rodolphe III, dernier roi de la Bourgogne transjurane*, et continuée jusqu'à la fin du treizième siècle Voy. *Monum. anecd.*, par Zapf; Henri Plémingier, *Hommes célèbres de l'Helvétie*; Meister, *Notices biographiques*, Zurich, 1784, tome II, et surtout l'historien de la Suisse, Jean de Muller, qui a su, mieux que personne, apprécier les services que Zurlauben a rendus aux lettres et aux sciences. G—Y.

ZURNER (ADAM-FRÉDÉRIC), né vers l'an 1680, à Maricney, près d'Oelsnitz, dans le Vogtland, proposa à Auguste III, roi de Pologne, de faire lever le plan de toute la Saxe. Ce projet ayant été accepté, Zurner quitta, en 1711, la place de

ministre protestant qu'il remplissait depuis quelques années; et, nommé géographe de la Pologne et de l'électorat de Saxe, il s'occupa depuis cette époque jusqu'en 1732 à mesurer les districts de la Saxe, les uns après les autres. Pendant ces vingt années il parcourut, à la tête de ses coopérateurs, près de 18,000 milles d'Allemagne, et il leva près de neuf cents cartes. En 1721, il fut spécialement chargé de lever le plan des routes de poste, et de marquer les distances par des bornes en pierre, innovation heureuse que la Saxe doit à ses soins et à son activité. De ces travaux si importants provient l'*Atlas Augusteus Saxonicus*, composé d'une carte générale et de grandes divisions, dont chacune comprenait quarante cartes, avec une carte de poste. Auguste II, tant qu'il vécut, ne permit de graver que la carte de poste, avec celles des deux bailliages de Dresde et de Grossenhayn; les autres plans devaient rester dans son cabinet. Cependant P. Schenk d'Amsterdam réussit à se procurer quelques plans qu'il fit graver. Mais les originaux n'ayant point été revus avec assez de soin, il fut obligé de remplacer ses cartes. Après la mort du roi, arrivée en 1733, Zurner crut pouvoir publier l'*Atlas Augusteus*; et il l'offrit à un libraire; mais il mourut à Dresde au mois de décembre 1742, avant d'avoir rien publié. Le comte de Hennicke, ministre de l'électeur, fit enlever les cartes et plans qui se trouvaient dans le cabinet de Zurner; on en vendit la plus grande partie à P. Schenk d'Amsterdam, qui depuis 1745 à 1760 les fit paraître, mais sans y mettre le nom de Zurner, probablement pour éviter toute recherche de la part de la cour élec-

torale. Ainsi parut l'*Atlas Saxonicus novus* (Amsterdam et Leipzig, 1760, gr. in-fol.), lequel n'est composé que de quarante-neuf cartes. Chose bien étonnante, de tant de plans et de gravures soignés par Zurner, il ne reste plus rien à Dresde; tout a été dissipé. On n'a pas même pu retrouver l'Atlas qui avait été fait pour l'usage personnel du roi Auguste. Du vivant de Zurner, on vanta extraordinairement ses cartes. Sans doute elles sont bien au-dessus de ce qui avait paru avant lui sur la Saxe. Cependant elles ont un grand défaut : Zurner ne connaissait ou ne suivait que les procédés géométriques; il ne savait point les rectifier par les procédés astronomiques, ou il n'en prenait point le temps. Ses Oeuvres sont : I. *Exacte délimitation géographique du diocèse et du bailliage de Dresde* (all.). II. *Exacte délimitation géographique de la partie du diocèse de Grossenhayn qui est située dans le cercle de Meissen par P. Schenk jun.* (all.), Amsterdam, 1711. Ces feuilles étaient des épreuves, et comme nous avons dit, le roi Auguste ne permit point qu'on en publiât d'autres. III. *Nouvelle carte de poste de l'électorat de Saxe et des pays qui y sont incorporés, avec distinction des diocèses, des bailliages, des chemins de poste, des routes ordinaires, etc., gravées par Maurice Bodenher, graveur du royaume de Pologne et de l'électorat de Saxe, publiée sur deux grandes feuilles par ordre et aux frais de l'électeur*, Dresde, 1719. Zurner n'ayant, à cette époque, levé le plan que d'une partie de la Saxe, fut obligé de recourir à d'autres moyens. Cette première carte a des défauts qu'il a corrigés dans ses éditions de 1730 et 1736; elle a paru de nou-

veau après sa mort, revue par Welck, en 1753 et 1760. La meilleure est celle que Voss a publiée en deux feuilles avec deux tableaux, Leipzig, 1804. IV. *Petite carte générale de l'électorat de Saxe avec les stations de poste*. V. *La carte de poste de l'électorat de Saxe, réduite et publiée dans l'Atlas portatilis Germanicus de Weigel*, Nuremberg, 1723 et 1733, in-8°. VI. *Partie méridionale de la Haute-Saxe électorale*, ibid. VII. *Les diocèses de Mersbourg et de Naumbourg, avec la prévôté de Zeitz*, ibid. VIII. *Les pays de Gera et de Gratz, appartenant au comte de Reuss*, ibid. IX. *Mouvements militaires que les troupes saxonnes ont exécutés depuis le 1^{er} jusqu'au 26 juin 1730, dans leur camp près de Zeithayen, gravés par Laurent Zucchi en cent onze feuilles gr. in-fol.* Ce bel ouvrage coûta au roi deux cent mille écus. X. *Carte pour les voyageurs qui vont de Dresde à Varsovie*, Nuremberg, 1738, nouv. édition, 1741, gr. in-8°. XI. *La même carte sur une petite échelle*. XII. *Carte de la Palestine*. XIII. *Notices géographiques sur le duché de Silésie, avec une carte* (all.), Leipzig et Dresde, 1741, gr. in-8°. XIV. *Notice géographique sur la Moravie, avec une annonce relative à l'Atlas Augusteus Saxonicus, que l'on se propose de publier*, Dresde, 1742, gr. in-8°. G—Y.

ZUULFICAR - EFFENDI. V.
ZULFÉCAR.

ZUYLICHEM. Voy. HUYGENS.

ZUZZERI (BERNARD), jésuite, naquit en 1683, à Raguse, d'une famille patricienne, originaire de Venise, alliée à celle de Banduri, savant numismate, et de Stay, bon poète latin (V. ces noms). Ayant

embrassé la règle de Saint-Ignace à Rome, en 1697, il se distingua par la rapidité de ses progrès dans les sciences, et principalement dans la théologie. En terminant ses cours, il soutint des thèses publiques, d'une manière si brillante, qu'il fut désigné pour enseigner la théologie au collège Romain. Sur ses instantes prières, ses supérieurs lui permirent de se rendre dans la Croatie pour s'y consacrer à la prédication de l'Évangile. Dans le long exercice de son pieux ministère, il publia plusieurs *Opuscules* en langue illyrienne, mais sans y mettre son nom. Rappelé à Rome, il y remplit, quelques années, les fonctions d'adjoind au maître des novices, et se retira dans le collège Romain, où il mourut en 1762. Indépendamment des opuscules dont on a parlé, le P. Zuzzeri est auteur d'un *Exercice dévot* à l'honneur de saint Blaise, évêque et martyr, publié par le P. Nicolai dans les *Memorie di san Biagio*, Rome, 1751. Il a laissé manuscrits une *Histoire des missions de la Croatie*, en latin, et près de quinze cents *Sermons* en langue illyrienne. — Zuzzeri (Jean-Luc), numismate et archéologue, de la même famille que le précédent, naquit à Raguse en 1716; il embrassa aussi très-jeune la règle de Saint-Ignace, et ayant été placé sous la direction de maîtres habiles, il acquit bientôt une connaissance approfondie de la langue grecque, et une érudition très-remarquable dans les diverses branches de l'archéologie. Envoyé par ses supérieurs à Paris, il y visita le beau cabinet de médailles de l'abbé de Rothelin (Voy. ce nom), dont il reçut l'accueil le plus flatteur. De retour en Italie, la découverte de quelques restes précieux d'antiquités,

dans les ruines de Tusculum, lui fournit le sujet d'une savante dissertation. Il était occupé de travaux plus importants, et qu'on attendait avec une juste impatience, quand il mourut à Rome, le 18 novembre 1746, à l'âge de trente ans. On a de lui : I. *D'una antica villa scoperta sul dosso del Tusculo, e d'un antico orologio a sole ritrovato tra le rovine della medesima*, *Dissertazioni due*, Venise, 1746, in-4°. fig. Dans la première dissertation, l'auteur prouve que la maison ou villa découverte à Tusculum est celle de Cicéron. La seconde est un traité complet des horloges des anciens, et des différentes méthodes qu'ils employaient pour mesurer le temps. II. *Sopra una medaglia di Attulo Filadelfo, e sopra una parimente d'Annia Faustina, due Dissertazioni*, Venise, 1747, in-4°. La dissertation sur la médaille de Faustine (V. ce nom, XIV, 205), avait été publiée en français, dans les *Mémoires de Trévoux*, année 1745, août. Cette version se retrouve en regard du texte italien, dans le volume qu'on vient d'indiquer, et dont l'éditeur est le P. Jérôme Lombardi (Voy. ce nom, XXIV, 647). W—s.

ZWANZIGER (JOSEPH - CHRÉTIEN), professeur de mathématiques et de philosophie à l'université de Leipzig, naquit, en 1732, à Leutschan en Hongrie. Après avoir étudié à Presbourg, à Dantzic et à Leipzig, il enseigna dans cette dernière ville, jusqu'à sa mort, arrivée le 15 mars 1808. Ses écrits ont presque tous rapport à la philosophie, surtout à celle de Kant, dont il se déclara l'antagoniste : I. *De eo quod libertatem et necessitatem interest*, Leipzig, 1765, in-4°. II. *Examen du-*

biorum quorumdam, quibus libertatis et necessitatis nexu premitur, ibid., 1768, in-4°. III. *Doutes élevés contre certains aphorismes philosophiques de Platner* (all.), ibid., 1768, in-8°. IV. *Théorie des stoïciens et des académiciens sur la perception et le probabilisme, d'après la doctrine de Cicéron, avec des remarques prises dans les philosophes anciens et modernes* (allemand), ibid., 1788, in-8°. V. *Commentaire sur la critique de la pure raison, par le professeur Kant* (all.), ibid., 1792, in-8°. VI. *Commentaire sur la critique de la raison pratique, par Kant* (all.), Leipzig, 1794, in-8°. VII. *Emmanuelis Kantii constitutio metaphysica morum, à germanico in latinum idioma conversa*, ibid., 1796, in-8°. VIII. *Examen impartial de la doctrine de Kant sur les idées et les antinomies* (allemand), ibid., 1797, in-8°. IX. *Religion du philosophe et son symbole* (all.), Dresde, 1799, in-8°. G—Y.

ZWEERS (JÉRÔME), poète hollandais, né en 1627, mort en 1696, réussissait particulièrement dans le genre érotique. Il a laissé deux volumes in-4°. de *poésies*, Amsterdam, 1737, publiées par son fils Corneille, qui cultivait également les muses hollandaises. On trouve, dans ce recueil, des *Baisers* qui peuvent être mis à côté de ceux de Jean Second. Voy. l'*Histoire anthologique de la poésie hollandaise*, par M. de Vries, t. 1^{er}, pag. 221.—ZWEERS (Philippe), fils de Corneille, était notaire à Amsterdam, et il ne dégenéra point sous le rapport du talent poétique. Il a chanté d'une manière agréable la belle campagne de *Scheibeeck*, où Vondel persécuté avait dû un asile à l'hospitalité du poète Laurent Bake, et que Gaspard Bar-

læus avait déjà célébrée dans ses vers. Philippe Zweers est aussi auteur des tragédies de *Sémiramis* ou *la Mort de Ninus* (Amst., 1729), de *Scipion* (ibid., 1736), et de *Méropé*, imité de l'italien de Maffei (ibid., 1746). La première de ces pièces a joui d'un succès distingué. Philippe Zweers est mort en 1774. Le recueil de ses *Poésies* a paru à Amsterdam en 1759, un vol. in-4°.

M—ON.

ZWEIFER (JEAN), médecin et chimiste, était né dans le Palatinat en 1618. Après avoir travaillé pendant plusieurs années chez un apothicaire, il étudia la médecine et se fit recevoir docteur à la faculté de Padoue. Il s'établit ensuite à Vienne où il pratiqua l'art de guérir avec assez de succès pour mériter la confiance de la famille impériale. Quelques auteurs lui donnent le titre de médecin de l'empereur; mais il ne le prend pas lui-même à la tête de ses ouvrages, et l'on peut en conclure qu'il n'en avait point été honoré. Ses connaissances dans la préparation des remèdes le mirent à même de signaler les erreurs répandues dans le Code pharmaceutique d'Augsbourg (*Pharmacopœia augustana*), dont la plupart des médecins allemands adoptaient aveuglément les formules. Mais il eut le tort de chercher à étendre sa réputation aux dépens de ses confrères, et de semer les traits du ridicule, indistinctement, sur tous les membres du collège d'Augsbourg. Les personnalités et les épigrammes mordantes dont il avait parsemé son livre en assurèrent le débit; et, dans l'espace de quelques années, il eut cinq ou six éditions de divers formats à Vienne, à Londres, à Rotterdam, à Nuremberg, dont quelques-unes sont augmentées de pièces dirigées contre

les médecins et les apothicaires qui avaient le malheur d'encourir sa disgrâce. Tant que vécut Zwelfer, aucun médecin d'Augsbourg n'osa prendre la plume pour lui répondre. Il mourut en 1668, à l'âge de cinquante ans, peu regretté, même de ceux qu'il avait ménagés dans ses écrits. Cinq ans après, Luc Schroeck essaya de prouver, dans la *Pharmacopœia augustana restituta* (1673, in-4^o), que Zwelfer n'était qu'un *Polypharmaque*, et que ses connaissances chimiques dont on avait fait tant de bruit se réduisaient à peu de chose (*Voy. l'Éloge de Schroeck* par Jacq. Brucker, dans les *Amœnitates litterar.* de Schelhorn, III, 24-27) (1); mais Fréd. Hofmann, sans prétendre excuser l'humeur satirique de Zwelfer, prit sa défense sous le rapport du savoir dans la *Clavis pharmaceutica*, etc.; et plus tard Stahl, si bon juge en cette matière, l'a cité comme un des plus habiles chimistes de son temps (*Voy. Fundamenta chimiæ*). Il reste donc démontré que Zwelfer était un homme instruit comme pharmacien; mais les progrès de la science n'en ont pas moins rendu ses ouvrages tout-à-fait inutiles. En voici les titres: I. *Animadversiones in pharmacopœiam augustanam*. II. *Pharmacopœi regia seu dispensatorium absolutissimum*. III. *Discursus apologeticus adversus Hippocratem chymicum Ottonis Tackeni*. IV. *Vindicatæ adversus Fanc. Ferny pharmacop. mospeliensem*. Ces divers écrits ont été recueillis en deux vol. in-4^o, Dordrecht, 1672. W—s.

(1) Brucker y promet, pag. 26, de donner, dans son *Specimen historię literarię medicorum augustanorum*, une histoire détaillée de l'attaque de Zwelfer contre le corps des médecins d'Augsbourg, et des motifs qui décidèrent ceux-ci à garder le silence.

ZWENIGORODSKI (SIMÉON), prince russe, fut, en 1589, envoyé par le tzar Fédor, en Ibérie ou Géorgie, pour soumettre à la domination russe cette contrée, alors gouvernée par le prince Alexandre qui prenait le titre de tzar. La Turquie, s'étant emparée de la Géorgie occidentale, disputait à la Perse la partie orientale. Alexandre, pressé par deux voisins si puissants, députa vers Fédor, pour le prier d'accepter sa soumission, de construire des forteresses sur le Terek, et d'envoyer vingt à trente mille hommes, afin de protéger le royaume contre l'influence de ses voisins. Le prince Zwenigorodski, chargé d'aller négocier une affaire aussi importante, arriva à la cour d'Alexandre, qui, baisant la croix, jura avec ses trois fils, Hétraclius, David, George et avec toute la nation, de rester fidèle au tzar de Moscou et d'envoyer tous les ans cinquante pièces de draps d'or, et dix tapis brodés en or et en argent. A ces conditions la Russie promit secours et protection. Alexandre rassembla une armée de quinze mille hommes, qu'il mit à la disposition du prince Zwenigorodski. Le négociateur fit venir de la Russie des prêtres grecs, le clergé de la Géorgie étant tombé dans l'âvilissement par son ignorance et ses usages superstitieux. Le prince s'engagea, au nom de son souverain, à rétablir les villes et les temples dont on ne voyait plus que les ruines. Dans sa relation, Zwenigorodski assure n'avoir trouvé que deux petites villes appelées Krim et Zhabem, avec un petit nombre de bourgs et de couvents. C'est depuis cette époque que les tzars russes se nomment *Souverains d'Ibérie, tzars de Géorgie, de la Kabarda, et princes de la*

ie. Après avoir terminé cette importante, le prince Zwicki revint à Moscou. En 1592 envoyé à Kola, sur les frontières de la Norvège et de la Laponie, sur la demande de Christian de Danemark, devait se rencontrer entre la Russie et le Turck. Cette assemblée n'eut pas de résultats que l'on attendait ; pendant on y fit des stipulations favorables au commerce de la Russie avec l'Angleterre et le Danemark. Zwenigorodski a écrit sur ses missions, en langue russe, un ouvrage qui contient des faits

G—Y.

ZWICKER (DANIEL), le chef des Conciliateurs ou Tolérants né, en 1612, à Dantzic, d'une famille honorable. Ayant achevé ses humanités, il fit un cours de théologie, et reçut le grade de docteur ; puis occupa de la pratique le droit que de l'examen des opinions religieuses qui tenaient alors tous les esprits, il embrassa le socinianisme (V. SOCIN, 523) ; mais étant venu de Hollande, il se rapprocha des Remontrants (V. REMONTRANTS, II, 485). Séduit par les idées de paix et de conciliation qu'il voyait dans leur doctrine, et de voir des chrétiens divisés par des dogmes dont il ne voyait pas toute l'importance, il pensa qu'il n'était pas impossible de les réunir, et travailla à réaliser ce projet. Dans ce but il publia au jour un livre intitulé : *De Irenicorum, seu reconcilianstianorum norma triplex : in unum hominum ratio, scriptura et traditiones*, Amsterdam, 1658, in-8°. Cet ouvrage

opère un rapprochement entre toutes les communions chrétiennes, souleva contre lui les principaux théologiens protestants, entre autres Jean Amos Comenius (Voy. ce nom), et Hoorneck. Il défendit son système et l'expliqua dans un second ouvrage : *Irenicomastix victus et constrictus, seu refutatio duplex Comenii, Hoorneckii, et aliorum adversariorum, per ipsum Irenici Irenicorum auctorem*, Amsterdam, 1661, in-8°. Les adversaires de Zwicker, qui ne se regardaient pas comme vaincus, réfutèrent ses nouveaux arguments, et il leur répliqua dans un troisième volume, plus rare que les deux précédents, intitulé : *Irenicomastix iteratò victus et constrictus, imò obmutescens*. Ce volume, quoique imprimé en 1662, ne parut qu'en 1667 ; c'est la date qu'on lit sur le frontispice. Ces trois ouvrages de Zwicker forment le corps complet de la doctrine des Conciliateurs ou Tolérants. On en trouve la description détaillée dans la *Bibliographie de Debure*, n°. 747, *théologie*. L'expérience avait dû faire perdre à Zwicker l'espoir de rapprocher les hommes. Il fut pendant le reste de sa vie étranger à toutes les communions, et mourut à Amsterdam le 10 novembre 1678. « Si vous demandez, dit Osiander, quel animal est Zwicker et quelle est sa religion, il vous répondra lui-même qu'il n'est ni luthérien, ni calviniste, ni chrétien grec, ni catholique romain, ni remontrant, ni memmonite, etc. ; mais que, quoiqu'il n'ait rien de commun avec aucune secte, il n'en désire pas moins avec ardeur qu'elles se réforment toutes d'après la vérité divine dont il se déclare l'interprète. Ainsi que dans le règne de la nature

on regarde comme monstre tout ce qui s'éloigne de l'ordre établi, de même dans le règne de la grâce on doit regarder Zwicker comme un monstre singulier, irrégulier et étonnant » (*Voy. Freytag, Analecta literar.*, 1115). Zwicker est auteur d'un très-grand nombre d'ouvrages; il en a publié vingt-neuf en latin, en allemand et en flamand, et il en a laissé vingt-un manuscrits. On en trouvera les titres avec une courte notice sur l'auteur dans la *Biblioth. anti-trinitariorum* de Chr. Sand, 151-56. Ceux qui présentent le plus d'intérêt sont : I. Une traduction latine de l'ouvrage de Minos Celse, sous le titre d'*Menoticum christianorum*, Amsterdam, 1662, in-8°. Il en avait donné l'abrégé en flamand (*Voyez CELSE*, VII, 512). II. *Compelle intrare, seu de contradictione, ecclesiis ostensâ, easque reformatura*, 1666, in-4°. III. *Epistola ad Martin. Ruarum de fratribus moravis, deque cum iis concordia et quid illi desiderant*, dans la première centurie des *Lettres* de Ruar, Amsterdam, 1677, in-8°. W—s.

ZWIERLÉIN (CONRAD-ANTOINET.), médecin, né, le 13 juin 1755, à Bruckenau en Franconie, fut médecin des eaux minérales de cette ville, et membre de plusieurs académies. Il mourut à Fulde le 26 avril 1825. Les écrits qu'il a publiés sont principalement relatifs aux différentes eaux thermales. On a de lui en outre : I. *L'Usage du lait de chèvre*, Stendal, 1816; réimprimé en 1821, avec une seconde partie. II. *Moyen efficace et facile de conserver sa santé et de prolonger sa vie*, Fulde, 1812; réimprimé en 1823. III. *Le chêne d'Allemagne, son fruit, et méthode pour l'employer utilement dans la médecine*,

ne, d'après une expérience de quarante-huit ans, Leipzig, 1824. G—Y.

ZWINGER ou ZUINGER; THÉODORE), dit l'*Ancien*, célèbre médecin, et chef d'une famille qui, pendant trois siècles, n'a pas cessé de produire des hommes distingués dans les sciences, naquit à Bâle le 3 août 1533. Il était fils d'une sœur de l'imprimeur Jean Oporin (*V. ce nom*) et de Léonard Zwinger, pelletier ou corroyeur, originaire de Bischofzell dans la Turgovie (1). A l'âge de cinq ans il eut le malheur de perdre son père; mais il trouva dans la tendresse d'Oporin et de Conrad Lycosthènes, à qui sa mère s'était remariée, tous les secours nécessaires pour développer les heureuses dispositions dont la nature l'avait doué. Ce fut à l'école de Thomas Plater, habile grammairien, qu'il apprit les éléments des langues anciennes, et il ne tarda pas à surpasser tous ses condisciples. Dans les représentations théâtrales qui, suivant l'usage, terminaient l'année scolastique, on choisissait Théodore pour remplir le personnage de l'*Amour*. Sa manière vive et enjouée de réciter son rôle, et ses grâces enfantines, lui valaient chaque fois des applaudissements que son biographe regarde comme un présage certain de ceux qu'il devait recueillir un jour sur la scène du monde. Admis en 1548 à l'académie, il y suivit avec succès les leçons des professeurs; mais entraîné par le désir de voyager, il sortit un jour de Bâle, plus chargé de livres

(1) Quoique pelletier ou corroyeur (*pellio*), Léonard Zwinger était d'une ancienne et illustre famille. Plusieurs de ses ancêtres avaient remporté des charges importantes; et son père avait reçu des lettres de noblesse, en 1492, de l'empereur Maximilien 1^{er}.

que d'argent, et se dirigea sur Lyon, persuadé que son talent pour la poésie ne pouvait manquer de lui procurer partout des amis et des protecteurs. A son arrivée dans cette ville, il fut reçu prote dans l'atelier typographique des Bering; et il y resta trois ans qui ne furent pas perdus pour son instruction. Il se rendit ensuite à Paris où il fréquenta les cours des plus célèbres professeurs, entre autres de Ramus (V. ce nom), dont Théodore eut l'occasion, dans la suite, de reconnaître le bienveillant accueil. Après cinq années d'absence, il revint à Bâle en 1553; mais par le conseil de Pierre Perna, imprimeur de Lucques, expatrié pour cause de religion, il partit presque aussitôt pour l'Italie. Zwinger, après avoir suivi les cours de l'académie de Padoue, vint à Venise pour y perfectionner ses connaissances dans la société des hommes les plus instruits. Son beau-père déjà malade, et qui se proposait de l'associer à la rédaction de ses ouvrages, le pressait de revenir à Bâle. Avant de quitter l'Italie, il reçut le laurier doctoral à la faculté de médecine de Padoue. A son retour à Bâle (1559), ses amis, pour l'y fixer, lui firent épouser la veuve d'un riche négociant. Libre dès-lors de suivre ses goûts studieux, Zwinger partagea ses loisirs entre la culture des lettres et la pratique de la médecine. Sa nomination, en 1565, à la chaire de langue grecque de l'académie, lui fournit les moyens de rendre ses talents et son érudition utiles à la jeunesse. Il passa de cette chaire, en 1571, à celle de morale; et en 1580 il fut nommé professeur de médecine théorique. Sans rien relâcher de ses devoirs, il trouva le loisir de composer un grand nombre d'ouvrages,

et de continuer ses soins aux pauvres malades, leur fournissant gratuitement tous les remèdes dont ils avaient besoin. Une épidémie s'étant manifestée à Bâle, Zwinger redoubla de zèle pour dérober à ce fléau un plus grand nombre de victimes; mais, atteint lui-même de ~~un~~ mal funeste, il annonça qu'il succomberait le onzième jour, et mourut en effet, dans de grands sentiments de piété, le 10 mars 1588. Il avait composé, la veille de sa mort, une imitation en vers latins du psaume 122, qui fut imprimée sous ce titre: *Precatio cynea Th. Zwingeri*. C'était un homme d'un mérite rare, joignant à de grands talents toutes les qualités du cœur. De Thou, qui l'avait vu fréquemment pendant son séjour à Bâle, dit qu'il goûtait un plaisir extrême dans sa conversation, et loue sans réserve la politesse de son esprit, son savoir et sa candeur (Voy. *les Homm. illustres* de Tessier, III, 447). Outre une édition des *OEuvres* de Cattani (V. ce nom, VII, 419) avec une préface; des *Commentaires* sur quelques-uns des livres de Galien, sur le dixième livre des *Ethiques* et le huitième de la *Politique* d'Aristote; et enfin une édition des *OEuvres* d'Hippocrate (1579, in-fol.) avec la version latine de Cornaro, retouchée, et des notes excellentes, on a de Zwinger: I. *Theatrum vitæ humanæ*, Bâle, 1565, 1571, 1586, 1596 et 1604, 5 vol. in-fol. Conrad Lycosthènes (Voy. ce nom, XXV, 514) lui avait laissé des matériaux pour cet ouvrage, eu le priant de les mettre en ordre. C'est une vaste compilation d'anecdotes et de traits historiques, distribués sous différents titres. On y trouve, ainsi que dans l'*Officina* de Ravisius Textor (Voy.

ce nom), une foule de rapprochements piquants et de traits curieux dont on composerait aisément le plus utile et le plus agréable des *Ana.* II. *Leges ordinis medici basiliensis*, ibid., 1570, in-fol. III. *Morum philosophia practica*, ibid., 1575, 2 vol. in-8°. IV. *Methodus similitudinum*; avec les *Similium loci communes* de Lycosthènes, ibid., 1575, 1595 et 1602, in-8°. V. *Methodus rustica Catonis et Varronis præceptis aphoristicis per locos communes digestis*, ibid., 1576, in-8°. VI. *Methodus apodemica, quæ omnia continentur quæcuivis in quolibet vitæ genere, peregrinanti, et imprimis homini studioso scitu cognituque necessaria*, Bâle, 1577, in-4°, Strasbourg, 1594, in-4°; et dans l'Appendix de l'*Hodæporicon*, de Nic. Reusner (V. ce nom, XXXVII, 425). Malgré ces trois réimpressions, l'ouvrage n'est pas commun. Kahl ne connaissait que la première édition, et il témoigne le desir d'en voir donner une nouvelle (Voy. la *Biblioth. philosoph. Struviana*, 300). VII. *Analysis Psalmorum Davidis, symboli apostolici et orationis dominicæ*, Bâle, 1599, in-fol. VIII. *Physiologia medica Th. Paracelsi dogmatibus illustrata*, ib., 1620, in-8°. Dans cet ouvrage l'auteur cherche à concilier la doctrine de Paracelse avec celle d'Hippocrate et des anciens médecins. Il n'était pas le premier qui eût formé ce projet (V. RIVIÈRE, XXXVIII, 160). Toutefois Zwinger ne dissimule point les erreurs des Paracelsistes. Il défend contre eux la véritable anatomie, et rejette les principes chimiques, se fondant sur ce que le médecin doit connaître les parties qui existent réellement dans les corps, et non celles que l'art en retire par

des moyens violents. Il me semble, dit Sprengel, que c'est là une vérité qu'on ne saurait faire trop vivement sentir, même aujourd'hui, aux partisans de la chimie physiologique (V. *Hist. de la médecine*, trad. de Jourdan, III, 554). Cet ouvrage a été publié par Jacques Zwinger, dont l'article suit, et quelques biographes l'en regardent comme le véritable auteur. On trouve le portrait de Théod. Zwinger, gravé en bois, avec un assez grand nombre de pièces à sa louange, recueillies par Valentin Thilologius, l'un de ses disciples, dans les *Icones aliquot virorum clarorum* de Nicol. Reusner, Bâle, 1589, in-8°. Zeltner lui a consacré une notice dans son histoire des correcteurs célèbres (*Theatrum virorum eruditorum*); elle est plus exacte et plus détaillée que l'article du *Dictionnaire de médecine* d'Éloy, copié par tous les biographes modernes; mais la meilleure Vie de Zwinger est celle que l'on trouve dans les *Athenæ rusticæ*, 208-11.

W—s.

ZWINGER (JACQUES), médecin et philologue, fils du précédent, naquit à Bâle le 15 août 1569. Il fut tenu sur les fonts de baptême par le célèbre et malheureux Ramus (V. ce nom), que la persécution avait forcé de chercher un asile en Suisse. A seize ans il avait terminé ses études académiques de la manière la plus brillante, et il possédait déjà les éléments de la médecine. Son père l'ayant envoyé à Padoue, il y suivit les cours des Zabarella, des Piccolomini, des Aquapendenti, des Mazzaria, etc., et mérita l'affection de ses maîtres, autant par ses qualités aimables que par la rapidité de ses progrès. Hercule Saxonia, l'un de ses professeurs en

avait conçu pour lui tant que, sans la différence de il l'aurait adopté pour lui te sa fortune. Ses cours Jacques visita l'Italie et e, s'arrêtant dans toutes où il espérait trouver de moyens d'instruction, et e absence de huit années iale, en 1593. Il y reçut, le doctorat dans la faculté ue, et fut nommé suppléant sseur de langue grecque. re étant devenue vacante, ossession, et se montra le rprête des beautés d'Homè- s deux poèmes furent long- sujet de ses leçons. Il fai- des cours particuliers de , et pratiquait avec succès érier, donnant, à l'exemple re, ses soins aux pauvres as grand désintéressement. , pendant plusieurs années, ns de médecin de l'hospice, i salaire. Atteint d'une ma- gieuse qu'il avait contrac- vice des malades, il mou- es heures après sa femme, embre 1610, à l'âge de m ans, laissant trois filles s, dont l'aîné, Théodore, un nom comme théologien rticle suivant). Guill. Ar- decin de Toulouse, retiré lque temps à Bâle, pour eligion, était mort le 12 mème année, instituant winger son héritier unire des *Thèses* et des édi- vers ouvrages de son père, es du *Theatrum vitæ hu-* ui doit: I. *Græcarum dia-* i *hypotyposis*, à la fin du *Scapula* dans les éditions et les suivantes. II. *Vita* Bâle, 1602, in-8°. III.

Principiorum chymicorum examen ad Hippocratis, Galeni, cæterorum- que græcorum et arabum consen- sum, ibid., 1606, in-8°. Quoique partisan des médicaments chimi- ques, lesquels, en effet, méritent, à plus d'un égard, la préférence sur ceux de Galien, il ne s'y montre pas moins très-opposé à la théo- rie de Paracelse et de ses disci- ples. Jacques Zwinger, dit Sprengel, était un homme d'un goût très-épuré et d'un grand esprit (*Hist. de la médecine*, trad. de Jourdan, III, 354). IV. Quelques *Observations dans le Recueil* de Guill. Fabrice Hildan, et dans la *Cista medica* de Jean Hornuug. On trouvera les ti- tres de ses autres ouvrages dans les *Athenæ rauricæ*, 365. W—s.

ZWINGER (THÉODORE), théo- logien protestant, fils du précédent, naquit à Bâle, en 1597, le jour an- niversaire de la mort du fameux OEcolampade (*V.* ce nom), que son père souhaita de voir revivre en lui, pour la gloire de l'église réformée. Orphelin à l'âge de treize ans, après avoir achevé son cours de philoso- phie, il resta quelque temps indécis sur le choix de l'état qu'il devait em- brasser. Théodore n'ignorait pas que son père le destinait à la carrière évan- gélique; mais une riche bibliothèque de médecine et un cabinet de chimie dont il avait la disposition, et sur- tout la gloire que son aieul et son père s'étaient acquise dans la pratique médicale, étaient autant de motifs qui devaient l'engager à marcher sur leurs traces. Il se décida donc pour la médecine; mais à peine avait-il pris cette résolution, qu'il tomba malade dangereusement. Il vit dans cet accident la juste punition de sa désobéissance aux volontés de son père, et fit vœu, s'il recouvrait la

santé, de se consacrer au service de l'église. Dès ce moment, il se livra sans relâche à l'étude de la théologie. Il apprit en même temps les langues orientales, et s'aïda de tous les secours que peuvent procurer l'histoire et les antiquités pour l'intelligence des textes sacrés. Admis, en 1617, au saint ministère, il voulut, avant d'accepter une vocation, perfectionner ses connaissances par les voyages. En conséquence, il visita l'Allemagne, les Pays-Bas, l'Angleterre, traversa la France, et revint dans sa patrie en 1619. Attaché successivement à différentes églises, il fut, en 1627, nommé pasteur de Saint-Théodore. Une maladie contagieuse qui se manifesta, deux ans après, lui fournit l'occasion de signaler son zèle et sa charité vraiment chrétienne. Échappé seul, de tous les pasteurs de Bâle, aux ravages de la contagion, il redoubla d'ardeur pour porter des secours et des consolations aux malheureux; mais il fut atteint lui-même par la fièvre, et réduit à toute extrémité. Les droits que Théodore s'était acquis à la reconnaissance publique ne furent pas oubliés. En, le 1^{er} janvier 1630, premier pasteur et surintendant des églises de Bâle, le 30 novembre suivant, il fut nommé professeur de l'Ancien-Testament à l'académie. Cette chaire était celle qu'Oscolampade avait illustrée; ainsi s'accomplit le souhait du père de Théodore. Il la remplit, vingt-quatre ans, d'une manière très-brillante, et mourut le 27 décembre 1654. Outre des Thèses, des Sermons et des Oraisons funèbres, on a de lui : I. *Theatrum sapientie celestis sive analysis institutionum Calvini*, Bâle, 1653, in-4°. II. *Analysis epistolæ D. Pauli ad Romanos*,

ibid., 1655, in-4°. Voy. les *Athenæ rauricæ*, 41-44. W—s.

ZWINGER (JEAN), théologien, fils du précédent, naquit à Bâle le 26 août 1634. Admis, en 1647, à l'académie, ses progrès dans l'étude de la philosophie furent si rapides, qu'au bout de deux ans il obtint le magistère. Il s'appliqua, dès ce moment, à la théologie et à la lecture des livres saints; et en 1654 il reçut les ordres sacrés. La même année, il se rendit à Genève, pour s'y perfectionner dans la connaissance de la langue française. A son arrivée, il y soutint, de la manière la plus brillante, une thèse sur le *Péché originel*. La maladie de son père l'obligea de retourner bientôt à Bâle; mais dès qu'il eut satisfait à sa piété filiale, il revint à Genève, et y fut élu pasteur de l'église allemande. La faiblesse de sa complexion demandait de grands ménagements. En 1656, il donna sa démission, et par le conseil des médecins se mit à voyager. Il visita successivement Heidelberg, Utrecht, Amsterdam, Leyde, Groningue, Brème et Marbourg; et partout il eut à se louer de l'accueil des savants. De retour à Bâle, le 3 octobre, il y fut nommé, le même jour, professeur de langue grecque à l'académie. En 1662, il joignit à sa chaire la place de conservateur de la bibliothèque académique. L'ayant fait transporter dans le local qu'elle occupe encore actuellement, il en rédigea le *Catalogue systématique*, qui forme six volumes in-fol. Ce travail, dont les bibliographes connaissent seuls toutes les difficultés, lui coûta plusieurs années de soins assidus; et cependant il n'accepta d'autre gratification qu'un exemplaire des Œuvres d'Érasme, édition de Froben, dont la bibliothè-

que possédait un double. Zwinger s'était fait recevoir, en 1665, docteur en théologie; et la même année il avait été nommé professeur dans cette faculté. Il en remplit trente ans les principales chaires avec beaucoup de zèle. Retenu dans son lit par une indisposition qui ne présentait aucun caractère grave, il expliquait à ses élèves quelques passages du Nouveau-Testament, lorsqu'il fut frappé d'apoplexie, et mourut subitement, le 26 février 1696, à soixante-deux ans. On n'a de lui que des harangues et des thèses, parmi lesquelles on cite : I. *De monstris eorumque causis ac differentiis*, Bâle, 1660, in-4°. II. *Oratio de barbarie superiorum sæculum*, ibid., 1661. III. Quarante-deux thèses *De peccato*, 1668 q3. IV. Six *De festo corporis Christi*, 1682-85. V. Vingt-huit *De rege Salomone peccante*, 1687-96. J. Zwinger laissa quatre fils, dont l'aîné, *Théodore*, soutint avec honneur la réputation que ses ancêtres s'étaient acquise dans l'exercice de la médecine. Voy. les *Athenæ rauricæ*, 50-53. W—s.

ZWINGER (THÉODORE), dit le jeune, célèbre médecin, fils du précédent, naquit à Bâle le 26 août 1658. Il montra dès son enfance une telle ardeur pour l'étude, qu'on fut obligé de la modérer, dans la crainte qu'une trop grande application ne devint préjudiciable à sa santé. Ayant achevé ses humanités, il fit son cours de philosophie, et en 1675 reçut le grade de maître-ès-arts. Dans un âge si tendre, on aurait déjà pu le compter parmi les érudits. Se destinant à l'exercice de la médecine, il joignit à l'étude de l'art de guérir celle de toutes les sciences accessoires, et fit succéder à la lecture des ouvrages des anciens celle

des meilleurs écrits modernes. Riche de toutes les connaissances qu'on peut puiser dans les livres, il se rendit, en 1678, à Schaffhouse, pour y suivre les leçons d'habiles maîtres, et ensuite à Zurich, où il se perfectionna dans la connaissance de la botanique et de l'histoire naturelle, par la fréquentation des Gesner, des Scheuchzer, etc. De retour à Bâle, en 1680, il y fut reçu docteur en médecine; mais avant de se livrer à la pratique de son art, il voulut encore faire un voyage pour son instruction. Il visita donc une seconde fois Schaffhouse et Zurich, d'où il vint à Paris et à Strasbourg, étudier l'anatomie. A son arrivée à Bâle, en 1682, il s'y plaça sur-le-champ au rang des premiers praticiens; et ses succès toujours croissants étendirent bientôt sa réputation dans toute la Suisse et une partie de l'Allemagne. Nommé professeur d'éloquence à l'académie, en 1684, il permuta, trois ans après, cette chaire contre celle de physique. Jusqu'à cette époque, l'enseignement de cette science avait été très-incomplet à l'académie de Bâle. Les professeurs, manquant des instruments nécessaires pour des expériences, se bornaient à donner l'explication des principaux phénomènes de la nature, sans pouvoir appuyer leurs raisonnements d'aucune démonstration. En créant à ses frais un cabinet de physique, Zwinger rendit à sa patrie un service dont on peut apprécier l'importance par la longue suite d'illustres physiciens que l'académie de Bâle a produits dans le dix-huitième siècle. Ses devoirs comme professeur n'avaient point ralenti son zèle pour la pratique médicale; mais les travaux continuels auxquels il était forcé de se livrer finirent par altérer sa santé.

On dut craindre pour sa vie, lorsque miné par une fièvre lente, il suspendit ses leçons. Cependant il se rétablit, malgré le pronostic de ses confrères; et au mois de septembre 1694 il fit un voyage à Vienne, moins pour y régler quelques affaires d'intérêt que pour s'éloigner de ses occupations habituelles. Précédé par sa réputation dans la capitale de l'Autriche, il y fut accueilli de la manière la plus flatteuse. L'empereur Léopold l'honora de plusieurs audiences particulières. Vers le même temps il fut admis à la société royale de Berlin et à l'académie des Curieux de la nature, qui l'inscrivit dans la liste de ses membres, sous le nom d'*Aristote 1^{er}*. On lui offrit, en 1700, la première chaire de médecine de l'académie de Leyde, avec un traitement considérable. Le landgrave de Hesse-Cassel et le roi de Prusse cherchèrent à se l'attacher par des offres brillantes; mais rien ne put le décider à quitter sa ville natale. Les honneurs qu'il avait dédaignés vinrent l'y trouver. Nommé médecin et conseiller aulique du duc de Wirtemberg et du marquis de Bade-Dourlach, il reçut les mêmes titres de plusieurs princes et de diverses villes d'Allemagne. Au mois de décembre 1703, il passa de la chaire de physique à celle d'anatomie et de botanique, qu'il remplit avec non moins de zèle. L'hiver il présidait assidument aux dissections dans l'amphithéâtre; et l'été, suivi de ses élèves, il parcourait les montagnes de la Suisse, pour y recueillir de nouvelles plantes, dont il enrichissait le jardin de l'académie. La ville de Fribourg dans le Brisgaw, affligée d'une épidémie, en 1710, réclama les soins de Zwinger. Sachant, au milieu des dangers, conserver un admirable

sang-froid, il passait le jour à visiter les malades et une partie de la nuit à rédiger ses observations; et après un mois il laissa Fribourg délivré de ce fléau. L'année suivante, il fut chargé du cours de médecine théorique et pratique. Ce fut dans l'exercice de cette place qu'il termina sa vie, le 22 avril 1724, à l'âge de soixante-seize ans. Outre un grand nombre de *Thèses* et d'*Observations*, dans les *Actes* des Curieux de la nature et de la société de physique de Breslaw, on lui doit de nouvelles éditions, augmentées, d'un *Lexique* latin et allemand, Bâle, 1700, in-8^o., sous le nom de *Spieser*, et des *Secrets de médecine* de Wecker (V. ce nom). Ses principaux ouvrages sont : I. *Le Théâtre botanique* (en allem.), Bâle, 1696, in-fol., fig. Zwinger y a rassemblé toutes les plantes décrites par Gesner, Camerarius et Bauhin, en y joignant leurs propriétés médicales. L'édition publiée par son fils Frédéric, en 1744, est beaucoup plus ample. II. *Epitome totius medicinæ*, Londres, 1701, in-8^o.; Bâle, 1706, 1724 et 1738, in-8^o. C'est un abrégé des *OEuvres* de Mich. Ettmuller (V. ce nom). III. *Specimen physicæ eclecticæ-experimentalis*, Bâle, 1707, in-12, sous le nom de Jacques Zwinger. IV. *Fasciculus dissertationum medicorum selectorum*, ibid., 1710, in-8^o. V. *Theatrum praxeos medicæ*, ibid., 1710, 1740, in-4^o. VI. *Pædiatrea practica, seu curatio morborum puerilium*, ib., 1722, in-8^o. 2 vol. Voy. *Athen. raurica*, 196-201. W—s.

ZWINGER (JEAN-RODOLPHE), théologien, frère cadet de Théodore le jeune, naquit à Bâle le 12 septembre 1660. Ayant achevé ses cours de philosophie et de théologie, il fut

1680, au saint ministère. Dessein de perfectionner ses connaissances sur la chaire, il se rendit à Strasbourg, et ensuite à Genève, où il fut professeur de précher devant le duc de Savoie, qui témoigna le désir de le venir dans ses états. En 1690, il accepta la place de chapelain du régiment suisse au service de France, et le suivit à l'armée de Flandre. Fatigué bientôt de la vie militaire, il revint dans sa patrie ; avoir rempli quelque temps des fonctions du ministère dans deux campagnes, il fut, en 1700, nommé professeur de Sainte-Élisabeth à Strasbourg, nommé surintendant des études. Pourvu, la même année, de la chaire de controverse à l'académie, il la remplit avec succès, et mourut le 18 mai 1703. Outre plusieurs *Oraisons funèbres*, parmi lesquelles on cite celle de M. Werenfels, son collègue, dont une, *De la providence*, 1704, est remarquable, on a de lui : I. *Un discours sur l'Espoir d'Israël* (en all.), 1705, in-12, dans lequel il expose la future conversion des Juifs. Une traduction de l'*Histoire de la révolution d'Angleterre*, 1709, in-8°. III. *Un Sermon sur les arts magiques* (all.), 1712, in-4°. Voy. les *Athenes*, 1719, in-8°. W—s.

GER (JEAN-RODOLPHE), neveu du précédent, et fils de M. de Gerle le jeune, naquit à Strasbourg le 16 mai 1692. Doué des plus belles dispositions pour l'étude, il fut constamment supérieur de ses condisciples ; et en 1707, à quinze ans, reçut le grade de bachelier en arts dans la faculté des lettres, et s'appliqua ensuite à la philosophie, et, guidé par son père,

fit dans cette science de rapides progrès. En 1709, il se rendit à Strasbourg pour y suivre les cours d'anatomie ; et, de retour dans sa ville natale, il y prit le doctorat. Son intention était de perfectionner ses connaissances par les voyages ; mais à peine avait-il visité les académies de Lausanne et de Genève, qu'il fut rappelé à Bâle pour y remplir la chaire de logique (1712). Il sut associer aux devoirs de cette place la pratique de l'art de guérir, et les succès qu'il obtint étendirent bientôt sa réputation jusqu'en Allemagne. Le marquis de Bade-Dourlach lui conféra, en 1720, le titre de médecin de Roeteln. L'année suivante, il passa de la chaire de logique à celle d'anatomie et de botanique, et en 1724 il remplaça son père dans celle de médecine théorique et pratique, qu'il remplit pendant cinquante-trois ans, d'une manière brillante. Dans un si long exercice du professorat il dut former un grand nombre d'élèves distingués ; mais le plus illustre fut, sans contredit, le grand Haller, qui lui a payé un juste tribut de reconnaissance dans plusieurs de ses ouvrages (Voy. la *Biblioth. anatomica*, 11, 74). Membre de l'académie des Curieux de la nature, sous le nom d'*Avicenne II*, il fut l'un des fondateurs de la société médico-physique helvétique, et contribua beaucoup à maintenir parmi ses compatriotes la culture des sciences naturelles. Il parvint à un âge très-avancé, sans éprouver les infirmités de la vieillesse, et mourut le 31 août 1777, à quatre-vingt-cinq ans : il en avait passé soixante-cinq dans les fonctions de professeur, exemple unique de longévité dans les fastes de l'académie de Bâle, et dont les autres universités ne doivent pas

qui lui semblaient obscurs. Ce n'était pas assez pour lui de connaître le sentiment des anciens théologiens ; il voulut aussi consulter les modernes, même les écrivains qui avaient été frappés d'anathème, comme Wicief et Jean Hus. Qu'on juge de l'impression que dut éprouver un homme ardent, par la comparaison de tant d'opinions diverses sur le même sujet, et par le spectacle de la barbarie et de l'ignorance qu'il avait sous les yeux ! Il paraît cependant qu'il se borna d'abord à gémir en secret sur les abus qui déshonoraient le clergé, et qu'il ne se pressa pas de les attaquer de front : le moment favorable n'était pas encore venu, mais il s'avauçait à grands pas : gardant sur les articles de foi qui lui déplaisaient le silence le plus absolu, il ne les approuvait ni ne les condamnait. En 1512, lorsque vingt mille Suisses marchèrent à la voix de Jules II, pour secourir l'Italie contre les armes de Louis XII, Zwingli accompagna le contingent de Glaris, en qualité d'aumônier. Le fameux Mathieu Schinner, cardinal-évêque de Sion, légat à *lateran*, le chargea de distribuer à ses compatriotes les gratifications du pape. Après la bataille de Novarre, où il avait été présent, Zwingli retourna dans sa paroisse reprendre ses fonctions pastorales, qu'il quitta de nouveau en 1515 pour marcher avec les Suisses au secours du duc de Milan, attaqué par François I^{er}, et il fut témoin de la bataille de Marignan, aussi fatale à sa patrie que la victoire de Novarre lui avait été glorieuse. Zwingli avait prévu ce désastre, et il s'était efforcé de le prévenir dans un discours qu'il adressa aux Suisses à Monza, près de Milan. « Le manque d'harmonie entre les

chefs, dit son historien, l'insubordination des soldats et leur penchant à suivre tour-à-tour des impulsions opposées, lui faisaient craindre pour eux quelque grand revers dont il aurait désiré de les préserver par ses conseils. Il aprouva le refus qu'ils avaient fait d'accéder au traité offert par le roi de France, avant de connaître la volonté de leurs gouvernements. Il donna de grands éloges à leur courage, les conjurant de ne pas se livrer à une sécurité doublement dangereuse, au moment où ils étaient en présence d'un ennemi supérieur en nombre. Il pria les chefs de renoncer à leurs rivalités ; il exhorta les soldats à n'écouter que la voix de leurs officiers, et à ne pas commettre, par une démarche imprudente, leur propre vie et la gloire de leur pays (3). » Le désastre de Marignan fortifia Zwingli dans son aversion pour toute guerre qui n'est point entreprise dans le dessein de défendre la patrie. Peu de temps après son retour de Milan il fut nommé à la cure d'Einsiedeln, autrement *Notre-Dame des Ermites*. L'austérité de ses principes et la publication de la *Fable du bœuf et de quelques autres animaux*, contre l'usage barbare des Suisses de se mettre à la solde de l'étranger, lui avaient fait des ennemis à Glaris. Ne pouvant plus y rester sans éprouver des désagréments, il prit possession d'Einsiedeln en 1516. Cette abbaye était alors sous la direction de Théobald, baron de Geroldseck, qui en était administrateur, à cause de l'extrême vieillesse de l'abbé Conrad de Rechberg. Quoique ce reli-

(3) *Vie de Zwingli*, par Haller, pag. 45.

gieux eût plutôt reçu l'éducation d'un soldat que celle d'un moine, il aimait les sciences et la régularité, et il voulait qu'elles fussent en honneur dans son abbaye : il y appela Zwingli. Celui-ci accepta volontiers un poste qui le mettait en relation directe avec les hommes les plus éclairés de la Suisse. Tout son temps fut employé à l'étude ou à l'accomplissement de ses devoirs. Il débuta dans la carrière de la réformation, en conseillant à l'administrateur d'effacer l'inscription placée au-dessus de la principale porte de l'abbaye : *Ici l'on obtient remission plénière de tous les péchés* (4), et de faire enterrer les reliques, objets de la dévotion superstitieuse des pèlerins. Il introduisit ensuite quelques changements dans la discipline d'un couvent de femmes qui était sous sa direction. Bientôt il écrivit à Hugues de Landenberg, évêque de Constance, pour l'engager à supprimer dans son diocèse une foule de pratiques puérides et ridicules, qui pouvaient entraîner des maux sans remède. Il développa les mêmes idées dans un entretien avec le cardinal de Sion, et lui fit sentir la nécessité d'une réforme générale. La chose n'était pas difficile : Bossuet avoue dans son *Histoire des Variations*, que tout le monde en sentait le besoin, et que tout était disposé pour la propager, lorsqu'elle éclata en Allemagne. « Les nouvelles lumières, dit Zwingli à l'évêque de Sion, qui se sont répandues depuis la renaissance des lettres, affaiblissent la crédulité des peuples, lui ouvrent les yeux sur une foule de superstitions, et l'empêchent d'adopter aveuglément ce que lui enseignent

des prêtres sans vertus comme sans talents. Il commence à blâmer hautement la fainéantise des moines, l'ignorance des prêtres, l'inconduite des prélats, et ne veut plus accorder sa confiance à des hommes qu'il ne peut respecter. Si l'on n'y prend garde, la multitude perdra bientôt le seul frein qui puisse retenir ses passions. et marchera de désordre en désordre. Le danger s'accroît tous les jours, et le délai peut devenir funeste. Il faut, sans perdre de temps, s'occuper d'une réforme ; mais elle doit commencer par les supérieurs, et s'étendre de là aux inférieurs. Si les princes de l'Église donnaient l'exemple ; s'ils revenaient eux-mêmes à une conduite plus conforme à l'Évangile ; si l'on ne voyait plus les évêques manier l'épée au lieu de la crosse, les prélats se mettre à la tête de leurs sujets pour se faire entre eux une guerre acharnée, les ecclésiastiques de tout rang dissiper en débauches honteuses les revenus des bénéfices accumulés sur leur tête, alors on pourrait s'élever contre les vices des laïques, sans avoir à craindre leurs récriminations, et l'on pourrait espérer l'amendement du peuple. Mais une réforme dans les mœurs est impossible, si l'on ne fait disparaître ces essaims de pieux fauconniers qui se nourrissent aux dépens du citoyen laborieux ; si l'on n'abolit des cérémonies superstitieuses et des dogmes absurdes, également propres à choquer le bon sens des hommes raisonnables, et à effaroucher la piété des hommes religieux. Il faut convenir que tout cela était fort sensé, et que si les idées de Zwingli avaient été suivies, comme il le désirait ar-

(4) *Hic est plena remissio omnium peccatorum a culpa et pœnâ.*

demment, et comme il l'avait proposé au cardinal Schinner, le torrent de la réforme n'aurait point entraîné dans son cours impétueux, avec ce qu'il y avait d'abusif dans la croyance et dans les mœurs d'un grand nombre de catholiques, des dogmes sacrés et des pratiques pieuses que l'Église tenait des apôtres. Mais tel était l'avenglement du pape et des évêques, qu'ils aimèrent mieux s'exposer à une ruine totale que de faire des concessions commandées par le bon sens et la raison. Jusqu'à Zwingli ne s'était guère communiqué qu'à ses amis ou à des hommes dont il connaissait la droiture. Le jour où il devait commencer la prédication de ce qu'il appelle *le pur Évangile* ne tarda pas à luire. Ce fut le jour même où l'on célébrait la fête de la consécration de l'église d'Einsiedeln *par les anges*. Au milieu d'une nombreuse assemblée que la solennité avait attirée, il monta en chaire, et prononça le discours d'usage tous les sept ans. Après un exorde plein de chaleur et d'onction, qui avait disposé les auditeurs à une attention soutenue, il passa aux motifs qui les réunissaient dans cette église, déplora leur aveuglement sur les moyens qu'ils employaient pour plaire à Dieu, et s'écria : « Cessez de » croire que Dieu réside dans ce temple plus que partout ailleurs. Dans » quelque région de la terre que vous » habitiez, il est près de vous ; il » vous entoure ; il vous exauce, si » vos prières sont dignes d'être exaucées ; mais ce n'est point par des » vœux stériles, par de longs pèlerinages, par des offrandes destinées » à orner des images sans vie, que » vous obtiendrez la faveur divine. » Résister aux tentations, réprimer les desirs coupables, fuir toute in-

» justice, soulager les malheureux, » consoler l'affligé, voilà les œuvres » qui sont agréables au Seigneur. » Hélas ! je le sais, c'est nous-mêmes. » ministres des autels, nous qui devrions être le sel de la terre ; c'est » nous qui avons égaré dans un labyrinthe d'erreurs la multitude » ignorante et crédule. C'est pour » satisfaire notre avarice et accumuler des trésors, que nous avons » élevé au rang des bonnes œuvres » d'inutiles et vaines pratiques. Trop » dociles à notre voix, les Chrétiens » de nos jours, négligeant d'accomplir la loi de Dieu, ne songent qu'à » racheter leurs crimes sans y renoncer. *Vivons au gré de nos desirs*, » disent-ils, *enrichissons-nous du bien d'autrui, ne craignons pas de souiller nos mains de sang et de meurtres ; nous trouverons dans les grâces de l'Église des expiations faciles. Oh ! les insensés !* » croient-ils obtenu la rémission de leurs mensonges, de leurs impuretés, de leurs adultères, de leurs homicides, de leurs trahisons, au moyen de quelques prières récitées en l'honneur de la reine du ciel ? » comme si elle était la protectrice de tous les malfaiteurs ! Ah ! débuse-toi, peuple égaré ! Le Dieu de la justice ne se laisse pas fléchir par des paroles que la bouche prononce, et que le cœur désavoue. » Il ne pardonne qu'à celui qui pardonne lui-même à l'ennemi qui l'offense. Ces élus de Dieu, aux pieds desquels vous venez ici vous prosterner, sont-ils entrés dans la gloire du ciel en se reposant sur le mérite d'autrui ? Non, c'est en marchant dans le sentier de la loi, » en accomplissant la volonté du Très-Haut, en affrontant la mort » pour rester fidèles à leur redemp-

» teur. Imitiez la sainteté de leur vie,
 » marchez sur leurs traces ; ne vous
 » en laissez détourner ni par les dan-
 » gers, ni par les séductions : voilà
 » le culte que vous devez leur rendre.
 » Mais, au jour de la détresse, ne
 » mettez votre confiance qu'en Dieu,
 » qui d'un mot a créé les cieux et la
 » terre. A l'approche de la mort,
 » n'invoquez que Jésus-Christ, qui
 » vous a rachetés au prix de son
 » sang ; lui seul est médiateur entre
 » Dieu et les hommes (5). » Ce
 discours produisit un effet éton-
 nant : quelques auditeurs furent
 scandalisés d'une pareille doctrine,
 tandis que le plus grand nombre
 donna les marques les moins équivo-
 ques de son assentiment. On dit
 même que quelques pèlerins rempor-
 tèrent leurs offrandes, ne croyant
 pas devoir contribuer au luxe qui
 était étalé dans l'abbaye de Notre-
 Dame des Ermites. Ces circons-
 tances excitèrent l'animosité des
 moines contre celui qui diminuait
 ainsi leurs revenus. Cependant il ne
 paraît pas que les supérieurs aient
 été irrités de sa conduite, puisque le
 pape Léon X lui fit remettre, vers
 la même époque, par le nonce Puc-
 ci, un bref dans lequel Zwingli était
 revêtu du titre de chapelain du Saint-
 Siège, et gratifié d'une pension. Le
 sermon du réformateur fut pronon-
 cé dans le courant de 1516, suivant
 ses historiens, d'où il suit qu'il
 devança Luther d'un an dans ses
 prédications, et que quand bien même
 la prédication des indulgences n'au-
 rait point occasionné l'explosion,
 elle eût éclaté infailliblement d'elle-
 même à la première occasion qui
 se serait présentée. En 1518, le
 chapitre de Zurich le nomma euré

de cette ville, à la sollicitation de
 ses partisans. Il s'y rendit vers la fin
 de l'année, et peu de jours après
 son arrivée, il parut devant le
 chapitre, déclara qu'il abandonne-
 rait, dans ses discours, l'ordre des
leçons dominicales, qui avait été
 suivi depuis Charlemagne, et qu'il
 expliquerait sans interruption tous
 les livres du Nouveau-Testament. Il
 promit aussi de n'avoir en vue que
*la gloire de Dieu, l'instruction et
 l'édification des fidèles* (6). Cette
 déclaration fut approuvée par la ma-
 jorité du chapitre. La minorité la re-
 garda comme une innovation dange-
 reuse. Zwingli répondit aux objec-
 tions « qu'il revenait à l'usage de
 » l'Église primitive, qu'on avait ob-
 » servé jusqu'à Charlemagne; qu'il se
 » servirait de la méthode employée
 » par les Pères de l'Église dans leurs
 » homélies, et qu'avec l'assistance
 » divine, il espérait prêcher de ma-
 » nière à ce qu'aucun partisan de la
 » vérité évangélique n'aurait lieu de
 » se plaindre. » On put voir, dès
 son premier sermon, prononcé le
 jour de la Circoncision, 1519, qu'il
 serait fidèle à son plan. Il en fut com-
 me de tout ce qu'il avait fait jusqu'a-
 lors : les uns s'en édifièrent, les au-
 tres s'en scandalisèrent. S'il se fût
 contenté d'attaquer les abus, qui ose-
 rait le blâmer maintenant ? Mais
 il mit beaucoup d'aigreur dans
 ses attaques ; et, en outre, il s'é-
 leva contre des pratiques vénérables,
 avec une amertume sans excuse. Il
 jugeait sévèrement : il fut jugé de
 même. Les esprits s'animèrent ; et il
 en naquit des tempêtes. Du reste, il
 se fit remarquer par une conduite
 très-régulière. Il fit chasser de la ville
 par les magistrats toutes les filles pu-

(5) *Zwingli Oper.*, tom. 1.(6) *Bullinger Schw.*, Chr., tom. III.

bliques. Vers ce temps-là, Léon X envoya le cordelier Bernard Samson dans les treize cantons, pour y prêcher les indulgences, dont le produit était destiné à l'achèvement de la magnifique basilique de Saint-Pierre. Ce religieux déhonté ne craignit pas d'user de toutes sortes de supercheries pour tromper ses auditeurs. Il porta l'insolence à un point inconcevable. Quand il paraissait en public, il faisait crier à haute voix : *Laissez approcher d'abord les riches, qui peuvent acheter le pardon de leurs péchés; après les avoir satisfaits, on écoutera les prières du pauvre.* Tant d'excès indignèrent les plus patients. L'évêque de Constance défendit aux curés de son diocèse de le recevoir dans leurs paroisses. Presque tous obéirent; mais aucun ne mit autant d'ardeur dans son obéissance que le curé de Zurich. Il avait prévenu les desirs du prélat : il les avait même dépassés. En 1520, Zwingli renonça à la pension qu'il recevait du Saint-Siège, et obtint du conseil de Zurich qu'on prêcherait purement l'Évangile dans le canton. L'ambition de Charles-Quint et de François 1^{er}, qui se disputaient la couronne impériale, fournit à Zwingli l'occasion de développer de nouveau ses talents. Les deux compétiteurs s'efforcèrent d'intéresser la confédération helvétique en leur faveur. Zwingli était d'avis de garder la plus stricte neutralité; et il s'en expliqua ouvertement. Lorsque les deux rivaux se furent déclaré la guerre, Zwingli, qui penchait pour la France, détourna le canton de Zurich de se joindre aux autres cantons; ce qui lui attira la haine des personnages les plus marquants de la confédération, et lui enleva plusieurs partisans dans sa propre paroisse.

Bientôt il engagea le conseil de Zurich à refuser au pape un secours de troupes que le Saint-Père demandait pour attaquer le Milanais; et ce ne fut qu'après la promesse formelle d'employer ailleurs les Suisses que Léon X put obtenir trois mille Zurichois. La sagesse des avis de Zwingli fut manifestée par l'événement. Cependant son aversion pour une nouvelle alliance avec François 1^{er}, lui fit le plus grand tort dans l'esprit de beaucoup de personnes, qui ne furent pas fâchées de pouvoir confondre dans la même haine ses principes politiques et ses opinions religieuses. Le 14 mai 1522, Zwingli adressa une allocution très-éloquente aux habitants de Schwitz, que la défaite de la Bicoque, commune à tous les cantons, excepté celui de Zurich, avait portés à réfléchir sur la position fâcheuse dans laquelle ils se trouvaient engagés et sur les moyens d'en sortir : « Ah ! leur disait-il à la fin, » si vous avez encore soin de votre » ancienne gloire, si vous vous sou- » venez de vos ancêtres et des périls » qu'ils ont bravés pour la défense » de leur liberté, si le salut de la pa- » trie vous est cher, repoussez les » funestes dons de quelques princes » ambitieux; repoussez - les, tandis » qu'il en est temps encore. Ne vous » laissez pas tromper par les pro- » messes des uns; ne vous laissez » point effrayer par les menaces des » autres. Imitez vos alliés de Zurich, » qui par des lois sages et sévères » ont arrêté les débordements de » l'ambition. Si vous vous joignez à » eux, bientôt la Suisse entière sui- » vra votre exemple, et reviendra à » la conduite sage et modérée de ses » aïeux (7). » Quoique cette allocu-

7° Zwinglii *Oprr.*, tom. I.

tion soit plus conforme aux règles de la morale qu'à celles de la politique, les habitants du canton de Schwitz l'accueillirent favorablement. Ils chargèrent le secrétaire d'état d'exprimer leur reconnaissance à Zwingli; et peu de temps après ils firent une loi dans leur assemblée générale, pour abolir toute alliance et tout subside durant vingt-cinq ans. Pendant le carême de cette même année 1522, quelques personnes attachées à la nouvelle doctrine avaient enfreint publiquement l'abstinence et le jeûne; le magistrat les fit mettre en prison, et refusa de les écouter. Zwingli entreprit de les justifier, dans un *Traité sur l'observation du carême*, qu'il terminait en priant les hommes versés dans l'intelligence des Écritures de le réfuter, s'ils croyaient qu'il avait fait violence au sens de l'Évangile. Cet ouvrage fut comme un manifeste de la part de Zwingli. Il jeta l'alarme parmi les ecclésiastiques et tous ceux qui étaient dévoués à l'Église catholique. L'évêque de Constance, pressé par ses propres craintes, et par de nombreuses sollicitations, adressa un mandement à ses diocésains, pour les prémunir contre la séduction. Il écrivit en même temps au conseil de Zurich, qui ne répondit pas de manière à le satisfaire; et au chapitre de la même ville, qui permit à Zwingli de se défendre par un traité publié le 22 août 1522, dans lequel il établissait : « que l'Évangile seul est une autorité irrécusable, à laquelle il faut recourir pour terminer les incertitudes, et décider toutes les disputes, et que les décisions de l'Église ne peuvent être obligatoires qu'autant qu'elles sont fondées sur l'Évangile. » Voici comment il conclut :

« Je vais vous apprendre maintenant quel est le christianisme que je professe, et que vous cherchez à rendre suspect. Il commande à chacun d'obéir aux lois et de respecter les magistrats, de payer le tribut et les impositions à qui il appartient, de ne rivaliser qu'en bienfaisance, d'user de support, de soulager le pauvre, de partager les peines du prochain, de regarder tous les hommes comme des frères. Il veut enfin que le chrétien n'attende son salut que de Dieu et de Jésus-Christ, son fils unique, notre maître et notre Sauveur, qui donne la vie éternelle à ceux qui croient en lui. Tels sont les principes dont je ne me suis jamais écarté dans ma prédication (8). » Pendant que Zwingli composait ce traité, la diète de Baden ordonna l'arrestation d'un curé de village, qui avait prêché la nouvelle doctrine, et le fit transférer dans les prisons de l'évêché de Constance. Le réformateur n'eut pas de peine à voir que les gouvernements des cantons s'opposaient à la propagation de ses opinions. Dans le dessein de les gagner, il leur adressa, en son nom et en celui de neuf de ses amis, un précis de sa doctrine et une prière expresse de laisser libre la prédication de l'Évangile. « En nous accordant cette liberté, leur disait-il, vous n'avez rien à craindre. Il y a des signes certains auxquels chacun peut reconnaître les prédicateurs véritablement évangéliques. Celui qui, négligeant son intérêt personnel, n'épargne ni soins ni travaux pour faire connaître et révéler la volonté de Dieu, pour ramener les pécheurs à la repentance, et donner

(8) *Zwinglii Oper.*, tom. I.

» des consolations aux affligés, ce-
 » lui - là est d'accord avec Jésus-
 » Christ. Mais quand vous voyez des
 » docteurs présenter tous les jours
 » à la vénération du peuple de nou-
 » veaux saints, dont il faut gagner
 » la faveur par des offrandes ; quand
 » ces docteurs vantent sans cesse l'é-
 » tendue du pouvoir sacerdotal et la
 » puissance du pape, croyez qu'ils
 » songent beaucoup plus à leurs ri-
 » chesses qu'au soin des âmes con-
 » fiées à leur conduite. Si de tels
 » hommes vous conseillent d'arrêter
 » la prédication de l'Évangile par
 » des décrets publics, fermez l'oreille
 » à leurs insinuations, et soyez sûrs
 » que leur but est d'empêcher qu'on
 » n'attente à leurs bénéfices et à leurs
 » honneurs : dites que *cette œuvre*,
 » si elle vient des hommes, se dé-
 » traira d'elle-même ; mais que, si
 » elle vient de Dieu, en vain toutes
 » les puissances de la terre se ligue-
 » raient contre elle. » Zwingli finis-
 » sait par demander aux cantons de
 » tolérer le mariage des prêtres, et s'é-
 » levait fortement contre les inconvé-
 » nients du célibat. Il adressa une re-
 » quête à l'évêque de Constance pour
 » l'engager à se mettre à la tête de
 » la réforme, et à permettre *qu'on*
 » *démolît avec prudence et précau-*
 » *tion ce qui avait été bâti avec té-*
 » *mérité*. Cette levée de boucliers sou-
 » leva contre lui les prêtres et les moi-
 » nes, qui le décrièrent, et le traitèrent
 » en chaire de *luthérien*, injure la
 » plus forte que l'on connût alors. Le
 » scandale était à son comble. L'évê-
 » que de Constance crut bien faire en
 » interdisant toute espèce de dispute
 » jusqu'à ce qu'un concile général eût
 » prononcé sur les points controversés.
 » Mais il ne fut obéi ni des uns, ni des
 » autres ; et les discussions continuè-
 » rent avec autant de violence et d'a-

charnement qu'auparavant. Zwingli
 s'imagina qu'il n'y avait pas de
 meilleur moyen pour y mettre un
 terme que de se présenter dans les
 premiers jours de 1523 (9), devant
 le grand-conseil, et de solliciter un
 colloque public, où il pût rendre
 compte de sa doctrine en présence
 des députés de l'évêque de Constance.
 Il promit de se rétracter, si on lui
 prouvait qu'il était dans l'erreur ;
 mais il demanda la protection spéciale
 du gouvernement, dans le cas où il
 prouverait que ses adversaires avaient
 tort. Le grand-conseil fit droit à sa
 demande, et adressa, peu de jours
 après, une circulaire à tous les ec-
 clésiastiques du canton, pour les con-
 voquer *dans la maison de ville le*
lendemain de la fête de St. Char-
lemagne (29 janvier), *afin que*
chacun eût la liberté de désigner
publiquement les opinions qu'il re-
gardait comme hérétiques, et pût les
combattre l'Évangile à la main. Il
 se réservait le droit de prononcer dé-
 finitivement sur ce qui serait dit de
 part et d'autre, et de procéder contre
 quiconque refuserait de se sou-
 mettre à sa décision. Aussitôt que
 cet acte fut devenu public, Zwingli
 fit paraître soixante-sept articles qui
 devaient être soumis au colloque : il
 y en avait de très-raisonnables. Au
 jour fixé le colloque ouvrit ses séan-
 ces. L'évêque de Constance y était
 représenté par Jean Faber, son
 grand-vicaire, et par d'autres théo-
 logiens ; le clergé du canton avait à
 sa tête Zwingli et ses amis. Il y avait
 en tout près de six cents personnes.
 Le bourgmestre de Zurich exposa
 le but de la convocation, et exhorta
 les assistants à manifester leurs

(9) Vers la même époque le pape Adrien VI lui adressa un bref très-flatteur pour l'engager à maintenir les privilèges du Saint-Siège.

nts sans crainte. Le chevalier de l'évêque et Zwingli prirent successivement la parole. Celui-ci a instamment qu'on le cont d'hérésie, s'il en était couven se servant toutefois de la torité de l'Écriture. Le grand-éluda la question, mais inment et par son indiscretion uite s'entama. Zwingli, qui nait avec beaucoup d'élo-et de facilité, le poussa vi; Faber s'aperçut qu'on l'é-avec défaveur, et refusa rsuivre. Alors la séance fut et le conseil ordonna *Que li n'ayant été ni convaincu ie, ni réfuté, continuerait er l'Évangile comme il l'a-it; que les pasteurs de Zu-de son territoire se borne- i appuyer leur prédication sur ure-Sainte, et que des deux n eût à s'abstenir de toute ersonnelle.* Cette décision de té civile en matière de reli-rita les Catholiques, qui jetè-hauts cris; mais elle assura ppe de la réforme qui, dès aient, ne cessa de se fortifier en jour par les écrits (10) et ours de Zwingli. Cependant était changé dans le culte, et ces se faisaient comme par le

lorsqu'il parut un écrit très-ent, intitulé : *Jugement de ur les images.* Les têtes ar-en furent exaltées, et un cor-r, nommé Simon Hottinger, pagné de quelques fanatiques, sa un crucifix élevé à la porte ille. Cet homme fut arrêté; alait le punir, mais les avis

furent partagés sur la culpabilité. Zwingli lui-même, tout en conve-nant que Hottinger méritait châ-timent pour avoir agi sans l'au-torisation du magistrat, déclarait formellement que la défense d'adorer les images ne regardait pas moins les Chrétiens que les Israélites. Dans cette perplexité le grand-conseil convoqua un nouveau colloque, pour examiner *si le culte des ima-ges était autorisé par l'Évangile, et s'il fallait conserver ou abolir la messe.* Le 28 octobre 1523, plus de neuf cents personnes des cantons de Schaffhouse, de Saint-Gall et de Zurich, se trouvaient réunies dans cette dernière ville; les autres can-tons n'avaient pas voulu s'y rendre. Le colloque dura deux ou trois jours. Zwingli parut avoir entraîné la ma-jorité de l'assemblée; mais il ne réussit pas à persuader le grand-conseil, qui ne prit aucune détermination, par la crainte peut-être de cho-quer les autres cantons et les évêques qui avaient refusé d'envoyer des dé-putés au colloque. Le 13 janvier 1524, il se tint une troisième confé-rence, qui fut un nouveau triomphe pour le réformateur. L'abolition de la messe en fut le résultat, et désor-mais le sénat et le peuple de Zurich montrèrent la plus grande déférence aux avis de Zwingli. Ce fait, con-signé dans le *Musée des Protestants célèbres*, ne se trouve pas dans la *Vie de Zwingli*, par Hess. Cet his-torien dit seulement que l'évêque de Constance ayant envoyé au sénat de Zurich une *Apologie de la messe et du culte des images*, le réformateur y répondit avec tant de solidité, que le gouvernement permit d'enlever des églises les statues et les tableaux, que l'on remplaça par des inscrip-tions, tirées des livres saints. Quant

publia le procès-verbal de la conférence et des soixante-sept articles sous le titre de

à la messe, elle ne fut définitivement supprimée qu'en 1525, le jour de Pâque où l'on célébra la *cène*, comme on la célèbre maintenant. Il avait été question du célibat ecclésiastique dans la conférence d'octobre 1523; Zwingli s'était attaché à prouver qu'il n'a aucun fondement dans le Nouveau-Testament : c'était tout pour lui. Le gouvernement de Zurich ne se prononça pas d'une manière expresse sur ce point délicat : il se borna à la simple tolérance du mariage des prêtres. Zwingli en profita; et le 2 avril 1524 il épousa Anne Reinhard, veuve d'un magistrat, de laquelle il eut un fils. Dans le même temps il s'occupa de réformer le chapitre de Zurich, l'abbaye de Fraumünster et les religieux mendiants. Les revenus des communautés supprimées furent employés à la dotation des professeurs de l'université, qu'il organisa avec autant de talent que de sagesse. Nommé recteur du gymnase, en 1525, il appela auprès de lui les hommes les plus distingués dans la nouvelle réforme, les Pellican, les Collinus, et leur confia l'enseignement du grec et de l'hébreu. Les autres chaires furent à-peu-près aussi bien remplies. Tout allait suivant ses desirs, sans secousses et sans effusion de sang; il jouissait d'une grande considération, quand les divisions intestines de la réforme vinrent troubler son repos, et lui mettre les armes à la main contre ceux mêmes qui, à son exemple, avaient secoué le joug de l'autorité. Les chefs du parti des Anabaptistes en Suisse, Mantz et Grebel, d'accord avec Thomas Münzer, s'étaient engagés en présence de Zwingli à ne plus prêcher leurs opinions; et lui, de son côté, avait promis de ne point les

attaquer publiquement. Les frères manquèrent les premiers à leurs engagements, et le réformateur se crut affranchi des siens. Toute la Suisse retentit des déclamations contre les abus que la réforme avait laissé subsister, et des desirs de les voir disparaître. Les opinions les plus extravagantes furent suivies des crimes les plus atroces. Le gouvernement de Zurich désirait mettre un terme à ce débordement; il força les Anabaptistes d'entrer en conférence avec Zwingli. Ce moyen valait mieux que la persécution; mais il n'eut pas le succès qu'on en avait attendu. Deux conférences eurent lieu à différentes reprises; et si quelques-uns des plus modérés d'entre les Anabaptistes se rendirent aux raisonnements de Zwingli, ils n'exercèrent aucune influence sur l'esprit de la multitude qui persévéra dans ses égarements. Il faut le dire aussi : Zwingli, très-louable sous le rapport de la tolérance qu'il professa constamment et sans restriction, ne s'éloignait pas assez des erreurs de l'anabaptisme, ou ne les combattait que par d'autres erreurs aussi répréhensibles, de l'aveu même des Protestants. Bossuet les a relevées dans le second livre de son admirable *Histoire des Variations*, avec autant de force que d'impartialité. « Zwingli, dit son biographe » Hess, n'attribuait pas au baptême » le pouvoir de laver le Chrétien de » la tache du péché originel; il ne » croyait pas non plus qu'un enfant » mort avant le baptême ne pût pas » être sauvé. Quant au péché originel, il le regardait comme une » disposition à faire le mal, et non » comme un péché véritable; et il » ne pensait pas qu'il pût attirer à » l'homme la damnation éternelle. » Il comparait la nature humaine,

» après la chute d'Adam, à un cep de
 » vigne frappé par la grêle, qui a
 » perdu une grande partie de sa vi-
 » gueur naturelle; ou à une plante
 » transportée des climats du Midi
 » dans ceux du Nord, où elle n'a
 » plus la même force de végéta-
 » tion (11). » Une autre dispute qui
 tracassa beaucoup Zwingli, fut celle
 qu'il eut à soutenir contre Luther, au
 sujet de la présence de Jésus-Christ
 dans l'eucharistie. Le réformateur
 saxon admettait la *réalité*; le réforma-
 teur de Zurich s'en tenait à la *figure*.
 Celui-ci avait consigné sa doctrine
 dans le *Commentaire sur la vraie
 et la fausse religion*, qu'il publia
 en 1525. Immédiatement après,
 Jean O'Ecolampade fit paraître à
 Bâle une *Explication des paroles
 de l'institution de la Sainte Cène*,
 suivant les anciens docteurs, dans
 laquelle il appuyait et défendait les
 sentiments de son ami. « Zwingli di-
 » sait positivement, suivant Bossuet,
 » qu'il n'y avait point de miracle
 » dans l'eucharistie, ni rien d'in-
 » compréhensible; que le pain rom-
 » pu nous représentait le corps im-
 » molé, et le vin le sang répandu;
 » que Jésus-Christ, en instituant ces
 » signes sacrés, leur avait donné le
 » nom de la chose; que ce n'était
 » pourtant pas un simple spectacle,
 » ni des signes tout-à-fait nus; que la
 » mémoire et la foi du corps immo-
 » lé et du sang répandu soutenaient
 » notre âme; que cependant le Saint-
 » Esprit scellait dans les cœurs la
 » rémission des péchés, et que c'é-
 » tait là tout le mystère. La rai-
 » son et le sens humain n'avaient
 » rien à souffrir dans cette explica-
 » tion. L'Écriture faisait de la peine;
 » mais quand les uns opposaient,

» ceci est mon corps, les autres
 » répondaient : je suis la vigne, je
 » suis la porte, la pierre était Christ
 » (12). » Il fut sensible à Luther de
 voir, non plus des particuliers, mais
 des églises entières de la réforme,
 se soulever contre lui. Il traita d'a-
 bord O'Ecolampade avec assez de
 ménagement, mais il s'emporta
 avec beaucoup de violence contre
 Zwingli, et déclara son opinion
dangereuse et sacrilège. Celui-ci
 n'épargna rien pour adoucir l'es-
 prit de Luther dont il estimait le cou-
 rage et le talent; il lui expliqua sa
 doctrine dans un langage plein de
 modération; mais Luther fut inflexi-
 ble et ne voulut entendre à aucun
 accommodement. Tout était brouillé
 dans la réforme : les uns se pronon-
 çaient en faveur du Saxon, et les
 autres en faveur du Zurichois. Le
 landgrave de Hesse, qui prévit tous
 les maux que pouvait entraîner un
 si grave démêlé, résolut de rap-
 procher les deux partis, et Marpourg
 fut choisi pour le lieu de la confé-
 rence. Zwingli s'y rendit, en 1529,
 avec Rodolphe Collius, Martin Bu-
 cer, Hédion et O'Ecolampade; Lu-
 ther avec Melancthon, Osiander,
 Jonas, Agricola et Brentius. Après
 bien des entretiens particuliers et
 des contestations publiques, ces théo-
 logiens rédigèrent quatorze articles
 qui contenaient l'exposition des dog-
 mes controversés, et ils les signèrent
 d'un commun accord. Quant à la
 présence corporelle dans l'eucharis-
 tie, il fut dit, que la différence qui
 divisait les Suisses et les Allemands
 ne devait pas troubler leur harmo-
 nie, ni les empêcher d'exercer, les
 uns envers les autres, la charité
 chrétienne, *autant que le permet-*

(11) *Vie de Zwingli*, pag. 261.(12) *Histoire des Variations*, liv. 2.

Suisse. Zwingli observa religieusement ses engagements, et la paix ne fut troublée qu'après sa mort. Pendant qu'il était en querelle avec Luther, il continuait ses controverses avec les catholiques. Eckius, chancelier d'Ingolstadt, et Jean Faber, grand-vicaire de l'évêque de Constance, lui firent proposer, en 1526, une conférence à Baden; mais comme il se doutait qu'on lui tendait un piège pour s'emparer de sa personne, il refusa de s'y trouver, et l'événement justifia ses soupçons. O'Ecolampade lui-même, qui l'avait pressé de s'y rendre, lui écrivit peu de jours après son arrivée à Baden : « Je remercie Dieu de ce que vous n'êtes pas ici. La tournure que prennent les affaires me fait voir clairement que si vous étiez venu, nous n'aurions échappé au bûcher ni l'un ni l'autre. » Ne pouvant sévir contre sa personne, on condamna sa doctrine et ses écrits; ce qui ne nuisit point aux progrès de la réforme. Au commencement de 1528, Berne l'embrassa de la manière la plus solennelle. Une assemblée nombreuse fit

nion par
après tre
gli y ce
teur, de
et d'cri
lent rem
nodes an
pasteurs
quels dev
res génér
faisait da
tière de l
sulté. Il
Suisse qu
religieuse
côté, le
protestant
daient gén
feu, et co
la patrie.
ment les p
qui, à leur
assez prud
milieu de t
de violatio
cience de
impossible
Elle fut ro
ses s'armèr

approuvée de tous les Suisses dans laquelle il expliquait que le corps de Jésus, depuis son ascension, n'est que dans le ciel, et ne se trouve en aucune autre part ; qu'à la vérité il était comme présent dans le monde par la contemplation de la croix, mais non pas réellement ni par sa substance. Il accompagna sa confession de foi d'une lettre à Charles de Savoie dans laquelle il tient le même langage. La même année, il envoya à Paris I^{er}, par son ambassadeur, une autre confession de foi dans laquelle on remarqua le passage suivant : « Lorsque saint Paul dit qu'il est impossible d'être agréable à Dieu, sans la foi, il parle des incrédules qui ont connu l'Évangile, et n'y ont point ajouté foi. Je ne puis croire que Dieu enveloppe dans la même damnation celui qui ferme volontiers les yeux à la lumière, et celui qui, sans le vouloir, vit dans les ténèbres ; je ne puis croire que le Seigneur rejette loin de lui les peuples dont tout le crime est d'avoir jamais entendu parler de l'Évangile. Non, cessons de poser des bornes téméraires à la miséricorde divine ; pour moi, je suis persuadé que, dans cette révélation de toutes les créatures faites pour contempler la gloire du Seigneur, vous devez espérer de participer à l'assemblée de tout ce qu'il y a d'hommes saints, courageux, et vertueux dès le commencement du monde. Là vous verrez Adam, le racheté et le pécheur. Vous y verrez un Enoch, un Noé, un Abra-

istiana fidei brevis et clara expositio,

» ham, un Isaac, un Jacob, un
 » Juda, un Moïse, un Josué, un
 » Gédéon, un Samuel, un Phinéas,
 » un Élie, un Élisée, un Isaïe avec la
 » Vierge, mère de Dieu, qu'il a an-
 » noncée, un David, un Ézéchias,
 » un Jonas, un Jean-Baptiste, un
 » saint Pierre, un saint Paul. Vous y
 » verrez Hercule, Thésée, Socrate,
 » Aristide, Antigonus, Numa, Ca-
 » mille, les Catons, les Scipions.
 » Vous y verrez vos prédécesseurs
 » et tous vos ancêtres qui sont sortis
 » de ce monde dans la foi. Enfin, il
 » n'y aura aucun homme de bien,
 » aucun esprit saint, aucune ame
 » fidèle, que vous ne voyiez là avec
 » Dieu. Que peut-on penser de plus
 » beau, de plus agréable, de plus
 » glorieux que ce spectacle ? » Qui
 » jamais, s'écrie Bossuet, après avoir
 » cité ce passage, s'était avisé de met-
 » tre ainsi Jésus-Christ pêle-mêle avec
 » les saints ; et à la suite des patriar-
 » ches, des prophètes, des apôtres et
 » du Sauveur même, jusqu'à Numa, le
 » père de l'idolâtrie romaine, jusqu'à
 » Caton qui se tua lui-même comme un
 » furieux ; et non-seulement tant d'a-
 » dorateurs des fausses divinités, mais
 » encore jusqu'aux dieux et jusqu'aux
 » héros, un Hercule, un Thésée qu'ils
 » ont adoré ? Je ne sais pourquoi il
 » n'y a pas mis Apollon ou Bacchus,
 » et Jupiter même : s'il en a été dé-
 » tourné par les infamies que les poë-
 » tes leur attribuent, celles d'Hercule
 » étaient-elles moindres ? Voilà de quoi
 » le ciel est composé, selon ce chef du
 » second parti de la réformation :
 » voilà ce qu'il a écrit dans une
 » confession de foi, qu'il dédie au
 » plus grand roi de la chrétienté ;
 » et voilà ce que Bullinger, son suc-
 » cesseur, nous en a donné comme
 » le chef-d'œuvre et comme le der-
 » nier chant de ce cygne mélodieux

(14). Luther ne l'épargna pas sur cet article, pas plus que sur d'autres non moins importants. Cependant la trêve de Cappel ne dura pas deux ans entiers. Les mêmes causes produisirent les mêmes effets. Les hostilités n'avaient été que suspendues. Zwingli, dont l'influence était connue de tout le monde, fut accusé de fomenter le fanatisme des Protestants, et d'attiser le feu de la discorde. Sensible à cette accusation, et ne pouvant supporter l'idée des fléaux qui menaçaient la patrie, il conjura le conseil, dans le mois de juillet 1531, de lui accorder sa retraite. Le conseil s'y refusa; et Zwingli resta à son poste. La guerre était sur le point d'éclater. Les Zurichois montraient une exigence insatiable; et les Catholiques devenaient de plus en plus intolérants. Zwingli plaidait avec éloquence la cause des victimes d'un zèle trop ardent. « Ce sont, dit-il, des Suisses auxquels une faction veut enlever une partie de la liberté que leurs ancêtres leur ont transmise. Autant il serait injuste de vouloir forcer nos adversaires à abolir chez eux le catholicisme, autant il est injuste d'incarcérer, de bannir, de dépouiller de leurs biens des citoyens, parce que leur conscience les pousse à embrasser des opinions qui leur paraissent vraies. » Le 6 octobre de la même année, les cinq cantons publièrent leur manifeste, et entrèrent en campagne. Les Protestants armèrent aussi; et Zwingli reçut du sénat l'ordre de les accompagner. Il obéit. Un pressentiment funeste le tourmentait; mais il n'en fit pas moins tous ses efforts pour encourager les Zurichois. « Notre cause est bonne, leur dit-il;

» mais elle est mal défendue. Il m'en coûtera la vie et celle d'un grand nombre d'hommes de bien, qui desiraient rendre à la religion sa simplicité primitive, et à notre patrie ses anciennes mœurs. N'importe: Dieu n'abandonnera pas ses serveurs; il viendra à leur secours, lorsque vous croirez tout perdu. Ma confiance repose sur lui seul et non sur les hommes. Je me soumetts à sa volonté. » Il arriva le 10 à Cappel avec les siens. Le combat s'engagea vers les trois heures de l'après-midi. Dans les premiers moments de la mêlée, il reçut un coup mortel, et tomba sans connaissance. Revenu à lui, il se souleva, croisa ses mains sur sa poitrine, fixa ses regards vers le ciel, et s'écria: *Qu'importe que je succombe: ils peuvent bien tuer le corps; mais ils ne peuvent rien sur l'ame.* Quelques soldats catholiques, qui le voyent dans cet état, lui demandent s'il veut se confesser: il fait un signe négatif, mais qu'ils ne comprennent pas. Ils l'exhortent à recommander son ame à la Sainte Vierge; et d'après son refus plus expressif, un d'entre eux lui plonge l'épée dans le cœur, en lui disant: *Meurs donc, hérétique obstiné.* Le lendemain, Jean Schonbrunner, qui s'était éloigné de Zurich, par attachement pour la religion catholique, ne put s'empêcher de dire en le voyant: *Quelle qu'ait été ta croyance, je sais que tu aimas ta patrie, et que tu fus toujours de bonne foi; Dieu veuille avoir en paix ton ame.* La soldatesque fut moins tolérante et moins humaine; elle déchira son cadavre, livra ses lambeaux aux flammes, et jeta les cendres aux vents. Zwingli avait quarante-sept ans quand il mourut. Bossuet a dit de lui, d'après Léon

(14) *Histoire des Variations*, liv. 2.

1 : « C'était un homme hardi, il avait plus de feu que de sa- Il y avait beaucoup de netteté son discours ; et aucun des ndus réformateurs n'a expli- es pensées d'une manière plus se, plus uniforme et plus sui- nais aussi aucun ne les a pous- plus loin ni avec autant de lesse (15). » Nous avons de ouvrages imprimés en quatre s in-fol., Zurich, 1544-5, soins de Rodolphe Gualter, mis une *Préface apologéti-* sa façon, et quatre tomes s vol. in-fol., 1581, dans e ville. Les deux premiers renferment ses traités de erse et des Discours, dont s - uns avaient été imprimés ent, de son vivant. Le troit le quatrième contiennent ses ntaires sur l'Écriture sainte. : jugement que porte Richard de cette dernière partie des s de Zwingli : « Il paraît as- mple dans ses Commentaires i Bible et peu exercé dans l'é- de la critique. Bien que plus ste que Luther et Calvin, il sse pas d'avoir les mêmes dé- qu'eux, et de suivre ses pré- . Sa modestie, de plus, pâ- ncore, en ce qu'il ne semble voir abandonné entièrement en interprète latin, qui était isé depuis si long-temps dans l'Église d'Occident.... Outre es patriarches des nouvelles nes ne pouvaient pas donner t de temps qu'il était néces- à des ouvrages de cette natu- s leçons de théologie et de le les occupaient presque ent. Aussi en ont-ils rempli

» tous leurs commentaires sur l'É-
 » criture (16). Ses remarques sur les
 » Évangiles et sur quelques Épîtres
 » des apôtres sont des recueils de ses
 » prédications et de ses leçons, les-
 » quels ont été publiés après sa mort.
 » Bien qu'il suive la méthode des dé-
 » clamateurs, il est pour l'ordinaire
 » plus modeste dans ses instructions
 » que la plupart des premiers pro-
 » testants. Aussi y mêle-t-il moins de
 » controverse, s'arrêtant assez sur le
 » sens littéral. Comme le fanatisme
 » était déjà répandu de son temps,
 » et que plusieurs préféraient leur es-
 » prit particulier à la raison, il tâ-
 » che de concilier ces deux choses
 » sans tomber dans la vision. Il sup-
 » pose que cet esprit doit être réglé
 » par la parole de Dieu, parce qu'au-
 » trement il y aurait de l'illusion....
 » Ses notes sur quelques Épîtres de
 » saint Paul sont plus exactes et plus
 » à la lettre que ce que nous avons
 » de lui sur les Évangiles..... Étant
 » éloigné des sentiments de Luther,
 » dans ce qui regarde la foi et les
 » bonnes œuvres, il n'a fait aucune
 » difficulté de mettre au nombre des
 » livres sacrés l'Épître de saint Jac-
 » ques, qu'il a aussi commentée....
 » Enfin ses disciples ont publié sous
 » son nom des remarques sur l'Épître
 » 1^{re}. de saint Jean, d'où il paraît
 » qu'il n'a point eu dans son exemplai-
 » re grec le célèbre passage, où il est
 » parlé des trois personnes de la Trini-
 » té; car il ne l'explique point. Au res-
 » te, ce novateur s'exprime dans tous
 » ses discours d'une manière simple,
 » nette, allant ordinairement droit
 » à son but, si ce n'est qu'il est quel-
 » quefois trop rhéteur (17). » MM.

(16) *Histoire critique du Vieux Testament*, liv. 3, chap. XIV.

(17) *Histoire critique du Nouveau Testament*, chap. XLIX.

Usteri et Vogelin de Zurich ont publié depuis 1819, en allemand, des extraits des Oeuvres complètes de Zwingli, rangés par ordre de matières. Ce réformateur a laissé un grand nombre d'ouvrages, qui sont encore inédits. On peut consulter sur sa vie et sur ses écrits, Oswald Myconius, *De vitâ et obitu Zwinglii*; J.-G. Hess, *Vie de Zwingli*, Paris, 1810, in - 8^o.; Richard, *Ulrich Zwingli*, etc., Strasbourg, 1819; J. Willm, *Musée des Protestants célèbres*; Bayle, Chauffepié, Jurien; Mosheim, *Histoire ecclésiast.*, et l'abbé Pluquet, *Dictionnaire des hérésies*, tome II. L—D—E.

ZYAD. Voy. ZEÏAD.

ZYB OU DYB BAKOUÏ - KHAN, l'un des plus anciens souverains de la nation turke, était, suivant le prince-historien, Abou'l Ghazi, arrière-petit-fils de Turk, fils de Japhet, et par conséquent issu du patriarche Noé, à la cinquième génération. Mais ce même historien se borne à dire qu'il eut pour prédécesseurs son père Jelza-Khan, et son aïeul Taunak, qu'il vécut fort long-temps, et qu'il eut pour successeur son fils Kaïouk-Khan. Les auteurs persans, que d'Herbelot a extraits dans sa *Bibliothèque orientale*, donnent sur ce prince et ses ancêtres quelques détails fondés sur des traditions nationales, dont il serait difficile de garantir la certitude. On y voit que Turk, fils aîné de Japhet, régna ou du moins s'établit dans cette partie de la Haute-Asie qui fut depuis nommée Touran et Turkestan, qu'il gouverna ses sujets, ou pour mieux dire sa famille avec prudence et justice, et qu'il publia les premières lois qui sont le fondement du code nommé Yassal, suivi par les Turks, les Mongols et les Tartares ses descendants, jus-

qu'au temps où ces lois furent renouvelées et augmentées par Djenghyz-Khan. Ces mêmes historiens donnent à Turk quatre fils, dont l'aîné fut Touïouk ou Toutok, le même évidemment que le Taunak d'Abou'l Ghazi; mais ils disent que le successeur immédiat de Turk fut un autre de ses fils, Ilmindgehse, auquel succéda Zyb Bakouï-Khan, son fils. Le nom de ce dernier prince, suivant eux, signifie dans la langue des Turks orientaux grande dignité; aussi fut-il plus puissant que ses prédécesseurs. Il étendit les bornes de ses états, et fut le premier de sa nation qui se fit élever un trône, et qui porta le diadème royal. Il amassa de grandes richesses; mais il ne s'en servit que pour exercer sa bienfaisance et sa libéralité. Il signala aussi son amour pour la justice en publiant de nouvelles lois qu'il fit observer exactement. Ce prince laissa des regrets d'autant plus mérités que son fils Kaïouk-Khan ne se fit remarquer que par sa gourmandise, ses prodigalités et sa tyrannie. La nation turke commença alors à se corrompre. Elle avait conservé la religion primitive, le dogme de l'unité de Dieu: elle tomba dans l'idolâtrie sous le règne d'Alindjeh-Khan, fils et successeur de Kaïouk, lequel laissa deux fils jumeaux, Tatar et Mongol, qui partagèrent l'empire et furent les chefs de deux grands peuples. Voilà l'extrait de ce que fournissent les auteurs orientaux sur les premiers siècles de la nation turke. Ces traditions, ces origines peuvent n'être pas exactes, mais elles n'offrent rien d'in vraisemblable et trouvent d'ailleurs leur type dans la Bible. L'article de Zyb Bakouï-Khan a été singulièrement embelli dans le *Dictionnaire historique*. De

s, se fondant sur un récit havi, différent sur quelques de celui des autres historiens, pense que Dyb ou Zyb Bahan pourrait être le même sage que l'empereur chinois Ta-yu; mais il n'appuie cette d'aucune preuve. A—T.

LJ (le P. OTHON VAN), en latin (1), jésuite, naquit en 1588, de parents catholiques. achevé ses humanités dans e natale, il vint étudier la phie à Louvain, au collège du , où il eut pour condisciple eux Jansenius (V. ce nom), évêque d'Ypres. Il est assez nable que ce fut par les con-Jausenius que Van Zyll se fit

Il entra dans la Société en t s'y lia par la profession des vœux. Il professait la rhétoreuremonde, en 1613; il fut rector du collège de Bois-let à la suppression de ce col-1 1629, il exerça le même à Gand, puis à Bruxelles. de la province de Flandres à pour assister à la dixième ation générale de l'institut, me part active aux décisions : assemblée. Dans les der-années de sa vie il fut affligé ses infirmités. En 1656, il fit ge à Anvers pour les intérêts re; après s'être acquitté de mission il revenait à Bruxel-squ'une attaque de paralysie a de s'arrêter à Malines, et ut dans cette ville le 13 août ème année. Le P. Van Zyll

crivain a deux articles dans le *Dictionn. historique*, l'un sous le nom de *Zilio*, sous de Zyll, et l'autre sous celui de *Zy*. Cette erreur ne doit pas étonner dans ou nous en avons trouvé plus de deux ème genre; et où nous avons vu jusqu'à consacrer à un même individu sous oms.

était très dévot à la Sainte Vierge, et il contribua de tout son pouvoir à en étendre le culte dans les Pays-Bas. On lui attribue des conversions éclatantes, entre autres celle d'un prince de la maison de Deux-Ponts. Versé dans les langues grecque et latine, il se serait fait un nom comme poète latin, s'il eût pu se livrer davantage à son goût pour la littérature. On a de lui : I. *Les Vies de saint Xénophon*, de sa femme et de ses deux fils; et celles de *saint Cyr* et *saint Jean*, martyrs, traduites du grec de Siméon Métaphraste; elles sont insérées dans les *Acta* des Bollandistes aux 26 et 31 janvier. II. *Ruræmunda illustrata*, Louvain, 1613, in-8°. (2). Le P. Van Zyll publia ce poème sous le nom de ses élèves. III. *Historia miraculorum B. Mariæ Sylvæducentis*, Anvers, 1632, in-4°. IV. *Cameracum obsidione liberatum à serenissimo archiduce Leopoldo Gulielmo*, ibid., 1650, in-4°. Ce poème de 384 vers est le meilleur ouvrage du P. Van Zyll. Il a été réimprimé dans le *Parnassus soc. Jesu*, Francfort, 1654, in-4°, et à la suite des *Poésies* du P. Hosschius, dans l'édition d'Anvers, 1656, in-8°. M. Peerlkamp, dans ses *Vitæ Belgarum qui latina carmina scripserunt*, p. 348 (Bruxelles, 1822, in-4°), et M. Hœuffit, dans son *Parnassus latino-belgicus*, pag. 141 (Amsterdam et Breda, 1819, in-8°) se sont plu à rendre justice à la muse latine de Van Zyll. Cet auteur a laissé imparfait un ouvrage intitulé : *Mardocheus triplex; seu de triplici Mardochei*

(2) C'est par erreur que dans la *Bibliothèque hist. de la France*, n° 37533, on indique une édit. de 1605. A cette époque Van Zyll ne professait pas la rhétorique à Raremonde, puisqu'il n'était pas encore jésuite.

...
Ce savant a de lui des poésies latines inédites, écrites de 1604 à 1652, et parmi lesquelles se trouve une épigramme intitulée : *In tractatum Manassis-Ben-Israël de resurrectione mortuorum*, à me ex hispano latine redditum, 1636; d'où il paraît que les *Libri tres de resurrectione mortuorum*, de Manassé-Ben-Israël, publiés par lui en latin, à Amsterdam, en 1636, étaient originellement écrits en espagnol, et ont été traduits en latin par Antoine Van Zyll. M—ON et W—s.

ZYPÆUS (HENRI VAN DEN ZYPE, en latin), abbé de Saint-André, né, en 1577, à Malines, fit ses études avec beaucoup de succès aux universités de Douai et de Louvain; ayant embrassé la règle de Saint-Benoît à l'abbaye de Saint-Jean d'Ypres, il y remplit quelque temps les fonctions de professeur de théologie, et en devint prieur. Les talents qu'il montra dans les différents emplois qui lui furent successivement confiés lui méritèrent l'estime de ses confrères. L'abbaye de Saint-André près de Bruges étant devenue

cette
d'ét
fore
épis
vres
née,
cons
de s
sieur
mou
quati
deva
bre c
rapp
bliott
1. G
tor,
roma
quissi
benea
in-8°.
ver qu
ce noi
de par
mais l
à l'ap
rien n
vita,
tusan

mé par l'évêque de Bruges, qui défendit à l'auteur de le réimprimer ou de le traduire dans aucune langue. Zypæus essaya de se justifier dans un mémoire adressé au conseil épiscopal : *Considerationes LIV pro questione*, etc., Bruges, 1631, in-4°; mais il ne put faire révoquer la suppression de son livre, devenu très-rare. Zypæus a laissé manuscrits deux traités, l'un : *De clausurâ monialium*, sujet traité depuis par J.-B. Thiers (V. ce nom), et l'autre : *De libertate confessionis monialibus tribuendâ*. W—s.

ZYPÆUS (FRANÇOIS VAN DEN ZYPE, en latin), savant canoniste, frère du précédent, naquit, en 1578 (1), à Malines, d'une famille patricienne. L'exercice du culte catholique étant alors pros crit de cette ville dont les rebelles s'étaient emparés, ses parents le firent porter à Anvers pour être baptisé. Dès qu'il eut achevé ses humanités, il fut envoyé à l'université de Louvain; et, après avoir reçu le grade de maître-ès-arts en philosophie, il se livra tout entier à l'étude de la jurisprudence. Nommé trésorier (*fiscus*) du collège des Bacheliers, il quitta cette place pour celle de secrétaire de Jean Lemire, évêque d'Anvers. Il revint, en 1604, à Louvain, prendre ses licences. La thèse qu'il soutint à cette occasion lui fit beaucoup d'honneur. Défenseur zélé des droits du souverain pontife et des privilèges de l'Église, il s'acquit l'estime de la plupart des

prélats des Pays-Bas, et obtint de nombreux bénéfices. Il mourut grand-vicaire de l'évêché d'Anvers, le 4 novembre 1650, à l'âge de soixante-douze ans, laissant la réputation d'un profond jurisconsulte. L'épithaphe placée sur son tombeau, dans l'église Sainte-Marie, est rapportée par Foppens, *Biblioth. Belgica*, p. 318. On a de lui : I. *Juris pontificii novi analytica enarratio*, Cologne, 1620, ibid., 1624, in-8°, 3^e édit., corrigée et augmentée, ib., 1641, in-4°. II. *Judex, magistratus, senator, libri tres*, Anvers 1633, in fol. III. *Notitia juris Belgici*, ibid., 1635, in-4°. IV. *Consultationes canonicæ, pleraque ex novissimo jure concilii Tridentini recentiorumque pontificum constitutionibus de promptæ*, ibid., 1540, in-fol. V. *Responsa de jure canonico præsertim novissimo*. VI. *De jurisdictione ecclesiastica et civili libri quatuor*. VII. *Hiatus Jacobi Cassani obstructus, libri tres*, etc. C'est une réponse à l'ouvrage de Jacques Cassan, avocat du roi à Beziers, intitulé : *Les Recherches des droits du roi et de la couronne de France sur les royaumes, duchés, comtés, villes et pays occupés par les princes étrangers*, etc., Paris, 1632, in-4°, souvent réimprimé en France. Les *OEuvres* de Zypæus ont été recueillies en 2 vol. in-fol., Anvers, 1675. Le premier volume est orné du portrait de l'auteur. Ses armoiries sont composées de trois têtes de lion vues de face, avec la devise *Nil admirari*, adoptée depuis par le fameux Bolingbroke. W—s.

ZYPE (FRANÇOIS VAN DEN), en latin *Zypæus*, médecin, naquit à Louvain, et se fit une réputation distinguée vers la fin du dix-septième siècle. Il commença par être lecteur

(1) Foppens dit par erreur en 1580, puisque l'épithaphe de Zypæus porte qu'il mourut en 1650 à soixante-douze ans. Lenglet-Dufresnoy, *Méthode pour étudier l'histoire*, et d'après lui les auteurs de la *Bibliothèque historique de la France*, reculent la mort de Zypæus jusqu'en 1656. Cette erreur vient de ce que Lenglet-Dufresnoy a cru que Zypæus avait donné lui-même l'édit. de ses *OEuvres* en 1655.

d'anatomie et de chirurgie à Bruxelles. Le talent qu'il déploya dans ces fonctions lui valut l'estime publique, celle du prince de Parme, gouverneur des Pays-Bas, puis la chaire de professeur d'anatomie à l'université de Louvain, sa ville natale. Van den Zype prenait le titre de dépositaire royal de la méthode de Bils pour l'embaumement des cadavres, et il s'en pare à la tête du traité suivant : *Fundamenta medicinae physico-anatomica*, Bruxelles, 1683, in-12, 1692, in-8^o, 1737, in-8^o, Lyon, 1692, in-8^o. Cet ouvrage, écrit pour les élèves, contient des généralités sur la médecine, un abrégé d'hygiène, de pathologie, de séméiotique, et enfin des éléments de thérapeutique médico-chirurgicale. Le temps et les progrès de la science lui ont fait perdre sa valeur. R—D—N.

ZYRLIN ou ZIERLIN (GEORGE), naquit, en 1592, à Lichthal, en Suisse, où son père exerçait les fonctions de pasteur. Après avoir commencé ses humanités à Rotembourg, il fut envoyé, aux frais des magistrats de cette ville, à l'université de Wittemberg, et ensuite à Strasbourg,

pour y étudier la théologie. Rappelé, en 1617, à Rotembourg, il y devint successivement diacre de la ville, prédicateur, surintendant et président du Consistoire. Marié deux fois, il eut sept enfants de sa première femme, et vécut assez long temps pour voir trente-cinq rejetons de sa postérité. Des attaques réitérées d'épilepsie qu'il éprouva dans les dernières années de sa vie le conduisirent au tombeau, en 1661. Jean-Henri Risius, poète lauréat de Hatzfeld, composa son éloge funèbre, dont le premier vers est rétrograde, c'est-à-dire qu'étant lu à rebours il présente les mêmes mots (1) :

Signa subit Cirlin (rosor nil rictibus angit!)
Caelica : doctores sic velut astra micant.

On a de Zyrlin une explication de la prophétie d'Abdias, en allemand; un poème latin sur la résurrection de J.-C., qui lui valut le titre de poète lauréat; et un autre poème latin sur Antiochus Épiphane, tiré des livres des Machabées. P—AT.

(1) Risius excellait dans ces compositions puériles. Fréher, *Theatrum virorum clarorum*, p. 681-32, cite de lui un grand nombre de vers rétrogrades qu'il appelleit *cancrini* (versus *cancerini*), par allusion à la manière dont marche l'écrevisse (*cancer*).

LISTE GÉNÉRALE

DES

AUTEURS DE LA BIOGRAPHIE UNIVERSELLE

AVEC

L'INDICATION DE LEURS SIGNATURES ET LES VARIANTES.

A.

ADELON et CHAUSSIER..	{ C. et A-N. C. et A.
ALLIER D'AUTEROCHE..	A-R.
AMAR-DURIVIER. . . .	{ A-R. A-D-R.
AMEILHON.	A-N.
ANGELIS (DE).	A-G-S.
ARNAUD.	A-N-D.
ARTAUD..	A-D.
AUDIFFRET (H.). . . .	{ H. A-T. A-T.
AUGER.	A-G-R.
AUGUIS.	A-S.

B.

BADICHE.	{ B-C-E. B-D-E.
BALBE (DE).	B-BE.
BARANTE (DE) père. . .	B-E. p.
BARANTE (DE) fils. . .	{ B-E. f. A.

BARBIER jeune.	{ B-R j ^o . B-R j. B. j.
BEAUCHAMP (Alphonse DE).	B-P.
BEAULIEU..	B-U.
BÉGIN.	B-N.
BELLANGER.	B-L-R.
BERGASSE.	B-SE.
BERNARDI..	B-I.
BERNHARD.	B-N-D.
BERR (Michel).	B-RR.
BERTRAND..	B-ND.
BERTRAND-MOLEVILLE.	B. M.
BEUCHOT.	A. B-T.
BEUGNOT.	U-O.
BIANCHI..	B-BI.
BIGOT DE MOROGUES. .	B. M-S.
BIOT.	B-T.
BLOSSEVILLE (DE). . .	B-V-E.
BOCOURS.	B-S.
BOILEAU-MAULAVILLE.	B. M-E.
BOINVILLIERS.	B-RS.
BOISSONADE..	B-SS.
BOLLY (M ^{me} DE).	B-Y.

BRUN-NEERGARD. B. N—G.
 BUCHON.. . . . BU—N.

C.

CADET-GASSICOURT. C. G.
 CAFFORT. C—F—T.
 CALABRE. C—L—L.
 CALVET. C—T.
 CAMPENON. C—P—N.
 CASTELLAN. C—N.
 CATTEAU-CALLEVILLE. { C—V.
 C—AU.
 CHAMBERET. CH—T.
 CHATEAUBRIAND (DE). C—T—D.
 CHAUMETON.. . . . C.
 CHAUSSIER et ADELON. . { C. et A—N.
 C. et A.
 CHAZET (DE D—C—T.
 CHÉNEDOLLÉ (DE). C—D—É.
 CHÉRON. CH—N.
 CHOISEUL-D'AILLECOURT
 (DE). C—L.
 CLAVIER. C—R.
 CLUGNY (DE). C—Y.
 CONSTANT DE REBECQUE
 Benjamin). B. C—T.
 COQUEBERT DE TAIZY. C. T—Y.
 CORRÉA DE SERRA

DEL
 DEL
 DELI
 DELI
 DESG
 DEPP
 DESPC
 DESPR
 DESRE
 DEVI
 DEZOS
 DUBOI
 DUBOL
 DUMÉR
 DUPAR
 DU PEL
 DUPLES
 DUPORT
 DURDE
 DUREA
 DU RO
 DUSSAU
 DUVAL
 DUVAU

LA PORTE (Hippolyte) { H. I.-P.-E.
 DE) { L.-P.-E.
 LA RENAUDIÈRE. I. R.-E.
 LASALLE. L.-S.-E.
 LASTEYRIE. L.-IE.
 LATENA (Jules) J.-T.-A.
 LAURENT et PERCY. P. et L.
 LAYA. L.-A.
 LECLERC (J.-V.) I.-C.
 LÉCUY. L.-Y.
 LEDRU. L.-U.
 LEFEBVRE-CAUCHY. L.

LENOIR. { L.-R.
 { L.-N.-R.
 LÉO. L.-O.
 LÉPILEUR. L.-P.-R.
 LÉPINE. I.-E.
 LESOURD (Adolphe) { L.-D.
 { A. L.-D.
 LESTRADE. L.-DE.
 LETRONNE. { I.-T.-E.
 { L.-NE.
 LEVESQUE. I.-V.-E.
 LIBES. L.-B.-S.

M.

MAINE DE BIRAN. M. Bi.
 MALITOURNE. M.-NE.
 MALTE-BRUN. M. B.-N.
 MARCELLUS (DE) M.-S.
 MARGUERIT (DE) M.-T.
 MARRON. M.-ON.
 MATON DE LA VARENNE. M.-L.-V.
 MAURICE. M.-E.
 MAUSSION (DE) M.-S.-N.
 MAZAS. M.-Z.-S.
 MÉLY-JANIN. M. J.
 MENTELLE. { M.-E.
 { M.-LE.
 MERSAN. M.-N.
 MICHAUD aîné. M.-D.
 MICHAUD jeune. { M.-D j.
 { M.-D j^e.
 MICHÉLET. J. M.-T.
 MIEL. M.-L.
 MIGER. M.-G.-R.

MILLIN. A. L. N.
 MONMERQUÉ (DE) M.-É.
 MONOD. M.-N.-D.
 MONSEIGNAT. M.-S.-T.
 MONSIGNY. M.-Y.
 MONTCLOUX-LA-VILLE-
 NEUVE. M.-X.
 MOREAU DE MONTALIN. M.-R.-L.
 MOSTOWSKI (Thadée DE) M.-I.
 MUSSET-PATHEY (DE) D.-M.-T.

N.

NAUCHE. { N.-R.
 { N.-RE.
 NAUDET. N.-D.-T.
 NECKER - STAEI - HOL-
 STEIN (M^{me} DE) N. S. H.
 NICOLE. N.-Z.
 NICOLLET. N.-T.
 NICOLO-POULO. N.-O.
 NODIER (Charles) N.-B.
 NOEL. N.-L.
 NOEL DE LA MORINIÈRE. N. D. L. M.
 NOUAL-LAHOUSSEY (DE) D. N.-L.

O.

OESNER. O.-R.
 OZANAM. Oz.-M.

P.

PARISSET. P.-S.-T.
 PARISOT. P.-OT.
 PAROLETTI. P.-I.
 PATAUD. P.-D.
 PEIGNOT. { P.-T.
 { G. P.-T.
 PERCY et LAURENT. P. et L.
 PÉRICAUD aîné (Ant.) A. P.
 PÉRIÈS. P.-S.
 PETIT-RADEL. P.-R.-L.
 PEUCHET. P.-R.-T.
 PHILBERT. P.-RT.
 PICOT. P.-C.-T.

PILLET G. M. P.
 PILLET (Fabien).. . . . F. P—T.
 PONCE.. . . . P—E.
 PONCELET.. . . . P—N—T.
 PORTALIS.. . . . P—IS.
 PRESSIGNY.. . . . P—Y.
 PRÉVOST (Pierre).. . . P. P. P.
 PRÉVÔT-LUTKENS.. . . P. L.
 PRONY (DE).. . . . P—NY.
 PROPIAC.. . . . P—C.
 PUJOUXX.. . . . P—X.

Q.

QUATREMÈRE DE QUINCY.. Q. Q.
 QUATREMÈRE-ROISSY.. . . Q—R—Y.

R.

RAOUL-ROCHETTE.. . . R. R.
 RAYMOND (G.-M.).. . . R—M—D.
 REINAUD.. . . . R—D.
 RÉMARD.. . . . R—RD.
 RÉMUSAT (Abel).. . . . A. R—T.
 RENAULDIN.. . . . R—D—N.
 RHAZIS.. . . . R—Z.
 RICHERAND.. . . . R—C—D.
 ROBIN.. . . . R—N.
 ROCHEPLATE (DE).. . . R—TE.
 ROGER.. . . . R—R.
 ROQUEFORT.. . . . R—T.
 Ses articles revus par Ginguéné sont signés.
 ROSSEL (DE).. . . . R—L.
 ROUX (Vital).. . . . V. R—X.

S.

SAINT-ANGE (DE).. . . DE ST. A.
 SAINT-MARTIN.. . . . { S. M.
 { S. M—N.
 SAINT-PROSPER (DE).. . ST. P—R.
 SAINT-SURIN (DE).. . . { S.—S—N.
 { ST. S—N.
 SALABERRY (DE).. . . S—Y.

SALFI.. . . . S—I.
 SALGUES.. . . . S—G—S.
 SALLANDROUZE.. . . . S—ZE.
 SALM (M^{me}. Constance DE).. . . . C. D. S.
 SALVANDY.. . . . S—DY.
 SAVARY.. . . . S—V—Y.
 SCHOELL.. . . . S—L.
 SENONÉS (DE).. . . . S—S.
 SERVOIS.. . . . S—R—V.
 SEVELINGES (DE).. . . S—V—S.
 SICARD.. . . . SI—D.
 SILVESTRE DE SACY.. . S. D. S—Y.
 SIMONDE-SISMONDI.. . S. S—I.
 STAPPER.. . . . { ST—R.
 { S—R.
 STASSART (DE).. . . . ST—T.
 SUARD, S—D.
 Il a revu les articles signés.. . . . { X—N.
 { X—S.

T.

TABARAUD.. . . . T—D.
 TANN (DE).. . . . T—NN.
 THIÉBAUT DE BERNEAUD. T. D. B.
 TISSOT T—T.
 TOCHON.. . . . T—N.
 TORCY (DE).. . . . T.
 TORELLI.. . . . T—I.
 TRENEUIL.. . . . T—L.
 TROLLET.. . . . T—T.
 TROUVÉ.. . . . T—É.

U.

UGONI.. . . . UG—I.
 USTÉRI.. . . . U—I.

V.

VANDERBOURG.. . . . V—G.
 VAN ÉRTBORN.. . . . { V. B—E.
 { V. E—N.
 VANNOZ (M^{me}. DE).. . . V—Z.
 VAN SWINDEN.. . . . V. S—N.

EXTRAIT DU CATALOGUE

DE LA LIBRAIRIE

DE L.-G. MICHAUD.

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE, ANCIENNE ET MODERNE, ou Histoire, par ordre alphabétique, de la vie publique et privée de tous les hommes qui se sont fait remarquer par leurs écrits, leurs actions, leurs talents, leurs vertus ou leurs crimes; ouvrage entièrement neuf, rédigé et signé par MM. Auger, de Barante, Beauchamp, Beuchot, Biot, Boissonade, Clavier, Cousin, Cuvier, Daunou, Delambre, Durozoir, du Petit-Thouars, Féletz, Fiévée, de Gérando, Ginguené, Guizot, Lacretelle, de Lally-Tolendal, Landon, Langlès, J.-V. Leclerc, Letronne, Malte-Brun, Michaud, Millin, Noël, de Prony, Quatremère de Quincy, Raoul-Rochette, Renaudin, Richerand, Silvestre de Sacy, Sismondi, Suard, Villemain, Walckenaër, Weiss, et autres gens de lettres et savants.

VINGT-SIXIÈME ET DERNIÈRE LIVRAISON, composée des tomes LI et LII.

Sur pap. car. fin, 16 f. et 21 f. fr. de p. par la poste.
— gr.-raisin fin, 24 et 30 idem.
— vel. superfin, 48 et 53 idem.

Il a été tiré un seul exemplaire sur beau vélin, avec fig. Prix: 600 fr. le volume.

Chacune des vingt-six livraisons est de deux volumes et du même prix.

Ainsi l'ouvrage complet, composé de 52 vol. in-8°, se vend 416 fr. sur papier carré fin d'Auvergne; — 624 fr. sur papier grand-raisin, et 1248 fr. sur vélin.

On peut joindre à chaque volume un cahier d'environ 15 portraits au trait, dont le prix est de 3 fr. pour le papier ordinaire; 4 fr. pour le grand-raisin, et 6 fr. pour le vélin.

Le succès de cette grande entreprise, qui, à peine commencée, était déjà une autorité en littérature, et qui, plus tard, a été traduite dans toutes les langues de l'Europe; les noms de tant d'hommes célèbres dans les lettres et dans les sciences, qui ont bien voulu y concourir, nous dispensent d'en faire d'autres éloges.

On peut consulter sur ce point l'Avis qui précède ce dernier volume.

BIOGRAPHIE DES HOMMES VIVANTS, ou Histoire, par ordre alphabétique, de tous les hommes encore vivants, qui ont marqué à la fin du 18^e siècle et au commencement de celui-ci, dans toutes les contrées et principalement en France, par leurs écrits, leur rang, leurs emplois, leurs talents, leurs malheurs, leurs crimes; et où tous les faits qui les concernent sont rap-

portés de la manière la plus impartiale et la plus authentique. Ouvrage entièrement neuf et où l'on n'a admis aucun article d'hommes morts, afin qu'il fût un complément naturel et sans double emploi de la *Biographie universelle*, et de tous les dictionnaires historiques et biographiques. Paris, 1816 à 1819. Cinq vol. in-8°. Sur papier grand-raisin fin, avec portraits. 50 fr. Papier vélin superfin. 60 fr.

BU'COLIQUES (les) en vers français, par M. DE LANGEAC, précédées de la vie du poète latin, et accompagnées de remarques sur le texte par J. MICHAUD, pour compléter la traduction des *Œuvres de Virgile*, par J. Delille.

In-18, papier fin gr-raisin, 11 fig.	4 f.	» c.
vel superfin, br. en cart., 11 fig.	7	»
-----carre com. (à l'usage des écoles),	1	80
In-8°, pap. fin gr-raisin, 11 figures,	7	»
-----vel. superfin, br. en cart., 11 fig. 15	»	»
In-12°, vel. grand-jésus, 11 fig.	60	»

CODE ADMINISTRATIF, ou Recueil des Lois, Décrets et Ordonnances sur l'administration départementale et communale, mis dans un ordre méthodique de matières, à l'usage de tous les Administrés, Administrateurs, et plus particulièrement des Maires, Sous-Préfets, Préfets, et autres Fonctionnaires publics; par M. DE LÉPINOIS; gros vol. in-8°, de près de 700 pages, sur papier carré fin d'Auvergne. Paris, 1825. Prix: 8 fr.

Présenter aux Administrateurs et aux Administrés le Recueil des Lois administratives; leur éviter ainsi la perte d'un temps précieux en recherches dans la volumineuse collection du Bulletin des Lois, tel a été le but que s'est proposé le rédacteur du CODE ADMINISTRATIF.

L'ouvrage est divisé en six parties principales; elles traitent: 1° Des diverses autorités civiles administratives, et de leurs attributions en général; 2° des contributions; 3° de l'administration départementale et communale (tant sous le rapport des comptabilités en recette ou dépense, que relative

ment à la division des propriétés, au bois et forêts, à l'agriculture, l'industrie et le commerce, aux routes et à la navigation, aux travaux publics, police administrative et police municipale; 4° de l'administration religieuse, de bienfaisance et d'instruction publique; 5° de l'administration militaire, dans ses rapports avec l'administration civile; 6° de l'état civil et politique des citoyens. LE CODE ADMINISTRATIF ne contient aucune réflexion, aucune opinion systématique sur l'administration; il présente le texte seul des Lois administratives en vigueur, ou la jurisprudence suivie par le Ministère, d'après des avis du Conseil-d'État et des instructions ministérielles. Les dates sont citées à la marge.

Toutes les parties de ce recueil ont été revues par des personnes chargées, au Ministère de l'Intérieur, des affaires auxquelles elles sont applicables.

Le rédacteur du CODE ADMINISTRATIF a travaillé successivement dans tous les bureaux de ce Ministère.

Les numéros mis en tête de chaque article faciliteront aux Autorités supérieures l'indication des Lois dont elles auront à rappeler l'exécution.

COLLECTION COMPLÉMENTAIRE DES MÉMOIRES RELATIFS A LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, avec les Notices sur les auteurs, et des éclaircissements historiques, par L.-G. MICHAUD.

PREMIÈRE LIVRAISON, composée de 5 volumes in-8°, avec portraits, fac-simile, cartes, etc. LES DEUX PREMIERS contiennent les *Mémoires particuliers* de BERTRAND-MOLLEVILLE; LE TROISIÈME, les *Dernières Années du Règne de Louis XVI*, ou les *Mémoires particuliers* de F. HICE; LE QUATRIÈME, le *Journal de Cléry, les Dernières Heures de Louis XVI*, par l'abbé de FIRMONT, et les *Détails de ce qui s'est passé au Temple et à la Conciergerie, après la mort de Louis XVI*, par S. A. R. M^{me} la Dauphine; LE CINQUIÈME, les *Mémoires de M^{me}. de La Rochejouquelein*.

Le succès qu'a obtenu la collection des *Mémoires sur la Révolution*, en prouve assez l'utilité; mais il n'est pas au pouvoir des premiers éditeurs de la rendre complète, puisqu'ils n'ont pas le droit d'y insérer un grand nombre d'excellents ouvrages que les auteurs ou les propriétaires ne leur permettraient pas d'imprimer. Ne voulant pas que leurs souscripteurs puissent regretter de précieux monuments, l'éditeur de la *Collection Complémentaire* les a réunis dans un nouveau recueil que l'on peut facilement placer à côté de l'autre, puisqu'il est imprimé dans le même format et de manière à ne faire qu'un même corps d'ouvrage.

SECONDE LIVRAISON, composée de 3 vol. in-8°. Prix: 18 fr., et 24 fr., franc de port.

Cette seconde livraison, toute relative aux affaires d'Espagne, dans les rapports qu'elles ont avec la révolution de France, se compose: 1° de *l'Exposé des moyens employés* par l'empereur Napoléon pour usurper la couronne d'Espagne, par Cevallos; 2° de *l'Exposé des motifs* qui ont engagé Ferdinand VII à se rendre à Bayonne, par D. J. Escociquitz; 3° des *Mémoires sur Valença*, ou *Relations des entreprises faites pour la délivrance de Ferdinand VII*, par le baron de Kolli; 4° des *Mémoires de la reine d'Étrurie*, Marie-Louise de Bourbon, fille de Charles IV, roi d'Espagne; 5° des *Mémoires du général Duhesme*, pendant qu'il a commandé dans la Catalogne en 1808 et 1809, de divers *Mémoires sur les sièges de Sarragosse*, de Gironne, de Tarragone, et autres, sur l'invasion de l'Espagne à cette époque.

TROISIÈME LIVRAISON, composée de 2 vol. in-8°. Prix: 12 fr., et 15 fr., franc de port.

Cette troisième livraison, aussi toute relative aux affaires d'Espagne dans leurs rapports avec la révolution de France, se compose: 1° des *Mémoires de Arias*, traduits de l'espagnol; 2° des *Mémoires de Chemineau*; 3° des *Mémoires du général de Vedel*; 4° des *Mémoires du général de Baste*; 5° des *Mémoires du lieutenant-général Du-*

pont; 6° des *Mémoires du capitaine Cartwright*; 7° des *Mémoires de Jouquin Piguela*; 8° du *Journal du marquis de la Romana*; 9° des *Mémoires de don Cabello Baretta*.

QUATRIÈME LIVRAISON, composée des *Mémoires de don Gaspard Jovellanos*, ministre-d'état, massacré par la populace en 1812. Vol. in-8°. Prix: 6 fr.

Ces *Mémoires*, composés par Jovellanos lui-même, et traduits en français sur l'édition espagnole imprimée à la Corogne en 1811, jettent un grand jour sur les événements du règne de Charles IV, de Ferdinand VII, et sur ceux qu'amena l'invasion des Français en 1808.

Chaque livraison se vend séparément.

Le prix de la Collection entière, composée de 11 volumes, est de 71 fr.

CONSULTATIONS DE MÉDECINE, de P.-J. BARTHEZ, seconde édition. Paris, 1820, 1 vol. in-8°. Prix: 6 fr.

COURS D'AGRICULTURE PRATIQUE, divisé par ordre de matières, précédé d'un *Traité de physiologie végétale*; par Pfluguer; 2 vol. in-8°. Prix: 12 fr.

DERNIÈRES ANNÉES DU RÈGNE ET DE LA VIE DE LOUIS XVI, par Huz, l'un des officiers de la chambre du Roi, seconde édition, revue, corrigée et augmentée. Prix: 6 fr.

ÉTATS-UNIS (Aperçu des) au commencement du XIX^e siècle, depuis 1800 jusqu'en 1810, avec des tables statistiques et une carte de cette contrée; par le chevalier Félix de Beaujour, ancien envoyé de France dans cette contrée. Paris, 1814, 1 vol. in-8°. Prix: 6 fr.

GEORGES III, SA COUR ET SA FAMILLE, traduit de l'anglais. — Vol. in-8°, avec portrait. Paris, 1823. Prix: 6 fr., et 8 fr. franc de port.

Le règne de Georges III a été aussi long que remarquable dans l'histoire d'Angleterre. L'ouvrage que nous an-

nonçons, sur cette grande époque, est le plus estimé de ceux qui ont paru en Angleterre; et il peut servir à compléter toutes les collections de l'Histoire britannique qui existent dans notre langue.

GRAMMAIRE FRANÇAISE (Abrégé de), par M. E. JACQUEMARD; vol. in-12, br. Paris, 1811. Prix: 2 f. 50 c.

— Le même, in-4^o, pap. fin, grand-raisin: 6 fr.

HISTOIRE COMPLETE DE LA CAPTIVITÉ DE LOUIS XVI *et de la famille royale*, tant à la tour du Temple qu'à la Conciergerie, comprenant le *Journal de Cléry* en entier, l'extrait des ouvrages les plus authentiques qui ont paru sur ce sujet, et des détails non encore publiés: avec les *fac-simile* des testaments du Roi, de la dernière lettre de la Reine, et des billets écrits par les Princesses. Le frontispice est orné d'une belle gravure, représentant *les Adieux de Louis XVI et de sa famille*. — Seconde édition, revue, corrigée et augmentée. Paris, 1825. Vol. in-8^o, imprimé avec soin et sur très-beau papier. Prix: 7 fr.; Papier vélin. 12 fr.

HISTOIRE D'ANGLETERRE depuis la première invasion des Romains jusqu'à la mort de Georges III en 1819, avec des tables généalogiques et politiques, par BERTRAND-MOLEVILLE; 7 vol. in-8^o.

Papier carte fin, avec portraits. 22 fr.
— — — — — vélin br. en carton. 80

Le 7^e volume, avec le portrait de Georges III, se vend séparément pour ceux qui ont les six premiers. Prix: 6 f.

HISTOIRE DES CROISADES, par J. MICHAUD, de l'Académie française. Quatrième édition, revue, corrigée et augmentée, tom. I à V; avec plans et cartes (1825 à 1828); Prix: 8 fr. le vol. — Les autres livraisons paraîtront en 1829. L'ouvrage entier sera composé de dix volumes, dont les quatre derniers, consacrés à la Bibliographie des Croisades, pourront ne pas être acquis avec

les six premiers. — On peut y joindre une collection de 34 beaux portraits lithographiés par M. Marlet, représentant les principaux personnages des Croisades, avec un dessin historique au bas de chaque portrait. Prix: 15 fr., et 16 fr. franc de port.

HISTOIRE DES FRANÇAIS, par M. SIMONDE DE SISMONDI (auteur de *l'Histoire des Républiques italiennes du moyen âge*, de la *Littérature du midi de l'Europe*, etc.), in-8^o. Troisième livraison, formant les tomes I à IX. 1826. Prix: 69 fr.

L'ouvrage aura vingt-quatre volumes, qui paraîtront par livraisons successives de trois volumes.

HISTOIRE DE LA GUERRE DE LA VENDÉE, *quatrième édition*, revue, corrigée, augmentée d'un volume, et continuée jusqu'aux derniers événements, ornée de cartes et de portraits; par M. ALPH. DE BEAUCHAMP, 4 vol. in-8^o. Paris, 1819, sur papier fin, avec cartes et portraits. Prix: 30 fr.

HISTOIRE DE NAPOLEON BUONAPARTE, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, avec cette épigraphe, tirée de Lactance: *non modò imperium quo fuerat insolenter usus, sed etiam libertatem quam ceteris ademerat perdidit*. 4 vol. in-8^o, avec portrait. Prix: 24 fr.

Tout ce qui concerne cet homme extraordinaire a tellement été dénaturé par l'esprit de parti et les passions de tous les genres, qu'il serait impossible de s'en former une idée juste, sans le secours d'un écrit impartial, et fondé sur les principes immuables de justice et de raison, qui ont, dans toutes les circonstances, dirigé les auteurs de celui-ci. Ils ont profité d'un grand nombre de renseignements inédits et de tous les matériaux authentiques publiés récemment. Enfin, on peut assurer que ce nouvel ouvrage, publié sur un sujet auquel tant d'autres sont consacrés, est le plus complet comme le plus véridique qui ait paru.

HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION

DE FRANCE, par **BERTRAND DE MOLEVILLE**, 14 vol. in-8°. Prix : 150 fr. Pap. vél. grand raisin cart. 260 fr.

(Il ne reste de cet ouvrage qu'un très-petit nombre d'exemplaires.)

La même, par **CHARLES LACRETELLE** (de l'Académie française) 8 vol. in-8°. Prix : 56 fr.

JÉRUSALEM DÉLIVRÉE (la), traduite en vers français, par **P.-L. Baour-Lormian**, de l'Académie française, seconde édition revue et corrigée, 2 vol. in-8°, imprimés par Didot, avec gravures. Prix : . 12 fr.

LETTRES DU ROI DE POLOGNE JEAN SOBIESKI, à la Reine **MARIE CASIMIR** (DE LA GRANGE D'ARQUIEN), sa femme, pendant la campagne de Vienne. Traduites par **M. le comte TALER**, et publiées, avec une instruction historique, par **N.-A. de SALVANDY**. Vol. in-8°, avec portrait. Prix : 5 fr., et 8 fr. sur pap. vélin d'Annonay.

MAISON DES CHAMPS (la), *Manuel Général du Cultivateur*, contenant : 1° la grande et la petite culture ; 2° l'économie rurale et domestique ; 3° la médecine vétérinaire, toutes les connaissances nécessaires pour gouverner les biens de campagne, et les faire valoir utilement ; pour soutenir ses droits, conserver sa santé, et rendre la vie champêtre agréable. Par **D. PFLUGER**. 4 vol. in-8°, avec fig. en taille-douce. Paris, 1819. Prix : . 36 fr.

— Abrégé du même ouvrage, 2 vol. in-8°. Prix : 12 fr.

MÉMOIRES DE M^{me} LA MARQUISE DE LA ROCHEJAQUELEIN, quatrième édition, revue, corrigée, enrichie du portrait du marquis de La Rochejaquelein, mort sur le champ de bataille en mai 1815, et de quelques pièces relatives à cet événement, avec une table méthodique et analytique. — Vol. in-8°, avec deux cartes. Prix : 7 fr.

LE MÊME, sur papier vélin. Prix : 12 fr.

MÉMOIRES, CORRESPONDAN-

CES, pièces et autres documents sur les affaires de Lyon, 4 parties in-8°. Paris, 1818. Prix : . . 18 fr.

MOUCHERON (le), poème de Virgile, traduit en vers français, et le texte latin en regard, par le comte de **VALORI**. Vol. gr. in-18, fig. Paris, 1817. Prix : 3 fr.

NAVIGATION (la), poème en 6 chants, par **J. ESMÉNARD**, deuxième édition. Vol. in-8°, orné de 2 figures.

Papier fin. 6 fr.
Papier vélin. 12

NUITS ROMAINES (les) au Tombeau des Scipions, traduites de l'italien du comte de **VERRI**, par **L.-F. LESTRADE**. Troisième édition, revue, corrigée et augmentée d'une Préface, d'une Notice historique sur l'auteur, et de plusieurs morceaux supprimés dans les premières éditions. Deux volumes in-8° sur papier fin, ornés de deux nouvelles gravures en taille-douce. Prix : 12 fr.

ŒUVRES DRAMATIQUES D'ALFIERI, traduites de l'italien, précédées d'un discours préliminaire sur la Tragedie, et accompagnées de réflexions sur chaque pièce, par **C.-B. PETITOT** : 15 fr. les 4 vol. in-8°, contenant dix-neuf Tragedies, savoir :

MYRRA, POLINICE, ANTIGONE, MÉROPE, AGAMEMNON, ORESTE, TIMOLÉON, AGIS, SAUL, BRUTUS Premier, VIRGINIE, SOPHONISBE, BRUTUS II, MARIE STUART, OCTAVIE, PAZZI, D. GARZIA, ROSEMONDE, PHILIPPE II.

ŒUVRES DE M. J. BERCHOUX, composées des ouvrages suivants :

Danse (la), ou *les Dieux de l'opéra*, poème héroï-comique en six chants, deuxième édition, revue et corrigée.

Vol. in-8°, pap. fin, gr. raisin, fig. . 3 fr.
— Vel. superfin, br. eu cart., fig. . 6
— Le même, sat. et cart., av. la let. 8

Gastronomie (la), ou *l'Homme des champs à table*, poème en 4 chants, suivi de poésies fugitives. Cinquième édition, corrigée et augmentée.

Vol. in-18, papier fin gr. raisin, orné de jolies figures. Prix : 3 fr. 50 c.
— Vél. gr. raisin superfin, br. eu cart., fig. 6

... ces pieces en vers et en
 prose, seconde édition, revue, cor-
 rigée et augmentée. Paris, 1817, vol.
 in-8°. Prix : 5 fr.

**ŒUVRES COMPLÈTES DE BUF-
 FON**, mises en ordre, et précédées
 d'une notice sur la vie de l'auteur,
 par M. DE LACÉPÈDE. Paris, 1818 ;
 12 vol. in-8°, avec de très-belles
 figures en taille-douce par les pre-
 miers artistes de Paris. Prix : 120 fr.
 — Le même en papier vélin, avec
 figures coloriées. Prix : . . . 360 fr.

Il ne faut pas confondre cette édition
 avec d'autres faussement annoncées
 comme complètes. La beauté, l'exacti-
 tude des gravures, et la grosseur des
 volumes suffiront pour faire distinguer
 celle-ci.

**ŒUVRES COMPLÈTES DE CI-
 CÉRON**, en latin et en français ;
 nouvelle édition publiée par M. Le-
 clerc. 36 vol. in-18, grand papier,
 imprimés chez Crapelet. Prix de
 chaque volume : 3 fr. 75 c.

ŒUVRES DE J. DELILLE.

brochés.
 fr. c.
 In-18. { 18 vol. pap. rev. fin, avec le portr.
 de Delille et la Table des matières. 34 »
 18 vol. pap. fin gr.-raisin. 24 »

In
 lu-
 L'ÉN
 vi-
 te
 M
 Pap
 Papi
 LE PAI
 In-18
 In 8°.
 LES JAI
 celle
 augu
 In 18.
 —
 In-8°. .
 —
 L'HOMM
 gique
 chant
 In-18. p
 In 8°. p

LA PITIÉ, poème.

pap. gr.-rais., fin., avec fig. 3 f. 50
 — carré fin. 2 »
 ., pap. fin gr.-rais. fin., 4 fig. 6 »
 ., vel. sup., br. en cart., fig. 15 »
 ., vel. sup. gr.-rais., br. en cart., 5 fig. 60 »

VERSATION, poème en trois chants.

p. fin grand-raisin. 3 fig. . 4 f. »
 — carré fin. 2 »
 p. fin grand-raisin, 3 fig. . . 6 »
 — vel. sup., br. en cart., fig. . 12 »

Œuvres posthumes.

. — **Le XVII^e de la collection, ant l'ESSAI SUR L'HOMME, avec en regard.**

pier fin grand-raisin, fig. . . 3 f. 50
 — carré fin. 2 »
 — vel. sup., br. en cart. . . 7 »
 pier fin grand-raisin, fig. . . 6 »
 — vel. sup., br. en cart. . . 25 »

. — **Le XVIII^e de la collection, ant le départ d'Eden, et auorceaux de poésies, avec une générale des Œuvres de Delille.**

pier fin. 2 fig. 3 f. 50
 — carré fin. 2 »
 — vel. sup., br. en cart., fig. 6 »
 pier fin, 2 fig. 5 »
 vel. sup., br. en cart., 2 fig. 10 »

**ES DE DUREAU DE LA-
 E, composées des ouvrages
 ts :**

ores de Salluste, avec le texte n regard, les harangues et letolitiques, accompagnées de sur la vie de Salluste, etc., *lle édition*, 1 vol. in-8°. 7 fr. él., cart. 12 fr. même, 2 vol. in-12. . . . 7 f.

complètes de Tacite, traduitle même, avec le texte latin gard; et les Suppléments de R, traduits en français par EL, inspecteur de l'université: *ème édition*, revue et corrigé. vol. in-8°, avec une carte de re romain, et 14 beaux porParis, 1827. Prix: . . . 36 fr.

autique de Valérius Flaccus, tion en vers français, par le et par son fils, avec des notes antes, le texte latin en regard, in-8°. Prix: 18 fr.

Œuvres de Tite-Live, trad. en français, par le même, et par M. NOEL, inspecteur de l'université.

Seconde édition très-bien imprimée sur beau papier carré des Vosges, revue, corrigée, et augmentée de 2 volumes, traduits par M. NOEL. Paris, 1824.

Avec le texte latin en regard, et les suppléments de Freinshemius, 17 vol. in-8°. Prix: . . . 112 fr.

On vend séparément, pour complé-ter la 1^{re}. édition ,

Les tomes XVI et XVII, d'après Freinshemius, complétant l'histoire des Guerres puniques jusqu'à la ruine de Carthage; traduits par M. NOEL. Prix: 12 f.

**ŒUVRES COMPLÈTES DE CON-
 DILLAC**, nouvelle édition, publiée en 16 volumes in-8°, avec fig., imprimée par Rignoux, sur carré d'Auvergne fin, caractère cicéro neuf. Prix: 96 fr.

ŒUVRES DE GINGUENÉ, savoir :

Histoire littéraire d'Italie, 2^e édit., 9 vol. in-8° sur papier fin, avec le portrait de l'auteur, et une notice historique par M. DAUNOU. Prix: 63 f.

Les tomes 7^e, 8^e et 9^e, se vendent sé- parément aux personnes qui ont les 6 premiers vol. de la première édi- tion. Prix 20 fr.

Les Noces de Thétis et de Pelée, poème de Catulle, traduit en vers français, par GINGUENÉ, 1 vol. grand in-18, avec le texte latin en regard. Paris, 1812. Prix: 2 f. 50 c.

Fables nouvelles, par GINGUENÉ, 1 vol. gr. in-18. Paris, 1811. Prix: 2 f. 50 c.

Fables inédites, servant de supplé- ment au recueil du même auteur, imprimé en 1811, et suivies de quel- ques autres poésies, entre autres, LA CONFESSION DE ZULMÉ; le poème d'ADONIS, etc. Prix: 3 fr.

Ces trois derniers volumes, impri- més dans le même format, peuvent être réunis en une collection. Ils comprennent toutes les poésies que l'auteur a publiées.

ŒUVRES DE A. LIBES, ancien pro-

fesseur de physique aux lycées de Paris.

Dictionnaire (nouveau) de physique, rédigé d'après les découvertes les plus nouvelles; $\frac{1}{4}$ gros vol. in-8^o, dont un de planches, en caractère *petit-texte* sur deux colonnes, 2 $\frac{1}{4}$ francs. — Cet ouvrage a été désigné comme devant faire partie des bibliothèques des lycées, par le directeur-général de l'instruction publique.

Histoire philosophique des progrès de la physique, par A. LIBES, avec cette épigraphe : *L'Histoire du monde, sans l'Histoire des sciences, est comme la statue de Polyphème sans œil.* $\frac{1}{4}$ vol. in-8^o. . . 20 f.

Monde physique (le) et le Monde moral, ouvrage destiné aux personnes qui veulent, sans le secours de la Géométrie, étudier le monde moral et les rapports qui existent entre les lois qui gouvernent ces deux mondes; avec une gravure, par A. LIBES; deuxième édition, augmentée. Paris. 1822. Prix : 15 fr.

Traité complet et élémentaire de physique, présenté dans un ordre nouveau, d'après les découvertes modernes; par A. LIBES. Deuxième édit. revue, corrigée et considérablement augmentée par l'auteur. 3 vol. in-8^o, remplis d'un grand nombre de planches. Prix : 18 fr.

ŒUVRES COMPLÈTES DE MACHIAVEL, traduction nouvelle, par M. J.-V. PÉRIÈS. Douze volumes in-8^o, imprimés sur papier fin, par Rignoux, avec des caractères neufs, ornés d'un beau portrait de l'auteur, gravé par Potrelle, d'après l'original peint par Le Bronzino. Paris, 1823. Prix : 6 $\frac{1}{4}$ fr. sur papier fin des Vosges, et 1 $\frac{1}{4}$ fr. sur papier d'Annonay.

C'est pour la première fois qu'il parait en français un *Machiavel* complet. La plus grande partie des œuvres du secrétaire florentin ont été traduites, en 1797, par Courmandet; mais tout le monde sait que ce traducteur ignorait presque entièrement la langue italienne, que sa traduction présente des contre-sens et des fautes importantes. Il n'a donc pas été difficile de faire choix pour l'auteur de cette nouvelle traduction, qui a fait de cette langue, et surtout de ces œuvres, des écrits de Machiavel, l'ob-

jet spécial de ses études. Pour que cette fût la plus complète et la plus exacte, il les dernières qui ont paru en Italie, et a dûit toutes les pièces inédites qu'elles contiennent. Les matières sont divisées en classes; savoir :

POLITIQUE (3 volumes).

- Tome I. Préface du Traducteur. — F. de Machiavel. — Discours 1^{er}. Décade de Tite-Live.
- Tome II. Discours sur la 1^{re} Décade de Tite-Live, liv. II et III. — D. sur la réforme du gouvernement fait à la demande de Lucius Precis de la ville de Tuscane.
- Tome III. LE PRINCE. — Anti-Machiavel de Prusse. — De la conduite à suivre envers les habitans des villes de la Val-di-Chiana. — Discours au tribunal de l'Instruction pour Raffaello Lami. — 1) ^o Discours de être prononcé devant la Cour de Florence. — ² Lettres sur rentes d'affaires. — ³ Paton livien Guadagni. — ⁴ Paton Raffaello Muzinghi.

ART MILITAIRE (un volume).

- Tome IV. Les sept livres de l'Art de la guerre. — Deux provisions pour l'établissement d'une milice nationale. — Consultation pour l'établissement d'un commandant de l'armée. — Relation d'un fait pour fortifier Florence. — Lettre à Guicciardini, s'adressant à Rome.

OUVRAGES HISTORIQUES (2 volumes).

- Tome V. Histoire de Florence, 6 p. livras.
- Tome VI. Histoire de Florence, livre VIII. ^o Portraits de quelstoyens de Florence. — Castruccio. — Conduite de Valentinus pour se de Vitellozzo Vitelli, d'Ol da Fermo, etc. — Tal l'Allemagne. — ^o Instru la manière dont un ambassadeur doit se conduire. — Tal la France.

LÉGATIONS ET MISSIONS (3 volumes).

- Tome VII. ^o Missions auprès du pape Pie II. — ^o Légation

(*) On s'en assure d'un astérisque : les pièces qui sont traduites en français, et trouvent pas dans la traduction de Guasco.







91

11

12

13

14

15



LEDOX LIBRARY



Bancroft Collection.
Purchased in 1893.





LEDON LIBRARY



Bancroft Collection.
Purchased in 1893.

